UNIVERSITÉ LILLE 3 - CHARLES-DE-GAULLE
École doctorale « Sciences de l'Homme et de la Société »

Thèse
en vue de l'obtention du grade de docteur
Discipline : Langue et Littérature françaises

Présentée et soutenue publiquement par
Olga GORTCHANINA

Le 8 décembre 2014

IDENTITÉ CULTURELLE D'IVAN TOURGUÉNIEV : ENTRE LA RUSSIE ET LA FRANCE

Directeur de thèse :
Sylvie THOREL-CAILLETEAU, Professeur émérite
à l'Université Lille 3 – Charles-de-Gaulle

Membres du jury :

Paul ARON, Professeur à l'Université libre de Bruxelles

Jean-Louis BACKÈS, Professeur émérite à l'Université de la Sorbonne - Paris IV

Serge ROLET, Professeur à l'Université Lille 3 – Charles-de-Gaulle

Alexandre ZVIGUILSKY, Maître de conférences à l'Université de la Sorbonne - Paris IV, Président de l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran

À Granny

Au terme de l'aventure que fut pour moi la rédaction de ce travail, j'aimerais remercier toutes les personnes dont la présence à mes côtés a été cruciale tout au long de ces quelques dernières années.

J'aimerais exprimer ma gratitude la plus sincère à Madame Sylvie Thorel-Cailleteau d'avoir accepté de diriger ce projet, ce qu'elle a fait avec beaucoup de professionnalisme, dévouement et tact. Ses conseils et ses encouragements ont été véritablement déterminants dans la réalisation de ce travail. Merci de m'avoir tant appris !

Merci à toute ma famille, en particulier à mes parents Valéry et Tamara Gortchanine ainsi qu'à mon mari Cédric Dupont pour leur patience et leur soutien inconditionnel dans cette entreprise comme dans tant d'autres.

Je souhaite aussi remercier chaleureusement mes collègues du Département de langue russe (FTI-EII, UMONS) : Anne Godart, Anne Délizée, Nastasia Dahuron, Benoît Van Gaver, Daria Balandina. Merci pour votre aide et votre compréhension.

Je remercie Madame Galina Mouratova, de la Bibliothèque Tourguéniev de Moscou, pour son aide précieuse dans mes recherches bibliographiques.

Enfin, je tiens à remercier sincèrement Monsieur Alexandre Zviguilsky, pour son oreille attentive et son enthousiasme très communicatif pour la cause tourguénievienne, et à travers lui, le Musée Tourguéniev à Bougival ainsi que l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran qui font un formidable travail de conservation et de diffusion de l'œuvre tourguénievienne.

Merci !

SOMMAIRE

AVERTISSEMENT 14
INTRODUCTION 16
Pas de fumée sans feu 16
En quête de l'identité culturelle 19
L'identité : au cœur de « nous » 20
Identité : difficile définition 22
Aspect culturel de l'identité 24
Identité culturelle personnelle : quelques traits essentiels 25
Identité *vs* altérité : un face à face d'une importance capitale 26
Le plan de bataille 29
CHAPITRE I : IVAN TOURGUÉNIEV ET LA FORMATION DE SA CULTURE ESSENTIELLE 33
1. LE CERCLE FAMILIAL ET FAMILIER 33
La Russie et les Russes au début du XIX^{e} siècle : vers la redécouverte de l'identité nationale 34
Les racines familiales, une fierté pour l'écrivain 37
Varvara Loutovinova, une mère attachée aux valeurs européennes 41
Sergeï Tourguéniev, noble russe typique tourné vers la culture de la russité 44
Les époux Tourguéniev et leur rapport aux langues très différent 47
L'image des parents Tourguéniev aux prises avec les idées reçues 55
Credo éducatif des parents Tourguéniev : une approche traditionnelle et consciencieuse 56
Un programme d'éducation très chargé 58
Dans le cercle familial des Tourguéniev : quelques figures traditionnelles pour l'époque 61
Français, Allemands, Suisses… - précepteurs de la famille Tourguéniev 68
Les serfs des Tourguéniev : le lien de l'écrivain avec l'univers des paysans russes 73
Premier bilan : univers culturel mixte de l'enfance tourguénievienne 77
2. LES « UNIVERSITÉS » D'IVAN TOURGUÉNIEV 78
Les cours à domicile chez les Tourguéniev : un programme sérieux et diversifié 79
La pension Weidenhammer : premiers apprentissages en dehors du cocon familial 82
L'entrée de Tourguéniev à l'Université de Moscou : préparatifs et démarches administratives exceptionnelles 85
L'Université de Moscou au début des années 1830 : une « république universitaire » 87
Les professeurs d'Ivan Tourguéniev à l'Université de Moscou : un encadrement compétent et très européen 89

L'année académique de Tourguéniev à l'Université de Moscou passée sous le signe de l'ouverture 90
Le transfert à l'Université de Saint-Pétersbourg 92
L'Université de Saint-Pétersbourg dans les années 1830 : entre l'ouverture et la réaction . 92
Le corps enseignant de l'Université de Saint-Pétersbourg : quelques profils aux compétences variables 94
L'Université de Saint-Pétersbourg et son atmosphère très différente de Moscou 97
Les trois ans à Saint-Pétersbourg : une période difficile et peu propice à l'apprentissage .. 99
En route pour Berlin : un choix de destination dans la logique des relations russo-prussiennes 102
L'Université de Berlin à la fin des années 1830, un pôle d'excellence libéral 104
L'entourage de Tourguéniev à Berlin : un cercle de Russes en territoire européen 106
La vie de Tourguéniev à Berlin : sous le signe de la découverte et du développement personnel 108
Un coup d'œil d'ensemble sur le parcours académique de Tourguéniev : ouverture de son horizon intellectuel et ancrage dans les cultures russe et européenne 112
CHAPITRE II : LES PREMIERS PAS VERS L'AUTRE 116
1. LES PREMIERS ESSAIS DE PLUME DE TOURGUÉNIEV EN PHASE AVEC LA DUALITE DE SA CULTURE ESSENTIELLE 116
Les « vrais » débuts littéraires d'Ivan Tourguéniev : trois œuvres majeures et leurs inspirations diverses et communes 118
« À la Vénus de Médicis » : une vision de l'altérité issue de l'exotisme antique 123
Steno : le choix du lieu de l'action lourd de conséquences 126
Steno, un Autre aux traits flous 128
L'altérité culturelle des années 1830 chez Tourguéniev : une catégorie idéalisée et imprécise 130
2. UN JEUNE POETE RUSSE AU PAYS DES VAREGUES 132
L'Histoire d'une première ou Le goût des voyages est une question de l'éducation 132
Le plongeon dans la « mer germanique »… 135
… ou l'exploration de la rive européenne ? 137
Berlin : un séjour transformateur 139
3. VERS UNE IMAGE PLUS REALISTE : L'AUTRE VU PAR TOURGUÉNIEV ENTRE 1838 ET 1841 142
Un premier pas vers la décristallisation 142
Nations jeunes *vs* nations décadentes : une ligne de démarcation d'origine antique 145
Un regard curieux et réaliste sur l'Europe 147
4. UN PREMIER FACE-A-FACE IDENTITAIRE À L'ÉPREUVE DE LA PLUME . 149
Une œuvre poétique sous le signe de la jeunesse, du romantisme et… de l'imitation 149
Un Russe contre un Allemand : une confrontation poétique 151

Paracha : un tableau de la vie russe née d'un concours de circonstances 156
Paracha, un mélange d'inspirations différentes..... 157
Une œuvre au croisement entre le romantisme et le réalisme..... 159
Paracha, fille des steppes, une figure à la fois typique et exceptionnelle..... 161
La représentation de l'Ailleurs comme un procédé de mise en relief de la russité..... 165
CHAPITRE III : L'ÂME RUSSE VUE DE LOIN : 1843 - 1850..... 172
1. LE TEMPS DES CHANGEMENTS 172
Un aveu révélateur 172
Tourguéniev, Bélinski et l'avènement de l'école « naturelle »..... 175
Le « facteur Viardot » et l'évolution de l'identité culturelle de Tourguéniev 177
Les raisons du départ de Tourguéniev en Europe en 1847 180
Après la « mer germanique », une immersion française..... 184
2. UN PEUPLE EN CACHE UN AUTRE : l'altérité vue par Tourguéniev à travers sa correspondance entre 1847 et 1850..... 186
Des remarques bien ciblées..... 186
Les Allemands, ces Autres désormais familiers..... 188
Les Allemands *vs* les Français : lorsqu'un peuple en cache un autre..... 190
Paris – Courtavenel : un séjour chargé de découvertes..... 192
Tourguéniev et son rapport complexe à la France : mauvais endroit, mauvais moment… 195
Tourguéniev en France : candidat à l'exil, nostalgique du passé et observateur extérieur 201
3. LE THÉÂTRE DES NATIONS : l'Autre dans les drames de Tourguéniev 205
Le théâtre de Tourguéniev, le passage entre la poésie et la prose..... 205
L'œuvre théâtrale de Tourguéniev entre l'imitation et l'expérimentation..... 209
De *L'Imprudence* à *Un soir à Sorrente* : vers une formulation identitaire plus claire..... 212
Les personnages italiens et grecs des pièces de Tourguéniev : des pâles copies des illustres ancêtres..... 219
Deux peintres et deux dames de compagnie : des personnages français au rôle bien assigné 221
Les Allemands, les Allemands russifiés et les Russes dans un bras de fer théâtral 222
La farandole des étrangers dans les pièces de Tourguéniev : quelques personnages hauts en couleur..... 226
4. AUTRE ET AUTRUI : UN FACE À FACE TOUT EN RELIEF : La figure de l'Autre dans les récits de Tourguéniev, 1843-1850..... 227
« André Kolossov » : première « crêpe ratée » ou première hirondelle ?..... 228
Cinq premières nouvelles de Tourguéniev : diversité d'inspirations et unité des objectifs 232
« Le Putois et Kalinytch », une place spéciale parmi les nouvelles de jeunesse..... 233
L'après *Mémoires d'un chasseur* : « Le Journal d'un homme de trop »..... 235
Les *Mémoires d'un chasseur vs* les autres nouvelles de jeunesse de Tourguéniev 236

L'ensemble des nouvelles (1843-1850) : à la recherche de l'Autre 237
Une poignée de Français 240
Les Allemands de Tourguéniev : un portrait de groupe fait de clichés 240
Un Allemand russifié, un être bien à part 244
Les Allemands et les Russes : même confrontation, une nouvelle manche 247
Les nouvelles de Tourguéniev des années 1840 : scènes de la vie russe avant tout 251
Parler de la vie russe : une démarche pédagogique 255
L'approche tourguénievienne : l'authentique à travers le typique 257
Les personnages russes de Tourguéniev : lorsque le typique rencontre le singulier 259
La russité et ses extrêmes dans les nouvelles de jeunesse de Tourguéniev 262
Les gentilshommes, ces étrangers parmi les Russes 268
Les années 1840 : une époque d'hésitations, un temps de recherche de soi 274
CHAPITRE IV : LE RETOUR AU BERCAIL : 1850 – 1856 279
1. LES RETROUVAILLES DIFFICILES AVEC LA RUSSIE 280
Dernier long séjour en Russie 280
L'appel de la Patrie : pourquoi Tourguéniev finit-il par rentrer en Russie en 1850 ? 281
Difficile retour au sein de la famille 282
Un vent de répression 286
Une crise identitaire aux raisons multiples 290
Un long chemin vers la renaissance 295
2. L'AUTRE, CET ÊTRE AU VISAGE CHANGEANT : L'ALTÉRITÉ VUE À TRAVERS LA CORRESPONDANCE DE TOURGUÉNIEV (1850-1856) 298
Peu d'Européens dans la correspondance de Tourguéniev 299
Le sentiment d'appartenance mis à mal 301
La Russie, une rive étrangère? 302
Du sentiment de la nature, vers celui de la patrie 305
De « chez vous » à « chez nous », un long retour vers le patriotisme 306
Patriotisme aux effets secondaires 308
3. L'ÉTRANGER ET L'HOMME RUSSE : LES DIFFÉRENTS VISAGES DE L'ALTÉRITÉ 309
À la recherche d'une nouvelle voie 309
De la « vieille » à la « nouvelle » manière : un objectif de création complexe 310
L'œuvre de Tourguéniev entre 1850 et 1856 : une longue transition vers un genre nouveau 315
La nouvelle manière, de nouvelles visées 321
La fin de l'hégémonie allemande 323
Quelques figures françaises bien familières 325
La France, un lieu de perdition ? 326

Le ciel russe et le firmament d'Italie 330
La rencontre de deux cultures, une expérience périlleuse 333
Une nouvelle étape dans la recherche de l'Homme russe 337
De figures typiquement russes vers l'Homme russe, incarnation de tout un peuple : débuts d'un cheminement 338
L'« homme de trop » tourguénievien : plaidoyer contre l'aliénation culturelle 340
Six ans passés sous le signe du retour vers la Russie 344
CHAPITRE V : SOUS LE SIGNE DE LA NOSTALGIE : 1856 – 1863 348
1. LES ANNÉES D'ERRANCES 349
Une vie d'oiseau migrateur 349
Droit de sol et liens du cœur : l'époque d'une joute d'appartenances 351
Spleen de Paris ou variations sur le thème du mal du pays 354
Fuir la nostalgie, se fuir soi-même 358
En perte de repères : une nouvelle crise identitaire 361
2. IL N'Y A POINT DE BONHEUR EN TERRE ÉTRANGÈRE : Tourguéniev face à l'altérité à travers sa correspondance (1856-1863) 364
Tourguéniev et les Français : les vaines tentatives de réconciliation 364
Les « petits Français » 366
« Tintamarre de bas étage » : les jugements de Tourguéniev au sujet des lettres françaises 368
France, le pays de tous les désenchantements 372
L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre – le paradis se trouve hors de la France 373
Les « Russes de l'étranger », ces compatriotes embarrassants 376
3. À LA RECHERCHE D'UN HÉROS : PAS DE PROPHÈTE DANS SON PROPRE PAYS ? 382
Difficile écriture en temps de crise 382
Souffrance propice à la création : un bref tour d'horizon sur l'œuvre de 1856-1863 383
La Russie des changements, porteuse de nouvelles inspirations 386
Besoin impératif de garder le contact 389
Les temps nouveaux, les générations en conflit 390
De l'intuition littéraire de Tourguéniev : quelques avis sur la question 392
Nid de gentilhomme : apologie nostalgique à la russité 393
Hamlet et Don Quichotte : deux symboles empruntés 397
L'« homme nouveau » russe est… un Bulgare ? 399
Bazarov : une nouvelle incarnation de l'Homme nouveau et Don Quichotte hamlétisé 405
La ville de malheurs contre l'Ailleurs magnifié : les étendues de l'Europe littéraire de Tourguéniev 409
Les Français tourguénieviens, modèles du superficiel, de la malhonnêteté et de la dépravation 414

Les personnages allemands : quelques figures mitigées 420
L'écriture comme moyen de réparer un mal identitaire 424
CHAPITRE VI : LE PARADIS BADOIS : 1863-1870 426
1. SEPT ANS DANS LA VALLÉE DE L'OOS 426
L'établissement de Tourguéniev à Baden-Baden 427
Une vie de ravissement, une vie de famille 430
Ivan Tourguéniev et son château enchanté 432
Baden-Baden, ma patrie, mon nid ? 433
Les raisons de l'établissement de Tourguéniev à Bade : la partie émergée de l'iceberg 440
Misère, déception, radicalisation… autant de raisons de vouloir quitter la Russie 441
La prise de distance progressive avec la Russie 444
2. UN *STATU QUO* FRANCO-ALLEMAND : Les Autres épistolaires de Tourguéniev entre 1863 et 1870 451
Baden-Baden, l'Ailleurs le plus proche et familier 452
Ivan Tourguéniev et la ville de Paris : un vieil antagonisme, une nouvelle étape 453
Les rigoureux et bons Allemands 456
Tourguéniev et les Français : les prémices d'un futur dégel ? 458
3. VUE DU CIEL, LA TERRE EST PLUS GRANDE : La question de l'altérité dans les œuvres de Tourguéniev entre 1863 et 1870 461
Une œuvre abondante et diversifiée 461
Le souffle de l'étrange dans l'œuvre de Tourguéniev : une tendance pas si nouvelle 464
L'Europe à l'heure de la passion pour le mystérieux 469
Le sol russe : un terreau favorable pour l'épanouissement du mystique 470
Le rôle de Schopenhauer dans l'affirmation de la veine mystique chez Tourguéniev 473
La touche schopenhauerienne dans « Apparitions » 476
« Apparitions » : prendre de la hauteur pour mieux voir l'Europe 479
Une portée symbolique pour « Apparitions » ? 489
De « Apparitions » à *Fumée* : même procédé pour un résultat sanglant 494
Progressistes, révolutionnaires, rétrogrades – les visages de la Russie, entre le rire et les larmes 496
Fumée : un choix de lieu d'action bien pensé 501
Les Allemands et les Français : quelques figures perpétuant la tradition tourguénievienne 503
Les Autres sans identité culturelle fixe 508
Prendre de la hauteur pour mieux apercevoir le monde 514
CHAPITRE VII : ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE : 1870-1883 517
1. IVAN TOURGUÉNIEV ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE : UNE VIE ENTRE DEUX PAYS 517

Le début de la guerre ou la fin du paradis 518
Changement d'attitude de Tourguéniev envers l'Allemagne et la France : un autre bouleversement apporté par la guerre 519
Londres – Paris – Bougival : le chemin vers la France 524
Une vie à cheval entre deux pays 528
Les années 1870 – l'apogée de la reconnaissance européenne de Tourguéniev 529
Une grande intégration de Tourguéniev dans la vie européenne et en particulier française 531
Le long retour de Tourguéniev vers la Russie 537
Tourguéniev et sa vie de passeur 543
2. AINSI TOUT PASSE, AINSI TOUT CHANGE… : la vision de quelques nations européennes dans la correspondance de Tourguéniev (1870-1883) 549
« Mes chers Allemands… » ? – la vision du peuple allemand chez Tourguéniev à l'issue de la guerre franco-prussienne 550
Les Français, un peuple charmant ? 558
Les Anglais, un peuple grand et… ennuyeux 565
3. L'OMNIPRÉSENTE ALTÉRITÉ 569
Une écriture difficile 569
Les sources d'inspirations diversifiées et éloignées de la vie contemporaine 571
Les avantages d'une vie d'exilé : un point de vue plus global sur le monde 574
À la recherche d'Homme russe nouveau, loin des idées traditionnelles et plus près de l'action 576
Les jeunes révolutionnaires russes chez Tourguéniev : un cercle diversifié 579
Un romantique du réalisme, une nouvelle incarnation de l'« homme de trop » 582
L'Homme russe nouveau : origine simple et greffe anglaise 585
Nejdanov *vs* Solomine : un antagonisme tout en symboles 587
Marianne, une femme russe nouvelle 589
Néjdanov, Marianne, Solomine – un *trio* symbolique 591
Un laboratoire expérimental 592
« Un rêve », l'expérience de l'étrange 594
« Le Chant de l'amour triomphant » et l'expérience de l'altérité multiple 596
Un exotisme maléfique 598
Les Autres européens : quelques figures minoritaires et une importante majorité italienne 600
Vers la conception d'une russité renouvelée 604
CONCLUSION 607
La mixité identitaire originelle 607
Un grain de sable dans le vent de l'Histoire 609
Tourguéniev et la Russie : un rapport complexe 611

Les multiples faces de l'Autre comme reflet de l'identité culturelle de Tourguéniev 613
Les Autres familiers 614
Les Allemands, ces Autres familiers par excellence 614
Les Allemands russifiés, ces Autres perfides 616
Les Français, ces Autres mal aimés 618
Les Autres étrangers 622
Les Italiens, ces Autres sublimés 622
Les Anglais, ces Autres modèles 623
Les Autres divers 624
Une évolution identitaire ponctuée de crises 625
Écrire pour réparer les brèches et renouer les liens 626
Cosmopolite avant l'heure 627
BIBLIOGRAPHIE 629
RÉSUMÉ 641
ABSTRACT 641

AVERTISSEMENT

Avant de nous lancer dans le vif du sujet, nous souhaiterions présenter quelques informations susceptibles, nous l'espérons, de faciliter la tâche du lecteur.

- Les lettres citées tout au long du texte sont données avec une double date qui tient compte des calendriers julien et grégorien, les deux étant d'application dans la Russie de l'époque d'Ivan Tourguéniev.

- Les titres des œuvres littéraires, celles de Tourguéniev mais aussi de ses collègues de plume, qui ont déjà été traduites et publiées en français, apparaissent directement dans cette langue dans le texte. Les titres des ouvrages n'ayant pas encore reçu, à notre connaissance, de traduction française, sont donnés, une première fois, en double version (titre en français (traduits par Nastasia DAHURON (UMONS)) suivi du titre original en russe entre parenthèses), après quoi ils apparaîtront dans le texte uniquement en français.

- Toutes les citations en langue russe qui apparaissent dans le texte sont accompagnées d'une traduction en français, en note de bas de page. La traduction des citations tirées des nouvelles et des romans de l'auteur est fondée sur la version française de ces œuvres proposée par l'édition suivante : Ivan TOURGUÉNIEV, *Romans et nouvelles complets*, textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981. Les citations qui apparaissent dans le chapitre « Introduction » ont été traduites du russe par Anne DELIZÉE (UMONS). Les autres citations (extraites des pièces de Tourguéniev, de ses lettres, des lettres de ses correspondants ou des articles ou ouvrages critiques d'autres auteurs) ont été traduites par Anne GODART (UMONS). Nous remercions nos collègues de l'UMONS pour leur aide extrêmement précieuse.

- Par souci d'homogénéité, les titres de journaux et de magazines russes sont donnés en français. Leur nombre étant relativement limité, voici la liste des éditions que nous serons amenés à citer au cours de notre analyse :

- *Вестник Европы*	- *Messager de l'Europe*
- *Современник*	- *Le Contemporain*
- *Отечественные записки*	- *Les Annales de la Patrie*
- *Библиотека для чтения*	- *La Bibliothèque pour la lecture*
- *Северная пчела*	- *L'Abeille du nord*
- *Московские ведомости*	- *Les Nouvelles de Moscou*
- *Московитянин*	- *Le Moscovite*
- *Атеней*	- *Athénée*
- *Русский вестник*	- *Le Messager russe*
- *Эпоха*	- *L'Époque*
- *Новое время*	- *Temps nouveau*

Bonne lecture !

INTRODUCTION

Pas de fumée sans feu

S'interroger sur l'identité culturelle d'un écrivain comme Ivan Tourguéniev peut sembler curieux. En effet, Tourguéniev naquit en Russie de parents russes – une famille fière de ses origines puisque, selon les chroniques familiales, les Tourgueniev descendaient d'un mirza tatar et avaient fidèlement servi les princes russes depuis le XV^{e} siècle[1]. Tourguéniev grandit en Russie, d'abord dans le domaine familial de Spasskoïé où, dès sa prime enfance, il côtoya ces paysans russes qu'il décrivit plus tard dans les *Mémoires d'un chasseur* notamment, et plus tard aussi entre Orel, Moscou et Saint-Pétersbourg. Il reçut une bonne éducation « traditionnelle » qui prévoyait, entre autres, la connaissance des langues étrangères anciennes et modernes. Les contemporains de Tourguéniev, y compris certains de ses amis et connaissances européens, témoignent souvent, dans leurs souvenirs sur l'écrivain, de sa grande maîtrise des langues : grâce aux récits de Ludwig Friedländer[2] et de Ludwig Pietsch[3] nous savons que l'allemand de Tourguéniev était très fluide ; Henry James laissa, dans ses mémoires, quelques remarques laudatives concernant l'anglais de l'écrivain[4] ; plusieurs connaissances françaises de Tourguéniev, dont notamment Alphonse Daudet[5], attestent sa grande maîtrise du français. Il est vrai que Tourguéniev était un véritable polyglotte et, en plus des trois langues mentionnées, il parlait et écrivait également l'espagnol, l'italien, et même un peu le polonais. Il n'empêche que ni sa grande maîtrise de toutes ces langues européennes, ni ses nombreux et longs séjours à l'étranger, n'ont rien changé à l'appartenance linguistique de l'écrivain qui considérait le russe comme sa langue maternelle. D'ailleurs, Tourguéniev mettait un point d'honneur à ne s'exprimer qu'en russe dans ses écrits littéraires. La presque totalité de son

[1] Н.М. Гутьяр, « Предки И.С.Тургенева »// Гутьяр Н.М., *Иван Сергеевич Тургенев*, Юрьев, Тип. К. Маттисена, 1907, с. 2.
[2] *Тургенев без глянца*, составитель П.Фокин, Санкт-Петербург, ТИД Амфора, 2009, с. 380.
[3] Людвиг Пич, « Из воспоминаний »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй,Издательство Художественная литература, Москва, 1969, с. 245.
[4] Генри Джеймс, « Иван Тургенев (Из воспоминаний) »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op.cit.*, с. 311.
[5] Альфонс Доде, « Тургенев »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op.cit.*, с. 294.

œuvre fut rédigée dans cette langue car l'écrivain considérait que le seul idiome capable d'exprimer l'état d'esprit et les mouvements de l'âme d'un poète était sa langue maternelle. Il s'exprima souvent à ce sujet dans ses lettres, comme ici, dans celle qu'il adressa à Pietsch en 1880 : « Как? Вы, старый друг и доброжелатель, верите, что я мог когда-либо написать хоть одну строчку на ином языке, кроме русского?! […] Для меня субъект, который выдает себя за писателя и пишет больше, чем на одном – а именно своем родном – языке, - негодяй и жалкая бездарная свинья »[6]. Écrire en russe était donc une condition *sine qua non* pour Tourguéniev, mais aussi écrire la Russie ou plutôt décrire l'Homme russe dans toute sa complexité – telle fut la tâche qui se trouvait au centre des activités littéraires de l'écrivain.

Pourquoi s'interroger sur l'identité culturelle d'Ivan Tourguéniev dans ce cas ? Le fait est que plusieurs éléments viennent perturber quelque peu ce tableau apparemment cohérent.

Un calcul même sommaire du temps que Tourguéniev passa, à différents moments de sa vie, à l'extérieur de la Russie[7], permet d'établir qu'il vécut au total un peu moins de vingt-sept ans à l'étranger. À l'échelle d'une existence de soixante-cinq ans – celle d'Ivan Tourguéniev (1818-1883) – il s'agit d'une période considérable. Que l'on veuille l'admettre ou pas, cette vie à l'étranger aurait dû façonner quasi autant la mentalité et la vision du monde de l'écrivain que la vie qu'il passa dans son pays d'origine. En 1885, Paul Bourget rédigeait, dans *Les Essais de psychologie contemporaine*, les lignes suivantes au sujet de sa personnalité multiculturelle :

> Il suffisait de rencontrer Tourguéniev et de l'écouter causer, ne fût-ce qu'une soirée, pour constater combien le Russe était demeuré intact dans ce grand vieillard à la longue barbe blanche […], et aussi pour apercevoir qu'un autre personnage s'était comme greffé sur ce premier homme : le cosmopolite. Ses souvenirs se promenaient d'une extrémité à l'autre de l'Europe, rappelant ici un paysage de l'île de Wight, là une rue d'une ville d'université allemande, puis un horizon d'Italie, le tout exprimé dans un langage d'une excellente tradition française, qui, à lui seul, trahissait un très long et très intime séjour dans notre pays.[8]

---

[6] Lettre à L. Pietsch, 9 (21) novembre 1880, Bougival : *Comment ? Vous, mon bon, mon vieil ami, pouvez-vous croire que j'aurais pu écrire ne fut-ce qu'une ligne dans une langue autre que le russe ?!* [...] *Pour moi, l'individu qui se donne pour écrivain et écrit en plus d'une langue, autre que sa langue maternelle j'entends, est un bon à rien et un piètre pourceau dénué de tout don.*

[7] Ce calcul fut effectué en se fondant sur la chronologie des déplacements et des lieux de séjours de Tourguéniev établie par l'équipe des *Œuvres complètes* d'Ivan Tourguéniev : И.С.Тургенев, *Письма,* Том 1-18// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989.

[8] Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine,* Tom II, Paris, Librairie Plon, 1920, p. 352.

Bien des contemporains de l'écrivain, parmi les Russes, remarquaient d'ailleurs souvent ce quelque chose qui n'était pas tout à fait russe et qui transparaissait par moments dans la manière d'être de Tourguéniev. « В среде иностранцев, особенно французов (я всего больше и видал его с ними), Тургенев […] превращался гораздо больше в общеевропейца, чем большинство русских »[9], se souvenait par exemple Piotr Boborykine en 1883. Et que penser du récit suivant que fit Fedor Dostoïevski, dans une lettre au poète Apollon Maïkov du 16 (28) août 1867, de la dispute qu'il avait eue avec l'auteur de *Fumée* au sujet de la nation allemande au cours de laquelle Dostoïevski exprima toute l'antipathie qu'il avait accumulée, durant son dernier séjour en Europe, envers ce peuple ? «Говоря так, Вы меня *лично* обижаете. Знайте, что я здесь поселился окончательно, что я сам считаю себя за немца, а не за русского, и горжусь этим! [10] », lui rétorqua alors Tourguéniev, obligeant par le même son interlocuteur à se reprendre. S'agit-il d'une simple réaction épidermique à une remarque émise par un homme auquel un vieil antagonisme d'idées opposait l'écrivain depuis bien longtemps, ou doit-on prendre cette réplique au sérieux de la part de celui qui, deux ans plus tard, n'hésita pas à qualifier l'Allemagne de sa seconde patrie, dans la préface à l'édition allemande de son roman *Pères et fils*[11]?

Ces différents faits et témoignages, s'ils ne s'accordent pas suffisamment entre eux pour constituer un tableau homogène et qui permettrait de formuler, dans l'état, une opinion claire et intelligible sur leur signification et sur leur portée, appellent néanmoins à la réflexion. Les œuvres de Tourguéniev – *Mémoires d'un chasseur, Nid de gentilhomme,* « Moumou », etc. – sont aujourd'hui considérées comme faisant partie des grands classiques de la littérature russe du XIX^{e} siècle. Pour s'en assurer, il suffit d'ouvrir n'importe quel manuel d'école russe où Tourguéniev est invariablement qualifié de « grand écrivain russe » (« великий русский писатель»). Sans chercher à faire bousculer cette représentation, à la lumière des différents faits évoqués ci-dessus, on ne peut s'empêcher de se poser des questions. Étant donné le nombre total d'années que Tourguéniev avait passées en Europe, sa personnalité a-t-elle subi des transformations d'ordre culturel ? Du fait d'avoir côtoyé, durant une bonne partie de sa vie, les

[9] Боборыкин П.Д., « Из «Воспоминаний», Тургенев дома и за границей »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах.* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op.cit.*, с. 9 : *Parmi les étrangers, particulièrement les Français (je l'ai vu le plus souvent en leur compagnie), Tourguéniev* [...] *se transformait en paneuropéen de manière beaucoup plus marquée que la majorité des Russes.*

[10] Достоевский Ф. М., *Собрание сочинений в 15 томах*, т. 15, Санкт-Петербург, Наука, 1996, с. 315 : *En tenant de tels propos, vous me vexez personnellement. Sachez que je me suis établi ici définitivement, que je me considère comme allemand, et non russe, et que j'en suis fier !*

[11] *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., *op.cit.*, с. 431.

représentants des autres nations européennes, sa perception du monde subit-elle quelque changement significatif ? Et si oui, est-ce que cela a eu des répercussions quelconques sur son écriture ?

De tels questionnements, quoique de prime abord un peu surprenants, ne sont pas tout à fait inédits en réalité : des deux côtés de la frontière, des critiques littéraires s'interrogèrent quelquefois, plus ou moins clairement, sur le profil culturel de Tourguéniev et de son œuvre. En 1889, Émile Hennequin fait paraître un essai intitulé *Écrivains francisés, Dickens, Heine, Tourguénef, Poe, Dostoïewski, Tolstoï* où il analyse la capacité des écrivains étrangers, qui réussirent brillamment leur intégration dans le paysage littéraire français, dont Tourguéniev, de faire renouveler la prose française qu'il leur constatait[12]. À peine quelques années plus tôt, Paul Bourget relevait, dans son ouvrage précité *Essais de psychologie contemporaine*, des éléments relevant d'autres cultures que russe dans les écrits tourguénieviens : l'esprit voyageur de beaucoup de ses personnages, une vaste géographie littéraire, etc. Dans les années 1930, dans « Tourguéniev et Flaubert » (« Тургенев и Флобер »), l'historien de la littérature Lev Poumpianski qualifie Tourguéniev d'écrivain européen bourgeois proche d'abord de la culture allemande et plus tard, des lettres françaises[13]. Et il ne s'agit que de quelques exemples d'interrogations qui se sont imposées, à différents moments, à des experts venant des horizons différents, au sujet du multiculturalisme de Tourguéniev. Le problème est que tous ces opinions et questionnements, quoique tout à fait pertinents, furent le plus souvent formulés un peu « au passage », en périphérie de quelque analyse plus vaste concernant l'écrivain. Or cette question qui, à notre connaissance, n'a jusqu'à présent pas reçu d'étude plus approfondie, mérite qu'on s'y attarde davantage, pour tenter de fournir le tableau le plus complet possible de la situation dans l'espoir d'apporter quelques réponses bien fondées aux questions formulées ci-dessus et à toutes les autres qui en découleraient.

En quête de l'identité culturelle

La question est : est-il possible de se prononcer sur l'identité culturelle d'une personne concrète lorsque, privé de la possibilité de l'interroger directement et ainsi sonder les profondeurs de son sentiment d'appartenance, on doit se contenter des informations fournies

[12] Emile Hennequin, *Ecrivains francisés, Dickens – Heine – Tourguenieff – Poe – Dostoïewski – Tolstoï*, Paris, Perrin et Cie, Libraires-Editeurs, 1889.
[13] Л.В. Пумпянский, « Тургенев и Флобер »// Пумпянский Л.В., *Классическая традиция. Собрание трудов по истории русской литературы*, Москва, Языки русской культуры, 2000, с. 505.

par les sources documentaires disponibles – lettres, œuvres, témoignages de tierces personnes, etc. – dont l'apport est certes précieux mais qui n'en demeure pas moins indirect ? Alors que notre propre identité nous échappe fréquemment, cette tâche peut sembler ardue, d'où l'importance de baliser notre propos par quelques notions terminologiques fondamentales, indispensables lorsqu'il s'agit de parler de l'identité culturelle, un concept dont l'utilisation atteint de nos jours une ampleur tout à fait inédite, souvent au détriment de sa clarté.

Car, le moins que l'on puisse dire est que la notion d'identité culturelle est souvent utilisée de nos jours : hommes politiques, chercheurs en sciences humaines, sociologues, philosophes, hommes des lettres usent abondamment de ce terme dans leurs discours et leurs écrits pour désigner les problématiques qui surgissent là où des cultures se rencontrent, se mélangent, s'opposent, voire s'affrontent. Or, dans un contexte de mondialisation galopante, dans un monde où la migration des populations n'a jamais été aussi importante, en plein processus de métissage global que l'on peut observer partout sur la planète, les occasions ne manquent pas pour traiter de telles questions. Souvent mise en avant, la notion d'identité culturelle est fréquemment utilisée de manière impropre, amenant certains spécialistes à formuler des mises en gardes contre ses emplois abusifs et/ou à mauvais escient, sous peine de tomber dans un registre indésirable évoquant le repli communautariste, l'ethnocentrisme, etc.[14]. Il s'agit donc de se montrer prudent lorsqu'on s'engage dans l'emploi de ce terme dont l'apparente simplicité cache bien des pièges. Pour éviter le flou qui l'entoure fréquemment, une bonne compréhension de deux termes constitutifs de cette notion – « identité » et « culture » - s'impose en premier lieu.

L'identité : au cœur de « nous »

Le terme « identité », introduit dans les années 1960 par le psychanalyste Erik Erikson[15], était initialement utilisé dans un contexte purement psychanalytique et s'appliquait à l'individu. Transposée assez rapidement dans d'autres domaines et notamment dans l'anthropologie et la sociologie, la notion d'identité s'est vue alors étendue et employée pour parler des groupes

[14] Pierre Halen, « "Reprendre" la notion d'identité culturelle avec deux essayistes francophones : Hélé Béji et Amin Maalouf », *Actes du Colloque organisé au siège de l'Académie du 7 au 9 janvier 2002, Carthage* : Académie tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts "Beït al-Hikma", 2003, p. 97.
[15] Roger Brubaker, Frédéric Junqua, « Au-delà de L'"identité", *Actes de recherche en sciences sociales*, Volume 139, septembre 2001, p. 67.

d'humains et des collectivités[16]. Dans la terminologie actuelle, l'identité garde d'ailleurs toujours ce double sens et peut être appliquée à un individu comme à un groupe d'individus.

Le vaste champ sémantique du terme « identité » valut à celui-ci une diffusion rapide et l'introduisit dans les sphères les plus variées couvrant tous les domaines des sciences humaines ainsi que les discours politiques et journalistiques. Comme le commente Catherine Halpern dans l'article « Faut-il en finir avec l'identité ? », celle-ci « a submergé en l'espace de quelques décennies l'ensemble des sciences humaines. Qu'il s'agisse d'analyser des réalités aussi diverses que la psychologie des individus, les mutations des religions, les rapports hommes-femmes, les professions, la vie familiale, l'immigration ou les conflits ethniques, l'identité s'est imposée comme un mot magique »[17]. Qu'est-ce qu'il a de magique, ce terme ? Comment peut-on expliquer son extrême popularité ?

Le fait est que l'identité touche au cœur même de notre être, elle est au centre de ce qui fait de l'Homme un Homme. C'est ce que soutient le philosophe Bertrand Vergely dans « L'Enjeu vital de l'identité » où il qualifie l'identité d'« accomplissement de l'existence humaine »[18] :

> L'humanité a affaire à deux problèmes majeurs. Le premier est de survivre, le second de vivre. On survit quand on dispose des moyens matériels afin d'assurer sa subsistance. On vit quand on dispose des moyens spirituels afin de vivre indépendants, autonomes et libres. Il est heureux de pouvoir survivre et vivre à la fois. L'être que l'on est peut alors savourer la paix du corps ainsi que celle de l'âme. Il peut jouir de lui-même, se sentir vivre, être ce qu'il est. Il peut, en un mot, savourer son identité.[19]

S'agissant des êtres humains, rien ne peut se bâtir sans l'identité, insiste Vergely[20]. L'identité est un moyen de reconnaissance ce qui lui confère le rôle de l'outil social : elle rend la vie sociale possible parce qu'elle définit qui est qui : « Imaginons un monde où personne n'aurait d'identité, les relations seraient impossibles. Un monde humain est un monde où les êtres ont un nom, sont situés quelque part et ont une fonction. Ce n'est pas un monde d'atomes anonymes, sans attaches et sans rôle »[21]. On comprend aisément alors l'importance de l'identité pour la société humaine et pour chacun des individus qui la composent ; on comprend également les raisons pour lesquelles l'identité se trouva, à un moment donné de l'histoire de la pensée humaine, sous la loupe des intellectuels.

---

[16] *Ibid*.
[17] Catherine Halpern, « Faut-il en finir avec l'identité ? », *Sciences humaines*, N°121, juillet 2004.
[18] Bertrand Vergely, « L'Enjeu vital de l'identité », *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 2010/2, N°132, p. 75.
[19] *Ibid*.
[20] *Ibid.*, p. 93.
[21] *Ibid.*, p. 76.

Identité : difficile définition

Qu'est-ce donc que l'identité ? Paradoxalement, il n'est pas facile de répondre à cette question. Banalisé par son emploi universel, le terme « identité » semble souvent échapper à une définition claire et rigoureuse. Denis Chevallier et Alain Morel insistent sur ce point dans « Identité culturelle et appartenance régionale » :

> La notion d'identité est […] perçue par beaucoup comme centrale, voire fédératrice, pour l'ethnologie comme pour d'autres disciplines des sciences sociales, pourtant, à qui veut l'appréhender, elle se dérobe constamment. Elle désigne aussi bien ce qui perdure que ce qui distingue et ce qui rassemble. Elle s'applique à l'individu comme à des groupes. Elle ne se conçoit que comme la combinaison d'éléments très hétérogènes. Elle s'éprouve et se manifeste en des figures sélectionnées en fonction des contextes. Elle se modifie avec l'évolution des rapports sociaux et des appartenances. Ambiguë enfin, elle peut être tour à tour tue et affirmée. En aucun cas donc l'identité ne se laisse convertir en formules ou réduire à des combinaisons d'attributs […]. [22]

Ces quelques lignes résument bien le problème de définition du terme. Complexe et dynamique, la notion d'identité semble effectivement poser quelques problèmes quant à sa définition. Nous tâcherons néanmoins d'en appréhender l'essentiel.

Dans *Le Nouveau Petit Robert*, la définition du terme « identité » est formulée de manière suivante :

> 1) Caractère de deux objets de pensée identiques.
>
> 2) Caractère de ce qui est un.
>
> 3) Psychol. Identité personnelle, caractère de ce qui demeure identique à soi-même. – Identité culturelle : ensemble de traits culturels propres à un groupe ethnique (langue, religion, art, etc.) qui lui confèrent son individualité ; sentiment d'appartenance d'un individu à ce groupe.[23]

Cette définition reflète les aspects fondamentaux de cette notion complexe : l'identité peut indiquer la similitude (1) ou l'unité (2), elle peut s'appliquer à une personne ou à un groupe

[22] Denis Chevallier, Alain Morel, « Identité culturelle et appartenance régionale », *Terrain* (en ligne), 5 | 1985, 3-5, mis en ligne le 23 juillet 2007, consulté le 06 juin 2013. URL : http://terrain.revue.org/2878.
[23] *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Nouvelle édition du *Petit Robert* de Paul Robert, Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Édition Dictionnaires Le Robert, Paris, 1996, p. 1122.

d'individus, et elle comporte un aspect objectif (lorsqu'elle désigne un ensemble de traits) et un aspect subjectif (lorsqu'elle traduit un sentiment d'appartenance à un groupe).

Quelques remarques peuvent être apportées en vue de clarifier ces différents points.

Premièrement, dans le sens strict du terme, deux objets distincts ne peuvent pas être identiques : cela provient du fait que les deux objets en question ne peuvent pas exister simultanément dans le même espace (acception *unité*). Le terme « identité » est donc le plus souvent utilisé dans un sens plus large et qui correspond à l'acception *similitude* de la définition de l'identité.

La deuxième remarque concerne la relation qui existe entre l'identité collective et l'identité individuelle. Lorsqu'on l'utilise au sens large (*similitude*), l'identité renvoie toujours et avant tout à l'identité collective car elle s'applique à un groupe de personnes possédant des caractéristiques semblables. Dans la mesure où la même personne partage des traits similaires avec plusieurs groupes différents (selon son sexe, sa profession, sa nationalité et ainsi de suite), on peut affirmer que cette personne possède plusieurs identités collectives. « L'identité individuelle », dit Tzvetan Todorov à ce propos dans *La Peur des barbares*, « provient de la rencontre d'identités collectives multiples au sein d'une seule et même personne ; chacune de nos nombreuses appartenances contribue à la formation de l'être unique que nous sommes »[24]. C'est dans ce sens précis que nous allons aborder la problématique de l'identité personnelle dans le cadre de ce travail.

La notion d'identité possède quelques autres caractéristiques à la fois distinctes et liées entre elles :

1) L'*objectivité* et la *subjectivité*. Comme l'explique Etienne Balibar dans « Identité culturelle, identité nationale », l'identité peut être comprise comme « un ensemble de structures objectives (comme telles spontanément pensées dans la dimension du collectif, du social, de l'historique) *et* comme un principe ou un processus de subjectivation (spontanément pensé dans la dimension du « vécu », de l'individualité « consciente » ou « inconsciente ») »[25]. Ces deux aspects de l'identité sont liés l'un à l'autre suivant un schéma d'extériorisation et d'intériorisation mais ils peuvent se trouver en décalage et même entrer en conflit.

2) *Stabilité* et *dynamisme*. La seconde paire de caractéristiques propres à l'identité a trait à son degré de fixité : d'un côté, l'identité apparaît comme un phénomène stable, fixe et

[24] Tzvetan Todorov, *La peur des barbares, Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2008, p. 86.
[25] Etienne Balibar, « Identité culturelle, identité nationale », *Quaderni*, N°22, Hiver 1994, Exclusion-Integration : la communication interculturelle, p. 54.

permanent, ce qui fait d'elle, pour reprendre les termes de Vergely, un trait caractéristique de ce qu'on appelle en philosophie *la substance*[26]. De l'autre côté, aussi stable et fixe soit-elle, l'identité est en mutation permanente sans quoi elle cesserait d'exister. L'identité d'un individu et d'un groupe d'individus change et évolue avec le temps tout en restant malgré cela la même : tel *Argo,* le navire mythique des Argonautes qui, après un long et éprouvant périple, rentrait au port natal totalement renouvelé, car toutes les pièces le constituant avaient été changées une par une tout au long du voyage, mais qui restait néanmoins le même qu'au départ – nous avons emprunté cette métaphore à Tzvetan Todorov[27], tant cette image exprime bien, à notre sens, l'essence de cette caractéristique propre à l'identité.

Toutes ces caractéristiques inhérentes à l'identité sont également propres à la notion d'identité culturelle, à une remarque près cependant : si l'identité a connu une extension de sens qui a permis d'utiliser ce terme, initialement appliqué à un individu, pour parler d'un groupe d'individus, la notion d'identité culturelle connut un sort inverse[28]. L'identité culturelle étant comprise comme un ensemble de représentations, de valeurs et de pratiques caractéristiques d'un groupe d'individus, elle se présente avant tout comme se rapportant à un groupe de personnes ; c'est le premier sens de cette notion. Mais l'usage que l'on fait du terme de l'identité culturelle de plus en plus souvent ces dernières années affiche une tendance à l'extension de ce terme groupal à une échelle individuelle. C'est dans cette acception-ci que la notion d'identité culturelle nous intéressera dans ce travail de recherche.

Aspect culturel de l'identité

« L'être humain […] naît non seulement au sein de la nature mais aussi, toujours et nécessairement, d'une culture »[29], dit aussi Tzvetan Todorov dans *La Peur des Barbares*. La culture est un « ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social »[30], et c'est ce même ensemble de paramètres objectifs que chaque individu né au sein d'une société assimile progressivement au courant de sa vie. En suivant le propos de Todorov[31] à ce sujet, nous dirons donc que l'identité culturelle

[26] Bertrand Vergely, *op.cit.*, p. 76.
[27] Tzvetan Todorov, *op.cit.*, p. 88.
[28] Drouin-Hans Anne-Marie, « Identité », *Télémaque*, 2006/1, N°29, p. 17-26.
[29] Tzvetan Todorov, *op.cit.*, p. 84.
[30] UNESCO, Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City, 26 juillet - 6 août 1982.
[31] Tzvetan Todorov, *op.cit.*, p. 84.

initiale nous est imposée au cours de l'enfance et non pas choisie. L'être humain naît au sein d'une langue, celle parlée par ses parents et par ses proches, « or la langue n'est pas un instrument neutre », précise Todorov, car elle véhicule toute une représentation du monde que l'enfant absorbe dès sa naissance, ainsi que des modes de vie – les valeurs, les coutumes, les rites et les croyances que cette représentation du monde sous-entend[32]. Plus tard, en cours de scolarité notamment, l'enfant apprend à connaître l'histoire de son pays, il découvre la littérature et les arts développés par le peuple auquel il appartient : cette information constitue un complément important au fond culturel qui le vit naître et forme ce qu'on appelle sa culture essentielle[33].

Tout comme l'identité, la culture possède un caractère objectif et fixé et à la fois elle se distingue par un dynamisme certain. C'est lié au fait que la notion de la culture peut, tout comme celle d'identité, s'appliquer tant à une personne (on parle alors de la culture individuelle) qu'à une collectivité (culture collective). Ces deux catégories, quoique fondamentalement proches, possèdent des caractéristiques bien distinctes. Plus précisément, la culture collective, sans être complètement fixe, est plus stable (elle se transmet d'une génération à une autre notamment) que la culture individuelle qui, elle, ne cesse d'évoluer.

Enfin, la dernière remarque qui doit être faite concernant la notion de culture se rapporte exclusivement à la culture individuelle. Le fait est qu'il est impossible de dire qu'une personne possède une culture, car en réalité nous en possédons chacun plusieurs. « Tout individu est pluriculturel, insiste Tzvetan Todorov à ce sujet ; les cultures ne sont pas des îles monolithiques mais des alluvions entrecroisées »[34]. Les particularités de formation de l'identité culturelle individuelle découlent de cette caractéristique ; elle provient toujours de la rencontre d'identités collectives multiples au sein d'une seule et même personne, contribuant ainsi au caractère unique de celle-ci.

Identité culturelle personnelle : quelques traits essentiels

Si l'on devait reprendre, en quelques phrases, l'essentiel de l'identité culturelle personnelle, celle qui nous intéresse en premier lieu dans le cadre de ce travail, on noterait plusieurs traits spécifiques qui lui sont propres et qui la distinguent de l'identité culturelle collective.

[32] *Ibid.*, p. 84, 85.
[33] *Ibid.*, p. 85.
[34] *Ibid*.

Premièrement, l'identité culturelle personnelle est toujours unique car elle résulte du mariage de plusieurs identités culturelles collectives qui se rencontrent et s'entrecroisent au sein de chaque personne.

Deuxièmement, l'identité culturelle personnelle est extrêmement dynamique comparée à la version collective de la notion qui se distingue par une plus grande stabilité de traits propres à chaque groupe d'êtres humains.

Troisièmement, le caractère subjectif de l'identité culturelle personnelle doit également être pris en compte, celui-ci étant lié au sentiment d'appartenance de chaque personne concrète. Le fait de se sentir comme faisant partie de tel ou tel groupe de personnes sur le plan culturel joue également son rôle dans la définition de son identité culturelle, même s'il s'agit d'un phénomène relatif (puisque subjectif).

Enfin, un dernier aspect de l'identité culturelle, que celle-ci soit personnelle ou collective, doit être mis en avant, sans quoi sa définition serait incomplète : son lien avec l'altérité, une notion qui se trouve intimement liée à celle d'identité. Ci-dessous, quelques points importants pour comprendre l'altérité et le rapport très spécifique qu'elle entretient avec l'identité, qu'elle soit culturelle ou non.

Identité *vs* altérité : un face à face d'une importance capitale

L'identité se construit par rapport à l'altérité. Ou plutôt devrions-nous dire que l'identité et l'altérité se construisent l'une par rapport à l'autre « dans le jeu toujours renouvelé d'accordage affectif »[35], pour reprendre les termes du psychiatre et écrivain Jean-Louis Le Run qui explique le processus continuel de la construction identitaire par une suite d'introjections et d'identifications successives permettant de définir, au plus intime de sa conscience, qui est qui dans ce jeu de rôle vital : identifier « l'étranger » - « l'extraneus », le non-moi – afin de pouvoir définir son Soi. C'est en cela que consiste le travail de mise en altérité au sein de l'expérience de Soi[36].

Le mot « altérité » est emprunté au latin *alteritas* qui signifie « différence ». De manière générale, l'altérité atteste donc du « fait d'être un autre » ou « du caractère de ce qui est autre,

[35] Jean-Louis Le Run, « Identité, altérité, histoire », *Enfance&Psy*, 2010/1, N°46, p. 7.
[36] Denise Jodelet, *op.cit.*, p. 28.

distinct »[37]. Mais comment est-il, l'Autre ? De qui s'agit-il ? Est-ce une personne ? Un groupe d'individus ? À quoi ressemble(nt)-t-il(s) exactement ?

Dans « Formes et figures de l'altérité », Denise Jodelet dit : « Incarnation de la diversité humaine, l'autre est pluriel »[38]. En effet, loin d'être homogène, la catégorie de l'Autre comporte une grande variété d'aspects. En tout cas, c'est ce que Jodelet avance dans son article : l'Autre, compris comme « le produit d'un processus psychosocial de mise en altérité » supporte des gradations « allant de la reconnaissance d'une proximité et d'une similitude au positionnement dans une extériorité radicale, de l'interdépendance ou l'intersubjectivité à l'étrangeté absolue »[39]. Dans le cadre de ce chapitre, nous ne chercherons pas à fournir une étude exhaustive de tout l'éventail des acceptions que l'altérité peut revêtir dans des contextes et cas de figures différents, mais nous nous attacherons à mettre en avant les grandes lignes du mécanisme de la mise en altérité. Chemin faisant, nous tacherons également de définir certaines notions qui sont intimement liées à la question de l'altérité.

Paul Ricœur ouvre sa « Préface » à *Soi-même comme un autre* sur quelques points explicatifs concernant le titre de son ouvrage, et notamment le choix du pronom « soi » qui découle d'un souhait de principe de distinguer la position immédiate du sujet de la médiation réflexive de celui-ci qui, selon Ricœur, prime sur le premier. Du point de vue grammatical, cette relation s'exprime par l'opposition du pronom personnel « je » au pronom réfléchi « soi »[40], catégorie qui, appliquée à une personne dans une dimension autre que purement linguistique, pourrait porter le terme kantien de *ego*.

Si on plonge cette même corrélation au cœur de l'espace de rencontre de Soi avec le monde non-moi, nous retrouvons deux notions étymologiquement proches mais qui traduisent deux réalités différentes, celles de l'Autrui et de l'Autre.

L'Autrui désigne un sujet autre que moi, différent de mon Soi, et possédant une subjectivité propre. On l'appelle également un *alter ego*, ce terme exprimant la particularité fondamentale de cette notion : alors que *alter* met l'accent sur la différence qui subsiste, par définition, entre le Soi et l'Autrui, *ego* insiste à son tour sur le caractère semblable de l'Autrui par rapport à Soi. En effet, l'Autrui partage un certain nombre de caractéristiques avec le Soi tout comme il se différencie de celui-ci par un certain nombre d'autres caractéristiques. Au sein

[37] *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Nouvelle édition du *Petit Robert* de Paul Robert, Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Édition Dictionnaires Le Robert, Paris, 1996, p. 64.
[38] Denise Jodelet, *op.cit.*, p. 23.
[39] *Ibid.* p. 23, 24.
[40] Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1990, p. 11.

de cette corrélation, la proximité et la distance se complètent en formant une union de deux opposés similaires. Cette union se révèle être d'une grande importance. D'abord, parce que l'interaction existante entre les deux éléments de cette union est constitutive du Soi car la prise de conscience de l'identité est indissociable de la prise de conscience de la différence de l'Autrui. Ensuite, parce que la corrélation Soi/Autrui est également fondée sur la similitude de ses deux composantes, elle permet la constitution d'un groupe, d'une collectivité[41].

Contrairement à l'Autrui qui désigne un autre sujet pourvu d'une conscience de Soi et d'une subjectivité et qui, à côté d'un certain nombre de différences par rapport à Soi, partage avec ce dernier un certain nombre similitudes, l'Autre est avant tout le contraire du même. Ainsi que le formule Denise Jodelet dans son article susmentionné, l'Autre « suppose une différence et/ou une distance sociale découlant d'appartenances (territoriales, généalogiques, génériques, etc.) distinctes »[42]. Tout aussi important dans le processus de la construction identitaire du Soi que l'Autrui, l'Autre entretient néanmoins avec le Soi une relation très différente, celle-ci étant marquée exclusivement du sceau de la différence. L'inverse du même, dépourvu de toute similitude avec le Soi, l'Autre se trouve dans un rapport d'étrangeté avec ce dernier.

À la lumière de toutes ces considérations, l'altérité se présente comme une catégorie très hétérogène couvrant, au sens large, toute personne différente de Soi et de son unicité. L'altérité s'étend sur l'Autrui et sur ses différentes formes et figures dont les caractéristiques se rapprochent et se distinguent à la fois de celles du sujet, assurant ainsi l'existence mutuelle du Soi et de son *alter ego* ; elle recouvre les différentes manifestations de l'Autre.

Mais il serait erroné de croire que la relation que le Soi entretient avec l'Autre et l'Autrui se résume uniquement à ces deux formes occupant de par leur définition des positions extrêmes l'une par rapport à l'autre : celle de proximité relative avec le sujet dans le cas de l'Autrui et celle de l'opposition totale dans celui de l'Autre. La société humaine comprenant une multitude de rapports tous basés sur une relation de proximité/distance relative différente dans chaque cas de figure, les formes de l'altérité varient elles aussi presque à l'infini. La littérature consacrée aux questions d'altérité foisonne de termes et d'expressions divers et variés concernant les différentes figures de l'Autre, tous domaines confondus : on y parle de l'Autre-semblable, de l'Autre proche/lointain, de l'étranger, etc., les relations d'altérité y sont vues tantôt sous l'angle de la différence, de la différence dans l'interdépendance, tantôt sous celui de l'extranéité ou encore de l'extériorité radicale, et ainsi de suite. Souvent déclinée autour des oppositions telles que similitude/différence, minorité/majoritaire, proximité/distance, normalité/déviance, etc., la

[41] Denise Jodelet, *op.cit.*, p. 31.
[42] *Ibid.*, p. 30.

notion d'altérité adopte, dans les écrits traitant de l'altérité, des postures variées dévoilant ainsi son visage pluriel. En ce qui concerne notre analyse concrète, nous tâcherons d'élaborer, en cours de route, notre propre référentiel terminologique, de façon à adhérer le plus possible à la réalité des faits qui se présenteront à nous à travers les différents textes que nous aborderons.

Le plan de bataille

Pour comprendre l'identité culturelle d'Ivan Tourguéniev, un long cheminement s'impose, conjuguant l'étude de son parcours de vie et l'analyse de sa production écrite, épistolaire et littéraire. Le point de départ indispensable de ce cheminement a trait à la culture essentielle de l'écrivain, celle-là même qui fournit le fondement à la formation progressive, tout au long de sa vie, de son être culturel. Dans quel contexte socio-culturel historique et familiale Tourguéniev est-il né et a-t-il grandi ? Quel était le profil linguistique et intellectuel de ses parents et de ses autres proches ? Comment la vision du monde qu'ils véhiculaient influença-t-elle ses premiers pas vers la découverte de son Soi et de son environnement culturel ? Quelle fut la place des différentes cultures dans sa vie dans l'enfance ? Quel fut son parcours académique et comment influa-t-il sur la formation de son identité culturelle initiale ? Les réponses à toutes ces questions ne seront pas toujours évidentes, comme nous le verrons dans le premier chapitre de notre travail « Chapitre I : Ivan Tourguéniev et la formation de sa culture essentielle ». Les différents paramètres du contexte intellectuel qui fut celui de l'enfance et de l'adolescence de Tourguéniev que nous évoquerons dans ce chapitre, seront formulés à partir de sa correspondance des jeunes années, des témoignages des contemporains de Tourguéniev, des différents travaux des biographes de l'écrivain (Nikolaï Tchernov, Alexandre Zviguilsky, etc.). Bien qu'elles ne soient pas inédites en tant que telles, toutes ces informations, réunies dans un ordre voulu et qui respecte la chronologie des événements, devrait nous fournir la vision la plus fidèle possible de sa culture essentielle, sans quoi toute excursion ultérieure dans le cœur de son être culturel risque d'être compromise dans sa fiabilité.

Ensuite, compte tenu du caractère extrêmement dynamique de l'identité culturelle personnelle en général, notre défi consistera à mettre à jour les différentes étapes de son évolution chez Tourguéniev. Ce travail constituera la majeure partie de notre analyse et se retrouvera au centre des six chapitres restants. Disposés toujours dans le respect du principe chronologique, ils devraient nous dévoiler le chemin de construction identitaire complexe parcouru par Tourguéniev. D'un chapitre à l'autre, nous nous attacherons à analyser la façon

dont changeait la vision de l'Autre chez lui, l'identité culturelle se formant dans une interaction étroite, pour ne pas dire immédiate, avec les différentes incarnations de l'altérité. Nous commencerons par examiner (« Chapitre II : Les premiers pas vers l'Autre »), autant que faire se peut car les éléments – lettres, œuvres, etc. – susceptibles de nous fournir les informations nécessaires ne sont pas très nombreux concernant cette première période, la façon dont l'écrivain appréhendait l'Autre et ses différentes incarnations durant ses jeunes années. Dans le cadre de ce même chapitre, nous nous intéresserons également à la façon dont se produisit la première véritable confrontation de Tourguéniev avec les représentants d'une autre culture lors de ses études en Allemagne entre 1838 et 1841 et les répercussions qu'elle eut sur son sentiment identitaire. Les autres étapes correspondront quant à elles aux périodes suivantes de la vie de Tourguéniev : les années 1840 et les différents voyages importants que Tourguéniev effectua à l'étranger durant cette décennie, et en particulier celui en France, entre 1847 et 1850 (« Chapitre III : L'Âme russe vue de loin »), six ans passés en Russie entre 1850 et 1856 – le séjour le plus prolongé de Tourguéniev dans son pays natal à l'âge adulte (« Chapitre IV : Le Retour au bercail »), les années 1856-1863 qui correspondent à une période transitoire avant son établissement quasi définitif à l'étranger (« Chapitre V : Sous le signe de la nostalgie »), les années 1860 dont Tourguéniev passa principalement établi à Baden-Baden (« Chapitre VI : Le Paradis badois »), et enfin, les dernières treize années de sa vie passées entre la France et la Russie (« Chapitre VII : Entre la Russie et la France »). Les différentes étapes que nous avons dégagées pour baliser notre analyse sont toutes marquées par quelque événement majeur dans la vie de Tourguéniev, le plus souvent entraînant un changement radical de son cadre de vie. Rapidement, nous verrons à quel point son parcours a été tributaire de l'évolution de la société russe et européenne de son époque ce qui nous amènera à parfois analyser les transformations politiques et sociales de son temps du point de vue de leur répercussion sur la perception de l'Autre de Tourguéniev et, en conséquence, le changement de son sentiment d'appartenance, cette partie subjective de l'identité culturelle. Enfin, au fur et à mesure de notre réflexion, nous tâcherons d'entrevoir de quelle façon le mal identitaire dont l'écrivain souffrait parfois – souvent à vrai dire – s'exprimait dans ses œuvres, la plupart des récits et des romans tourguénieviens traduisant une recherche de soi-même de leur auteur, à travers quelques figures (« homme de trop », Homme russe nouveau, etc.) bien trop récurrentes pour être une simple coïncidence d'écriture.

Par souci d'homogénéité, nous tâcherons de suivre un schéma d'analyse identique pour chacune des périodes examinées. Notre examen commencera le plus souvent par une mise en contexte biographique lors de laquelle nous mettrons en avant les événements de la vie de

Tourguéniev qui, d'une façon ou d'une autre, influencèrent l'appréciation de l'altérité durant la période de sa vie en question. Cette mise au point contextuelle sera toujours suivie d'une lecture de sa correspondance datant de la même époque avec l'intention d'y repérer d'éventuels éléments importants pour comprendre la façon dont Tourguéniev percevait l'Autre à cette étape précise de sa vie et donc celle dont évoluait son sentiment identitaire. Enfin, nous nous tournerons vers l'œuvre de l'écrivain écrite durant cette même période pour tâcher de comprendre comment l'écrivain répercutait sa vision de l'Autre et son sentiment d'appartenance dans l'écriture.

Lors de notre réflexion, nous serons souvent amenés à nous tourner vers les différents événements dont la vie de Tourguéniev était faite : faits marquants, rencontres parfois fatidiques, voyages et séjours importants, crises existentielles et littéraires, expérimentations littéraires, etc. Si la place accordée à tous ces différents éléments sera *a fortiori* relativement importante tout au long de notre analyse, cette dernière ne prétend en aucun cas au statut d'énième biographie. D'ailleurs, les faits relatifs à la vie de Tourguéniev concernant chaque période examinée ne seront jamais présentés de manière exhaustive. Dans chaque cas précis, nous tâcherons de restreindre leur évocation aux seuls événements qui eurent quelque rôle à jouer, que celui-ci fût direct ou indirect, dans l'évolution de la vision de l'Autre et du sentiment identitaire chez l'écrivain.

Ivan Tourguéniev vécut une vie qui ne fut pas extraordinairement longue, en particulier du point de vue de nos critères actuels, mais extrêmement riche en événements. Le destin – ou le cours de l'Histoire, si on préfère – voulut qu'il vive constamment partagé entre pays différents et entre leurs cultures qui n'avaient *a priori* que peu de choses en commun. De nos jours, nous avons pris l'habitude de penser que tout contact de cultures au sein d'une seule et même personne est toujours une source d'enrichissement. Mais, comme le font remarquer Colette Sabatier et ses co-auteurs dans l'introduction à *Identités, acculturation et altérité*, le contact de cultures comporte également beaucoup de questionnements : « Il bouleverse toujours l'individu, si celui-ci n'est pas simplement spectateur mais obligé de vivre dans la durée dans deux codes culturels différents, parfois contradictoires et irréconciliables, des choix apparents ou réels, s'imposent à lui et l'amènent à réévaluer ses croyances et références de base en fonction du contexte, ou encore à se repositionner dans un parcours de vie afin d'inclure de nouvelles perspectives identitaires et parfois à questionner son appartenance à un groupe ou à des groupes »[43]. Le cas de Tourguéniev se révèlera de ce point de vue assez frappant : au fil

[43] Colette Sabatier, Anna Malewska et Fabienne Tanon, « Préface », *Identités, acculturation et altérité*, sous la direction de Colette Sabatier, Anna Malewska et Fabienne Tanon, L'Harmatant, Paris, 2002, p. 7.

des pages, nous le verrons souvent amené à choisir entre deux codes culturels différents, nous l'observerons déployer des efforts d'adaptation importants, développer des stratégies identitaires lui permettant plus facilement affronter l'altérité lorsque celle-ci se mettra à revêtir une forme extrême pour lui. Nous constaterons à quel point son parcours de vie culturellement changeant influença l'être humain et l'être culturel qu'il était et se répercutait par là même sur son écriture, qui, au fil des années, passa du simple fruit de son évolution personnelle au statut d'outil de construction identitaire vital.

CHAPITRE I : IVAN TOURGUÉNIEV ET LA FORMATION DE SA CULTURE ESSENTIELLE

1. LE CERCLE FAMILIAL ET FAMILIER

L'identité culturelle de chaque être humain est le résultat du tissage de plusieurs identités culturelles collectives qui se superposent et se croisent de manière différente chez chaque individu, créant de ce fait son univers unique et inimitable : c'est ce qu'affirme Tzvetan Todorov, ainsi que nous l'avons vu plus haut[44]. Chaque individu est donc pluriculturel par définition, et la façon dont les différentes identités culturelles collectives s'entrecroisent chez chacun d'entre nous, tout au long de notre vie, détermine la formule identitaire unique qui définit notre être. À l'échelle individuelle, cette formule identitaire unique est également une entité très dynamique et qui ne cesse d'évoluer tout au long de notre existence – c'est d'ailleurs une de ses caractéristiques majeures.

Phénomène complexe, singulier, versatile, l'identité culturelle personnelle se construit pourtant selon un schéma général bien précis, en tout cas à ses débuts ; avant de commencer son cheminement vers une forme unique dans sa combinaison originale de plusieurs univers identitaires existants, l'identité culturelle de chaque personne a toujours un point de départ : celle du contexte qui la voit émerger pour la première fois. Par « contexte » nous entendons ici l'ensemble des personnes qui constituent l'entourage proche d'un enfant, avec leur mode de vie et leur manière bien particulière d'envisager le monde, qui correspond à leur époque et à leur appartenance culturelle et sociale. Nous naissons tous au sein d'une culture, celle de nos parents, de nos proches, de notre entourage immédiat. L'assimilation de cette culture préexistante, dans laquelle chaque individu est immergé dès sa naissance, passe avant tout par l'apprentissage de la langue véhiculée par le groupe et, avec elle, d'une vision du monde dont cette langue est imprégnée et dont le groupe humain en question est porteur.

[44] Tzvetan Todorov, *op.cit*, p. 86.

Dans les pages suivantes, nous essayerons de comprendre, dans la mesure des possibilités offertes par les témoignages documentaires en notre possession[45], les spécificités, en matière de culture et d'éducation, propres au groupe qui accueillit en son sein, il y a bientôt deux cents ans, un être humain précis : le futur écrivain Ivan Tourguéniev. Nous parlerons du contexte dans lequel il vint au monde ainsi que de ses proches – ses parents et l'entourage immédiat de ses jeunes années.

La Russie et les Russes au début du XIX^{e} siècle : vers la redécouverte de l'identité nationale

Ivan Tourguéniev naquit à Orel le 28 octobre 1818, époque à laquelle la Russie était en train de vivre une véritable ascension sur la scène européenne : cet état, le plus vaste du monde, venait de sortir victorieux des guerres napoléoniennes, ce qui lui assura une entrée définitive dans le cercle des grandes puissances. Une armée redoutable, une industrie métallurgique bien développée, un système administratif performant, la monarchie absolue qui, de main forte, assurait l'unité de ce grand pays – voilà les facteurs de cette ascension sans précédent pour la Russie, qui s'apprêtait à vivre ce qu'on appelle le « siècle d'or »[46] de son histoire.

Cette grandeur « européenne », Pierre le Grand l'avait rêvée pour la Russie, et toutes les réformes radicales qu'il avait entreprises, tous les changements qu'il avait initiés visaient un seul but : moderniser le pays en adoptant le savoir-faire et le mode de vie européens. Après la disparition du tsar réformateur, ce processus connut des avancées plus ou moins importantes suivant la volonté des successeurs de Pierre I^{er} de poursuivre – ou non – l'œuvre entamée, jusqu'à l'arrivée sur le trône russe de celle qui scella définitivement le destin de la Russie au reste de la famille européenne. Sans hésitation aucune, Catherine II adopta la voie ouverte par son illustre prédécesseur ; elle comprit que, pour être grande, la Russie devait poursuivre sa modernisation par l'adoption du modèle européen. Sous son règne, le processus d'occidentalisation de la société russe fut global. Il consistait, pour reprendre les termes de Marie-Pierre Rey dans *Le Dilemme russe*, en une « assimilation complète du mode de développement, des pratiques politiques et économiques autant que de l'éthique et des goûts

[45] Quelques lettres écrites par Varvara et Sergueï Tourguéniev, ainsi que les souvenirs laissés par les autres membres de la famille, comme Varvara Jitova, par exemple (Житова В.Н., «Из "Воспоминаний о семье И.С.Тургенева"»// *И.С.Тургенев в воспоминаниях современников*, Т.1, Художественная литература, Москва, 1983, с. 30-75).

[46] Voir à ce sujet le livre de Wladimir Berelowitch *Le Grand Siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II* paru chez Gallimard, Découverte en 2005.

artistiques du vieux continent »[47]. Les différentes mesures que la tsarine adopta en ce sens portèrent rapidement leurs fruits : jamais le nombre d'étrangers venant s'installer en Russie et y amenant leur savoir-faire et leur savoir-vivre ne fut aussi élevé que sous son règne ; de très nombreux Russes purent se rendre en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suisse, en France, en Italie, etc. pour leurs études ; les us et coutumes européens ne tardèrent pas à marquer définitivement les mœurs de la haute société russe.

Il est vrai cependant que cette occidentalisation des mœurs touchait presque exclusivement les cercles nobiliaires. L'européanisation passait – en particulier à partir de 1714, lorsqu'une loi impériale imposa à tout enfant d'origine noble de suivre des études – par l'éducation ; or au siècle des Lumières russe, l'éducation et la science venaient surtout de l'Europe. Entouré, dès son âge le plus tendre, de bonnes et de maîtres allemands, français ou encore suisses, de langues, de livres et de concepts venus tout droit d'Europe, le jeune noble russe de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle se passionnait par les idées des philosophes des Lumières et découvrait le monde à travers les lettres européennes, principalement françaises. Adolescent, il allait parfaire son éducation en France ou en Allemagne où, à nouveau, dans une langue étrangère, on lui enseignait les théories savantes qu'il faisait siennes mais qui ne l'aidaient ni à découvrir ni à comprendre les fondements de la vie en Russie qui évoluait loin des concepts philosophiques et libéraux européens – ce que le jeune noble russe ne pouvait que constater, une fois rentré au pays. Comme le décrit Vassili Klioutchevski dans l'article « Eugène Onéguine et ses ancêtres » (« Евгений Онегин и его предки») : « Всю жизнь помышляя о «европейском обычае», о просвещенном обществе, он старался стать своим между чужими и только становился чужим между своими. В Европе видели в нем переодетого по-европейски татарина, а в глазах своих он казался родившимся в России французом »[48]. Armés de vocables et de concepts étrangers, la plupart des nobles russes de la fin du XVIII^{e} et du début du XIX^{e} siècle n'étaient pas en mesure d'appréhender la réalité de leur milieu natal – c'est-à-dire de la société russe -, ils ignoraient d'ailleurs jusqu'à la valeur même de cette réalité. N'étant pas en mesure de la comprendre, ils la méprisaient, attirés davantage par les horizons européens dont ils se sentaient plus proches et s'éloignant de plus en plus du monde russe qui les entourait : de la nature de leur pays, de ses coutumes, de ses traditions et de sa langue. La

[47] Marie-Pierre Rey, *Le Dilemme russe, La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine,* Flammarion, Paris, 2002, p. 108.

[48] В.О. Ключевский, « Евгений Онегин и его предки »// В.О.Ключевский, *Сочинения в восьми томах,* Том XII, *Исследования. Рецензии. Речи. (1866-1890)*, Москва, Издательство социально-экономической литературы, 1959 : *Songeant toute sa vie à la « mode européenne » et aux mœurs éclairés, il tenta de faire sienne cette société étrangère et n'aboutit qu'à se retrouver étranger parmi les siens. En Europe, on le considérait comme un tatare déguisé en européen ; aux yeux des Russes, il passait pour un Français né en Russie.*

presque totale acculturation de la classe dirigeante provoqua un décalage significatif entre la noblesse « cultivée » et le reste de la société russe, surtout la paysannerie. Ce fossé culturel et identitaire fut, vers la fin du XVIII^{e} siècle, d'une grande ampleur, et il trouva son expression dans la littérature de l'époque. Ainsi, en 1790, dans le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, Alexandre Radichtchev montra-t-il le fossé qui séparait la paysannerie écrasée par le poids du servage de l'élite dérussifiée et pervertie par l'occidentalisation[49]. Plus tard, en 1826, Alexandre Griboïedov publia son *Voyage à la campagne* où il décrivait, entre autres, cette scène de chants champêtres dont un groupe de nobles est le spectateur :

> Прислонясь к дереву, я с голосистых певцов невольно свел глаза на самих слушателей-наблюдателей, тот поврежденный класс полуевропейцев, к которому и я принадлежу. Им казалось дико все, что слышали, что видели: их сердцам эти звуки невнятны, эти наряды для них странны. Каким черным волшебством сделались мы чужие между своими! Финны и тунгусы скорее приемлются в наше собратство, становятся выше нас, делаются нам образцами, а народ единокровный, наш народ разрознен с нами, и навеки![50]

Au début du XIX^{e} siècle, Fedor Rastophine fit publier quelques écrits – récits et essais – comme « Ah, les Français ! » (« Ох, французы ! »)[51], empreints d'un esprit de satire de la francomanie de la noblesse russe oublieuse des traditions ancestrales et authentiques de son pays.

Cet état de choses se poursuivit jusqu'aux années 1810, et plus précisément jusqu'aux guerres napoléoniennes. En 1812, la nation russe entière fut emportée par un élan libérateur. Tous les Russes, qu'ils fussent de simples paysans ou des propriétaires fonciers, des représentants de la noblesse ou des roturiers, riches ou pauvres, tous animés d'un sentiment patriotique, rejoignirent l'armée régulière ou les détachements de milice populaire ; de nombreux nobles russes prirent alors part aux batailles et pourchassèrent l'envahisseur français jusqu'en Europe, en France. La campagne napoléonienne eut un double impact sur la mentalité de ces nobles officiers russes élevés dans la philosophie des Lumières et nourris des lettres du pays dont ils parcouraient les étendues, armes à la main. Elle renforça leur sentiment patriotique et leur fit découvrir la triste réalité : la Russie était le seul pays d'Europe dont la propre classe

---

[49] Marie-Pierre Rey, *op. cit.,* p. 124.

[50] *Je m'adossai à l'arbre ; mon attention passa malgré moi des chants vibrants de la chorale à l'observation des spectateurs eux-mêmes, cette classe désaxée de semi-européens à laquelle j'appartiens. Tout ce qu'ils voyaient et entendaient leur semblait saugrenu : ces sons étaient incompréhensibles à leur cœur, ces tenues étaient étranges. Diable ! Comme nous étions devenus étrangers chez nous ! Finnois et Toungouses s'intègreraient plus vite dans notre confrérie, ils nous dépasseraient et nous serviraient d'exemples, alors que notre propre peuple, notre peuple de souche, nous est complètement détaché, et pour de bon !*

[51] Ф.В. Ростопчин, *Ох, французы!*, Составление, вступительная статья и примечания Г.Д.Овчинникова, Москва, «Русская книга», 1992.

dirigeante méconnût et méprisât la langue et la culture, pourtant riches et diversifiées. Klioutchevski commente cette évolution des mentalités : « С этой минуты они круто и прямо повернулись лицом к русской действительности, к которой отцы старались поставить их спиной, как стояли сами. Отцы не знали ее и игнорировали; дети продолжали ее не знать, но перестали игнорировать»[52]. Ce changement – un véritable bouleversement – marqua un tournant décisif dans la manière dont les représentants des cercles nobiliaires russes abordaient désormais la réalité et la culture de leur propre pays. Quelques générations aristocratiques se succédèrent, certes, avant que le changement de la tradition éducative ne fût devenu effectif et que cet état de choses ne fût inversé ou du moins modifié mais on peut dire, qu'au moment où Ivan Tourguéniev vit le jour, ce processus était amorcé.

Les racines familiales, une fierté pour l'écrivain

Les cinq premières années de la vie d'Ivan Tourguéniev se déroulèrent dans la province russe : de 1818 à 1821, principalement à Orel, ville de sa naissance, et de 1821 jusqu'en 1822, dans le domaine familial de Spasskoïé-Loutovinovo, dans le gouvernement d'Orel. Ces premières années de sa vie, si importantes pour le développement de la personnalité de tout être humain, se passèrent dans un cercle familial dont nous essayerons de saisir les contours dans l'espoir d'entrevoir quelles furent les conditions dans lesquelles se forma la matrice identitaire du futur écrivain.

Tant du côté paternel que maternel, Ivan Tourguéniev était issu de ces cercles nobiliaires qui vécurent à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle les profondes transformations dont il était question plus haut. Il ne s'agit pas d'une famille issue de la vieille aristocratie, dont les origines remontent aux temps de la création du premier État russe, mais tout de même d'une vieille lignée dont les titres de noblesse furent acquis grâce à de bons et loyaux services rendus aux princes et souverains russes.

Les racines de la famille paternelle de Tourguéniev plongent au milieu du XV^{e} siècle, lorsque le mirza tatar Lev Tourguen prêta allégeance à Vassili II dit l'Aveugle (1425 –1462) et embrassa la foi orthodoxe en recevant pour nom de baptême Ivan. Comme le relate, dans le premier chapitre de son livre consacré à Tourguéniev[53], Nikolaï Goutiar, l'un des premiers biographes de l'auteur des *Mémoires d'un chasseur*, il existait dans la famille de l'écrivain une

[52] В.О. Ключевский, *op. cit.* : *A partir de ce moment-là, ils affrontèrent témérairement la réalité russe en face, cette réalité à laquelle leurs pères avaient tenté de leur faire tourner le dos en résistant eux-mêmes. Les pères ne la connaissaient pas et la niaient ; les enfants continuèrent à ne pas la connaître, mais cessèrent de la nier.*
[53] Н.М. Гутьяр, « Предки И.С.Тургенева »// Гутьяр Н.М., *op.cit.*, с. 1-18.

légende familiale, version sans doute quelque peu enjolivée de la vraie histoire. D'après celle-ci, le grand prince Vassili II en personne fut le parrain de Lev Tourguen, et ce dernier reçut en cadeau, de la part de son nouveau souverain, de vastes terres dans la région de Kalouga[54].

Les descendants des différentes générations de Lev Tourguen servirent tous fidèlement les tsars russes. « Почти во всех крупных событиях, совершавшихся в нашем отечестве со времен Грозного, мы можем найти имена предков Ивана Серегеевича»[55], dit Goutiar à ce propos. Dans son livre, il donne également la description du blason familial des Tourguéniev que nous citons ici à notre tour :

> Под рыцарским, лазуревого цвета с золотым подбоем, наметом, увенчанным шлемом с обыкновенною золотою дворянскою короной, осеняемою тремя страусовыми перьями, поставлен щит, разделенный на четыре равные части, из коих в нижней половине в левой части в голубом поле золотая звезда, из Золотой Орды происхождение рода Турненевых показующая, над коею серебряная рогатая луна, означающая прежний магометанский закон; а над сею частию, в верхней половине на левой части, в серебряном поле, парящий с распростертыми крыльями и как бы отлетающий от луны орел, смотрящий вверх, - означает удаление от магометанства и воспарение к свету христианской веры. В той же верхней половине на правой части в красном поле обнаженный с золотую рукояткою меч – в воспоминание кровавого заклания страдальца Петра Никитича Тургенева от Гришки Отрепьева самозванца за безбоязненное обличение его; в нижней половине на правой части в золотом поле готовый, оседланный бегущий по зеленому лугу конь, показующий всегдашнюю роду Тургеневых готовность и ревность к службе государю и отечеству.[56]

À la lecture de cette description, un épisode de l'enfance de Tourguéniev vient à l'esprit, celui que l'écrivain conta dans une de ses lettres, en 1840, à ses amis Mikhaïl Bakounine et Alexandre Efremov : lorsqu'Ivan avait 7 ou 8 ans, il s'introduisit en pleine nuit, avec l'un de ses camarades serfs, Léon Sérébriakov, dans la bibliothèque familiale où ils dérobèrent chacun un livre. Celui de Tourguéniev était *Emblèmes et symboles choisis et traduits en langues russe, latine,*

---

[54] *Ibid.*, c. 4, 5.

[55] *Ibid.,* c. 6 : *Dans la quasi-totalité des grands événements qui se sont produits dans notre patrie depuis l'époque d'Ivan le Terrible on peut retrouver les noms des ancêtres d'Ivan Sergueievitch.*

[56] *Ibid.,* c. 2 : *En-dessous d'une armure de couleur azur sur empiétage empiècement doré surmontée d'un casque avec couronne dorée et coiffée de trois plumes d'autruche, est placé un bouclier divisé en quatre parties égales ; dans la partie inférieure gauche, sur fond de ciel azuré, une étoile dorée, symbole de la Horde d'Or, origine de la famille Tourguéniev, surmontée d'un croissant de lune argenté, signe de l'ancienne loi de Mahomet ; dans la partie supérieure, à gauche, sur fond blanc argenté, un aigle plane, ailes déployées, comme venant de la lune et regardant vers le haut, symbole de l'éloignement des préceptes de Mahomet et de la lévitation vers le monde de la foi chrétienne. En-haut, à droite, sur fond rouge, une épée au manche doré, souvenir du martyr de Pierre Nikititch Tourguéniev égorgé par l'imposteur Grishka Otrépiev pour l'avoir témérairement accusé ; en bas, à droite, sur fond doré, un cheval sellé, galopant dans un pré vert, symbole de l'empressement et de la détermination des Tourguéniev depuis toujours à servir leur maître et leur patrie.*

française, allemande et anglaise, édité en 1788 par Nestor Ambodic. L'écrivain raconte à quel point ce livre frappa son imagination à l'époque :

> Целый день я перелистывал мою книжищу и лег спать с целым миром смутных образов в голове. Я позабыл многие эмблемы; помню, напр.: «Рыкающий лев» - знаменует великую силу; «Арап, едущий на единороге» - знаменует коварный умысел (почему?) и прочее. Досталось же мне ночью! единороги, арапы, цари, солнцы, пирамиды, мечи, змеи вихрем крутились в моей бедной головушке; я сам попадал в эмблемы, сам «знаменовал» - освещался солнцем, повергался в мрак, сидел в яме, сидел в облаках, сидел на колоколне и со всем моим сидением, лежанием, беганием и стоянием чуть не схватил горячки. Человек пришел меня будить, а я чуть-чуть его не спросил: «Ты что за эмблема? ». С тех пор я бегал «Книги эмблем» пуще черта; и даже в прошлом году, бывши в Спасском, взял ее в руки с содраганием.[57]

Cet épisode marquant pour Tourguéniev réapparaît dans une de ses œuvres plusieurs années plus tard : petit, Fedor Lavretski, le personnage principal du *Nid des gentilshommes*, lisait avec la même fascination maladive le *Livre des emblèmes*. Ce fait mémorable explique sans doute pourquoi Tourguéniev regardait toujours d'un œil curieux tout emblème qu'il lui arrivait de voir dans sa vie, et on peut facilement imaginer que le spectacle des armoiries familiales devait susciter chez lui une émotion toute particulière.

Lignée de gentilshommes fidèles aux traditions – des générations entières de cette famille (dont le grand-père de Tourguéniev, Nikolaï, son père Sergueï, son oncle Nikolaï et son frère, Nikolaï lui aussi) firent une carrière militaire -, les Tourguéniev furent toujours fiers de leurs origines et tenaient aux légendes qui entouraient leur nom. Ivan Tourguéniev ne faisait pas figure d'exception et s'intéressait de près, selon Nikolaï Goutiar, à l'histoire de la famille[58]. Contemporain de Tourguéniev, Goutiar raconte également que celui qui visitait la maison de Spasskoïé du vivant de l'écrivain pouvait apercevoir dans une des pièces, en dessous du portrait de Sergueï Tourguéniev, le père de l'écrivain, un arbre généalogique mentionnant tous ses ancêtres. Tourguéniev connaissait bien ses origines et l'histoire de sa famille. Nikolaï Goutiar

[57] Lettre à M. Bakounine et à A. Efrémov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad : *J'ai feuilleté mon gros livre toute la journée, et au moment du coucher, ma tête était remplie de tout une farandole d'images floues. J'ai oublié beaucoup d'emblèmes mais je me souviens, par exemple, du « Lion rugissant » qui signifiait « la grande force », du « Noir montant une licorne » qui signifiait une « intention perfide » (pourquoi donc ?), etc. J'ai passé une nuit abominable ! des licornes, des noirs, des tsars, des soleils, des pyramides, des glaives, des serpents grouillaient dans ma tête tel un tourbillon ; je faisais partie des emblèmes et moi aussi, je « signifiais » quelque chose – j'étais tantôt illuminé par le soleil, tantôt étais plongé dans l'obscurité, je me voyait perché sur un arbre, assis au fond d'un trou, installé sur un nuage, au sommet d'un beffroi ; toutes ces images et postures ont failli me filer une fièvre. Lorsque le valet est venu me réveiller, j'ai failli lui demander : « Et toi, tu es quel emblème ? » Depuis, j'ai fui le « Livre des emblèmes » comme la peste ; et même l'année dernière, de passage à Spasskoïé, j'ai tressailli en prenant ce livre dans mes mains.*

[58] Гутьяр Н.М., *op. cit.*, с. 3, 4.

fait judicieusement remarquer à ce sujet : « Из своей генеалогии Иван Сергеевич нагляднее убеждался, теплее чувствовал, как сам он крепко связан через своих предков с многоразличными знаменательными моментами родной старины и давно прошедшей и свежей еще в памяти живых поколений »[59]. On ne peut que lui donner raison.

Les origines de la famille Loutovinov remontent à la fin du XV^e^ siècle également. Dans l'article consacré à Varvara Tourguénieva-Loutovinova[60], Tamara Zviguilsky retrace l'histoire de la lignée maternelle de l'écrivain qui descend des seigneurs lithuaniens. Le premier à porter le nom des Loutovinov, Ivan, aurait reçu le hameau de Spasskoïé en don du tsar Ivan le Terrible en échange de services rendus. C'est ce que mentionne la description du blason de la famille Loutovinov en tout cas[61]. Les descendants d'Ivan Loutovinov continuèrent l'œuvre de leur ancêtre, servirent fidèlement le tsar et le pays et reçurent en échange, parcelle par parcelle, les terres entourant Spasskoïé. Il n'est donc pas étonnant qu'à partir de la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, le village ait fini par porter le double nom de Spasskoïé-Loutivinovo, comme preuve de son appartenance ancestrale aux Loutovinov[62] ; ces derniers devaient certainement considérer Spasskoïé comme leur nid et leur propriété à part entière puisque, autant que l'on puisse en juger par les divers témoignages, documentaires ou autres, les Loutovinov s'y comportèrent toujours en maîtres absolus ; c'était leur royaume, où ils étaient libres de faire la loi comme bon leur semblait. Plusieurs faits se rapportant à des périodes différentes de l'histoire de la famille Loutovinov et resté gravés dans la chronique familiale l'attestent amplement : c'est le cas de l'expédition punitive qui fut organisée par Piotr Loutovinov, le grand-père d'Ivan Tourguéniev, contre les paysans rebelles, lors de laquelle une quinzaine de personnes furent tuées[63]. Citons encore les différents récits relatant l'arbitraire que Varvara Tourguénieva-Loutovinova fit régner sur ses terres après le décès de son mari et jusqu'à la fin de sa vie.

---

[59] *Ibid.,* c. 4 : *A partir de sa propre généalogie Ivan Tourguéniev put intégrer concrètement et ressentir au plus près son profond enracinement personnel, par le biais de ses aïeux, dans les multiples et célèbres épisodes de l'histoire de son pays, à la fois très ancienne et toujours bien vivante dans la mémoire de la descendance.*

[60] Tamara Zviguilsky, « Varvara Pétrovna Loutovinova (1788-1850), mère de l'écrivain », *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et la France*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1977, N°4, p. 43-70.

[61] *Ibid.*, p. 43.

[62] Selon les informations obtenues auprès du musée de Spasskoïé-Loutivinovo (ФГБУК "Государственный мемориальный и природный музей-заповедник И.С.Тургенева "Спасское-Лутовиново"), le double nom du village est mentionné pour la première fois dans les « Remarques d'ordre économique au Registre général du partage des terres » du 1778-1781.

[63] Tamara Zviguilsky, *op. cit.,* p. 45.

Varvara Loutovinova, une mère attachée aux valeurs européennes

Varvara Loutovinova avait six ans de plus que son mari, Sergueï Tourguéniev. Elle naquit le 30 décembre 1787 : « Капитанши вдовы Петра Иванова сына Лутовинова дочь Варвара. Воспреемниками были майор Иван Иванов сын Лутовинов, поручица Анна Иванова дочь Сергеева», dit l'inscription au registre de l'église de la Transfiguration du Sauveur à Spasskoïé-Loutovinovo[64].

La vie commença de manière peu plaisante pour cette jeune enfant, et elle lui fit rarement des cadeaux par la suite. Née deux mois à peine après la mort de son père, elle dut se battre pour se faire une place. Lorsque Varvara avait deux ans, sa mère se mit en couple, et quelque temps après se maria, avec Sergueï Somov, ancien cornette, propriétaire terrien du district de Kromski, veuf et père de deux filles déjà adultes. Ensemble ils eurent d'autres enfants, et Varvara se retrouva rapidement dans la situation d'une parente pauvre que l'on tolérait dans la maison uniquement parce qu'elle était l'héritière directe de son père, mineure de surcroît et dont on attendait la majorité pour s'en débarrasser. Manque d'amour, mauvais traitements, sévices : l'enfance de Varvara fut bien triste dans cette maison où elle était considérée comme un fardeau et une moins que rien[65] et où sa vie quotidienne s'apparentait à une véritable lutte pour la survie, dans laquelle elle ne pouvait compter que sur elle-même.

Quelle éducation put recevoir Varvara Loutovinova dans ces conditions ? Certains chercheurs – Henri Granjard[66], Tamara Zviguilsky[67] – la décrivent comme une personne très cultivée et ils citent en guise de preuve les différentes lettres de Varvara Tourguénieva-Loutovinova notamment. On sait que la mère d'Ivan Tourguéniev parlait le français, aimait lire, qu'elle fréquentait des hommes de lettres dont le célèbre Vassili Joukovski, poète et précepteur du futur tsar Alexandre I^{er}. Cependant, tous ces faits se rapportent à une époque bien postérieure à la période évoquée. Il y a effectivement peu de chances que Somov et sa femme – la mère de Varvara, dont celle-ci disait : « У меня не было матери, мать была мне как мачеха»[68] - aient

[64] Cité d'après Б.В. Богданов, « В.П.Лутовинова – мать писателя »// Спасский вестник, отв. ред. В.А. Громов, Гос. мемориальный и природный музей-заповедник И.С. Тургенева "Спасское-Лутовиново", Орел, 1993, с. 9 : *Varvara, fille de la veuve du capitaine Piotr Ivanov Loutovinov. Parrains : major Ivan Ivanov Loutovinov et veuve du lieutenant Anna Ivanova Serguéïeva.*

[65] Lire à ce sujet: Б.В. Богданов, « В.П.Лутовинова – мать писателя »// *op. cit.*, с. 9-29 et Zviguilsky Tamara, *op. cit.*, p. 43-70 ainsi que les souvenirs de la pupille de Varvara Tourguénieva-Loutovinova : Житова, В.Н. *op. cit.*, с. 30-75.

[66] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, Deuxième édition, 1866, p. 27, 28.

[67] Tamara Zviguilsky, *op. cit.,* p. 48.

[68] Cité d'après Б.В. Богданов, « В.П.Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, с. 11 : *Je n'ai pas eu de mère, la mienne a fait office de marâtre.*

cherché à investir dans l'éducation de leur fille mal-aimée. Précisément « investir », car, à l'époque des Lumières russe, les précepteurs coûtaient extrêmement cher. Dans « Histoire et psychologie : à propos de la noblesse russe au XVIII^e siècle », Michaël Confino a effectué le calcul de la dépense que représentait l'engagement d'un instituteur pour une famille de nobles à la fin du XVIII^e siècle :

> Un instituteur privé de bas niveau (tel un perruquier français, par exemple, ou un *unterofizier* allemand) recevait vers la fin du XVIII^e siècle un salaire annuel de 300 roubles en plus de la nourriture et du logement. En considérant qu'au cours des années quatre-vingt-dix, la redevance (*obrok*) annuelle d'un serf s'élevait à 5 roubles, ce salaire représentait donc la redevance de 60 paysans. En admettant que les dépenses de chacun des membres de la famille du noble ne fussent pas inférieures à celles de l'instituteur qu'elle embauchait, et en estimant la grandeur moyenne d'une famille à 8 personnes, cela signifierait que les dépenses annuelles de la famille (le salaire de l'instituteur y compris) s'élevaient à 2700 roubles (et cela est un minimum dans le cas en question, puisque de nombreuses autres dépenses ne sont pas prises en considération). 2700 roubles : soit l'*obrok* de 540 paysans ! C'est dire que plus de 95 % des nobles n'avaient pas les moyens d'embaucher un précepteur de cette qualité, revenant 300 roubles par an seulement.[69]

Nous ne savons pas combien de serfs possédait exactement Somov et donc s'il avait les moyens d'engager un précepteur, fût-il même peu qualifié, pour sa belle-fille. Toutefois, la probabilité est faible car, à l'époque mentionnée, peu nombreux étaient les nobles possédant des revenus suffisants pour cela : leur nombre s'élevait, d'après l'étude de Confino, à 2 % environ de toutes les familles appartenant aux cercles nobiliaires. Et même à supposer que Somov fit partie de cette couche privilégiée de la noblesse russe, il n'aurait vraisemblablement pas voulu accorder une telle faveur à un enfant, une fille de surcroît, qu'il n'aimait pas et qu'il avait du mal à supporter dans sa maison. À la lumière de ces considérations, nous ne pouvons qu'adhérer à l'opinion formulée par Boris Bogdanov au sujet de l'instruction reçue par Varvara Loutovinova dans son enfance : « Конечно, в этих условиях не было и речи о хотя бы каком-нибудь воспитании и образовании. В те годы, когда религиозное воспитание считалось главным для девушки, Варвара Петровна не знала даже молитвы и не умела молиться. Что же до остального, то, вероятно, были случайные учителя, нерегулярные занятия и собственный интерес к книгам, к знанию »[70].

---

[69] Michaël Confino, « Histoire et psychologie : à propos de la noblesse russe au XVIIIe siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations,* 22e année, N. 6, 1967, p. 1197-1198.

[70] Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.,* с. 11 : *Evidemment, dans ces conditions, il n'était pas question de la moindre possibilité d'éducation ou de formation. À une époque où l'éducation religieuse était considérée comme fondamentale pour une jeune fille, Varvara Petrovna ignorait tout des rites et des prières.*

Rejetée par sa famille, Varvara passait beaucoup de temps avec les serfs qui travaillaient dans la maison de Somov : elle écoutait leurs conversations, leurs récits et leurs chansons, ce qui développa sa maîtrise de la langue russe telle qu'elle était parlée par le peuple. Plusieurs chercheurs, dont Boris Bogdanov, soulignent ce fait aujourd'hui : « На всю жизнь в ее языке сохранился образный строй живой народной речи, пересыпанной пословицами и поговорками, без боязни перед сочными выражениями, резавшими ухо салонным барышням»[71]. Henri Granjard en parle lui aussi dans le premier chapitre de son ouvrage sur Tourguéniev : selon lui, Varvara Tourguénieva-Loutovinova « écrivait sa langue maternelle avec un talent très personnel et primesautier »[72].

On peut dire que la langue russe avait une signification particulière pour elle mais pas dans le sens qu'on aurait pu imaginer. À tout jamais, le russe restera aux yeux de Varvara Loutovinova la langue des serfs, la langue du peuple. Plus tard, elle ne la parlera qu'avec ses domestiques et c'est le français qui deviendra sa langue de communication avec toutes les autres personnes de son entourage.

Seule, haïe, exploitée, Varvara vécut dans la maison de son beau-père jusqu'à l'âge de seize ans. Puis, le harcèlement constant de Somov la contraignit à s'enfuir de la maison familiale pour trouver refuge à Spasskoïé, dans la maison de son oncle Ivan Loutovinov. Quoique « sévère et avare »[73], Ivan Loutovinov accueillit sa nièce et la protégea malgré les demandes insistantes de la mère de la fugueuse de renvoyer celle-ci dans la maison de Somov. À partir de ce moment, la vie de Varvara se transforma. Voilà la manière dont Boris Bogdanov décrit ce changement dans son article : « После захолустной кромской деревни, затрепанных платьев, окружения пьяных помещиков в Спасском-Лутовинове для молодой девушки открылась новая жизнь. Огромный дом, куда собирается уездная знать, балы, представления крепостного театра, библиотека с книгами на французском языке, множество дворовых слуг – словом, все те выгоды и преимущества, которые дают власть и богатство, сразу же почувствовала Варвара Петровна в доме дяди »[74].

Pour le reste, il y eut probablement quelques enseignants de passage, des leçons de temps à autres et un intérêt personnel pour les livres et le savoir.

[71] *Ibid.*, c. 11 : *Elle conserva toujours ce pittoresque langage populaire agrémenté de dictons, de proverbes et autres expressions savoureuses avec lesquelles elle se plaisait à heurter les oreilles des dames de salon.*

[72] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.,* p. 28.

[73] Tamara Zviguilsky, *op. cit.,* p. 45.

[74] Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.,* с. 12 : *Après la bourgade de province, les robes usées et les hobereaux alcooliques, une nouvelle vie s'ouvrait à la jeune demoiselle à Spasskoïé-Loutovinovo. Une énorme demeure où se réunissait la noblesse du coin, les bals, les représentations des théâtres de serfs, une bibliothèque avec des livres en français, une multitude d'employés, en un mot, tous les atouts et les avantages que procurent le pouvoir et la richesse, voilà ce à quoi goûta immédiatement Varvara Petrovna dans la maison de son oncle.*

Varvara Loutovinova passa dix ans dans la maison de son oncle. Elle apprit beaucoup de cette nouvelle vie : Ivan Loutovinov était un propriétaire aussi avisé que riche et il gérait ses avoirs d'une main de maître. Varvara s'initia à l'économie d'une grande propriété, à son fonctionnement, sa gestion et sa comptabilité. Avec le temps, elle devint une aide précieuse pour son oncle qui plaça toute sa confiance en elle au point de faire d'elle son héritière.

En 1813, Ivan Loutovinov mourut. Après avoir réussi à évincer adroitement tous les autres prétendants à l'héritage de l'oncle, Varvara se retrouva à la tête d'une grande fortune, une des plus importantes de la région. Varvara Loutovinova avait alors vingt-six ans. La richesse lui apportait l'indépendance tant désirée, et elle sentit qu'elle pouvait enfin prendre sa revanche sur la vie qui ne l'avait pas gâtée dans sa jeunesse. Elle pouvait enfin envisager de fonder une famille. Après avoir profité, durant deux ans encore, de sa liberté et de sa fortune, elle se mit à la recherche d'un parti intéressant. C'est à ce moment-là qu'elle rencontra Sergueï Tourguéniev. Lorsqu'ils se marièrent en 1816, Varvara avait vingt-huit ans, elle était riche, indépendante, décidée à réussir sa vie.

Sergeï Tourguéniev, noble russe typique tourné vers la culture de la russité

La vie de Sergueï Tourguéniev avant son mariage semble avoir été bien moins agitée et moins riche en rebondissements que celle de sa femme Varvara. Malheureusement, nous avons aujourd'hui peu de sources concernant l'enfance et la jeunesse du père de l'écrivain, mais nous essayerons d'en deviner le caractère en nous fondant sur les études de deux biographes, connus et reconnus, de la famille Tourguéniev et qui ont consacré certains de leurs articles à la personnalité de Sergueï Tourguéniev : Nikolaï Tchernov[75] et Boris Bogdanov[76].

L'enfance de Sergueï Tourguéniev fut réglée au rythme des coutumes familiales et on peut dire qu'elle offrait un tableau typique de la vie d'un jeune noble de son temps. Né le 15 décembre 1793, Sergueï était le quatrième des huit enfants de Nikolaï Tourguéniev, enseigne à la retraite, et d'Elizaveta Tourguénieva, née Apoukhtina[77]. Ce dernier fait a son importance lorsqu'on sait que la grand-mère de Sergueï Tourguéniev, Ekaterina Apoukhtina, était la fille d'Alexeï Skouratov, un des premiers explorateurs de l'Arctique, et connaissait la valeur d'une

[75] Н.М. Чернов, « Отец Тургенева и его судьба »// Чернов Н.М., *Провинциальный Тургенев*, Центрполиграф, Москва, 2003, с. 45-51.
[76] Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », (Traduit du russe par François Fachez) dans *Cahiers de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1994, p. 217-226.
[77] *Ibid.,* p. 217.

bonne instruction. La sœur aînée de Sergueï Tourguéniev, Ekaterina elle aussi, de treize ans plus âgée que son frère, passa une partie de son enfance chez sa grand-mère où elle put bénéficier d'une instruction et d'une éducation supérieures à la moyenne de l'époque[78]. Les autres enfants Tourguéniev n'eurent pas cette chance mais, Ekaterina étant l'aînée, son influence fut importante sur ses frères et sœurs, y compris sur Sergueï Tourguéniev.

Dans son *curriculum vitae*, Sergueï Tourguéniev affirmait invariablement qu'il avait reçu une instruction à la maison – «имеет домашнее воспитание», «знает по-французски и по-немецки», «обучен истории, географии, математике»[79]. Un programme traditionnel et tout à fait convenable pour un jeune noble de son époque.

Deux autres particularités aident à se faire une idée du parcours scolaire et éducatif de Sergueï Tourguéniev et de compléter ainsi son portrait. D'abord, sa belle écriture, « menue et précise », pour reprendre les termes de Boris Bogdanov qui en tire la conclusion que le père de l'écrivain fut habitué « dès son plus jeune âge, à exposer ses pensées par écrit », avant de développer davantage cette idée : « Si l'on compare les lettres de Serguéï Nicolaïévitch Tourguéniev à celles de sa mère et de ses frères, d'une écriture d'illettrés, on est contraint de penser que Serguéï occupait une position particulière dans la famille […] » [80].

La seconde particularité de Sergueï Tourguéniev est sa passion pour Voltaire. En effet, s'il nous est impossible d'affirmer aujourd'hui que le père de l'écrivain fut un amateur de lecture, nous savons en revanche avec exactitude que son auteur préféré était effectivement Voltaire. « Ce n'est pas pour rien que Varvara Petrovna l'appelait Voltaire »[81], remarque Bogdanov dans un article écrit à l'occasion du bicentenaire de la naissance du père de l'écrivain. « Parmi les livres qui nous sont parvenus, à ce jour, de la bibliothèque de Spasskoïé-Loutovinovo, seule une édition en français des œuvres de Voltaire conserve un *ex-libris* imprimé mentionnant : « Bibliothèque de Serguéï Nicolaïévitch Tourguéniev »[82].

En 1810, lorsque Sergueï atteignit l'âge de seize ans, il intégra le régiment très privilégié des chevaliers-gardes au rang de « junker », le rang le plus bas auquel pouvait prétendre un jeune noble qui débutait dans l'armée. Ainsi, il poursuivit la tradition familiale des Tourguéniev. Il était toujours « junker » lorsque la guerre de 1812 éclata. « […] avec son régiment, écrit à ce sujet Bogdanov, il rencontra les troupes de Napoléon à la frontière russe.

---

[78] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.*, с. 46.
[79] *Ibid.,* с. 47 : *« a été éduqué par un précepteur », « connaît le français et l'allemand », « a suivi des cours d'histoire, de géographie, de mathématiques ».*
[80] Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.,* p. 219.
[81] *Ibid.*
[82] *Ibid.*

Le jeune « junker » n'entacha pas l'honneur de son nom »[83]. En effet, Sergueï Tourguéniev participa à plusieurs batailles : celles de Vitebsk et de Smolensk, et surtout la bataille de Borodino, le 26 août 1812, lors de laquelle il se distingua particulièrement par son intrépidité et fut blessé[84]. Après la bataille de Borodino, Sergueï Tourguéniev fut promu cornette, décoré de la croix de Saint-Georges et renvoyé chez lui le temps de guérir de sa blessure. Il ne rejoignit son régiment qu'après la victoire de la Russie sur les troupes napoléoniennes et traversa l'Europe avec le reste de l'armée russe. Allemagne, France – la campagne dura deux longues années durant lesquelles Sergueï Tourguéniev put découvrir par lui-même la civilisation européenne, celle de Voltaire et d'autres philosophes des Lumières que le XVIII^{e} siècle russe adorait en masse. Sergueï Tourguéniev revint en Russie avec le grade de lieutenant en 1815.

La guerre contre Napoléon fut pour la génération de Sergueï Tourguéniev – et en tout cas pour beaucoup d'officiers qui y prirent part – une sorte de thérapie de choc : elle mit à mal leur représentation du monde, l'idéal civilisé et éclairé qu'ils s'étaient formé de l'Europe par opposition à la Russie, sombre et barbare. Ceux qui, comme Sergueï Tourguéniev, vécurent la difficile retraite des troupes russes jusqu'à Borodino, découvrirent ou redécouvrirent le sentiment de la patrie et du patriotisme. Enfin, la découverte de l'Europe – la vraie – par les officiers russes, ces Russes francisés dont nous avons parlé au début de ce chapitre, transforma la vision du monde de beaucoup d'entre eux. Les quelques années que Sergueï Tourguéniev passa à la guerre transformèrent le jeune homme et lui permirent de gagner en maturité : lorsque les troupes napoléoniennes pénétrèrent en Russie, il avait dix-neuf ans et, à son retour de l'Europe, il en comptait trois de plus, trois années riches en événements, douloureux et enrichissants à la fois.

À son retour en Russie, Sergueï Tourguéniev reçut un long congé qui devait lui permettre, en plus de revoir les siens après une longue et épouvante campagne, d'acheter des chevaux de selle pour son régiment : une tâche importante, puisqu'elle devait lui assurer une promotion, mais qui pouvait aussi causer son déshonneur en cas d'échec. En rentrant chez lui, Sergueï Tourguéniev trouva sa famille appauvrie, presque au bord de la ruine : d'une fortune de 2 000 serfs que son père possédait au meilleur de son temps[85], il ne restait plus grand-chose, tout l'argent étant parti pour payer les frais liés aux différentes fonctions que Nikolaï Tourguéniev avait occupées avant la guerre, aux études militaires coûteuses des fils Tourguéniev, au fonctionnement de la maison ; enfin, la guerre engloutit définitivement ce qui

[83] *Ibid.*
[84] *Ibid*.
[85] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op.cit.*, с. 46.

restait des modestes ressources des Tourguéniev. Sergueï, jeune et très bel officier, héros de la guerre, devint soudain le principal espoir de la famille de renouer avec sa dignité d'antan. Il devait se marier : trouver un parti intéressant paraissait la seule solution réaliste et efficace pour éviter le déshonneur de revenir au régiment sans avoir rempli sa mission. Le choix se porta rapidement sur Varvara Loutovinova, la riche propriétaire du village voisin de Spasskoïé, de six ans l'aînée de Sergueï, femme intelligente, pas très belle, mais sachant se montrer charmante. Le mariage eut lieu au début de l'année 1816, dans l'église de Spasskoïé. Le couple s'installa à Orel, dans une maison, aujourd'hui disparue, de la rue Borissoglebskaïa[86]. C'est là que naquit, quelques mois plus tard, en novembre 1816, Nikolaï, le premier fils de Varvara et de Sergueï. C'est là que, deux ans plus tard, vit le jour Ivan Tourguéniev. Les Tourguéniev eurent, au total, trois fils. Le dernier des garçons, Sergueï, vint au monde en 1821. Faible et maladif depuis sa naissance, handicapé depuis l'âge de deux ans, Sergueï mourut en 1837, à l'âge de seize ans.

Les époux Tourguéniev et leur rapport aux langues très différent

Quelle sorte de couple Varvara et Sergueï formaient-ils ? Et surtout, quel genre de parents étaient-ils pour leurs enfants ?

À l'époque où Sergueï Tourguéniev et Varvara Loutovinova se marièrent, les alliances d'intérêt furent courantes. Leur union se fit donc dans les meilleures traditions – ou presque – des pratiques matrimoniales russes du début du XIX^{e} siècle. « Presque », parce que ce mariage fit tout de même jaser les mauvaises langues[87], sans doute du fait des millions de la mariée et de la beauté de son fiancé dont on disait qu'il était un des plus beaux hommes de son époque[88].

Varvara Loutovinova aimait sincèrement son jeune époux : plus tard, bien après la mort de celui-ci, elle raconta, dans une de ses lettres à son fils la joie qu'elle avait toujours éprouvé de voir son mari franchir le seuil de sa porte[89]. Sergueï Tourguéniev était pourtant loin d'être un mari idéal. Il n'aimait pas Varvara et tenait à son indépendance. Il prenait néanmoins au sérieux son rôle d'époux, tenait à respecter les convenances, savait se montrer attentionné malgré ses absences (ce n'est qu'en 1819 qu'il fut transféré au régiment de cuirassiers

[86] Tamara Zviguilsky, *op. cit.,* p. 47.
[87] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 10.
[88] Voir à ce sujet de nombreux témoignages des contemporains de Sergueï Tourguéniev dont ceux d'Ivan Tourguéniev cités, notamment, par Bogdanov Boris, *op. cit.*, p. 222.
[89] Cité d'après Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.,* с. 15 : *Plusieurs années plus tard, elle avoua à son fils qu'elle se sentait remplie de joie lorsque Sergueï Nikolaïévitch franchissait la porte.*

d'Ekatérinoslavl, en garnison à Orel ce qui le rapprocha de sa famille ; avant cela, de 1816 à 1819, il passa sa vie entre Moscou et Orel). Boris Bogdanov, qui s'intéressa particulièrement au couple Tourguéniev, écrit à ce sujet : « Il sortait sa femme dans le monde, lui manifestait tous les signes d'attention indispensables et, pendant ses absences, il correspondait avec elle »[90].

Beau et, après son mariage, riche, Sergueï Tourguéniev était infidèle à sa femme et Varvara devait fermer les yeux sur beaucoup de choses. Il faut dire que son conjoint savait comment s'en défendre. Boris Bogdanov commente à ce propos : « Étant veuve, elle se souvenait, en écrivant à une de ses amies, comment feu son mari avait l'habitude de se justifier : « Je ne suis à elles que pour un instant, mais à toi je suis pour toujours ! »[91]

Sergueï Tourguéniev et Varvara Loutovinova faisaient partie d'un seul et même milieu, mais ils étaient profondément différents malgré cela et ils avaient, sur certains points, des approches différentes quant à l'éducation de leurs enfants. Cette différence ne découlait pas uniquement de l'écart d'âge qui les séparait, mais aussi et surtout de leur éducation et des expériences qu'ils avaient vécues, chacun de son côté, avant de se rencontrer.

Varvara Tourguénieva-Loutovinova, plus âgée que son époux, ne reçut pas une éducation adéquate à sa position, ainsi que nous l'avons vu plus haut. C'est grâce à son ambition et à sa volonté qu'elle réussit à combler les lacunes dans son instruction. Alors que, pendant les premières années de leur mariage, les Tourguéniev vivaient principalement à Orel, elle fut irrésistiblement attirée par le beau monde[92], mais son manque d'éducation faisait obstacle à sa vie mondaine : « […] там, в «свете», она на каждом шагу чувствовала свой плохой французский язык, несовершенство манер, неспособность поддерживать светскую беседу, судить о музыке, театре, заграница […] »[93]. Elle se fixa l'objectif de rattraper le temps perdu, de parfaire son français en multipliant notamment ses lectures en cette langue. C'est aussi à l'initiative de Varvara, désireuse de combler quelques lacunes de sa culture, que toute la famille effectua un long voyage en Europe en 1822-1823 : l'Allemagne, la Suisse mais surtout la France et sa grande capitale. Plus loin, dans un des chapitres ultérieurs, nous parlerons plus en détail de cette pérégrination européenne qui marqua une étape remarquable dans

[90] Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.,* p. 222.
[91] *Ibid.*
[92] Il faut dire que, pendant et juste après la guerre de 1812, la ville d'Orel connut un véritable essor 'mondain': la ville accueillit de nombreux réfugiés de renom en provenance des gouvernements occidentaux de l'Empire russe. L'intervention des troupes françaises et l'incendie de Moscou contraignirent de nombreux nobles de se rapprocher de leurs domaines familiaux. Nombreux s'attardèrent en ville plusieurs années après la fin de la guerre. Ainsi, selon Nikolaï Tchernov, en 1823, on décomptait à Orel 156 maisons de nobles, un nombre important pour une ville de cette importance à l'époque (Чернов Н.М., *Провинциальный Тургенев, op. cit.*, с. 10).
[93] Б.В. Богданов, « В.П. Лутовинова – мать писателя », *op. cit.,* с. 16 : […] *là, dans « le monde », elle était constamment paralysée par sa faible maîtrise du français, son manque de manières, son incapacité à tenir une conversation mondaine, à discourir de musique, de théâtre, de l'étranger* […].

l'histoire familiale des Tourguéniev. Pour l'heure, nous nous limiterons à mentionner que la majeure partie de ce voyage se déroula à Paris où les Tourguéniev passèrent plusieurs mois en automne et en hiver 1822 et 1823. La France, la langue, la littérature et la culture de ce pays représentaient pour elle le sommet de la finesse et du bon goût. À contrepartie, elle rejetait tout ce qui avait trait à la culture russe. La langue russe n'était réservée, pour elle, qu'au peuple, qu'à la plèbe ; « […] русский язык мне как кляп во рту […] »[94], disait-elle parfois. Le fait de côtoyer, dans son enfance, les serfs et les gens du peuple développa son sens du russe, sa langue maternelle, qui était chez elle vivante et pittoresque mais ce n'est pas au peuple qu'elle voulait être associée. Ce qu'elle recherchait, c'est d'être acceptée par les cercles dont elle devait faire partie logiquement et de plein droit étant donné ses origines. Réintégrer les milieux nobiliaires, se faire accepter par ses pairs, représentait pour Varvara une sorte de revanche sur les aléas du destin. Et cela passait, pour elle, par le rejet de tout ce qui était barbare à ses yeux, et avant tout, de la culture et de la langue russes. Le français devint pour elle la langue de tous les jours : elle parlait français, elle écrivait en français – même son journal intime était rédigé dans cette langue.

Elle aimait lire, mais presque exclusivement en français : « Она любила читать, но к русской литературе относилась как к чтению второго сорта и ставила стихотворения третьеразрядного французского поэта Альфонса Карра выше, чем стихотворения А.С. Пушкина. Даже «Историю государства Российского» Н.М. Карамзина Варвара Петровна приобрела в переводе на французский язык »[95], commente à ce sujet Boris Bogdanov. On lisait peu les œuvres de langue russe dans la maison des Tourguéniev. Plus tard, en 1843, Tourguéniev dira dans son poème *Paracha* : « Российские стихи, российский квас/ Одну и ту же участь разделяют : в порядочных домах их не читают,/ А квас не пьют...»[96]. La même approche se pratiquait également dans la maison des parents de l'écrivain, certainement sous l'influence des opinions de la mère de famille en la matière.

Du point de vue de l'appartenance culturelle, de son attitude envers les cultures russe et européenne, Varvara Loutovinova se présente à nos yeux comme un pur produit du XVIII^{e} siècle, non pas par sa naissance mais plutôt par l'attitude qu'elle adoptait vis-à-vis de sa culture d'origine, attitude due au déroulement très particulier de son enfance et de sa jeunesse. Un jour,

[94] *Ibid.,* c. 25 : […] *la langue russe est comme un bâillon dans ma bouche* […].
[95] *Ibid.,* c. 19 : *Elle aimait lire mais considérait la littérature russe comme une lecture de second ordre et plaçait les vers d'un piètre littérateur comme Alphonse Karr plus haut que ceux de A.S. Pouchkine. Même « l'Histoire de l'Etat Russe » de N.M. Karamzine, Varvara Petrovna avait préféré l'acquérir en traduction française.*
[96] *La poésie russe, le kvas russe/ partagent un seul et même destin : dans les bonnes maisons on ne la lit pas,/ Et on ne boit pas de kvas…*

Tourguéniev dit : « [...] мать моя была женщиною, вполне вливавшуюся в форму XVIII-го и первых десятилетий XIX-го века »[97]. Ces propos recueillis par Léonid Maïkov en 1880 confirment notre idée.

De ce point de vue, Sergueï Tourguéniev était très différent de sa femme. Ayant reçu une éducation, sinon brillante, du moins classique et structurée, suivant les traditions de son temps, il devait, en toute logique, faire partie de ces Russes francisés – « enfants naturels de la Russie, enfants abandonnés de la France »[98], pour reprendre l'expression de Vassili Klioutchevsky – dont il était question au début de ce chapitre et dont la Russie abondait à la fin du XVIII[e] siècle. Cependant, au moment où Sergueï Tourguéniev naquit, en 1793, bien des choses changèrent dans la vie des jeunes nobles russes. La Révolution française de 1789 et les changements qu'elle entraîna dans la vie politique et sociale européenne y étaient pour quelque chose. Dans l'article cité ci-dessus, Vassili Klioutchevsky souligne au sujet de cette nouvelle génération venue au monde avec la Révolution ou après celle-ci : «Они наследовали многие из идей, убеждений, взглядов, привычек своих отцов, но не наследовали их вкусов, чувств и отношений к окружающему и не наследовали потому, что выросли и начали действовать под другими впечатлениями »[99]. D'abord, un changement important s'opéra dans la manière dont les jeunes nobles russes étaient éduqués au tournant du XVIII[e] et du XIX[e] siècle. Après la Révolution de 1789, un grand nombre de Français vint s'installer en Russie : comtes, marquis, abbés, royalistes et catholiques. Ils se mirent à concurrencer leurs confrères, philosophes et démocrates dans l'âme, souvent athées, qui dominaient jusqu'alors le « marché de l'éducation » russe et à supplanter leurs idées libérales par des théories d'un tout autre genre :

> Они поворотили мысль воспитываемого ими юношества к предметам, которыми пренебрегали их вольнодумные предшественники, к вопросам веры и нравственности; еще важнее было то, что они не ограничивались украшением и развитием ума своих питомцев, но влияли на их волю, пробуждали позыв к делу, к согласованию поступков с понятиями. Они не только поддержали, но и усилили в питомцах интерес к политическим вопросам, восставая против демократических понятий, какие предлагали педагоги старого, дореволюционного привоза.[100]

---

[97] Cité d'après : *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 502 : [...] *ma mère était une femme totalement inscrite dans le XVIIIe et la première décennie du XIXe siècle.*

[98] В.О. Ключевский, *op. cit.*

[99] *Ibid.*: *Ils avaient hérité de nombreuses idées, convictions, opinions et habitudes de leurs ancêtres, mais n'avaient pu hériter de leurs goûts, de leurs sentiments et de leurs relations par rapport à l'environnement, tout simplement parce qu'ils avaient grandi et commencé à agir sous d'autres influences.*

[100] *Ibid.* : *Ils retournaient la pensée de la jeunesse qu'ils éduquaient vers des sujets que leurs prédécesseurs libertins avaient négligés, vers les questions relatives à la foi et à la morale ; fait plus important encore : ils ne se limitaient pas à embellir et à développer l'esprit de leurs pupilles, mais influençaient aussi leur volonté,*

Les guerres napoléoniennes achevèrent le changement amorcé par les idées nouvelles apportées par ces émigrés de la dernière vague ; elles donnèrent une forme concrète aux aspirations jusqu'alors un peu vagues. Témoins et participants des grands bouleversements entraînés par la guerre contre Napoléon, beaucoup de jeunes nobles russes rentrèrent chez eux, après avoir pourchassé l'armée française jusqu'en Europe, totalement transformés, comme nous l'avons déjà dit plus haut : conscients de leurs lacunes en matière de compréhension de ce qu'étaient la Russie, le peuple et la culture russes, ils aspiraient dorénavant à apprendre à les connaître, loin des idéaux des Lumières adorées et adulées par leurs parents.

Sergueï Tourguéniev faisait incontestablement partie de ces jeunes nobles, pas encore russifiés et débarrassés du lustre français d'une autre époque mais, à la différence de la génération qui les avait précédés, cherchant à comprendre et, dans la mesure du possible, à rejoindre le terreau culturel qui les avait vus naître. Cela se refléta dans sa manière d'éduquer ses enfants, en particulier en ce qui concerne l'apprentissage des langues étrangères mais aussi du russe.

On sait que Varvara Tourguénieva-Loutovinova avait tendance à privilégier les langues européennes, et surtout le français, dans sa vie de tous les jours ; il est donc plus que probable qu'il fut important à ses yeux que ses fils parlent et écrivent couramment le français. Henri Granjard le souligne d'ailleurs dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps* : « Varvara Petrovna, qui forçait sa fille adoptive à prier le Dieu orthodoxe dans la langue de Bossuet, s'en tenait strictement à la tradition culturelle de la noblesse »[101]. Sergueï Tourguéniev, quant à lui, semble avoir eu une approche différente en ce qui concerne l'apprentissage des langues par ses enfants : sans nier l'importance d'une bonne maîtrise des langues européennes – du français et de l'allemand – pour un jeune noble de son époque, il n'en tint pas moins à mettre l'accent sur l'exercice de la langue maternelle par les garçons. En guise de preuve, citons cet extrait d'une des lettres de Sergueï Tourguéniev à son fils aîné Nikolaï, dans lequel il réprimande ses fils de ne lui écrire que rarement en russe :

stimulaient leur envie d'action et de mise en harmonie des actes et des idées. Non seulement ils soutenaient, mais ils renforçaient l'intérêt de leurs élèves pour les questions politiques, en s'insurgeant contre les concepts démocratiques présentés par les pédagogues étrangers de l'ancienne génération, celle d'avant la révolution.

[101] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit*., p. 46.

> Вы все мне пишите по-французски или по-немецки – а за что пренебрегеаете наш природный – если вы в оном очень слабы, - ето меня очень удивляет. Пора! Пора! Уметь хорошо не только на словах, но на письме об'ясняться по руски – ето необходимо.[102]

Et il demande aux garçons de tenir un journal rédigé tous les jours dans une langue différente : un jour en français, un autre en allemand, et encore un autre jour en russe, mettant ainsi le russe sur un pied d'égalité avec les autres langues, ou même plus : car dans une autre lettre de Sergueï Tourguéniev, nous pouvons lire les lignes suivantes : « Mes compétences dans le domaine de notre langue ne signifient pas grand-chose, mais elles me permettent, tout de même, de me rendre compte à quel point notre langue est avantagée et expressive en comparaison du français »[103]. Cette attitude envers le russe est relativement inhabituelle pour l'époque ; elle est également extrêmement intéressante car elle démontre que l'apprentissage de la langue russe par les enfants Tourguéniev n'était pas dû au hasard ou à quelque caprice passager, une fantaisie de riche : il s'agissait d'un point très important dans l'éducation des enfants aux yeux du père de la famille.

On connaît l'opinion d'Ivan Tourguéniev quant à la langue russe et sa supériorité – au moins linguistique – par rapport au français : il s'est exprimé là-dessus à plusieurs reprises ; en 1859, dans une lettre à la comtesse Lambert, nous lisons :

> Если Вам не тяжело писать на этом языке – пишите: Вы увидите, что хотя он не имеет бескостной гибкости французского языка – для выражения многих и лучших мыслей – он удивительно хорош по своей честной простоте и свободной силе.[104]

Tourguéniev réitéra son conseil à son amie comtesse Lambert une année plus tard : dans une lettre datant du février 1860, il revint sur ce sujet et encouragea à nouveau la comtesse à écrire davantage en russe :

> А знаете ли Вы, что Вы очень хорошо пишете по-русски? Не робейте только и решайтесь бить грамматику и синтаксис по носу – выйдет очень хорошо. То ли дело – возиться с этим молодым, свежим, неуклюжим, но здоровым языком. А французский язык, как неприятно-

---

[102] Cité d'après М.К. Клеман, « Отец Тургенева в письмах к сыновьям »// *Тургеневский сборник* : [Статьи, воспоминания, неизданные письма], Тургеневское общество, ред. А.Ф. Кони, Петербург, 1921, с.135 : *Vous m'écrivez tous en français ou en allemand, et vous négligez votre propre langue. Je serais très étonné que vous soyez si faibles en russe. Dépêchez-vous ! Il faut non seulement s'exprimer correctement en russe, mais également savoir l'écrire.*

[103] Cité d'après Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.,* p. 223.

[104] Lettre à E. Lambert, 12 (24) décembre 1859, Saint-Pétersbourg : *Si vous n'avez pas de difficulté à écrire dans cette langue, écrivez : vous verrez que, même si elle n'a pas la même souplesse que le français, la langue russe fait merveille par sa franche simplicité et la liberté de sa force pour exprimer toutes les meilleures pensées.*

> предупредительный лакей, забегает Вам навстречу и иногда заставляет Вас говорить не совсем то, что Вы думаете, что гораздо хуже, чем если б он заставлял Вас говорить совсем не то, что Вы думаете.[105]

En 1877, dans une des lettres adressées à Élisabeth Lvova, Tourguéniev conseille à sa correspondante de veiller à respecter la pureté de la langue russe dont la richesse est suffisante pour exprimer n'importe quelle pensée : « Берегите чистоту языка, как святыню», lui dit-il avant d'ajouter : « Никогда не употребляйте иностранных слов. Русский язык так богат и гибок, что нам нечего брать у тех, кто беднее нас »[106]. Enfin, n'est-ce pas de la plume d'un grand admirateur – et fidèle serviteur[107] – de la langue russe que fut Ivan Tourguéniev toute sa vie, que sortit, en 1882, ce poème qui sonne comme une sorte de déclaration d'amour pour cette langue aussi belle que grande, à ses yeux :

> Во дни сомнений, во дни тягостных раздумий о судьбах моей родины, — ты один мне поддержка и опора, о великий, могучий, правдивый и свободный русский язык! Не будь тебя — как не впасть в отчаяние при виде всего, что совершается дома? Но нельзя верить, чтобы такой язык не был дан великому народу![108]

« Langue russe » fut le dernier des poèmes en prose écrits par Tourguéniev entre 1878 et 1882 ; ce fut également une de ses dernières œuvres. Son contenu et le moment de son écriture lui confèrent une signification particulière. En effet, Ivan Tourguéniev écrivit ces quelques lignes en juin 1882, alors qu'il était déjà malade et écrivait peu. Il s'agit donc de quelques derniers propos que l'écrivain adressa à ses lecteurs, l'une des dernières pensées qu'il put et voulut formuler à leur attention, un des derniers sentiments auquel il tint à donner une forme littéraire. Ce fait apparaît comme hautement symbolique lorsque l'on sait que les thèmes abordés dans ce dernier poème furent depuis toujours son *credo*, une idée qui réapparaît à différents moments

[105] Lettre à E. Lambert, 16 (28) février 1860, Saint-Pétersbourg : *Savez-vous que vous écrivez très bien en russe ? Lancez-vous et n'hésitez pas à vous jouer de la grammaire et de la syntaxe, le résultat sera parfait. Il faut de temps à autres titiller cette langue encore jeune, malhabile, maladroite, mais vigoureuse. Quant à la langue française, tel un laquais trop prévenant elle court à votre rencontre et vous pousse quelquefois à dire ce que vous ne pensez pas tout à fait, ce qui est bien pire qu'être forcé à dire le contraire de ce que vous pensez.*

[106] Lettre à E. Lvova, 10 (22) janvier 1877, Paris : *Vénérez la pureté de la langue comme une sainte relique. N'utilisez aucun mot étranger. La langue russe est assez riche et souple. A quoi bon s'approvisionner chez plus pauvre que soi ?*

[107] Tourguéniev écrivit et publia toujours et uniquement dans sa langue maternelle, le russe.

[108] *À l'heure du doute, lorsque, sombre, j'interroge le destin de ma patrie, tu es ma seule consolation, mon unique soutien, ô langue russe, grande, forte, libre et franche ! Sans toi, comment ne pas désespérer de ce qui se passe chez nous ? Mais il n'est pas possible de croire qu'une telle langue n'ait pas été donnée à un grand peuple ! Juin, 1882.*

de la vie de l'écrivain dans ses écrits littéraires et épistolaires[109]. Le premier de ces thèmes concerne les vertus particulières de la langue russe, qui dépassent largement le cadre purement linguistique : il s'agit de sa liberté et de son authenticité – la langue russe « vraie et libre » et donc « grande » -, ne sont-ce pas les mêmes épithètes qui figurèrent déjà dans la lettre de l'écrivain adressée à la comtesse Lambert et citée ci-dessus ? Le second a trait à la Russie, aux Russes et leur destinée. Valentin Nedzvedski le formule de manière suivante dans son article «Le Poème d'Ivan Tourguéniev "La langue russe" et l'actuelle situation linguistique et culturelle de la Russie» («Стихотворение И.С.Тургенева «Русский язык» и нынешняя лингвокультурная ситуация в России») : « Дело в том, что свободный и правдивый и тем великий русский язык становится у Тургенева, по существу, *мерилом – критерием* самого русского народа в его *современном писателю* морально-нравственном состоянии. И, как следует из последней фразы стихотворения, народ русский признается в данном отношении явно уступающим собственному языку »[110]. Comme le démontre Valentin Nedzvedski un peu plus haut dans le même article, ce poème n'est pas une simple apologie à la langue russe, en tout cas pas dans le sens qu'on lui attribue la plupart du temps[111]. Il exprime le sentiment de l'incohérence existant entre la grande et libre langue russe et le peuple appelé à la véhiculer. Ce fossé qui sépare les deux permet de mesurer l'ampleur de l'admiration que l'écrivain voue à la langue russe qui est, pour lui, plus qu'une langue.

Ivan Tourguéniev, en le sait, contribua largement à la diffusion des lettres russes en Occident tout au long de la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Toute sa vie durant, il cultiva son sens et sa maîtrise de la langue russe, dont il connaissait véritablement la valeur. À la lumière de ce qui a été avancé plus haut, nous pouvons dire que la découverte de la grande signification de la langue russe commença pour Tourguéniev dans son enfance. Sergueï Tourguéniev réussit à transmettre à ses enfants – et en tout cas à son fils cadet — l'idée de l'importance que représente la maîtrise de sa langue maternelle pour un Russe. Ne maîtrisant pas parfaitement bien le russe – les nombreuses maladresses grammaticales que l'on trouve dans ses lettres en témoignent[112] – Sergueï Tourguéniev fut néanmoins le premier à sensibiliser ses fils à l'authenticité de la langue russe, et il fit tout pour donner à ses enfants le moyen d'acquérir les

[109] В.А. Недзведский, « Стихотворение И.С.Тургенева «Русский язык» и нынешняя лингвокультурная ситуация в России »// *Тургеневские чтения*, Том 4, составитель и научный руководитель Е.Г. Петраш, Москва, Русский путь, 2009, с. 11.
[110] *Ibid.,* c. 11 : *Cette grande langue russe, libre et franche, devient chez Tourgueniev une sorte de* critère*, un point de repère, du peuple russe lui-même, dans son état moral,* contemporain à l'écrivain*. Et, comme il découle du dernier vers du poème, le peuple russe fait ostensiblement de grands écarts par rapport aux règles de sa propre langue.*
[111] *Ibid.,* c. 9.
[112] Voir М.К. Клеман, *op. cit*., с.131-143.

connaissances de base en russe en engageant notamment des professeurs pour les leur enseigner et en les poussant constamment à aiguiser leur sens du russe. Aussi, pouvons-nous lire les lignes suivantes dans une lettre envoyée de Frankfurt à Nikolaï Tourguéniev, son fils aîné, en 1830 : « [...] прошу вас более писать по руски, а то я живо здесь совсем забуду рускую грамоту. Товарищ мой тоже по руски со мною мало говорит, хотя часто спорит о правилах языка, но мне мало верит, а потому положились на ваш суд, так как вы правила грамматики должны лучше моего знать »[113]. Et il leur pose plusieurs questions concernant l'emploi de certaines tournures grammaticales et lexicales en russe.

L'image des parents Tourguéniev aux prises avec les idées reçues

La très abondante littérature biographique relative à l'enfance et à l'adolescence d'Ivan Tourguéniev, véhicule beaucoup de clichés, parfois assez négatifs, concernant les parents de l'écrivain. Tourguéniev lui-même en est en partie responsable, car un certain nombre de faits biographiques que les chercheurs mentionnent dans leurs écrits sont tirés directement de ses œuvres. On peut difficilement leur donner tort dans la mesure où l'écrivain lui-même répéta souvent, en réponse aux demandes de la part des éditeurs de rédiger une biographie de lui ne fût-ce que succincte, qu'il fallait chercher l'histoire de sa vie dans ses œuvres[114]. Ainsi, dans une lettre à l'écrivain et traducteur Dominico Ciampoli, au printemps 1881, Tourguéniev dit : « Ma vie n'offre rien de saillant et ne saurait intéresser des lecteurs étrangers. Toute ma biographie est dans mes livres »[115] ; il s'agit d'un exemple parmi d'autres de ses déclarations à ce sujet. Les biographes prirent ces propos au pied de la lettre et puisèrent abondamment dans les écrits de Tourguéniev. C'est ainsi que, dans de nombreux livres et articles qui parlent de la vie de l'écrivain, Varvara Loutovinova est représentée comme une *barynia* autoritaire qui sème l'arbitraire dans son domaine, à l'image de la vieille veuve despotique de « Moumou » ou encore à celle de la « sévère et courroucée » grand-mère de Pierre, personnage principal de « Pounine et Babourine », tandis que la figure de Sergueï Tourguéniev est vue à travers la figure

[113] Cité d'après М.К. Клеман, *ibid.,* с.135, 136 : *Je vous demande d'écrire plus souvent en russe, sinon je vais bientôt oublier tout à fait la langue russe. Mon camarade me parle rarement en russe, lui aussi, ce qui ne l'empêche pas de tergiverser souvent sur les règles de la langue, mais comme il me fait peu confiance à ce sujet, nous avons décidé de nous en remettre à votre jugement car vous devez connaître les règles de la grammaire mieux que moi.*
[114] К.К. Истомин, « "Старая манера" Тургенева (1834—1855 гг.): Опыт психологии творчества. I—IV »// *Известия Отделения русского языка и словесности Императорской Академии наук,* Санкт-Петербург, 1913, Т. XVIII, Кн. 2, с. 298.
[115] Lettre à D. Ciampoli, 29 mars (10 avril) 1881, Paris.

de Piotr, le père du protagoniste de la nouvelle « Premier amour »[116] : parent froid et distant, ne s'intéressant pas beaucoup à son fils Vladimir, sous les traits duquel Tourguéniev se représenta lui-même dans sa jeunesse. Varvara et Sergueï Tourguéniev servirent effectivement de prototypes à tous ces personnages, mais il serait mal avisé de réduire leur image à celle que l'on retrouve dans les nouvelles citées ci-dessus, car ce serait oublier un peu vite la méthode créatrice de Tourguéniev qui, afin de doter ses personnages d'un caractère bien saillant, recourait à un amalgame de plusieurs types qu'il lui avait été amené à rencontrer à l'un ou l'autre moment de sa vie. Nous dirions donc que oui, Varvara Loutovinova se comportait effectivement en maîtresse tyrannique et cruelle avec ses « sujets » – ses domestiques et ses serfs -, mais elle ne le fit pas toute sa vie durant. La plupart des faits relatifs à son comportement despotique se rapportent essentiellement aux dernières quinze années de sa vie, lorsque la solitude la poussa à la dérive, c'est-à-dire entre le milieu des années 1830 et l'année 1850 où elle mourut. Quant à Sergueï Tourguéniev, il était effectivement, nous l'avons mentionné un peu plus haut, un homme à femmes, et tout porte à croire que l'épisode décrit dans « Premier amour » eut effectivement lieu en été 1833[117], mais il serait erroné de croire que son image se réduisait, pour Ivan Tourguéniev, à ces caractéristiques peu flatteuses. Les recherches de Mikhaïl Kléman, Boris Bogdanov et Nikolaï Tchernov démontrent d'ailleurs que ce portrait de père absent et indifférent ne correspond en rien à Sergueï Tourguéniev.

Credo éducatif des parents Tourguéniev : une approche traditionnelle et consciencieuse

Les deux parents Tourguéniev comprenaient parfaitement bien la signification d'une bonne instruction : Varvara Tourguénieva-Loutovinova parce qu'elle n'avait pas pu en bénéficier dans son enfance et son mari parce que, au contraire, il avait pu en apprécier la valeur grâce à la manière, classique, dont il avait été élevé dans sa famille. Ils aimaient leurs enfants et cherchaient donc tous les deux à leur fournir la meilleure éducation qui soit. Élever les enfants dans les traditions nobiliaires, leur inculquer les valeurs propres à tout honnête homme, les armer de connaissances, d'aptitudes, mais aussi de manières que leur rang imposait – voici quelques directives qui déterminèrent la façon dont les parents Tourguéniev s'y prirent dans l'éducation de leurs enfants.

[116] Selon le témoignage d'Anatoliï Polovtsev paru dans *Tsar-Kolokol* en 1887, Ivan Tourguéniev avouait que le sujet du *Premier Amour* lui avait été largement inspiré par un des épisodes de sa vie.
[117] Voir à ce sujet l'article, en russe, de Nikolaï Tchernov « Первая любовь » (« Premier amour ») publié dans le magazine *Вопросы литературы* (*Questions littéraires*), N° 9, 1973.

Dans le livre intitulé *L'Éducation du noble russe* (*Как воспитывали русского дворянина*)[118], Olga Mouraviova explique la manière dont les représentants des cercles nobiliaires russes de la fin du XVIII^e^ et de la première moitié du XIX^e^ siècle concevaient leur statut et leur rôle au sein de la société ; elle éclaire également la façon dont les valeurs véhiculées au sein de la noblesse russe étaient transmises d'une génération à l'autre. Conscients de faire partie d'une couche de population privilégiée de leur temps, les nobles russes estimaient que cette position exceptionnelle les chargeait également d'un certain nombre de responsabilités et de devoirs vis-à-vis de leur pays. Servir sa Patrie et son peuple – sur un champ de bataille ou au sein de l'appareil administratif – était à leurs yeux un juste retour des choses, un devoir sacré qui rimait avec l'honneur. Ce statut privilégié faisait également de tout noble un garant et un porteur des qualités morales telles que l'honnêteté, le courage et la loyauté. Le sens de l'honneur devait déterminer sa ligne de conduite en toute circonstance ; veiller à sa sauvegarde était une tâche de tous les instants, car la frontière entre l'honneur et le déshonneur était parfois mince. En cas de besoin, un gentilhomme russe devait être prêt à défendre son honneur armes à la main et ce malgré le fait que les duels étaient officiellement interdits. Les enfants des familles nobles assimilaient toutes ces valeurs dès leur plus jeune âge : progressivement, ils apprenaient à comprendre le statut qui était le leur, ils découvraient leur prédestination, ils intégraient la notion d'honneur et les différentes règles de conduite que celle-ci impliquait. Très tôt, les jeunes nobles devaient apprendre que les exigences envers les mieux lotis de ce monde étaient aussi les plus élevées – « noblesse oblige ». Rien n'était donc laissé au hasard dans le processus d'éducation d'un enfant issu d'une famille noble. On le préparait pour une vie digne et honnête orientée davantage vers l'accomplissement de son devoir – sacré – plutôt que vers la réussite sociale. Fournir à leurs enfants une bonne éducation était donc la chose la plus importante et une obligation directe de tous les parents.

Cette notion de « bonne éducation » comprenait trois choses essentiellement. Premièrement, une instruction la plus brillante possible, dans la mesure des moyens dont chaque famille disposait bien sûr, car engager un bon précepteur, nous l'avons vu plus haut, revenait cher en ce début du XIX^e^ siècle. Deuxièmement, une bonne préparation physique, car beaucoup d'enfants nobles étaient destinés à rejoindre l'armée plus tard et devaient donc faire preuve de courage et d'endurance, savoir monter à cheval, tirer et nager. Et enfin une préparation à la vie mondaine, ce qui impliquait l'apprentissage du savoir-vivre : capacité d'entretenir une conversation sur les sujets les plus diversifiés, savoir se présenter sous son meilleur jour tant du

[118] О.С. Муравьева, *Как воспитывали русского дворянина*, Логос, Москва, 2000.

point de vue de l'apparence que des manières, irréprochables. Les Tourguéniev-Loutovinov ne faisaient certes pas partie de ces aristocrates de vieille souche dont les origines remontaient aux débuts de l'état russe. Néanmoins, comme toutes les familles de leur rang, ils firent leur maximum afin d'élever leurs enfants dans les meilleures traditions nobiliaires de leur temps.

Un programme d'éducation très chargé

Dès la naissance des garçons, les parents Tourguéniev n'épargnèrent ni temps ni argent pour fournir à leurs enfants la meilleure instruction possible et suivirent attentivement leurs progrès à tous les stades de leurs études, de la sortie du berceau et les premiers balbutiements jusqu'aux études universitaires. Comme cela a été souligné plus tôt, dès leur plus jeune âge, les enfants Tourguéniev furent initiés aux langues étrangères, mais aussi à l'histoire, à la géographie, aux lettres européennes, à la musique et à la peinture. Lorsqu'ils grandirent un peu et apprirent à lire, la lecture des magazines littéraires et des journaux devint leur tâche quotidienne. Les lettres des deux parents Tourguéniev – de Sergueï Tourguéniev à son fils aîné[119] et de Varvara Loutovinova à Ivan[120] - les seules qui soient parvenues jusqu'à nous – sont pleines de sollicitude concernant les études des enfants. Celles du père adressées à Nikolaï Tourguéniev, chronologiquement antérieures, car elles se rapportent aux années 1830 et 1834, reviennent régulièrement là-dessus : «Ты несумненно знаешь, сколь занимает меня твое учение, а потому в своих журналах за первое поставишь писать мне об оном, - то есть не просто «много учителя довольны, стараюсь помнить твои приказания», но напиши мне на каждый предмет особо [...] »[121]. Dans cette lettre datée d'août 1830, Sergueï Tourguéniev demande à son fils aîné de lui décrire en détail les matières vues en cours et les différentes activités proposées par les professeurs durant son absence (le père de famille se trouvait à Francfort pour les soins médicaux). Le père fait preuve de la même sollicitude dans d'autres lettres, ultérieures : dans celle envoyée de Moscou en février 1833, il se renseigne auprès de Nikolaï au sujet de différents cours que celui-ci suit à Saint-Pétersbourg, à l'École d'artillerie : il l'interroge au sujet des différents professeurs chargés de ces cours, des progrès que son fils

[119] М.К. Клеман, *op. cit.,* с.131-145.
[120] *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 500-585.
[121] Cité d'après М.К. Клеман, *op. cit.,* с.134 : *Tu sais sans doute à quel point tes cours m'intéressent ; je te demande donc d'en parler, dans tes lettres, en premier lieu ; non pas en disant simplement « mes professeurs sont bien contents de moi » ou encore « je tâche de suivre tes conseils » mais en décrivant en détail chaque cours.*

aîné fit en les suivant, etc.[122] Il ne s'agit que de quelques exemples de questions que Sergueï Tourguéniev posait aux enfants dans sa correspondance, mais tout – le ton des lettres, les précisions qu'il demande à apporter à des informations dont il dispose déjà – montre que ces questionnements n'étaient pas inhabituels de sa part et portaient, au contraire, un caractère récurrent. Les lettres du père Tourguéniev à son fils Ivan ne nous parvinrent pas, mais tout porte à croire que Sergueï s'enquérait de la même façon des études et des progrès de son fils cadet : « К Ваничке на сей почте особо не пишу, впрочем вы не должны на сей счет делиться, мои письма относятся всегда на ваше общее лицо»[123], précise-t-il dans une de ses lettres.

L'investissement de Varvara Tourguénieva dans l'éducation et la formation des enfants fut également important. Le Département des manuscrits de l'Institut des lettres russes auprès de l'Académie des sciences de la Russie (la Maison Pouchkine) garde précieusement un document lui ayant appartenu: un petit cahier bleu contenant quelques notes personnelles. Parmi les extraits de livres lus et visiblement appréciés par Varvara, on trouve quelques lignes regroupées sous le titre *La Leçon après la prière* (*Урок после молитвы*) qui est une sorte de plan de cours sous forme d'une suite de questions/réponses à faire répéter et à faire apprendre par cœur au plus grand des garçons, Nikolaï : le tout est daté de l'année 1823, après le retour des Tourguéniev de leur grand voyage européen ; Nikolaï a alors sept ans, les deux autres garçons étaient sans doute considérés comme étant trop jeunes pour l'exercice. Les questions portent sur le nombre de mois dans l'année et leurs noms, les saisons, le nombre de semaines et de jours dans une année et dans un mois, les jours de la semaine, le nombre d'heures constituant une journée entière, la date de naissance de Nikolaï et son âge, son nom, son lieu de naissance et d'habitation, les prénoms et l'âge de ses frères, le nom des deux capitales russes, les villes que la famille avait visitées lors du voyage européen qui venait de s'achever, les noms des capitales des différents pays visités ainsi que le nom des fleuves qui traversent ces villes et ces pays, les noms des empereurs russe et français, etc.[124] Cette note met en lumière plusieurs choses : aussi bien la matière que Varvara Tourguénieva jugeait appropriée pour un petit garçon de l'âge de Nikolaï que la logique dans laquelle elle souhaitait que toutes ces informations soient assimilées par son fils – du plus simple au plus complexe. Ce document révèle la réflexion que la mère dut avoir menée afin d'établir ce programme d'apprentissage, ce qui montre également son investissement personnel dans la toute première formation de son enfant.

---

[122] *Ibid.,* c.137.
[123] *Ibid.,* c.143 : *Je n'écrits pas séparément à Ivan, cette fois-ci, mais vous devez considérer mes lettres comme étant adressées à vous deux à la fois*.
[124] Е.Н. Левина, «Из записной книжки В.П.Тургеневой»// *Спасский вестник*, №7, Орел, 2001, с. 90-98.

Ce cours n'était sans doute pas le seul que Varvara Tourguénieva donna à son fils, tout comme Nikolaï ne dut pas être le seul à bénéficier des talents et de l'attention pédagogiques de sa mère : il n'y a nul doute que le petit Ivan Tourguéniev suivit les cours de sa mère le moment venu.

La préparation physique des enfants ne fut pas non plus oubliée dans le programme d'éducation prévu par les parents Tourguéniev. Du temps de son service au sein l'armée russe, Sergueï Tourguéniev faisait partie des cercles d'officiers progressistes très au fait des dernières tendances éducatives, notamment des théories de Pestalozzi[125] qui prônait un développement harmonieux et progressif de la personnalité de l'enfant sans négliger la composante physique. Plus tard, lorsqu'en 1822-1823, les Tourguéniev firent leur premier voyage européen, Sergueï Tourguéniev prit le temps de faire un détour par la Suisse, en laissant toute sa tribu à Strasbourg, dans le but d'engager dans la patrie de Rousseau un bon précepteur pour les enfants âgés alors de sept (Nikolaï), cinq (Ivan) et un (Sergueï) ans. Boris Bogdanov parle de l'importance qui fut accordée à l'éducation physique des enfants dans la famille Tourguéniev : « On dressait les enfants à se lever à la sonnerie, à s'asperger d'eau froide, à nager, monter à cheval et tirer au fusil. »[126] Discipline stricte, développement intellectuel, physique et moral permanent – tels furent les préceptes d'éducation principaux adoptés par les Tourguéniev.

Enfin, les parents attachaient une importance particulière à la préparation des enfants à leur future vie sociale et mondaine, leur inculquant, par exemple, des règles de conduite admises dans leur milieu. Là encore, la correspondance de Sergueï Tourguéniev avec son fils aîné apporte un éclairage supplémentaire sur le sujet qui nous occupe : dans la lettre, déjà citée plus haut, du 14 février 1834, la veille de la fête de Pâques, il explique à Nikolaï la manière dont celui-ci doit s'y prendre pour présenter ses vœux à l'occasion de cette fête importante dans la tradition orthodoxe ; il parle des personnes auxquelles il lui convient de rendre visite, les gestes qu'il doit adopter en se présentant devant elles, les formules de politesse de circonstance à ne pas oublier.[127] Dans d'autres lettres, Sergueï Tourguéniev analyse les différents défauts par lesquels pèche parfois son fils[128] ou alors insiste sur l'importance d'avoir des habits toujours propres et élégants en toute circonstance[129].

Les quelques lettres de Sergueï Tourguéniev adressées à son fils Nikolaï sont malheureusement les seules preuves documentaires que nous possédons aujourd'hui et qui éclairent la manière dont les préceptes éducatifs propres aux milieux nobiliaires du début du

[125] Boris Bogdanov, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », *op. cit.,* p. 223.
[126] *Ibid.,* p. 224.
[127] М.К. Клеман, *op. cit.,* с.138, 139.
[128] *Ibid.,* с.139, 142.
[129] *Ibid.,* с.137.

XIX^{e} siècle étaient mis en pratique chez les Tourguéniev. Les lettres de Varvara Loutovinova de la même période ne nous parvinrent malheureusement pas. Néanmoins, il est évident que Varvara soutenait son conjoint dans ses démarches de parent – elle qui n'avait pas pu bénéficier du même niveau d'éducation dans sa jeunesse, qui ressentait l'écart existant entre son niveau d'instruction et les exigences en la matière inhérentes à son milieu, elle qui passait beaucoup de temps à essayer de combler des lacunes dans ses connaissances et qui rêvait d'inculquer à ses enfants le goût de la mondanité qui lui manquait tant. Il ne faut pas non plus oublier le fait que pendant les premières années du mariage, Varvara Loutovinova fut pour ainsi dire seule à s'occuper des enfants : d'abord du petit Nikolaï, né en novembre 1816, ensuite également de Ivan, venu au monde en octobre 1818. Elle vécut, la plupart du temps, dans la ville d'Orel, se rendant de temps à autre à Spasskoïé. Pendant ce temps, Sergueï Tourguéniev, après avoir obtenu le grade de capitaine en second, devait assumer ses responsabilités au sein de sa division et partageait sa vie entre Moscou et Orel. Ce n'est qu'en 1819 qu'il fut transféré au régiment de cuirassiers d'Ekatérinoslavl, non loin d'Orel et donc près de sa famille. Il est possible que durant les trois premières années du mariage, il n'ait pas pu participer activement à l'éducation des enfants. Ceci étant dit, lorsqu'il obtint enfin le transfert souhaité, Nikolaï avait trois ans et Ivan seulement un an. Les usages de l'époque voulant que les toutes premières années d'un enfant, qu'il soit un garçon ou une fille, soient à la charge de la femme, il était tout à fait normal que, au début, Sergueï Tourguéniev se contentât de poursuivre sa carrière d'officier. Mais le moment venu, il se consacra à son rôle de père, et il le fit avec dévouement. À partir de ce moment, les époux Tourguéniev s'occupèrent de leurs enfants à deux.

Dans le cercle familial des Tourguéniev : quelques figures traditionnelles pour l'époque

Les parents Tourguéniev n'étaient pas seuls à veiller à l'éducation et à la qualité de l'instruction des enfants. À l'époque où la notion de la famille était très large – elle englobait un grand nombre de parents proches et éloignés : oncles, tantes, cousins, grands-parents, grands-tantes et grands-oncles – quel était le cercle familial qui entourait et encadrait les enfants Tourguéniev dès leur petite enfance ?

En 1821, devenu colonel, Sergueï Tourguéniev prit sa retraite et vint s'installer, pendant quelque temps, avec toute sa famille, à Spasskoïé-Loutovinovo. Le domaine devait offrir aux enfants un cadre parfait pour accompagner leurs jeux mais aussi leurs premiers apprentissages. Ce déménagement à la campagne ouvrait un nouveau chapitre dans la vie d'Ivan Tourguéniev, qui entretint une relation très particulière avec ce nid ancestral durant toute sa vie.

Dans le chapitre « L'Enfance rurale de Tourguéniev » (« Деревенское детство Тургенева ») du livre *Tourguéniev, le provincial* (*Провинциальный Тургенев*), Nikolaï Tchernov retrace ce qu'il qualifie de « premier retour » d'Ivan Tourguéniev dans les pénates natals : « Самые ранние проблески памяти: солнце, яркая зелень, колёса вращаются по ступицу в воде перед самыми глазами. Переезжали брод. Вспоминает душную карету и себя на коленях у дядьки Павла»[130]. Ce voyage eut lieu, vraisemblablement, au printemps de l'année 1821.

La maison et le domaine de Spasskoïé parurent gigantesques aux enfants. «У нас в деревне был (прежде, теперь сгорел) огромный дом. Нам, детям, казался он тогда целым городом»[131], écrira Tourguéniev plus tard, en septembre 1840, à ses amis Bakounine et Efremov, de Marienbad. Les chambres des enfants se trouvaient au premier étage tandis que le rez-de-chaussée était destiné aux pièces d'accueil ainsi qu'aux chambres d'amis et de parents. Les enfants ne pouvaient y accéder qu'accompagnés de leur *diad'ka*[132].

Il existe, dans l'article déjà cité de Tamara Zviguilsky, une description de la maison de Spasskoïé et de son domaine. Dans la mesure où cette description laisse entrevoir le cadre de vie des Tourguéniev au début des années 1820, nous nous permettons de la citer dans son intégralité malgré sa relative longueur :

> Les maîtres logeaient dans une maison à un étage, construite en bois de chêne. Dans l'aile droite se trouvaient le bureau du domaine de Spasskoïé et, dans l'aile gauche, la résidence des hôtes et des voyageurs. Derrière cette maison, il y avait, à proximité, des entrepôts, des caves à vin, des glacières. À 300 mètres de là vivaient les gens de la maison, une soixantaine de familles, dont les membres, grands et petits, étaient tenus d'assurer le service des maîtres sous toutes ses formes. C'étaient les serruriers, les forgerons, les menuisiers, les jardiniers, les cuisiniers, les économes, les arpenteurs, les juristes, les commis, les secrétaires, les tailleurs, les cordonniers, les tapissiers, les décorateurs, les peintres en bâtiment, les carrossiers, les musiciens, les chanteurs, etc. Derrière la maison principale et toute l'aile gauche s'étendait un parc planté de tilleuls, de peupliers, de sorbiers, et de buissons fleuris. Il y avait des allées entières de rosiers parfumés ; on se servait de fleurs pour obtenir de l'eau de rose au moyen d'un alambic. Au centre du parc de tilleuls et de bouleaux, non loin d'un étang, avaient été installées deux serres en pierre. Outre des plantes tropicales, on trouvait là des abricotiers, des pêchers, des pruniers et des ceps de vigne et, dans une serre chaude, des ananas. Face aux serres, trois cents

[130] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 52 : *Les plus lointains éclats de mémoire : le soleil, une verdure étincelante, des roues qui tournent dans l'eau devant mes yeux. On passait à gué. Il se souvient d'un carrosse étouffant et me revois sur les genoux de Pavel.*

[131] Lettre à M.Bakounine et à A.Efrémov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad : *À la campagne, nous avions une énorme maison (avant, elle a brûlé depuis). Elle nous semblait à l'époque, à nous autres, les enfants, être toute une ville*.

[132] On appelait *diad'ka* (*дядька*) un domestique attaché à la personne d'un garçon dans les familles de nobles.

> caisses à châssis vitré abritaient les pastèques, les melons, les concombres, les asperges, les artichauts, de la salade, du radis, etc. Tout le terrain de 3 hectares face aux serres était couvert de groseilles, de groseilles à maquereau, de framboises, de mûres, de fruits de toute sorte. On voyait des plates-bandes où poussaient des plantes odoriférantes et médicinales : de la sauge, de la menthe, de la rue, et d'autres plates-bandes où étaient disposés des pommiers et des poiriers greffés : leur culture était assurée par une école d'horticulture.[133]

On sait par ailleurs que le domaine de Spasskoïé comprenait également un hospice, que Varvara Loutovinova avait créé pour les vieilles dames de la noblesse qui se trouvaient dans le besoin, ainsi qu'une pharmacie et une sorte d'hôpital – un asile pour vieillards – administré par un médecin et son adjoint. Il y avait, à Spasskoïé, un orchestre ; de temps à autre, on y improvisait également un spectacle : on crut d'ailleurs longtemps que les Tourguéniev possédaient un théâtre amateur, mais Nikolaï Tchernov nuance cette information : « В исследованиях, посвященных крепостным труппам в России, неизменно упоминается и "театр В.П.Тургеневой". Однако его наличие неоспоримо подтвердить не удалось. По всей вероятности, имелась не труппа, а несколько дворовых людей, обладавших способностью и навыками к сцене. Их занимали в домашних спектаклях, которые наряду с музыкой считались одной из традиций Спасского »[134].

Dans le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de la Fédération de Russie, on garde précieusement un document où figure une liste de distribution des rôles pour la pièce d'Alexandre Chakhovsky *Une dispute ou Deux Voisins* (*Ссора или Два соседа*). Le document, vraisemblablement rédigé par Varvara Tourguénieva-Loutovinova, était destiné à une pièce jouée à Spasskoïé en hiver 1822. Nikolaï Tchernov transmet le contenu de ce document qui permet d'établir l'identité des personnes qui séjournaient à Spasskoïé à ce moment-là : « Обычная бытовая комедия во вкусе начала века: помещик Сутягин и его сын-юноша, сосед Вспышкин, у которого дочь, герой средних лет - "морской капитан Брустверов", слуги, няня и т.д. Роль помещика поручена, как видно из росписи, В.И. Губареву. Сосед Вспышкин - Н.Н. Тургенев. Виктор, сын Сутягина - Дмитрий Тургенев, младший брат Сергея Николаевича. Он умер в том же 1822 году, что позволяет определить дату спектакля. С.Н. Тургеневу отведена роль "морского капитана". Няня

[133] Tamara Zviguilsky, *op. cit.,* p. 47, 48.
[134] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 55 : *Dans les études consacrées aux troupes théâtrales de serfs en Russie, le « Théâtre de Varvara Tourgueniev » est immanquablement mentionné. Le fait manque toutefois encore de preuves irréfutables. Selon toute vraisemblance, il ne s'agissait pas d'une troupe, mais de quelques gens de maison doués pour l'art de la scène. Ils étaient engagés dans des spectacles familiaux qui, avec la musique, étaient une des traditions du domaine de Spasskoïé.*

Арефьевна - А.И. Логривова. Исполнительница главной героини не обозначена, естественно предположить, что эту роль хозяйка дома оставила для себя »[135].

Comme on le constate à la lecture de cette feuille de distribution des rôles, les Tourguéniev n'étaient pas seuls à passer les fêtes de Noël de 1822 à Spasskoïé. Les frères de Sergueï Tourguéniev étaient également de la partie. On sait que l'oncle Nikolaï vivait de manière quasi permanente à Spasskoïé depuis le mariage de Sergueï et de Varvara : ne possédant pas de fortune propre, il s'y était installé pour épauler les jeunes mariés dans la gestion de leur domaine, en particulier lorsque ceux-ci étaient absents de Spasskoïé, ce qui arriva assez souvent entre 1816 et 1821. Quant à Dimitri Tourguéniev, frère cadet de Sergueï, il dut rendre visite au couple Tourguéniev à l'occasion du réveillon. Une autre habitante permanente prit part à la fête : il s'agit d'Eudoxia Logrivova, née Goubareva, amie d'enfance de Varvara Loutovinova. Sans fortune, mais particulièrement dévouée à son amie, elle resta auprès d'elle durant plusieurs années et l'aida à s'occuper des enfants lorsque ceux-ci étaient petits. En signe de reconnaissance pour sa loyauté, Varvara offrit à Eudoxia un petit village avec cent serfs et se chargea d'organiser sa vie, c'est-à-dire de la marier. Eudoxia Logrivova et son mari séjournaient souvent et longuement à Spasskoïé. Voïn Goubarev, mentionné par Tchernov, était le frère d'Eudoxia.

Ceci nous donne une idée du cercle de personnes qui entourait les enfants Tourguéniev et qui participait à leur éveil et à leur éducation. Il est vrai que le rôle de certaines de ces personnes dans la vie et l'éducation du jeune Tourguéniev est difficile à évaluer en raison du peu de documentation que nous possédons aujourd'hui à leur sujet. C'est le cas notamment de Dimitri Tourguéniev, frère cadet du père de l'écrivain, dont les biographes de la famille ne rapportent que peu de choses : il ne fut jamais marié et mourut jeune. Sa présence dans la maison des Tourguéniev était sûrement plutôt occasionnelle, et dans la mesure où, au moment de sa mort, en 1822, le futur écrivain était extrêmement jeune, on peut supposer qu'il n'exerça pas une très grande influence sur le développement de la personnalité des enfants Tourguéniev. L'impact d'autres personnes mentionnées dans le document fut beaucoup plus important.

L'oncle Nikolaï Tourguéniev était celui qui influença sans doute le plus le futur écrivain dans son enfance. Frère cadet de Sergueï Tourguéniev, Nikolaï fit lui aussi une carrière militaire

[135] *Ibid.,* c. 55 : *Une habituelle comédie de mœurs au goût de début de siècle : le petit propriétaire Soutiaguine et son jeune fils, le voisin Vspychkine et sa fille, un héros d'âge moyen « le capitaine au long cours B. », les domestiques, la bonne etc. Le rôle du propriétaire échut à N.N. Goubariev. N.N.Tourguéniev était le voisin Vspychkine. Viktor, le fils de Soutiagine, était joué par Dimitri Tourguéniev, le frère cadet de Sergueï Tourguéniev. Il mourut cette même année 1822, ce qui permet de déterminer la date du spectacle. S.N. Tourgueniev jouait le rôle du « capitaine » et A.I. Logrivova celui de la bonne Arefievna. Le nom de l'héroïne principale n'est pas mentionné, mais on peut naturellement imaginer qu'il revenait à la maîtresse de maison.*

qu'il commença en 1812 avec le grade de « junker » dans la division des chevaliers-gardes, tout comme son grand frère. Il démissionna de l'armée en 1816, dans le rang de capitaine en second. Une carrière courte – il ne servit dans l'armée que durant quatre ans -, mais pleine d'événements : Nikolaï Tourguéniev prit part, lui aussi, à la guerre de 1812, passa plusieurs mois en Europe, à Paris, et fut décoré[136]. Le poète Athanase Feth, ami d'Ivan Tourguéniev, qui avait bien connu l'oncle aîné de l'écrivain, laissa dans ses *Souvenirs* (*Воспоминания*) quelques lignes qui permettent de se faire une idée de la personne de Nikolaï Tourguéniev. C'était un homme très fort physiquement et qui fit, en son temps, une très forte impression à Paris : « В Париже, в числе прочей молодежи, познакомился он и с англичанами, сильно тогда нахлынувшими в столицу мира. Уже в то время Тургенев отличался той физической силой, которую сохранил до старости. Посещая залу гимнастики, он в свою очередь стал вытягивать из стены машину, указывавшую по градусам силу каждого. Тургенев не токмо вытащил машину до последнего градуса, но совсем вырвал ее из стены. Англичане подхватили его на руки и понесли с триумфом »[137]. L'homme bon et bienveillant, Nikolaï Tourguéniev avait aussi un esprit très conservateur et tenait aux traditions. Ceci se répercutait non seulement sur sa vision du monde, mais aussi sur sa manière de s'habiller, de parler, de construire ses relations avec les membres de sa famille et les paysans.

On peut observer un certain nombre de similitudes dans les parcours des deux frères Tourguéniev, Sergueï et Nikolaï : issus de la même famille et donc du même milieu, ils avaient sûrement reçu une éducation identique, ils firent ensuite une carrière militaire dans le régiment des chevaliers-gardes, participèrent à la guerre de 1812. Néanmoins, si Sergueï Tourguéniev connut, à son retour de l'Europe, une sorte de révélation patriotique dont nous avons parlé plus haut, tout porte à croire que son frère Nikolaï ne connut pas le même changement de mentalité. L'« homme d'un autre âge », dit Athanase Feth de lui ; Nikolaï Tourguéniev tenait aux traditions nobiliaires, il n'appartenait pas comme son frère à la génération de ces jeunes Russes francisés à la recherche de leur vraie identité culturelle.

---

[136] Р.Б. Заборова, « Тургенев и его дядя Н.Н.Тургенев »// *Тургеневский сборник: материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, Т. 3, Издательство «Наука», Ленинградское отделение, Ленинград, 1967, с. 221.

[137] А.А. Фет, *Воспоминания*, сост. А. Тархова, Правда, Москва, 1983. Cité d'après Фет А.А., *Мои воспоминания*, http://az.lib.ru/f/fet_a_a/text_0170.shtml, consulté le 15 septembre 2012, à 11h16 : *Dans les milieux de la jeunesse parisienne, il fit connaissance avec des anglais, qui affluaient en masse à l'époque dans la Ville lumière. Tourguéniev se distinguait déjà alors par cette force physique qu'il conserva toute sa vie. Un jour qu'il se trouvait dans une salle de gymnastique, il se mit à tirer sur un appareil indiquant le niveau de force des sportifs sur une échelle graduée. Tourguéniev parvint non seulement à atteindre le niveau maximum, mais à complètement décrocher l'appareil du mur. Les anglais le soulevèrent et lui firent un triomphe.*

Après le mariage de Sergueï, Nikolaï se mit à la disposition des jeunes mariés pour les aider à gérer leurs multiples biens. Il s'occupa, souvent et volontiers, des enfants Tourguéniev qu'il aimait tendrement et qu'il considérait comme les siens. On sait que son rôle dans la famille Tourguéniev devint capital après la mort de Sergueï Tourguéniev en 1834, mais l'attachement réciproque que les enfants et l'oncle Nikolaï éprouvaient les uns envers les autres dates pratiquement de la naissance des enfants. Les lettres du jeune Ivan Tourguéniev à son oncle[138] sont pleines d'affection :

> Я слышал, что едешь в милицию. Дядя, я тебя не пущу: если поедешь, так обниму тебя, и тогда поезжай со мною или останься.[139]
>
> Скоро ли я перестану целовать тебя заочно: так мне хочется тебя самого крепко, крепко поцеловать.[140]
>
> Милый, милый дядя! Я долго думал, как начать, наконец решился: я тебя невыразимо люблю, люблю до бесконечности, одним словом, нельзя и написать на бумаге то, что я чувствую. Шаркнет ли кто в передней, я лечу туда: не почтальон; вот уже неделя, как нет мне совершенных радостей – я не получаю ни слова, ни привета, ничего. Ах, дядя, ты это не чувствуешь: каждый раз получаешь письма и не отвечаешь. Напиши мне хоть в мамашином письме два слова – и я весел.[141]

Toutes ces lettres se rapportent à la même période – ce sont les seules lettres de Tourguéniev enfant écrites à son oncle qui se soient conservées jusqu'à nos jours. Elles reflètent cependant des sentiments que Tourguéniev éprouvait réellement envers Nikolaï Tourguéniev, en dépit des violents différends qui les opposèrent plusieurs années plus tard[142]. Lorsque, en 1872,

---

[138] И.С. Тургенев, *Письма*, Том первый, 1831-1849, Издательство «Наука», Москва, 1982// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982, с. 119-130.

[139] Lettre à N. Tourguéniev, 26 mars (7 avril) 1831, Moscou : *J'ai entendu que tu allais dans la milice. Mon oncle, il n'en est pas question : si tu y vas, je vais tellement te serrer que soit nous y allons ensemble, soit tu restes ici.*

[140] Lettre à N. Tourguéniev, 30 mars (11 avril) 1831, Moscou : *Je viens bientôt cesser de t'embrasser à distance : j'ai tellement envie de t'embrasser fort, si fort.*

[141] Lettre à N. Tourguéniev, 3 (15) avril 1831, Moscou : *Cher, cher oncle ! J'ai longtemps cherché mes mots et je me suis finalement décidé : je t'aime indescriptiblement, je t'aime à l'infini, en un mot, il est impossible d'écrire sur papier ce que je ressens. Au moindre bruit de pas dans l'entrée, j'y fonce, espérant voir le facteur ; cela fait une semaine que je n'éprouve plus de joie. Pas un mot, pas un salut, rien. Ah, mon oncle, tu ne ressens pas cela : tu reçois chaque fois des lettres et n'y réponds pas. Ecris-moi ne fût-ce que deux mots dans la lettre de maman et je serai heureux.*

[142] Nikolaï Tourguéniev fut le gestionnaire des biens d'Ivan Tourguéniev entre 1853 et 1866. Très rapidement après l'engagement de son oncle, Tourguéniev fut mécontent de la manière dont celui-ci s'y prenait : lent, conservateur, opposé aux démarches entreprises par Tourguéniev qui cherchait à s'affranchir progressivement de son rôle du propriétaire des hommes, Nikolaï Tourguéniev non seulement ne multiplia pas les avoirs de son neveu mais, au contraire, l'appauvrit. En quittant Spasskoïé, Nikolaï Tourguéniev vola littéralement son neveu, en

Tourguéniev trouva son vieil oncle seul, aveugle, abandonné de tous, il ne put pas s'empêcher de s'exclamer dans une lettre à son frère Nikolaï : « Картина Н.Н.Тургенева, слепого, в больнице, возбудила во мне жалость... Все-таки я глубого любил его – и не могу я не дорожить *этим* прошедшим »[143]. Nous ne savons pas si l'oncle Nikolaï Tourguéniev était ce qu'on appelle un homme d'une grande culture. Il avait suivi des cours à domicile, tout comme ses autres frères et sœurs ; sa carrière de militaire l'emmena en Europe où il passa beaucoup de temps. C'est certainement de l'oncle Nikolaï que provient la passion d'Ivan Tourguéniev pour la chasse et la nature, ainsi que son goût pour l'équitation. Dans *Mémorial*, le document dans lequel Tourguéniev ne reprit que des moments les plus marquants de sa vie, sont mentionnés, dans le passage se rapportant à l'année 1835, le voyage à la campagne et la chasse en compagnie de son oncle Nikolaï et, par la suite et à plusieurs reprises, entre 1836 et 1845, plusieurs épisodes de chasse avec ses chiens préférés.

Une autre personne présente de manière permanente dans le quotidien de toute la famille Tourguéniev était Eudoxia Logrivova[144]. Camarade de pension et amie de longue date de Varvara Loutovinova, Eudoxia fut présente pratiquement dès la naissance d'Ivan. Plusieurs années plus tard, à l'âge de dix-sept ans, en écrivant quelques lignes autobiographiques – démarche inspirée par la lecture de Jean-Jacques Rousseau[145] - Ivan Tourguéniev se souvint d'un épisode remontant à sa petite enfance – précisément à l'époque que nous évoquons – lorsqu'il eut une importante montée de fièvre qui faillit l'emporter : « Меня воскресило тогда венгерское вино, и потому, может быть, я обожаю вино. Женщина, имевшая обо мне самые нежные попечения, была одна А.И.Л., которую я, несмотря на многие её не очень хорошие свойства, люблю до сих пор »[146]. Selon Nikolaï Tchernov, la personne à laquelle le jeune Tourguéniev faisait référence était Eudoxia Logrivova[147]. Eudoxia était appréciée de sa bienfaitrice pour sa loyauté, mais aussi parce qu'elle avait un certain goût pour les cancans et toutes sortes de médisances – les défauts auxquels faisait référence Tourguéniev. Les éléments biographiques dont disposent les chroniqueurs de l'histoire de la famille Tourguéniev à propos d'Eudoxia ne permettent pas de déterminer avec exactitude son profil

---

emportant avec lui une partie considérable du mobilier, et en encaissant les chèques en blanc que Tourguéniev lui avait confié en guise d'assurance dans le cas de sa mort.

[143] Lettre à N. Tourguéniev, 23 mars (4 avril) 1872, Paris : *L'image de N.N. Tourguéniev, aveugle, à l'hôpital, m'avait fait pitié… Je l'aimais tout de même profondément, et je ne peux pas ne pas chérir ce passé-là.*

[144] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 53.

[145] *Ibid.,* с. 53.

[146] *Ibid.,* с. 53 : *C'est le vin hongrois qui m'a ressuscité, voilà sans doute pourquoi j'adore le vin. La femme qui a eu le plus d'attentions à mon égard était une certaine A.I.L. que, en dépit de ses nombreux traits de caractère plutôt négatifs, j'aime encore aujourd'hui.*

[147] Le nom d'Eudoxia Logrivova en russe se lit : Avdotia Ivanovna Logrivova – A.I.L.

intellectuel. Elle devait être une roturière de province ayant reçu une éducation de base typique de la fin du XVIII[e] siècle. Régulièrement présente dans la maison des Tourguéniev, elle semble avoir surtout laissé, dans la mémoire de l'écrivain, une trace d'ordre affectif.

Voïn Goubatrev, le frère d'Eudoxia, était également un invité fréquent chez les Tourguéniev. « Voltairien, libre penseur de province » - c'est ainsi que Nikolaï Tchernov qualifie Goubarev dans son livre *Tourguéniev, le provincial* dont un chapitre[148] lui est consacré. Une autre source d'information importante sur la personnalité de Voïn Goubarev est les *Souvenirs de vie et de littérature* (*Литературные и житейские воспоминия*) d'Ivan Tourguéniev où l'écrivain dresse un portrait saisissant de cet homme hors du commun tombé dans l'oubli déjà de son vivant. Personnalité remarquable, ami, dans sa jeunesse, du poète Vassili Joukovski et du futur ministre et diplomate Dimitri Bloudov, Goubarev était proche des membres de la société littéraire *Arzamas* qui réunissait, entre 1815 et 1818 la fine fleur intellectuelle de l'époque : outre Joukovski et Bloudov mentionnés plus tôt, Alexandre Pouchkine, Alexandre Plechtcheïev, Konstantin Batiouchkov, Denis Davidov et beaucoup d'autres en firent partie. Selon le témoignage de Tourguéniev, Goubarev était, au sein de ce cercle, «представителем французской философии, скептического, Энциклопедистического элемента, рационализма, словом XVIII века»[149]. Il parlait couramment le français et connaissait par cœur toute l'œuvre de Voltaire qu'il idolâtrait. C'était un homme au physique plutôt ingrat, d'opinions tranchées et de nature aussi loyale que solitaire. « [...] склад его ума был чисто французский, дореволюционный, спешу прибавить»[150], précise Tourguéniev. Un détail important lorsqu'on essaie de comprendre les spécificités du cercle familial du jeune écrivain et de cerner la mentalité des personnes qui en faisaient partie.

Français, Allemands, Suisses… - précepteurs de la famille Tourguéniev

Hormis les membres de la famille – parents et enfants, oncles, amis proches de la famille Tourguéniev – la maison de Spasskoïé accueillait également, dès cette époque, alors que les enfants étaient encore petits, des bonnes et des précepteurs dont la fonction principale consistait à s'occuper de l'éducation des trois garçons Tourguéniev.

[148] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 64-67.
[149] И.С. Тургенев, « Гоголь »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том одиннадцатый, Москва, «Художественная литература», 1979, с. 302 : *Représentant de la philosophie française, du scepticisme, du courant encyclopédiste, du rationalisme, en un mot du XVIIIe siècle*.
[150] [...] *sa tournure d'esprit était purement française, prérévolutionnaire, dois-je m'empresser d'ajouter*.

Malgré le peu d'information et de documentation que nous possédons aujourd'hui concernant les différentes personnes engagées comme nourrices et gouverneurs des enfants dans la famille Tourguéniev, deux certitudes s'imposent à ce sujet. La première est que, dès leur naissance, les enfants furent d'abord confiés à des bonnes et des domestiques choisis parmi les serfs, et la deuxième est que cette situation ne dura pas très longtemps. En effet, les parents Tourguéniev, soucieux d'assurer à leur progéniture une éducation digne de leur rang, engagèrent rapidement des bonnes, des gouvernantes et des précepteurs d'origine étrangère. Selon Nikolaï Tchernov, dès leur naissance, les enfants étaient habitués à entendre des langues étrangères autour d'eux, en particulier le français[151]. Il ne devait pas être particulièrement difficile de trouver une nourrice francophone en ce début du XIX^{e} siècle en Russie, alors qu'un grand nombre d'immigrés français en tout genre sillonnaient les provinces russes à la recherche d'un emploi. En revanche, lorsque se posa la question de trouver un précepteur qualifié et possédant, de préférence, quelques recommandations, les choses durent se compliquer.

Il est pratiquement impossible d'établir, avec exactitude, une liste ne fût-ce qu'approximative de bonnes, de nounous, de maîtres et de précepteurs qui travaillèrent, à différents moments, chez les Tourguéniev. Il est tout à fait malaisé de découvrir leurs noms exacts, leurs origines ou encore leurs états de service. Ces informations ont été récoltées, petit à petit, par différents chercheurs, biographes de Tourguéniev. Nikolaï Tchernov mentionne par exemple, dans son livre *Tourguéniev, le provincial*, la famille des Kupferschmid, d'origine allemande : les parents et leur jeune fils. Mikhaïl Kupferschmid avait été engagé en tant que chef d'orchestre chez les Tourguéniev quelque temps avant le voyage européen de la famille en 1822-1823. Tchernov pense que l'épouse de Kupferschmid, Éléonore, fut pendant quelques années la bonne des enfants. La découverte de certains documents financiers, une lettre d'emprunt notamment, rédigée au nom de Éléonore Kupferschmid, «немецкой нации иностранке »[152], ainsi que la relation amicale et de confiance que les enfants Tourguéniev conservèrent avec cette famille pendant pratiquement toute leur vie, le confirment de manière indirecte[153]. On sait effectivement qu'Ivan Tourguéniev resta attaché aux Kupferschmid durant plusieurs dizaines d'années.

Le cas des Kupferschmid est sûrement un des plus avérés dans la biographie de Tourguéniev. Celui de tous les autres maîtres et précepteurs est bien plus difficile à confirmer. Nikolaï Tchernov, le seul, à notre connaissance, à avoir tenté d'établir quelles personnes

[151] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 55.
[152] *Une étrangère d'origine allemande.*
[153] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 55.

d'origine étrangère avaient travaillé dans la famille Tourguéniev, dit à ce sujet : « Учителей и гувернеров перебывало в семье множество. Встречались достойные и добрые, но были и совсем неспособные к учительскому ремеслу. Об этих наставниках, "швейцарцах и немцах" мало что известно »[154]. La source la plus sûre à ce jour reste, selon Tchernov, les notes d'un brouillon au sujet d'un cycle de récits dont peu furent finalement écrits : il s'agit des *Extraits des souvenirs – des miens et ceux des autres* (*Отрывки из воспоминаний – своих и чужих*) imaginés par Tourguéniev lors de son dernier séjour dans le village de Spasskoïé, en 1881. Certains récits de ce cycle devaient, si l'on en juge d'après lesdites notes, mettre en scène quelques anciens précepteurs de Tourguéniev dont Tchernov reprend la liste :

> Гувернер Д ю п а к э, француз-республиканец, аттестуется с явно негативным оттенком: "лгун и сожигание шмеля". Далее упоминается Р и к м а н. О нем всего три слова: "Музыкант. Гитара. Дозе". Еще об одном учителе своего детства Тургенев пишет: "Ш а а ф - восторженный мистик и пьяница". О М е й е р е сказано: "эльзасец - пудель - фехтовальщик". Имя следующего педагога Тургенев, очевидно, не смог сразу вспомнить, сделал только помету: "Немец - чтец Шиллера". Но в конце списка появляется характеристика некоего В а л л и э: "Презрительный фуфлыга - галка в клетке - драму придумать".[155]

Chaque nom est accompagné de deux ou trois traits, apparemment les plus saillants, qui caractérisaient, aux yeux de l'écrivain, chacun de ces « personnages ». Le sens de ces qualificatifs et de ces caractéristiques peut parfois sembler énigmatique. Heureusement, les témoignages écrits des amis et des connaissances d'Ivan Tourguéniev au sujet de certains de ces gouverneurs d'origine étrangère jettent un peu de lumière là-dessus. Les témoignages en question reposent sur les différents récits faits par l'écrivain à l'occasion d'une rencontre, d'un repas, d'une conversation amicale. Tourguéniev était, de l'avis de tous, un conteur de talent, il savait entretenir son entourage avec des récits aussi amusants que bien ficelés. Et, si l'on en croit les mémoires laissés par un nombre de ses contemporains dont Varvara Jitova[156] ou encore

---

[154] *Ibid.,* c. 60 : *La famille ne manquait ni d'enseignants ni de gouvernants. Certains étaient bons et méritants, d'autres, en revanche, n'avaient aucune disposition pour le métier de pédagogue. On sait peu de choses de ces précepteurs « allemands et suisses ».*

[155] *Ibid.,* c. 61 : *Les noms des enseignants inscrits pour une de ces études sont accompagnés de brèves caractéristiques compréhensibles uniquement à l'auteur. Le gouverneur Dupaquet, un français républicain, est ainsi estampillé négativement : « menteur et crémation de bourdon ». Vient ensuite Rickman, avec trois mots à peine : « Musicien. Guitare. Doze ». Sur un autre enseignant de son enfance Tourguéniev écrit : « Shaaf - mystique exalté et alcoolique ». Au sujet de Meier : « Alsacien – Caniche – Escrimeur ». Pour un autre pédagogue dont Tourguéniev avez visiblement oublié le nom, une seule remarque en marge : « Allemand – Récitant de Schiller ». À la fin de la liste apparaît la description d'un certain Vallier : « Méprisant pique-assiette – Choucas en cage – inventer un drame ».*

[156] В.Н. Житова, *op. cit.*, с. 31.

Edmond de Goncourt[157], les anciens précepteurs de la famille Tourguéniev se trouvaient parfois au centre de ces récits, tant leurs histoires semblaient remarquables, voire fascinantes aux yeux de l'écrivain. L'exemple le plus connu est certainement celui de ce gouverneur d'origine allemande, Vallier, qui parlait très mal russe, mais qui initia les enfants Tourguéniev à la littérature allemande. Il arriva chez les Tourguéniev accompagné d'un choucas qu'il transportait dans une cage, ce qui ne tarda pas à épater les gens de maison ; ils accoururent rapidement pour contempler ce drôle d'Allemand, qui avait l'air de prendre à cœur le confort d'un oiseau tout à fait ordinaire et dont les compères peuplaient abondamment le jardin entourant la maison. On suppose que les gens de la maison ne furent pas les seuls à être subjugués par l'étrange Allemand puisque cette image traversa les années dans la mémoire de l'écrivain pour émerger dans un de ses récits oraux plus tard.

S'il est vrai que les caractéristiques dont Tourguéniev accompagna les noms de ses anciens gouverneurs dans ses notes restent pour nous énigmatiques dans la plupart des cas, le peu d'éléments qui sont mentionnés au sujet de chacun d'entre eux met en évidence l'originalité visiblement propre à toutes ces personnes : incinération d'un bourdon associée à l'un d'entre eux, penchant pour le mysticisme à l'autre, caniche, escrime, choucas… Cela nous révèle à quel point beaucoup d'entre eux devaient sembler singuliers aux yeux du jeune Tourguéniev.

La farandole des gouverneurs et des précepteurs étrangers semble constituer une sorte de caste, une catégorie à part qui faisait partie de tout un univers, celui d'un enfant à la découverte de la diversité de ce monde qu'il représenterait plus tard dans ses œuvres. Car la figure du précepteur étranger trouva, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, sa place dans l'œuvre d'Ivan Tourguéniev, et ce dès ses débuts littéraires. Dans la pièce *Demoiselle de compagnie* ainsi que dans le roman *Deux Générations* qui en découla[158], Tourguéniev mit en scène un émigré français appelé Dessert[159], ancien précepteur des enfants de la riche maîtresse de maison. À en juger par le plan de ce roman – le seul à avoir subsisté jusqu'à nos jours – il s'agit d'un personnage secondaire. Cependant les personnes qui purent en lire le brouillon, parmi lesquelles Sergueï Aksakov, jugèrent que le vieux Français était une des figures les plus réussies parmi les personnages secondaires[160]. Un personnage du même nom réapparaît également dans

[157] Эдмон де Гонкур, « Из дневника »// *И.С.Тургенев в воспоминаниях современников*, Т.2, *op.cit.*, с. 266.
[158] Les deux œuvres ne furent jamais achevées mais le manuscrit des notes concernant la première ainsi que les témoignages des amis de Tourguéniev qui lurent le brouillon du second témoignent de la parenté des deux œuvres et permettent d'établir l'ensemble de personnages qui devaient y figurer (dans le cas de *Demoiselle de compagnie*) et qui y figurèrent (*Deux générations*).
[159] *« M-r Dessert, 1775. 60 ans. (F.) Français, ancien précepteur de Dimitri »*, indique la liste de personnages des *Deux générations*. Cité d'après *Из парижского архива И.С. Тургенева*, Книга первая, Издательство «Наука», Москва, 1964, с. 45.
[160] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 62.

l'« Étrange histoire », écrite pourtant plusieurs années plus tard, en 1869. Le protagoniste du récit et aussi le narrateur, M. Kh., de passage dans la ville de T., fait l'expérience d'une sorte de séance du spiritisme. Lors de ladite séance, il est demandé à Monsieur Kh. de penser à une personne défunte de son entourage : il s'agissait de tester les capacités mystiques d'un certain Vassili qui possède le don de faire apparaître les morts ; le choix du M. Kh. se porte rapidement sur son ancien précepteur, M. Dessert :

> После довольно долгих колебаний я остановился наконец на одном давно умершем старичке, французе, бывшем моем гувернере. Я выбрал именно его не потому, чтобы чувствовал особенное к нему влечение; но вся фигура его была так оригинальна, так не походила на современные фигуры, что подделаться под нее было совершенно невозможно. Он имел огромную голову, зачесанные назад пушистые белые волосы, густые черные брови, крючковатый нос и две большие бородавки лилового цвета посредине лба, носил зеленый фрак с медными гладкими пуговицами, полосатый жилет со стоячим воротником, жабо и манжетки. «Коли он мне моего старика Дессера покажет, — подумал я, — ну, надо будет согласиться, что он колдун! »[161]

Dans la pièce *Un mois à la campagne*, écrite par Tourguéniev en 1848 – 1850, apparaît le personnage d'Adam Shaaf, précepteur d'origine allemande, visiblement également inspiré de l'un des anciens précepteurs de Tourguéniev. "Шааф - восторженный мистик и пьяница"[162], décrivait Tourguéniev celui qui servit, plus tard, de prototype au gouverneur employé par la famille Islaev dans *Un mois à la campagne*. L'inspiration fut visiblement très partielle car, ainsi que nous aurons l'occasion de l'examiner dans un des chapitres suivants, cette description ne correspond que très peu à la caractéristique que Tourguéniev donnait à son ancien précepteur dans la note citée ci-dessus. À peu près à la même époque, Tourguéniev écrivit également le « Le Journal d'un homme de trop » où apparaît brièvement un certain Monsieur Rickman, le précepteur allemand du narrateur – un autre cas d'emprunt de nom de l'un de ses anciens professeurs pour ses personnages.

---

[161] *Après une assez longue méditation, mon choix s'arrêta sur un vieillard mort depuis longtemps, un Français qui avait été mon précepteur. Ce n'était pas une attraction particulière pour le personnage qui me le fit choisir ; mais c'était une figure originale, n'ayant aucun rapport avec celles de ce temps-ci, et qu'il était impossible de contrefaire. Il avait une tête énorme, entourée de cheveux touffus, blancs, peignés en arrière, avec d'épais sourcils noirs, un nez crochu et deux verrues lilas au milieu du front. Il portait un habit vert à boutons de métal poli, un gilet rayé à revers droits, un jabot et des manchettes. « S'il me montre mon vieux Dessert, me disais-je, je conviendrai qu'il est réellement sorcier ».*

[162] *Shaaf - mystique exalté et alcoolique.*

Les serfs des Tourguéniev : le lien de l'écrivain avec l'univers des paysans russes

Dans la mesure où nous essayons de comprendre le contexte dans lequel le jeune Ivan Tourguéniev découvrait le monde dès sa petite enfance, un élément en particulier n'est pas à perdre de vue, car sans lui le tableau ne serait pas complet. Les parents, leurs amis, d'autres membres de la famille, les bonnes et les précepteurs ne constituaient pas l'unique entourage des enfants Tourguéniev. On peut même dire que toutes ces personnes ne constituaient qu'une petite – quoique importante – partie de celui-ci. Comme nous l'avons mentionné plus haut, le domaine de Spasskoïé était grand et abritait une soixantaine de familles de serfs qui travaillaient dans la maison, s'occupaient du jardin et effectuaient, chacun à son poste, des tâches indispensables au bon fonctionnement du domaine. Tourguéniev côtoya tous ces gens de maison et ces serfs dès son plus jeune âge, ils faisaient partie de son entourage immédiat et avaient, à ce titre, un impact direct sur la façon dont évoluait la perception du monde du jeune *bartchouk* : « Мальчиком Иван Тургенев познавал окружение не только от учителей, или от общения с родителями и соседями. Он наблюдал каждодневный труд мужика, дворового мастера, садовника, конюха. Он видел, что делается на экипажном дворе, в столярном флигеле, у портных и ткачей, живших рядом в людской избе, разделенной на семейные чуланы. Он бывал в кузнице, на птичьем дворе, на пасеке. Слушал рассказы егерей, старых слуг, помнивших прежнее время. Знал как складываются их судьбы »[163].

Qui étaient ces paysans qui accompagnèrent, d'une manière ou d'une autre, les premiers pas, les premiers jeux et les premiers apprentissages du futur écrivain ? L'identité de beaucoup d'entre eux restera sans doute inconnue à jamais, d'autres ont déjà attiré l'attention des biographes de Tourguéniev, en premier lieu Nikolaï Tchernov et Boris Bogdanov.

Des familles entières servaient les Tourguéniev : des dynasties de serviteurs qui consacrèrent leur vie – servage oblige – à la famille et à la maison de leurs propriétaires : les Lobanov, les Toboleïev, les Sérébriakov et tant d'autres. Mais le petit Ivan Tourguéniev, qui grandit avec les enfants de ces serfs et partagea une multitude d'expériences avec eux, ne les voyait sûrement pas comme faisant partie de sa propriété, de ses avoirs : sinon nous n'aurions sans doute pas vu naître les *Mémoires d'un chasseur* ni « Moumou » ni d'autres nouvelles qui, de manière artistique et détournée, certes, dénoncent les horreurs du servage.

---

[163] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 52 : *Petit garçon, Ivan Tourguéniev apprit à connaître son entourage non seulement par ses professeurs, ses parents ou les voisins. Il observait le labeur quotidien du moujik, du portier, du jardinier, du palefrenier. Il voyait les activités du hangar à voitures, de l'atelier du menuisier et de ceux des tailleurs et des tisserands qui vivaient à côté dans une isba compartimentée entre les familles. Il connaissait la forge, la basse-cour, les ruches. Il écoutait les récits des chasseurs et des vieux domestiques qui parlaient du temps jadis. Il connaissait les détails de leur vie.*

À défaut de pouvoir aborder, dans le cadre de ce travail, le cas de toutes ces familles de serfs ayant appartenu aux Tourguéniev ou ayant travaillé pour eux, et ayant donc entouré l'écrivain durant toute sa vie depuis son enfance, nous essayerons de mentionner ne fût-ce que les figures les plus remarquables qui en firent partie.

Parmi les serviteurs des Tourguéniev qui furent sans doute le plus souvent mentionnés par les biographes de Tourguéniev figure Fedor Lobanov. La famille Lobanov était au service des Tourguéniev depuis le début du XVIII[e] siècle[164] ; les grands-parents, les parents, les frères et les sœurs ainsi que les cousins de Fedor Lobanov servirent les Tourguéniev. Fedor Lobanov grandit avec l'écrivain, partagea sûrement ses jeux et ses apprentissages[165]. Décrit par ses contemporains[166] comme un homme intelligent et même cultivé (on sait qu'il écrivait des poèmes et parlait français), il était l'exemple même du serviteur de bonne maison, toujours bien apprêté et serviable. Fedor Lobanov fit toute usa carrière dans la famille Tourguéniev : d'abord, occasionnellement, dans son jeune âge, en tant que valet de chambre de Sergueï Tourguéniev, ensuite, devenu grand, il fut 'promu' secrétaire de Varvara Loutovinova et, encore plus tard, après la mort de cette dernière, il devint homme de confiance de Tourguéniev lui-même.

Un autre serf, ami d'enfance et de jeunesse de Tourguéniev, s'appelait Porphyre Koudriachov. Tourguéniev connaissait Porphyre depuis l'enfance. En 1838, Koudriachov fut chargé d'accompagner son jeune maître en Allemagne. « Maître » est sûrement un qualificatif bien trop pompeux pour qualifier la relation qui unissait Ivan Tourguéniev et Porphyre Koudriachov car Tourguéniev ne considérait pas Porphyre comme un serviteur mais plutôt comme son compagnon de voyage. Ils vécurent ensemble bien des péripéties en Allemagne : le fameux incendie sur le bateau qui les transportait à Lübeck, la perte de tous les bagages, l'installation et la vie dans un pays étranger où ils partagèrent le quotidien. En Allemagne, le jeune serf Porphyre Koudriachov apprit l'allemand et fréquenta, à Berlin, les cours de médecine, ce qui lui permit de devenir, par la suite, médecin de famille des Tourguéniev. Plus tard, Tourguéniev représentera son ancien camarade et valet sous les traits de Kharyton, médecin de famille dans « Moumou ».

Le jeune serf Léon Sérébriakov joua un rôle particulièrement important dans l'éveil d'Ivan Tourguéniev, car c'est lui qui initia son jeune maître à la lecture en russe. Tourguéniev conta, plusieurs années plus tard, un épisode relatif à son enfance et devenu célèbre depuis lors :

---

[164] *Ibid.,* c. 91.

[165] Les enfants de certains serfs avaient le privilège d'assister aux cours donnés aux enfants de leurs maîtres, ils pouvaient ainsi apprendre à lire et à écrire – première exigence de Varvara Loutovinova envers ses gens de maison – ainsi qu'à parler les langues étrangères.

[166] В.Н. Колонтаева, « Воспоминания о селе Спасском »// *Исторический вестник*, 1885, №10, с. 50.

celui du raid nocturne dans la bibliothèque familiale en compagnie d'un camarade parmi les serfs mentionnés plus haut. Après de nombreuses recherches effectuées afin d'établir l'identité dudit camarade, les biographes de Tourguéniev arrivèrent à la conclusion qu'il s'agissait bel et bien de Léon Sérébriakov[167]. Ce fut lui aussi, le lecteur passionné des poèmes de Kheraskov dont Tourguéniev parle dans une de ses lettres datant du septembre 1840 :

> О «Россияда»! и о Херасков! Какими наслаждениями я вам обязан! Мы с Леоном уходили каждый день в сад, в беседку на берегу пруда и там читали – и как читали! или правильнее: он читал – и как читал! сперва каждый стих скороговоркой, так себе – начерно; потом с ударением, с напряжением и с чувством – набело. Немного пестро – но приятно. Я слушал – мало! внимал – мало! обращался весь в слух – мало! – и классически: пожирал – всё мало! глотал – всё еще мало! давился – хорошо.[168]

La figure de Léon Sérébriakov sera immortalisée par Tourguéniev dans « Pounine et Babourine », dans l'épisode où Pounine lit la *Rossiade* au jeune hobereau Pierre. La vie et la « carrière » de Léon chez les Tourguéniev se terminèrent de manière dramatique. Lorsque Léon avait vingt ans, Varvara Loutovinova fit de lui son secrétaire. Un jour Léon dut faire quelque chose qui déplut à sa maîtresse et il se trouva enrôlé dans l'armée. Léon Sérébriakov mourut en combattant quelque part dans le Caucase.

Semen Toboleïev, un autre camarade de jeu de Tourguéniev et son camarade de classe, tout comme Fedor Lobanov, fut, dans sa jeunesse, valet de chambre d'Ivan Tourguéniev, avant d'être promu, un peu plus tard, « chef du personnel » dans la maison de Varvara Loutovinova. Quoique fils et petit-fils de serfs, Semen Toboleïev avait un caractère bien trempé : ce fut bien lui qui, afin de dénoncer le despotisme de sa maîtresse, lui présenta, lorsqu'elle lui reprocha de ne pas lui apporter de l'eau suffisamment bonne pour sa consommation, le même verre d'eau plusieurs fois d'affilée ; le geste lui valut une rétrogradation au poste du concierge[169]. Parmi les nombreux frères et sœurs de Semen Toboleïev, nous mentionnerons particulièrement son frère Dimitri, un garçon éduqué et non dépourvu de talent : Dimitri parlait français et excellait dans le dessin. Son efficacité et sa compétence lui permirent de faire par la suite, une fois libéré du

---

[167] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 89.

[168] Lettre à M. Bakounine et à A. Efrémov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad *: Ô, la « Rossiade » ! et ô ! Kheraskov ! Vous m'avez offert des moments inoubliables ! Léon et moi, nous nous retirions tous les jours dans le jardin, dans le kiosque au bord de l'étang pour lire. Ah ! nos lectures, ou plutôt, les lectures de Léon – et quelles lectures ! D'abord, chaque strophe à voix basse, en virlangue, pour s'entraîner. Ensuite, plus fort, avec la verve et la passion – pour de vrai. C'était un peu pompeux mais agréable. J'écoutais – non ! je savourais ! – non ! j'étais tout ouïe ! – non ! je dévorais, comme on dit – non ! toujours pas le bon mot ! j'avalais – toujours pas ! – j'absorbais jusqu'à m'en étrangler – voilà le bon mot.*

[169] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 92.

servage, une carrière de valet de chambre parfait : il servit d'abord Tourguéniev lui-même, et travailla dans la maison de Vassili Botkine, homme de lettres et ami de Tourguéniev.

Il est difficile, voire impossible, d'imaginer les œuvres d'Ivan Tourguéniev sans les personnages, certes secondaires, mais néanmoins indispensables, de serviteurs, de forestiers, de cochers, de gérants ou encore de simples paysans dont l'écrivain créa toute une galerie de portraits : Onissime, le serviteur de Pétouchkov dans le récit éponyme, Téréntievna dans le « Le Journal d'un homme de trop », les gens de maison de la vieille barynia fantasque et despotique qui constituent la quasi majorité de l'ensemble des personnages de « Moumou », sans parler des *Mémoires d'un chasseur* qui en comptent un certain nombre.

Les figures des paysans-serfs dans les œuvres de Tourguéniev semblent si réalistes et si vivants ; ils se présentent devant le lecteur presque en chair et en os : seul l'art serait-il capable de créer des personnages comme Guérassime ou encore Le Putois et ami Kalinytch ? Possible, mais dans le cas de Tourguéniev, nous savons avec certitude que ces portraits si vivants des paysans furent suggérés à l'écrivain par la vie elle-même. Un des anciens serfs de Tourguéniev, Adralione Zamiatine qui, après sa libération, devint maître d'école dans son village natal, se souvenait au sujet des prototypes des personnages des récits des *Mémoires d'un chasseur* : « Бабушка и мама говорили мне, что почти все лица, упоминаемые в «Записках», не выдуманные, а списанные с живых людей, даже имена их настоящие: был Ермолай и даже его Валетка, была действительно собака Тургенева, Дианка, был Бирюк, которого в лесу убили свои же крестьяне, был Яшка-турченок – сын пленной турчанки. Даже я лично знал одного тургеневского героя, именно Сучка, Антона, переименованного барынею Варварой Петровной из Козьмы »[170].

Nikolaï Tchernov avait donc raison lorsqu'il écrivit : « Когда заходит речь о крепостной и наёмной прислуге, спутниках и эпизодических лицах в произведениях Тургенева, мы должны давать себе отчет в том, что это тоже часть его творческого космоса»[171]. Ces figures faisaient partie de l'univers littéraire de Tourguéniev comme elles avaient fait partie de sa vie auparavant. Depuis son plus jeune âge, Tourguéniev était entouré

[170] В.А. Громов, « Из воспоминаний крестьян о Тургеневе » // *Тургеневский сборник: материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, Т. 2, Издательство «Наука», Ленинградское отделение, Ленинград, 1967, с. 298, 299 : *Ma grand-mère et ma mère me disait que pratiquement tous les personnages des « Mémoires d'un chasseur » ne sont pas inventés mais inspirés par des personnes ayant existé pour de vrai. L'écrivain conserva jusqu'à leurs noms. Ils vécurent tous : Ermolaï et même son chien Valetka, celui aussi de Tourguéniev, Diane, Biriouk l'Ermite exista aussi, et il fut tué dans la forêt par les paysans de son village. Il y a eu Jakob le Turc, fils d'une prisonnière turque. Je connus personnellement un des prototypes tourguénieviens, Kozma que Varvara Petrovna rénomma Anton et que tout le monde appelait Soutchok.*

[171] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 87 : *Quand il est question de serfs et de domestiques, compagnons et personnages épisodiques dans les œuvres de Tourguéniev, nous devons garder à l'esprit que tout cela fait aussi partie de son univers de création.*

de ces gens simples, dont beaucoup resteront anonymes mais dont le rôle fut si important dans sa vie : les nourrices et les serviteurs qui le bercèrent et prirent soin de lui dans son enfance, les paysans qui accompagnèrent l'écrivain dans ses pérégrinations giboyeuses, sans oublier les valets de chambre qui travaillèrent pour Tourguéniev à différents moments de sa vie, partagèrent son quotidien en Russie et à l'étranger et prirent soin de lui à chaque instant de sa vie.

Premier bilan : univers culturel mixte de l'enfance tourguénievienne

On peut dire que, dans son enfance, Ivan Tourguéniev évolua dans un univers très varié du point de vue culturel. Après les évènements de 1812, le clivage identitaire de la société russe était sur le point d'atteindre le seuil critique au-delà duquel naît le questionnement, parmi les membres pensants de la société, sur sa véritable appartenance culturelle ainsi que sur le chemin qu'elle est appelée à suivre. Tous ces changements sont sur le point de s'amorcer lorsque le futur écrivain naît en octobre 1818. Encore quelques années, et plus rien n'arrêtera la quête identitaire massive de la noblesse russe. En attendant, tout petit, Tourguéniev est déjà témoin de la manière dont les deux espaces culturels – le monde russe et le monde européen – s'opposent et se superposent dans la vie de tous les jours.

Le cercle familial de Tourguéniev – ses parents et leurs proches, leurs amis – vivait dans l'esprit de l'époque, c'est-à-dire à cheval entre deux cultures dont la composante européenne était clairement dominante. Porteurs d'un système de valeurs dont la plupart étaient encore ancrées dans une autre époque, celle des Lumières françaises et européennes, les proches de Tourguéniev, à l'exception peut-être, dans une certaine mesure, de son père, cherchaient à donner au futur écrivain une éducation conforme aux meilleures traditions de leur temps, c'est-à-dire une éducation à orientation européenne. Sergueï Tourguéniev, quant à lui, sans déroger pour autant aux traditions éducatives nobiliaires propres à son époque, semble s'orienter davantage, à la suite des expériences qu'il avait vécues lors de la guerre de 1812, vers la tendance identitaire et culturelle nouvelle, qui sera dominante parmi les membres de la noblesse russe pensante tout au long du XIX^{e} siècle. Cela ne veut pas dire qu'il s'identifiait comme un héraut de cette nouvelle évolution ; il suivait ce chemin de manière presque intuitive, en insistant auprès de ses fils sur l'importance, notamment, de perfectionner la maîtrise de leur langue maternelle.

D'emblée, Ivan Tourguéniev fut donc amené à découvrir deux aires culturelles à la fois. Cette tendance était certainement renforcée par la présence, dans la maison des Tourguéniev,

des précepteurs étrangers chargés de l'éducation des enfants. Ces Allemands, Suisses ou encore Français, d'un côté, entrouvraient devant le petit garçon la porte à l'authentique culture européenne par la langue dans laquelle ils s'adressaient à lui, par les lectures qu'ils lui faisaient faire et par les différentes matières qu'ils lui enseignaient, mais d'un autre côté, leur originalité voire leur étrangeté ne cadrait pas avec le monde extérieur que ce même petit garçon voyait une fois sorti de la salle de cours.

Le « monde extérieur », c'étaient les paysans-serfs de la famille Tourguéniev dont le parler ne ressemblait en rien à ce que le futur écrivain pouvait entendre à la maison ou lire dans les livres. Leurs chants, leurs traditions et leurs histoires berçaient son jeune esprit et nourrissaient son imagination. Ses camarades serfs, dont les jeux et la présence accompagnèrent son enfance, lui firent certainement découvrir davantage encore l'essence de la vie et de la culture russe.

2. LES « UNIVERSITÉS » D'IVAN TOURGUÉNIEV

La langue, les premières notions des règles de communication propres à son milieu, la manière d'organiser le temps et l'espace, un mode de vie particulier – voici les éléments qu'un être humain assimile durant les premières années de sa vie au sein du cocon familial, tout comme il développe sa première représentation du monde, très locale puisqu'elle se limite à son horizon familial. Les fondements de l'univers mental de chaque individu se forment également durant cette période : goûts alimentaires, préférences pour tel ou tel paysage, chansons, comptines, contes, *etc*. Tout cela constitue la partie la plus « affective » de notre identité, pour reprendre le terme utilisé par Todorov pour qualifier le phénomène[172]. Mais le moment venu, l'horizon mental de l'enfant s'élargit : celui-ci va à l'école où il acquiert, aux côtés d'autres enfants appartenant au même groupe culturel et selon les traditions éducatives du moment, des connaissances fondamentales en matière d'histoire, de littérature, de sciences. La maîtrise de la langue commune et de l'ensemble des savoirs propres au groupe humain auquel la personne appartient constituent ce qu'on appelle la « culture essentielle » de chaque être humain. Tzvetan Todorov qui, dans *La Peur des barbares*, emprunte ce terme aux *Fondements de la morale* de Marcel Conche, définit la « culture essentielle » comme étant une « […] maîtrise des codes communs qui permettent de comprendre le monde et de s'adresser à autrui

[172] Tzvetan Todorov, *op. cit.,* p. 85.

– culture de base sur laquelle se greffent les savoirs propres aux différents domaines de l'esprit, art ou science, religion ou philosophie »[173]. Ces codes sont donnés d'avance, car ils sont véhiculés par le groupe qui encadre cette partie d'apprentissage de l'enfant.

Dans ce qui suivra, nous tenteront de déterminer la manière dont l'univers intellectuel du jeune Ivan Tourguéniev évolua tout au long de ses apprentissages. Le but n'étant pas de le cerner de manière parfaitement exhaustive – un tel objectif serait irréalisable en raison du caractère incomplet de renseignements concernant cette question -, nous essayerons de comprendre les grandes lignes de la trajectoire éducative suivie par Ivan Tourguéniev dans son enfance et dans sa jeunesse et de cerner la manière dont elle influença, d'une manière ou d'une autre, l'évolution de l'identité culturelle de l'écrivain.

Les cours à domicile chez les Tourguéniev : un programme sérieux et diversifié

Ivan Tourguéniev fut considéré par ses contemporains comme l'une des personnes les plus cultivées de son temps : outre son statut d'un écrivain de réputation internationale, il parlait couramment plusieurs langues étrangères ; il lisait énormément et était toujours au fait de toutes les nouveautés littéraires russes et européennes ; les classiques de la littérature mondiale n'avaient pas de secret pour lui ; c'était un véritable mélomane et, à défaut d'être musicien, il savait apprécier une œuvre musicale en véritable expert tout comme il pouvait admirer une œuvre picturale sinon en connaisseur, du moins en amateur éclairé. Ses lettres tout comme ses œuvres portent la trace de sa grande culture : elles sont remplies de références – directes et indirectes – aux œuvres musicales, artistiques et littéraires majeures de tous les temps et de toutes les cultures ; les noms d'hommes de lettres, de philosophes, de musiciens, d'artistes du monde entier y surgissent sans cesse.

La grande culture d'Ivan Tourguéniev tient au fait que, toute sa vie durant, il ne cessa de s'instruire : le besoin d'approfondir constamment la connaissance du monde qui l'entourait, ainsi que celle de la nature humaine en général, se forma chez lui très tôt, dès l'enfance. En cela, il suivait sans doute l'exemple de ses parents et notamment de sa mère, Varvara Loutovinova, qui s'il l'on en juge d'après sa correspondance[174], trouvait toujours un peu de temps parmi ses occupations pour lire et pour s'instruire.

---

[173] *Ibid*.

[174] *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт—Петербург, 2009, с. 549, 563, 580, 581.

Plus haut, nous avons vu que l'instruction des enfants de la famille Tourguéniev fit l'objet de tous les soins dès leur plus jeune âge. Il nous serait bien sûr difficile de dresser un tableau complet de la manière dont les garçons furent encadrés au début de leurs études, à domicile, tant les sources documentaires relatives à l'enfance d'Ivan Tourguéniev sont peu nombreuses. On peut affirmer néanmoins, à la lumière des éléments examinés précédemment, que, premièrement, l'éducation que les parents Tourguéniev cherchèrent à donner à leurs enfants correspondait parfaitement aux idéaux de l'époque en la matière : une éducation à orientation européenne mais dans laquelle la langue russe trouvait sa place dans le programme de cours des enfants. Deuxièmement, on peut juger du sérieux de cet enseignement dispensé à domicile chez les Tourguéniev grâce à quelques lettres écrites par Ivan Tourguéniev à son oncle Nikolaï Tourguéniev au printemps de l'année 1831[175]. Il est vrai que les lettres en question se rapportent à une époque où la famille était déjà établie à Moscou. Elles permettent néanmoins de constater l'excellente organisation du programme de cours dispensés par les différents professeurs chez les Tourguéniev en automne 1830 et en hivers 1830-1831, alors que les enfants ne fréquentaient aucun établissement scolaire précis[176].

Les enfants de la famille Tourguéniev étaient habitués, dès leur plus jeune âge, à rédiger leurs lettres sous forme de journal où ils devaient noter, en détail, de quoi leurs journées étaient faites. Ainsi, à travers ces quelques lettres qui, chronologiquement, couvrent une quinzaine de jours de la vie du jeune Tourguéniev âgé de treize ans en 1831, nous découvrons que ses journées étaient rythmées principalement par les différents cours qu'il suivait à l'époque à domicile tous les jours de la semaine à l'exception du dimanche et des jours fériés.

Les matières qu'on enseignait aux enfants semblent avoir été réparties de manière homogène : les sciences exactes, les cours de langues modernes et anciennes, la pratique des arts y tenaient une place à peu près égale. Trois fois par semaine avaient lieu les cours de mathématiques, trois fois – les cours de russe, de géographie et d'histoire (réunis en un seul cours car assurés par le même professeur – Dimitri Doubenski), deux fois – les cours d'allemand, même quantité d'heures pour le français, le latin, le dessin et la musique, et un cours par semaine de danse. Les précisions apportées par le jeune Ivan Tourguéniev dans ses lettres concernant les matières enseignées ainsi que les différentes références faites par le jeune garçon aux œuvres qu'il avait étudiées ou lues, aux différentes activités auxquelles il participait,

[175] И.С. Тургенев, *Письма*, Том первый, 1831-1849, Издательство «Наука», Москва, 1982// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, *op.cit.*, с. 119-130.
[176] Durant cette période, une épidémie de choléra faisait rage à Moscou, contraignant les enfants de rester à la maison (Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев, op. cit.,* с. 196).

etc. sont révélatrices quant aux priorités établies par les parents Tourguéniev dans le processus d'éducation de leurs enfants. À travers les lettres dont il est question ici, nous découvrons, par exemple, que le jeune garçon fréquentait les bals pour enfants[177] dont l'organisation était très courante à l'époque et où il s'exerçait au quadrille, à la galopade, à la mazurka et à l'écossaise – danses françaises et européennes, soit remarqué en passant, sans doute apprises au préalable dans le cadre des cours de danse dispensés chez les Tourguéniev par Lobanov, un artiste du *Bolchoï*. Nous constatons également qu'à l'âge de treize ans, le futur écrivain appréciait déjà la lecture : lesdites cinq lettres contiennent de nombreuses références aux lectures faites par le garçon qui, au détour d'une phrase, cite tantôt Pouchkine[178], Krylov[179], Joukovski[180] dont il avait appris les poèmes dans le cadre du cours de rhétorique russe, tantôt Mirabeau dont un des discours appris et analysé lors du cours de français le mit en émoi (« Читая сию речь, я восхищался до такой степени, что нельзя выразить»[181], confia-t-il à son correspondant à ce propos) ou encore Schiller[182]. Durant toute sa vie, Tourguéniev conserva l'habitude d'agrémenter son propos épistolaire d'illustrations poétiques tirées des œuvres littéraires du monde entier – chose qu'il lui était facile de faire étant donné l'immense culture générale que tous ses contemporains sans exception attestent dans leurs souvenirs sur lui. Dans son programme de cours, les exercices de rhétorique et de grammaire russes côtoyaient les dissertations en français ; l'exercice de traduction de l'allemand cédait la place à l'étude de l'histoire des Francs et de l'Empire romain oriental ainsi que de la géographie de la Turquie et de l'Asie. Les cours de la langue latine dispensés par Grigori Chtchourovski était régulièrement agrémentés, selon les témoignages d'Ivan Tourguéniev, par les digressions d'ordre philosophique qui visaient à initier le garçon à cette science très européenne à l'époque : « [...] был латинский учитель: толковал урок, написал очень хорошо, и начались рассуждения о медицине, о натуре, о философии; словом, г-н Щуровский есть философ»[183].

Le plurilinguisme qui baignait l'enfance de Tourguéniev et les apprentissages diversifiés et axés sur les horizons culturellement différents (malgré une orientation clairement européenne) favorisaient la formation d'une culture essentielle spécifique – russo-européenne

[177] Lettre à N. Tourguéniev, 22 mars (3 avril) 1831, Moscou.
[178] Lettre à N. Tourguéniev, 22 mars (3 avril) 1831, Moscou et celle à N. Tourguéniev, 27 mars (8 avril) 1831, Moscou.
[179] Lettre à N. Tourguéniev, 23 mars (4 avril) 1831, Moscou.
[180] Lettre à N. Tourguéniev, 29 mars (10 avril) 1831, Moscou.
[181] Lettre à N. Tourguéniev, 31 mars (12 avril) 1831, Moscou. : *Lorsque je lisais le discours en question, je fus pris d'un émoi que j'aurais du mal à décrire avec des mots.*
[182] Lettre à N. Tourguéniev, 2 (14) avril 1831, Moscou.
[183] Lettre à N. Tourguéniev, 4 (16) avril 1831, Moscou : [...] *ensuite le professeur de latin est venu, il a donné le cours, il m'a mis la note «très bien» ; s'ensuivaient alors des considérations sur la médecine, la nature, la philosophie ; bref, monsieur Chtchourovsky est un philosophe*.

– chez le futur écrivain. De plus, les deux composantes de celle-ci trouvaient une sorte de prolongation dans la vie de tous les jours du jeune garçon, et plus précisément dans son entourage, les différentes personnes, autres que les membres de sa famille et les amis des parents. La présence de simples paysans russes, serfs de ses parents, qui entouraient Tourguéniev dès sa petite enfance, les traditions qu'ils véhiculaient, le folklore dont ils étaient porteurs et auquel Tourguéniev put s'initier dès le jeune âge, servirent de point d'ancrage de la mentalité du jeune *bartchouk* dans la réalité russe. De l'autre côté de l'échelle des influences que Tourguéniev avait subi dans sa jeunesse, se trouvent les représentants de la culture européenne – les précepteurs et les professeurs étrangers – qui, ainsi que nous l'avons vu précédemment, étaient également présents dans la vie de l'écrivain de bonne heure et servaient d'une sorte d'illustration vivante de ce monde si différent de ce que Tourguéniev pouvait voir autour de lui.

La pension Weidenhammer : premiers apprentissages en dehors du cocon familial

Ivan Tourguéniev suivit ses cours à domicile jusqu'à l'âge de neuf ans : en 1827, les parents décidèrent de placer Ivan et son grand frère Nikolaï dans une pension dans le but de leur garantir une formation plus cohérente et mieux organisée. Suivre les cours à la maison fut sans aucun doute bénéfique aux enfants : dans un cadre familier, en compagnie de leurs parents, d'amis de la famille et de précepteurs, ils purent faire leurs premiers pas dans le monde des connaissances. Néanmoins, le temps arriva de passer à une instruction plus approfondie. En 1827, les parents décident de placer les deux plus grands garçons dans une pension ; leur choix se porte sur la pension Weidenhammer.

La pension Weidenhammer était une école du type familial tenue par Johann-Friedrich Weidenhammer, inspecteur à l'Orphelinat de Moscou. Le programme officiel de l'établissement présentait plusieurs avantages : classes de petite taille – pas plus de douze élèves chacune – et composées d'enfants de familles respectables et aisées ; un emploi du temps rigoureux ; des cours diversifiés : religion, géographie, mathématiques, dessin mais surtout langues anciennes et modernes – latin, russe, allemand, français et anglais. À la demande des parents, Weidenhammer se chargeait d'ajouter à ce cursus général des cours de musique, de danse et d'escrime ainsi que, en cas de besoin, des cours individuels pour toutes les matières de base. Le prix des services fixé par le propriétaire de l'établissement était assez élevé, ce qui

conférait à la pension une sorte d'aura d'exclusivité[184]. Johann-Friedrich Weidenhammer et son épouse s'occupaient des classes des tout-petits ; pour ce qui est de l'enseignement dans les classes des élèves plus âgés, il était assuré par des pédagogues invités : des professeurs d'université, certains débutants, d'autres plus expérimentés, ainsi que par des étudiants en fin de parcours universitaire.

Il est difficile de dresser une liste complète des pédagogues qui travaillèrent chez Weidenhammer entre 1827 et 1830, c'est-à-dire durant la période de scolarité d'Ivan Tourguéniev et de son frère dans l'établissement. Nikolaï Tchernov consacra à la pension un chapitre entier de son livre *Ivan Tourguéniev à Moscou* (*И.С.Тургенев в Москве*)[185] où il cite, parmi les enseignants engagés par Weidenhammer, le nom de Platon Pogorelski, jeune diplômé de la Faculté des sciences de l'Université de Moscou. Plus tard, Platon Pogorelski devint un grand mathématicien, traduisit en russe des ouvrages de mathématiques classiques. Exigeant et rigoureux, pédagogue de grand talent, Pogorelski réussit à éveiller chez le jeune Ivan Tourguéniev un réel intérêt pour les mathématiques, qui restèrent sa matière préférée jusqu'à l'adolescence, période où les lettres et la poésie prirent définitivement le dessus dans la liste des passions du futur écrivain.

Dans l'établissement Weidenhammer, Ivan Tourguéniev bénéficia également de l'enseignement de Grégory Chtchourovski, futur grand géologue, qui commença sa carrière à la pension Weidenhammer et enseigna à Tourguéniev et à ses camarades de classe l'histoire naturelle et la physique, mais aussi le latin. Chtchourovski n'hésitait pas à agrémenter ses cours d'histoire naturelle de digressions d'ordre philosophique et ce fut à la suite de ses cours que la philosophie demeura très longtemps un domaine de prédilection pour Tourguéniev.

La pension Weidenhammer comptait également parmi ses collaborateurs le philologue et poète Piotr Kalaïdovitch, dont la réputation pédagogique ne fut plus à faire lorsqu'il était chargé de cours de langue russe à l'établissement Weidenhammer. Piotr Kalaïdovitch était un enseignant très sollicité ; il partageait son temps entre plusieurs établissements scolaires. Un de ses anciens élèves, Vassili Tchechikhine-Vetrinski, se souvint plus tard dans ses mémoires *T.N. Granovski et son époque* : « Из класса Калайдовича мы выходили не умнее и не намного ученее, чем приходили, но зато выходили добрее духом, проникнутые прелестью поэзии, с сознанием человеческого достоинства»[186]. Un pédagogue de talent, mais aussi

[184] Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, Граль, Москва, 1999, с. 32.
[185] Н.М. Чернов, « Пансион Вейденгаммера »// Чернов Н.М., *И.С. Тургенев в Москве*, *op.cit.*, 1999, с. 30-40.
[186] Cité d'après Н.М. Чернов, « Пансион Вейденгаммера», *ibid.,* с. 35 : *De la classe de Kalaïdovitch nous ne ressortions pas plus malins ou beaucoup plus éclairés qu'avant, mais en revanche nous en ressortions plus apaisés, merveilleusement imbibés de poésie et de dignité humaine.*

extrêmement sollicité, Kalaïdovitch ne sera pas engagé par les parents Tourguéniev plus tard, en 1831, lorsqu'il s'agira d'intensifier la formation des enfants en vue de les préparer, à la maison, à des examens d'entrée dans les établissements de leur choix – l'Université de Moscou pour Ivan et l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg pour Nikolaï : à partir de 1830, les cours de langue russe seront confiés à Dimitri Doubenski venu remplacer Kalaïdovitch, de plus en plus indisponible à la suite d'une charge de cours importante dans d'autres établissements. Dimitri Doubenski se fera connaître notamment pour sa publication du *Dit du Prince Igor*, en 1844.

Un autre nom qu'il convient de citer parmi les pédagogues qui suivirent Ivan Tourguéniev dans ses études secondaires est celui de Vassili Glagolevski, assesseur de collège âgé, en 1827, de soixante ans, sans doute engagé par Weidenhammer en tant qu'éducateur. Nikolaï Tchernov pense que c'est précisément Glagolevski qui lut aux pupilles de la pension Weidenhammer le drame *Youri Miloslavsky ou La Russie en 1612* de Mikhaïl Zagoskine, une des œuvres les plus populaires et les plus saluées par les critiques de son temps[187]. La découverte de cette œuvre fut, d'après les aveux de Tourguéniev, une de ses premières grandes impressions littéraires ; il en parla, en 1869, dans les *Souvenirs de vie et de littérature* : « [...] «Юрий Милославский» был первым сильным литературным впечатлением моей жизни. Я находился в пансионе некоего г. Вейденгаммера, когда появился знаменитый роман; учитель русского языка – он же и классный надзиратель – рассказал в часы рекреаций моим товарищам и мне его содержание. С каким пожирающим вниманием мы слушали похождения Кирши, слуги Милославского, Алексея, разбойника Омляша! »[188] Il est à noter également que Mikhaïl Zagoskine fut un ami de Sergueï Tourguéniev dans les années 1830, époque où il se rendait souvent – presque tous les jours – chez les Tourguéniev[189].

À première vue, la pension Weidenhammer avait de quoi séduire les parents les plus exigeants en matière d'éducation. Cependant, malgré toutes les découvertes et toutes les rencontres qui marquèrent les études à la pension Weidenhammer pour Tourguéniev, l'écrivain ne chercha jamais à mettre en avant cette période de sa vie ni à souligner le fait qu'il avait fréquenté, dans sa jeunesse, cet établissement d'enseignement privé : selon le *curriculum vitae* que Tourguéniev introduisit auprès de la commission d'admission à l'Université de Moscou, sa

[187] *Ibid.,* c. 34.
[188] И.С.Тургенев, « Гоголь », *op. cit.*, c. 299 : [...] « *Youri Miloslavky » fut le premier choc littéraire de ma vie. J'étais dans une pension à Weidenhammer quand ce célèbre roman fut publié ; un professeur de russe – qui officiait également comme surveillant – nous en avait narré le contenu à mes camarades et moi durant les récréations. Avec quelle attention dévorante nous écoutions les tribulations du cosaque Kircha, d'Aleksei, le valet de Miloslavsky, et du brigand Omliash !*
[189] *Ibid.,* c. 299.

formation préuniversitaire consistait exclusivement en cours à domicile. La raison tient sans doute au fait que, dans le début des années 1830, l'enseignement privé en Russie vivait des moments difficiles : progressivement interdites, les pensions et les écoles non publiques fermaient l'une après l'autre, leur réputation allait en déclinant[190]. Face à cette attitude négative vis-à-vis des établissements d'enseignement privé répandu en Russie en 1833, l'année où Ivan Tourguéniev sollicita son inscription à l'Université de Moscou, il valait sans doute mieux de ne pas mettre en avant le fait d'avoir suivi les cours dans un établissement privé. Dans les écrits autobiographiques ultérieurs, la pension Weidenhammer apparaît néanmoins à plusieurs reprises : dans le *Mémorial*, rédigé en 1852, les *Souvenirs de vie et de littérature*, en 1869. En outre, l'action d'une des nouvelles de Tourguéniev, « Jacques Pasynkoff », écrite en 1855, se déroule en partie dans une pension Wenterkeller, largement inspirée de l'établissement Weidenhammer.

L'entrée de Tourguéniev à l'Université de Moscou : préparatifs et démarches administratives exceptionnelles

La pension Weidenhammer était surtout spécialisée dans la préparation des garçons aux études militaires[191]. Néanmoins, des deux frères Tourguéniev, seul Nikolaï suivit cette voie et fit une carrière dans l'armée. Ivan, quant à lui, témoigna, de bonne heure, de grandes capacités intellectuelles, du goût d'apprendre et d'une nette prédisposition pour les sciences humaines, si bien que les parents Tourguéniev décidèrent de le destiner à une carrière éloignée de la tradition familiale militaire. Dans le *Mémorial*, sous rubrique « Année 1833 », on lit entre autres choses : «Определение в Университет. – NB. *Перепутье*»[192]. « La croisée des chemins » car c'est à la fin de 1832 et au début de 1833 qu'Ivan Tourguéniev fut fixé sur son sort et qu'il fut décidé de l'envoyer à l'Université de Moscou, à la Faculté philologique, la plus prestigieuse de son temps.

Faire entrer son enfant à l'Université de Moscou représentait un défi de taille : celui-ci devait réussir un examen d'entrée et la sélection était sévère. De plus, au printemps de la même année, le nouveau ministre de l'Instruction publique Sergueï Ouvarov décida de renforcer le contrôle du gouvernement sur les universités et signa un décret limitant les admissions aux

[190] Утако Онодэра, « Из истории частного образования в России »// *Наука и техника в Якутии*, №1 (16), 2009, с. 80.
[191] Н.М. Чернов, « Пансион Вейденгаммера », *op. cit.,* с. 32.
[192] Cité d'après *Из парижского архива И.С. Тургенева*, гл. ред. И.И.Анисимов, Книга первая, *op.cit.*, 1964, с. 342 : *Université. – NB. Croisée des chemins*.

personnes ayant suivi un cursus d'études secondaires complet[193]. Ivan qui, au début de 1833, avait moins de quinze ans, ne pouvait évidemment pas faire valoir un tel parcours. Rapidement, les parents Tourguéniev renforcèrent les effectifs des professeurs à domicile dont plusieurs de la pension Weidenhammer : en premier lieu, Platon Pogorelski, chargé des cours de mathématiques et de physique, Dimitri Doubenski, professeur de russe, d'histoire et de géographie universelles, Grigori Chtchourovski, chargé des cours de latin et de philosophie. Furent également engagés Théodore Gardorf, professeur de musique, et Monsieur Doublé, professeur de français. Les classes de dessin furent assurées par Joseph Vivien de Chateaubrun, peintre et dessinateur, auteur des premiers portraits de Pouchkine, et celles de danse par Ivan Lobanov, artiste du Théâtre Bolchoï. À en juger par les lettres de l'écrivain datant de cette époque[194], son emploi du temps, en cette période de préparation aux épreuves d'entrée à l'université, fut extrêmement chargé : les cours avaient lieu tous les jours à l'exception du dimanches et des jours de fête. Tourguéniev et ses frères suivaient des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre et géométrie) trois fois par semaine, tout comme des cours de russe, de géographie et d'histoire. Les cours de langues allemande, française et latine, de dessin et musique avaient lieu deux fois par semaine. Une fois par semaine les garçons Tourguéniev s'exerçaient à la danse. Cet emploi du temps démontre, une fois de plus, le sérieux dont les parents Tourguéniev firent preuve dans la question de la préparation de leurs enfants aux études supérieures.

Lorsque le temps fut venu de solliciter une dérogation auprès du ministère de l'Instruction publique, Sergueï Tourguéniev s'adressa à Matveï Okoulov, directeur des établissements d'études secondaires du gouvernement de Moscou, afin que celui-ci entreprenne des démarches auprès du ministre Ouvarov. Ce fut fait et le 11 juin 1833, Okoulov rédigea à l'attention du ministre une lettre dont voici un extrait : « [...] Меньший оказал столь великие успехи и страсть его столь велика к занятиям, что он никак и слышать не хочет о военной службе и хочет быть употреблен по статским делам, и теперь желает продолжать учение в университете. [...] А он мальчик таковых познаний, что не только такого рода эгзамен, но даже почти может выдержать эгзамен для выпуска »[195]. La dérogation fut obtenue et

[193] Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве, op. cit.,* с. 67.
[194] И.С. Тургенев, *Письма*, Том первый, 1831-1849, Издательство «Наука», Москва, 1982// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, *op.cit.*, 1982, с. 119-130.
[195] Cité d'après Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве, op. cit.,* с. 68 : [...] *le cadet est tellement brillant et impliqué dans ses études qu'il ne veut pas entendre parler de service militaire et désire entrer dans l'administration ; voilà maintenant qu'il a l'intention d'étudier à l'université.* [...] *Et c'est un garçon tellement érudit qu'il peut non seulement y être admis, mais qu'il est quasiment prêt à passer les examens finaux*.

Ivan put présenter les examens d'entrée qu'il réussit brillamment puisqu'il fit partie des vingt-cinq étudiants admis à l'Université en 1833, sur cent soixante-sept candidats[196]. Une nouvelle page s'ouvrit dans la vie du jeune Ivan Tourguéniev, âgé de seulement quatorze ans et demi.

L'Université de Moscou au début des années 1830 : une « république universitaire »

Fondée en 1755, l'Université de Moscou avait, en 1833, une histoire longue de plusieurs dizaines d'années. À la fois le fruit et le reflet de l'évolution de la société russe et moscovite de son temps, elle vivait de profondes mutations qui influaient sur son atmosphère ainsi que sur l'impact qu'elle allait avoir, dans les années à venir, sur les milieux intellectuels russes. Presque complètement détruite après les incendies qui avaient ravagé Moscou en 1812, elle connut une période de renaissance et de reconstruction tout au long des années 1820. Porteuse des traditions, et de ce point de vue conservatrice, située au centre de l'état autoritaire institué et cultivé par Nicolas I[er], l'Université de Moscou du début des années 1830 était également une sorte de foyer démocratique, une « république universitaire » comme la qualifia, dans ses mémoires au début des années 1870, Ivan Gontcharov, étudiant dans l'établissement au même moment que Tourguéniev. « Démocratique », car l'Université accueillait des étudiants venus de toute la Russie et, surtout, de tous les horizons sociaux : les jeunes nobles comme les roturiers – les *raznotchintsy* – ou encore les enfants des membres du clergé. Dans ses souvenirs *Passé et méditations* (*Былое и думы*), Alexandre Herzen écrivit, en 1868, en se rappelant son passé d'étudiant à l'Université de Moscou au début des années 1830 : « [...] университет рос влиянием, в него как в общий резервуар вливались юные силы России со всех сторон, из всех слоев; в его залах они очищались от предрассудков, захваченных у домашнего очага, приходили к одному уровню, братались между собой и снова разливались во все стороны России, во все слои ее »[197].

La classe de la Faculté philologique de l'année 1833 dont Ivan Tourguéniev faisait partie représentait un véritable *melting-pot* de jeunes gens issus de toutes les couches sociales : si on en juge d'après les informations recueillies par Nikolaï Tchernov, elle comptait autant d'enfants

[196] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.,* p. 44.
[197] Cité d'après А.И. Герцен, « Былое и думы, Глава "Московский университет"»// *Московский университет в судьбе русских писателей и журналистов. Воспомининания, дневники, письма, статьи, речи*, под редакцией Б.И.Есина и др., Издательство «ВК», Москва, 2005, с. 132 : [...] *l'autorité de l'université ne cessait de grandir ; elle était un réservoir où se rassemblaient les forces vives de tous les milieux et des quatre coins de la Russie ; elles s'y purifiaient des préjugés de leurs foyers familiaux, s'harmonisaient entre elles, fraternisaient et puis s'en retournaient de par la Russie et toutes les couches de la société.*

de familles nobles que de familles d'acteurs, de commerçants, de médecins, de militaires, etc.[198] Cette mixité sociale se trouvait renforcée par le fait que tous les étudiants de la première année, toutes facultés confondues, suivaient un seul et même cursus général. On peut imaginer le bouleversement que cette circonstance, en plus de tous les autres changements que le passage à l'université amène inévitablement, dut provoquer dans la vie du jeune garçon de quinze ans qu'était Ivan Tourguéniev à l'époque ! Sans doute devait-il ressentir la même chose que Konstantin Aksakov, également étudiant à la Faculté philologique de l'Université de Moscou en 1832-1835, qui se souvint plus tard de la peur qu'il avait éprouvée lors des épreuves d'admission à l'Université et de la rupture que le passage du cocon familial aux bancs d'étudiant avait représentée pour lui[199]. Et de préciser que l'Université était pour ses camarades de classe et pour lui-même bien plus qu'un établissement d'enseignement supérieur – c'était une véritable école de vie où la camaraderie était le maître-mot : « Право, кажется мне, что главная польза такого общественного воспитания заключается в общественной жизни юношей, в товариществе, в студентстве самом. Не знаю, как теперь, но мы мало почерпнули из университетских лекций и много вынесли из университетской жизни »[200].

L'Université de Moscou, milieu démocratique par excellence car ouvert aux représentants de toutes les classes sociales, était, au début des années 1830, un véritable foyer de la libre pensée, dans une Russie figée dans le conservatisme du régime de Nicolas I^{er}. C'est en son sein que le cercle littéraire et philosophique de Nikolaï Stankévitch vit le jour, que les groupes de discussions politiques d'Alexandre Herzen et de Nikolaï Soungourov se formèrent, que le « furieux » Vissarion Bélinski révéla son talent et que le poète Ivan Klioutchnikov, le publiciste Nikolaï Ogarev, le futur slavophile Konstantin Aksakov et tant d'autres firent leur premiers pas, chacun sur son chemin intellectuel. Ivan Tourguéniev tomba dans ce chaudron bouillonnant de la libre pensée très jeune, trop jeune même pour en apprécier la signification. Ce n'est que plusieurs années plus tard – à la fin des années 1830 et au début des années 1840 – que, plus mûr et plus au fait des idées débattues dans les cercles étudiants de son temps, il sut apprécier la contribution de tous ces jeunes prodiges à la vie de la jeunesse intellectuelle qui se nourrissait des écrits des philosophes allemands et refaisait le monde à chacune de ses réunions.

---

[198] Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве, op. cit.,* с. 69.

[199] К.С. Аксаков, « Воспоминание студентства 1832-1835 годов »// *Московский университет в судьбе русских писателей и журналистов. Воспомининания, дневники, письма, статьи, речи*, под редакцией Б.И.Есина и др., *op.cit.*, с. 178.

[200] *Ibid.,* с. 179 : *Il me semble vraiment que l'utilité principale de cette éducation se résume à la vie sociale des jeunes gens, à la camaraderie et au milieu estudiantin lui-même. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui, mais nous retirions peu de choses des cours académiques et beaucoup plus de la vie universitaire.*

Les professeurs d'Ivan Tourguéniev à l'Université de Moscou : un encadrement compétent et très européen

À l'époque où Tourguéniev fréquenta l'Université de Moscou, celle-ci était présidée par le recteur Alexeï Boldyrev, orientaliste et philologue de talent, et le poste du doyen de la Faculté philologique était occupé par Matveï Katchenovski, homme de lettres, éditeur et philologue[201].

Le cours de philologie russe était assuré par Ivan Davydov, auteur de plusieurs manuels de philologie classique et russe ainsi que de quelques ouvrages dédiés à la grammaire de la langue russe. Davydov, linguiste et chercheur reconnu, enseignait sa matière sous l'angle des idées philosophiques de Schelling, Francis Bacon, John Locke ou encore d'Antoine Cadillac[202]. Pédant et ennuyeux, selon les témoignages de ses anciens étudiants dont Konstantin Aksakov[203], Davydov resta néanmoins dans les annales de l'Université comme un auteur prolifique d'ouvrages philologiques.

Les cours de rhétorique étaient donnés par Piotr Pobedonostsev, philologue, traducteur, conseiller d'Etat proche de la retraite. Ses enseignements, « assommants »[204], ainsi que les qualifia Konstantin Aksakov dans ses *Souvenirs de la vie étudiante, 1832-1835* (*Воспоминание студентства 1832-1835 годов*), étaient fondés sur des écrits anciens et portaient sur des exercices pratiques de la langue telle qu'elle était employée par les hommes de lettres d'antan.

Le cours d'histoire universelle était confié à Mikhaïl Pogodine, professeur d'origine modeste (il était le fils d'un serf libéré), un chercheur brillant, auteur de centaines d'ouvrages d'histoire de la Russie. Pogodine lisait aux étudiants de première année l'histoire universelle selon les préceptes de Karl August Böttiger tout en défendant l'idée d'une originalité de la culture russe et de la grande prédestination de son pays.

Le professeur Mikhaïl Pavlov était chargé du cours de physique et d'histoire naturelle. Schellingien convaincu, fondateur de la théorie de l'agriculture en Russie, Pavlov jouissait d'une réputation d'excellent professeur et conférencier auprès des étudiants de l'Université dans les années 1830.

La géographie ancienne et moderne était enseignée par le jeune archéologue et historien Mikhaïl Korkounov, la langue française par Fiodor Courtener, professeur de langues étrangères et de mathématiques d'origine française. Si l'on se réfère aux notes des professeurs au sujet des

[201] Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве, op. cit.,* с. 71.
[202] Rappelons que l'enseignement de la philosophie en tant que matière indépendante fut interdit dans les universités russes après 1826.
[203] К.С. Аксаков, *op. cit.*, с. 187.
[204] *Ibid.,* с. 179.

progrès accomplis par les étudiants dans différentes matières, Ivan Tourguéniev, qui parlait la langue de Voltaire depuis le berceau, avait, déjà à l'époque, une prononciation très « chic » en français[205]. Alors que le règlement de l'Université prévoyait pour les étudiants de première année l'apprentissage d'une seule langue étrangère moderne, Tourguéniev choisit d'en étudier deux, enrichissant son programme des cours de langue allemande assurés par Johann Christoph Erhard Goring, originaire de Bavière qui faisait faire à ses étudiants des traductions de Schiller, de Goethe, *etc.* Toujours à propos des langues, mais cette fois anciennes, on peut ajouter que, durant son unique année à l'Université de Moscou, Tourguéniev étudia également la langue grecque, dont le cours était assuré par le philologue et traducteur Vassili Obolensky, ainsi que le latin enseigné aux étudiants de première année par le célèbre paléontologue Alexeï Koubarev, éminent chercheur dans son domaine. Le programme de la première année prévoyait également un cours de religion ; celui-ci était assuré par l'archiprêtre Piotr Ternovsky, théologien, philosophe et psychologue de renom qui prodiguait son savoir de manière scolastique mais néanmoins intéressante[206].

L'année académique de Tourguéniev à l'Université de Moscou passée sous le signe de l'ouverture

Quelle portée l'année que l'étudiant Ivan Tourguéniev passa dans les murs de l'Université de Moscou, eut-elle pour sa formation académique et pour son développement personnel ? Elle fut sans doute moindre que les trois ans qu'il passa ensuite à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg ou encore les trois semestres lors desquels il étudia à Berlin ; mais l'année universitaire 1833-1834 eut néanmoins pour Tourguéniev une importance particulière, car elle fut porteuse de nombreux changements. Pour la première fois de sa vie, il se retrouva dans un milieu où les différences sociales s'effaçaient totalement. Alexandre Herzen écrit dans *Passé et méditations* : « Общественные различия не имели у нас того оскорбительного влияния, которое мы встречаем в английских школах и казармах; об английских университетах я не говорю: они существуют исключительно для аристократии и для богатых. Студент, который бы вздумал у нас хвастаться своей белой костью или богатством, был бы отлучен от «воды и огня», замучен товарищами»[207]. Ce

[205] Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве, op. cit.,* с. 73.
[206] К.С. Аксаков, *op. cit.*, с. 179.
[207] Cité d'après А.И. Герцен, *op. cit.*, с. 132 : *Les différences sociales n'avaient pas chez nous cette outrageuse influence propre aux casernes et aux écoles anglaises ; je ne parle pas des universités anglaises ; elles sont exclusivement réservées à l'aristocratie et aux riches. L'étudiant qui aurait l'outrecuidance de faire valoir ses origines ou sa fortune chez nous « subirait les foudres » de ses condisciples.*

démocratisme était, de toute évidence, une sorte de « marque de fabrique » des milieux estudiantins moscovites de l'époque, un trait qui leur était inhérent, et il est certain qu'il ne pouvait pas laisser indifférent le jeune *bartchouk* de quinze ans qu'était Ivan Tourguéniev en 1833-1834 et qui, avant cela, n'avait connu d'autre entourage que sa famille appartenant à un milieu privilégié par ses origines et ses avoirs. Ce premier changement fondamental constituait un premier pas vers une ouverture d'esprit des plus significatives chez le futur écrivain.

Le second pas vers celle-ci résida dans l'initiation aux nouveaux horizons scientifiques. Beaucoup de contemporains de Tourguéniev ayant fait leurs études à l'Université de Moscou parlent, dans leurs mémoires, de la découverte de la liberté apportée par la science. Parmi eux, Ivan Gontcharov, qui explique, dans les notes concernant ses études universitaires à Moscou, que celles-ci ouvraient la porte à un jeune esprit curieux vers un monde nouveau, jusque-là inexploré : « С учебной почвы он ступает на ученую. Умственный горизонт его раздвигается, перед ним открываются перспективы и параллели наук и вся бесконечная даль знания, а с нею и настоящая, законная свобода – свобода науки»[208]. Il ne s'agit plus simplement d'apprendre et de s'instruire mais plutôt d'élargir son horizon intellectuel et de s'ouvrir davantage au monde.

Et enfin, un troisième changement – et non pas des moindres – que les études à l'Université de Moscou apportèrent à la vie d'Ivan Tourguéniev fut de le rapprocher du monde des lettres et de l'écriture. Certes, âgé de moins de seize ans au moment de son départ de l'Université, Tourguéniev n'écrivait pas encore, mais tout au long de son unique année académique au sein de l'établissement moscovite, il fut entouré de professeurs et aussi d'étudiants[209] qui s'intéressaient à la littérature – tout comme lui –, qui écrivaient et qui publiaient leurs écrits. Tout cela devait être nouveau pour le jeune Tourguéniev dont la famille considérait la lecture et les lettres comme un divertissement et l'intérêt si sérieux envers la littérature du second fils comme une fantaisie temporaire, un caprice d'enfant. De ce point de vue, le fait d'avoir côtoyé des hommes de plume – jeunes comme plus aguerris – servit sans aucun doute de terreau pour une expression littéraire dont les prémices n'allaient plus tarder.

---

[208] Cité d'après И.А. Гончаров, « В Университете: как нас учили пятьдесят лет назад »// *Московский университет в судьбе русских писателей и журналистов. Воспомининания, дневники, письма, статьи, речи*, под редакцией Б.И.Есина и др., *op.cit.*, с. 141 : *Il grimpe des études vers la science. Son horizon intellectuel se met en mouvement ; devant lui s'ouvrent les perspectives et les parallèles des sciences, ainsi que l'immensité infinie de la connaissance, et avec elle la liberté véritable et légitime, la liberté de la science.*

[209] Parmi eux, L. Alexandrova, auteur de « Годы становления (И.С.Тургенев в Московском университете) » publié dans *Тургеневский ежегодник 2003 года* (Орел, ООО Издат. дом "ОРЛИК", 2005, с. 57-59) cite notamment le nom de Mikhaïl Merkli, le camarade de classe de Tourguéniev en première année qui écrit un recueil de poèmes en 1833-1834 pour le publier l'année suivante. D'autres étudiants, des années supérieures, exerçaient régulièrement leur plume également : le poète lyrique Vassili Krassov, les jeunes écrivains Alexeï Beïer et A. Tonkotcheïev.

Le transfert à l'Université de Saint-Pétersbourg

Au terme de son année d'études à l'Université de Moscou, Ivan Tourguéniev passa avec succès les examens de fin de cursus de la première année : il obtint le troisième meilleur résultat de sa promotion, après quoi il fit la demande auprès de l'administration d'être exclu des rangs des étudiants, la situation familiale le contraignant à déménager à Saint-Pétersbourg. En effet, sa mère se trouvait depuis plusieurs mois à l'étranger pour des raisons de santé et Sergueï Tourguéniev devait s'occuper aussi de Nikolaï, désormais installé dans la capitale où il entamait une formation au sein d'une école d'artillerie. Suivre les progrès et prendre soin de ses deux fils encore jeunes (Nikolaï était alors âgé de dix-huit ans et Ivan, de seize ans) devenait difficile dans cette situation et la décision fut prise de quitter Moscou pour s'établir dans la capitale. Ivan Tourguéniev dut donc solliciter une inscription à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg afin d'y continuer son cursus universitaire.

L'entreprise se révéla plus difficile que prévu : Ivan dut non seulement réussir un examen d'admission mais également présenter une épreuve supplémentaire en vue d'être accepté en deuxième année à la Faculté philosophique de l'Université. Afin de garantir à Tourguéniev le précieux sésame, quelques précepteurs privés de renom furent engagés, dont Friedrich Leberecht Lippmann, célèbre professeur d'Histoire qui donnait cours notamment au prince Alexandre, futur Alexandre II, mais aussi Christopher Friedrich von Walther qui enseignait à Tourguéniev les langues grecque et latine. Ces efforts se révélèrent payants puisque, dès l'automne 1834, Ivan Tourguéniev fut admis en deuxième année du Département d'histoire et de philologie de la Faculté philosophique de l'Université de Saint-Pétersbourg.

L'Université de Saint-Pétersbourg dans les années 1830 : entre l'ouverture et la réaction

L'Université impériale de Saint-Pétersbourg, fondée en 1724 dans le cadre de l'Académie des sciences de la Russie, était le plus ancien établissement d'enseignement supérieur du pays. Avant 1834, année où Tourguéniev l'intégra, l'Université avait connu une histoire à la fois longue et chaotique. Maintes fois réorganisée tout au long du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle, elle fit le chemin de l'Université Académique, au moment de sa fondation, jusqu'au statut de l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg, en 1819 – titre qu'elle conserva d'ailleurs jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle – en passant par l'Institut pédagogique entre les deux. L'histoire de l'Université fut ponctuée de plusieurs périodes d'essor qui venaient relayer celles

de stagnation voire de décadence. Créée en 1819 à l'initiative du superviseur de la circonscription académique de Saint-Pétersbourg Sergueï Ouvarov, sous le nom d'Université impériale de Saint-Pétersbourg, l'établissement connut un développement spectaculaire à la fin des années 1810, lorsque son offre d'enseignement se diversifia et que ses effectifs – enseignants et étudiants – se multiplièrent. Jusqu'en 1821, l'ensemble du corps académique s'articulait autour d'un noyau d'enseignants prônant les idées ouvertement progressistes : Mikhaïl Balouguianski, économiste et docteur en droit, le juriste Alexandre Kounitsyn, Karl Hermann, professeur de statistiques, Konstantin Arseniev, historien et géographe, membre de l'Académie des sciences et d'autres[210]. Dans leurs cours, ces professeurs n'hésitaient pas à remettre en question les principes du servage et à vanter les mérites du régime constitutionnel par rapport à l'absolutisme monarchique. Il est évident que ces idées ne s'inscrivaient pas du tout dans l'esprit réactionnaire propre à la fin du règne d'Alexandre I[er], et en 1821, un procès fut intenté à l'encontre de ces professeurs trop progressistes dont beaucoup furent forcés de quitter l'établissement. À partir de ce moment-là, une période de régression longue de dix ans commença pour l'Université ; elle fut marquée par l'appauvrissement des programmes d'enseignement et la politique obscurantiste de son administration. C'est sans doute pour cette raison que de nombreux biographes de Tourguéniev, lorsqu'il s'agit de retracer le parcours de l'écrivain à l'Université de Saint-Pétersbourg, parlent d'un niveau d'enseignement très bas par rapport à celui de l'Université de Moscou ; ce faisant, ils citent invariablement les propos à ce sujet de Vassili Grigoriev, historien orientaliste qui sortit de l'Université de Saint-Pétersbourg en 1834, c'est-à-dire précisément au moment où Ivan Tourguéniev entra à l'établissement :

> Оставляя университет, и действительные студенты, и кандидаты выходили из него с весьма маленьким запасом сведений и еще с меньшей любовью к науке. Жиденькое знание профессорских тетрадок или печатных учебников, испарявшееся со сдачею каждого экзамена и оставлявшее в голове только названия пройденных наук, смутное представление об их содержании и объеме да случайно затерявшиеся в памяти факты и положения, — вот и всё, что обыкновенно выносили тогда студенты из университета. [...] Причинами такого положения были, без сомненья : плохая подготовка, с которою молодые люди вступали в университет, неудовлетворительность профессорского преподавания и отсутствие в заведении той научной

[210] Тихонов И.Л., *Петербургский университет в XIX веке*, le site du Musée virtuel de l'Histoire de l'Université de Saint-Pétersbourg (Виртуальная прогулка по Императорскому Санкт-Петербургскому университету конца XIX века (по материалам Музея истории СПбГУ), http://virtualtrip.museums.spbu.ru/content/spbu_1.html, consulté le 12 décembre 2012, à 12h31.

закваски, которая в Московском университете вырабатывала хороших студентов при тех же самых неблагоприятных условиях.[211]

Vassili Grigoriev n'était pas le seul à s'exprimer de la sorte sur le niveau de l'enseignement dispensé à l'Université de Saint-Pétersbourg au début des années 1830 : Ivan Tourguéniev lui-même, dans ses *Souvenirs de vie et de littérature*, évoque le fait qu'il lui était impossible d'acquérir une formation solide à l'université où seule la formation de base était garantie[212]. Cependant, il convient de nuancer quelque peu cette information. Le fait est qu'en 1834, l'Université était sur le point d'entamer une période d'essor qui allait mettre fin à plus de dix ans de stagnation consécutifs aux procès qui avaient secoué les milieux académiques au début des années 1820.

Le corps enseignant de l'Université de Saint-Pétersbourg : quelques profils aux compétences variables

Le corps enseignant subit d'importants changements car il s'enrichit de plusieurs nouveaux membres : quelques anciens étudiants fraîchement rentrés d'Europe où ils perfectionnaient leur savoir à l'Université de Tartu mais aussi à Paris, Munich, Heidelberg ou encore Berlin. Ce fut le cas notamment de Mikhaïl Koutorga qui fut engagé à l'Université pour y donner le cours d'histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge. Chercheur et enseignant d'une grande renommée, Mikhaïl Koutorga fit ses débuts académiques précisément du temps de Tourguéniev à l'Université. Initié, surtout à l'Université de Berlin, à l'étude de l'histoire et de la philosophie à travers le prisme de l'histoire et de la pensée antique, Koutorga cherchait à transposer la rigueur de cette approche dans les cours dont il était chargé à l'Université de Saint-Pétersbourg.

D'autres professeurs de talent rejoignirent le staff académique au moment où Ivan Tourguéniev arriva à Saint-Pétersbourg ou peu avant : citons en premier lieu Piotr Pletnev, homme de lettres, critique littéraire, ami des poètes et des écrivains tels que Pouchkine,

---

[211] Cité d'après Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *Тургенев в Петербурге*, Лениздат, Ленинград, 1970, с. 22 : *Les étudiants, qu'ils aient obtenu leurs titres ou non, ressortaient de l'université avec un très maigre bagage de connaissances et un amour encore moindre pour la science. La pauvre maîtrise des contenues des calepins et les mémoires savants des professeurs qui s'évaporaient après chaque examen et ne laissaient en tête que les titres de la matière passée en revue, la vague image d'un contenu et d'un volume, avec quelques faits et dispositions qui végètent dans la mémoire, voilà à peu près tout ce que les étudiants retiraient habituellement de l'université.* [...] *Les raisons en étaient sans aucun doute : la mauvaise formation des jeunes à leur entrée à l'université, les lacunes méthodologiques des enseignants et l'absence dans l'institution de ce ferment scientifique qui permettait de former de bons étudiants à l'université de Moscou dans les mêmes conditions défavorables.*

[212] И.С.Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том одиннадцатый*, op.cit.*, с. 240.

Joukovski, Gogol et dont Tourguéniev brossa le portrait en 1868 dans «Soirée littéraire chez Piotr Pletniov» («Литературный вечер у П.А.Плетнева») : « Как профессор русской литературы он не отличался большими сведениями; ученый багаж его был весьма легок; зато он искренно любил "свой предмет", обладал несколько робким, но чистым и тонким вкусом и говорил просто, ясно, не без теплоты. Главное: он умел сообщать своим слушателям те симпатии, которыми сам был исполнен, — умел заинтересовать их »[213]. Professeur d'une autre époque – un peu à l'ancienne -, Pletnev était apprécié des étudiants pour son sens de la mesure, sa bienveillance et la passion qu'il nourrissait pour la matière qu'il enseignait.

Un autre homme de lettres laissa une empreinte durable dans le parcours académique de ses étudiants, dont bien sûr Ivan Tourguéniev : il s'agit d'Alexandre Nikitenko, professeur de théorie de la philologie à l'Université de Saint-Pétersbourg. La biographie et le parcours extraordinaires de cet autre amoureux de la littérature fascinaient et inspiraient les étudiants : à force de travail et de persévérance, Nikitenko se hissa de la condition de serf et fils de serf au statut de philologue de renom, membre de l'Académie des sciences de la Russie. Tout comme Pletnev, Nikitenko était un homme de son époque, il suivait de près les évolutions de la société russe et saint-pétersbourgeoise de son temps, était toujours au fait des nouveautés littéraires, participait volontiers aux débats philologiques et politiques[214].

Impossible de parler des enseignants éminents de la Faculté philosophique de l'Université de Saint-Pétersbourg à l'époque de Tourguéniev sans mentionner le nom de Nikolaï Gogol, ou plutôt du professeur-adjoint Gogol-Ianovski, ainsi qu'il apparaissait dans le programme de l'époque. Chargé de donner le cours d'Histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge durant l'année académique 1834-1835, celui qui deviendrait peu après un des grands inspirateurs de la jeune littérature russe n'impressionnait malheureusement ses disciples ni par la profondeur de ses connaissances ni par sa prestance ou encore par son maniement de la langue : du haut de son pupitre, Gogol « шептал что—то весьма несвязное, показывал нам маленькие гравюры на стали, изображавшие виды Палестины и других восточных стран, и все время ужасно конфузился. Мы все были убеждены (и едва ли мы ошибались), что он ничего не смыслит в истории – и [...] не имеет ничего общего с писателем Гоголем,

---

[213] И.С. Тургенев, « Литературный вечер у П.А.Плетнева »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том одиннадцатый*, op.cit.*, с. 250 : *Comme professeur de littérature russe, il n'était pas particulièrement érudit ; son bagage scientifique n'était pas lourd ; en revanche il aimait sincèrement « sa matière », il avait des goûts purs et raffinés, bien que peu téméraires, et il s'exprimait simplement, clairement et avec un certain enthousiasme. Le principal : il arrivait à communiquer à ses étudiants les sympathies dont lui-même était empli, il arrivait à les intéresser.*

[214] Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, с. 36.

уже известным нам как автор “Вечеров на хуторе близ Диканьки”»[215]. Tourguéniev fit référence au passé professoral de l’écrivain en 1868, dans un article intitulé « Gogol » qui retraçait les différentes rencontres qu’il put avoir durant sa jeunesse avec son idole. Souvent absent des cours et dépassé par les subtilités que tout cadre d’enseignement universitaire implique inévitablement, Gogol n’était visiblement pas fait pour ce métier : « Он был рожден для того, чтобы быть наставником своих современников; но только не с кафедры»[216], conclut Tourguéniev à propos de cette période qui ne fut sans doute pas la plus marquante dans l’histoire de leur relation – les deux écrivains se rencontreront plus tard à plusieurs reprises. Au début des années 1820, ils feront plus ample connaissance et auront plusieurs échanges d’ordre littéraire. Il n’en reste pas moins que l’année 1835 resta à tout jamais celle de leur première rencontre, fût-ce dans un cadre académique et moins personnel.

Le reste du corps enseignant chargé des différents cours qu’Ivan Tourguéniev suivit tout au long de son parcours au sein de l’Université de Saint-Pétersbourg semble avoir eu moins d’impact sur lui. Les cours de philologie classique assurés à des moments différents par Friedrich Graefe et Theodor Friedrich Freytag, deux professeurs d’origine allemande, ne comblaient visiblement pas la curiosité de l’étudiant Tourguéniev qui jugea nécessaire de parfaire à domicile ses connaissances des langues grecque et latine sous la tutelle de Christopher Friedrich von Walther qui l’avait aidé à se préparer à l’examen d’admission à l’Université[217]. Les cours de philosophie assurés par Adam Fischer, diplômé de l’Université de Vienne, et dispensés dans un russe approximatif, étaient scolastiques et ennuyeux, dans l’esprit réactionnaire et dogmatique propre au règne de Nicolas I[er][218]. Les cours d’Histoire naturelle ne gagnèrent en richesse, aux yeux des étudiants, que lorsque, en 1835, Mikhaïl Koutorga remplaça à ce poste le professeur Ivan Choulguine ; celui-ci ne réussit pas à insuffler à ses étudiants un intérêt quelconque pour sa matière[219]. Il n’est point étonnant que dans ce contexte de médiocrité, les cours d’histoire de la Russie, dispensés par Nikolaï Oustrialov, homme d’une grande érudition mais piètre orateur, eussent semblé exemplaires aux étudiants. Le futur censeur de Tourguéniev, Alexandre Krylov, était chargé de cours de statistiques en deuxième année ; il

[215] И.С. Тургенев, « Гоголь », *op. cit.*, с. 299 : *Gogol grommelait quelque chose de totalement incohérent, il nous montrait des petites gravures sur métal représentant des vues de Palestine et d’autres pays orientaux, et perdait constamment le fil de ses idées. Nous étions tous convaincus (sans doute à raison) qu’il n’entendait rien à l’histoire et qu’il n’avait rien en commun avec l’écrivain Gogol, que nous avions connu comme l’auteur des «Soirées à la ferme près de Dikanka».*
[216] *Il était né pour être le précepteur de ses contemporains ; mais pas du haut d’une chaire.*
[217] Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, с. 26.
[218] *Ibid.,* с. 25.
[219] *Ibid.,* с. 27.

fut remplacé, l'année suivante, par Victor Porochine, un homme aussi bon que cultivé qui sut gagner les sympathies de ses étudiants et le respect de ses pairs.

Ce tableau, quoiqu'incomplet, permet de comprendre le type de formation que recevaient, au début des années 1830, les étudiants du Département d'Histoire et de Philologie de la Faculté philosophique de l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. Assuré en partie par des enseignants brillants et inspirés mais n'ayant pas la possibilité de s'exprimer toujours librement sur les sujets qui les intéressaient et les préoccupaient – la censure et le souvenir des procès à l'encontre des collègues un peu trop audacieux étaient encore vivants dans les mémoires – et en partie par des professeurs dont les talents pédagogiques et les compétences n'étaient pas à la hauteur des espérances de leurs pupilles, cet enseignement ne pouvait décemment pas rivaliser avec ce qui se faisait à l'Université de Moscou à la même époque et encore moins avec la qualité de la formation dispensée dans les universités européennes.

L'Université de Saint-Pétersbourg et son atmosphère très différente de Moscou

On comprend dès lors mieux le commentaire, modérément enthousiaste, de Vassili Grigoriev, cité ci-dessus. Notons cependant que le niveau d'enseignement médiocre évoqué par Grigoriev dans ses souvenirs ne l'empêcha pas de devenir un de ces hommes de science qui firent par la suite la fierté de l'Université de Saint-Pétersbourg : futur éminent orientaliste, Grigoriev, contemporain d'Ivan Tourguéniev à l'Université, publia, en 1834, plusieurs articles sur l'histoire de différentes régions du monde alors qu'il était encore étudiant. Il fut assurément un des disciples les plus brillants de sa promotion, tout comme Timofei Granovski, historien de renom, qui fut l'un des premiers théoriciens russes de l'histoire du Moyen Âge et dont Tourguéniev parlera en termes pleins de respect et d'affection dans les *Deux mots sur Granovski* (*Два слова о Грановском*), rédigé en 1855 à la mémoire du savant défunt.

Parmi les camarades de cours d'Ivan Tourguéniev, peu s'illustrèrent par la suite. Seuls leurs noms tels qu'ils figurent dans les registres de l'Université nous sont parvenus aujourd'hui. « Всех их безвестно поглотило российское чиновничье море»[220], en dit justement Nikolaï Tchernov, dans « La Jeunesse pétersbourgeoise d'Ivan Tourguéniev » (« Петербургская юность Ивана Тургенева »). Une exception pourrait être faite peut-être pour Gavrilo Destunis, devenu professeur de Philologie grecque et l'historien Stepan Guédéonov qui, durant plusieurs années, dirigea les théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg.

[220] Н.М. Чернов, « Петербургская юность Ивана Тургенева (1834-1838) »// *Спасский вестник*, редактор-составитель Е.Н. Левина, выпуск 6, 1992, с. 36 : *Tous furent engloutis par la marée de la bureaucratie russe*.

De manière générale, les étudiants inscrits à l'Université de Saint-Pétersbourg se différenciaient de leurs collègues moscovites en ce qui concerne leur appartenance sociale : si les milieux estudiantins de l'Université de Moscou étaient constitués de jeunes gens venus de tous les horizons – pratiquement toutes les couches sociales y étaient représentées en proportions égales – ceux de Saint-Pétersbourg étaient dominés par les enfants des familles nobles. Cela s'explique certainement par la situation géographique de l'Université de Saint-Pétersbourg : dans la capitale, en plein centre administratif, économique et culturel de la Russie, à proximité de la Cour. Grigori Bialyï et Askold Mouratov commentent dans leur article «Tourguéniev à Pétersbourg» («Тургенев в Петербурге») : « […] состав студентов в столичном университете был другой : здесь получали образование многие юноши из аристократических семейств. Нередко приходившие на лекции в сопровождении французов-гувернеров, они не помышляли о серьезном занятии наукой. Многие тотчас по выходе из университета надевали военный мундир»[221]. Cela tranchait avec l'ambiance qu'Ivan Tourguéniev avait connue à l'Université de Moscou où les esprits des jeunes fourmillaient d'idées plus libérales et plus tranchées les unes que les autres. Certes, il existait à l'Université de Saint-Pétersbourg des cercles de discussions, où les étudiants se réunissaient pour débattre des sujets les plus variés – littéraires, philosophiques et académiques – mais sans toucher à la politique, selon le témoignage de certains contemporains de Tourguéniev à l'Université[222]. Il n'en reste pas moins que, sous le régime de Nikolas I^{er}, dans un contexte de censure de toute idée potentiellement subversive, l'Université constituait, de par sa définition et par son essence, un univers où les jeunes esprits venaient s'initier à la libre pensée. Dans «Soirée littéraire chez Piotr Pletniov» («Литературный вечер у П.А.Плетнева»), Tourguéniev parle des idées « libres, presque républicaines »[223], que ses camarades et lui cultivaient à l'époque. Le mot « républicain », utilisé dans ce contexte dans le sens de « romantique, poétique », n'est bien sûr pas à comprendre de manière littérale.

[221] Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, с. 24 : [...] *la composition des universitaires de la capitale était différente : on y retrouvait beaucoup de jeunes issus de familles aristocratiques. Fréquemment accompagnés de leurs précepteurs français, ils ne s'impliquaient que modérément dans leurs études. Beaucoup s'engageaient à l'armée immédiatement après l'université.*
[222] *Ibid.,* с. 24.
[223] И.С.Тургенев, « Литературный вечер у П.А.Плетнева »// *op. cit.*, с. 244.

Les trois ans à Saint-Pétersbourg : une période difficile et peu propice à l'apprentissage

Ivan Tourguéniev passa sur les bancs de l'Université de Saint-Pétersbourg trois années académiques. Il s'agit d'une période si riche sur le plan du développement personnel pour Tourguéniev qu'on aurait tort de sous-estimer l'importance de cette « parenthèse » saint-pétersbourgeoise dans la vie de l'écrivain. D'abord, parce que Tourguéniev passa à Saint-Pétersbourg et dans son université trois ans de sa jeunesse, entre quinze et dix-huit ans – une époque charnière dans la vie de tout jeune homme : époque de maturation, de passage du statut d'enfant à celui d'adolescent, presque adulte. Puis, ces trois années tombèrent à une époque où la capitale russe vivait d'importants changements, elle aussi. Elle s'agrandissait et s'embellissait : en 1834, à l'arrivée des Tourguéniev dans la capitale, la colonne d'Alexandre fut inaugurée en grande pompe sur la Place du Palais ; les travaux de construction de l'Arc de Triomphe de Narva étaient en phase d'achèvement ; importés de Thèbes, les fameux sphinx du Quai Ouniversitetskaya furent installés au début des années 1830 ; en 1835, les bâtiments de Sénat et de Saint-Synodes furent érigés sur la Place du Sénat ; la perspective Nevsky changeait progressivement de visage, au rythme d'aménagements qui se succédèrent tout au long de la première moitié du XIX^{e} siècle[224]. Le Saint-Pétersbourg des années 1830 était marqué par l'aura de Pouchkine que, comme on le sait, Tourguéniev admirait. À deux reprises, Tourguéniev rencontra celui qu'il qualifia de «maître» durant toute sa vie : ces rencontres furent immortalisées dans les *Souvenirs de vie et de littérature* – et notamment dans la «Soirée littéraire chez Piotr Pletniov», en 1869. À Saint-Pétersbourg, Tourguéniev croisa également Mikhaïl Lermontov, côtoya Mikhaïl Glinka qui, ami de son grand frère Nikolaï, rendait souvent visite aux Tourguéniev. Il put d'ailleurs applaudir le compositeur à l'occasion de la première de *Ivan Soussanine* (*ou La vie pour le tsar*) en décembre 1836, tout comme il assista, quelques mois plus tôt, le 19 avril 1836, à la première de *Le Revizor* de Gogol au Théâtre Alexandra.

Le déménagement à Saint-Pétersbourg coïncida également, pour Ivan Tourguéniev, avec le début de ses activités littéraires : après avoir baigné, à l'Université de Moscou, dans un milieu où l'écriture et les belles lettres n'étaient pas du tout considérées comme une distraction futile, c'est en arrivant à la capitale qu'Ivan Tourguéniev se mit à écrire. Dès septembre 1834, plusieurs œuvres virent le jour – un poème inspiré par l'inauguration de la Colonne d'Alexandre (« Ce monument immense et orgueilleux… » (« Сей памятник огромный, горделивый... »)), « Mer calme » (« Штиль на море »), « Fantasmagorie d'une nuit d'été » (« Фантасмагория в

[224] Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, с. 14, 15.

летнюю ночь ») et « Un rêve » (« Сон »). À la même période, Tourguéniev entreprit également quelques traductions de Shakespeare et de Byron. Le poème *Steno*, le tribut du jeune écrivain à *Manfred* de George Byron – une de ses œuvres préférées à cette époque -, fut écrit durant la première année de l'écrivain à Saint-Pétersbourg. Par la suite, nous reviendrons plus longuement sur ce « péché de jeunesse » — comme Tourguéniev qualifia plus tard, dans ses souvenirs, le poème *Steno*. Pour l'heure, il convient de noter simplement la création de cette première œuvre aboutie de l'écrivain comme un moment important de sa biographie littéraire, que Tourguéniev souligna d'ailleurs tout particulièrement dans *Mémorial*, sous la rubrique *1834* : « *Стено* (!) »[225]. Après avoir écrit ce poème en automne 1834, Tourguéniev chercha à soumettre son œuvre au jugement de quelque expert dont il tenait l'opinion en estime. Il se tourna, en première instance, vers Piotr Pletnev qui critiqua vivement cette œuvre-imitation mais salua tout de même les débuts littéraires de son étudiant. Tourguéniev conta cet épisode de sa vie dans les *Souvenirs de vie et de littérature* : l'analyse publique de *Steno* par Pletnev, qui prit soin de garder pour lui l'identité de l'auteur de cette œuvre dont il mit à l'évidence les imperfections, ainsi que les encouragements qu'il lui prodigua ensuite en privé[226]. On sait également que Tourguéniev soumit *Steno* à l'opinion d'un autre de ses professeurs, Alexandre Nikitenko ; l'avis de celui-ci ne nous est pas parvenu.

À Saint-Pétersbourg, en 1836, Tourguéniev connut sa première publication, d'un écrit non pas littéraire mais d'un caractère critique – l'analyse du *Voyage sur les lieux saints russes* d'Andreï Mouraviev paru un peu plus tôt la même année. À cette époque, Ivan Tourguéniev était tenté par une carrière académique et sa mère jugea qu'il était indispensable pour son fils de se faire des relations parmi les personnes bien placées dans ce milieu. C'est ainsi que Tourguéniev rencontra Konstantin Serbinovitch, le rédacteur en chef du *Messager de l'Europe* de l'époque. Celui-ci voulut éprouver le futur auteur des *Mémoires d'un chasseur* et lui demanda de rédiger quelques lignes au sujet du livre de Mouraviev. Tourguéniev s'exécuta mais ne suivit pas le destin de cet écrit qu'il oublia totalement avant de découvrir, quarante ans plus tard, sa publication[227].

De prime abord, on serait porté à croire qu'au milieu de cette vie bouillonnante et passionnante, dans un cadre académique que l'on peut, malgré tous ses défauts, qualifier de privilégié, dans un contexte social des plus avantageux, Tourguéniev ne pouvait que réussir.

[225] Cité d'après *Из парижского архива И.С. Тургенева*, гл. ред. И.И.Анисимов, Книга первая, Издательство «Наука», Москва, 1964, с. 342 : *Steno* (!)
[226] И.С. Тургенев, « Литературный вечер у П.А.Плетнева », *op. cit.*, с. 243.
[227] Н.М. Чернов, « Петербургская юность Ивана Тургенева (1834-1838) », *op. cit.,* с. 39.

Cependant, ce ne fut pas tout à fait le cas : au terme de deux années d'études, il échoua aux examens de sortie, décida de profiter d'un récent décret réformant la structure des études supérieures et les prolongeant d'une année, et doubla sa dernière année. À la fin de celle-ci, il obtint les titres requis mais ne figura pas parmi les meilleurs de sa promotion, affichant de nouveau des résultats plutôt médiocres. Le brillant élève de l'Université de Moscou, que devint-il donc ? Pourquoi, soudain, ses résultats scolaires se retrouvèrent-ils à la baisse ? Il n'y eut certainement pas une raison à cela mais plusieurs.

Premièrement, il s'agit d'une période difficile pour toute la famille Tourguéniev. Les problèmes familiaux commencèrent dès l'été 1833, lorsqu'eurent lieu les événements qui servirent, plus tard, de trame au récit « Premier amour ». Les détails de cette histoire ne seront sans doute jamais totalement mis à jour tant elle comporte de blancs — de non-dits et d'incertitudes. Mais les quelques allusions qu'y fait Varvara Tourguénieva dans ses lettres à Ivan Tourguéniev[228], quelques années après les évènements, laissent entrevoir l'essentiel : l'infidélité de Sergueï Tourguéniev – plus «grave» que toutes les précédentes puisqu'accompagnée de sentiments forts envers celle que les biographes finirent par identifier comme la princesse Ekaterina Chakhovskaïa[229] – divisa le couple et faillit le détruire puisque les époux se trouvèrent au bord de la séparation. Cette histoire eut des répercussions à long terme sur toute la famille et la poursuivit longtemps après.

Deuxièmement, le déménagement dans une ville pratiquement inconnue, loin du cadre de vie habituel, fut peut-être un facteur supplémentaire d'anxiété pour le jeune garçon de quinze ans qu'était Tourguéniev au moment des faits. Même si la famille Tourguéniev se rendit à plusieurs reprises à Saint-Pétersbourg avant 1834, la capitale n'avait certainement rien d'un endroit familier pour Ivan Tourguéniev. De plus, la nouvelle vie à Saint-Pétersbourg commença par un événement tragique : en octobre 1834, après plusieurs semaines de souffrance, Sergueï Tourguéniev décéda prématurément de ce qu'on appelait dans la famille une « maladie du rein », laissant ses deux fils à la charge de son frère Nikolaï ; Varvara se trouvait à l'étranger au moment de sa mort. Cette douloureuse perte, avec les changements radicaux que tous ces événements conjugués entraînèrent inévitablement, entamèrent les forces du jeune garçon : peu de temps après, Ivan Tourguéniev tomba malade : soudainement, il s'affaiblit au point de devoir garder le lit, et il maigrit très fort. Dans *Mémorial*, Tourguéniev dit avoir subi « une maladie de croissance ». Une maladie certainement provoquée par les nombreux changements dramatiques qui eurent lieu à cette période de la vie de l'écrivain.

[228] Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, *op. cit.*, с. 59.
[229] *Ibid.*

Dans ces conditions, il est possible que, lorsque le moment fut venu de revenir à ses occupations habituelles et de retourner aux études, Tourguéniev ait eu du mal à se concentrer et cela se conçoit. D'un autre côté, il n'est pas non plus exclu que tous ces événements aient accéléré sa maturation créatrice et que le jeune Tourguéniev aient cherché, d'une certaine manière, à canaliser sa souffrance par l'écriture. Il n'existe aucune preuve directe de cela mais tout l'indique du point de vue chronologique : les premières œuvres de Tourguéniev et notamment *Steno* – commencé le 21 septembre 1834 et terminé le 13 décembre de la même année[230] – furent écrites en automne 1834, ce qui coïncide avec le début de la maladie du père de l'écrivain. Tous ces facteurs combinés, en plus d'un niveau d'enseignement assez variable dispensé à l'Université de Saint-Pétersbourg dans les années 1830, expliquent sinon entièrement, du moins en partie la baisse de motivation d'Ivan Tourguéniev pour les études et donc ses résultats plus médiocres qu'auparavant.

Une fois son cursus académique à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg achevé, Tourguéniev partit pour Berlin, la « terre promise » des étudiants de son époque, la patrie du savoir qui ouvrait ses étendues à tous les férus de la philosophie et des belles lettres. Une nouvelle étape dans la formation – et dans la vie – de Tourguéniev s'ouvre avec son entrée à l'Université de Berlin.

En route pour Berlin : un choix de destination dans la logique des relations russo-prussiennes

> Окончив курс по филологическому факультету С.-Петербургского университета в 1837 году, я весною 1838 года отправился доучиваться в Берлин. Мне было всего 19 лет; об этой поездке я мечтал давно. Я был убежден, что в России возможно набраться некоторых приготовительных сведений, но что источник настоящего знания находится за границей.[231]

C'est en ces termes que, en 1868, Tourguéniev se souvint des débuts de cette nouvelle période de sa vie. Dans la préface aux *Souvenirs de vie et de littérature*, une sorte de profession de foi de l'écrivain dans laquelle il chercha à expliciter les fondements de son œuvre ainsi que le pourquoi de sa volonté précoce de s'éloigner du terreau natal afin d'apprendre à mieux la

[230] «Комментарии: И.С.Тургенев, Стено »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Сочинения в двенадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Том первый, *op.cit.*, с. 547.

[231] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 240 : *Après avoir terminé la philologie à l'Université de Saint-Pétersbourg en 1837, j'ai décidé de continuer mes études au printemps 1838 à Berlin. Je n'avais que dix-neuf ans ; je rêvais de ce voyage depuis longtemps. J'étais convaincu qu'il était possible de suivre une formation préparatoire en Russie mais que la source du savoir véritable se trouvait à l'étranger.*

connaître et à mieux l'appréhender. Nous ne chercherons pas ici à nous interroger sur la sincérité et la véracité de ces déclarations qui prennent par moments des allures de souvenirs quelque peu idéalisés, à notre sens. Ce qui nous intéresse ici, en revanche, c'est l'importance que les études à l'étranger, et notamment à Berlin, revêtaient aux yeux de Tourguéniev à l'époque.

Le choix de l'Université de Berlin n'était pas fortuit du point de vue académique ni politique d'ailleurs, car, sous le régime de Nicolas I^{er}, les faits et gestes des citoyens russes étaient scrupuleusement scrutés et contrôlés. Jamais auparavant, les relations entre la Russie impériale et la Prusse n'avaient été aussi empreintes de confiance mutuelle et d'entente cordiale. Nicolas de Russie était l'époux de la princesse Charlotte, fille du couple royal prussien, et donc le beau-fils du souverain Frédéric-Guillaume III et le beau-frère du futur roi Frédéric-Guillaume IV qui monta sur le trône dès 1840. Les deux cours unies par des liens familiaux menaient une politique similaire en matière de contrôle de la propagation des idées libérales qui mettaient en effervescence l'Europe tout entière depuis la Révolution française de 1789, puis celle de 1830. Exemplaire dans sa manière d'empêcher toute idée subversive sur son territoire, la Prusse était considérée, à la fin des années 1830, comme une destination parfaite pour tout voyageur russe, un étudiant à la recherche d'un perfectionnement académique de surcroît. « Le tsar confiait sans hésiter aux Universités prussiennes les meilleurs de ses étudiants, avec la certitude qu'ils en reviendraient en savants accomplis, qui ne trouveraient dans la science que la base philosophique de leur fidélité dynastique », écrit à ce sujet Henri Granjard dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques et sociaux de son temps*[232]. L'opinion de l'un des premiers biographes de Tourguéniev, Nikolaï Goutiar, va dans le même sens : « Ни в одной стране, повторяем, не проявлялось так много симпатий к Пруссии 30-х годов, как у нас. Кроме общих причин тут действовала и специальная : русское правительство поощряло интерес в нашей молодежи к «умному отечеству» тогдашних немцев, особенно к Берлину»[233]. C'est donc tout naturellement – sans crainte et avec la bénédiction des instances officielles – qu'Ivan Tourguéniev se jeta dans la « mer germanique »[234], comme des centaines d'autres étudiants russes l'avaient fait avant lui.

[232] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.,* p. 69.
[233] Н.М. Гутьяр, « И.С.Тургенев в Берлинском университете »// Гутьяр Н.М., *op.cit.*, 1907, с. 20 : *Nulle part ailleurs, nous le répétons, n'éprouvait-on plus de sympathie pour la Prusse des années 30 que chez nous. Au-delà des explications générales, il y avait un facteur particulier : le gouvernement russe encourageait l'intérêt de notre jeunesse pour « la patrie intelligente » des Allemands de l'époque et surtout pour Berlin.*
[234] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 241.

Tourguéniev arriva à Berlin le 13 septembre 1838, après avoir parcouru durant quelques mois précédant cette date, plusieurs villes européennes : Hambourg, Coblence, Ems, Heidelberg, Bern, Dresde, Munich, Strasbourg. Il passa à l'Université de Berlin trois semestres étalés sur quatre ans et demi, entrecoupant ses périodes d'études de voyages à travers l'Europe mais aussi en Russie.

L'Université de Berlin à la fin des années 1830, un pôle d'excellence libéral

L'Université de Berlin, fondée tardivement par rapport aux autres universités allemandes et européennes – seulement en 1810 – était encore jeune quand Tourguéniev l'intégra, mais en quelques dizaines d'années de son histoire, elle sut s'imposer en tant que pôle d'enseignement universitaire de haut niveau et concurrençait avec succès d'autres universités européennes d'envergure. Wilhelm von Humboldt, son fondateur, voulait en faire un endroit où la recherche et l'enseignement interviendraient à parts égales dans le processus de formation des jeunes gens et où chaque étudiant serait libre de choisir lui-même son chemin. Dès le début, l'Université réunit en son sein plusieurs hommes de science dont la réputation n'était plus à faire et qui donnaient le ton à l'évolution du monde scientifique européen. August Böckh, Friedrich Karl von Savigny, Carl Ritter, Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Leopold von Ranke et bien d'autres encore enseignèrent à des moments différents à l'Université de Berlin et firent la fierté de celle-ci.

Les cours choisis par Tourguéniev durant ses études à Berlin portaient sur les matières qu'il avait déjà abordées en Russie, à l'Université de Saint-Pétersbourg : philologie classique, géographie, droit, sciences naturelles et surtout philosophie. Cependant, la manière dont ces cours étaient donnés à l'université berlinoise n'avait rien de commun avec ce qu'il avait connu plus tôt en termes de niveau et de profondeur des connaissances que les étudiants acquéraient lors de leurs études. Tourguéniev sentit vite, par exemple, que sa maîtrise des langues grecque et latine, pourtant considérée comme bonne en Russie, n'était pas suffisante pour suivre les cours des professeurs Zumpt et Böchk : « [...] я слушал в Берлине латинские древности у Цумпта, историю греческой литературы у Бёка – а на дому принужден был зубрить латинскую грамматику и греческую, которые знал плохо»[235], avoua-t-il plus tard dans l'introduction aux *Souvenirs de vie et de littérature*. Les cours de Karl Gottlob Zumpt, latiniste, auteur de la *Grammaire latine* (1818), qui fut le livre de chevet de plusieurs générations

[235] *Ibid.*, c. 240 : *À Berlin, j'ai suivi les cours d'antiquité latine chez Zumpt, l'histoire de la littérature grecque chez Böckh et j'ai dû potasser chez moi les grammaires grecque et latine où j'avais des lacunes.*

d'étudiants en latin, et ceux d'August Böckh, helléniste, permirent à Tourguéniev d'acquérir de solides connaissances en matière d'histoire et de philologie antiques, compétence que l'écrivain chérit et continua à développer durant toute sa vie.

Durant les trois semestres à l'Université de Berlin, Tourguéniev suivit également les cours d'agriculture comparée assurés par Carl Ritter, fondateur de la géographie moderne, les cours d'histoire de Ranke, ceux de droit politique du professeur Stahl, les cours des sciences naturelles que le professeur Steffens dispensait selon les préceptes de Schelling. Malgré l'intérêt que tous ces cours représentaient aux yeux de l'étudiant Tourguéniev, ils ne demeurèrent qu'accessoires par rapport à la matière qui retenait, à l'époque, toute son attention : la philosophie. À l'Université de Berlin, le véritable berceau de la science philosophique allemande – et donc européenne – de l'époque, Ivan Tourguéniev suivit les cours de philosophie assurés par deux enseignants compétents, brillants et extrêmement populaires parmi les étudiants : il s'agit de Karl Werder, chargé du cours de philosophie et d'Édouard Gans, professeur de philosophie de l'art.

Gans, diplômé à la fois de l'Université de Berlin, de celle de Göttingen ainsi que de l'Université de Heidelberg où il soutint sa thèse de doctorat, fut un des principaux disciples de Hegel. Gans affichait des idées ouvertement libérales et était partisan de la monarchie constitutionnelle. Passionné par les théories de son maître Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Gans savait transmettre sa flamme aux étudiants ; ses cours étaient parmi les plus appréciés de la gent estudiantine berlinoise grâce à ses méthodes non conventionnelles et antiscolastiques. Pendant ses cours, Gans savait présenter la matière en s'éloignant des abstractions philosophiques et l'asseoir sur des exemples concrets, tirés notamment de la presse[236].

Mais la figure la plus marquante parmi les professeurs de l'Université de Berlin dont Ivan Tourguéniev suivit les cours entre l'automne 1838 et le printemps 1841, était sans conteste Karl Werder, professeur dont le seul nom suscitait l'enthousiasme général auprès de ses disciples. « Помните ли восторженные описания лекций Вердера, ночной серенады под его окнами, его речей, студенческих слез и криков? »[237], se souvint Tourguéniev dans la première et unique « Lettres de Berlin », écrite en 1847, presque dix ans après les faits. Encore jeune à l'époque où Tourguéniev fréquenta l'Université de Berlin – il était né en 1806 – mais déjà brillant, Karl Werder fit découvrir et apprécier la philosophie de son mentor Hegel à plus d'un étudiant. « Он объяснял логику Гегеля и продолжал цитировать стихи и афоризмы

[236] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 75.
[237] *Vous souvenez-vous des descriptions enflammées des leçons de Werder, de la sérénade nocturne sous ses fenêtres, des larmes et des cris des étudiants ?*

из Гёте для сообщения красок жизни и поэзии отвлеченным формулам»[238], commente Pavel Annenkov dans «Une remarquable décennie : 1838-1848» («Замечательное десятилетие : 1838-1848») de ses *Souvenirs littéraires* (*Литературные воспоминания*) publiés en 1886. Un orateur hors pair, un admirateur enthousiaste de la philosophie hégélienne, une personne peu ordinaire : « Редкий молодой человек, наивный, как ребенок. Кажется, на целый мир он смотрит, как на свое поместье, в котором добрые люди постоянно готовят ему сюрпризы. Его беседы имеют спасительное влияние, все предметы невольно принимают тот свет, в котором он их видит, и становится самому лучше, и сам становишься лучше »[239], c'est ainsi que Nikolaï Stankévitch décrit Werder dans une des lettres à sa famille.

L'entourage de Tourguéniev à Berlin : un cercle de Russes en territoire européen

Durant son séjour universitaire à Berlin, Tourguéniev se rapprocha de plusieurs de ses compatriotes dont les plus remarquables étaient le futur historien Timofei Granovski et Nikolaï Stankévitch, dont le nom a déjà été mentionné plus haut. Ce rapprochement se fit progressivement, Ivan Tourguéniev étant plus jeune que ses compagnons. Timofei Granovski, comme on le sait, avait été un des camarades de cours de Tourguéniev à l'Université de Saint-Pétersbourg, ce qui explique sans doute pourquoi Tourguéniev se rapprocha d'abord de lui. Ce fut par l'intermédiaire de Granovski que le futur écrivain fit son entrée, par exemple, dans le salon des Frolov, une famille aux modestes moyens, mais qui savait s'entourer. Dès leur arrivée à Berlin à la fin des années 1830, les Frolov organisèrent des soirées littéraires, dans la meilleure tradition. Elisaveta Frolova, la mère de famille, femme d'une grande culture, était le centre et le pilier de ce salon qui réunissait régulièrement le beau monde intellectuel berlinois : Bettina von Arnim, Varnharen von Ense, Mendelssohn-Bartholdy, August Gans, Karl Werder, Alexander von Humboldt, etc[240]. Ivan Tourguéniev devint rapidement un des habitués du salon

[238] П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, предисловие Н.Пиксанова, вступительная статья, редакция и примечания Б.М.Эйхенбаума, « ACADEMIA », Ленинград, 1928, с. 282 : *Il expliquait la logique de Hegel et continuait à citer les vers et les aphorismes de Goethe pour donner aux formules abstraites des couleurs de vie et de poésie.*

[239] Cité d'après И.Б. Томан, « И.С.Тургенев и немецкая культура »// *Тургеневский сборник*, Выпуск 1, *К 180-летию со дня рождения И.С.Тургенева*, Тургеневское общество, Русский путь, Москва, 1998, с. 35 : *Une jeune personne insolite, dotée de la naïveté de l'enfance. Il semble contempler le monde comme son propre domaine, où de braves gens lui préparent constamment des surprises. Ses conversations ont une influence salvatrice, tous les sujets s'éclairent de la lumière naturelle qu'il leur donne, et cela fait du bien et on en devient soi-même meilleur.*

[240] Alexandre Bourmeyster, *L'Idée russe entre Lumières et spiritualité sous le règne de Nicolas Ier*, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, 2001, p. 128.

de Madame Frolov : « Я ходил туда молчать, разиня рот, и слушать »[241], écrivit-il dans les souvenirs sur son camarade Stankévitch. Même si l'étudiant Ivan Tourguéniev n'osait pas participer activement aux conversations littéraires et philosophiques du salon des Frolov, on imagine facilement à quel point une telle compagnie devait être bénéfique pour lui, si jeune et avide d'apprendre.

C'est par l'intermédiaire de Granovski également que Tourguéniev fit la connaissance de Nikolaï Stankévitch, jeune philosophe à peine plus âgé que lui mais qui jouissait déjà à l'époque d'une certaine réputation dans les cercles philosophiques et littéraires russes. Pourtant camarades d'université à Moscou, Tourguéniev et Stankévitch ne s'étaient croisés qu'à peine en Russie. Dès l'arrivée à Berlin, Tourguéniev chercha à se rapprocher de lui mais en vain : « Станкевич не очень-то меня жаловал – и гораздо больше знался с Грановским и Неверовым. Я очень скоро почувствовал к нему уважение и нечто вроде боязни»[242], se souvint plus tard Tourguéniev de cette période. Ce n'est qu'en été 1840, lors d'un voyage conjoint en Italie, qu'ils devinrent amis. Malheureusement, cette amitié naquit trop tard – Stankévitch était atteint d'une phtisie qui l'emporta en juillet de la même année. Tourguéniev accompagna son camarade jusqu'à ses derniers instants. Cette relation d'amitié courte et tardive eut une influence majeure sur le développement personnel de Tourguéniev : intelligent, fin, érudit, personnalité très droite et inspirée, Stankévitch sut faire découvrir au futur écrivain le meilleur de lui-même. Les «<Souvenirs sur N.V. Stankévitch>» («<Воспоминания о Н.В.Станкевиче>») rédigés en été 1856[243], sont empreints de l'amitié la plus tendre et d'un respect infini. En créant le personnage de Pokorski, un des personnages de *Roudine*, Tourguéniev s'inspira largement de la figure de Stankévitch ; il parla de ce tribut dans ses souvenirs plus tard : « Когда я изображал Покорского (в «Рудине»), образ Станкевича носился передо мной – но все это только бледный очерк»[244]. Un homme intelligent et charismatique, aimé de tous et naïf comme un enfant – voici les traits de Stankévitch qui inspirèrent à Tourguéniev la figure de Pokorski.

Une autre rencontre importante est à citer parmi les fréquentations de l'écrivain à Berlin : en été 1840, le chemin d'Ivan Tourguéniev croisa celui de Mikhaïl Bakounine, futur révolutionnaire et théoricien de l'anarchisme. À l'époque de son amitié avec Tourguéniev,

---

[241] И.С.Тургенев, « <Воспоминания о Н.В.Станкевиче> »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том двенадцатый*, op.cit.*, с. 294 : *J'y allais me taire et écouter bouche bée.*

[242] *Ibid.* : *Stankevitch ne me prêtait pas beaucoup d'attention et frayait plutôt avec Granovsky et Neverov. J'ai rapidement ressenti du respect et une sorte de crainte à son égard.*

[243] *Ibid.*, c. 293-299.

[244] *Ibid.*, c. 298 : *Quand j'ai imaginé Pokorski (dans « Roudine »), c'est Stankévitch que j'avais en tête, mais tout cela n'en est qu'une pâle esquisse.*

Bakounine ne s'intéressait pas encore aux idées anarchiques, c'était un simple étudiant qui, comme des centaines de ses camarades, était venu à Berlin pour parfaire sa formation universitaire. « Я приехал в Берлин, предался науке – первые звезды зажглись на моем небе – и, наконец, я узнал тебя, Бакунин. [...] Скольким я тебе обязан – я едва ли могу сказать – и не могу сказать: мои чувства ходят еще волнами и не довольно еще утихли, чтобы вылится снова»[245], écrivait Tourguéniev à son nouveau camarade à la fin de l'été 1840. Tourguéniev et Bakounine passèrent toute une année académique côte à côte puisqu'ils partagèrent le même logement, tout comme ils partagèrent, pendant un an, leur passion de la philosophie hégélienne. Tourguéniev appréciait la personnalité de Mikhaïl Bakounine, haute en couleur déjà à l'époque, son côté passionné ainsi que sa capacité d'extraire l'essentiel de tout développement intellectuel, même le plus complexe. En 1856, Tourguéniev s'inspirera des traits les plus saillants de son camarade dans la création du personnage de Dimitri Roudine, le protagoniste du roman éponyme.

La vie de Tourguéniev à Berlin : sous le signe de la découverte et du développement personnel

Les étudiants russes menaient à Berlin une vie plutôt calme, confortable mais monotone.

> …Вы желаете услышать от меня несколько берлинских новостей... Но что прикажете сказать о городе, где встают в шесть утра, обедают в два и ложатся спать гораздо прежде куриц, — о городе, где в десять часов вечера одни меланхолические и нагруженные пивом ночные сторожа скитаются по пустым улицам да какой—нибудь буйный и подгулявший немец идет из «Тиргартена» и у брандербургских ворот тщательно гасит свою сигарку, ибо «немеет перед законом»?[246]

C'est ainsi que Tourguéniev décrit la vie à Berlin en 1847, quelques années après la fin de ses études en Allemagne. Cependant, il semble que l'étudiant Tourguéniev ait connu ce même mode de vie typiquement provincial, propre à la capitale de la Prusse, à la fin des années 1840 :

---

[245] Lettre à M.A. Bakounine et A.P. Efremov, 27 août (8 septembre) 1840, Marienbad : *Je suis arrivé à Berlin, m'y suis consacré à la science – les premières étoiles scintillaient dans mon firmament – et, enfin, je t'ai connu, Bakounine* [...]. *Parviendrais-je à dire tout ce que je te dois, je ne le crois pas : je suis encore trop touché que pour laisser se dévider la vague de mes sentiments.*

[246] И.С.Тургенев, « Письма из Берлина »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 103 : *…Vous voulez que je vous narre quelques nouvelles berlinoises… Mais que voulez-vous savoir d'une ville où l'on se lève à six heures pour déjeuner à 14 heures et aller se coucher bien avant les poules, une ville où, à dix heures du soir, il n'y a plus que les gardes de nuit mélancoliques et imbibés de bière pour déambuler dans les rues désertes ou bien l'un ou l'autre allemand en goguette qui revient du « Tiergarten » et qui éteint consciencieusement son cigare devant les portes de Brandebourg, car il est un « citoyen obéissant » ?*

« [...] Берлин до сих пор еще не столица; по крайней мере, столичной жизни в этом городе нет и следа [...] »[247], précise-t-il un peu plus loin dans le même texte. Une vie tranquille, presque ennuyeuse, quoiqu'animée, de temps à autre, par des *kommers* tant affectionnés par les étudiants allemands, auxquels Tourguéniev ne prenait par ailleurs pas part mais qu'il décrivit néanmoins dans « Assia ».

Comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, les relations de la Russie et de la Prusse, à la fin des années 1830, étaient au beau fixe. La Prusse, sa politique, ses universités et ses avancées en matière de sciences humaines jouissaient d'une excellente réputation auprès des Russes mais inversement, la Russie et ses ressortissants étaient très appréciés dans le Royaume prussien. Les étudiants russes pouvaient d'ailleurs compter, lors de leur séjour dans ce pays, sur la bienveillance de ses habitants ainsi que sur un crédit quasi illimité chez les marchands et les artisans locaux.

Ce fut une époque de découvertes et de rencontres passionnantes, époque de camaraderie qu'il lui semblera bon de se remémorer à l'automne de la vie :

> Ah, mon cher baron ! Où est le bon temps de notre vie d'étudiant à Berlin ? Où sont les neiges d'antan ? Vous rappelez-vous le jour où nous sommes venus vous voir, Bakounine et moi, et où les rideaux de votre fenêtre ont pris feu ? Ma mémoire me retrace encore tous ces détails. À tout prendre, en regardant en arrière, nous n'avons pas trop à regretter la façon dont s'est passé notre vie. On a fait ce qu'on a pu… *faciant meliora potentes* ![248]

Le système académique en place à l'Université de Berlin à la fin des années 1830 était relativement libre : les étudiants pouvaient choisir eux-mêmes les cours qu'ils souhaitaient suivre, ils géraient leur temps de manière tout à fait indépendante. Ivan Tourguéniev, à en croire les notes de cours d'époque qui se conservèrent jusqu'à nos jours à la Maison Pouchkine à Saint-Pétersbourg ou encore au Musée Tourguéniev à Orel[249], semble avoir été un étudiant appliqué et assidu. Durant son temps libre, il lisait énormément, dans le cadre des programmes des cours mais pas uniquement : parmi les livres achetés à l'époque et qui parvinrent jusqu'à nous, on trouve les œuvres d'Aristophane, Horace, Cicéron, Tacite ainsi que d'autres auteurs antiques. Les manuels de grammaire des langues classiques, comme celui de Boutman, auteur de *Grammaire de la langue grecque,* ou encore l'ouvrage déjà cité plus haut du professeur Karl

---

[247] *Ibid.* : [...] *Berlin n'est pas encore une capitale ; du moins, il n'y a pas la moindre trace de vie de capitale dans cette ville* [...].
[248] Lettre à B. Ixküll-Fichel, 20 août (1 septembre) 1881, Bougival.
[249] Б.В. Богданов, « Учеба И.С.Тургенева в Берлинском университете »// *Тургеневский сборник*, Выпуск 2, *К 185-летию со дня рождения И.С.Тургенева*, Тургеневское общество, Москва, 2004, с. 79.

Gottlob Zumpt, *La Grammaire latine*, semblent avoir été deux livres de chevet de Tourguéniev lors de sa première année à Berlin – l'abondance des notes laissées par l'écrivain sur les marges de ces livres en atteste amplement. Pour pouvoir suivre les cours de philosophie dans les meilleures conditions, Tourguéniev acheta et lut les œuvres complètes de Hegel, les écrits de Kant, Fichte et Schelling, les ouvrages de Ludwig Feuerbach, plusieurs livres consacrés à l'histoire de la philosophie, ainsi que les œuvres littéraires anglaises – principalement de Shakespeare et de Byron -, allemandes – en particulier *Faust* de Goethe – mais aussi françaises et italiennes.

La vie à Berlin, aussi paisible et propice à l'étude fût-elle, offrait également à Tourguéniev des occasions de sortie : en compagnie de ses amis et camarades, Tourguéniev se rendait régulièrement au théâtre, allait à l'opéra, profitait de la moindre opportunité d'écouter de la bonne musique : un amateur d'art s'éveillait déjà en lui pour faire à tout jamais partie de sa personnalité.

Ivan Tourguéniev quitte l'Université de Berlin au printemps de l'année 1841, féru de philosophie au point de souhaiter l'enseigner à l'Université de Moscou. Il présente avec succès les examens en vue d'obtenir le grade de *magister* mais n'entame pas de carrière académique, la chaire de philosophie ayant été supprimée à l'université moscovite depuis 1826. Après quelques pérégrinations, il se décide enfin à briguer un poste de fonctionnaire au Ministère des affaires intérieures qu'il obtient en 1843. Tourguéniev ne fit, comme on le sait, de brillante carrière ni académique ni administrative : quelques années plus tard, il démissionnera de son poste au Ministère pour se consacrer à l'écriture, d'autres horizons – littéraires – l'attendaient.

Les études à l'Université de Berlin, que lui apportèrent-elles en termes d'apprentissage mais aussi de découverte du monde et de soi-même ? Il est certain qu'au printemps 1841, Tourguéniev quitta Berlin complètement transformé par rapport à ce qu'il avait été à son arrivée dans la capitale prussienne trois ans plus tôt, en 1838. Premièrement, il rentra chez lui transformé en un « étudiant remarquablement cultivé et un homme du monde accompli »[250], selon Henri Granjard. En effet, les études à Berlin constituèrent, pour Tourguéniev, le sommet de sa formation et lui permirent non seulement de perfectionner et d'approfondir certaines connaissances déjà acquises en Russie – maîtrise des langues anciennes et modernes, compétences en philologie – mais aussi et surtout de découvrir de nouveaux horizons en matière de sciences humaines, et notamment en philosophie, insuffisamment enseignée à l'Université de Saint-Pétersbourg et tout simplement bannie du programme de cours de l'Université de

[250] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, 1966, p. 102.

Moscou. L'Université de Berlin, quant à elle, était depuis sa fondation, en 1810, au centre des progrès réalisés en matière de philosophie ; il n'y avait probablement pas de meilleur endroit pour Tourguéniev pour découvrir cette discipline que l'établissement berlinois, où les enseignants passionnés comme Gans et Werder se chargeaient de guider leurs étudiants à travers le labyrinthe des réflexions hégéliennes.

Le deuxième changement majeur qui s'était opéré dans la personnalité de Tourguéniev à sa sortie de l'Université de Berlin était lié à la découverte par l'écrivain de ce qu'était la liberté, et ce à plusieurs titres. Parti, pour la première fois de sa vie, loin du cocon familial et amené de ce fait à organiser sa vie en toute autonomie, Tourguéniev commença par explorer les horizons de cette nouvelle indépendance en voyageant à travers l'Europe avant de se retrouver à Berlin. Cette première liberté, aussi soudaine fût-elle au départ, se construisit progressivement, Tourguéniev devant apprendre à gérer son temps, son argent, ses relations, *etc.*, comme tout étudiant doit le faire lorsqu'il part étudier loin de sa famille, même de nos jours. Aussi, le système d'enseignement de rigueur à l'Université de Berlin, par son extrême flexibilité et liberté par rapport à celui, plus traditionnel, pratiqué en Russie, offrait à l'écrivain un terrain favorable à la gestion autonome de ses progrès académiques. En effet, les étudiants berlinois, libres de choisir leur programme de cours et dispensés de toute assiduité, décidaient d'eux-mêmes de leur parcours et du moment de l'obtention des titres recherchés. Les méthodes pratiquées par certains enseignants de l'Université de Berlin étaient également très éloignées des procédés « classiques », plus scolastiques : ainsi, August Gans qui s'appuyait dans son commentaire des théories philosophiques complexes sur les exemples tirés de la presse internationale du jour, ou encore Werder qui cherchaient l'illustration des postulats hégéliens dans le *Faust* de Goethe, ne ressemblaient certainement en rien à ce que Tourguéniev avait pu connaître en Russie.

Les études à Berlin en général et l'apprentissage de la philosophie de Hegel en particulier, en compagnie de guides comme Werder, Stankévitch ou encore Bakounine, offrirent à Tourguéniev une autre dimension de la liberté et lui permirent de s'affranchir – ou du moins de commencer à s'affranchir -, pour reprendre les termes de Granjard, des servitudes philosophiques, religieuses, politiques ou encore sociales[251]. « Ничто не освобождает человека, как знание »[252], écrivit Tourguéniev en 1868-1869, dans l'article intitulé « À propos

[251] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 73.
[252] *Rien ne libère mieux l'être humain que la connaissance.*

de “Pères et fils” »[253]. Dans un contexte d’effervescence intellectuelle favorisée par les débats philosophiques auxquels les milieux académiques berlinois se dédiaient à la fin des années 1830, Tourguéniev plongea dans la « mer germanique » qui devait, selon ses propres termes le purifier et le régénérer[254] ; il en sortit différent et avec un regard nouveau sur sa modernité.

Enfin, les études à l’étranger de Tourguéniev, son entourage proche berlinois – les professeurs qui lui enseignèrent toutes ces matières intrinsèquement libératrices, ses camarades de cours – tout cela lui permit de prendre conscience des défauts de la vie en Russie. Selon Henri Granjard, « Tourguéniev a […] rapporté de son voyage au pays des Varègues […] une moisson d’expériences qui lui ont fait prendre en dégoût, à son retour, le régime politique et social de Nicolas I[er] »[255]. Le servage, phénomène anachronique et antihumaniste à souhait, le système policier répressif, l’impossibilité de circuler librement même au sein de son propre pays, de s’exprimer librement : toutes ces pratiques omniprésentes dans la vie des Russes lui semblaient barbares et anormales désormais. En ce sens, l’expérience de la vie en Occident fut sans aucun doute la plus précieuse de ses acquisitions, qu’il conserva durant toute sa vie.

Un coup d’œil d’ensemble sur le parcours académique de Tourguéniev : ouverture de son horizon intellectuel et ancrage dans les cultures russe et européenne

On peut dire qu’Ivan Tourguéniev reçut une excellente éducation. Ses parents, conscients de l’importance d’une bonne instruction ainsi que des capacités intellectuelles et de la grande motivation de leur second fils pour la science, n’hésitèrent pas à investir dans ses études et lui offrirent tous les moyens nécessaires à une réussite académique à la hauteur de leurs espérances : des cours privés, les meilleurs établissements du pays, les voyages et les études à l’étranger.

Le caractère de la formation de l’écrivain, considérée dans son ensemble, révèle une ambiguïté d’ordre culturel : d’un côté, quant au contenu général des programmes de cours des différents établissements que fréquenta Tourguéniev tout au long de son parcours académique, l’accent semble avoir clairement été mis sur les langues, les lettres et les cultures européennes : les enseignements dispensés tant au pensionnat Weidenhammer que dans les deux universités russes – celles de Moscou et de Saint-Pétersbourg – étaient axés sur l’apprentissage des langues étrangères et des lettres anciennes et modernes, principalement européennes. Les autres cours

[253] И.С. Тургенев, « По поводу “Отцов и детей”»// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том одиннадцатый*, op.cit.*, с. 327.
[254] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 241.
[255] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 103.

qui venaient compléter ce programme général, offraient des contenus tout aussi européens : ainsi, à l'Université de Moscou, Mikhaïl Pogodine donnait le cours d'histoire universelle selon Böttiger, son collègue Mikhaïl Pavlov enseignait l'histoire naturelle selon Schelling, alors que les professeurs de l'Université de Saint-Pétersbourg cherchaient à inculquer à leurs étudiants les bases de la philosophie selon les préceptes des savants allemands. Ce constat est encore plus vrai concernant la formation que Tourguéniev reçut à l'Université de Berlin dont il sortit, en 1841, en hégélien convaincu. Le fait que les enseignements dont Tourguéniev put bénéficier au sein des établissements russes aient été très européens n'a rien d'exceptionnel : assurés par des enseignants ayant eux-mêmes reçu une éducation occidentale – la plupart d'entre eux avaient suivi des cours dans des universités allemandes, françaises, autrichiennes, *etc*. –, ces cours portaient nécessairement l'empreinte du parcours de leurs titulaires. À l'époque où la science n'était encore qu'à ses balbutiements en Russie, beaucoup de représentants des milieux académiques russes étaient persuadés que la source du savoir se trouvait en Europe. Ivan Tourguéniev ne dit-il pas, dans l'introduction à ses *Souvenirs de vie et de littérature*, qu'à la fin de son parcours universitaire en Russie il était convaincu de la nécessité absolue d'aller approfondir ses connaissances dans quelque pays européen, les universités russes ne pouvant lui fournir que des connaissances de base ? « Из числа тогдашних преподавателей С.-Петербургского университета не было ни одного, который мог поколебать во мне это убеждение; впрочем, они сами были им проникнуты»[256], expliqua-t-il.

D'un autre côté, sa formation tant secondaire que supérieure fut ponctuée de cours portant sur la langue et sur la culture russes. Portés par des enseignants enthousiastes, comme Piotr Kalaïdovitch, Dimitri Doubenski, Piotr Pletnev et Alexandre Nikitenko, ces cours semblent avoir eu un impact important sur l'évolution académique et personnelle de Tourguéniev. Ne finit-il pas par délaisser toute idée d'une carrière professorale ou encore ministérielle pour se consacrer, en fin du compte, aux lettres russes et à l'écriture ?

Cette ambiguïté culturelle de la formation de l'écrivain a une explication très simple : étalée, dans sa continuité, sur la première moitié du XIX^{e} siècle (entre 1818, l'année de naissance de Tourguéniev et le début des années 1840), elle tombait en plein dans la période que les historiens appellent aujourd'hui l'« âge d'or » de la culture russe qui vit s'épanouir, pour la première fois dans l'histoire de la Russie, la littérature et l'art nationaux. La période de la renaissance – ou plutôt de naissance – de la vraie, de l'authentique culture russe, nourrie aux

[256] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 240 : *Aucun des professeurs de l'époque à l'université de Saint-Pétersbourg n'aurait pu ébranler ce point de vue ; ils en étaient d'ailleurs intimement convaincus eux-mêmes ;* [...].

traditions ancestrales du pays et bâtie sur des fondements européens, quant aux formes d'expression notamment, l'«âge d'or» n'était qu'à ses débuts lorsque naquit Tourguéniev. Les premiers pas dans le sens d'une affirmation de la culture nationale étaient donc perceptibles dans les différents cours que suivit Tourguéniev tout au long de ses études : en témoigne notamment la présence, dans les programmes d'enseignement, des cours de langue et de littérature russes ou encore d'histoire de la Russie, ainsi que la passion et la fierté que nourrissaient certains des professeurs titulaires de ces cours (tels que Pletnev et Nikitenko) pour la naissante littérature russe.

Dès sa plus petite enfance, Ivan Tourguéniev fut sensibilisé à la culture et à la connaissance par les différentes lectures qu'on lui faisait ou qu'on lui faisait faire, les cours dont il put bénéficier très rapidement et surtout l'apprentissage des langues étrangères auxquelles il fut initié pratiquement dès sa naissance. Grâce à la situation financière, des plus avantageuses, de ses parents, Tourguéniev put bénéficier des compétences des meilleurs pédagogues de son temps qui l'accompagnèrent dans sa découverte progressive du monde.

Chacune des étapes qu'il franchissait en suivant le chemin du savoir, faisait miroiter devant lui de nouvelles facettes du monde qui l'entourait. D'abord, les premiers apprentissages au sein du cocon familial, qui se faisaient naturellement et étaient empreints d'une tradition culturelle très particulière, celle des milieux nobiliaires du début du XIX^{e} siècle, bidimensionnelle par définition. Ensuite, la première ouverture, d'abord sur le monde encore étroit de la pension Weidenhammer et de l'univers conservateur du Moscou des années 1820 : de nouveaux camarades, les premières études structurées, un cadre d'enseignement précis et un programme biculturel rythmèrent cette période de la vie de Tourguéniev. Puis, vint le temps de la première découverte d'un véritable univers académique, celui de l'Université de Moscou avec sa longue histoire, son atmosphère démocratique, des rencontres qui durent sembler un peu insolites au jeune Tourguéniev. Pour la première fois de sa vie, celui-ci côtoyait les personnes qui considéraient les lettres comme une occupation sérieuse. Les trois ans à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg prirent en grande partie le relais du processus déjà amorcé à Moscou, celui de l'initiation à la liberté par le savoir, cette suprême forme d'autonomie personnelle. Ainsi, l'horizon intellectuel de l'écrivain s'élargissait progressivement : Orel – Spasskoïé – Moscou – Saint-Pétersbourg. Enfin, les études à l'Université de Berlin et la vie à l'étranger durant une période prolongée couronnèrent la formation intellectuelle et culturelle de Tourguéniev. « Я бросился вниз в «немецкое море», долженствовавшее очистить и возродить меня, и когда я наконец вынырнул из его воли

– я все—таки очутился «западником», и остался им навсегда»[257], confessa Tourguéniev dans les *Souvenirs de vie et de littérature* en 1868 - un « occidentaliste » dans le pur esprit de l'« âge d'or » russe de la première moitié du XIX^{e} siècle, à la croisée des deux chemins culturels, le regard tourné vers l'Europe.

[257] *Ibid.* : *Je me suis jeté dans la « mer germanique » qui devait purifier et renouveler mon esprit, et lorsque j'en suis enfin émergé, je me suis découvert un « occidentaliste » et je le suis resté à tout jamais.*

CHAPITRE II : LES PREMIERS PAS VERS L'AUTRE

La rencontre avec l'autre commence dans la vie de chaque homme de bonne heure. C'est en prenant conscience du fait que la personne en face de nous est distincte de notre Soi que nous nous rendons compte de notre propre identité. C'est le début de notre vie consciente, un moment crucial de notre existence puisqu'il nous investit de notre individualité et nous plonge dans le cœur des relations interpersonnelles. Même chose est valable lorsqu'il s'agit de la prise de conscience de notre Soi culturel, qui émerge au moment même où nous nous rendons compte de l'altérité culturelle de ceux qui nous entourent et où, par la même occasion, nous réalisons notre appartenance à un groupe de personnes précis véhiculant des pratiques culturelles et une vision du monde différentes des autres.

Rompre le continuum de la ressemblance et découvrir le visage de l'Autre n'est pas une chose facile, et il est encore plus difficile de mettre le doigt sur le moment précis où une telle rupture s'effectue dans le cas d'une personne autre que soi. Il s'agit, sans doute, d'une tâche dont on sait l'accomplissement d'avance impossible, pour des raisons évidentes de manque d'information, même lorsqu'il s'agit d'une personne ayant laissé un patrimoine littéraire et épistolaire de taille comme c'est le cas d'Ivan Tourguéniev. Aussi notre réflexion concernant ce point spécifique n'arrivera-t-elle sans doute pas à dépasser le stade de suppositions mais nous essayerons, faits avérés et déductions à l'appui, de les rendre aussi fiables que possible.

Dans les pages qui suivront, nous tâcherons de mettre en lumière le moment (voire les moments) précis où Ivan Tourguéniev prit conscience d'être en présence d'une culture différente de la sienne, ou du moins de mettre la lumière sur l'époque de sa vie où son identité culturelle commença à prendre corps.

1. LES PREMIERS ESSAIS DE PLUME DE TOURGUÉNIEV EN PHASE AVEC LA DUALITE DE SA CULTURE ESSENTIELLE

Ainsi que nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, Tourguéniev grandit dans un environnement très spécifique du point de vue culturel, à cheval sur deux cultures *a priori* très différentes – le monde russe et le monde européen. Il vécut une enfance bercée aux sons de plusieurs langues – du russe qui était ce qu'on appelait à l'époque sa *langue naturelle* mais

aussi du français et de l'allemand dont la maîtrise et l'usage étaient de rigueur dans sa famille. La langue n'est pas un instrument neutre[258], et cette multiple appartenance linguistique en dit long sur la vision du monde que la famille de l'écrivain véhiculait, à l'instar de toutes les autres familles appartenant aux cercles nobiliaires russes de l'époque dont la culture intrafamiliale représentait une sorte de conglomérat de traditions russes ancestrales et de pratiques européennes. La dualité de la culture familiale, au sein de laquelle Ivan Tourguéniev fit ses premiers pas d'homme, trouva une prolongation dans la formation, à la fois très européenne mais néanmoins ancrée dans la vie russe, qu'il reçut tout au long de son enfance et son adolescence.

Les toutes premières œuvres d'Ivan Tourguéniev portent l'empreinte de la culture essentielle mixte de l'écrivain : fortement inspirées de ses auteurs préférés européens et russes du moment, elles tâchent d'imiter leur style et exploitent les mêmes thématiques. Cette démarche d'emprunt, aussi naturelle fût-elle pour le poète-adolescent, met la lumière sur son horizon intellectuel et dévoile son rapport à l'Autre.

Tourguéniev commença à exercer sa plume au début des années 1830, ce dont témoigne son cahier de notes daté de la seconde moitié de 1834 et conservé aujourd'hui à l'Institut de littérature russe (Maison Pouchkine). Outre les différentes annotations et remarques concernant les cours préparatoires à l'examen d'entrée à l'Université de Saint-Pétersbourg que Tourguéniev suivait à l'époque, ce cahier contient également quelques premiers exercices poétiques du jeune homme : les œuvres courtes et un peu maladroites du point de vue littéraire mais qui témoignent néanmoins des premières manifestations du talent de l'écrivain. Parmi ces œuvres, on compte un quatrain « Devinette » (« Загадка ») destiné, de toute évidence, aux jeux littéraires fréquemment pratiqués dans la famille Tourguéniev ; « Ce monument immense et orgueilleux… » écrit à l'occasion de l'inauguration de la colonne d'Alexandre en automne 1834; « Je te dédie, mon cher ami » (« Тебе, мой друг, я посвящаю ») et « Le Portrait » (« Портрет ») destinés certainement à un album, un de ces recueils de vers et de dessins dont la pratique était très courante au XVIII^{e} et au XIX^{e} siècles ; « La vie » (« Жизнь »), une déclinaison du thème des âges de l'homme, sujet récurrent dans la poésie russe de la fin du XVIII^{e} et du début du XIX^{e} siècle; un autre poème d'album, « Mein bester, theurer Freund », rédigé en allemand avec sa traduction en russe; plusieurs variations sur le thème « Chanson » (« Песня »), tribut du jeune poète au folklore russe ; enfin « Prière » (« Молитва »), sans doute un des premiers poèmes d'amour de l'écrivain.

[258] Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 84.

Il est difficile de juger objectivement de la qualité littéraire de ces premiers écrits et d'y chercher des prémices d'un futur talent de premier ordre : leur caractère souvent récréatif (dans le cas de « Devinette » et de tous les poèmes composés pour un album) qui leur confère un statut d'œuvres d'amateur destinées à un œil peu exigeant sur le plan poétique, ainsi que leur état manifestement inachevé rendent cette tâche difficile. Tourguéniev lui-même ne devait leur accorder que peu d'importance puisqu'il ne mentionnait jamais ces notes lorsqu'il parlait de ses débuts littéraires. Par exemple, dans une lettre à Alexandre Nikitenko du 26 mars (7 avril) 1837[259], Tourguéniev précise en parlant de *Steno*, un drame poétique écrit en 1834 : « Я колебался, должен ли я был послать *драму*, писанную мною 16 лет, мое первое произведение […] »[260]. Néanmoins, ces toutes premières œuvres présentent pour nous un intérêt indéniable en ce qu'elles reflètent les horizons intellectuels et culturels de l'écrivain à cette époque ; elles portent de multiples traces d'emprunts aux œuvres que le jeune Tourguéniev lisait et appréciait[261] : ainsi, « Ce monument immense et orgueilleux… » semble inspiré d'un poème d'Adam von Bistram rédigé et publié sur le thème similaire en 1834, « Je te dédie, mon cher ami » contient des lignes qui rappellent certains vers d'Ivan Kozlov, « La vie » fut de toute évidence écrit sous l'influence des poèmes de Derjavine et de Merzliakov ; le poème rédigé en allemand comporte quelques parentés avec « Das Grabmal » de Friedrich von Matthisson; la série de poèmes intitulée « Chanson » subit manifestement l'influence des chants populaires que Tourguéniev devait souvent entendre à Spasskoïé. La diversité d'influences et la variété thématique propres à ces essais littéraires reflètent l'univers culturellement pluriel dans lequel Tourguéniev évoluait dans son enfance et dans sa jeunesse. Mais qu'en est-il des premières œuvres sérieuses de Tourguéniev ? Portent-elles également, à l'instar des essais littéraires de l'écrivain, l'empreinte de la dualité propre à sa culture essentielle ?

Les « vrais » débuts littéraires d'Ivan Tourguéniev : trois œuvres majeures et leurs inspirations diverses et communes

De manière générale, on considère que Tourguéniev commença à écrire sérieusement dès le milieu de l'année 1834, ce qui coïncide avec son déménagement de Moscou à Saint-Pétersbourg, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut : après avoir baigné, à l'Université de

[259] Lettre à A. Nikitenko, 26 mars (7 avril) 1837, Saint-Pétersbourg.
[260] Lettre à A. Nikitenko, 26 mars (7 avril) 1837, Saint-Pétersbourg : *Je me demandais si j'avais raison de vous faire parvenir le* drame *que j'ai écrit alors que j'avais seize ans ; il s'agit de ma première œuvre* [...].
[261] « Комментарии: И.С. Тургенев, Юношеские стихотворения »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Сочинения в двенадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Том первый, *op.cit.*, с. 530-533.

Moscou, dans un milieu où les lettres étaient en honneur, Tourguéniev se lança à son tour dans l'écriture. En dehors de quelques essais poétiques mentionnés ci-dessus, nous savons qu'entre l'été 1834 et le printemps 1838, Tourguéniev écrivit plusieurs autres poèmes dont certains aboutis puisqu'ils furent même publiés.

Dans la lettre à Alexandre Nikitenko mentionnée plus haut[262], Tourguéniev fait référence aux œuvres qu'il souhaitait soumettre au jugement de son professeur ; par le même envoi, il en faisait d'ailleurs parvenir quelques-unes d'entre elles, notamment le drame poétique *Steno* mais aussi « Récit d'un vieillard » (« Повесть старика »), un poème inachevé rédigé en 1835, ainsi que « Notre siècle » (« Наш век ») commencé en février 1837. Plus loin dans la même lettre, Tourguéniev mentionne trois autres de ses poèmes – « Mer calme », « Fantasmagorie d'une nuit d'été », « Un rêve » (« Сон ») – ainsi que quelques traductions de Shakespeare (*King Lear*) et de Byron (*Manfred*) qu'il était prêt à faire parvenir à Nikitenko afin d'avoir son opinion sur la qualité de sa production littéraire, et il précise : « Сверх того у меня около 100 мелких стихотворений – но всё не переписано – разбросано...»[263].

De toute cette panoplie poétique de première heure, seules quelques œuvres se conservèrent jusqu'à nos jours. On sait que Tourguéniev jugeait ses écrits de jeunesse comme largement perfectibles – « […] все преувеличено, неверно, незрело...»[264], écrivit-il à Nikitenko à leur propos. Néanmoins, trois de ces œuvres retiendront ici notre attention : le drame *Steno*, parce qu'il s'agit de la première œuvre importante de Tourguéniev, ainsi que deux poèmes, « Le soir (Méditation) » (« Вечер (Дума) ») et « À la Vénus de Médicis » (« К Венере Медицейской ») qui firent l'objet d'une publication et qui peuvent donc être considérées comme achevés et satisfaisants aux yeux de l'écrivain. Malgré leurs différences apparentes de style et de genre, ces trois poèmes présentent un certain nombre de similitudes conceptuelles et stylistiques.

Le poème dramatique *Steno*, composé entre le 21 septembre 1834 et le 13 décembre de la même année[265], met en scène un jeune homme, un dénommé Steno qui, après avoir perdu sa bien-aimée, ne voit plus de sens à la vie : le vide l'envahit et il ne trouve de réconfort nulle part : ni dans la nature, ni parmi les hommes, ni dans la foi. De plus en plus perdu dans les labyrinthes de ses souffrances, il se laisse envahir par ses démons intérieurs et, afin de fuir leur

[262] Lettre à A. Nikitenko, 26 mars (7 avril) 1837, Saint-Pétersbourg.
[263] *J'ai encore près d'une centaine de petits poèmes, mais éparpillés et qui sont parfois à recopier…*
[264] […] *tout est surfait, malhabile, immature...*
[265] Е.М. Хмелевская, « Рукопись "Стено"»// *Тургеневский сборник, Материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, под редакцией М.П.Алексеева, Академия наук СССР, Институт русской литературы (Пушкинский дом), Издательство «Наука», Москва-Ленинград, Том I, 1964, с. 10.

emprise, finit par se donner la mort. De manière similaire quoique bien moins développée – les différences de genre obligent -, les mêmes interrogations du sujet lyrique sur le sens de la vie et de la mort sont développées dans le poème « Le soir (Méditation) » écrit en juillet 1837 et publié dans le premier numéro de *Le Contemporain* de 1838, grâce au concours de Piotr Pletnev[266], un des professeurs de lettres russes de Tourguéniev à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. Le troisième poème, intitulé « À la Vénus de Médicis », parut dans le quatrième numéro de *Le Contemporain* de la même année 1838. Dans cette œuvre, Tourguéniev se tourne vers des motifs antiques particulièrement chers à son cœur tout au long des années 1830, alors qu'il était en train de découvrir la richesse des langues et des cultures anciennes. En admirant la statue de *Vénus de Médicis*, le sujet lyrique de « À la Vénus de Médicis » ne peut s'empêcher de penser au flux du temps et à la pérennité de l'art opposée à la fugacité des civilisations et de la vie humaine.

Ces trois œuvres, quoique *a priori* très différentes, comportent des similitudes, en particulier si on les considère dans leur globalité. D'abord, lorsqu'on les lit l'une après l'autre, d'une manière consécutive, on se rend compte de la proximité de leurs sujets. Tous ces poèmes mettent en scène l'homme dans son aspiration à percer les mystères de la création soit dans un face à face avec la Nature, l'œuvre divine (dans « Le soir (Méditation) »), soit en interrogeant une œuvre d'art, fruit de l'œuvre humaine (« À la Vénus de Médicis »). En ce qui concerne *Steno*, Tourguéniev y développa également cette même thématique puisque dans sa quête de sens de la vie, le protagoniste du drame en vers se tourne plus d'une fois vers la Nature et vers l'Art. Par exemple, dans la première scène du premier acte, le spectacle du Colisée et le panorama nocturne de Rome font naître dans l'âme de Steno le sentiment du vide et de l'inutilité de sa propre existence. *Steno* est antérieur de quatre ans à « Le soir (Méditation) » et à « À la Vénus de Médicis » ; le fait que Tourguéniev revint à cette même idée dans les deux derniers poèmes indique son attachement à cette thématique, dans le pur esprit de son temps encore baigné par l'influence romantique.

Le deuxième point commun à ces trois œuvres de jeunesse de Tourguéniev est lié à cette proximité de sujets car il concerne leur inspiration. L'influence des différents auteurs, qui faisaient objet d'admiration de Tourguéniev dans les années 1830, se fait clairement ressentir dans les trois écrits en question.

Dans « Soirée littéraire chez Piotr Pletniov », Tourguéniev émet le commentaire suivant au sujet de *Steno* qu'il était sur le point de soumettre à l'avis de son professeur, Piotr Pletnev,

[266] Л.М. Лотман, « Примечания »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений,* Том одиннадцатый*, op.cit.*, с. 548.

grand amateur de la littérature et ami intime de plusieurs hommes de lettres russes parmi ses contemporains : « [...] это совершенно нелепое произведение, в котором с детской неумелостью выражалось рабское подражание байроновскому « Манфреду»[267]. Selon un bon nombre de chercheurs, dont Tatiana Chvetsova, auteur d'une étude sur les emprunts littéraires dans ce premier poème dramatique de Tourguéniev[268], les préférences de l'écrivain dans la première moitié des années 1830 allaient vers des auteurs romantiques et notamment George Gordon Byron dont il traduisit même le poème *Manfred* un peu plus tard. Les parallèles entre *Steno* et *Manfred* sont nombreux : les personnages principaux des deux poèmes ont beau porter des noms différents, la figure de Steno est clairement inspirée de Manfred – même sort, même caractère un peu ténébreux, même attitude face au monde ; le ton des deux poèmes est très similaire également, mélancolique et désabusé, dans l'esprit du romantisme du début du XIX^{e} siècle, tout comme le développement de l'élément mystique que l'on retrouve dans les deux cas. Le canevas du récit comporte également un certain nombre de similitudes même si Tourguéniev tint, de toute évidence, à s'écarter quelque peu du schéma développé par son modèle. Ces quelques exemples sont loin de constituer la liste exhaustive de traits similaires qui existent entre les deux œuvres ; nous nous arrêterons là néanmoins car la continuer serait répéter inutilement des considérations déjà faites à ce sujet par de nombreux auteurs[269]. Nous soulignerons donc simplement que la filiation de *Steno* par rapport à *Manfred* est aujourd'hui une évidence, un fait parfaitement prouvé et universellement admis. Cela dit, dans son article cité ci-dessus, Tatiana Chvetsova, sans réfuter cette filiation, considère que *Manfred* n'était pas la seule œuvre à avoir inspiré Tourguéniev dans l'écriture de son poème, et elle tente de mettre en avant la trace shakespearienne que *Steno* recèle et présente cette œuvre comme une imitation non seulement de *Manfred* mais aussi de *Hamlet* : selon Chvetsova, *Steno* partage plusieurs traits similaires non seulement avec le personnage de Byron mais également avec Hamlet, elle trouve qu'un certain nombre de motifs similaires sont exploités à proportions égales dans les trois œuvres (l'opposition entre le monde des vivants et l'au-delà, le thème de la mort, l'élément mystique, etc.). L'analyse de Chvetsova, dont nous ne faisons ici que mentionner quelques éléments, semble convaincante en particulier compte tenu de la connaissance avérée de l'œuvre

[267] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Литературный вечер у П.А.Плетнева », *op. cit.*, с. 243 : [...] *c'est une œuvre totalement inepte, une imitation servile du « Manfred » de Byron d'une puérile maladresse*.

[268] Т.В. Швецова, « Поэма И.С.Тургенева «Стено»: от Байрона к Шекспиру »// *Спасский вестник*, №12, редактор-составитель Е.Н. Левина, Тула, 2005, с. 29-36.

[269] Voir à ce sujet, entre autres, Т.В. Швецова, *op. cit.*, с. 29-36 et Н.И. Николаев, «"Манфред" Дж.Байрона и «Стено» Тургенева. К вопросу о характере подражания русского писателя »// *Проблемы культуры, языка, воспитания*, Архангельск, 2004, с. 86-90.

shakespearienne par Tourguéniev à cette époque : en effet, on sait que dès son jeune âge, Tourguéniev admirait beaucoup cet auteur dont il traduisit *King Lear* et *Othello* quelques années plus tard après l'écriture de *Steno*. Dans la lettre précitée à Nikitenko, Tourguéniev dit à son professeur de s'être essayé à la traduction, quoique sans grand succès – *Othello* fut traduit par lui à moitié, et ce qui est de *King Lear*, le traducteur débutant avoue, dans la même lettre, de ne pas avoir réussi à transmettre la totalité de l'œuvre et avoir laissé quelques blancs dans sa traduction. Ces expérimentations ne nous sont pas parvenues : Tourguéniev les détruisit considérant ses traductions largement imparfaites[270].

Tout comme *Steno*, les poèmes « Le soir (Méditation) » et « À la Vénus de Médicis » n'échappèrent pas non plus aux influences des lectures faites par Tourguéniev à l'époque de leur écriture car ils sont inspirés, eux aussi, des auteurs que le jeune Tourguéniev tenait en admiration, aux côtés de Byron : le poète et le traducteur Vladimir Benediktov, le dramaturge Nector Koukolnik, Alexandre Marlinski mais aussi et surtout Alexandre Pouchkine et Mikhaïl Lermontov, Vassili Joukovski, Goethe et Schiller[271]. Ainsi, le ton du poème « Le soir (Méditation) », aussi byronien soit-il, rappelle aussi la poésie élégiaque de Joukovski, et le thème du contraste entre la sérénité de la nature la nuit et l'inquiétude spirituelle du personnage lyrique semble sortir tout droit de la plume de Goethe[272]. En ce qui concerne « À la Vénus de Médicis », on y retrouve la trace schellingienne, notamment dans le développement du thème de l'admiration devant l'Antiquité.

Un auteur, qu'il soit poète ou prosateur, crée toujours en marge de son temps ; et son œuvre reflète, d'une manière ou d'une autre, l'esprit de l'époque qui la voit naître. Les premières œuvres de Tourguéniev n'échappent pas à cette règle : écrites au moment où la société russe pensante tout entière était transportée par les idées romantiques à la Byron, elles portent l'empreinte de la sensibilité propre à celles-ci. Les idées romantiques que Tourguéniev adolescent puisait dans les écrits de Byron, Joukovski, Shakespeare, Pouchkine, Schiller, Marlinski et d'autres transparaissent avec force dans ses premières expériences littéraires, un effet amplifié par l'exaltation liée à la jeunesse de Tourguéniev au moment de leur écriture. D'où l'impression d'être en face d'un grand nombre de clichés romantiques lorsqu'on les lit. Le jeune poète cherchait sûrement à créer des œuvres qui seraient à la hauteur du génie de ses idoles de l'époque, et on peut dire que ces tous premiers écrits, s'ils ne représentent pas des

[270] Lettre à A. Nikitenko, 26 mars (7 avril) 1837, Saint-Pétersbourg.
[271] Л.М. Лотман, « Примечания », *op. cit.*, с. 547.
[272] *Ibid.*, с. 548.

œuvres totalement authentiques étant donné leur caractère fortement emprunté, illustrent bien son univers intellectuel pluriculturel.

« À la Vénus de Médicis » : une vision de l'altérité issue de l'exotisme antique

Après cette présentation générale, le moment est venu d'examiner la façon dont la figure de l'Autre transparaît à travers ces trois premiers écrits, si différents par leur genre et leur forme, et à la fois si ressemblants du point de vue de leur ton et de leur visée thématique, à commencer par « À la Vénus de Médicis » qui, des trois œuvres qui nous intéressent dans ce chapitre, illustre le rapport à l'altérité culturelle de Tourguéniev de la façon la plus évidente.

La statue de la *Vénus de Médicis* représente Aphrodite dans une posture de surprise lorsque, émergeant des vagues, la déesse se rend compte de sa propre naissance et du monde qui l'entoure (et donc de son identité). Cette statue découverte au XVII^e^ siècle à Tivoli, dans la province de Rome[273], appartint pendant longtemps à la famille Médicis, d'où son nom. Il s'agit de la représentation de *Vénus* la plus célèbre et la plus copiée de tous les temps : un des passages obligés du Grand Tour au XVIII^e^ siècle, elle inspira également un grand nombre de peintres et de poètes dont Luca Giordano, Samuel Rogers, George Byron, etc. Une copie de la Vénus de Médicis se trouvait, à l'époque de Tourguéniev, au Musée des moulages de l'Académie des Arts à Saint-Pétersbourg, où le futur écrivain put certainement l'admirer.

Le sujet lyrique du poème « À la Vénus de Médicis » admire celle qui fut considérée comme une des œuvres d'art antique les plus surprenantes et se met à réfléchir à sa signification et à sa naissance. « Давно минувших дней, другого поколенья/ Пленительный завет!»[274], dit-il, sous le charme de la Vénus : « Какою негою, каким очарованьем/ Твой светлый миф одет! »[275]. En constatant ce quelque chose d'insaisissable qui entoure la figure de la Vénus, le personnage lyrique conclut très rapidement qu'une telle œuvre, belle et mystérieuse à ses yeux, ne pouvait pas voir le jour sous le ciel du Nord : « Не наше чадо ты!»[276], s'exclame-t-il, persuadé que cette Vénus ne peut être que le fruit d'une grande passion ; or seuls les enfants du Sud sont capables, selon lui, d'éprouver des sentiments aussi forts et, surtout, de les exprimer à travers l'art :

[273] *Ibid.*, c. 574.
[274] *D'une époque révolue, de jours écoulés/ testament délicieux !*
[275] *Quelle volupté, quel charme/ Couvrent ton mythe radieux !*
[276] *Tu ne viens pas de nous !*

Нет, пылким детям Юга
Одним дано испить любовного недуга
Палящее вино!
Созданьем выразить душе родное чувство
В прекрасной полноте изящного искусства
Судьбою им дано![277]

Ces quelques lignes éclairent la position de l'auteur qui envisage une œuvre d'art comme l'expression de son époque, un reflet fidèle de celle-ci. La perfection de la *Vénus de Médicis* devient ainsi le symbole de la société qui l'a produite. Pour Tourguéniev, qui passa une bonne partie de son enfance et de son adolescence à étudier les langues grecque et latine ainsi que l'histoire de la civilisation antique, cette dernière apparaît comme une société idéale – jeune, vivante, pleine d'ardeur –, en opposition par rapport à la société moderne. Les Romains, dit le poète, ne vivaient que pour trois choses – la gloire, la patrie et l'amour :

Они ж, беспечные, три цели знали в жизни:
Пленялись *славою*, на смерть шли за *отчизну*,
Всё забывали для *любви*.[278]

L'homme moderne, quant à lui, ne maîtrise pas ce langage des passions car il n'est plus sensible à ces valeurs ; son âme, vieille et fatiguée, n'est plus capable de produire des sentiments aussi forts.

Puis le sujet lyrique repense à l'endroit et à l'époque de naissance du mythe d'Aphrodite – le beau pays de Grèce, son ciel ensoleillé, ses oliviers, les yeux pleins de fougue des jeunes Grecques, et voilà que le lecteur revoit la déesse émerger de l'écume, il partage l'admiration des éléments face à une telle beauté et suit l'ascension d'Aphrodite sur l'Olympe. En parlant du temple de la déesse – blanc, solennel, baigné de la lueur de la lune et bercé par les balancements des peupliers et des myrtes – le poète n'oublie pas de mentionner les hymnes chantés par les prêtresses à la gloire de la nouvelle déesse : « На языке родном, роскошном, как лобзанье […] »[279]. Car le pays et le peuple qui purent donner naissance à une telle merveille, possèdent un langage à la hauteur de celle-ci.

[277] *Non, seuls les fougueux enfants du Sud/ Peuvent boire la coupe ardente de la maladie de l'amour !/ Créer afin que les sentiments qui leur sont naturels puissent être exprimées/ Dans l'infinie merveille et la beauté des arts/ Voici leur destinée !*
[278] *Tandis qu'eux, insouciants, avaient trois buts en vie:/ Ils étaient fascinés par la* gloire*, prêts à mourir pour la* patrie*,/ Et à tout oublier pour l'*amour.
[279] *Dans une langue propre, tel un somptueux baiser* […].

Mais rien n'est éternel dans ce monde, même pas le temple d'Aphrodite ; le temps passe, l'histoire amorce une étape suivante de son développement, la Grèce antique n'est plus, victime de l'envahisseur asiatique – « Сын знойной Азии рукою дерзновенной/ Разбил твой нежный лик, и грек изнеможенный/ Не защитил тебя! »[280]. Rien n'est éternel sous le ciel, sauf peut-être une œuvre d'art car la voilà devant nous qui l'admirons tous sans exception ; enfants d'un pays lointain, nous nous sentons étrangers à sa naissance mais comprenons néanmoins le sens de sa beauté :

> И снова мы к тебе стекаемся толпами;
> Молчание храня, с поднятыми очами,
> Любуемся тобой;
> Ты снова царствуешь! Сынов страны далекой,
> Ты покорила их пластической, высокой –
> Твоей бессмертной красотой![281]

Ce vers solennel clôt le chant du poète à la beauté pérenne d'une œuvre d'art surprenante, symbole d'une grande civilisation.

« À la Vénus de Médicis » exploite trois lignes thématiques : la naissance d'un mythe, la pérennité de l'art et la différence des races (au sens culturel de ce terme[282]). C'est lorsqu'il évoque les éléments relatifs à ce dernier point que Tourguéniev dévoile, du moins en partie, sa vision de l'altérité culturelle à l'époque. Cette dernière revêt plusieurs dimensions dans le poème – géographique, temporelle et civilisationnelle. Les peuples méditerranéens, et en l'occurrence les Grecs, sont les seuls à être capables de produire une œuvre d'art aussi remarquable que la *Vénus de Médicis*, dit le poète, car ils possèdent un tempérament très spécifique – ardent et fougueux – très différent de celui des habitants du Nord. Cette affirmation fondée sur l'opposition – classique – entre le Nord et le Sud est renforcée, dans l'optique du poème, par le constat d'une différence d'ordre temporel puisque ce n'est pas simplement de la Grèce qu'il est question dans « À la Vénus de Médicis » mais de la Grèce antique dont le poète oppose la culture et la civilisation au monde moderne et au pays du Nord auquel il appartient.

---

[280] *Le fils d'Asie ardente de son bras audacieux/ A brisé ta tendre image, et le Grec épuisé/ Ne t'a pas défendu !*
[281] *Et nous voilà en foule qui revenons à toi;/ En gardant le silence, et en levant les yeux, / Nous t'admirons ;/ Tu règnes à nouveau! Tu as conquis les fils d'une contrée lointaine/ Par ta beauté plastique, immortelle et grandiose !*
[282] Comme le précise Jean-Michel Chapoulie dans son article « La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races » (*Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 18 - n°3/2002, mis en ligne le 12 octobre 2004, consulté le 23 août 2014. URL : http://remi.revues.org/1600) : « Je rappellerai donc que ce terme - ou plutôt le terme anglais correspondant - ne renvoie pas à une définition biologique, mais à une définition strictement sociale ».

Cette société d'antan si différente de l'univers familier de l'auteur revêt un caractère exotique qui ne se traduit pas uniquement dans le paysage – la mer, les oliviers, etc. – mais également dans le caractère des personnes qui appartiennent à ce pays. Pour caractériser l'esprit du peuple grec antique, tout au long du poème, l'auteur ne lésine pas sur les qualificatifs : la Grèce hellénistique devient, chez lui, « ardente » (« *Эллада пламенная* ») et d'une beauté « luxuriante » (« *роскошная Греция* »), ses habitants sont « impétueux » (« *пылкие дети Юга* ») et les sentiments qu'ils peuvent éprouver sont comparés à du vin ardent (« *любовного недуга палящее вино* »). Les passions (*« бурный жар* ») se déchaînent dans leurs cœurs, et leurs yeux, en l'occurrence ceux des femmes, sont pleins de feu (« *огнем гречанок стройных полны восточные глаза* »). La fougue et l'ardeur des Grecs antiques s'opposent à la fadeur de l'esprit du peuple auquel le poète s'identifie (« *душой увяли мы » – « notre âme est fade »*), et ce contraste renforce le côté exotique de leur caractère. Le langage de ce peuple est à la hauteur de son tempérament – riche et éclatant, passionné tel un baiser (« *язык родной, роскошный, как лобзанье* »). Des passions aussi fortes ne peuvent pas être longtemps contenues d'ailleurs et sont extériorisées à travers l'art qui devient ainsi le langage de l'amour et de la passion, le seul capable de les exprimer. C'est ainsi que Tourguéniev exprime dans le poème l'idée de l'existence d'une corrélation entre un peuple ou une civilisation et la nature et la qualité de l'art qu'ils produisent.

Cette représentation de l'altérité culturelle dans le poème « À la Vénus de Médicis » se construit sur des oppositions que l'on peut qualifier de traditionnelles quant à leur sens (Nord/Sud, jadis/aujourd'hui, fougue/fadeur) et leur tonalité. Fondé sur des schémas stéréotypés, ce raisonnement, quoique certainement pertinent aux yeux du jeune poète Tourguéniev, manque de nuances. Et pour cause : il fut puisé dans de nombreuses lectures que le futur écrivain avait pu faire à ce sujet dans son enfance et son adolescence. N'ayant jamais quitté la Russie à l'âge adulte, Tourguéniev puisait les informations concernant tout ce qui se passait en dehors des frontières de son pays natal dans les livres, c'est donc à travers les lectures que se formait sa vision de l'altérité culturelle et de l'Ailleurs qui se présentait à ses yeux comme une contrée merveilleuse recelant de nombreux trésors matériels, moraux et intellectuels.

Steno : le choix du lieu de l'action lourd de conséquences

Lorsque l'on fait une lecture du poème « À la Vénus de Médicis » du point de vue de la représentation de l'altérité culturelle que Tourguéniev y fait, on se met à prendre la mesure de

l'impatience qu'il éprouvait, de son propre aveu, la veille de son départ en Europe en 1838, tant il lui tardait de découvrir ces trésors. « Я был убежден, что […] источник настоящего знания находится за границей »[283], écrivit-il dans ses souvenirs plus tard. Mais, visiblement, l'Europe ne recelait pas que la source du savoir véritable, à ses yeux. Cet Ailleurs, à la fois proche (il le parcourut si souvent dans ses lectures) et lointain (on ne traversait pas la frontière librement à l'époque de Nicolas I[er]) se présentait aussi comme un terrain favorable – plus favorable que le contexte russe en tout cas – pour accueillir les mouvements de l'âme les plus nobles et les plus forts, à en juger d'après les premières œuvres de Tourguéniev dans lesquelles celui-ci tournait son regard tantôt vers la Grèce antique, cette civilisation bénie des dieux des arts, comme nous venons de le voir, tantôt vers l'Italie contemporaine où il situa l'action de son premier poème, *Steno*.

En effet, en écrivant, en 1834, cette œuvre dramatique, Tourguéniev décida de placer ses personnages dans le cœur de l'Italie, à Rome : au fur et à mesure que les scènes se succèdent, l'action du poème se déplace des abords du Colisée au bord de la mer Méditerranéenne, ensuite vers la cabane du pêcheur Giacoppo, puis à l'intérieur d'une église gothique et ainsi de suite. Rappelons-nous-le, Tourguéniev avoua, dans ses souvenirs, s'être grandement inspiré[284], lors de l'écriture de *Steno*, de *Manfred* de Byron, ce qui ne veut pas dire que les deux œuvres soient complètement identiques malgré un grand nombre de similitudes qu'on leur trouve. Le choix du lieu de l'action fait par Tourguéniev pour son drame est un des éléments par lesquels *Steno* et *Manfred* diffèrent. Byron choisit un décor grandiose pour son drame : les Hautes Alpes, le paysage montagnard et le palais de Manfred, également situé dans les montagnes, un choix conforme au contexte romantique de l'époque qui vit l'émergence du paysage de montagne dans la littérature, après que Jean-Jacques Rousseau en avait fait, pour la première fois, une matière romanesque dans sa *Nouvelle Héloïse*. Tourguéniev ne se hasarda pas quant à lui, au même choix de décor. L'habitant de la plaine eut-il du mal à se représenter de quoi la somptuosité de la montagne était faite ? Avait-il sa propre idée de ce qu'est un décor grandiose ? Toujours est-il que le jeune poète se tourna vers un cadre différent, celui des bords méditerranéens, Rome et ses habitants.

Tout au long de sa carrière d'écrivain Tourguéniev avait pour principe de ne décrire dans ses œuvres que des lieux et des types humains qui lui étaient familiers et qu'il avait eu l'occasion d'observer personnellement. Partout où il allait, il s'attachait à relever les moindres

[283] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 240 : *J'étais persuadé que la source du véritable savoir se trouvait à l'étranger*.
[284] И.С. Тургенев, « Литературный вечер у П.А.Плетнева », *op. cit.*, с. 243.

détails des lieux qu'il visitait et à apprendre à connaître les personnes qu'il rencontrait : il étudiait les gens dans la globalité de leur contexte y compris dans le milieu auquel ils appartenaient. L'écrivain dit d'ailleurs souvent, dans ses lettres, à quel point il était essentiel pour lui de pouvoir étudier les différents types de personne qu'il s'apprêtait à représenter dans ses œuvres : « […] я – в течение моей сочинительской карьеры – никогда не отправлялся от идей, а всегда от образов […] »[285], écrivit-il par exemple à ce sujet à Polonski, en 1869. Le poète de seize ans qu'il était au moment de l'écriture de *Steno* n'avait pas encore formulé ce principe de manière claire visiblement, puisque l'action de ce drame a lieu dans un endroit que Tourguéniev ne pouvait connaître que par l'intermédiaire des lectures qu'il avait faites. Or, il cherchait, de toute évidence, à décrire le déchaînement des passions dans l'âme d'un jeune homme en proie à des désillusions concernant la vie, la foi et ses semblables. Il lui fallait donc un cadre adéquat, et il devait sentir que la réalité russe, la seule qu'il connaissait véritablement à l'époque, ne pouvait pas fournir un décor approprié pour un tel objectif. C'est sans doute la raison pour laquelle il décida de placer son personnage à Rome, centre d'une grande civilisation jadis, malgré le fait qu'il ne connaissait cet endroit qu'à travers les livres. Ce choix ne fut pas sans conséquences quant à la représentation du cadre de l'action dans le drame, celui-ci péchant souvent par le flou car décrit en des termes trop généraux (bord de la mer, telle couleur du ciel, etc.). Aussi, quelques inexactitudes ne manquèrent pas de s'y glisser. Par exemple, la première scène du second acte de *Steno* se déroule, selon les indications de l'auteur, à l'intérieur d'une église gothique. Or, le gothique fit, depuis toujours, figure de grand absent de la face architecturale de Rome[286]. Mais la précision et le réalisme ne faisaient pas vraiment partie des principes fondamentaux du romantisme littéraire dans lequel s'inscrit *Steno* ; surtout, il était sûrement plus important, aux yeux du jeune poète, de rester dans la trace du modèle byronien qui prévoyait ce cadre précis.

Steno, un Autre aux traits flous

Le caractère du protagoniste du poème, Steno, ne brille pas non plus par son authenticité. Pour commencer, le lecteur a du mal à reconstituer la biographie de ce personnage censé

[285] Lettre à I. Polonski, 27 février (11 mars) 1869, Karlsruhe : […] *durant toute ma carrière d'écrivain, je ne me suis jamais servi d'une idée pour commencer à écrire mais plutôt de figures humaines* […].
[286] En 1846, Viollet-le-Duc commentait dans « Du style gothique au XIX^e siècle » : « Rome, la reine du monde chrétien, a eu le bon sens de garder son architecture. Rome n'a pas voulu (peut-être seule en Europe) de notre gothique ; elle a bien fait […] ». E. Viollet-le-Duc, « Du style gothique au XIX^e siècle », *Annales archéologiques*, t.IV, 1846, p. 335.

pourtant être haut en couleurs. À travers les différents détails que Steno livre dans ses monologues tout au long du poème, on comprend être en présence d'un homme jeune physiquement mais chargé d'un vécu considérable et dramatique, en tout cas du point de vue de son jeune auteur. Doté d'une intelligence supérieure, Steno semble ne pas toujours savoir ce qu'il doit faire de celle-ci. Cette caractéristique particulière annonce en quelque sorte l'«homme de trop », une figure que Tourguéniev va souvent décliner dans ses œuvres : *Roudine, Nid de gentilhomme*, « Le Journal d'un homme de trop »[287], pour ne citer que celles-ci. L'esprit torturé, le cœur dévasté par les incertitudes et la mélancolie, la foi égarée, Steno ne sait plus où il en est et doute de l'utilité de son existence. On apprend qu'il aima, jadis, une jeune femme exceptionnelle, son égale (du point de vue intellectuel ? social ?), répète-t-il à plusieurs reprises dans le poème ; il la perdit dans des circonstances qui restent un mystère pour le lecteur. Toujours est-il que depuis que son âme sœur n'est plus là, Steno se trouve en perte totale de repères. Le drame couvre les quelques derniers jours de la vie de Steno : la période durant laquelle celui-ci semble tantôt essayer désespérément de retrouver un équilibre moral, intellectuel, spirituel, tantôt, au contraire, s'enfoncer dans sa dérive.

Dans la figure de Steno, le jeune poète Tourguéniev tenta de représenter un homme doué, supérieurement intelligent et destiné à une grande vie ; mais cette grandeur dépasse son personnage, la folie le guette et, plutôt que de se laisser accaparer par ses démons, Steno préfère se donner la mort. Au fur et à mesure d'avancée de l'action, le lecteur se surprend à avoir du mal à cerner le tempérament du protagoniste et à comprendre, en définitive, la logique de ses actes. Il faut dire que les personnages des œuvres ultérieures de Tourguéniev se distinguent par leur réalisme et l'homogénéité de leur caractère. Tourguéniev est connu pour avoir réussi à créer des types littéraires dont la psychologie et la logique ne laissent pas de place au doute ; donc, la maladresse avec laquelle le futur écrivain mit en scène son premier personnage appelle à la réflexion. Son peu d'expérience en matière de la création littéraire, au moment de l'écriture de *Steno*, est-il en cause des imperfections de sa première œuvre et notamment du manque de clarté dans la figure de son protagoniste? C'est certainement le cas mais ce n'est pas la seule raison. En créant le personnage de Steno, Tourguéniev voulut représenter une personne d'une nationalité autre que russe et qu'il connaissait peu, voire pas du tout. Or, rendre viable un

[287] On appelle « homme de trop » un type de personnage bien particulier dont les représentants étaient nombreux dans la littérature russe de la première moitié du XIX^{e} siècle, surtout dans les années 1840 et 1850 : il s'agit d'un homme doté le plus souvent des grandes capacités intellectuelles mais qui ne parvient pas à s'épanouir en trouvant un emploi adéquat à celles-ci. Pouchkine, Griboïedov, Lermontov exploitèrent tous l'image de l'«homme de trop » dans leurs œuvres. Dans les chapitres ultérieurs, nous nous tournerons fréquemment vers la figure de l'«homme de trop » chez Tourguéniev et aurons l'occasion d'examiner en détail la très importante contribution de Tourguéniev dans la formation de type de personnage.

personnage à partir d'une représentation constituée de clichés littéraires au lieu d'observations concrètes et personnelles est aussi difficile que de recréer un décor qu'on n'a jamais pu connaître. D'où le flou entourant la figure de Steno ainsi qu'une certaine idéalisation à laquelle n'échappent ni le protagoniste ni d'autres personnages du drame qu'on voit évoluer au gré des passions exacerbées et des gestes démesurés.

L'altérité culturelle des années 1830 chez Tourguéniev : une catégorie idéalisée et imprécise

Si l'on comprend le processus de la découverte de l'altérité culturelle au sens étroit du terme, toute ambition d'en découvrir les détails concernant une personne concrète – en l'occurrence Ivan Tourguéniev – apparaît comme illusoire. D'un autre côté, déclarer forfait et renoncer à toute tentative d'éclaircir, autant que faire se peut, cette question serait également prématurée. En effet, en considérant la problématique de l'exploration de l'Autre comme un processus global et ininterrompu, on peut trouver, dans notre cas précis, un point de départ permettant une réflexion ultérieure objective.

Ivan Tourguéniev commença à exercer sa plume dès l'âge de seize ans, bien avant son premier voyage autonome à l'étranger, et il nous laissa quelques œuvres qui lèvent le voile sur sa perception de l'altérité culturelle à cette époque.

Le choix de sujets et de motifs fait par le jeune poète Tourguéniev pour ses toutes premières œuvres traduit l'admiration qu'il vouait, à l'âge de seize à vingt ans, à certains auteurs, russes et européens, en vogue dans les années 1820 et 1830. Particulièrement attiré par les œuvres s'inscrivant dans le mouvement romantique byronien, Tourguéniev chercha à reproduire, dans ses premiers écrits, l'esprit et le ton propre à celui-ci, suivant l'exemple de ses modèles préférés – Byron, mais aussi Schiller, Shakespeare, Joukovski, etc. L'imitation, comme source d'inspiration pour les premières œuvres, n'est pas une démarche inhabituelle ; elle se présente au contraire souvent comme un premier stade d'apprentissage dans n'importe quel domaine de la création artistique. Tel un apprenti peintre qui, afin d'affiner son pinceau, se plaît à copier les chefs d'œuvres de ses prédécesseurs, Tourguéniev tenta de reproduire, dans ses premiers poèmes, ce qui lui avait plu et ce qui l'avait attiré dans les écrits de ses auteurs préférés. Les emprunts littéraires qu'on décèle entre les lignes de *Steno*, « Le soir (Méditation) », « À la Vénus de Médicis » constituent par ailleurs la preuve d'une culture plurielle inculquée à Tourguéniev dès son jeune âge.

En revanche, la tendance que Tourguéniev avait, dans ces œuvres, à se tourner résolument vers les réalités européennes – antiques ou modernes – laisse imaginer le rapport de force que les deux composantes – russe et européenne – de l'identité culturelle de l'écrivain entretenaient à l'époque. Tourguéniev qui étudiait les langues, les lettres et l'histoire russes et européennes durant toute sa scolarité universitaire (avant son départ pour l'Université de Berlin) et préparatoire à l'université, semble avoir eu, durant cette période de sa vie, un goût tout particulier pour l'Antiquité, sa culture et ses civilisations, et, à travers elle, pour l'Europe, en tant que fière héritière des traditions antiques. Le choix des motifs pour ses œuvres, comme celui de l'admiration pour l'art antique (« À la Vénus de Médicis ») ou du contraste entre le calme de la nature et l'agitation de l'esprit emprunté à Schelling (« Le soir (Méditation) »), le choix aussi de lieu de l'action bien particulier (dans *Steno*) indiquent la préférence de Tourguéniev pour un contexte de création qu'il avait du mal à associer à la Russie. Cette attitude très particulière quoique logique, compte tenu de l'éducation reçue par Tourguéniev et les spécificités de son contexte culturel familial, ne subsistera pas longtemps ainsi que nous le verrons plus loin dans notre analyse. En attendant, elle se présente comme révélatrice du rapport que Tourguéniev entretenait avec l'altérité culturelle durant cette période de sa vie.

En effet, l'Autre culturel se présente aux yeux du jeune poète Tourguéniev comme un étranger familier, une figure qui comporte autant de traits de l'Autre que ceux de l'Autrui. D'un côté, cet Autre spécifique est très différent, même exotique, du point de vue de son comportement, de ses habitudes, des sensations qu'il peut éprouver dans telle ou telle situation. Mais d'un autre côté, il possède aussi un type d'étrangeté que l'on peut qualifier, dans notre contexte précis, d'apprivoisée : à force de le croiser sur les pages de ses livres préférés, ses 'compagnons' fidèles dès le jeune âge, ainsi que dans sa vie de tous les jours, en la personne de ses précepteurs, gouverneurs et autres professeurs, le côté exotique de cet Autre tendit à s'effacer et à prendre des allures familières. Un autre aspect de la vision de l'altérité propre à Tourguéniev à l'aube de sa vie et de sa carrière d'homme de lettres attire l'attention : le caractère fortement idéalisé des personnages ainsi que certains autres éléments de ses œuvres de première heure, porteurs de l'altérité culturelle tant recherchée et admirée par lui, traduisent une vision vague et sublimée de l'Autre. Les univers culturels et identitaires se mélangent dans cette vision, brouillant les frontières et mélangeant les représentations de l'Ailleurs et de l'Autre, et donc aussi celles de l'Ici et de l'Autrui. Et puisque l'émergence de l'identité culturelle est tributaire du processus de la découverte de l'altérité, on peut dire, à l'examen de ces différents éléments, que la conscience de Tourguéniev de sa propre identité culturelle ne fait alors qu'amorcer la toute première étape de son développement.

2. UN JEUNE POETE RUSSE AU PAYS DES VAREGUES

Durant les vingt premières années de sa vie, Ivan Tourguéniev se faisait une vision de l'Europe et des Européens qui n'avait rien en commun avec la réalité car elle était formée de façon indirecte – c'est-à-dire à partir des lectures, des récits des personnes de son entourage qui avaient eu l'occasion de fouler le sol européen occidental avant lui. Une contrée idéalisée, héritière de la grandeur antique, un pays civilisé et détenteur du savoir, une sorte de pays des merveilles – c'est l'image qu'il devait se faire de l'Europe alors. On peut dire que, avant le départ de Tourguéniev en Allemagne, à l'Université de Berlin, sa représentation des Autres européens était encore très sommaire et se limitait à quelques traits factices et sûrement un peu embellis.

Un Autre imaginé – voici une figure qui ne contribue que très peu à la prise de conscience de sa propre identité culturelle, en particulier lorsqu'on est un jeune poète romantique. Ce qui ne signifie pas que, avant de se rendre en Europe en 1838, pour enfin d'en découvrir le vrai visage et pour appréhender les particularités de la mentalité des peuples qui la composaient, Tourguéniev n'avait pas conscience de la spécificité des Russes par rapport aux étrangers. Il avait côtoyé trop souvent des représentants des nations européennes en Russie (les nombreux précepteurs des enfants Tourguéniev et certains de ses professeurs aux universités des deux capitales fournissent suffisamment d'exemples de telles rencontres du futur écrivain avec l'Étranger) et il avait lu trop d'œuvres littéraires européennes mais aussi russes, si différentes des modèles littéraires étrangers, pour faire preuve d'autant d'insensibilité sur ce point. Cependant, ainsi que nous allons le voir plus bas, les quelques mois que Tourguéniev passa en Allemagne, entre 1838 et 1841, furent ceux de la véritable découverte de l'Europe et de ses habitants, et donc aussi de l'émergence, dans son esprit, d'une conscience plus claire de sa propre identité culturelle.

L'Histoire d'une première ou Le goût des voyages est une question de l'éducation

Le 15 (27) mai de l'année 1838, le moment fut venu pour Ivan Tourguéniev de réaliser un de ses rêves les plus chers – « […] об этой поездке я мечтал давно »[288], disait-il, plus tard,

[288] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления » , *op. cit*, с. 240 : […] *je rêvais de ce voyage depuis longtemps.*

dans ses souvenirs - et de partir à la découverte de l'Europe qu'il avait appris à admirer sans l'avoir jamais vue.

À strictement parler, ce voyage au-delà de la frontière occidentale de la Russie n'était pas le premier dans la vie de Tourguéniev : on a vu que, plusieurs années plus tôt, entre mai 1822 et le l'automne 1823[289], la famille Tourguéniev effectua un grand voyage européen, traditionnel à l'époque pour les aristocrates russes, à l'image de leurs homologues européens et avant tout anglais depuis le règne d'Elisabeth I (1741-1761)[290]. Ce voyage familial à travers l'Europe fut bien planifié et préparé - « Весь путь пролегал так, чтобы посетить наибольшее количество исторических мест, избегая повторных заездов, своего рода «европейское кольцо»[291], commente Nikolaï Tchernov dans « Les Tourguéniev à l'étranger en 1822-1823 » (« Тургеневы в чужих краях в 1822-23 годах ») – et passait par Narva, Tartu, Riga, Jelgava, Virbalis, Klaïpeda, Kœnigsberg et enfin Berlin où les voyageurs firent un arrêt pour souffler après plusieurs semaines de trajet : ils n'arrivèrent à Berlin qu'au début du mois de juillet. De Berlin, ils se dirigèrent vers Dresde, ensuite Zwinger, Karlovy Vary, Ratisbonne, Augsbourg, Constance, Schaffhouse, Zurich, Thoune, Berne. De là, ils allèrent *via* Bâle, Saint-Louis et Saint-Chamond, à Paris, où ils arrivèrent à la fin de l'automne[292]. En presque six mois de voyage, les Tourguéniev firent plusieurs arrêts plus ou moins significatifs, notamment pour consulter quelques médecins recommandés par leurs connaissances pétersbourgeoises : ce fut le cas à Berlin où le couple passa une partie du mois de juillet mais aussi à Dresde et surtout à Karlovy Vary, anciennement Karlsbad. Une cure complète aux eaux de source, très à la mode tout au long du XIX^{e} siècle, durait six semaines ; ce fut le temps que toute la famille resta à la station thermale.

Mais les consultations médicales et les diverses cures n'étaient bien entendu pas les seules raisons du tour européen des Tourguéniev. Partout où les voyageurs passaient, ils visitaient les endroits les plus connus et les plus pittoresques – sites naturels et monuments historiques : Charlottenburg à Berlin, les châteaux de la Suisse saxonne, les curiosités de Zwinger, les bords du Rhin à Schaffhouse. Ces visites ainsi que d'autres moments du voyage, de nature parfois plus dramatique, restèrent dans les annales familiales, comme la visite de la

[289] Н.М. Чернов, « Тургеневы в чужих краях в 1822-23 годах »// *Спасский вестник*, редактор-составитель Е.Н.Левина, Орел, 2001, с. 83.
[290] Wladimir Berelowitch, « La France dans le « Grand Tour » des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Vol. 34, N°1-2, janvier-juin 1993, p. 193.
[291] Н.М. Чернов, « Тургеневы в чужих краях в 1822-23 годах », *op. cit*, с. 86 : *Le voyage fut planifié de la sorte à pouvoir visiter le plus grand nombre possible de sites historiques et éviter de repasser par les mêmes endroits; c'était une sorte de « tour d'Europe ».*
[292] *Ibid.*, с. 87.

fosse aux ours à Berne, lors de laquelle le petit Ivan faillit tomber dans le fossé. L'écrivain mentionnera cet épisode dans l'*Autobiographie,* où il dira d'avoir frôlé la mort « […] в швейцарском городе Берне, сорвавшись с перил, окружавших яму, в которой содержатся городские медведи »[293]; Sergueï Tourguéniev réussit, au dernier moment, à attraper le pied de son fils et à le sortir du fossé. Il s'agit d'un des rares souvenirs que Tourguéniev avait gardé de ce grand voyage européen.

Les Tourguéniev passèrent à Paris une partie de l'automne et tout l'hiver 1822-1823 : le séjour dans la capitale française constituait, sans aucun doute, le point culminant du voyage. Endroit très à la mode parmi les voyageurs russes, Paris accueillait une grande quantité de Russes en hiver. Le couple fit plusieurs rencontres aussi intéressantes qu'utiles durant ces quelques mois passé à Paris, ils fréquentèrent les salons et les théâtres parisiens[294]. Les Tourguéniev quittèrent la capitale française avec l'arrivée du printemps et repartirent en Russie en passant par Strasbourg, seul endroit où ils s'arrêtèrent longuement durant leur chemin de retour, le temps pour Sergueï Tourguéniev de faire un détour par la Suisse en laissant sa tribu en France, pour trouver dans la patrie de Rousseau un bon précepteur familier des méthodes de Pestalozzi.

Le reste du retour fut rapide : de Strasbourg vers la frontière russe en passant par Karlsruhe, Stuttgart, Nuremberg, Prague et Vienne. De là, en passant par Lviv, Radyvyliv et Kiev, les Tourguéniev se dirigèrent directement à Orel et Mtsensk et regagnèrent enfin le domaine de Spasskoïé.

Le Grand Tour des Tourguéniev dura plus d'un an. Pendant cette période, ils parcoururent des milliers de kilomètres, visitèrent les grandes capitales européennes et les endroits les plus connus, s'initièrent à la vie en Europe. L'impact de ce voyage sur ses participants fut sûrement important : il resta à tout jamais un des moments forts de la vie familiale des Tourguéniev, une des périodes qu'on aime *a posteriori* évoquer dans ses lettres et ses souvenirs, ce que la mère de la famille, Varvara, fit volontiers dans ses lettres à Ivan, plusieurs années plus tard, lorsque celui-ci se lança à son tour dans la découverte de l'Europe[295].

---

[293] И.С. Тургенев, « Автобиография »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Сочинения в двенадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 203 : […] *Dans la ville suisse de Bern, en se penchant sur la rambarde qui entourait la fosse où la ville a placé ses ours*.

[294] Н.М. Чернов, « Тургеневы в чужих краях в 1822-23 годах », *op. cit.*, с. 86.

[295] *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 500-585.

La question est de savoir si, aussi exceptionnel fût-il, ce grand voyage européen eut un quelconque impact sur le futur écrivain, trop jeune en 1822-1823 pour mesurer toute sa valeur. Il n'en garda d'ailleurs que quelques maigres souvenirs dont nous avons mentionné ci-dessus le principal, celui de l'épisode de la fosse aux ours à Berne. On peut supposer néanmoins, que l'influence indirecte de ce voyage sur le petit Ivan fut tout de même importante. Au début des années 1870, à la demande de son éditeur, l'écrivain rédigea une note autobiographique[296]. Il s'agit d'une description très succincte de la vie de l'écrivain qui se concentre principalement sur ses années de jeunesse, de sa naissance jusqu'au début des années 1850. Composée d'une vingtaine de sentences, l'« Autobiographie » (« Автобиография ») s'attarde, l'espace de deux phrases, sur ce voyage : « В 1822 году семейство Тургеневых отправилось за границу и посетило, между прочим, Швейцарию. При осмотре [...] известной Бернской ямы, где хранятся медведи, четырехлетний мальчик едва не провалился туда и дорого поплатился бы за свою неосторожность, если бы отцу не удалось вытащить его оттуда, в ту же минуту, за ногу »[297]. Deux phrases : cela paraît peu, mais il s'agit tout de même d'un dixième de l'écrit. Cela tient sûrement à la place qu'on accordait, dans la famille Tourguéniev, à cette période particulièrement heureuse pour tous ses membres. De plus, le fait d'avoir accompli ce voyage dans sa tendre enfance contribua sans doute à développer le goût du petit Tourguéniev pour les déplacements et les séjours dans les pays lointains. Adulte, l'écrivain voyagea durant une bonne partie de sa vie : il parcourut l'Europe entière, en prenant le temps de la découvrir et de la comprendre. Qui sait si, sans cette toute première expérience de découverte de l'Ailleurs, Tourguéniev aurait été un voyageur aussi passionné et attentif qu'il le fut ? Nul ne peut le dire. Cependant, il nous semble que la portée de ce premier voyage, fût-elle indirecte, n'est pas à sous-estimer.

Le plongeon dans la « mer germanique »…

En se mettant en route vers l'Europe en 1838, époque de sa première pérégrination indépendante vers le Vieux Continent, Tourguéniev s'apprêtait à rejoindre la terre promise, auréolée de légendes familiales et littéraires. De plus, en quittant la Russie pour visiter les pays

[296] И.А. Битюгова, « Комментарии : И.С. Тургенев, Иван Сергеевич Тургенев »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Сочинения в двенадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Том одиннадцатый, *op. cit.*, с. 475.

[297] *En 1822, la famille Tourguéniev effectua un voyage à l'étranger et se rendit, entre autres, en Suisse. Lors de la visite de la fameuse Fosse aux ourses de Berne, le garçon de quatre ans faillit tomber dans celle-ci : il aurait payé cher son imprudence si son père n'avait pas réussi à l'en tirer par le pied.*

européens et poursuivre sa formation à Berlin, Tourguéniev partait, pour la première fois de sa vie, loin du cocon familial. Dans ce contexte, on ne peut qu'imaginer l'enthousiasme du jeune homme concernant ce voyage qui allait, d'une certaine façon, le transformer. « Я бросился вниз в «немецкое море», долженствовавшее очистить и возродить меня […] », écrivait Tourguéniev plusieurs années plus tard dans ses souvenirs[298]. En réalité, la « mer germanique », à laquelle faisait référence l'écrivain, en parlant de sa première expérience de la vie à l'étranger, ne se limitait pas aux frontières allemandes. En effet, décidant de voir l'Europe de ses propres yeux avant de rejoindre les milieux académiques berlinois, Tourguéniev effectua, en été 1838, un voyage à travers l'Allemagne, les Pays-Bas et la Suisse, et il visita à cette occasion plusieurs villes européennes dont Hambourg, Coblence, Ems, Heidelberg, Bern, Dresde, Munich, Francfort. En réponse à l'une des lettres d'Ivan expédiées de l'étranger, la mère de l'écrivain insistait auprès de son fils, en juillet 1838 : « […] путешествуй с Богом, пользуйся путешествием, замечай любопытное, не ленись, записывай, instruisez-vous… »[299]. Et le jeune homme se promenait de ville en ville, visitait les curiosités locales, bref, découvrait les pays visités, profitait de son voyage et dépensait beaucoup, au grand dam de Varvara[300].

On peut dire que la période s'étalant entre le printemps 1838 et le printemps 1841 fut marquée, pour Tourguéniev, par de nombreux déplacements et voyages. Après avoir parcouru une partie de l'Allemagne, des Pays-Bas et de la Suisse en été 1838, Tourguéniev passa le reste de l'année ainsi qu'une bonne partie de 1839 à Berlin, où il suivit assidûment les cours à l'université. Ensuite, en août 1839, il dut repartir en Russie pour y soutenir sa mère, désespérée après l'incendie qui avait ravagé une bonne partie du domaine de Spasskoïé peu avant. C'est sans doute pour cette même raison que Tourguéniev passa la deuxième partie de l'année dans son pays natal. Mais dès janvier 1840, il entreprit un grand voyage en Italie et en premier lieu à Rome, où il arriva, en passant par Vienne, en février de la même année pour n'en repartir qu'en avril. De là, Tourguéniev se dirigea vers Naples, s'arrêta brièvement à Sorrento, Civitavecchia, Livourne, Pise et Gênes, admira le lac Majeur avant de traverser les Alpes suisses *via* le col du Saint-Gothard. Il traversa une partie de la Suisse (Lucerne, Bâle) et revint en Allemagne, à Berlin, pour y passer une partie de l'été (mai-juillet 1840). Tourguéniev

[298] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit*, с. 240 : *Je me suis jeté dans la « mer germanique » qui devait purifier et renouveler mon esprit* […].
[299] *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 508 : […] *voyage à ton aise, profite du voyage, observe ce qui est pittoresque, active-toi, prends des notes, instruisez-vous…*
[300] *Ibid.*

séjourna durant le reste de l'été à Marienbad et ne revint à l'Université de Berlin qu'en octobre pour en repartir en mai 1841.

… ou l'exploration de la rive européenne ?

Examinée dans sa globalité, cette période paraît donc marquée par plusieurs voyages, à travers l'Allemagne comme en dehors de celle-ci. Dans ce contexte, le qualificatif de « mer germanique » que l'écrivain utilisa dans ses souvenirs pour parler de cette époque de sa vie semble quelque peu restrictif. Bien sûr, lorsqu'il parlait de la « mer germanique », Tourguéniev faisait référence aux horizons intellectuels et culturels auxquels il put s'initier durant ce long séjour à l'étranger et qu'il finit par adopter pour une bonne partie de sa vie. Il se trouve que, dans l'esprit de l'écrivain, cet héritage culturel de jeunesse portait surtout une empreinte allemande du fait de l'admiration qu'il voua dès son plus jeune âge à l'Allemagne, sa culture et sa littérature. Plusieurs années plus tard, en 1869, en rédigeant l'introduction à l'édition allemande de *Pères et fils*, Tourguéniev rendit hommage à la culture allemande qui signifiait tant à ses yeux, depuis sa jeunesse : « Я слишком многим обязан Германии, чтобы не любить и не чтить ее как мое второе отечество »[301]. Il est vrai que la contribution de l'Allemagne à la formation de la vision du monde chez Tourguéniev fut d'une grande importance ; tout au long des chapitres qui suivront, nous ne cesserons de nous en assurer davantage. Cependant, s'agissant de son premier voyage en Allemagne entre 1838 et 1841, force est de constater que, en réalité, l'initiation de Tourguéniev à la vie à l'étranger portait un caractère beaucoup plus européen que l'écrivain ne semblait vouloir le dire en 1868, au moment de l'écriture de « En guise d'introduction » (« Вместо вступления »), pour ses *Souvenirs de vie et de littérature*.

D'abord, ainsi que nous venons de le constater, l'espace de vie de Tourguéniev, entre 1838 et 1841, dépassait largement les frontières de l'Allemagne. La Hollande, la Suisse, l'Italie – voilà les territoires que l'écrivain se plut à parcourir durant cette période. Il ne reste plus qu'à s'étonner du fait que la France ait presque fait figure d'absente des projets de voyage de Tourguéniev : mis à part les quelques passages par Strasbourg, ville frontière entre la France et le royaume germanique, Tourguéniev ne semblait guère attiré par la France, pourtant la patrie de cœur de plusieurs générations de nobles russes et une destination de pèlerinage presque

[301] *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op. cit.*, с. 431 : *Je dois tant à l'Allemagne pour ne pas l'aimer et la considérer comme ma deuxième patrie.*

obligatoire dans les voyages européens des Russes fortunés à cette époque[302]. Que se passa-t-il donc ? Pourquoi Tourguéniev dédaigna-t-il de visiter la patrie des Lumières durant son voyage ? Malheureusement, il n'existe aucune réponse certaine à cette question, absente de sa correspondance de l'époque. Tourguéniev rejoignit-il, consciemment ou inconsciemment, la mouvance de ces Russes qui, en réaction à la francophilie des années précédentes, se mirent à volontairement négliger tout ce qui était lié à la France et à sa culture, tel Denis Fonvizine et, plus tard, Fedor Rastoptchine dont les écrits constituaient une critique farouche et sans concession de l'influence française au sein de la culture russe nobiliaire de leur époque ?

Ensuite, la culture à laquelle Tourguéniev s'initia durant cette période ne se limite pas non plus, dans sa substance, à l'espace germanique. Les cours que l'écrivain suivit à l'Université de Berlin, dispensés principalement en allemand, portaient, par leur contenu, un caractère résolument européen. Dans l'« Autobiographie » citée précédemment, Tourguéniev écrivit, en 1875 : « В Берлине И.С. преимущественно занимался Гегелевской философией (у Вердера), филологией и историей »[303]. La pensée de Hegel dont Tourguéniev s'employait à assimiler les subtilités aux cours de Werder, eut un impact important sur la vie intellectuelle – philosophique, littéraire, politique, etc. – de l'Europe entière au XIX^{e} siècle : philosophie officielle, pour ainsi dire, de l'état prussien, elle trouva un écho positif et diversifié en France, en Russie, au Danemark, en Grande Bretagne et en Italie. On peut donc dire, sans crainte d'extrapolation, qu'en assimilant les préceptes de Hegel à Berlin, Tourguéniev s'initiait, d'une certaine façon, à la vie intellectuelle européenne et apprenait à s'y intégrer. D'autres cours que l'étudiant Tourguéniev privilégiait, outre ceux de Werder, durant son cursus à l'Université de Berlin contribuaient également à son initiation approfondie à la culture européenne. Par exemple, une de ses matières principales à Berlin fut la philologie classique. On sait que les quelques semestres que le futur écrivain passa à l'université berlinoise, renforcèrent substantiellement sa maîtrise des langues grecque et latine, ce qui lui permit de mieux comprendre les spécificités propres aux civilisations classiques et le rapprocha davantage de la culture européenne, tributaire de la culture antique. Dans un registre différent, on peut dire que cette initiation théorique à la culture européenne fut complétée, durant cette période, par une découverte plus pratique du continent européen par Tourguéniev, grâce aux voyages qu'il

[302] Irène Sokologorsky, « La France et le français dans la culture russe », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2000, N°52, p. 13-21.
[303] И.С. Тургенев, « Автобиография », *op. cit*, с. 203 : *A Berlin Tourguéniev a surtout étudié la philosophie hégélienne (auprès de Werder), de philologie et d'histoire*.

effectua à l'époque. Les lettres de Tourguéniev écrites entre 1838 et 1841[304], confirment également que ce ne fut pas le plongeon culturel dans une « mer germanique » mais plutôt dans une « mer européenne » que l'écrivain expérimenta durant ce premier grand séjour à l'étranger.

En effet, dans les lettres de la période qui nous occupe, Tourguéniev mentionne souvent les lectures qu'il faisait, qu'il avait faites ou qu'il avait l'intention de faire, et il parle encore de ses sorties théâtrales. Ainsi, dans la lettre à Timofeï Granovski du 8 (20) juin 1839[305], Tourguéniev parle à son ami des nouveautés littéraires qui lui semblent intéressantes à découvrir. Parmi celles-ci, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (1845-1847) de Leopold von Ranke, *Geschichte von Böhmen* de František Palacky, *Geschichte des russischen Staats* de Philipp Strahl, *Schelling und Hegel* de Karl Michelet, *Schuld* de Adolf Müllner, *L'Homme et l'argent* d'Émile Souvestre ou encore *Les Ailes d'Icare* de Charles de Bernard. Quelques mois plus tard, en décembre de la même année, Tourguéniev avoue à ce même ami que la lecture du Goethe, qu'il fait constamment durant son séjour à Saint-Pétersbourg – «Я все не перестаю читать Гете »[306] -, le revigore. Dans une lettre du 18 (30) mai 1840, Tourguéniev dit lire les auteurs allemands contemporains sans y trouver le plaisir et le réconfort auxquels il aspire habituellement dans ses lectures. Concernant les sorties au théâtre, le jeune homme semble également, à en croire ses lettres, ne pas être en reste – le futur grand amateur de l'art théâtral s'éveille déjà en lui en ce juin 1839 lorsqu'il parle, toujours à Granovski, de ses récentes expériences liées au théâtre : *Jean de Paris* de Boieldieu, *Robert le Diable* de Giacomo Meyerbeer, *Le Dieu et la bayadère, ou La Courtisane amoureuse* de Auber. On constate que les intérêts littéraires et artistiques que Tourguéniev manifeste durant son premier séjour en Europe sont diversifiés et se situent dans la logique de l'époque du romantisme triomphant, dominé par la pensée allemande et, dans une certaine mesure, française.

Berlin : un séjour transformateur

Une autre constatation s'impose à la lecture des lettres que Tourguéniev écrivit entre 1838 et 1841 : la pleine satisfaction que le plongeon dans la vie et la culture européenne lui procurait, car au fur et à mesure que ses voyages s'enchaînaient, Tourguéniev semblait se

[304] И.С. Тургенев, *Письма*, Том первый, 1831-1849, Издательство «Наука», Москва, 1982// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982, с. 139-181.
[305] Lettre à T. Granovski, 8 (20) juin 1839, Berlin.
[306] *Je lis Goethe sans arrêt*.

découvrir une autre personne. Ainsi, en août 1840, Tourguéniev écrivit les lignes suivantes à ses amis Alexandre Efremov et Mikhaïl Bakounine :

> Как для меня значителен 40-й год! Как много я пережил за 9 месяцев! Вообрази себе – в начале января скачет человек в кибитке по снегам России. В нем едва началось брожение – его волнуют смутные мысли; он робок и бесплодно-задумчив. […] Молодой человек остается десять дней в жирной столице Австрии и приезжает в Италию, в Рим. – В Риме я нахожу Станкевича. Понимаешь ли ты переворот, или нет – начало развития моей души! [...] Природа, улыбалась мне. Я всегда живо чувствовал ее прелесть, веяние бога в ней; но она, прекрасная, казалось, упрекала меня, бедного, слепого, исполненного тщетных сомнений; теперь я с радостью протягивал к ней руки и перед алтарем души клялся быть достойным жизни! ... – Я приехал в Берлин, предался науке – первые звезды зажглись на моем небе – и, наконец, я узнал тебя, Бакунин.[307]

On répète souvent que les voyages forment la jeunesse – une idée née à l'époque des Lumières et qui ne fit que s'imposer au fil des années pour connaître son âge d'or dans la première moitié du XIX^{e} siècle, au point que, dès 1835, cette expression fit une entrée officielle dans le *Dictionnaire* de l'Académie française. Les quelques lignes enflammées citées ci-dessus traduisent un état d'esprit qui illustre bien cet adage. L'auteur de ce passage, un jeune homme de vingt-deux ans, sent avoir vécu une véritable transformation de sa personnalité – le passage d'un esprit timide, n'ayant encore conscience ni de sa nature ni de ses aspirations, vers la découverte de ce qui est l'Homme, l'Art et la Nature et, finalement, de ce qu'il est lui-même. Cette découverte, selon Tourguéniev qui se livre ainsi à une analyse réflexive, une sorte d'exercice d'introspection poétique, se fit dans un contexte particulier – un lieu et un entourage favorables – qui le poussa à passer à cet autre stade de son développement qu'est celui d'un homme conscient de sa place dans l'univers, entre la Nature et l'Art, et vivant dans l'harmonie avec ceux-là. Tourguéniev semble avoir vécu cet enchaînement d'évènements, qui conduisit, au bout du compte, à sa transformation, comme si une volonté providentielle devait l'amener à devenir meilleur et l'aider à ouvrir les yeux sur le monde qui l'entourait.

---

[307] Lettre à A. Efremov et M. Bakounine, 28 août (8 septembre) 1840, Marienbad : *Comme l'année 1840 est importante pour moi ! Que n'ai-je pas vécu en neuf mois ! Imagine-toi, au début du mois de janvier, un type sautillant en traîneau dans les neiges de Russie. Le tout début de l'effervescence, quelques pensées le troublent ; il est timide et songe-creux.* […] *Le jeune homme reste dix jours dans la riche capitale autrichienne et arrive ensuite en Italie, à Rome. - A Rome je trouve Stankevitch. Peux-tu comprendre le retournement, ou plutôt non : le début de l'évolution de mon âme !* […] *La nature me souriait. J'avais toujours ressenti vivement ses charmes, l'esprit divin qui y régnait ; mais elle, merveilleuse, semblait me faire des reproches, à moi, pauvre, aveugle, pétri de doutes inutiles ; maintenant je lui tendais joyeusement la main et j'ai juré devant l'autel de mon âme d'être digne de la vie !.. .- Je suis arrivé à Berlin, me suis consacré à la science – les premières étoiles scintillaient dans mon ciel – et finalement j'ai fait ta connaissance, Bakounine.*

Mais en dehors de ce sentiment intérieur, fût-il remarquablement fort, qu'est-ce que ce premier séjour à l'étranger apporta à Tourguéniev ? Dans le chapitre consacré à la formation de la culture essentielle de Tourguéniev, nous avons déjà eu l'occasion de mentionner quelques acquis majeurs que les études à Berlin apportèrent à l'écrivain, l'élargissement de son horizon intellectuel et moral en premier lieu. Cette ouverture d'horizon s'opéra sur le plan de l'esprit, puisque Tourguéniev rentrait chez lui, au printemps 1841, avec un bagage de connaissances solide et diversifié, mais aussi sur le plan humain car le jeune homme repartait dans sa Russie natale, en proie à l'autocratie la plus totale, après avoir goûté, en Europe, à la liberté individuelle, académique et intellectuelle, après s'être rendu compte du retard pris par la Russie par rapport à bien des pays européens, sur le plan politique et social, et en étant conforté dans son dégoût vis-à-vis du servage.

Varvara Jitova, la pupille de la mère de l'écrivain dans les années 1830 et 1840, relate, dans ses mémoires[308], l'histoire de Porphyre Koudriachov, le serf qui accompagna Ivan Tourguéniev dans ce voyage européen en qualité de serviteur du jeune *bartchouk* et qui, rapidement, devint pour son maître non pas un serf au service du moindre de ses caprices mais un compagnon de route et un ami, son égal. « Я виновата, что дала тебе Порфирия, из которого ты вместо слуги сделал компаньона»[309], se lamentait d'ailleurs Varvara Tourguénieva à ce propos dans les lettres à son fils, déplorant son excès de libéralisme dans sa relation avec celui qui ne devait être qu'un serviteur. Varvara Jitova raconte dans ses souvenirs les tentatives du jeune Tourguéniev, à son retour en Russie, pour persuader sa mère de rendre la liberté à Porphyre, qui avait obtenu un diplôme de médecine à Berlin. Ces tentatives étaient bien entendu vaines et Porphyre ne fut affranchi qu'après le décès de sa maîtresse ; elles témoignent néanmoins des changements que la mentalité de Tourguéniev subit sur ce plan et confirment sa prise de conscience de la différence dans la façon dont les Russes et les Européens envisageaient la vie humaine, appréciaient sa valeur et, par conséquent, la respectaient.

En replaçant ces changements dans un contexte d'étude d'évolution de la perception de l'altérité culturelle chez Tourguéniev, on peut s'avancer jusqu'à les envisager comme une des manifestations de cette évolution : en effet, mesurer à quel point une société est différente d'une autre dans sa façon d'aborder les questions fondamentales relatives à la vie humaine et à sa valeur, n'est-ce pas une des manières – et une des plus fortes – de percevoir la *différence* ?

---

[308] В.Н. Житова, , *op. cit*, с. 30-75.

[309] *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 541 : *J'ai eu tort de t'avoir donné Porphyre, dont tu t'es fait un compagnon plutôt qu'un serviteur.*

3. VERS UNE IMAGE PLUS REALISTE : L'AUTRE VU PAR TOURGUÉNIEV ENTRE 1838 ET 1841

Un premier pas vers la décristallisation

En faisant cap sur l'Europe occidentale, armé d'idées qu'il se faisait de sa culture et de ses habitants, Tourguéniev put enfin confronter la représentation qu'il s'en était faite jusqu'alors à la réalité. Lorsqu'on lit les lettres que Tourguéniev écrivit à ses proches et à ses amis durant les trois années (1838 - 1841) passées sous le signe de voyages incessants entre la Russie et l'Europe, on constate que, à l'issue de cette période, la vision du futur écrivain de l'Europe et des Européens change de façon significative : lisse et idéalisée auparavant, elle prend enfin des contours plus précis et plus réalistes. L'Autre idéalisé subsiste pourtant toujours dans l'esprit de Tourguéniev, mais ce rôle est définitivement réservé par lui aux peuples antiques dont la civilisation le fascine plus que jamais. Ainsi, en 1840, en séjour à Marienbad, nous pouvons lire les lignes suivantes dans une des lettres de Tourguéniev où celui-ci regrette, auprès de ses amis Efremov et Bakounine, les deux destinataires, de ne pas pouvoir s'adonner à une de ses lectures favorites : « Мне очень досадно, что я с собой не взял Гомера. Как было бы мне отрадно скитаться в сосновом лесу и читать о битвах der lanzenkundigen Männer! Душа желает поплавать в эпическом море. Das erste Kunstwerk eines Volks, das Wiederleben im Gesange seiner Vergangenheit. И какой народ – какие образы! »[310]. Une des idées majeures des œuvres de jeunesse de Tourguéniev, selon laquelle l'art d'un peuple est le reflet direct de son essence et de son âme, refait surface ici, dans cette lettre adressée à ses deux amis d'université. On sait que cette idée traversera les âges, intacte, dans son esprit (« Но нельзя верить, чтобы такой язык не был дан великому народу! »[311], s'exclamera Tourguéniev beaucoup plus tard, vers la fin de sa vie, en 1882, dans le poème *La Langue russe*), tout comme son engouement envers la culture des peuples antiques qui incarnerons à jamais, à ses yeux, un idéal esthétique, politique et culturel.

En revanche, l'image des nations européennes contemporaines à l'écrivain semble prendre, au fur et à mesure de la progression du séjour de Tourguéniev en Europe, des contours

[310] Lettre à M. Bakounine et A. Efremov, 27 août (8 septembre) 1840, Marienbad : *Je suis vraiment embêté de ne pas avoir pris Homère avec moi. Comme j'aurais du plaisir à vagabonder dans une sapinière en lisant les combats der lanzenkundigen Männer! Mon cœur voudrait se baigner dans la mer épique. Das erste Kunstwerk eines Volks, das Wiederleben im Gesange seiner Vergangenheit. Et quel peuple, quels personnages!*

[311] *Mais il n'est pas possible de croire qu'une telle langue n'ait pas été donnée à un grand peuple !*

de plus en plus nuancés dans ses lettres. Côtoyant *de facto* des Allemands, des Italiens, etc. et ayant la possibilité de les observer dans la vie de tous les jours, Tourguéniev ne manque pas de se forger sa propre opinion sur leur compte et de formuler de nombreux jugements les concernant. Ainsi, dans une lettre du 8 (20) juin 1839 adressée à Timofeï Granovski, Tourguéniev commente un poème philosophique, celui de Raymond Brucker publié dans le *Journal de Paris* en 1839 dont il cite un extrait dans sa lettre. Ne trouvant pas beaucoup de sens à ce poème, le jeune homme ne peut s'empêcher à s'exclamer :

> Каково? Философическая поэма! - Недавно пришла мне в голову мысль – я занимался наблюдениями над собственным характером – что «von lauter Werden komm' Ich nie an dit That »; у французов, напротив, всякий зародыш мысли тотчас переходит в дело и слово: не диво, что являются и подобные глупости; каждая глупость есть неразвитая мудрость, выступившая до времени в тело – Missbeburt. Не так ли? Врочем, я, быть может, завираюсь – это со мной случается часто.[312]

Et voilà que suivant les propos de Tourguéniev, les Français acquièrent la capacité de transformer – prématurément – toute bribe de pensée en acte, qu'il s'exprime par un geste ou par une parole. Il s'agit là – à notre connaissance – de la toute première manifestation écrite de l'attitude de l'écrivain envers le peuple français ; une manifestation que l'on peut difficilement qualifier de positive puisqu'il dote les Français d'un trait comme le manque de réflexion. Plus loin dans ce travail, nous démontrerons que, durant pratiquement toute sa vie, Tourguéniev fit montre d'une opinion peu flatteuse de la France et de ses habitants, ce qui ne manqua pas à se refléter dans sa correspondance et dans ses œuvres. Cette sorte d'antipathie envers ce qui sera plus tard une autre patrie pour l'écrivain, naquit-elle si tôt dans son esprit ? En tout cas, cela expliquerait la raison pour laquelle Tourguéniev ne chercha pas à visiter la France lors de son tout premier séjour en Europe, ainsi que la tradition des voyages européens le préconisait pour tout Russe bien né à l'époque.

Un an plus tard, Tourguéniev, qui eut l'occasion de séjourner longuement en Italie, pays au charme duquel il ne tarda pas à succomber, séduit par la beauté de ses paysages ainsi que par le rayonnement de son patrimoine culturel, formula, dans une lettre au même ami

[312] Lettre à T. Granovski, 8 (20) juin 1839, Berlin : *Comment ? Un poème philosophique ! Il m'est venu récemment à l'esprit – je me penchais sur l'observation de mon propre caractère – que «von lauter Werden komm' Ich nie an dit That »; chez les Français, en revanche, tout germe de pensée se transforme instantanément en acte et en parole : rien d'étonnant à ce que des bêtises pareilles voient le jour ; chaque bêtise est une sagesse non développée qui prit corps avant terme – Missbeburt. N'est-ce pas ? Cela dit, je force sans doute un peu le trait, cela m'arrive souvent.*

Granovski, une opinion qui laisse transparaître une certaine déception concernant les mœurs du peuple italien :

> Но, с другой стороны, смущало меня в Риме положение народа, притворная святость, систематическое порабощение, отсутствие истинной жизни... все движения, колеблющие Северную и Среднюю Европу, не переходят Апенинов. Нет! Русский народ имеет неисчислимо более надежд и силы, чем италианцы – особенно южные – они отжили и сошли с поприща истории. […] Стоит прогуляться на molo вечером: вот аббат проповедует крикливым голосом, показывая на Христа, окровавленного всюду, на каждом сгибе – и мелкие деньги сыплются на тарелку, разносимую капуцином, из карманов православных; вот шарлатан; вот импровизатор; вот pulcinello. Народ, лежавший почти целый день в блестящем песке приморья, теперь сидит и слушает, и крестится, и молится; а между тем у вас украли платок, портфёль, часы, если возможно.[313]

En écrivant *Steno* en 1834, Ivan Tourguéniev, âgé alors de seize ans, choisit de placer l'action de sa première œuvre en Italie, à Rome, en espérant – probablement – doter ses personnages, en proie aux grandes passions, d'un cadre digne de celles-ci. Sans doute imaginait-il, conformément à ses convictions de l'époque (selon lesquelles les mœurs d'une société, la terre qui la vit naître et la qualité de la production artistique de cette même société sont des facteurs intimement liés entre eux) qu'une ville comme Rome, chargée d'histoire, anciennement centre d'une grande civilisation, fière héritière d'un patrimoine culturel hors pair, était une des rares villes qui pouvaient offrir le cadre dont il avait besoin pour son drame. On ne peut qu'imaginer les sentiments – la déception ? l'étonnement ? la surprise ? – que l'écrivain dût éprouver quelques années plus tard, lorsqu'il se rendit à Rome et constata à quel point la réalité était différente de ce qu'il pouvait imaginer, adolescent : ce que Tourguéniev décrit, dans la lettre ci-dessus, au sujet des mœurs du peuple italien, est bien éloigné des caractères et du comportement des personnages de *Steno*. Bigoterie, fausseté, servilité, oisiveté – le peuple de

[313] Lettre à T. Granovski, 18 (30) mai 1840, Berlin : *Mais, d'autre part, ce qui me mettait mal à l'aise à Rome c'était la situation du peuple, cette sainteté feinte, l'asservissement systématique, le manque de vie véritable… tous les mouvements qui oscillent entre Europe du Nord et Europe Centrale ne franchissent pas les Apennins. Non ! Le peuple russe est doté d'incomparablement plus d'espoir et de force que les Italiens, particulièrement ceux du Sud – ils ont fait leur temps et ont quitté les devants de la scène historique.* […] *Il suffit de se balader le soir sur la* molo *: voilà un curé qui vous rabat les oreilles en brandissant un Christ ensanglanté de partout pour vous convertir et les piécettes se déversent dans la soucoupe trimballée par le capucin auprès des croyants; voilà un charlatan ; voilà un improvisateur ; voilà un* pulcinello. *Un peuple qui se prélasse quasi toute la journée sur le sable chaud de la plage est maintenant assis, à écouter, se signer et faire ses prières ; et entretemps on vous aura volé un foulard, un sac, voire une montre éventuellement.*

cette partie de l'Italie[314] ne trouve décidément pas de grâce à ses yeux et présente tous les signes d'une société décadente.

Nations jeunes *vs* nations décadentes : une ligne de démarcation d'origine antique

Dans ses écrits ultérieurs, Tourguéniev opposa souvent les nations jeunes, dont l'avenir était encore à construire, à celles dont l'apogée historique était passé depuis bien longtemps et qui étaient en train de vivre une époque de déclin. Dans le propos de l'écrivain, c'est la Russie qui était le plus souvent présentée comme une des nations porteuses d'avenir parce qu'en pleine formation, alors que les pays européens représentaient souvent, à ses yeux, le clan des nations décadentes. Ainsi, presque dix ans plus tard après la période qui nous intéresse dans ce chapitre, dans une lettre à Pauline Viardot du 8 (20) juillet 1849, nous pouvons lire le commentaire suivant de Tourguéniev au sujet des évènements survenus sur la scène politiques peu avant – l'ambassade du général Lamoricière au quartier-général de l'empereur Nicolas I[er], jugée par l'écrivain, tout comme par tous les cercles dits progressistes de son temps, comme un affront de la réaction contre la démocratie : « Un honnête homme finira par ne plus savoir où vivre : les nations jeunes sont encore barbares, comme mes chers compatriotes – ou bien, si elles se lèvent et veulent marcher on les écrase, comme les Hongrois – et les nations vieilles se meurent et empestent, pourries et gangrenées qu'elles sont »[315]. Ce genre de réflexions, formulées pourtant au sujet de peuples contemporains de l'écrivain, apparaissent sous un angle nouveau, à la lumière de l'intérêt que Tourguéniev cultiva pour les civilisations de l'Antiquité durant toute sa vie. Dans son article « Tourguéniev, entre héritage antique et vérité du libéralisme » (« Тургенев, античное наследие и истина либерализма »), Guénadiï Knabé explique les particularités du contexte intellectuel de l'époque de Tourguéniev, où les évolutions politiques et sociales en cours en Russie étaient systématiquement considérées dans le contexte de la pensée antique[316], la référence par excellence de l'époque. Ivan Tourguéniev qui, fort de l'éducation qu'il avait reçue, ne limitait pas non plus sa réflexion à sa seule époque et à sa seule génération et considérait les choses de façon bien plus large. Les Européens contemporains de

[314] « Может быть, в Северной Италии, там и сям, еще не исчез гордый дух, любовь свободы республик Италии в средних веках – может быть; я не знаю ни Пиемонта, ни Лобмардо-венецианского королевства – но Рим, но Неаполь! », écrivit-il dans la même lettre à T. Granovski (18 (30) mai 1840, Berlin) : *Peut-être que dans le Nord de l'Italie, ça et là, la fierté, la soif de la liberté telles qu'elles existaient en Italie au Moyen Age, existent-elles encore, je ne sais pas ; je ne connais ni la Région de Piémont, ni le Royaume Lombardo-Vénitien – mais alors Rome ! ou encore Naples !*

[315] Lettre à P. Viardot, 8 (20) juillet 1849, Courtavenel.

[316] Кнабе Г.С., « Тургенев, античное наследие и истина либерализма »// *Вопросы литературы*: Журнал критики и литературоведения/ Институт мировой литературы им. А.М. Горького РАН, N 1, 2005, с. 84-90.

Tourguéniev, ces fiers descendants des peuples antiques et de leur patrimoine intellectuel et culturel, se présentaient alors à ses yeux comme des nations « vieilles » et ayant vécu leur heure de gloire justement dans l'Antiquité. La Russie, quant à elle, ayant emprunté un chemin historique différent, avait malheureusement échappé à l'héritage antique ; en contrepartie elle était – peut-être – sur le point d'entrer dans une phase de grands changements et de grands développements. Elle se présentait alors comme une nation « jeune » et pleine d'avenir, par opposition aux nations « vieilles, pourries et gangrenées ». Cette vision des choses, ainsi que nous le verrons plus loin, pourrait expliquer bien des attitudes que Tourguéniev put avoir vis-à-vis de l'Europe et des destins des peuples qui la composaient du temps de l'écrivain.

À la lecture de l'extrait de la lettre précitée à Granovski du 18 (30) mai 1840, il apparaît que l'idée de l'opposition « nations jeunes/ nations décadentes » se forma de bonne heure chez Tourguéniev, car le jeune homme de vingt-deux ans qu'était l'écrivain à l'époque où il rédigea ces lignes, retrace même une sorte de ligne de démarcation divisant les pays européens en ces deux catégories : les pays d'Europe de l'Est, du Nord ainsi que ceux d'Europe centrale, représentent, dans l'esprit de Tourguéniev, un terreau de changements majeurs, des pays d'avenir, tandis que les nations se trouvant au-delà de la frontière ouest de cette région, sont reléguées au nombre des territoires ayant vécu leur heure de gloire et allant sur le déclin. Cette vision des choses tranche de manière significative avec les convictions que Tourguéniev exprimait cinq ans plus tôt dans « À la Vénus de Médicis »; on peut dire même que le voyage en Europe inversa totalement les représentations de l'écrivain au sujet de cette partie du monde.

La confrontation réelle avec l'Europe permit la décristallisation de la vision de l'Autre chez Tourguéniev dont les manifestations sont légion dans la correspondance de l'écrivain. Ainsi, par exemple, dans une des lettres adressées à Efremov et Bakounine, Tourguéniev fait-il état, avec beaucoup d'humour, de l'énième rechute de la maladie qui le retient depuis plusieurs semaines à Dresde et l'empêche de les rejoindre à Berlin, et il exprime entre autres son espoir d'une proche guérison dans les termes suivants qui en disent long sur sa vision des Allemands :

> Но всему же есть конец, даже терпению немецкого народа; а известно, что немец не только терпелив, но также при терпенье учтив. Например, Allerhöchste Herrschaft бьет его большим пучком розог; в пылу упражнения из пучка вываливается несколько хлыстов; немец тотчас обращается к секущему: « O Aller-allerhöchster ! 4 хлыста упали». И потому если такому терпенью есть конец, то, вероятно, и моей болезни.[317]

[317] Lettre à A. Efremov et M. Bakounine, 16 (28) octobre 1840, Dresde : *Mais tout a ses limites, même la patience du peuple allemand ; et on sait que l'Allemand n'est pas seulement patient, mais également soucieux de courtoisie.*

Tourguéniev voua toujours une grande affection au peuple allemand. Lui qui n'hésitait pas à déclarer l'Allemagne comme sa seconde patrie, comme souligné plus haut[318], et qui n'avait pas peur de défendre, en plein milieu d'un débat, face à Fedor Dostoïevski, fervent contestataire de tout ce qui était non-russe, les valeurs véhiculées au sein de la culture allemande[319], éprouvait effectivement les sentiments les plus chaleureux pour l'Allemagne et sa culture qui par ailleurs, lui rappelait ses jeunes années passées à Berlin. Mais en cet automne 1840, l'affection de Tourguéniev pour les Allemands ne rime pas (ou plutôt, ne rime plus) avec idéalisation, ainsi que cela aurait pu être le cas quelques années auparavant : après avoir côtoyé ce peuple durant une période prolongé, l'écrivain le voit d'une façon réaliste et n'hésite pas à se moquer du pédantisme et du trop de patience des Allemands.

Un regard curieux et réaliste sur l'Europe

La correspondance de Tourguéniev se rapportant à la période de son premier contact direct avec l'Europe comporte donc différents jugements, formé sur place, sur les peuples qu'il était en train de côtoyer au quotidien. Dans le propos de Tourguéniev, les Allemands sont un modèle de (trop de) patience, les Français pèchent par manque de réflexion, les Italiens se complaisent dans une fausse bigoterie. Les lettres dans lesquelles nous pouvons lire ces différentes affirmations sont le plus souvent adressées à des amis et constituent de véritables carnets de voyage où Tourguéniev fixait les observations qu'il avait personnellement pu faire au cours de ses déplacements et séjours dans les différents pays. Ces comptes rendus de voyages ne se limitaient d'ailleurs pas aux commentaires sur les mœurs des populations que le jeune homme était amené à côtoyer ; on y trouve également les descriptions des particularités géographiques des pays qu'il visitait. De ce point de vue, le pays qui inspira le plus la plume épistolaire de Tourguéniev, à l'époque, fut l'Italie :

> Вид Неаполя неописанно прекрасен – из наших окон – но особенно с замка S. Elmo. Прямо перед нашим домом, на другой стороне залива, стоит Везувий; ни малейшей струи дыма не вьется над его двойной вершиной. По краям полукруглого залива теснятся ряды белых домиков непрерывной цепью до самого Неаполя; там город и гавань, и Кастель-дель-Ово: на высоком

Par exemple, Allerhöchste Herrschaft lui tape un grand coup de verge ; dans la fougue du mouvement, plusieurs cravaches se renversent ; l'Allemand s'adresse immédiatement au fouetteur : « O Aller-allerhöchster ! Quatre cravaches sont tombées». Donc si même cette patience-là a une fin, ce sera probablement le cas de ma maladie.

[318] *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op. cit.*, с. 431.

[319] Ф.М. Достоевский, *Собрание сочинений в 15 томах*, т. 15, Санкт-Петербург, Наука, 1996, с. 315.

> зеленом холме стоит замок S. Elmo – почти на середине залива. – Но цвет и блеск моря, серебристого там, где отражается в нем солнце, пересеченного долгими лиловыми полосами немного далее, темно-голубого на небосклоне, его туманное сияние около островов Капри и Некия – это небо, это благовонье, это нега... Wer einmal in Neapel gewesen ist, Kann nie ganz unglüklich sein. Приезжайте в Неаполь – ей-богу, здесь хорошо.[320]

C'est en ces termes que Tourguéniev parle de ses impressions de Naples à son camarade d'université Nikolaï Stankevitch. La description des paysages environnants est suivie d'un rapport succinct des visites que Tourguéniev et son compagnon de route et ami Alexandre Efremov effectuèrent pour mieux découvrir la ville et ses alentours – les curiosités locales qu'ils purent voir, les expériences gastronomiques (« Здесь едят гораздо лучше, чем в Риме»[321]) qu'ils purent faire, les choses curieuses et étonnantes qu'ils furent amenés à admirer, comme cette épaisse couche de lave sur Herculanum, ou l'organisation interne d'un théâtre romain découvert dans les alentours de Naples, ou encore un spectacle de rue suivi en plein centre de la ville[322].

En plus de donner une idée de la représentation de l'Autre que Tourguéniev se faisait à l'époque, les lettres que le jeune homme expédia de l'étranger à ses amis entre 1838 et 1841 laissent entrevoir la façon dont il regardait le monde qui se déployait devant lui, au fur et à mesure que ses voyages se multipliaient. Les descriptions des paysages environnants, les détails de visites effectuées, diverses remarques sur les représentants de la population locale parmi les plus remarquables – comme cette description des promeneurs dans le port de Naples[323], ou encore celle des hôtes de la maison qui accueillirent Tourguéniev lors de son séjours à Marienbad[324] -, les détails que l'écrivain tint à donner à ses amis au sujet de ses différents voyages nous font découvrir en lui le touriste – curieux de tout, attentif au détail, sensible à la beauté de la nature et de l'art. Ayant reçu l'occasion de faire l'expérience de la vie en Europe – personnellement et non plus par l'intermédiaire des livres ou les récits des tierces personnes

---

[320] Lettre à N. Stankévitch, 14 (26) avril 1840, Naples : *Naples est d'une beauté indescriptible, à partir de nos fenêtres mais, en particulier, vue du château S.Elmo. Juste devant notre maison, de l'autre côté du golfe, s'élève le Vésuve ; pas la moindre petite volute de fumée ne s'échappe de sa double cime. Tout autour du golfe semi-circulaire de petites maisons blanches sont serrées les unes contre les autres en rangées ininterrompues jusqu'à Naples même ; il y a la ville, le port de plaisance et puis Castel-dell-Ovo : au sommet d'une colline verte trône le château S. Elmo, pratiquement au milieu de la baie. - Mais la couleur et le reflet de la mer, argentée dans les rayons du soleil et puis traversée de longues bandes mauves un peu plus loin pour plonger ensuite dans un bleu plus foncé à l'horizon, son éclat nébuleux près des îles de Capri et Nekia - ce ciel, ce parfum, c'est une volupté.. Wer einmal in Neapel gewesen ist, Kann nie ganz unglüklich sein. Venez à Naples, Bon Dieu, on y est bien.*

[321] *On mange beaucoup mieux ici qu'à Rome*.

[322] Lettre à N. Stankévitch, 14, 15 (26, 27) avril 1840, Naples.

[323] Lettre à N. Stankévitch, 15 (27) avril 1840, Naples.

[324] Lettre à M. Bakounine et A. Efremov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad.

– Tourguéniev livre ses impressions *en voyageur*, se sentant de plus en plus intégré à cette vie qu'il découvre enfin et en même temps extérieur à celle-ci puisque, souvent, il se met à analyser et à comparer ce qu'il voit autour de lui – et surtout *ceux* qu'il voit – à sa vie en Russie, aux Russes, à lui-même : un procédé que l'on peut qualifier de naturel, puisque l'identité se définit par rapport à l'altérité et *vice versa*. En observant son propre caractère par rapport à ce qu'il semblait déceler, à travers un poème lu dans le *Journal de Paris*, dans celui de son auteur, un Français, Tourguéniev arrive à la conclusion que les Français sont plus spontanés dans leur parole et moins réfléchis dans leurs actes que lui-même, représentant d'un autre pays et d'une autre culture. En contemplant les passants dans les rues de Rome, il arrive à formuler des conclusions concernant l'esprit – en l'occurrence l'esprit décadent, selon lui, – qui anime le peuple italien, et il le fait toujours en comparaison avec ce qu'il peut observer en Russie. Le jeune homme formule ces observations en s'appuyant sur l'expérience qu'il est en train de vivre en personne, ce qui constitue un changement majeur dans sa façon de construire sa perception de l'autre culturel : une vision certes stéréotypée, mais en revanche plus réaliste.

4. UN PREMIER FACE-A-FACE IDENTITAIRE À L'ÉPREUVE DE LA PLUME

Une œuvre poétique sous le signe de la jeunesse, du romantisme et… de l'imitation

Il est intéressant de noter la façon dont cette nouvelle évolution dans la perception de de l'Autre se traduit dans l'œuvre de Tourguéniev, celle qui vit le jour entre 1838 et 1841. Ni abondante ni encore très aboutie, la production littéraire poétique de Tourguéniev de cette période reflète néanmoins les changements qui se produisirent dans l'esprit du futur écrivain concernant sa vision de l'Europe et des différents pays européens qu'il put visiter plus ou moins longuement ainsi que des représentants de ces pays.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu à quel point la plume d'Ivan Tourguéniev avait été influencée, à ses débuts, par les auteurs que le jeune homme lisait et tenait en admiration dans son adolescence. En effet, tant ses œuvres poétiques qui ne dépassèrent pas le stade de brouillon que celles qui trouvèrent un éditeur en la personne d'Alexandre Nikitenko, un des professeurs de lettres de Tourguéniev à l'Université de Saint-Pétersbourg, portent l'empreinte des lectures des œuvres russes et européennes que Tourguéniev faisait à l'époque : Kozlov, Merzliakov, Derjavine, Byron, Shakespeare – pour ne citer que ceux-là – et

témoignent, avons-nous souligné, de la pluralité et de la diversité de l'horizon culturel du jeune homme.

Nous ne savons pas si Tourguéniev a beaucoup écrit entre 1838 et 1841, alors qu'il parcourait, à différents moments, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse ou encore l'Italie, ni s'il lui arrivait d'exercer sa plume lorsqu'il revenait, entre deux voyages ou deux semestres à l'université, en Russie. Seuls quelques poèmes parvinrent jusqu'à nous, de factures et de formes différentes : « (à A.N. Khovrina) » (« (А.Н.Ховриной) »), que l'on trouve dans une des lettres de Tourguéniev à Stankévitch écrite en 1840, « Je grimpais la verte colline... » (« Я всходил на холм зеленый... ») de la même année, Ballade (Баллада) et « Le Vieux propriétaire terrien » (« Старый помещик ») rédigés en 1841. Seulement quelques poèmes – la moisson est maigre, et il n'est pas impossible que Tourguéniev en ait écrit bien plus en réalité, même s'il n'existe pas de preuve formelle. Il est probable qu'il n'en produisit pas beaucoup plus non plus : après tout, à la fin de ses études à Berlin, Tourguéniev ne songeait pas encore à une carrière professionnelle dans le monde des lettres et se destinait plutôt à devenir enseignant à l'université, espérant obtenir une chair de philosophie à Moscou. L'écriture et la poésie se trouvaient alors certainement reléguées à une place périphérique par rapport à ses centres d'intérêt, elles étaient simplement un passe-temps favori.

Toutes les œuvres citées ci-dessus furent écrites par Tourguéniev plus ou moins à la même période et elles sont dominées par un seul et même sujet, celui de l'amour – un sujet en accord avec les préoccupations propres à l'âge de leur auteur qui avait alors entre vingt-deux et vingt-trois ans. Qu'il s'agisse d'interrogations sur ses sentiments naissants (« (à A.N. Khovrina) »), de souvenirs des moments de complicité romantique ressuscités par le spectacle d'un paysage familier (« Je grimpais la verte colline... »), de regrets de ne pas avoir connu l'amour, formulés sur son lit de mort par un vieil homme (« Le Vieux propriétaire terrien »), tous ces poèmes s'inscrivent dans un seul et même axe thématique. De tout ce groupe de poèmes, une œuvre se détache en particulier car elle fut la seule à paraître du vivant de Tourguéniev : « Ballade », publiée en 1841 dans *Les Annales de la Patrie* signée par les initiales T.L[325]. Ce poème montre un paysan devenu bandit par nécessité et qui fait face à son bourreau, un voïvode dont la femme était également sa maîtresse. Stoïque, courageux et résigné, c'est avec honneur et fierté qu'il subit l'interrogatoire de son rival ; désinvolte, il lui tient même la tête, sachant que son sort est scellé. De l'avis de la plupart des chercheurs[326], lors de l'écriture de *Ballade*, Tourguéniev s'inspira du folklore russe et notamment de deux chansons très

[325] Tourguéniev-Loutovinov.
[326] Л.М. Лотман, « Примечания », *op. cit.*, с. 549.

populaires dans les milieux paysans dans la première moitié du XIX^{e} siècle – « La chanson d'Ivanouchka l'économe » (« Песня о Ванюшке-ключнике ») et « Chut, verte chênaie, ma mère » (« Не шуми, мати зеленая дубравушка ») – que Tourguéniev connaissait certainement, premièrement parce qu'il avait, dans son enfance, côtoyé de près les serfs de ses parents dans le domaine de Spasskoïé, et deuxièmement du fait que ces deux chansons avaient, avant qu'il ne jetât son dévolu sur elles, déjà inspiré quelques hommes de lettres dont Alexandre Pouchkine, tant admiré par Tourguéniev, qui avait exploité un motif similaire dans le roman *Doubrovski* publié quelques années plus tôt. Il convient de souligner que le thème de l'amour interdit qui unit un banni et une dame de haute société était un des sujets récurrents de la littérature européenne romantique de cette période : Schiller dans *Les Brigands* (1782) ou encore Victor Hugo dans *Hernani* (1829) avaient exploité ce motif quelques années plus tôt. Mais à la différence de leurs confrères européens, d'abord Pouchkine et ensuite Tourguéniev – qui cherchait certainement à imiter, partiellement (car il subsiste tout de même bien des différences dans la manière dont les deux écrivains développèrent ce motif), la démarche de son idole – ancrèrent ce sujet romantique dans la réalité russe. Considérée dans ce contexte, « Ballade », salué en son temps par Bélinski[327], laisse transparaître toute sa signification : sans constituer une œuvre d'inspiration originale, elle s'inscrit dans un patrimoine littéraire culturellement mixte, à la fois européen et authentiquement russe, et illustre, de ce fait, une nouvelle étape dans la création littéraire de Tourguéniev qui sut y marier des sujets et des motifs appartenant à des aires culturelles distinctes, dans les meilleures traditions de ce qu'on appelle aujourd'hui l'« âge d'or » de la littérature russe.

Un Russe contre un Allemand : une confrontation poétique

Enfin, deux autres œuvres, écrites également entre 1838 et 1841, doivent impérativement être mentionnées dans le cadre de notre analyse de l'évolution de la perception de l'Autre chez Tourguéniev : il s'agit des poèmes « L'Allemand » (« Немец ») et « Le Russe » (« Русский »), qui ne furent jamais publiés du vivant de Tourguéniev. Ces deux poèmes nous parvinrent grâce à une lettre adressée par l'auteur, en septembre 1840, à ses amis Mikhaïl Bakounine et à Alexandre Efremov. Le futur écrivain était en train de suivre un traitement à la station thermale de Marienbad où il s'ennuyait fortement et occupait son temps comme il

[327] *Ibid.*, c. 575.

pouvait et écrivait souvent à ses amis berlinois. C'est dans ce contexte que virent le jour, le 8 (20) septembre 1840, les lignes suivantes :

> Друзья мои, скачка! скачка! Немецкий клеппер и русская кляча! Бакунин назначается судьей, Ефремов жокеем. Без иносказаний, вследствие глупости, лишающей меня возможности написать вам порядочное письмо, сообщаю вам два стихотворения: моего произведения. Советую вынуть носовые платки, ибо трогательно.[328]

Sous une forme humoristique, Tourguéniev présentait à ses amis, un peu plus bas dans la même lettre, deux poèmes de sa composition : « L'Allemand », en langue allemande, et « Le Russe », en russe, demandant à ses camarades de juger dans lequel des deux poèmes, il réussit à exprimer le mieux son idée : « Ну, Sir Michael Cassio, решай! И напиши мне, насколько кто кого обскакал, на полноса, на две головы и т.д. »[329], conclue-t-il sa lettre.

Ces deux œuvres, écrites avec un an d'intervalle (« L'Allemand », en 1839 et « Le Russe », en 1840), présentent quelques similitudes : quoique rédigées en langues différentes, elles traitent du même sujet et relatent les souffrances amoureuses de deux jeunes gens dont le premier est d'origine allemande et le second est un Russe.

Le personnage lyrique de « L'Allemand » nous apparaît couché au bord de la mer, en train de contempler la nature environnante – le ciel, les hautes herbes autour de lui, les cygnes traversant le ciel – et de penser à un amour passé : une jeune fille qu'il aima jadis et qu'il délaissa, attiré par l'appel d'autres horizons et d'un avenir brillant. Il revient, dans la pensée, au moment exact où il déclara son départ à son ancien amour, sa pensée va et vient entre ce moment du passé, dont le caractère douloureux lui avait échappé à l'époque, et le présent qui, par la douceur et le silence de la nature environnante, ne fait que renforcer le sentiment d'avoir mal agi envers celle qui lui avait offert son cœur et son corps :

Die Sonne schien und tausend zarte Fädchen
Von Halm zu Halm — sie wehten her und hin;
Es war so schön; doch das verlassne Mädchen
Es kam mir nicht, es kam nicht aus dem Sinn.
Das Herz zerfloss in tausend heisse Thränen, —
Ich wusste nicht wie's enden konnte gar,

[328] Lettre à M. Bakounine et A. Efremov, 8 (20) septembre 1840, Marienbad : *Mes amis, au galop ! au galop ! Un canasson allemand et une rossinante russe ! Bakounine fera l'arbitre et Efremov le jockey. Sans en dire davantage, vu la bêtise qui m'empêche de vous écrire une lettre normale, je vous envoie deux poèmes : de mon cru. Je vous conseille de sortir vos mouchoirs, car c'est émouvant.*

[329] *Eh bien Sir Michael Cassio, décide-toi ! Et écris-moi qui a dépassé qui et de combien, un demi nez, deux têtes etc.*

Und mich ergriff ein mächtig dringend Sehnen
Nach dem, was längst entschwunden war.[330]

Aux regrets, bien tardifs, d'avoir trahi les sentiments de sa bien-aimée, se mêle la douleur due à la compréhension d'avoir laissé échapper le bonheur : après des années d'errance où le jeune homme allemand ne songeait plus à ce passé, il revient chez lui, et c'est là que les sentiments, qu'il croyait pourtant éteints, refluent en lui – la douleur n'en est que plus cruelle, et le voilà qui gît, au bord de la mer, en train de se maudire et d'appeler la mort.

Un autre amour impossible se trouve au centre du deuxième poème envoyé par Tourguéniev à ses amis – « Le Russe »; toutefois la situation décrite par le jeune poète dans cette deuxième œuvre diffère de celle « vécue » par le personnage allemand dans « L'Allemand ». Nous retrouvons le Russe, le personnage lyrique de ce deuxième poème, en pleine rupture amoureuse. Mais à la différence de son acolyte allemand, ce n'est pas le jeune homme qui est à l'origine de cette rupture mais, inversement, sa belle lui explique l'impossibilité de leur relation :

Вы говорили мне — что мы должны расстаться —
Что свет нас осудил — что нет надежды нам;
Что грустно вам — что должен я стараться
Забыть вас, — вечер был; по бледным облакам
Плыл месяц; тонкий пар лежал над спящим садом;
Я слушал вас, и все не понимал:
Под веяньем весны, под вашим светлым взглядом —
Зачем я так страдал?[331]

Un paysage sert de cadre à cette scène de rupture : le soir, un jardin enveloppé d'un voile de brume, le croissant de lune sur un lit de nuages pâles – un cadre mélancolique et qui porte les pensées du jeune homme en train de dire adieu à sa douce. Contrairement à l'Allemand dont la pensée, que le lecteur suit tout au long du poème, fait un va et vient incessant entre le passé et

[330] Сияло солнце, и тысячи тонких нитей/ Колыхались — протягиваясь от стебелька к стебельку;/ Было так хорошо; но мысль о покинутой девушке/ Никак, никак не оставляла меня./ Сердце истаивало в потоках горячих слез,-/ Я не знал, когда же это кончится,/ И меня охватила страстная тоска О том, что давно исчезло : *Le soleil brillait et des milliers de petits fils/Tremblotaient en s'étendant de tige en tige ;/ C'était tellement bien ; mais l'idée de la jeune fille abandonnée/Me revenait sans cesse à l'esprit./ Mon cœur s'épuisait dans des torrents de larmes chaudes,-/ J'ignorais quand tout cela finirait, / Et je fus envahi d'une angoisse déferlante/Devant cette disparition survenue il y a longtemps.*

[331] *Vous me disiez que nous devions nous séparer -/ Que le monde nous avait jugés – que nous n'avions plus d'espoir; / Que vous étiez triste – que je devais tenter/ De vous oublier, - c'était le soir; La lune était traversée de nuages pâles; /Une légère vapeur couvrait le jardin endormi; / Je vous écoutais, et je ne comprenais pas tout: / Sous le souffle du printemps, sous la lumière de votre regard- / Pourquoi souffrais-je tant?*

le présent, le Russe semble comme suspendu dans l'instant présent et est en train de réaliser, avec douleur, que ses sentiments ne sont pas partagés – ils ne le furent jamais d'ailleurs – et que c'est la fin de tous ses espoirs. Meurtri mais digne – « Я понял вас; вы правы — вы свободны; […] »[332] - il vit, immobile, ce moment pénible, et c'est cet instant d'immobilité même qui fait l'objet du poème. Les pensées du personnage se précipitent et se bousculent – il entend les propos qui lui sont adressés, réalise que c'est la fin, ressent d'abord l'affolement, ensuite l'incompréhension – « Но неужель все кончено — меж нами/ Как будто не бывало милых уз!/ Как будто не сливались мы сердцами -/ И так легко расторгнуть наш союз! »[333] et enfin la résignation à avancer dans la vie, privé de cet amour si cher à son cœur. Après avoir ressenti, une par une, chacune de ces émotions, il se décide à partir : la paralysie émotionnelle passe au moment précis où il dépose un dernier baiser sur les mains de sa bien-aimée. Il s'en va sans regrets car, quoi qu'il arrive, vivre, à ses yeux, c'est aimer : « От жизни я любовь не отделяю -/ Не мог я не любить »[334]. Cet amour qui appartient désormais au passé est le gage de sa capacité à éprouver d'aussi forts sentiments, et il s'éloigne plein d'espoir dans un amour futur : « О мой творец! не дай мне позабыть,/ Что жизнь сильна, что все еще я молод,/ Что я могу любить! »[335].

Quoique présentés à ses amis sur un ton de plaisanterie, ces deux poèmes sont révélateurs de cogitations – conscientes ou sous-jacentes – tout à fait sérieuses qui animaient, visiblement, Tourguéniev concernant les différences culturelles existant entre les Russes et les Allemands. Plusieurs aspects méritent d'être soulignés à ce sujet.

Tourguéniev choisit de rédiger ces deux poèmes en langues différentes – « L'Allemand » étant écrit en allemand tandis que « Le Russe », l'est en russe. Les deux œuvres furent écrites, ainsi que nous l'avons souligné précédemment, à des moments différents, et il est évident que si le jeune poète choisit d'écrire le premier des poèmes en allemand, ce fut, selon toute vraisemblance, pour des raisons d'exercice de plume plus qu'autre chose. C'est d'ailleurs sur la qualité de la langue tout comme sur son aptitude de rendre sa pensée dans deux idiomes différents que Tourguéniev demande à ses camarades Bakounine et Efremov de départager ces deux œuvres. Il n'en reste pas moins que, en décidant de rédiger ces deux poèmes dans deux langues différentes, Tourguéniev inscrivit – intuitivement ou même peut-être

[332] *Je vous ai comprise ; vous êtes libre, vous avez raison* […].
[333] *Mais tout est-il vraiment terminé entre nous/ Disparues les tendres étreintes ! Disparus les cœurs enlacés/ Notre union peut-elle aussi facilement s'éteindre !*
[334] *Je ne sépare pas la vie de l'amour - / Je ne pouvais pas ne pas aimer*.
[335] *Oh mon créateur ! Ne me laisse pas oublier/ Que la vie est forte, que je suis encore jeune, / Que je peux aimer !*

consciemment[336] – la seule et unique conception, propre à ces deux œuvres (en l'occurrence, la description d'un amour impossible) dans une réalisation très différente dans chaque cas et qui correspond le mieux, aux yeux de l'auteur, à la réalité culturelle des deux personnages dont le premier est un Allemand, et le deuxième est un Russe.

Il en résulte de multiples différences qui opposent les deux versions rédigées pourtant sur le seul et même thème amoureux. L'Allemand est présenté par Tourguéniev comme un jeune homme empreint d'esprit romantique quasi byronien : c'est pour se précipiter vers des horizons nouveaux et inconnu qu'il délaisse sa bien-aimé, en brisant le cœur de cette dernière et en condamnant le sien à la solitude et aux souffrances. Seul, maudit, sans espoir, c'est en personnage romantique typique qu'il se présente à l'imagination du lecteur. Le Russe, quant à lui, apparaît sous la plume de Tourguéniev sous un aspect quelque peu différent quoique son personnage semble comporter, lui aussi, certains traits romantiques, ne fût-ce que du fait de sa souffrance. Et alors que l'Allemand est en train simplement de se remémorer les faits dont le souvenir, désormais pénible, jure cruellement avec la douceur du paysage qui l'entoure, le Russe se livre à un exercice d'introspection et, dans son cas, la mélancolie du paysage répond tout à fait à ce qu'il est en train de ressentir. Les pensées de l'Allemand tranchent avec le monde qui l'entoure, ce qui pousse le personnage au désespoir et l'empêche de sortir de l'espace temporel, limité par le passé et le présent, qu'il s'impose ; les sentiments du Russe trouvent au contraire leur prolongement dans le paysage environnant, le jeune homme ne semble d'ailleurs non seulement pas bloqué dans le passé (grâce à cette harmonie du monde intérieur et extérieur ou malgré elle ?) mais il se tourne résolument vers l'avenir. Cette optique différente dans chacun des deux poèmes traduit sans doute la représentation que Tourguéniev avait, à l'époque, de la manière dont l'esprit romantique s'incarnait dans l'imaginaire des deux nations – allemande et russe.

À la fin de sa lettre, ainsi que nous l'avons vu plus haut, Tourguéniev demande à ses amis Bakounine et Efremov de départager les deux poèmes et de lui dire lequel, selon eux, est le plus réussi. Il ne manque d'ailleurs pas de commenter les deux œuvres à ses camarades, leur donnant par là même sa propre appréciation. « Немец – вершком выше, но немного

[336] Après tout, il venait de suivre, durant deux semestres entiers, ses études à l'Université de Berlin, fondée, quelques trente ans plus tôt, par nul autre que Wilhelm von Humboldt, auteur de plusieurs ouvrages consacrés au lien existant entre un langage et la vision du monde spécifique qu'il véhicule : *Introduction à l'œuvre sur le kavi* ou encore *Sur la diversité de construction des langues et leur influence sur le développement de la pensée humaine* coécrite avec le frère de linguiste, Alexander von Humboldt qu'Ivan Tourguéniev rencontra à plusieurs reprises dans le salon littéraire des Frolov à Berlin.

чувствителен, русский храбрей»[337], dit-il à leur propos. Ce commentaire *a priori* insignifiant, considéré à la lumière de la théorie humboldtienne selon laquelle chaque langue renferme une vision du monde particulière, apparaît comme hautement révélateur car il laisse penser que la langue allemande semble plus appropriée aux yeux de Tourguéniev pour transmettre des pensées d'ordre galant. Cela pourrait expliquer, dans ce cas, la fréquente habitude que Tourguéniev avait, durant toute sa vie, de s'adresser à ses correspondantes les plus chères – qu'elles soient ses amies ou ses amantes – en langue allemande, à chaque fois que son propos s'éloignait du récit des préoccupations quotidiennes pour regagner le champ du sentimental, et ce quelle que fût la langue principale de la lettre – le français, lorsque Tourguéniev écrivait à Pauline Viardot, ou le russe, lorsqu'il s'adressait, par exemple, à Tatiana Bakounine[338] ou à la comtesse Lambert.

Paracha : un tableau de la vie russe née d'un concours de circonstances

Le processus de la construction de l'image de l'Autre est intimement lié à la formation de l'identité culturelle, avons-nous vu plus haut. Dans ce cas, compte tenu de la découverte de l'Europe par Tourguéniev et la transformation de l'image de l'Autre et de l'Ailleurs que celle-ci entraîna chez lui, on peut supposer que sa vision de la Russie et des Russes (et aussi celle de lui-même en tant que représentant de la nation russe) se transforma et se précisa elle aussi. C'est effectivement ce qui nous dévoile la production littéraire de l'écrivain datant de son retour en Russie, après trois longues années de pérégrinations incessantes. Une œuvre en particulier attire notre attention dans ce contexte, *Paracha*, le poème avec lequel Tourguéniev débuta sur la scène littéraire.

En rédigeant, plusieurs années plus tard, ses *Souvenirs de vie et de littérature*, Tourguéniev ouvrait son propos par le souvenir suivant, concernant cette première publication importante : « Около пасхи 1843 года в Петербурге произошло событие, и само по себе крайне незначительное и давным-давно поглощенное всеобщим забвением. А именно: появилась небольшая поэма некоего Т. Л., под названием „Параша". Этот Т. Л. был я; этою поэмой я вступил на литературное поприще»[339]. *Paracha* sortit en avril 1843 en livre

[337] Lettre à M. Bakounine et A. Efremov, 8 (20) septembre 1840, Marienbad : *L'Allemand a quelques centimètres de plus, mais il est un peu trop sensible, le Russe est plus brave*.
[338] Lettres à T. Bakounina du 17 (29) octobre 1841 et du mars 1842, Moscou.
[339] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 239 : *Vers la période de Pâques 1843 à St-Pétersbourg, s'est produit un événement qui, en soi, ne présentait pas d'intérêt et qui doit avoir été remisé aux oubliettes de l'histoire. Le voici : un petit poème d'un certain T.L. intitulé « Paracha ». T.L. c'était moi ; je suis entré dans le territoire littéraire par ce poème.*

séparé, avec une mention sur la couverture : « Параша. Рассказ в стихах. Т.Л. Писано в начале 1843 года »[340]. *Paracha* fut donc écrit au début de l'année 1843, une période cruciale dans le parcours de l'écrivain. Rentré depuis le printemps 1841 de Berlin, Tourguéniev cherchait le moyen d'employer judicieusement les connaissances acquises en Europe. Vers 1843, il avait déjà abandonné l'idée de devenir professeur de philosophie à l'Université de Moscou : cette matière étant interdite dans l'établissement moscovite depuis les années 1820, et mal considérée dans d'autres établissements d'enseignement supérieur du pays, Tourguéniev renonça, assez rapidement, à cette ambition. Mais, en tant que digne représentant de la noblesse russe, il se devait de mettre sa brillante éducation et sa jeune énergie au service du pays, et il décida donc, dès le début de 1843, de briguer un poste au Ministère de l'Intérieur au sein d'un département dirigé par Vladimir Dal, futur auteur du fameux *Dictionnaire raisonné du russe vivant*. Le département en question, appelé alors Département d'affaires spéciales – *особая концелярия* -, devait notamment prendre en charge la préparation d'une partie de la documentation liée à la future réforme paysanne, en cours d'examen à l'époque, et Tourguéniev, fort de ses convictions concernant la situation de la paysannerie en Russie, cherchait sans doute à être associé à ce projet. Mais le destin voulut que cette entreprise ne pût pas être réalisée immédiatement et, pour quelque raison administrative, Tourguéniev ne put commencer sa carrière de fonctionnaire qu'en été 1843. Il se trouva ainsi désœuvré durant toute la première moitié de 1843 et il profita de cette période d'inactivité forcée pour rédiger notamment *Paracha*. Favorablement accueillie par le public et saluée par la plupart des critiques, cette œuvre fut le véritable début de la carrière littéraire de Tourguéniev, son succès l'encourageant à continuer sur cette voie.

Paracha, un mélange d'inspirations différentes

Ainsi que la brève annotation de la première édition de *Paracha* le suggère, Tourguéniev considérait son œuvre comme un récit en vers, choix formel qui s'inscrit dans le sillage pouchkinien : en effet, c'est *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine, publié en 1831, qui lança l'usage d'un alliage de genres nouveau dans cette première moitié du XIX^{e} siècle, un récit versifié – encore que Bélinski ait contesté, dans son analyse citée ci-dessus, ce choix de terme « récit en vers », dans le cas de *Paracha* : « Хотя автор "Параши", скрывший свою фамилию под литерами Т.Л., и обозначил свое произведение скромным именем "рассказа в

[340] *Paracha. Récit en vers. T.L. Ecrit au début de l'année 1843*.

стихах", однако оно тем не менее - "поэма", в том смысле, какой усвоен Пушкиным произведениям такого рода. Итак, мы будем называть "Парашу" поэмой: оно и короче, и гораздо справедливее […] »[341]. Ce commentaire laisse entendre que le choix de la forme et surtout du terme adéquat pour identifier le genre de l'œuvre fut dicté par des considérations de modestie : à travers le terme choisi – le récit en vers – le jeune écrivain chercha visiblement à prendre ses précautions et à réduire l'horizon d'attente de son lecteur, craignant que celui-ci n'espère un peu trop d'une œuvre portant le titre de *poème*. Ces craintes étaient, comme on le sait, vaines : *Paracha* reçut des avis très favorables de la plupart des critiques et plut au public.

Paracha peut être qualifié de fier héritier des tendances littéraires de l'époque qui l'avait vu naître et porte l'empreinte de deux mouvements différents. En effet, il s'agit d'une œuvre se situant au carrefour de deux influences littéraires majeures de l'époque : d'un côté, celle du romantisme, mouvement dont les œuvres, celles de Byron et de Goethe en premier lieu, baignèrent l'adolescence de Tourguéniev, et de l'autre côté, du réalisme, une autre tendance qui était en train de s'affirmer dans la jeune littérature russe, en premier lieu à travers certaines œuvres tardives de Pouchkine et les romans de Lermontov et les récits de Gogol. Ivan Tourguéniev, fervent admirateur des auteurs qui avaient créé aux confins de ces deux influences, parvint à réunir, dans sa première œuvre, les différentes caractéristiques propres aux deux mouvements, rendant ainsi hommage, à sa manière, à ses idoles littéraires de l'époque.

Dans *Paracha*, Tourguéniev choisit de conter une histoire banale que Vissarion Bélinski présenta de façon suivante dans son article critique au sujet de *Paracha* publié peu après la parution du poème : « Содержание "Параши" в смысле "сюжета" до того просто и немногосложно, что его можно рассказать в двух словах: на уездной барышне женится помещик-сосед, - вот и все »[342]. Il s'agit en effet de l'histoire d'une jeune fille de province qui rencontre, lors d'une promenade dans le jardin familial, un jeune homme dont elle tombe immédiatement amoureuse. La sympathie est réciproque, et les jeunes gens finissent par se marier.

Cette simplicité de sujet cache cependant des intentions artistiques complexes : peindre une série de tableaux tirés de la vie de la petite noblesse foncière, dans ce que cette vie comporte

---

[341] В.Г. Белинский, « Параша »// В.Г. Белинский, Собрание сочинений в трех томах, ред. Ф.М. Головенченко, Т. II, Москва, «Художественная литература», 1948 : *Même si l'auteur de « Paracha » qui a camouflé son identité sous les lettres T.L., avait qualifié modestement son œuvre de « récit en vers », il s'agit néanmoins d'un « poème », au sens pouchkinien du terme. Ainsi, nous appellerons « Paracha » poème : le mot est à la fois plus court et beaucoup plus correct* […].

[342] *Ibid.* : *Le contenu de « Paracha » comme « sujet » est tellement simple et élémentaire qu'il est possible de le résumer en deux mots : une jeune « barychnia », demoiselle noble de campagne, se marie avec son propriétaire de voisin, voilà c'est tout.*

de poétique (la nature) et de vulgaire (les mœurs), et de démontrer, à travers ces tableaux, la façon dont ce milieu transforme, au fil du temps, une âme belle et naïve, en l'occurrence celle de la jeune Paracha. La simplicité du récit, le côté « vécu » des différents détails – paysages, remarques sur les us et coutumes du milieu, etc. – ainsi que la manière dont l'auteur peint ses personnages rapprochent cette narration des tendances réalistes que l'on trouve également dans certains récits de Pouchkine (*Eugène Onéguine* ou *Comte Nouline*, par exemple) et de Lermontov (*Sachka*), une filiation qui fut à maintes reprises soulignée par de nombreux chercheurs[343]. Loin de s'en cacher, Tourguéniev mit en avant, dans le corps même de son récit, différentes références à ces deux auteurs auxquels il vouait une grande admiration : l'écrivain fit précéder *Paracha* d'une épigraphe tirée de « Douma » de Lermontov, et il compare Paracha, alors qu'il est train de dresser son portrait au début du poème, à Tatiana, une des héroïnes d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine.

Une œuvre au croisement entre le romantisme et le réalisme

La banalité du sujet de *Paracha* rapproche cette œuvre d'une narration à facture réaliste mais le poème comporte également quelques éléments de tendance romantique. Par exemple, Tourguéniev dote son héroïne d'un petit trait de mélancolie et souligne l'amour du personnage pour la solitude et la rêverie. Dès le début du poème, le lecteur apprend que, tous les matins, Paracha se rend dans le jardin familial pour passer un peu de temps dans sa grotte préférée, dont le calme est propice aux rêveries ; elle écoute les bruissements des arbres, admire le paysage et son regard se perd au-delà de l'horizon :

Там, — через ровный луг — от их села
Верстах в пяти, — дорога шла большая;
И, как змея, свивалась и ползла
И, дальний лес украдкой обгибая,
Ее всю душу за собой влекла.
Озарена каким-то блеском дивным,

[343] Voir à sujet, par exemple, К. Истомин, *Истомин К. К.,* «"Старая манера" Тургенева (1834—1855 гг.): Опыт психологии творчества. I—IV »// *Известия Отделения русского языка и словесности Императорской Академии наук,* Санкт-Петербург, 1913, Т. XVIII, Кн. 2, с. 294-347; Н.В. Фридман, *Поэмы Тургенева и пушкинская традиция*, Изд. АН СССР, Серия «Литература и язык», 1869, т. XXVIII, выпуск 3; Г.А.Бялый, М.К. Клеман, « Тургенев »// Г.А.Бялый, М.К. Клеман, *История русской литературы, в 10 т.*, Том VIII, часть 1, АН СССР, Институт русской литературы (Пушкинский дом), Москва, Издательство АН СССР, 1856, с. 316-399.

Земля чужая вдруг являлась ей...[344]

En ce moment de silence, l'être entier de Paracha aspire à d'autres cieux et d'autres horizons (« И вот — искал ее молящий взор/ Других небес, высоких, пышных гор.../ И тополей и трепетных олив.../Искал земли пленительной и дальной »[345]). Ce penchant pour les rêves d'un ailleurs lointain dont il dota sa protagoniste rappelle un peu le temps de l'écriture de *Steno* : ce fut une époque où le futur écrivain scrutait lui aussi l'horizon, dans l'espoir de l'atteindre un jour, d'entrevoir enfin cet Ailleurs qui l'avait tant fait rêver dans son enfance. C'est dans ce contexte que naquit *Steno*, qu'il faut voir comme portant l'empreinte de ses rêveries d'adolescent. Paracha n'avait pas la chance de son auteur de pouvoir exprimer ses aspirations dans une œuvre littéraire. Dans le poème, elle se laisse mélancoliquement entraîner par ses contemplations, qui ne l'emportent pas bien loin du reste car très rapidement tout autour d'elle – les paysages et les chants des paysans dont l'écho parvient jusqu'à elle – la ramène vers la réalité. À travers ce caractère rêveur et parfois même mélancolique, Tourguéniev cherchait-il à créer un personnage à tendance romantique ? Ou voulait-il, tout simplement, fort de sa propre expérience et d'un souvenir encore proche de ses propres vingt ans, rendre Paracha la plus réaliste possible ?

Ni le caractère quelque peu romantique de Paracha, protagoniste du poème, ni la forme versifiée de l'œuvre *a priori* propice aux développements mélancoliques, idéalistes, passionnés – une tentation à laquelle son jeune auteur ne succombe pas – ne font pas perdre de vue la visée principale de *Paracha* : celle de démontrer, à travers une série de tableaux tirés de la vie de la petite noblesse de province, l'évolution spirituelle de l'âme pure de Paracha, typique représentante de son milieu, sous l'influence néfaste de celui-là. Le récit de Tourguéniev reste profondément réaliste avant tout parce que l'auteur choisit de l'ancrer dans une réalité qui lui était bien connue : un cadre similaire à celui dans lequel il avait passé son enfance et une partie de son adolescence et une famille appartenant à un milieu dont il faisait partie, lui aussi. Ce choix témoigne du fait que le poète avait tiré une bonne leçon de *Steno,* dont les descriptions des lieux et des personnages souffrent non seulement du peu d'expérience littéraire de l'auteur mais aussi du caractère purement imaginé de bien des éléments (psychologie des personnages, paysages, etc.). Tourguéniev fondait à partir de ce moment l'essentiel de sa méthode de travail

[344] *Là, à travers un grand pré, une longue route serpentait/ A environ cinq verstes de leur village ;/ Sinueuse, ondulante, à l'image d'un reptile,/ Contournant furtivement une forêt lointaine,/ Elle amenait avec elle toute son âme./ Et une terre étrangère éclairée d'un merveilleux reflet/ Se présentait soudain à elle …*

[345] *Et voilà son regard implorant cherchait/ D'autres cieux, de montagnes somptueuses…/ De peupliers et d'oliviers frémissants… / Et la terre séduisante et lointaine*.

sur l'observation des types humains, sur l'étude des personnes qu'il lui était amené de croiser sur son chemin – en d'autres termes, précisément sur son expérience personnelle qu'il répercutait ensuite dans ses écrits à travers le prisme de son imagination. Cette alliance du vécu, de l'authentique et du travail littéraire fut, de bonne heure, une sorte de marque de fabrique de Tourguéniev. C'est également ce qui rendait ses œuvres saisissantes de réalisme et en même temps très poétiques. Déjà en 1861, dans un article critique « Le réalisme et l'idéalisme dans notre littérature » (« Реализм и идеализм в нашей литературе »), Apollon Grigoriev distinguait Tourguéniev des autres hommes de lettres russes de sa génération en tant que le seul écrivain ayant réussi le difficile défi de représenter le réel de façon à la fois poétique et authentique[346]. Ce point de vue de Grigoriev fut par la suite partagé par un grand nombre de chercheurs qui consacrèrent à cette question leurs travaux[347].

Paracha, fille des steppes, une figure à la fois typique et exceptionnelle

L'écrivain met en scène Paracha, une jeune fille de vingt ans *a priori* typique et comme on pouvait en rencontrer beaucoup dans la province russe à l'époque. En décrivant son héroïne, Tourguéniev tient à bien la situer par rapport aux représentantes de la classe sociale à laquelle elle est censée d'appartenir et, dans la mesure où Tourguéniev avait une idée très précise de ce à quoi ressemblait une jeune demoiselle de province, à force d'en avoir côtoyées un certain nombre, il n'hésite pas à émettre quelques affirmations hardies au sujet de cette caste bien à part selon lui :

Читатель мой, — слыхали вы, наверно,
Что барышни уездные — увы!
Бывают иногда смешны безмерно.[348]

Une sensibilité exacerbée et la tendance des jeunes filles de provinces, selon lui, à porter un regard exagérément admiratif absolument sur tout, suscitent, chez l'auteur, un sentiment d'irritation :

[346] А. Григорьев, « Реализм и идеализм в нашей литературе (По поводу нового издания сочинений Писемского и Тургенева*)* »// А. Григорьев, *Сочинения в двух томах, Том второй. Статьи. Письма*, Москва, "Художественная литература", 1990.
[347] Voir, à ce sujet, entre autres, Г.Б. Курляндская, *Художественный метод Тургенева – романиста*, Тула, 1972 ; И.А. Беляева, «"Лишний человек" в поэтике повести и романе И.С. Тургенева »// И.А.Беляева *Проблемы истории и теории литературы и фольклора*, Москва, 2004, с. 362-369, etc.
[348] *Mon lecteur, vous savez sans doute/ Que les demoiselles de campagne, hélàs, sont parfois démesurément ridicules*.

Я не люблю восторженных девиц…
По деревням встречаешь их нередко;
Я не люблю их толстых, бледных лиц,
Иная же — помилуй бог — поэтка.
Всем восхищаются: и пеньем птиц,
Восходом солнца, небом и луною…
Охотницы до сладеньких стишков,
И любят петь и плакать… а весною
Украдкой ходят слушать соловьев.
Отчаянно все влюблены в природу…[349]

On pourrait croire que ce portrait de groupe ne fait que rassembler des stéréotypes véhiculés au sujet des jeunes filles ayant grandi à la campagne et dont l'éducation toute provinciale avait contribué à former un tempérament particulier, peu apprécié de l'auteur de *Paracha*. Mais cette description se présente en réalité comme le résultat du croisement des clichés, qui étaient certainement véhiculés dans la société russe contemporaine de Tourguéniev à propos de cette catégorie sociale, et l'expérience personnelle de l'auteur. C'est par rapport à cette image collective que Tourguéniev choisit de dresser le portrait de Paracha, la protagoniste du poème.

Paracha de Tourguéniev n'échappe certes pas totalement à tous les 'péchés' dont l'écrivain accuse ses homologues: il lui arrive à elle aussi, dit l'auteur, de se montrer trop sensible et un peu agitée lorsque, par exemple, ses parents reçoivent le dimanche. Cependant, l'auteur l'a voulue différente de toutes les autres jeunes filles de sa condition ; il l'a dotée d'un esprit moqueur, d'un sens de la dignité (« Но барышня моя другого роду;/ Она была насмешлива, горда »[350]) ainsi que d'un amour sincère pour la nature – gage, aux yeux de Tourguéniev, d'une personnalité entière et vraie. Paracha aime lire, comme beaucoup de jeunes filles de son époque, mais surtout – chose étonnante, précise-t-il – les lettres russes.

Dans son poème, Tourguéniev voulut donc représenter une jeune fille différente des autres – douce et sincère – et il le fait en situant son héroïne dans son milieu et en précisant systématiquement comment elle s'y inscrit. Il en résulte un portrait où se disputent les traits stéréotypés de la classe à laquelle appartient Paracha et les petites et importantes choses, les particularités qui la rendent unique en son genre. Non, elle n'est pas particulièrement belle, dit

[349] *Je n'aime pas les jeunes filles exaltées…/ Elles sont légion dans les campagnes ;/ Je n'aime pas leurs traits pâles et replets/ Certaines sont même – Dieu nous en préserve – des poétesses/ Elles trouvent tout admirable : le chant des oiseaux,/ Le lever du soleil, le ciel et la lune…/ Elles sont amatrices de douces poésies,/ Aiment aussi chanter et pleurer…et au printemps/ Elle s'en vont l'air de rien écouter les rossignols. / Elles sont toutes désespérément amoureuses de la nature…*
[350] *Mais notre demoiselle était différente/ Elle avait l'esprit moqueur et était fière*.

l'auteur, mais elle possède une grâce extraordinaire et un regard qui trahit une nature douce et forte à fois ; elle se montre, comme toutes les jeunes filles de province de son âge, un peu trop sensible parfois mais elle a aussi le sens de la répartie (« Но и она подчас бывала зла/ И жалиться умела, как пчела »[351]). Différente des autres, elle peut néanmoins porter le fier titre de « fille des steppes » : « На вас гляжу я: прелестью степною/ Вы дышите — вы нашей Руси дочь »[352], tient à préciser l'auteur. À en juger par la réaction des personnes qui purent lire *Paracha* au moment de sa publication, Tourguéniev réussit à dresser un portrait assez vivant de sa protagoniste. Parmi celles-ci, il y eut la mère de l'écrivain, pourtant *a priori* peu enthousiaste concernant les exercices littéraires de son fils cadet. Varvara Tourguénieva apprécia pourtant le poème en général ; la figure de Paracha la séduit particulièrement puisque elle demanda même à son fils, dans une de ses lettres, de la baptiser Loutovinova, marque suprême de reconnaissance de sa part : « Нет! Нет! Параша наша не без достоинств. Я ее охотно усыновляю »[353].

Tourguéniev réussit à représenter, dans son poème, une jeune fille à la fois typique, singulière et vivante ; cela signifie-t-il qu'il s'était inspiré d'une personne réelle lors de l'écriture de ce personnage? Certainement et plus encore : il est probable que la figure de Paracha renferme les traits non pas d'une personne concrète mais – comme ce fut le cas pour pratiquement tous les personnages de l'écrivain par la suite – de tout un ensemble de personnes. Bien sûr, aujourd'hui, nous aurions du mal, par manque de sources documentaires à ce sujet, à identifier les personnes qui avaient prêté leurs traits à la protagoniste de *Paracha*. Tout au plus pourrions-nous émettre la supposition selon laquelle Tourguéniev s'inspira lors de l'écriture de son poème – du moins en partie – de sa romance alors récente avec Tatiana Bakounina[354], sœur de Mikhaïl Bakounine, son camarade d'études à Berlin ; à cette différence près que, plutôt que de donner au poème la même fin qu'à l'aventure réelle en faisant rompre ses personnages, Tourguéniev décida de les marier et ainsi faire constater qu'une telle union apporte plus de préjudices que d'avantages aux intéressés – puisque Paracha se présente au lecteur, quelques années après son mariage, comme avilie par la routine. Les biographes de Tourguéniev s'accordent sur le fait que Tatiana Bakounina inspira à l'écrivain un grand nombre de poèmes :

---

[351] *Mais il lui arrivait de se montrer méchante/ Elle savait piquer comme une guêpe*.
[352] *Je vous regarde : tout en vous/ Respire le charme de la steppe – vous êtes la fille de notre mère la Russie*.
[353] *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 2, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009 : *Non ! Non ! Notre Paracha a des mérites. Je l'adopte volontiers*.
[354] Si on se réfère aux lettres de Tourguéniev, l'histoire d'amour baptisé par les biographes *Премухинский роман* – une *romance à Premoukhino*, d'après le village où vivait Tatiana, entourée de sa famille – eut lieu entre l'automne 1841 et le printemps 1842.

on peut dire que toutes les œuvres poétiques datant de l'époque de leur rencontre et de leur rapprochement portent l'empreinte de cette histoire d'amour[355]. Elle servit également de prototype à quelques personnages de Tourguéniev plus tard : Maria Alexandrovna dans « Une Correspondance » ou encore Tatiana Borissovna dans « Tatiana Borissovna et son neveu ». On considère également que Tatiana Bakounina servit de base à un type particulier de personnage tourguénievien, celui que les philologues baptisèrent *тургеневская девушка* ou *la jeune fille à la Tourguéniev* : une jeune femme introvertie, à l'univers intérieur riche et au destin singulier, dont la figure ponctue l'œuvre entière de l'écrivain : on la retrouve dans le personnage de Natalia Lassounskaïa dans *Roudine,* d'Elizaveta Kalitina dans *Le Nid de gentilhommes,* d'Assia dans le récit éponyme, d'Elena Stakhova dans *À la Veille*, de Marianna Sinetskaïa dans *Terres vierges*. Du point de chronologique[356], la filiation de la figure de Paracha par rapport à Tatiana Bakounina est donc hautement probable ce qui confirme l'envie de Tourguéniev d'ancrer son œuvre dans le réel.

À travers le personnage de Paracha, on constate une fois de plus que la démarche de Tourguéniev changea significativement depuis *Steno*. Fonder son récit sur des faits ou des figures réelles et le placer dans un cadre familier devint primordial pour lui. Le portrait de Paracha et celui des jeunes filles de province typiques ne sont pas les seuls exemples d'une telle approche. Un certain nombre d'images créées par Tourguéniev dans *Paracha* s'inspirent de son vécu et notamment de sa longue expérience campagnarde, qu'il distilla tout au long du poème dans un vers « beau, poétique et profond » mais aussi avec beaucoup d'humour[357], pour reprendre les termes de Bélinski à ce sujet. Voici comment Tourguéniev décrit les femmes du monde russe :

А женщины… Люблю я этот взгляд
Рассеянный, насмешливый и длинный;
Люблю простой, обдуманный наряд…
Я этих губ люблю надменный очерк,
Задумчиво приподнятую бровь;

[355] Par exemple et entre autres : Л.В. Крестова, « Т.А.Бакунина и Тургенев »// *Тургенев и его время*, Коллектив авторов под ред. Н.Л. Бродской, Тургеневская комиссия Общества любителей российской словесности, Москва, Госиздат, 1923, с. 31-51; Б.В. Богданов, « Татьяна Бакунина и Иван Тургенев »// Спасский вестник, отв. ред. В.А. Громов, Государственный мемориальный и природный музей-заповедник И.С.Тургенева «Спасское-Лутовиново», Орел, 1992; Н.Л. Бродский, «"Премухинский роман" в жизни и творчестве Тургенева, Письмо Т.А. Бакуниной к И.С. Тургеневу// *И.С.Тургенев*, Сборник статей, Москва-Петербург, Государственное издательство, 1923, с. 107-121.

[356] *Paracha* fut écrit en 1843, alors que la romance de Tourguéniev avec Bakounina avait déjà eu lieu, entre 1841 et 1842.

[357] В. Г. Белинский, « Параша », *op. cit.*

Душистые записки, быстрый почерк,
Душистую и быструю любовь.[358]

ou encore la maison où Paracha avait grandi, propriété typique d'une famille appartenant à la petite noblesse foncière : une maison au bord de la rivière, des murs peints par quelque badigeonneur local, un toit défoncé soutenu par deux ou trois colonnes à l'aspect fragile, vestige de l'opulence d'antan, et surtout un grand jardin constitué principalement de pommiers, car, précise l'auteur « […] наши добрые отцы/ Любили яблоки – да огурцы»[359]. Dans toutes ces descriptions, la main du futur maître se laisse déjà deviner : en quelques traits de plume, l'auteur dresse l'image souhaitée et à aucun moment il ne se soustrait à l'obligation de rentrer dans le détail pour aider son lecteur à se représenter l'objet ou la personne qu'il décrit. Cela lui est rendu possible par le fait que chaque sujet qu'il aborde dans ses descriptions lui est à tel point familier qu'il voit clairement les éléments qui constituent sa spécificité, et il ne lui reste plus qu'à les mettre en vers et d'y ajouter un trait d'humour afin de lui donner l'allure recherchée : ainsi, les femmes du monde, si belles et soignées, sont friandes, dans le propos de Tourguéniev, d'histoires d'amour « parfumées et rapides » alors que le goût du luxe que les nobles ancêtres de Paracha cherchaient à afficher – tout comme leurs pairs, d'ailleurs – ne les empêche pas de succomber au charme des pommes et des cornichons, ces simples mets de paysans. Tourguéniev n'hésite pas à adopter un ton légèrement moqueur lorsqu'il parle de ses personnages – une démarche très gogolienne, autre hommage à un de ses maîtres.

La représentation de l'Ailleurs comme un procédé de mise en relief de la russité

Toutes ces images – le portrait de Paracha, celui d'autres jeunes provinciales de son époque ou encore celui des dames des salons russes, la description du domaine familial de Paracha, cette demeure typique d'une famille appartenant à la petite noblesse foncière russe – constituent, nous l'avons dit plus haut, une galerie de tableaux sur le thème de la vie de la société provinciale russe au temps de Tourguéniev. Parmi ces différentes images, les paysages occupent assurément une place de choix et accompagnent chaque épisode majeur du poème. Rien d'étonnant à cela puisque Tourguéniev voulut son personnage principal véritablement sensible au charme de la nature : ayant grandi à la campagne, Paracha aime s'adonner à la

[358] *Et les femmes… j'aime leur regard/ Distrait, enjôleur, appuyé ; / J'aime leurs mises simples et épurées…/ J'aime le dessin arrogant de leurs lèvres, / Le sourcil qui se relève pensivement/ Les notes parfumées, l'écriture rapide/ Leurs amours parfumés et rapides.*
[359] *Nos chers ancêtres/ Aimaient les pommes et les cornichons*.

rêverie – à la Rousseau – lors de ses promenades quotidiennes ; la nature environnante suit chaque mouvement de son âme – elle est triste et mélancolique lorsque Paracha l'est aussi :

О, барышня моя… В тени густой
Широких лип стоите вы безмолвно;
Вздыхаете; над вашей головой
Склонилась ветвь… а ваше сердце полно
Мучительной и грустной тишиной.[360]

Les murmures de la nature accompagnent le moment où Paracha admire, pour la première fois et en cachette, le visage de l'inconnu – celui de son futur mari - endormi dans sa grotte préférée: « Он спит, а ветер тихо шевелит/ Его густые волосы, и листья/ Над ним шушукают; он сладко спит…/ Параша смотрит… он не дурен, право »[361]. Le calme et le mystère d'une nuit d'été contribuent sans aucun doute à semer, dans l'âme pure et naïve de Paracha, les graines d'un amour futur et, enfin, Tourguéniev n'aurait pas pu trouver un meilleur cadre – beau, romantique et … quelque peu conventionnel – pour parler de la naissance de sentiments réciproques entre les jeunes gens : la tombée de la nuit, le bruissement des tilleuls, les postures sereines des arbres, le chant du rossignol, le murmure de la steppe environnante. En d'autres termes, les représentations de la nature interviennent très régulièrement dans le poème, souvent à titre d'échos aux états d'âme des personnages.

Les paysages de *Paracha* peuvent également être qualifiés de typiquement russes car qu'ils rappellent ceux de la région d'Orel si familière à Tourguéniev depuis son enfance. Il s'agit du type de paysage que l'écrivain aura le plus représenté dans son œuvre par ailleurs, et qu'on retrouve également dans ses nouvelles, *Mémoires d'un chasseur* en premier lieu. Les différents éléments qui composent les paysages de *Paracha*, contribuent à former une représentation stéréotypée de la nature, celle que l'on s'attend à observer dans la partie européenne de la Russie : on y trouve de la steppe ou en tout cas de la plaine, des rivières traversant des prés, des arbres qui peuplent majoritairement les bois, les sous-bois et les jardins de cette région – des bouleaux, des tilleuls, des pommiers -, une forêt bordant l'horizon, un grand ciel comme on n'en peut observer que dans cette partie de la Russie où l'absence du relief offre de grands espaces au regard, etc. De ce point de vue, on peut dire que Tourguéniev réussit

[360] *Ô ma chère demoiselle…Dans l'épaisseur massive/ Des tilleuls ombrageux, vous restez sans bruit ; / Vous soupirez ; au-dessus de votre tête/ Une branche s'est penchée…et votre cœur est rempli/ D'un triste et tourmenté silence.*
[361] *Il dort, et le vent fait bouger à peine/ Sa chevelure épaisse et les feuilles des arbres/ Chuchotent au-dessus de lui ; il dort doucement…/ Paracha le regarde… il n'est pas sans charme, ma foi*.

à créer, dans son poème, un paysage typique et néanmoins bien ancrée dans la réalité de la nature russe, en l'occurrence celle de sa région natale.

La typicité et l'encrage dans le réel des paysages dans *Paracha* n'est pas la seule et unique preuve de leur « russité ». Le fait est que, pour constituer sa galerie d'images tirées de la vie russe, Tourguéniev utilise, à plusieurs reprises, l'opposition avec l'Ailleurs afin de mieux rendre compte au lecteur des spécificités de tel ou tel phénomène russe dont il est question dans sa description.

Par exemple, dans les vers XVI et XVII du poème, lorsque Tourguéniev s'apprête à conter la rencontre de Paracha avec Victor, il tient à préciser que cette dernière eut lieu par un jour d'été bien chaud et à plonger le plus possible le lecteur dans l'atmosphère de la scène. Pour ce faire, il ne se contente pas de fournir une description détaillée des effets de la chaleur sur le ciel, la végétation, etc. : il se lance dans un véritable diptyque paysager, un moyen pour lui de renforcer le côté « russe » du cadre appelé à accueillir une des scènes les plus importantes de *Paracha*. Dans la mesure où les deux descriptions se suivent directement dans le poème et, à ce titre, forment un ensemble, nous nous permettons de les citer l'une à côté de l'autre :

XVI	XVII
Прежаркий день… но вовсе не такой,	У нас не то — хоть и у нас не рад
Каких видал я на далеком юге…	Бываешь жару… точно — жар глубокой…
Томительно-глубокой синевой	Гроза вдали сбирается… трещат
Все небо пышет; как больной в недуге,	Кузнечики неистово в высокой
Земля горит и сохнет; под скалой	Сухой траве; в тени снопов лежат
Сверкает море блеском нестерпимым —	Жнецы; носы разинули вороны;
И движется, и дышит, и молчит…	Грибами пахнет а роще; там и сям
И все цвета под тем неумолимым	Собаки лают; за водой студеной
Могучим солнцем рдеют… дивный вид!	Идет мужик с кувшином по кустам.
А вот — зарывшись весь в песок блестящий,	Тогда люблю ходить я в лес дубовый,
Рыбак лежит… и каждый проходящий	Сидеть в тени спокойной и суровой
Любуется им с завистью — я сам	Иль иногда под скромным шалашом
Им тоже любовался по часам.[362]	Беседовать с разумным мужичком.[363]

[362] *Un jour torride …mais pas du tout de ceux/ Que j'ai vu au loin dans le Sud…/ Le ciel d'un bleu profond/ Qui vous écrase. Tout y est enflammé ; tel un malade en peine/ La terre chauffe et se dessèche ; sous la falaise/ La mer brille d'un insupportable reflet/ Elle bouge, elle respire et puis se tait…/ Et toutes les couleurs rougissent sous le soleil puissant impitoyable… un éblouissement !/ Et voilà, tout enfoui dans le sable brillant/ Un pêcheur étendu…et chacun des passants/ Le regarde et l'envie, et moi/ Je l'admirais aussi, certaines fois.*

[363] *C'est différent chez nous – même si parfois, nous aussi, on regrette cette chaleur/ La chaleur est pesante et la fièvre profonde/ Un orage gronde dans le lointain… furieusement/ Les grillons stridulent dans les herbes sauvages ; / A l'ombre des ballots les moissonneurs s'allongent ; / Les corbeaux gardent le bec ouvert ; / Les*

Lorsque *Paracha* fut publié en 1843, ces deux tableaux ne laissèrent pas les lecteurs indifférents. Dans la même lettre-commentaire du poème récemment paru de son fils, Varvara Tourguénieva formula même l'idée de faire peindre les deux paysages par quelque pinceau célèbre, celui de Karl Brullov, par exemple : « Есть картины, которые бы можно было нарисовать из Параши, например: два лета, итальянское и русское. Ежели бы я была богата, очень богата, я бы заказала эти две картины Брюллову »[364]. Dans son article critique, Bélinski commenta lui aussi tout spécialement les deux paysages, les citant comme exemple d'un style original et authentique de l'auteur qui, selon lui, pratiquait dans son œuvre, l'art de la description réaliste. Ceci permettait, même à ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir de leurs propres yeux l'objet de la description, de se représenter un paysage tel qu'il était en réalité. Le premier des deux tableaux, dit Bélinski, campe un été *napolitain*[365] : « В этих *тринадцати* стихах такая полная картина, что вам ничего не остается ожидать к ее дополнению »[366], dit le critique. Certes, d'autres poètes auraient présenté le même paysage différemment, d'autant plus que la nature a de multiples visages comme on le sait. Mais les choses ne sont pas aussi simples, fait remarquer Bélinski ensuite, car d'un autre côté, l'été est en principe le même partout, le tout est de réussir à dessiner quelque chose de différent selon l'endroit dont il est question : « Лето - везде лето : везде от него и жарко, и душно, и пыльно; но в Неаполе - свое лето, в России – свое »[367], et Tourguéniev, selon le critique, réussit ce pari haut la main. On ne peut qu'être d'accord avec Vissarion Bélinski, un des critiques les plus reconnus de son temps, d'autant plus que, en effet, il serait difficile de confondre ces deux paysages de Tourguéniev tant les spectacles qu'ils représentent diffèrent l'un de l'autre : la mer et la terre inondées par un soleil de plomb pour l'Italie, les champs et les bosquets pour la Russie. Mais en dehors de cette différence évidente de relief et d'autres éléments constituant un

odeurs de champignon s'élèvent du bosquet ; / Les chiens aboient ; un moujik à la cruche/ Vient puiser de l'eau fraîche. / Alors j'aime marcher dans les forêts de chênes, être assis dans cette ombre calme et austère, / Ou parfois à l'abri d'une cabane toute simple, / Echanger les idées avec un brave paysan.

[364] *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 2, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009 : *Il y a des tableaux que l'on pourrait peindre à partir de* Paracha*, par exemple : deux étés. Le russe et l'italien. Si j'étais riche, très riche, je commanderais ces deux tableaux à Brioulov*.

[365] Quant à l'identification exacte de la région décrite par Tourguéniev dans cet extrait, on peut aisément faire confiance sur ce point à Bélinski qui, à l'époque, faisait déjà partie de cercle de connaissances de Tourguéniev et fut même un des premiers lecteurs de *Paracha*.

[366] В. Г. Белинский, « Параша », *op. cit.* : *Dans ces* treize *vers, le tableau est si complet que vous n'avez plus rien d'autre à en attendre*.

[367] *Ibid.* : *L'été est le même partout: il fait chaud, étouffant et poussiéreux partout; mais il y a l'été de Naples et l'été de Russie*.

paysage, une autre particularité dans la façon de Tourguéniev de représenter la nature des deux pays attire notre attention.

Quatre éléments majeurs constituent le paysage italien : un ciel d'un bleu profond, la terre enflammée par la chaleur de l'air ambiant, une mer flamboyante sous les rayons du soleil, les couleurs qui se confondent dans un rayonnement impitoyable et magnifique. L'élément principal de ce paysage de mer de Tourguéniev est sans conteste la lumière du soleil qui inonde tout de ses rayons et de sa chaleur ; il n'est pas désert non plus car l'auteur y ajoute un pêcheur dormant dans le sable éclatant sous le soleil.

La description de la canicule en Russie est plus détaillée. Une journée de canicule est très différente chez nous, en Russie, que ce qu'on peut voir dans le Sud, précise l'auteur : « У нас не то — хоть и у нас не рад/ Бываешь жару […] »[368], avant d'enchaîner les images : une chaleur lourde et profonde, un orage qui se prépare à l'horizon, le crissement des grillons, des meules de foin abritant quelques moissonneurs, les corbeaux aux becs béants à cause de la chaleur, le parfum des champignons dans les bosquets, l'aboiement des chiens dans le lointain, un paysan se rendant vers une source à travers les buissons, l'ombre et le calme d'une forêt de chênes, si chers à l'auteur. Les éléments qui constituent ce second paysage sont bien plus nombreux que dans le premier cas et, de plus, très diversifiés ; ils parlent pratiquement à tous les sens du lecteur car, à côté des images, ils comportent également des bruits, des odeurs, etc. L'abondance et la diversité des détails que Tourguéniev fournit dans cette deuxième description trahissent une meilleure connaissance de la nature de son pays natal par rapport à l'Italie. Néanmoins, force est de constater que c'est précisément de l'opposition entre deux paysages que le second tableau, celui qui représente la canicule russe, tire une partie de son relief : c'est dans la différence que se décline sa spécificité.

Ce double paysage de canicule, en Italie et en Russie, n'est pas le seul moment dans *Paracha* où Tourguéniev fait entrer l'Ailleurs dans son œuvre. En effet, cet Ailleurs lointain est également présent dans le poème à travers les rêves de Paracha qui, au début du récit, scrute l'horizon et se laisse bercer par l'envie d'entrevoir ce qui se cache derrière celui-ci, mais aussi à travers quelques digressions de l'auteur au sujet des mœurs des Russes, notamment quant à leur façon d'aborder l'étranger : lorsque Tourguéniev présente au lecteur Victor, le mystérieux inconnu et futur époux de Paracha, il précise que le jeune homme a effectué quelques voyages à l'étranger, le fait aurait pu lui apporter beaucoup mais, au lieu de profiter véritablement de son voyage pour découvrir le monde extérieur à la Russie, Victor s'est juste contenté de le

[368] *C'est différent chez nous – même si parfois, nous aussi, on regrette cette chaleur* […].

regarder avec mépris et de n'en tirer que des idées vagues et inutiles. Victor, explique l'auteur, n'a fait que ce que font tous les Russes lorsqu'ils s'en vont à l'étranger :

Мы за границу ездим, о друзья!
Как казаки в поход... Нам все не в диво;
Спешим, чужих презрительно браня,
Их сведений набраться торопливо...[369]

Et un portrait – celui des Russes à l'étranger – réaliste et moqueur, suit cette remarque de Tourguéniev sur la façon de ses compatriotes d'appréhender l'Ailleurs.

Ainsi, on peut dire que, à la suite de sa première expérience de vie à l'étranger, l'altérité faisait une entrée progressive dans l'imaginaire et dans l'œuvre de Tourguéniev, non pas au titre d'objet de représentation principal mais plutôt en tant qu'outil complémentaire de la représentation, une sorte de procédé de mise en relief de la spécificité de tel ou tel phénomène spécifiquement russe. En effet, c'est en établissant un parallèle entre ce qu'on pouvait observer en Russie – un paysage, un trait de caractère, etc. – et ce à quoi ce même phénomène ressemblait en dehors de celle-ci que l'écrivain parvient à communiquer à son lecteur – son pair, élevé à la littérature et aux langues européennes – l'idée qu'il se fait de la russité.

Entre 1838 et 1841, Ivan Tourguéniev effectua, selon ses propres termes, un véritable « plongeon dans la mer germanique », une façon pour lui de dire qu'il a expérimenté sa première immersion dans la vie européenne. Les différents séjours qu'il effectua, durant ce laps de temps, en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas ou encore en Italie, dont il profita pour explorer de nouveaux horizons géographiques, intellectuels et humains, transformèrent profondément tout son être. Lui-même ne put que se rendre compte de la nouvelle personne qu'il devint en cours de route, à en juger par certaines de ses lettres, dont celle à Alexandre Efremov et Mikhaïl Bakounine[370], à la fin de l'été 1840, où il parle de cette transformation comme d'une renaissance, d'un éveil de tout son être au monde environnant.

Mais le changement le plus important se trouvait probablement ailleurs : ce voyage à travers l'Europe tant attendu jadis par Tourguéniev fut véritablement révélateur pour lui, du point de vue de la confrontation de son ancienne représentation, lisse et idéalisée, de l'Europe avec la réalité. L'Ailleurs et les Autres qui le peuplaient purent enfin prendre dans l'esprit du jeune poète des contours plus concrets et un peu plus authentiques, quoique toujours quelque

[369] *Chers amis, nous allons à l'étranger/ Tels les cosaques qui entreprennent une campagne militaire… Rien ne nous étonne/ Nous nous pressons, tout en critiquant les étrangers avec mépris/ D'apprendre à la va vite un peu de leur science.*
[370] Lettre à A. Efremov et M. Bakounine, 28 août (8 septembre) 1840, Marienbad.

peu stéréotypés. Ce changement de taille dans la vision du monde de Tourguéniev n'était pas toujours facile à assumer pour lui qui vécut quelques déceptions en cours de route. Cela fut par exemple le cas lors de ce séjour en Italie, en 1840, lorsque Tourguéniev eut l'occasion de côtoyer pour la première fois le peuple italien, dont il s'était jusqu'alors fait une représentation beaucoup plus flatteuse, en harmonie avec les valeurs antiques dont il les voyait porteurs jadis, ainsi que nous avons pu le constater à la lecture de *Steno*. Cependant, de façon générale, cette transformation de la vision de l'altérité culturelle chez Tourguéniev lui fut très bénéfique, car elle lui permit de mieux se rendre compte de la russité, celle de son peuple et probablement aussi la sienne. L'œuvre du poète témoigne des retombées positives de cette évolution, en particulier son poème *Paracha*. Ce récit en vers, pourtant tributaire de nombreuses influences de l'époque issues des mouvances romantique et réaliste, exploite fréquemment le procédé de mise en relief de la russité d'un paysage ou d'un personnage moyennant la mise en altérité de ceux-ci. Il s'agit d'une preuve indirecte de la manière dont Tourguéniev concevait la différence culturelle à l'époque : tout en contraste et révélatrice des spécificités nationales des peuples qui déterminaient à présent *de facto* sa géographie culturelle.

CHAPITRE III : L'ÂME RUSSE VUE DE LOIN : 1843- 1850

Les années 1840 démarrèrent fort pour Tourguéniev. Le début de la décennie fut marqué par la fin de son cursus universitaire qui entraîna à son tour les premières interrogations sur l'avenir et sur sa propre destination. Cette même période vit aussi les débuts littéraires de Tourguéniev (*Paracha*, 1843), quelques premiers pas timides vers une carrière littéraire dont il ne pouvait pas imaginer la future ampleur alors. De retour au pays natal après un long séjour universitaire à Berlin, Tourguéniev se retrouvait à la croisée des chemins, transformé par ses nombreux voyages et prêt à entamer une nouvelle étape de sa vie.

Dans le chapitre précédent, nous avons examiné la manière les trois années de séjour à l'étranger contribua à façonner une nouvelle vision de l'Ailleurs et de l'Autre chez Tourguéniev, et d'en acquérir une représentation plus concrète, formée à partir de sa propre expérience de vie en terre étrangère.

Le processus de formation d'une image authentique et cohérente de l'Autre n'était pourtant qu'à ses débuts alors chez Tourguéniev. C'est avec beaucoup de curiosité que le jeune poète découvrait l'Europe durant ses études berlinoises mais son regard restait à la surface, lui permettant de se faire une idée assez sommaire des spécificités des pays qu'il parcourait et des peuples qu'il côtoyait. Tel un peintre qui fait une première ébauche d'un futur tableau, Tourguéniev esquissait les futures images des étrangers dont il faisait connaissance. Faits sur nature, ces premières esquisses servirent de base, dans la deuxième moitié des années 1840, à une exploration identitaire plus approfondie. La seconde partie de la décennie passera pour Tourguéniev sous le signe de nombreux voyages à travers l'Europe, dont notamment un long séjour en France, une première pour l'écrivain. La portée de ses différents séjours et déplacement dépassera largement celle d'une excursion de plaisance en terre étrangère. À la fin des années 1840, Tourguéniev sortira de ses différentes expériences bouleversé dans son sentiment identitaire.

1. LE TEMPS DES CHANGEMENTS

Un aveu révélateur

En octobre 1873, alors qu'il était en train de travailler à son *Histoire de la littérature russe à travers essais et biographies* (*История русской литературы в очерках и*

биографиях)[371], l'écrivain et historien Piotr Polevoï fit la demande à Ivan Tourguéniev de lui fournir quelques renseignements biographiques le concernant, afin de pouvoir rédiger le chapitre qui devait lui être consacré. Tourguéniev n'aimait pas, de façon générale, s'étendre sur sa vie privée, mais il envoya néanmoins à Polevoï la biographie qui avait été publiée une année auparavant dans le magazine *Niva*, N°9 du 28 février 1872, et qu'il disait trouver « exacte dans son ensemble »[372]. Il jugea toutefois nécessaire d'agrémenter ce document de quelques commentaires, relatifs à une période de son existence qui lui tenait visiblement à cœur : « В 1848-м году он [Тургенев][373] совсем было решился оставить Россию и остаться за границей»[374]. Cette même information se voit confirmée dans d'autres écrits à caractère autobiographique de l'écrivain, notamment dans l'introduction à ses *Souvenirs de vie et de littérature* où Tourguéniev dit ce qui suit au sujet des *Mémoires d'un chasseur* dont la plupart furent rédigés à la même époque, à la fin des années 1840 : « «Записки охотника» […] были написаны мною за границей; некоторые из них — в тяжелые минуты раздумья о том: вернуться ли мне на родину, или нет? »[375]

Que cache cette confession faite *a posteriori* ? Qu'arriva-t-il à Tourguéniev qui le poussât à vouloir changer de pays ? Quelle tournure sa vie prit-elle pour qu'un tel dilemme s'imposât à lui ? Car, en 1843, Tourguéniev semblait être en train de se fixer et de trouver, petit à petit, une sorte d'équilibre dans sa nouvelle vie postuniversitaire : son poème *Paracha* avait été publié et bien accueilli ; il venait de rencontrer Vissarion Bélinski, événement parmi les plus importants de sa vie[376] ; il s'apprêtait à entrer en fonction au Ministère de l'Intérieur, comblant ainsi les souhaits de sa mère de le voir assumer son rôle de représentant de la noblesse. En d'autres termes, en 1843, Tourguéniev était en train de vivre sa vie de jeune homme de vingt-cinq ans plein de projets, et rien ne semblait présager un tel changement de cap. Mais dans les cinq années qui s'écoulèrent entre la publication de *Paracha* et le moment fatidique auquel Tourguéniev fait référence ci-dessus, bien des choses avaient changé dans sa vie. La période

---

[371] П.Н. Полевой, *История русской литературы в очерках и биографиях*, Санкт-Петербург, 1874.
[372] Lettre à Piotr Polevoi, 17 (29) octobre 1873, Paris.
[373] Dans sa lettre à Polevoi contenant les éléments biographiques demandés, Tourguéniev préféra parler de lui à la troisième personne pour conférer à son écrit un ton le plus objectif possible.
[374] Lettre à Piotr Polevoi, 17 (29) octobre 1873, Paris : *En 1848 il [Tourguéniev] décida de quitter la Russie et de s'établir définitivement à l'étranger.*
[375] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 241: *C'est à l'étranger que j'ai rédigé* […] *les «Mémoires d'un chasseur » dont certains au moment pénible où je me demandais si je devais revenir dans mon pays natal ou pas».*
[376] En 1868, en rédigeant ses « Воспоминания о Белинском », c'est avec beaucoup de chaleur que Tourguéniev évoquait la « très chère ombre » (« […] и я вызвал его дорогую тень...») de son défunt ami : И.С.Тургенев, «Воспоминания о Белинском »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том одиннадцатый, *op. cit.*, с. 288.

que nous nous apprêtons à examiner dans le présent chapitre – 1843-1850 – fut, pour Tourguéniev, synonyme de changements importants voire radicaux, et ce à plusieurs titres.

Pour commencer, la carrière de fonctionnaire n'était de toute évidence pas faite pour lui et celle-ci ne dura donc pas. Dans une autre note autobiographique, rédigée cette fois à la demande de Mikhaïl Stassioulevitch en 1875[377], Tourguéniev dit au sujet de ses performances au sein du Département des affaires spéciales dirigé par Vladimir Dal : « […] служил очень плохо и неисправно и в 1843 году вышел в отставку »[378]. En écrivant ces lignes, Tourguéniev commettait une erreur de chronologie au sujet des dates de ses prestations au sein du Ministère où il fut employé en réalité de l'été 1843 jusqu'en avril 1845. Ce qui est exact, en revanche, c'est son appréciation quant à la qualité de son service : déçu par l'essence même du travail qu'il avait à y fournir[379] et frustré par la rigueur des horaires et des délais imposés par Vladimir Dal à ses employés[380], l'écrivain ne tarda pas à prendre d'abord un congé sans solde avant de démissionner, de façon définitive, au printemps 1845.

Les activités littéraires de Tourguéniev connurent cependant un essor : après la publication de *Paracha* au début de 1843, ses œuvres parurent régulièrement – à peu près tous les mois – dans des magazines littéraires différents[381], en particulier dans *Les Annales de la Patrie*[382], ce qui témoigne bien de la fécondité de son inspiration à l'époque. Il continua à s'exercer à la poésie en écrivant notamment « La Néva » (« Нева ») et « La fleur » (« Цветок ») (les deux en 1843) mais surtout les poèmes « La conversation » (« Разговор »), « Le propriétaire terrien » (« Помещик »), « Andreï » (« Андрей ») publiés en 1845. Toutefois, Tourguéniev s'écarta progressivement de la poésie et, toujours en 1843, il se mit à s'intéresser à d'autres genres littéraires, notamment à la dramaturgie. En 1843, il écrivit sa première pièce de théâtre, *L'Imprudence*, un drame à la Mérimée[383] suivi par plusieurs autres pièces, dont huit furent publiées dans les sept ans qui suivirent[384] : *Sans argent* (1845), *Le fil rompt où il est mince* (1847), *Le Pain d'autrui* (1848), *Le Célibataire* (1849) et *Le Déjeuner chez le maréchal* (1849)

[377] À l'occasion de la sortie, en 1875, dans l'édition de F.Salaev, des œuvres complètes de Tourguéniev, Stasioulevitch demanda à l'écrivain de rédiger une brève biographie, ce qui celui-ci fit. Il s'agit, à notre connaissance, de la note la plus complète rédigée par Ivan Tourguéniev au sujet de sa vie.
[378] […] *y travaillai très médiocrement et sans implication, avant de démissionner en 1843.*
[379] Pour rappel, en rejoignant le Département d'affaires spéciales, Tourguéniev espérait contribuer, ne fût-ce qu'à une modeste échelle, au projet de la réforme paysanne ; dans les faits, sa mission se révéla éloignée de ses espérances.
[380] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 128.
[381] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, Центрполиграф, *op. cit.*, p. 227.
[382] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 129.
[383] *Ibid.*
[384] Tourguéniev écrivit, en 1843, le drame *La Tentation de Saint-Antoine (Искушение Святого Антония)* qui resta inachevé et ne fut jamais publié du vivant de l'auteur.

et enfin *Un mois à la campagne*, *La Provinciale* et *Conversation sur la grand-route* (toutes les trois en 1850). En d'autres termes, on peut dire que Tourguéniev rédigea la quasi-totalité de son œuvre dramaturgique entre 1843 et 1850 puisque seulement une de ses pièces – la toute dernière, *Un soir à Sorrente* – vit le jour un peu plus tard, en 1852.

À partir de 1844, l'écrivain se lança également dans la prose en rédigeant les récits « André Kolossov » et « Les Aventures du lieutenant Boubnov ». Mais ce n'est qu'en 1847, avec la publication de « Le Putois et Kalinytch », qu'il commença à véritablement bâtir sa réputation de prosateur. C'est par ce récit qu'allait débuter l'œuvre phare de Tourguéniev *Mémoires d'un chasseur*. Plus de vingt de ses récits et nouvelles parurent dans la presse littéraire russe entre 1843 et 1850.

La critique littéraire ne laissait pas le jeune écrivain indifférent non plus en cette période de sa vie. Dès 1843, il se lança dans la rédaction d'articles critiques qu'il centrait sur les traductions de quelques œuvres célèbres parues à cette époque : en novembre 1843, il écrivit une analyse critique de la traduction, par Fedor Miller, du drame schellingien *Guillaume Tell*, et en 1844, de celle de *Faust* de Goethe, par Mikhaïl Vrontchenko. Les œuvres critiques de Tourguéniev démarrèrent donc à cette période pour ne jamais s'arrêter ensuite.

Tourguéniev, Bélinski et l'avènement de l'école « naturelle »

Cette diversification des genres, *a priori* soudaine, est en réalité une conséquence directe du rapprochement de Tourguéniev avec Vissarion Bélinski, dès 1843. Bélinski qui, depuis les années 1830, jouissait, malgré son jeune âge, de la réputation de critique compétent et avisé, pressentit les changements que la jeune littérature russe était en train de vivre et initia, dans le sillage des écrits de Nicolaï Gogol, un mouvement littéraire qui, sous le nom d'école « naturelle »[385], préfigurait le réalisme russe naissant et réunissait sous ses drapeaux des hommes de lettres aux talents très divers : Alexandre Herzen, Dimitri Grigorovitch, Vladimir Dal, Alexandre Droujinine, Nicolaï Nekrassov, pour ne citer qu'eux. Bélinski, théoricien du mouvement, prônait, à travers les différents articles qui traitaient de l'état de la littérature russe («La Littérature russe en 1841» («Русская литература в 1841 году») (1842), « La Littérature russe en 1842» («Русская литература в 1842 году») (1843), « La Littérature russe en 1845 » (« Русская литература в 1845 году ») (1846) et en particulier «Regard sur la littérature russe

[385] Le mouvement appelé l'école « naturelle » prit forme dans les années 1843-1845 sous l'impulsion de Vissarion Bélinski, et connut son apogée entre 1846 et 1848. Les représentants du mouvement prônaient un réalisme donnant une image précise du quotidien des petits gens des villes et des campagnes (Emmanuel Waegmans, *Histoire de la littérature russe*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2003, p. 87).

de 1846» («Взгляд на русскую литературу 1846 года») (1846)), le refus de « l'art pour l'art », la devise de la littérature russe du début du siècle, et investissait les lettres d'une mission particulière : refléter la vie de la société dans toute sa diversité sociale et former les esprits. Dans le discours de Bélinski et, à travers lui, dans celui des écrivains de l'école «naturelle », une œuvre littéraire devait représenter la réalité de façon réaliste et exacte quoique non photographique, mais plutôt en mettant à jour les traits typiques propres à chaque groupe social, et surtout étendre son panorama aux couches sociales les plus démunies. Les écrivains adeptes de l'école « naturelle » dirigèrent d'abord leur attention vers la représentation des images urbaines – une démarche qui se refléta notamment dans le recueil *La Physiologie de Pétersbourg* (*Физиология Петербурга*) publié en 1845 dont les œuvres de Bélinski, Dal, Nekrassov, Panaïev, etc. mettaient en scène les représentants les plus humbles de la population, vivant dans les coins les plus reculés de la capitale. Mais rapidement, les écrivains « naturels » se mirent à élargir leur champ d'action littéraire vers d'autres classes sociales et notamment vers la paysannerie, une première dans la littérature russe. Dans « Regard sur la littérature russe en 1847 » (« Взгляд на русскую литературу 1847 года »), Bélinski justifiait cette démarche dans les termes suivants : « Природа - вечный образец искусства, а величайший и благороднейший предмет в природе – человек. А разве мужик – не человек? – Но что может быть интересного в грубом, необразованном человеке? – Как что? – его душа, ум, сердце, страсти, склонности, - словом, все то же, что и в образованном человеке »[386].

Tourguéniev côtoya de près Bélinski dès 1843. En 1856, dans « Ma rencontre avec Bélinski », il raconta les entrevues régulières – quotidiennes – qu'il avait eues avec le critique en été 1843 – « […] шестичасовые беседы, в течение которых мы с Белинским касались всех возможных предметов, преимущественно, однако, философских и литературных... »[387]. L'ardent et obstiné engagement dont Bélinski faisait preuve, selon les témoignages de Tourguéniev lui-même[388], vis-à-vis de la littérature russe et sa destinée ne laissait pas indifférent et nous pouvons être certains que, grâce à la présence de Bélinski aux côtés de Tourguéniev, les années 1840 furent marquées pour ce dernier par une prise de

[386] *История русской литературы XIX века*, под редакцией проф. Ф.М. Головенченко и проф. С.М. Петрова, Том I, Государственное учебно-педагогическое издательство министерства просвещения РСФСР, Москва, 1960, с. 399: *La nature est un modèle éternel pour l'art, et l'homme est la partie la plus grande et la plus noble de la nature. Et le paysan, n'est-il pas un homme, lui aussi ? – Mais que puisse-t-il y en avoir chez cet ours mal léché et sans éducation ? – Son âme, bien sûr, mais aussi son esprit, son cœur, ses sentiments et ses goûts – en d'autres termes, ces mêmes choses que l'on trouve chez un homme civilisé aussi.*

[387] И.С. Тургенев, « Встреча моя с Белинским »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том двенадцатый*, op.cit.*, с. 302 : […] *des discussions de six heures, au cours desquelles Bélinski et moi parlions de tous les sujets possibles, mais essentiellement de philosophie et de littérature.*

[388] *Ibid.*, с. 303.

conscience du rôle qu'il pouvait jouer personnellement, à travers l'écriture, dans le processus d'évolution des lettres russes et donc de la société russe. L'adhésion du jeune Tourguéniev aux principes de l'école « naturelle » soutenus par Bélinski ne fait ici aucun doute.

Quoi de plus logique d'observer précisément à cette période cette diversification d'écriture qui fut la sienne ? Il n'est point étonnant de le voir dès lors se tourner vers d'autres genres que la poésie, comme les essais de critique littéraire – parfaite plateforme pour mettre en avant ses opinions en matière de création littéraire -, mais surtout la prose dont les différentes formes – nouvelles, récits, romans – se retrouvèrent au centre de l'attention des écrivains de l'école «naturelle ». Dans les années 1840, Tourguéniev s'essaya même à l'écriture des pièces de théâtre, un genre propice lui aussi, ainsi que l'avait démontré Gogol, à une création plus proche de la réalité. Concernant l'art théâtral, il faut dire qu'un facteur complémentaire vint stimuler la créativité de l'écrivain : la rencontre avec Pauline Viardot et son époux. Si la première pièce de Tourguéniev, *L'Imprudence*, fut écrite peu avant cet événement fatidique, ce dernier contribua sans doute à entretenir son intérêt envers ce genre littéraire.

Le « facteur Viardot » et l'évolution de l'identité culturelle de Tourguéniev

L'année 1843, marquée par l'avènement de Bélinski dans la vie de Tourguéniev, fut décidément synonyme de rencontres cruciales pour l'écrivain puisqu'elle fut aussi celle de l'apparition des époux Viardot.

En 1843, la cantatrice Pauline Garcia Viardot était engagée par l'Opéra italien de Saint-Pétersbourg où Tourguéniev aimait à se rendre régulièrement et où il put la voir dans le rôle de Rosine, dans le *Barbier de Séville.* Grand amateur d'opéra, Tourguéniev tomba immédiatement sous le charme de la chanteuse, à la beauté pourtant toute relative mais au talent unanimement reconnu par ses contemporains, y compris par d'illustres personnalités : Sand, Berlioz, Liszt, Meyerbeer, Saint-Saëns, Chopin, Musset, etc. La rencontre se fit en novembre 1843 ; par l'intermédiaire d'un ami commun, un certain majeur Komarov, Tourguéniev fit d'abord connaissance avec l'époux de la chanteuse, l'historien de l'art et hispaniste Louis Viardot. Quelques jours plus tard, il fut présenté à Pauline Viardot – un évènement qui allait faire basculer sa vie. Ce moment tout spécial à ses yeux fit objet d'une note particulière dans *Mémorial* : «1843. В ноябре знакомство с Полиной»[389], l'écrivain souligna cette phrase d'un trait, tenant à la mettre en relief.

[389] *Из парижского архива И.С. Тургенева*, гл. ред. И.И.Анисимов, Книга первая, *op.cit.*, с. 341: *1843. Rencontre avec Pauline en novembre.*

Aujourd'hui, avec le recul du temps et à la lumière des centaines, voire des milliers, de recherches qui furent consacrées à cette question, il est difficile de nier ou de simplement sous-estimer l'impact qu'eut cet évènement sur le cours de la vie de Tourguéniev : en rencontrant Pauline Viardot et son mari, Tourguéniev trouva ce qu'on pourrait appeler son centre de gravité. Toute sa vie ultérieure – ou presque toute – allait être placée sous le signe des Viardot. Ceux-ci exercèrent, durant quarante ans, une force d'attraction de première importance sur Tourguéniev. « Только ею, только любовью держится и движется жизнь »[390], écrivit Tourguéniev, en avril 1878, dans le poème en prose intitulé « Le Moineau » (« Воробей »). L'histoire d'amour et d'amitié entre Pauline Viardot et Tourguéniev, qui dura quarante ans, fut un facteur important, voire déterminant, ainsi que nous le verrons tout au long de ce travail, dans l'évolution de l'identité culturelle de l'écrivain.

Beaucoup de contemporains de Tourguéniev s'étonnaient de l'attachement dont l'écrivain faisait preuve à l'égard des Viardot et surtout envers Pauline. Varvara Tourguénieva était la première à déplorer les sentiments de son fils envers la « maudite tzigane », une « saltimbanque » et femme mariée de surcroît[391]. L'affection de Tourguéniev envers la chanteuse était effectivement très forte et durable. « Je vous assure que le sentiment que j'ai pour vous est une chose tout à fait nouvelle dans le monde, qui n'a jamais été et qui ne se répètera jamais ! »[392], écrivit-il à Pauline presque vingt-cinq ans plus tard après leur rencontre. Le talent et le charme de Pauline compensaient largement un physique quelque peu ingrat – maints témoignages de ses amis et connaissances le confirment, comme celui du peintre Ary Scheffer qui confia un jour à son ami Louis Viardot, le fiancé de Pauline à l'époque : « Elle est terriblement laide, mais si je la revoyais à nouveau, je crois que je tomberais follement amoureux d'elle »[393].

Quant à l'amitié entre Tourguéniev et Louis Viardot, telle qu'Alexandre Zviguilsky la décrit dans l'introduction à son volume *Correspondance Ivan Tourguéniev – Louis Viardot*[394], elle était fondée sur la communauté de valeurs et d'intérêts que partageaient les deux hommes. Tout comme Tourguéniev, Louis Viardot aimait la musique et la littérature. Il était un homme d'une grande érudition[395]. Les deux hommes étaient également de grands amateurs de chasse,

[390] *La vie ne court que par l'amour, c'est son moteur.*
[391] Б.В. Богданов, « В.П.Лутовинова – мать писателя », *op. cit.*, с. 28.
[392] Lettre à P. Viardot, 15 (27) février 1867, Baden-Baden.
[393] Patrick Barbier, *Pauline Viardot,* Biographie, Grasset, 2009, p. 28.
[394] Alexandre Zviguilsky, « Introduction » dans Zviguilsky Alexandre, *Correspondance Ivan Tourguéniev – Louis Viardot, Sous le sceau de la fraternité* dans *Cahiers de Ivan Tourgueniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, sous la direction de A. Zviguilsky, Association des amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Paris, N°24, 2000, p. 9-34.
[395] *Ibid.*, p. 17.

une activité qu'ils pratiquèrent souvent ensemble durant leurs années d'amitiés. La relation entre Ivan et Louis fut certes complexe au début, du fait des sentiments qu'ils éprouvaient, l'un et l'autre à des degrés divers, envers la même femme mais cette amitié s'avéra solide et durable car fondée sur le respect mutuel, la communauté d'intérêts et de principes moraux – la loyauté, la fidélité et le sens de l'humain[396]. En parlant des différentes aspirations mutuelles qu'Ivan Tourguéniev et les époux Viardot avaient partagées durant quarante ans d'amitié, Alexandre Zviguilsky insiste sur le côté familial du lien qui les unissait tous les trois : « La mise en commun des intérêts financiers, des occupations quotidiennes, des sentiments, des soucis, la préoccupation pour la santé de l'autre, de son bien-être, les services réciproques portent le sceau de la famille, une famille composée de trois êtres qui ne sont pas du même sang, mais qui sont frères et sœur »[397]. Cette opinion résume bien, à notre sens, la nature des relations qu'entretenaient ces trois personnes. Dans les chapitres suivants, nous verrons que, malgré la réalité de vie parfois complexe, l'intégration de Tourguéniev dans la famille Viardot fut le plus souvent fusionnelle et à ce titre déterminante du point de vue de son sentiment d'appartenance.

Concernant la période que nous sommes en train d'examiner, celle qui s'étala entre 1843 et 1850, plusieurs éléments méritent d'être mis en avant en tant que décisifs du point de vue de certaines décisions prises par Tourguéniev à l'époque. Les années 1840 étaient un temps de découverte mutuelle, une période complexe pour les trois parties : la rencontre en 1843, la naissance des sentiments amoureux dans l'âme du jeune écrivain Tourguéniev envers Pauline, déjà diva à la réputation internationale ; le début de la construction de la relation amicale, forcément complexe au vu de la circonstance précédente, entre Ivan et Louis Viardot, de plusieurs années son aîné, un homme de lettres confirmé et historien d'art réputé. Après avoir rencontré les Viardot en novembre 1843, Tourguéniev passa le restant de la décennie à chercher à se rapprocher d'eux dans un mouvement d'amitié qui semble réciproque[398]. À chaque fois qu'il en avait l'occasion, Tourguéniev suivait les Viardot – surtout Pauline, bien entendu – partout où les engagements théâtraux de la cantatrice les conduisaient : à Berlin en janvier 1847, à Dresde en mai de la même année, mais aussi à Londres ou encore à Paris dans les années qui suivirent. Souvent, entre 1848 et 1850, Tourguéniev profita de l'hospitalité du château familial des Viardot à Courtavenel, même en l'absence des hôtes, lorsque ses rentrées financières ne lui permettaient plus de voyager.

---

[396] *Ibid.*, p. 12.
[397] *Ibid.*, p. 20.
[398] И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо.* Издательство Университетское, Минск, 1993, с. 31-44.

Ainsi, on peut dire que, dès le départ, la présence de la chanteuse et de son époux dans la vie de Tourguéniev fut déterminante puisqu'elle l'amena à voyager énormément durant les années 1840 et le fit venir en France ce qui fut une première pour l'écrivain qui, adulte, ne s'était jamais rendu dans ce pays auparavant.

Les raisons du départ de Tourguéniev en Europe en 1847

Dans l'introduction à ce travail, nous avons eu l'occasion de souligner un chiffre important concernant le nombre d'années qu'Ivan Tourguéniev passa au total en Europe occidentale : près de vingt-sept ans en tout[399], principalement répartis dans la deuxième moitié de sa vie et plus précisément, dès 1863, lorsqu'il s'établit à Baden-Baden. Cette dernière décision dont nous examinerons les origines dans un chapitre ultérieur, marquait à l'époque une prise de distance quasi définitive par rapport à son pays. À première vue soudain et radical, ce changement fut le résultat d'un cheminement très progressif cependant. La confession que Tourguéniev fit, en 1873, à Polévoï citée tout au début de ce chapitre, montre en tout cas que ce processus s'amorça à la fin des années 1847, bien avant l'installation de l'écrivain en Europe en 1863.

Qu'est-ce qui poussa Tourguéniev d'entamer un long séjour en Europe entre 1847 et 1850 ? La décision de partir pour l'Europe fut prise par lui en tenant compte de plusieurs considérations. Bien sûr, nous n'irons pas jusqu'à affirmer que son départ de la Russie n'avait rien à voir avec les Viardot (et surtout avec Pauline) ; bien au contraire, désireux de se rapprocher de la femme qu'il aimait et de son mari, devenu son ami, Tourguéniev alla d'abord, en janvier 1847, à Berlin où Pauline Viardot se produisait dans la première moitié de 1847 ; il se rendit aussi à Dresde, en mai de la même année, pour les mêmes raisons. On sait également que, lors de ce long séjours européen, le jeune écrivain séjourna à plusieurs reprises à Courtavenel chez les Viardot : en été 1847 et 1848, et surtout durant plusieurs mois en 1849 et 1850, lorsque, privé du soutien financier de sa mère, il fut contraint de fuir la capitale française, désormais bien trop onéreuse pour sa bourse, et de compter sur la générosité de ses amis français qui mirent à sa disposition, en leur absence, leur château familial dans la Brie. Mais l'amitié des Viardot et l'amour envers Pauline étaient loin d'être les seules et uniques raisons qui

[399] Ce calcul fut effectué en se fondant sur la chronologie des déplacements et des lieux de séjours de Tourguéniev établie par l'équipe des *Œuvres complètes* d'Ivan Tourguéniev : И.С.Тургенев, *Письма,* Том 1-18// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989.

incitèrent Tourguéniev à quitter la Russie et surtout à prolonger sans cesse ses séjours en Europe.

En effet, lorsqu'on examine les dates, on constate que Tourguéniev demeura en Russie de 1843 à mai 1845 : tout allait bien pour lui à cette époque dans son pays de naissance, il publiait beaucoup, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et il s'essayait au rôle du fonctionnaire auprès du Ministère de l'intérieur. Sur le plan familial, sa situation semblait également relativement stable. Ivan s'occupait beaucoup de sa mère dont il était le seul à pouvoir tempérer le caractère. La pupille de Varvara Tourguénieva, Varvara Jitova, se souvient dans ses mémoires que toute la maisonnée attendait toujours impatiemment l'arrivée du fils cadet de la famille car sa présence adoucissait le tempérament colérique de la *barynia* : « […] Варвара Петровна при нем и для него точно перерождалась: она, не боявшаяся никого, не изменявшая себя ни для кого, при нем старалась показать себя доброй и снисходительной »[400].

La situation fut tout autre lorsque, en janvier 1847, Tourguéniev décida de partir à l'étranger. On sait que Varvara Tourguénieva plaçait dans ses fils tous ses espoirs d'une vieillesse digne et tranquille. Or, les voilà devenus scandaleusement désobéissants ! L'aîné, Nikolaï, amouraché de l'ancienne camériste de Varvara, osa épouser cette dernière contre la volonté de sa génitrice et démissionna de l'armée. Quant à Ivan, non content de laisser tomber la carrière de fonctionnaire que sa mère rêvait de le voir embrasser, il tomba amoureux d'une artiste, d'une femme mariée, qu'il suivait à l'étranger à chaque fois qu'il le pouvait, s'éloignant sans cesse du giron maternel. Face à cette déception et à ses frustrations de mère abandonnée, Varvara adopta alors un comportement plus radical ; elle alla jusqu'à leur couper les vivres, les vouant ainsi à une existence sans ressources. Nikolaï Tchernov, un des biographes de la famille Tourguéniev, écrit ce qui suit au sujet du changement dans le comportement de Varvara dans sa chronique de la vie de Tourguéniev : « Лето 1845. В тот период она окончательно утратила душевное равновесие, стала проявлять крайне деспотические черты характера»[401]. On peut dire que, en partant en Europe en janvier 1847, Ivan Tourguéniev allait totalement à l'encontre de l'avis de sa mère et provoquait ainsi une quasi-rupture de sa relation avec elle. Plus jamais la famille Tourguéniev ne retrouva ne fût-ce qu'un semblant de l'entente d'antan, ce qui explique, d'une certaine façon, la raison pour laquelle Tourguéniev chercha tant

[400] В.Н. Житова, *op. cit.*, с. 35: *Varbara Petrovna se régénérait véritablement en sa présence et pour lui : elle qui ne craignait personne, qui n'acceptait de déroger à ses habitudes pour qui que ce soit, elle tentait de se montrer bonne et attentive quand il était là.*

[401] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, p. 232: *Eté 1845. Le déséquilibre mental était irrémédiablement installé, et elle commença à afficher des humeurs vraiment despotiques.*

à se rapprocher de la famille Viardot : le moment de leur rencontre coïncide avec la dégradation des relations au sein de la famille Tourguéniev. Nous ne chercherons pas à savoir ici si ce sont ses rapports avec le couple franco-espagnol qui eurent raison de la fragile relation mère-fils ou si, inversement, ce fut l'éclatement de la famille Tourguéniev qui poussa l'écrivain à se rapprocher du chaleureux foyer des époux Viardot. Il s'agit sans doute de la combinaison de ces deux circonstances. Une chose est sûre : si les liens entre Tourguéniev et sa mère avaient subsisté sous leur forme cordiale de quelques années plus tôt, tels que Jitova les décrit dans ses souvenirs[402], le séjour de Tourguéniev à l'étranger aurait certainement été bien plus court qu'il ne l'a été.

À côté de ces quelques raisons personnelles évidentes qui poussèrent Tourguéniev à franchir la frontière russe pour se diriger vers l'Europe, il y en a également une autre, cette fois d'ordre moral. Lorsqu'on lit « En guise d'introduction » rédigé par Tourguéniev en 1868 en guise d'introduction à ses *Souvenirs de vie et de littérature*, on se rend compte que l'objectif de cet avant-propos consiste principalement à expliquer à ses lecteurs les raisons sous-jacentes qui poussèrent l'écrivain à se tourner vers l'Europe, dès 1838 :

> Стремление молодых людей – моих сверстников – за границу напоминало искание славянами начальников у заморских варягов. Каждый из нас точно так же чувствовал, что его *земля* (я говорю не об отечестве вообще, а о нравственном и умственном достоянии каждого) велика и обильна, а порядка в ней нет.[403]

C'est en ces termes que Tourguéniev formula son explication de la décision d'aller parfaire sa formation universitaire à Berlin ; on peut déduire de ces aveux faits *a posteriori* que les objectifs de ce voyage dépassaient largement les fins académiques. En effet, plus loin dans le même document, l'écrivain explique que le choix qu'il avait fait, étant jeune, de s'éloigner de son pays natal était un choix difficile mais indispensable car il lui avait permis de prendre ses distances par rapport à la Russie et au dysfonctionnement social (le servage) qui lui était propre à cet époque : « Мне необходимо нужно было удалиться от моего врага затем, чтобы из самой моей дали сильнее напасть на него. В моих глазах враг этот имел определенный образ, носил известное имя: враг этот был – крепостническое право»[404]. Une telle prise de

[402] В.Н.Житова, *op. cit.*, с. 30-75.
[403] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 240 : *L'empressement des jeunes de ma génération de se rendre à l'étranger rappelait cette recherche de maîtres par les Slaves chez les Varègues d'outremer. Chacun ressentait tout aussi clairement que sa terre (je ne parle pas de la patrie en général, mais de ce patrimoine mental et spirituel de chacun) était grande et généreuse, mais sans aucun ordre.*
[404] *Ibid.*, с. 241 : *Il est absolument nécessaire que je m'éloigne de mon ennemi afin de reprendre un élan pour le frapper plus fort. A mes yeux, cet ennemi était clairement défini et il portait un nom célèbre : le droit de servage.*

position – claire et forte – peut étonner de la part d'un garçon d'à peine vingt ans. D'autant que les souvenirs de certains des contemporains d'Ivan Tourguéniev sèment le doute à ce sujet, par exemple ceux de Bernhard von Üxküll qui, dans les mémoires sur son ancien camarade à l'Université de Berlin, écrit ce qui suit :

> В 1839—1840 годах Тургенев ничем особенным не выдавался, но был преисполнен самых идеальных взглядов и надежд относительно будущего преуспеяния и развития своего великого отечества. Во всех наших беседах он никогда не сходил с чисто исторической почвы, и я не слыхал, чтобы он когда-либо высказывал горячие надежды или желания по поводу отмены крепостного права, как многие ныне утверждают[405].

Voilà qui remet en question les déclarations faites par Tourguéniev concernant ce même point dans son introduction aux *Souvenirs de vie et de littérature*. Comment expliquer cette divergence d'opinions ? S'agit-il d'une erreur de la part de von Üxküll ou Tourguéniev amplifia-t-il son point de vue lors de l'écriture des lignes ci-dessus ? Ni l'un, ni l'autre, sans doute. Dans ses mémoires, le baron Üxküll-Fikkel ne fait que se rappeler les faits tels qu'ils lui étaient accessibles en apparence, concernant la participation du futur écrivain aux débats sur la destinée de la Russie qui animaient les cercles d'étudiants russes à Berlin. Si cette participation était plutôt timide, cela tenait sûrement – en partie – à la présence des personnalités très charismatiques dans l'entourage de Tourguéniev à l'époque. En effet, Bakounine, Stankevitch, Bélinski, membres du même cercle que Tourguéniev et von Üxküll, étaient tous des interlocuteurs de taille – « Я ходил туда молчать, разиня рот, и слушать »[406], écrivit Tourguéniev plus tard dans ses souvenirs sur Nikolaï Stankevitch -, et on croit volontiers que face à de tels compagnons de conversation, le jeune Tourguéniev, dont la personnalité était encore en train de se former à l'époque, était plutôt dans l'écoute que dans la prise de parole.

En commentant sa décision de se tourner vers l'Europe dès son jeune âge, dans l'avant-propos cité ci-dessus, Tourguéniev mentionne des faits qui avaient eu lieu plusieurs dizaines d'années plus tôt, « En guise d'introduction » ayant été écrit en 1868. Ce recul de trente ans qu'il prit pour évoquer ses souvenirs le poussa, sinon à idéaliser les évènements en question, au

---

[405] Б. Икскюль-Фиккель, « Иван Сергеевич Тургенев в 1839-1882 гг. »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, Издательство Художественная литература, Москва, 1969, с. 76 : *Dans les années 1839-1840 Tourgueniev ne se distingua par rien de particulier, mais il était rempli des meilleurs espoirs et regards quant au futur épanouissement de sa grande patrie. Dans toutes nos discussions, il ne départait jamais du terrain purement historique et je ne me souviens pas l'avoir entendu nourrir des espoirs ou des désirs intenses quant à la suppression du droit de servage, comme beaucoup l'affirment aujourd'hui.*

[406] И.С.Тургенев, « <Воспоминания о Н.В.Станкевиче> », *op. cit.*, с. 294 : *J'y allais me taire et écouter bouche bée.*

moins à les généraliser. Cette raison précise nous incite à croire que les lignes citées plus haut concernant la décision de Tourguéniev, de se tourner vers l'Europe et les valeurs qu'elle véhiculait pour mieux appréhender la réalité russe, se rapportent également à la résolution, pourtant chronologiquement ultérieure, d'aller s'installer en Europe. Dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Henri Granjard fait quant à lui remarquer au sujet de ce départ de Tourguéniev pour l'Europe : « […] son exil, pour n'être pas politique comme celui de Herzen, Ogorev ou Bakounine, n'en résulte pas moins d'une incompatibilité foncière entre ses idées et les conditions d'existence que permettait sa patrie »[407]. Ainsi qu'on peut le constater à la lecture de ces différents souvenirs et opinions, le désaccord intime entre les opinions de Tourguéniev et le mode de vie et le régime en vigueur en Russie jusqu'en 1861 fut une des raisons qui contribuèrent à la décision prise par l'écrivain de s'exiler en Europe en 1847. Les sentiments envers Pauline Viardot, la situation familiale difficile qui régnait au sein de la famille Tourguéniev, le refus de la situation politique et sociale en Russie – ce sont toutes ces raisons qui poussèrent, à parts égales, Tourguéniev à quitter la Russie.

Après la « mer germanique », une immersion française

Entre 1847 et 1850, Tourguéniev vécut en Europe, parcourant différents pays et s'attardant çà et là au gré des déplacements de la famille Viardot et de ses propres moyens financiers, parfois précaires vu la décision de Varvara Tourguénieva de ne plus envoyer de l'argent à son fils. Ivan Tourguéniev se mit en route à la mi-janvier 1847 et se dirigea directement à Berlin, où Pauline Viardot se produisait. Il séjourna dans cette ville jusqu'en mai de la même année, après quoi il se rendit à Dresde, toujours aux côtés des Viardot. Au début du mois de juin, Tourguéniev déménagea à Salzbourg, où il passa quelque temps en compagnie de ses amis Pavel Annenkov et Vissarion Bélinski, séjournant dans la ville thermale dans une ultime tentative de soigner la phtisie qui lui serait fatale un an plus tard. Les pérégrinations de Tourguéniev s'enchaînèrent alors comme suit : Londres, en juillet 1847, sans doute pour entendre chanter une fois de plus Pauline Viardot ; France et notamment Paris - en automne 1847, en hiver 1847-1848 et durant une bonne partie de 1848 ; Tourguéniev entreprit ensuite, en octobre 1848, un voyage vers le Sud *via* Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Arles vers Marseille, Toulon, Hyères. Il rentra dans la capitale française fin octobre 1848 et y resta jusqu'en juin 1849 avant de se retirer – à court de ressources financières– à la campagne, dans

[407] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 106.

le calme du château des Viardot à Courtavenel, gracieusement mis à la disposition de leur ami russe par les propriétaires. Tourguéniev y passa tout l'été, avant de revenir à Paris d'où il repartit, en juin 1850, vers la Russie, non sans être passé par Courtavenel au printemps de cette même année, juste avant son départ.

On constate que durant son séjour prolongé en Europe, entre 1847 et 1850, Tourguéniev fit un véritable plongeon dans la culture européenne, très différent de ce qu'il avait pu expérimenter entre 1838 et 1841 alors qu'il étudiait à l'Université de Berlin. Premièrement, parce que ce séjour-ci portait un caractère particulièrement prolongé : en effet, jamais auparavant l'écrivain n'était resté coupé de son pays de naissance durant une aussi longue période – trois ans au total. Deuxièmement, parce que la majeure partie de ce séjour européen s'était déroulé en France, un pays qu'il avait commencé à découvrir dès 1845, lors d'un voyage à travers les différentes régions françaises, du mois de mai au mois de novembre.

Dans la mesure où, à peine quelques années auparavant, ce pays d'Europe de l'Ouest ne semblait pas du tout séduire l'étudiant Tourguéniev, il ne nous reste qu'à supposer que cet intérêt soudain envers le pays de Voltaire ait été un « effet Viardot », lié à l'amitié qui liait désormais Tourguéniev au couple Viardot et surtout à son amour pour Pauline. Enfin, parce que durant les trois années que l'écrivain passa en Europe entre 1847 et 1850, l'entourage de Tourguéniev n'était plus constitué principalement de compatriotes, comme c'était le cas entre 1838 et 1841. Certes, Ivan Tourguéniev fréquenta, durant l'époque susmentionnée et à différentes occasions, Annenkov, Herzen, Bélinski, mais ce furent désormais des représentants d'autres cultures qui constituaient son cercle rapproché, famille Viardot en tête. Or, il faut dire que les Viardot formaient un couple multiculturel : Louis, un Français, expert de l'Espagne, de son histoire et de sa littérature, et Pauline, d'origine espagnole, issue d'une famille de musiciens et élevée dans le monde universel de l'art. Les deux époux parlaient plusieurs langues étrangères, lisaient beaucoup – des lettres européennes -, et voyageaient énormément, le métier de Pauline les obligeant à se déplacer dans toute l'Europe. Les Viardot devaient incarner, dans l'esprit de Tourguéniev, le modèle d'un couple moderne, libre, cultivé. Dès 1843 et jusqu'à sa mort, l'écrivain passa beaucoup de temps aux côtés de ses amis franco-espagnols, habitant souvent non loin d'eux – comme à Baden-Baden dans les années 1860, ainsi qu'à Londres au début des années 1870 – ou même parfois dans leur propre maison, comme cela fut parfois le cas en France.

Étant donné les liens étroits qui se tissèrent progressivement entre Tourguéniev et les Viardot dès 1843, on peut supposer que cette proximité put exercer une certaine influence sur la façon dont Tourguéniev envisageait, à partir du moment où il commença à les côtoyer, les

représentants des cultures autres que la russe et appréhendait la notion de l'Autre et de l'Ailleurs. En tout cas c'est ce que sous-entend Henri Granjard qui, en 1966, nota dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps* l'idée suivante, en parlant des sentiments que Tourguéniev éprouva durant toute sa vie envers Pauline Viardot : « On ne saurait sous-estimer l'influence de cette liaison sur l'évolution idéologique de Tourguéniev. Il vécut, dès lors, les yeux toujours tournés vers l'Occident, et surtout vers la France, la patrie d'élection de Pauline Viardot. Il trouva de nouvelles raisons, bien convaincantes, celles-là, d'aimer tout ce qui venait de l'Ouest »[408]. Bien sûr, en écrivant ses lignes, Granjard faisait référence avant tout à la façon dont les idéaux occidentalistes se formaient et se confirmaient dans le chef de Tourguéniev dans les années 1840, mais la même chose pourrait être soutenue, à notre sens, au sujet de l'évolution du rapport à l'Autre culturel dans l'esprit de l'écrivain, à une rectification près, car Pauline Viardot n'était pas la seule, selon nous, à influencer la façon dont Ivan Tourguéniev envisageait, à partir de 1843, la figure de l'Autre: son mari y fut également pour beaucoup étant donné les liens d'amitié qui avaient tissés entre les deux hommes durant cette période.

2. UN PEUPLE EN CACHE UN AUTRE : l'altérité vue par Tourguéniev à travers sa correspondance entre 1847 et 1850

Des remarques bien ciblées

Les lettres d'Ivan Tourguéniev écrites à la fin des années 1840, et plus précisément lors de son immersion dans la culture française en 1847-1850, reflètent l'évolution de la vision de l'altérité chez l'écrivain. Tout comme par le passé, Tourguéniev fait de fréquentes références à différentes cultures, notamment au caractère bien spécifique des représentants des peuples qu'il était ou avait été amené à côtoyer. On peut même dire que la correspondance de Tourguéniev de cette période fourmille littéralement d'observations concernant les particularités de la mentalité des peuples européens – ces « choses qu'on est convenu de nommer profondes à propos de la différence du caractère national »[409], comme il ironise, dans une de ses missives, de l'une des comparaisons entre les Allemands et les Français qui s'imposa à lui dans cette même lettre.

[408] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 128.
[409] Lettre à L. et P. Viardot, 10 (22) juillet 1847, Londres.

Fait particulièrement frappant, les références aux différences culturelles que l'on peut lire en abondance dans la correspondance de Tourguéniev au cours de cette période sont toutes contenues dans les lettres adressées par l'écrivain aux Viardot. Cela s'explique en partie par le fait que sur les lettres datant de 1847-1850 conservées jusqu'à nos jours[410], soixante-six au total, trente-sept sont adressées aux époux Viardot et principalement à Pauline. Étant donné la prédominance de la correspondance entretenue avec eux, il est mathématiquement plus probable que ce soit précisément dans ces billets-là que les références en question se trouvent principalement. Mais il ne s'agit pas là, à notre sens, de la seule et unique raison, car pour la période en question, seules les lettres aux Viardot comportent les références aux différentes cultures qui nous intéressent ici : on n'en trouve aucune dans celles adressées aux autres connaissances russes et étrangères de l'écrivain. Pauline et Louis, couple franco-espagnol, avaient eux aussi parcouru l'Europe, et ils étaient assurément, aux yeux de Tourguéniev, plus réceptifs que la plupart de ses autres amis aux réflexions d'ordre culturel. C'est certainement pour cette raison que les récits épistolaires de l'écrivain, adressés aux Viardot, se trouvent fréquemment entrecoupés de remarques au sujet des différentes nationalités. C'est en Russe séjournant à l'étranger s'adressant à des personnes sensibles au multiculturalisme que Tourguéniev les entretenait des différences culturelles lorsque cela tombait à propos, ce qui arrivait finalement fréquemment.

Aussi, même si Tourguéniev parle de représentants de différents peuples européens dans sa correspondance, ce sont surtout les Allemands et les Français qui sont le plus souvent objet de divers commentaires. Les autres peuples, que l'écrivain connaît beaucoup moins bien, les Anglais, par exemple, se retrouvent moins souvent dans sa ligne de mire, et lorsque Tourguéniev se lance dans une quelconque remarque à leur sujet, celle-ci se limite à une vision purement stéréotypée. Par exemple, c'est pour parler du temps – de la pluie ou du soleil peu généreux qu'il pouvait observer là où il se trouvait – que Tourguéniev évoque le plus souvent les Anglais et l'Angleterre[411]. Alors que le caractère et les habitudes des Allemands et des Français suscitent fréquemment de nombreuses parenthèses analytiques.

[410] И.С. Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах, Письма, Том первый, 1831-1849*, *op.cit.*, с. 219-340.
[411] Lettre à P. Viardot, 17 (29) avril 1848, Paris.

Les Allemands, ces Autres désormais familiers

Ainsi, l'une des nations régulièrement mentionnée dans la correspondance de Tourguéniev – en particulier dans celle datant de la veille et du début de son exil européen, c'est-à-dire rédigée dans les années 1846 et 1847 – est celle des Allemands. Les sentiments qu'Ivan Tourguéniev nourrit durant toute sa vie envers ce peuple ne sont plus à démontrer aujourd'hui[412] : après avoir découvert les trésors de la langue et de la littérature allemande dans son enfance, après avoir suivi une partie de son cursus universitaire à Berlin, Tourguéniev apprit à connaître les Allemands et leur culture et à apprécier le caractère national allemand droit et rigoureux. La correspondance de l'écrivain datant de la période qui nous occupe ici confirme cette attitude bienveillante de Tourguéniev vis-à-vis de l'Allemagne et des Allemands. Dans une de ses lettres à Pauline Viardot du 3 (15) décembre 1846, Tourguéniev écrit avoir rencontré à Saint-Pétersbourg le compositeur et pianiste Adolph von Henselt, un homme d'un très grand talent, selon lui, mais aussi « […] tout à fait bon et aimable ; une excellente nature d'Allemand »[413]. Cette réflexion permet de nuancer quelque peu la façon dont Tourguéniev se représentait, à l'époque, les traits caractéristiques du bon Allemand, à savoir l'amabilité et la bonne éducation.

Une autre appréciation, moins directe celle-ci, au sujet des Allemands, découle de la lettre de l'écrivain russe à Pauline Viardot de novembre 1846 où Tourguéniev conseille à la chanteuse, en train de répéter « Iphigénie » en Allemagne, de relire attentivement le drame homonyme de Goethe : les Allemands connaissent presque tous par cœur cette œuvre, met-il en garde la cantatrice, et ils en tirent l'essentiel de leur représentation de ce personnage[414]. La nation allemande produisit de grandes œuvres artistiques, les Allemands en étaient conscients et fiers, et Tourguéniev, qui avait passé plusieurs mois à les côtoyer lors de ses études universitaires, le savait bien. « Du reste, la tragédie de Goethe est certainement belle et grandiose, et la figure qu'il a tracée est d'une simplicité antique, chaste et calme – peut-être

[412] De nombreuses recherches furent menées, par le passé, au sujet des liens unissant Tourguéniev à l'Allemagne, le rapport que l'écrivain entretenait avec ce pays, entre autres : Brang Peter, « Tourguéniev et l'Allemagne » dans *Cahiers de Ivan Tourgueniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1983, N°7, p. 73-82 ou Natov Nadine, « L'image de l'Allemagne dans les œuvres de Tourguéniev » dans *Cahiers de Ivan Tourgueniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1977, N°7, p. 83-100 ou Томан И.Б., « И.С.Тургенев и немецкая культура »// *Тургеневский сборник*, Выпуск 1, *К 180-летию со дня рождения И.С.Тургенева*, Тургеневское общество, Русский путь, Москва, 1998 ou encore Данилевский Р.Ю., Тиме Г.А., « Германия в повестях "Ася" и "Вешние воды"// *И.С.Тургенев. Вопросы биографии и творчества,* ред. Алексеев М.П., Наука, Ленинградское отделение, Ленинград, 1982, с. 80-95.

[413] Lettre à P.Viardot, 3 (15) décembre 1846, Saint-Pétersbourg.

[414] Lettre à L. et P.Viardot, 8 (20) novembre 1846, Saint-Pétersbourg.

trop chaste et calme, surtout pour vous, qui (grâce à Dieu) nous venez du Midi »[415], précise-t-il un peu plus loin dans la même lettre. Goethe créa donc une Iphigénie aux traits bien spécifiques ; dans sa version du drame, il sut recréer, selon Tourguéniev, un personnage véritablement antique – authentique et vertueux. Lorsqu'on connaît l'amour pour l'Antiquité de l'écrivain, on saisit qu'il s'agit là d'un compliment de taille de la part de l'écrivain. Si le peuple allemand adopta à ce point cette version du drame (puisque presque tous les Allemands le connaissent par cœur), ce n'est pas seulement par patriotisme mais également parce qu'une telle représentation d'Iphigénie correspond, dans une certaine mesure, à leur caractère national, tout de simplicité et de droiture selon lui.

Patriotes, droits, les Allemands sont également, dans la représentation de Tourguéniev, des modèles de patience, de rigueur et de discipline – une image figée, dans l'esprit de l'écrivain, dès son premier long séjour en Europe. Loin de considérer cette particularité de la mentalité des Allemands comme un défaut, Tourguéniev pense néanmoins que le sens de la discipline et cet omniprésent besoin de contrôle qui caractérisent parfois les représentants de la nation allemande, peuvent les empêcher d'exceller dans certains domaines où le manque de spontanéité est un obstacle, par exemple dans l'art théâtral. Ainsi, en juillet 1847, Tourguéniev fait-il rapport à Pauline Viardot de la prestation de l'une de ses concurrentes, Mlle Lind, dont il avait pu apprécier le jeu dans *Robert le Diable*, à Londres :

> Mlle Lind [...] est une cantatrice charmante, faisant certaines choses mieux que personne, mais… mais… Je n'ai pas besoin de dire quoi mais. Cependant, je vais essayer : mais elle n'est pas tragédienne, mais elle a la voix bien fatiguée, mais elle joue un peu à l'allemande…[416]

Une autre lettre de l'écrivain à Pauline Viardot, rédigée deux ans plus tard, le 27 juin (9 juillet) 1849, apporte des précisions quant au sens qu'il donnait à l'expression « jouer à l'allemande »: tout en commentant un des spectacles qu'il avait eu l'occasion de voir quelques jours plus tôt, l'écrivain ne peut s'empêcher de s'exclamer au sujet d'un des acteurs un peu trop zélé dans son jeu : « […] Marie se démenait lourdement et consciencieusement – (s'il y a eu des Allemands dans la salle, il y dû leur plaire) »[417]. « Jouer à l'allemande » signifie donc, pour lui, jouer de façon trop contrôlée et un peu forcée, sans parvenir à s'abandonner à son rôle, sans grande émotion. Bien sûr, ce genre de commentaires de l'écrivain doit être interprété avec beaucoup de précaution car il ne faut pas perdre de vue le fait que les comptes rendus des différents

[415] Lettre à L. et P.Viardot, 8 (20) novembre 1846, Saint-Pétersbourg.
[416] Lettre à L. et P. Viardot, 10 (22) juillet 1847, Londres.
[417] Lettre à P. Viardot, 27 juin (9 juillet) 1849, Paris.

spectacles et opéras, si fréquents dans les lettres de Tourguéniev adressées à Pauline Viardot et son mari, portent souvent un caractère subjectif : rédigés à l'attention de la cantatrice absente de Paris car engagée dans quelque autre opéra européen et qui, par ailleurs, avait du mal, à cette époque, suite à des luttes de couloir, à percer sur la scène parisienne, ces commentaires étaient appelés non seulement à rendre compte des prestations de ses concurrents (et surtout de ses concurrentes) mais également, dans une certaine mesure, à faire plaisir à la destinataire, à la rassurer.

Il n'en reste pas moins que ces deux appréciations permettent de mettre le doigt sur plusieurs choses. Premièrement, elles démontrent que Tourguéniev, tout en appréciant la rigueur, la droiture et la discipline des Allemands, considérait également que, dans certains domaines, ces mêmes traits étaient susceptibles, selon lui, de montrer leurs limites. Il semble en tout cas se montrer impartial dans l'appréhension de cette nation ou en tout cas ne pas limiter sa vision à leurs seules qualités. Deuxièmement, ces jugements témoignent du fait que la connaissance des Allemands par Tourguéniev avait atteint, à cette période, un degré suffisamment élevé pour pouvoir servir de référence. Les commentaires de Tourguéniev au sujet des Allemands vacillent entre généralisations et analyse subjective des traits de caractère qu'il avait pu déceler chez les représentants de ce peuple à l'occasion de différents contacts qu'il avait eus avec lui. Sans chercher, la plupart du temps, à donner une caractéristique complète et détaillée de la mentalité des Allemands – point besoin de le faire par ailleurs, tant lui-même et sa correspondante connaissent bien ce peuple -, Tourguéniev évoque souvent les Allemands dans ses lettres, ceux-ci lui servant désormais d'un point de référence fréquent lorsqu'il s'agit pour lui de découvrir un autre peuple qu'il côtoie assidûment entre 1847 et 1850, à savoir les Français.

Les Allemands *vs* les Français : lorsqu'un peuple en cache un autre

Cette période d'immersion totale de l'écrivain dans la culture française (au sens large de ce terme) était synonyme pour Tourguéniev de découverte des Français et de la vie en France sous tous ses aspects. Le quotidien, les habitudes vestimentaires et les mœurs en général – rien n'échappait à Ivan Tourguéniev qui – un fait à ne pas oublier ni à négliger – hésitait, à cette époque, à s'installer en Europe et plus vraisemblablement en France, Louis et Pauline Viardot y ayant élu résidence à titre permanent. Et quoi de plus naturel, lorsqu'on s'apprête à découvrir, en pratique, cette fois-ci, et non pas à travers une lecture et quelques œuvres d'art, un peuple de l'intérieur et sous toutes ses coutures, que de le comparer sans cesse à un autre peuple qu'on

connaît déjà très bien. C'est là que les Allemands, leur mentalité et leurs pratiques du quotidien, si familières à Tourguéniev, entrent en jeu et aident l'écrivain à mieux se repérer dans le labyrinthe des différences culturelles propres aux Français et au « riant pays de France »[418].

Un bel exemple d'une telle comparaison entre deux nations – allemande d'un côté, et française de l'autre – se trouve dans la lettre qu'Ivan Tourguéniev adressa à Pauline Viardot de Courtavenel en juillet 1849[419]. En manque de moyens, l'écrivain s'était réfugié durant tout l'été 1849, dans le domaine des Viardot dans la Brie, où il écrivait beaucoup, mais aussi où il partait tous les jours, à l'occasion des diverses promenades, à la découverte de la vie de la campagne française, seul et armé de sa curiosité naturelle et du sens de l'observation très aiguisé qui lui était propre. Dans la lettre en question, Tourguéniev raconte à Pauline sa première expérience de fête de village en France, réalisée peu avant à Pécy, un village voisin. Dès le début de son récit, Tourguéniev se met à comparer cette récente découverte avec ce qu'il avait pu expérimenter en Allemagne, cette comparaison intervenant, dans un premier temps, dans l'appréciation de l'impression générale que la fête à Pécy avait produit sur lui : « […] j'avoue qu'elles [les fêtes de village françaises] sont loin d'être aussi jolies et aussi pittoresques qu'en Allemagne », mentionne-t-il au début de son compte-rendu. Place aux détails ensuite : concernant la musique d'abord. En Allemagne, soutient l'écrivain, la musique est toujours passable – « […] les Allemands jouent rarement faux […] » - contrairement à ce qu'il put constater à la fête à Pécy où l'espèce d'accompagnement musical produit par « l'infernal orchestre » composé de « quatre gaillards avinés » avait pour effet de faire venir de « grosses larmes froides » aux yeux du public. Et la comparaison – pas très flatteuse pour les Français, il faut l'avouer – ne s'arrête pas à ce seul point. Tourguéniev trouve les danses pratiquées par les Allemands de plus grande qualité et offrant plus de diversité par rapport à ce qu'il put voir en France : « En Allemagne on a la valse, le galop, tandis qu'ici […] on se trémousse lourdement et gauchement avec des mouvements d'épaules et de genoux parfaitement niais ou bien l'on tache d'imiter le cancan ». Les habits des participants à la fête offraient à l'œil observateur de l'écrivain un autre parallèle avec ce qu'il avait pu expérimenter en Outre-Rhin, où les habitants avaient su, selon lui, conserver la couleur nationale de leur costume tandis que les villageois français, non contents d'avoir adopté, en guise de tenue de fête, de vulgaires redingotes et des robes de villes, offraient un spectacle digne de plusieurs exclamations : « [...] quelles redingotes ! Quelles tailles montant jusqu'au cou et quels collets surplombant la tête ! Quels chapeaux ! quels gilets et surtout quels faux-cols ! » ou encore : « Les robes des femmes [...]

[418] Lettre à P. Viardot, 28 mai (9 juin) 1849, Paris.
[419] Lettre à P. Viardot, 11 (23) juillet 1849, Courtavenel.

ont l'air tout à fait morne : vieux et neuf à fois ; neuf, car on ne les met qu'une fois l'an, vieux, car il y a longtemps qu'elles sont faites – et puis rester des années enfermées dans un gros coffre – cela ne rajeunit pas ».

Toutes ces remarques et comparaisons désavantageuses pour les Français pourraient faire croire à la déception de l'écrivain dans son expérience des fêtes « à la française ». Il n'en est cependant rien ; au fil du récit, on sent la double satisfaction de Tourguéniev face à sa découverte qui, d'un côté, lui fournit une occasion de se familiariser avec les pratiques festives villageoises en France – *via* le crible des expériences similaires qu'il put vivre en Allemagne – et d'un autre côté, lui permet d'étudier une foule de figures humaines : des jeunes filles venues de ville, des bourgeois, des vieux, des « importants du village », un Don Juan vieillissant local, etc. « [...] tous ces gens si mal fagotés dansaient de si bon cœur, il y avait tant de gaîté sur les visages, la soirée était si belle, les enfants si émerveillés et si heureux que ma foi ! j'ai fini par trouver tout charmant », conclut finalement Tourguéniev.

Cette description de la fête à Pécy est d'autant plus intéressante que, non seulement elle dévoile le mécanisme de la découverte des Autres chez Tourguéniev à cette époque – à partir d'un élément connu, les Allemands, leurs coutumes, leurs habitudes, etc. dans ce cas précis, vers un élément nouveau, c'est à dire les Français – ; elle est également symptomatique du regard que Tourguéniev portait, à l'époque, sur la France et les Français – un regard curieux et un peu critique à la fois.

Paris – Courtavenel : un séjour chargé de découvertes

Sur les trois années passées en France, de juillet 1847 au juin 1850, Tourguéniev se partagea essentiellement entre Paris, où il séjourna la plupart du temps (juillet 1847 – septembre 1848, fin octobre 1848 – début juin 1849, octobre 1849 – avril 1850, début mai – début juin 1850), et Courtavenel, qui accueillit l'écrivain en automne 1847, brièvement en été 1848 mais surtout entre juin et septembre 1849 ainsi qu'un peu au printemps 1850, avant son départ en Russie. Durant le même laps de temps, l'écrivain fit quelques escapades à Boulogne (en juillet 1847), à Bruxelles (début février 1848 et début avril 1849), à Versailles (fin décembre 1848) et effectua un périple vers le Sud de la France – par Lyon et Valence, vers Marseille et l'Hyères, en octobre 1848.

Au gré de ces différents séjours et déplacements à travers la France, Tourguéniev se plut à découvrir ce pays qu'il connaissait si peu auparavant et que l'amour envers Pauline et l'amitié naissante avec Louis Viardot lui donnaient envie de connaître mieux. En fonction des

endroits où l'écrivain séjournait, les différentes facettes de la vie dans ce pays se dévoilaient à lui.

Qu'il se trouvât en ville ou à la campagne, Tourguéniev mettait son temps à profit pour sillonner les environs. À Paris, il parcourait la ville à l'occasion de ses promenades quotidiennes[420] et se familiarisait avec ses curiosités – les Tuileries[421], le Jardin d'Hiver[422], la place de la Concorde, etc. Il n'hésitait pas non plus à plonger dans l'univers bouillonnant de la capitale française et à participer à sa vie culturelle, Paris offrant à ses habitants et ses visiteurs une multitude de divertissements. Ainsi, l'écrivain se rendait fréquemment au théâtre – et ces sorties faisaient invariablement l'objet de comptes rendus rédigés à l'attention de Pauline Viardot – à l'Opéra de Paris[423], bien sûr, mais aussi au théâtre du Gymnase[424], à l'Opéra-Comique[425], au Palais-Royal[426] ou encore aux Italiens[427] . Il visitait également – plus rarement car l'amateur d'art plastique sommeillait encore en lui à l'époque – quelques musées ou expositions, et notamment le Salon dont il fit le rapport à Pauline Viardot dans une des lettres d'avril 1848[428]. Il tâchait de ne pas négliger sa vie sociale et fréquentait, à l'occasion, quelques salons mondains[429], en particulier des salons musicaux comme celui organisé certains dimanches par Manuel Garcia, le frère de Pauline[430]. La vie politique française battant son plein à l'époque et étant si différente de ce que l'écrivain avait pu connaître jusqu'alors en Russie et même en Allemagne, il suivait assidûment l'actualité française et parisienne et tâchait, dans la mesure du possible, d'y prendre part, en tant que spectateur bien sûr ; Tourguéniev, loin d'être un homme d'action en ce qui concerne la politique en général, cherchait néanmoins à suivre de près les événements qui venaient bouleverser la scène politique européenne, ce dont témoignent plusieurs de ses lettres[431]. À Paris, Tourguéniev avait aussi à cœur de parfaire son instruction : il apprenait la langue espagnole[432], ce qui lui permettait non seulement de lire les chefs-d'œuvre de la littérature ibérique[433] mais aussi de se rapprocher davantage de Pauline Viardot et de sa

[420] Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.
[421] Lettre à P. Viardot, 2 (14) décembre 1847, Paris.
[422] Lettre à P. Viardot, 5 (18) décembre 1848, Paris.
[423] Lettre à P. Viardot, 14 (26) novembre 1847, Paris.
[424] Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris.
[425] Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.
[426] Lettre à P. Viardot, 13 (25) décembre 1847, Paris.
[427] Lettre à P. Viardot, 23 décembre 1847 (4 janvier 1848), Paris.
[428] Lettre à P. Viardot, 17 (29) avril 1848, Paris.
[429] Lettre à P. Viardot, 23 décembre 1847 (4 janvier 1848), Paris.
[430] Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris.
[431] Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris ; Lettre à P. Viardot, 20 avril (2 mai) 1848, Paris et surtout celle à Lettre à P. Viardot, 3 (15) mai 1848, Paris ou encore celle adressée à L. Viardot le 12 (24) mai 1848 de Paris.
[432] Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris ; Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris.
[433] Lettre à P. Viardot, 7 (19) décembre 1847, Paris.

famille ; il lisait beaucoup, comme à l'accoutumée, en particulier des auteurs français - Diderot[434], Michelet[435], Sand[436], Pascal[437], de Maistre[438], etc. Mais surtout, Tourguéniev écrivait énormément. Cette époque parisienne fut une des plus prolifiques de sa vie en termes de la création littéraire. « […] toute la matinée je travaille »[439], rapporte Tourguéniev dans une lettre à Pauline Viardot du décembre 1847 dans laquelle il décrit son emploi du temps à Paris. Plusieurs ouvrages sortirent effectivement de la plume de l'écrivain ou furent projetés par lui à cette époque.

Lorsque la vie en ville devenait pesante pour lui et que la nature venait à manquer à cet amoureux de la campagne, Tourguéniev prenait le chemin des faubourgs, comme Ville-d'Avray[440] par exemple. Mais c'est à Courtavenel, le domaine familial des Viardot, que Tourguéniev aimait à se rendre le plus souvent, à la recherche de la compagnie de ses amis franco-espagnols (et surtout de celle de Pauline, bien sûr) lorsque ceux-là séjournaient dans leur domaine, mais aussi du calme et du contact avec la nature dont il pouvait jouir pleinement à Courtavenel. Ce domaine lui offrait un cadre de travail idéal et le nombre de ses œuvres y virent le jour, notamment certains récits des *Mémoires d'un chasseur*.

La vie que l'écrivain menait à Courtavenel à l'occasion des différents séjours qu'il y effectua entre 1847 et 1850, était bien différente de sa vie à Paris, quoique non moins remplie. « Depuis trois jours que je suis seul à Courtavenel, écrivait Tourguéniev à Viardot en juillet 1849, - eh bien je vous jure que je ne m'ennuie pas. Le matin je travaille – beaucoup, je vous prie de le croire et je vous en fournirai la preuve – je me promène – je déjeune à 9 h., je dîne à 6 – le soir je lis – je ne me couche jamais avant dix heures »[441]. Tourguéniev écrivait effectivement beaucoup à l'époque, ainsi que nous venons de le dire ; il faisait des promenades, partait parfois à la chasse mais aussi veillait sur le domaine, en particulier sur l'entretien du jardin, n'hésitant pas à s'en occuper personnellement, comme en témoigne une lettre du 7 (19) juillet 1849, dans laquelle il décrit la bataille sans merci qu'il avait livrée contre les joncs en train d'envahir les fossés du château.

En parcourant la correspondance d'Ivan Tourguéniev expédiée de France entre 1847 et 1850, on perçoit que, même si l'écrivain semble avoir connu, par moments et pour divers

[434] Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris.
[435] Lettre à P. Viardot, 2 (14) décembre 1847, Paris.
[436] Lettre à P. Viardot, 6 (18) décembre 1848, Paris.
[437] Lettre à P. Viardot, 18 (30) avril 1848, Paris.
[438] Lettre à P. Viardot, 18 (30) avril 1848, Paris.
[439] Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.
[440] Lettre à P. Viardot, 19 avril (1 mai) 1848, Paris.
[441] Lettre à P. Viardot, 7 (19) juillet 1849, Courtavenel.

raisons (besoin de s'isoler pour travailler, séjours à la campagne parisienne, diverses indispositions, etc.), des périodes où son rythme de vie ralentissait significativement – « Je tourne à l'ours ; je ne sors presque jamais de ma chambre […] »[442], écrivait-t-il par exemple de Paris à Pauline Viardot en décembre 1847, par exemple – il y mena néanmoins une vie bien remplie la plupart du temps : à chaque fois qu'il le pouvait et où qu'il se trouvât, Tourguéniev partait à la découverte des lieux, il cherchait à être témoin de différents événements historiques – culturels et politiques – dont la vie française et parisienne n'était pas avare alors. En bon amateur d'art et d'histoire, il profita pleinement de son séjour à Paris pour se familiariser avec les trésors architecturaux et muséaux de la capitale française ; amoureux du théâtre et des belles lettres, il suivit assidûment les nouveautés théâtrales et littéraires. Pour ce qui est des événements politiques qui marquèrent l'histoire de la France à l'époque, inutile de dire que, originaire d'un pays dominé depuis plusieurs centaines d'années par la monarchie absolue, il les suivait avec un intérêt soutenu, observant, par exemple, d'aussi près que possible – *via* les journaux mais aussi en se rendant personnellement sur place – les différents événements qui bouleversèrent la France en 1848.

Tourguéniev et son rapport complexe à la France : mauvais endroit, mauvais moment…

Étant donné la durée et le caractère apparemment plaisant de son séjour en France entre 1847-1850, on aurait pu imaginer que Tourguéniev finit par tomber sous le charme de ce pays. Pourtant, les choses étaient bien plus complexes en réalité. Malgré la richesse et la diversité des événements et des activités qui l'y attendaient, l'écrivain était loin d'envisager les choses uniquement sous leur plus beau jour et savait se montrer critique. Son courrier de l'époque nous en fournit de multiples preuves. Par exemple, en mai 1848, alors qu'une crise politique secoue le pays, Tourguéniev pointe du doigt, dans sa lettre à Viardot, le comportement des législateurs français dont l'indécision dans la gestion de la crise en question le laisse perplexe[443]. Tout comme il s'interroge sur l'attitude – indifférente et cynique – des marchands parisiens face aux mêmes événements : allant et venant dans la foule rassemblée devant le parlement, sans se préoccuper des bouleversements en cours, ils continuaient leur imperturbable commerce, « […] avides, contents et indifférents, ils avaient l'air de pêcheurs amenant un filet bien chargé », dit-il à leur propos dans le même courrier. Dans un autre billet, adressé à Louis Viardot celui-ci, Tourguéniev s'étonne de la fausseté des informations véhiculées dans la presse française, au

[442] Lettre à P. Viardot, 7 (19) novembre 1847, Paris.
[443] Lettre à P. Viardot, 3 (15) mai 1848, Paris.

sujet de la fête de la Concorde, censée, selon les journalistes, avoir été très réussie : « La fête du 21 mai a été, malgré ce qu'en ont dit les journaux et les proclamations, horriblement froide», tient à rectifier Tourguéniev. « Peu d'ouvriers, beaucoup de provinciaux, de curieux, peu ou point d'enthousiasme, encore moins de gaîté ; quelle fête de la *Fraternité*, de la *Concorde* ! »[444]. Dans la même lettre, Tourguéniev déplore, auprès de son ami dont il partage les convictions politiques, le manque de franchise et de courage de la part des hommes politiques français lors de la crise qui éclata en Pologne au printemps 1848 : les parlementaires français choisirent de s'abstenir de toute intervention militaire en faveur de la Pologne, une attitude tout à fait indigne, selon Tourguéniev, qui la commente dans les termes suivants : « On parle de la reconstitution de la Pologne – l'Assemblée l'a votée – et personne ne souffle mot de la Russie, M. Lamartine tout le premier. Cette puissance y est cependant diablement intéressée. J'avais cru que sous la République on ne ferait plus de ces mensonges-là »[445]. Ces lignes laissent transparaître une certaine déception que Tourguéniev dut éprouver en suivant la succession des événements politiques à cette époque. Il faut dire que Tourguéniev, qui, un an plutôt, quittait la Russie dans l'espoir de trouver en Europe un monde plus libérale et plus juste, arriva en France à un mauvais moment, car le pays était en train de vivre des instants difficiles. Après une période d'un calme relatif, la France était secouée par une crise économique, sociale et politique. Les mauvaises récoltes avaient entamé l'équilibre de l'économie française, la grandissante classe ouvrière était en train de sombrer dans la pauvreté, le chômage était sans précédent, la population exigeait une loi électorale alors que le gouvernement, Guizot et ses ministres, appuyé par le roi Louis-Philippe I^{er}, s'obstinait à maintenir le cap, ce qui avait finalement amené à leur renversement. Les lettres que nous venons de citer furent toutes rédigées par Tourguéniev lors d'une période transitoire, instable et peu reluisante, pour l'histoire du pays, alors que l'administration se trouvait entre les mains de la Commission exécutive issue de l'Assemblée (François Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine et Ledru-Rollin, etc.) : un gouvernement dépassé par les événements. L'atmosphère générale était extrêmement tendue, la tournure que prenaient les événements en cours dans le pays, n'avait pas de quoi séduire Tourguéniev, d'où ses commentaires quelques peu désabusés sur ce qu'il était en train de vivre et de voir autour de lui, en ce printemps 1848.

Les performances artistiques des Français, tous domaines confondus, sont souvent soumises elles aussi à des observations désapprobatrices de la part de Tourguéniev. La visite du Salon, par exemple, en avril 1848, déçoit l'écrivain : première grande exposition de peinture

[444] Lettre à L. Viardot, 12 (24) mai 1848, Paris.
[445] Lettre à L. Viardot, 12 (24) mai 1848, Paris.

après la Révolution de février 1848, ce Salon devait illustrer, selon Tourguéniev, le changement fondamental que le bouleversement du régime avait apporté aux mentalités des Français. Une seule œuvre – un Delacroix – sut attirer l'œil de l'écrivain russe et satisfaire son sens esthétique : « Du reste – rien. Quelle triste exposition pour inaugurer la République ! »[446], s'exclame Tourguéniev à ce sujet. Là aussi, les circonstances exceptionnelles jouèrent en défaveur de la France, aux yeux de Tourguéniev : au milieu de la débâcle politique, le gouvernement provisoire en charge de la gestion des affaires de la République nouvellement fondée, décida de maintenir le Salon de la peinture, un événement annuel très attendu par le grand public, mais abolit le passage jadis obligé, pour les peintres désireux d'exposer leurs œuvres au Salon, devant un jury académique compétant[447]. Cette mesure, pourtant acclamée par les artistes, produisit un résultat désastreux quant à la qualité artistique de l'ensemble des œuvres exposées ce qui n'omit pas à provoquer des réactions virulentes de la part des visiteurs. « Les quolibets, les rires injurieux, les huées même se sont succédé. Le ridicule avait fait une émeute »[448] - voici le commentaire que fit Frédéric de Mercey, peintre et critique d'art, dans son compte rendu de l'ouverture du Salon, faisant écho de l'opinion générale sur la question. Ivan Tourguéniev qui était visiblement du nombre des premiers visiteurs de l'exposition n'avait aucune chance d'apprécier sa visite.

Pour ce qui est de l'art théâtral, les déceptions s'accumulent ici aussi au fil des sorties dont l'écrivain prit l'habitude de faire les comptes rendus à Pauline Viardot. Certes, quelques spectacles auxquels Tourguéniev assista à Paris entre 1847 et 1850, méritèrent quelques compliments de sa part, mais sans grand enthousiasme dans l'ensemble : *Didier, l'honnête homme* de Scribe, représentée en novembre 1847 est qualifiée de « parfaitement manigancée »[449] par l'écrivain, comme quelques éléments de certaines autres représentations – leur musique ou le *libretto* ou encore le jeu d'un ou de plusieurs acteurs – trouvent parfois quelque charme aux yeux de Tourguéniev, qui se montre par ailleurs extrêmement critique par rapport aux divers spectacles qu'il lui est donné de voir. Les comptes rendus épistolaires des diverses sorties de l'écrivain regorgent de remarques plus critiques les unes que les autres. Ainsi, l'opéra *Jérusalem* crée par Verdi spécialement pour Paris, pourtant acclamé par le grand public en automne 1847, ne produit pas une très grande impression sur Tourguéniev[450] ; le

[446] Lettre à L. Viardot, 17 (29) avril 1848, Paris.
[447] Gérard-George Lemaire, *Histoire du Salon de peinture*, Paris, Klincksieck, 2004, p. 128.
[448] Cité d'après Gérard-George Lemaire, *Histoire du Salon de peinture*, Paris, Klincksieck, 2004, p. 129.
[449] Lettre à P.Viardot, 8 (20) novembre 1847, Paris.
[450] Lettre à P.Viardot, 15 (27) novembre 1847, Paris.

libretto de l'opéra *Haydée* d'Auber, représenté au début de l'année 1848, est triste et faux[451], selon lui ; le *Robert Macaire*, une pièce d'Antier est « mal faite et ignoble »[452], etc., etc., etc. Cette liste pourrait être prolongée à l'infini. Et même si, lors de l'examen de ces remarques, il s'agit de tenir compte de leur caractère souvent un peu subjectif, l'aversion fréquente de Tourguéniev envers ce que le théâtre français pouvait proposer à l'époque reste toute de même évidente et ne passe pas inaperçue. Pour Tourguéniev, les Français manquent tout simplement de goût en matière artistique. C'est en tout cas l'impression générale qui ressort de la correspondance de l'écrivain. Le 15 (27) novembre 1847, Tourguéniev adresse à Pauline Viardot les lignes suivantes, en guise de conclusion à son commentaire de l'opéra *Jérusalem*, dont il était question un peu plus haut, et qui, décidément, ne trouva pas la moindre grâce aux yeux de l'écrivain : « Le succès n'a pas été si grand qu'on aurait dû le croire, vu le nombre de chevaux et de danseuses qu'on a exhibés ; - il est notoire qu'en fait de musique les Français aiment les chevaux et les mollets des danseuses »[453]. Et il termine par cette exclamation qui – on suppose – dût faire plaisir à la destinataire : « Non, Madame, ne chantez pas à Paris ; ce n'est pas votre place ». Et voici quelques autres extraits des comptes rendus théâtraux de Tourguéniev. Le premier fut rédigé quelques jours seulement après la critique de *Jérusalem* par Tourguéniev qui, à la fin du mois de novembre de la même année, put assister à *Cléopâtre*, pièce de Madame de Girardin, et commente comme suit le spectacle :

> Hier, j'ai vu « Cléopâtre ». Je ne comprends plus rien aux Parisiens. Je trouve cette pièce insupportable, prétentieuse, fatigante, fausse, criarde [...] et cependant elle a du succès. [...] Cléopâtre commence par faire empoisonner un esclave qui lui a demandé la mort pour une heure de bonheur et roucoule ensuite pour Antoine, pendant trois grands actes, comme une Parisienne énervée… et fort indécente, malgré tout ![454]

Le deuxième extrait, celui d'une lettre rédigée une semaine plus tard, parle de la performance de la cantatrice Marietta Alboni que Tourguéniev avait pu écouter dans un autre opéra : « À propos de musique, j'ai entendu Mlle Alboni dans « Sémiramide ». Elle y a eu un *très grand succès* »[455]. Mais Tourguéniev, contrairement à l'opinion générale, estima la prestation de la chanteuse – la rivale de Viardot – médiocre, sa voix lui sembla « molle », son jeu lui parut « nul ». Toutes ces remarques pourraient sembler inspirées par le seul souci de faire plaisir à

[451] Lettre à P. Viardot, 23 décembre 1847 (4 janvier 1848), Paris.
[452] Lettre à P. Viardot, 20 avril (2 mai) 1848, Paris.
[453] Lettre à P. Viardot, 15 (27) novembre 1847, Paris.
[454] Lettre à P. Viardot, 19 novembre (1 décembre) 1847, Paris
[455] Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.

Pauline Viardot et donc relativement peu pertinentes. Elles ne sont effectivement pas totalement dénuées de subjectivité. Cela dit, après avoir dressé la liste de tous les défauts de Mlle Alboni, Tourguéniev précise : « Les Parisiens en sont enchantés ». Cette dernière observation fait écho aux comptes rendus précédents de Tourguéniev qui, de toute évidence, reste persuadé qu'en matière de théâtre, le public parisien a décidément des goûts bien extravagants et n'est pas capable, selon lui, d'apprécier ni une musique de qualité, ni la finesse de la prestation des chanteurs. Ce qui fait un bon opéra à Paris, estime Tourguéniev, c'est l'*effet* produit par un spectacle, les Parisiens étant friands avant tout d'une scène richement décorée, des costumes d'acteurs somptueux, d'un chant imposant dans un style « ample », etc.

Les trois exemples en question proviennent tous de la correspondance datée de la même période, c'est-à-dire de la fin de l'année 1847 ; mais l'opinion de Tourguéniev sur ce point reste inchangée quelques années plus tard également, en 1850, à en juger par la lettre suivante qui commente le jeu de la même Mlle Alboni dans *Le Prophète*: « […] son succès est grand, quoique pas aussi grand que pourraient faire croire les journaux »[456], explique l'écrivain qui, comme à l'accoutumée, se livre ensuite à l'énumération des détails de la prestation de la chanteuse qui, selon lui, ne fait que copier – et copier mal – ce que Pauline Viardot faisait dans le même rôle : le chant d'Alboni lui semble insignifiant, son jeu manque d'émotion, plusieurs scènes sont faibles et écourtées, etc. Ce n'est cependant pas ce que la presse laissa entendre, déplore Tourguéniev dans sa lettre et, après avoir critiqué la chanteuse vedette, il s'en prend au public et aux critiques français : « Les Français sont cependant de grands badauds : vous lirez dans les journaux des phrases telles que celles-ci : sobriété de geste, etc. – Tout cela c'est des bêtises… ». Quelque temps plus tard, Tourguéniev écrit au sujet d'un autre opéra parisien mettant en vedette Rachel Félix: « J'ai vu Mlle Rachel dans « Angelo » ; elle y est médiocre et la pièce est détestable. Mais les costumes de Mlle Rachel sont magnifiques »[457]. *Angelo*, une superproduction à succès, ne parvint pas non plus, ainsi qu'on peut le voir, à convaincre Tourguéniev.

Tous ces commentaires ont une chose en commun : en critiquant les différentes pièces et prestations auxquelles il avait pu assister, Tourguéniev ne fait pas que relever les défauts que tel ou tel opéra représentait à ses yeux ; il conteste les goûts du public français qui, de toute évidence, ne correspondent pas du tout aux siens. Il se situe systématiquement en opposition par rapport à ce groupe de personnes qui forment le public parisien, les considérant comme les Autres, et donc différents de lui. Cette opposition n'est pas purement culturelle, elle est plus

[456] Lettre à L. et P.Viardot, 2 (14) mai 1850, Paris.
[457] Lettre à P.Viardot, 9 (21) juin 1850, Paris.

large puisqu'elle confronte les personnes ayant un bon goût en matière d'art – auxquelles l'écrivain s'associe – et celles qui en sont dépourvues. Il se trouve simplement que, dans le propos de Tourguéniev, les Parisiens font partie de cette dernière catégorie. Ce défaut seul suffit à générer l'antipathie du mélomane russe pour les goûts parisiens ; dans sa correspondance, Tourguéniev ne semble effectivement pas toujours apprécier son séjour dans la capitale française. Dans certaines de ses lettres, l'écrivain laisse échapper quelques exclamations un peu boudeuses comme celle-ci, exprimée à Pauline Viardot, en tournée en Allemagne : « Ce que vous me dites de l'effet qu'a produit sur vous le « Joseph » de Méhul – me fait bien vivement regretter qu'on ne puisse l'entendre ici ; dans ce grand diable de Paris on ne donne que de grands diables d'opéras comme « Jérusalem »… »[458]. À la lumière des commentaires de Tourguéniev au sujet des différentes représentations cités plus haut, le contenu général de cette dernière remarque n'étonne guère – le fait que la ville de Paris, malgré la diversité et la richesse de sa vie théâtrale, n'arrivait pas à satisfaire les besoins esthétiques de l'écrivain russe, en tout cas à l'époque, semble évident. Ce qui est nouveau, en revanche, c'est le dépit et l'énervement qui transparaissent dans ces lignes. Le «grand diable de Paris » est un qualificatif qui aurait pu être considéré comme relativement anodin mais qui prend un caractère plus tranché, selon nous, dans le contexte d'autres expressions dont l'écrivain gratifie la capitale française comme celle-ci, lancée dans une lettre à Viardot à la fin de l'année 1848 : « Il y doit y avoir dans l'air de Paris quelque chose de désagréable à mes nerfs. Ce scélérat de Paris ! »[459]. Mais il s'empresse d'ajouter: « Je l'aime cependant ». Nous verrons plus loin que la relation que Tourguéniev entretint avec Paris était faite de paradoxes. Il s'agissait d'une relation compliquée qu'il serait difficile de décrire par quelque schéma standard, tant la combinaison d'émotions que cette ville suscitait chez l'écrivain à différents stades de sa vie, était complexe et sans cesse changeante ; les quelques citations ci-dessus traduisent le début de cette espèce de rapport amour-haine.

En ces années 1847 – 1850, une époque quelque peu difficile pour les Français, la France peine à convaincre Tourguéniev : ni son régime politique, qui aurait pourtant pu, en d'autres temps, convenir à l'esprit libéral de l'écrivain[460], ni sa capitale réputée pour son patrimoine historique et culturel, ni le fait d'être le pays des Viardot (facteur important !) n'arrivent à empêcher Tourguéniev d'envisager ce pays sous un angle – tantôt légèrement, tantôt extrêmement – critique. Le paysage du pays ne le séduit pas toujours non plus alors que, par exemple, de passage à Lyon en octobre 1848, Tourguéniev lance dans une des lettres à Pauline :

[458] Lettre à P.Viardot, 7 (19) décembre 1847, Paris.
[459] Lettre à P.Viardot, 29 décembre 1848 (10 janvier 1849), Versailles.
[460] Г.С. Кнабе, *op. cit.*, с. 100.

« La route n'a pas offert un grand intérêt, décidément la France n'est pas belle. Passe encore le Bourbonnais avec ses montagnes et ses ravins, qui singent un peu les Alpes – mais la plate et sèche Beauce, la triste Sologne, le mélancolique Berri – on n'a pas grand plaisir à voir ces pays-là »[461]. Arrivé à Hyères une semaine plus tard, l'écrivain, qui a pourtant toutes les raisons de pouvoir profiter de la beauté des lieux que la fenêtre de sa chambre offre à son regard – une plaine verdoyante, des arbres exotiques, des collines et une mer d'un bleu azur – n'y arrive pas, les conditions météorologiques l'empêchant de jouir pleinement de cette vue. Une occasion supplémentaire pour Tourguéniev de soupirer : « Tout cela serait charmant, n'était pas la pluie qui ne cesse de tomber depuis quatre jours »[462]. Au sujet de son passage, quelques jours plus tôt, par la ville de Toulon, Tourguéniev ne peut s'empêcher de faire remarquer à sa correspondante : « Je suis arrivé à Toulon de grand matin, après un voyage assez désagréable, par de mauvais chemins. – Toulon est une assez jolie ville, pas trop sale, ce que veut beaucoup dire en France »[463], la pluie automnale ne l'aidant pas vraiment à apprécier ni son séjour, ni son voyage. Seule le contact avec la nature française arrive – parfois – à adoucir le regard de l'écrivain qui ne cesse de rechercher son contact : à Paris, il trouve le calme et un peu de verdure dans le parc des Tuileries ; sa promenade dans les bois près de Ville-d'Avray le plonge dans un état de grâce et de réflexion[464] – « J'ai passé plus de quatre heures dans les bois – triste, ému, attentif – absorbant et absorbé », écrivit-il à Pauline ; la face changeante de la mer qu'il pouvait admirer à Toulon l'intrigue et le surprend[465]. Bien sûr, le domaine de Courtavenel, son parc et ses environs, lui procurent une sorte de répit après le tumulte parisien. « Il n'y a pas d'endroit sur la terre que j'aime à l'égal de Courtavenel »[466], écrira-t-il à Louis Viardot plus tard, en juin 1850, à quelques heures de son départ pour la Russie.

Tourguéniev en France : candidat à l'exil, nostalgique du passé et observateur extérieur

Totalement désintéressé par la France avant 1843, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Tourguéniev se montre sévère envers le pays lors de son long séjour sur le territoire français entre 1847 et 1850. Ce fait aurait pu nous conforter dans l'idée qu'Ivan

[461] Lettre à P.Viardot, 2 (14) octobre 1848, Lyon.
[462] Lettre à P.Viardot, 8 (20) octobre 1848, Hyères.
[463] Lettre à P.Viardot, 8 (20) octobre 1848, Hyères.
[464] Lettre à P.Viardot, 19 avril (1 mai) 1848, Paris.
[465] Lettre à P.Viardot, 8 (20) octobre 1848, Hyères.
[466] Lettre à L.Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.

Tourguéniev ne partageait pas la francophilie de la plupart de ses compatriotes. Mais la réalité dut être un peu plus complexe que cela pourrait sembler à première vue.

Durant son séjour en France à la fin des années 1840, Ivan Tourguéniev envisageait de s'installer définitivement dans ce pays – intention qu'il confessa plusieurs années plus tard à Polevoï (« В 1848-м году он [Тургенев] совсем было решился оставить Россию и остаться за границей »[467]). Ce projet était tout à fait sérieux, même s'il ne fut pas mené à terme. Ainsi, dans une des lettres de Tourguéniev à Viardot, datée de 1848, pouvons-nous lire des propos indirectement révélateurs des intentions de l'écrivain à ce sujet : tout en commentant le manque de volonté politique de la part des membres de l'Assemblée nationale face à la crise de mai 1848, Tourguéniev soutient avoir été édifié par « l'irrésolution de *nos*[468] nouveaux législateurs » - la forme du pronom possessif choisi par l'écrivain trahissant le degré de son implication dans les événements dont il était témoin. Il ne s'agit pas, à notre sens, d'un simple lapsus mais de l'expression d'une mutation quant au sentiment d'appartenance chez Tourguéniev, à la suite de la difficile décision de changer de pays qu'il venait ou qu'il était en train de prendre à l'époque. Son séjour en France n'avait rien d'une excursion touristique et le regard que Tourguéniev posait sur les lieux et sur les personnes qui l'entouraient à différents moments et dans différents endroits n'était pas celui d'une personne en villégiature : il étudiait attentivement la France et ses habitants et essayait de se projeter dans ce qui allait peut-être devenir sa nouvelle vie, d'où probablement l'accumulation des remarques critiques à l'égard de la France et des Français.

Du reste, lorsqu'on connaît le penchant – pour ne pas dire l'amour – de Tourguéniev pour le passé, et surtout pour l'Antiquité, cette époque qui représentait à ses yeux la fleur de l'âge des nations européennes[469], les opinions mitigées que l'écrivain formule au fil de ses lettres au sujet de la France paraissent moins étonnantes. La nostalgie pour le passé, riche en évènements et porteur, en son temps, de grandes choses en terme de civilisation, en opposition avec le présent, vide de sens et de contenu, transparaît régulièrement dans la correspondance de Tourguéniev de cette période. « En général, depuis quelque temps, je me détourne de plus en plus du temps présent ; - il est vrai qu'il offre peu d'attrait ; je me jette à corps perdu dans le passé », écrit Tourguéniev à Pauline Viardot dès décembre 1847[470]. Considérant, depuis toujours et en bon élève de Bélinski, que la création artistique et littéraire était le miroir de son époque, c'est dans la pauvreté de la production esthétique de la société européenne

[467] Lettre à Piotr Polevoi, 17 (29) octobre 1873, Paris : *En 1848 il* [Tourguéniev] *décida de quitter la Russie et de s'établir définitivement à l'étranger.*
[468] Je souligne. *O.G.*
[469] Lettre à P. Viardot, 8 (20) juillet 1849, Courtavenel.
[470] Lettre à P. Viardot, 7 (19) décembre 1847, Paris.

contemporaine que l'écrivain entrevoit le reflet de la médiocrité de son temps, du moins quant aux civilisations de l'Europe occidentale. Or, ni le théâtre, ni les belles lettres de la France ne semblent fournir à Tourguéniev ne fût-ce qu'un seul exemple invalidant ce point de vue. « Décidément il paraît que le temps des génies forts et bien portants est passé », soupire l'écrivain dans une autre lettre[471] regrettant que la Nature ne se montre pas davantage généreuse avec leur génération car seules les médiocrités, pense-t-il, trouvent assez de force et de voix pour se faire connaître et se faire remarquer, alors que les esprits fins et talentueux succombent à la faiblesse et à l'oisiveté. « […] pourquoi nos pères ont-ils été plus heureux que nous? », finit-il par s'exclamer plus loin. Pourquoi les jeunes talents sont-ils incapables de produire une grande œuvre, à l'instar de leurs prédécesseurs : « Pourquoi n'y a-t-il plus rien de spontané, de primesautier, de fort en un mot ? Que signifie cette absence de sang et de sève ? » - une question rhétorique, à laquelle Tourguéniev se refuse à répondre. Et cette même idée de manque de vigueur, de talent et de courage de la part de la génération européenne contemporaine à l'écrivain refait souvent surface dans sa correspondance de 1847-1850 : Tourguéniev tantôt se plaint de devoir se contenter de lire des œuvres qui ne sont ni inspirées ni inspirantes – « […] les ouvrages qu'on fait aujourd'hui puent la littérature […] »[472], tantôt ne comprend pas la raison pour laquelle la jeune génération, aussi exaltée soit-elle dans ses intentions, se trouve incapable de traduire cette exaltation dans un mouvement fort et sincère, tant elle manque d'esprit et d'instinct[473], etc. etc. Ainsi, la France et sa civilisation, considérées par Ivan Tourguéniev à travers le prisme du temps (passé/présent) et de l'espace (Europe contemporaine vieille et pourrie/jeunes nations barbares mais pleines d'avenir), n'avaient que peu de chances de conquérir le cœur de l'écrivain à cette époque.

On remarque, au fil de la lecture de la correspondance de Tourguéniev de cette période, que l'écrivain qui, pourtant, ne ménageait pas ses efforts pour mieux connaître la vie et le caractère des Français, reste néanmoins quelque peu en retrait par rapport à ceux-ci. La correspondance de l'époque mentionne fréquemment les différentes personnes qu'il rencontrait çà et là mais à aucun moment l'écrivain ne donne l'impression d'un sentiment d'appartenance à ce milieu de Français qu'il observait pourtant de si près: que ce soit au milieu de la foule des citoyens venus protester devant le bâtiment de l'Assemblée, au milieu d'une fête de village à Pécy ou dans un café à Versailles entouré des bourgeois locaux[474], Tourguéniev porte un regard

[471] Lettre à P. Viardot, 15 (27) novembre 1847, Paris.
[472] Lettre à P. Viardot, 26 novembre (8 décembre) 1847, Paris.
[473] Lettre à P. Viardot, 5 (17) janvier 1848, Paris.
[474] Lettre à P. Viardot, 29 décembre (10 janvier) 1848, Paris.

exclusivement extérieur sur ce qui se passe autour de lui. Ses lettres remplies de comptes rendus théâtraux, de récits de promenades, de détails d'événements divers auxquels l'écrivain avait personnellement assisté, dévoilent une personne qui, malgré les efforts qu'elle déploie pour mieux connaître son pays d'accueil et ses habitants, ne peut s'empêcher de se sentir étrangère à tout ce qui l'entourait.

Les seules personnes auxquelles Tourguéniev semble – à travers ses lettres – avoir eu envie d'être associé – parmi tous les étrangers dont il était entouré en permanence – c'étaient les Viardot, dont le foyer chaleureux compensait, autant que faire se peut, le vide qui se formait dans la vie de l'écrivain à la suite de l'éclatement de sa propre famille restée en Russie. Lorsque, en juin 1850, Ivan Tourguéniev prit la décision de regagner l'Empire russe, ce n'est pas sans déchirement ni peine qu'il quitta le territoire français. « Je sais maintenant ce que doit ressentir une plante qu'on arrache du sol ; elle avait poussé des racines de tous côtés – en toute sécurité – et voilà que tout est brisé et rompu… »[475], écrivit-il quelques heures avant son départ. Les lettres que l'écrivain envoya en juin 1850 à ses amis Viardot sont pleines de regrets de devoir quitter le pays qu'il avait mis trois ans à découvrir : Tourguéniev tantôt se compare lui-même à une plante déracinée, comme ci-dessus, tantôt à un émigrant en partance pour l'Amérique[476]. Mais la tristesse qu'il exprime dans ces billets, ce n'est pas à la séparation d'avec la France qu'il l'attribue mais plutôt à la séparation d'avec ceux qui sont progressivement devenus sa famille :

> Pour moi, je n'ai pas besoin de vous promettre de penser souvent à vous ; je ne ferai pas autre chose ; je me vois d'ici, assis seul sous les vieux tilleuls de mon jardin, le visage tourné vers la France et murmurant tout bas : où sont-ils, que font-ils maintenant ? – Ah ! je sens bien que je laisse mon cœur ici.[477]

« Je laisse mon cœur ici » sous-entend, bien sûr, « ici avec vous ». C'est par ces mots que Tourguéniev concluait un de ses billets d'adieu adressés aux Viardot. C'est par ces mots aussi que se terminait son long séjour français.

[475] Lettre à P. et L. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.
[476] Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.
[477] Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.

3. LE THÉÂTRE DES NATIONS : l'Autre dans les drames de Tourguéniev

Après avoir fait le tour des différents points de vue formulés par Tourguéniev au sujets des Français, des Allemands et d'autres représentants de peuples européens dans sa correspondance, il s'agit de vérifier à présent si la manière de Tourguéniev d'appréhender les spécificités propres à chaque pays qu'il visitait durant cette période ainsi que les particularités mentalitaires qu'il relevait alors chez les différents habitants de l'Europe trouve un reflet similaire – on non – dans les œuvres qu'il composa entre 1843 et 1850. Pour commencer, nous examineront la représentation des différentes figures de l'altérité dans les pièces de l'écrivain, celles-ci constituant une importante étape dans son œuvre, pour ensuite analyser cette même question en nous appuyant sur la lecture des nombreux récits et nouvelles de l'écrivain qui virent le jour tout au long des années 1840.

Le théâtre de Tourguéniev, le passage entre la poésie et la prose

Ivan Tourguéniev est connu du grand public en tant que romancier et nouvelliste, les récits et les romans qui avaient fait sa réputation d'écrivain faisant partie, de nos jours, du patrimoine littéraire russe; c'est à ce titre qu'il est invariablement cité parmi les grands noms de la littérature russe du XIX^{e} siècle aux côtés de Pouchkine, Gogol, Tolstoï, Dostoïevski, etc. L'œuvre de Tourguéniev est cependant très variée et la dramaturgie y occupe une place toute spéciale ; en tout cas, les experts de Tourguéniev s'accordent à attribuer aux pièces de l'écrivain une place à part dans l'ensemble de ses écrits. Dans les articles consacrés à l'art dramatique de Tourguéniev, on peut lire des opinions similaires à celle formulée, en 1979, par Lydia Lotman dans son commentaire aux *Œuvres complètes* de l'écrivain : « Драматургия составляет особую и существенную часть творческого наследия И. С. Тургенева. Тургенев не только автор нескольких шедевров, вошедших в золотой фонд русского классического репертуара и завоевавших признание деятелей и теоретиков международного театра, он создал свою драматургическую систему »[478]. Cette opinion résume bien l'attitude générale des critiques envers l'œuvre dramaturgique tourguénievienne de nos jours.

[478] Л.М. Лотман, « Примечания, Драматургия И.С.Тургенева »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том 2: Сцены и комедии: 1843–1852 под редакцией М.П. Алексеева и В. Н. Баскакова, *op.cit.*, с. 529–560 : *La dramaturgie est une composante particulière essentielle de l'œuvre de Tourguéniev. Tourguéniev n'est pas seulement l'auteur de quelques chefs d'œuvre de la période dorée de la littérature russe classique, reconnus par les auteurs et les théoriciens du théâtre international ; il a également créé son propre système dramaturgique.*

Mais pourquoi faut-il insister sur ce point ? C'est que cette opinion est relativement récente et avant qu'elle n'émerge, il y a quelques dizaines d'années de cela, les pièces de Tourguéniev avaient longtemps suscité bien des polémiques. Du vivant de l'écrivain, la plupart d'entre elles eurent du mal à atteindre leur public, souvent pour des raisons de censure, telle *Le Pain d'autrui* qui ne supporta pas l'épreuve du passage obligé, à l'époque, entre les mains des censeurs officiels et ne put être présentée aux lecteurs qu'en 1857, c'est-à-dire presque dix ans après sa création ; elle fut mise en scène encore plus tard, en 1862, lors de la représentation au bénéfice de Mikhaïl Chtchepkine pour qui Tourguéniev avait initialement écrit sa pièce. On reprocha souvent à Tourguéniev d'écrire des pièces peu adaptées au théâtre. Dès la publication de *L'Imprudence*, en 1843, Vissarion Bélinski exprima, dans une lettre à Andreï Kraïevski, rédacteur en chef des *Annales de la Patrie*, ses craintes concernant la réception de l'œuvre par le public et par les lecteurs : « […] это вещь необыкновенно умная, но не эффектная для дуры публики нашей »[479]. Tourguéniev lui-même souligna, à plusieurs reprises, le caractère peu « théâtral », c'est-à-dire peu adapté à la mise en scène théâtrale de sa dramaturgie. En choisissant d'inclure quelques-unes de ses pièces dans l'édition de ses œuvres complètes en 1869, l'écrivain tint à prévenir ses lecteurs :

> Издавая в первый раз собрание моих «Сцен и комедий», я считаю долгом оговориться перед читателями. Не признавая в себе драматического таланта, я бы не уступил одним просьбам г-д издателей, желавших напечатать мои сочинения в возможной полноте, если б я не думал, что пиесы мои, неудовлетворительные на сцене, могут представить некоторый интерес в чтении.[480]

Avec le recul de plusieurs années et après des dizaines de recherches menées à ce sujet, on peut affirmer que, peut-être étaient-elles peu adaptées au théâtre du point de vue des pratiques théâtrales de l'époque mais il est évident aujourd'hui que, examinées dans le contexte de l'art dramaturgique russe du XIX^{e} siècle, elles se présentent comme une nouvelle étape dans l'évolution de l'art du spectacle russe. Ce qui explique la dernière des remarques de Lydia Lotman faite au sujet des pièces de Tourguéniev où la critique accorde à l'écrivain le fait d'avoir réussi à créer sa propre méthode dramaturgique.

---

[479] Cité d'après Ю.Р. Рыбакова, « Примечания »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений*, Том девятый, *op.cit.*, с. 262 : *C'est une œuvre extraordinairement intelligente mais pointue et inaccessible au public idiot qui est le nôtre.*

[480] И.С.Тургенев, « Вместо предисловия » // И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том 2, под редакцией М.П. Алексеева и В. Н. Баскакова, *op.cit.*, с. 481 : *En éditant pour la première fois un recueil de mes « Scènes et comédies », j'estime de mon devoir de prévenir les lecteurs. Dépourvu de talent dramaturgique, je n'aurais pas cédé aux seules demandes des éditeurs désirant diffuser mes compositions dans leur totalité si je n'estimais pas que ces pièces, insatisfaisantes pour être jouées sur scène, puissent présenter un certain intérêt en matière de lecture.*

Ivan Tourguéniev entra dans la littérature dès la deuxième moitié des années 1830, ses poèmes ayant commencé à être publiés en 1836. Mais lorsqu'on examine la chronologie de l'œuvre tourguénievienne, il apparaît qu'en réalité, la poésie n'était pas le seul et unique premier amour de l'écrivain. Celui-ci s'intéressa à l'art dramaturgique en même temps qu'à la poésie. On a vu en effet que la première œuvre importante de Tourguéniev fut *Steno*, un « drame versifié » écrit en 1834 - «драматическая поэма» - ainsi que la qualifia son jeune auteur soulignant par la même le caractère hybride de la forme de sa première œuvre. Cette double appartenance générique illustre bien les préférences artistiques de Tourguéniev – la poésie, bien sûr, mais aussi et surtout le théâtre, les deux grandes passions de la société russe de l'époque[481].

Comme le souligne Iouri Lotman dans le chapitre « L'Art de la vie » (« Искусство жизни ») de son ouvrage *Discussions sur la culture russe. Mode de vie et traditions de la noblesse russe* (*Беседы о русской культуре. Быт и традиции русского дворянства*)[482], le XIX^e^ siècle européen était placé sous le signe du théâtre[483] : en plus d'être un des passe-temps favoris de la société européenne, d'avoir envahi les lettres de l'époque et d'avoir connu un fulgurant développement comme mode d'expression artistique, le théâtre pénétrait, dès le début du XIX^e^ siècle, le quotidien des Européens, en particulier celui de la noblesse. « Театрализируется эпоха в целом. Специфические формы сценичности сходят с театральной площадки и подчиняют себе жизнь»[484], écrit Lotman à ce sujet : l'influence des pratiques théâtrales se ressentait dans les rituels des réceptions royales, en particulier à la cour française, mais aussi dans la façon d'interagir entre les personnes bien nées, dans leur manière de s'habiller, etc. La Russie du début du XIX^e^ siècle qui évoluait – faut-il le rappeler – dans le sillage européen, n'échappa pas non plus à cette tendance : depuis le règne d'Elisabeth 1^ère^, les sorties au théâtre faisaient partie intégrante du quotidien de tout Russe bien né et offraient aux représentants de la noblesse russe non seulement une opportunité de se cultiver et de se rapprocher du monde de l'art et des lettres, mais aussi une occasion de se côtoyer dans un cadre approprié à leur rang. L'initiation au théâtre tenait donc une place de choix dans l'éducation des enfants nobles : dans les cercles nobiliaires russes, il était de bon ton de faire découvrir les œuvres théâtrales aux enfants dès leur plus jeune âge – à travers des lectures ou des représentations théâtrales domestiques. Celles-ci étaient extrêmement répandues, y compris

[481] Ю.М. Лотман, *Беседы о русской культуре. Быт и традиции русского дворянства (XVIII - начало XIX века),* «Исскуство – СПБ», Санкт-Петербург, 2008, p. 182.
[482] Ю.М. Лотман, *ibid.*, p. 180-210.
[483] Ю.М. Лотман, *ibid.*, p. 184.
[484] *Ibid.* : *C'est toute une époque qui est théâtralisée. Les formes spécifiques de mise en scène sont dérivées du théâtre et pénètrent jusqu'au quotidien.*

chez les nobles de province. Les enfants nobles étaient considérés comme les futurs piliers de la cours et les tenants des valeurs nobiliaires. Leur éducation était dès lors organisée de manière à mimer les pratiques qui allaient être les leurs dans l'avenir. C'est pourquoi, dès le XVIII^{e} siècle, dans les grandes villes russes, des représentations théâtrales pour enfants étaient régulièrement organisées à l'attention des familles nobles. Et bien sûr, dès que les enfants atteignaient l'âge d'apprécier un vrai spectacle, ils étaient autorisés à se rendre au théâtre avec leurs parents. Le théâtre occupa certainement une place de choix dans l'éducation des enfants Tourguéniev, dans la mesure où Sergueï et Varvara Tourguéniev attachaient une importance toute particulière à la préparation de leurs enfants à leur future vie de nobles. Les deux parents, sans être de fervents amateurs d'art dramatique, se rendaient volontiers au théâtre quand l'occasion s'en présentait. C'est donc tout naturellement qu'Ivan Tourguéniev choisit l'option du drame versifié quand il s'attela à la rédaction de *Steno*.

Après avoir écrit *Steno*, Tourguéniev préféra revenir essentiellement à la poésie. Il fallut près de dix ans pour qu'il s'intéressât de nouveau à l'art dramatique : *L'Imprudence*, le premier « vrai » drame de l'écrivain vit le jour en 1843, et il fut suivi par toute une série d'œuvres dramatiques, Tourguéniev composant, à partir de 1843, pratiquement un drame par an : *Sans argent* (1845), *Le fil rompt où il est mince* (1847), *Le Pain d'autrui* (1848), *Le Célibataire* (1849) et *Le Déjeuner chez le maréchal* (1849), *Un mois à la campagne* (1850)*, La Provinciale* (1850) et *Conversation sur la grand-route* (1850). Le cycle des œuvres dramatiques de Tourguéniev des années 1840 se clôture en 1852, l'année où l'écrivain écrivit sa dernière pièce, *Un soir à Sorrente*. À côté de ces œuvres abouties, dont la plupart furent publiées et certaines mises en scène, Tourguéniev projeta quelques autres drames qui ne furent jamais terminés – *Deux sœurs* (1844), *La Soirée* (1848), *Le Fiancé* (1850), *17^{e} №* (1850), *La Demoiselle de compagnie* (1850). Si pour les deux premiers de ces drames, le développement de l'action prévu par l'auteur nous parvint grâce à quelques notes de brouillon laissées par Tourguéniev à leur sujet, les trois derniers n'offrent que peu de détails, à peine quelques informations sur les personnages.

Dans un contexte d'étude globale de l'œuvre de Tourguéniev, les pièces de l'écrivain représentent un double intérêt, car elles sont à la fois nombreuses et novatrices. Mais leur intérêt pour notre étude spécifique ne s'arrête pas là : en effet, l'œuvre dramaturgique de Tourguéniev, qualitativement et quantitativement importante, joua un rôle très particulier dans l'évolution du talent littéraire de l'écrivain. S'étalant sur toute la durée des années 1840, elle se situe comme une étape entre les débuts littéraires poétiques de l'écrivain et ce qui ne tarda pas à s'imposer comme le volet principal de son œuvre, la prose à laquelle Ivan Tourguéniev commença à

s'exercer dès 1845-1846, lorsque le premier des récits des *Mémoires d'un chasseur*, « Le Putois et Kalinytch », vit le jour.

L'œuvre théâtrale de Tourguéniev entre l'imitation et l'expérimentation

Avant de se lancer définitivement dans la prose, Tourguéniev écrivit et fit publier plusieurs pièces, mais également une série d'articles critiques parus essentiellement dans les *Annales de la Patrie.* Un des articles en question, « La Mort de Liapounov, Drame en cinq actes en prose, par Stépan Guédéonov » (« Смерть Ляпунова, Драма в пяти действиях в прозе, Соч. С.А.Гедеонова »)[485], publié en 1846, met en lumière la position de l'auteur quant à l'état de développement de l'écriture dramatique en Russie, un point de vue en totale harmonie avec les préceptes de l'école « naturelle » que Tourguéniev soutenait à l'époque.

La pièce de Stépan Guédéonov fut présentée pour la première fois au public au début 1846 au Théâtre Alexandra. Une mise en scène somptueuse et la participation de quelques grands noms parmi les acteurs russes de l'époque garantit un certain succès à l'entreprise à ses débuts. Mais, fondé sur un scénario médiocre, le spectacle montra rapidement ses limites et s'essouffla. C'est peu après la première représentation de ce drame que Tourguéniev rédigea son article critique au sujet de l'œuvre de Guédéonov ; une occasion pour l'écrivain d'exposer à ses lecteurs son point de vue sur le développement de la littérature dramatique russe.

L'art russe sous toutes ses formes, y compris les lettres – soutient d'emblée Tourguéniev dans son article – possède cette particularité d'avoir connu un développement en deux temps. Toute forme d'art fut d'abord importée de l'extérieur par quelque esprit ambitieux et fort qui créa, en se fondant sur un brillant échantillon artistique étranger, une copie conforme à ce même échantillon sans tenter d'y apporter une touche d'originalité. Et puisqu'il ne s'agissait que d'une simple copie d'œuvre étrangère, le résultat de cet emprunt ne méritait en rien le statut de création authentique, peu importe l'admiration qu'elle pouvait susciter chez ses contemporains. Cependant, cet acte d'imitation a le mérite d'avoir planté la graine d'une future création authentique dans le sol fertile de la culture russe :

> Между тем неслышно и тихо совершается переворот в обществе; иноземные начала перерабатываются, превращаются в кровь и сок; восприимчивая русская природа, как бы ожидавшая этого влияния, развивается, растет не по дням, а по часам, идет своей дорогой, — и

[485] И.С. Тургенев, «"Смерть Ляпунова". Драма в пяти действиях в прозе. Соч. С.А.Гедеонова »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том 12, под редакцией М.П. Алексеева и Г.А. Бялого, *op.cit.*, с. 52-66.

> со всей трогательной простотой и могучей необходимостью истины возникает вдруг, посреди бесполезной деятельности подражания, дарование свежее, народное, чисто русское, — как возникнет со временем русский, разумный и прекрасный быт и оправдает, наконец, доверие нашего великого Петра к неистощимой жизненности России.[486]

L'écriture dramatique, considère Tourguéniev, ne fit pas l'exception à la règle, et si les autres sphères artistiques purent déjà connaître ce deuxième temps dans leur développement et entrèrent dans la phase de la création originale et authentiquement russe, cela n'était pas le cas de l'art du théâtre dont la pratique ne réussissait pas encore à dépasser le stade de l'imitation servile d'œuvres étrangères. Certes, précise Tourguéniev, la littérature russe eut déjà l'occasion de saluer les débuts de quelques dramaturges – Fonvizine, Griboïedov, etc. - mais ces auteurs ne réussirent pas à proposer à leur public une œuvre totalement affranchie de l'influence étrangère. La seule première lueur originale dans l'obscur passage de l'imitation vers l'authenticité que la littérature russe dramatique était en train de connaître en cette première moitié du XIX[e] siècle était Nikolaï Gogol. Mais Gogol, précise Tourguéniev, n'était qu'un pionnier, un génie solitaire : « […] он указал дорогу, по которой со временем пойдет наша драматическая литература […] »[487], et la génération qui saura suivre le chemin ouvert par lui est encore à venir. Tourguéniev consacra la suite de « La Mort de Liapounov, Drame en cinq actes en prose, par Stépan Guédéonov » à démontrer que le drame de Guédéonov constitué exclusivement d'emprunts en tout genre, n'avait rien d'une grande œuvre originale et authentique.

Si nous avons choisi de parler de cet article critique de Tourguéniev, c'est que celui-ci démontre que l'écriture dramatique constituait, aux yeux de l'écrivain, une matière sérieuse. C'est ce que croit également Lydia Lotman qui, dans « Annotations, Dramaturgie d'Ivan Tourguéniev » (« Примечания, Драматургия И.С.Тургенева »)[488], fait remarquer à ce sujet :

> Особенность подхода Тургенева к проблеме формирования новой реалистической русской драматургии состояла в том, что, основываясь в своих творческих опытах на изучении художественного наследия великих писателей разных народов и эпох, он искал путей развития

[486] И.С. Тургенев, «"Смерть Ляпунова". Драма в пяти действиях в прозе. Соч. С.А.Гедеонова », *op. cit.*, c.53 : *Entretemps une révolution silencieuse s'opère doucement dans la société ; des principes étrangers font leur intégration, et puis sont totalement assimilés ; la nature russe réceptive, comme en attente de cet apport, se développe, grandit jour après jour, voire d'heure en heure, suit sa voie et, avec toute cette touchante simplicité et ce puissant besoin de vérité, apparaît tout à coup, au détour des vaines imitations serviles, un sursaut de fraîcheur émanant du véritable peuple russe, tout comme apparaîtra avec le temps un mode de vie russe, raisonnable et magnifique, propre à justifier enfin la foi qu'avait notre Pierre le Grand en la vitalité inépuisable de la Russie.*
[487] *Ibid.* : […] *il a montré quelle voie finira par emprunter avec le temps notre littérature dramatique.*
[488] Л.М. Лотман, « Примечания, Драматургия И.С.Тургенева », *op. cit.*, c. 531.

самобытного искусства, стремился найти свой собственный и соответствующий духовным потребностям своих современников и соотечественников стиль драматургии[489].

Cela veut dire que, en se lançant dans la création dramatique, Tourguéniev se fixait un certain nombre d'objectifs et abordait la question de l'élaboration d'une pièce de théâtre avec réflexion, en essayant d'inscrire ses propres œuvres dramatiques dans un cadre théorique.

Dans son analyse critique du drame de Guédéonov, Tourguéniev porte un jugement assez sévère sur l'œuvre de son ancien camarade d'université, félicitant l'auteur pour la propreté de sa langue et sa grande culture et l'accusant en même temps de ne pas avoir réussi à dépasser les modèles – étrangers et russes – qui l'avait guidé lors de l'écriture de sa pièce. Pourtant, les pièces de Tourguéniev portent elles aussi l'empreinte des différents auteurs qui, à des moments et des degrés différents, influencèrent l'écrivain. La question de la filiation des œuvres dramatiques de Tourguéniev par rapport aux écrits des différents auteurs – russes et étrangers – a déjà fait l'objet de multiples études[490]. Ainsi, dans son analyse dédiée aux drames de Tourguéniev[491], Vassiliï Grossman établit, dans *L'Imprudence*, les traces d'inspiration du *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée, Youlian Oksman parle, dans son commentaire aux *Œuvres complètes* de l'écrivain[492], de la façon dont les pièces proverbes de Musset influencèrent *Le fil rompt où il est mince* de Tourguéniev. D'autres chercheurs parlent, dans leurs différents écrits sur les pièces d'Ivan Tourguéniev, de l'impact de certaines œuvres russes – de celles de Gogol et de quelques écrits de jeunesse de Dostoïevski – sur les drames tourguénieviens (et notamment sur *Sans argent* et *Le Pain d'autrui*). Mais les différentes traces de toutes ces filiations ne s'inscrivent pas dans une simple démarche d'imitation : concevant ses pièces comme un terrain expérimental, Tourguéniev ne se contente pas d'assembler dans ses drames les différents côtés forts des œuvres qu'il trouve intéressantes à transposer – le procédé qu'il reproche précisément au drame de Guédéonov –, il tache au contraire d'appliquer sa propre recette de création d'une œuvre dramatique authentique et vivante. Dans les pièces de Tourguéniev, les influences extérieures tentent à s'effacer au fil des années : abordés par

---

[489] *La particularité de l'approche de Tourgueniev quant à la problématique de la formation d'une nouvelle dramaturgie réaliste russe était qu'il recherchait, en se basant dans ses expériences créatrices sur l'étude de l'héritage artistique des grands écrivains de différents peuples à travers le temps, le fil conducteur d'un art original, qu'il tentait de trouver son style de dramaturgie propre, l'écho des aspirations spirituelles de ses contemporains et de ses compatriotes.*

[490] Б.В. Варнеке, « Тургенев драматург »// *Венок Тургеневу, 1818-1918* : Сборник статей, Одесса, Книгоиздательство А.А.Ивасенко, 1919, с.1-24 et Л.П. Гроссман, *Театр Тургенева*, Петербург, Брокгауз-Ефрон, 1924, entre autres.

[491] Л.П. Гроссман, *Театр Тургенева*, Петербург, Брокгауз-Ефрон, 1924, с. 34.

[492] Ю.Г.Оксман, « Комментарии: И.С.Тургенев. Где тонко, там и рвется »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том второй, *op.cit.*, с. 577.

l'auteur comme un laboratoire expérimental, ses écrits dramatiques évoluent avec le temps et laissent progressivement émerger un schéma de conception purement tourguénievien : des pièces intimistes, une intrigue simple et inspirée par la vie, des personnages typiques représentant leur époque et leur groupe social, une mise en scène et un échange de répliques réaliste – en d'autres termes, en harmonie avec les idées que l'écrivain se faisait à l'époque de la littérature en général.

Écrites dans une optique expérimentale, inspirées souvent des œuvres dramatiques d'exception russes et européennes, les pièces de Tourguéniev, quelle image de l'Autre offrent-elles compte tenu de l'exploration de l'Ailleurs et de la poursuite de la rencontre avec l'Autre qui avait marqué les années 1840 pour lui ?

De *L'Imprudence* à *Un soir à Sorrente* : vers une formulation identitaire plus claire

Les pièces d'Ivan Tourguéniev, dont l'écriture s'étala sur près d'une décennie, offrent un tableau assez complet de l'évolution de la notion de l'Autre chez l'écrivain. La première d'entre elle, *L'Imprudence*, fut écrite en 1843, la dernière, *Un soir à Sorrente*, en 1852, et toutes les œuvres dramatiques ayant vu le jour entre ces deux dates – huit pièces achevées et cinq autres projetées et partiellement mises sur papier – apportent des informations complémentaires quant à la vision de l'altérité chez Tourguéniev. Étant donné cette meilleure connaissance de l'Ailleurs que l'écrivain avait pu acquérir entretemps, cette approche plus raisonnée et moins intuitive quant à l'écriture, cette compréhension plus claire du rôle des lettres dans la société, quelles formes l'altérité prit-elle exactement dans les œuvres dramatiques de Tourguéniev ?

Il est intéressant de noter que les deux œuvres qui viennent d'être mentionnées – *L'Imprudence* et *Un soir à Sorrente* – non seulement encadrent, si l'on peut dire, le cycle d'œuvres dramatiques de Tourguéniev de cette période, mais également possèdent un autre trait en commun : l'action de ces deux pièces se déroule à l'étranger – celle de *L'Imprudence* en Espagne et celle de *Un soir à Sorrente*, en Italie -, contrairement à tous les autres drames qui virent le jour entre les deux et qui mettent en scène la vie en Russie, qu'il s'agisse de la province (*La Provinciale*), de la campagne (*Un mois à la campagne, Le Pain d'autrui*) ou encore de la capitale (*Sans argent, Le Célibataire*).

On sait que, de manière générale, Ivan Tourguéniev cherchait à représenter dans ses œuvres les Russes et la vie de la société russe. Mais ceci l'empêcha pas, à plusieurs reprises durant sa carrière d'écrivain, de placer l'action de ses écrits à l'étranger, à commencer *Steno* dont l'action se déroule dans un décor méditerranéen. Les raisons de ce choix s'inscrivent,

comme examiné plus haut, dans une démarche d'imitation : dans son poème, le jeune auteur cherchait à reproduire certains auteurs romantiques dont il se passionnait à l'époque de l'écriture de *Steno*, George Byron en premier lieu, et à transmettre un déchaînement de passions, tel qu'il se le représentait à travers lesdites œuvres. C'est sans doute pour cette raison qu'il décida de placer l'action de son poème en plein cœur de l'Italie, celle-ci devant servir de cadre idéal à son œuvre. Nous avons eu l'occasion de commenter le résultat d'un tel choix : une représentation de lieu de l'action très approximative et des personnages convaincants du point de vue de leur appartenance culturelle.

À la suite de cette expérience, on aurait pu croire que plus jamais Tourguéniev ne se lancerait dans une entreprise similaire et ne tenterait plus de représenter des contrées qu'il connaissait très peu voire pas du tout. Pourtant, un peu moins de dix ans plus tard, l'écrivain récidive et écrit *L'Imprudence*, dont l'action se déroule entièrement en Espagne et dont tous les personnages sans exception sont d'origine espagnole.

L'Imprudence met en scène un quiproquo amoureux : la jeune Dona Dolores vit en recluse et sous surveillance dans la maison de son époux Don Balthazar d'Estouriz ; un jour, alors qu'elle est en train de s'ennuyer sur le balcon, comme à l'accoutumée, elle fait connaissance, de façon tout à fait impromptue, de Don Raphaël de Louna, chevalier et séducteur de son état. À l'issue de leur échange, Dona Dolores fait l'erreur de laisser entrer Don Raphaël dans sa maison et voilà que, alors qu'elle ne cherchait pas du tout à tromper son mari, elle se trouve mêlée à une histoire compromettante qui finit par lui coûter la vie. Galanterie, jalousie, traditions patriarcales, un triangle amoureux, un dénouement inattendu – *L'Imprudence*, largement inspirée, selon les aveux de Tourguéniev en personne (voire son introduction à *Deux sœurs*), du *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée, propose un canevas typique aux drames qui semblent avoir passionné Tourguéniev à l'époque, du théâtre destiné plutôt à être lu et quelque peu burlesque.

La toute première version de *L'Imprudence*, rédigée dans la première moitié de 1843, comportait une précision quant au lieu de l'action : « Действие происходит в Испании, в XVIII веке» qui ne figure pas dans les publications ultérieures de la pièce[493]. La question est de savoir pour quelle raison Tourguéniev décida de renouveler l'expérience et de représenter, dans son œuvre, un pays qu'il n'avait jamais visité auparavant et des représentants d'une culture qu'il ne pouvait ni connaître ni véritablement comprendre. Ne tira-t-il donc pas de conclusions

[493] Ю.П. Рыбакова, « Примечания »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах,* Том девятый*,* под редакцией М.П. Алексеева и Г.А. Бялого, *op.cit.*, с. 261 : *L'action se déroule en Espagne, au 18e siècle.*

des erreurs commises dans *Steno* une petite dizaine d'années plus tôt – lui qui se rendait pourtant compte des défauts évidents de son premier poème, à en juger par sa lettre à Nikitenko citée au chapitre précédent[494] ? Et s'il avait décidé de prendre ce risque malgré tout et de représenter dans son écrit une culture qu'il ne connaissait pas vraiment – la rencontre avec Pauline Viardot n'eut lieu qu'en automne 1843, c'est-à-dire après l'écriture de *L'Imprudence* -, qu'est-ce qui changea exactement dans sa façon de le faire vu son expérience d'auteur et le surplus de maturité littéraire qu'il avait gagné entretemps ?

La réponse est à chercher, sans aucun doute, dans les expérimentations littéraires auxquelles Tourguéniev se livra, dès le début de 1843. Le résultat de ces expériences fut formulé par lui en 1845, dans l'article critique sur le drame de Guédéonov dont il était question un peu plus tôt, et, au vu du décalage chronologique qui sépare l'écriture de *L'Imprudence* de « La Mort de Liapounov, Drame en cinq actes en prose, par Stépan Guédéonov », on peut dire qu'à l'époque de la rédaction de son premier drame, les réflexions théoriques dont faisait part Tourguéniev dans cette dernière analyse n'étaient encore qu'en état de gestation ; il n'est dès lors pas étonnant que l'écrivain ait osé choisir ce type de cadre, d'autant moins que son intention d'auteur dépassait largement une simple envie de fournir aux personnages de son drame un décor exotique. Youlia Rybakova, une des commentatrices des drames de Tourguéniev, explique, dans sa note aux *Œuvres complètes* de l'écrivain : « Конечно же, его интересуют не испанские нравы [...] сами по себе, а возможность показать страсть в ее крайнем, «испанском» проявлении»[495]. Cette opinion s'accorde bien avec le commentaire que Tourguéniev fit à ce même sujet, un an après la publication de *L'Imprudence*, dans l'introduction à un autre drame, *Deux sœurs*, resté inachevé : craignant de ne pas avoir suffisamment de talent pour peindre, dans son œuvre, une société concrète dans le respect de tous les attributs qui lui sont normalement propres et dans les meilleurs règles de l'art dramatique, il choisit d'abord, confesse Tourguéniev dans son introduction, de placer l'action de son drame en Espagne et donna à ses personnages des noms espagnols. Un choix négatif, en quelque sorte, mais loin d'être insensé puisque l'écrivain justifie son choix de la façon suivante : « [...] мы как-то (впрочем не без причины) привыкли воображать себе Испанию страною любовных и необыкновенных приключений [...] »[496]. Cette confession confirme le fait qu'en

[494] Lettre à A. Nikitenko, 26 mars (7 avril) 1837, Saint-Pétersbourg.
[495] Ю.П. Рыбакова, « Примечания », *op. cit.*, с. 261 : *Bien sûr, ce ne sont pas les mœurs espagnoles qui l'intéressent a priori, mais la possibilité de montrer la passion dans sa manifestation extrême, c'est-à-dire « espagnole ».*
[496] И.С. Тургенев, *Две сестры*// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том 2, под редакцией М.П. Алексеева и В. Н. Баскакова, *op.cit.*, с. 513 :

écrivant son drame, Tourguéniev cherchait surtout représenter non pas un pays concret ou une société bien définie mais plutôt à mettre en scène des passions et des émotions universelles propres au genre humain tout entier ; le choix de l'Espagne en tant que cadre pour son œuvre est dès lors un choix non-culturel basé sur le stéréotype selon lequel les Espagnols seraient un peuple passionné, une caractéristique à la fois fondée et injustifiée. En s'inspirant des œuvres de Mérimée, Tourguéniev va jusqu'au bout de son inspiration et cherche à recréer, à travers sa pièce, la couleur locale fondée sur des clichés romantiques. Ceci étant établi, on comprend dès lors le côté acculturé du cadre et des personnages de *L'Imprudence* et de *Deux sœurs* à une différence près que dans le deuxième drame, aussi inachevé soit-il, cette démarche est clairement formulée, à en juger par les explications fournies par Tourguéniev dans l'introduction à la pièce où l'auteur fait remarquer que, après avoir fait constater par un ami espagnol que les personnages de son drame « ressemblent autant à des Espagnols qu'à des Chinois », il décide de changer leurs noms en veillant à ce que ces derniers ne soient pas culturellement identifiables. C'est ainsi que dans *Deux sœurs*, une Klara côtoie une Antonietta, un Fabian, un Valeriï et un Nemorino.

Près de dix ans après la parution de *L'Imprudence*, Ivan Tourguéniev écrivit *Un soir à Sorrente*. L'action s'y déroule, elle aussi, à l'étranger, en Italie, mais la différence dans l'approche quant au choix du lieu et des personnages dans cette dernière œuvre est fondamentale.

Un soir à Sorrente est une pièce en un acte qui met en scène un épisode de la vie des voyageurs russes à l'étranger : la comtesse Eletskaïa et sa nièce Maria tombent toutes les deux amoureuses de la même personne, un certain Alexeï Belski qui, après avoir fait la cour à la tante durant quelques mois, finit par succomber au charme de la nièce ; *Un soir à Sorrente* raconte le moment où Belski, inspiré par l'atmosphère romantique d'une soirée d'été à Sorrente, déclare sa flamme à Maria et demande sa main à Eletskaïa. Cette petite pièce à laquelle Tourguéniev n'accordait que peu d'importance[497] reproduit un schéma de répartition des forces déjà exploité dans d'autres pièces, notamment dans *Un mois à la campagne*, comme l'on souligné de nombreux chercheurs, dont Vassiliï Grossmann[498], dans leurs différents commentaires. En revanche, ce qui n'a pas encore été suffisamment mis en avant concernant les particularités de

[…] *nous avons pris l'habitude (non sans raison, par ailleurs) de nous représenter l'Espagne comme le pays des aventures amoureuses extraordinaires* […].

[497] Ю.П.Рыбакова, « Примечания », *op. cit.*, с. 280.

[498] Л.П. Гроссман, *Театр Тургенева, op. cit.*, с. 34.

Un soir à Sorrente, comparé à d'autres pièces de Tourguéniev, c'est le rapport à l'Autre qui y transparaît sans cesse.

Vers 1852, au moment où Tourguéniev rédigeait sa dernière œuvre dramatique, il semble avoir clairement formulé – en tout cas pour lui-même – son intention de représenter, dans ses écrits, l'homme russe dans toute sa diversité, ce qu'il s'était attaché à faire dans de nombreux récits parus entretemps. À la différence de *L'Imprudence* qui semble être une œuvre dépourvue de tout marquage culturel clairement identifiable, *Un soir à Sorrente* apparaît en rupture totale avec cette optique. Dans cette dernière pièce, Tourguéniev se concentra sur la représentation d'une catégorie de Russes bien spécifique, à savoir les voyageurs russes en séjour prolongé à l'étranger.

Les Russes à l'étranger : voici bien un des sujets dont Tourguéniev aimait à disserter à l'occasion. Après avoir effleuré cette question dans *Paracha* (« Мы за границу ездим, о друзья!/ Как казаки в поход... Нам все не в диво;/ Спешим, чужих презрительно браня,/ Их сведений набраться торопливо... »[499], écrivit-il dans la partie XXIX de ce poème), Tourguéniev revient à ce même sujet dans *Un soir à Sorrente* par l'intermédiaire de l'un de ses personnages, Sergueï Avakov. Las des voyages incessants que ses amies et lui-même enchaînent depuis trois ans, Avakov ne cesse de rêver à son prochain retour dans sa campagne russe. Le thème de la nostalgie, s'il n'est pas central dans *Un soir à Sorrente*, reste néanmoins très important dans la pièce qui s'ouvre d'ailleurs sur la scène du réveil de Sergueï Avakov : après avoir rêvé qu'il se trouvait chez lui, à Pokrovskoïé, Avakov se rend compte, une fois réveillé, qu'il est encore en Italie ; il ne peut alors contenir un soupir de regret :

> Эх-эх!.. Когда-то господь бог приведет увидеть всё это опять... (Встает). Устал я, признаться сказать, устал таскаться по трактирам... старые кости мыкать.[500]

Chez Avakov, ce noble de quarante-cinq ans qui suit Eletskaïa dans ses pérégrinations à travers l'Europe parce qu'il nourrit un amour secret envers elle, l'envie de regagner au plus vite ses pénates natales va de pair avec le rejet systématique de tout ce qui n'est pas russe dans son environnement ; ce ne sont pas les occasions de critiquer l'étranger de manière globale et sur les étrangers qui manquent à l'hôtel de Sorrente où Eletskaïa et sa « suite » ont posé leurs bagages : la scène démarre à peine que les griefs à l'encontre des Européens et de leurs

[499] *Chers amis, nous allons à l'étranger/ Tels les cosaques qui entreprennent une campagne militaire… Rien ne nous étonne/ Nous nous pressons, tout en critiquant les étrangers avec mépris/ D'apprendre à la va vite un peu de leur science.*

[500] *Hélàs !... Quand donc, Seigneur, reverrais-je tout cela… (il se lève). Je suis fatigué, à dire vrai, fatigué de courir les tavernes… de traîner ma carcasse.*

habitudes se mettent à pleuvoir dans les propos d'Avakov. Le serviteur italien n'est pas assez prompt à venir (« Да что ж это никто не идет?»[501], proteste Avakov qui n'hésite pas à réprimander l'employé de l'hôtel, dans un français approximatif – « Пуркуа не вене ву па тудсюит?»[502]). Ce manque de dynamisme des domestiques étrangers n'est d'ailleurs pas de nature à étonner le Russe : « [...] все эти слуги в гостиницах друг на друга похожи – в Париже, в Герамании, здесь... везде... Точно одно племя...»[503], marmonne-t-il d'un ton suspicieux, voire prétentieux, devant le serviteur : « Аваков (глядя на него сбоку). Эка зубы скалит! »[504]. Il est à noter que le mépris dont Avakov fait preuve vis-à-vis de l'employé italien n'a rien à voir avec la différence de rang (un noble *vs* un roturier ou dirigeant *vs* serviteur) ; il est plutôt d'ordre culturel. La preuve : cette même attitude de méfiance et de dédain se confirme dans le discours qu'Avakov tient devant la comtesse Eletskaïa un peu plus loin dans la pièce. Ne comprenant pas ce qu'il qualifie de manie, de la part de son amie, de vouloir tisser sans cesse des liens avec les étrangers qu'elle rencontre partout, il ne cache pas le mépris que toutes ces personnes lui inspirent. Il suffit, pour s'en convaincre, de passer en revue les différents qualificatifs dont il les gratifie : imbéciles (« Сидишь на спине какого-то дурака [...] [505]» et petites gens hypocrites (« все эти ваши синьоры, да мейнгеры, да французики... со своими курточками, бородками, ужимочками. (*Передразнивает их*) »[506]). Avakov est persuadé que ces sentiments sont partagés par son interlocutrice : comment pouvez-vous, s'exclame-t-il devant Eletskaïa, femme intelligente et perspicace que vous êtes, vous laisser berner par leur attitude sournoise : « Ведь вы посмотрите на них — ведь у них так в глазах и написано, что вы, мол, варвары — и если б не ваши деньги... »[507], conclut-il sa tirade. Le rejet de l'élément étranger semble s'associer à l'incompétence linguistique observée chez Avakov (« (Аваков не совсем чисто говорит по-французски) »[508] - Tourguéniev note explicitement cet élément) et donc son incapacité à établir un contact normal avec les représentants d'une autre culture : lorsque le peintre français, M. Popelin, se présente devant lui et demande à voir Mme la Comtesse, Avakov ne trouve qu'une chose à lui rétorquer: « Кеске ву вулé? »[509]. Une

[501] *Pourquoi personne ne vient donc ?*
[502] *Purkua ne vener vu pa tudesuite ? :* en français approximatif « *Pouquoi ne venez-vous pas tout de suite* ?».
[503] *Tous ces maîtres d'hôtel se ressemblent, à Paris, en Allemagne, ici…une seule et même tribu.*
[504] *Avakov (lui jetant un regard oblique). Et il ricane !*
[505] *Obligés de traîner avec un imbécile [...].*
[506] *Tous ces signori, ces mein herr, ces petits français avec leurs jaquettes, leurs barbichettes, leurs minauderies (il les singe).*
[507] *Regardez-les, on le voit bien à leur regard ce qu'ils pensent : vous n'êtes que des barbares, et si vous n'aviez pas l'argent …*
[508] *(Avakov ne maîtrise pas bien le français).*
[509] *Keske vou voulé ? :* en français approximatif « *Qu'est-ce que vous voulez ?* ».

réplique qu'il rabâchera sans cesse en réponse aux questions du visiteur, de plus en plus étonné par tant d'impolitesse.

En choisissant de placer les personnages de sa pièce *Un soir à Sorrente* dans un décor étranger, Tourguéniev ne trahit donc en rien sa résolution de ne mettre en scène, dans ses œuvres, que les représentants de la société russe. Grâce à ce procédé particulier, il s'offre un moyen de cibler des personnages bien précis : des voyageurs russes en Europe, dont la description est beaucoup plus détaillée que dans *Paracha*, mais qui reflètent toujours bien les mêmes attitudes de snobisme et de suffisance face à leur découverte de l'étranger.

L'action des pièces que Tourguéniev écrivit entre 1843 et 1852 – c'est-à-dire entre *L'Imprudence* et *Un soir à Sorrente* – se déroule exclusivement en Russie : parfois à Saint-Pétersbourg (*Sans argent, Le Célibataire*), parfois dans quelque ville provinciale russe (*La Provinciale*), mais le plus souvent à la campagne (*Le fil rompt où il est mince, Le Pain d'autrui, Le Déjeuner chez le maréchal, Un mois à la campagne, Conversation sur la grand-route*). Après avoir travaillé sur *L'Imprudence*, Tourguéniev dut se rendre compte de la difficulté que représente le fait de parler, dans une œuvre littéraire, d'un endroit et de personnes dont il ne pouvait avoir qu'une idée vague. De plus, l'initiation de l'écrivain aux dogmes de l'école « naturelle » était déjà en cours en 1845, lorsqu'il décida de se relancer dans l'écriture dramatique avec *Le Célibataire*. À partir de cette pièce, l'écrivain décida d'orienter ses récits vers une réalité qui lui était familière – le quotidien des habitants de la capitale, que ce soit celui d'un jeune hobereau ou encore celui d'un fonctionnaire pétersbourgeois, la vie de la province russe et, surtout, les tranches de vie des habitants de la campagne, en particulier celle des seigneurs.

Les drames de Tourguéniev, aussi centrés sur la réalité russe soient-ils, mettent néanmoins très fréquemment en scène des personnages étrangers. Il y a presque systématiquement une ou plusieurs figures d'origine étrangère dans toutes ses pièces. Sur les quinze œuvres dramatiques se rapportant à cette période de vie de l'écrivain, qu'elles soient achevées ou non, seules trois pièces ne sont constituées que de personnages d'origine russe - *La Provinciale, Le Déjeuner chez le maréchal* et *Conversation sur la grand-route*. Dans toutes les autres œuvres dramatiques de l'écrivain, les personnages étrangers finissent par apparaître à l'un ou l'autre moment.

Les personnages italiens et grecs des pièces de Tourguéniev : des pâles copies des illustres ancêtres

Quatre nationalités extérieures à la Russie sont représentées dans les œuvres dramatiques de Tourguéniev : italienne, grecque, française et allemande. Concernant les deux premières, on observe que la figuration de ces personnages est relativement limitée.

Dans *Un soir à Sorrente*, évidemment, Tourguéniev introduit deux personnages italiens : un serviteur employé à l'hôtel où Mme Eletskaïa s'était descendue avec sa nièce Maria – ce même serviteur dont le manque de promptitude surprend tant Avakov au début de la pièce – ainsi qu'un chanteur de rue, dont la prestation inspira à Belski l'envie de faire sa déclaration à Maria. Leur apparition dans ladite pièce est très épisodique. Dans le cas du chanteur de rue, on ne peut même pas parler d'apparition puisqu'il n'intervient dans la pièce que par son chant que Maria et Belski entendent alors qu'ils se tiennent devant la fenêtre. Cette brève apparition permet néanmoins de rythmer, d'une certaine façon, l'action de l'œuvre. Les va-et-vient du serviteur italien dans la pièce et sa façon d'interagir avec les personnages russes mettent en évidence les différences culturelles dans la façon de communiquer des représentants de ces deux peuples ; le chanteur italien fera office de catalyseur et poussera Belski à franchir le pas et à déclarer sa flamme à Maria.

Le personnage d'origine grecque, quant à lui, figure parmi les participants secondaires à la pièce *Le Célibataire*. Sa description, dans la liste traditionnelle des personnages, se résume à un nom à consonance grecque et à un descriptif sommaire de quelques traits extérieurs : « Алкивиад Мартынович Созомэнос, приятель Фонка, 35 лет. Грек, с крупными чертами лица и низким лбом »[510]. Un « front bas » - voici un trait de visage qui préfigure une personne d'une nature plutôt limitée. Quand Sozomenos fait son entrée en scène au deuxième acte, ces premiers soupçons se confirment : les différents éléments de la biographie du Grec que le lecteur apprend au fur et à mesure de la progression des dialogues laissent entrevoir une personne non seulement intellectuellement limitée mais aussi paresseuse et prétentieuse, à la limite du ridicule. Lorsque von Fonk présente son ami et protégé grec à Vilitski, alors qu'il lui rend visite dans son modeste appartement pétersbourgeois, il ne manque pas de préciser – et ce dès la deuxième réplique – que son ami Sozomenos est un en fait un homme de lettres de grand talent : « Занимается литературой, и с большим успехом »[511], précise-t-il à son sujet. Un homme de lettres de trente-cinq ans dont aucune œuvre n'a encore été publiée car, explique von Fonk, la

[510] *Alkiviad Martynovitch Sozomenos, ami de Fonk, 35 ans. Grec, front bas et visage saillant.*
[511] *Il fait de la littérature, et avec pas mal de succès.*

révélation de son grand talent ne lui est venue que très tardivement : après avoir quitté son pays natal de bonne heure, Sozomenos connut un destin difficile, changea constamment de travail avant de se retrouver à Saint-Pétersbourg où il fut employé dans une savonnerie (!) et c'est là que – soudainement – il se mit à écrire : « [...] и вдруг начал сочинять... что значит талант! »[512] - et écrire en russe qui plus est ! Von Fonk ne se lasse pas de se réjouir d'avoir découvert le prodige et passe une bonne partie de la scène à vanter les mérites du dernier ouvrage de Sozomenos dont le titre fuligineux « Благородство судии на берегах Волги»[513] recèlerait un trésor de raffinement : « Много чувства, теплоты; есть даже возвышенные места ! »[514] Le « génie » grec passe le restant de la scène, selon les termes de l'auteur, plongé « в тупое онемение и лишь изредка выпускает дым изо рта »[515] avant de s'assoupir définitivement.

Deux constatations peuvent être formulées quant à cet étrange et obscur Sozomenos dans *Le Célibataire*. Premièrement, le fait est que sa présence dans la pièce n'est dictée par aucune nécessité. Il n'est pas étonnant que, lorsque le drame fut publié, en 1849, les critiques qui, de manière générale, saluèrent la nouvelle œuvre dramatique de Tourguéniev, ne manquèrent pas de s'interroger sur la présence, manifestement inutile, de ce personnage[516]. Étant donné cette circonstance, on en vient à se demander si Tourguéniev n'avait pas souhaité introduire ce personnage dans sa pièce uniquement dans le but d'avoir l'occasion d'y représenter ce type d'étranger. Deuxièmement, lorsqu'on examine la figure de Sozomenos dans son ensemble, on ne peut qu'être frappé par l'antipathie que le Grec inspire par sa conduite amorphe, artificielle et prétentieuse. De toute évidence, l'écrivain ne cherchait pas à produire un effet autre que celui-là sur son lecteur : ceci ne fait que confirmer le fait que, si Tourguéniev était un grand connaisseur des langues grecque et latine, c'est en amateur de l'Antiquité, de la fraîcheur et de la vigueur dont les peuples classiques étaient porteurs, qu'il abordait ces langues et la culture qu'elles véhiculaient. Quant à Sozomenos, aussi grec fût-il, il n'avait plus rien à voir avec la grande civilisation qui fut celle de ses ancêtres ; les habitants de la Grèce contemporaine à l'écrivain, tout comme ceux de l'Italie et de l'Europe occidentale toute entière, se présentaient à ses yeux comme une pâle copie de la civilisation antique, et le personnage de Sozomenos en était une incarnation satirique, à la sauce gogolienne. Par la suite, dans les rares

[512] *Et tout à coup le voilà qui rédige…un vrai talent !*
[513] *« Noblesse du très Haut sur les bords de la Volga ».*
[514] *Beaucoup de chaleur et de sentiments ; il y a même des moments sublimes !*
[515] [...] *dans un mutisme niais et quelques bouffées de fumée s'échappant de loin en loin de sa bouche* [...].
[516] Ю.Г.Оксман, В.Г. Фридлянд, В.Б. Волиной, « Комментарии: И.С. Тургенев. Холостяк »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том второй, *op.cit.*, с. 612.

cas où Tourguéniev introduisit des personnages d'origine grecque dans ses œuvres, il s'en tint strictement à cette recette qui avait fait ses preuves : ses Grecs sont invariablement bornés et porteurs de tous les vices, comme Pondopipoulo, le « colporteur de cancans de premier ordre » dans « Le Journal d'un homme de trop ».

Deux peintres et deux dames de compagnie : des personnages français au rôle bien assigné

Les Français et les Allemands que l'on retrouve dans les pièces de Tourguéniev vont subir, en revanche, un traitement très différent. D'abord quelques mots concernant les figures françaises qui apparaissent dans quatre drames de Tourguéniev. Deux d'entre elles font appel au personnage du peintre français : un artiste sans nom dans *Sans argent* et Monsieur Popelin dans *Un soir à Sorrente*, alors que deux autres exercent un autre métier très courant pour des personnes de nationalité française en Russie, celui de précepteur. Ainsi, parmi les personnages de *Le fil rompt où il est mince*, on compte une « Mlle Bienaimé, компаньонка и гувернантка, 42 лет »[517], alors que la pièce inachevée *La Demoiselle de compagnie* prévoyait parmi les figurants du récit un certain Monsieur Dessert, un ancien précepteur de Zvonov, un des personnages principaux du drame. Au sujet de ce dernier, peu de commentaires peuvent être faits : dans la mesure où nous ne disposons que de la liste des personnages, il est difficile de déterminer le caractère dont Tourguéniev allait doter Monsieur Dessert dans la pièce. On ne peut que supposer qu'il allait lui accorder un rôle de second plan, comme pour tous les autres personnages d'origine étrangère de ses pièces, ainsi que noter le fait que la figure du vieux précepteur français, si elle ne fut pas développée par l'écrivain dans la pièce en question en 1850, resta néanmoins dans un coin de mémoire de Tourguéniev pour réapparaître en 1869, dans L'« Étrange histoire », sous les traits d'un personnage portant le même nom. Quant à Mlle Bienaimé, de *Le fil rompt où il est mince*, même s'il s'agit, une fois de plus, d'un personnage secondaire, Tourguéniev réussit à en faire l'archétype de la gouvernante française : une vieille fille de plus de quarante ans, soucieuse de la surveillance et de la bonne éducation de la jeune fille de la maison. À chaque fois qu'une explication délicate s'engage entre Vera, la fille de Libanova, la maîtresse des lieux, et un de ses prétendants, Mlle Bienaimé surgit comme par magie pour interrompre l'échange galant, en caricature de sa fonction. L'attitude de Mlle Bienaimé tout au long de la pièce est totalement artificielle. Ce sont moins les répliques de la

[517] *Mlle Bienaimé, dame de compagnie et gouvernante, 42 ans.*

gouvernante qui s'avèrent révélatrices que les commentaires de l'auteur quant à sa façon de parler et de se mouvoir : tantôt celle-ci regarde son interlocuteur en dessous : (« Mlle Bienaimé (пробираясь в столовую и исподлобья поглядывая на Горского)[518]. Bien le bonjour, monsieur »), tantôt elle parle en grimaçant – « (*с ужимкой*)»[519]. Dans l'interprétation tourguénievienne, Mlle Bienaimé apparaît également comme une personne légèrement manipulatrice car elle fait parfois mine de ne pas comprendre quelque chose lorsque cela l'arrange, comme dans cette scène où, alors que Gorski et Vera s'expliquent après un léger différend qui venait de les opposer, la Française feint l'étonnement : « Mlle Bienaimé (с притворным удивлением)[520]. Ah! Est-ce que vous vous étiez querellés? ». La figure de la gouvernante française dans *Le fil rompt où il est mince* est secondaire mais elle est construite de façon très homogène ; au fil des dialogues, alors que Mlle Bienaimé n'apparaît qu'occasionnellement et de ce fait est loin de représenter un des personnages principaux de la pièce, l'auteur dresse petit à petit le portrait d'une personne qui manque de naturel et un peu hypocrite quoique inoffensive.

Les Allemands, les Allemands russifiés et les Russes dans un bras de fer théâtral

Les Allemands sont également une des nations que Tourguéniev commença à introduire assez rapidement dans ses œuvres dramatiques (*Sans argent*, 1845). Dans le scénario prévu par Tourguéniev pour sa pièce, le jeune Jazikov se fait assaillir, dans son appartement pétersbourgeois, par des créanciers en tous genres dont le peintre français dont il était question plus haut mais aussi un artisan cordonnier allemand. Parlant et prononçant assez mal le russe – comme la majeure partie des personnages allemands de Tourguéniev d'ailleurs – le cordonnier fait une apparition très brève mais typée, si on peut dire, dans la pièce : concentré sur sa mission (ce n'est pas seulement pas manque de compétence linguistique qu'il répète sans cesse la même phrase au serviteur de Jazikov – « Я буду подождать »[521]), pédant et rigoureux, ce personnage a beau être secondaire, il n'en reste pas moins représentatif de son peuple. On remarquera également que, lors de la distribution des rôles, l'écrivain fait de son Français un peintre alors qu'il dote l'Allemand d'un métier bien plus « pratique » et rationnel, en correspondance avec le cliché répandu ainsi qu'avec ses convictions propres, que les Allemands ne seraient pas très enclins à exercer une profession artistique.

[518] *M-lle Bienaimé (se dirigeant vers la salle à manger en lorgnant vers Gorsky).*
[519] *(en minaudant).*
[520] *(avec un étonnement affecté).*
[521] *Je vais attendrer.*

Un autre métier attribué par Tourguéniev à ses personnages allemands est celui de précepteur. Nous venons de voir que cette même fonction est fréquemment assignée par l'écrivain aux Français qui la partagent donc, par moments, et en totale correspondance avec les pratiques répandues à l'époque de Tourguéniev, avec leurs homologues allemands. L'exemple le plus remarquable d'un personnage allemand parmi les précepteurs étrangers que l'on trouve de temps à autre chez Tourguéniev, est sans aucun doute la figure de Shaaf de *Un mois à la campagne* : « Шааф, немец-гувернер, 45 лет »[522], ainsi que le stipule la feuille de distribution des rôles concernant ce personnage. On sait que, lors de l'écriture de ses œuvres et surtout dans l'élaboration des figures de ses personnages, Tourguéniev s'inspirait systématiquement des différentes personnes qu'il avait été amené à fréquenter à certains moments de sa vie. La figure de Shaaf ne fait pas exception à cette règle. En effet, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le préciser dans un des chapitres précédents, une note laissée par l'écrivain concernant un cycle de récits qu'il projetait d'écrire vers la fin de sa vie, mentionne, parmi les différents précepteurs dont la présence dans la maison familiale avait marqué son enfance, un certain Schaaf : « Ш а ф - восторженный мистик и пьяница »[523]. En travaillant sur *Un mois à la campagne*, Tourguéniev emprunta à son ancien gouverneur son nom mais décida visiblement de doter son personnage d'une personnalité tout autre que celle que la note en question sous-entend : Adam Shaaf, le précepteur de la famille Islaïev, loin d'apparaître sous les traits d'un personnage obscur et mystique, et encore moins alcoolique, est représenté par Tourguéniev comme un Allemand tout à fait typique : flegmatique, pédant, rigoureux en toute circonstance, grincheux, parlant mal le russe, en d'autres termes, un digne représentant de sa race, quoique pas totalement étranger à certains amusements peu orthodoxes compte tenu de son rang au sein de la famille Islaïev. Ainsi, la pièce s'ouvre sur une partie de cartes où l'Allemand mène clairement le jeu et remporte tous les gains au grand dam de ses camarades de partie, alors que quelque temps plus tard, on surprend Shaaf à faire la cour avec insistance à la servante Katia. Le rôle de ce personnage dans le déroulement de l'action de la pièce est tout à fait accessoire également, mais sa figure reste vivante et réaliste et apporte du relief dans le caractère des personnages russes de la pièce qui, à côté du rigoureux et sévère Shaaf, paraissent parfois plus superficiels, plus légers, plus russes, si l'on peut dire.

Et enfin, une autre figure marquante dans la constellation des étrangers des pièces tourguénieviennes est sans aucun doute celle de Radion von Fonk de *Le Célibataire*. En écrivant

[522] *Schaaf, tuteur allemand, 45 ans.*
[523] Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 61 : *« Shaaf - mystique exalté et alcoolique ».*

sa pièce, Tourguéniev commenta un peu plus que d'habitude ses personnages dans la liste des *dramatis personae*. Le descriptif de von Fonk semble être des plus précis :

> Родион Карлович фон Фонк, титулярный советник, 29 лет. Холодное, сухое существо. Ограничен, наклонен к педантизму. Соблюдает всевозможные приличия. Человек, как говорится, с характером. Он, как многие обруселые немцы, слишком чисто и правильно выговаривает каждое слово.[524]

Bien des conclusions peuvent être faites à partir de ces quelques lignes que Tourguéniev tint à développer au sujet de ce personnage secondaire mais très particulier. Von Fonk est un homme encore jeune mais qui a déjà eu le temps de réussir sa carrière. Il apparaît comme un homme froid, sec et pédant ; il s'agit sans doute des traits de caractère qui permirent sa réussite professionnelle si précoce. C'est également un homme attaché aux conventions et qui ne manque pas de caractère. Un tel profil prévu par Tourguéniev pour ce personnage s'inscrit assez bien dans l'image d'un Allemand typique que l'écrivain semblait s'être faite à l'époque, à cette différence près qu'il ne s'agit pas, dans le cas de von Fonk, d'un simple Allemand mais bien d'un Allemand russifié. Cette précision apporte un certain nombre de nuances importantes quant au caractère de ce personnage bien spécifique. Un Allemand, aussi typique soit-il, acquiert donc, dans l'optique de Tourguéniev, d'autres traits de caractère particuliers une fois intégré à la vie en Russie. La première de toutes les conséquences est sa parfaite maîtrise de la langue russe, peut-être même trop parfaite, à en juger au commentaire de l'écrivain à ce sujet : « Он, как многие обруселые немцы, слишком чисто и правильно выговаривает каждое слово »[525] - on dirait que la nature allemande est difficile à cacher dans le cas de von Fonk, tant sa rigueur accentue à l'extrême certaines particularités de son comportement et de sa manière d'être. Les autres travers de von Fonk, mi-Allemand mi-Russe, se révèlent au fur et à mesure du développement de l'action et dans l'antagonisme qui l'oppose aux autres personnages de *Le Célibataire*.

L'intrigue de la pièce est construite autour des fiançailles de Piotr Vilitski, un jeune homme de vingt-trois ans, secrétaire dans un ministère, avec Maria Belova, orpheline de dix-neuf ans et pupille de Mikhaïl Mochkine, un chef de bureau de cinquante ans. À quinze jours des noces, Mochkine organise, dans son modeste appartement de petit fonctionnaire, un déjeuner auquel sont conviés, à part les futurs jeunes mariés, quelques personnes de leur

[524] *Rodion Karlovitch Von Fonk, 29 ans, conseiller titulaire, froid et sec. Limité et légèrement pédant. Observe toutes sortes de convenances. Un homme de caractère, comme on dit. Comme de nombreux allemands russifiés, articule bien chaque mot avec une correction extrême.*
[525] *Comme de nombreux allemands russifiés, articule bien chaque mot avec une correction extrême.*

entourage ainsi que Radion von Fonk, le conseiller titulaire qui, pour quelque raison obscure, avait décidé de prendre sous sa protection le jeune Vilitski. Le repas organisé par Mochkine tourne rapidement au désastre tant les personnes présentes sont différentes dans leur façon d'envisager les choses et notamment les contacts avec leurs semblables. Von Fonk, pédant et sec – ainsi que l'auteur l'avait annoncé au départ – hautain, avec des idées bien arrêtées sur ce qui est le bien et le mal, sur ce qui est la bonne façon de vivre sa vie, sur ce qui est acceptable en terme de fréquentation pour des personnes convenables, jette un regard poli mais méprisant sur l'entourage de Vilitski : « Мальчик в каком-то мерзком казакине; всё нечисто... »[526], marmonne-t-il quand il se retrouve seul dans la pièce. Très rapidement, il prend en grippe Mochkine dont la sincérité et la générosité lui semblent peu convenables pour le fonctionnaire qu'il est ; il prend la simplicité de Mochkine pour de la familiarité, sa largesse et sa générosité pour de l'inconvenance. Vilitski, jeune et influençable, comprend rapidement que son protecteur ne voit pas sa future union ni son entourage d'un bon œil et il décide de mettre fin à son engagement. Cependant, son honnêteté ne lui permet pas de couper franchement les ponts avec ceux qui ont été, durant longtemps, ses amis et sa famille. Après s'être lâchement caché chez lui durant plusieurs jours, il finit, à la suite de maints rebondissements, par comprendre son erreur et fuit, laissant la désespérée mais fière Maria dans les bras de Mochkine qui, pour sauver l'honneur de sa protégée, décide de l'épouser lui-même.

Au sein de cette intrigue, deux camps se forment autour de la personne de Vilitski : d'un côté, il y a Mochkine et Maria, personnes remplies de bonne foi et de sincérité, et de l'autre, il y a von Fonk, fonctionnaire pédant, hautain, modèle de réussite aux yeux de son jeune protégé. Les deux côtés incarnent, lorsqu'on les envisage du point de vue de leur antagonisme culturel, deux mentalités diamétralement opposées : d'un côté, le caractère russe authentique – bon et sans fioritures, doté d'une intelligence simple et innée, qui n'a pas besoin d'artifices et de phrases. À cette simplicité naturelle s'oppose l'artificiel de l'étranger dont les traits saillants trouvent leur incarnation dans la figure de von Fonk qui, tout Russe qu'il prétend être, ne semble présenter aucun trait typiquement russe, en tout cas du point de vue du caractère russe dans son état le plus pur et non contaminé par quelque influence étrangère. Dans un contexte d'interrogations constantes quant à la nature même de la russité, propres à l'époque de Tourguéniev, et qui trouvèrent leur expression la plus remarquable dans le différend qui opposa les occidentalistes et les slavophiles dès la fin des années 1830, cet antagonisme que Tourguéniev représenta dans son œuvre dans l'opposition de deux types de caractères différents

[526] *Le garçon est vêtu d'une espèce de vareuse infâme ; tout est sale…*

en tout point (Mochkine *vs* von Fonk) est exemplatif de la façon dont ce duel des cultures pouvait se manifester du temps de Tourguéniev. L'écrivain est parfaitement en phase avec son époque et y inscrit probablement aussi ses propres opinions.

La farandole des étrangers dans les pièces de Tourguéniev : quelques personnages hauts en couleur

Après avoir fait le tour des figures étrangères qui apparaissent dans les drames de Tourguéniev, plusieurs constatations s'imposent. La première d'entre elles est que les personnages d'origine étrangère sont loin de se présenter comme des protagonistes (à l'exception notable de von Fonk dans *Le Célibataire*) et occupent le plus souvent une place de second, voire de troisième plan. Ceci ne signifie pas qu'ils ne soient pas importants pour la pièce, bien au contraire, et c'est d'ailleurs là notre seconde constatation. Comme nous l'avons vu, la figure de l'étranger dans les pièces de Tourguéniev contribue très souvent à mettre en relief certains côtés des acolytes russes. Bien sûr, la présence des étrangers dans les pièces tourguénieviennes est parfois dictée par la logique des lieux dans lesquels se déroule l'action (*L'Imprudence, Un soir à Sorrente*) ou celle des pratiques de l'époque (qui justifient notamment la présence des gouverneurs étrangers chez les Islaïev dans *Un mois à la campagne* ou dans la maison de Libanova dans *Le fil rompt où il est mince*) mais la plupart du temps, lorsque l'auteur décide de faire entrer en scène un ou plusieurs personnages d'origine étrangère, c'est pour mieux mettre en relief certains traits de caractère de ses personnages russes : ainsi, à côté de l'Allemand prétendument russifié von Fonk, la simplicité et l'authenticité de Mochkine ne ressort qu'avec plus de force ; Avokov qui s'oppose consciemment aux étrangers anonymes qu'il croise sur son chemin se sent fondamentalement différent d'eux, etc. La troisième considération qui s'impose à l'examen des figures étrangères dans les pièces de Tourguéniev est que, pour créer ses personnages non-russes, l'écrivain recourt souvent à une représentation fortement stéréotypée de chaque nationalité précise : ses Français sont souvent artistes (*Le Célibataire, Un soir à Sorrente*) ou encore précepteurs (*Un mois à la campagne*), ne parlent jamais le russe, se montrent souvent impatients et empruntés alors que les Allemands de Tourguéniev exercent les métiers plus rationnels – ils sont souvent précepteurs, artisans ou fonctionnaires – et sont dotés d'un caractère plutôt pédant (Shaaf, von Fonk). Enfin, la quatrième et dernière remarque qui s'impose ici au sujet des particularités de la représentation des étrangers chez Tourguéniev concerne la connotation que toutes les figures étrangères comportent dans les pièces de l'écrivain : représentés rarement de façon neutre, les personnages

étrangers de Tourguéniev apparaissent fréquemment sous un jour peu sympathique : tantôt ils manquent de naturel, comme Mlle Bienaimée dans *Le fil rompt où il est mince*, tantôt leur caractère pédant et lourd tranche avec la légèreté propre aux autres personnages de la pièce (Shaaf de *Un mois à la campagne*) ou encore pire – ils incarnent le calcul et l'indifférence (von Fonk), en opposition avec la sincérité et la générosité des personnages russes de la pièce.

On peut donc observer qu'en choisissant d'introduire des figures d'origine étrangère dans ses pièces, Tourguéniev ne fit que mettre en avant la russité du reste de ses personnages, tantôt dans ses manifestations positives (Mochkine), tantôt sous des aspects négatifs (Jazikov de *Le Célibataire*), ce qui constituait en fin de compte le but ultime de sa démarche : représenter des scènes de la vie russe de la manière la plus typée possible. C'est en partie grâce à ce même procédé que la plupart des personnages russes de Tourguéniev se présentent devant le lecteur dans leur apparat le plus « russe » : ils se comportent et parlent en Russes typiques, soit du point de vue de leur sujet de conversation – ce n'est pas pour rien que les personnages de Tourguéniev sont souvent enclins à la contemplation et aux digressions d'ordre philosophique – soit par leur façon de s'exprimer, très « couleur locale ». Ainsi, les dialogues des personnages de *Conversation sur la grand-route* portent le sceau de la couleur du patois local, à tel point que l'auteur se vit obligé, lors de la publication de cette pièce, d'adjoindre à son œuvre un petit glossaire du patois de la région d'Orel.

4. AUTRE ET AUTRUI : UN FACE À FACE TOUT EN RELIEF : La figure de l'Autre dans les récits de Tourguéniev, 1843-1850

Durant sa carrière littéraire, Ivan Tourguéniev écrivit une soixantaine de récits et de nouvelles qui, avec les sept romans qu'il fit paraître entre 1855 et 1877, firent et continuent à faire sa réputation d'écrivain. Il est difficile de croire que, lorsque Tourguéniev décida de se lancer sérieusement dans l'écriture, il ne songeait pas du tout à s'illustrer dans ce genre littéraire car c'est à la poésie qu'il envisagea d'abord de consacrer sa muse, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Ce fut un choix logique et dans l'air du temps car, lorsque le jeune Tourguéniev commença à exercer sa plume au milieu des années 1830, la société russe tout entière se piquait de la poésie, lisait Marlinski, Joukovski, Koltsov et Pouchkine, et suivait avec attention les nouveautés littéraires – principalement poétiques – russes et européennes. Bien sûr, cette même période – les années 1830 russes – est également marquée par l'avènement progressif de la prose et voit paraître les récits tels que les *Veillées à la ferme près de Dikanka* (1831-1832) et

le recueil *Mirgorod* (1835) de Gogol dont le style très en rupture avec les traditions littéraires romantiques du début du siècle fut une grande source d'inspiration pour beaucoup de ses successeurs et marqua le début de la littérature réaliste en Russie. Mais tous ces changements n'étaient encore qu'en train de se profiler lorsque Ivan Tourguéniev suivit la mode ambiante et composa ses premiers vers. Dans *La Littérature russe*, Marcelle Ehrhard fait remarquer au sujet de la pratique de la poésie dans la société russe du début du XIX[e] siècle que « […] en Russie, tout « honnête homme » est poète. Dans les Universités, les lycées, les écoles militaires, les élèves semblent avant tout occupés à écrire des vers […] »[527]. La première démarche d'écriture de Tourguéniev s'inscrivait dans cette tradition de la pratique régulière de la poésie. Cela explique également le fait que, durant toutes les années 1830 et jusque dans la première moitié des 1840, Tourguéniev écrivait principalement des poèmes – et se considérait forcément comme poète – si bien que, lorsqu'il rencontra Pauline Viardot à la fin de 1843, on le présenta à la chanteuse comme un « [...] молодой помещик, славный охотник, очень интересный собеседник и плохой поэт »[528]. Un « piètre poète » - les termes étaient peut-être un peu abusifs, le qualificatif « jeune » aurait été sans doute plus approprié dans son cas. Toujours est-il que, arrivé en 1843, Ivan Tourguéniev était visiblement considéré, tout comme il se considérait lui-même, comme un poète.

« André Kolossov » : première « crêpe ratée » ou première hirondelle ?

Ce n'est qu'en 1844 que vit le jour le premier manuscrit en prose de Tourguéniev : « André Kolossov » fut publié dans le onzième numéro des *Annales de la Patrie* de cette année.

Ce premier récit tourguénievien est fortement empreint des idées de Bélinski et de l'école « naturelle » auxquelles Tourguéniev adhérait à l'époque : à travers l'histoire d'un triangle amoureux somme toute classique entre Kolossov, Nikolaï et Varia, l'écrivain lance un regard critique sur l'idéalisme propre à sa génération. C'est sous cet angle que les experts de l'œuvre tourguénievienne envisagent la place de « André Kolossov » dans l'ensemble des écrits de l'écrivain : « Повестью «Андрей Колосов» Тургенев не только сводил счеты с собственным юношеским романтизмом и восторженной мечтательностью; он включался и в общую борьбу с обветшалыми, но еще живучими романтическими традициями »[529],

[527] Marcelle Ehrhard, *La littérature russe*, Presses universitaires de France, Paris, 1979, p. 25.
[528] Cité d'après И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо, op. cit.*, с. 27 : [...] *jeune propriétaire foncier, brave chasseur, interlocuteur très intéressant et piètre poète.*
[529] А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии: И.С. Тургенев. Андрей Колосов »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 556 : *Avec la nouvelle « Andrei*

soutiennent à ce sujet, par exemple, Alexeï Doubovikov et Elena Dounaïeva, les commentateurs des récits de jeunesse de Tourguéniev en 1980. Dans « André Kolossov », la grandiloquence du personnage principal, Nikolaï, s'oppose, de façon désavantageuse pour lui, au réalisme cynique de Kolossov. Vissarion Bélinski approuva les débuts prosaïques du jeune poète, malgré les imperfections qu'il y avait relevées, et il en fit état à deux reprises : d'abord en 1844, l'année de publication de « André Kolossov », ensuite quelques années plus tard, en 1847, dans sa revue littéraire de l'année écoulée où il loua le fond du récit („Андрей Колосов" г. Т. Л. — рассказ чрезвычайно замечательный по прекрасной мысли: автор обнаружил в нем много ума и таланта »[530], écrivit-il à ce sujet notamment) tout en regrettant l'imperfection dans l'exécution de l'œuvre par son auteur : « […] в целом это произведение до того странно, не досказано, неуклюже, что очень немногие заметили, что в нем было хорошего »[531]. C'est ainsi que démarra la carrière de conteur de Tourguéniev, sans que celui-ci ne soupçonne qu'il persévérerait dans cette voie, tant l'écrivain accordait peu de crédit à ce premier récit. Lorsque, plusieurs années plus tard, en 1874, Iakov Polonski eut l'idée de mentionner « André Kolossov » dans une des œuvres qu'il était en train de rédiger *Une ville bon marché* (*Дешёвый город*), Tourguéniev, à qui Polonski avait demandé son autorisation, mit en garde son ami :

> Мне очень лестно, что ты хочешь упомянуть об одном из моих первых произведений; но вот что я должен тебе заметить. „Андрей Колосов" явился в „Отечественных записках" в 1844-м году — и прошел, разумеется, совершенно бесследно. Молодой человек, который в то время обратил бы внимание на эту повесть, был бы в своем роде феномен. Таких вещей молодые люди не читают: они не могут (да и, говоря по справедливости, не заслуживают этого) обратить на себя их внимания. — А впрочем — как знаешь.[532]

« André Kolossov », ce récit de jeunesse un peu maladroit, pourrait en effet être considéré, selon un vieux proverbe russe, comme une première crêpe un peu ratée – « Первый блин комом ». Il n'en reste pas moins qu'il annonce la venue d'une grande série de récits et de

Kolossov », Tourgueniev réglait ses comptes non seulement avec son propre romantisme de jeunesse et ses rêveries fébriles ; il s'engageait aussi dans la lutte générale contre les traditions romantiques surannées mais encore tenaces.

[530] *Ibid.*, c. 555 : *« Andrei Kolossov »* […] *est un récit absolument remarquable du point de vue de son idée principale : l'auteur y fait preuve de beaucoup d'esprit et de talent.*

[531] *Ibid.* : […] *vue dans son ensemble, cette œuvre est tellement étrange, inachevée et maladroite que très peu de personnes ont remarqué ce qu'elle avait de bon.*

[532] Lettre à I. Polonski, 14 (26) octobre 1874, Paris : *Je suis flatté que tu veuilles mentionner une de mes premières œuvres ; mais voilà ce que je dois te signaler. « Andrei Kolossov » fut publié avec les « Annales de la patrie » et y passa, évidemment, totalement inaperçu. Il aurait fallu être une espèce de jeune individu tout à fait original pour prêter de l'attention à cette nouvelle à l'époque. Les jeunes ne lisent pas ce genre de choses : elles ne peuvent pas (et, en toute bonne justice, n'en valent pas la peine) attirer leur attention. Pour le reste, fais à ta meilleure convenance.*

nouvelles : Ivan Tourguéniev en écrivit plus de soixante en près de quarante ans de carrière (entre 1844 et 1883) dont une bonne vingtaine – près d'un tiers – dans les années 1840. Ci-dessous, nous avons tenté de reconstituer, sur la base des informations aujourd'hui disponibles concernant la chronologie de la création des différentes œuvres prosaïques de Tourguéniev se rapportant à la période 1843-1850, l'ordre, fût-il approximatif, dans lequel Tourguéniev écrivit ces récits durant ce laps de temps. En établissant cette chronologie, nous nous sommes attachée à tenir compte de la date de la création de ces récits et non pas de celle de leur publication :

Titre	**Date(s) de l'écriture**
« André Kolossov »	avant le 30 octobre 1844
« Les trois portraits »	fin 1845
« Un bretteur »	été-automne 1846
« Le Putois et Kalinytch »	fin 1846
« Le Juif »	fin 1846
« Piotr Petrovitch Karataïev »	fin 1846
« Pétouchkov »	décembre 1846
« Iermolaï et la meunière »	début 1847
« Mon voisin Radilov »	février-mars 1847
« L'Odnodvorets Ovsianikov »	mars-avril 1847
« Lgov »	mars-avril 1847
« Le Régisseur »	printemps-été 1847
« Le loup-garou »	août-septembre 1847
« Le Bureau »	juin-septembre 1847
« Deux gentilshommes campagnards »	été-automne 1847
« L'Eau de framboise »	septembre-octobre 1847
« Le médecin de campagne »	novembre 1847
« Tatiana Borissovna et son neveu »	fin 1847
« La Mort »	novembre-décembre 1847
« Lébédiane »	fin 1847-début 1848

« Tchertopkhanov et Nédopiouskine »	printemps 1848
« Le Hamlet du district de Chtchigry »	printemps-été 1848
« La Forêt et la steppe »	novembre-décembre 1848
« Le Journal d'un homme de trop »	janvier 1850
« Les Chanteurs »	août-septembre 1850
« Le Rendez-vous »	octobre 1850

À ces écrits qui virent le jour durant la période qui nous intéresse dans ce chapitre, nous ajoutons également cinq autres récits faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* qui, soit furent écrits juste après cette période et s'y rattachent logiquement (c'est le cas de « Le Pré Béjine » (écrit au début de 1851) et de « Cassien de la belle Métcha » (début 1851)), soit rédigés ultérieurement mais imaginés par l'écrivain à la fin des années 1840[533], comme « Relique vivante » (décembre 1873 – janvier 1874) et « On vient ! » (printemps 1874). Enfin, nous rangeons dans cette même période le récit « La Fin de Tchertopkhanov » qui fut entièrement pensé et rédigé beaucoup plus tard, entre mai et septembre 1871 mais, dans la mesure où il s'agit de la suite directe d'un des récits du cycle (« Tchertopkhanov et Nédopiouskine ») écrit dans les années 1840, il nous a semblé logique de l'examiner ici également.

Ainsi, on peut dire que, durant la période 1843 – 1850, Ivan Tourguéniev projeta plus de trente récits différents dont la majorité fut publiée. À l'examen de cette chronologie, on constate également que, après s'être essayé à l'écriture de récits en prose entre 1844 et 1846 (avec « André Kolossov », « Les trois portraits », etc.), il se concentra, dès 1847 et durant les trois années qui suivirent, sur l'écriture des *Mémoires d'un chasseur*, avant de revenir en janvier 1850 à la rédaction de nouvelles extérieures à ce cycle avec « Le Journal d'un homme de trop ». Les *Mémoires d'un chasseur* se présentent ainsi comme l'œuvre centrale de cette période dont les autres récits rédigés entre 1843 et 1850 forment des écrits périphériques.

Avant de pouvsuivre notre réflexion sur la vision de l'altérité culturelle telle qu'elle apparaît dans les nouvelles de Tourguéniev, il s'agit d'élucider les liens qui unissent ces différentes œuvres et de comprendre le fonctionnement de ce vaste ensemble de nouvelles qui peut donner l'impression d'une certaine incohérence – *Les Mémoires d'un chasseur* d'un côté,

[533] С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, Л.М.Долотова, «Комментарии: И.С. Тургенев. Живые мощи»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 512.

les autres nouvelles et récits de jeunesse de Tourguéniev de l'autre – pour finalement se rendre compte de son unicité initiale. Les quelques pages qui suivent seront consacrées à cette tâche.

Cinq premières nouvelles de Tourguéniev : diversité d'inspirations et unité des objectifs

Ainsi que la chronologie que nous avons établie ci-dessus permet de le voir, avant de se consacrer presque entièrement à l'élaboration et à la rédaction du recueil *Mémoires d'un chasseur*, à partir de janvier 1847, Ivan Tourguéniev eut le temps d'écrire cinq récits: « André Kolossov », « Les trois portraits », « Un bretteur », « Le Juif » et « Pétouchkov ». Ces cinq écrits, d'inspirations différentes, démontrent la façon dont évoluait l'approche de l'écrivain quant à la direction à donner à ses œuvres en tenant compte des préceptes prônés par l'école «naturelle ».

La première nouvelle de Tourguéniev, « André Kolossov », comme nous l'avons vu plus haut, témoigne de la conversion de l'écrivain aux idées de Bélinski : le refus de l'idéalisme romantique et la mise en avant de la suprématie de l'approche réaliste de la vie qu'elle véhicule.

« Les trois portraits », où Tourguéniev s'inspira de la chronique familiale, fut publié en 1846, quand l'école «naturelle» était en plein essor, sur les pages du *Recueil pétersbourgeois*[534], l'organe d'expression privilégié des écrivains de cette école. Le fait même de la parution de cette nouvelle dans le recueil en question témoignait à la fois de l'adhésion de l'écrivain aux idées prônées par l'école « naturelle » et de la conformité de cet écrit aux canons de celle-ci.

« Un bretteur », publié en janvier 1847 dans *Les Annales de la Patrie*, est une autre œuvre écrite dans l'esprit anti-romantique, tout comme « André Kolossov » quelques années plus tôt : dans cette nouvelle, l'auteur choisit d'opposer à nouveau deux types d'homme dont le premier, le bretteur, est présenté comme une espèce de brute mal élevée et qui a tout pour susciter l'antipathie du lecteur tandis que le second, Kister, pur idéaliste, s'en attire les faveurs naturelles. À première vue, la répartition des forces semble inversée dans « Un bretteur » par rapport à « André Kolossov », vu la personnalité avenante de Kister : il n'en est rien cependant puisque dans « Un bretteur », l'idéaliste Kister finit par payer son mépris de la réalité et par mourir, abattu par son rival.

Quant au récit « Le Juif », les critiques saluèrent sa simplicité de sujet et d'exposition dès sa publication ; Bélinski ne manqua pas de mentionner cet écrit dans sa revue des œuvres

[534] Françoise Flamant, « Notice sur "Les Trois portraits" dans Ivan Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. 1091.

parues en 1847 (« Regard sur la littérature russe de 1847 »), dans laquelle il ne mentionnait que les écrits représentant un certain intérêt littéraire. Ce récit de Tourguéniev s'inscrit lui aussi dans la tradition réaliste dite gogolienne, notamment par l'attachement de l'auteur à y reproduire le jargon caractéristique de ses différents personnages – le Juif polonais, le général allemand, etc. L'école « naturelle » laissa également une autre empreinte significative, sur le plan des convictions exprimées dans la nouvelle. Comme le signale Françoise Flamant, dans ses notes au récit : « La nouvelle *Le Juif* illustre bien la tendance humanitaire de l'école « naturelle ». Tourguéniev y condamne les exécutions sommaires, peut-être même la peine capitale […], l'entêtement stupide de certains militaires »[535].

Enfin, la nouvelle « Pétouchkov », conçue à la fin de 1846 et terminée par Tourguéniev au tout début de 1847, fut rédigée dans un style résolument gogolien : empreint du réalisme satirique, à l'instar des récits de Gogol des années 1830 et du début des années 1840, « Pétouchkov » devait illustrer la puissance et l'actualité de la manière de Gogol[536], au moment même où l'initiateur du mouvement réaliste dans la littérature russe était en train de traverser une crise existentielle et de se détourner de ses propres principes de création qui avait pourtant inspiré toute une nouvelle génération d'hommes de lettres, Bélinski en tête.

Les cinq nouvelles en question, si elles parurent à des moments différents (la plus ancienne, « Andreï Kolossov », en automne 1844, et la dernière, « Pétouchkov », en septembre 1848), furent écrites dans un laps de temps plus « serré » (« Kolossov » en 1844 ; « Les trois portraits », à la fin 1845 ; « Un bretteur » en automne 1846 ; « Le Juif », à la fin 1846 et « Pétouchkov », au plus tard en janvier 1847[537]), dans le même mouvement de construction de sa méthode de création. Dans cette liste d'œuvres fondatrices du style prosaïque d'Ivan Tourguéniev à la fin des années 1840, un écrit manque à l'appel – et pas des moindres : « Le Putois et Kalinytch ». Celui-ci fut rédigé vers la fin de 1846, après « Un bretteur » et avant « Le Juif ». Il s'agit d'un détail chronologique qui révèle toute la spécificité de la place de ce récit dans l'œuvre tourguénievienne, une place dont on ne peut minimiser l'importance.

« Le Putois et Kalinytch », une place spéciale parmi les nouvelles de jeunesse

On sait que cette première des nouvelles du cycle *Mémoires d'un chasseur* participa pour beaucoup à la reconnaissance du talent littéraire de Tourguéniev aux yeux de ses

[535] *Ibid.*, p. 1103.
[536] *Ibid.*, p. 1106.
[537] А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 554-585.

contemporains. En effet, on pourrait écrire des pages sur la grande qualité des différentes œuvres de jeunesse de l'écrivain et la bonne réputation que ces œuvres lui apportèrent, mais force est de constater que ce n'est qu'avec la parution de « Le Putois et Kalinytch » que Tourguéniev fut enfin reconnu par ses pairs et par le public comme un écrivain de talent. Lorsqu'on sait que « Le Putois et Kalinytch » fut créé par Tourguéniev dans un contexte de recherche de sa propre identité littéraire et sur fond des grands changements que l'avènement de l'école « naturelle » apportait dans la jeune littérature russe dans les années 1840, on comprend mieux la nature et la facture du récit ; l'auteur l'avait voulu expérimental et en conformité avec les enseignements de Bélinski : l'inspiration venant de la vraie vie (on sait que les figures du Putois et de Kalinytch sont inspirées des personnes réelles), une exposition du récit simple et réaliste, la mise en avant des représentants d'une couche sociale défavorisée (les figures des deux paysans), une morale sous-jacente du récit appelée à former, dans l'esprit des lecteurs, une meilleure compréhension de la réalité et une portée sociale claire.

« Le Putois et Kalinytch » fut publié dans les pages du tout premier *Contemporain*, repris dès le début de 1847 par Nekrassov et Panaïev. Le succès fut immédiat comme on le sait : dès la publication du récit en janvier 1847, Tourguéniev, en voyage en Europe au moment de la parution de « Le Putois et Kalinytch », reçut de nombreux témoignages du triomphe de son écrit : en février 1847, le rédacteur Panaïev lui rapportait que ses récits (le deuxième du cycle, « Piotr Petrovitch Karataïev », publié dans le deuxième numéro de *Contemporain*) remportaient un franc succès auprès du public et des critiques littéraires : « Ваши оба рассказа очень нравятся, да и не могут не нравиться, потому что они истинно хороши »[538]. Et Bélinski de confirmer dans sa lettre à Tourguéniev, à peu près au même moment : « Судя по „Хорю“, Вы далеко пойдете. Это Ваш настоящий род […]. „Хорь“ Вас высоко поднял — говорю это не как мое мнение, а как общий приговор»[539]. « Вы и сами не знаете, что такое „Хорь и Калиныч“ », lance-t-il dans la même lettre à l'auteur[540], stupéfait d'un tel succès.

Le peu de foi de Tourguéniev dans sa nouvelle s'explique par la place chronologique de « Le Putois et Kalinytch » dans l'ensemble des récits rédigés par l'écrivain à la même période: écrite à des fins purement expérimentales et dans la foulée d'autres œuvres, très hétérogènes quant à leur facture, cette nouvelle ne se distinguait, aux yeux de son auteur, ni par son style ni

[538] Cité d'après С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, Л.Н.Смирнова, « Комментарии »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 449 : *Vos deux récits plaisent beaucoup, ce qui du reste est bien normal car ils sont vraiment bons.*
[539] *Ibid.* : *À en juger par « Le Putois », vous irez loin. C'est votre genre véritable* […]. *« Le putois » vous a emmené très haut, et ce n'est pas mon opinion que je vous livre, mais un verdict général.*
[540] *Vous-même ne savez pas ce que représente « Le Putois et Kalinitch ».*

par son contenu. Tourguéniev conçut « Le Putois et Kalinytch » comme une sorte d'essai, un écrit sans grande importance qu'il ne fit publier que pour rendre service aux nouveaux rédacteurs en chef du *Contemporain* qui manquaient de matière pour leur premier numéro. Tourguéniev laissa son récit entre leurs mains avant de partir pour l'Europe ; celui-ci fut donc publié en janvier 1847, dans le chapitre « Mélanges » de *Contemporain*. C'est ainsi que les *Mémoires d'un chasseur* furent lancés, avec beaucoup de succès et contre toute attente de la part de leur jeune auteur. L'écrivain lui-même avoua, plus tard, que la publication de « Le Putois et Kalinytch » avait changé sa vie puisque, au moment où ce récit parut, il s'était apparemment décidé à abandonner l'écriture, convaincu de la médiocrité, selon lui flagrante, de ses précédents écrits:

> В течение двух последовавших лет он продолжал писать стихи и даже поэмы, не встречавшие и не заслуживавшие одобрения, и уезжая в конце 1846 года за границу, решился было совсем прекратить или изменить свою деятельность; но успех коротенького отрывка в прозе, озаглавленного «Хорь и Калиныч» и оставленного им в редакции только что возобновленного журнала «Современник», возвратил его к литературным занятиям. С тех пор они не прекращались […][541],

écrivit-il notamment en septembre 1875, dans une note autobiographique rédigée à la demande de Stasioulevitch, son éditeur de l'époque. La réussite de « Le Putois et Kalinytch » et les encouragements de Bélinski poussèrent Tourguéniev à poursuivre son œuvre. La critique littéraire considère à juste titre ce moment précis comme le début de la célébrité d'Ivan Tourguéniev.

L'après *Mémoires d'un chasseur* : « Le Journal d'un homme de trop »

Face au succès de « Le Putois et Kalinytch », Tourguéniev décida de poursuivre son œuvre et de créer toute une série de récits du même genre. Du début 1847 jusqu'en 1850, il se consacra presque entièrement à ce projet : seize autres récits virent le jour durant cette période (cf. le tableau ci-dessus) avant que, à la fin de 1849, il ne décide de changer son fusil d'épaule et d'écrire une nouvelle qui n'ait rien à voir avec les visées et les objectifs des *Mémoires*. « Le

[541] И.С. Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 203 : *Au cours des deux années qui suivirent, il continua à écrire des vers et même des poèmes qui furent mal accueillis et ne méritaient d'ailleurs guère mieux. Quand il partait à l'étranger à la fin de l'année 1846, il était décidé à modifier ou cesser complètement son activité ; mais le succès de ce petit essai en prose intitulé « Le putois et Kalinitch » qu'il avait laissé à la rédaction de la nouvelle mouture du magazine « Sovremmenik » le ramena à ses occupations littéraires. Celles-ci ne devaient plus cesser depuis lors* […].

Journal d'un homme de trop », projeté vraisemblablement dès la fin de l'année 1848[542], fut rédigé à la fin de 1849 et totalement achevé début janvier 1850, quelques mois avant le retour de Tourguéniev en Russie.

Cette nouvelle, écrite sous la forme d'un journal, composé par un homme, encore jeune sur son lit de mort, se remémore sa vie et son amour passés en s'interrogeant sur la place qui fut la sienne, suscita bien des polémiques dans les cercles littéraires de l'époque. Certains la trouvaient faible et « petite », comme Droujinine, dans un de ses articles critiques de l'époque « Lettres d'un souscripteur d'une autre ville à la rédaction du « Contemporain » à propos de la presse périodique russe », ou encore insensée et vaine, comme Brandt, le critique de l'*Abeille du Nord*, la revue réactionnaire de Boulgarine. Il faut dire que Droujinine, jadis partisan de l'école « naturelle », était, au début des années 1850, en train de se détourner du mouvement qu'il avait pourtant suivi durant plusieurs années, alors que Brandt et la revue *Abeille du Nord* en avaient toujours été les adversaires acharnés. D'autres critiques et hommes de lettres, apprécièrent au contraire la nouvelle. Ce fut notamment le cas d'Ostrovski et de Pissemski[543].

Dans « Le Journal d'un homme de trop », Tourguéniev représente, sous les traits de Tchoulkatourine, un type psychologique particulier, celui d'un homme « de trop » : une personne désespérée, ne trouvant pas sa place au sein de la société ni même dans le cercle de ses proches, consciente de ses faiblesses mais ne trouvant pas l'énergie nécessaire pour changer la donne. Il s'agit d'une figure nouvelle pour la littérature russe, et on peut dire qu'à travers elle Tourguéniev pressentit, en quelque sorte, l'avènement de ce nouveau type de personnes, peu nombreuses encore en 1850, à l'époque de l'écriture de la nouvelle, mais dont le nombre allait croissant à un tel point que Dobrolioubov finirait même par s'identifier à Tchoulkatourine[544] dans son journal intime quelques années plus tard, en 1857.

Les *Mémoires d'un chasseur vs* les autres nouvelles de jeunesse de Tourguéniev

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le souligner plus haut, lorsqu'on examine l'ordre chronologique dans lequel Tourguéniev conçut et écrivit les nouvelles de la période qui nous intéresse ici, il apparaît clairement que les récits faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* se trouvent comme enchâssés dans d'autres nouvelles. Il est évident que, s'agissant des années 1843 – 1850, les *Mémoires* constituent sans aucun doute le noyau de l'œuvre de Tourguéniev,

[542] А.Н. Дубовиков, Е.Н. Дунаева, « Комментарии : Дневник лишнего человека »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 587.
[543] Françoise Flamant, *op. cit.*, p. 1163.
[544] Françoise Flamant, *op. cit.*, p. 1164.

tandis que ses autres nouvelles, périphériques du point de vue de leur poids numérique, se présentent comme un complément à cette création centrale. Un complément important car ces nouvelles représentent autant de pistes de développement futur du talent et de la méthode de travail de Tourguéniev ainsi qu'une clé complémentaire donnant accès à une meilleure compréhension de l'évolution de la pensée de l'écrivain.

Les deux séries de récits sont très différentes. Les *Mémoires d'un chasseur* est un ensemble de récits à forte tendance autobiographique. Plusieurs éléments assurent l'unité du cycle : premièrement, l'existence d'un fil conducteur, à savoir le récit par un chasseur, à la fois personnage et narrateur, de ses pérégrinations à travers sa région natale ; deuxièmement, une technique de narration commune : tous les récits sont menés à la première personne du singulier et selon un schéma typique (présentation du lieu où le chasseur se trouve au moment des faits racontés, récit d'une rencontre fortuite, description de la (ou des) personne(s) rencontrée(s), etc.). Les récits rédigés en dehors des *Mémoires d'un chasseur* s'en distinguent de plusieurs points de vue : se présentant d'avantage comme des fictions, racontés tantôt à la première personne (« Le Journal d'un homme de trop », « André Kolossov », « Les trois portraits ») tantôt à la troisième (« Un bretteur », « Le Juif », « Pétouchkov »), ils remplissent une fonction différente de celle des *Mémoires* qui, ainsi que nous le verrons un peu plus loin, se présentaient, dans l'esprit de leur auteur comme l'accomplissement d'un singulier programme à cette date, celui d'illustrer la face cachée du servage et de parler de la vie russe dans sa diversité sociale.

Les deux séries de récits, si différentes par leurs objectifs et leurs factures, forment néanmoins un tout qu'il est intéressant d'envisager comme tel. Dans ce qui suit, c'est en tenant compte de cette particularité que nous tenterons d'aborder la question de la représentation de l'altérité dans les œuvres de Tourguéniev des années 1840.

L'ensemble des nouvelles (1843-1850) : à la recherche de l'Autre

Les nouvelles rédigées par Tourguéniev entre 1843 et 1850 ont fait évidemment couler beaucoup d'encre en l'espace de cent soixante ans. Dans cette période particulièrement prolifique pour l'écrivain, la critique s'intéressa surtout aux *Mémoires d'un chasseur*, une œuvre qui fut lue, relue et analysée sous toutes les coutures : on s'intéressa à leur genèse[545], au

[545] В.А. Лукина, *Творческая история "Записок охотника" И.С. Тургенева*, Санкт-Петербург, 2006.
À défaut de pouvoir fournir, pour des raisons évidentes de volumes, la bibliographie plus complète concernant le point évoqué, nous nous bornons à mentionner dans cette note ainsi que dans les trois suivantes quelques ouvrages de référence qui nous ont paru pertinents.

rôle qu'ils jouèrent dans le développement de la prose russe du XIX[e] siècle[546] mais aussi aux processus sociopolitiques en développement à cette époque[547] ; on examina les particularités stylistiques et structurelles des *Mémoires*[548], leur réception par le public russe et étranger, du XIX[e] siècle jusqu'à aujourd'hui[549], etc. Les autres récits et nouvelles dits « de jeunesse » de l'écrivain, c'est-à-dire écrits par Tourguéniev au début de sa carrière littéraire eurent droit, eux aussi, à leur lot d'intérêt de la part des chercheurs en lettres : considérés comme un laboratoire expérimental qui avait vu se former la méthode créatrice de l'écrivain dans les années 1840, ces récits firent l'objet de nombreuses recherches, en particulier dans le cadre de la publication des œuvres complètes de l'écrivain, que ce soit en russe (А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева [550]) ou en français (Françoise Flamant[551]).

Dans la perspective de notre étude de l'évolution de la figure de l'Autre au fil des œuvres de Tourguéniev, nous nous focaliserons sur deux points plus inédits. Nous commencerons par examiner la figure de l'étranger et son rôle dans lesdites nouvelles avant de passer à un autre aspect de la question, celui de la représentation des Russes en tant que figures de l'Autre dans les *Mémoires d'un chasseur* et dans d'autres récits de Tourguéniev des années 1840. À notre connaissance, ces deux points n'ont encore jamais fait l'objet d'une étude systématique et leur éventuelle interconnexion n'a pas encore été envisagée.

L'« élément étranger » a toujours été présent dans les œuvres d'Ivan Tourguéniev, que ce soit sous forme des multiples inspirations des auteurs européens (Byron, Shakespeare, etc.) et de l'évocation fréquente des réalités européennes antiques et modernes dans ses premiers

---

[546] Л.С. Шаталова, *«Записки охотника» И.С. Тургенева в историко-литературном контексте 1820-1880 годов : (Изображение народной жизни)*, Москва,1989.

[547] Henri Granjard, « La question paysanne pendant les années « quarante », Les « Carnets d'un chasseur » dans Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 147-199.

[548] Москалева А.Г., *Семантико-стилистические функции согласованных атрибутивных слов в «Записках охотник» И.С.Тургенева*, Ярославль, 1968 et Кулакова А.А., *Мифопоэтика "Записок охотника" И. С. Тургенева: Пространство и имя*, Москва, 2003.

[549] Énumérer ici tous les ouvrages qui, d'une façon ou d'une autre, traitent des *Mémoires d'un chasseur* que ce soit concernant l'un des aspects cités ci-dessus ou bien un autre, se présente comme une tache difficile et insensé. Nous renvoyons tout lecteur désireux de se rendre compte de l'étendu et du nombre de recherches menés au sujet des *Mémoires d'un chasseur*, aux ouvrages suivants : pour les ouvrages publié en langue russe, la très complète *Библиография литературы об И.С.Тургеневе, 1918-1967*, ответственные редакторы Л.Н. Назарова и А.Д. Алексеев, Ленинград, Наука, АН СССР, Ин-т русской литературы (Пушкинский Дом), 1970 ainsi que les éditions ultérieures qui tiennent compte des publications datant d'après 1967 (http://nasledie.turgenev.ru/stat/bibbib/Menu/main.html, consulté le 2 mars 2014, à 11h41) ; pour ce qui est des ouvrages publiés en français, la source la plus riche en information sont les *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran* édités par l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran depuis 1977.

[550] А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 554-649.

[551] Ivan Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, *op.cit.*

exercices poétiques ou encore, plus tard, lorsque Tourguéniev effectua son premier long séjour en Europe et put enfin se faire une idée plus précise et plus réaliste de ce que l'étranger était, l'altérité put enfin faire sa véritable entrée dans l'imaginaire du jeune écrivain qui se mit à l'utiliser dans ses œuvres comme une sorte de procédé de mise en relief de la spécificité de quelque phénomène typique de la russité. À partir de ce moment, la figure de l'Autre devient récurrente dans les écrits de Tourguéniev, et notamment dans ses pièces, ainsi que nous venons de le constater : les Français, les Allemands, etc. peuplent abondamment ses drames, toujours relégués aux rôles de second voire de troisième plan, invariablement représentés de façon stéréotypée et quelque peu négative, toujours mettant en avant la russité d'autres personnages de la pièce.

Qu'en est-il des nouvelles que Tourguéniev rédigea entre 1843 et 1850, parallèlement aux pièces en question ? La représentation de l'Autre, prend-elle les mêmes contours dans les œuvres prosaïques de l'écrivain comparé à ses écrits dramatiques ? Porte-t-elle le même caractère stéréotypé et remplit-elle le même rôle de mise en relief de l'élément russe dans ses œuvres ? La réponse à toutes ces questions est « oui » car ces mêmes tendances et caractéristiques sont observées dans les nouvelles d'Ivan Tourguéniev de cette période, avec quelques particularités cependant que nous ne manquerons pas de mettre en avant au fil de notre analyse.

Commençons par dire que, en travaillant sur ses nouvelles, Tourguéniev jugea indispensable, tout comme il le faisait dans ses pièces (toutes écrites à la même période) d'introduire dans la trame des récits des personnages d'origine étrangère. Par ailleurs, cette présence « étrangère » se répartit de manière plus ou moins égale dans les nouvelles appartenant à des cycles différents : on en trouve autant parmi les personnages des *Mémoires d'un chasseur* que dans les autres nouvelles de la même période.

En revanche, en ce qui concerne les nationalités des étrangers des récits tourguénieviens, l'écrivain ne les distribue pas de façon aussi généreuse et égale que dans ses pièces. En effet, on y trouve, par exemple – toutes nouvelles confondues – seulement quelques Français contre une majorité écrasante d'Allemands. En ce qui concerne les autres nationalités dont nous avions pu constater la présence dans les pièces de Tourguéniev, elles sont à peine représentées dans les nouvelles. On voit ainsi apparaître, par exemple, un personnage grec, un certain Pandopipopoulo, superficiel et médisant, l'espace de quelques phrases, dans « Le Journal d'un homme de trop » – une présence anecdotique, une petite touche d'exotisme dans un univers purement russe.

Une poignée de Français

En ce qui concerne les Français, comme nous venons de le dire, ils figurent en très mince proportion dans les nouvelles de 1843-1850. Souvent, ils ne sont que brièvement mentionnés dans le récit. C'est le cas, par exemple, dans « Le Bureau » où le lecteur apprend l'existence d'une Madame Eugénie, la gouvernante, tout simplement parce que son nom figure dans le papier que le serf présent dans les bureaux du village d'Ananievo montre au narrateur pour lui faire démonstration de ses talents de copiste. Une autre brève mention d'une figure d'origine française est faite dans la nouvelle « Lgov » : lorsque le narrateur s'attarde, durant quelques minutes, dans le cimetière de Lgov, il découvre avec étonnement la tombe d'un Français, « Théophile Henri, vicomte de Blangy », émigré et ancien précepteur. Dans ce cas aussi, difficile de parler d'une « apparition » de ce Français dans la nouvelle : il fait plutôt l'objet d'une mention passagère sous forme d'un détail sans grande importance – vague témoignage d'une vie d'antan. Un autre Français, un dénommé Boursier, domestique de Vassili Loutchinov des *Trois portraits*, un homme « habile et dégourdi », est mentionné, disons plutôt esquissé en quelques phrases, dans ladite nouvelle. Un certain Monsieur Lejeune est présenté de façon un peu plus développée dans « L'Odnodvorets Ovsianikov » ; il s'agit d'un ancien soldat de l'armée napoléonienne qui, après à avoir miraculeusement échappé à une noyade prévue pour lui par des paysans à Smolensk, finit par se reconvertir en précepteur, lui aussi, et à s'installer définitivement en Russie. L'histoire de Franz Ivanovitch Lejeune, à la fois anecdotique et typique de beaucoup de ressortissants français qui avaient échoué sur le territoire russe après les guerres napoléoniennes, ne remplit pourtant aucune fonction particulière dans la nouvelle. En dépit de sa longueur (en particulier comparée à celle des mentions précédentes des Français dans les récits de Tourguéniev), on en vient à se questionner quant à l'utilité véritable de sa présence dans le récit et à la motivation de l'écrivain. On peut dire, en jetant un coup d'œil d'ensemble sur tous ces personnages, qu'ils soient simplement mentionnés ou introduits dans la nouvelle de façon plus détaillée, que, sans être réduits à néant, leur présence ainsi que leur rôle au sein des nouvelles que nous examinons ici, reste extrêmement limitée et relève d'avantage de l'anecdote.

Les Allemands de Tourguéniev : un portrait de groupe fait de clichés

La représentation des Allemands dans les nouvelles de Tourguéniev de 1843-1850 porte, quant à elle, un caractère bien différent. Simplement mentionnés (dans « L'Eau de

framboise », « Le Bureau », « Le Hamlet du district de Chtchigry », « Le Journal d'un homme de trop ») ou représentés de façon plus ou moins importante (dans « André Kolossov » et « Un bretteur »), les Allemands sont en effet largement présents dans les récits en question : ils apparaissent, d'une manière ou d'une autre, dans près de la moitié d'entre eux.

Plusieurs remarques peuvent être faites concernant la représentation des Allemands par Tourguéniev dans ses nouvelles. La première rejoint la réflexion que nous avions pu formuler plus haut au sujet des personnages d'origine allemande dans les pièces de l'écrivain qui les représentaient sous des traits très stéréotypés : des personnes rigoureuses et ordonnées aux postes ou professions « logiques » pour des Allemands. Tourguéniev ne dérogea pas à cette règle lorsqu'il travailla à ses nouvelles où ses personnages allemands exercent principalement des métiers qui conviennent bien à leur tempérament national. L'écrivain en fit surtout des précepteurs, comme dans « André Kolossov » et « Le Journal d'un homme de trop », des militaires (dans « Un bretteur », « Le Juif »), des gérants de domaine (dans « La Mort » et « Le Bureau »), des pharmaciens (dans « Le Journal d'un homme de trop »). Puis, les Allemands que l'écrivain introduit dans ses nouvelles sont, certes, tous très différents : certains sont vieux (comme par exemple le précepteur dans « André Kolossov »), d'autres jeunes (« La Mort »), ils exercent des métiers variés quoique « typiques » pour les Allemands – du point de vue de l'auteur, et chacun d'entre eux possède un vécu qui lui est propre. Il n'en reste pas moins que tous ces personnages, aussi différents soient-ils, comportent de nombreuses similitudes, formant ainsi un groupe à part dans l'ensemble des personnages tourguénieviens. Ils se détachent du fond général par leur apparence, leur manière de vivre, de se comporter et de parler. Tourguéniev réussit à créer une galerie de portraits hauts en couleurs, à la fois typiques et originaux du point de vue de leur différence par rapport aux figures russes, qu'il s'agisse de leur apparence ou de leur caractère.

Si les descriptions de l'apparence des personnages d'origine allemande de Tourguéniev ne se distinguent pas nécessairement par une abondance de détails, elles présentent néanmoins l'intérêt de ne porter que sur un ou deux traits distinctifs. Par exemple, qu'ils soient jeunes ou âgés, les Allemands de Tourguéniev sont souvent grands et maigres, comme le jeune régisseur M. Gottlieb von der Kock dans « La Mort », ou encore le précepteur Rickman dans « Le Journal d'un homme de trop ». Certains sont blonds, comme ce même von der Kock ou encore Kister de « Un bretteur », un homme « très blond » aux yeux bleus. Et lorsque Tourguéniev ne dote pas un de ses Allemands de cette apparence assez typique pour un représentant de la race germanique, il tient à compenser ce manque par quelque prestance particulière. Par exemple, dans « André Kolossov », en dressant le portrait du précepteur allemand, l'auteur, qui ne donne

de précision ni sur la couleur des cheveux ni sur la taille de cet ancien professeur d'université, préfère se concentrer sur son maintien ainsi que sur les sentiments que toute sa figure inspire : « Этот немец был одарен весьма важной и степенной осанкой; я его сначала порядком побаивался »[552], précise le narrateur à son sujet. Quelques mots sur l'allure générale d'un personnage, parfois un commentaire concernant sa chevelure et ses yeux – on peut dire que l'auteur n'est pas très généreux, dans sa façon de décrire le physique de ses Allemands, et préfère passer très rapidement aux considérations concernant les particularités de leur personnalité.

La partie psychologique des portraits que Tourguéniev dresse pour chacun de ses personnages allemands est généralement bien détaillée mais non dépourvue, elle aussi, de quelques solides stéréotypes. En décrivant ces personnages, l'auteur met en avant des qualités bien précises qui leur sont propres, comme la modestie, par exemple, qui va souvent de pair soit avec la gentillesse, soit avec une bonne éducation, voire avec les deux : la personnalité de plusieurs personnages allemands des nouvelles de Tourguéniev est faite de la combinaison de ces qualités et de leurs déclinaisons différentes. Ainsi, en parlant du général dans la nouvelle « Le Juif », il précise qu'il s'agit d'un homme d'origine allemande, « honnête et bienveillant» ; Gottlieb von der Kock, de « La Mort », se comporte en une personne modeste et réservée – jamais un mot ni un regard de trop -, et appréciant la lecture. Il y a aussi le cas du précepteur Rickman, de « Le Journal d'un homme de trop », dont on peut dire que, si les termes que le narrateur emploie pour le définir ne correspondent pas à cent pour cent aux descriptions précédentes, il le place néanmoins dans la même catégorie de personnes mélancoliques et timides, l'autre face des qualités citées ci-dessus : « […] худосочный и слезливый немец, Рикман, необыкновенно печальное и судьбою пришибенное существо »[553] dont l'apparence frêle et le chant nostalgique tranchent étrangement avec l'environnement.

Un des Allemands des nouvelles de Tourguéniev de la période qui nous intéresse ici réunit même tous les traits qui, sous diverses déclinaisons, transparaissent chez d'autres personnages allemands de l'écrivain : il s'agit de Kister de « Un bretteur », un nobliau russe d'origine allemande – « русский дворянин немецкого происхождения »[554]. Kister, un des personnages principaux de « Un bretteur », est décrit par l'auteur dans la meilleure veine de son art narratif, bien que cette nouvelle soit précoce dans sa carrière : elle est bien fournie sans être

[552] *Cet Allemand avait par nature un maintien extrêmement grave et imposant ; au début il m'inspirait une assez jolie frousse.*
[553] […] *un Allemand cachexique et larmoyant du nom de Rickman, un être exceptionnellement triste et accablé par le destin* […].
[554] *Noble russe d'origine allemande.*

exhaustive, dégage le principal tout en relevant des traits qui singularisent le personnage. Dès la première mention de Kister dans le récit, le lecteur comprend qu'il a affaire à une personne dotée de traits typiquement allemands : « […] очень белокурый и очень скромный, образованный и начитанный »[555]. Toutes ces qualités sont soulignées et mises en avant par le narrateur un peu plus loin dans la nouvelle, lorsque l'occasion se présente de nouveau pour le faire. Or, ces occasions ne manquent pas puisque l'antagoniste de Kister dans « Un bretteur », le bretteur Loutchkov, l'exact opposé de son ami, est un personnage brutal et fait constamment preuve de manque d'éducation. Face à l'ignorance et à la conduite barbare de son camarade Loutchkov, Kister se montre tolérant, en bon Allemand qu'il était, précise l'auteur : « Лучков при Кистере не стыдился своего невежства; но надеялся – и недаром – на его немецкую скромность »[556] ou encore, plus loin dans la nouvelle : « Одному Кистнеру не становилось гадко, когда Лучков заливался хохотом; […] »[557], sa patience véritablement allemande le poussant à se montrer tolérant face à l'insupportable impertinence du bretteur. Encore mieux : Kister ne voit que le meilleur chez Loutchkov et ferme systématiquement les yeux sur les défauts plus que manifestes de son ami, faisant preuve d'une modestie et d'une bonté infinies et réunissant ainsi en sa personne toutes les vertus que Tourguéniev imaginait pour ses autres Allemands.

Une dernière qualité, bien germanique elle aussi, se retrouve chez certains personnages d'origine allemande dans les nouvelles de 1843-1850. Il s'agit du goût de l'ordre et de la rigueur dans l'accomplissement du devoir professionnel. On apprend ainsi, toujours au sujet de Kister de « Un bretteur », que celui-ci non seulement apprécie grandement l'ordre et la propreté dans son logement, mais qu'il est aussi un officier qui « с усердием, точно и добросовестно исполнял долг свой »[558] ; le général allemand, dans « Le Juif », est présenté par l'auteur comme « строгий исполнитель правил службы »[559] ; Gottlieb von der Kock de « La Mort » suit scrupuleusement chaque ordre et chaque demande de son employeur.

On constate ainsi, à la lecture des différentes représentations des Allemands dans les nouvelles de Tourguéniev, que tout comme dans ses pièces, l'auteur s'attacha à fournir à son lecteur une image typique et stéréotypée des représentants de cette nation. Même leur langage ne fait que souligner leurs origines : le générale de « Le Juif », le régisseur von der Kock de *La*

[555] […] *très blond, très modeste, bien élevé et cultivé.*
[556] *Loutchkov ne rougissait pas devant Kister de son ignorance ; il comptait à bon droit sur sa discrétion d'Allemand.*
[557] *Il n'y avait que Kister à ne pas être écœuré par de grands éclats de rire de Loutchkov ;* […].
[558] *Remplissait assidûment ses obligations, avec ponctualité et conscience.*
[559] *Exécuteur rigoureux du règlement.*

Mort, le pharmacien de la nouvelle « Le Journal d'un homme de trop » parlent russe avec un accent allemand très prononcé que l'auteur s'amuse à souligner particulièrement en transmettant les effets phonétiques de leur parler bien spécifique : «Я чёрт меня завзем побери, сиводнэ маладец завзем...»[560], lance le pharmacien allemand de « Le Journal d'un homme de trop », apparemment persuadé de la pureté de son russe. « Што са шалость! што са шалость! »[561], soupire von der Kock à la vue des dégâts causés par l'incendie à la forêt. Ainsi que nous avons pu voir dans un des chapitres précédents, dans ses pièces, Tourguéniev met bien en évidence l'accent particulier des Allemands quand ils s'expriment en russe. Les Allemands de ses nouvelles parlent, eux aussi, un russe très approximatif, ce qui permet à l'auteur d'apporter plus de relief à ces figures, sans quoi celles-ci auraient été un peu trop lisses.

Un Allemand russifié, un être bien à part

Si l'on considère l'ensemble des portraits d'Allemands que l'écrivain représenta dans ses nouvelles, on constate qu'ils rentrent dans deux catégories bien distinctes.

D'un côté, il y a des ressortissants allemands de « pure souche », dirons-nous ici, comme le précepteur de « André Kolossov », le général de « Le Juif », le régisseur de « La Mort », Rickman et le pharmacien de « Le Journal d'un homme de trop » : dotés d'une personnalité à la fois typée et originale, par rapport à leurs acolytes russes, ces personnages allemands se distinguent par leur manière de parler et leur comportement souvent exemplaire. D'un autre côté, il y a les personnages que l'auteur place au croisement de deux cultures, russe et allemande : il s'agit des Allemands russifiés qui parfois sont clairement désignés comme tels dans le récit (c'est le cas de Kister dans « Un bretteur »), parfois pas du tout mais dont le nom, la façon de s'exprimer et le comportement trahissent les origines.

Les Allemands russifiés de Tourguéniev se distinguent toujours de l'ensemble des autres personnages, y compris ceux qui campent de purs Allemands, par quelque trait bien particulier, plutôt négatif. C'est le cas de Monsieur Chtoppel de « Tchertopkhanov et Nedopiouskin » qui apparaît dans la nouvelle lors de l'épisode de la séance de lecture du testament, quand Tikhon Nedopiouskin découvre qu'il vient d'hériter d'une modeste propriété, en récompense de la fonction de bouffon qu'il avait assumé auprès du défunt. Extrêmement ému par cette découverte totalement inattendue pour lui, Nedopiouskin doit faire face aux moqueries de l'assistance au sujet de son ancien emploi et c'est là que Chtoppel entre en scène : moqueur et désobligeant, il

[560] *Le tiaple m'emborde fraiement, auchourd'hui che suis un frai caillard…*
[561] *Quel dommache ! quel dommache !*

cherche manifestement à vexer et à tourner en ridicule le très timide Nedopiouskin, avec la suite qu'on connaît. Le récit ne précise pas les origines exactes de Chtoppel, dont on sait seulement qu'il est pétersbourgeois, « важный мужчина с греческим носом и благороднейшим выражением лица »[562]. Mais tout dans ce personnage – son nom à consonance étrangère, son profil qui n'a rien de slave, son langage châtié à outrance (comme celui d'un autre Allemand russifié, von Fonk, de la pièce *Le Célibataire*, écrite peu après « Tchertopkhanov et Nedopiouskin » d'ailleurs, en 1849) ainsi que son comportement condescendant vis-à-vis du pauvre Nedopiouskin, trahit son appartenance à cette caste très à part des Allemands russifiés, présente en force dans les œuvres de Tourguéniev de cette période et que l'écrivain ne semblait visiblement pas apprécier, à en juger par les portraits qu'il en fit.

En effet, à chaque fois que l'écrivain décide d'introduire un Allemand russifié dans un de ses écrits, il ne manque pas de le présenter sous un jour défavorable et de lui faire endosser un rôle peu enviable : cela est le cas de von Fonk et de Chtoppel, cela est également le cas d'un autre Allemand russifié que nous n'avons pas encore eu l'occasion de mentionner ci-dessus. Il s'agit du personnage principal d'une des nouvelles de Tourguéniev destinée, au départ, à rejoindre les *Mémoires d'un chasseur*, que l'écrivain projeta dès 1847 et dont il mit sur papier une première version la même année sous le titre « Un Allemand russe » (« Русский немец »), sans toutefois jamais l'achever. Il reprit ce même projet dans une autre version en 1848[563], sous un intitulé différent et plus large « Un Allemand russe et un réformateur » (« Русский немец и реформатор »). Ce projet de nouvelle n'aboutira finalement jamais ; le brouillon des deux versions existe néanmoins toujours, y compris la partie qui devait spécifiquement parler de l'histoire de Leberecht Fohtlender, un Allemand russifié. Ces notes ne permettent pas de se faire une idée précise concernant le canevas du récit entier prévu par Tourguéniev, mais elles dévoilent néanmoins le caractère dont l'écrivain allait doter le personnage principal de cette nouvelle :

> Роста он был небольшого, худощав; […]. Он держался очень прямо, ходил чопорно, изредка поворачивая небольшую головку. Лицо у него было маленькое и гладенькое, глаза голубые, носик острый, бакенбарды полукруглые, лоб, покрытый тонкими морщинами, губки сжатые […].[564]

---

[562] *Homme grave, nez grec et physionomie distinguée.*

[563] С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, « Комментарии: И.С. Тургенев. Реформатор и русский немец »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 520.

[564] И.С. Тургенев, « Незавершенное, Русский немец »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 370 : Il *était petit et maigre ;* […]. *Il se tenait extrêmement droit et se déplaçait avec un air suffisant, en tournant parfois sa petite tête. Il avait un visage petit et lisse, les yeux bleus, un*

Un physique assez allemand donc : une silhouette maigre et droite, un maintien solennel, des yeux bleus, un visage petit et concentré. On sait aussi, grâce aux mémoires d'Ostrovskaïa[565], que Tourguéniev avait prévu de démontrer que, malgré les qualités supposées de cet Allemand russifié pour gérer son domaine de main de maître, les paysans avaient du mal à cerner sa gestion et son approche : « […] немец рассудительный, аккуратный, но — […] мужикам было плохо »[566], ainsi Ostrovskaïa résume-t-il le récit dont l'écrivain lui avait fait part un jour. Un témoignage qui met à jour une autre façon d'aborder la figure d'un Allemand russifié de Tourguéniev dans ses nouvelles, une facette pas tout à fait flatteuse, elle non plus.

Reste le cas de Kister, de « Un bretteur », Allemand russifié lui aussi dont la représentation idéalisée dans la nouvelle pourrait faire croire à une envie, de la part de l'écrivain, de créer une image très positive de son personnage. Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'intention de l'auteur fut en réalité tout inverse : à travers la figure et le destin de Kister, il cherchait au contraire à dénoncer l'idéalisme romantique et démontrer son impuissance et sa défaillance face à la réalité de la vie, le message que l'auteur parvient à faire passer parfaitement d'ailleurs.

Les portraits des Allemands – qu'ils soient russifiés ou pas – qu'Ivan Tourguéniev dresse dans ses nouvelles, tant du point de vue de leur quantité, assez importante, que de leur caractère à la fois diversifié et stéréotypé, ne fait que refléter le rapport très spécial que l'écrivain entretenait avec les représentants de cette nation à l'époque de sa vie où toutes les nouvelles que nous avons mentionnées ci-dessus furent écrites, c'est-à-dire entre 1843 et 1850. Le fait que les Allemands soient quantitativement beaucoup plus présents dans les récits de cette période ne nous semble pas étonnant. Lorsque nous étions en train d'étudier le contenu des lettres de Tourguéniev datant de la même époque, nous avons constaté que la bonne connaissance que l'écrivain avait des Allemands lui servait à présent, alors qu'il était de séjour en France, pour mieux comprendre les Français, le peuple allemand faisait office d'unité de mesure, de point de référence dans ce processus. Tourguéniev avait eu suffisamment l'occasion, par le passé, de côtoyer ce peuple et d'étudier son caractère et ses habitudes. Fort de ce recul par rapport aux Allemands, Tourguéniev se sentait visiblement plus à l'aise pour les introduire

nez pointu, des favoris de forme arrondie, le front couvert d'une multitude de petites rides, des lèvres bien serrées […].

[565] С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, «Комментарии: И.С. Тургенев. Реформатор и русский немец», *op. cit.*, с. 520.

[566] […] *un Allemand régléchir et précautionnaux, mais* […] *les paysans souffraient malgré tout.*

dans ses œuvres, fût-ce sous des traits stéréotypés, comparés aux Français dont la représentation ne pouvait pas encore s'appuyer sur une idée suffisamment précise et bien mûrie.

Les Allemands et les Russes : même confrontation, une nouvelle manche

Enfin, une dernière remarque doit être faite concernant une fonction très spéciale que Tourguéniev fait remplir à certains de ses personnages allemands au sein de ses nouvelles.

Lorsqu'on tente de dresser le panorama de ce groupe particulier de personnages tourguénieviens, on a l'impression que leur présence dans les œuvres est dictée par une logique réaliste, c'est-à-dire par les pratiques répandues dans la société russe de la première moitié du XIX^{e} siècle, où les Allemands étaient nombreux, notamment auprès des nobliaux de province, qui les employaient en qualité de précepteurs, de régisseurs de domaine, etc. De ce point de vue, en introduisant des personnages d'origine allemande dans ses récits, Tourguéniev ne fait que refléter la réalité de son époque.

Cependant, dans certains cas, l'écrivain semble avoir cherché à attribuer à ses Allemands un rôle particulier, celui de mettre en relief la russité des personnages pour mieux dévoiler le Russe et la Russie à son lecteur, selon les préceptes de Bélinski et de l'école « naturelle ». Nous avons pu constater, dans un des chapitres précédents, que la même démarche de la part de l'écrivain se laisse entrevoir dans ses pièces, et nous avons insisté, à cette occasion, sur le même rôle que l'écrivain fait endosser à ses personnages étrangers qui y apparaissent en nombre. Dans ses récits, Tourguéniev utilise le même procédé ; on peut même dire qu'il s'applique à la totalité des personnages étrangers des nouvelles – Allemands, pour la plupart – qui, par leur seule présence au sein de la narration et grâce à leur différence « naturelle » par rapport aux personnages russes, contribuent invariablement à créer le contraste entre les deux mondes culturels.

Dans certains cas très précis, cette démarche dépasse même le simple effet de contraste créée par la seule présence, exotique par définition, des Allemands dans les nouvelles : nous nous trouvons alors en présence d'un procédé de comparaison, conscient et très concret, auquel l'écrivain recourt pour mieux dévoiler les différences culturelles propres aux Russes comparés aux Allemands. Ces cas de figures auxquels nous faisons référence sont loin d'être majoritaires mais méritent néanmoins que l'on s'y arrête. Nous en trouvons un exemple dans la nouvelle « Un bretteur ».

Plus haut, nous avons déjà eu l'occasion d'expliquer l'antagonisme des deux types de personnes à travers lesquelles Tourguéniev choisit d'exprimer son refus d'indéalisme

romantique, dans « Un bretteur » : le romantique Kister contre le vulgaire Loutchkov – un antagonisme à issue dramatique, comme on le sait. La personnalité de Kister, si pure et si idéale, se trouve sans conteste au centre de la nouvelle, en particulier compte tenu de l'idée principale de l'œuvre. Mais au moment où Tourguéniev introduit Kister dans le récit, une autre opposition, tout à fait insignifiante et secondaire, à première vue, s'impose à lui. En effet, lorsqu'il parle de l'arrivée du jeune Allemand dans son régiment basé à Kirillovo, il insiste sur la façon dont Kister s'attache à aménager l'intérieur de sa chambre : il tapisse les murs, installe des étagères, confectionne des cloisons, nettoie le tout, etc. Le résultat de ces travaux d'aménagement, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, est exemplaire : entrer dans cette chambre est désormais un réel plaisir. Voici les termes dans lesquels Tourguéniev décrit la chambre de Kister :

> […] любо было потом войти в его комнату. Перед окнами стоял опрятный стол, покрытый разными вещицами; в углу находилась полочка для книг с бюстами Шиллера и Гёте; на стенах висели ландкарты, четыре греведоновские головки и охотничье ружье; возле стола стройно возвышался ряд трубок с исправными мундштуками; в сенях на полу лежал коврик; все двери запирались на замок; окна завешивались гардинами. Всё в комнате Федора Федоровича дышало порядком и чистотой.[567]

Cette chambre propre, confortable et bien rangée contraste fortement avec les pièces occupées par tous les autres officiers du régiment, des Russes de souche : des accès aux logements sales et difficiles, des objets de décoration d'une fraîcheur douteuse, un sol malpropre, etc. La tenue des occupants de ces pièces désordonnées contraste également avec les habits simples, propres et toujours réglementaires de Kister : « […] сам хозяин в шлафроке травяного цвета с малиновыми плисовыми отворотами и вышитой ермолке азиатского происхождения […] »[568]. Cette comparaison entre le cornette Kister et ses homologues russes s'étale sur une bonne dizaine de phrases et poursuit un double objectif dont le premier, le principal, est de rendre compte, rapidement et avec précision, de la personnalité du jeune officier d'origine allemande, alors que le deuxième, accessoire, est de tirer un portrait de groupe des autres officiers du régiment, un portrait certes peu flatteur mais qui dévoile néanmoins une des facettes du caractère russe *a priori* moins naturellement attiré par l'ordre.

---

[567] […] *mais quel plaisir ensuite d'entrer dans sa chambre… Devant les fenêtres, une table nette et propre supportait divers bibelots ; dans un angle se trouvait l'étagère à livres avec des bustes de Schiller et de Goethe ; aux murs, des cartes géographiques, quatre têtes de femmes de Grévedon et un fusil de chasse ; à proximité de la table une rangée de pipes s'élevait en bon ordre, les tuyaux en parfait état ; le sol de l'entrée était recouvert d'un tapis ; toutes les portes fermaient à verrou ; les fenêtres étaient voilées de rideaux. Tout, dans la chambre de Théodore Fiodorovitch, respirait l'ordre et la propreté.*

[568] […] *le maître de maison en personne, vêtu d'une robe de chambre vert bouteille aux parements de velours framboise, et coiffé d'une calotte brodée d'origine asiatique* […].

On trouve un autre exemple de confrontation des cultures russe et allemande dans la nouvelle « La Mort » : au commencement, afin de mettre en contexte son histoire, le narrateur fait part des circonstances dans lesquelles il se trouva traverser une forêt de chênes, non loin du village de Tchaplyguino. Un de ses voisins, un jeune nobliau, l'y avait invité pour chasser des coqs de bruyère ; une expédition s'organisa à cette intention, et le jeune propriétaire des lieux se fit accompagner par deux de ses hommes. Le premier était un paysan, un dénommé Archippe, et le second, le jeune Gottlieb von der Kock que nous avons déjà mentionné à quelques reprises un peu plus haut.

Dès l'entrée en scène de ces deux personnages, tout à fait secondaires à la narration, l'auteur se lance dans une comparaison filée des deux figures que tout oppose. Archippe est un paysan dont l'âge n'est pas clairement indiqué mais la façon dont l'auteur le qualifie (« Мой сосед взял с собою десятского Архипа, толстого и приземистого мужика […]»[569]) indique qu'il n'est plus très jeune. Von der Kock, le nouveau régisseur du nobliau, est présenté, quant à lui, comme un jeune homme d'une vingtaine d'année, originaire des provinces baltes. Archippe, un homme imposant et trapu, a un visage carré doté des pommettes bien saillantes. Von der Kock est très différent du Russe : maigre, blond, myope, le coup long, les épaules tombantes. D'emblée, le physique des deux hommes les oppose et les fait entrer dans une relation antagoniste, un rapport qui ne fait que se confirmer au fur et à mesure de la progression de la narration.

Lorsque toute la joyeuse compagnie atteint la chênaie, le jeune propriétaire des lieux ordonne à ces deux hommes de l'attendre dans la clairière à l'orée du bois. Le Russe et l'Allemand s'exécutent, chacun de manière différente. « Немец поклонился, слез с лошади, достал из кармана книжку, кажется, роман Иоганны Шопенгауэр, и присел под кустик ; […] »[570], raconte le narrateur. Von der Kock, digne représentant de son peuple, sait se montrer respectueux envers son patron tout en se respectant lui-même : il trouve un endroit ombragé pour s'installer et compte visiblement rendre utile cette attente en bouquinant. Archippe, de son côté, semble s'être complètement figé : « […] Архип остался на солнце и в течение часа не шевельнулся »[571], dit le récit. Totalement indifférent quant à son propre sort comme de celui de son cheval (dont il ne descend même pas), le paysan semble peu se soucier ni du temps qui passe ni du temps qu'il fait.

---

[569] *Mon voisin se fit accompagner du déciatski Archippe, paysan trapu, à la figure carrée, aux pommettes de mastodonte* […].
[570] *L'Allemand s'inclina, descendit de cheval, prit dans sa poche un petit livre, un roman de Johanna Schopenhauer, je crois, et s'assit sous un arbre ;* […].
[571] […] *Archippe lui, s'arrêta en plein soleil, et y resta immobile toute une heure durant.*

Le troisième moment dans ce parallèle entre les deux hommes survient quand ils se mettent à traverser la forêt fortement abîmée par la rigueur de l'hiver. Devant le spectacle désolant des arbres nus et effondrés, l'Allemand ne peut contenir son émotion : « Mein Gott! Mein Gott! », s'exclame-t-il à chaque pas. Mais ce n'est tant la mort d'une belle forêt de chênes qui le désole que plutôt le gâchis que cette chênaie dévastée représente en terme de revenus ; l'auteur le précise bien dans le récit d'ailleurs : « Особенно возбуждали его сожаление лежавшие на земле дубы — и действительно: иной бы мельник дорого за них заплатил »[572]. Archippe, de son côté, ne semble nullement affecté par ce qu'il voit : « Архип сохранял спокойствие невозмутимое и не горевал нисколько; напротив, он даже не без удовольствия через них перескакивал и кнутиком по ним постегивал »[573], faisant preuve, une fois de plus, d'une belle indifférence face à tout ce qui l'entoure.

Cette comparaison confronte deux personnes appartenant à deux cultures différentes et que tout semble opposer : leur physique, leurs intérêts, leur comportement. Sans grande importance en apparence – la comparaison en question ne constitue en aucun cas l'objet principal du récit et n'influence nullement son déroulement – cette antithèse de deux types est pourtant poursuivie bien assidûment par l'auteur qui, malgré le caractère secondaire de toutes ces images, semble avoir voulu leur accorder de l'importance, et on en comprend aisément les raisons. En effet, aussi différents soient-ils, le paysan russe Archippe et le régisseur allemand von der Kock sont deux expressions culturellement et socialement différentes d'une seule et même situation : tous les deux, ils travaillent pour le jeune nobliau, propriétaire de Tchaplyguino, et seul le degré de leur dépendance par rapport à celui-ci les différencie. Von der Kock entretient une relation d'employé et de patron avec ce dernier, tandis qu'Archippe est, de toute évidence, un paysan serf. On comprend dès lors mieux l'indifférence dont il fait preuve en toute circonstance – une attitude fondée sur de la résignation. Vue sous cet angle, l'opposition entre les deux personnages apparaît comme socioculturelle, découlant de deux réalités de vie différentes qui engendrent des mentalités différentes.

Plusieurs autres « confrontations culturelles » ponctuent les nouvelles de Tourguéniev écrites entre 1843 et 1850 : elles sont beaucoup moins développées, mais mettent néanmoins en avant d'autres différences culturelles et mentalitaires qui séparent les Russes des Allemands. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, suffisamment éloquent à notre sens, pour illustrer la

[572] *La vue des chênes étendus excitait particulièrement sa compassion : de fait, plus d'un meunier en eût donné fort cher.*
[573] *Archippe au contraire conservait son imperturbable sérénité : loin de s'affliger, il paraissait trouver un certain plaisir à franchir les troncs morts en les frappant de son fouet.*

façon dont l'écrivain exploite parfois la différence culturelle des représentants de ces deux nations dans ses récits. Dans la nouvelle « Le Régisseur », alors que l'auteur décrit la façon dont son personnage Arcade Pénotchkine fait ses bagages, en vue de visiter une de ses propriétés éloignées, il fait remarquer ce qui suit : « Аркадий Павлыч любил, как он выражался, при случае побаловать себя и забрал с собою такую бездну белья, припасов, платья, духов, подушек и разных несессеров, что иному бережливому и владеющему собою немцу хватило бы всей этой благодати на год»[574]. Un beau parallèle vaut mieux qu'un long discours, de toute évidence. Devant les quantités totalement irraisonnables d'effets personnels que Penotchkine décide d'emporter avec lui, le narrateur ne peut s'empêcher de voir cette situation à travers les yeux d'un Allemand ; il est facile pour lui de le faire, du reste, lui qui connaît si bien ce peuple économe et bien organisé. Comparer Penotchkine à un Allemand est un moyen qui lui permet de rendre rapidement compte de la démesure caractérisant son personnage, et éventuellement à travers lui tout une catégorie de Russes.

Les nouvelles de Tourguéniev des années 1840 : scènes de la vie russe avant tout

Ne nous y trompons pas : malgré une relative abondance de figures étrangères dans les nouvelles de Tourguéniev de la période qui nous intéresse dans ce chapitre, tant les *Mémoires d'un chasseur* que tous les autres récits rédigés dans les années 1840 ont pour objectif premier de déployer devant le lecteur la vie russe dans toute sa diversité et de lui expliquer ses particularités les plus fondamentales. Il est symptomatique d'ailleurs que, lorsqu'en 1858, une énième version de la traduction des *Mémoires d'un chasseur* fut préparée par Louis Viardot, le recueil parut sous le titre *Scènes de la vie russe par M. Ivan Tourguénieff. Deuxième série, traduite avec la collaboration de l'auteur par Louis Viardot*[575]. Compte tenu de cette dernière précision et étant donné le fait que Louis Viardot ne maîtrisait pas du tout le russe, il est évident qu'Ivan Tourguéniev avait participé plus qu'activement à la préparation de cette édition et en avait donc approuvé le titre très évocateur.

Scènes de la vie russe – voici un intitulé sous lequel on pourrait regrouper toutes les nouvelles de Tourguéniev, qu'elles fassent partie des *Mémoires d'un chasseur* ou pas, car chacune d'entre elles permet de se faire une idée de quelque trait spécifique propre aux Russes,

[574] *Suivant sa propre expression, Arcade Pavlytch aimait parfois à se dorloter ; aussi se munit-il en circonstance d'une telle quantité de linge, provisions, vêtements, parfums, coussins, nécessaires, qu'un Allemand économe et raisonnable en aurait eu pour un an.*
[575] Michel Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Collection *L'histoire sans frontières*, dirigée par François Furet et Denis Richet, Fayard, 1967, p. 429.

alors que leur ensemble constitue une véritable chronique de la diversité de la vie de la société russe. Mais avant de se lancer dans l'explication de la façon dont l'écrivain s'y prit pour parler de la Russie et des Russes à ses lecteurs, quelques mots complémentaires s'imposent concernant les deux cycles de récits dont il est question ici : les *Mémoires d'un chasseur* d'un côté, et toutes les autres nouvelles écrites à la même période et non réunies au sein d'une série de récits particulière, de l'autre – ceci en vue d'expliquer les raisons pour lesquelles nous avons décidé, contrairement à ce qui se fait habituellement, d'examiner l'ensemble des nouvelles en même temps.

Les *Mémoires d'un chasseur*, conçus par Tourguéniev comme une suite cohérente de nouvelles[576], présentent un certain nombre de similitudes et possèdent notamment un fil conducteur, les pérégrinations du narrateur, un gentilhomme passionné de chasse, ce qui influence forcément le choix du lieu de l'action par l'écrivain. Les récits faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* se concentrent en effet sur la vie de la province russe ; ils mettent également en scène des personnages qui appartiennent aux différentes couches sociales que l'on pouvait observer dans la province russe de la première moitié du XIX^{e} siècle. Mais si les récits des *Mémoires* sont peuplés de personnages appartenant à des horizons sociaux différents, ils mettent néanmoins l'accent sur deux catégories sociales plus précises : les paysans et les gentilshommes de province. Pour chacune de ces deux catégories, Tourguéniev créa toute une galerie de portraits faite de figures à la fois variées, originales et typiques.

Parmi les personnages d'origine paysanne des *Mémoires d'un chasseur*, on trouve principalement des serfs (Le Putois, Kalinytch, le fameux Iermolaï, le compagnon de route fréquent du narrateur dans ses expéditions de chasse, Stiopouchka et Brouillard de » L'Eau de framboise », Loukéria de « Relique vivante », etc. etc.) mais aussi des paysans libres (Arina de « Iermolaï et la meunière »). Certains d'entre eux sont des rationalistes et véhiculent la sagesse et l'esprit pratique du peuple russe (Le Putois), d'autres au contraire, sont proches de la nature et incarnent le côté mystique de la Russie paysanne (Loukéria de « Relique vivante », Cassien de « Cassien de la belle Métcha », Kalinytch de « Le Putois et Kalinytch »). À travers la multitude des figures paysannes, vieilles ou jeunes, honnêtes ou escrocs, etc. que Tourguéniev

[576] Après de longues années de discussions concernant la façon dont les *Mémoires d'un chasseur* furent conçus par l'écrivain – en tant que cycle indépendant, dès le départ, ou fut-il décidé de rassembler, plus tard, les différents récits qui en font partie aujourd'hui en tenant compte de leur proximité de sujet, il est convenu, de nos jours, grâce aux enquêtes très détaillées menées à ce sujet, comme par exemple l'ouvrage de Valentina Loukina qui, en 2006, a dédié sa thèse de doctorat à cette question (Лукина В.А., *Творческая история "Записок охотника" И.С. Тургенева*, Санкт-Петербург, 2006), que Tourguéniev envisagea très rapidement ces récits comme faisant partie d'une seule et même série.

représenta dans les *Mémoires d'un chasseur*, l'esprit et la mentalité du peuple russe et de ses représentants les plus humbles se laissent assez facilement entrevoir.

Mais la campagne russe n'était pas faite des seuls paysans du temps de Tourguéniev, et c'est tout naturellement que, dans ses nouvelles, l'écrivain représenta également une autre catégorie sociale, celle de la noblesse de province, tout aussi variée que la première. Les *Mémoires d'un chasseur* sont effectivement peuplés de gentilshommes russes, parfois riches (Penotchkine de « Le Régisseur », les deux nobliaux de « Deux gentilshommes campagnards », Poloutykine de « Le Putois et Kalinytch »), mais parfois aussi désargentés (Tchertopkhanov, Karataïev) ; tantôt simples (Tatiana Borissovna), tantôt maniérés (le jeune propriétaire de Tchaplyguino de « La Mort ») ; par moments, ils sont profondément russes dans leur manière d'être (Alexandra Andreïevna de « Le médecin de campagne » et toute sa famille) mais parfois, ils se présentent comme des êtres culturellement confus (comme la vieille filles de trente-huit ans dans « Tatiana Borissovna et son neveu »). En d'autres termes, on peut dire que c'est une caste bien à part que Tourguéniev fait découvrir à son lecteur au fil des récits.

Bien sûr, à côté des représentants de ces deux catégories sociales dont l'antagonisme constitue le centre de l'ouvrage et la raison principale de sa création, une farandole de personnages de classes intermédiaires fait des apparitions régulières dans les *Mémoires d'un chasseur*, tantôt en tant que figures centrales de l'un ou l'autre récit (c'est le cas de Ovsiannikov dans « L'Odnodvorets Ovsianikov », du médecin de campagne dans « Le médecin de campagne »), tantôt comme des figurants épisodiques et occasionnels (le chasseur Vladimir dans « Lgov », etc.). Mais leur présence dans les récits n'est guère prépondérante et elle suit la plupart du temps, pour ne pas dire toujours, un seul objectif – mettre en relief la difficile relation entre les propriétaires terriens et les serfs.

Dénoncer le servage et révéler au grand jour ses perversités – tel fut l'objectif premier de ce recueil. C'est dans ce sens que Tourguéniev envisageait son œuvre, à en croire ses explications rédigées *a posteriori*, en 1867, dans « En guise d'introduction » à *Souvenirs de vie et de littérature*. C'est comme cela également que les contemporains de l'écrivain percevaient les récits de Tourguéniev. En 1857, dans « Au sujet du roman tiré de la vie populaire » (« О романе из народной жизни в России »), Alexandre Herzen, par exemple, louera la façon, audacieuse et poétique, dont Tourguéniev sut percer à jour la perversité du servage :

> Никогда еще внутренняя жизнь помещичьего дома не подвергалась такому всеобщему осмеянию, не вызывала такого отвращения и ненависти. При этом надо отметить, что Тургенев никогда не сгущает краски, не употребляет энергических выражений, напротив, он рассказывает

совершенно невозмутимо, пользуясь только изящным слогом, что необычайно усиливает впечатление от этого поэтически написанного обвинительного акта против крепостничества. [577]

Cette unité d'objectifs caractéristique des nouvelles faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* les distingue des autres récits de Tourguéniev écrits à la même période mais poursuivant des visées différentes : dans « André Kolossov », par exemple, l'auteur démontre les faiblesses propres aux natures rêveuses et idéalistes, la nouvelle « Les trois portraits » fut envisagée par Tourguéniev comme une tentative de représenter la vie des gentilshommes de province d'antan (on sait qu'il prévoyait même d'ajouter un sous-titre « Исторический этюд » à son œuvre[578]), « Le Journal d'un homme de trop » avait pour objectif de décrire un type de personne particulier et nouveau pour la société russe, etc. etc.

Cependant, même si l'essence protestataire anti-servage des *Mémoires d'un chasseur* est incontestable et ne demande pas à être démontrée ici, ce recueil, à nos yeux, est plus qu'un manifeste contre l'esclavage, et les objectifs que Tourguéniev se fixait en le composant sont, de notre point de vue, plus larges que celui qu'on lui attribue d'emblée le plus souvent. Ceci expliquerait, en tout cas, la présence, dans le recueil, de récits comme « Le médecin de campagne » dont l'action se déroule certes à la campagne, mais qui ne véhicule aucun message protestataire particulier.

En revanche, on constate que chaque récit des *Mémoires* narre une tranche de vie russe, principalement le quotidien de la province et de la campagne que l'écrivain connaissait bien et qu'il reproduisit avec suffisamment de réalisme pour faire avouer, en 1853, à Ivan Gontchrov, dans une lettre envoyée par celui-ci des Saddle-Islands aux époux Iazykov, de se servir des *Mémoires d'un chasseur* pour se replonger dans la Russie par la pensée : « […] я зачитаюсь книги, и вечер мелькнет незаметно. И вчера, именно вчера, случилось это: как заходили передо мной эти русские люди, запестрели березовые рощи, нивы, поля […] и прощай Шанхай, камфарные и бамбуковые деревья и кусты, море, где я – все забыл. Орел, Курск, Жиздра, Бежин луг – так и ходят около »[579].

---

[577] А.Г.Цейтлин, « Комментарии: И.С. Тургенев. Записки охотника »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 415 : *C'était la première fois que la vie intérieure d'un domaine seigneurial était livrée à une telle risée générale et suscitait autant de haine et de rejet. Il faut par ailleurs souligner que Tourguéniev ne force jamais le trait et n'utilise pas d'expressions véhémentes ; au contraire, il prend le parti du récit totalement impassible, en s'en tenant à une plume raffinée, ce qui rend d'autant plus impressionnant cet acte d'accusation à l'encontre du servage mis en forme de manière poétique.*

[578] А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии: И.С. Тургенев. Три портрета »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 571: *Une étude historique.*

[579] И.А. Гончаров, *Собрание сочинений*, Москва, 1955, Том VIII, с. 262 : […] *je suis plongé dans la lecture et les soirées défilent. Et hier, précisément hier, voici ce qui est arrivé : des Russes sont venus à ma rencontre, des forêts de bouleaux scintillantes, des prairies, des champs* […] *et adieu Shangaï, mer, camphriers, arbres et massifs de bambou, j'oublie tout ce qui m'entoure. Orel, Koursk, Zhizdra, le Pré Béjine, voilà où je suis.*

Les *Mémoires d'un chasseur* se présentent à nos yeux avant tout comme une suite de scènes de la vie russe, ainsi que le titre français du recueil choisi par Louis Viardot et approuvé par Tourguéniev en 1858, le suggère. Et envisagés dans ce sens, les récits des *Mémoires* apparaissent comme formant un ensemble cohérent avec les autres nouvelles écrites à la même période qui, elles aussi, cherchent à dévoiler aux lecteurs la Russie et les Russes : leur caractère, leurs habitudes, leurs mœurs.

Parler de la vie russe : une démarche pédagogique

Lorsqu'on lit les nouvelles que Tourguéniev écrivit entre 1843 et 1850, l'œil est en effet spontanément attiré par des remarques, souvent brèves, construites autour de formules comme « у нас на Руси »[580] et leurs variations : « у нас на Руси таких людей много», «так уж заведено на Руси»[581], etc. Leur présence dans les récits pourtant écrits en russe et à l'attention du public russophone pourrait surprendre et pousser à s'interroger sur les raisons qui incitèrent l'auteur à y recourir avec une telle régularité. Le phénomène n'a rien d'étonnant, en fait, et les réponses à cette question sont à chercher dans le contexte socioculturel de l'époque qui vit naître toutes ces œuvres et plus précisément dans la philosophie et les préceptes véhiculés par l'école « naturelle » à laquelle Ivan Tourguéniev participait activement quand il commença à écrire ses nouvelles et tout au long des années 1840.

L'école « naturelle » prônait, à travers les articles de Bélinski, une représentation réaliste et typée – et donc non-photographique – de la réalité environnante, y compris les aspects les moins attrayants de celle-ci et donc *a priori* moins suggestifs en termes de création littéraire. Les écrivains « naturels » concentraient leur attention sur la représentation des classes démunies de la société russe, notamment la paysannerie. Cette optique répondait à une autre exigence formulée par Bélinski, celle d'illustration de « *народность* », c'est-à-dire du caractère national et de l'esprit du peuple. Dès 1841, en rédigeant « Les nôtres, représentés par les Russes » (« Наши, списанные с натуры русскими »), une des premières apologies du critique en faveur de l'école « naturelle », Bélinski insistait sur le fait, que toute œuvre russe en prose se devait, étant donné l'étape de développement à laquelle se trouvaient les lettres russes, de représenter avant tout la réalité russe, d'autant plus que, selon lui, celle-ci fourmillait littéralement de motifs d'inspiration : « В необъятной России столько оригинального, самобытного, особенного

[580] *Chez nous en Russie.*
[581] *Il y a beaucoup de personnes de ce genre chez nous en Russie* et *C'est comme cela que l'on fait chez nous en Russie.*

– где лучше описывать, как не на месте, с натуры?»[582]. Représenter la réalité russe n'est, selon Bélinski, ni une mode, ni la manifestation d'un pseudo-patriotisme quelconque mais une nécessité objective et une preuve de la maturité identitaire d'un peuple : « И это не прихоть, не мода, но разумная потребность, имеющая глубокий смысл, глубокое основание: в ней выражается стремление русского общества к самосознанию, следовательно, пробуждение в нем нравственных интересов, умственной жизни »[583]. Le problème consistait dans le fait que les Russes, y compris les hommes de lettres, habitués, durant des siècles, à ne se référer qu'aux modèles étrangers, avaient perdu tout repère, susceptible de les remettre sur le chemin menant à la redécouverte de l'esprit national. Dans les années 1820 et 1830, on vit par conséquent proliférer des œuvres littéraires remplies de personnages à la russité aussi caricaturale, bien éloignés de leurs modèles réels : « Но эта народность слишком отзывалась маскарадностью – русские лица низших сословий походили на переряженных бар, а бары только именами отличались от иностранцев »[584], écrivait Bélinski par la suite dans « Regard sur la littérature russe de 1847 ». Afin de cesser ses errances identitaires, la littérature russe avait besoin d'œuvres capables de former chez les lecteurs une véritable compréhension du caractère national russe. Le temps était venu pour les Russes d'apprendre à se connaître. Pouchkine et Gogol avaient entamé le processus, disait Bélinski, mais il appartenait aux jeunes talents – les écrivains « naturels », les continuateurs de Pouchkine et de Gogol – de persister dans cette voie et de s'assurer de la bonne progression de cette évolution.

C'est sous cet angle précis qu'il faut envisager, selon nous, les nombreuses remarques que Tourguéniev faisait, dans ses nouvelles, au sujet des habitudes des Russes, des particularités de leur caractère national, etc. Le jeune écrivain partageait pleinement l'opinion de Bélinski quant à la nécessité, de la part de la société russe, de redécouvrir tout ce qui constituait son caractère national et son identité culturelle. Lorsque, en avril 1860, Tourguéniev sera invité à donner une conférence sur Pouchkine, à Saint-Pétersbourg – évènement qu'il mentionne dans ses « Souvenirs de Bélinski » (« Воспоминания о Белинском ») – il formulera dans son exposé la même idée que Bélinski et parlera du changement important qui s'opéra, dans les années

---

[582] Cité d'après Ю.В. Манн, « Натуральная школа: [Русская литература первой половины XIX в.] »// *История всемирной литературы: В 8 томах* / АН СССР, Ин-т мировой лит. им. А.М. Горького, Москва, Наука, 1989, с. 384 : *Où donner le meilleur reflet de cette immense Russie, tellement singulière, originale et particulière, si ce n'est en la dépeignant sur place, sur nature ?*

[583] *Ibid.* : *Il ne s'agit pas d'une mode ou d'une lubie, mais d'un besoin réfléchi, lourd de sens, profondément motivé: on y retrouve ce penchant de la société russe pour sa conscience propre, où viennent logiquement s'enraciner valeurs morales et vie intellectuelle.*

[584] *Ibid.* : *Mais ce caractère national était par trop caricatural, les Russes de basse extraction ressemblaient à des nobliaux de pacotille, et les nobliaux ne se différenciaient des étrangers que par leurs noms*.

1830, dans la littérature russe, qui se tourna résolument à travers les écrits de Pouchkine et de Gogol vers une conception différente de son rôle, de ses objectifs et de ses méthodes ; une pléiade de talents à facture réaliste apparurent alors, selon Tourguéniev, pour remplacer les auteurs des générations précédentes qui, tout désireux qu'ils étaient de représenter la vie russe, n'en avaient pas la force car ils ne connaissaient pas la Russie :

> Произведения этой школы, […] посвященные возвеличиванию России — во что бы то ни стало, в самой сущности не имели ничего русского: это были какие-то пространные декорации, хлопотливо и небрежно воздвигнутые патриотами, не знавшими своей родины.[585]

Tourguéniev qui, aux côtés de Bélinski, participait activement aux débats littéraires des années 1840 – l'époque qui vit apogée de l'école « naturelle » - ne pouvait pas ne pas penser à cette nécessité, si chère à Bélinski, de non seulement chercher à représenter la Russie et les Russes aussi objectivement que possible mais aussi de contribuer à former, dans l'esprit du lecteur, ce « Russe étranger », l'image de la russité.

L'approche tourguénievienne : l'authentique à travers le typique

Bien des choses ont été dites, par le passé, au sujet de la façon dont Tourguéniev représentait les Russes et la Russie dans ses œuvres, en particulier concernant les récits des *Mémoires d'un chasseur*. Dès les premières publications, on a relevé le caractère novateur de ces nouvelles notamment dans leur manière d'aborder la figure du paysan – simple, ni naïvement romantique ni avilissante. Vissarion Bélinski fut le premier à saluer l'originalité de l'approche de Tourguéniev : « Не удивительно », écrivit-il en 1847[586], « что маленькая пьеска "Хорь и Калиныч" имела такой успех: в ней автор зашел к народу с такой стороны, с какой до него к нему никто еще не заходил ». Depuis des centaines d'auteurs, des contemporains de Tourguéniev aux chercheurs d'aujourd'hui, ont étayé dans leurs travaux l'opinion du critique[587] à ce sujet. La manière choisie par Tourguéniev pour représenter ses

---

[585] *Les œuvres de cette école* […] *consacrées à la magnification à tout prix de la Russie n'avaient rien de russe dans le fond : il s'agissait de décorations de façade, négligemment esquissées à la va vite par des patriotes qui ne connaissaient pas leur patrie.*

[586] А.Г. Цейтлин, « Комментарии: И.С. Тургенев. Записки охотника », *op. cit.*, с. 398 : *Il n'est pas surprenant que la petite pièce « Khor et Kalinich » eut un tel succès : l'approche que l'auteur adopte pour dépeindre le peuple y était totalement inédite à l'époque.*

[587] Зайченкова М.С., «Концепт крестьянин и его реализация в цикле "Записки охотника" И.С.Тургенева»// *Спасский вестник*, ред. В.А. Громов, Орел, 1992, Вып.11, с. 171-177; Казарезов В.В., *Крестьяне в произведениях русских писателей*, Москва, Издат. Дом "Достоинство", 2012; Щекин-Кротов П.Н., «Народ в "Записках охотника" И.С.Тургенева»// *Вечера Тургеневского чтения*, 9 ноября 1948 года, Стенограмма, Мостква, 1948, etc.

paysans – de façon typée et en harmonie complète avec leur environnement et surtout avec la nature, fut souvent mise en avant. Voici, par exemple, le commentaire d'Iouiri Lebedev, un des spécialistes de Tourguéniev, sur ce point :

> Лучшие герои "Записок охотника" не просто изображаются "на фоне" природы, а выступают как продолжение ее стихий: из игры света и тени в березовой роще рождается поэтичная Акулина в "Свидании", из грозовой ненастной мглы, раздираемой фосфорическим светом молний, появляется загадочная фигура Бирюка. Тургенев изображает в "Записках охотника" скрытую от многих взаимную связь всего в природе: человека и реки, человека и леса, человека и степи[588],

Un avis qui résume bien l'opinion générale des chercheurs sur la question. Certains experts de Tourguéniev s'intéressèrent surtout aux particularités de composition des portraits des personnages dans les *Mémoires d'un chasseur*, comme Tatiana Bakhvalova qui étudia la typologie des descriptions des personnages dans les récits et mit en avant le lien existant dans lesdites descriptions, entre le physique de chaque personnage et son caractère, voire avec le destin que l'écrivain lui attribue[589].

Les récits de Tourguéniev – nous l'avons dit plus haut -, ceux des *Mémoires d'un chasseur* comme les autres nouvelles de la même période, visent tous le même but : proposer au lecteur un panorama de la vie russe. Ce sont des histoires simples et authentiques qui renferment chacune une galerie de portraits saisissants de réalisme et de poésie ainsi que des paysages typiques pour la Russie des steppes lorsqu'il ne s'agit pas d'images représentant un domaine nobiliaire ou d'une scène tirée de la vie d'une ville de province. Au fil des récits, des tableaux petits et grands se succèdent pour former une vue unique et assez typique de ce qu'est la Russie : les environs de Moscou et la vie des cercles de la jeunesse estudiantine (« André Kolossov »), les histoires familiales de la petite noblesse provinciale (« Les trois portraits »), les mœurs d'une petite ville (« Pétouchkov », « Le Journal d'un homme de trop »), une kyrielle de gentilshommes de campagne plus excentriques les uns que les autres (Poloutykine, Zverkov, Penotchkine, etc.), les paysans et leurs familles (« Le Putois et Kalinytch »), une partie de chasse

---

[588] Ю.В. Лебедев, *«Записки охотника» И. С. Тургенева: Пособие для учителя*, Москва, Просвещение, 1977, с. 26 : *Les meilleurs héros des « Mémoires d'un chasseur » ne sont pas simplement représentés « sur fond » de nature, mais comme le prolongement poétique de celle-ci : la figure poétique d'Akoulina apparaît dans le clair-obscur d'une forêt de bouleaux dans « Le Rendez-vous », l'image énigmatique de Biriouk prend naissance dans les éclairs éclatants qui déchirent les ténèbres de l'orage en menace. Tourguéniev dépeint dans « Mémoires d'un chasseur » les interrelations secrètes de tous les éléments dans la nature : l'homme et le fleuve, l'homme et la forêt, l'homme et la steppe.*

[589] Бахвалова Т.В., « Своеобразие портретных характеристик в «Записках охотника» И.С.Тургенева »// *Спасский вестник,* отв. ред. Е.Н.Левина, Выпуск 12, Тула, 2005, с. 79-86.

sur les rives d'Ista (« Iermolaï et la meunière »), le repos des paysans autour d'une source par une journée de canicule (« L'Eau de framboise »), une jeune serve dans un bosquet et son triste rendez-vous (« Le Rendez-vous »), des enfants paysans en gardiennage de chevaux par une nuit d'été (« Le Pré Béjine »), les régisseurs de domaines et leurs machinations (« Le Régisseur ») et ainsi de suite.

Les personnages russes de Tourguéniev : lorsque le typique rencontre le singulier

Comme nous l'avons souligné quelques pages plus haut, pratiquement tous les récits de Tourguéniev de cette période – à quelques rares exceptions près – comportent des remarques visant à mettre en avant quelque trait spécifique inhérent au caractère russe (« chez nous en Russie », etc.). Ces digressions « éducatives », sur quoi portent-elles exactement ? Quelles caractéristiques typiques des Russes, Tourguéniev chercha-t-il à mettre en relief moyennant ses remarques ?

D'abord et avant tout, sans grande surprise et lorsqu'on remet ces œuvres dans le contexte des préceptes de l'école « naturelle », on découvre que Tourguéniev utilise ces différentes remarques en guise de procédés de généralisation, par exemple dans les cas où il souhaite, à partir d'une figure concrète qu'il est en train de représenter dans sa nouvelle, donner l'impression au lecteur que cette même figure, aussi originale et unique soit-elle, est néanmoins une représentante typique de son milieu. Ainsi lorsque, dans « Piotr Petrovitch Karataïev », le narrateur croise, pour la première fois, Piotr Karataïev, le hobereau, sa description a de quoi surprendre le lecteur : un homme d'une trentaine d'années, le teint cuivré, une coiffure en bataille et l'allure d'une tête brûlée – des habits bariolés et d'une propreté douteuse, une cravate délavée, un pantalon mal taillé, des bagues en tout genre. Et pourtant, Tourguéniev ne tarde pas à s'exclamer, à la fin de la description de Karataïev : « Такие фигуры встречаются на Руси не дюжинами, а сотнями […] »[590], dit-il, inscrivant ainsi son personnage dans une catégorie de personnes bien à part, celle des gentilshommes de campagne excentriques et exaltés. Et de telles démarches de généralisation ne sont pas rares chez Tourguéniev qui profite pratiquement de chaque figure qu'il introduit dans ses nouvelles pour mettre en avant une classe sociale en particulier ou du moins un groupe de personnes bien distinct.

Une illustration valant mieux qu'une explication, voici l'exemple d'un portrait de groupe que l'écrivain cherchait à créer, consciemment ou non, au fils de ses récits : celui des

[590] *De ces gens-là on en rencontre par centaines dans notre bonne Russie* […].

jeunes demoiselles russes. Il s'agit d'une catégorie de personnages que Tourguéniev avait déjà eu l'occasion de mettre en scène dans ses œuvres précédentes. En effet, en 1843, l'écrivain avait construit son poème *Paracha* autour de la figure d'une jeune fille russe pure, naïve mais également bien décidée, une vraie « fille de notre Russie », comme il la décrit d'ailleurs dans ce poème. À l'image de l'héroïne principale de *Paracha*, s'opposent les silhouettes bien moins dessinées – à peine esquissées, à vrai dire – d'autres filles, toute une catégorie des jeunes filles de la campagnes, qui ne pouvaient se vanter ni de la pureté, ni de l'authenticité de Paracha et dont les traits tranchaient, comme nous avons pu le voir en examinant le poème, avec la simplicité des mœurs de la protagoniste, ne faisant que souligner la beauté morale de celle-ci.

Parmi les figures féminines qu'Ivan Tourguéniev introduisit dans ses récits écrits entre 1843 et 1850, on compte un personnage que l'on peut qualifier de fière héritière de Paracha : il s'agit de Varia, la fille du colonel Sidorenko, dans « André Kolossov », une jeune fille sans grande beauté, mais simple et au caractère bon et non corrompu. « Варя была девушка очень обыкновенная »[591], signale l'écrivain au lecteur, en s'empressant de préciser :

> […] а между тем таких девушек весьма немного на святой Руси. Вы меня спросите: отчего? Оттого, что я никогда не замечал в ней ничего натянутого, неестественного, жеманного; оттого, что она была простое, откровенное, несколько грустное создание; оттого, что ее нельзя было назвать «барышней».[592]

Rares sont les jeunes femmes russes, selon l'écrivain, qui se distinguent par tant de simplicité, de fraîcheur, d'absence de minauderie. Il n'empêche que ces jeunes femmes existent en Russie, et par sa seule remarque, l'écrivain range Varia dans la même catégorie que Paracha, dont elle prend la succession.

À part Varia, les figures de femmes sont plutôt rares dans les nouvelles de Tourguéniev de cette période, ce qui ne l'empêche pas de commenter certains traits propres aux jeunes filles russes en général : leur façon de parler, ou plutôt de prononcer certains mots, par exemple :

> Девушки у нас выговаривают слово «чего-с» очень странно, как-то особенно резко и быстро… Куропатки так кричат по зарям.[593]
>
> (« Pétouchkov »)

---

[591] *Varia était une jeune fille qui n'avait rien d'extraordinaire* […].

[592] […] *et pourtant elle était d'une espèce fort rare en notre Sainte Russie. Vous allez me demander pourquoi ? Parce que je n'ai jamais remarqué en elle de guidé, d'affecté, de maniéré ; parce que c'était une créature simple, sincère, un peu triste ; parce qu'il était impossible de l'appeler une « demoiselle ».*

[593] *Les jeunes filles de chez nous ont une très curieuse façon de prononcer ce « de quoi », avec une brusquerie et une rapidité particulières… On dirait le cri des perdrix au lever du jour.*

Mais aussi leur manière de se taire :

> […] иная возвышенная русская девица так могущественно молчит, что даже в подготовленном человеке подобное зрелище способно произвести лёгкую дрожь и холодный пот.[594]
>
> (« Le Journal d'un homme de trop »)

Ou encore, il arrive à Tourguéniev de mettre en avant le caractère et les goûts des jeunes filles russes, comme c'est le cas dans « Lgov », dans le passage où le narrateur présente au lecteur le chasseur Vladimir, croisé lors d'une expédition de chasse. Vladimir, dit le narrateur, est un jeune homme singulier – d'origine simple mais étrangement maniéré, pauvre (comme beaucoup de personnes en Russie, fait remarquer l'écrivain au passage – « как многие живут на Руси »[595]) mais doué d'une éloquence extraordinaire, garantie d'un grand succès auprès des femmes, selon l'auteur : « Выражался он необыкновенно изящно и, видимо, щеголял своими манерами; волокита тоже, должно быть, был страшный и, по всем вероятиям, успевал: русские девушки любят красноречие »[596]. Les jeunes filles russes aiment les beaux parleurs, dit Tourguéniev.

De façon générale, les commentaires que l'écrivain fait au sujet des femmes russes sont ironiques et quelque peu négatifs. Une image peu flatteuse se dessine progressivement, au fil des récits, par opposition aux traits purs et à l'aura positive dont l'écrivain entoure la figure de Varia, cette « cousine » de Paracha : une répartition de forces similaires à celle observée dans *Paracha* se profile alors – et les petits traits négatifs, propres aux jeunes filles russes en général, distillés çà et là dans les nouvelles par des petites touches *a priori* insignifiantes, finissent par mettre en relief le caractère très singulier de Varia, cette autre figure générique, qui semble décidément très différente des autres.

Tourguéniev use de généralisations non seulement pour créer un type particulier de personnes mais aussi pour tenter de recréer un environnement typique pour un Russe. Car non content de représenter dans ses récits les tranches de vie d'un homme russe, de le dépeindre dans son environnement naturel – entouré d'un paysage typique, à l'intérieur de sa demeure, etc. – Tourguéniev livre également et régulièrement à son lecteur des petits détails sur les pratiques quotidiennes des Russes : le port de la barbe, attribut obligatoire, selon l'auteur, de tout Russe ayant réussi dans la vie (« Заметим кстати, что с тех пор, как Русь стоит, не

---

[594] […] *telle demoiselle russe aux sentiments élevés peut avoir une façon si dominatrice de se taire que même chez un homme averti ce spectacle provoque parfois des grelottements et des sueurs froides.*
[595] *Comme beaucoup vivent en Russie.*
[596] *Il s'exprimait avec une rare élégance ; on le sentait fier de ses manières distinguées. Ce devait être aussi un enjôleur, et sans doute avait-il du succès, car les filles de chez nous aiment les belles paroles.*

бывало еще на ней примера раздобревшего и разбогатевшего человека без окладистой бороды […] »[597] - « Le Régisseur »), des habitudes de promenade des Russes qui préfèrent le jardin familial au promenades publiques («Должно заметить, что увеселительные сады и общественные гулянья не в духе русского человека»[598] - « Le Journal d'un homme de trop »), de sa pratique des boissons (« Пьет он тоже хорошо... да на Руси этим отличиться мудрено... »[599] - « Lébédiane »), etc. etc. Une remarque *a priori* insignifiante, une courte phrase au passage mais très à propos : d'une nouvelle à l'autre, un trait après l'autre, un portrait de toute une nation se dessine progressivement.

La russité et ses extrêmes dans les nouvelles de jeunesse de Tourguéniev

On l'aura compris : les nouvelles de Tourguéniev mettent en scène plusieurs dizaines de personnages de nationalité russe : des riches et des pauvres, des heureux et des marginaux, des indifférents, des boute-en-train, des sentimentaux, des bonnes âmes, des simplets, des perfectionnistes, des vauriens, des mystiques, etc. L'écrivain cherche à faire de ses nouvelles un lieu de rencontre entre son lecteur et le caractère russe national. Mais est-il possible, à partir de l'éventail de figures créé par Tourguéniev, cet échantillon certes diversifié mais néanmoins limité, de déduire le caractère de toute une nation ? L'exercice semble bien périlleux... Malgré tout, à travers les remarques généralisantes que Tourguéniev distille tout au long de ses nouvelles, nous pouvons tenter de saisir la forme, fût-elle incomplète, que l'écrivain souhaitait donner, dans le chef de son lecteur, à ce qu'était l'esprit du peuple russe.

« Contraste » est probablement le premier mot qui vienne à l'esprit quand on se penche sur l'ensemble des Russes imaginés par Tourguéniev dans ses récits pour tenter de comprendre ce qui les unit en matière de caractère national. En effet, l'écrivain semble avoir distribué les rôles en veillant au respect des extrêmes : cette tendance se profile dès le premier récit des *Mémoires d'un chasseur* – « Le Putois et Kalinytch » – dont les deux protagonistes incarnent deux types de paysans radicalement différents et pourtant appartenant tous les deux à la même catégorie sociale et à la même ethnie. La nouvelle s'ouvre sur une remarque détaillée, de la part du narrateur, sur les différences de vie, pour les paysans, dans le gouvernement d'Orel et celui de Kalouga :

[597] *Notons en passant que de temps immémorial personne en Russie ne s'est enrichi sans porter par la suite une barbe opulente ;* […].
[598] *Il faut remarquer au passage que les jardins d'agrément et les promenades publiques ne plaisent pas aux Russes.*
[599] *Il boit bien aussi… mais il est difficile de se distinguer par cette pratique en Russie.*

> Орловская деревня (мы говорим о восточной части Орловской губернии) обыкновенно расположена среди распаханных полей, близ оврага, кое-как превращенного в грязный пруд. Кроме немногих ракит, всегда готовых к услугам, да двух-трех тощих берез, деревца на версту кругом не увидишь; изба лепится к избе, крыши закиданы гнилой соломой... Калужская деревня, напротив, большею частью окружена лесом; избы стоят вольней и прямей, крыты тесом; ворота плотно запираются, плетень на задворке не разметан и не вывалился наружу, не зовет в гости всякую прохожую свинью...[600]

Cet écart dans les modes de vie influence, à son tour, la mentalité et le caractère des habitants de ces deux gouvernements :

> Орловский мужик невелик ростом, сутуловат, угрюм, глядит исподлобья, живет в дрянных осиновых избенках, ходит на барщину, торговлей не занимается, ест плохо, носит лапти; калужский оброчный мужик обитает в просторных сосновых избах, высок ростом, глядит смело и весело, лицом чист и бел, торгует маслом и дегтем и по праздникам ходит в сапогах.[601]

Ces explications détaillées, placées en tête du récit, trahissent l'intention première de l'auteur : représenter deux types d'hommes russes parmi les paysans qui incarnent deux côtés de l'esprit russe à la fois diamétralement opposés et complémentaires – le posé Le Putois, réaliste et pragmatique, et Kalinytch le rêveur, idéaliste et poète dans l'âme. La relation même que l'auteur décide d'établir entre ses deux personnages – une amitié sincère et parfois même touchante (cf. l'épisode du cadeau – une poignée de fraises des bois que Kalinytch apporte un matin à son ami Le Putois) – apparaît comme une sorte de métaphore du fait que ces deux qualités si contradictoires – pragmatisme et idéalisme – propres aux Russes se marient parfaitement dans le caractère national, ce mariage insolite se présentant dès lors comme une de ses particularités. Il n'est par conséquent pas étonnant que Le Putois et Karlinytch ne soient pas les seuls, parmi les personnages des récits tourguénieviens, à s'inscrire dans ce schéma et à incarner l'une ou l'autre de ces deux caractéristiques. Plus encore, pratiquement tous les protagonistes des nouvelles, en particulier les personnages d'origine modeste, s'inscrivent dans cette logique

---

[600] *Dans la province d'Orel (du moins dans sa partie orientale) les hameaux sont habituellement situés en plein champs, près d'un bas-fond transformé tant bien que mal en étang boueux. À part quelques osiers prêts à toutes les besognes et deux ou trois maigres bouleaux, on n'aperçoit pas un arbre à une verste à la ronde ; les chaumines au toit pourri se tassent l'une contre l'autre… Dans la province de Kalouga au contraire, un bois entoure presque toujours les villages ; les habitations, plus espacées, mieux alignées, sont couvertes de planches ; les portes cochères ferment bien ; la palissade de l'arrière-cour, entretenue avec soin, ôte aux pourceaux vagabonds tout envie d'y pénétrer.*

[601] *Petit, voûté, revêche, le regard en dessous, le paysan d'Orel, qui est à la corvée, gîte dans une misérable cahute de tremble, n'exerce aucun commerce, fait maigre chère, se chausse de tille. Celui de Kalouga, qui est à la redevance, habite de spacieuses isbas en sapin ; haut de taille, le teint clair, l'oeil vif et hardi, il trafique d'huile et de goudron, et porte des bottes le dimanche.*

et on range volontiers dans la catégorie des Russes pragmatiques Ovsianikov (« L'Odnodvorets Ovsianikov ») et le régisseur Sofron (« Le Régisseur »), alors que Cassien de la Belle Metcha, Loukéria de « Relique vivante » ou même les enfants de « Le Pré Béjine » semblent incarner le côté rêveur, parfois même mystique, du peuple russe.

Disséminés dans l'intégralité des nouvelles, les deux types de Russes, parfois représentés de façon très claire mais parfois seulement esquissés, à travers quelque geste ou quelque remarque fortuite, se côtoient volontiers au sein d'une seule et même nouvelle, comme dans « Le Putois et Kalinytch ». C'est le cas, par exemple, du récit « La Mort » où Tourguéniev fait part au lecteur du rapport très particulier à la mort de l'homme russe, qui peut se montrer parfois très pragmatique comme ce meunier qui, après avoir pris conscience de son état incurable, préfère rentrer chez lui afin de mettre de l'ordre dans ses affaires, ou encore comme cette vieille propriétaire terrienne qui glisse une pièce sous son oreiller à l'attention du pope, en prévision de ses funérailles. Quelquefois ils peuvent se montrer totalement résignés face à la mort, et semblent l'accueillir presque volontiers ou en tout cas avec beaucoup de fatalisme, comme Avenir Sorokooumov, de cette même nouvelle, comme une suite logique du processus de la vie.

Deux autres traits diamétralement opposées sont inhérents au caractère russe, selon Tourguéniev : une certaine indifférence face au monde environnant d'un côté et, inversement, une ardeur dans la façon d'interagir avec les autres et de réagir aux différents évènements de la vie. Nous l'avons vu plus haut, dans le chapitre concernant les figures des Allemands telles qu'elles sont présentées en contrepoids par opposition aux Russes, avec l'exemple du récit « La Mort », à travers le personnage d'Archippe : l'homme russe est capable du détachement le plus total face aux manifestations dévastatrices des forces de la nature et de résignation quant à sa propre condition. Tourguéniev parle de ce même trait de caractère, propre aux Russes, selon lui, dans d'autres de ses nouvelles également. Ainsi, dans « André Kolossov », on le surprend à faire la remarque suivante, à l'occasion d'une digression au sujet d'un personnage de second plan, un certain Chtchitov, une personne superficielle suivant ses camarades mais néanmoins capable, de temps à autre, de jugements étonnamment profonds et judicieux :

> Он иногда поражал нас каким-нибудь до того дельным, до того верным и резким словом, что мы все невольно притихали и с изумленьем глядели на него. Да ведь русскому человеку в сущности все равно: глупость ли он сказал или умную вещь.[602]

[602] *Il lui arrivait de nous surprendre par un mot si adéquat, si juste et si net que nous en restions malgré nous pantois, et que nous le regardions avec stupéfaction. D'ailleurs le Russe est bien ainsi, au fond : il lui est parfaitement égal de sortir une ineptie ou un trait d'esprit.*

Tourguéniev en profite pour se livrer à son exercice préféré de généralisation, dotant l'homme russe, dans la foulée, d'une capacité de faire l'abstraction la plus totale de l'opinion de ses semblables.

L'indifférence, comme trait de caractère, peut prendre des formes variées et être la conséquence des circonstances les plus diverses. Ainsi lorsque, dans « Le Régisseur », le narrateur fait remarquer, au sujet de l'air étrangement morose des gens de Pénotchkine (une attitude qui s'explique par la façon dont le gentilhomme en question traite son personnel, évidemment) : « Дворовые люди Аркадия Павлыча посматривают, правда, что-то исподлобья, — но у нас на Руси угрюмого от заспанного не отличишь »[603]. À force de subir sans cesse des brimades gratuites de la part de leur propriétaire, les gens de maison de Pénotchkine arborent un air maussade en toute circonstance, une attitude faite de résignation, cette émotion cousine de l'indifférence.

Indifférent aux autres, l'homme russe l'est aussi face à la nature (*cf.* le cas de Archippe, de « La Mort » ou encore celui de la hache « sans pitié » du moujik russe lorsqu'il se met à abattre du bois, dans « Mon voisin Radilov ») et se contente de continuer à creuser son sillon, c'est-à-dire, à faire ce qu'on attend de lui, faute d'autre choix. Comme ce Pétouchkov, du récit de même nom, qui, à défaut d'autre chose, se contente de mener une existence monotone et sans intérêt, en Oblomov avant l'heure, sans se poser réellement la question de savoir s'il s'en trouve satisfait. Une autre forme de l'indifférence russe…

À cette impassibilité flagrante dont les Russes font fréquemment preuve dans les récits de Tourguéniev face aux évènements de la vie, s'oppose l'autre extrême de leur caractère : un côté passionné quasi incontrôlable.

Les nouvelles de Tourguéniev sont en effet peuplées de personnages au caractère fougueux, voire intransigeant. Certains personnages en sont vraiment d'excellents représentants. C'est le cas, par exemple, du jeune Karataïev qui n'hésite pas à braver les convenances et sacrifie tout son patrimoine au nom de l'amour ; c'est le cas de Tchertopkhanov dont le personnage droit et passionné, doté d'un redoutable franc parler et d'une loyauté à toute épreuve, traverse toutes les étapes de son histoire avec ardeur et intrépidité – la rencontre avec Nedopiouskine qu'il défend avec beaucoup de dignité et de feu face au beau monde médisant, l'insolite amitié des deux personnages, son amour hors norme pour Macha et enfin, dans la

[603] *À vrai dire, les gens d'Arcade Pavlytch ont un regard un peu en dessous, mais dans notre bonne Russie il est difficile de distinguer le revêche d'un hébété.*

deuxième partie de la saga Tchertopkhanov, son attachement obsessionnel pour Malek-Adhel, son cheval – tout dans ce personnage témoigne d'une nature ardente et fougueuse.

D'autres personnages de Tourguéniev, moins polarisés que les deux cités ci-dessus, sont capables de gestes passionnés malgré un naturel visiblement plus calme. C'est le cas du forestier Thomas le Loup-garou, l'impassible exécuteur de son devoir face aux braconniers, qui finit par céder à la pitié envers le pauvre bougre qu'il attrapa dans la forêt en train de couper un arbre – un geste *a priori* anodin mais effectué avec une telle force et dans l'élan d'un tel désespoir qu'il révèle au grand jour la flamme qui sommeille dans le tempérament de braise de ce personnage. Tel est également le cas de Radilov qui, après des années d'une passion dissimulée envers Olga, la sœur de sa défunte épouse, s'enfuit, un jour, avec sa belle-sœur, au grand étonnement de toute la maisonnée qui ne s'attendait visiblement pas à de telles prouesses de la part de ce père de famille calme et avisé.

Ces exemples ne sont certainement pas des cas isolés, quelques rares exceptions à une règle qui prônerait l'inverse. Au contraire, tout au long des récits, la nature ardente et passionnée propre à l'homme russe, selon Tourguéniev, ressort avec une régularité telle qu'il serait impossible d'y voir autre chose que l'envie de l'auteur d'insister lourdement sur ce point. L'auteur use de tous les procédés possibles pour souligner la nature passionnée des Russes. Il use de généralisations, comme dans « Iermolaï et la meunière », où il profite d'un passage somme toute anodin sur les préférences des vieux seigneurs de province en matière de gibier pour glisser quelques mots sur l'ardeur dont font preuve les Russes en toute circonstance, y compris lorsqu'il s'agit de cuisine :

> Помещики старинного покроя не любят «куликов» и придерживаются домашней живности. Разве только в необыкновенных случаях, как-то: во дни рождений, именин и выборов повара старинных помещиков приступают к изготовлению долгоносых птиц и, войдя в азарт, свойственный русскому человеку, когда он сам хорошенько не знает, что делает, придумывают к ним такие мудреные приправы, что гости большей частью с любопытством и вниманием рассматривают поданные яства, но отведать их никак не решаются.[604]

En d'autres termes, la nature profondément passionnée de l'homme russe, même enfouie sous des airs d'indifférence, même étouffée par de la résignation face aux coups de la vie, refait invariablement surface.

---

[604] *Ces gentilshommes-camapagnard de la vieille roche dédaignent le gibier – les courlis, comme ils disent – et s'en tiennent aux volatiles domestiques, sauf à certaines occasions telle que fêtes, anniversaires, élections. Les cuisiniers se mettent alors en devoir d'accomoder les oiseaux à longs becs avec l'enthousiasme qui caractérise le Russe quand il ne sait pas très bien ce qu'il fait ; ils inventent des sauces si compliquées qui la plupart des invités contenmplent avec curiosité le mets qu'on leur présente, sans se risquer toutefois à y faire honneur.*

Nous trouverons un autre exemple des revers de la nature passionnée des Russes dans « Tatiana Borissovna et son neveu », dans la figure de Bénévolenski, le bienfaiteur d'Andrioucha, le futur peintre raté et le neveu de la protagoniste. Bénévolenski est présenté par le narrateur comme une personne enthousiaste et un esthète bouillonnant, occasion pour lui de faire une digression longue et détaillée sur la passion des Russes pour les arts : mielleux et exagérément loquaces lorsqu'ils se mettent à parler de la peinture, par exemple – « on dirait une bûche enduite de miel », dit l'auteur à ce sujet – proférant des propos aussi exaltés que creux, car ces gens-là ne comprennent naturellement rien à l'art pictural ; d'ailleurs ils ne se cantonnent pas à la seule peinture : « Ибо у нас уже так на Руси заведено: одному искусству человек предаваться не может — подавай ему все »[605]. « Впрочем, у нас на Руси таких людей довольно много »[606], prévient l'auteur un peu plus haut, ce qui justifie une parenthèse aussi conséquente, en plein milieu du récit, au sujet de cette caste de passionnés tout à fait hors norme, explications et généralisations à l'appui.

Enfin, une illustration directe de la façon dont Tourguéniev se représentait l'homme russe et dont il cherchait à transmettre le caractère contrasté à ses lecteurs, apparaît dans le récit « Les Chanteurs », lorsque le narrateur se livre à une description qui ne manque pas de passion, elle non plus, de la voix d'Iakov, un des participants au duel vocal, l'objet principal du récit :

> Я, признаюсь, редко слыхивал подобный голос: он был слегка разбит и звенел, как надтреснутый; он даже сначала отзывался чем-то болезненным; но в нем была и неподдельная глубокая страсть, и молодость, и сила, и сладость, и какая-то увлекательно-беспечная, грустная скорбь. Русская, правдивая, горячая душа звучала и дышала в нем и так и хватала вас за сердце, хватала прямо за его русские струны.[607]

La voix de Iakov, telle qu'elle est décrite dans le récit, se transforme, en l'espace de ces quelques lignes, en un tableau représentant le cœur même de la russité : brisée et mal en point, mais néanmoins jeune et profondément passionnée, forte et douce à la fois, un peu triste et indomptable. Le contraste délibérément créé par l'auteur, entre la figure d'Iakov lors du duel et plus tard dans la même journée, lorsque le narrateur l'aperçoit de nouveau, ivre et déplorable, ne fait que renforcer cette métaphore.

---

[605] *Car nous autres les Russes ne saurions nous contenter d'un seul art, il nous les faut tous.*
[606] *Mais, en Russie, de pareilles gens ne sont par rares.*
[607] *Je l'avoue, j'avais rarement entendu semblable voix. Elle était un peu brisée et rendait comme un son de fêlure ; au début même, on y pouvait trouver quelque chose de morbide ; mais elle avait et la passion profonde qu'on ne saurait feindre, et la jeunesse, et la force, et la douceur, et aussi une sorte de mélancolie insouciante, irrésistible. Une âme russe, une âme droite et passionnée, résonnait et respirait en elle ; elle vous prenait au cœur et y faisait vibrer les cordes russes.*

Les gentilshommes, ces étrangers parmi les Russes

Si les traits dont il était question plus haut sont caractéristiques, dans l'interprétation de Tourguéniev, du peuple russe dans sa totalité, une place spéciale est toutefois aménagée par l'écrivain dans ses nouvelles à la noblesse, dont les représentants parmi les personnages tourguénieviens forment une classe à part, à l'opposé du peuple et de la classe paysanne. Bien sûr, ici aussi, les nobles de Tourguéniev sont des figures très diversifiées ; ils n'en reste pas moins qu'ils sont distribués de façon uniforme dans les nouvelles, qui comportent chacune entre un et quatre personnages d'origine noble, l'ensemble formant un groupe plutôt homogène en matière de comportement, de caractère, etc., contrairement, par exemple, aux paysans tourguénieviens dont la diversité est telle qu'il est difficile de les caractériser en tant que groupe par seulement quelques traits.

Les nobles tourguénieviens sont principalement des nobles de province, un milieu que l'écrivain connaissait très bien, comme on le sait, et qu'il dota, dans ses nouvelles, d'une identité culturelle plutôt vague et mal définie. En effet, les représentants de ce groupe de personnages bien singuliers, quoique culturellement rattachés, du moins en théorie, à l'ethnie russe, semblent avoir du mal à assumer leur russité dans les nouvelles. Une œuvre littéraire se devait de refléter la réalité de façon objective et réaliste, préconisait Bélinski, et on peut dire que Tourguéniev suivit les préceptes de son mentor à la lettre : ses personnages nobles, dont on sait que la plupart furent inspirés de personnes réelles, sont une réplique, certes littéraire mais néanmoins réaliste, de la classe de semi-russes et de semi-étrangers que la plupart des nobles russes formaient à l'époque de Tourguéniev. On peut même affirmer que le thème du rapport de la noblesse au peuple du point de vue culturel, ainsi que celui de son attachement étrangement fusionnel à la culture étrangère, est très développé dans les récits de 1843-1850, et cela sous plusieurs formes.

D'abord, les références aux pratiques européennes dans la vie courante de la noblesse russe sont assez nombreuses dans les nouvelles en question. Simplement mentionnées au gré du récit, elles sont disséminées à travers le texte tourguénievien. Dans « Le Putois et Kalinytch », par exemple, le lecteur apprend, parmi les nombreux détails que le narrateur fournit au sujet de la personne du gentilhomme campagnard Poloutykine, que celui-ci apprécie la cuisine française – « […] завел у себя в доме французскую кухню […] »[608]. Cette

[608] […] *il avait introduit chez lui la cuisine française* […].

circonstance semble, à première vue, tout à fait anodine – après tout, il n'y a rien de répréhensible dans le fait d'avoir un goût prononcé pour la cuisine française de la part d'un Russe. Tourguéniev, fin gourmet lui-même, ne pouvait pas incriminer son personnage pour ses préférences culinaires. Cependant, lorsque l'on apprend la façon dont le cuisinier de Poloutykine envisageait cette même cuisine : « […] тайна которой, по понятиям его повара, состояла в полном изменении естественного вкуса каждого кушанья: мясо у этого искусника отзывалось рыбой, рыба — грибами, макароны — порохом; зато ни одна морковка не попадала в суп, не приняв вида ромба или трапеции »[609], la situation prend une tout autre tournure, et le passage se transforme en un réquisitoire contre la fausse hybridité culturelle du personnage de Poloutykine et, par extension, de ses semblables : ignorance des véritables codes culturels et prétention à l'originalité propres à ces personnes dont la province russe regorgeait du temps de Tourguéniev. Ces caractéristiques ne pouvaient évidemment pas susciter la sympathie de l'écrivain qui fit tout, par ailleurs, pour présenter Poloutykine en seigneur ignare et prétentieux, ne sachant pas réellement apprécier la gastronomie française (décidément, le Russe de Tourguéniev pêche souvent par des passions fondées sur de l'incompétence, *cf.* Monsieur Bénévolenski, grand amateur des arts dans « Tatiana Borissovna et son neveu »).

« Adapter » une pratique étrangère à son quotidien, ou plutôt faire du bricolage culturel à partir de l'idée que l'on se fait de celle-ci : voici une caractéristique qui revient fréquemment dans le propos de Tourguéniev au sujet de ses nobles habitants de campagne. C'est le cas notamment du couple Pérékatov, dans « Un bretteur » ; l'écrivain fait adopter à Monsieur Pérékatov, ancien militaire, et à son épouse Nénila, fille illégitime d'un grand seigneur moscovite, quelques habitudes européennes : Nénila Pérékatova veille à ce que son mari s'habille exclusivement à l'anglaise, à savoir proprement – « Перекатов с утра ходил в высоком чистом галстухе, причесанный и вымытый »[610] -, lui fait laisser pousser une barbichette en pointe pour dissimuler une grosse verrue sur le menton. Mais dans la mesure où dévoiler la vraie raison d'une telle décision est inconcevable pour Nénila, elle avance à ses invités une amusante explication musicale : « […] что муж ее играет на флейте и что все флейтисты под нижней губой отпускают себе волосы: ловчее держать инструмент

[609] […] *dont tout le secret, à en croire son cuisinier, consiste à changer le goût particulier de chaque aliment ; accomodé par cet artiste, la viande avait un arrière-goût de poisson, le poisson prenait la saveur des champignons, et le macaroni sentait le poudre. Par contre, aucune carotte n'entrait dans le potage sans avoir pris la forme d'un triangle ou d'un rhombe.*

[610] *M. Pérékatov était dès le matin cravaté de frais, coiffé et lavé.*

[…] »[611]. Enfin, les voisins des Pérékatov disent que Nénila tient sa maison « à l'étrangère » : elle a peu de domestiques et ceux-ci sont habillés proprement. Toutes ces pratiques et habitudes, faussement européennes une fois de plus – car il ne suffit pas d'être proprement habillé pour pouvoir prétendre à une toilette à l'anglaise, par exemple – présentées de façon satirique, à la Gogol, trahissent la façon qu'avait Tourguéniev d'envisager la noblesse russe provinciale et sa mentalité souvent dépossédée de toute authenticité, y compris culturelle, à la suite de l'éducation soi-disant européenne – le plus souvent faussement européenne – dont avait « bénéficié » tout une génération de Russes bien nés. Il est symptomatique d'ailleurs que les quelques rares personnages qui ont droit à une description presque bienveillante de la part de Tourguéniev, sont ceux qui ne n'ont reçu aucune éducation particulière : c'est le cas de Tatiana Borissovna, de « Tatiana Borissovna et son neveu », qui est présentée au lecteur comme une femme simple et sans artifices, une interlocutrice et une hôtesse plaisante, et pour cause. Issue d'une famille plutôt modeste, elle n'a reçu « никакого воспитания, то есть не говорит по-французски; в Москве даже никогда не бывала »[612], ce qui constitue certes, dit l'auteur, un défaut de taille mais, d'un autre côté, une garantie d'authenticité: « […] женщина круглый год живет в деревне, в глуши — и не сплетничает, не пищит, не приседает, не волнуется, не давится, не дрожит от любопытства... чудеса! »[613].

Une autre question sur lequel Tourguéniev semble s'interroger beaucoup dans les années 1840 – à en juger par certains passages de ses nouvelles en tout cas – a trait à l'éducation très européenne que recevait les nobles russes de son temps, de sa valeur et de sa pertinence dans le contexte de vie russe. Déjà dans « Iermolaï et la meunière », écrit au début de 1847, Tourguéniev dit, par l'intermédiaire de Zverkov, un gentilhomme de campagne hautain et prétentieux : « […] вы все, молодые люди, судите и толкуете обо всех вещах наобум; вы мало знаете собственное свое отечество; Россия вам, господа, незнакома, вот что!.. Вы всё только немецкие книги читаете »[614]. Bien sûr, Tourguéniev fait formuler à Monsieur Zverkov ces sages paroles pas très à propos, c'est-à-dire au moment où le gentilhomme est en train de persuader le narrateur de la nature profondément ingrate des paysans vis-à-vis de leurs maîtres : une histoire triste qui, en réalité, met en lumière l'arbitraire des propriétaires fonciers

[611] […] *son mari jouait de la flûte, et que tous les flûtistes se laissent pousser la barbe sous la lèvre inférieure car c'est plus commode pour tenir l'instrument.*
[612] *Elle n'avait reçu aucune éducation, ne parlait pas le français et n'avait d'ailleurs même pas mi un pied à Moscou.*
[613] *Comment ! cette femme – qui pourtant vit confinée à la campagne – dédaigne les cancans, ne fait ni petits cris, ni révérences, ne s'étiyffe pas en palant, ne frémit point de curiosité… quel prodige !*
[614] […] *les jeunes gens d'aujourd'hui parlent et jugent de tout au petit bonheur. Oui, messsieurs, vous connaissez peu votre patrie ; la Russie, vous l'ignorez ! C'est comme ça !... Vous ne faites que lire des livres allemands…*

décidant de la vie et du destin de leurs serfs. Néanmoins, malgré leur pertinence discutable, les propos de Zverkov au sujet du fait que les livres allemands n'aident pas les jeunes gens à mieux connaître la Russie, ne manquent pas de bon sens.

Tourguéniev ne s'arrêta d'ailleurs pas là. Une année et demi plus tard, en été 1848, il revint là-dessus dans un autre de ses récits, « Le Hamlet du district de Chtchigry ». Le narrateur croise le protagoniste, le Hamlet du district de Chtchigry, comme il l'appelle sans donner le nom exact de son personnage, à l'occasion d'un grand dîner chez un riche voisin : alors que la réception est terminée, les convives sont installés pour passer la nuit dans la maison de leur hôte et le narrateur se retrouve à partager sa chambre avec le Hamlet russe. Une conversation s'engage, et le lecteur découvre, dans la figure du voisin fortuit du narrateur, une personne un peu timide de prime abord, cherchant désespérément sa place dans la vie et consciente de l'inutilité de son existence, circonstance contre laquelle il ne parvient pas à lutter. En cherchant à expliquer ce sentiment, l'inconnu décide de raconter sa vie au narrateur. On découvre alors un parcours très similaire de celui de Tourguéniev : gouverneurs étrangers dans l'enfance, études à l'Université de Moscou, trois années passées à Berlin à étudier la philosophie allemande. Bien sûr, cette proximité de parcours académiques n'est pas fortuite, ce qui ne veut pas dire que Tourguéniev cherchait à se représenter lui-même dans le récit. De nombreux chercheurs ont insisté sur ce point, par exemple, Elena Levina, directrice du Musée Tourguéniev à Spasskoïé-Loutovinovo et auteur d'une série d'articles sur Tourguéniev, qui dit à ce propos en 2005 : « На совпадение отдельных обстоятельств героя рассказа «Гамелет Щигровского уезда» с фактами биографии самого писателя исследователи творчества Тургенева обратили давно, однако принято считать, что эти совпадения «чисто внешние» […] »[615]. Tout en partageant globalement ce point de vue, nous ne voudrions cependant pas écarter trop rapidement le fait que Tourguéniev s'inspira ici de sa propre vie. Nous croyons, simplement, que si Tourguéniev le fit, c'était parce que le chemin académique qu'il avait suivi dans son enfance était celui d'un très grand nombre de ses contemporains. En travaillant sur ses personnages, Tourguéniev s'inspirait souvent, pour ne pas dire toujours, de l'un ou de plusieurs personnes qu'il connaissait personnellement ou qu'il avait croisées sur son chemin à un moment de sa vie. Si l'on admet le fait que ne fût-ce qu'une partie du Hamlet du district de Chtchigry tient de son créateur – malgré le fait qu'une telle formulation va à l'encontre de l'opinion admise

[615] Е.Н. Левина, « Автобиографические мотивы в цикле рассказов «Записки охотника» И.С.Тургенева («Гамлет Щигровского уезда») »// *Спасский вестник*, №12, Орел, 2005, с. 247 : *Les experts de l'œuvre de Tourguéniev ont remarqué de bonne heure la correspondance entre les détails du parcours du personnage de « Hamlet du distict de Chtchigry » et la biographie de l'écrivain, mais il est convenu de considérer cette correspondance comme purement extérieure et superficielle.*

aujourd'hui par les spécialistes de Tourguéniev – les propos que l'auteur fit tenir à son personnage au sujet de l'utilité de ses études européennes prennent un sens tout particulier. « […] я три года провел за границей: в одном Берлине прожил восемь месяцев »[616], raconte le Hamlet russe au sujet de son expérience étrangère qui, selon lui, ne le prépara aucunement à la vie qui l'attendait en Russie :

> Посудите сами, какую, ну, какую, скажите на милость, какую пользу мог я извлечь из энциклопедии Гегеля? Что общего, скажите, между этой энциклопедией и русской жизнью? И как прикажете применить ее к нашему быту, да не ее одну, энциклопедию, а вообще немецкую философию... скажу более — науку?[617]

Rentré dans son pays, l'inconnu a senti toute l'inutilité pratique du savoir acquis puisque celui-ci ne l'aide ni à comprendre la vie russe ni à mieux l'intégrer ; plus encore, il a le sentiment que la brillante éducation dont il avait bénéficié à Berlin (« […] я говорю по-французски не хуже вас, а по-немецки даже лучше. […] Я Гегеля изучил, милостивый государь, знаю Гёте наизусть […] »[618], revendique-t-il notamment) a creusé entre lui et la réalité russe un fossé qu'il ne sait plus combler. Mais alors pourquoi, poursuit le Hamlet de Chtchigry, être parti à l'étranger ? Pourquoi ne pas s'être appliqué plutôt à étudier la vie russe sur place ? La réponse est sans appel : le plus commun des mortels parmi les Russes ne peut pas appréhender la Russie, ses besoins et sa destinée tout seul, sans quelque support ou quelque explication savante extérieure. L'être suffisamment avisé pour analyser et pour comprendre les subtilités de la russité n'est pas encore né :

> […] где же нашему брату изучать то, чего еще ни один умница в книгу не вписал! Я бы и рад был брать у ней уроки, у русской жизни-то, — да молчит она, моя голубушка. Пойми меня, дескать, так; а мне это не под силу: мне вы подайте вывод, заключенье мне представьте...[619]

La science est partout la même, mais seulement en théorie, poursuit l'inconnu, car elle est en fin de compte le reflet de la mentalité du pays qui la voit naître et se développer. Censée être universelle, la science ne l'est que si l'esprit, qui essaie de la transposer sur un terrain culturel

---

[616] *J'ai passé trois ans à l'étranger et habité pendant huit mois la seule ville de Berlin.*
[617] *Dites-moi, je vous prie, quel profit je pouvais tirer de l'Encyclopédie de Hegel ? Qu'y a-t-il de commun entre cet ouvrage et la vie russe, et comment appliquer à nos mœurs, non seulement cette encyclopédie, mais encore toute la philosophie allemande… je dirai plus, la science elle-même ?*
[618] […] *je parle le français aussi bien que vous, et l'allemand peut-être mieux.* […] *J'ai étudié Hegel, mon cher monsieur, et je sais mon Goethe pas cœur.*
[619] […] *où diatre puorrions-nous bien apprendre ce que nul savant n'a encore fait imprimer ! J'aurais été heureux de demander des leçons à la vie russe, mais elle reste muette, la belle ! – « Tache de me comprendre comme ça ». – C'est au-dessus de mes capacités : à moi, il faut me donner des déductions, des conclusions…*

suffisant, est universel lui aussi… Mais après avoir passé trois ans à l'étranger, le Hamlet russe n'a appris ni à connaître l'étranger, à force de vivre en reclus et de ne fréquenter que les « siens » - « […] собственно Европы, европейского быта я не узнал ни на волос; я слушал немецких профессоров и читал немецкие книги на самом месте рождения их... вот в чем состояла вся разница. Жизнь вел я уединенную, словно монах какой […] »[620] -, ni à découvrir son pays natal et par extension, à comprendre sa propre identité.

Bien évidemment, loin de nous l'idée que Tourguéniev rejoignait totalement les idées que son personnage formule dans « Le Hamlet du district de Chtchigry » : ayant prêté son parcours académique au Hamlet russe, comme l'exemple plausible d'un schéma d'études à l'époque, Tourguéniev, contrairement à son personnage, profita de l'éloignement de sa patrie et du savoir qu'il put acquérir durant ses études à Berlin, justement pour mieux comprendre la réalité russe, ainsi qu'il le suggérera lui-même, plus tard, dans ses *Souvenirs de vie et de littérature*. Mais l'écrivain était visiblement conscient du fait que sa démarche à lui n'était pas celle de la majorité car, comme il l'exprima dans *Paracha* au sujet des jeunes russes qui dirigent leur pas vers l'étranger : « Мы за границу ездим, о друзья!/ Как казаки в поход... Нам все не в диво;/ Спешим, чужих презрительно браня,/ Их сведений набраться торопливо... »[621]. Une expédition aussi superficielle n'apporte aucun bénéfice à l'individu qui l'entreprend ; elle ne fait que dénaturer sa mentalité et défigurer sa vision du monde.

Il résulte de ce processus d'acquisition de la science européenne superficielle et pas réellement à propos, une perte de repères culturels, plus ou moins complète ou plus ou moins partielle mais dans tous les cas récurrente et peut-être même irréversible : une forme de déracinement difficile à réparer mais dont l'existence est à l'origine de la grave et dangereuse ignorance de la réalité de la part des nobles russes ainsi que du fossé qui les sépare du reste du peuple.

Il n'est dès lors pas étonnant que les nouvelles de Tourguéniev de 1843-1850 regorgent de figures culturellement confuses dont l'exemple le plus représentatif apparaît très certainement dans « L'Odnodvorets Ovsianikov », au cours de l'un des nombreux récits qu'Ovsianikov livre au narrateur et qui composent la nouvelle en question : il s'agit de Vassili

[620] *L'Europe et ses coutumes me restèrent tout aussi inconnus qu'auparavant ; j'entendais professer en allemand, je lisais les livres écrits dans cette langue sur le lieu même de leur publication… c'était toute la différence. Je menais une vie de reclus.*

[621] *Chers amis, nous allons à l'étranger/ Tels les cosaques qui entreprennent une campagne militaire… Rien ne nous étonne/ Nous nous pressons, tout en critiquant les étrangers avec mépris/ D'apprendre à la va vite un peu de leur science.*

Lioubozvonov, un jeune hobereau qui, après avoir hérité du domaine de sa mère, vient se présenter devant ses serfs pour la première fois :

> Смотрят мужики — что за диво! — Ходит барин в плисовых панталонах, словно кучер, а сапожки обул с оторочкой; рубаху красную надел и кафтан тоже кучерской; бороду отпустил, а на голове така шапонька мудреная, и лицо такое мудреное, — пьян, не пьян, а и не в своем уме.[622]

Le discours que Lioubozvonov tient devant ses paysans les étonne et les terrifie tout autant que son accoutrement : « Я-де русский, говорит, и вы русские; я русское всё люблю… русская, дескать, у меня душа и кровь тоже русская…»[623]. Lioubozvonov est mu par l'envie de se rapprocher de ces gens, de mieux les comprendre et enfin de se faire accepter par eux mais il cherche les réponses à ses questions dans les livres (« […] всё книги читает али пишет, а не то вслух канты произносит […]»[624]), dans les livres étrangers, qui plus est, ou pire encore – dans les lettres prétendument russes – qui lui renvoient une fausse image de ce qu'est la Russie. Résultat : ses habits ressemblent à de la mascarade, son discours sonne étrangement à l'oreille russe. Même sa compréhension des besoins de son peuple est totalement erronée : au lieu de mettre de l'ordre dans son domaine et de faire cesser les malversations de son intendant qui ne cesse d'opprimer les paysans, Lioubozvonov se contente de lui donner quelques instructions très abstraites sur la gestion du domaine, cautionnant par là même ces pratiques inadéquates. « В собственной вотчине живет, словно чужой »[625], conclut son récit le sage Ovsiannikov, une formulation qui résume bien la situation d'ailleurs.

Les années 1840 : une époque d'hésitations, un temps de recherche de soi

Les années 1840 apparaissent dans la vie d'Ivan Tourguéniev comme une période chargée d'évènements, à la fois difficile et intéressante. Durant cette décennie, de simple passe-temps, l'écriture devint pour lui une activité professionnelle à part entière et l'expression de son engagement personnel. En 1843, le chemin de Tourguéniev croisa celui de Vissarion Bélinski. Cette rencontre l'amena à participer au mouvement de l'école « naturelle » qui militait pour

[622] *Les paysans s'assemblent et se présentent à lui ? Quelle surprise ! Le nouveau seigneur porte une large culotte de velour, des bottes à revers comme un cocher, une chmise rouge, un caftan, toute sa barbe, un drôle de petit bonnet. Et son visage aussi est tout drôle : sans être ivre, il ne paraît pas avoir sa tête à lui.*
[623] *Je suis russe, vous êtes russes également ; j'aime tout ce qui est russe… j'ai le sang russe, l'âme aussi.*
[624] […] *il passe son temps à lire, à écrire, à réciter des vers* […].
[625] *Il vit dans son domaine comme un étranger.*

une littérature nouvelle affranchie des conventions issues d'une autre époque et pour l'émergence d'un univers littéraire plus démocratique et plus authentique. Cette expérience détermina l'évolution du talent et de la méthode créatrice de Tourguéniev pour plusieurs années à venir. La deuxième moitié des années 1840 fut également marquée pour Tourguéniev par la distension des liens qui l'attachaient à la Russie. Déchirée par de graves discordes, la famille Tourguéniev finit par éclater vers le milieu de la décennie. Quant à la carrière de fonctionnaire que Tourguéniev semblait vouloir embrasser dès son retour d'Allemagne, elle n'aboutit pas non plus, l'écrivain n'étant pas parvenu à « rentrer dans le moule » que cette fonction sous-entendait.

En 1843, Tourguéniev rencontra les époux Viardot : il s'agit d'un autre évènement crucial pour lui à cette époque. En effet, à partir de cette date, Tourguéniev vécut le regard en permanence tourné vers l'Europe, et l'étroite amitié qui le liait au couple lui permit même, le moment venu, d'envisager sérieusement la perspective de vivre en dehors de la Russie. De plus, la présence quasi permanente des Viardot dans sa vie à partir de 1843 changea très certainement son regard sur l'Europe et sur ses habitants, et influença par le même l'évolution de la vision de l'altérité chez lui.

On notera aussi les voyages que Tourguéniev effectua à travers l'Europe dans les années 1840 et qui contribuèrent à la poursuite de sa découverte de l'étranger : non seulement il continua à approfondir sa connaissance des pays qu'il avait eu l'occasion de découvrir durant ses années d'études, l'Allemagne en particulier, mais il en profita pour parcourir, pour la première fois, la France et y séjourner longuement entre 1847 et 1850. Grâce à ces voyages, l'image mentale que Tourguéniev se faisait de l'Europe s'élargit, et la nature du regard jeté par l'écrivain sur l'Ailleurs changea de façon significative. Désormais, ce n'est plus en simple voyageur venu s'initier à la culture et au savoir européens que Tourguéniev parcourt l'Europe : ses lettres expédiées de l'Europe dans les années 1840 révèlent un observateur mûr et avisé, désireux d'une véritable immersion dans la culture européenne, s'efforçant de s'approcher au plus près des Européens, d'apprendre à les connaître et à les apprécier. Cependant, approfondir sa connaissance de l'Ailleurs – même si ce processus s'opère au cœur de l'espace à explorer – n'est pas synonyme d'*appropriation,* encore moins d'*acceptation* : à l'occasion de son immersion dans la vie française, Tourguéniev, mis pourtant dans des conditions idéales pour appréhender totalement les subtilités de celle-ci, ne sort jamais au fil de ses lettres de son rôle d'observateur, certes intéressé par ce qui se passe autour de lui, mais néanmoins toujours distant.

Les lettres de Tourguéniev dévoilent donc à présent une vision plus riche et complexe de l'altérité : elles sont remplies de références aux Autres, toutes nationalités confondues, même

si les réflexions sur les Allemands restent prépondérantes dans sa correspondance. Il est d'ailleurs curieux de constater à quel point Tourguéniev, alors en pleine immersion dans la vie française, apparaît plus proche des Allemands que des Français, ou en tout cas plus réceptif à leurs particularités, plus positifs dans ses commentaires épistolaires à leur sujet.

Sa connaissance du peuple allemand l'aide par ailleurs à mieux appréhender la vie française. Un nouveau mécanisme de la découverte de l'Autre – à partir d'un élément connu vers un élément nouveau – se met en place dans l'esprit de Tourguéniev qui, durant son long séjour en France, se livre dans sa correspondance à des comparaisons systématiques entre les Français, leurs habitudes, leur mode de vie, etc. et leurs voisins allemands qu'il connaissait bien. Malheureusement, cette comparaison n'est pas toujours avantageuse pour les habitants de la France qui peinent à convaincre Tourguéniev durant cette période. Dans ses lettres, celui-ci semble avoir bien du mal à voir les représentants de la nation française sous un jour favorable : leur caractère, leurs habitudes, leurs gestes du quotidien, leur rapport à l'art lui déplaisent. Plusieurs facteurs pourraient expliquer cette attitude négative de Tourguéniev envers les Français. D'abord, on sait que, durant les années 1847-1850, l'écrivain envisageait sérieusement de s'installer en France aux côtés de ses amis les Viardot. Cette perspective ne pouvait que déteindre sur l'attitude de l'écrivain envers ce pays qui, soudainement, de simple terrain de découverte, passait au statut de possible terre d'accueil. Dans ces conditions, la tendance à appréhender les lieux, les habitants, etc. de façon plutôt critique semble naturelle de la part de Tourguéniev. De plus, le moment qu'il choisit pour envisager son exil en France coïncide avec une période trouble dans l'histoire du pays, et les occasions de relever des détails et des moments critiquables ne manquaient pas alors autour de l'écrivain.

On ne peut qu'imaginer le dilemme auquel Tourguéniev dut faire face, aux alentours de l'année 1848, lorsque d'après ses propres aveux, il hésitait à s'installer définitivement en France. Entre la Russie de toutes les répressions qui fut celle de Nicolas I^{er} dans les années 1840 et la France qui traversait une période peu reluisante de son histoire, le choix devait paraître bien maigre au jeune écrivain. Des interrogations identitaires naissent d'une telle hésitation, et si les lettres de l'écrivain ne rendent nécessairement pas compte de celles-ci, ses œuvres en disent long, en revanche. Les drames de l'écrivain, tout comme ses nouvelles, sont peuplés d'étrangers, principalement des Allemands, sans doute en raison d'une meilleure compréhension de cette nation par l'écrivain à cette époque, mais aussi des Français qui semblent faire une timide entrée dans l'imaginaire de Tourguéniev, en pleine découverte de la France alors.

Qu'ils soient Allemands, Français, Grecs ou Italiens, les étrangers de Tourguéniev sont invariablement présentés dans ses œuvres comme des personnages hauts en couleur et quelque peu exotiques, en comparaison des Russes. Tourguéniev prend le parti d'assigner à ces étrangers un rôle très important quoique secondaire : mettre en relief la russité. D'une part, une telle démarche de la mise en altérité pour souligner la russité s'inscrit bien dans les enseignements de l'école « naturelle » que Tourguéniev soutenait à l'époque et qui prônait la mise en avant du caractère russe, de la vie russe, de l'homme russe dans toute sa diversité. Mais d'autre part, une telle approche correspondait sans doute aussi à l'état d'esprit de Tourguéniev homme : hésitant à s'exiler définitivement, il percevait les différences culturelles de manière particulièrement vive et le fait de parler de la vie russe et de chercher à cerner sa spécificité devait aider l'écrivain à mieux comprendre ses propres sentiments et d'appréhender sa propre identité culturelle. Cela explique en tout cas l'étonnante diversité de types russes qu'il créa dans ses œuvres : typiques et singuliers, authentiques et culturellement aliénés, faits de contrastes et très différents des Européens.

Cette constante recherche de la russité prend des allures d'une des manifestations de l'altérité chez Tourguéniev. Sa propre relation au monde russe, telle qu'elle transparaît à travers ses lettres et ses écrits, retient l'attention. Enfant de son temps, nourri principalement de modèles issus des cultures étrangères, de quelle culture Tourguéniev se sentait-il issu ? Certains de ses contemporains se posaient visiblement cette même question, comme Sergeï Aksakov qui, en 1851, commentait la pièce *Conversation sur la grand-route* en des termes suivants :

> Мысль не без достоинства - отношения дрянного и в то же время довольно доброго помещика к дворовым людям; но скотина камердинер и философ кучер с тройкой лошадей и своими о них разговорами — денной грабеж Гоголя. К тому же, несмотря на некоторое дарование, Тургенев человек не русский, а иностранец, с любовью и любопытством изучающий русский народ; он набрался туземных орловских выражений и нанизал их на свою драматическую нитку: вышли, буквы без духа.[626]

Sergueï Aksakov était le chef de file des slavophiles et son commentaire de l'approche pratiquée par Tourguéniev dans sa pièce fut formulé dans un contexte de débats quant à l'avenir de la

[626] Ю.Г.Оксман, « Комментарии: И.С. Тургенев. Разговор на большой дороге »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том второй, *op.cit.*, с. 677 : *L'idée a un certain mérite : les relations d'un propriétaire, homme vil mais doté d'une certaine bonté, vis-à-vis de ses domestiques ; mais le valet de chambre abruti et le cocher philosophe avec sa troïka de chevaux et leurs conversations à ce sujet sont de patents emprunts à Gogol. De plus, aussi doué soit-il, Tourguéniev n'est pas un homme russe, mais un étranger qui étudie le peuple russe avec amour et curiosité ; il insère au fil de son œuvre dramatique certaines expressions locales originaires d'Orel : au final, la sève n'y est pas.*

Russie qui opposèrent les partisans du slavophilisme et les occidentalistes dont Tourguéniev faisait partie. Néanmoins, ce jugement appelle à la réflexion.

CHAPITRE IV : LE RETOUR AU BERCAIL : 1850 – 1856

En prenant la décision, en 1847, de partir en Europe pour une période indéterminée qui se limita finalement à trois années de séjour sur le Vieux continent, principalement en France, Tourguéniev choisissait aussi de prendre un peu de distance et de recul par rapport à la Russie. Un véritable bouleversement de la représentation du monde s'ensuivit, dans son esprit. Ce long séjour français faillit se terminer par l'établissement définitif de Tourguéniev en Europe, une résolution qui traduit quelques hésitations majeures chez l'écrivain à l'époque, des hésitations d'ordre politique bien sûr, social et philosophique (liées, pour la plupart aux abus du régime tsariste de l'époque et au problème de servage sévissant dans le pays), mais aussi et surtout identitaires. Ces dernières n'étaient pas très faciles à assumer : les lettres de l'écrivain pendant cette période traduisent les émotions partagées qu'il éprouvait – l'enthousiasme suivi du désenchantement face aux événements qui secouèrent la France à la fin des années 1840, les interrogations sur la possibilité de son retour au pays natal, les tentatives parfois désabusées de mieux percevoir les Français, de trouver sa place parmi un peuple étranger. La France et ses habitants restèrent étrangers pour lui malgré tout. Se sentant constamment, quelles que soient les circonstances, extérieur aux préoccupations des habitants du pays (mis à part les Viardot, bien sûr), Tourguéniev ressemble, dans ses lettres évoquant son séjour français, à un homme qui tenterait en vain d'enfiler un costume qui n'avait pas été taillé pour lui.

On aurait pu croire, pourtant, qu'au terme de ces trois années, alors qu'il paraissait envisager de s'installer pour longtemps à proximité des Viardot, que sa vision des Européens et plus particulièrement des Français aurait pris des contours plus authentique, plus diversifiés, plus bienveillants aussi. Cela ne fut cependant pas le cas. À en juger par les lettres de l'écrivain de cette période, les Français, tout comme le restant des Autres européens, ne devinrent ni plus accessibles ni plus proches pour lui. D'ailleurs, les références aux différents représentants des nations européennes, quoique désormais plus nombreuses dans les œuvres de Tourguéniev, conservèrent leur caractère stéréotypé.

Tourguéniev qui s'éloigna quelque peu de la Russie durant ces trois années passées en France et ne réussit pas à se rapprocher davantage de sa terre d'accueil et de ses habitants, mit toute son énergie à explorer son espace identitaire à travers ses œuvres où les personnages russes côtoient les Autres étrangers, dans un face à face trop récurrent pour être totalement anodin.

Dans le chapitre qui suivra, nous examinerons la trajectoire qu'avaient prise toutes ces évolutions, dans les conditions d'un retour prolongé de l'écrivain en Russie : on verra comment

les figures des Européens et des Russes continuèrent de se transformer après 1850, au moment des retrouvailles de Tourguéniev avec le pays natal.

1. LES RETROUVAILLES DIFFICILES AVEC LA RUSSIE

Dernier long séjour en Russie

Ivan Tourguéniev rentra en Russie en été 1850, après une absence longue de trois ans. Trois années – c'est peu et beaucoup à fois. À l'échelle d'une vie humaine, ce laps de temps peut effectivement paraître insignifiant ; néanmoins, dans le cas de Tourguéniev, il ne s'agit pas d'avoir été simplement absent du pays. Durant les trois années qu'il avait passées en dehors des frontières russes, Tourguéniev avait goûté à un autre mode de vie, plus libéral malgré les travers des régimes qui se succédèrent en France entre 1847 et 1850. Il avait côtoyé des personnes qui pensaient différemment et avait vécu au milieu de paysages bien différents de ceux qui avaient bercé son enfance. En d'autres termes, l'absence du pays natal fut doublée, pour Tourguéniev, d'une réelle prise de distance par rapport à la Russie, bien au-delà de la simple géographie.

Rentré en Russie en juin 1850, Tourguéniev n'en repartit que six ans plus tard. Il s'agit du dernier séjour prolongé de l'écrivain sur le territoire russe : à l'avenir, plus jamais il ne passerait autant d'années d'affilée dans son pays. À partir de juillet 1856, lorsque l'écrivain sera de nouveau autorisé à franchir la frontière et à regagner l'Europe, et jusqu'à la fin de sa vie, Tourguéniev fera des va-et-vient incessants entre la Russie et le continent européen, séjournant « то в России, то за границей »[627], comme il écrira dans une note autobiographique en décembre 1871. Évidemment, au moment de son retour en juin 1850, l'écrivain ne savait pas encore que son séjour en Russie durerait aussi longtemps. Tout comme il ne soupçonna sans doute pas, en quittant l'Empire des Tsars six années plus tard, au cours de l'été 1856, l'empreinte exceptionnelle que ce séjour, pourtant difficile, allait laisser dans sa vie.

[627] И.С. Тургенев, « Иван Сергеевич Тургенев », *op.cit.*, с. 201: *Tantôt en Russie, tantôt à l'étranger.*

L'appel de la Patrie : pourquoi Tourguéniev finit-il par rentrer en Russie en 1850 ?

Aux alentours de 1848, Ivan Tourguéniev hésitait – nous l'avons vu plus haut – à s'établir définitivement en France. Qu'est-ce qui le poussa à changer d'avis et à rentrer chez lui au bout du compte ?

En fait, l'écrivain fut tiraillé par la question du retour en Russie pratiquement tout au long des trois années passées en France. Lorsqu'il avait pris la route de l'Europe au début de 1847, son voyage s'apparentait à une simple excursion touristique censée lui faire oublier les tracas familiaux et le rapprocher de Pauline Viardot et de sa famille. À ce moment-là le retour au pays, quoique non clairement fixé dans le temps, allait encore de soi pour Tourguéniev. Les choses se compliquèrent à la fin de l'hiver 1848, quand la France fut secouée par la fièvre révolutionnaire. Véritable libéral dans l'âme, Tourguéniev s'enthousiasma d'abord pour ces bouleversements[628] et se précipita dans la capitale française[629] pour constater personnellement la grandeur – pensait-il alors – des événements. Il déchanta cependant très vite face au chaos qui régnait à Paris et face à l'attitude indécise des nouveaux décideurs et aux velléités anti-civilisatrices dont faisaient preuve les révolutionnaires[630].

La réaction du gouvernement russe ne se fit pas attendre : le 2 (14) mars 1848, Nicolas I^{er} proclama un manifeste où il appelait ses sujets à résister aux troubles et à mettre tout en œuvre pour préserver l'ordre social en Russie. Il s'agissait également d'une invitation implicite de la part des autorités russes à regagner au plus vite la patrie. Le régime se durcit rapidement, faisant s'évanouir les quelques rares nouvelles libertés parcimonieusement accordées aux habitants de l'Empire.

Face à la situation, Tourguéniev s'interroge. D'un côté, il avait perdu toutes les illusions qu'il pouvait avoir nourries au sujet de la nouvelle démocratie dont il venait de découvrir le véritable visage. De l'autre côté, le régime de Nicolas I^{er} avec son lot de répressions civiques et intellectuelles le rebutait plus que jamais. Henri Granjard considère que l'hésitation de Tourguéniev quant à la possibilité de s'établir en Europe remonte précisément de cette époque : « C'est à ce moment-là probablement que Tourguéniev, ulcéré par tout ce qui se passait en France et en Europe, songe à rompre tous les liens qui l'attachaient encore à sa patrie, à devenir un émigré politique comme Herzen et Bakounine »[631]. Le ton et le contenu des lettres de l'écrivain à cette époque confirment indirectement cette hypothèse. Mais la chose était plus

[628] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 205.
[629] Au moment où la Révolution éclata, Tourguéniev se trouvait à Bruxelles.
[630] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 207.
[631] *Ibid.*, p. 210.

facile à imaginer qu'à mettre en pratique. « Il résiste cependant à la tentation »[632], continue Granjard. L'attitude menaçante du gouvernement russe vis-à-vis de ses ressortissants qui persistaient à demeurer en Europe malgré les multiples et pressants appels au retour renforçaient certainement beaucoup Tourguéniev dans cette attitude de « résistance ».

L'écrivain fit ainsi la sourde oreille pendant plus d'un an. Cependant, dès le début de 1850, il se rendit à l'évidence : son absence prolongée devenait suspecte. À la fin du mois d'avril 1850, il écrivit de sa retraite de Courtavenel à Pauline Viardot: « Je ne vous dirai qu'une chose : vous me recommandez d'être prudent : la prudence me conseille de revenir sur le champ : rester plus longtemps en Europe serait de la plus haute imprudence »[633]. Il réussit à rester en France quelques mois encore, mais plus le temps passe, plus le retour du fils prodigue devient urgent. De plus, Varvara Tourguénieva était très malade. Pavel Annenkov nota dans ses souvenirs à ce propos : « Извещенный о тяжкой болезни своей матери – 1850 г. – он явился принять ее последний вздох»[634]. Les affaires familiales n'avaient fait que se dégrader depuis trois ans et Tourguéniev dut enfin se rendre à l'évidence : il devait impérativement rentrer en Russie.

Difficile retour au sein de la famille

Pour Tourguéniev qui, pendant trois ans, était resté presque totalement déconnecté des réalités de sa propre débâcle familiale en Russie, le contraste entre sa vie en France et ce qui l'attendait en Russie allait s'avérer extrêmement violent. Disputes incessantes, négociations interminables et règlements de compte divers, voilà les désagréments auxquels il lui fallait désormais faire face. En l'absence de Tourguéniev, son frère Nikolaï avait épousé l'ancienne dame de compagnie de sa mère en s'attirant la colère de cette dernière. Depuis cette union, Varvara Tourguénieva s'évertuait à gâcher la vie de son fils aîné par tous les moyens qui lui étaient accessibles : tantôt le repoussant, tantôt faisant miroiter un éventuel pardon au jeune couple qui, par sa volonté, se trouvait dans une situation extrêmement précaire. Le regard que Varvara Tourguénieva portait sur le mode de vie de son fils Ivan n'était pas beaucoup plus favorable. Henri Granjard commente comme suit la position dans laquelle Tourguéniev se retrouva, une fois revenu en Russie : « Dès son retour dans son pays […] Tourguéniev se trouve

[632] *Ibid*.
[633] Lettre à P. Viardot, 25 avril (7 mais) 1850, Courtavenel.
[634] П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op.cit.*, с. 640 : *Informé de la dégradation de la santé de sa mère en 1850, il revint pour assister à ses derniers soupirs.*

aux prises avec sa mère, qui, avant de mourir, s'acharne à vouloir ruiner ses deux fils »[635]. La situation était aussi scandaleuse que critique. Varvara, malade et pratiquement sénile, était de plus très mal entourée. Dans sa lettre du 4 (16) juillet 1850, Tourguéniev en fait le rapport à Pauline Viardot en disant que sa mère « est entourée d'une foule de parasites qui la grugent »[636]. Malgré la gravité de son état et son incapacité physique et mentale évidente, Varvara assumait elle-même la gestion de ses biens ou disons plutôt que, sentant venir sa fin et incapable de pardonner à ses fils leur désobéissance, elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour dilapider son capital. Ivan Tourguéniev, enfant préféré de cette vieille *barynia*, était chargé de « négociations de paix » : mission avortée puisque la situation se trouvait toujours au point mort après plusieurs semaines de tergiversations stériles. Épuisé, Tourguéniev écrivit à Pauline le 13 (25) juillet 1850 : « J'ai les nerfs abîmés : Dieu sait quand et comment cela finira »[637].

Les hostilités au milieu desquelles Tourguéniev se trouva contraint de vivre à son retour tranchaient, nous l'avons dit, par rapport à la vie paisible qu'il avait connue en France. Dans le courrier du 4 (16) juillet 1850 cité ci-dessus, l'écrivain cherche à épargner à ses amis Viardot le récit des « tristes et vulgaires débats de famille » et reste évasif, préférant user de métaphores pour parler de sa situation : « Qu'il vous suffise de savoir que je me fais effet d'être entré dans une cave humide et malsaine pour y rester Dieu sait combien de temps. Ah ! le soleil, le grand air, tout ce qui rend la vie belle et bonne – je l'ai laissé là-bas avec vous ! ». Le chaleureux foyer des Viardot manquait cruellement à Tourguéniev dans ce contexte de désolation familiale qui lui fit également s'exclamer un mois plus tard : « C'est bien pénible de trouver aussi peu de bonheur dans sa propre maison – j'allais dire dans son *nid* – et je n'aurais pas dit la vérité – mon nid est loin, bien loin d'ici – il y fait doux… »[638].

Un jour, alors que la situation était devenue réellement intenable - « […] on est allé trop loin – beaucoup trop loin – le désir de tromper a été trop évident […] »[639] - Tourguéniev décide de tout quitter, de renoncer à son héritage pour vivre pleinement de sa plume. Il s'agit d'une décision difficile mais, selon lui, indispensable et dont il fait part à ses amis franco-espagnols en août 1850.

Un autre souci familial attendait Tourguéniev en Russie : dans la maison de Varvara, l'écrivain avait découvert l'existence de Pélaguéïa-Pauline, sa fille illégitime, née huit ans plus

[635] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 212.
[636] Lettre à P. Viardot, 4 (16) juillet 1850, Moscou.
[637] Lettre à P. Viardot, 13 (25) jullet 1850, Moscou.
[638] Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.
[639] Lettre à L. et P. Viardot, 23 juillet (4 août) 1850, Tourguénévo.

tôt d'une liaison avec la lingère Avdotia Ivanova. Dans sa lettre du 9 (21) juillet 1850[640], l'écrivain parle aux époux Viardot de cette découverte étrange et inattendue (ce sont ses propres termes) qui semble avoir suscité, chez lui, des émotions très contradictoires : l'étonnement face à la ressemblance troublante de Pélaguéïa avec lui (« Cette ressemblance… Pourquoi cette ressemblance ? »[641]), mais aussi de la culpabilité, étant donné la situation délicate de la petite dans la maison de Varvara : « […] sa position est naturellement détestable ici »[642], « […] j'ai senti que j'avais des devoirs à remplir envers elle […] »[643]. Lorsqu'on parcourt les lettres où il évoque les impressions nées de sa rencontre avec Pélaguéïa et parle à ses amis des projets qu'il nourrit pour elle – ou plutôt sollicite leur conseil à ce sujet –, on ne peut que constater le caractère mitigé des sentiments de Tourguéniev. « Oh ! mon Dieu, je le sens maintenant, combien j'aurais adoré un enfant qui m'aurait rappelé les traits d'une mère que j'aurais aimée… »[644], ne peut notamment s'empêcher de penser l'écrivain. Or Pélaguéïa était tout sauf le fruit d'une relation d'amour : « […] *je ne connais* même pas les traits de sa mère – je n'exagère pas en le disant […] »[645], assure l'écrivain dans la même lettre. L'existence de cette enfant ne le réjouit donc pas nécessairement : « Il y a dans tout cela quelque chose qui me fait horreur, malgré moi », confesse-t-il à ses amis. Tourguéniev assumera néanmoins ses responsabilités de père envers la petite : Pélaguéïa fut envoyée en France en septembre 1850 où, sous le nom de Pauline Tourguénieva, elle passa d'abord quelque temps dans la famille Viardot avant d'être placée dans un pensionnat pour jeunes filles. Tourguéniev veillera à ce que sa fille ne connaisse pas la pauvreté, s'occupera de son éducation, se chargera de la marier le moment venu et la soutiendra, du moins financièrement, jusqu'à sa mort. Cette relation père-fille, fondée davantage sur un sentiment de devoir que sur un véritable attachement de cœur, sera néanmoins solide et, comme nous le constaterons plus loin, constituera un facteur important dans le déroulement du restant de la vie de Tourguéniev.

Les choses étaient donc censées se dérouler comme ceci : après s'être assuré que son frère était plus ou moins convenablement établi en gentilhomme campagnard dans le village de Tourguénévo légué aux deux frères par leur père, Tourguéniev repartit à Saint-Pétersbourg pour y poursuivre ses activités littéraires. La petite Pélaguéïa-Pauline vivait désormais en France sous le toit et la protection des époux Viardot ; l'écrivain se contentait de leur faire parvenir les

[640] Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.
[641] Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.
[642] Lettre à P. et L. Viardot, 13 (25) juillet 1850, Moscou.
[643] Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.
[644] Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.
[645] Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.

moyens financiers nécessaires pour pourvoir à l'éducation de sa fille et, de temps en temps, d'écrire à cette dernière une lettre remplie d'instructions et de demandes d'obéissance vis-à-vis de ses protecteurs.

Un événement essentiel se produisit alors : en novembre 1850, Varvara Tourguénieva décéda à Moscou. Malgré les vives tensions qui avaient marqué la relation entre Varvara et son fils cadet durant les quelques dernières années précédant cette disparition, cette perte fut tout de même douloureuse pour l'écrivain et le marqua profondément. Le 24 novembre (6 décembre) 1850, Tourguéniev écrivit à Pauline Viardot de Moscou : « Ses derniers jours ont été bien tristes. – Dieu nous garde d'une pareille mort »[646].

Avec la disparition de Varvara Tourguénieva, une avalanche de préoccupations s'abattit sur les deux frères : un héritage important à gérer, avec le lot de tracasseries et de démarches administratives qu'une telle responsabilité comporte. Il fallait également veiller au paiement des dettes contractées par la défunte mais surtout s'occuper du sort des dizaines de personnes qui l'entouraient de son vivant : « […] elle a laissé toute cette foule d'existences qui dépendaient d'elle – on peut le dire – sur le pavé », expliquait Tourguéniev dans ses lettres à Pauline Viardot, « […] il faut que nous fassions ce qu'elle aurait dû faire »[647]. Varvara Tourguénieva est en effet partie sans avoir pourvu à quoi que ce soit, et il fallut plusieurs mois à Tourguéniev – un an pour être plus précis, les derniers détails de l'héritage ayant été réglés en décembre 1851 – pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Au bout du compte, Tourguéniev se trouva certes à la tête d'un capital important et hérita notamment du domaine de Spasskoïé, mais les différentes démarches qu'il dût entamer pour rétablir complètement la situation lui coûtèrent également beaucoup de temps et d'énergie, souvent au détriment de ses activités littéraires. Une lettre de l'écrivain du 3 (15) janvier 1851 fournit un exemple des détails du règlement du sort de Varvara Bogdanovitch, ancienne pupille et fille adoptive de Varvara Tourguénieva : une affaire bien compliquée d'un point de vue émotionnel mais aussi financier, qui arrache le soupir de l'écrivain : « J'y mets assez de sang-froid et de résolution, mais cela me détraque les nerfs horriblement »[648]. Et le cas de Varvara Bogdanovitch n'était qu'un exemple parmi beaucoup d'autres.

[646] Lettre à P. Viardot, 24 novembre (6 décembre) 1850, Moscou.
[647] Lettre à P. Viardot, 24 novembre (6 décembre) 1850, Moscou.
[648] Lettres à P. Viardot, 3 (15) janvier 1851, Moscou.

Un vent de répression

Ivan Tourguéniev a eu beau avoir passé tout son séjour en France à raconter la Russie dans ses nouvelles, la réadaptation à la véritable réalité russe n'en fut pas moins très pénible. Les tracas familiaux ne firent certes rien pour arranger les choses, mais les causes du problème étaient multiples. Le climat général qui régnait en Russie à l'époque où Tourguéniev décida de rentrer chez lui était extrêmement oppressant. Après la vague révolutionnaire qui avait déferlé sur la France en 1848 et l'instabilité politique qui s'ensuivit, le gouvernement russe avait opté pour le durcissement. Voici comment Pavel Annenkov décrivit, dans « Две зимы в деревне и в провинции » (« Deux hivers au village et en province »), l'atmosphère de dérive répressive qui régnait en Russie dans la seconde moitié de 1848 :

> По приезде из Парижа в октябре 1848 года состояние Петербурга представляется необычайным: страх правительства перед революцией, террор внутри, предводимый самим страхом, преследование печати, усиление полиции, подозрительность, репрессивные меры без нужды и без границ, оставление только что возникшего крестьянского вопроса в стороне, борьба между обскурантизмом и просвещением и ожидание войны.[649]

La tour de vis du gouvernement faisait son sombre ouvrage et, même si les choses avaient eu le temps de se calmer un peu avant l'arrivée de Tourguéniev dans le royaume répressif de Nicolas I^er^ en 1850, l'atmosphère générale dut faire grande impression sur l'écrivain : la censure était totale et une surveillance omniprésente pesait sur les sujets de l'Empire : la pression exercée sur les universités en tant que foyers potentiels de la pensée libérale était telle qu'elle ne tarda pas à entraîner un recul de la science et de l'enseignement, mettant aussi rapidement les intellectuels dans une situation intenable. Dans son ouvrage *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Henri Granjard commente le sentiment que cette atmosphère de répression exerça, selon lui, sur Tourguéniev : « Si pénible que pût être en France, pour un libéral, la dictature larvée du Prince-Président, on y pouvait tout de même respirer à l'aise. L'atmosphère politique de la Russie après 1848 était autrement pesante »[650]. Le contraste entre les deux mondes devait effectivement être extrêmement frappant pour l'écrivain et l'on peut

[649] П.В. Анненков, « Две зимы в провинции и деревне. С генваря 1849 по август 1851 года »// Анненков П.В., *Литературные воспоминания*, Государственное издательство художественной литературы, Москва, 1960: *Au retour de Paris en octobre 1848, il règne une ambiance particulière à St Pétersbourg: crainte d'une prochaine révolution par le gouvernement, terreur dans le pays induite par cette même crainte, poursuite de la presse, renforcement de la police, climat de méfiance, mesures répressives inconsidérées et sans limites, relégation au second plan de la question paysanne qui venait d'être soulevée, lutte entre l'obscurantisme et les lumières, imminence de la guerre*.

[650] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 211.

aisément imaginer les sentiments que la Russie d'alors suscitait dans son cœur de libéral et de patriote.

Les démarches et autres tracas administratifs liés au décès de Varvara Tourguénieva durèrent jusqu'à la fin de l'année 1851. Le moment était venu pour Tourguéniev d'être plus serein et d'essayer de profiter de son nouveau statut de riche propriétaire terrien doublé d'un homme de lettres d'ores et déjà reconnu. Mais ce fut un répit de courte durée. Un autre coup dur s'abattit sur l'écrivain quelques mois plus tard : Nikolaï Gogol décéda le 21 février (4 mars) 1852. « […] Скажу Вам без преувеличения, с тех пор, как я себя помню, ничего не произвело на меня такого впечатления, как смерть Гоголя […] »[651], confessa-il au slavophile Ivan Aksakov quelques jours après l'événement.

Nikolaï Gogol était devenu de son vivant l'idole de toute une génération, sa prose ayant fait des alliés autant parmi les slavophiles que les occidentalistes. La figure de l'initiateur du réalisme russe se présentait à ce titre comme une sorte de trait d'union symbolique entre les deux camps. À en juger par ses lettres, Tourguéniev vécut la disparition de Gogol comme un drame personnel qui mobilisa tout son être pendant un long moment. Dix jours avant sa mort, Gogol, malade et en pleine crise existentielle et métaphysique, détruisit toutes ses œuvres non publiées, et notamment la seconde partie des *Âmes mortes*. Dans sa lettre à Pauline Viardot où il parle à son amie de la signification de cette disparition pour les lettres russes, Tourguéniev qualifie ce geste de « suicide moral » qui ne faisait qu'aggraver le sentiment de la terrible perte que le départ prématuré de l'écrivain suscitait, selon les propres termes de Tourguéniev, chez tous les Russes[652].

Ce sentiment de chagrin et de perte fut exacerbé chez Tourguéniev par l'attitude des autorités face à la disparition de Gogol ainsi que par la façon dont son décès fut traité par la presse, muselée par la censure. Les modestes origines de l'auteur du *Révizor*, son rôle d'initiateur de l'école « naturelle », qui dénonçait de manière un peu trop directe les travers sociaux du régime en place[653], tout cela indisposait les décideurs qui refusaient de voir en Gogol un génie littéraire. Tout fut dès lors mis en œuvre pour étouffer l'importance de l'événement que fut sa mort. Le 26 février (9 mars) 1852, Tourguéniev écrivit de Saint-Pétersbourg ces quelques lignes amères à son collègue et homme de lettres Evguéni Féoktistov : « Что Вам сказать о впечатлении, произведенном его смертью здесь? Все говорят о ней как-то

[651] Lettre à I. Aksakov, 3 (15) mars 1852, Saint-Pétersbourg : *Je vous le dis sans exagérer, aussi loin que je puisse me souvenir, aucun événement ne m'a autant marqué que la mort de Gogol.*
[652] Lettre à P. Viardot, 27 février (10 mars) 1852, Saint-Pétersbourg.
[653] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 211.

вскользь и холодно»[654]. De même, il déplore l'attitude diffamatoire de certains censeurs, celle de Moucine-Pouchkine par exemple, le chef du comité de censure de la capitale à l'époque : « […] что касается до впечатления, произведенного здесь его смертью... да будет Вам достаточно знать, что попечитель здешнего университета г. Мусин-Пушкин не устыдился назвать Гоголя публично писателем лакейским. […] Г. Мусин-Пушкин не мог довольно надивиться дерзостью людей, жалеющих о Гоголе »[655]. Sur l'ordre des autorités, les journaux des deux capitales ignorèrent la mort de l'écrivain. « Imaginez-vous que la censure d'ici interdit déjà de mentionner son nom !!! »[656], s'indigne l'écrivain dans une autre lettre à Pauline Viardot. Ivan Tourguéniev voulut parer à l'injustice et rendre hommage, dans un article nécrologique, au génie du défunt et à sa grande contribution au développement des lettres russes. Ce texte fut naturellement rejeté par les censeurs de la capitale et interdit de publication mais Tourguéniev persévéra et, grâce à ses relations dans les cercles journalistiques moscovites, il fit paraître la nécrologie dans les *Nouvelles de Moscou*. Cet acte de désobéissance suffit pour ordonner l'arrestation de l'écrivain, qui écopa d'une peine d'emprisonnement dans le bureau de police de son quartier avant d'être relégué à la campagne pour un temps indéterminé.

Bien évidemment, cet article dissident n'était qu'un prétexte pour les autorités. Alexandre Nikitenko, alors censeur du *Contemporain*, nota à propos de la condamnation de Tourguéniev dans son journal intime : « On a voulu marquer au fer rouge la profession d'écrivain »[657]. Car il s'agissait précisément de cela : faire taire la libre pensée en punissant, à titre d'exemple, l'auteur des célèbres *Mémoires d'un chasseur*. C'est de cette façon également que Tourguéniev perçut la peine qui lui avait été infligée. « Ça n'a été qu'un prétexte – l'article en lui-même étant parfaitement insignifiant – il y a longtemps qu'on me regarde de travers – on s'est accroché à la première occasion venue »[658], racontait Tourguéniev dans un message qu'il avait fait parvenir clandestinement de sa cellule aux époux Viardot. Dans une courte autobiographie écrite des années plus tard, il écrira également : « В 1852 году Тургенев за напечатание статьи о Гоголе (в сущности же за «Записки охотника») был отправлен на

[654] Lettre à E. Féoktistov, 26 février (9 mars) 1852, Saint-Pétersbourg : *Que vous dire quant à ce que son décès a eu comme effet ici ? Tous en parlent comme qui dirait d'un ton froid, détaché.*
[655] Lettre à I. Aksakov, 3 (15) mars 1852, Saint-Pétersbourg : *En ce qui concerne l'effet produit ici par son décès… sachez que le curateur de notre université, M. Moussine-Pouchkine, n'a pas hésité à qualifier Gogol publiquement d'écrivain laquais.* […] *M. Moussine-Pouchkine ne cessait de s'étonner de l'insolence de ceux qui regrettaient Gogol*
[656] Lettre à P. Viardot, 4 (16) mars 1852, Saint-Pétersbourg.
[657] Cité d'après Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 211.
[658] Lettre à L. et P. Viardot, 1 (13) mai 1852, Saint-Pétersbourg.

жительство в деревню, где пробыл два года»[659]. Dans ce petit texte autobiographique, Tourguéniev omit de mentionner sa réclusion au poste de police - qui dura tout de même du 16 avril au 18 mai 1852, c'est-à-dire plus d'un mois – sans doute en raison des conditions de détention presque plaisantes, si l'on peut dire, dont l'écrivain y bénéficia : une bonne chambre, des livres à disposition, de nombreuses visites. Annenkov nota à ce sujet dans ses mémoires : «Замечательно, что сам он отзывался всю жизнь о событии без малейшего признака злобы, без чувства оскорбленной личности, почти равнодушно »[660], précisant aussi que, selon lui, le mois passé au commissariat de police apporta beaucoup à Tourguéniev : il lui attira les sympathies de ses compatriotes et permit à l'écrivain de travailler en toute sérénité sur *Moumou*, le récit qui vit le jour précisément au moment où Tourguéniev se trouvait derrière les barreaux.

« Гораздо хуже ареста была последовавшая за ним административная высылка в деревню, без права выезда из нее – во-первых, потому, что она могла продолжаться неопределенное количество лет, а во-вторых, потому, что Тургенев лишался возможности, имея к этому все нужные средства, распологать собою»[661], affirme dans son témoignage Pavel Annenkov, proche ami de l'écrivain et, à ce titre, certainement très bien informé à ce sujet. Ivan Tourguéniev avait perdu l'habitude des séjours prolongés dans la campagne russe en particulier en période hivernale. Or l'hiver 1852 fut justement très précoce et très rude. En conséquence, malgré les différentes visites que l'écrivain reçut pendant son exil forcé à Spasskoïé[662], le fait de devoir restreindre ses déplacements à un espace confiné et d'avoir à subir des contrôles réguliers de la part de la police locale représenta très certainement une énorme contrainte pour cet homme habitué à parcourir l'Europe en toute liberté. En écrivant à Pauline Viardot à la mi-octobre 1852, pendant qu'une tempête de neige s'abattait sur l'arrondissement d'Orel, Tourguéniev se plaignait de la solitude : « Pas de musique, pas d'amis ; que dis-je ? pas même de voisins pour s'ennuyer ensemble ! »[663]. Mais Tourguéniev ne baissait pas les bras et il trouva une parade très efficace contre l'ennui de la campagne : multiplier ses

[659] И.С. Тургенев, « Иван Сергеевич Тургенев », *op. cit.*, c. 201: *En 1852, Tourguéniev fut envoyé en exil à la campagne, où il demeura deux ans, pour avoir publié un article sur Gogol (en réalité pour avoir écrit les « Mémoires d'un chasseur »).*

[660] П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, c. 640 : *Il est remarquable qu'il n'ait jamais lui-même manifesté au cours de sa vie la moindre acrimonie quant à cet événement, aucun sentiment d'humiliation personnelle, mais presque de l'indifférence.*

[661] *Ibid.*, c. 641 : *Bien pire que l'arrestation fut l'exil à la campagne qui s'ensuivit, avec assignation à résidence, tout d'abord parce que cet exil indéterminé pouvait éventuellement durer plusieurs années et ensuite parce qu'il privait Tourguéniev de disposer de lui-même, alors qu'il avait tous les moyens nécessaires pour le faire.*

[662] Le jeune écrivain Léontiev s'y rendit à la fin de décembre 1852, l'acteur Chtchepkine, l'écrivain Ivan Aksakov, le poète Athanase Fet, pour ne citer qu'eux – durant l'année 1853.

[663] Lettre à P. Viardot, 13 (25) octobre 1852, Spasskoïé.

correspondants et surtout travailler d'arrache-pied, ainsi que ses lettres rédigées durant l'hiver 1852-1853 en témoignent[664].

L'exil à Spasskoïé dura dix-sept mois – de juin 1852 à décembre 1853 – la levée officielle de la punition ayant été prononcée en novembre 1853. Tourguéniev ne tarda pas ensuite à quitter son domaine pour regagner la capitale. Il s'agit d'un moment marquant dans la biographie de l'écrivain. Il ne regretta ni le geste qu'il avait osé en hommage à la mémoire de Gogol ni les sanctions qui en découlèrent. En 1867, alors qu'il travaillait sur les *Souvenirs de vie et de littérature*, Tourguéniev reparla de ces quelques mois de sa vie et considéra *a posteriori* cette expérience comme un apport bénéfique dans l'évolution de son talent littéraire : « Но всё к лучшему; пребывание под арестом, а потом в деревне принесло мне несомненную пользу: оно сблизило меня с такими сторонами русского быта, которые, при обыкновенном ходе вещей, вероятно, ускользнули бы от моего внимания »[665]. Une attitude similaire transparaît dans les lettres écrites au moment de son exil, témoignant de la nature optimiste et positive de l'écrivain, son principal rempart dans une vie parsemée d'obstacles et de problèmes.

Une crise identitaire aux raisons multiples

Le déchaînement en Russie de toutes les répressions, les problèmes familiaux, l'éloignement des amis très chers restés en France, le désaveu et la mort de la mère, le pénible processus du règlement des détails administratifs et personnels qui s'ensuivirent, la disparition de l'idole littéraire que représentait Gogol, la condamnation pour ses convictions et puis l'exil… Force est de constater que les retrouvailles furent pour le moins pénibles. Le ton volontiers mélancolique de la plupart des lettres de l'écrivain de cette période, en particulier celles écrites aux Viardot, n'étonne guère dans ces circonstances.

Pourtant, la plupart des biographes semblent passer sous silence l'état proche de la dépression que Tourguéniev connut au tout début des années 1850. Seul peut-être Henri Granjard met clairement la chose en évidence. Une partie du chapitre « Les années "cinquante" » de sa monographie est consacrée à l'explication de l'état psychologique dans lequel Tourguéniev se trouvait. On y lit notamment les lignes suivantes : « Pendant les années

[664] Voir, à titre d'exemple, la lettre à A. Kraïevski du 15 (27) 1852, celle à I. Aksakov du 28 décembre 1852 (9 janvier 1853), etc.
[665] И.С. Тургенев, « Гоголь », *op. cit.*, с. 299 : *Mais tout fut bénéfique ; l'arrestation et puis l'exil à la campagne me furent d'une aide incontestable : tout cela m'a rapproché de certains aspects de la vie quotidienne russe qui m'auraient immanquablement échappés si ma vie avait suivi son cours normal.*

décisives de son âge mûr Tourguéniev passe par une crise morale et métaphysique »[666]. Granjard considère que la crise en question trouve son origine dans les événements de 1848 dont l'écrivain avait été témoin en France et qui avaient entraîné une profonde désillusion, un bouleversement de la représentation de la démocratie qui était auparavant la sienne. Granjard estime également que la retraite forcée que Tourguéniev subit entre 1852 et 1853 servit de catalyseur au développement de cette crise, qui se prolongea par ailleurs jusqu'en 1858 (l'époque où l'écrivain acheva le *Nid de gentilshommes*) ; elle se traduisit, selon le chercheur, par la remise en question de la part de Tourguéniev de son propre talent littéraire et par une évolution importante de son *credo* artistique[667]. Sans chercher à réfuter le raisonnement de Granjard dont la vision des choses nous semble globalement exacte, nous voudrions lui apporter quelques nuances.

Granjard a raison d'affirmer que la conception que Tourguéniev se faisait de la liberté fut entamée dans la seconde moitié de 1848 : l'évolution du ton des lettres de l'écrivain à cette période – de l'enjouement et l'enthousiasme, au début de la Révolution, au désabusement quelques mois plus tard – le confirme indirectement. Il est également évident que ce basculement d'idées déstabilisa Tourguéniev et contribua à fragiliser davantage sa santé mentale. En revanche, nous ne partageons pas l'opinion du chercheur quant à la source de la crise en question. Granjard affirme en effet que c'est précisément dans la désillusion profonde que Tourguéniev avait subie en 1848 qu'il faut chercher la clef du problème. De notre côté, les raisons intrinsèques de la crise morale de l'écrivain nous semblent en réalité multiples : c'est à l'accumulation de tous les facteurs familiaux et politiques exposés ci-dessus qu'il faudrait l'imputer.

Par ailleurs, Granjard date le développement de la crise morale de Tourguéniev de l'hiver 1852-1853, que l'écrivain exilé passa à Spasskoïé. Il dit notamment : « L'hiver 1852-1853 est le dernier qu'il ait passé dans la campagne russe. C'est dans cette retraite forcée que mûrit la crise intérieure […] »[668]. Or, de notre point de vue, la crise en question commença à se manifester bien plus tôt, et plus précisément dès le retour de Tourguéniev en Russie. Les lettres de l'écrivain écrites dans la seconde moitié de 1850 et durant toute l'année 1851 comportent certains signes avant-coureurs de la crise qui fut celle d'un homme aux prises avec ses propres doutes identitaires et faisant face à une difficile réadaptation dans le pays, pourtant censé être sa Patrie. Voici quelques explications.

---

[666] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 211.
[667] *Ibid.*, p. 215-217.
[668] *Ibid.*, p. 217.

À son retour au pays, Tourguéniev se découvre une célébrité dont il n'avait pas pris la pleine mesure en vivant en Europe : le public russe connaît et goûte ses *Mémoires d'un chasseur*, ses pièces sont jouées dans les deux capitales – le mois de janvier 1851 vit la représentation de *La Provinciale овинциалка*, à Moscou ; *Le fil rompt où il est mince*, fut présenté au public en décembre 1851 à Saint-Pétersbourg ; *Le Pain d'autrui* fut mis en scène en janvier 1852. *Un mois à la campagne*, interdit par la censure, jouissait d'un grand succès dans les salons artistiques de la capitale[669]. Pourtant, à la même époque, tout en se réjouissant du succès de ses œuvres dans la presse et sur les planches, Tourguéniev confesse à certains de ses correspondants être en perte de motivation pour continuer à écrire. Il écrit notamment à Ivan Aksakov qui vient de solliciter sa contribution à son édition en décembre 1851 :

> Мне нечего говорить, что я с охотой соглашаюсь участвовать в Вашем сборнике; боюсь только, что не сумею сделать ничего порядочного – готового у меня не имеется – ни одной строки – а нежелание писать, о котором я Вам, помнится, говорил в Москве – усиливается с каждым днем. Мне, с одной стороны, хочется не говорить, а слушать – а с другой – о чем говорить и как говорить – теперь?[670]

Tourguéniev explique cet état à son correspondant par la recherche de nouvelles impressions, par l'attente d'avoir quelque chose de réellement intéressant à exposer. « Это не апатия, не усталость »[671], explique-t-il son état d'esprit à son correspondant. Il s'agit d'un vide *a priori* inexplicable et qui demande simplement à être rempli.

Tourguéniev répète la même idée dans la lettre au publiciste Mikhaïl Pogodine, écrite exactement au même moment :

> [...] признаться Вам, большой охоты к писанию в себе я не чуствую. Мне как-то хочется не отдыхать – (отдыхать-то не от чего) – а помолчать, послушать, поглядеть, поучиться. Настанет ли за этой эпохой страдательного воспринимания новая эпоха деятельности – или я окончательно успокоюсь, признав, что истощил запас того, что мне следовало сказать и сделать, - не знаю.[672]

---

[669] *Ibid.*, p. 214.

[670] Lettre à I. Aksakov, 4 (16) décembre 1851, Saint-Pétersbourg : *J'accepte sans réserve et avec enthousiasme de participer à votre recueil ; j'ai simplement peur de ne rien pouvoir faire de convenable, je n'ai rien de prêt, pas une seule ligne, et ce manque d'appétit pour l'écriture dont je vous avais entretenu à Moscou, je m'en souviens, ne fait que s'intensifier de jour en jour. D'un côté j'ai envie d'écouter et non de parler, mais d'un autre côté de quoi parler et comment parler désormais ?*

[671] *Ce n'est pas de l'apathie ou de la fatigue* [...].

[672] Lettre à M. Pogodine, 4 (16) décembre 1851, Saint-Pétersbourg : [...] *pour tout vous avouer, je ne ressens pas une grande envie d'écriture. Ce n'est pas que j'aie envie de me reposer (me reposer de quoi ?), mais de me taire, d'écouter, d'observer, d'apprendre. Est-ce que cette période de douloureuse assimilation sera suivie d'une nouvelle période d'activité, ou bien devrais-je finalement me ranger sereinement au constat que j'ai épuisé la réserve de ce qu'il me fallait dire et faire, je ne le sais.*

L'apathie et le manque d'envie d'écrire persista chez l'écrivain durant plusieurs mois. En février 1852, Tourguéniev adresse les lignes suivantes à Sergueï Aksakov, un autre de ses correspondants réguliers de l'époque : « Не пишется что-то – по крайней мере ничего порядочного не пишется [...] »[673]. Il avoua également à Pauline Viardot en avril de la même année : « Vous me demandez dans une de vos précédentes lettres pourquoi je ne vous parlais jamais de mes travaux littéraires. C'est qu'en effet j'ai fait peu de choses depuis mon retour en Russie »[674].

Henri Granjard attribue ce silence littéraire à la profonde remise en question que Tourguéniev vivait en ce début des années 1850 et considère que ces doutes en sont la conséquence directe : « Les hésitations de Tourguéniev écrivain sont une des manifestations extérieures de cette crise »[675], dit-il notamment.

Ceci correspond sans aucun doute à la réalité. Cependant, Granjard qualifie toujours cette crise de « simplement » existentielle et l'attribue au brusque changement de vision du monde de l'écrivain après la Révolution de 1848. Il nous semble toutefois que la situation était bien plus complexe et que les raisons de cette apathie créative résident dans plusieurs facteurs :

- le choc que le retour au pays natal après trois années d'absence provoqua chez Tourguéniev ;
- la multiplication des problèmes familiaux qui accompagnèrent la vie de l'écrivain durant plusieurs mois après son retour;
- la perte de repères culturels clairement définis, conséquence de l'éloignement du sol culturel natal pendant une longue période – c'est ce que les anthropologues d'aujourd'hui appelleraient un « choc identitaire » ;
- et enfin, la perte des repères littéraires qui se produisit dans l'esprit de Tourguéniev malgré lui.

Cette perte de repères ne tient pas seulement à la disparition de Gogol. En effet, pendant que l'écrivain parcourait l'Europe entre 1847 et 1850, les milieux littéraires russes avaient subi des changements radicaux. La première année 1847 à elle seule vit la publication de plusieurs œuvres qui marquèrent à tout jamais le paysage littéraire russe. Pavel Annenkov y fait d'ailleurs clairement allusion dans ses mémoires :

---

[673] Lettre à S. Aksakov, 2 (14) février 1852, Saint-Pétersbourg : *Je n'arrive pas à écrire, en tout cas je ne rédige rien de convenable.*
[674] Lettre à P. Viardot, 24 avril (6 mai) 1852, Saint-Pétersbourg.
[675] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 216.

> Удивительный был этот 1847 год. По странной случайности к нему относится единовременное появление замечательных памятников литературы. Тогда были кончены и опубликованы «Обыкновенная история» И.А. Гончарова, «Бедные люди» Ф.М. Достоевского, «Антон-горемыка» Д.В. Григоровича – произведения, открывавшие новые дороги талантам и возвещавшие цветение литературы в скором будущем.[676]

On était au bord de penser que la prophétie de Bélinski et de tous ceux qui croyaient en l'épanouissement rapide des lettres russes, dans le sillage des œuvres de Pouchkine et de Gogol, était sur le point de se réaliser. Malheureusement, la vague révolutionnaire de 1848 et le durcissement de la censure en Russie qu'elle provoqua anéantirent cet espoir de grands moments littéraires à venir formulé par Annenkov. Néanmoins, le processus fut enclenché et la littérature russe était visiblement prête à entrer dans une nouvelle phase de son développement.

Vissarion Bélinski était mort, et les préceptes de l'école « naturelle » semblaient avoir perdu de leur actualité ; les moyens que ce mouvement mettait à disposition des auteurs qui souhaitaient s'engager sur cette voie n'étaient plus en adéquation aux exigences du temps, ce qui poussait les hommes de lettres russes à chercher une autre approche esthétique et d'autres procédés de représentation. On comprend dès lors mieux les interrogations de Tourguéniev quant au chemin à emprunter, interrogations d'ailleurs clairement formulées dans une de ses lettres à Annenkov citée ci-dessus – « [...] о чем говорить и как говорить – теперь? »[677] - ainsi que ses hésitations à poursuivre ses activités littéraires.

Tout cela aussi explique la crise de fécondité que l'on constate chez Tourguéniev pendant les deux premières années qui suivirent son retour. L'écrivain rédige et fait publier seulement cinq nouvelles – «Les Chanteurs » en août-septembre 1850, « Le Rendez-vous » en octobre 1850, « Le Pré Béjine » et « Cassien de la belle Métcha » (les deux au début de 1851), « Trois rencontres », entre la fin de 1851 et le début de 1852 – et trois pièces : *La Provinciale* et *Conversation sur la grand-route* (les deux en 1850) et *Un soir à Sorrente* qui date de l'hiver 1852. Une quantité respectable en soi mais qui est tout de même loin de rivaliser avec la productivité de l'écrivain au cours des années précédentes. De plus, la plupart de ces œuvres avaient déjà été projetées par Tourguéniev avant son retour en Russie. Cela nous amène à penser que, entre l'été 1850 et le printemps 1852, à chaque fois que Tourguéniev saisissait la plume, il

---

[676] П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, с. 640 : *Cette année 1847 fut étonnante. Par un étrange hasard, on vit apparaître en même temps plusieurs monuments remarquables de la littérature. C'est à ce moment-là que furent terminés et publiés « Une histoire ordinaire » de I.A. Goncharov, « Pauvres gens » de F.M. Dostoïevski, « Antoine le pauvre hère » de D.M. Grigorovitch, des œuvres qui ouvraient de nouvelles portes aux talents et annonçaient le renouveau tout prochain de la littérature.*

[677] Lettre à I. Aksakov, 4 (16) décembre 1851, Saint-Pétersbourg : [...] *De quoi parler et comment parler désormais ?*

cherchait surtout à réaliser quelques projets qui germaient depuis bien longtemps dans sa tête et à se débarrasser ainsi des vestiges du passé, à faire en quelque sorte table rase des impressions emmagasinées et à se préparer, de façon peut-être inconsciente, à une nouvelle étape qui allait bientôt marquer son parcours littéraire.

Un long chemin vers la renaissance

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce sont les événements de 1852 – la mort de Gogol, l'emprisonnement, l'exil – qui tirèrent Tourguéniev de sa léthargie littéraire. À partir de cette période, l'écrivain revint progressivement à la réalité et reprit conscience du rôle qu'il avait à jouer dans l'évolution des lettres et de toute la société russes, vers la modernité et vers une plus grande liberté.

Cette renaissance ne se fit cependant pas en un jour, et s'étala sur plusieurs semaines voire sur quelques mois pour aboutir finalement à un regain d'énergie créatrice et, au bout du compte, à une reconstruction de son sentiment d'appartenance. Voici quelques extraits des lettres de Tourguéniev de cette période qui illustrent le passage d'un état de déprime vers le renouveau littéraire qu'il vécut, en passant par une prise de conscience nouvelle de son rôle, de son destin et de son identité.

La correspondance de l'écrivain rédigée dans les jours qui suivirent l'annonce de la mort de Gogol est empreinte du choc de la perte, comme on pouvait s'y attendre. « Un bien grand malheur nous frappe »[678], écrivit-il une semaine après les événements à Pauline Viardot. Toute cette lettre, que Tourguéniev mit plusieurs jours à rédiger, est marquée par la douleur qu'il éprouvait, doublée de l'incompréhension du dernier geste du défunt, qui avait tenu à détruire tous ses écrits : « Mais de quel droit emporter tous ces trésors avec soi ? N'étaient-ils déjà pas devenus notre bien à tous ? »[679]. Tourguéniev sentait que Viardot n'était pas capable, en sa qualité de Française, de prendre la pleine mesure du malheur qui déchirait son âme (« [...] il faut être Russe pour le sentir », lance-t-il dans la même lettre) ; c'est vers ses amis littérateurs russes qu'il préfèrera alors se tourner en ce moment difficile, afin de communier avec eux dans sa peine. Les lettres de Tourguéniev laissent entrevoir un homme pétrifié par les divers sentiments qui l'envahissent : « [...] тяжело, мрачно и душно... Мне, право, кажется, что какие-то темные волны без плеска замкнулись над моей головой – и иду я на дно,

[678] Lettre à P. Viardot, 27 février (10 mars) 1852, Saint-Pétersbourg.
[679] Lettre à P. Viardot, 4 (16) mars 1852, Saint-Pétersbourg.

застывая и немея»[680], écrivit-il à son ami et collègue Féoktistov le 26 février, soit quelques jours seulement après le décès de Gogol. Le contenu de cette même lettre sous-entend qu'Evguéni Féoktistov avait adressé à Tourguéniev une demande pour rédiger un article nécrologique à la mémoire du défunt, ce fameux texte qui allait coûter à l'écrivain sa liberté. Tourguéniev, certainement un des plus fervents admirateurs de Gogol, paraît pourtant peu sûr de sa capacité à remplir cette mission : « В этом случае нельзя сесть и писать, не обдумавши – надо попасть в тон – а уж думать о необходимости попадать в том, когда говоришь о смерти Гоголя, тяжело и даже жестоко »[681], fait-il remarquer. Affirmation faisant naturellement écho à ce manque d'énergie créatrice mentionné par Tourguéniev dans ses récents courriers.

Une fois passé ce choc, Tourguéniev se met à s'interroger avec intensité sur la signification des événements, pour tenter de les comprendre, de leur donner du sens, autant que faire se peut. « Эта старшная смерть – историческое событие – понятна не сразу»[682], écrivit-il à Ivan Aksakov le 3 (15) mars, voyant dans cette mort le résultat d'un face à face d'un Russe, fût-il un génie, avec son pays. « Трагическая судьба России отражается на тех из русских, кои ближе других стоят к ее недрам – ни одному человеку, самому сильному духу, не выдержать в себе борьбу целого народа – и Гоголь погиб! »[683], conclut-t-il. Face aux diffamations et – pire – à l'ignorance dont certaines personnes faisaient preuve dans ces circonstances, Tourguéniev suggère à son correspondant Aksakov de réserver à ce genre d'attitude un traitement adéquat : « Благородным людям должно теперь крепче, чем когда-нибудь, держаться за себя и друг за друга. Пускай хоть эту пользу принесет смерть Гоголя...»[684] ; il voit dans ces événements une occasion supplémentaire de se souvenir de qui on est, ainsi que du rôle qu'on est appelé à jouer, en sa qualité d'honnête homme. Au moment où Tourguéniev écrivait ces lignes, sa mélancolie était à son apogée et, après avoir rendu un ultime hommage à Gogol dans son article nécrologique, il semble avoir toujours du mal à réapprivoiser sa plume. Il écrit en tout cas les lignes suivantes à Pauline Viardot le 21 mars (2

[680] Lettre à E. Féoktistov, 26 février (9 mars) 1852, Saint-Pétersbourg : [...] *lourdeur, noirceur et étouffement… A vrai dire, il me semble qu'une espèce de vague de plomb s'est refermée au-dessus de ma tête et que je me déplace au fond d'un creux, figé et engourdi.*

[681] *Dès lors il est impossible de s'asseoir et d'écrire sans se dire qu'il faut se mettre dans le ton, et le simple fait de penser devoir se mettre dans le ton, quand on parle de la mort de Gogol, c'est douloureux, voire cruel.*

[682] Lettre à I. Aksakov, 3 (15) mars 1852, Saint-Pétersbourg : *Cette mort terrible, cet événement historique, n'est pas compréhensible d'un coup.*

[683] *Le destin tragique de la Russie se reflète sur ceux des Russes qui sont plus proches de ses entrailles que les autres ; personne, même le plus résistant des esprits, ne peut contenir en lui la lutte de tout un peuple, et Gogol est mort !*

[684] *Les personnes de cœur doivent désormais et plus que jamais résister et se serrer les coudes. Que la mort de Gogol soit salutaire ne fût-ce que pour cela…*

avril) 1852 : « [...] je me sens triste, morose et profondément ennuyé. – Je n'ai pas eu [...] une heure d'activité – rien… Je commence à croire que je suis ni-ni fini – comme on dit [...] »[685] - un moment d'abattement, et qui confirme bien nos affirmations. Cet état ne sera cependant que transitoire.

En effet, un mois plus tard, alors qu'il subit sa détention, entre le 16 (28) avril et le 18 (30) mai 1852, Tourguéniev écrit de nouveau à Pauline Viardot une lettre dans laquelle il mentionne notamment une œuvre à laquelle il est en train de travailler : « J'ai maintenant un grand ouvrage sur le tapis. Je ne sais si je le mènerai à bien – c'est un roman dont j'ai écrit déjà plusieurs chapitres »[686]. Le « grand ouvrage » en question est très certainement le roman *Deux générations* – un vaste projet qui, même s'il ne fut jamais achevé, témoigne que l'envie d'écrire lui était revenue, que Tourguéniev avait à nouveau ressenti ce besoin intérieur de manier la plume (« друг[ая] внутренн[яя] необходимост[ь] »[687]) qu'il n'arrivait plus à ressentir, ce dont il se plaignait dans une lettre à Aksakov en décembre 1851[688]. S'agit-il d'un effet produit par l'ennui de la détention ? C'est possible, mais en partie seulement. Une véritable « fermentation » de l'esprit avait commencé chez Tourguéniev, et celle-ci allait bientôt entraîner une meilleure compréhension de son rôle d'écrivain, avec une appréhension plus déterminée de son activité littéraire qu'il veut plus consciente et mieux ciblée.

Les retombées de ce processus de maturation créatrice ne furent pas immédiates car elles sous-entendaient, de la part de Tourguéniev, un réexamen quasi complet de sa méthode de travail, de son approche et de ses sources d'inspirations. Cela tombait bien en quelque sorte car, à la suite de ses déboires avec la justice, Tourguéniev décida de ne rien faire paraître pendant quelque temps : à l'exception des *Mémoires d'un chasseur,* publiés en volume en septembre 1852 – cette publication était initialement prévue pour le printemps mais elle fut retardée par des raisons de prudence – il ne fit paraître aucune autre de ses œuvres. Ce qui n'indique nullement l'absence totale d'inspiration chez lui. La fermentation intellectuelle qui envahissait son esprit s'accompagnait simplement d'une difficulté à écrire et s'exprimait surtout à travers un confus désir de laisser parler sa plume, signe de l'avènement d'une nouvelle ère dans l'œuvre de l'écrivain. Or, l'envie d'écrire le démangeait véritablement. Dans un courrier adressé début octobre 1852 à son jeune ami et homme de confiance Ivan Minitski, Tourguéniev déclare : « Я

[685] Lettre à P. Viardot, 21 mars (2 avril) 1852, Saint-Pétersbourg.
[686] Lettre à P. Viardot, 24 avril (6 mai) 1852, Saint-Pétersbourg.
[687] *Une autre nécessité intérieure*.
[688] Lettre à I. Aksakov, 4 (16) décembre 1851, Saint-Pétersbourg.

решился долгое время ничего не печатать – но тем сильнее желаю работать [...] »[689]. Il se sentait de plus en plus prêt à se relancer dans l'écriture, mais tente en même temps de retenir sa fièvre littéraire : le temps était venu pour lui de tâcher de trouver une voie davantage en conformité avec les exigences du temps et avec lui-même, d'élaborer une *nouvelle manière* d'écrire. Plus loin, nous examinerons la façon dont Tourguéniev s'y prit pour atteindre ses objectifs.

2. L'AUTRE, CET ÊTRE AU VISAGE CHANGEANT : L'ALTÉRITÉ VUE À TRAVERS LA CORRESPONDANCE DE TOURGUÉNIEV (1850-1856)

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que, s'agissant de la représentation de l'Autre chez Tourguéniev durant les années antérieures, deux groupes principaux et complémentaires se trouvèrent dans la ligne de mire de l'écrivain. Le premier groupe fut constitué d'étrangers au sens large et classique, c'est-à-dire de toutes les personnes ne partageant pas les origines russes de l'écrivain, tandis que le second fut composé d'Autres, plus proches de l'écrivain puisqu'il s'agit de Russes, mais qui lui semblaient néanmoins étrangers après tant de temps passé en Europe à s'imprégner d'une culture et d'un style de vie éloignés, à s'interroger sur la pertinence de sa vision du monde reçue en complément avec son éducation quasi européenne, à douter de son propre sentiment d'appartenance, enfin.

La première des deux catégories des Autres tourguénieviens était principalement représentée par des Européens dont les Allemands et les Français formaient la grande majorité. Il s'agit d'un groupe de figures très vaste que Tourguéniev apprit à connaître et à percevoir comme catégorie spécifique dès son jeune âge et dont il approfondit la connaissance avec le temps, à travers les études et au contact direct avec d'autres cultures. On peut dire que les Autres non-russes formaient un groupe relativement familier et homogène yeux de Tourguéniev ce qui ne l'empêchait pas à s'en faire une image hautement stéréotypée : ainsi, dans les œuvres de Tourguéniev, les Allemands sont systématiquement rigoureux et ponctuels, les Français exercent souvent un métier artistique, etc. La situation n'évolua pas, même lorsque l'écrivain eut l'occasion de côtoyer de très près et durant une période prolongée les Européens – lors de ses études berlinoises par exemple, ou encore durant son immersion dans la vie française entre

[689] Lettre à I. Minitski, 5 (17) octobre 1852, Spasskoïé : *J'avais décidé de ne rien publier pendant longtemps mais j'ai d'autant plus envie de travailler.*

1847 et 1850. Le regard que Tourguéniev portait sur ces personnes demeurait curieux, observateur et invariablement distant, comme s'il continuait à les étudier en évitant soigneusement de s'identifier à eux.

La deuxième catégorie des Autres, telle qu'elle émergea au fil de notre analyse, est constituée des Russes, un groupe que Tourguéniev connaissait évidemment très bien. Mais il est clair qu'il s'agissait d'une connaissance d'un genre bien différent, plus intuitive, acquise spontanément dans l'environnement naturel de l'écrivain depuis l'enfance. Si l'Homme russe finit par s'ériger en une figure de l'altérité dans l'esprit de l'écrivain, c'est bien à la suite du contexte socio-culturel très spécifique qui avait bercé son enfance. La société russe, en particulier les couches nobles et aisées de celle-ci, cultiva durant plusieurs dizaines d'années une attitude de détachement, voire de rejet de sa culture d'origine et développa au bout du compte une culture spécifique hybride et des pratiques culturelles aliénées – ni vraiment russes ni tout à fait européennes. Cependant, au moment où Tourguéniev fit son entrée dans les cercles intellectuels actifs, la situation était en train de changer : alors que toutes les nations européennes vivaient un renouveau de leur sentiment national, la société russe se lançait, quant à elle, à la recherche de son identité culturelle et cherchait à élaborer ses propres codes. Ce long chemin d'autodétermination identitaire devait d'abord en passer pour les Russes par une meilleure connaissance de soi-même et de son caractère national. On peut dire que Tourguéniev participa activement, à son échelle, à ce processus, en créant dans les années 1840, des œuvres littéraires qui visaient à raconter la Russie et les Russes à ses propres compatriotes culturellement égarés… autant qu'il l'était lui-même.

Voyons si cette double vision de l'Autre persista durant les années 1850-1856 chez Tourguéniev, en tâchant d'en relever la nature d'abord dans les lettres de l'écrivain, et ensuite dans ses œuvres.

Peu d'Européens dans la correspondance de Tourguéniev

Le retour d'Ivan Tourguéniev en Russie fut éminemment compliqué, ainsi que nous l'avons vu plus haut, aussi la correspondance de l'écrivain pendant cette période porte-t-elle naturellement l'empreinte d'un trouble dans sa perception de la figure de l'Autre.

Commençons par préciser que l'attention que l'écrivain porte dans sa correspondance à la première catégorie des Autres – aux Européens non-russes – est alors très limitée. Seules quelques observations au sujet de certains traits de caractère, qu'il trouvait chez les personnes d'origine étrangère de son entourage, trouvèrent leur expression dans ses lettres. Ainsi, en

décrivant aux Viardot les difficultés que son frère et lui-même eurent à s'établir, en pleine dispute avec la mère de famille, dans le village de Tourguénévo où rien n'était prévu pour les accueillir à long terme, Tourguéniev loue les efforts de sa belle-sœur Anna Tourguénieva, née Schwartz, une Allemande russifiée, pour organiser leur ménage :

> [...] la maison est fort petite, le jardin est tout à fait abandonné – pas de fruits – une absence presque complète de tout ce qui fait un ménage… enfin, il faut tâcher de se tirer d'affaire le moins mal possible. – La femme de mon frère, qui n'est pas Allemande pour rien, s'est résolument mise à la besogne depuis les deux jours que nous sommes ici – et déjà aujourd'hui nous avons une cuisine.[690]

Comme à son habitude, Tourguéniev fonde sa remarque au sujet de sa belle-sœur sur son propre stéréotype au sujet des Allemands qui leur attribue un amour inconditionnel de l'ordre et un sens d'organisation naturel qui se révélèrent extrêmement précieux dans les circonstances dans lesquelles se fit l'établissement des deux frères dans leur nouveau domaine.

Une autre occasion de commenter le caractère allemand se présenta à Tourguéniev lors de sa rencontre avec Athanase Fet, durant été 1853. En décrivant la personnalité de sa nouvelle connaissance à Annenkov, Tourguéniev lança notamment : « Я вчера познакомился с Фетом, который здесь проездом. Натура поэтическая, но немец, систематик и не очень умен [...] »[691]. Il exprima la même idée à Sergueï Aksakov à qui il écrivit quelques jours plus tard au sujet de Fet : « Сам он мне кажется милым малым. Немного тяжеловат и смахивает на малоросса – ну и немецкая кровь отозвалась уваженьем к разным систематическим взглядам на жизнь и т.п. – но все-таки он мне весьма понравился»[692]. Une fois de plus, le trait de caractère de son nouvel ami Fet que Tourguéniev met en avant, tout en l'attribuant au sang allemand qui coule dans ses veines, est fortement stéréotypé.

À part ces quelques petites remarques, fondées sur des clichés concernant les représentants d'une nation non-russe dans son entourage, nous ne trouverons pas d'autres observations dans la correspondance de Tourguéniev à ce sujet. Rien de plus normal *a priori* car, rentré dans son pays natal, l'attention de l'écrivain se trouve essentiellement et naturellement focalisée sur ses compatriotes. C'est la Russie et les Russes que Tourguéniev regarde en premier lieu dès son retour, découvrant à nouveau et à travers un regard différent son propre pays.

---

[690] Lettre à P. Viardot, 23 juillet (4 août) 1850, Tourguénévo.
[691] Lettre à P. Annenkov, 30 mai (11 juin) 1853, Spasskoïé : *J'ai fait hier la connaissance de Fet, qui était de passage. Une nature poétique, mais un Allemand, rigide et pas très intelligent* [...].
[692] Lettre à S. Aksakov, 5 (17) juin 1853, Spasskoïé : *Lui-même me semble plutôt un brave gars. Un peu compliqué, avec des airs de Petite Russie, et cet héritage allemand dans les veines se ressent par le respect pour des points de vue un peu trop carrés sur la vie etc. Malgré tout il m'est vraiment très sympathique.*

Le sentiment d'appartenance mis à mal

« Complexe » et « changeant » sont certainement les termes qui viennent à l'esprit lorsqu'on essaye de résumer la nature du lien que Tourguéniev semble avoir entretenu avec ses compatriotes durant ce long séjour en Russie. En tout cas, c'est ce qui ressort de la correspondance de l'écrivain de cette période. Le fait est que le sentiment d'appartenance de Tourguéniev se trouve mis à mal dès le moment où il pose son pied sur le sol russe. Le courrier rédigé durant les premiers jours de l'écrivain en Russie respire la nostalgie de la France, et plus précisément des amis franco-espagnols qui y sont restés. Étant donné le pénible contexte familial et général dans lequel l'écrivain se retrouva dès son retour en Russie, il n'est pas difficile d'en comprendre les raisons. Il venait de passer quelques années difficiles mais assez heureuses en France où l'atmosphère politique était certes complexe mais tout de même plus supportable que celle dans son pays natal, et où le chaleureux foyer des Viardot faisait oublier à Tourguéniev ses propres soucis familiaux. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que c'était d'ailleurs la mort dans l'âme que l'écrivain avait quitté l'Europe : il avait le sentiment d'être arraché à un endroit qui n'était certes pas celui de sa naissance, mais où il se sentait comme chez lui – en paix et en relative sécurité[693] malgré la situation politique. Le moins que l'on puisse dire est que l'accueil que la Russie avait réservé à Tourguéniev et l'enchaînement des événements dramatiques auxquels il fut confronté n'avaient fait que renforcer sa mélancolie. Durant plusieurs mois, celui-ci semble, à en juger par ses lettres, à avoir du mal à replonger dans l'élément natal.

Ainsi, la lettre écrite par Tourguéniev dès son arrivée à Saint-Pétersbourg témoigne de l'abattement que ressentait l'écrivain fraîchement rentré chez lui : « Ah ! je suis bien fatigué, bien brisé, bien las. J'ai peut-être un peu trop pleuré »[694]. Quelques semaines plus tard, en pleine débâcle familiale, sa mélancolie va croissant et il lance alors à ses amis Viardot : « Que je suis loin de vous ! Combien de lieues nous séparent ! […] Ne m'oubliez pas, pensez à moi, je vous en supplie… »[695] et encore, quelques jours plus tard : « […] il ne se passe pas de nuit que je ne vous voie en rêve – vous ou quelqu'un des vôtres – ce qui me rend le réveil un peu plus pénible. Je suis comme une plante mise à l'ombre – je fais tous mes efforts pour arriver à la lumière,

[693] Voir les lettres de Tourguéniev aux Viardot datant de la veille du départ de l'écrivain en Russie, par exemple celle écrite à P. et L. Viardot le 12 (24) juin 1850 de Paris.
[694] Lettre à P. et L. Viardot, 19 juin (1 juillet) 1850, Saint-Pétersbourg.
[695] Lettre à P. et L. Viardot, 4 (16) juillet 1850, Moscou.

mais la lumière est si loin ! »[696]. Il faudra beaucoup de patience et de persévérance à Tourguéniev pour surmonter ce sentiment de nostalgie engendrée par le trop vif contraste entre les contextes et les modes de vie extrêmement différents qu'il connut des deux côtés de la frontière.

L'attachement fort et profond que Tourguéniev avait développé en France à l'égard de ses amis Viardot et de leur famille avait fortement influencé son sentiment d'appartenance et avait modifié jusqu'à sa compréhension de celui-ci. Se sentant comme un membre de la famille Viardot qui lui apportait l'amour et la sécurité recherchés, Tourguéniev se mit à s'identifier à elle. De ce fait, la loi du sol, selon laquelle Tourguéniev aurait dû se sentir avant tout comme appartenant à la Russie et au peuple russe, céda la place à une vision des choses plus cosmopolite, telle qu'elle avait été formulée par certains auteurs grecs anciens, et notamment Aristophane selon qui la patrie est avant tout un endroit où l'on se sent bien[697]. « […] mais la véritable patrie n'est-elle pas là où on a trouvé le plus d'affection, où le cœur et l'esprit se sentent plus à l'aise ? »[698], s'interrogeait Tourguéniev la veille de son départ de la France. « […] mon nid est loin, bien loin d'ici […] »[699] ou encore « […] meine Heimath ist nicht hier […] »[700], se plaignait-il une fois rentré en Russie. Ces mots écrits en allemand – résultat d'un jeu de mot, du Goethe recyclé[701] – sont très clairs. Ma patrie n'est pas là, affirme l'écrivain, ce qui veut dire aussi, sans doute, que le pays où il se trouve – la Russie -, est désormais pour lui une contrée étrangère. Dès lors, il n'est pas surprenant qu'il redécouvre avec surprise l'espace et les personnes qui l'entourent désormais.

La Russie, une rive étrangère?

Un sentiment d'étrangeté ne quitte effectivement pas Tourguéniev durant ses premiers jours, voire ses premières semaines en Russie. Le 19 juin (1 juillet) 1850, à peine arrivé, fatigué et abattu, l'écrivain scrute l'horizon et découvre avec stupéfaction un paysage et un ciel différents de ceux qu'il avait quittés en France : « La mer est parfaitement calme, d'une couleur plombée et laiteuse. La nuit est claire - une nuit d'été à Pétersbourg. On aperçoit dans le lointain

[696] Lettre à P. et L. Viardot, 9 (21) juillet 1850, Moscou.
[697] Raymond Chevallier, *La Patrie*, Presses universitaires de France, Paris, 1998, p. 5.
[698] Lettre à L. Viardot, 12 (24) juin 1850, Paris.
[699] Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.
[700] Lettre à P. Viardot, 2 (14) septembre 1850, Tourguénévo : *Ma patrie n'est pas ici.*
[701] Tourguéniev écrit plus haut, dans cette même lettre : « Vous rappelez-vous les vers de « Faust » : « Wenn über Flächen, über Seen/ Der Kranich nach der Heimat strebt ». La phrase en question est une sorte de jeu de mots fondé sur ces quelques lignes, tirées de la première partie de *Faust*.

les rivages de la Finlande. Le ciel est pâle, c'est le Nord. Ces rivages sont bien plats », et il ne peut s'empêcher de penser aux endroits chers laissés derrière lui : « Les nuits sont bien plus belles à Courtavenel »[702]. Quelques jours plus tard, ce sentiment grandit encore :

> Il fait une matinée très douce ; le ciel est d'un gris chaud – depuis quelques jours je dors avec les fenêtres ouvertes. Je me suis assis devant ma table et pense à vous. Ma fenêtre donne sur la cour : une petite grille en bois la sépare d'une autre cour plantée d'arbres, au milieu de laquelle d'élève une petite église plate et basse dans le style byzantin, blanche avec des coupoles vertes : dans ce moment on sonne les matinales. Je suis en Russie – où sont les peupliers de Courtavenel ?

Et l'écrivain, envieux, suit du regard les nuages qui se dirigent doucement vers l'ouest – c'est là qu'il aimerait être, lui aussi.

Les paysages et l'architecture russes n'étaient pas les seuls à surprendre Tourguéniev. Dans la lettre suivante, écrite le 3 (15) août 1850 de Tourguénévo, l'écrivain parle à Pauline Viardot d'une fête qui s'organisa devant la maison principale un dimanche, en l'honneur de l'arrivée des nouveaux propriétaires des lieux – Ivan Tourguéniev et son frère Nikolaï :

> Le dimanche qui a suivi notre arrivée ici tous les habitants de Tourguénévo se sont réunis en grand costume devant la maison de mon frère ; nous nous sommes solennellement présentés devant eux [...] et nous nous sommes embrassés – plus de trois cents barbes sont passés sur mes joues. [...] On a chanté et on a dansé jusqu'au soir devant nos fenêtres. Je regrette fort de n'être ni peintre ni musicien ; j'aurais bien voulu vous noter plusieurs de leurs airs d'une coupe très originale – ou vous envoyer des esquisses de costumes. – Parmi les femmes il y en avait qui dansaient avec grâce ; l'une d'elle surtout était vraiment charmante. – Elle faisait souvent le geste de soulever un peu et de laisser tomber son tablier – vous ne sauriez croire combien c'était gracieux. – Leur costume me semblait bizarre et familier à la fois ; - je suis né ici – et je viens de passer quatre années hors de la Russie.[703]

On croirait cet extrait rédigé par la main de quelque visiteur ou d'un touriste étranger en pleine découverte du pays. Le regard qu'il porte sur le monde qui l'entoure est celui d'un explorateur ou en tout cas de quelqu'un n'ayant jamais mis les pieds dans l'étrange et néanmoins merveilleuse contrée qu'il parcourt. Tout étonne l'écrivain : le cérémonial des présentations, l'air solennel des paysans durant celui-ci, la musique et les costumes – tout lui semble insolite, voire émouvant. C'est étrange de se sentir étrange, semble se dire Tourguéniev, conscient du décalage culturel qui s'est produit en lui. L'écrivain se pose des questions, hésite, s'interroge. L'envahit une nouvelle émotion, qui va de pair avec la sensation de l'étrange à la vue des choses

[702] Lettre à P. Viardot, 19 juin (1 juillet) 1850, Saint-Pétersbourg.
[703] Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.

qui l'entourent : la douce fierté d'appartenir à cet univers, aussi bizarre soit-il. C'est le sentiment de la patrie qui reprend sa place, petit à petit, dans l'esprit de Tourguéniev :

> Je dois dire cependant qu'il y a dans l'air de la patrie quelque chose d'indéfinissable – qui vous pénètre et vous prend au cœur. – C'est la sympathie involontaire, secrète du corps avec le sol sur lequel il est né. – Et puis – les souvenirs de votre enfance, ces hommes qui parlent votre langue et qui sont pétris de la même pâte que vous, tout, jusqu'aux imperfections de cette nature qui vous entoure, imperfections qui vous deviennent chères comme les défauts d'une personne aimée – tout vous émeut, vous saisit. – On est quelquefois très mal – mais on est dans son élément.[704]

Aussi malheureux l'écrivain se sentait-il à son retour en Russie, l'appel des racines prenait inexorablement le dessus. Avant de quitter la France, Tourguéniev semblait assez catégorique dans ses jugements concernant son pays natal. Chaque mention de la Russie s'accompagnait, dans ses lettres, de références ou de qualificatifs peu élogieux, notamment quand Tourguéniev évoque la fameuse image du Sphinx d'Œdipe lorsqu'il apprend que son retour au pays peut être ajourné : « La Russie attendra – cette immense et sombre figure immobile et voilée de nuages comme le sphinx d'Œdipe. Elle m'avalera plus tard. Je crois voir son regard inerte se fixer sur moi avec une attention morne, comme il convient à des yeux de pierre »[705]. En proie à la fièvre du libéralisme qui s'exprimait dans les changements survenus en France à la fin des années 1840, Tourguéniev ne semblait plus, par moments, à la fin de son séjour français, assumer son appartenance. « Au diable tout sentiment de nationalité ! », s'exclame-t-il notamment dans une lettre du 28 mai (9 juin) 1849 – « Il n'y a qu'une seule patrie pour un homme de cœur – la démocratie ». Cet enthousiasme débordant ne perdura pas, comme on le sait, et la déception – tout aussi forte que l'était peu auparavant l'exaltation – l'emporta. Néanmoins, le pas était franchi et, vers la fin de son séjour français, Tourguéniev avait une représentation très claire de ce à quoi devait ressembler une société moderne, tout comme il était conscient que sa patrie russe était aussi éloignée que possible de l'idéal libéral. On imagine que cette prise de conscience fut pour beaucoup dans l'aversion ressentie par Tourguéniev envers la Russie quand il prit la décision d'y rentrer. Mais le sentiment de la patrie est du domaine du cœur et non pas de celui de la raison…

[704] Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.
[705] Lettre à P. Viardot, 6 (18) mai 1850, Courtavenel.

Du sentiment de la nature, vers celui de la patrie

Avec le temps, Tourguéniev retrouva progressivement ses marques et se réconcilia petit à petit avec son environnement natal en dépit de tous les désagréments qu'il eut à y subir. Au fil de ses lettres, on sent que l'étonnement provoqué par les premiers contacts avec la Russie, cède peu à peu la place au sentiment de fierté face aux manifestations inédites (en tout cas pour l'Européen qui dominait dans la personnalité de Tourguéniev à l'époque) du climat, des mœurs, etc. russes.

Ainsi, alors qu'il venait d'emménager avec son frère, l'écrivain est-il ébloui par la nature environnante, l'apparence riante du village et surtout par le temps extraordinairement clair et éclatant qui accueillait les nouveaux habitants de Tourguénévo : « Il fait une matinée splendide – l'air est doré, limpide et pur comme du cristal ; on peut distinguer chaque feuille des saules de l'autre côté de la rivière. [...] Mon Dieu ! quel beau soleil – quel ciel éclatant ! – On a de cela aussi en Russie – c'est invraisemblable – mais cela est »[706]. Seule la nature pouvait réveiller le Russe dans l'âme tourmentée de Tourguéniev, en pleine perte de repères culturels. Les remarques de l'écrivain ci-dessus traduisent plusieurs sentiments : la surprise de la découverte – ou plutôt celle de la redécouverte, dans son cas -, l'admiration, mais aussi une pointe de fierté qui ne cessera de prendre de l'importance au fil du temps. Quelques jours plus tard, alors que les frères Tourguéniev eurent le temps de prendre leurs marques dans le nouvel endroit, Ivan est pressé d'aller parcourir la campagne environnante le fusil à la main. La chasse est bonne, le chien – la fameuse Diane que Tourguéniev avait amené avec lui de France – remplit sa fonction à merveille. Mais surtout, l'écrivain se montre littéralement subjugué par le climat de sa région natale en ce mois d'août 1850 :

> [...] une chaleur dont vous n'avez pas idée, vous autres Français. – C'est du plomb fondu que vous envoie ce ciel d'un bleu sombre et lourd, sur lequel se promène une espèce d'enragé qui vous brûle et vous mord – et qu'on nomme le soleil. – Et dans un mois nous aurons peut-être de la neige ! – Voilà comme cela se fait chez nous.[707]

Une remarque comparable à celle-ci, car elle porte elle aussi sur un phénomène météorologique extraordinaire, aux yeux de Tourguéniev, figure dans une autre lettre de l'écrivain à Pauline Viardot, une de celles écrites en octobre 1852. L'hiver fut extrêmement précoce cette année-là et Spasskoïé, où l'écrivain vivait en reclus durant son exil, était en proie à des tempêtes de neige

[706] Lettre à P. Viardot, 23, 26 juillet (4, 7 août) 1850, Tourguénévo.
[707] Lettre à P. Viardot, 3 (15) août 1850, Tourguénévo.

dont Tourguéniev faisait part dans la lettre en question. « Imaginez-vous un ouragan, une trombe de neige qui ne tombe pas, qui se précipite, qui tourbillonne, obscurcit l'air tout en étant blanche, et couvre déjà la terre à hauteur d'homme »[708], précise-t-il dans la description du spectacle qui se déploie juste derrière sa fenêtre. Et il ajoute : « Vous autres, Européens, nous ne sauriez-vous faire une idée de ce que c'est qu'une *métielle* russe ». Ici, tout comme dans l'exemple précédent, l'écrivain ne cherche plus vraiment à dissimuler ses sentiments. Le fier étonnement qu'il éprouve en regardant la nature environnante prend de l'ampleur dans son âme et dans son esprit. Aussi, c'est par l'intermédiaire de la nature, et non pas par celui des hommes, que le sentiment de la patrie fait son grand retour dans l'âme égarée de Tourguéniev.

De « chez vous » à « chez nous », un long retour vers le patriotisme

Ce changement dans la vision des choses chez Tourguéniev – du rejet presque total de la réalité russe vers une admiration à peine dissimulée – va de pair avec le renforcement de son sentiment d'appartenance : l'écrivain semble se fondre à cette terre qu'il trouve fascinante. La « sympathie involontaire », dont il parlait dans une lettre citée ci-dessus, envahit son esprit et fait basculer l'équilibre identitaire de l'écrivain du côté de ses racines. En contrepartie, celui qui se sentait appartenir non pas à un sol en particulier mais plutôt à un cercle d'amis proches, en l'occurrence à celui des Viardot quelques mois plus tôt, ne semble plus répartir les liens et les attaches de la même façon : « vous autres les Français » s'opposant désormais, dans sa remarque, au très significatif « chez nous ».

Tourguéniev se rendit compte d'autre part que, en sa qualité d'homme de lettres et de continuateur de l'œuvre gogolienne, il n'avait pas le droit de laisser l'inertie prendre définitivement le dessus sur son potentiel d'écrivain. Il opte alors pour l'action et se mit en recherche d'une nouvelle voie d'expression, plus en phase avec son être et son temps.

Il est intéressant de noter que ce regain d'énergie créatrice coïncide chez lui avec le renouvellement de son sentiment national. En effet, la lettre à Pauline Viardot[709], à laquelle nous avons eu l'occasion de nous référer un peu plus haut dans le même chapitre et dans laquelle Tourguéniev fait part à ses amis français de la disparition de Gogol, contient quelques lignes qui en témoignent. Dans cette lettre, Tourguéniev tente d'expliquer aux Viardot la signification profonde de cet événement pour toute la société russe. Pour ce faire, l'écrivain emploie des termes forts, élevant son idole au même rang que Pierre le Grand et expliquant qu'il avait réussi

[708] Lettre à P. Viardot, 13 (25) octobre 1852, Spasskoïé.
[709] Lettre à P. Viardot, 27 février (10 mars) 1852, Saint-Pétersbourg.

à révéler aux Russes leur véritable identité – « il nous a révélés à nous-même », y dit-il notamment. Mais les mots viennent à manquer à Tourguéniev qui ne cesse alors de répéter cette phrase lourde de sens : « [...] il faut être Russe » - pour sentir l'ampleur de cette perte. En formulant ses propos et en insistant sur cette idée qu'il répète à deux reprises, l'écrivain prend ici la mesure de sa propre russité et réalise par la même occasion le fossé qui le séparait, en ce moment-là précisément, des Viardot, des amis très chers mais issus d'une nation différente.

Le regain du sentiment patriotique atteint son apogée chez Tourguéniev en 1855, alors que la Guerre de Crimée (1853 – 1856) connaît son moment le plus fort, après le débarquement des troupes alliées en Crimée et le début du long et pénible siège de Sébastopol. Comme tous les Russes en ce temps de crise pour leur pays, Tourguéniev se sentait très concerné et préoccupé par les événements. Ses lettres de l'époque, en particulier celles adressées aux époux Viardot, sont remplies de patriotisme, comme on le voit dans ce courrier de mars 1854 :

> Les intérêts particuliers disparaissent dans les grandes crises historiques. – Notre pays se prépare avec résolution et vigueur à la lutte qui va éclater ; tout le peuple, à partir des classes les plus élevées jusqu'au plus humble paysan, est avec le gouvernement – nos 65 millions d'hommes ne font qu'un dans ce moment – soyez-en sûre – et c'est ce que l'Europe ignore. Cette unité d'action, de sentiment, de volonté est quelque chose d'imposant et de bien fort – elle nous ferait braver le monde entier – et je le dis avec conviction – quoi qu'il advienne – nous ne reculerons pas de l'épaisseur d'un cheveu – vous verrez. – On ne connaît pas notre force – et nous ne la connaissons nous-même que quand on nous provoque.[710]

Ou encore, dans une autre lettre écrite quelques mois plus tard : « [...] j'avoue que je donnerais volontiers mon bras droit pour qu'aucun de nos envahisseurs (pardon !) n'en réchappe, et si je regrette quelque chose en ce moment, c'est de n'avoir pas suivi la carrière militaire, j'aurais pu peut-être verser mon sang pour la défense de ma patrie… »[711]. Voici des propos qui tranchent fortement avec les idées que Tourguéniev nourrissait envers la Russie cinq ans plus tôt. Quoi de plus normal, dira-t-on à ce sujet : un homme à qui le destin de son pays tient à cœur peut difficilement réfréner des sentiments patriotiques dans des moments aussi critiques. Certes, mais ce qui frappe dans ses propos, c'est que cette verve et ce déluge de sentiment patriotique sont déversés par Tourguéniev dans les lettres destinées à Pauline Viardot et son mari (toutes les lettres étaient lues ensemble par les époux), deux représentants d'une nation ennemie en ces temps de guerre. Ces déclarations, aussi louables soient-elles du point de vue des sentiments qu'elles expriment, sont faites ouvertement et sur un ton assez vindicatif. À les lire, on croirait

[710] Lettre à P. Viardot, 25 février (9 mars) 1854, Saint-Pétersbourg.
[711] Lettre à P. Viardot, 18 (30) octobre 1854, Spasskoïé.

presque que c'est à toute la nation française, voire à toute la coalition antirusse, que l'écrivain destinait ses propos. Il ne s'agit peut-être que d'une simple impression produite par quelques phrases formulées de façon trop brutale dans un accès d'inquiétude face aux événements en cours. Mais on constate une chose à travers ces lettres : la tendre amitié qui liait Tourguéniev aux Viardot, le sentiment de proximité culturelle qu'il partageait avec eux du temps de son séjour en France, paraissent ici bien éloignés. La « balance identitaire » penche résolument, en ce milieu des années « cinquante », du côté des racines de l'écrivain, le droit du sol prenant le dessus sur les liens d'amitié.

Patriotisme aux effets secondaires

Certains biographes de Tourguéniev, et notamment Ivan Greaves, notent dans leurs travaux le froid qui s'installa dans les relations entre l'écrivain et les Viardot vers le milieu des années 1850. Greaves dit notamment ce qui suit dans son livre *Histoire d'un amour, Ivan Tourguéniev et Pauline Viardot* (*История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*) : « Следующие два года – 1854-й и 1855-й – являют странный перерыв в опубликованной переписке Ив. С-ча с Виардо »[712]. Sans réellement expliquer l'origine de cet éloignement, Greaves relève prudemment que « между ними прошла какая-то тень »[713]. Les raisons en étaient certainement multiples – la distance, le temps, etc. Néanmoins, il nous semble que le fossé culturel qui se creusait à cette époque entre Tourguéniev et les Viardot doit également être pris en compte. En effet, ainsi que les extraits tirés des lettres de Tourguéniev au sujet de la guerre de Crimée cités ci-dessus le démontrent, plus le sentiment patriotique allait grandissant dans l'âme de l'écrivain, plus il prenait de la distance par rapport à la civilisation occidentale. Le froid soudain qui s'établit entre les Viardot et l'écrivain à ce moment semble moins étonnant, une fois replacé dans ce contexte, tout comme le peu d'enthousiasme dont Tourguéniev semble faire preuve lorsque, après maintes démarches, il est enfin autorisé à quitter le pays au milieu de 1856. En effet, dans les lettres écrites peu avant son départ pour l'Europe, Tourguéniev exprime clairement que la perspective du voyage ne le réjouit pas nécessairement. Ainsi, au début du mois de juin 1856, l'écrivain explique à Olga Tourguénieva : « [...] позволение уехать

[712] И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, с. 68 : *Dans les deux années qui suivirent, 1854 et 1855, on constate une étrange interruption de la correspondance publiée entre Ivan Tourguéniev et Viardot.*
[713] *Ibid.*, с. 70 : *Un voile d'ombre s'était glissé entre eux*.

за границу мне особенной радости не доставило [...] »[714]. Il exprimera la même idée douze jours plus tard, dans une lettre à la comtesse Lambert, cette fois-ci[715]. Les raisons de ce manque d'envie de revoir l'Europe étaient d'ordres divers : les complications de ses relations les Viardot, les obligations parentales – inhabituelles et un peu pesantes – qui attendaient l'écrivain en France, le contexte international complexe à l'issue de la Guerre de Crimée, etc. Bien sûr, le renversement des valeurs identitaires qui s'était produit chez Tourguéniev durant les six années qu'il avait passées en Russie y était également pour beaucoup. Durant ce laps de temps, vu sa rupture quasi totale de contact avec le monde occidental, l'écrivain était parvenu à se redessiner une sorte de nouvel espace identitaire, plus profondément ancré dans la Russie.

3. L'ÉTRANGER ET L'HOMME RUSSE : LES DIFFÉRENTS VISAGES DE L'ALTÉRITÉ

À la recherche d'une nouvelle voie

La mort de Gogol fit reprendre conscience à Tourguéniev de l'importance de continuer son œuvre ou en tout cas de faire des efforts dans cette direction. Non pas qu'il envisageât de prendre la place du maître du réalisme et d'essayer de combler le vide créé par sa disparition du paysage littéraire russe. Cette idée ne lui effleurait même pas l'esprit, à lui qui n'avait même pas osé signer l'article nécrologique sur Gogol tant ce geste lui paraissait indécent et irrespectueux vis-à-vis du génie décédé (« Это было бы бесстыдством и почти святотатством »[716], écrivait-il à Féoktistov à qui il allait confier la publication de son hommage). Mais c'est comme si cet événement devait lui faire percevoir – avec une nouvelle force – du rôle particulier que, comme tout écrivain russe, il avait peut-être à jouer dans la destinée de son pays. Tourguéniev formula pour la première fois cette prise de consciente en octobre 1852, dans une lettre à Konstantin Aksakov : « Трудно современному писателю, особенно русскому, быть покойным – ни извне, ни извнутри ему не веет покоем... »[717]. On peut dire que la mort de son idole et les circonstances tragiques de celle-ci eurent l'effet d'une gifle à Tourguéniev. Si Gogol, l'écrivain, avait réussi à produire les œuvres parfaites dans

[714] Lettre à O. Tourguénieva, 29 mai (10 juin) 1856, Spasskoïé : *L'autorisation de partir à l'étranger ne me procura pas de joie particulière.*
[715] Lettre à E. Lambert, 10 (22) juin 1856, Spasskoïé.
[716] *Ce serait de l'impudence, voire un quasi sacrilège.*
[717] Lettre à K. Aksakov, 16 (28) octobre 1852, Spasskoïé : *Il est difficile pour un écrivain d'aujourd'hui, surtout s'il est russe, d'être serein ; la sérénité ne lui vient ni de l'intérieur, ni de l'extérieur…*

leur vérité et leur finesse d'exécution, c'était grâce à la sensibilité exacerbée et à une perception presque maladive de la réalité dont Gogol, l'homme, était doté. Également sensible au fait que *cet* homme (« *этот* человек »[718]) n'avait pas hésité à souffrir pour la vérité littéraire et était mort en partie à cause de cela, Tourguéniev comprit que le modeste élève de Gogol qu'il était n'avait pas le droit de se complaire dans la passivité. Pavel Annenkov se souvint de la transformation de Tourguéniev qui suivit cette prise de conscience : « Еще прежде Рудина он почувствовал сам роль, которая выпала ему на долю в отечестве – служить зеркалом, в котором отражаются здоровые и болезненные черты родины; [...]»[719]. Tourguéniev s'attela à un minutieux travail sur lui-même, en tâchant de recentrer toute sa personne sur un seul objectif, de cesser de s'éparpiller. Le temps de la maturité personnelle et littéraire était arrivé.

Sur le plan littéraire, ce travail sur soi se traduisit par la recherche d'un style différent et des formes d'expression autres que celles qu'il avait exploitées par le passé. Dans sa correspondance, Tourguéniev mentionne pour la première fois sa volonté de passer à un autre niveau d'écriture à Konstantin Aksakov, en octobre 1852. En réagissant aux remarques critiques au sujet des *Mémoires d'un chasseur* que son correspondant slavophile lui avait formulées dans une de ses lettres, Tourguéniev dit rejoindre, dans l'absolu, son opinion : « [...] чувствую это сам – и уже давно [...] »[720], assure-t-il notamment. Il précise également que, s'il avait pris la décision de faire publier ses *Mémoires d'un chasseur* en volume malgré les défauts qu'il leur reconnaissait, c'était pour pouvoir enfin tourner la page : « [...] чтобы отдалиться от них, от этой *старой манеры* »[721]. C'est ainsi que le terme « старая манера » - « ancienne manière » - apparaît la première fois chez Tourguéniev, sous-entendant l'existence d'une autre – une nouvelle – manière d'écrire.

De la « vieille » à la « nouvelle » manière : un objectif de création complexe

Ces deux termes - « старая манера » et « новая манера » - que cachent-ils exactement ? La question du passage de Tourguéniev vers un nouveau style d'écriture fut au centre de plusieurs recherches au XX^e^ siècle : Istomine, Guitlits, Koulechov, Lébédev[722] – pour ne citer

[718] Lettre à E. Féoktistov, 26 février (9 mars) 1852, Saint-Pétersbourg.
[719] П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, с. 647 : *Bien avant Roudine, il avait ressenti lui-même le rôle qui lui incombait dans sa patrie, à savoir servir de miroir où viendraient se refléter tant les traits pathologiques que les traits sains de son pays* ; [...].
[720] Lettre à K. Aksakov, 16 (28) octobre 1852, Spasskoïé : *Je ressens cela moi-même, et depuis longtemps.*
[721] *Pour m'écarter d'eux, de cette « ancienne manière ».*
[722] К.К. Истомин*, op. cit.*, с. 294-347 ; Гитлиц Е.А., « К вопросу о формировании "новой манеры" И.С.Тургенева », Известия АН СССР, серия литературы и языка, вып.6, 1968, с. 489-601; Клочихина М.М., *Переход И.С. Тургенева к "новой манере" в свете литературной борьбы начала 50-х годов XIX века*,

qu'eux – s'intéressèrent dans leurs travaux à la question de l'ancienne *vs* nouvelle manière d'écrire chez Tourguéniev et l'abordèrent chacun à leur façon. Istomine, par exemple, associe l'écriture « à l'ancienne » de Tourguéniev à des pratiques d'imitation des modèles russes et étrangers que l'on relève dans les œuvres de jeunesse de l'écrivain et il lie son passage vers de nouvelles formes d'expression, au début des années 1850, à une graduelle prise de distance par rapport aux modèles d'écriture byronien, pouchkinien, gogolien, etc. Guitlits fonde son interprétation de la formation de la nouvelle manière d'écrire chez Tourguéniev sur l'élaboration progressive d'un nouveau type de personnage russe dans ses œuvres – le fameux « homme de trop », etc. Les points de vue des chercheurs qui abordèrent cette question d'une manière ou d'une autre sont concluants et assez complémentaires. Cependant, il faut avouer qu'un certain flou subsiste autour de ces deux notions - « *старая манера* »/ « *новая манера* » (« *ancienne manière »/ « nouvelle manière »*). L'absence d'une explication systématique à ce sujet de la part de Tourguéniev n'aide pas non plus à s'en faire une idée précise et engendre des interprétations diverses.

La question du passage de l'ancien style d'écriture vers un nouveau mode d'expression n'est pas nécessairement à mettre en relation directe avec la problématique qui nous occupe ici – à savoir la représentation de l'altérité dans les écrits littéraires et épistolaires de Tourguéniev, nous ne chercherons donc pas à rendre compte de façon exhaustive des différentes points de vue existant sur ce point. Nous nous référerons simplement à l'opinion de Youri Mann qui consacra quelques pages de son article critique « Tourguéniev, critique littéraire » (« Тургенев - критик и литературовед »)[723] à cette question. L'interprétation de Mann nous semble en effet non seulement synthétiser plus ou moins les avis existants sur ce point mais elle se trouve également en phase avec les quelques éléments que Tourguéniev fournit dans sa correspondance au sujet de la direction qu'il souhaitait donner à son œuvre.

Selon Mann, pour découvrir ce que Tourguéniev entendait par « nouvelle manière », il faut d'abord comprendre les caractéristiques fondamentales propres à ses écrits antérieurs.

« Старая манера » - это очерковый стиль русских физиологий 1840-х годов, в какой-то мере это и манера «Записок охотника»[724], dit Mann. La première évolution que Tourguéniev prévoyait pour sa prose consistait donc en un changement de genre littéraire, il

---

Калининский педагог.инст., 1970, с.63-79 ; В.И. Кулешов, « О смене "манер" в "малой" прозе И.С. Тургенева » // В.И. Кулешов, *Этюды о русских писателях : (Исследования и характеристики)*, Москва, Изд-во Московского университета, 1982, с.132-161 ; etc.

[723] Ю.В. Манн, « Тургенев - критик и литературовед »// Манн Ю.В., *Тургенев и другие*, Российский государственный гуманитарный университет, Москва, 2008, с. 105-137.

[724] *« L'ancienne manière » est le style essayiste caractéristique de l'école naturelle russe des années 1840, que l'on retrouve dans une certaine mesure aussi dans « Mémoires d'un chasseur ».*

désirait sortir du « récit de caractère » et s'engager dans un projet plus vaste, par exemple un roman. On sait effectivement que le roman en tant que forme d'expression littéraire intéressait beaucoup Ivan Tourguéniev au début des années 1850. À la fin de 1851 déjà, à l'occasion d'un article critique sur le roman *La Nièce* (*Племянниц*a) d'Evguénia Tour publié peu auparavant, il qualifiait le roman de genre littéraire très prometteur pour le développement futur de la littérature russe. Ceci était en tout cas valable, selon Tourguéniev, pour les romans à la Sand ou encore à la Dickens : «Эти романы у нас возможны и, кажется, примутся; [...] »[725], dit-il à ce sujet Tourguéniev. L'écrivain précise cependant que cette perspective lui semble réalisable dans l'avenir à condition que, premièrement, la vie sociale russe atteigne l'état de maturité suffisante pour pouvoir fournir une matière digne d'être représentée dans le cadre d'un roman et, deuxièmement, que les hommes de lettres russes réussissent à mettre au point une forme de roman « flexible », pouvant suivre les moindres évolutions de l'élément social russe. On sait que ces remarques de Tourguéniev au sujet de l'art du roman lui étaient inspirées par ses propres cogitations, dans le cadre du travail sur *Deux générations*[726]. Il est vrai que cette œuvre ne fut jamais achevée et fut même détruite par son auteur, déçu par cette première tentative de création romanesque. Cependant, les idées énoncées par Tourguéniev au sujet de *La Nièce* ne restèrent pas vaines et l'amenèrent, en 1855, à l'écriture de *Dimitri Roudine,* le premier roman tourguénievien. En attendant, dans la lettre du 16 (28) octobre 1852, Tourguéniev disait à Konstantin Aksakov être à la recherche de l'espace et de la simplicité dans l'écriture : « Простота, ясность линий, добросовестность работы, та добросовестность, которая дается уверенностью – всё это пока еще идеалы, которые только мелькают передо мной »[727]. Et c'est précisément parce que cette formule est aussi difficile à cerner que le travail sur le roman (*Deux générations*) a du mal à aboutir, selon l'écrivain : « Я оттого, между прочим, не приступаю до сих пор к исполнению моего романа, все стихии которого давно бродят во мне – что не чувствую в себе ни той светлости, ни той силы, без которых не скажешь ни одного *прочного* слова »[728].

[725] И.С. Тургенев, « Племянница, Роман, Сочинение Евгении Тур, 4 части, Москва, 1851 »// И.С.Тургенев, Собрание сочинений в двенадцати томах, Том двенадцатый *op.cit.*, с. 127 : *Ces romans sont possibles chez nous et, je pense qu'ils trouveront leur lecteur* ; [...].
[726] И.А. Битюгова, « Комментарии: И.С. Тургенев, Рудин »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Сочинения в двенадцати томах,* Том пятый, *op.cit.*, с. 467.
[727] Lettre à K. Aksakov, 16 (28) octobre 1852, Spasskoïé : *Simplicité, sobriété des lignes, honnêteté du travail, cette honnêteté qui naît de la certitude, ce ne sont encore que des idéaux qui ne font que scintiller devant mes yeux.*
[728] *Je ne suis pas encore passé à l'écriture de mon roman, entre autres parce que tous les éléments qui rôdent en moi depuis longtemps n'ont toujours pas suscité ni cette lumière ni cette force, sans lesquelles on ne peut dire le moindre mot solide.*

Un autre trait qui différencie, selon Youri Mann, l'« ancienne manière » d'écrire de Tourguéniev de la « nouvelle », en formation dans la première moitié des années 1850, tient à la nature particulière des personnages de *Mémoires d'un chasseur* et autres récits des années 1840. Ceux-ci sont en effet construits autour d'un personnage original mais qui est aussi le très typique représentant d'un groupe social précis, et ils montrent des gentilshommes campagnards despotiques, des paysans parias, des femmes de chambres bafouées, etc. Une telle démarche est typique des récits dits « physiologiques » pratiqués par les représentants de l'école « naturelle ». « [...] типизм – важнейшее свойство физиологии. Само формарование физиологии как жанра происходило на основе открытия типов [...] »[729], dit Mann à ce sujet. Cependant, précise le critique, les types tourguénieviens étaient très différents de ceux de ses collègues « physiologistes ». En effet, au lieu de représenter un type particulier dans chaque œuvre précise et de consacrer une partie de celle-ci à une description exhaustive du type en question, Tourguéniev n'hésitait pas à rassembler et à présenter plusieurs types d'hommes au sein d'une seule et même œuvre. Pour y parvenir il évitait, contrairement à ses collègues, de fournir une description trop détaillée de ses personnages mais cherchait à rendre celle-ci plus concentrée et plus métaphorique. C'est précisément à cette façon particulière de présenter ses personnages que Tourguéniev fait référence dans sa lettre de la fin octobre 1852 où il explique à Pavel Annenkov ce qu'il souhaiterait changer dans sa manière d'écrire :

> Надобно пойти другой дорогой – надобно найти ее – и раскланятся навсегда с старой манерой. Довольно я старался извлекать из людских характеров разводные эссенции – triples extraits – чтобы влить их потом в маленькие стекляночки - нюхайте, мол, почтенные читатели – не правда ли пахнет русским типом? Довольно – довольно![730]

En ce début des années 1850, Tourguéniev cherche visiblement à se distancer par rapport à la typisation purement culturelle de ses personnages et arriver à camper dans ses œuvres – des romans de préférence – des figures emblématiques de son temps. Cette intention se concrétisa avec la création de la figure de l'« homme de trop » dont Roudine est l'incarnation la plus marquante.

---

[729] Ю.В. Манн, « Тургенев - критик и литературовед », *op. cit.*, с. 121 : [...] *le « typisme » est la caractéristique principale de l'école naturelle. C'est la découverte des types qui est à la base même de sa formation en tant que mouvement littéraire.*

[730] Lettre à P. Annenkov, 28 octobre (9 novembre) 1852, Spasskoïé : *Il faut emprunter une autre voie, qu'il faut découvrir, et s'éloigner une fois pour toutes de la manière ancienne. J'ai assez tenté d'extraire des caractères des gens les essences de leurs traits distinctifs pour les transvaser ensuite dans des petits flacons à faire renifler aux chers lecteurs : allez, débouchez et respirez cette odeur ! N'est-ce pas que cela sent le vrai type russe ? Il suffit ! C'est assez !*

Enfin, un dernier changement important que Tourguéniev souhaitait mettre en œuvre réside dans la modification du rapport entre l'auteur et ses personnages. Dans les *Mémoires d'un chasseur*, considère Youri Mann, c'est la volonté et le regard de l'auteur, qui est à la fois le narrateur, qui détermine la progression du récit : « Автор выступает в них, как конструктивная сила. Не взаимоотношения персонажей, не опосредованная их душевными свойствами фабула управляют повествованием, но воля и намерения автора. Автора как свидетеля, наблюдателя и исследователя жизни. Этим предопределяется и способ раскрытия персонажей»[731]. Or, l'auteur devrait tendre, d'après Tourguéniev, vers tout autre chose : il devrait prendre ses distances par rapport à ses personnages et les laisser « vivre » et interagir entre eux librement. Pour cela, l'auteur doit renoncer à une justification continuelle de chaque geste et de chaque trait de caractère de ses personnages *via* une analyse psychologique de son comportement :

> Характер должен быть заранее так обдуман или, как говорил Белинский, концепирован, чтобы исключить необходимость авторских подсказок и детализации, чтобы он мог раскрываться в ходе действия «самостоятельно». [...] Чем больше «власть» автора над персонажами, чем решительнее прочерчены общие линии их судьбы - тем меньше конструктивная роль авторского начала, тем они свободнее. Персонажи в ходе повествования, самораскрываясь, должны сами устраивать свои взаимоотношения[732],

fait remarquer Mann, en fondant son raisonnement sur les idées que l'écrivain formula en 1852 dans l'article critique sur *La Pauvre fiancée* d'Ostrovski.

À partir de 1852, Tourguéniev chercha, de façon systématique, à mettre en application ses propres préceptes, à travers des nouvelles et un premier roman.

---

[731] Ю.В. Манн, « Тургенев - критик и литературовед », *op. cit.*, с. 121 : *L'auteur s'y manifeste comme une force constructive. La narration n'est pas dirigée par les interactions des personnages ou par la fable mise en œuvre via les caractéristiques morales de ceux-ci, mais bien par la volonté et les intentions de l'auteur. De l'auteur comme témoin, observateur et analyste de la vie. Voilà ce qui motive la méthode de découverte des personnages.*

[732] *Ibid.* : *Le caractère doit être pensé à l'avance ou, comme disait Belinski, conceptualisé, afin d'exclure le besoin d'ajout de suggestions ou de détails supplémentaires par l'auteur, et ceci pour que le caractère puisse apparaître en cours d'action « par lui-même ». [...] Plus l'auteur a de « pouvoir » sur les personnages, plus les lignes générales de leur destin sont esquissées de manière décisive, moins invasif sera le rôle de l'auteur et plus libres ils seront. Les personnages en cours de narration, en se révélant par eux-mêmes, doivent eux-mêmes générer leurs propres interactions.*

L'œuvre de Tourguéniev entre 1850 et 1856 : une longue transition vers un genre nouveau

L'œuvre de Tourguéniev entre juillet 1850 et juillet 1856 peut être divisée en deux périodes. D'un côté, il y a des œuvres que Tourguéniev écrivit entre juillet 1850 et le printemps 1852, et de l'autre celles produites d'avril 1852 jusqu'au départ de l'écrivain à l'étranger. Nous datons donc le moment de passage de ce que Tourguéniev qualifiait de l'« ancienne » manière d'écrire à une « nouvelle » au printemps 1852, ce printemps marqué par la disparition de Gogol et le bouleversement littéraire que celle-ci provoqua chez Tourguéniev. Bien entendu, ceci ne signifie pas que toutes les œuvres qui virent le jour à partir d'avril 1852 sont radicalement différentes des écrits précédents de l'écrivain – le passage vers une forme d'expression différente fut progressif et s'étala sur plusieurs années.

À son retour d'Europe, Tourguéniev se remit à l'écriture en août 1850, ce qui correspond à son établissement, en compagnie de son frère et de l'épouse de ce dernier, dans le village de Tourguénévo. Deux nouvelles virent le jour durant ce séjour à la campagne : « Les Chanteurs », que les chercheurs datent de août-septembre 1850[733], et « Le Rendez-vous », projetée au même moment mais écrite un peu plus tard, en octobre 1850. Ensuite, Tourguéniev revint brièvement à l'écriture dramatique : alors qu'il se partageait entre Moscou et Saint-Pétersbourg, l'écrivain eut l'occasion d'admirer le jeu de deux acteurs russes en vogue dont les performances l'inspirèrent particulièrement : Prov Sadovski, acteur au Théâtre Maly à Moscou, et Nadejda Samoïlova, une des vedettes du théâtre Alexandra. C'est alors que virent le jour, en automne 1850, deux pièces : *Conversation sur la grand-route*[734] et *Une Provinciale*[735] que l'écrivain dédia respectivement à ces deux artistes.

Le mois de novembre 1850 fut marqué par le décès de Varvara Tourguénieva, ce qui explique le silence littéraire de l'écrivain durant le reste de cette année. En effet, ce n'est qu'au début de 1851 que Tourguéniev reprit la plume et rédigea « Le Pré Béjine » et « Cassien de la Belle Métcha »[736], projetés quelques mois plus tôt, en même temps que les deux derniers récits des *Mémoires d'un chasseur*. Après cela, il y eut de nouveau une longue période de silence, à mettre en rapport avec la crise mentionnée plus haut. Ce n'est qu'à la fin de cette même année,

[733] С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, А.Л.Гришунин, « Комментарии: И.С. Тургенев. Певцы »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 487.
[734] Ю.Г.Оксман, « Комментарии: И.С. Тургенев. Разговор на большой дороге »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том второй, *op.cit.*, с. 676.
[735] Ю.Г.Оксман, Т.П.Голованова, « Комментарии: И.С. Тургенев. Провинциалка »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том второй, *op.cit.*, с. 661.
[736] С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, А.Л.Гришунин, « Комментарии: И.С. Тургенев. Бежин луг »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 463.

en décembre 1851, que Tourguéniev se remit à l'écriture – non sans efforts d'après ses propres aveux[737], et rédigea la dernière de ses pièces, *Un soir à Sorrente*, terminée en janvier 1852, ainsi que la nouvelle *Trois rencontres*, concomitante et thématiquement proche.

On constate ainsi que toutes les œuvres écrites entre juillet 1850 et avril 1852 représentent des écrits de « fin de cycles » – celui des *Mémoires d'un chasseur*, avec « Les Chanteurs », « Le Rendez-vous », « Le Pré Béjine » et « Cassien de la Belle Métcha », et celui des œuvres dramatiques (*Une Provinciale*, *Conversation sur la grand-route*, *Un soir à Sorrente*) – et portent, en toute logique, l'empreinte stylistique de ce qui les a précédé dans le genre concerné.

« Trois rencontres » est une œuvre à classer à part. Du point de vue chronologique, il appartient évidemment à cette même période (1850 – 1852), mais au vu du contenu et de la forme de ce récit, qui se distingue fortement ce que Tourguéniev avait pu écrire auparavant, on serait tenté de le ranger dans le groupe d'œuvres suivant (1852 – 1856).

Après le bouleversement que Tourguéniev subit à la suite de la mort de Gogol, l'envie d'écrire lui revient : durant son emprisonnement à Saint-Pétersbourg, il écrit « Moumou » (avril-mai 1852) et se met à réfléchir à la voie qu'il souhaite faire emprunter à son œuvre par la suite. Ces recherches d'une nouvelle identité littéraire se poursuivent durant tout l'été 1852, et aboutissent, en octobre-novembre de cette même année, à un autre récit, « L'Auberge de grand chemin ». Les deux œuvres en question – « Moumou » et « L'Auberge de grand chemin » – sont assez différentes des *Mémoires d'un chasseur* par leurs visées et leur composition. Elles content, chacune à leur manière, le destin tragique des paysans russes, victimes de l'arbitraire de leurs propriétaires gentilshommes – un sujet que Tourguéniev avait déjà beaucoup exploité dans ses récits antérieurs. Mais à la différence de ceux-ci, « Moumou » et « L'Auberge de grand chemin » chantent la force morale dont l'homme russe fait preuve face au tragique de son destin plus qu'ils ne condamnent les horreurs du servage.

« Moumou » et « L'Auberge de grand chemin » constituent un premier pas vers le changement tant convoité par Tourguéniev : une problématique exposée différemment, un degré d'ingérence moindre dans la trame du récit de la part de l'auteur/narrateur, etc. Certains contemporains trouvèrent cependant ces « améliorations » quelque peu subtiles. Ainsi, au début de janvier 1853, Annenkov commentait dans une de ses lettres à Tourguéniev « L'Auberge de grand chemin » dont l'écrivain avait soumis le manuscrit au jugement de plusieurs de ses amis,

[737] Voir la lettre à M. Pogodine du 4 (16) décembre 1851, celle à S. Aksakov du 2 (14) février 1852, ainsi que celle adressée à P. Viardot le 24 avril (6 mai) 1852, toutes les trois écrites à Saint-Pétersbourg.

dont Annenkov lui-même mais aussi Nikolaï Kettcher, un ami traducteur installé à Moscou : «Вы пишите Кетчеру, что переменили манеру : он не находит этого, а я нахожу»[738]. Il est vrai que Tourguéniev ne réussit pas totalement à faire échapper les personnages de ces deux nouvelles à la démarche de typisation caractéristique de ses écrits précédents. On y trouve des figures types clairement dessinés : les *barynia* de province au tempérament despotique, les gens de maison vivant dans la crainte, etc. Tout au plus Tourguéniev parvient-il à faire sortir ses antagonistes du schéma habituel : ni Guérassim de « Moumou », ni Akim de « L'Auberge de grand chemin » ne peuvent être qualifiés de typiques représentants de leur espèce. On ne peut pas dire, cependant, qu'il s'agisse, dans leur cas, de figures d'exception non plus. Désireux de représenter différemment ses personnages principaux, Tourguéniev finit par métaphoriser les deux figures : sous sa plume, Guérassim incarne le destin tragique de toute la paysannerie russe tandis qu'Akim apparaît comme la personnification même de la tolérance et de la résignation propres à l'Homme russe en général. De plus les deux œuvres, malgré leur relative longueur (en particulier dans le cas de « L'Auberge de grand chemin »), n'avaient rien d'un roman – or, c'est vers le genre romanesque que Tourguéniev cherchait à orienter son écriture avant tout.

On peut donc dire que les deux récits en question représentent une sorte de zone de passage entre deux phases de création différentes chez Tourguéniev – une solution intermédiaire menant vers l'objectif final que l'écrivain s'était fixé – celui d'arriver à écrire un roman.

Tourguéniev parvint enfin à atteindre son objectif avec l'écriture de *Roudine*, achevé en juillet 1855 et publié au début de 1856. Mais le chemin vers la première œuvre romanesque fut long – il passa par l'écriture de plusieurs autres textes, principalement récits et nouvelles mais également une tentative romanesque, *Deux générations* auquel Tourguéniev travailla durant la deuxième moitié de 1852 et une bonne partie de 1853. Cet écrit ne fut jamais totalement achevé et nous pouvons en juger aujourd'hui uniquement d'après quelques brouillons très partiels (un plan détaillé et une partie de l'un des chapitres) conservés jusqu'à nos jours, ainsi que certains jugements de quelques personnes qui eurent l'opportunité d'en lire la première partie avant que le manuscrit ne fût détruit par l'auteur.

Contrairement à ce que le titre de cet écrit pourrait le suggérer, *Deux générations* n'avait rien de commun avec *Pères et fils*, tant les visées des deux œuvres étaient différentes. C'est

[738] П.В. Анненков, *Письма к Тургеневу*, Книга 1, под редакцией Н.Н. Мостовской и Н.Г. Жекулина, Санкт-Петербург, «Наука», 2005, с. 13 : *Vous écrivez à Ketcher que vous avez changé de manière : il n'est pas de cet avis, mais moi oui.*

l'opinion en tout cas d'André Mazon, qui eut l'occasion d'étudier cette œuvre inachevée dans « La Rédaction du roman "Deux générations" par Tourguéniev » (« Работа Тургенева над романом "Два поколения" »)[739]. En effet, ainsi que le suggère le plan du roman, Tourguéniev projetait d'y mettre en scène deux types sociaux : les vieux propriétaires terriens attachés à leurs privilèges et n'accordant que peu d'attention aux souffrances de leurs serfs d'un côté, et de l'autre ceux parmi les membres de la société russe qui voyaient d'un œil très différent cette même situation. Si Tourguéniev ne réussit pas à mener à bien ce projet littéraire sur la réalité sociale contemporaine, c'est parce que, investi pour la première fois de sa vie dans un ouvrage aussi ambitieux, il ne réussit pas à en appréhender totalement les difficultés. Il ne parvint pas à créer un premier jet satisfaisant et susceptible de correspondre à la conception qu'il avait du roman à l'époque. Après avoir essayé de relancer ce projet à quelques reprises, il préféra le détruire tout simplement et se concentrer sur d'autres écrits en cours. Œuvre inachevée, *Deux générations* se présente néanmoins aux yeux de la plupart des chercheurs comme une étape importante dans l'œuvre de Tourguéniev, celle qui permit à l'écrivain de prendre la pleine mesure de son ambition de romancier. De ce point de vue, *Deux générations* apparaît comme une sorte de terrain expérimental, tout comme l'étaient les nouvelles et les récits qui virent le jour entre cet écrit et *Dimitri Roudine* : « Deux amis », « Les Eaux tranquilles », « Une Correspondance », « Jacques Passynkov ».

« Deux amis » fut écrit en octobre-novembre 1853 – en plein exil de Tourguéniev à Spasskoïé – et publié en janvier 1854. Ce récit met en scène deux personnages très différents : le distingué Boris Viazovnine, venu s'installer dans le village natal pour des raisons financières, et Piotr Kroupitsyn, ancien lieutenant de cavalerie, retiré également sur ses terres. Les deux hommes, *a priori* très dissemblables, se lient d'amitié. Dans l'ennui de la campagne, l'idée leur vient de marier Viazovnine, encore jeune homme. Ils font alors le tour de tous les partis en vue dans le voisinage. Le choix de Viazovnine se porte, contre toute attente, sur la très réservée, modeste et sincère Vera, fille d'un voisin. Le mariage est un échec : le jeune homme se met rapidement à s'ennuyer en compagnie de sa taciturne et provinciale épouse et finit par la délaisser pour partir en France (détail sur lequel nous reviendrons un peu plus loin), où il se fait tuer lors d'un duel. Ce récit, rédigé dans la veine gogolienne[740], met en scène le quotidien des gentilshommes campagnards, cette même vie que Tourguéniev pouvait observer à volonté lors

[739] А. Мазон, « Работа Тургенева над романом "Два поколения"»// *Из парижского архива И.С. Тургенева*, гл. ред. И.И.Анисимов, в двух книгах, Издательство «Наука», Москва, 1964, с. 42.
[740] А.Н. Дубовиков, Е.Н. Дунаева, Л.Н. Назарова, « Комментарии : И.С. Тургенев. Два приятеля »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 625.

de son séjour forcé à Spasskoïé. Le ton simple de l'œuvre fut remarqué par la critique de l'époque qui y vit une nouvelle approche de l'écrivain[741], preuve des efforts consentis par celui-ci pour dépasser ses réflexes littéraires d'antan.

« Les Eaux tranquilles » vit le jour entre janvier et juin 1854 et fut publié en septembre de la même année dans *Le Contemporain*. Dans ce récit, il est question de Vladimir Astakhov, qui se rend à Sassovo, son village natal, pour une inspection. Lors de ce séjour, initialement prévu pour une courte durée, Astakhov est invité chez un de ses voisins, Mikhaïl Ipatov, où il rencontre de la compagnie qu'il trouve agréable : la famille d'Ipatov, dont Maria, sa belle-sœur, une jeune femme au tempérament de feu, ainsi que ses voisins – la coquette Nadejda Vérétiéva et son frère Vladimir. L'hospitalité de son hôte, la beauté et la fraîcheur des deux femmes, l'atmosphère calme et presque poétique d'Ipatovka retiennent Astakhov à la campagne plus longtemps que prévu. Mais le calme du village cache bien des drames : l'amour impossible de Maria pour Vladimir, un jeune homme brillant mais qui brûle la chandelle par les deux bouts sans se soucier des conséquences de ses actes, se solde par le suicide de la jeune femme, les rapports entre les habitants des villages voisins sont complexes, etc. Tout comme « Deux amis », « Les Eaux tranquilles » raconte la vie du fond de la campagne russe et s'inscrit dans la même ligne stylistique : un récit simple, empreint d'un réalisme quelque peu lyrique et ponctué par moments, de touches ironiques.

«Une Correspondance», dont l'écriture s'étala sur presque dix ans (commencé en 1844 et achevé en 1854), se concentre sur les personnages d'Alexeï et de Maria, deux jeunes gens qui avaient été très amis dans leur enfance mais dont les chemins s'étaient séparés depuis longtemps. Un jour, poussé par l'ennui, Alexeï, établi désormais à Saint-Pétersbourg, décide d'écrire à Maria qui vit toujours en province. Un échange de lettres s'engage : Maria, d'abord réticente à l'idée de reprendre le contact, se laisse finalement entraîner dans un dialogue épistolaire. Le récit est composé de quinze lettres qui permettent de suivre la dynamique des sentiments des personnages : de la simple curiosité vers la véritable découverte mutuelle. L'idylle ne dure cependant pas : alors que les jeunes gens se mettent à éprouver des sentiments forts l'un envers l'autre, Alexeï s'éprend d'une danseuse étrangère et gâche tout. Ce n'est que sur son lit de mort (la nouvelle débute par le récit de son décès) qu'il comprend véritablement son erreur.

Dans « Jacques Passynkov », à travers les péripéties amoureuses des personnages de la nouvelle (les sœurs Sofia et Varvara Zolotnitski, le narrateur, Passynkov, Assanov),

[741] Françoise Flamant, « Notice sur "Deux amis" dans Ivan Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Volume I, *op.cit.*, p. 1186.

Tourguéniev tente de représenter le « dernier romantique » - le personnage pur et unique de Jacques Passynkov confronté à un destin difficile : une enfance orpheline, un amour impossible, une vie d'errances et une mort prématurée.

Toutes ces nouvelles parues dans le sillage de *Deux générations*, aussi différentes soient-elles, présentent quelques caractéristiques communes qui les différencient des écrits antérieurs de l'écrivain : ligne générale plus simple, style plus littéraire (elles ne portent plus la marque essayiste caractéristique des *Mémoires d'un chasseur,* par exemple), amplification de l'interaction entre les personnages, concentration de l'attention de l'auteur non pas sur l'élaboration des types sociaux mais sur la création d'une figure nouvelle pour la société et la littérature russe – le fameux « homme de trop » (dont nous serons amenés à parler plus en détails un peu plus loin dans ce même chapitre).

On peut dire qu'entre 1850 et 1855, Tourguéniev ne cessa d'explorer les genres du récit et de la nouvelle. Cependant, malgré toutes les bénéfices qu'il put retirer de ces expériences, il ne cessait de se sentir de plus en plus à l'étroit dans ce cadre. Après avoir échoué à mener à terme son premier roman, il n'osa pas, pendant longtemps, s'attaquer de nouveau au genre romanesque – à tel point que, lorsqu'il écrit *Roudine* en 1855, il qualifie tout d'abord celui-ci de « long récit ». Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il accepte d'apposer le mot « roman » sur sa création.

Roudine est sans aucun doute l'œuvre phare de Tourguéniev pendant la période 1850-1855. Initialement intitulé *Une figure d'exception*, *Roudine* met en scène le personnage éponyme. Fils d'un pauvre propriétaire, Dimitri Roudine est un jeune homme intelligent, cultivé, plein de fougue et dont l'éloquence séduit facilement tout auditoire. Arrivé en province, il est reçu dans la maison de Daria Lassounskaïa, une dame de la haute société qui adopte immédiatement le jeune dialecticien au discours enthousiaste et convaincant. Tout l'entourage de Lassounskaïa, à quelques exceptions près, est littéralement subjugué par Roudine, en particulier Natalia, la fille de seize ans de la maîtresse de la maison qui s'éprend de ce brillant causeur qui ne cesse d'exalter l'amour, le courage, le sens du devoir, etc. Roudine partage les sentiments de Natalia mais hésite à prendre ses responsabilités face au refus de Daria Lassounskaïa d'accepter le mariage des jeunes gens. Dans son roman, Tourguéniev peint un homme certes sincère dans son enthousiasme mais incapable d'agir, rongé par l'introspection et dépourvu de force intérieure. Une figure appartenant à une autre époque, celle des années 1840, lorsque l'amour de la poésie et de la philosophie ainsi que le sens de la vérité étaient suffisants pour un homme désirant avancer dans la vie. Mais le temps passait, la société évoluait et exigeait d'autres prouesses de la part de ses héros qui devaient savoir agir et mettre en

pratique leurs belles idées. Dans le contexte de la modernité, les « Roudine » devinrent des ratés se transformant en « hommes de trop » qui peinaient à trouver leur place au sein de la société.

L'espace littéraire de Tourguéniev de la première moitié des années cinquante comprend donc le roman *Roudine*, l'œuvre centrale de cette période et l'aboutissement d'un long cheminement vers la transformation quasi radicale de la méthode créatrice de l'écrivain. Les autres œuvres écrites à la même époque se regroupent autour de *Roudine,* formant un ensemble d'écrits périphériques et préparatoires au premier roman tourguénievien. C'est en nous fondant sur cet ensemble d'œuvres que nous allons examiner la façon dont la représentation littéraire de l'altérité chez Tourguéniev, a pu évoluer de 1850 à 1856.

La nouvelle manière, de nouvelles visées

Les œuvres que Tourguéniev écrivit entre 1850 et 1856 sont peu nombreuses par rapport à sa production des années 1840, avant le retour de l'écrivain en Russie. Après avoir pris conscience, au début de la décennie suivante, de la nécessité de passer à une nouvelle étape dans l'évolution de son talent littéraire, plus en phase avec la modernité, Tourguéniev ne cessa d'expérimenter, ajustant sans cesse son écriture aux principes qu'il s'était formulés (la fameuse « nouvelle manière »). Ceci explique la relative diversité de styles (narratif, épistolaire) et de formes (récit, nouvelle, roman) que l'on relève dans son œuvre à cette époque.

Qu'en est-il de la représentation de l'altérité dans les œuvres de Tourguéniev ? Alors qu'il entrait dans une nouvelle phase de son art, sur le fond du renouveau son sentiment identitaire, resta-t-il fidèle à ses habitudes en la matière ? La figure de l'Autre, en particulier celle de l'étranger, conserva-t-elle sa place parmi les autres personnages tourguénieviens ? Considérée dans le contexte du retour de l'écrivain dans son pays natal après une longue absence et du séjour particulièrement prolongé qui s'ensuivit, la vision de l'altérité de Tourguéniev dut forcément subir une évolution. La question est de comprendre l'ampleur de ce changement ainsi que sa nature.

« Moumou », « L'Auberge de grand chemin », « Deux amis », « Jacques Passynkov », « Une Correspondance », « Les Eaux tranquilles », *Roudine* – toutes ces œuvres sont incontestablement dédiées à la Russie. De ce point de vue, elles constituent le prolongement des écrits antérieurs de Tourguéniev qui parlent eux aussi de la vie russe avant tout. Cependant, le regard que l'écrivain lance sur la Russie et les Russes dans les œuvres de cette nouvelle période est différent de celui des *Mémoires d'un chasseur*, par exemple. La plupart des lecteurs des *Mémoires* virent dans « Le Putois et Kalinytch », « La Mort », « Le Bureau », etc. un ardent

réquisitoire de Tourguéniev contre le servage, considéré comme une aberration sociale gangrénant la société russe depuis plusieurs siècles. Dans les œuvres que Tourguéniev écrivit entre 1850 et 1856, l'écrivain se distança quelque peu de cette thématique : ces nouvelles et son premier roman se présentent plutôt comme la chronique de la vie russe contemporaine.

Un tel changement d'optique n'a rien de surprenant, dans le contexte que nous avons examiné plus haut. Bien sûr, la question du servage ne perdit pas son actualité à la fin de l'empire de Nicolas I^{er} – bien au contraire – mais après avoir jeté un regard un peu plus circonstancié autour de lui, Tourguéniev se rendit sans doute compte que d'autres choses, tout aussi actuelles et urgentes que les travers du servage, pourraient et devraient être exprimées dans ses œuvres. Dans le climat de totale répression propre au régime figé de Nicolas I^{er}, la vie intellectuelle russe était en train de vivre un véritable essor[742], ce qui porta Tourguéniev à s'interroger sur le rôle que les cercles intellectuels russes avaient à jouer dans le processus de la libéralisation du pays, notamment dans l'avancement du projet de libération des paysans. Et c'est tout naturellement, sur le fond de sa propre crise identitaire qu'il venait de traverser, que le questionnement sur la capacité des intellectuels des années cinquante, nourris de philosophie allemande et d'idéologies étrangères, à relever les défis de leur temps, allait refaire surface.

Au fur et à mesure que l'écrivain réactualisait sa connaissance de la Russie, la représentation de la vie russe dans ses œuvres devenait plus riche, plus profonde, plus subtile. Un coup d'œil, rapide, sur deux œuvres de l'écrivain, « Trois rencontres » et *Roudine*, permet de se rendre compte de cette évolution. Dans « Trois rencontres », la place que l'écrivain réserve à la représentation de la vie russe reste relativement modeste : du fait qu'une partie de l'action de la nouvelle se déroule en Italie, mais aussi parce que l'attention de l'écrivain est focalisée sur autre chose ; ce récit est une sorte d'essai poétique sur le thème de la passion, de sa force destructrice. *Roudine*, quant à lui, est entièrement dédié à la représentation de l'« homme de trop », figure emblématique de la société russe contemporaine. Le roman tout entier construit comme une esquisse, trait après trait, du portrait de Roudine et de son destin, dont il était important pour Tourguéniev d'expliquer le caractère dramatique. Le cheminement effectué par l'écrivain entre ces deux œuvres ne servit d'ailleurs qu'une cause : réussir, au bout du compte, à faire une représentation complète et totale d'un tel personnage, à travers une multitude de contextes différents.

Mais où est donc l'étranger dans tout cela ? Étant donné que l'ultime objectif de Tourguéniev durant cette période, alors qu'il réorientait son écriture vers d'autres horizons

[742]Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, *op.cit.*, p. 47.

thématiques et stylistiques, était de parler de la Russie contemporaine, quelle place réservait-il à la figure de l'étranger, cet Autre par excellence, dans ses œuvres ?

Parler de la Russie – de ses paysages, de ses habitants et de leurs coutumes – passa depuis toujours pour Tourguéniev, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents, par l'évocation de l'Ailleurs et de l'altérité. L'œuvre de l'écrivain de la première moitié des années 1850 ne fait pas figure d'exception à cette règle car elle aussi est riche en références à l'altérité sous toutes ses formes.

La fin de l'hégémonie allemande

Les écrits tourguénieviens de la période visée ici – de « Trois rencontres » à *Roudine* – sont peuplés de personnages de nationalités autres que russe. Ivan Tourguéniev ne dérogea pas à ses habitudes d'antan et introduisit, principalement dans ses nouvelles, quelques personnages d'origine allemande. Dans l'une d'entre elle, « Jacques Passynkov », l'écrivain fit même apparaître tout une famille allemande : Winterkeller, le propriétaire du pensionnat qui accueillait Passynkov, sa nièce Fräulein Frederike, l'objet des soupirs de Passynkov, et Monsieur Kniftus, boucher et l'heureux fiancé de Fräulein Frederike. Le personnage de Winterkeller est inspiré d'une figure réelle - Johann-Friedrich Weidenhammer, le propriétaire du pensionnat moscovite où Ivan Tourguéniev et son frère avaient suivi leur cursus secondaire à la fin des années 1820. Winterkeller est présenté dans la nouvelle comme un « brave Allemand » qui consent gracieusement à garder le jeune Passynkov dans son établissement après la mort de son père, malgré son incapacité de s'acquitter des droits d'inscription au pensionnat. Cet acte aurait pu être bien louable s'il ne comportait pas quelques conditions : en échange du gîte et du couvert ainsi que de l'autorisation à suivre les cours, Passynkov doit s'accommoder de conditions de vie humiliantes – être mis à l'écart lors des repas (« […] за столом его, однако, обносили десертом по будням »[743], précise l'auteur), porter des haillons et supporter moqueries, quolibets et regards dédaigneux de la part de ses condisciples. Lorsque Passynkov grandit, Winterkeller n'hésite pas à exploiter ses talents de pédagogue dans son établissement, l'obligeant à donner des cours aux plus jeunes de ses camarades à titre gracieux – la bonté du « brave Allemand » a visiblement des limites. Fräulein Frederike quant à elle, apparaît dans *Passynkov* sous des airs angéliques : « […] белокурая, миленькая немочка, с

[743] […] *à table, toutefois, on ne lui servait pas de dessert les jours de la semaine.*

пухленьким, почти детским личиком и доверчиво-нежными голубыми глазками »[744], la décrit le narrateur. Cheveux blonds, yeux bleus – le portrait de Fräulein Frederike est celui d'une jeune fille allemande typique : une nature bonne et candide, amoureuse de poésie allemande. Fräulein Frederike épouse un de ses compatriotes – Herr Kniftus, propriétaire d'une grande boucherie, un homme beau et non sans éducation, précise l'auteur. Mais, sans doute dans un élan de compassion envers le pauvre Passynkov qui vit ses rêveries amoureuses s'envoler avec l'union de Fräulein Frederike et du boucher, Tourguéniev fournit une description très gogolienne, à la limite du grotesque, de l'heureux élu de la petite Allemande : « у [него] всё блестело: и глаза, и завитые в кок черные волосы, и лоб, и зубы, и пуговицы на фраке, и цепочка на жилете, и самые сапоги на довольно, впрочем, больших, носками врозь поставленных ногах »[745].

Les Allemands font une apparition brève mais remarquée dans « Passynkov » : les portraits respectifs de chacun de ces personnages épisodiques sont exécutés par l'auteur dans les meilleures traditions de son art – truffés des stéréotypes les plus courants au sujet de la nation allemande ; tant sur le plan des apparences que du point de vue du caractère, les portraits des membres de la famille Winterkeller se détachent de l'ensemble des personnages de « Passynkov » par leur spécificité toute germanique.

La représentation de la famille Winterkeller dans « Jacques Passynkov » est très certainement la plus détaillée parmi les portraits d'Allemands qui apparaissent dans les écrits de l'écrivain de cette période. Tourguéniev parle de deux autres Allemands dans ses œuvres – un Antoine Tseltner, spécialiste d'histoire naturelle dont Ipatov loue les talents à Astakov au début des « Eaux tranquilles » et le médecin d'« Une Correspondance », « un Allemand fort chauve » qui apparaît très brièvement dans le chapitre introductif de la nouvelle et dont la présence est dictée par la logique, l'action se déroulant à Dresde.

Lorsque nous examinions la représentation des étrangers dans les œuvres de Tourguéniev des périodes précédentes, nous avons conclu, autre autres, que les Allemands étaient la nation que Tourguéniev représentait le plus dans ces écrits. À la lumière des informations détaillées ci-dessus, la situation apparaît tout autre concernant les œuvres de la première moitié des années 1850 : les Allemands tourguénieviens vont désormais céder leur place prépondérante aux représentants d'une autre nation : les Français.

---

[744] […] *une mignonne petite Allemande blonde aux joues potelées, au visage presque enfantin, et aux yeux bleus d'une tendresse candide.*

[745] […] *tout reluisait [chez lui] : les yeux, les cheveux noirs retournés en conque, le front, les dents, les boutons d'habit, la chaîne du gilet, jusqu'aux bottes qu'il avait aux pieds : pieds assez grands d'ailleurs, dont il tenait les pointes écartées.*

Quelques figures françaises bien familières

En examinant la question de la représentation de l'Autre dans les œuvres de l'écrivain des années quarante, nous avons vu quelquefois Tourguéniev y faire figurer quelques représentants de la nation française : les personnages peintres dans *Un soir à Sorrente* et *Célibataire*, Mlle Bienaimé dans *Le fil rompt où il est mince*, Monsieur Lejeune dans « Odnodvorets Ovsianikov » – des figures de second plan, souvent épisodiques, à peine esquissées voire simplement mentionnées par l'écrivain.

Après un long séjour de Tourguéniev en France, le temps était visiblement venu pour les Français de faire une entrée plus massive dans son univers littéraire et de partager, à armes égales, les devants de la scène avec les autres étrangers. Dans les œuvres des années 1850-1856, les Français deviennent effectivement majoritaires parmi les étrangers qui y apparaissent – il s'agit d'une première pour Tourguéniev. L'écrivain diversifia leurs représentations dans ses récits et ses nouvelles, ajoutant aux figures de Français habituelles dans ses œuvres antérieures des images nouvelles et inédites pour lui.

Parmi les nouveaux personnages français de Tourguéniev on trouve quelques figures aux allures bien familières et qui rappellent les Français que nous avons pu croiser dans les drames et dans les nouvelles antérieurs de l'écrivain. C'est le cas, par exemple, de Monsieur Popelin des « Eaux tranquilles », celui-là même qui fait une brève apparition dans *Une Soirée à Sorrente,* où il se rend à l'hôtel de Madame Ieletskaïa afin de lui proposer ses services de peintre. Dans la pièce, Monsieur Popelin ne faisait l'objet d'aucune description particulière : on savait simplement qu'il s'agit d'un « peintre français », rien de plus. Les quelques brèves répliques que Monsieur Popelin échangeait avec Avakov ajoutent certains traits complémentaires à ce portrait plus que symbolique du peintre qui, face à l'indélicatesse et le manque de politesse de son interlocuteur russe, se montre digne – et même hautain – et ostensiblement poli. Monsieur Popelin des « Eaux tranquilles » est peintre lui aussi. Mais autant son image manque de précision dans *Un Soir à Sorrente*, autant sa représentation dans la nouvelle est bien nette quoique brève. Dans « Eaux tranquilles », Tourguéniev place le peintre aux côtés de la frivole Nadejda Vérétiéva, alors que celle-ci parcourt l'Italie. La description que l'écrivain fait du peintre français est claire dans ses intentions : Tourguéniev veut rendre Monsieur Popelin futile et profiteur. Ainsi, alors qu'il évoque les admirateurs qui entourent Nadejda dans son voyage italien, l'écrivain écrit ce qui suit au sujet de Monsieur Popelin :

> Ее сопровождали разные кавалеры. В числе их самым любезным считался некто г. Попелен, неудавшийся живописец из французов, с бородкой и в клетчатой куртке. Он пел жиденьким тенором новейшие романсы, острил весьма развязно, и хотя сложенья был худощавого, однако кушал весьма много.[746]

L'évolution que la figure de Monsieur Popelin subit entre les deux œuvres est intéressante et, dans un sens, symptomatique : d'un artisan peintre à l'attitude très digne quoiqu'un peu suffisante, Monsieur Popelin se transforme en une sorte de pique-assiette au comportement douteux. Plus concret dans sa représentation mais aussi plus impitoyable, Tourguéniev ne crut pas nécessaire de ménager ce personnage français.

Un autre visage français familier se cache derrière le nom de Mlle Boncourt, la gouvernante de Natalia dans *Roudine*. La domestique française est un type de personnage que Tourguéniev exploitait, quelques années plus tôt, dans *Le fil rompt où il est mince* où Mlle Bienaimé la représentait : vieille fille à esprit de l'escalier et sujette aux minauderies. Mlle Boncourt de *Roudine* a beau porter un nom différent et avoir vingt ans de plus que Mlle Bienaimé, elle ressemble à celle-ci comme une goutte d'eau à une autre : « […] гувернантка, старая и сухая дева лет шестидесяти, с накладкой черных волос под разноцветным чепцом и хлопчатой бумагой в ушах »[747]. Discrète et taciturne, surveillant de près sa jeune pupille, Mlle Boncourt vit, comme on dit, avec une idée derrière la tête (tout comme sa « cousine germaine » de *Le fil rompt où il est mince*) et n'hésite pas à ruminer les faits et gestes des autres personnages. La ressemblance entre les deux personnages, si elle n'est pas totale, reste néanmoins importante : Mlle Boncourt et Mlle Bienaimée sont des sœurs-jumelles littéraires.

La France, un lieu de perdition ?

Après avoir passé trois ans à explorer la France et à étudier les mœurs de ses habitants, Tourguéniev se hasarda à diversifier et à étoffer les représentations de ce pays et des Français dans ses œuvres. Il est assez intéressant de constater l'évolution que les Français de Tourguéniev subirent en l'espace de quelques petites années.

---

[746] *Divers cavaliers l'accompagnaient. Parmi eux, celui qui passait pour le plus aimable était un certain M. Popelin, peintre français raté, portant barbiche et veston à carreaux. Il chantait d'une voix de ténor fluette les toutes dernières romances, faisait des plaisanteries très libres et mangeait énormément, bien qu'il fût de constitution frêle.*

[747] […] *gouvernante, vieille fille sèche d'une soixantaine d'années, portant de faux cheveux noirs sous un bonnet multicolore et ayant du coton dans les oreilles.*

Un premier exemple de changement d'approche apparait dans « Deux amis », écrit à la fin de 1853. Après avoir conclu un mariage inconsidéré, Boris Viazovnine décide de fuir son épouse – une fille jeune, jolie et intelligente mais bien trop simple pour lui et un peu provinciale. Prétextant des affaires urgentes, il se rend d'abord à Saint-Pétersbourg avant de diriger ses pas vers l'Europe et notamment vers la capitale française pour « suivre certaines conférences indispensables ». Après avoir parcouru le tout Paris – ses boulevards, ses jardins et ses curiosités les plus célèbres – Viazovnine se rend au Château-des-Fleurs pour y admirer les Parisiens danser le cancan. C'est là que son regard croise celui de Mademoiselle Julie, une Parisienne participant aux réjouissances du Château-des-Fleurs et une jeune personne très entreprenante : une demi-heure après leur rencontre, Mlle Julie marche déjà au bras de sa nouvelle connaissance et l'emmène souper dans un « petit cabinet particulier » d'un établissement à la mode. Viazovnine, quoiqu'étonné par la facilité avec laquelle Mlle Julie mène son affaire, se laisse faire en se disant que « если уже таков здесь обычай […] то, я полагаю, надо будет отправиться»[748]. Il s'ensuit une dispute avec Monsieur Lebœuf, un des prétendants de Mlle Julie – un officier d'infanterie assez grossier, puis un duel auquel prend part tout une équipe de militaires français, collègues de Monsieur Lebœuf : messieurs Lecoq et Pinochet, témoins de Lebœuf, ainsi qu'un lieutenant Barbichon, un autre ami officier de Lebœuf qui se porta volontaire pour être témoin de Viazovnine. L'épisode parisien des « Deux amis », qui se solde par la mort de Viazovnine, rassemble donc cinq figures de Français :

- Mlle Julie, une jeune femme brune, frivole et coquette. Jouer avec les hommes semble être une habitude chez elle : la grande facilité avec laquelle elle arrive à mettre la corde au cou de Viazovnine n'a d'égale que la rapidité avec laquelle elle l'oublie lorsque le conflit éclate.
- Monsieur Lebœuf, « capitaine en second », homme d'âge moyen, trapu et large d'épaules mais aussi grossier et insolent. « Un véritable Othello », comme le qualifie un de ses amis officiers, Monsieur Barbichon, témoin de Viazovnine.
- Monsieur Lecoq, lieutenant et camarade de l'Othello français, un personnage taciturne qui ne dit pas un mot lors des négociations concernant le duel, se contentant de « grogner de temps en temps en signe d'approbation ».
- Monsieur Pinochet, le deuxième témoin de Lebœuf, lieutenant lui aussi, un Français à la langue « bien pendue » chargé de mener les pourparlers.

[748] *Si telle est ici la coutume* […] *je suppose qu'il va falloir y aller.*

- Enfin, Monsieur Barbichon, « un garçon très dévoué » et « un personnage fort remuant et efficace », qui réussit à arranger, en un claquement des doigts, tous les détails du duel sans laisser Viazovnine exprimer le moindre commentaire à ce sujet.

Tourguéniev fait subir à l'« homme de trop » Viazovnine une mort soudaine et absurde. Le pourquoi d'un tel dénouement de la nouvelle reste un mystère même si certains contemporains de Tourguéniev rapportent plusieurs versions de l'histoire. Ainsi Almazov, critique à *Moscovitianine* à l'époque de la publication de la nouvelle, assurait-il que l'auteur de « Deux amis » lui avait confié avoir décidé de tuer son personnage tant il le trouvait inintéressant[749]. C'est possible, mais peut-être Tourguéniev décida-t-il tout simplement de rétablir l'équilibre des choses en supprimant l'« homme de trop » de l'équation sociale ? La véritable raison d'une telle résolution importe peu ici, en réalité, mais les circonstances de la mort de Viazovnine dans le récit sont significatives.

Parti de chez lui en suivant le « souffle du printemps » qui « attire et appelle les oiseaux eux-mêmes d'au-delà des mers », échoué à un rassemblement futile en plein Paris, Viazovnine semble constamment dépassé par les événements. C'est comme dans un rêve qu'il se laisse entraîner par Mlle Julie dans la dispute (« словно во сне, с смутным биением сердца »[750]), c'est comme dans un rêve qu'il mène les pourparlers avec les amis de Lebœuf (Viazovnine ne cesse de s'interroger : « Неужели я точно буду драться? и из-за чего? и на другой же день после моего приезда в Париж! Какая глупость! »[751], sans véritablement exprimer nettement son sentiment), tout comme, sans trop réaliser ce qu'il lui arrive, il finit par se battre et mourir (« Вязовнин никак не мог отдать себе ясного отчета в том, как он сюда попал; он продолжал твердить про себя: «Как это глупо! как это глупо!»[752]). C'est en « homme de trop » que Viazovnine vécut, c'est en « homme de trop » qu'il meurt, paralysé par les événements et impuissant à en influencer le cours. Tout lui semble étrange : les lieux mais surtout les personnes qui l'entourent. Il est vrai que Tourguéniev prend bien soin de fournir une représentation décalée des Français qui firent si brutalement irruption dans la vie de Viazovnine et l'entraînèrent à sa perte. Frivoles, parlant beaucoup et sans substance, de mœurs légères, les Français de Tourguéniev sont surtout « différents » et correspondent totalement aux stéréotypes communément admis à leur sujet.

---

[749] А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, Л.Н.Назарова, « Комментарии : И.С. Тургенев. Два приятеля », *op.cit.*, с. 627.
[750] *Comme dans un rêve, le cœur lui battant confusément.*
[751] *Est-ce possible que je doive réellement me battre ? et le lendemain de mon arrivée à Paris ! Quelle sottise !*
[752] *Viazovnine n'arrivait pas à réaliser clairement comment il se trouvait là ; il continuait à se répéter : « Comme c'est bête ! Comme c'est bête ! ».*

La même image stéréotypée des Français apparaît dans *Roudine*. À la fin du roman, l'auteur révèle, par l'intermédiaire de Bassistov, un des personnages secondaires du roman, les détails du séjour de Dimitri Roudine en Allemagne, et notamment ceux de sa romance avec une jeune modiste française. Le lecteur apprend notamment que la Française prend d'abord Roudine pour un astronome, car il ne cesse de lui parler de livres et de Hegel. Le discours fuligineux du Russe et son origine exotique (« […] малый он из себя ничего; ну — иностранец, русский — понравился »[753]) séduisent la jeune Française. La romance est pourtant un échec cuisant tant les attentes de part et d'autre étaient différentes. Roudine vivait cette histoire en véritable romantique – promenades en barque sur le fleuve, soupirs, sentiments « élevés ». Ce comportement surprend d'abord la modiste et puis la fâche : « Француженка вернулась домой взбешенная […] »[754], finit par dire Bassistov. L'auteur ne précise pas ce à quoi la Française s'attendait exactement ; il ne fait que souligner le côté excessivement sentimental de Roudine, ce qui n'empêche pas le lecteur de tirer quelques conclusions sur le caractère frivole de la modiste française.

Plusieurs réflexions s'imposent quant à ces différentes représentations des Français. Premièrement, le fait que ces représentations soient plus développées que par le passé est loin de les rendre pour autant flatteuses ou plus positives. Deuxièmement, leur côté fortement stéréotypé est flagrant et traduit une représentation de cette nation par Tourguéniev qui reste très schématique.

Les Français de Tourguéniev présentent effectivement des caractéristiques invariablement peu flatteuses : parfois cachotiers (*Roudine*), parfois vulgaires et écornifleurs (« Les Eaux tranquilles »), sujets à des passions mesquines (« Deux amis ») et toujours superficiels. Un tel portrait collectif, esquissé sur un ton volontiers caustique, peut sembler logique par rapport à l'opinion critique que Tourguéniev avait souvent formulée dans ses lettres des années précédentes. Néanmoins, le peu de considération que montre Tourguéniev vis-à-vis des Français surprend un peu : en effet, on aurait pu s'attendre de sa part, après son long séjour, qu'il manifeste un peu plus d'indulgence et de sympathie envers les habitants du pays qui l'avait si bien accueilli. Il n'en est rien : la figure du Français gagne certes en précision et en nuances mais elle n'en devint pas plus sympathique pour autant – une progression dont les Français se seraient finalement bien passés. Il faut croire que les événements internationaux qui marquèrent le milieu des années 1850, et plus précisément la guerre de Crimée qui opposa la Russie à la

[753] […] *c'est un garçon assez bien de sa personne ; puis un étranger, un Russe, il plut.*
[754] *La Française rentra chez elle en rage* […].

France, renforça, à côté du sentiment patriotique de l'écrivain, son antipathie envers la France, l'adversaire de la Russie dans le conflit. Déjà avant les années 1850, alors que Tourguéniev séjournais en France, Tourguéniev se montrait fréquemment assez critique vis-à-vis des Français. Cette attitude ne fit que s'exacerber avec l'avènement de la guerre et sur le fond de la renaissance identitaire de l'écrivain. De plus, les Viardot ne faisaient plus partie – pas durant les années 1850 – de son entourage proche. La froideur observée dans leurs relations dans la période 1853-1856, dont il est fait mention plus haut, contribua sans doute à générer ce ton globalement péremptoire adopté par l'écrivain pour parler des Français dans ses œuvres. N'appréciant pas lui-même particulièrement les Français, Tourguéniev n'hésite pas à exprimer ses sentiments par l'intermédiaire des figures peu louables de ses personnages. Aussi, la France, et notamment Paris, commence à prendre dans la prose de Tourguéniev les allures d'un lieu de perdition pour un Russe, en particulier s'il est un « homme de trop » comme c'est le cas de Roudine et de Viazovnine qui meurent tous deux à Paris, dans des circonstances différentes mais tout aussi grotesques : contrairement au héros des « Deux amis », Roudine succombe à la balle d'un tireur de Vincennes sur les barricades parisiennes en 1848 mais sa mort reste insensée et totalement anonyme (« On vient de tuer le Polonais », diront ses camarades insurgés).

Le ciel russe et le firmament d'Italie

Les exemples des figures d'étrangers cités ci-dessus sont traditionnels pour Tourguéniev. En effet, en examinant la prose et la dramaturgie de l'écrivain des années précédentes, nous avons été souvent confrontés à des personnages étrangers d'une facture proche. Aussi homogènes et parlantes soient-elles, ces images ne forment toutefois pas la majorité parmi les différentes représentations de l'altérité dans les œuvres de Tourguéniev de la première moitié des années 1850.

Car ce qui ressort le plus en matière d'altérité, à la lecture de *Roudine* et des nouvelles de cette période, c'est l'opposition fréquente de deux éléments culturels – russe et européen - à laquelle Tourguéniev a souvent recourt. Ce face à face culturel peut prendre des formes différentes et s'applique généralement chez l'écrivain à deux cas de figures très concrets : lorsque celui-ci décrit un lieu ou lorsqu'il parle d'un de ses personnages russes ou étrangers. Quelques mots d'abord au sujet du premier des deux cas de figures.

Au début du récit « Trois rencontres », alors que le personnage principal, qui est également le narrateur, rentre chez lui par une belle nuit d'été, son attention est attirée par une mélodie qui retentit soudainement dans une maison, normalement inhabitée, dont il longe le

jardin. L'air chanté par une voix de femme lui évoque une autre nuit d'été, celle qu'il avait pu admirer deux années auparavant en Italie, à Sorrente :

> Я возвращался домой после долгой прогулки на берегу моря. Я быстро шел по улице; уже давно настала ночь, — великолепная ночь, южная, не тихая и грустно задумчивая, как у нас, нет! вся светлая, роскошная и прекрасная, как счастливая женщина в цвете лет; […][755].

Toute la première partie de « Trois rencontres » est construite sur le parallèle entre la situation que le narrateur était en train de vivre en Russie et le cas de figure similaire qu'il avait connu en Italie. Cet étrange et néanmoins délicieux déjà-vu s'appuie sur la comparaison entre deux belles et chaudes nuits d'été – russe et italienne. Au commencement du récit, le narrateur livre une description détaillée de la traversée nocturne du jardin qu'il est en train d'effectuer lorsqu'il entend une voix féminine étrangement familière chanter l'air qui l'avait tant surpris et avait éveillé des souvenirs d'Italie dans sa mémoire. Une autre image, un peu moins circonstanciée mais néanmoins suffisamment bien fournie, suit le paragraphe cité ci-dessus, faisant de celui-ci une sorte d'articulation entre les deux tableaux et permettant une lecture consécutive et comparative des deux paysages – une nuit d'été russe et une nuit d'été italienne. Grâce à ce procédé, l'auteur réussit à créer une impression de déjà-vu chez le lecteur, en écho aux sensations de son personnage. La nuit d'été que celui-ci avait connue à Sorrente était bien différente de celles que l'on peut voir en Russie. La première lui fait penser à une femme heureuse à la fleur de l'âge, superbe, épanouie, rayonnante, tandis que la seconde est plus paisible et propice à la rêverie. Les deux paysages nocturnes, quoique constitués par définition d'éléments similaires – dans les deux cas, le narrateur s'attarde sur les arbres, la lune, les étoiles, l'air, les ombres, etc. –, présentent toutefois des caractéristiques très spécifiques, propres à leur géographie. Par exemple, la lune brille différemment en Russie et en Italie, selon le narrateur. En Russie, sa lumière argentée déverse une lueur tranquille et berçante sur le jardin (« сад, весь озаренный и как бы успокоенный серебристыми лучами луны », «лился дремотный свет луны »[756]), tandis que dans le sud, sa lumière est plus prononcée et plus éclatante (« луна светила невероятно ярко »[757]). Le ciel russe est littéralement parsemé d'étoiles et leur lumière embrasse d'une lueur paisible et mystérieuse les environs : « Всё небо было испещрено

[755] *Je rentrais chez moi après une longue promenade au bord de la mer. Je marchais dans la rue d'un pas rapide ; la nuit était tombée depuis longtemps, une nuit merveilleuse, méridionale, non pas calme et tristement rêveuse comme chez nous, non ! Une nuit toute lumineuse, splendide, et belle comme une femme heureuse et épanouie* […].
[756] *« Le jardin tout illuminé et comme rasséréné par les rayons d'argent de la lune », « la lune versait sa clarté somnolente ».*
[757] *La lune brillait d'un éclat invraisemblable.*

звездами; таинственно струилось с вышины их голубое, мягкое мерцанье; они, казалось, с тихим вниманьем глядели на далекую землю »[758]. Dans le ciel d'Italie, ces mêmes étoiles semblent plus grandes, plus lumineuses et plus vivantes au narrateur : « […] большие лучистые звезды так и шевелились на темно-синем небе […] »[759]. Le reste du paysage russe est forcément très différent de l'italien lui aussi : les pommiers, les tilleuls, les asters sont typiques des jardins russes. En Italie, les branches des orangers sont chargées de fruits, dorés dans la lumière de la lune, et la blancheur des fleurs se détache dans l'obscurité. Seul trait d'union entre les deux paysages : l'air ambiant. Il est chaud, odorant et suave dans les deux cas ; l'impression d'attente languissante, dont les deux nuits sont empreintes, renforce le déjà-vu du narrateur.

Ce parallèle paysager entre la Russie et l'Italie n'est pas le premier dans l'œuvre de Tourguéniev : en 1843, alors qu'il écrivait *Paracha*, Tourguéniev se hasarda à introduire dans son poème un diptyque comparatif entre une journée de canicule en Russie et en Italie. Dix ans plus tard, Tourguéniev est visiblement toujours tenté par les deux paysages. L'écrivain aimait beaucoup l'Italie : dès son premier séjour italien en 1840, il tomba sous le charme de ce pays dont il loua plus d'une fois la beauté dans ses lettres. Il est néanmoins curieux de le voir comparer le paysage russe – que ce soit celui d'une journée ou d'une nuit d'été – précisément à l'Italie. Les deux pays lui paraissent beaux : les descriptions en question sont suffisamment détaillées et explicites sur ce point ; il ne s'agit donc pas pour Tourguéniev de les comparer afin d'établir la supériorité de l'un sur l'autre. L'écrivain fonde simplement son parallèle sur l'opposition Nord/Sud et table sur l'effet de contraste.

Cet exemple n'est pas tout à fait isolé. Ainsi, dans la lettre XII d'« Une Correspondance », Alexeï cite les lignes qu'il a reçues d'un de ses amis qui se trouve alors en Italie. Amoureux d'une jeune et jolie Italienne, Mademoiselle Ninette, l'ami en question croque la vie à pleines dents et se réjouit de chaque instant passé avec sa douce durant les escapades à travers Naples et sa campagne. On ne trouve pas dans cette lettre ni de description détaillée de la nature de Naples ni de récit suivi de la vie du jeune homme en question en Italie. Celui-ci a simplement écrit un message heureux et décousu pour faire part à Alexeï de l'amour qui était en train de s'épanouir sous le ciel italien, si exotique pour un Russe. Le récit du jeune amoureux fait contraste avec la réalité russe et la vie de son correspondant. Maria, en tout cas, ne peut s'empêcher de commenter, dans sa réponse à Alexeï : « Зачем вы мне прислали это письмо

[758] *Le ciel était tout entier piqueté d'étoiles ; d'en haut ruisselait mystérieusement la clarté moelleuse de leur scintillement bleu ; elles semblaient regarder la terre, tout en bas, avec une attention tranquille.*
[759] *De grandes étoiles rayonnantes semblaient littéralement remuer dans le ciel d'un bleu sombre.*

из Неаполя? Здешняя жизнь поневоле покажется тусклой и бедной против той роскоши и того блеска »[760]. Bien sûr, ce n'est pas tant l'exotisme de l'Italie qui fait soupirer la jeune femme que la monotonie de sa propre vie provinciale: « femme de trop », Maria vit plongée dans une réflexion perpétuelle sur le sens de sa vie et de son destin. En lisant la lettre de Naples, elle sent que la vraie vie n'est pas celle de l'introspection : elle est dans l'action. Dans ce cas précis, le contraste entre la vie italienne et russe n'est pas seulement géographique, il a une dimension culturelle puisqu'il ne s'agit pas vraiment de comparer les deux pays mais plutôt de confronter deux manières d'envisager le monde et d'aborder la vie : celle propre aux « hommes de trop » russes figés par un travail perpétuel d'introspection, et celle des autres personnes, de la joyeuse Italienne Ninette par exemple, qui se laissent simplement vivre. La lettre de Naples semble inspirer exactement les mêmes sentiments à Alexeï qui soupire, en guise de commentaire à la lettre de son ami : « Он живет... а я... […] Я не живу... »[761].

Opposer des éléments issus de deux pays différents permet à l'auteur de créer un contraste suffisant pour mettre en relief les caractéristiques inhérentes à une situation concrète : la beauté très spécifique d'un paysage (« Trois rencontres »), la différence dans le mode de vie propre à une catégorie concrète de personnes issues d'un pays précis (« Une correspondance »).

La rencontre de deux cultures, une expérience périlleuse

Tourguéniev aimait beaucoup la nature dont la description revient continuellement dans ses œuvres : les nombreux paysages de ses poèmes, récits et romans témoignent de cet attachement. Jamais gratuit, toujours poétique, son paysage littéraire peut même parfois comporter une dimension culturelle lorsque sa représentation est dédoublée et construite sur le contraste dans le récit, comme dans l'exemple ci-dessus. Mais aussi fort que soit le goût de l'écrivain pour les représentations de la nature, ce n'est pas dans ces descriptions que le parallèle culturel s'exprime le plus souvent mais plutôt dans la représentation des personnages.

Une particularité physique, un trait de caractère bien spécifique, une réaction à une situation peu ordinaire – tout peut servir de prétexte à Tourguéniev pour mettre en place, au sein de la narration, un parallèle culturel. Et une chose est sûre : lorsque l'écrivain a recours à un tel procédé, pour mettre en relief un défaut ou souligner au contraire des qualités, ce n'est jamais anodin mais toujours prédéterminé par une intention précise.

---

[760] *Pourquoi m'avez-vous envoyé cette lettre de Naples ? La vie ici finirait par paraître terne et pauvre à côté de ce luxe et de tout cet éclat.*
[761] *Il vit… et moi…* […] *Je ne vis pas, moi…*

Dans le premier cas de figure, l'exemple de Madame Kuntze de « L'Auberge de grand chemin » est sûrement le plus parlant. Elizabeth Kuntze est une Allemande russifiée et donc la représentante de la catégorie des personnages que Tourguéniev dépeint fréquemment dans ses œuvres des années précédentes souvent de manière négative : ni von Fonk de *Célibataire,* ni Monsieur Chtoppel de « Tchertopkhanov et Nedopiouskin » ne suscitent une franche sympathie auprès du lecteur.

On peut dire que la figure d'Elizabeth Kuntze illustre l'attitude traditionnelle de l'écrivain envers les personnages de son espèce : dans la nouvelle « L'Auberge de grand chemin », cette Allemande russifiée apparaît sous une lumière peu flatteuse. La maîtresse d'Akime est originaire de Mittau en Courlande et veuve d'un officier ; elle entretient peu de contact avec sa propre famille qu'elle a laissée nombreuse et pauvre dans son pays natal. En présentant au lecteur Elizabeth Kuntze au début de la nouvelle, le narrateur précise bien que le seul trait allemand qu'elle conserve dans son caractère est l'excellence dans la gestion de ses biens (« сама […] управляла, и очень недурно управляла »[762]). Le secret de cette excellence réside principalement dans la capacité de Kuntze de savoir tirer parti de tout, une aptitude cultivée au plus haut point par son personnage : « Лизавета Прохоровна не упускала ни малейшей своей выгоды, из всего извлекала пользу для себя; и в этом, да еще в необыкновенном уменье тратить вместо гроша копейку сказалась ее немецкая природа»[763]. Dans le reste de ses habitudes, explique le narrateur, Elizabeth Kuntze est parfaitement russifiée : elle a de nombreux domestiques, aime s'exhiber devant les voisins dans son beau carrosse et apprécie les cancans. « […] словом, Лизавета Прохоровна вела себя уж точно как барыня »[764], conclut le narrateur à son sujet. Madame Kuntze ne conserve peut-être qu'un seul trait allemand, mais c'est précisément celui-là qui est fatal à Akim qui, par la cupidité de sa maîtresse, se voit un beau jour dépouillé de son bien. C'est en personne fausse et mercantile qu'Elizabeth Kuntze se présente dans « L'Auberge de grand chemin », perpétuant en cela les clichés négatifs propres aux Allemands russifiés chez Tourguéniev. Et, tout comme ses prédécesseurs, Madame Kuntze remplit une fonction importante au sein du récit : ses agissements influencent significativement le cours de la narration – la décision de Kuntze de vendre l'auberge dont elle n'était pas réellement la propriétaire constitue le nœud du récit et marque le début des épreuves d'Akim.

---

[762] *Elle la gérait elle-même et fort bien.*
[763] *Elle savait tirer parti de tout et ne laissait jamais échapper le moindre gain ; en cela, comme en son art de ne dépenser que deux liards pour un sou, se trahissait son origine allemande.*
[764] *Bref, elle ne différait en rien des autres* barynia*.*

Mais ce personnage sert aussi à amplifier, en quelque sorte, les qualités (et notamment le sens du pardon) de son serf qu'elle trahit. Après avoir rédigé « L'Auberge de grand chemin », Tourguéniev fit lire la nouvelle à quelques-uns de ses lecteurs habituels, dont Ivan Aksakov, etle chef des slavophiles apprécia particulièrement la figure d'Akim. Dans une lettre à Tourguéniev du 11 (23) mars 1855, il exprima son impression à son sujet : il voyait dans le personnage la quintessence de la nature russe - « Русский человек остался чистым и святым — и тем самым сильнее обвинил общество »[765], dit-il notamment à son sujet. « La société », dans ce cas, se présente surtout sous les traits de Madame Kuntze qui n'a de russe que les défauts qu'elle avait empruntés aux personnes russes de son entourage. La nature corrompue de la semi-Allemande/semi-Russe Kuntze fait contraste avec l'âme russe d'Akim, certes torturée mais belle et généreuse.

Un autre personnage culturellement confus et qu'il est difficile, malgré les apparences, de ranger sans réserve parmi les héros positifs des nouvelles de Tourguéniev, est Boris Viazovnine de « Deux amis ». Viazovnine est pourtant bien un homme russe – en tout cas de par sa naissance, clairement posée par l'auteur dès le commencement de la nouvelle : Viazovnine est issu d'une famille noble jadis riche ce qui explique la très bonne éducation qu'il reçut dans son enfance. « […] получил хорошее воспитание, учился в университете, знал разные языки, любил заниматься чтением книг и вообще мог считаться человеком образованным»[766]. « […] высокого роста, худ, белокур и смахивал на англичанина […] »[767]. Cette dernière remarque indique clairement au lecteur qu'il a affaire, en la personne de Viazovnine, à un personnage à identité culturelle mixte qui s'inscrit dans la catégorie des Russes dérussifiés dont Tourguéniev avait déjà fourni quelques exemplaires par le passé (Poloutykine dans « Le Putois et Kalinytch », les Pérékatov dans « Un bretteur », etc.). La figure de Viazovnine s'oppose dans la nouvelle à celle de Kroupitsyne, son voisin et ami. Inculte, parlant mal français mais en même temps droit et sincère, Kroupitsyne met en relief l'« étrangeté » de Viazovnine. Il est intéressant de noter que toute la partie de la nouvelle dédiée à la description des protagonistes est construite sur une antithèse entre les différentes caractéristiques des deux amis. « […] общего между ними было немного […]»[768], explique Tourguéniev, avant d'enchaîner une série de parallèles. L'un est cultivé, l'autre est inculte ; le

[765] А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, Л.Н.Назарова, « Комментарии: И.С. Тургенев. Постоялый двор »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 615 : *L'homme russe est resté pur et sacré et il en accuse d'autant plus la société.*
[766] […] *avait reçu une bonne éducation, fait des études à l'Université, connaissait plusieurs langues, s'adonnait volontiers à la lecture et pouvait passer, dans l'ensemble, pour un homme cultivé* […].
[767] […] *Viazovnine était assez grand, maigre, blond, avait le genre anglais* […].
[768] […] *ils n'avaient pas grand-chose en commun* […].

premier est grand, mince et blond, le second est petit, brun et hâlé ; Viazovnine est coquet alors que Kroupitsyne se néglige plutôt, etc. – le premier ne représente pas tout à fait le type russe tandis que le second, au contraire, est le représentant exemplaire de la petite noblesse de province. Il est également symptomatique que ce soit précisément le mi-Russe/mi-British Viazovnine que Tourguéniev « charge » d'un rôle peu enviable dans la nouvelle : Viazovnine épouse la gentille Véra et l'abandonne bien vite, faisant preuve de manque de discernement et d'une certaine forme de lâcheté.

Lorsque l'on examine de près les figures de Kuntze et de Viazovnine, on arrive à la conclusion que, curieusement, Ivan Tourguéniev n'était visiblement pas un grand partisan des mélanges de cultures au sein d'une seule et même personne, en tout cas durant cette période de sa vie bien précise. Sinon, comment expliquer le fait que, parmi tous ses personnages, les seuls qui héritent d'un rôle « positif » soient ceux qui font preuve d'une russité à toute épreuve, par exemple le muet Guérassim de « Moumou », parfaite incarnation des grandes qualités estimées chez les Russes : l'amour du travail, courage, générosité, droiture. À l'opposé, ni les Allemands russifiés, ni les Russes européanisés ne trouvent grâce aux yeux de l'écrivain.

Les seuls cas où la rencontre de deux cultures, au sein d'une seule et même personne, donne naissance à un mélange positif, c'est lorsque l'élément russe croise un élément antique : dans *Roudine*, en se remémorant sa jeunesse estudiantine, Lejniev parle avec beaucoup d'émotion des réunions auxquelles il avait participé et il compare certains de ses camarades à des philosophes antiques : « Рудин стоит посередине комнаты и говорит, говорит прекрасно, ни дать ни взять молодой Демосфен перед шумящим морем; […] сам веселый Щитов, Аристофан наших сходок, утихает и только ухмыляется; […] »[769]. Dans un registre quelque peu différent, dans « Les Eaux tranquilles », nous voyons Vladimir Astakhov ne pouvant pas s'empêcher de penser aux déesses romaines devant la beauté sculpturale de Maria : « Марья Павловна его поразила. Давно не видывал он такой прямо русской степной красоты. […] сложена она была великолепно. Классический поэт сравнил бы её с Церерой или Юноной »[770].

[769] *Roudine est debout au milieu de la pièce et parle, il parle à la perfection comme un jeune Démosthène devant la mer bruissante ;* […] *le joyeux Chtchitov lui-même, l'Artisophane de nos réunions, s'apaise et se contente de sourire malicieusement* ; […].
[770] *Maria Pavlovna l'avait frappé. Depuis longtemps il n'avait vu beauté si franchement russe, si typique de la steppe.* […] *Un poète classique l'aurait comparée à Cérès ou à Junon.*

Une nouvelle étape dans la recherche de l'Homme russe

Dans les années 1840, nous avons vu Ivan Tourguéniev aborder la Russie et l'Homme russe d'une façon bien singulière : armé des préceptes formulés par Vissarion Bélinski dans le cadre théorique de l'école « naturelle », il se lança, à travers ses nouvelles, dans une opération d'initiation de ses lecteurs – nourris, comme lui, à de lettres européennes – à la russité. Il découla, de cette écriture d'exploration, une approche du caractère russe qui peut sembler un peu étrange, aux yeux du lecteur d'aujourd'hui: dans les *Mémoires d'un chasseur*, par exemple, l'auteur/narrateur est très fréquemment amené à commenter les habitudes et les attitudes des représentants des différentes couches de la société russe, tel un guide touristique visant à mettre en garde le voyageur étranger contre certaines pratiques mal connues de lui, susceptibles de le surprendre. Cette approche, résultat de la réalité civilisationnelle propre à la Russie au moment de la création des nouvelles en question, surprend d'autant plus quand on mesure bien que les commentaires et les digressions de l'auteur ne sont pas formulés par un Russe à l'adresse du lecteur étranger, mais bien par un Russe à ses propres compatriotes, devenus des étrangers dans leur propre pays. La plupart des nouvelles des années 1840 furent rédigées par Tourguéniev lors de son séjour en Europe entre 1847 et 1850 ; le fait même que l'écrivain se trouvait dans un pays étranger au moment de la rédaction de ces œuvres le renforçait peut-être dans son intention de mettre en relief, autant que faire se peut, certains traits typiquement russes qui lui tenaient à cœur. En répondant, en décembre 1852, à une lettre d'Ivan Aksakov où ce dernier reprochait aux *Mémoires d'un chasseur* un certain manque d'authenticité, Tourguéniev disait comprendre l'impression que ces écrits pouvaient produire sur son correspondant :

> […] мне иногда кажется, будто эта книга написана не мною, так уж я далек от нее. Напряженность и натянутость, которые слишком часто в ней попадаются – отчасти могут быть извинены тем обстоятельством, что когда я писал ее – я был за границей и – окруженный не русской стихией и не русской жизнью – невольно проводил карандашем два раза по каждому штриху.[771]

On aurait du mal à juger aujourd'hui si *Mémoires d'un chasseur* était éloigné ou pas de la réalité russe telle qu'elle se présentait au moment où ces lignes étaient échangées entre Tourguéniev et le chef des slavophiles. Ce qui est plus que probable, en revanche, c'est qu'en travaillant sur

[771] Lettre à I. Aksakov, 28 décembre 1852 (9 janvier 1853), Spasskoïé : […] *il me semble parfois que ce livre n'a pas été écrit par moi tellement je m'en trouve éloigné. La tension et la crispation que l'on y observe trop souvent peuvent partiellement être justifiées par le fait que, quand je l'écrivais, je me trouvais à l'étranger et, coupé du tourbillon de la vie russe, j'ai systématiquement forcé le trait sans le vouloir.*

ses nouvelles en France à la fin des années 1840, l'écrivain devait éprouver la nécessité de marquer le trait, d'autant que cette période était marquée pour lui par des interrogations identitaires. Mais à partir de 1850, Tourguéniev se trouve en situation de côtoyer de près les personnes et les lieux qu'il représentait dans ses œuvres et il n'a donc plus besoin de s'assurer de l'authenticité de sa vision des choses dès lors que celle-ci repose sur des observations et des analyses immédiates. Ensuite, à partir de 1852, nous l'avons vu prendre ses distances vis-à-vis des théories de l'école « naturelle » et s'engager dans une évolution importante. Étant donné ces deux changements significatifs dans la vie et dans l'évolution de la conception littéraire, quelle progression la représentation de la Russie et de l'Homme russe connut-elle chez Tourguéniev durant cette même période ? L'Homme russe restait-il un indigène fascinant à étudier ? De quelle façon le regard que l'écrivain jetait sur la Russie et sur le peuple russe allait-il se transformer au vu de tous ces changements ?

De figures typiquement russes vers l'Homme russe, incarnation de tout un peuple : débuts d'un cheminement

Beaucoup de choses changèrent dans la vie de Tourguéniev à son retour en Russie, sa situation familiale et personnelle, mais aussi sa conception du monde de même que ses opinions politiques, sociales et littéraires. Cependant, si le constat de cette évolution est facile à faire rétrospectivement, son cheminement n'en fut pas moins très lent et progressif. Les œuvres de Tourguéniev de 1850-1856 portent chacune le sceau de l'évolution de la vision du monde et de la littérature chez l'écrivain durant cette période et en reflètent les différentes étapes.

Ainsi, concernant la représentation de l'Homme russe au début des années 1850, on constate que les anciens réflexes avaient la vie longue et étaient difficile de combattre : malgré la résolution de Tourguéniev de se distancer de l'école « naturelle », l'écrivain continua encore quelque temps à expliquer dans ses écrits certaines particularités de la mentalité des Russes. Ici et là, dans ses nouvelles, sont disséminées des remarques du même type que celles que nous avons pu relever en grand nombre dans les *Mémoires d'un chasseur*. « Родинки на левой щеке почитаются на Руси худой приметой — предвещанием несчастной жизни […] »[772] (« Moumou »), « […] лень ее обуяла, та вздыхающая, вялая, сонливая лень, к которой слишком склонен русский человек, особенно когда существование его обеспечено… »[773]

[772] *Elle avait des grains de beauté sur la joue gauche, signe de malheur d'après les croyances du peuple russe.*
[773] […] *elle se laissait aller à cette paresse somnolente et geignarde à laquelle tout Russe ne se montre que trop enclin, surtout quand son existence est assurée.*

(« L'Auberge de grand chemin »), « […] джентльмен наш занялся делами, и, должно отдать ему справедливость, занялся ими довольно дельно, что не всегда можно сказать про молодых практических людей у нас на Руси »[774] (« Les Eaux tranquilles »). Les digressions et les commentaires du narrateur au sujet des habitudes et des comportements inhérents au caractère russe surgissent de temps en temps, mais avec une régularité plus variable et une fréquence moindre que par le passé.

Progressivement, le changement amorcé au début de la décennie devient plus marqué : d'une œuvre à l'autre, Tourguéniev semble focaliser de plus en plus son regard sur l'Homme russe. Précisément, sur l'Homme russe en tant qu'être culturel complexe et distinct des représentants des autres peuples, et non pas sur les différents types de Russes que l'on pouvait rencontrer en parcourant la Russie. Est-ce bien le changement que Tourguéniev visait lorsqu'il disait vouloir se distancer de l'« ancienne manière » d'écrire ? On ne saurait le dire avec précision malheureusement, ni les lettres, ni les autres écrits de l'écrivain de cette période ne nous livrant de renseignement formel sur ce point. Nous pouvons, en revanche, tâcher d'entrevoir, étape par étape, le cheminement de l'Homme russe, chez Tourguéniev, vers une figure culturelle unique.

Les premiers signes du changement d'optique dans la présentation de l'Homme russe apparaissent dans « Moumou » (1852) où, au-delà de l'histoire poignante que renferme ce récit sur les abus de pouvoir des seigneurs vis-à-vis de leurs serfs, l'écrivain mit en scène la figure très emblématique de Guérassim, le paysan-serf géant et sourd-muet, personnification du peuple russe tout entier, fort mais opprimé. C'est comme cela que certains des contemporains de Tourguéniev perçurent le personnage de Guérassim. Le slavophile Ivan Aksakov, par exemple, se rendit immédiatement compte de la métaphore, ce dont témoigne sa lettre écrite en octobre 1852 : « Под дворником Герасимом разумеется иное. Это олицетворение русского народа, его страшной силы и непостижимой кротости, его удаления к себе и в себя, его молчания на все запросы, его нравственных, честных побуждений... Он, разумеется, со временем заговорит, но теперь, конечно, может казаться и немым, и глухим...»[775].

---

[774] […] *notre gentilhomme s'adonna à ses affaires et, rendons-lui cette justice, s'y adonna avec assez de compétence, ce que l'on ne saurait dire toujours des jeunes gens pratiques de chez nous.*

[775] А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, Л.Н.Назарова, « Комментарии: И.С. Тургенев. Муму »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 605 : *Le concierge Guérassim représente autre chose. C'est l'incarnation du peuple russe, de sa terrible force et son incompréhensible douceur, de son repli, de son silence à toutes les questions, de ses impulsions morales et intègres… Avec le temps, il se mettra évidemment à parler, mais pour le moment, évidemment, il peut sembler sourd et muet…*

Tourguéniev confirma ce point de vue dans sa réponse à Aksakov : « Мысль „Муму“ Вами […] верно схвачена»[776].

Dans « L'Auberge de grand chemin », écrite quelques mois après *Moumou*, l'écrivain poussa plus loin son expérience et chercha à incarner, dans la figure d'Akim cette fois-ci, l'Homme russe dans sa posture encore plus globale (contrairement à Guérassim qui symbolisait surtout la paysannerie). Son Akim, modèle de patience, dans le sens chrétien du terme, et porteur des valeurs traditionnelles russes, est le symbole même de la russité. Encore plus tard, dans « Une Correspondance », Tourguéniev mena toute une réflexion, par l'intermédiaire d'Alexeï et de Maria, ses deux personnages, sur les spécificités du caractère russe contemporain, relevant la complexité psychologique moderne de ses compatriotes.

L'« homme de trop » tourguénievien : plaidoyer contre l'aliénation culturelle

Parmi les différentes expérimentations littéraires sur le thème de la russité auxquelles Tourguéniev se livra dans ses œuvres dans la première moitié des années 1850, la figure de l'« homme de trop » occupe une place particulière et prépondérante.

En rédigeant ses souvenirs sur les jeunes années de Tourguéniev peu après le décès de celui-ci, Annenkov s'exprima au sujet de l'importance de la figure de l'« homme de trop » dans l'œuvre de l'écrivain des années cinquante :

> Современникам его было трудно усмотреть […], что он в течение 10 лет занимался обработкой одного и того же типа – благородного, но неумелого человека, - начиная с 1846 г., когда написаны были «Три портрета», и вплоть до «Рудина», появившегося в 1856 г., где самый образ такого человека нашел полное свое воплощение[777].

Ainsi, selon Annenkov, l'élaboration de ce type d'homme russe bien particulier aurait-il pris à Tourguéniev dix ans, et les œuvres qu'il fit paraître dans ce laps de temps auraient été pour l'écrivain une sorte de terrain expérimental où explorer, encore et encore, les différentes versions de cet « homme de trop ».

Traditionnellement, la littérature critique consacrée à l'« homme de trop » considère que l'incarnation la plus représentative de cette figure apparaît dans le « Journal d'un homme de

[776] Lettre à I. Aksakov, 28 décembre 1852 (9 janvier 1853), Spasskoïé : *Vous avez bien saisi le sens de « Moumou »* […].
[777] П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, с. 625 : *Ses contemporains avaient du mal à s'en apercevoir du fait qu' il s'était attaché pendant 10 ans – de 1846, avec « Trois portraits » jusqu'à 1856 avec « Roudine » - à décrire le même type de personnage, à savoir celui de l'être noble, mais malhabile, Roudine représentant le summum absolu de cette incarnation.*

trop » de Tourguéniev, sous les traits de Tchoulkatourine. Cette opinion n'est pas sans fondement en particulier compte tenu du fait que l'expression même l'« homme de trop » puise ses origines précisément dans cette nouvelle. Mais si la paternité du terme revient effectivement à Tourguéniev, le type du personnage qui se cache derrière cette expression existait bien avant le « Journal d'un homme de trop ». En effet, des traits inhérents à cette figure peuvent être relevés chez certains héros de Pouchkine (Onéguine du poème éponyme), de Lermontov (Pétchorine de *Héros de notre temps*), de Herzen (Beltov de *À qui la faute ?*). Selon l'opinion de Youri Mann, qui se penche sur la genèse de ce type de personnage dans la littérature russe dans « Un homme véritablement de trop (Remarques sur la typologie du caractère) » (« Истинно лишний человек (Заметки о типологии характера) »)[778], tous ces personnages possèdent un trait en commun : ils éprouvent le sentiment persistant de ne pas être comme les autres. Cependant, à la différence d'Onéguine, de Pétchorine, etc. qui voient dans cette marginalité la conséquence d'une supériorité intellectuelle et/ou morale, Tchoulkatourine, l'« homme de trop » tourguénievien, souffre au contraire d'un complexe d'infériorité et ne nourrit qu'un seul désir : devenir « comme les autres »[779]. Rongé par un permanent et douloureux travail d'introspection, l'« homme de trop » de Tourguéniev – que ce soit Tchoulkatourine ou un de ses « jumeaux » littéraires des autres œuvres de l'écrivain – traverse la vie sans parvenir à véritablement trouver sa place au sein de la société. Doté généralement d'une intelligence au-dessus de la moyenne, l'« homme de trop » tourguénievien n'a de prometteur que son profil ; l'énergie créatrice et intellectuelle qu'il renferme ne trouve jamais de sortie favorable et finit par être employée, en définitive, à des fins d'autodestruction.

Lorsqu'on prend conscience de ces quelques caractéristiques distinctives majeures de l'« homme de trop » tourguénievien, le panorama des nouvelles de l'écrivain se présente sous un jour bien particulier. À travers les figures de Vassili Loutchinov dans « Trois portraits », de l'inconnu de « Hamlet du district de Chtchigry », de Tchoulkatourine du « Journal d'un homme de trop », de Boris Viazovnine des « Deux amis », de Piotr Vérétiev des « Eaux tranquilles », d'Alexeï et de Maria d'« Une Correspondance », de Jacques Passynkov de la nouvelle éponyme, Tourguéniev proposa des variations différentes du type de l'« homme de trop » dont la société russe des années 1840-1850 regorgeait.

Henri Granjard considère que l'étude consécutive de tous ces personnages permet de mettre le doigt sur la genèse de l'« homme de trop » en tant que type purement tourguénievien

[778] Ю.В. Манн., « Тургенев - критик и литературовед », *op. cit.*, с. 13-27.
[779] *Ibid.*, с. 13.

et de comprendre sa spécificité[780]. Les « hommes de trop » parmi les personnages tourguénieviens sont tous atteints d'un malaise social bien réel, dont les origines remontent à leur éducation. « Le ferment désagrégateur venait de l'étranger »[781], précise Granjard à ce sujet. Le Hamlet de Chtchigry, les protagonistes d'« Une Correspondance », Jacques Passynkov, Boris Viazovnine, – tous ces personnages ont en commun d'avoir été élevés à l'européenne ; or la culture européenne, aussi enrichissante soit-elle, ne les avait pas préparés à la vie russe. Pire : leur éducation les avait détournés des réalités de la Russie et les avait rendus inaptes à la comprendre et en conséquence à la servir. Plus ou moins conscients de leur « handicap », les « hommes de trop » de Tourguéniev ne cessent de ressasser leur malaise, ils sont rongés par le « poison de la réflexion »[782]. Enfermés dans leur prison intérieure, beaucoup de ces « hommes de trop » meurent, certains même sans opposer aucune résistance à leur triste sort (Tchoulkatourine dans « Journal d'un homme de trop », Alexeï dans « Une Correspondance », Viazovnine dans « Deux amis »), d'autres se battent et essayent en vain de changer le cours de leur destin, tel Dimitri Roudine dont la figure présente le summum du type de l'« homme de trop ». Pavel Annenkov décrivit le personnage de Roudine, dans ses souvenirs sur Tourguéniev, en situant bien ce personnage dans le contexte de l'époque et en mettant ainsi en relief l'importance de ce type non seulement pour l'œuvre de Tourguéniev mais aussi pour la société russe tout entière. Annenkov parle de la signification particulière du premier roman de Tourguéniev en ces termes :

> Впервые является тут почти историческое лицо, давно занимавшее как самого автора, так и русское общество, своим смело-отрицательным, пропагандирующим характером, и является, как несостоятельная личность в делах общежития, в столкновении рефлексирующей своей природы с реальным домашним событием. Роман был погребальным венком на гробе всех старых рассказов Тургенева о тех абстрактных русских натурах, устраняющихся и пассирующих перед явлениями, ими же вызванными на свет – с тех пор они уже более не производились им. […] Публика […] увидела в ней разоблачение одного из свойств у передовых людей той эпохи, которая не могла же, в долгом своем течении, не надорвать их силы и не сделать их тем, чем они явились, когда выступали, по своему произволу, на арену действия.[783]

---

[780] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 230.
[781] *Ibid*.
[782] *Ibid*.
[783] П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, с. 646, 647 : *Voilà qu'apparaît pour la première fois ce personnage presqu'historique, qui occupait depuis longtemps l'auteur lui-même et la société russe par son caractère négatif clairement affiché, celui d'une personnalité incapable de s'insérer dans la société, plongé constamment dans l'autoanalyse et de ce fait en décalage par rapport au principe de réalité domestique. Ce roman allait mettre un point final définitif à tous les anciens récits de Tourguéniev sur ces natures russes abstraites, résignées et passives devant les événements qu'elles-mêmes avaient pourtant suscités ; il n'en fera plus jamais mention à partir de là.* […] *Le public* […] *vit dévoiler dans cette personnalité une des caractéristiques des*

Les « hommes de trop » russes contaminés par l'idéalisme, souvent d'origine allemande[784], pêchaient par leur méconnaissance profonde de la réalité nationale russe et étaient de ce fait condamnés à l'impuissance malgré leurs grandes capacités et leur volonté d'être utiles à leur pays. Ce phénomène touchait particulièrement la génération des années 1840, celle de Tourguéniev en l'occurrence. Certains chercheurs, dont Henri Granjard, considèrent à juste titre que, en exploitant le type tout moderne de l'« homme de trop », Tourguéniev livrait un *mea culpa* à ses égarements d'autrefois : « Tourguéniev condamne implicitement tous les rêves de la génération des années « quarante ». Il fait amende honorable, se repent de ses illusions juvéniles »[785]. Il se repent de ses illusions juvéniles mais aussi de sa faiblesse d'avoir cru, à l'instar de la plupart des personnes de sa génération, que le savoir occidental, dont ils étaient tant friands, allait leur fournir toutes les réponses et ouvrir toutes les portes. Résultat : étrangers dans son propre pays, les « hommes de trop » russes le sont aussi à l'étranger. Enfermés dans leur propre monde, ils ne sont à leur place nulle part – ils sont « de trop ».

Dix ans de réflexion sur ce qui constitue la nature profonde de l'« homme de trop », dix ans d'observations, d'analyses et de tentatives pour représenter le plus fidèlement possible ce type de Russe – il faut croire que trouver la note juste tenait vraiment à cœur à Tourguéniev dans ce cas précis. Sans doute était-ce à ce point important pour lui parce que, issu de cette même génération qui produisit en masse des « hommes de trop », l'écrivain se sentait, dans une certaine mesure, en faire partie lui-même? Il y a peu de chance que Tourguéniev s'identifiât, de près ou de loin, au personnage de Dimitri Roudine, l'expression la plus pure et la plus aboutie de la figure de l'« homme de trop » parmi tous les autres personnages tourguénieviens de la première moitié des années 1850. En effet, fruit d'inspirations multiples, Roudine tire l'essentiel de son caractère de Mikhaïl Bakounine, de l'avis de la plupart des chercheurs[786]. Cependant, il y a incontestablement du Tourguéniev dans *Roudine*. En tout cas, on ressent qu'une sympathie (in)volontaire envers le protagoniste, dictée sans doute par le sentiment de proximité, avait animé l'auteur dans l'écriture de certains épisodes. Plus concrètement, à la fin du roman, Tourguéniev fait prendre la parole à Lejniev qui, en sa qualité d'ancien camarade d'université, connaît bien Dimitri Roudine et comprend bien les vertus et les travers de sa vieille connaissance. Lejniev prend la défense de Roudine, et son plaidoyer est une sorte de clé à la

progressistes de cette époque ne pouvant que les ruiner à terme en les faisant apparaître tels qu'ils étaient quand ils entraient tout à coup en action.

[784] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 227.

[785] *Ibid.*, p. 228.

[786] А.И. Битюгова, « Комментарии: И.С. Тургенев. Рудин », // И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том пятый, *op.cit.*, с. 474.

compréhension de ce personnage complexe. Roudine a du génie, soutient Lejniev, mais manque de nature ; son enthousiasme est aussi sincère que celui d'un enfant. L'énergie que Roudine déploie autour de lui ne le mènera nulle part mais cela ne veut pas dire qu'elle soit vaine : « […] qui est en droit de dire qu'il n'apportera pas, qu'il n'a pas déjà apporté de l'utilité », s'exclame Lejniev. Le discours enflammé de Roudine toucha et touchera encore plus d'un cœur jeune et actif qui, le moment venu, fera de grandes choses, en partie grâce à lui. Lejniev (et à travers lui, Tourguéniev ?) comprend bien le côté tragique de Roudine, le pourquoi de son incapacité à transformer la flamme de ses propos en actes : fruit d'une culture non-russe, c'est en élément certes de valeur mais néanmoins totalement étranger qu'il aborde la vie russe : « Несчастье Рудина состоит в том, что он России не знает, и это точно большое несчастье», dit Lejniev. Si on tente d'implanter un arbre sur un sol totalement différent de celui auquel il est habitué, il aura du mal à étendre ses racines, à se développer et à fructifier. Tout comme lui, un homme qui ne connaît pas la Russie pourra difficilement trouver sa place et se montrer utile à son pays malgré son envie d'y parvenir et l'enthousiasme qu'il y met. C'est alors que viennent ces quelques phrases qui sonnent comme la sentence principale de tout l'ouvrage :

> Россия без каждого из нас обойтись может, но никто из нас без нее не может обойтись. Горе тому, кто это думает, двойное горе тому, кто действительно без нее обходится! Космополитизм - чепуха, космополит - нуль, хуже нуля; вне народности ни художества, ни истины, ни жизни, ничего нет.[787]

Qui dit ces mots ? Est-ce toujours Lejniev qui les formule, dans un élan de repentir pour avoir mal jugé Roudine auparavant ? Ou est-ce l'auteur qui exprime une vérité qui lui était apparue alors qu'il refaisait un difficile plongeon dans la vie russe ? Il faut dire que, lus dans le contexte précis de la vie de Tourguéniev au moment de la création de *Roudine*, ces propos sonnent particulièrement juste par rapport aux épreuves que l'écrivain venait de vivre.

Six ans passés sous le signe du retour vers la Russie

Rentré en Russie après de longues hésitations et dans un contexte quelque peu forcé, Tourguéniev effectua, entre 1850 et 1856, un véritable plongeon dans la vie russe, une vie qu'il était en train d'oublier, petit à petit et sans s'en rendre compte, dans son repli européen. Ce

[787] *La Russie peut se passer de chacun de nous, mais aucun de nous ne peut se passer d'elle. Malheur à celui qui le pense, deux fois malheur à celui qui effectivement se passe d'elle ! Le cosmopolitisme est un zéro, moins qu'un zéro ; en dehors du sentiment national il n'y a ni art ni vérité ni vie, il n'y a rien.*

séjour russe, le dernier passage aussi prolongé de l'écrivain dans son pays natal, fut placé sous le signe du renouveau. Lorsqu'il reprit la route vers l'Europe en été 1856, Tourguéniev n'avait plus rien du jeune homme qu'il était six ans plus tôt. L'homme de trente-huit ans qui franchit la frontière de l'Empire alors était un riche propriétaire terrien doublé d'un écrivain de renom, auteur de plusieurs œuvres littéraires reconnues, les *Mémoires d'un chasseur* en premier lieu. Mais au-delà de ces changements manifestes, d'autres transformations s'étaient produites dans l'esprit de Tourguéniev – celles qui touchent au plus profond d'un être humain et modifient totalement le regard qu'il porte sur le monde qui l'entoure. Car les six années passées en Russie renouvelèrent fondamentalement le sentiment d'appartenance de Tourguéniev.

Durant les deux premières années suivant son retour en Russie, le sentiment d'appartenance de l'écrivain fut mis à mal. Sa correspondance de cette période laisse entrevoir toute la complexité des interrogations identitaires qui l'envahissaient. À peine rentré, Tourguéniev était d'abord persuadé d'avoir laissé son « nid » en Europe – une certitude fondée autant sur ses convictions libérales que sur les sentiments personnels liés à la famille Viardot qui l'avait aidé à s'acclimater en France. Pendant longtemps, l'écrivain eut du mal à se sentir de nouveau chez lui en Russie. Un sentiment de l'étrange le poursuivit plusieurs mois après son retour, l'accumulation des problèmes familiaux et une atmosphère politique pesante à l'intérieur du pays ne l'aidant pas à retrouver ses marques. C'est toutefois avec un certain étonnement que, une fois le choc du retour passé, Tourguéniev se mit à redécouvrir la Russie, ses paysages, ses habitants… C'est surtout après son retour dans la campagne natale, au milieu des paysages qui avait bercé son enfance, que Tourguéniev se mit à progressivement accepter sa russité, son sentiment de la nature exacerbé éveilla en lui son amour de son pays. Le sentiment de la patrie – une « sympathie involontaire », pour reprendre ses propres termes à ce sujet – refit surface, lentement et sûrement, dans son cœur et son esprit. Une fois ce mouvement enclenché, rien n'arrêta plus son inexorable développement, les événements extérieurs contribuant eux-mêmes à cette évolution : la mort de Gogol, qui secoua Tourguéniev en lui rappelant son devoir d'homme de lettres russe, la condamnation et l'exil, qui le forcèrent à se rapprocher davantage de la vie de la campagne et à retrouver véritablement ses racines, la Guerre de Crimée qui fit ressortir avec force sa fibre patriotique.

Ses changements s'accompagnèrent, comme on pouvait s'y attendre, d'une évolution importante de l'œuvre de l'écrivain. En l'espace de six ans, celle-ci prit une direction différente : le fait d'avoir pu replonger dans la vie russe bouillonnante d'événements et constamment changeante lui permit de réactualiser sa compréhension des enjeux de la littérature russe contemporaine et de revoir de fond en comble son *credo* littéraire.

Le retour de Tourguéniev à la vie russe, et tous les changements que ce retour entraîna, influencèrent aussi l'évolution de son rapport à l'altérité. La correspondance de cette période semble peu marquée par les commentaires et les digressions, de la part de l'écrivain, au sujet des Européens, ces Autres par excellence. Rien d'étonnant à cela : cet éloignement géographique prolongé provoqua une progressive prise de distance, tout d'abord vis-à-vis des Viardot, et ensuite par rapport à l'Europe comme entité culturelle distincte. De plus, en pleine redécouverte de la vie en Russie et de sa propre russité, Tourguéniev avait d'autres priorités pour occuper son esprit et sa plume. Les figures étrangères se firent également plus rares dans les œuvres de l'écrivain. Les Allemands qui peuplaient en nombre ses drames et ses nouvelles dans les années quarante, disparurent pratiquement de l'horizon littéraire de Tourguéniev. Si quelques représentants de la nation allemande trouvèrent malgré tout leur place dans l'œuvre de cette période (dans « Jacques Passynkov » notamment), ce fut sous un jour stéréotypé à l'extrême. Les Français, en revanche, firent enfin leur grande entrée dans cette première moitié des années 1850. Mais, s'ils sont relativement nombreux, surtout comparés aux autres personnages étrangers de cette période, les Français se voient attribuer un rôle peu flatteur : l'écrivain n'hésita pas à exploiter quelques clichés les concernant et les représenta comme un peuple frivole et éminemment superficiel. La France, et en particulier Paris, prend des allures de lieu de perdition pour les Russes dans ses œuvres. Voici une attitude surprenante de la part de celui qui venait de passer trois années relativement heureuses et riches en événements dans ce même pays.

Des changements importants se produisirent dans le rapport de Tourguéniev à l'autre aspect de l'altérité, celui relatif à l'Homme russe. Dans le chapitre précédent, nous avons pu l'observer, notamment à travers les *Mémoires d'un chasseur*, érigeant le peuple russe en entité culturelle « inconnue », un groupe de personnes à explorer et à étudier. Cette attitude persista chez l'écrivain quelque temps après son retour en Russie. Dans une lettre à Pauline Viardot du 1 (13) mai 1852, Tourguéniev exprimait encore à la chanteuse son intention de continuer à observer et à étudier le peuple russe, « [...] ce peuple le plus étrange et le plus étonnant qu'il y ait au monde », selon lui. Une remarque qui porte l'empreinte de l'attitude encore intermédiaire, à l'époque, de l'écrivain envers l'Homme russe : un étranger, certes, mais qui suscite la curiosité et l'admiration de la part de Tourguéniev. Tourguéniev rédigea ces lignes alors qu'il subissait la détention pour avoir osé faire publier quelques mots à la mémoire de Gogol. Il s'agit d'un moment crucial qui amorça une nouvelle étape dans sa vie et dans son œuvre. Cela fut aussi le moment où Tourguéniev commença à accepter de nouveau son appartenance et à observer la Russie avec un regard nouveau, plus conciliant et plus proche. Jamais plus – en tout cas,

jusqu'en 1856 – Tourguéniev ne parlera des Russes dans ses lettres comme de personnes qui lui sont culturellement étrangères : au bout de deux années d'hésitation et après de nombreuses difficultés de réadaptation à la vie russe, Tourguéniev finit par rejoindre le peloton et par l'accepter. Ce changement d'attitude se laisse entrevoir dans les œuvres de cette période. Ne ressentant plus vraiment le besoin d'étudier les Russes en tant que groupe culturellement différent de lui-même, Tourguéniev jette un coup d'œil plus global sur la Russie et ses habitants, entrevoyant d'emblée d'autres horizons à explorer et à représenter dans ses œuvres. C'est ainsi que la figure de l'« homme de trop » revint avec force dans ses écrits, exprimant les inquiétudes de l'écrivain au sujet de la génération des mi-Russes et des mi-étrangers, à laquelle il se sentait appartenir lui-même. Dépossédés d'une partie de leur russité par les cultures étrangères qu'on leur inculque dès leur jeune âge, les « hommes de trop » se sentent en inadéquation complète avec leur milieu et ne trouvent pas d'échappatoire à leur souffrance identitaire.

CHAPITRE V : SOUS LE SIGNE DE LA NOSTALGIE : 1856 – 1863

Aussi difficile que fût le retour de Tourguéniev au pays natal, son effet bénéfique en termes de sa régénération identitaire est incontestable : après une période de réadaptation à la vie russe, il put construire une nouvelle relation avec son pays et ses compatriotes. Il se rapprocha de ses racines et tenta de reconstruire sa vie sur le sol russe. Le processus ne fut pas facile et il passa par plusieurs étapes, allant, au début, du rejet de la réalité russe, passant par une redécouverte amusée du pays et des Russes, pour enfin aboutir à un renouveau du sentiment de la patrie. Cette nouvelle évolution identitaire eut un prix : une prise de distance avec l'univers occidental et une perte de contact avec la famille Viardot. La représentation de l'Autre s'en trouva forcément modifiée dans les œuvres de l'écrivain de 1850-1856, où celui-ci jette un regard quelque peu désapprobateur sur les Européens, en particuliers les Français, à travers plusieurs figures d'étrangers parmi ses personnages de l'époque.

Le retour en Russie apporta aussi un souffle nouveau au talent littéraire de Tourguéniev qui, entre 1850 et 1856, chercha à renouveler sa méthode créatrice et chercha à formuler, à travers une série de portraits d'« homme de trop », sa compréhension des causes sous-jacentes de l'incapacité inhérente à la quasi-totalité de ses pairs de se montrer à la hauteur des défis auxquels la société russe de l'époque était confrontée. Aussi, tout au long des années 1850-1856, Tourguéniev s'employa à élaborer ce même type appartenant au passé et qui devait donc y demeurer : un Russe ne connaissant pas son propre pays et donc en perte de repères culturels. Il s'agit d'un exercice littéraire complexe et qui traduisait une connaissance exemplaire de la mentalité de ces Russes de la génération de transition, celle des « hommes de trop », majoritaires dans la société russe de l'époque. Tourguéniev appartenait lui-même, dans un certain sens, à la génération de Roudine. Aussi, sa représentation de ce type de Russe bien particulier, contrastée et faite avec beaucoup de recul, témoigne-t-elle du degré de connaissance élevé de ses propres qualités et travers.

Vers la fin de son long séjour en Russie, en 1856, Tourguéniev semble bien à l'aise avec sa russité, ainsi que nous l'avons vu, mais il n'en a pas fini avec les fluctuations identitaires. Dans les pages qui suivront, nous aurons l'occasion d'observer de nouveaux rebondissements tant du point de vue du sentiment d'appartenance de l'écrivain que de celui de sa perception de l'altérité, dans les conditions d'un retour brutal et prolongé en Europe qui eut lieu en juillet 1856.

1. LES ANNÉES D'ERRANCES

Une vie d'oiseau migrateur

C'est sans grand enthousiasme que Tourguéniev se mit en route pour l'Europe en juillet 1856. « […] позволение уехать за границу мне особенной радости не доставило […] »[788], avouait-il à son amie et parente éloignée Olga Tourguénieva en juin 1856, à quelques semaines du départ. On peut comprendre les réticences de l'écrivain face à cette perspective.

Sa situation en Russie n'était plus à faire en cette année 1856. Âgé de trente-huit ans, Tourguéniev était désormais bien établi dans son pays natal. Il était l'auteur de plusieurs œuvres importantes, dont un roman, et sa réputation d'écrivain était assez bien établie. Son indépendance financière lui procurait le confort de vie et de travail suffisant pour ne pas avoir à aspirer à d'autres horizons. Mais le plus important est que, après avoir eu beaucoup de mal à se réadapter à la vie en Russie après son retour de l'étranger en 1850, il finit par retrouver ses repères, par redéfinir son sentiment d'appartenance, par reconstruire son identité culturelle. Faire ses bagages et repartir en France, une des adversaires de la Russie dans la récente et humiliante guerre de surcroît, se présentait comme une perspective peu réjouissante à ses yeux, alors qu'il venait de venait de prendre la pleine conscience de son patriotisme jusqu'alors demeuré latent.

De plus, le séjour en Europe s'annonçait long. Premièrement, Tourguéniev devait retrouver en France sa fille Paulinette, après six ans de séparation. Le temps était venu pour le père et la fille de faire plus ample connaissance : en 1850, lorsque Tourguéniev avait découvert l'existence de Paulinette, il s'était dépêché d'organiser le départ de cette dernière pour la faire échapper à la fausse position dans laquelle elle se trouvait en Russie, dans la maison de Varvara Tourguénieva. Paulinette avait à présent quatorze ans et avait d'autant plus besoin de la présence et de la sollicitude de son père que l'intégration de la fillette dans la famille Viardot avait été un échec. Loin de partager l'admiration de son père pour la cantatrice, Paulinette s'entendait de moins en moins bien avec elle au fur et à mesure qu'elle grandissait, si bien qu'il fallut la placer dans un pensionnat pour mieux encadrer son éducation et limiter le temps qu'elle passait dans la maison des Viardot.

Deuxièmement, en partant pour l'Europe, Tourguéniev ne pouvait pas ne pas s'interroger sur ses retrouvailles avec Pauline Viardot. Des sentiments très contradictoires

[788] Lettre à O. Tourguénieva, 29 mai (10 juin) 1856, Spasskoïé : *L'autorisation de partir à l'étranger ne me procura pas de joie particulière*.

animaient l'écrivain à l'idée de revoir la chanteuse. D'un côté, il était conscient que le lien qui les unissait jadis s'était fortement desserré – leur maigre correspondance des dernières années en était la preuve la plus tangible. De l'autre côté, le souvenir des moments heureux passés en France en 1847-1850 était encore bien présent dans sa mémoire et Tourguéniev devait s'interroger sur les chances de voir cette relation reprendre comme avant. Cette perspective était aussi séduisante qu'elle faisait peur. En juin 1856, Tourguéniev confessait à son amie Elizabeth Lambert : « Позволение ехать за границу меня радует... и в то же время я не могу не сознаться, что лучше было бы для меня не ехать. В мои годы уехать за границу – значит: определить себя окончательно на цыганскую жизнь и бросить все помышления о семейной жизни. Что делать! Видно такова моя судьба »[789]. Cette crainte s'avéra justifiée : une « vie de gitan », c'est bien l'expression qui vient à l'esprit lorsqu'on examine la chronologie et la géographie des déplacements de Tourguéniev entre 1856 et 1863.

Après avoir regagné l'Europe en juillet 1856, Tourguéniev n'en repartit que deux ans plus tard, en juin 1858. Il passa la plus grande partie de cette période à Paris, en particulier l'hiver 1856-1857, et employa le reste du temps à parcourir l'Europe sans jamais se fixer véritablement où que ce soit : Courtavenel, Londres, Berlin, Sinzig, Baden-Baden, Boulogne. Seule l'Italie et plus précisément Rome réussirent à retenir Tourguéniev durant plusieurs mois : l'écrivain passa l'hiver 1857-1858 dans la capitale italienne. Ensuite, il rentra en Russie où il vécut pendant presque un an, de juin 1858 à mai 1859. L'été de cette dernière année le vit de nouveau parcourir l'Europe, essentiellement la France, avant de regagner ses pénates natals pour y passer l'hiver suivant. Tourguéniev retourna sur le continent européen en mai 1860. Il y resta durant une année entière et ne retourna en Russie qu'en mai 1861 pour y passer tout l'été avant de reprendre le chemin vers l'ouest dès septembre. Cette fois-ci, c'est en Europe que Tourguéniev passa l'hiver. Il retourna en Russie en été 1862, entre juin et août. Le cycle des allers-retours de l'oiseau migrateur s'inversa aux alentours de cette période. Après avoir passé plusieurs hivers en Russie, Tourguéniev finit par s'établir progressivement en Europe. Nous datons ce changement d'août 1862 où l'écrivain séjourna, pour la première fois, aux côtés des Viardot à Baden-Baden. À partir de ce moment, c'est la Russie que Tourguéniev semblait désormais prendre pour un lieu de villégiature où il ne se rendait plus qu'occasionnellement, passant le restant de l'année en Europe, essentiellement à Bade.

[789] Lettre à E. Lambert, 10 (22) juin 1856, Spasskoïé : *L'autorisation d'aller à l'étranger me réjouit… et en même temps je ne peux nier qu'il vaudrait mieux pour moi que je ne parte pas. À mon âge, partir à l'étranger signifie : opter définitivement pour une vie de nomade et abandonner tous projets de vie de famille. Que faire ! C'est mon destin apparemment.*

Le moins qu'on puisse dire est que, durant la période 1856-1863, Tourguéniev passa beaucoup de temps sur les routes, voyageant énormément et se fixant rarement tout à fait dans un endroit précis. La liste des endroits où l'écrivain vécut (et non pas simplement séjourné, durant quelques jours ou quelques petites semaines) durant ce laps de temps est assez courte d'ailleurs. En Europe, c'est d'abord à Paris que Tourguéniev passa le plus de temps : octobre 1856-mai 1857 ; septembre 1860-avril 1861 ; septembre 1861-avril 1862 ; septembre 1862-avril 1863, pour ne mentionner que les séjours les plus prolongés dans la capitale française mais durant lesquels l'écrivain s'absenta fréquemment de la ville, souvent pour se rendre plus ou moins brièvement à Courtavenel. La deuxième ville européenne qui accueillit longuement Tourguéniev fut sans aucun doute Rome où l'écrivain vécut entre novembre 1857 et février 1858. Le reste du temps, durant ses séjours en Europe, il parcourait les différentes villes de France ou encore d'Allemagne, ne s'attardant çà et là que pour une raison précise, le plus souvent pour une cure prescrite par son médecin (comme à Sinzig en juillet 1857, à Boulogne en août de cette même année ou encore à Vichy en juillet 1859). Lorsqu'il se trouvait en Russie, Tourguéniev passait la majeure partie de son temps dans son domaine de Spasskoïé, en particulier si le séjour en question avait lieu en été (juin-novembre 1858, août-novembre 1859, mai-août 1861, juin-juillet 1862). En saison hivernale, Tourguéniev préférait vivre essentiellement dans la capitale : Saint-Pétersbourg accueillit l'écrivain entre novembre 1858 et avril 1859 et entre novembre 1859 et avril 1860. En considérant le parcours de Tourguéniev dans sa globalité, on peut raisonnablement affirmer que, durant la période examinée (1856 – 1863), l'écrivain passa autant de temps en route qu'établi, au total, dans différents endroits qu'il avait visités, ce qui n'est pas négligeable.

Droit de sol et liens du cœur : l'époque d'une joute d'appartenances

Pourquoi Tourguéniev passa-il autant de temps à voyager durant toutes ces années ? Lui, qui quittait la Russie presque avec regret en juillet 1856, comment se retrouva-t-il à parcourir éternellement les routes menant vers l'Europe et *vice versa* ? Aimait-il voyager au point d'y consacrer le plus clair de son temps et les meilleures années de sa vie ? C'est peu probable. Les lettres de l'écrivain de cette même période adressées aux amis les plus proches, renferment bien des regrets de ne pas avoir réussi à fonder une famille et à se fixer définitivement. « Я уже слишком стар, чтобы не иметь гнезда, чтобы не сидеть дома»[790],

[790] Lettre à L. Tolstoï, 8 (20) décembre 1856, Paris.

écrivait-il à Lev Tolstoï en hiver 1856. « Иметь свое гнездо – жить для детей – что может быть лучше на земле! »[791], faisait-il observer à sa sœur quelques années plus tard – quelques-uns parmi les très nombreux exemples des réflexions de Tourguéniev à ce sujet que l'on trouve dans sa correspondance.

Qu'est-ce qui obligea l'écrivain à faire un va-et-vient incessant entre la Russie et l'Europe durant toutes ces années ? Jeune homme, Tourguéniev quitta souvent le pays natal pour se rendre en Europe afin d'échapper à l'emprise de sa mère et de rejoindre Pauline Viardot et sa famille. Mais la mère de l'écrivain n'était plus de ce monde et ses relations avec Pauline avaient changé. Ivan Greaves, chroniqueur de l'histoire d'amour de Tourguéniev et Pauline Viardot, est formel : à partir de 1855, la correspondance entre l'écrivain et la chanteuse s'épuisait[792]. Non seulement ils s'écrivaient bien plus rarement que par le passé mais les sujets de leur dialogue épistolaire devenaient plus banals et plus formels. Lorsque l'écrivain regagna l'Europe, il ne pouvait que constater le fossé que le temps et la distance avaient creusé entre lui et les Viardot en six ans.

Le couple l'accueillit pourtant chaleureusement : Tourguéniev passa plusieurs semaines, entre septembre et octobre 1856, à Courtavenel. « Мне здесь хорошо: я нахожусь с людьми, которых я люблю и которые меня любят; […] »[793], rapportait-il à Maria Tolstoï dix jours après son arrivée chez les Viardot. « Уже шесть недель, как я здесь [...], и мне очень хорошо. Я здесь чувствую себя дома; никуда не хочется – на душе тихо и светло»[794]. Ces lignes adressées à Vassili Botkine confirment bien les premières impressions de l'écrivain, une semaine plus tard après les retrouvailles avec Courtavenel où Tourguéniev vivait entouré des amis *a priori* toujours chers, chassait avec Louis Viardot, profitait des soirées musicales organisées par Pauline.

Cependant, rien n'était plus comme avant : les Viardot avaient leur vie et leurs propres préoccupations et Tourguéniev ne pouvait que se sentir de trop dans ce grand ménage. La nostalgie de la Russie revint alors à grand galop, le submergeant, par moments : « По временам, среди французской природы и французского общества, которое меня окружает, приходит ко мне на память Ваш маленький флигель на берегу Снежеди... »[795], confessa-

[791] Lettre à M. Tolstoï, 7 (19) novembre 1859, Spasskoïé : *Avoir son nid, vivre pour ses enfants, que peut-il y avoir de mieux sur terre !*
[792] И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, с. 68.
[793] Lettre à M. Tolstoï, 11 (23) septembre 1856, Courtavenel : *Je suis bien ici : je suis avec les personnes que j'aime et qui m'aiment à leur tour* […].
[794] Lettre à V. Botkine, 18 (30) septembre 1856, Courtavenel : *Je suis ici depuis six semaines* [...] *et je vais bien. Je me sens chez moi ici ; je n'ai envie d'aller nulle part, j'ai l'esprit clair et serein.*
[795] *De temps à autre, quand je me retrouve au milieu de la nature française et de la société française, je me souviens de votre petit pavillon au bord de la Sniezhed…*

t-il dans la lettre à Maria Tolstoï citée ci-haut. En regagnant la France, l'écrivain espérait sans doute retrouver les choses dans le même état qu'il les avait laissées six ans plus tôt : c'était sans compter avec l'inexorable course du temps qui ne laisse jamais rien inchangé ni intact. La relation fusionnelle laissa place à une amitié sincère mais un peu distante – sentiment qui ne cessera de grandir au fil du temps. Selon Greaves, les années 1856-1857 seront marquées par une profonde crise dans la relation Tourguéniev-Viardot et une prise de distance encore plus importante que par le passé[796] : il faudra attendre l'année 1860[797] pour voir les liens se resserrer de nouveau, progressivement mais sûrement. En attendant, encore en décembre 1856, cherchant à se justifier, auprès de certaines de ses amis, du choix qu'il faisait de demeurer en France, Tourguéniev avançait, dans ses lettres, toujours le même argument, comme ici, devant l'inflexible Tolstoï : « Меня удерживает здесь старинная, неразрывная связь с одним семейством – и моя дочка, [...] »[798].

Car, en effet, la deuxième raison importante – peut-même la plus importante – qui conditionnait la présence de Tourguéniev en Europe durant cette période, furent ses obligations paternelles. Pélagia-Paulinette demanda en effet beaucoup d'attention de sa part dans la seconde moitié des 1850. L'adolescente ne pouvait plus profiter de l'hospitalité des Viardot à cette époque : ainsi que nous l'avons souligné, la jeune fille ne s'entendait pas très bien avec Pauline Viardot et avait du mal à s'intégrer à sa famille. C'est pour cette raison que Tourguéniev prit la décision de louer un appartement à Paris et d'y passer l'hiver 1856-1857, désireux de se rapprocher de sa fille, étudiante dans un pensionnat. La cohabitation entre père et fille fut difficile : Tourguéniev mesura rapidement combien peu sa fille tenait de lui, tant ils avaient peu d'intérêts en commun. « Я хочу пояснить Вам, почему именно между моей дочерью и мною мало общего: она не любит ни музыки, ни поэзии, ни природы – ни собак, - а я только это и люблю»[799], expliquera l'écrivain quelques années plus tard à son amie Elizabeth Lambert. Décidé pourtant à assumer son rôle de père jusqu'au bout, Tourguéniev fera tout son possible pour assurer une vie convenable à Paulinette : il investira (et s'investira) dans son éducation, la fera voyager… C'est pour voir sa fille qu'il ne cessera de revenir à Paris durant toutes ces années malgré son aversion manifeste, comme nous le verrons plus loin, pour la capitale française. Lorsque, en 1860, Pauline Tourguénieva aura terminé ses études secondaires,

[796] И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, с. 75.
[797] *Ibid.*, с. 94.
[798] Lettre à L. Tolstoï, 1 (13) novembre 1856, Paris : *Un vieux lien indissoluble avec une famille, ainsi que ma fille, voilà ce qui me retient ici.*
[799] Lettre à E. Lambert, 21 septembre (3 octobre) 1860, Courtavenel : *Je voudrais vous expliquer pourquoi ma fille et moi avons justement si peu en commun : elle n'aime ni la musique, ni la poésie, ni la nature, ni les chiens, et moi c'est tout ce que j'aime.*

les séjours à Paris de Tourguéniev deviendront plus fréquents encore et surtout plus prolongés. Ensuite, durant plusieurs années, l'écrivain fera tout son possible pour trouver pour Paulinette un parti convenable, opération qui demandera plusieurs années d'efforts (Pauline Tourguéniev épousa Gaston Bruyères en février 1865) et de sacrifices.

La période 1856-1863 ne fut pas seulement celle où l'écrivain se déplaça beaucoup, se partageant continuellement entre deux continents. Cela fut également le temps de toutes les hésitations : rester en Russie, la terre de sa naissance à laquelle il se sentait à présent profondément attaché, ou repartir pour l'Europe où l'appelaient son devoir de père et ses sentiments, restés forts quoique remis en second plan ? « Что ни говорите, человек гораздо больше растение, растение с корнем, чем он сам предполагает »[800], écrivit-il à la comtesse Lambert en été 1859, alors qu'il se trouvait à Vichy. Les liens du cœur remportèrent cette longue joute d'appartenances, comme on le sait : à partir du début des années 1860, Tourguéniev résida davantage en Europe, ne se rendant plus en Russie qu'occasionnellement.

Spleen de Paris ou variations sur le thème du mal du pays

Difficile d'estimer le nombre de kilomètres que Tourguéniev parcourut en sept ans, entre 1856 et 1863 – ils devaient se compter par milliers. L'écrivain ne se fixait véritablement nulle part et, s'il lui arrivait de passer plusieurs mois dans le même endroit, cela se faisait souvent sous l'influence de quelque facteur extérieur indépendant de sa volonté, comme c'était par exemple le cas à chacun de ses séjours à Paris. Dans ce contexte de vie sans cesse changeant, une seule chose resta immuable – ou plutôt un sentiment, celui de la nostalgie qui, revêtant des formes différentes, fut la compagne fidèle de Tourguéniev dans ses pérégrinations.

Le retour en France – nous l'avons vu – rimait pour Tourguéniev avec les retrouvailles avec des personnes chères à son cœur et qu'il avait perdues de vue en six ans d'absence de l'Europe. C'était un moment à la fois émouvant, agréable et étonnant par certains aspects. Paulinette surtout dut surprendre son père : elle était presque une adulte à présent, comparée à la dernière fois où il l'avait vue. « Мне здесь хорошо »[801], ne cessait de répéter Tourguéniev dans ses lettres aux amis restés en Russie[802]. Mais, malgré le bonheur des retrouvailles, l'écrivain ne pouvait pas ne pas se rendre compte du changement qui était survenu dans la vie

[800] Lettre à E. Lambert, 12 (24) juin 1859, Vichy : *On a beau dire, l'être humain ressemble beaucoup plus qu'il ne l'imagine à une plante, une plante avec racines.*
[801] *Je me sens bien ici.*
[802] Lettre à M. Tolstoï du 11 (23) septembre 1856 et lettre à V. Botkine du 18 (30) septembre 1856, les deux écrites à Courtavenel.

de toutes ces personnes durant son absence, et ne pas se sentir vraiment à sa place parmi eux. Ce constat fut triste et, à peine arrivé en France, Tourguéniev se mit à s'envoler, malgré lui, dans la pensée, vers la Russie : « Мне здесь хорошо [...] », écrivait-il ainsi à Maria Tolstoï avant de continuer : « [...] одно скверно: погода отвратительная и дичи совсем нету. Я уверен, что теперь в наших краях не может быть так дурно»[803]; il se remémore le village de Pokrovskoïé où il avait passé tant de bons moments en compagnie des Tolstoï, la sœur de l'écrivain et son mari – les premières pointes de la nostalgie en terre étrangère.

Après quelques semaines passées à Courtavenel, Tourguéniev s'installa à Paris pour être le plus près possible de Paulinette, bien décidé de remplir son rôle de père comme il se doit. Quelle vie Tourguéniev pouvait-il espérer mener dans cette ville – lui, qu'il ne l'avait jamais vraiment apprécié ? Seul et loin de chez lui, les choses ne se présentaient pas nécessairement comme très simples pour l'écrivain. De plus, dès les premiers jours de son établissement dans la capitale, Tourguéniev se mit à souffrir de douleurs névralgiques à la vessie – un mal qui ne fit que se renforcer au fil des semaines et des mois, lui empoisonnant littéralement la vie, à en juger par ses lettres : « Очень он [мой пузырь] мне мешает жить – особенно работать почти невозможно»[804], se plaignait Tourguéniev à Herzen en décembre 1856[805]. La maladie et la solitude aidant, le séjour à Paris prit rapidement des allures infernales pour l'écrivain. Progressivement, Tourguéniev se laisse envahir par le spleen. Si les lettres datant du début de son séjour parisien ne révèlent encore pas grand-chose de ses émotions – seul leur ton légèrement désabusé pourrait faire penser à une mélancolie naissante -, celles du mois du décembre 1856 sont déjà suffisamment explicites pour révéler une forme de détresse. À son ami Alexandre Droujinine, Tourguéniev écrivait, par exemple : « Что ни говори, на чужбине точно вывихнутый. Никому не нужен и тебе никто не нужен»[806]. Un mois plus tard, il avouait à Annenkov : «Отчего Вы хандрите?» - спросите Вы. На это один ответ: болезнь, проклятая болезнь пузыря, в которую Вы не верите, но которая, к сожаленью, слишком действительна, потому что лишает меня всякой бодрости, всякой охоты жить, - это я говорю без преувеличения »[807]. Des sentiments similaires furent révélés par l'écrivain dans

[803] Lettre à M. Tolstoï, 11 (23) septembre 1856, Courtavenel : [...] *seule ombre au tableau : le temps est épouvantable et il n'y a pas de gibier du tout. Je suis convaincu que ça ne peut pas être aussi mauvais dans nos régions.*
[804] *Cela [mon problème à la vessie] me pourrit vraiment la vie et surtout travailler est quasi impossible.*
[805] Lettre à A. Herzen, 24 novembre (6 décembre) 1856, Paris.
[806] Lettre à A. Droujinine, 5 (17) décembre 1856, Paris : *On a beau dire, à l'étranger on est vraiment déboîté. Personne n'a besoin de toi et tu n'as besoin de personne.*
[807] Lettre à P. Annenkov, 28 janvier (9 février) 1857, Paris : *«D'où vient ce cafard?» - demandez-vous. Une seule réponse : la maladie, cette fichue maladie de la vessie à laquelle vous ne croyez pas mais qui hélas existe bel et bien et qui m'enlève toute énergie, toute envie de vivre, je vous le dis sans exagération.*

ses autres lettres de la même période (« Я хандрю – потому что болен и ничего не делаю. Я вылечусь только тогда, когда брошу Париж »[808], « Мне всячески скверно – и физически, и нравственно, но в сторону это! »[809]).

Entre la maladie, la solitude et la crise de création qui s'ensuivit, Tourguéniev ne pense qu'à une chose : quitter la capitale dès que possible : « Жду не дождусь конца моего пребывания в Париже, климат которого мне решительно зловреден »[810], confesse Tourguéniev à Annenkov à la fin janvier 1857, ou encore, quinze jours plus tard, à Iakov Polonski : « Надеюсь, что мне лучше будет через месяц, то есть когда я выеду из Парижа. Солон он мне пришелся – бог с ним! »[811].

Un cercle vicieux se met en place. La mélancolie persistante engendre un mal du pays cuisant. Vaguement fantasmé par l'écrivain au début de ce séjour parisien, le désir du retour en Russie prend progressivement de l'ampleur dans son esprit. Quelques semaines à peine après s'être établi à Paris, il se met déjà à supplier ses amis russes de l'aider à maintenir, à travers leurs lettres, le lien fragile avec la patrie : « [...] благодарю вас [...] за все ваши литературные известия; они мне были очень приятны, и я рассчитываю на продолжение ваших ежемесячных отчетов. Без них я здесь точно в мешке; ни один родной звук не доходит »[812], écrit-il, par exemple, aux frères Kolbassine à la mi-octobre 1856. « Спасибо тебе за все сообщенные известия; многое меня порадовало – и всё приходящее из России мне дорого»[813], ainsi remercie-t-il Vassili Botkine pour les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg qu'il lui avait fait parvenir. « Что ни говори - а мне все-таки моя Русь дороже всего на свете – особенно за границей я это чувствую»[814], conclut-il. Des idées similaires sont extrêmement nombreuses dans la correspondance de Tourguéniev à cette époque – presque chaque lettre adressée à ses correspondants russes renferme quelques lignes empreintes de nostalgie :

---

[808] Lettre à A. Herzen, 16 (28) février 1857, Paris : *Je broie du noir parce que je suis malade et que je ne fais rien. J'en sortirai seulement quand je quitterai Paris.*
[809] Lettre à I. Polonski, 17 février (1 mars) 1857, Paris : *Je me sens mal et physiquement et moralement, mais bon !*
[810] Lettre à P. Annenkov, 28 janvier (9 février) 1857, Paris : *J'attends impatiemment la fin de mon séjour à Paris dont le climat m'est vraiment néfaste.*
[811] Lettre à I. Polonski, 17 février (1 mars) 1857, Paris : *J'espère aller mieux d'ici un mois, c'est à dire quand je quitterai Paris. Au diable cette ville, ce séjour a été une véritable abomination.*
[812] Lettre à D. et E. Kolbassine, 19 (31) octobre 1856, Paris : [...] *je vous remercie* [...] *pour toutes vos informations littéraires; elles m'ont fait très plaisir et j'espère que vos comptes rendus mensuels vont continuer. Sinon je suis complètement dans le noir ; sans le moindre écho de chez moi.*
[813] *Je te remercie pour toutes les nouvelles ; beaucoup m'ont fait plaisir et tout ce qui vient de Russie m'est précieux.*
[814] *On a beau dire, ma Rus est tout de même ce que j'ai de plus précieux au monde, en particulier quand je suis à l'étranger.*

> Прежде всего спасибо за память; все русское мне теперь вдвойне дорого – а привет от добрых друзей, подобных Вам – настоящий подарок.[815]
>
> (Lettre à A. Droujinine, 30 octobre (11 novembre) 1856, Paris)

> [...] пребываение во Франции произвело на меня обычное свое действие: все, что я вижу и слышу – как-то теснее и ближе прижимает меня к России, всё родное становиться для меня вдвойне дорого [...].[816]
>
> (Lettre à S. Aksakov, 1 (13) novembre 1856, Paris)

> Здесь, на чужой земле, мне все русское еще более близко стало и дорого; - о ни в одном из наших писателей русский дух не веет с такой силой, не играет так, как в Вас.[817]
>
> (Lettre à A. Ostrovski, 1 (13) novembre 1856, Paris)

> Но весна придет – и я полечу на Родину [...].[818]
>
> (Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris)

Mais le retour en Russie n'était pas envisageable, du moins dans l'immédiat : Tourguéniev devait rester présent à Paris pour veiller, après de longues années d'absence, à l'éducation de sa fille. De plus, un fragile espoir de renouer un jour avec Viardot subsistait dans son esprit ainsi qu'en témoignent ces lignes adressées à son jeune ami l'écrivain Tolstoï, en décembre 1856 : « Весной я непременно вернусь в Россию, assurait Tourguéniev son jeune ami et écrivain Tolstoï, - хотя вместе с отъездом отсюда – я должен буду проститься с последней мечтой о так называемом счатье – или, говоря яснее – с мечтой о веселости, происходящей от чувства удовлетворения в жизненном устройстве »[819]. Difficile d'interpréter ces propos en dehors de tout lien avec la relation de l'écrivain avec Pauline Viardot.

Il ne restait plus à Tourguéniev qu'à assumer les inconvénients de son séjour parisien et à attendre le moment où il pourrait enfin quitter la capitale tout en tâchant de ne pas s'abandonner à la mélancolie et au mal du pays le plus profond. À partir de ce moment, tout séjour à Paris prendra des allures affreuses pour lui et suscitera la même réaction épidermique – la correspondance de l'écrivain en témoigne amplement. Par exemple, les lettres qui datent de l'hiver 1860-1861, que Tourguéniev passa également à Paris, confirment la ténacité de ses

---

[815] *Tout d'abord merci pour le souvenir ; tout ce qui est russe m'est deux fois plus cher désormais et les salutations d'amis aussi bons que vous sont un vrai cadeau.*

[816] [...] *le séjour en France a produit son effet habituel sur moi : tout ce que je vois et entends me rapproche et me relie plus étroitement à la Russie, tout ce qui est de chez moi devient deux fois plus cher pour moi* [...].

[817] *Ici, en terre étrangère, tout ce qui est russe me semble encore plus proche et plus précieux ; mais de tous nos écrivains, vous êtes celui qui fait le mieux souffler et jouer l'esprit russe.*

[818] *Mais au printemps je m'envolerai vers la Patrie* [...].

[819] Lettre à L. Tolstoï, 8 (20) décembre 1856, Paris : *Je rentrerai absolument en Russie au printemps, même si en partant d'ici je devrai abandonner le dernier rêve de ce que l'on appelle le bonheur ou, pour être plus clair, le rêve de joie découlant du sentiment d'être satisfait du cours de sa vie.*

impressions sur cette ville : il s'y plaint du temps qu'il fait (« [...] небо, которое здесь, в течение 6 месяцев, веяло мерзостью и холодом, плевало (и плюет) в нас дождем, уподоблятся видом грязному белью [...]»[820]), de son incapacité à produire ne fût-ce qu'une seule ligne dans la Ville Lumière (« [...] до сих пор я работал довольно мало, хотя затеял большую вещь. Мысль о том, что я в Париже, мне очень мешает [...] »[821] ; « [...] я начинаю думать, что гнусный парижский воздух действует на мое воображение, т.е. ослабляет оное»[822]), et exprime fréquemment son envie d'être ailleurs qu'à Paris, et plus précisément en Russie : « К сожалению, я теперь не в Спасском, а в противном Париже »[823]. Le même scenario se répéta durant le séjour de Tourguéniev à la capitale française en hiver 1861-1862.

Fuir la nostalgie, se fuir soi-même

Le sentiment de mélancolie qui envahissait Tourguéniev durant ce nouveau séjour en Europe, à Paris, et qui exacerbait la nostalgie de la Russie de l'écrivain finira par entamer son intégrité identitaire. Vivant comme un exilé en terre européenne, étrangère et presque hostile, Tourguéniev se sent prisonnier de sa propre vie au même titre qu'il se sentait en "manque de russité" à son retour en Russie en 1850. Pour lutter contre ce sentiment d'enfermement intérieur – sentiment dont il n'a pas encore saisi la profondeur et qu'il assimile à un vague malaise – il tentera une fuite vers d'autres contrées. Ses différentes tentatives de fuite vers d'autres endroits finiront par lui apprendre que ce qu'il prenait pour de la nostalgie du pays était en fait une nostalgie du bonheur et d'harmonie – de quoi ébranler ses certitudes identitaires. Voici le récit de l'exploration progressive de son mal-être par Tourguéniev.

Avec l'arrivée du printemps 1857, Tourguéniev put enfin quitter Paris. D'abord, il profita du passage de Tolstoï en France pour effectuer en sa compagnie un court voyage à Dijon (25 février (9 mars)-2 (14) mars) : cette escapade fut bénéfique à sa santé et à son moral[824]. Et à partir du mois de mai, il se mit à parcourir le continent européen, visitant tantôt l'Angleterre, et notamment Londres (12 (24) mai-15 (27) juin 1857), tantôt l'Allemagne (Berlin, Sinzig, Baden-Baden, en juin-juillet 1857), tantôt la France (Boulogne, Courtavenel, Bellefontaine,

[820] Lettre à A. Fet, 3 (15) octobre 1860, Paris : *Le ciel, qui a amené pendant 6 mois le froid et la désolation et nous a craché (et nous crache) de la pluie, a des allures de linge souillé.*
[821] Lettre à I. Polonsky, 4 (16) novembre 1860, Paris : *Jusqu'à présent j'ai assez peu travaillé, même si j'ai initié une chose importante. L'idée que je suis à Paris me dérange beaucoup.*
[822] Lettre à A. Fet, 5 (17) novembre 1860, Paris : *Je commence à penser que cet infâme air parisien agit sur mon imagination, c'est-à-dire contribue à l'affaiblir.*
[823] Lettre à E. Kolbassine, 12 (24) novembre 1860, Paris : *Malheureusement je ne suis pas à Spasskoïé pour le moment, mais dans ce Paris répugnant.*
[824] Lettre à P. Annenkov, 26 février (10 mars) 1857, Dijon.

entre juillet et septembre 1857) mais repassant invariablement par Paris – ne fût-ce que très brièvement, pour des raisons purement familiales. Ces différents déplacements et séjours semblent avoir distrait Tourguéniev, suffisamment en tout cas pour faire taire la voix de la nostalgie dans son cœur.

En octobre 1857, contrairement à toute attente, Tourguéniev dirigea ses pas vers l'Italie. Non pas qu'il aurait été plus logique pour lui de passer un autre hiver à Paris – après son séjour véritablement désastreux dans cette ville entre octobre 1856 et février 1857 il faudra quelques années à l'écrivain pour se décider à renouveler un tel exploit ; ce n'est qu'en 1860 que, à la sortie de Paulinette du pensionnat, contraint et forcé, il réitérera l'expérience. Cependant, la décision de ne pas rentrer en Russie et de se rendre à la place en Italie étonne de la part de celui qui avait tant rêvé du retour prochain au pays natal et qui avait soutenu notamment, au début de l'année 1857, dans une lettre à Droujinine : « Клянусь, что с будущей зимы – все зимы своей жизни я провожу в Петербурге! »[825]. Pour se justifier devant les amis qui l'attendaient de pied ferme à Saint-Pétersbourg (les frères Kolbassine, Nekrassov et Annenkov[826]), Tourguéniev prétexta plusieurs choses : la perspective très attrayante de passer un hiver à Rome, l'ambiance propice au travail qui régnait dans cette ville, la peur de se retrouver dans le climat rigoureux de la capitale russe juste à l'entrée de l'hiver, etc.

En 1858, alors qu'il était en train de travailler sur *Le Nid de gentilshommes*, il fit prendre à son personnage principal Lavretski une décision similaire. En effet Lavretski, cherchant à fuir tout le monde (et soi-même) après l'adultère de sa femme, se rend lui aussi en Italie au lieu de rentrer en Russie : « Три дня спустя его уже не было в Париже: но он поехал не в Россию, а в Италию. Он сам не знал, почему он выбрал именно Италию; ему, в сущности, было всё равно, куда ни ехать — лишь бы не домой »[827]. Tout comme son personnage, Tourguéniev partit pour l'Italie afin d'échapper aux sentiments qui l'avaient déchiré tout au long de son séjour à Paris. Conscient d'être arrivé à un stade de sa vie où un homme peut penser venu le temps de goûter au bonheur familial, Tourguéniev a l'impression d'avoir manqué quelque chose. Après avoir passé plusieurs années à espérer un retour de la part de Pauline Viardot, il n'avait pas su « faire sa vie ». En allant en Italie, il avait sans doute besoin, entre autres, de se retrouver sur un terrain neutre – ailleurs qu'en France ou en Russie – pour pouvoir

[825] Lettre à A. Droujinine, 13 (25) janvier 1857, Paris : *Je jure qu'à partir de l'hiver prochain je passerai tous mes hivers à Saint Pétersbourg !*
[826] Lettre à E. et D. Kolbassine, N. Nekrassov et P. Annenkov, 16 (28) septembre 1857, Courtavenel.
[827] *Trois jours plus tard il avait quitté Paris : pas pour la Russie, mais pour l'Italie. Il ne savait pas lui-même pourquoi il avait justement choisi l'Italie ; la destination lui était indifférente, du moment qu'il ne rentrait pas chez lui.*

jeter un regard nouveau sur sa situation. La beauté de l'Italie et de la ville éternelle fut un baume pour le cœur usé et fatigué de l'écrivain. À la comtesse Lambert, sa confidente épistolaire, il expliquait : « В человеческой жизни есть мгновенья перелома, мгновенья, в которых прошедшее умирает и зарождается нечто новое [...]»[828]. L'écrivain sentait qu'il était en train de vivre un de ses moments de cassure. Le séjour à Rome lui permit de faire une mise au point. « Я знал перед моей поездкой за границей, перед этой поездкой, которая так была для меня несчастлива – что мне было бы лучше остаться дома... и я все-таки поехал»[829], fait le bilan l'écrivain quelques semaines plus tard : « Отдохнув в Риме, я вернусь в Россию сильно потрясенный и побитый, но надеюсь, по крайней мере, что на этот раз урок не пропадет даром»[830]. Plus tard, il dira à Maria Markovitch, *alias* Marko Vovtchok : « Рим – удивительный город: он до некоторой степени все может заменить : общество, счастие – и даже любовь »[831]. Un commentaire qui en dit long sur la pertinence de ce choix d'être parti à Rome.

Le séjour en Italie fut effectivement un succès : Tourguéniev y retrouva quelques amis, fit de nombreuses rencontres intéressantes – celle du peintre Ivanov[832], par exemple ; travailla beaucoup (il projeta *Nid de gentilshommes* et écrivit une partie de l'article *Hamlet et Don Quichotte*) et fit le plein d'énergie. Tourguéniev profita pleinement de son séjour et ne cessa de se délecter de la beauté environnante : « [...] я наслаждаюсь Римом и его прекрасными окрестностями. [...] Такая ясная, кроткая и возвышенная красота разлита повсюду! »[833], s'extasie-t-il, par exemple dans une lettre à la comtesse Lambert. Ou encore, ici, dans un message à Annenkov :

> Рим – прелесть и прелесть. Зная, что я скоро расстанусь с ним, я еще более полюбил его. Ни в каком городе вы не имеете этого постоянного чувства, что Великое, Прекрасное, Значительное – близко, под рукою, постянно окружает вас и что, следовательно, вам во всякое время возможно войти в святилище. Оттого здесь и работается вкуснее, и уединение не тяготит. И потом этот дивный воздух и свет! [834]

---

[828] Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : *Dans une vie humaine, il y a des moments de cassure, des moments où le passé s'éteint et où quelque chose de nouveau prend naissance.*
[829] *Je savais avant de partir à l'étranger, avant ce voyage qui fut si malheureux pour moi, que j'aurais mieux fait de rester…mais je suis tout de même parti.*
[830] Lettre à E. Lambert, 22 décembre 1857 (9 janvier 1858), Rome : *Après les vacances à Rome, je rentrerai en Russie fortement secoué et abattu, mais j'espère au moins que cette fois-ci la leçon aura été payante.*
[831] Lettre à M. Markovitch, 17 février (1 mars) 1861, Paris : *Rome est une ville étonnante : elle peut tout remplacer dans une certaine mesure : la société, le bonheur et même l'amour.*
[832] Lettre à P. Annenkov, 31 octobre 1857, Rome.
[833] Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : [...] *je me délecte de Rome et de ses alentours magnifiques.* [...] *Une beauté si pure, si douce, si sublime qui se répand partout !*
[834] Lettre à P. Annenkov, 1 (13) décembre 1857, Rome : *Rome est un bonheur total. Sachant que je vais bientôt la quitter, j'en tombe encore plus amoureux. Nulle part ailleurs vous n'éprouvez cette sensation constante d'être*

Mais si Rome put compenser son insatisfaction, lui rendit des forces et l'inspira dans son travail, elle ne lui fit pas oublier sa Russie natale : au milieu de la beauté de l'Italie, les pensées de Tourguéniev ne cessèrent de se diriger vers la Russie. De nouveau, l'écrivain suppliait ses amis de lui donner le plus souvent possible des nouvelles littéraires («Коснитесь литературных вопросов: мы здесь как во тьме бродим, ничего не знаем и не слышим »[835]) du pays, mais aussi des nouvelles politiques et sociales : le nouveau gouvernement d'Alexandre II préparait alors la future réforme paysanne. « Очень благодарен за доставленные сведения и проч. В ваших письмах наш брат, живущий в отдалении, щупает пульс своей страны и общества»[836], ainsi exprime-t-il sa gratitude auprès du fidèle Annenkov qui, en sa qualité d'ami et de grand voyageur lui aussi, ne le laissait pas sans nouvelles du pays.

En perte de repères : une nouvelle crise identitaire

Au printemps, Tourguéniev rentre enfin en Russie. Il séjourne longuement – de juin à août 1858 – à Spasskoïé, tout en parcourant la région d'Orel (et fait notamment un bref passage à Isnaïa Poliana, chez Tolstoï). Il chasse, reçoit des amis, s'occupe de la gestion de son domaine. Il passe l'hiver 1858-1859 à Saint-Pétersbourg où il travaille et sort beaucoup, voit pas mal de ses vieilles et nouvelles connaissances.

Durant les quelques mois passés en Russie, la nostalgie semble avoir relâché son emprise sur Tourguéniev. Ce n'est qu'au printemps, un mois avant son départ en France, qu'elle fait son retour imperceptible mais certain, s'insinuant dans l'esprit de l'écrivain qui semble plongé, d'un seul coup, dans une sorte de mélancolie vague et indéfinissable. En avril 1859, on le retrouve en proie à une étrange tristesse, en plein service religieux à l'occasion du Dimanche de Pâques : « Сегодня Светлое воскресенье – и я был у Всенощной »[837], écrit l'écrivain à Vassili Botkine. « Дьячки пели на редкость: Христос воскресе – в церкви пахло тулупами и свечной копотью, вокруг церкви трещали бураки и шутихи доморощенной «леминации», плечи мои ныли от тяжести шубы – но на душе вместе с воспоминаниями

aussi proche du Grand, du Magnifique, de l'Important, tout cela est à portée de main, tout autour de vous, vous pénétrez sans cesse dans ce sanctuaire. Le travail y est dès lors plus doux, la solitude n'est pas pesante. Et puis cette lumière et cet air délicieux !

[835] Lettre à E. et D. Kolbassine, 28 novembre (10 décembre) 1857, Rome : *Soulevez donc des questions littéraires : ici nous sommes comme dans les ténèbres, nous ne savons et n'entendons rien.*

[836] Lettre à P. Annenkov, 19 (31) janvier 1858, Rome : *Je suis très reconnaissant pour les diverses informations envoyées. Dans vos lettres, nous qui vivons éloigné prenons le pouls de notre pays et de notre société.*

[837] *Nous sommes le Dimanche de Pâques et j'ai assisté à l'office du soir.*

детства проходило что-то хорошее и глубоко грустное»[838], confesse-t-il à son ami. Ce vague à l'âme n'est pas dû à quelque extase religieuse (Tourguéniev était modérément croyant, d'après ses propres aveux[839]) mais l'atmosphère solennelle et familière qui régnait à l'office – les odeurs, les sons, les sensations – éveilla dans sa mémoire les souvenirs de l'enfance, si douce et lointaine, et lui fit penser à l'irrévocabilité de la jeunesse et des promesses d'avenir dont elle était chargée : « Сегодня чудесная погода – жарко, тихо, птицы поют, пахнет почками; я раза три прошелся по саду – и чуть не всплакнул. Жизнь пролита до капли, но запах только что опорожненного сосуда еще сильнее, чем когда он был полный»[840], conclut-il son récit.

La nostalgie du passé, de la jeunesse perdue, des années passées dans l'attente du bonheur donnent alors naissance à un sentiment complexe et nouveau par sa tonalité et son ampleur. Ce mélange de solitude et de regret du temps passé accompagna Tourguéniev durant plus d'un an, qu'il se trouvât en Europe ou en Russie, revêtant sans cesse des formes variées et néanmoins reconnaissables. Cette sensation dépasse d'ailleurs la simple nostalgie du pays ou les craintes d'avoir échoué à trouver le bonheur (même s'il y a de cela aussi dans ce sentiment) : l'éternelle aspiration de trouver sa place dans ce vaste monde, de *se trouver* enfin, s'expriment ici sous une forme certes quelque peu différente mais identifiable. L'« homme de trop » s'éveille à nouveau en Tourguéniev.

De passage à Courtavenel en juillet 1859, la mélancolie de l'écrivain ne fait que grandir au milieu du bonheur familial qui l'entoure chez les Viardot et auquel il se sent malheureusement étranger cette fois :

> Сегодня первый серый, прохладный день. Я сижу перед окном, дающим в сад. [...] Всё очень тихо вокруг: слышатся детские голоса и шаги (у г-жи Виардо прелестные дети) – в саду воркуют дикие голуби – а малиновка распевает; ветер веет мне в лицо – а не сердце у меня – едва ли не старческая грусть. Нет счастья вне семьи – и вне родины; каждый сиди на своем гнезде и пускай корни в родную землю...[841]

---

[838] *Les sacristains chantaient merveilleusement bien leur litanie de « Jésus est ressuscité », l'église sentait les touloupes et la suie, les chandelles et autres « loupiotes » de fabrication domestique crépitaient dehors, mes épaules souffraient sous le poids de la fourrure, sensation agréable et profondément triste, qu'accompagnaient les souvenirs d'enfance.*

[839] Voir à ce sujet, par exemple, les souvenirs de Natalia Ostrovskaïa : Н.А. Островская, « Из воспоминаний о И.С. Тургеневе»// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Том второй, Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., *op.cit.*, с. 72.

[840] Lettre à V. Botkine, 12 (24) avril 1859, Spasskoïé : *Il fait un temps superbe : chaleur, calme, chants d'oiseaux et odeur de bourgeons ; je suis passé trois fois par le jardin et ai failli pleurer. Plus une goutte de vie, mais l'odeur du vase qui vient d'être vidé est encore plus forte que quand il était rempli.*

[841] Lettre à M. Markovitch, 10 (22) juillet 1859, Courtavenel : *Aujourd'hui, premier jour de grisaille et de froid. Je suis assis à la fenêtre côté jardin.* [...] *Tout est calme alentour : on entend des voix et des pas d'enfants (Mme Viardot a de charmants enfants), des pigeons roucoulent dans le jardin et un rouge-gorge gazouille ; une brise*

C'est dans cette même lettre à Maria Markovitch que Tourguéniev lâche son célèbre : « Что лепиться к краешку чужого гнезда? »[842], réplique qui traduit parfaitement l'état d'esprit d'une personne ayant perdu ses repères et qui s'interroge sur le sens de la vie. « [...] но душа моя грустна. Кругом меня правильная семейная жизнь... для чего я тут, и зачем, уже отходя прочь от всего мне дорогого, - зачем обращать взоры назад? »[843], écrivait Tourguéniev à la comtesse Lambert à peu près à la même époque : « Я гляжу на свое счастье – как я гляжу на свою молодость, на молодость и счастье другого; я здесь – а всё это там; и между этим здесь и этим там – бездна, которую не наполнит ничто и никогда в целую вечность»[844].

Où qu'il se trouvât, quoi qu'il fît, Tourguéniev ne pouvait échapper à ce sentiment de solitude, de nostalgie et de perte de repères qui semble engloutir tout son être à cette époque. Ni la quiétude de Spasskoïé ni la vie tourbillonnante de la capitale russe n'arrivèrent à amortir le sentiment d'avoir perdu quelque chose – l'amour ? la jeunesse ? ses racines ? « [...] кружаться в душе всякого рода ощущения – как снежинки во время метели [...] мне грустно – и только сильнее обыкновенного говорят во мне мои старые привязанности »[845], écrivait-il par exemple à Elizabeth Lambert de Spasskoïé, comme il lui faisait part, de Saint-Pétersbourg, de ses regrets de ne pas avoir réussi à fonder un foyer[846].

Une année s'écoula ainsi, avant que l'écrivain pût, bon gré, mal gré, se résigner et faire la paix avec lui-même. « Прошедшее отделилось от меня окончательно, но расставшись с ним, я увидал, что у меня ничего не осталось, что вся моя жизнь отделилась вместе с ним. – Тяжело мне было – но я скоро окаменел; я и чувствую теперь, что так жить еще можно»[847], écrivit-il, de Paris, à sa confidente. Un long processus de guérison s'amorçait, devant mener à un renouveau.

---

me caresse le visage et mon cœur ne ressent qu'une tristesse passée. Il n'y a pas de bonheur en-dehors de la famille et de la patrie ; chacun nidifie et s'enracine dans sa terre natale…

[842] *A quoi bon s'incruster au bord du nid d'autrui ?*

[843] Lettre à E. Lambert, mi-juillet 1859, Courtavenel : [...] *mais je me sens triste. Autour de moi, c'est la juste vie familiale…que fais-je ici, à quoi bon, si je me suis écarté de tout ce qui m'est cher, à quoi bon regarder en arrière ?*

[844] *Je contemple mon bonheur comme je contemple ma jeunesse, la jeunesse et le bonheur d'un autre ; je suis ici et tout est là-bas ; et entre les deux il y a un gouffre que rien ne remplira jamais pour toute l'éternité.*

[845] Lettre à E. Lambert, 23 septembre (5 octobre) 1859, Spasskoïé : [...] *je suis dans un tourbillon de sensations comme au milieu d'une tempête de neige* [...] *je suis triste et mes anciens attachements en résonnent d'autant plus fort dans ma tête.*

[846] Lettre à E. Lambert, 12 (24) décembre 1859, Saint-Pétersbourg.

[847] Lettre à E. Lambert, 28 novembre (10 décembre) 1860, Paris : *Je suis définitivement détaché du passé mais, en m'en séparant, j'ai vu qu'il ne me restait rien, que toute ma vie s'en était allée avec lui. C'était pénible, mais je me suis bientôt endurci ; et je sens désormais qu'on peut encore vivre ainsi*

Pourquoi s'attarder si longuement sur tous ces états d'âme de l'écrivain? Car tout semble simple et clair, au premier coup d'œil : durant le dernier séjour en Russie, Tourguéniev avait réussi à reconstruire son sentiment d'appartenance et semble tout naturellement se sentir en dehors de son élément en France. La maladie, l'éloignement de la patrie et de ses amis russes firent le reste et contribuèrent à la mélancolie que Tourguéniev avait éprouvée tout au long de son séjour en Europe, et notamment à Paris.

Loin d'être un passage à vide passager et sans conséquences, la mélancolie marqua pratiquement toute la période de 1856-1863. Ce sentiment fut bien complexe, fait d'un mélange de nostalgie du pays, d'anxiété liée à l'écoulement du temps, de mal d'amour, de perte de son Soi, en quelque sorte. Ces différents sentiments, tout en s'enchevêtrant de façon unique à différents moments de la vie de Tourguéniev, composaient le mélange d'émotions qui accompagna l'écrivain presque constamment. Un sentiment aussi fort et complexe devait évidemment avoir un effet sur sa sensibilité en général et notamment sur sa perception des Autres, qui subit une évolution significative entre 1856 et 1863.

2. IL N'Y A POINT DE BONHEUR EN TERRE ÉTRANGÈRE : Tourguéniev face à l'altérité à travers sa correspondance (1856-1863)

Tourguéniev et les Français : les vaines tentatives de réconciliation

On peut dire que, arrivé en 1856, fort de ses expériences passées Ivan Tourguéniev connaissait déjà assez bien la France, son peuple et ses coutumes. Les jugements relatifs aux Français que Tourguéniev avait exprimés dans ses lettres écrites avant 1856 reflètent sa découverte progressive du pays et révèlent l'attitude assez particulière qu'il adoptait alors à leur égard : souvent curieuse, toujours distante, parfois même réprobatrice.

Plus loin, nous allons voir à quel point l'opinion de Tourguéniev sur les Français se radicalisa entre 1856 et 1863 : en effet, il serait difficile voire impossible de repérer, dans sa correspondance de cette période, quelque jugement favorable ou du moins simplement neutre concernant cette nation. Une telle attitude découle d'un état d'esprit bien particulier dans lequel il se trouvait la plupart du temps durant ces années. Contraint de séjourner en France pour des raisons familiales, seul, malade, en rupture d'inspiration, Tourguéniev avait beaucoup de mal à accepter l'éloignement de la Russie. Constamment en proie à une nostalgie cuisante, il ne se

sentait pas heureux parmi ce peuple qu'il n'avait jamais réussi à faire le sien ni à apprendre à le connaître véritablement.

On ne peut pourtant pas reprocher à l'écrivain une attitude volontairement négative ou lui imputer un refus catégorique d'essayer de comprendre les Français. En effet, au début de son séjour en France, à en juger par ses lettres, il se montre désireux de dépasser ses propres préjugés et d'accorder une nouvelle chance à la nation française. « Я как только попаду в Париж, познакомлюсь почти со всеми литераторами, но что из этого выйдет – узнаешь после»[848], écrivait-il à Panaïev en octobre 1856, alors qu'il séjournait à Courtavenel. Un mois plus tard, alors qu'il s'installe à Paris, cette même intention est toujours d'actualité. Au début du mois de novembre, Tourguéniev écrivit plusieurs lettres où il faisait part, à ses amis et collègues hommes de lettres russes, de son envie de connaître mieux les milieux littéraires français : « Я еще не осмотрелся здесь как следует – и пока не делаю новых знакомств. Но я намерен сойтись с здешними литераторами»[849], racontait-il par exemple à Mikhaïl Longuinov. Une lutte intérieure s'engage alors au plus profond de son être. D'un côté, l'écrivain avait toujours fait montre de mépris envers ceux parmi ses compatriotes qui venaient à l'étranger pour s'y ennuyer et passer leur temps à critiquer les autochtones : dans la dernière de ses pièces, *Un soir à Sorrente*, où il introduisit l'archétype d'un touriste russe à l'étranger dans la figure d'Avakov, il se moque de l'ignorance et de l'étroitesse d'esprit de son personnage. Désapprouvant ce genre d'attitude, l'écrivain semble vouloir faire des efforts pour ne pas tomber dans ce même schéma et pour échapper à un comportement qu'il trouve personnellement répréhensible. De l'autre côté, le séjour parisien de Tourguéniev se révèle un échec dès novembre 1856. C'est donc tiraillé par des sentiments bien contradictoires qu'il rédige les lignes suivantes à l'adresse de son vieil ami Sergueï Aksakov : « Хочу я познакомиться с здешними литераторами, хотя ни к одному не чувствую симпатии и ничего не ожидаю для себя от этого знакомства; но оно любопытно – и, может быть, поучительно »[850]. Quelques jours plus tard, il dit la même chose, en des termes encore plus clairs, dans une lettre à Alexandre Ostrovski : « Теперь я намерен приняться за работу; также хочется мне посмотреть поближе на здешнюю жизнь и на здешнюю литературу.

[848] Lettre à I. Panaïev, 3 (15) octobre 1856, Courtavenel : *Dès que je serai à Paris, je ferai connaissance de presque tous les écrivains, on verra ensuite ce qu'il en ressort.*
[849] Lettre à M. Longuinov, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Je n'ai pas encore pris mes marques comme il faut ici et, pour le moment, je ne fais pas de nouvelles connaissances. Mais j'ai l'intention d'entrer en contact avec les écrivains d'ici.*
[850] Lettre à S. Aksakov, 1 (13) novembre 1856, Paris : *Je veux faire la connaissance des écrivains d'ici, même si je ne ressens de sympathie pour personne et que je n'attends rien en retour ; mais la démarche m'intéresse et elle sera peut-être instructive.*

Оно, пожалуй, ни не весело, да поучительно. Всё здесь измельчало и изломалось. Простоты и ясности и не ищи; всё здесь хитро и столь же бедно, нищенски бедно, сколь хитро»[851]. La tonalité de ces deux confessions n'étonne guère compte tenu des destinataires de la lettre – tous deux slavophiles convaincus. Elles ne font qu'ouvrir la série des déclarations réprobatrices de Tourguéniev au sujet des Français dont nous allons tenter de dresser une liste, sinon complète, du moins représentative.

Les « petits Français »

Qu'est-ce que Tourguéniev reprochait exactement aux Français en cette seconde moitié des années 1850 ? Quel(s) défaut(s) inhérent(s) – à ses yeux – à la nation française lui firent-ils avouer en janvier 1857, à Lev Tolstoï par exemple : « Французики мне не по сердцу [...] »[852] ou encore – pire – en juin 1859, à Annenkov : « Все французское для меня воняет [...] »[853] ? Tout une liste de jugements extrêmement critiques au sujet des Français se dégage à la lecture de la correspondance de l'écrivain de cette période.

Premièrement, à en juger par certaines des lettres de l'écrivain, les Français se présentaient à ses yeux comme un peuple mesquin et quelque peu plat, sans intérêt. Il n'est pas étonnant que le qualificatif le plus fréquent dont Tourguéniev gratifie les habitants du pays dans sa correspondance soit «французики» (c'est-à-dire « les petits Français »). « Всё здесь измельчало и изломалось »[854], écrivait-il Tourguéniev à Ostrovski, comme on l'a lu plus haut. À peu près à la même époque, il se plaignait également auprès de Tolstoï : « [...] никогда Париж не казался мне столь прозаически-плоским »[855] - une image loin de la grandeur que la plupart des Russes attribuaient à la Ville Lumière à l'époque. Ni la ville de Paris ni ses habitants – même parmi les plus brillants d'entre eux – ne trouvent grâce à ses yeux, ils lui paraissent petits et creux : « Я должен сознаться, что всё это крайне мелко, прозаично, пусто и бесталанно »[856], ainsi racontait-il son expérience de prospection des milieux littéraires à Sergueï Aksakov un peu plus tard. « Я познакомился со здешними литераторами [...] ;

[851] Lettre à A. Ostrovski, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Maintenant j'ai l'intention de me mettre au travail ; j'ai aussi envie de regarder de plus près la vie et la littérature du coin. Ce n'est sans doute pas joyeux mais instructif. Tout ici est abâtardi et brisé. Pas la peine de chercher simplicité et clarté ; tout est retors et appauvri, aussi misérablement appauvri que retors.*
[852] Lettre à L. Tolstoï, 3 (15) janvier 1857, Paris : *Je ne porte pas ces petits Français dans mon cœur.*
[853] Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy : *Tout ce qui est français me pue au nez.*
[854] Lettre à A. Ostrovski, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Tout s'est abâtardi et brisé.*
[855] Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris : *Paris ne m'a jamais semblé aussi prosaïquement plat.*
[856] Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *Je dois admettre que tout cela est extrêmement petit, prosaïque, creux et sans valeur.*

должен сознаться, то до сих пор ни одного молодого, симпатического существа не встретил; ужасно всё мелко и пусто »[857], écrivait-il à Alexandre Herzen le même jour. Évidemment, lorsque Tourguéniev écrivait à un de ses confères, il commentait tout particulièrement les points en relation avec la littérature. Mais quand il s'adressait à quelque personne n'ayant pas de rapport direct avec la littérature, son commentaire se généralisait et portait sur la France en général et sur la totalité de la nation française, sans que ce commentaire change de sa tonalité dominante, comme dans cette lettre adressée à Madame Lambert : « [...] сами фрацузы мне кажутся холодны, мелки и плоски [...] »[858].

À part la petitesse et la platitude, le défaut qui semble irriter le plus souvent Tourguéniev chez les Français est l'étroitesse d'esprit. En effet, l'écrivain se plaint à plusieurs reprises de du côté borné des habitants de la France dans ses lettres, comme dans ce message adressé à Lev Tolstoï dont nous avons cité ci-dessus la première phrase:

> Французики мне не по сердцу; они, может быть, отличные солдаты и администраторы – но у всех у них в голове только один переулочек, по которому шныряют всё те же, раз навсегда принятые мысли. Всё не ихнее им кажется дико – и глупо. «Ah ! le lecteur Français ne saurait admettre cela ! » Сказавши эти слова, француз даже не может представить себе, что Вы что-нибудь возразите. Бог с ними![859]

Ce jugement, catégorique et quelque peu généralisant, trouve aussi son expression dans des exemples un peu plus concrets, comme dans cette lettre à Annenkov où il conte son séjour à Vichy où, parmi les clients du petit hôtel où il séjournait, certaines figures lui parurent particulièrement révélatrices d'une manière d'envisager le monde :

> Я живу в Виши в скромном отеле, где вижу за table d'hôt'ом несколько французских épiciers; особенно один из них пленителен. Он убежден, что русские мужики продают своих детей – pour le sérail du Grand Khan des Tartares, Monsieur ! – и прибавляет: Ah ! Monsieur ! quelle sale chose que la religion de Mahomet ! Я, разумеется, его не разуверяю.[860]

---

[857] Lettre à A. Herzen, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *J'ai fait la connaissance des littérateurs du coin* [...] *; je dois admettre n'avoir rencontré personne de jeune et sympathique jusqu'à présent ; c'est affreusement petit et creux.*

[858] Lettre à E. Lambert, 13 (25) mars 1857, Paris : *Les Français eux-mêmes me semblent froids, petits et obséquieux.*

[859] Lettre à L. Tolstoï, 3 (15) janvier 1857, Paris : *Je ne porte pas ces petits Français dans mon cœur ; ils peuvent être d'excellents soldats et administrateurs, mais tous ont le cerveau constamment bloqué par des préjugés que rien ne peut fléchir. Tout ce qui leur est étranger leur semble sauvage et idiot. «Ah ! le lecteur Français ne saurait admettre cela ! » Le Français n'imagine même pas que vous puissiez démentir cette assertion. Qu'ils aillent au diable !*

[860] Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy : *Je vis à Vichy dans un modeste hôtel où je rencontre à la table d'hôtes quelques épiciers français; un d'entre eux est particulièrement fascinant. Il est convaincu que les moujiks*

Tourguéniev n'adhère pas du tout aux valeurs qu'il croit déceler dans la société française qui lui semble tout entière animé par l'appât du gain – idée qu'il exprime pour Aksakov, au début de 1857 : « [...] общий уровень нравственности понижается с каждым днем – и жажда золота томит всех и каждого – вот Вам Франция! »[861] ; tout comme il n'approuve pas le peu de réflexion dont les Français font preuve, selon lui, dans certaines de leurs pratiques. Ainsi, en se plaignant dans une de ses lettres de ne pas avoir réussi à trouver un mari convenable pour sa fille, Tourguéniev précise que, malgré sa grande envie de voir cette affaire réglée au plus vite, il souhaite néanmoins prendre son temps et faire les choses dans les règles : « [...] я не желаю выдать мою дочь на французский манер, т.е. очертя голову [...] »[862], écrivit-il à Vassili Botkine en avril 1862. Étant donné cette représentation peu flatteuse de la nation française, le conseil suivant, que l'écrivain donne à sa fille en août 1860, n'étonne guère : alors que Paulinette était en train de manifester de l'intérêt vis-à-vis de la Russie et de la langue russe, espérant sans doute retourner un jour dans son pays de naissance pour tenter d'y faire sa vie, Tourguéniev tente de la dissuader sa fille de l'utilité de sa démarche. En effet, aux yeux de Tourguéniev, cette perspective se présente comme impossible étant donné la naissance illégitime de Paulinette. Catégorique, l'écrivain lance à sa fille alors : « Il faut – hélas ! – que tu restes Française, en tâchant de l'être aussi peu que possible »[863]. Un commentaire qui en dit long sur les opinions de Tourguéniev sur la nation française.

« Tintamarre de bas étage » : les jugements de Tourguéniev au sujet des lettres françaises

Nombreux sont les jugements – négatifs, eux aussi – sur l'état de la littérature française, que nous lisons dans les lettres de Tourguéniev de la deuxième moitié des années 1850. Ivan Tourguéniev n'avait jamais été, dans sa jeunesse, un grand amateur des lettres françaises et il goûtait plus volontiers, à part les œuvres russes, les écrits classiques, allemands et encore anglais, Byron, Shakespeare, Schelling étant ses auteurs préférés. Homme de lettres lui-même, c'est tout naturellement qu'il veut profiter de son séjour à Paris pour se familiariser avec les cercles littéraires français. Plus haut, nous avons eu l'occasion de citer quelques commentaires

russes vendent leurs enfants – « pour le sérail du Grand Khan des Tartares, Monsieur ! » Et il ajoute : « Ah ! Monsieur ! Quelle sale chose que la religion de Mahomet ! » Bien entendu, je ne le contredis pas.

[861] Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *Le niveau général des mœurs décline jour après jour et l'appât de l'or torture absolument tout le monde, c'est cela la France !*

[862] Lettre à V. Botkine, 12 (24) avril 1862, Paris : *Je ne désire pas marier ma fille à la manière française, c'est-à-dire tête baissée.*

[863] Lettre à P. Tourguénieva, 6 (18) août 1860, Ventnor.

de l'écrivain au sujet de cette expérience apparemment inédite pour lui, malgré ses nombreux séjours prolongés dans la capitale française par le passé. Ces extraits dévoilent une personne désireuse de rompre le cours de son existence habituelle, de s'ouvrir aux autres et d'apprendre à connaître ses collègues de plume. Mais en même temps, l'attitude que Tourguéniev arbore dès ses premières approches des milieux littéraires français est étrangement négative : dans la lettre à Ostrovski du novembre 1856 tout comme dans celle à Herzen du décembre de la même année, le peu d'enthousiasme dont il fait preuve à la seule idée de rencontrer ses homologues français, est manifeste – l'écrivain a du mal à s'engouer pour ces collègues hommes de lettres français dont les œuvres lui semblent petits, quelconques, pauvres (« Простоты и ясности и не ищи; всё здесь хитро и столь же бедно, нищенски бедно, сколь хитро »[864] ; « [...] ужасно всё мелко и пусто [...] »[865]). Il faut croire que les vieilles habitudes comme les vieilles opinions ont la vie longue et ne cèdent pas à la simple envie de changer.

Maniérisme gratuit, pauvreté conceptuelle – voici des accusations quelque peu absconses et subjectives car très personnelles, qui véhiculent une vision des choses bien subjective de la part de l'écrivain. Tourguéniev ne semble guère apprécier le paysage littéraire français contemporain qu'il découvre, ce qu'il explique en détail dans une lettre à Sergueï Aksakov[866], certain de trouver une oreille attentive à cette problématique. Vers la fin décembre 1856, il eut le temps, d'après ses propres termes, de faire connaissance avec plusieurs hommes de lettres français : « [...] не с старыми славами, бывшими коневодами – от них, как от козла, ни шерсти, ни молока – а с молодыми, передовыми »[867], précise l'écrivain. L'entrée dans la matière est brutale et annonce le ton de la suite du message : en effet, continue son récit Tourguéniev, ces nouvelles connaissances lui parurent peu intéressantes et sans grand talent : « Какая-то безжизненная суетливость, вычурность или плоскость бессилия, крайнее непонимание всего не французского, отсутствие всякой веры, всякого убеждения, даже художественного убеждения – вот что встречается Вам, куда ни оглянитесь »[868]. Tourguéniev accumule des reproches vis-à-vis de cette nouvelle génération de littérateurs : manque de vie, platitude, étroitesse d'esprit et surtout manque de conviction dans le travail.

[864] Lettre à A. Ostrovski, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Pas la peine de chercher simplicité et clarté ; tout est aussi pauvre que perfide ici, misérablement pauvre autant que perfide.*
[865] Lettre à A. Herzen, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *Tout est terriblement dérisoire et vide.*
[866] Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris.
[867] [...] *non pas les anciennes gloires, les vieux chefs de troupeau – des carcasses sans plus d'intérêt – mais les jeunes, les progressistes.*
[868] *Une sorte d'agitation, de tarabiscotage inerte ou de plate impuissance, une incompréhension totale de tout ce qui n'est pas français, une absence complète de foi, de conviction, et même de conviction artistique, voilà ce qu'il vous est donné de voir absolument partout.*

Tourguéniev porte un jugement extrêmement dur et sans concessions et s'étonne du manque de cohésion générale qu'il croit entrevoir dans l'évolution des lettres françaises.

> [...] каждый сидит на своем коньке, на своей манере и кадит другому, чтобы и ему кадили – вот и всё. Один стихотворец вообразит, что нужно «проводить» реализм – и с усилием, с натянутой простотой воспевает «Пар» и «Машины» - другой кричит, что должно возвратиться к Зевсу, Эросу и Палладе – воспевает их, с удовольствием помещая греческие имена в свои французские стишки; и в обоих капли нет поэзии.[869]

Conclusion de Tourguéniev : la nouvelle génération d'écrivains français ne sait pas réellement ce qu'elle veut et où elle va. À côté d'eux, quelques talents de renoms subsistent encore mais dont l'œuvre ne convainc pas davantage l'exigent Tourguéniev :

> Сквозь этот мелкий гвалт и шум пробиваются, как голоса устарелых певцов, дребезжащие звуки Гюго, хилое хныканье Ламартина, болтовня зарапортававшейся Санд; Бальзак воздвигается идолом, и новая школа реалистов ползает в прахе перед ним, рабски благоговея перед Случайностью, которую величают Действительностью и Правдой; [...].[870]

Cette dernière remarque nous amène au nœud du problème et dévoile, en partie, la source de l'incompréhension et du rejet de la littérature française par Tourguéniev. Disciple de Gogol et de Bélinski, Tourguéniev voyait dans la quête de l'authenticité de l'écriture le principe fondamental de la création. Toute son œuvre de jeunesse, qui s'inscrit dans un contexte d'évolution des lettres russes très spécifique, est placée sous le signe de la recherche de la vérité dans la représentation littéraire. Celle-ci, pratiquée de façon générale par tous les hommes de lettres russes partisans de l'authenticité, devait amener à l'émergence de la littérature russe véritable, comme un contrepoids aux lettres de la langue russe d'autrefois, tributaires de la tradition européenne. Le paysage littéraire français était certes quelque peu différent du monde littéraire russe au milieu du XIX^{e} siècle. Placées sous le signe du renouveau et de la recherche des moyens d'expression davantage en phase avec la modernité, les lettres françaises effectuaient pourtant elles aussi une entrée décisive dans l'ère du réalisme. Gustave Courbet venait d'exposer, quelques années plus tôt, au Salon de 1850-1851, son *Enterrement à Ornans*,

---

[869] [...] *chacun campe sur ses positions et encense l'autre pour que l'autre l'encense, voilà tout. Un poète imagine qu'il faut « amener » le réalisme et s'acharne avec ardeur à célébrer « Vapeur » et « Machines », un autre crie qu'il faut revenir à Zeus, Eros et Palladas et les exalte en s'amusant à insérer des noms grecs dans ses vers français ; sans une once de poésie chez l'un ou l'autre.*

[870] *Dans ce tintamarre de bas étage on entend résonner, telles des voix de chanteurs démodés, les trémolos d'Hugo, les pleurnicheries chétives de Lamartine et les verbeux radotages de Sand ; Balzac est érigé en idole et la nouvelle école des réalistes rampe dans la poussière devant lui, en faisant des courbettes serviles aux pieds du Hasard, qu'ils nomment Vérité et Réalité ;* [...].

et la polémique qui s'ensuivit autour de cette œuvre ouvrit la voie aux modes d'expression alternatifs. Le réalisme s'imposa dans tous les arts : en septembre 1855, Champfleury publiait « Du Réalisme. Lettre à Mme Sand », dans l'*Artiste*, où il proclamait haut et fort, malgré son aversion des étiquettes, le droit d'exister du réalisme en tant que constante de l'art, tous domaines confondus[871]. Le temps fut venu de produire du vrai, du réel, de l'authentique, selon le regard très personnel que chaque artiste jetait sur le monde qui l'entourait. Pour ce qui est des lettres, la tendance réaliste de la première moitié du XIX^e^ siècle, dont les prémices romantisées étaient présentes dans les œuvres de Balzac et de Stendhal, était sur le point de prendre de l'ampleur au moment où Tourguéniev écrivait, à la fin de l'année 1856, les lignes diffamatoires à l'encontre de l'état de la littérature française de l'époque que nous venons de citer[872]. *Madame Bovary* venait d'être publié en feuilleton, à l'automne 1856. Tourguéniev qui dira, dix ans plus tard, en 1867, dans son commentaire à la traduction russe des *Forces perdues* de Maxime Du Camps, que ce roman de Flaubert était selon lui la plus grande œuvre de la littérature française moderne[873], avait-il déjà lu *Madame Bovary* au moment d'écrire la lettre d'Aksakov ci-dessus ? Rien ne l'indique directement dans la correspondance de l'écrivain. Il est vrai que la fin de l'année 1856 était un moment de transition vers la modernité littéraire pour la France. Il est vrai aussi que les lettres russes, pourtant à peine nées au début du même siècle, entrèrent dans l'ère du réalisme bien plus tôt, avec Pouchkine, Gogol et Bélinski. Au milieu du XIX^e^ siècle, les deux littératures se trouvaient à des étapes d'évolution très différentes. En sa qualité de connaisseur des littératures européennes classiques et contemporaines, Tourguéniev aurait dû se rendre compte de cette circonstance. Or son opinion sur l'état de développement des lettres françaises semble inflexible – un autre signe indirect du profond rejet de tout ce qui était français qui l'animait à l'époque où il écrivit les quelques lignes citées ci-dessus à Aksakov. L'écrivain semble ne pas se rendre compte de la barrière culturelle et de son propre parti pris à l'origine de ses impressions et ne cesse de répéter, dans ses lettres, que le plus grand défaut de la littérature française contemporaine réside dans son manque d'authenticité : « Французы потеряли способность правды в искусстве; да и исскуство у них вымирает »[874], dit-il par exemple dans une lettre à Annenkov, et il n'hésite pas à réitérer la

[871] Stéphane Vachon, « Champfleury-Sand, Du réalisme. Correspondance », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 84, p. 105.
[872] Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris.
[873] И.С. Тургенев, « Предисловие к переводу романа Максима Дюкана "Утраченные силы"»// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том десятый, *op.cit.*, с. 349.
[874] Lettre à P. Annenkov, 3 (15) avril 1857, Paris : *Les Français ont perdu la capacité de la vérité en art ; et l'art est occupé à mourir chez eux.*

même idée dans l'un de ses lettres, rares en cette période, à Pauline Viardot : « [...] j'ai déjà remarqué plus d'une fois que ce qui choque le moins les Français dans une œuvre d'art c'est l'absence de vérité »[875].

Les jugements que l'écrivain porte sur les différents représentants des milieux littéraires français porte le sceau de cette même attitude d'incompréhension et de rejet. La russophilie de Henri-Hyppolite Delaveau, premier traducteur des lettres russes en France, lui semble exagérée à outrance[876], Mérimée lui paraît froid malgré son sens esthétique bien développé : « Похож он на свои сочинения: холоден, тонок, изящен, с сильно развитым чувством красоты и меры и с совершенным отсутствием не только какой-нибудь веры, но даже энтузиасма »[877]. Les hommes de lettres devaient représenter, aux yeux de Tourguéniev, le fleuron de la nation et les jugements aux sujets des littérateurs français cités ci-dessus en disent long sur son opinion. « [...] коли выбирать, лучше возиться с франузскими épiciers, чем с французскими beaux esprits »[878], écrira-t-il à Annenkov quelques années plus tard, en 1859 : les convictions de l'écrivain avaient, visiblement, la vie longue.

France, le pays de tous les désenchantements

Les Français en général, et les Parisiens en particuliers, ne trouvaient décidément pas grâce dans le cœur de l'écrivain à cette époque. La vie à Paris lui pesait – nous l'avons vu plus haut – il suffit, pour s'en convaincre une fois de plus, de revoir les qualificatifs dont Tourguéniev gratifiait la capitale française dans ses lettres : « plat et prosaïque »[879], « détestable Paris »[880], « dégoûtante capitale du monde »[881], « ville infecte »[882], « Paris, ville de peu d'attraits pour moi »[883].

Les autres villes et régions de France n'eurent pas beaucoup plus de succès auprès de Tourguéniev. Son séjour à Dijon en mars 1857 l'enthousiasma, certes, quelque temps ; cependant, les seuls mérites de cette ville, aux yeux de l'écrivain, consistaient en des tarifs très

[875] Lettre à P. Viardot, 15 (27) octobre 1857, Gênes.
[876] Lettre à V. Botkine, 25 octobre (6 novembre) 1856, Paris.
[877] Lettre à M. Longuinov, 23 février (7 mars) 1857, Paris : *Il ressemble à ses écrits : froid, précis, raffiné, avec un sens aïgu de la beauté et de la mesure et une parfaite absence non seulement de foi, mais même d'enthousiasme.*
[878] Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy : [...] *à choisir, mieux vaut côtoyer des épiciers français que des beaux esprits français.*
[879] Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris.
[880] Lettre à K. Léontiev, 21 septembre (3 octobre) 1860, Courtavenel.
[881] Lettre à I. Polonski, 4 (16) novembre 1860, Paris.
[882] Lettre à A. Feth, 23 janvier (4 février) 1862, Paris.
[883] Lettre à E. Kotchoubeï, 7 (19) mars 1862, Paris.

bas sur le vin et le soulagement des maux névralgiques qu'il y connut durant quelques jours[884]. La ville de Vichy, où Tourguéniev suivit une cure d'eaux thermales en été 1859, n'apparut ni belle, ni intéressante, ni pittoresque à l'écrivain : « Vichy est loin d'avoir l'aspect avenant et coquet des villes d'eaux d'Allemagne : c'est un peu sale, un peu triste et jusqu'à présent pas mal vide »[885] ; dans sa lettre aux époux Viardot, il ne peut s'empêcher de comparer la ville aux stations thermales allemandes, plus pittoresques et plus agréables, selon lui. Dans un autre compte-rendu de son séjour à Vichy, à Maria Markovitch cette fois, Tourguéniev est plus direct dans le choix de ses termes : « Виши грязный и не веселый городок – везде французские козлиные лица, французское щебетанье: веселого в этом мало [...] »[886].

Lorsqu'on parcourt ces différents témoignages épistolaires de Tourguéniev sur la France et les Français, on est forcé de constater que le tableau qui se dessine au fil des lettres est tout sauf reluisant : le caractère national français déplaît au plus haut point à l'écrivain, la ville de Paris – la fierté des Français – l'indispose par son climat (dans tous les sens du terme), le privant de sa capacité de profiter de la vie et de travailler sereinement. Résultat : Tourguéniev prend en aversion tout ce qui touche à la France ce qui explique une de ses répliques, parmi les plus extrêmes, au sujet de ce pays, lancée dans une lettre à Annenkov, en 1859 : «Все французское для меня воняет [...] »[887]. Étant donné ce contexte d'antipathie générale et profonde qui accompagnait le séjour de l'écrivain en France entre 1856 et 1863, il est difficile de croire que, à peine une dizaine d'années plus tard, Tourguéniev finirait par s'établir en France pour y faire sa vie.

L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre – le paradis se trouve hors de la France

Curieusement, l'aversion de Tourguéniev envers tout ce qui est français, dont les lettres de l'écrivain de la deuxième moitié des 1850 témoignent sans équivoque, reste très localisée et ne s'étend, à aucun moment, aux autres nations européennes. Bien au contraire, par un effet de contraste sans doute ou pour quelque autre raison moins évidente, les représentants des autres pays que Tourguéniev visita durant cette même période bénéficient, contrairement aux Français, d'une image assez positive.

[884] Lettre à P. Annenkov, 26 février (10 mars) 1857, Dijon.
[885] Lettre à L. et P. Viardot, 8 (20) juin 1859, Vichy.
[886] Lettre à M. Markovitch, 9 (21) juin 1859, Vichy : *Vichy est une petite ville sale et maussade, partout des faces de bouc français, des ramages français : rien de bien réjouissant* [...].
[887] Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy.

Les Allemands, ces « vieux amis », une nation que celui-ci avait appris à affectionner dès l'enfance, continuent à le ravir dans la seconde moitié des 1850. Tourguéniev, qui parcourut la moitié de l'Europe durant cette période, passa par beaucoup de villes allemandes – Berlin, Aix-la-Chapelle, Munich, Dresde, etc., et séjourna plus ou moins longuement dans plusieurs d'entre elles, notamment à Sinzig (juillet 1857), Soden (juin 1860), Baden-Baden (août-octobre 1862). Chacun de ses séjours et passages charma à sa façon Tourguéniev. Soden lui sembla tranquille, propre et paisible : « Соден – очень уединенное и доволько милое местечко. Чистые улицы, чистые дома, честные физиономии, много зелени, деревьев, Ruheplätze по дорожкам, утром и вечером музыка – всё как следует »[888]. Munich accueillit l'écrivain, las du voyage, avec sa literie confortable et propice au repos : « Je suis arrivé ici avant-hier soir à 10 h. – pas mal fatigué – mais une bonne nuit dans un lit propre et sans édredons à l'allemande m'a vite réconforté », écrivait-il à sa fille en avril 1861. Baden-Baden séduisit l'écrivain par son écran de verdure et son atmosphère saine : « Край чудесный, зелени пропасть, деревья старые, тенистые, изумрудным мохом покрытые, погода хорошая, виды красивые, добрые знакомые, здоровье в порядке – чего же более? »[889], lit-on notamment dans son courrier de la fin du mois d'août de 1862 à Feth. Des impressions très favorables, ainsi qu'il convient au grand amateur de l'Allemagne que Tourguéniev était en cette période de sa vie.

L'Italie, elle aussi, apporta du réconfort à Tourguéniev, après le désastre de son séjour parisien. Les lettres que l'écrivain expédia à ses différents amis et connaissances tout au long de son trajet vers la péninsule italienne, nous révèlent la façon dont la beauté du Sud se dévoilait progressivement devant ses yeux. Il est en effet amusant de constater l'«embellissement » du paysage, au fur et à mesure de l'éloignement de Tourguéniev de Paris et sa progression vers son point de destination : alors que Marseille lui parut « insipide »[890], le chemin entre Draguignan et Nice fut « charmant »[891] et, une fois les Alpes Maritimes passées, le pays devint de plus en plus beau – la route de la Corniche lui parut « une vraie merveille », Rome quant à elle, ne cessa de l'émerveiller par ses multiples beautés naturelles et architecturales. « [...] il est toujours si agréable, je dirais presque si émouvant de sentir qu'on approche de l'Italie… »[892],

[888] Lettre à A. Feth, 27 mai (8 juin) 1860, Soden : *Soden est un endroit très isolé et assez charmant. Des rues et des maisons propres, des physionomies honnêtes, beaucoup de verdure et d'arbres, des espaces de repos sur les chemins, de la musique matin et soir, tout comme il faut.*
[889] *Magnifique région, verdure luxuriante, sous l'ombrage d'arbres vénérables recouverts de mousse émeraude, beau climat, vues superbes, gens sympathiques et bonne santé, que désirer de plus ?*
[890] Lettre à P. Viardot, 9 (21) octobre 1857, Nice.
[891] Lettre à P. Viardot, 9 (21) octobre 1857, Nice.
[892] Lettre à P. Viardot, 9 (21) octobre 1857, Nice.

avouait Tourguéniev à Pauline Viardot, diplomate mais direct, de passage à Nice, en octobre 1857.

Il est intéressant de constater cependant que, dans les lettres de Tourguéniev relatives à ce séjour italien, on trouve beaucoup d'Italie mais très peu d'Italiens : l'écrivain s'y montre généreux en détails sur les vues qu'offrent les villes et la campagne italiennes mais reste relativement discret quant à ses observations concernant leurs habitants. En effet, à part quelques digressions sur la beauté des femmes qu'il avait pu admirer à la Corniche et la laideur des habitants de Gènes, aucune autre remarque – ni négative, ni positive – ne vient compléter le récit épistolaire de Tourguéniev concernant son séjour. Il vrai que, une fois à Rome, l'écrivain, qui voyageait en compagnie de son vieil ami Botkine, côtoya principalement les représentants de la communauté russe établie à Rome, mais ce silence reste néanmoins un mystère. Tourguéniev, avait-il eu si peu de contacts avec les autochtones qu'il ne trouvait rien à dire à leur sujet ? Ou fatigué de se plaindre sans cesse au sujet des Français, préférait-il simplement de se focaliser sur la beauté environnante et passer sous silence les défauts de ses habitants (souvenons-nous : en parcourant l'Italie, pour la première fois de sa vie en 1840, Tourguéniev avait été extrêmement déçu de découvrir la mentalité des Italiens, tant celle-ci tranchait avec ce qu'il s'était imaginé dans sa jeunesse, avant d'expérimenter ce séjour) ?

Entre 1856 et 1863, Ivan Tourguéniev eut également l'opportunité de découvrir véritablement l'Angleterre, puisqu'il effectua plusieurs séjours relativement prolongés dans ce pays : il passa, entre autres, plusieurs semaines à Londres, à différentes occasions (mai-juin 1856, avril-mai 1858) et fit un séjour d'un mois à l'Île de White, à Ventnor, en juillet-août 1860. Il ne s'agit pas des tous premiers passages de Tourguéniev en Angleterre où il s'était rendu, pour la première fois, en août 1856, à Londres. En revanche, cela fut bien une première fois que l'écrivain put séjourner aussi longuement en Outre-manche : occasion pour lui d'abandonner quelques stéréotypes au sujet des Britanniques. En effet, il semblerait que, en gagnant l'Angleterre en mai 1857, Tourguéniev avait encore quelques idées reçues les concernant, à en juger par cette lettre adressée à Pauline Viardot : à peine arrivé à Londres, décrit à sa correspondante la campagne anglaise en des termes suivants : « Tout est vert et frais, mais on ne sent pas cet épanouissement de l'été dans l'air – qui est si charmant. – Il paraît que rien ne s'épanouit jamais en Angleterre »[893]. Une remarque qui peut sembler anodine au premier regard, mais qui n'en cache pas moins un tas de préjugés véhiculés au sein de la société (russe ? française ? européenne ?) au sujet de la blanche Albion. Quelques semaines plus tard, il se

[893] Lettre à P. Viardot, 14 (26) mai 1857, Londres.

formait déjà une opinion, étonnamment favorable, des habitants de l'Angleterre, au point d'avouer à Pauline Viardot : « J'avoue que les Anglais me plaisent généralement ; je ne m'y attendais pas »[894]. Tourguéniev finit par se laisser séduire par ce peuple qui, à ses yeux, ne ressemble à aucun autre. Il lui semble infiniment original, comme cette *lady* anglaise qu'il aperçut, un jour, dans le train ; il ne put pas résister à la tentation à décrire son physique à Pauline Viardot, tant son apparence l'avait frappé : « [...] une fort jolie Anglaise – qui avait une robe blanche avec des dessins jaunes, un chapeau vert – une ombrelle brune, une écharpe bleue et noire et des gants du rose le plus tendre ! – Je vous jure que je n'ai ni changé ni ajouté une seule couleur »[895]. Le sens des convenances et le respect des traditions, que Tourguéniev put observer alors qu'il logeait dans une auberge familiale à Londres, l'impressionnèrent grandement[896]. « C'est effectivement un grand peuple », assurera l'écrivain Annenkov à l'issu de ce même séjour : « [...] англичане произвели на меня гораздо более выгодное впечатление, чем я ожидал – я это говорю не потому, что я познакомился с принцами: действительно это великий народ »[897]. Tourguéniev finira même par adopter certaines habitudes bien anglaises, comme, par exemple, celle d'indiquer régulièrement son adresse au début de ses lettres. Déjà en mai 1862, Tourguéniev faisait éloge de cette pratique auprès du poète Konstantin Sloutchevski : « Когда Вы будете писать, выставляйте всегда наверху Ваш подробный адресс. Это отличная английская привычка. А то вот я ¼ часа прокопался за Вашим прежним письмом »[898].

Les « Russes de l'étranger », ces compatriotes embarrassants

Il est assez curieux de lire les opinions bienveillantes que Tourguéniev porte, dans ses lettres de la période 1856 – 1863 sur les représentants des nations européennes, à l'exception des Français qui, à eux seuls, cumulent, aux yeux de l'écrivain, tous les vices du monde ou du moins tous les défauts qu'il exècre le plus. Cependant, dans l'ensemble des Autres de cette période, il existe entre un groupe de personnes bien à part qui semble, lui aussi, attirer systématiquement sur lui le mécontentement voire les foudres de Tourguéniev – les « Russes

[894] Lettre à P. Viardot, 29 mai (10 juin) 1857, Londres.
[895] Lettre à P. Viardot, 14 (26) mai 1857, Londres.
[896] Lettre à P. Viardot, 29 mai (10 juin) 1857, Londres.
[897] Lettre à P. Annenkov, 27 juin (9 juillet) 1857, Sinzig : [...] *les Anglais m'ont fait une bien meilleure impression que ce que je ne pensais au départ – je ne dis pas cela parce que j'ai fait la connaissance de princes: c'est vraiment un grand peuple.*
[898] Lettre à K. Sloutchevski, 11 (23) mai 1862, Paris : *Quand vous écrirez, indiquez toujours en haut votre adresse complète. C'est une excellente habitude anglaise. Sinon je viens de passer ¼ d'heure à fouiller pour retrouver votre précédent courrier.*

de l'étrangers » (« заграничные русские»), comme les qualifie l'écrivain dans une de ses lettres à Madame Lambert[899]. Cette même lettre résume bien l'opinion générale de Tourguéniev sur cette caste de Russes bien spécifique. De séjour à Rome, l'écrivain fait le rapport à son amie la comtesse : « Русских здесь немного – по крайней мере я знаком с немногими. Да и бог с ними! Из 50 заграничных русских – лучше не знакомится с 49-ю. Всех их втайне съедает скука, та особенная, заграничная скука русская, о которой я когда-нибудь напишу статейку »[900].

Tourguéniev réalisa cette dernière intention en publiant, en été 1858, dans le nouveau magazine russe *Athénée*, un article intitulé « De l'autre côté de la frontière. Première lettre » (« Из-за границы, Письмо первое ») et datée du 19 (31) décembre 1857. L'idée de composer une série d'essais portant sur ses impressions concernant la vie en Europe lors de ses différents voyages à travers celle-ci, appartient à Pavel Annenkov qui poussait son ami l'écrivain à mettre en œuvre ce projet dès automne 1857[901]. Tourguéniev suivit les suggestions d'Annenkov et la première lettre de la série vit le jour en décembre 1857. Ce premier essai devait être suivi de plusieurs autres mais leur rédaction tomba à l'eau.

Il est tout à fait symptomatique que, dans son premier écrit de la série « De l'autre côté de la frontière » Tourguéniev choisisse de concentrer toute son attention sur ce type bien particulier que représentaient les voyageurs russes parcourant l'Europe. La question du comportement de ses compatriotes à l'étranger occupait l'écrivain depuis plusieurs années déjà dans la mesure où celle-ci représentait un chapitre à part dans son grand questionnement sur le rapport des Russes à la culture étrangère en général. Dans quelques-unes de ses œuvres précédentes – *Paracha*, *Une Soirée à Sorrente*, « Deux amis » – Tourguéniev avait soulevé, quoique très partiellement, le thème du comportement aberrant des Russes lorsque ceux-là se trouvent dans quelque pays européen : ils parcourent le pays en question sans prendre de la peine de s'intéresser réellement à ce qu'ils y découvrent (*Paracha*) et font preuve de l'étroitesse d'esprit la plus totale face aux autochtones et leur culture (*Une Soirée à Sorrente*, « Deux amis »). La première des « De l'autre côté de la frontière » reprend, d'une certaine façon, ses mêmes points, les approfondit et les analyse, regroupant les travers du comportement des touristes russes à l'étranger sous une seule rubrique qui les explique tous – l'ennui profond qui

[899] Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome.
[900] Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : *Il y a peu de Russes ici, en tout cas peu que je connaisse. Et qu'ils aillent au diable ! Sur 50 Russes à l'étranger, mieux vaut en éviter 49. Ils sont tous rongés par cet ennui, cet ennui à l'étranger si typiquement russe au sujet duquel je finirai un beau jour par écrire un petit article.*
[901] Л.Н.Назарова, Г.Ф.Перминов, « Комментарии. Из-за границы »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том десятый, *op.cit.*, с. 561.

envahit la plupart des voyageurs russes dès que ceux-ci traversent la frontière, ce même ennui dont Tourguéniev faisait part dans la lettre à Madame Lambert citée ci-dessus.

> [...] хочу в нынешнем письме побеседовать с вами об одном, уже прежде мною подмеченном, но в последнее время поразившем меня явлении, а а именно о той горькой, едкой, впрочем тщательно скрываемой, скуке, которой подвергается бóльшая часть русских путешественников и которой я предлагаю придать, как придают особое название новооткрытой болезни, название заграничной скуки русских.[902]

Selon Tourguéniev, cet ennui russe, est très paradoxal. Tout au long de leur séjour en Europe, écrit-il, les Russes (enfin, la plupart d'entre eux – « Стоит только хорошенько вглядеться в лица девяти русских из десяти, встречаемых за границей, чтобы согласиться со мною »[903], précise l'écrivain) s'attachent à afficher un air ennuyé : « Какая тоска в них сказывается, какая усталость, какое недоуменье! Всё, кажется, так и вопиет в них: «Скучно нам! нам скучно!»[904]. Et pourtant, ces mêmes personnes aspirent d'abord de toutes leurs forces à rejoindre le continent européen, et ensuite passent leur temps à vanter les mérites de leur séjour passé et à s'extasier au sujet des merveilles qu'ils avaient pu admirer. Dans ses lettres, Tourguéniev reprocha souvent à certains de ses amis, pourtant parmi les plus éclairés, en voyage à l'étranger, de succomber à ce mal. En novembre 1856, il décrivit, par exemple, dans une lettre à Lev Tolstoï, ses observations sur le passage à Paris du poète Feth : « Да, батюшка, был он в Париже, но более несчастного, потерянного существа Вы вообразить себе не можете. Он скучал так, что, хоть кричать, ни кого не видал, кроме своего слуги француза»[905]. Tout comme il faisait part à Herzen, des « aventures » de Nikolaï Nekrassov à Rome où celui-ci « хандрит и скучает »[906], lui aussi.

Frappé par l'ampleur et le caractère paradoxal du phénomène, Tourguéniev s'efforce de l'analyser et à le comprendre. Qu'est-ce qui engendre donc cet ennui profond ? d'où provient-il exactement ? Premièrement, remarque l'écrivain, les Russes ont tort de veiller à rester « dans leur bulle » tout au long du voyage : ils parcourent l'Europe, visitent ses curiosités et ses sites

---

[902] [...] *je voudrais vous entretenir dans cette lettre d'un phénomène que j'avais déjà relevé avant mais qui me frappe ces derniers temps, celui de cet ennui amer, caustique, et du reste soigneusement dissimulé, qui frappe la plupart des voyageurs russes et auquel je propose de donner le nom, ainsi que l'on baptise un nouveau type de maladie, d'ennui des russes à l'étranger.*

[903] *Il suffit juste de bien observer neuf Russes sur dix à l'étranger pour partager mon opinion.*

[904] *Quelle mélancolie on lit sur leur visage, quelle fatigue, quelle perplexité ! Tout semble y crier : « On s'ennuie ! Quel ennui ! »*

[905] Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris : *Oui, mon cher, il était à Paris, mais vous ne pouvez pas imaginer un être plus malheureux et perdu. Il s'ennuyait à hurler et ne voyait vraiment personne mis à part son domestique français.*

[906] Lettre à A. Herzen, 24 novembre (6 décembre) 1856, Paris : *Il s'ennuie et broie du noir.*

touristiques, admirent ses paysages et réussissent pourtant à ne la découvrir qu'en surface car ils n'établissent aucun contact avec les habitants locaux, ne cherchent pas à comprendre leurs coutumes et contentent de vivre en retrait, dans l'univers feutré des hôtels qui se ressemblent tous, au bout du compte, quel que soit leur emplacement géographique. Deuxièmement, les Russes pèchent fréquemment par ignorance : or, découvrir un pays dont on ignore le passé et dont le patrimoine culturel reste un mystère pour le visiteur est tout simplement dommage, dit Tourguéniev :

> [...] что же касается до удовольствия, проистекающего из пребывания в стране, прошедшее которой вам хорошо знакомо, из личной поверки исторических воспоминаний и данных, из того особенного чувства, которое овладевает человеком в виду следов или памятников великой народной жизни, то должно сознаться, что для многих из наших туристов все эти ощущения не существуют; они слишком мало подготовлены по этой части [...].[907]

Mal préparé au voyage, du point de vue de sa formation et de son éducation, le voyageur russe ne peut que tomber dans le piège de l'ennui profond et passer son temps à se méprendre sur la nature des choses qu'il voit et celle des gens qu'il rencontre, à mieux s'enfoncer dans les stéréotypes.

L'image d'eux-mêmes que les touristes russes renvoient aux habitants des pays qu'ils visitent est désastreuse. Dans la lettre à Tolstoï sur le passage de Feth à Paris, citée un peu plus haut, Tourguéniev déplore l'impression que son ami poète avait produite sur les Viardot à qui il avait rendu visite :

> Приехал было ко мне (т.е. к Mr Виардо) в деревню – и оставил (это между нами) впечатление неприятное. Офицер, endimanché, с кольцами на пальцах и Анненской лентой в петлице, рассказывает ломаным французским языком тупейшие анекдоты – юмор исчез совершенно, глаза круглые, рот круглый, бессмысленное изумление на лице – хоть брось![908]

Il faut croire que l'exemple d'Athanase Feth n'est pas exceptionnel aux yeux de Tourguéniev qui ne s'étale pourtant pas plus que cela sur son cas. En revanche, les quelques lignes suivantes tirées de « Assia », rédigé par l'écrivain entre juillet et novembre 1857, c'est-à-dire juste avant

---

[907] [...] *quant au plaisir qui découle d'un séjour dans un pays dont vous connaissez bien le passé, de la vérification personnelle des souvenirs et données historiques, de ce sentiment particulier qui envahit l'individu devant les traces et les monuments de la vie d'un grand peuple, je dois avouer que pour beaucoup de nos touristes ces sensations n'existent pas ; ils ne sont pas suffisamment préparés à ce niveau-là* [...].

[908] Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris : *Il est venu chez moi à la campagne (càd chez les Viardot) et n'y a pas laissé (entre nous) bonne impression. Un officier endimanché, bagues aux doigts et ruban de Ste Anne à la boutonnière, qui massacre le français pour raconter des blagues stupides sans la moindre touche d'humour, des yeux écarquillés, la bouche en cul de poule et un air totalement ahuri – à hurler de rire !*

sa première lettres de la série « De l'autre côté de la frontière », montrent bien l'image qu'un voyageur russe moyen devait produire sur son entourage. Le narrateur d'« Assia », un certain Monsieur N. N., avoue, au début de son récit, que lorsqu'il voyageait à l'étranger dans sa jeunesse, il n'aimait pas, de façon générale, rencontrer et côtoyer ses compatriotes. Il lui était par ailleurs facile de les éviter car ils étaient très reconnaissables à leur démarche, leurs vêtements mais surtout l'expression de leur visage :

> Самодовольное и презрительное, часто повелительное, оно вдруг сменялось выражением осторожности и робости... Человек внезапно настораживался весь, глаз беспокойно бегал... «Батюшки мои! не соврал ли я, не смеются ли надо мною», — казалось, говорил этот утопленный взгляд... Проходило мгновенье — и снова восстановлялось величие физиономии, изредка чередуясь с тупым недоуменьем.

Cette description quelque peu caricaturale reprend bien l'essentiel de la figure du voyageur russe moyen en périple européen dont l'apparence entière trahit les complexes et le ridicule. À force de veiller à garder la face – selon sa propre compréhension inédite et inaccessible aux autochtones, qui plus est – plutôt que de chercher à plonger dans la vie locale et d'en découvrir l'originalité et la beauté, le voyageur russe ne profite pas du tout de son séjour et finir par contribuer à une image négative de son peuple à l'étranger.

Étant donné la très piètre opinion que Tourguéniev se formait de ses compatriotes établis à l'étranger, on ne s'étonne guère des fréquentes remarques qu'il fait à leur sujet dans ses lettres, se réjouissant souvent de trouver peu de Russes dans les lieux qu'il visite : « Здесь, кажется, очень мало русских. Слава богу, слава богу! »[909], écrit-il, par exemple, de Soden, à son ami et journaliste Nikolaï Makarov ; ou encore – au même correspondant mais d'un autre endroit, de Ventnor, en Angleterre : « Подумайте-ка: русских здесь никого, кроме милейшего Ростовцева и Крузе – просто рай воочию свершается »[910].

Sur cinquante Russes, quarante-neuf ne valent pas la peine d'être rencontrés, disait Tourguéniev à la comtesse Lambert, dans la lettre citée plus haut. Seul un Russe sur cinquante était intéressant et digne de représenter sa nation, sous-entendait-il par la même occasion. Tourguéniev en connut beaucoup : Nikolaï Kruze et Rostovtsev qu'il mentionne ci-haut, le peintre Ivanov que l'écrivain rencontra à Rome peu de temps avant la mort de l'artiste, le décembriste Nikolaï Tourguéniev et toute sa famille établis à Paris – pour ne citer qu'eux.

---

[909] Lettre à N. Makarov, 26 mai (7 juin) 1860, Soden : *Les Russes ne semblent pas nombreux ici. Ouf, Dieu soit loué !*

[910] Lettre à N. Makarov, 1 (13) août 1860, Ventnor : *Pensez un peu : pas un seul Russe ici, à part l'adorable Rostovtsev et Crouzet, c'est le paradis qui se présente à mes yeux.*

Tous les autres Russes de l'étranger sont loin de constituer la fierté de la nation, dit Tourguéniev. Certains d'entre eux auraient malheureusement du mal à cacher leur appartenance, comme ce général qu'il fut amené à côtoyer à Soden : « [...] здесь, к счастью, русских мало, зато есть один такой генерал, что на двадцать пять шагов от него несет пощечиной, харчевым хлебом, коридором Измайловских казарм в ночное время и Станиславом на шее; [...] »[911], le décrivait-il à Herzen, en été 1860.

Le manque d'ouverture d'esprit dont font sans cesse preuve les représentants de cette caste, exaspère Tourguéniev, en particulier dans un contexte de grands et de très attendus changements dont le début des années 1860 fut marqué pour l'histoire de la Russie : la réforme paysanne et l'abolition du servage, ce mal ancestral qui plombait l'évolution de la société russe depuis bien des années. Pourtant, beaucoup des nobles Russes se trouvant alors à Paris (comme Tourguéniev) accueillirent avec hostilité l'annonce de la réforme : « Здесь русские бесятся: хороши представители русского народа! »[912], se plaignait-il auprès d'Annenkov au moment de l'avènement de la réforme. Quelques jours plus tard, il reparlera à son ami de cette même réaction qu'il trouvait incompréhensible et même scandaleuse : « Здесь господа русские путешественники очень взволнованы и толкуют о том, что их ограбили (из Положения решительно не видать, каким образом их грабят!) [...] »[913].

L'opinion négative de Tourguéniev concernant la plupart de ses compatriotes voyageant à travers l'Europe est plutôt évidente. Cependant, la tentation est grande de considérer que cette antipathie est d'une tout autre nature que celle dont il fait preuve vis-à-vis des Français durant la même période. L'écrivain ne s'identifie à aucun des deux groupes des « Autres ». Il ne souhaite pas être associé aux « Russes de l'étranger » focalisés exclusivement sur eux-mêmes et incapables d'aller vers les Autres avec tact et intelligence. Son animosité envers cette catégorie de Russes comporte une part de dépit et de peine de voir ses propres compatriotes se comporter d'une manière indigne de leur nation. Pour ce qui est de son antipathie envers les Français, celle-ci semble plus viscérale et plus profonde et il faudra plusieurs années à Tourguéniev pour pouvoir entrevoir enfin les qualités inhérentes à la nation française dans sa globalité.

---

[911] Lettre à A. Herzen, 29 mai (10 juin) 1860, Soden : [...] *ici, heureusement, il y a peu de Russes, en revanche il y a un général qui, à vingt-cinq pas, pue la gifle, la ration de pain, le corridor des casernes d'Ismaïlovo la nuit et l'ordre de Stanislav* [...].

[912] Lettre à P. Annenkov, 6 (18) mars 1861, Paris : *Ici les Russes sont enragés : beaux représentants du peuple russe !*

[913] Lettre à P. Annenkov, 22 mars (3 avril) 1861, Paris : *Ici les messieurs russes voyageurs sont très préoccupés et estiment qu'ils ont été grugés (on ne voit vraiment pas de quelle manière ils sont spoliés par la Disposition !).*

3. À LA RECHERCHE D'UN HÉROS : PAS DE PROPHÈTE DANS SON PROPRE PAYS ?

Difficile écriture en temps de crise

Lorsqu'on lit les œuvres qu'Ivan Tourguéniev écrivit entre 1856 et 1863, on se rend inévitablement compte que l'écrivain avait concentré l'essentiel de ses efforts littéraires sur l'élaboration d'une figure bien concrète, celle de l'homme russe moderne. Cette recherche s'effectuait dans un contexte bien complexe. Les années 1856-1863 furent effectivement une période difficile pour lui : des voyages incessants, des séjours dans des villes étrangères plus ou moins courts (ou plus ou moins longs, selon les cas), parfois agréables mais souvent, aussi, éprouvants pour l'écrivain, désormais contraint de compter, dans ses déplacements, avec ses obligations parentales, qui le forçaient parfois à séjourner loin de ses lieux préférés. Cela fut aussi, nous l'avons vu plus haut, une époque passée sous le signe de la nostalgie : celle de patrie, lorsque le séjour en Europe revêtait un caractère contraint pour l'écrivain, mais aussi celle de la jeunesse, du bonheur, de sa propre authenticité – un sentiment suffisamment puissant et cuisant pour pousser Tourguéniev à s'interroger sur la voie qu'il s'était choisie, tant du point de vue personnel que littéraire.

Durant ces années d'errances et marquées par un moment de rupture dont l'écrivain faisait part dans les lettres aux amis (« В человеческой жизни есть мгновенья перелома [...] »[914], disait-il à Elisabeth Lambert notamment), sa plume eut parfois du mal à s'exprimer. Il connut, en effet, entre 1856 et 1863, plusieurs crises de création. Celles-ci furent parfois générées par la maladie, comme durant l'hiver 1856-1857 passé par Tourguéniev à Paris à essayer de soigner ses douleurs névralgiques. Par moments, elles furent le fruit de la frustration de se trouver loin de son pays, comme cela fut le cas à Vichy, en été 1859 : « [...] до сих пор моя Муза, как застрявшая лошадь, семенит ногами и плохо подвигается вперед. По страничке в день. Часто думаю я о России, о русских друзьях [...] »[915]. Mais le plus souvent, c'est envahi par le sentiment de l'échec – du fait de ne pas avoir réussi à construire une vie familiale satisfaisante – que Tourguéniev délaissait temporairement l'écriture. Car malgré ces quelques moments de silence plus ou moins prolongés, il produisit, durant cette même période complexe, quelques-unes de ses œuvres majeures.

[914] Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : *Dans la vie humaine il y a des moments de rupture* [...].
[915] Lettre à A. Feth, 18 (30) juin 1859, Vichy : [...] *jusqu'à présent ma Muse, tel un cheval qui gesticule pour se désembourber, avance péniblement. Une petite page par jour. Je pense souvent à la Russie, à mes amis russes* [...].

Souffrance propice à la création : un bref tour d'horizon sur l'œuvre de 1856-1863

La première œuvre qui vit le jour durant le laps de temps qui nous occupe ici fut la nouvelle « Faust » que Tourguéniev écrivit essentiellement en été 1856, avant de quitter la Russie. L'œuvre fut néanmoins terminée et peaufinée en France, en juillet-août 1856. Sous la forme d'une suite de neuf lettres, Pavel B., le narrateur, livre à son correspondant d'ami son séjour dans le domaine natal après plusieurs années d'absence. Dans sa région natale, il rencontre Véra, son ancien amour dont la mère lui avait refusé la main plusieurs années auparavant. Pavel éveille Véra, dont l'éducation s'était faite à l'écart de toute lecture divertissante, au plaisir de la lecture. La découverte du « Faust » de Goethe qu'ils font ensemble, fait renaître d'anciens sentiments dans leurs âmes. Le double choc – la découverte de l'amour et des belles-lettres – est fatal pour Véra : l'excès de passion l'emporte dans la tombe. Dernier hommage de l'écrivain au lyrisme de sa jeunesse (« „Фауст" был написан на переломе, на повороте жизни — вся душа вспыхнула последним огнем воспоминаний, надежд, молодости... »[916]), « Faust » aidait l'écrivain à tourner en quelque sorte la page sur la passé tout en amorçant une nouvelle phase dans sa vie et dans son œuvre.

Un autre récit « venu du passé » qui vit le jour durant cette même période fut « Excursion dans les Grands-Bois », que Tourguéniev projeta dès le début des années 1850[917] mais qu'il ne put terminer que dans sa retraite parisienne en novembre-décembre 1856. Parent éloigné des *Mémoires d'un chasseur*, le récit raconte le voyage du narrateur – un chasseur – dans les bois de Polésie. Riche en digressions philosophiques sur les relations entre l'Homme et la Nature, sur le sens de la vie, sur la jeunesse passée, etc., « Excursion dans les Grands-Bois » concentre sur ses pages les réflexions de l'écrivain sur ses différents sujets et en fait une sorte de récit précurseur des récits philosophiques à venir, comme « Assez ! », etc.

Une longue période de silence suivit l'écriture d'« Excursion dans les Grands-Bois » : en proie à une mélancolie profonde durant tout l'hiver 1856-1857, l'écrivain se trouvait en panne d'inspiration et se contentait de broyer du noir, en attendant de quitter Paris et de s'en aller vers d'autres horizons, plus propices à la création, en tâchant de redéfinir, en chemin, son nouvel espace identitaire. Ce n'est donc qu'en juillet 1857 que Tourguéniev se remit à écrire :

---

[916] Lettre à M. Tolstaïa, 25 décembre 1856 (6 janvier 1857), Paris : *„Faust" a été écrit à un moment de rupture, à un tournant de la vie — tout mon esprit a éclaté du dernier feu des souvenirs, des espoirs, de la jeunesse…*

[917] А.П. Могилянский, « Комментарии : И.С. Тургенев, Поездка в Полесье »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том пятый, *op.cit.*, с. 431, 432.

la sérénité des paysages de Rhin lui inspira « Assia » (commencé à Sinzig et terminé à Rome, en novembre 1857)[918] qu'il n'hésita pas à placer dans ce même cadre germanique. Le récit tire son titre de la figure féminine principale : Assia est une jeune fille née de la liaison de son nobliau de père, décédé au moment du récit, avec une des femmes de chambre de la maison. Assia fut élevée par les soins de son demi-frère Gaguine, qui l'aime passionnément, et dans la compagnie duquel elle voyage à travers l'Europe. C'est alors que Gaguine et Assia séjournent dans la ville de S., sur le Rhin, que leur chemin croise celui de N.N., le narrateur. Celui-ci est intrigué et séduit par la personnalité de ses nouvelles connaissances et se rapproche d'eux. Une amitié s'installe entre les deux jeunes hommes et Gaguine finit par conter à N.N. l'histoire de la naissance illégitime d'Assia, cette jeune fille dont la spontanéité ne manque pas à plaire au narrateur. Les sentiments sont réciproques et Assia, prête à dévoiler son amour à N.N., va jusqu'à lui fixer un rendez-vous pour pouvoir s'expliquer avec lui. Le moment venu, N.N. se montre hésitant à s'engager vis-à-vis de la jeune fille. Assia et son frère quittent la ville sans laisser d'adresse ni d'indication quant à leur destination suivante. N.N., regrettant son geste, tente de les retrouver dans les quatre coins de l'Europe, en vain, passant ainsi à côté de son amour.

Entre novembre 1857 et l'été 1858, Tourguéniev n'écrit plus rien : alors qu'il passe l'hiver à Rome et savoure la beauté de l'endroit, sa maladie revient et s'aggrave, l'empêchant de se concentrer sur le travail. Il réfléchit néanmoins sur ce qu'il appelle d'abord une « grande nouvelle »[919] - le futur roman *Nid de gentilhomme* dont la conception l'occupe toute entier. Mais ce n'est qu'à son retour en Russie, en juillet 1858, qu'il se sent enfin suffisamment fort et inspiré pour s'attaquer à ce vaste projet. L'écriture de ce roman lui prit six mois, entre juin et décembre 1858, et il fut intitulé *Le Nid de gentilhomme*. Au centre du roman se trouve une autre histoire d'amour, celle de Lavretski et Lisa Kalitina. Lavretski, homme encore jeune, timide, sensible et droit, avait fait un mariage d'amour dans sa jeunesse. Son épouse Varvara est une jeune femme belle et intelligente, mais aussi frivole et infidèle. Lorsqu'il découvre l'adultère de Varvara, alors que les époux séjournent à Paris, Lavretski est profondément blessé. Il quitte sa femme et rentre, après quelques pérégrinations à travers l'Europe, dans sa campagne natale. Dans la maison d'une parente éloignée, Kalitina, il rencontre Lisa, jeune fille aussi pure et croyante que jolie et simple. Au fil des conversations et des moments passés ensemble, un sentiment amoureux naît dans les cœurs des protagonistes. Aussi, alors que Lavretski découvre

[918] Л.М. Лотман, « Комментарии : И.С. Тургенев, Ася »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том пятый, *op.cit.*, с. 438.
[919] Lettre à E. Lambert, 22 décembre 1857 (9 janvier 1858), Rome.

dans un journal, la nouvelle – fausse – de la mort de Varvara, les jeunes gens se mettent à se projeter dans l'avenir et à parler mariage. C'est au moment où ils décident d'unir leurs destins, que Varvara surgit, plus vivante que jamais, et demande le pardon de son époux. Lisa est persuadée qu'il s'agit d'un châtiment juste et supplie Lavretski de se réconcilier avec Varvara. Elle abandonne tout et décide d'entrer dans un couvent. Quant à Lavretski, il se sépare définitivement de sa femme quelque temps plus tard et, se réfugie dans les souvenirs et dans le travail.

À partir de *Nid*, Tourguéniev enchaîna les ouvrages romanesques : chaque année suivante vit la naissance d'un nouveau roman. Ainsi, *À la veille* fut écrit entre juin et novembre 1859, alors que *Pères et fils* vit le jour entre novembre 1860 et juillet 1861, l'élaboration de cette dernière œuvre ayant été plus longue et plus laborieuse que les précédentes.

À la veille met en scène Elena, une jeune fille de vingt ans, belle, énergique et indépendante. Entourée d'une famille aimante et aimée, elle se sent pourtant à l'étroit dans sa vie et dans son milieu et aspire à autre chose – à un idéal qu'elle ne trouve nulle part. Les jeunes gens qui l'entourent – Berséniev, Choubine – sont amoureux d'elle. Mais Elena ne peut partager leurs sentiments car, comme toute sa famille, les deux jeunes hommes incarnent l'inertie et la faiblesse de l'ancienne génération. Elena sent sa différence, de façon intuitive et un peu vague, jusqu'à la venue d'Insarov, un jeune Bulgare énergique et engagé dans la lutte pour la liberté de son peuple. La rencontre avec Insarov est une révélation pour Elena : elle admire la force, l'intelligence et le sens du sacrifice du jeune homme, et ne tarde pas à tomber amoureuse de lui. Les jeunes gens se marient en cachette. Elena abandonne tout pour Insarov : sa famille, sa patrie et suit son mari en Bulgarie, prête à supporter, à ses côtés, misère et privations et à le soutenir dans son action. Mais la santé d'Insarov est précaire : il meurt dans le chemin, à Venise, laissant Elena seule dans un pays étranger. Celle-ci décide d'acheminer le corps de son époux vers son pays natal et d'y rester afin de soutenir, à son échelle, le peuple que son mari avait tant aimé.

Pères et fils, de son côté, est construit autour de la personnalité de Evguéni Bazarov, un jeune homme d'origine simple, botaniste et médecin, doté d'une forte personnalité et qui ne reconnaît aucune autorité, qu'il s'agisse celle d'une personne, d'une idéologie ou d'une simple idée. Il rejette tout ce qui n'est pas la science. En révolte permanente contre tout et tous, simplement par le fait de son nihilisme – le terme que *Pères et fils* mit en circulation active en

son temps d'ailleurs[920] – la cohabitation de Bazarov avec le reste du monde n'est pas simple. Tout au long du fil du récit, le lecteur suit le nihiliste et son ami Arcady Kirsanov dans les différentes situations et, invariablement, l'inflexibilité de Bazarov finit par se retourner contre lui – conséquence que celui-ci assume parfaitement par ailleurs : dans le domaine familial de Kirsanov, Bazarov ne tarde pas à se disputer avec Pavel Kirsanov, l'oncle de son ami, un homme honnête mais porteur des valeurs de l'ancienne génération ; dans la maison de ses parents, Bazarov s'ennuie et se sent étranger. L'amour ne lui réussit pas non plus, malgré l'intelligence d'Odintsova, que les jeunes gens rencontrent au fil de leurs pérégrinations et dont Bazarov s'éprend. Être atypique et doué, Bazarov ne trouve finalement sa place nulle part, et meurt d'une maladie contractée alors qu'il soignait un paysan.

Entre les deux derniers romans *À la veille* et *Pères et fils*, Tourguéniev écrivit également une de ses nouvelles les plus autobiographiques, « Premier amour », dans laquelle il s'inspira très fortement d'un épisode survenu dans la vie de la famille Tourguéniev au milieu des années 1830, une sombre histoire d'amour interdit entre son père et une jeune princesse Chakhovskaïa qui faillit détruire la famille de l'écrivain.

La Russie des changements, porteuse de nouvelles inspirations

Plus haut dans ce chapitre, nous avons pris le temps d'examiner le contexte de vie qui encadra la création de toutes ces œuvres littéraire, nous avons mentionné la vie de nomade que l'écrivain mena durant cette période, avons parlé de la difficulté qu'il avait à accepter sa solitude et des différents moments de crise qui s'ensuivirent. Mais l'évolution que l'écrivain connaît dans sa vie personnelle, même si elle apporte un éclairage important sur la compréhension de bien des paramètres de son œuvre, est loin d'être le seul facteur qui influence la tenue et le contenu de celle-ci. Pour ce qui est de l'œuvre tourguénievienne de la deuxième moitié des années 1850 et du début des 1860, ceci est d'autant plus valable que cette époque fut marquée, pour la Russie et pour les cercles intellectuels russes, par quelques transformations politiques et sociales majeures. Ci-dessous, nous ferons un point rapide sur ces différents changements, indispensable pour la bonne compréhension des raisons qui poussèrent Tourguéniev à multiplier ses recherches d'un nouveau type de personnage russe, ce qui était un signe de sa

[920] Le terme « nihilisme » entre dans l'utilisation courante dans la langue russe dans les années 1860 grâce notamment à Tourguéniev qui, dans *Pères et fils* (1862) crée la figure de Bazarov, un nihiliste par excellence. À partir de ce moment, l'emploi du mot se généralise ce qui vaut à Tourguéniev le titre de l'inventeur du terme.

volonté de rester en phase avec son milieu culturel naturel – et avec soi-même – malgré les pérégrinations que la vie lui imposait.

C'est une Russie en pleine effervescence que Tourguéniev quittait en été 1856. Après deux ans d'âpres combats, la guerre de Crimée prit fin au printemps 1855, par une défaite militaire et diplomatique cuisante de la Russie qui dévoilait au grand jour le retard économique et social accumulé par le pays durant les trente années du règne de Nicolas Ier. Le traité de Paris, signé le 30 mars 1856, entérinait l'issu de la guerre et marquait le recul de l'influence russe dans les Balkans[921]. La Russie qui, à peine quelques décennies auparavant, à la fin des guerres napoléoniennes, avait fait une marche triomphante à travers l'Europe et comptait parmi les plus grandes puissantes européennes, tant sur le plan militaire qu'économique et politique, se sentait profondément humiliée par la série d'échecs qu'elle venait d'essuyer. Nicolas Ier ne vit cependant pas ses sombres moments : le tsar décéda en mars 1855 – une mort qui coïncidait avec la fin de la guerre de Crimée. Alexandre II, le fils de feu l'empereur, prenait sa succession sur le trône russe, à la tête d'un Empire affaibli et en crise.

Les cercles intellectuels russes attendaient beaucoup de ce changement de gouvernement. Comme le formule Henri Granjard : « [...] il semblait qu'un rayon de lumière allait pénétrer dans le « royaume des ténèbres ». La classe cultivée attendait, impatiente et déjà inquiète, la venue de l'aube nouvelle. La défaite militaire en Crimée, la mort de Nicolas Ier autorisaient beaucoup d'espoirs »[922]. La correspondance de Tourguéniev reste assez discrète quant à sa réaction à la mort de Nicolas1er et à l'avènement au trône de son successeur : seules quelques phrases laconiques mentionnent l'événement, comme celle-ci, tirée de la lettre à Botkine du 22 février (6 mars) 1855 : « А в какой ты день уехал! »[923], s'exclame Tourguéniev, faisant allusion à l'annonce du décès de l'empereur – une exclamation brève, sans autres commentaires l'explicitant davantage mais néanmoins très éloquente. Henri Granjard trouve la confirmation de cette attitude dans les mémoires de quelques amis de Tourguéniev qui le côtoyèrent durant cette même période : d'après les souvenirs d'Ostrovskaïa par exemple, Tourguéniev se montra enthousiaste face à la nouvelle de la disparition du tsar, au point de courir vers le Palais d'Hiver pour tenter d'avoir la confirmation des faits ne fût-ce que par les gardes du palais[924]. Son enthousiasme ne doit pas étonner : Nicolas Ier symbolisait, aux yeux de

[921]Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, *op. cit.*, p. 66.
[922] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 257.
[923] *Tu es parti par une journée mémorable !*
[924] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 258.

l'écrivain, cette force obscure qui empêchait la marche de la démocratie sur les étendues de la Russie[925].

Dès son accession au trône, Alexandre II s'attela à une série de réformes appelées à moderniser le pays et à redresser la situation. Il commença par abroger quelques mesures extrêmement impopulaires prises par son père après la révolution française de 1848 et qui allait dans le sens de l'ouverture de la société, notamment dans le domaine de la censure[926]. On ne peut qu'imaginer l'enthousiasme des hommes de lettres face à ce geste qui présageait une libéralisation de la société aussi générale qu'avait été générale la crispation du régime précédent et la suppression des libertés que celle-ci entraînait. Mais la décision principale que prit Alexandre II, dès son arrivée au pouvoir, était d'entamer la réforme paysanne et d'abolir le servage.

La société russe atteignit, vers le milieu du XIX^e^ siècle, un degré de maturité lui permettant de se rendre compte des travers du système social en place dans le pays depuis plusieurs siècles et de vouloir en finir avec le système qui supposait qu'un groupe restreint d'êtres humains disposât de tous les autres êtres humains comme si ceux-là n'étaient que des objets ou du bétail. C'est précisément la compréhension du caractère pervers de cette situation qui donna l'impulsion à la réforme, considère Wladimir Berelowitch. « Le système en place n'était pas réellement en crise », analyse l'historien la situation et les raisons qui précipitèrent la décision d'accélérer la réforme. « C'est que l'évolution des mœurs poussait de plus en plus à traiter les serfs en hommes à part entière »[927], estime-t-il notamment. La nécessité morale, qu'éprouvait l'élite russe – ou du moins la majeure partie de celle-ci – d'en finir avec ce vestige du passé humiliant pour un pays qui prétendait au statut d'état puissant et civilisé, allait de pair avec la compréhension très nette, par le gouvernement, que le système du servage représentait un frein pour le développement du pays. La perception de cet état des choses atteignit son paroxysme au sortir de la guerre de Crimée, qui avait mis en évidence le retard pris la Russie par rapport aux autres puissances européennes.

Le mérite principal d'Alexandre II consistait dans le courage d'amorcer la réforme et de la mener à bien, car l'idée en soi n'était pas originale : la réforme paysanne avait en effet été méditée par les autorités russes depuis les années 1810. Les documents historiques attestent qu'à son retour du congrès de Vienne Alexandre I^er^ demanda à son bras droit d'alors, Alexeï Arkatchéev, d'étudier, dans le secret le plus total, la question d'une éventuelle libération des

[925] *Ibid*.
[926] Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, *op. cit.*, p. 67.
[927] *Ibid*.

paysans. Nicolas Ier envisagea à son tour cette même perspective, en réunissant, dans le plus grand secret lui aussi, plusieurs conseils restreints appelés à considérer la possibilité de la réforme paysanne en Russie. Mais Nicolas Ier n'eut jamais le courage d'aller jusqu'au bout de ce projet et il fut forcé d'avouer qu'une telle entreprise était extrêmement risquée car libérer les paysans signifiait attenter à la propriété privée des nobles, ce pilier de la monarchie. Alexandre II, quant à lui, se lança dans l'aventure dès sa montée sur le trône, en ordonnant les travaux de préparation à la réforme qui durèrent pendant cinq ans : la Libération fut promulguée le 19 février (3 mars) 1861[928].

La deuxième moitié des années 1850 fut marquée, pour toute l'élite pensante de la Russie, par une réflexion générale et en profondeur sur la réforme à venir : souhaitant impliquer dans le processus la société russe tout entière, Alexandre II fit un appel à l'opinion de la population concernant l'approche à adopter dans la réalisation de ce projet. Cette démarche constituait à elle seule une véritable révolution dans un pays plongé dans l'autoritarisme le plus profond durant les années Nicolas Ier et elle suscita un vif enthousiasme de la part des intellectuels du pays.

Besoin impératif de garder le contact

Doit-on préciser à quel point il n'était pas facile pour Tourguéniev de quitter son pays, au moment même où celui-ci était en train de vivre une des étapes majeures dans son histoire ? On comprend d'autant plus la mélancolie à laquelle il se laissa aller durant l'hiver 1856-1857, contraint de demeurer à Paris pour des raisons familiales. Tout au long de la période qui précédait l'abolition du servage, Tourguéniev suivit fiévreusement l'évolution du processus en marche en Russie. Ses lettres rédigées en Europe à l'occasion de différents séjours montrent l'attention qu'il portait à cette question. Dès le début de l'année 1857, Tourguéniev se montre frustré de ne pas pouvoir suivre sur place les changements annoncés en Russie – sentiment dont il fait part à Annenkov : « [...] толки из cara patria доходят разнообразные. Мне хочется поскорей вернуться [...] »[929]. À peine un an plus tard, alors que la société russe tout entière s'interroge et œuvre à la future réforme, Tourguéniev, alors à Rome, suit avec inquiétude et excitation les événements : « Я здесь в Риме всё это время много и часто думаю о России. Что в ней делается теперь; двинется ли этот Левиафан (подобно английскому) – и войдет

[928] *Ibid.*, p. 72.
[929] Lettre à P. Annenkov, 28 janvier (9 février) 1857, Paris : [...] *les échos qui parviennent de la cara patria sont très différents. J'aimerais bien repartir au plus vite* [...].

ли в волны или застрянет на полпути? До сих пор слухи приходят все довольно благоприятные [...] »[930]. Au fil du temps et à mesure de l'avancement du projet, ses lettres mentionnent de plus en plus souvent la réforme en préparation et traduisent son impatience de voir son rêve – et celui de toute la société russe – s'accomplir enfin. En janvier 1858, dans une lettre à Annenkov, nous lisons : « Очень благодарен за доставленные сведения и проч. В ваших письмах наш брат, живущий в отдалении, щупает пульс своей страны и общества »[931]; en juin 1859, dans celle adressée à son frère Nikolaï, Tourguéniev fait remarquer, en commentant les nouvelles politiques européennes : « Дела в Италии идут пока отлично, дай бог, чтобы у нас обошлось без войны: у нас теперь другие заботы »[932]; et enfin, à la veille de La Libération : « [...] мы все, находящиеся здесь русские, с волнением ожидаем вестей об окончательном объявлении эманципации. Говорят, что указ выйдет 19-го февр. ст. ст., то есть через три дня... Как мне жаль, что я теперь не в Петербурге! »[933] ou encore : « Дожили мы до этих дней – а всё не верится, и лихорадка колотит, и досада душит, что не на месте»[934] - pour ne citer que ces quelques extraits.

Les temps nouveaux, les générations en conflit

Sur le fond de ces différentes transformations conduisant à une libéralisation progressive et à un renforcement de la société civile en Russie, la disposition des esprits régnant dans la société russe et en particulier dans ses couches les plus cultivées était en train d'évoluer, elle aussi : on assistait à l'émergence d'une nouvelle génération des Russes, radicalement différente de celles des années 1840 et 1850, davantage orientée vers l'action, contrairement à leurs prédécesseurs, réfutant en bloc les valeurs du passé et notamment tout ce qui avait trait à la religion[935], décidée à assister à l'émergence d'un monde nouveau bâti sur les cendres de l'ancien. Parmi les chefs de ces « hommes nouveaux », certains étaient issus des cercles nobiliaires, comme Dimitri Pissarev ou encore Vassili Sleptsov, mais la plupart étaient des

[930] Lettre à E. Lambert, 22 décembre 1857 (9 janvier 1858), Rome : *Ici à Rome la Russie occupe quasi constamment mes pensées. Que s'y passe-t-il maintenant ; est-ce que le Léviathan progresse (comme l'anglais) et va-t-il faire des vagues ou bien s'arrêtera-t-il à mi-chemin ? Jusqu'à présent, les bruits semblent tous assez favorables* [...].
[931] Lettre à P. Annenkov, 19 (31) janvier 1858, Rome : *Je suis très reconnaissant pour toutes les informations fournies. Dans vos lettres, nous autres qui vivons éloignés pouvons prendre le pouls de notre pays et de sa société.*
[932] Lettre à N. Tourguéniev, 3 (15) juin 1859, Paris : *Tout se passe à merveille en Italie pour le moment, pourvu que nous échappions à la guerre : nous avons d'autres soucis désormais.*
[933] Lettre à E. Lambert, 18 février (2 mars) 1861, Paris : *Nous tous, les Russes qui nous trouvons ici, attendons avec inquiétude des nouvelles sur l'annonce définitive de l'émancipation. On dit que le décret sortira le 19 février (ancien style), donc dans trois jours…Quelle tristesse pour moi de ne pas être à Saint-Pétersbourg !*
[934] Lettre à A. Herzen, 1 (13) mars 1861, Paris : *Nous allons vivre ces grands jours que nous attendions tant et peinons à y croire, nous tremblons de fièvre et sommes étouffés de dépit de ne pas être sur place.*
[935] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 262.

roturiers appartenant aux classes très différentes – pour n'en citer que quelques-uns, Nikolaï Tchernychevski était fils d'un prêtre, tout comme Nikolaï Dobrolioubov ou encore Nikolaï Pomialovski. Tournant la page sur les inspirations de l'ancienne époque, les enseignements de Hegel notamment qui avaient enflammé, vingt ans plus tôt, la jeunesse des années 1840, ils prônaient le concret et ne juraient que par « [...] la philosophie qui tient compte de l'explication mécanique du monde et de la nature humaine »[936], comme les décrit Granjard. Cette rupture entre les générations devint particulièrement palpable dans la première moitié des années 1860 alors que les cercles estudiantins, formés dans le sillage de la libéralisation des universités et nourris aux idées avancées dans les écrits de leurs chefs de file, dont *Que faire ?* de Tchernychevski est l'exemple le plus connu, devinrent les véritables foyers d'une nouvelle subculture : mus par la volonté d'agir, portés par les idées socialistes récemment découvertes, ces jeunes se distinguaient facilement dans la foule par leur apparence peu conventionnelle (coiffures courtes pour les jeunes femmes, capes et chapeaux à larges bords pour les hommes, etc.)[937].

Témoin direct de tous les changements sociaux-littéraires importants que subissaient la pensée philosophique et littéraire russe depuis le milieu des années 1830, Tourguéniev était bien entendu conscient de l'avènement de la nouvelle ère dans l'histoire de la pensée russe et observait, avec fascination, mais non sans une certaine inquiétude, l'avancée des « hommes nouveau » en question. « Non sans inquiétude » car cette nouvelle génération des libres penseurs, dont l'énergie et l'attitude proactive à la vie ne pouvaient pas laisser indifférent un homme comme Tourguéniev, prônait des idées extrémistes. Or, ce dernier réfutait toute forme d'extrémisme. La cohabitation entre Tourguéniev, enfant des années 1840 nourri à la philosophie de Hegel et de Schelling, et les représentants de cette nouvelle génération s'annonçait difficile. Cela fut effectivement le cas : en 1856, la rédaction du *Contemporain* s'enrichit de deux collaborateurs jeunes et aux idées bien tranchées – il s'agit de Nikolaï Tchernychevski et de Nikolaï Dobrolioubov, tous les deux partisans actifs du nouveau mouvement et ses inspirateurs. Très rapidement, les jeunes critiques énergiques et prolifiques transformèrent *Le Contemporain* en une tribune d'idées révolutionnaires qu'ils prônaient ce qui allaient à l'encontre des opinions d'une partie des collaborateurs du magazine littéraire, ceux de l'ancienne génération dont Tourguéniev faisait partie. Incompatibilité des idées et contrastes entre les différentes personnalités en présence creusèrent très vite le fossé entre Tourguéniev et ses jeunes collègues, en particulier Dobrolioubov, ainsi que le souligne Mouratov dans son

[936] *Ibid.*, p. 263.
[937] Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, *op. cit.*, p. 85.

article spécifiquement dédié à la question de l'antagonisme des deux hommes à la fin des années 1850[938]. Celui-ci mena, en fin du compte, à la rupture de l'écrivain avec *Le Contemporain* après plus de vingt ans d'étroite collaboration.

De l'intuition littéraire de Tourguéniev : quelques avis sur la question

Lorsqu'on envisage l'œuvre de Tourguéniev de 1856 à 1863 dans son intégralité et qu'on l'examine sous l'angle des spécificités inhérentes au contexte socio-culturel de cette époque et des changements que les milieux intellectuels russes étaient en train de vivre, on mesure combien ses œuvres forment un reflet de l'époque. Les spécialistes de l'œuvre tourguénievienne qualifient souvent l'écrivain de « chroniqueur de l'*intelligentsia* russe ». Un de ses biographes, Youri Lébédiev, le formula, par exemple, en des termes suivants : « Тургенев, как никто из современников, наделен повышенной чувствительностью к течению исторического времени »[939]. Plus encore, considère Lébédiev, l'écrivain possédait cette aptitude d'anticiper les moindres évolutions de l'esprit de son époque et de les refléter de façon très visionnaire dans ses écrits : « [...] он не идет по пятам исторических событий. Он не держит дистанции. Напротив! Он все время забегает вперед. Острое художественное чутье позволяет ему по неясным, смутным штрихам настоящего уловить грядущее и воссоздать его в неожиданной конкретности, в живой полноте»[940]. Cette opinion rend de façon très juste la manière dont Tourguéniev lui-même envisageait son rôle d'écrivain : être, à travers ses écrits, témoin de son temps et rendre compte dans ses œuvres les moindres changements survenus ou sur le point de venir dans la société russe.

Les trois romans de Tourguéniev – *Nid de gentilhomme*, *À la veille* et *Pères et fils* – reflètent de façon très représentative, notamment à travers les personnages qu'ils mettent sur scène, sa sensibilité aux évolutions sociales, intellectuelles et spirituelles ainsi que sa façon de traduire celle-ci dans ces écrits.

---

[938] А.Б. Муратов, « Н.А. Добролюбов и разрыв И.С. Тургенева с журналом "Современник" »// Муратов А. Б., *В мире Добролюбова. Сборник статей*, Москва, "Советский писатель", 1989.

[939] Ю.В. Лебедев, « Преходящее и вечное в художественном мировоззрении И.С.Тургенева »// *И.С. Тургенев: мировоззрение и творчество. Проблемы изучения*, Межвузовский сборник научных трудов, Орел, 1991, с. 4 : *Tourguéniev plus que tous ses contemporains était doté d'une extrême sensibilité vis-à-vis du cours de l'histoire.*

[940] *Ibid.* : [...] *il n'est pas à la traîne des événements historiques. Il ne se tient pas à distance. Au contraire! Il a toujours une longueur d'avance. Un flair artistique aiguisé lui permet de saisir l'avenir à partir de quelques vagues esquisses du présent et de le concrétiser de manière inattendue, dans sa vivante plénitude.*

Nid de gentilhomme : apologie nostalgique à la russité

Le premier des trois romans, *Nid de gentilhomme*, est souvent qualifié, par les commentateurs de l'œuvre, d'écrit le plus slavophile de Tourguéniev. Dans l'introduction à son ouvrage *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, Henri Granjard dit au sujet de ce roman qu'il paraît « presque un corps étranger » dans l'ensemble de l'œuvre. « Aucun autre de ses grands roman, estime Granjard, ne célèbre, en effet, avec tant de ferveur les traditions et la foi de la vieille Russie [...] »[941]. Beaucoup de contemporains de Tourguéniev y virent effectivement une tentative de la part de l'écrivain pour confronter deux mondes opposés : celui de la Russie vraie et authentique, celle qui véhicule des valeurs russes ancestrales, et le cercle des Russes dérussifiés et corrompu par des idées pseudo-occidentalistes. Par exemple, à la publication de *Nid de gentilhomme* en 1859, le critique Apollon Grigoriev souligna, à travers une analyse très fouillée des figures de Lavretski et de Lisa, le lien fusionnel qui unissait ses personnages avec l'essence même de la vie russe[942].

Bien sûr, l'opinion de Grigoriev suscita, de la part de quelques-uns de ses confrères, des réactions : ainsi de la part de Dimitri Pissarev qui, dans « Pissemski, Tourguéniev et Gontcharov » (« Писемский, Тургенев и Гончаров »), soutint que Tourguéniev ne cherchait pas du tout à opposer, dans le *Nid de gentilhomme*, « самородные полудикие натуры натурам, обесцвеченным цивилизацией »[943] mais plutôt à peindre le tableau le plus complet possible de la vie provinciale russe contemporaine. Néanmoins, il est difficile, selon nous, de ne pas se rendre compte de l'auréole positive qui entoure ceux des personnages du *Nid* qui surent conserver leur identité culturelle, et dont le caractère et le comportement s'inscrivent dans le système des valeurs authentiquement russes : c'est le cas notamment de la pure et religieuse Lisa Kalitina, de la très droite Marfa Pestova. Face à leur russité exemplaire, les figures des personnages « décolorés par la civilisation » apparaissent sous un jour beaucoup moins sympathique. Le lecteur n'aperçoit dans le personnage de la mère de Lisa, très attachée au confort européen, que son égoïsme dissimulé sous les traits d'une fausse sensibilité. Le personnage de Panchine, homme cultivé qui est un fervent défenseur de la civilisation

---

941 Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1960, p. 7.

942 А.А. Григорьев, « И.С. Тургенев и его деятельность. По поводу романа "Дворянское гнездо" »// Григорьев А.А., *Апология почвенничества*, Составление и комментарии А. В. Белова, Москва, Институт русской цивилизации, 2008.

943 М.П. Алексеев, Т.П. Голованова, « Комментарии: "Дворянское гнездо" »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том шестой, *op.cit.*, с. 406 : *les natures innées, quasi instinctives dans leur barbarie, aux natures fanées par la civilisation.*

européenne mais dont l'occidentalisme consiste, en réalité, en un mépris caché envers tout ce qui est russe, semble peu sincère et hautain. Quant à Varvara Lavretski, « une vraie Française par l'esprit » au passé adultère, elle est présentée dans le roman sous les airs d'une femme insensible et manipulatrice. En d'autres termes, comme le fait remarquer Granjard : « Tous les personnages de *Nid de gentilshommes* qui ignorent ou méprisent les traditions nationales par vanité mondaine [...], par calcul [...], par sottise prétentieuse [...], sont antipathiques »[944].

Seul peut-être le personnage de Lavretski reste, durant une bonne partie du roman, un peu en dehors de cette répartition des forces très claire. Au début du roman, Lavrtski ne peut pleinement prétendre appartenir ni à l'un ni à l'autre camp : véritable « homme de trop », Lavretski semble subir son existence et ne peut vraiment être rangé ni parmi les « gentils » ni parmi les « méchants ». Culturellement parlant, il s'agit d'un personnage ni totalement « russe » ni tout à fait « russifié ». D'un côté, l'éducation pseudo-européenne que son père s'était efforcé à lui donner avait été un échec et n'avait fait que perturber le jeune Lavretski dans ses repères culturels. De l'autre côté, au cours de son existence, Lavretski développe une sorte de dégoût inconscient envers l'étranger – la trahison de son épouse que Lavretski avait découverte à Paris y est certainement pour quelque chose. Ce dernier sentiment n'est pas clairement formulé dans le roman et s'exprime plutôt par l'interaction de Lavretski avec les personnages porteurs des valeurs européennes (en particulier les personnages français) ou pseudo-européennes (Varvara, Panchine, la mère de Lisa) et son attitude de rejet de leurs paroles, leur comportement ou leur mode de vie. Totalement désorienté, en pleine crise existentielle, Lavretski revient dans sa terre natale à la recherche de la paix intérieure et il y vit une véritable renaissance. Comment le formula Grigoriev dans l'article cité ci-dessus : « Лаврецкий приехал не умирать, а жить на свою родную почву, - и родная жизнь встречает его сразу своим миром, и этот мир - его же собственный мир, с которым ему нельзя, да и незачем разделяться »[945]. L'air de la patrie de son enfance lui apporte l'apaisement qui favorise à son tour l'éveil du personnage à la beauté simple et authentique de la vie russe. Cette renaissance identitaire va de pair avec la naissance des sentiments amoureux, chez Lavretski, envers Lisa, symbole féminin, dans le roman, de la russité et du patriotisme intuitif (« Лизе и в голову не приходило, что она

[944] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 246.
[945] А.А. Григорьев, « И. С. Тургенев и его деятельность. По поводу романа "Дворянское гнездо" », *op. cit.*, с. 324 : *Lavretski est revenu dans ses terres natales non pas pour mourir mais pour y vivre, et c'est cette vie en terre natale qui lui ouvre immédiatement son monde, ce monde qui est le sien, dont il ne peut et n'aurait aucune raison de se défaire.*

патриотка; но ей было по душе с русскими людьми; русский склад ума ее радовал; [...] »[946]).

Examinée dans le contexte historique général et simplement personnel qui vit l'écriture de *Nid de gentilhomme*, la tendance slavophile du roman n'étonne guère. Quoique rédigé en 1858, le *Nid de gentilhomme* fut imaginé et conçu par l'écrivain bien plus tôt, en 1856, comme en témoignent les lettres de l'écrivain, qui fait une première mention du roman dans une lettre à Panaïev, en octobre 1856[947]. Or, cette même période est marquée par quelques faits qui témoignent d'un état d'esprit éloigné de l'occidentalisme affirmé habituel à l'écrivain. Premièrement, lors d'un plongeon dans le milieu culturel natal long de six années, entre 1850 et 1856, Tourguéniev réapprit, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à comprendre l'essence de la vie russe et eut l'occasion de retrouver sa propre russité, qu'il avait quelque peu égarée, malgré tout, lors de ses pérégrinations à travers l'Europe dans la deuxième moitié des années 1840. C'est le même processus de retrouvailles avec sa propre identité culturelle que vit Lavretski à son retour dans les pénates natales. Deuxièmement, la conception de l'idée originale du *Nid de gentilhomme* se passait sur le fond du renouveau patriotique généralisé que vivait la société russe tout entière après la défaite de la Russie à la guerre de Crimée, la fin du régime répressif de Nicolas I^er^ et l'avènement au pouvoir d'Alexandre II, porteur d'espoirs dans les grandes réformes à venir. Tous les événements extérieurs de la vie de Tourguéniev, tant sur le plan personnel que du point de vue de son déroulement dans un contexte socio-culturel précis, aiguisaient la sensibilité de l'écrivain aux humeurs patriotiques. Il est d'ailleurs très symptomatique que le milieu et la fin des années 1850 aient été placés pour Tourguéniev sous le signe du rapprochement avec les milieux slavophiles. Dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*[948]*,* Henri Granjard parle longuement de cette phase « slavophile » dans l'évolution de la perception du monde russe de Tourguéniev. Dès ses premiers passages à Moscou en été 1850, celui-ci reprit contact avec les frères Aksakov, les chefs de file des slavophiles et ses anciens camarades d'Université. Tourguéniev se sentait un peu seul à son arrivée en Russie. La plupart de ses amis occidentalistes étaient décédés ou tout simplement avaient émigré à cette époque, et l'écrivain trouva, dans la figure des Aksakov, les personnes à la fois intelligentes, honnêtes et soucieuses, tout comme lui, de la destinée de leur pays. La famille Aksakov le soutint dans les épreuves qu'il traversa au début des années 1850,

[946] *Liza n'avait pas imaginé être patriote ; mais elle aimait passer du temps avec les Russes ; leur tournure d'esprit la réjouissait.*
[947] М.П. Алексеев, Т.П. Голованова, « Комментарии: "Дворянское гнездо" », *op. cit.*, с. 375.
[948] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 221-226.

l'accueillirent à plusieurs reprises dans leur domaine familial d'Abramtsevo, lui firent rencontrer leurs « frères d'arme », c'est-à-dire les personnes – hommes de lettres et philosophes – qui partageaient leurs idées sur la Russie. « Chez les Aksakov, il retrouve Kiréevski, Samarine et Khomiakov. Tous les chefs de la première école slavophile l'intéressaient manifestement », précise Granjard son ouvrage. La proximité des idées (le destin de la Russie) et leur statut de proscrits – les chefs slavophiles étaient interdits de toute publication à la fin du règne de Nicolas I[er][949] – rapprochaient Tourguéniev de tous ces hommes malgré leurs points de vue pourtant très différents. Ce rapprochement s'opéra en particulier entre 1853 et 1857, selon Granjard[950]. Cette « excursion » de Tourguéniev dans les milieux slavophiles n'eut pas pour conséquence de modifier, en fin de compte, son point de vue sur le chemin historique de la Russie et la nature véritable de l'Homme russe – au contraire, il en ressortit plus conforté que jamais dans son opinion concernant la nature profondément européenne de la civilisation russe. Dès octobre 1852, la correspondance de l'écrivain destinée aux Aksakov, que ce soit celle rédigée à l'attention des deux frères ou de leur père, est occasionnellement ponctuée par les prises de position assez fermes de sa part concernant certains points polémiques sur les différents phénomènes relatifs au monde russe, principalement au sujet de l'art[951], de la mentalité[952] russes ou encore des fondements de l'organisation de la société russe[953]. Néanmoins, le simple fait de ce rapprochement à ce moment précis de sa vie, témoigne du renforcement de la sympathie de l'écrivain vis-à-vis des idées de ses compatriotes slavophiles. Enfin, une autre personne aux opinions clairement slavophiles fit partie du cercle de fréquentations de Tourguéniev durant cette même période – en totale harmonie avec l'état d'esprit d'alors de l'écrivain : il s'agit de la comtesse Lambert ; cette même Elizabeth Lambert dont Granjard dit dans son livre dédié à l'influence de cette grande dame et la confidente de Tourguéniev dans la deuxième moitié des 1850 : « Si irrégulière qu'ait été leur correspondance, on ne peut se défendre de l'impression que Liza, l'héroïne de *Nid de seigneurs*, [...] doit beaucoup à la comtesse Lambert »[954]. Selon Henri Granjard, Lisa hérita d'Elizabeth Lambert sa caractéristique la plus importante : sa foi religieuse et sa vision très chrétienne de la vie.

Tous ces différents faits – le moment de la conception de *Nid de gentilhomme* ainsi que les différentes influences, directes et indirectes, qui façonnèrent chacune à leur façon la tonalité

[949] *Ibid.*, p. 222.
[950] *Ibid.*, p. 221.
[951] Lettre à K. Aksakov, 16 (28) octobre 1852, Spasskoïé.
[952] Lettre à K. Aksakov, 16 (28) janvier 1853, Spasskoïé.
[953] Lettre à S. Aksakov, 25 mai (6 juin) 1856, Spasskoïé.
[954] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, *op. cit.*, p. 14.

de l'œuvre et la personnalité dont Tourguéniev dota les différents personnages de ce roman, indiquent qu'il s'agit d'un écrit appartenant à une époque autre que celle qui verra la création de *À la veille* et *Pères et fils* – une sorte de geste d'adieu à une ère révolue. Pavel Annenkov exprima en tout cas le même avis dans «Six ans de correspondance avec Ivan Tourguéniev » (« Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым ») : « Собственно говоря, «Дворянское гнездо» было трогательным прощанием устарелых порядков жизни, отходящих в историю, причем все высшие, идеальные их потребности и стремления выставлены в лучезарном свете, как это бывает почти всегда и с людьми и с порядками, с которыми современники расстаются навсегда»[955]. C'est notamment en cela que le *Nid de gentilhomme* diffère tant du roman suivant, *À la veille*, écrit par Tourguéniev seulement une année plus tard, en 1859 : se distinguant par une tonalité tout à fait différente, l'action de *À la veille* est résolument tournée, contrairement à celle de *Nid*, vers l'avenir et la recherche d'un héros moderne, plus apte à incarner son époque et à relever ses défis.

Hamlet et Don Quichotte : deux symboles empruntés

L'envie et la nécessité de parler dans ses œuvres d'un type d'hommes nouveaux et très différents des « hommes de trop », produits d'une époque idéaliste, mûrissaient dans l'esprit de Tourguéniev depuis plusieurs années déjà. La genèse de l'une de ses œuvres critiques centrale, l'article intitulé « Hamlet et Don Quichotte » est la preuve directe du cheminement progressif, et précoce, de la figure de l'« homme nouveau ». En effet, publié dans *Le Contemporain* en janvier 1860, « Hamlet et Don Quichotte » fut rédigé par lui entre février 1857 et décembre 1859[956], avec beaucoup de coupures dans la rédaction : en même temps qu'il élaborait cet article, Tourguéniev rédigeait certaines de ses autres œuvres, dont notamment le *Nid de gentilhomme* (sans compter les périodes de crises de créations, relativement nombreuses chez lui à l'époque, comme nous l'avons vu plus haut). Quant à la conception de l'idée originale de l'article, elle est encore plus ancienne : les premières mentions de « Hamlet et Don Quichotte » dans la correspondance de l'écrivain remontent à octobre 1856 : « Кроме того, у меня до

[955] П.В. Анненков, « Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников,* Том первый, Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., *op.cit.*, с. 261, 262 : *En réalité, « le Nid de gentilhomme » était un adieu touchant aux anciens modes de vie qui se voyaient relégués aux oubliettes, mettant toutefois clairement en évidence toutes leurs plus hautes motivations et raisons d'être idéales, comme c'est quasi toujours le cas dès lors qu'il s'agit pour des contemporains de se séparer définitivement d'hommes ou de systèmes.*

[956] Ю.Д. Левин, « Комментарии: Гамлет и Дон Кихот »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том пятый, *op.cit.*, с. 508-509.

Нового года будет готова статья под заглавием: „Гамлет и Дон-Кихот“. Если ты найдешь нужным, можешь поместить это в объявлении»[957], écrivait-il à ce sujet à Ivan Panaïev, de Courtavenel.

L'élaboration et l'écriture de « Hamlet et Don Quichotte » prirent donc plusieurs années. Les experts de l'œuvre critique tourguénievienne, dont Youri Lévine, soulignent l'importance du contexte politique et général qui vit la création de cet article : « Писалась статья в период подготовки в России общественных реформ, dit Lévine dans un de ses commentaires à l'article, - а завершена была в годы революционной ситуации. Одним из наиболее актуальных вопросов в это время был вопрос о типе общественных деятелей, способных осуществить необходимые преобразования в стране [...] »[958]. Sentant, dès 1856, la nécessité grandissante d'arriver à représenter, dans ses œuvres, le nouveau type d'hommes, Tourguéniev accéléra particulièrement sa réflexion à ce sujet – et donc l'écriture de « Hamlet et Don Quichotte » – deux ans plus tard, alors que toutes les têtes pensantes étaient en train de s'exprimer à ce sujet : en 1858, Nikolaï Tchernychevski, pour ne prendre que son exemple, rédigea, à la suite de la parution d'« Assia « en janvier 1858, un article sous un titre très évocateur « L'Homme russe au rendez-vous » (« Русский человек на rendez-vous »). Tout en analysant l'œuvre dans son intégralité, Tchernychevski concentrait tout particulièrement son attention sur la personnalité quelques peu obsolète du personnage principal – une personne faible et sans objectif bien réel à atteindre. « [...] в том и состоит грустное достоинство [...] повести, что характер героя верен нашему обществу »[959], finit remarquer Tchernychevski dans son analyse du comportement de N.N., tout en concluant que celui-ci représentait, en fait, une figure tout à fait typique de son temps – une véritable tragédie pour une Russie qui vit à la veille de bouleversements socio-politique importants qui nécessitent l'intervention des personnes plus actives et plus courageuses. L'article de Tchernychevski ouvrait pour ainsi dire la polémique concernant la différence entre les « hommes de trop » et les « hommes nouveaux », à laquelle Tourguéniev entendait de toute évidence bien prendre part.

---

[957] Lettre à I. Panaïev, 3 (15) octobre 1856, Courtavenel : *De plus, mon article intitulé « Hamlet et Don Quichotte » sera prêt avant le Nouvel an. Si tu l'estimes nécessaire, tu peux insérer cela dans l'annonce.*

[958] *L'article était en cours de rédaction au moment de l'élaboration des réformes sociales en Russie et il fut terminé durant la période révolutionnaire. Une des questions les plus actuelles à l'époque était celle concernant le type des acteurs sociaux capables de mettre en œuvre les transformations nécessaires au pays* [...].

[959] Н.Г. Чернышевский, « Русский человек на rendez-vous, Размышления по прочтении повести г. Тургенева "Ася" »// Н.Г. Чернышевский, *Собрание сочинений в пяти томах*, Том 3: Литературная критика, Москва, "Правда", 1974, с. 205 : [...] *le triste mérite de la nouvelle est de présenter un héros dont le caractère est fidèle à notre société.*

En tout cas, le contenu de « Hamlet et Don Quichotte » va précisément dans ce même sens. À travers deux figures très emblématiques de la littérature européenne Tourguéniev lance, dans son article, une réflexion sur la nature humaine. Pour ce faire, il s'appuie sur ses deux symboles littéraires qu'il arrive à envisager totalement en dehors de leur contexte et les érige en deux types d'Homme diamétralement opposés : « Нам показалось, что в этих двух типах воплощены две коренные, противоположные особенности человеческой природы — оба конца той оси, на которой она вертится »[960]. Hamlet incarne, selon Tourguéniev, une personnalité sceptique, qui incline à une auto-analyse permanente et égoïste par nature puisqu'il est continuellement préoccupé par sa seule personne et bloqué dans son inaction, alors que Don Quichotte, malgré le ridicule apparent de sa personne, présente les qualités indispensables pour faire évoluer les choses. Ces qualités sont la foi, l'énergie, le courage, le sens de l'abnégation et une solide compréhension des valeurs de son pays.

L'« homme nouveau » russe est… un Bulgare ?

Après avoir esquissé sa vision du profil d'un « homme nouveau » de façon générale et théorique, Tourguéniev ne tarda pas à tenter d'incarner ce même profil dans une œuvre littéraire : c'est dans cette visée que fut écrit le roman *À la veille*. « В основание моей повести положена мысль о необходимости *сознательно*-героических натур [...] для того, чтобы дело продвинулось вперед »[961], écrivait-il à Ivan Aksakov dans une lettre écrite en novembre 1859, dans laquelle il annonçait la fin du travail sur le roman. Le travail de réflexion sur les traits à former dans le but de pouvoir se constituer en un véritable pilier des transformations en cours dans la société russe avait fini par aboutir en un résultat. En effet, après avoir d'abord senti, de façon intuitive, la nécessité de travailler dans ce sens (ce qui se concrétisa dans les premières ébauches du projet de « Hamlet et Don Quichotte » et de *À la veille*[962]), après avoir laissé cette intuition mûrir durant quelques années avant de lui voir prendre une forme plus concrète, Tourguéniev s'attela au travail. Un obstacle se dressa devant lui cependant, l'empêchant de mettre au point une œuvre à part entière, réaliste et authentique. En effet, en mettant au point ses œuvres littéraires, il partait toujours – les habitudes de jeunesse et les

[960] *Il nous a semblé que ces deux types incarnaient deux caractéristiques antinomiques de la nature humaine, les deux bouts de cet axe autour duquel elle tourne.*
[961] Lettre à I. Aksakov, 13 (25) novembre 1859, Spasskoïé : *A la base de ma nouvelle, il y a l'idée de la nécessité des natures* consciemment *héroïques* [...] *afin de faire avancer l'affaire.*
[962] А.И. Батюто, И.А. Битюгова, А.П. Могилянский, Л.И. Ровнякова, « Комментарии : И.С. Тургенев, Накануне »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том девятый, *op.cit.*, с. 429.

enseignements de l'« école naturelle » étant vivaces – d'une figure concrète. Or, pour incarner un « homme nouveau » dans son œuvre, il lui manquait de la matière vivante, celle qu'il puisait habituellement dans la vie réelle. Dans l'introduction au recueil complet de ses romans édité en 1880, Tourguéniev se souvient ainsi du dilemme qui se présenta à lui à ce stade du travail : « Фигура главной героини, Елены, тогда еще нового типа в русской жизни, довольно ясно обрисовывалась в моем воображении; но недоставало героя, такого лица, которому Елена, при ее еще смутном, хотя сильном стремлении к свободе, могла предаться »[963]. Dans cette même introduction, il livre le récit de la façon dont il parvint à résoudre ce problème et trouva la matière qui l'inspira pour créer le personnage d'Insarov, un révolutionnaire bulgare, le Don Quichotte par excellence totalement dévoué à la noble cause de la libération de sa patrie. L'idée lui fut suggérée par son ami et voisin de vingt-cinq ans Vassili Karateïev. Celui-ci s'était engagé dans l'armée lors de la campagne de Crimée, et avant de partir à la guerre, il avait laissé à Tourguéniev un cahier qui contenait une nouvelle dont les grands traits servirent de base à *À la veille.* La nouvelle de Karateïev portait un caractère quelque peu inachevé et nécessitait un remaniement substantiel mais, en la parcourant, Tourguéniev comprit que, sous les traits du personnage principal, son ami présentait le type qu'il recherchait : « Прочтя тетрадку Каратеева, я невольно воскликнул: «Вот тот герой, которого я искал!»[964]. L'écrivain fit part de sa découverte au jeune auteur qui lui donna sa bénédiction pour utiliser la nouvelle selon son meilleur entendement, ce que Tourguéniev fit : n'ayant pas pu faire publier l'œuvre maladroite et très imparfaite de Karateïev, il choisit d'emprunter à celle-ci quelques traits parmi les plus saillants, d'autant plus que le jeune écrivain ne revint jamais de la guerre – il s'agissait donc de l'unique façon pour lui de tenir sa parole et permettre à l'œuvre de prendre vie. C'est ainsi qu'*À la veille* naquit, en avril 1859, avec, au centre, la figure de Dimitri Insarov.

Comment est-il donc cet « homme nouveau » que Tourguéniev érigea, après de longues années de recherches et d'observations, au rang de héros des temps modernes ? Insarov est jeune – au moment du récit, il est âgé de vingt-cinq ans, issu d'une famille de commerçants aisés, orphelin depuis l'âge de sept ans, les parents d'Insarov ayant été tués dans des circonstances dramatiques : sa mère avait été enlevée et assassinée par un agha turc et son père

[963] И.С. Тургенев, « Предисловие к романам »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том девятый, *op.cit.*, с. 393 : *La figure de l'héroïne principale, Elena, un type encore inédit dans la vie russe, s'était assez clairement esquissée dans mon imagination ; mais il manquait un héros, un personnage auquel Elena, avec son penchant encore vague mais tenace pour la liberté, pouvait se livrer.*

[964] *Ibid.* : *Après avoir lu le cahier de Karateïev, je me suis écrié malgré moi : « Le voilà le héros que je cherchais ! »*

exécuté après avoir tenté de venger sa défunte épouse. Insarov est une personne droite, il parle peu (« Он тоже в своем роде молчальник »[965], décrit Berséniev son ami à Elena) et est très têtu. « Он ужасно упрям »[966], continue son récit Berséniev, trait dont Insarov fait preuve en effet à plusieurs reprises dans le roman – il persévère en tout, qu'il s'agisse simplement du rangement de sa chambre (« Особенно долго возился он с письменным столом, который никак не хотел поместиться в назначенный для него простенок; но Инсаров с свойственною ему молчаливою настойчивостью, добился своего »[967]) ou d'assurer le salut de sa patrie : « У него одна мысль: освобождение его родины »[968], cite Berséniev parmi les premières caractéristiques d'Insarov. Ce dernier objectif occupe d'ailleurs tout l'être d'Insarov : au nom de la libération de son pays, il est prêt à consentir à tout sacrifice, à renoncer au confort et à son propre bien-être, à courir toutes sortes de dangers, à faire le sacrifice de sa santé. C'est aussi pour mieux se préparer à sa noble tâche qu'Insarov s'installe à Moscou, le temps d'y faire des études. Et il faut dire que ses centres d'intérêt sont des plus variés et que ses journées sont extrêmement remplies, Insarov étant attentif à la discipline, à en juger par le passage suivant qui raconte la manière dont il organise son séjour estival à la campagne, chez Berséniev :

> На второй день после своего переселения Инсаров встал в четыре часа утра, обегал почти всё Кунцево, искупался в реке, выпил стакан холодного молока и принялся за работу; а работы у него было немало: он учился и русской истории, и праву, и политической экономии, переводил болгарские песни и летописи, собирал материалы о восточном вопросе, составлял русскую грамматику для болгар, болгарскую для русских.[969]

Outre cette diversité d'intérêt, Insarov est également une personne fière et indépendante, et bien plus encore, selon le même Berséniev : « Это железный человек. И в то же время, вы увидите, в нем есть что-то детское, искреннее, при всей его сосредоточенности и даже скрытности. Правда, его искренность — не наша дрянная искренность, искренность людей, которым скрывать решительно нечего... »[970].

---

[965] *Il est taciturne, lui aussi, dans son genre.*
[966] *Il est incroyablement obstiné.*
[967] *Il se donna un mal tout particulier pour sa table de travail qui s'obstinait à ne pas se caser dans l'emplacement qu'il lui destinait, entre deux fenêtres ; mais avec son acharnement coutumier, Insarov finit par arriver à ses fins.*
[968] *Il n'a qu'une idée : la libération de sa patrie.*
[969] *Le lendemain de son déménagement, Insarov se leva à quatre heures du matin, parcourut presque toute la commune de Kountsevo, prit un bain dans la rivière, but un verre de lait froid et se mit au travail ; et le travail ne lui manquait pas : il étudiait à la fois l'histoire russe, le droit et l'économie politique, il traduisit des chansons et des chroniques bulgares, rassemblait des matériaux sur la question de l'Orient, composait une grammaire russe à l'usage des Bulgares et une grammaire bulgare à l'usage des Russes.*
[970] *C'est un homme de fer. Et en même temps, vous verrez, il y a en lui quelques chose d'enfantin, de sincère, malgré tout ce qu'il de concentré et même de secret. Sa sincérité, il est vrai, n'a rien à voir avec notre sincérité de camelote, cette sincérité des gens qui n'ont rigoureusement rien à cacher.*

La description donnée par Berséniev – et par l'auteur – à la personnalité d'Insarov est extrêmement riche et campe une personne forte, simple, un peu naïve, passionnée. Il n'est pas étonnant qu'Elena, elle-même une jeune femme pas comme les autres, dans son intelligence simple et son caractère altruiste, finit par s'éprendre d'Insarov – les autres jeunes gens du roman (Berséniev et Choubine) affichent, à côté du jeune révolutionnaire, des figures pâles et sans réelle consistance.

Nous venons d'énumérer les différentes facettes de la personnalité d'Insarov, le « personnage héroïque et conscient » si longtemps médité par l'auteur de *À la veille*, à part une seule de ses caractéristiques, pourtant majeure : Insarov n'est pas un Russe ! L'« homme nouveau » de Tourguéniev est en effet un Bulgare. « Между тогдашними русскими такого еще не было »[971], se justifiait Tourguéniev de son choix en 1880, dans la préface à l'édition de ses romans. « Отчего он не русский? Нет, он не мог быть русским»[972], se fait remarquer Elena à elle-même alors qu'elle est en train de se rendre compte de ses propres sentiments envers le Bulgare. Insarov, authentique, entier et passionné lui paraît extraordinaire ; tous les autres perdent de leur éclat à ses côtés – Berséniev, quoique plus érudit qu'Insarov, lui semble « tout petit » comparé à lui, l'entourage d'Elena lui paraît d'un seul coup corrompu par le mensonge.

En proie à ses sentiments Elena pourrait être soupçonnée de jeter sur le jeune homme un regard subjectif. Mais qu'est-ce qui rend Insarov spécial aux yeux de l'auteur qui – faut-il le rappeler – fit incarner dans le Bulgare la personne appelée à relever les défis du présent et à façonner l'avenir ? Qu'est-ce qui le différencie de ses acolytes russes ?

Bien sûr, en véritable homme du Sud, Insarov arbore un physique très différent des Russes. Maigre, noueux, la poitrine rentrante et les bras anguleux, au visage particulièrement expressif : « [...] черты лица имел он резкие, нос с горбиной, иссиня-черные прямые волосы, небольшой лоб, небольшие, пристально глядевшие, углубленные глаза, густые брови; когда он улыбался, прекрасные белые зубы показывались на миг из-под тонких, жестких, слишком отчетливо очерченных губ »[973]. Une autre spécificité physique d'Insarov qui trahit ses origines non-russes consist en un timbre de voix particulier : « [...] его гортанный, впрочем приятный голос звучал чем-то нерусским »[974], précise le texte – malgré la maîtrise

[971] И.С. Тургенев, « Предисловие к романам », *op. cit.*, с. 393 : *Parmi les Russes de l'époque, il était inédit.*
[972] *Pourquoi n'est-il pas russe ? Mais non, il ne pourrait pas l'être.*
[973] [...] *il avait des traits accusés, un nez brusqué, des cheveux raides d'un noir bleuté, un front petit, de petits yeux enfoncés au regard attentif, des sourcils épais ; quand il souriait, de magnifiques dents blanches étincelaient un instant entre ses lèvres minces, dures, au contour trop nettement marqué.*
[974] [...] *le timbre guttural de sa voix, agréable au demeurant, avait un je-ne-sais-quoi de non russe.*

parfaite de la langue russe dont Insarov faisait preuve ; il parle par ailleurs cette langue depuis son enfance passée à Odessa, chez sa tante. Les habitudes vestimentaires d'Insarov ne comportent rien de particulier : de revenu modeste, tendant à l'ascétisme, le Bulgare s'habille humblement et proprement. Seuls quelques détails de sa toilette trahissent, par moments, ses origines, comme cette casquette un peu trop originale qui suscita l'enthousiasme extrême de Choubine (« У Инсарова оказался довольно странный, ушастый картуз, от которого Шубин пришел в не совсем естественный восторг »[975]).

Quelques particularités du comportement et du tempérament d'Insarov semblent étrangers à la nature russe également. Son extrême politesse saute aux yeux : « Инсаров проводил его до двери с любезною, в России мало употребительною вежливостью [...] »[976], précise l'auteur à ce sujet, et son sens de discipline est bien trop rigoureux pour un Russe. La passion dont Insarov fait preuve dans tout ce qu'il fait prend des allures assez exagérées pour trancher avec l'attitude de ses camarades russes. Sa soif frénétique de science, le courage calme et menaçant dont il fait preuve lors de la confrontation avec les officiers allemands ivres à Tsaritsino, mais surtout l'amour sans limite qu'il nourrit pour sa patrie et dont seul le nom éveille chez Insarov une agitation passionnée – tout semble trahir une nature non russe chez lui :

> От песен Берсенев перешел к современному положению Болгарии, и тут он впервые заметил, какая совершалась перемена в Инсарове при одном упоминовении его родины: не то чтобы лицо его разгоралось или голос возвышался — нет! но всё существо его как будто крепло и стремилось вперед, очертание губ обозначалось резче и неумолимее, а в глубине глаз зажигался какой-то глухой, неугасимый огонь.[977]

C'est cette même flamme, indispensable chez un homme désireux de faire avancer les choses dans son pays, que Tourguéniev ne réussit sans doute pas à observer chez ses compatriotes puisqu'il ne trouva pas, parmi eux, de type fournissant la matière nécessaire pour élaborer la figure de l'« homme nouveau ». Peut-être les Russes manquaient-ils d'un objectif suffisamment noble pour éveiller chez eux cette passion dévorante pour leur pays et leur faire oublier jusqu'à leurs propres sécurité et confort ? Insarov, lui, développa son sens de l'abnégation et de

---

[975] *Insarov s'est révélé possesseur d'une assez curieuse casquette à oreillette qui remplit Choubine d'un enthousiasme un peu suspect.*

[976] *Insarov le raccompagna jusqu'à la porte avec une déférence aimable, peu usitée en Russie* [...].

[977] *Des chansons, Berséniev passa à la situation actuelle de la Bulgarie et remarqua alors pour la première fois quel changement survenait à la seule mention de sa patrie : non que son visage s'échauffât ou que le ton de sa voix monta, mais tout son être semblait se durcir et se projeter vers l'avant, le contour de ses lèvres devenait plus ferme et plus impitoyable, et tout au fond de ses yeux s'allumait une flamme voilée, inextinguible.*

l'autosacrifice – en vrai Don Quichotte des temps modernes – dans un contexte historique difficile pour son pays. Qui sait si, né à un autre et plus heureux moment de l'histoire, Insarov aurait fait preuve d'autant de caractère et de belle force ? Oui, Tourguéniev fait endosser à un Autre le rôle de héros des temps modernes, mais le choix de l'auteur est bien plus symbolique et lourd de sens qu'il n'y paraît au premier regard. Premièrement, le choix de nationalité de son héros est tout sauf fortuit et en tout cas n'est pas anodin. Bien sûr, le choix du contexte historique pour son roman, dont l'action débute en été 1853, à quelques mois à peine du début de la guerre de Crimée, et au moment où les tensions dans les Balkans devenaient de plus en plus sensibles, rend la décision de l'auteur logique et légitime. Cependant, ce choix est loin de représenter le seul et l'unique facteur qui avait influencé cette décision, selon nous. Si on se réfère à la vision du monde de Tourguéniev du point de vue de la répartition de l'Europe – au sens large du terme – en civilisations déclinantes et en civilisations porteuses d'avenir, comme nous avons eu l'occasion d'en parler dans un des chapitres précédents (« Chapitre IV : L'Âme russe vue de loin »), il apparaît que la Bulgarie tombe dans la seconde catégorie, tout comme la Russie. Le destin des deux pays devait dans ce cas sembler très proche à Tourguéniev, chacun d'entre eux devant faire face à un défi majeur de son histoire : Bulgarie devait se libérer du joug ottoman tandis que la Russie se préparait quant à elle à entrer dans une toute nouvelle phase de son histoire – se libérer des liens du passé en abolissant le droit de servage. Ce sens, implicite, ne fait aucun doute : dans une lettre écrite plusieurs années plus tard, en 1871, et adressée à Ludwig Friedländer, Tourguéniev confia le sens qu'il chercha à cacher dans le titre du roman *À la veille* : « Повесть „Накануне“ была так названа больше по времени ее появления (1860 — последний год перед освобождением крестьян)... В России начиналась новая эпоха — и такие фигуры, как Елена, Инсаров, являются провозвестниками того, что пришло позже»[978]. À la lumière de cette explication, *À la veille* se présente comme l'expression de l'espoir formulé par l'écrivain au sujet des changements à venir pour toute la société russe, un souhait de sa part de voir émerger, au sein de celle-ci, une génération de jeunes gens énergiques, dévoués à leur pays et d'une grande et belle force morale.

C'est dans le sillage de *À la veille* qu'il faut examiner le roman suivant et le personnage central de celui-ci, Evguéni Bazarov.

[978] Lettre à L. Friedländer, 25 décembre 1870 (6 janvier 1871), Londres : *La nouvelle « à la Veille » doit surtout son titre à la période de sa parution (1860, c'est-à-dire la dernière année avant la libération de la paysannerie)…Une nouvelle époque commençait en Russie et des figures comme Elena ou Insarov étaient annonciatrices de ce qui allait se produire plus tard.*

Bazarov : une nouvelle incarnation de l'Homme nouveau et Don Quichotte hamlétisé

Après avoir terminé *À la veille* et fait les démarches nécessaires à sa publication, qui eut lieu en 1860 dans le magazine *Le Messager russe* (la rupture de l'écrivain avec *Le Contemporain* était déjà effective à cette époque), Tourguéniev continua à méditer sur l'« homme nouveau », tâchant de trouver sa trace dans la réalité russe cette fois. L'idée principale qui se trouve à la base de *Pères et fils* se mit à germer dans son esprit en été 1860, ainsi qu'en témoignent les lettres de l'écrivain de cette période[979], mais il ne se mit au travail qu'en novembre 1860 pour terminer le roman, dans sa toute première et presque définitive version, en été 1861. Après de longs mois de corrections et d'ajustements, *Pères et fils* parut dans *Le Messager russe*, en février 1862, suscitant une avalanche de critiques, de commentaires, d'éloges et de blâmes. En cause : la personnalité complexe et controversée de Bazarov, le plus grand nihiliste de l'histoire littéraire russe que Tourguéniev opposa, dans le roman, à tous les autres personnages sans exception et en particulier à ceux qui incarnaient la vieille génération des « hommes de trop », et notamment les frères Piotr et Pavel Kirsanov, la confrontation dont tire son sens le titre du roman. Le thème de la rencontre de deux générations se révéla particulièrement actuel, ainsi qu'on pourrait s'y attendre : *Pères et fils* était lu dans tous les salons littéraires des deux capitales russes et fit l'objet d'articles critiques d'absolument tous les magazines littéraires du pays. Toutes les grandes plumes russes crurent indispensable de dédier quelques lignes à l'ouvrage – entre autres, Dostoïevski, Tchernychevski, Herzen, Pissarev, Tolstoï, Aksakov[980].

Nous ne chercherons pas, dans le cadre de ce travail, à nous livrer à l'analyse des différentes opinions qui furent exprimées, jusqu'à nos jours, au sujet de la personnalité de Bazarov, tout comme nous ne nous chercherons pas à rendre un compte exhaustif de sa figure: d'un côté, ces deux questions représentent un sujet bien trop vaste (elles firent déjà l'objet plus d'un fois d'études très fouillées[981]), et de l'autre côté, examiner cette question en détail détournerait notre attention de l'objet principal de cette recherche. Ce qui nous tenterons de

[979] А.И. Батюто, « Комментарии : И.С. Тургенев, Отцы и дети »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том седьмой, *op.cit.*, с. 416.
[980] *Ibid.*, с. 435.
[981] П. Орловский, «Базаров и Санин. Два нигилизма»// *Литературный распад*, Санкт-Петербург, Книгоиздательство "EOS", 1909; Д.Н. Овсянико-Куликовский, «Базаров как отрицатель и как общественно-психологический и национальный тип» // *Роман И.С.Тургенева "Отцы и дети" в русской критике*, сост., вступ. ст. и коммент. И.Н. Сухих, Ленинград, Изд-во Ленингр. ун-та, 1986; Н.Н. Страхов, «Базаров, как тип цельного русского человека»// *Иван Сергеевич Тургенев. Его жизнь и сочинения*, сост. В. Покровский, Москва, Типография Г. Лисснера и Д. Собко, 1910, с. 321-327, etc.

faire, en revanche, c'est de mettre en avant les facettes de la personnalité de Bazarov qui rapprochent ou qui, au contraire, différencient l'« homme nouveau » de son prédécesseur bulgare et de l'archétype du héros des temps modernes dont Tourguéniev avait saisi les contours dans « Hamlet et Don Quichotte ».

Souvenons-nous : d'après ce dernier article, le héros de la modernité est avant tout mu par sa foi en une idée suprême et qu'il a faite sienne au point de lui consacrer son être tout entier et de consentir à tous les sacrifices pour la voir triompher. En cela, le héros des temps modernes que Tourguéniev présente à travers la très symbolique figure de Don Quichotte s'oppose à l'égoïsme de l'« homme de trop », ce Hamlet sans foi et éternel sceptique. Entre ces deux points extrêmes du baromètre de la nature humaine que Tourguéniev décrivit dans « Hamlet et Don Quichotte », la personnalité d'Insarov se situait, selon toute vraisemblance et à la lumière des points les plus saillants de son portrait repris ci-dessus, résolument du côté de l'*hidalgo* de la Manche : animé par une foi inébranlable en la cause qu'il défend – le salut de son pays – et prêt à renoncer à tout pour y parvenir, modeste, droit et sincère, fort, la figure d'Insarov semble s'inscrire sinon parfaitement, du moins aussi bien que possible, dans l'image du héros moderne dressée par Tourguéniev dans son article. Concernant Bazarov, il paraît difficile, à première vue, de le « ranger » dans une catégorie ou dans l'autre.

D'un côté, Bazarov présente un certain nombre de similitudes avec Insarov. D'origine modeste (il est fils d'un médecin), Bazarov, tout comme Insarov, est d'une certaine façon le produit de ses propres efforts : il s'investit corps et âme dans les études, dans lesquelles il mise avant tout sur la rigueur et la discipline. Tout comme le Bulgare, Bazarov est une personne énergique. Plus haut, nous avons vu la façon dont Insarov organise son séjour à la campagne ; arrivé dans le domaine familial des Kirsanov, Bazarov se montre non moins actif que son prédécesseur bulgare : il se lève tôt, parcourt en peu de temps la propriété tout entière et se dirige vers l'étang le plus proche pour attraper des grenouilles – le matériel nécessaire pour ses expérimentations scientifiques. Car, contrairement à Insarov, le Russe se destine avant tout à la médecine et aux sciences (on notera cette première différence entre les deux personnages). Comme Insarov, Bazarov est une personne très droite et très directe dans ses jugements. Cependant, la droiture des deux personnages est de nature différente. Insarov ne juge personne ; taciturne, il réserve ses éventuelles opinions pour lui et de plus, dans la mesure où tout son être est constamment dédié à son objectif suprême, il évite de se disperser en faisant, ne fût-ce que pour lui, des considérations inutiles. Bazarov est plus loquace, sans être inutilement bavard cependant ; il est plus prompt à juger les gens qui l'entourent et n'hésite pas à exprimer son opinion à leur sujet en leur présence. Cependant, toutes ces petites différences : la plus grande

propension de Bazarov aux sciences exactes comparé à Insarov, son côté plus réservé et plus concentré – ne représentent que des points de dissemblance somme toute mineurs dans l'ensemble. Car s'il existe un trait qui différencie vraiment les deux personnages, c'est leur foi. Insarov, nous l'avons vu, croit passionnément et presque aveuglément à sa cause à laquelle il s'adonne tout entier. Bazarov, quant à lui, en bon nihiliste, ne croit en rien, ce qui fait de lui, en principe, le simple opposé du Bulgare, tout comme ce trait fondamental l'éloigne autant que possible du type du héros des temps modernes esquissé par Tourguéniev dans « Hamlet et Don Quichotte ». La passion et l'enthousiasme d'Insarov pour sa cause rend celle-ci sympathique à tous ceux à qui il a l'occasion d'en parler – tout comme Don Quichotte, Insarov est potentiellement capable de mener les foules derrière lui (ce qu'il fait par ailleurs : ce n'est pas pour rien que le Bulgare est souvent sollicité par ses compatriotes en tant que médiateur lors de litiges). Bazarov attire sur lui l'attention de tous ceux qui l'entourent, lui aussi : mais cette sympathie, qui ressemble davantage à de la curiosité, dure rarement, tant le scepticisme et même parfois le mépris du jeune médecin envers les autres sont manifestes.

Est-ce que ceci signifie que le personnage de Bazarov se rapproche plutôt de la figure de Hamlet que Tourguéniev chargea, symboliquement, à incarner le type même de la personne des temps anciens ? La réponse est : pas du tout. Bazarov est un homme pratique, un homme qui ne connaît pas les tourments de l'autoanalyse ; il n'agit pas en égoïste, pas plus qu'en altruiste pur et simple. Bazarov ne possède pas grand-chose en commun avec les « hommes de trop », sa différence par rapport aux représentants de cette ancienne génération est flagrante ; aussi n'est-il pas porteur de seuls quelques prémices des « hommes nouveaux ». Comme le formule de façon très judicieuse, selon nous, Youri Mann, dans son article « Bazarov et les autres » (« Базаров и другие »)[982], tout en acceptant la difficulté de situer la personnalité de Bazarov selon l'échelle tourguénievienne décrite dans « Hamlet et Don Quichotte » :

> Если хотите, это *гамлетизирующий Дон Кихот* – сочетание парадоксальное [...]. Понадобились необычайные обстоятельства, чтобы его вызвать. Как аномалия стрелки компаса указывает на приближение к магнитному полю, так и смешение устойчивых, освященных мировой традицией психологических категорий говорит о том, что тургеневский герой времени, «человек дела», вступил в полосу кризиса.[983]

[982] Ю.В. Манн, « Базаров и другие »// Манн Ю.В., *Тургенев и другие*, Российский государственный гуманитарный университет, Москва, 2008, с. 59.

[983] *Ibid.* : *Si vous voulez, c'est un Don Quichotte Hamletisé, une association paradoxale* [...]. *Il a fallu des circonstances extraordinaires pour le faire naître. Comme l'anomalie de l'aiguille d'une boussole annonce que l'on se rapproche d'un champ magnétique, la confusion de catégories psychologiques stables, consacrées par la tradition mondiale, révèle que le héros tourguénievien de l'époque, « l'homme de l'action », était entré en période de crise.*

D'où, estime Mann, l'impression que Bazarov ne vit pas mais passe son temps à se préparer à vivre et à accomplir des grandes choses : « [...] кто в романе действительно находится «накануне» дела – так это Базаров. На протяжении многих глав он не живет, а жительствует, подчиняясь случаю. Остановиться у Кирсановых? Отчего и не пожить у них [...]? Поехать в город? Тоже можно [...] »[984]. Ni « homme de trop », ni homme des temps modernes, Bazarov représente le type d'une génération intermédiaire. Sa personnalité est certes progressiste par rapport à celle des autres personnages des *Pères et fils*, mais les « progrès » qu'on lui constate ne sont pas encore suffisants. En avril 1862, Tourguéniev écrivait à sujet de ce personnage à Konstantin Sloutchevski :

> Я хотел сделать из него лицо трагическое [...]. Он честен, правдив, демократ до конца ногтей [...]. Смерть Базарова [...] должна была, по-моему, наложить последнюю черту на его трагическую фигуру. А Ваши молодые люди и ее находят случайной! [...] Мне мечталась фигура сумрачная, дикая, большая, до половины выросшая из почвы, сильная, злобная, честная – и все-таки обреченная на погибель – потому, что она все-таки стоит еще в преддверии будущего [...].[985]

Lavretski, Insarov, Bazarov, ces trois personnages emblématiques des romans tourguénieviens écrits entre 1856 et 1863, sont des figures aussi marquantes qu'éphémères, car chacun d'entre eux représente une variation évoluée du type de l'« homme nouveau » dont l'élaboration tint une place centrale dans l'œuvre de Tourguéniev de cette période. Annenkov ne qualifiait pas pour rien le *Nid de gentilhomme* de geste d'adieu[986], de la part de l'écrivain, à son univers littéraire passé. Quant à Insarov et à Bazarov, la mort insensée que Tourguéniev fait subir à ses deux personnages est très symbolique de son point de vue quant à la pérennité de telles figures : le premier meurt à Venise, avant même d'atteindre le rivage natal auquel il avait pourtant tant aspiré tout au long du roman, tandis le second succombe à une maladie imprudemment contractée alors qu'il soignait un malade. Refusant à ces deux personnages un destin grand et héroïque, Tourguéniev refuse de mettre le point final à ses recherches de l'« homme nouveau ». Celles-ci vont perdurer jusqu'à la fin de ses jours d'ailleurs, comme on le verra.

---

[984] *Ibid.*, c. 53 : [...] *celui qui, dans le roman, se trouve vraiment « à la veille » de l'affaire, c'est Bazarov. Durant de nombreux chapitres, il ne vit pas, mais plutôt il demeure, bercé par le hasard. Va-t-il rester chez les Kirsanov ? Pourquoi ne pas vivre encore un peu chez eux* [...]*? Aller en ville ? C'est possible aussi* [...].

[985] Lettre à K. Sloutchevski, 14 (26) avril 1862, Paris : *J'ai voulu en faire un personnage tragique* [...]. *Il est honnête, juste, démocrate jusqu'au bout des ongles* [...]. *La mort de Bazarov* [...] *devait, à mon avis, mettre la touche finale à sa figure tragique. Et vos jeunes la considèrent comme le fait du hasard !* [...] *J'avais rêvé d'une figure nébuleuse, sauvage, grande, pour moitié provenant du terroir, forte, méchante, honnête, et malgré tout condamnée à disparaître parce qu'elle est tout de même en avance sur son temps* [...].

[986] П.В. Анненков, «Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым (1856-1862)», *op. cit.*, c. 401.

L'élaboration de ces trois types différents avait pourtant pris beaucoup de place dans la production littéraire de Tourguéniev entre 1856 et 1863, réduisant par là même l'espace que l'écrivain avait réservé à la représentation de l'Autre. Il s'agit d'une répartition des rôles assez symbolique, lorsqu'on y pense en termes de circonstances de vie de Tourguéniev durant cette période. En cultivant, l'une après l'autre, la figure de l'Homme russe nouveau dans ses différentes incarnations, en phase avec l'évolution de la société russe de l'époque, Tourguéniev parvenait à rester en contact avec son milieu naturel, avec la russité, dans un contexte de va-et-vient incessant et souvent pénible pour lui.

Au milieu de ses expérimentations créatrices, une certaine partie de l'univers littéraire fut tout de même réservée par l'écrivain à la représentation de l'Ailleurs et de l'Autre dont les particularités nous allons examiner à présent.

La ville de malheurs contre l'Ailleurs magnifié : les étendues de l'Europe littéraire de Tourguéniev

Concernant la représentation de l'altérité, le changement le plus notable qui s'opéra dans les œuvres de Tourguéniev qui virent le jour entre 1856 et 1863, consiste dans l'élargissement de l'espace réservé par l'écrivain au lieu où se déroule l'action de ses écrits.

Par le passé, nous avons déjà eu l'occasion de voir – et à plusieurs reprises – les personnages tourguénieviens évoluer en dehors de la Russie. Dans *Steno* déjà, écrit pourtant plus de vingt ans plus tôt, Tourguéniev choisit de placer l'action de son drame versifié à Rome, en Italie. La plume naïve et l'œil inexpérimenté du jeune auteur faillirent alors à mettre en scène d'une manière suffisamment convaincante un pays qu'il n'avait jamais visité et dont il se faisait une représentation très livresque. Son Italie ne comportait – le Colisée et les passions exacerbées des personnages mis à part – aucune dimension culturelle et ne renvoyait à aucune réalité culturellement plausible. Après *Sténo*, Tourguéniev se hasarda pourtant souvent à placer ses personnages dans un cadre non-russe et il faut dire que, fort de sa première expérience littéraire ainsi que de celle de nombreux voyage à travers l'Europe, il le faisait avec beaucoup de prudence et donc avec plus de conviction : dans les chapitres précédents, nous avons eu l'occasion d'examiner la façon dont il procéda pour représenter d'autres pays dans ses œuvres – l'Espagne dans la pièce *L'Imprudence*, l'Italie dans *Un soir à Sorrente* et « Trois rencontres », la ville de Paris dans « Deux amis ». Concernant ce dernier récit, on rappellera que le rôle de l'Ailleurs y est assez important : Paris s'y dresse en capitale du superficiel, un lieu de perdition par excellence, peuplé d'êtres bizarres, nonchalants et surtout très différents – un endroit parfait

pour y faire mourir l'« homme de trop » qu'était Viazovnine. Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si Tourguéniev y fit périr un autre de ces « hommes de trop » - le plus représentatif et le plus abouti de tous, d'ailleurs – Dimitri Roudine. Contrairement à son « prédécesseur », tué au cours d'un duel absurde, Roudine succombe à une balle d'un tireur de Vincennes sur les barricades parisiennes en 1848 : une mort certes plus héroïque mais tout aussi insensée que celle de Viazovnine. Tourguéniev, qui avait vécu une des plus grandes déceptions idéologique de sa vie, selon ses biographes[987], en observant sur place les événements de 1848, en voulait-il à ce point aux Français d'avoir détruit ses idéaux démocratiques pour faire dépérir plusieurs de ses personnages dans leur capitale ?

La question reste ouverte. En particulier compte tenu du fait que le statut de lieu de perdition suivit Paris dans les œuvres de Tourguéniev durant plusieurs années encore. Parmi les romans et les nouvelles écrits entre 1856 1863, l'action d'une des œuvres, celle du *Nid de gentilhomme* se déroule – très partiellement, il vrai – dans la capitale française. Dans les chapitres XV et XVI qui content le mariage de Fedor Lavretski avec la charmante, maligne et superficielle Varvara, le lecteur suit, durant deux chapitres, les circonstances du séjour des jeunes mariés à Paris. Après le décès de leur premier enfant, le couple s'en va à l'étranger pour se changer les idées, après une expérience aussi terrible. Les Lavretski passent l'été et l'automne en Allemagne et en Suisse avant de s'installer pour l'hiver à Paris, « comme on pouvait s'y attendre », précise l'auteur. « В Париже Варвара Павловна расцвела, как роза [...] »[988], continue le récit. Elle trouve et aménage, avec beaucoup d'aisance, un bel appartement dans un quartier tranquille mais à la mode, engage plusieurs serviteurs habiles et prévenants. « Не прошло недели, как уже она перебиралась через улицу, носила шаль, раскрывала зонтик и надевала перчатки не хуже самой чистокровной парижанки»[989], conclut le narrateur. La démarche de l'auteur est tout à fait symptomatique : sa Varvara, une parvenue et une excellente actrice, ne peut que très rapidement s'adapter à une ville comme Paris. Tel un poisson mis dans l'eau, elle trouve d'emblée ses marques et se sent chez elle – ce lieu de débauche qui n'apporte que des malheurs à Lavretski, cet homme bien russe quoique un peu déstabilisé par l'éducation pseudo-européenne que son père avait tenu à lui inculquer. Il voit d'abord sa maison se remplir de Français : « [...] французы, весьма любезные, учтивые, холостые, с прекрасными манерами, с благозвучными фамилиями; все они говорили скоро и много, развязно

[987] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 211.
[988] *À Paris, Barbe Pavlovna s'épanouit comme une rose* [...].
[989] *Une semaine ne s'était pas écoulée que déjà elle traversait la rue, portait son châle, ouvrait son ombrelle et enfilait ses gants avec autant de grâce qu'un Parisienne pur sang.*

кланялись, приятно щурили глаза; белые зубы сверкали у всех под розовыми губами, — и как они умели улыбаться! »[990]. Tout comme dans d'autres de ces œuvres où Paris fait son entrée, fût-elle brève, dans la trame du récit, cette ville de toutes apparences est peuplée par des personnes belles, fausses et tout aussi superficielles, à l'image de la cité qui les abrite. Lavretski souffre durant tout un hiver à Paris (une situation qui rappelle celle que vécut Tourguéniev durant l'hiver 1856-1857), autant que sa femme en profite. Vivre à Paris paraît difficile à Fedor car cette vie de paraître et de paillettes que mène son épouse lui semble vide. Enfin, en plus de tous ces ennuis, la découverte de la perfide infidélité de Varvara – avec un jeune Français – déchire le cœur de Lavretski : Paris reste pour lui à tout jamais la capitale de toutes les souffrances.

L'épisode « parisien » du *Nid de gentilhomme* ne comporte pas de détails sur le lieu de l'action en tant que tel : la ville de Paris révèle tout son caractère à travers les figures françaises qui participent de près ou de loin à l'action. Plus loin, à l'occasion de l'analyse des personnages étrangers dans les œuvres de Tourguéniev, nous reviendrons plus en détail sur sa représentation des Français. En attendant, nous voudrions simplement souligner le soin que prend l'auteur de ne pas s'engager dans la description de Paris, tant les deux chapitres, qui accueillent pourtant l'action du roman qui se déroule dans cette ville, sont vides de tout élément qui pourrait aider le lecteur à se représenter l'aspect de la ville, son atmosphère, etc. On arrive à croire que si le *Nid* ne comporte pas vraiment de description fût-elle succincte de Paris, c'est que l'auteur du roman l'avait souhaité ainsi, ne désirant pas accorder à la capitale française, dans son œuvre, plus d'attention qu'elle ne méritait à ses propres yeux.

Car lorsque l'occasion s'en présentait et que l'endroit inspirait Tourguéniev, il n'hésitait pas à faire de la place, dans le tissu du récit, à la description détaillée et poétique d'une ville étrangère. Cela fut le cas dans « Assia », dont l'action se situe entièrement en Allemagne, dans la ville de S., sur les rives du Rhin. L'image de la ville de S. est inspirée de Sinzig où Tourguéniev séjourna durant quatre semaines entre juin et juillet 1857 – un lieu qui le charma par son calme, propice au travail, et la beauté de ses paysages environnants : « Зинциг – небольшой городок в 3 верстах от Рейна, невдалеке он лежащего на левом берегу Рейна городка Ремагена [...] »[991], décrivait-il, par exemple, son séjour à Sinzig à Maria Tolstoï. Il s'agit d'un des nombreux témoignages de l'écrivain à ce sujet :

---

[990] [...] *Français, très aimables, courtois, célibataires, ayant de fort belles manières et portant des noms qui sonnaient bien ; ils parlaient tous vite et d'abondance, saluaient avec aisance, plissaient agréablement les yeux ; tous avaient des dents blanches éclatantes entre leurs lèvres roses, et comme ils savaient bien sourire !*

[991] *Sinzig est une bourgade à trois verstes du Rhin, à proximité de Remagen, situé sur la rive gauche.*

> Народу здесь чрезвычайно мало – и у меня времени много для работы – была бы охота. [...] Я живу здесь в самом « Badehaus », т.е. в уединенном доме, подле источника. Перед окнами широкая долина, покрытая своего рда хлебом, фруктовыми деревьями, - а не небосклоне – зубчатая линия гор, лежащих на правом берегу Рейна.[992]

C'est dans le calme et la verdure de la vallée du Rhin que Tourguéniev plaça les personnages de « Assia » – un cadre parfait pour une histoire d'amour insolite, plein de romantisme et de douceur. Le récit abonde en digressions descriptives concernant les différents endroits que N., le protagoniste et le narrateur, parcourt dans les alentours de S., en compagnie des Gaguine. On y trouve le récit de la promenade à travers les rues de la petite bourgade dans une atmosphère empreinte de la poésie et de la douceur :

> Я любил бродить тогда по городу; луна казалось, пристально глядела на него с чистого неба; и город чувствовал этот взгляд и стоял чутко и мирно, весь облитый ее светом, этим безмятежным и в то же время тихо душу волнующим светом. Петух на высокой готической колокольне блестел бледным золотом; [...] что-то пробегало в тени около старинного колодца на трехугольной площади, внезапно раздавался сонливый свисток ночного сторожа, добродушная собака ворчала вполголоса, а воздух так и ластился к лицу, и липы пахли так сладко, что грудь поневоле все глубже и глубже дышала, и слово «Гретхен» — не то восклицание, не то вопрос — так и просилось на уста.[993]

Il y a encore les nombreuses descriptions paysagères de la vallée du Rhin – au coucher du soleil ou encore inondée par la lumière de la pleine lune – et des environs de Sinzig : le joyeux bruit de la fête des étudiants emplissant la vallée environnante, les ruines d'un château féodal, l'excursion de N. dans le cœur des montagnes, etc. Lydia Lotman qui a étudié, à travers les différents brouillons du récit, la genèse des paysages dans « Assia », souligne le minutieux travail qu'avait entrepris l'écrivain désireux d'apporter à ses descriptions un ton juste : à mi-chemin entre le romantisme propice à l'éclosion des sentiments et le réalisme, plus en phase

---

[992] *Il fait vraiment vide ici et j'aurais beaucoup de temps pour travailler si seulement l'envie était là.* [...] *J'habite au sein du « Badehaus », c'est-à-dire dans une maison isolée, à côté de la source. Les fenêtres donnent sur une large vallée couverte de champs de blé et de vergers, et à l'horizon on voit la crête des montagnes situées sur la rive droite du Rhin.*

[993] *J'aimais errer à ce moment-là à travers la ville ; la lune semblait la regarder fixement du haut du ciel pur ; et la ville sentait ce regard et se tenait attentive et paisible, tout inondée de sa clarté, d cette clarté sereine et qui, en même temps, remue doucement le cœur. Le coq sur haut clocher gothique brillait d'un éclat d'or pâle ;* [...] *quelque chose passait rapidement dans l'ombre près du vieux puits sur la place triangulaire, on entendait soudain le sifflet endormi du veilleur de nuit, un chien débonnaire grognait à mi-voix, l'air caressait si doucement le visage et les tilleuls avaient une odeur si suave qui la poitrine, involontairement, respirait de plus en plus profondément et que le mot « Gretchen », comme une exclamation ou comme une question, venait tout seul aux lèvres.*

avec son propre état d'esprit et les visées du récit[994]. Une opération visiblement réussie puisque de nombreux contemporains de Tourguéniev furent impressionnés par l'atmosphère poétique dont « Assia » est empreint. Pavel Annenkov, par exemple, un des premiers lecteurs du récit, fit part à Tourguéniev, dans une lettre de la fin décembre 1857, de la grande impression que lui avait laissée sa dernière création. Il se dit profondément touché notamment par la franche poésie de ce récit qui lui semble avoir les airs d'un *libretto* d'opéra[995].

Un autre bel exemple de la représentation de l'Ailleurs, non seulement détaillée mais également positive et sincère, se trouve dans *À la veille* : à la fin du roman, alors que Elena et Insarov cherchent à rejoindre la Bulgarie, leur chemin les amène à Venise, toutes les autres routes vers leur point de destination étant inaccessibles. On sait aujourd'hui, grâce au minutieux travail des critiques littéraires russes, bulgares et français qui se penchèrent sur la genèse du troisième roman de Tourguéniev – Bessonov, Mazon, Bobtchev – que l'idée de dévier l'action de son œuvre vers Venise n'appartenait pas à Tourguéniev[996] : Nikolaï Katranov, le révolutionnaire bulgare qui servit de prototype à la figure d'Insarov, connut le même sort que ce dernier : en passant par Venise en compagnie de son épouse russe vers la Bulgarie, Katranov serait tombé malade et mourut subitement, tout comme Insarov. Grâce aux notes transmises à l'écrivain par son ami et voisin Karateïev, Tourguéniev était bien au courant de cette circonstance et, en écrivant *À la veille*, il chercha surtout à respecter les faits réels qui lui inspirèrent ce roman[997]. Il n'en reste pas moins que le cadre qu'il créa pour accompagner le dernier jour d'Insarov – Venise, ses canaux, sa belle architecture et une atmosphère incomparable (ce sont ses propres termes) – n'a rien d'artificiel et respire une belle et triste poésie :

> Кто не видал Венеции в апреле, тому едва ли знакома вся несказанная прелесть этого волшебного города. Кротость и мягкость весны идут к Венеции, как яркое солнце лета к великолепной Генуе, как золото и пурпур осени к великому старцу — Риму. Подобно весне, красота Венеции и трогает и возбуждает желания; она томит и дразнит неопытное сердце, как обещание близкого, не загадочного, но таинственного счастия. Все в ней светло, понятно, и все обвеяно дремотною

[994] Л.М. Лотман, « Комментарии : И.С. Тургенев, Ася », // Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том пятый, *op.cit.*, с. 446.
[995] П.В. Анненков, *Письма к Тургеневу,* Книга 1, 1852-1874, под редакцией Н.Н. Мостовской и Н.Г. Жекулина, Санкт-Петербург, «Наука», 2005, с. 63.
[996] А.И. Батюто, И.А. Битюгова, А.П. Могилянский, Л.И. Ровнякова, « Комментарии : И.С. Тургенев, Накануне », // Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том девятый, *op.cit.*, с. 443.
[997] *Ibid.*, с. 429.

дымкой какой-то влюбленной тишины: все в ней молчит, и все приветно; все в ней женственно, начиная с самого имени: недаром ей одной дано название *Прекрасной*.[998]

Depuis les débuts littéraires de Tourguéniev, sa prose attira l'attention des lecteurs et des critiques par son côté poétique, qui s'exprime dans pratiquement toutes les œuvres de l'écrivain avec plus ou moins de force selon la période ou encore en fonction du sujet traité. Les paysages lyriques et en même temps profondément psychologiques qui servent de cadre à la plupart des écrits de Tourguéniev – les *Mémoires d'un chasseur*, mais aussi ses autres récits et romans (« Eaux tranquilles », « Faust », *Pères et fils*, etc.) – sont considérés aujourd'hui comme une sorte de marque de fabrique de l'écrivain, celui-ci ayant réussi à faire du paysage un procédé littéraire à part entière. Ainsi que les quelques exemples ci-dessus peuvent en témoigner, l'art du paysage tourguénievien ne connaît pas de frontières géographiques, Tourguéniev étant capable de parler avec force et poésie d'une contrée européenne tout aussi bien qu'il le faisait lorsqu'il décrivait les étendues de sa Russie natale.

Lorsqu'on lit les différents passages réservés par Tourguéniev pour la représentation variée et relativement étendue de l'Ailleurs dans ses œuvres, on se convainc une fois de plus de ce que le sens de l'altérité chez Tourguéniev s'exprime non seulement dans les descriptions des êtres humains – des représentants des peuples différents – mais également dans celui des lieux dans lesquels évoluent les personnages, quelle que soit leur origine.

Les Français tourguénieviens, modèles du superficiel, de la malhonnêteté et de la dépravation

Si la géographie des œuvres de Tourguéniev était en train de s'élargir et de s'affirmer grâce à la meilleure connaissance de l'Ailleurs qu'il acquérait au fil des années, on peut dire que sa vision de l'altérité, telle qu'elle transparaît à travers ses écrits, ne subit pas quant à elle de modifications importantes. Les tendances que nous avons pu observer auparavant ne firent que se confirmer entre 1856 et 1863, notamment la tendance à la généralisation et à la

[998] *Qui n'a pas vu Venise en avril ne peut guère prétendre connaître tout le charme inexprimable de cette ville enchantée. La douceur et la tendresse du printemps vont à Venise comme le soleil éclatant de l'été va à la superbe Gênes, comme l'or et la pourpre de l'automne conviennent à la grande ancêtre, Rome. Ainsi que le fait le printemps, la beauté de Venise tout à la fois émeut et fait naître le désir ; elle embrase, elle excite le cœur encore novice, comme la promesse d'un bonheur tout proche, sans secret, et pourtant mystérieux. Tout en elle est clair, intelligible, et tout y est voilé d'une somnolence transparente qui évoque la quiétude amoureuse : tout en elle est silence et tout en elle est accueil ; tout y est féminin, à commencer par son nom : c'est à bon droit qu'elle est la seule à être appelée* la Belle.

stéréotypisation de la figure de l'étranger ainsi que l'inclinaison de l'écrivain à envisager l'Autre sous un prisme peu favorable.

Dans certains cas, par exemple celui de la vision des Français, cette démarche s'inscrit dans la logique du contexte de cette période. En effet, alors que l'écrivain était souvent obligé de séjourner en France et notamment à Paris qu'il avait du mal à apprécier, l'opinion négative qu'il s'était formulé au sujet des Français durant les années précédentes ne fit que se renforcer – effet que nous avons pu observer, un peu plus haut, à travers sa correspondance. Selon toute logique, on pourrait s'attendre à ce que cette opinion défavorable se répercute sur l'œuvre littéraire de l'écrivain et trouve son reflet dans les figures des personnages français qui y apparaissent. Dans d'autres cas, en revanche, dont celui des Allemands est le plus représentatif, cette même démarche semble bien moins compréhensible étant donné le regard très favorable que nous avions pu constater dans les lettres de Tourguéniev sur les représentants de cette nation.

Quant aux Français d'abord, dont nous avons pu observer, un peu plus haut, l'image peu reluisante que Tourguéniev en donnait dans ses lettres. Les raisons de son hostilité étant bien claires, il ne nous reste plus qu'à vérifier si cette vision négative du caractère français trouve son reflet, ainsi que nous l'avons supposé, dans les récits et les romans de Tourguéniev de cette même période.

Lorsqu'on envisage l'ensemble des personnages français des œuvres écrites entre 1856 et 1863, on constate premièrement que les figures françaises sont assez nombreuses. Beaucoup d'entre elles se présentent, comme par le passé, sous les traits d'un précepteur ou d'une gouvernante de nationalité française. Tel est le cas, par exemple, du gouverneur du père de Lavretski dans le *Nid de gentilhomme* : élevé sous la protection d'une parente riche, une princesse Koubenski, Ivan Lavretski fut en effet confié par celle-ci aux soins d'un certain Monsieur Courtin de Vaucelles. Le portrait de la personne qui se cache derrière ce nom quelque peu ronflant est bref et éloquent : le lecteur apprend que Monsieur Courtin de Vaucelles est un ancien abbé, un disciple de Jean-Jacques Rousseau mais surtout un « fin matois et rusé compère » (« ловкий и тонкий проныра») et un véritable parvenu. L'ancien abbé réussit en effet non seulement à épouser la princesse Koubenski, âgée de soixante-dix ans, mais aussi à la dépouiller de ses avoirs avant de l'abandonner à son sort : « [...] вкрадчивый господин Куртен предпочел удалиться в Париж с ее деньгами »[999]. Malgré la concision dont l'auteur fait preuve dans sa caractéristisation de Monsieur Courtin de Vaucelles (seules quelques phrases

[999] [...] *le mielleux M. Courtin avait pris le parti de gagner Paris avec l'argent de sa femme.*

sont dédiées à ce personnage tout à fait secondaire), celui-ci apparaît dans le roman comme un individu aux mœurs douteuses doublé d'un piètre professeur car, précise l'auteur – en pleine analyse des répercutions que l'éducation d'Ivan Lavretski eut sur ses choix de vie :

> Бывший наставник Ивана Петровича, отставной аббат и энциклопедист, удовольствовался тем, что влил целиком в своего воспитанника всю премудрость XVIII века, и он так и ходил наполненный ею; она пребывала в нем, не смешавшись с его кровью, не проникнув в его душу, не сказавшись крепким убежденьем...[1000]

Une personne incompétente, hypocrite, incapable d'engagement et d'une moralité très approximative – voici le portrait sommaire que Tourguéniev dresse de ce Français. Aussi peu reluisante que soit cette image, elle ne peut pas être entièrement imputée à la vision très subjective des Français par l'écrivain : l'histoire de la vie du père de Fedor Lavretski se rapporte en effet à une autre époque, celle qui avait vu la prolifération, sur les étendues de la Russie de Catherine II, d'un grand nombre de Français de tous genres fuyant la Révolution et s'improvisant précepteurs dans les familles aisées. Parmi ces Français, beaucoup avaient une réputation peu convenable, pour un précepteur, dans leur pays natal, mais en Russie, leur seule origine française suffisait pour leur garantir un emploi. Tourguéniev qui, dès l'enfance, vit défiler un grand nombre de précepteurs étrangers, était très certainement au fait de cette circonstance ce qui explique la fréquente présence des figures similaires dans ses œuvres.

Le XXXV du *Nid de gentilhomme* met en scène une autre Française, gouvernante elle aussi, celle des temps plus modernes comparé au rusé Monsieur Courtin de Vaucelles. Il s'agit de Mademoiselle Moreau, chargée de l'éducation de Lisa Kalitina lorsque celle-ci était encore très jeune. Voici le portrait de cette gouvernante française fournie par Tourguéniev dans le roman : « [...] девица Морó была крошечное сморщенное существо с птичьими ухватками и птичьим умишком »[1001]. Une personne insignifiante et bête, puisque deux seules occupations, qui éveillaient un quelconque intérêt chez elle, étaient le jeu de cartes et les sucreries. « Когда она была сыта, не играла в карты и не болтала, — лицо у ней тотчас принимало выражение почти мертвенное: сидит, бывало, смотрит, дышит — и так и видно, что никакой мысли не пробегает в голове»[1002], ce qui est bien assorti à un autre trait

---

[1000] *L'ancien mentor d'Ivan Pétrovitch, le ci-devant abbé et encyclopédiste, s'était contenté de déverser intégralement dans le cerveau de son pupille tous les trésors de sagesse du XVIII^e^ siècle, et ce dernier en était littéralement rempli à ras bord ; ils résidaient en lui sans se mélanger avec son sang, sans pénétrer dans son âme, sans se manifester par une conviction vigoureuse.*

[1001] [...] *Mlle Moreau, c'était un petit être minuscule et ridé, aux façons d'oiseau et à l'esprit d'oiseau.*

[1002] *Lorsqu'elle avait assez mangé, qu'elle ne jouait pas et qu'elle ne bavardait pas, son visage devenait immédiatement comme mort : elle était là, elle regardait, respirait, et de toute évidence aucune idée ne passait dans sa tête.*

de caractère de Mlle Moreau, le scepticisme « de bon marché » (« дешевенький скептицизм») dont elle fait constamment preuve. « Tout ça, c'est des bêtises », répète-t-elle invariablement dans le roman, dans un jargon incorrect mais « très parisien ». On ne sait pas, dit l'auteur, d'où lui vient cette attitude à la fois indifférente et critique : est-ce l'air parisien qu'elle a respiré dès l'enfance ou sa jeunesse « fort dissipée », toujours est-il que cette phrase - « Tout ça, c'est des bêtises » - est la seule chose qu'on puisse espérer attendre de cette personne de peu d'esprit et dénuée de gentillesse – « Ее даже нельзя было назвать доброю: не бывают же добры птицы »[1003] - et au passé de femme légère.

Enfin, une autre figure française apparaît dans le *Nid* qui est celle de Justine, la servante que Varvara Lavretski amena avec elle de Paris. Contrairement aux deux personnages précédents qui, malgré leur rôle du troisième plan, eurent droit à un résumé approximatif de leur vie passée, le lecteur n'apprend rien de très concret concernant Justine, ce qui n'empêche pas l'écrivain, par l'intermédiaire de Lavretski, de déverser tous ses sentiments sur la bonne parisienne de Varvara. Lorsque, après avoir appris que la nouvelle de la mort de son épouse était en réalité montée de toutes pièces – ce qui met définitivement fin à ses espoirs à refaire sa vie avec Lisa – Lavretski revient seul à son appartement où il apprend que Varvara manigançait dans son dos pour le forcer à lui accorder son pardon ; il se met en colère, en parcourant la pièce en long et large, tel un tigre dans sa cage. C'est à ce moment que Justine rentre dans la pièce et se met à ranger le « bric-à-brac » environnant, ce qui ne l'empêche pas d'afficher une grimace légèrement condescendante vis-à-vis de Lavretski qu'elle considère comme un ours mal léché. Lavretski ne peut alors contenir le sentiment de répulsion que la jeune Parisienne suscite chez lui : « С ненавистью смотрел он на ее истасканное, но все еще «пикантное», насмешливое, парижское лицо, на ее белые нарукавнички, шелковый фартук и легкий чепчик»[1004]. Chacun des détails que contient ce passage – le seul qui concerne le personnage de Justine – cache une caractéristique précise de celle-ci : les vêtements propres, simples mais recherchés trahissent la coquetterie de la jeune femme, son attitude un peu hautaine face à Lavretski dévoile une personne dotée d'un certain sens de supériorité, son visage fripé et « parisien » - le comble de l'insulte de la part de Tourguéniev à ce stade de sa vie – témoigne d'une vie passée débridée et des mœurs relâchés de la Française.

Dans le *Nid de gentilhomme*, Tourguéniev représente donc trois Français – un homme et deux femmes – trois personnages *a priori* très différents. Pourtant, les portraits qu'il en dresse

[1003] *On n'aurait même pas pu la qualifier de bonne : existe-t-il des oiseaux « bons » ?*
[1004] *Il regardait avec une véritable aversion son visage moqueur de Parisienne, fripé, mais encore « piquant », ses manchettes blanches, son tablier de soie et son léger petit bonnet.*

sont étonnamment proches : ils comportent en effet quelques points de proximité en ce qui concerne leurs qualités (ou devrait-on dire « leurs défauts » ?) morales : mœurs imparfaites et une certaine futilité dans leur comportement présent et/ou passé. Le moins que l'on puisse dire est que le portrait collectif qui se dessine à partir de toutes ces figures n'est pas brillant.

Dans ce contexte, on conçoit mieux les fréquentes références à la France et aux Français faites par l'écrivain lorsqu'il souhaite souligner l'un ou l'autre défaut dans le caractère ou le comportement de l'un de ses personnages d'origine russe. Ainsi, dans « Assia », alors que N.N. découvre avec étonnement que la joyeuse et, à première vue, légère Assia apprécie la lecture, il ne peut s'empêcher de regretter son choix de livre : « Я взглянул на заглавие книги: это был какой-то французский роман. — Однако я ваш выбор похвалить не могу, — заметил я »[1005]. Cette réplique que l'auteur prête sans hésiter à son personnage, s'inscrit très bien dans l'esprit des remarques véhémentes que Tourguéniev faisait fréquemment dans sa correspondance de cette même période, comme nous l'avons vu, au sujet de la littérature française.

Un autre exemple : dans *À la veille*, Tourguéniev fait remarquer au père d'Elena, lorsque celui-ci découvre les sorties clandestines de sa fille en dehors de la maison : « Теперь барышня разговаривает с кем ей угодно, читает что ей угодно; отправляется одна по Москве, без лакея, без служанки, как в Париже; и всё это принято»[1006]. S'il existe un endroit dans le monde où les mœurs sont peu enviables, c'est bien Paris – Tourguéniev avoua son opinion plus d'une fois dans ses lettres de cette même période. La remarque du père d'Elena fait écho à cette même opinion.

Enfin, dans l'ensemble de personnages des œuvres de Tourguéniev de 1856-1863, l'un d'entre eux fut doté par l'écrivain de la futilité bien française. Il s'agit de Choubine de *À la veille* : joyeux, prompt à rire et à s'amuser, ainsi que très enclin à des actes et à des paroles irréfléchis, Choubine semble prendre la vie à la légère. Ce trait de caractère lui pèse : dans le roman, la nature futile de Choubine se trouve notamment à l'origine de son amour impossible pour Elena, qui n'est pas faite pour aimer un être ayant si peu de fond. Choubine ne peut pourtant rien y changer, et pour cause : il est à moitié Français, apprenons-nous au début du roman : « Мать его, парижанка родом [...] »[1007] précise Tourguéniev, mais une Parisienne qui avait su prendre soin de son fils et l'aimer : « [...] добрая и умная женщина, выучила его по-

[1005] *Je regardai le titre du livre : c'était un quelconque roman français. « Pourtant je ne peux louer votre choix », remarquai-je.*
[1006] *Maintenant une demoiselle parle à qui lui plaît, lit ce qui lui plaît ; fait des expéditions dans Moscou toute seule, sans laquais, sans servante, comme à Paris, et tout cela est admis.*
[1007] *Sa mère, parisienne de naissance* [...].

французски, хлопотала и заботилась о нем денно и нощно, гордилась им [...] »[1008]. On peut dire que cette phrase fait de la mère de Choubine la Française la mieux considérée par l'auteur parmi tous ses personnages français. Un faible réconfort compte tenu du fait que cette phrase contient le seul et unique détail que le lecteur apprenne au sujet de cette bonne Française. Néanmoins, cela explique la nature somme toute sympathique de Choubine malgré son défaut viscéral – l'excès de légèreté que ses proches lui reprochent : «Что ты так егозишь, француз!», lui fait remarquer notamment Berséniev un jour, alors qu'il ne cesse de badiner.

Certains critiques, et notamment Henri Granjard dans *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*[1009] ou encore María Sánchez Puig dans « Les tendances slavophiles dans le roman « Nid de gentilhomme » d'Ivan Tourguéniev » (« Славянофильские веяния в романе И.С. Тургенева "Дворянское гнездо"»)[1010], trouvent dans le roman *Nid de gentilhomme* un certain nombre d'éléments en phase avec la philosophie slavophile. En effet, un des thèmes majeurs de cet écrit repose sur le parallèle que l'écrivain établit entre deux mentalités différentes. D'un côté, il y a la beauté et la pureté du caractère typiquement russe, dont l'incarnation suprême transparaît à travers les traits de la très croyante et droite Lisa Kalitina. À la pureté originelle de l'âme russe s'oppose, dans le roman, l'esprit corrompu des Autres, d'abord celui des personnages français que nous venons d'énumérer ci-dessus. Il est symptomatique d'ailleurs de constater que pour incarner la « perversité » du monde occidental, Tourguéniev s'appuie sur des figures exclusivement françaises, en totale harmonie avec ses opinions sur la France et les Français de cette période. Une autre représentation de l'altérité, en opposition à la pureté de l'âme russe, s'exprime à travers le personnage de Varvara. Là aussi, l'écrivain fait le nécessaire pour souligner, autant que faire se peut, la russité fortement aliénée de Varvara, fille d'une Allemande et une presque Française. En effet, en cours de la narration, le lecteur apprend que les journaux parisiens félicitaient Madame Lavretski d'être une vraie Française – « настоящая по уму француженка (une vraie Française par l'esprit) ». « [...] les Français ne connaissent pas de plus grand compliment », fait remarquer le narrateur à ce sujet.

[1008] [...] *femme de cœur et d'esprit, lui avait appris le français ; elle se tracassa et se mit en peine pour lui nuit et jour ; elle était fière de lui* [...].
[1009] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, *op. cit*.
[1010] María Sánchez Puig, « Славянофильские веяния в романе И.С. Тургенева «Дворянское гнездо», *Eslavística Complutense*, февраль 2007, №7, с. 45.

Les personnages allemands : quelques figures mitigées

En ce qui concerne les Allemands, on ne peut pas dire que leur représentation dans les œuvres de Tourguéniev de 1856-1863 soit plus positive que celle de leurs voisins français – l'écrivain donne d'eux une image d'une teneur différente mais dont le rendu final reste très proche de celle des Français. On peut en juger d'après quelques personnages d'origine allemande que Tourguéniev fait figurer dans *Nid de gentilhomme* et *À la veille*.

On constate d'abord, lorsqu'on tente d'établir une première comparaison entre les personnages allemands et français de ces deux romans, que Tourguéniev fait de deux de ses Allemands des figures de second plan importantes dans les deux œuvres – le rôle qu'il refusa à tous ses personnages français, tous cantonnés à une apparition très épisodique : il s'agit du vieux Lemm de *Nid de gentilhomme* et de Zoé Müller de *À la veille*.

Concernant le premier de ces deux personnages, Tourguéniev prend soin de fournir au lecteur l'histoire personnelle très détaillée de celui-ci : tout le chapitre V du roman est entièrement consacré à cette fin. Le lecteur y découvre notamment quelques détails biographiques concernant le personnage : Christophe Théodore Gottlieb Lemm, né en 1786, dans le royaume de Saxe, dans la famille de pauvres musiciens. L'auteur dévoile au lecteur l'histoire de l'enfance de Lemm qui, apprend-on par exemple, avait appris à jouer de trois instruments différents dès l'âge de cinq ans, devint orphelin à huit ans et fut obligé de travailler pour gagner sa vie dès dix ans. Ce passé difficile, une vie faite d'errances et de dures et parfois ingrates labeurs de musicien expliquent, en partie, le tempérament quelque peu lourd de Lemm et son esprit perpétuellement accablé, pessimiste et résigné. Secrètement amoureux de Lisa, Lemm sait que son amour est impossible et il garde pour lui ses sentiments. Il est un grand connaisseur de la musique (« il connaissait la musique à fond », précise l'auteur) et rêve d'écrire un jour quelque morceau remarquable, digne de ses idoles. Mais le sens artistique lui fait défaut : « Исполнитель он был довольно плохой »[1011], apprend-on plus loin, tout comme on découvre la stérilité des efforts consentis par le pauvre Allemand pour produire une œuvre digne à la hauteur de ses espérances. Non pas qu'il n'en fût pas capable dans l'absolu : « Поклонник Баха и Генделя, знаток своего дела, одаренный живым воображением и той смелостью мысли, которая доступна одному германскому племени, Лемм со временем — кто знает? — стал бы в ряду великих композиторов своей родины, если б жизнь иначе его повела

[1011] *Comme exécutant, il était assez médiocre.*

[...] »[1012]. Il possède donc, *a priori*, toutes les qualités indispensables pour réaliser ce rêve mais il n'était pas né sous une bonne étoile : tout ce qu'il a écrit au cours de sa vie, ne fut jamais édité. Une vocation ratée n'est pas le seul et unique malheur de Lemm qui, trop ambitieux dans sa jeunesse, vit coincé en Russie alors qu'il déteste ce pays (au moment du récit, Lemme avait déjà totalement perdu tout espoir de quitter un jour « ненавистную ему Россию »[1013], précise le texte). Lorsque, plusieurs années avant cela, Lemm avait eu l'occasion de repartir dans son pays, il ne l'avait pas fait pour une raison bien précise : « Ему советовали уехать; но он не хотел вернуться домой нищим из России, из великой России, этого золотого дна артистов; [...] »[1014], faisant ainsi preuve de peu d'instinct et espérant vainement arriver à renverser le cours de son destin. Lemm est un homme qui a peu de chance dans la vie, dans l'amour et dans son métier. Éternellement seul, compositeur raté, il porte jusque dans son physique l'empreinte de cette malchance : petit, voûté, mal fait et même un peu sinistre, parce que taciturne et toujours en train de marmonner. Ses allures de vieille « chouette en cage », comme le dit l'auteur, repousse tous ceux qui ont l'habitude de juger une personne sur leur première impression – c'est-à-dire la majorité. Seules les personnes capables de voir l'essentiel – dans le roman seuls Lisa ou encore Lavretski appartiennent à ce groupe – découvrent, en la personne de Lemm, un être bon et honnête.

Lemm se présente dans le roman sous les traits d'un « homme de trop », mais un « homme de trop » allemand : une personne douée mais qui peine à trouver sa place dans la société. Arraché à son milieu natal, il ressemble à une plante qui ne réussit jamais à s'adapter au sol étranger ; écrasée par les éléments, déformée par le climat étranger, cette plante n'arrive plus à fructifier. Une situation bien connue de Tourguéniev qui fournit une image de Lemm certes peu reluisante mais suscitant quelque compassion de la part du lecteur.

Un portrait un peu moins imposant mais tout aussi nuancé est celui de Zoé Müller, personnage de second plan du roman *À la veille*. Jeune (au moment du récit Zoé a un peu plus de dix-huit ans, selon sa propre précision dans le texte : « [...] вот он всегда так: обходится со мной, как с ребенком;а мне уж восемнадцать лет минуло »[1015], se plaint-elle du turbulent Choubine auprès de Berséniev), blonde et un peu potelée, Zoé est présentée par l'auteur comme une Allemande de Russie d'apparence et de conduite parfaites – comme toute représentante de

[1012] *Admirateur fervent de Bach et de Haendel, très fort dans sa spécialité, doué d'une imagination vive et de cette hardiesse de conception que la race germanique est seule à atteindre, Lemm serait peut-être devenu avec le temps, qui sait ? un des grands compositeurs de sa patrie, si sa vie s'était orientée autrement ;* [...].
[1013] *La Russie qui lui était odieuse*.
[1014] *On lui conseillait de partir, mais il ne voulait pas rentrer dans son pays tel un mendiant, venant de Russie, de cette grande Russie qui était le pactole des artistes* [...].
[1015] [...] *Vous voyez, il est toujours ainsi : il me traite comme une enfant ; j'ai déjà dix-huit ans, pourtant.*

la race allemande qui se respecte d'ailleurs. « [...] идеальная Зоя Никитишна »[1016], Choubine la taquine au début du roman ; le sobriquet n'en convient pas moins parfaitement à Mademoiselle Müller. Zoé est une jeune fille très dévouée à sa patronne ; elle fut engagée par Anna Stakhov en qualité de demoiselle de compagnie pour Elena mais remplit ce rôle plutôt auprès de Anna Stakhov, pour le plus grand plaisir de celle-ci. Elle présente une apparence tout à fait irréprochable, en toute circonstance : « [...] одевалась со вкусом, но как-то по-детски и уже слишком опрятно »[1017]. Qu'elle s'assaye (« Зоя сидела [...], аккуратно расправив юбку и сложив на коленях ручки; [...] »[1018]) ou qu'elle aille en promenade (« Зоя придерживала двумя пальчиками край широкой шляпы, кокетливо выносила из-под розового барежевого платья свои маленькие ножки, обутые в светло-серые ботинки с тупыми носками [...] »[1019]), sa tenue est toujours impeccable. Zoé est une jeune fille d'éducation exemplaire : elle parle plusieurs langues étrangères dont le russe mais aussi le français (même si elle ne pense que dans sa langue maternelle, l'allemand, ainsi que nous le découvrons au fil du récit), elle fait de la musique : « Она очень недурно пела русские романсы, чистенько разыгрывала на фортепьяно разные то веселенькие, то чувствительные штучки; [...] »[1020] et ne se fait jamais prier pour divertir les invités. Jeune et jolie, Zoé est également très coquette et sensible à la galanterie, en partie en raison de son jeune âge et en partie par sa propulsion naturelle au flirt innocent. Enfin, Zoé est présentée par l'auteur comme une jeune femme très raisonnable. Se trouvant toujours là où elle doit être, chacun de ses gestes est bien placé et, en toute circonstance, elle se montre capable de saisir son avantage : dès que le jeune et brillant fonctionnaire Kournatovski fait apparition dans la maison des Stakhov, Zoé saisit immédiatement l'attrait de ce parti («Das ist ein Mann!»[1] — думала она про себя, глядя на его смуглое и мужественное лицо, слушая его самоуверенные, снисходительные речи »[1021]) qui, initialement destiné à Elena par le père de celle-ci, sera finalement le sien, ainsi que nous l'apprenons dans l'épilogue du roman. Zoé Müller semble, à première vue, présenter toutes les qualités : jeune, jolie, bien élevée, soignée, non dénuée d'un certain talent. Pourtant, on ne peut pas dire que la figure de l'Allemande russifiée soit positive : ses vêtements sont trop impeccables, ses gestes semblent trop calculés, son sens artistique n'a

[1016] *Idéale Zoé Nikitichna.*
[1017] *Elle s'habillait avec goût mais d'une manière un peu enfantine et presque trop irréprochable.*
[1018] *Zoé était assise* [...] ; *les plis de sa jupe bien tirés, ses petites mains croisées sur ses genoux* ; [...].
[1019] *Zoé retenait avec deux de ses doigts le bord de son grand chapeau, avançait coquettement sous sa robe de barège rose le bout rond de ses petits pieds chaussés de bottine gris clair* [...].
[1020] *Elle chantait fort gentiment des romances russes, jouait très proprement au piano de petites pièces tantôt gaies, tantôt sentimentales* [...].
[1021] *« Das ist ein Mann ! » pensait-elle à part soi en observant son visage hâlé et viril, en l'écoutant parler d'un ton assuré et condescendant.*

rien de profond – le répertoire musical de Zoé ne comprend que des œuvres de divertissement – des romances, des « petites pièces sentimentales », etc. Zoé se montre sensible au charme des hommes sans réelle consistance – celui du mi-Français Choubine ou encore de Kournatovski qu'Elena juge, quant à elle, superficiel, obtus et creux. Dans le roman, Zoé est d'ailleurs souvent opposée à Elena dont elle représente le simple contraire et lui cède en tout ce qu'elle fait – selon le bon vouloir de l'auteur : Elena est belle d'une beauté expressive (« Молодая девушка с бледным и выразительным лицом [...] »[1022]) et qui produit toujours une forte impression sur celui qui la regarde, Zoé quant à elle est une mignonne petite Allemande blonde, avec une coquetterie dans l'œil en plus ; l'auteur dote Elena d'un caractère fort et d'un sens de justice, alors qu'il réserve à Zoé un caractère superficiel (« И позвольте вас спросить, при таком образе мыслей зачем вы нападаете на Зою? С ней особенно удобно говорить о тряпках и о розах »[1023], fait remarquer Elena à Choubine à son sujet, au détour d'une conversation un peu tendue).

La personnalité tout en nuance de Zoé Müller se dévoile dans *À la veille* au fur et à mesure de la narration. Considérée dans sa globalité, elle se présente, tout comme Lemm dans le *Nid de gentilhomme*, comme un personnage allemand typique : blonde et débordante d'une santé dont témoignent ses rondeurs juvéniles, très soignée, trop bien apprêtée, à cheval sur l'étiquette, elle n'est pourtant pas la figure féminine idéale du roman – ce rôle est naturellement réservée par l'auteur à Elena. Son rôle périphérique et la personnalité un peu superficielle font de Zoé une Allemande tourguénievienne typique.

Lemm et Zoé sont les seuls personnages étrangers auquel Tourguéniev attribua un rôle relativement important dans le récit. Quelques autres figures d'origine allemande font leur apparition dans les œuvres écrite entre 1856 et 1863 : leur rôle dans celles-ci est exclusivement épisodique, ce qui n'empêche pas l'auteur à se livrer, à l'occasion de leur apparition, à quelques généralisations, dont quelques-unes bien stéréotypées, au sujet de la nation allemande.

Ainsi, dans le *Nid de gentilhomme*, Tourguéniev décrit Calliope Karlovna, la mère de Varvara, épouse adultère de Lavretski, en des termes suivants : « [...] из левого ее глаза сочилась слезинка, в силу чего Каллиопа Карловна (притом же она была немецкого происхождения) сама считала себя за чувствительную женщину; [...] »[1024]. Déjà en 1844, en écrivant le récit « André Kolossov », Tourguéniev eut l'occasion de mettre en avant, espace

[1022] *Une jeune fille au visage pâle et expressif.*
[1023] *Et permettez-moi de vous demander : avec ce genre d'idées, pourquoi vous en prenez-vous à Zoé ? Elle se prête particulièrement aux conversations sur les chiffons et sur les roses.*
[1024] [...] *son œil gauche suintait légèrement, en vertu de quoi Calliope Karlovna (qui, de plus, était d'origine allemande) se tenait elle-même pour une femme sensible* [...].

d'une phrase, cette particularité qu'il trouvait aux femmes allemandes qui consiste à être exagérément sensible et volontiers pleurnicheuses : « [...] немки — известное дело — всегда рады поплакать [...] »[1025]. La caractéristique que Tourguéniev donne à la mère de Varvara va dans le même sens et ne fait que renforcer le stéréotype que l'écrivain formula quelques années auparavant. Certains Allemands de Tourguéniev s'expriment en très mauvais russe – c'est le cas du brave Lemm ou encore celui des officiers allemands ivres et grossiers (encore un stéréotype ?) que Anna Stakhov et toute sa joyeuse compagnie rencontrent lors de leur partie de plaisir à Tsaritsino. Mais force est de constater que toutes ces différentes mentions sont loin d'être aussi riche en informations concernant la figure de l'Autre allemand que les portraits traits détaillés de Lemm et de Zoé Müller que l'écrivain fournit dans le *Nid de gentilhomme* et *À la veille.*

L'écriture comme moyen de réparer un mal identitaire

Forcé de quitter la Russie et la situation confortable dont il y jouissait, qui plus est à un moment important de l'histoire de son pays où, avec l'avènement au trône d'Alexandre II, plusieurs changements de taille se préparaient enfin en Russie, Tourguéniev franchissait la frontière en direction de l'Occident avec un sentiment de contrainte et vivait cette expérience comme un saut vers l'inconnu. La vie montra que les appréhensions de l'écrivain n'étaient pas injustifiées : une période longue et éprouvante l'attendait, une véritable vie de nomade remplie de déplacements et de changements de lieux de séjours incessants, souvent effectués à contrecœur. Résultat : lui qui avait souvent l'impression d'avoir tout perdu – patrie, famille, jeunesse – vivra cette expérience constamment tiraillé par des sentiments forts et souvent contradictoires. Une nouvelle crise identitaire finit par émerger, au milieu de ces tiraillements, d'abord sous la forme d'un mal du pays cuisant, ensuite en arborant les allures de la nostalgie du bonheur, ou encore de la jeunesse. Au milieu de ce malaise, Tourguéniev fit tout pour y échapper, multipliant et diversifiant ses lieux de séjours, se lançant à la recherche de nouvelles impressions. Rien n'y fit pourtant, et pour cause : les raisons sous-jacentes de son mal-être se trouvaient ailleurs – dans une vie sans attache et l'impossibilité de se faire une idée claire sur sa propre appartenance.

Cette nouvelle crise identitaire trouva sa sortie dans la correspondance de Tourguéniev, à travers les nombreuses expressions de son antipathie envers la France et ses habitants, une

[1025] *Les Allemandes sont toujours ravies de pouvoir y aller d'une petite larme, c'est bien connu.*

parfaite candidate à la haine pour lui, tant il était le pays des promesses non tenues et d'un bonheur trompeur et fuyant. Il est vrai que lorsqu'il visite d'autres lieux de l'Europe occidentale, l'Allemagne ou l'Italie, Tourguéniev a l'impression de se sentir mieux, plus à l'aise et plus épanoui, mais à bien y regarder, il ne trouve pas non plus le bonheur dans ses pays-là.

Comme souvent chez lui, la crise identitaire provoque d'abord une rupture d'inspiration, avant de se mettre à stimuler sa créativité, car lorsque Tourguéniev sent son sentiment d'appartenance hésitant, l'écriture devient pour lui un moyen de garder le contact avec ses racines. De plus, comme dit plus haut, dans la seconde moitié des années 1850, la Russie était en train de vivre des bouleversements majeurs et de mettre en place de nombreuses réformes prometteuses pour son avenir en tant que pays libre, grand et moderne. À travers ses œuvres de cette période, et en particulier ses romans – *Nid de gentilhomme, À la Veille, Pères et fils* – Tourguéniev entreprend une enquête minutieuse et graduelle sur un type d'Homme russe nouveau, destiné à apporter un souffle neuf dans la société russe et qu'il aurait peut-être bien aimé devenir lui-même, ne fût-ce que partiellement.

Dans cette quête d'une russité du temps présent et de l'avenir, les figures des Autres, quoique relativement nombreuses dans ses romans et récits de cette période, reculent au second plan et fournissent, comme souvent chez Tourguéniev, un contraste avantageux pour les personnages russes de ces mêmes œuvres, tant leurs figures paraissent pâles et antipathiques à côté de la plupart d'entre eux.

CHAPITRE VI : LE PARADIS BADOIS : 1863-1870

Dans le chapitre précédent, nous avons eu l'occasion de voir à quel point la vie d'Ivan Tourguéniev était marquée par des déplacements, dans la seconde moitié des années 1850 et au du début de la décennie suivante. Entre les voyages incessants et les changements de lieux de séjour, l'écrivain passa, avons-nous conclu alors, autant de temps en route qu'établi quelque part, dans les différents endroits qu'il avait eu l'occasion de visiter. Il résulta de cette vie de nomade – une vie sans attaches et sans affection -, une crise identitaire profonde qui amena Tourguéniev à tenter de renouer avec ses racines à travers la création d'une série de portraits dont chacun présentait, en version plus évoluée, la figure de l'Homme russe nouveau, en phase avec son temps et ses défis.

On peut dire que la période que nous nous apprêtons à examiner ci-dessous – celle qui s'étale entre 1863 et 1870 – contraste fortement avec la précédente, la vie de gitan que Tourguéniev menait encore à peine quelques années plus tôt appartient désormais au passé. En effet, aussi changeant qu'ait été le cadre de vie de l'écrivain auparavant, il resta stable durant les sept années précédant la guerre franco-prussienne car Tourguéniev les passa essentiellement à Baden-Baden, cette ville thermale située dans la vallée de l'Oos, au beau milieu de la Forêt Noire. Le rapport difficile à l'altérité que fut celui de Tourguéniev durant la période précédente, comme évoluait-il à présent, avec l'avènement d'une nouvelle ère, celle de la stabilité et tous les bonheurs ?

1. SEPT ANS DANS LA VALLÉE DE L'OOS

Si l'on examine la chronologie des déplacements de Tourguéniev durant cette période[1026] et que l'on mesure le temps qu'il passa, au total, à la station thermale, il apparaîtra qu'il séjourna à Baden-Baden durant la majeure partie de la période examinée (1863-1870) et plus précisément un peu plus de cinq ans sur sept au total. Plus encore : étant donné le caractère particulièrement prolongé des différents séjours de l'écrivain dans cette ville[1027], on peut

[1026] Voir la chronologie des déplacements et des lieux de séjours de Tourguéniev établie par l'équipe des *Œuvres complètes* d'Ivan Tourguéniev : И.С.Тургенев, *Письма,* Том 1-18// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989.

[1027] Entre 1863 et 1870, Tourguéniev vécut essentiellement à Baden-Baden durant les périodes suivantes : entre avril et novembre 1863 ainsi que durant une partie de la fin de l'année 1864 et du début de l'année suivante, entre

considérer que Baden-Baden joua le rôle de domicile quasi permanent de Tourguéniev durant cette époque.

Le reste du temps, lorsqu'il ne se trouvait pas à Baden-Baden, Tourguéniev parcourait surtout l'Europe. Entre 1863 et 1870, il se rendit dans plusieurs villes allemandes : à Heidelberg le 10 et le 11 (22-23) juillet 1863, à Dresde à la fin février 1864, à Stuttgart le 18-19 (30-31) janvier ainsi qu'à la fin mars 1865, à Karlsruhe durant l'hiver 1868-1869, etc. Il passa aussi régulièrement par Paris (en particulier avant le début de 1865, lorsque sa fille Pauline fut enfin mariée) et, bien sûr, il retourna à plusieurs reprises, quoique toujours très brièvement (quelques semaines à peine), en Russie, principalement à Saint-Pétersbourg et à Moscou mais aussi parfois à Spasskoïé.

Les lettres de Tourguéniev de cette période reflètent le nouvel état d'esprit sédentaire de l'écrivain : elles témoignent de son fort attachement à la ville de Baden-Baden – ou plus exactement à sa vie dans la station thermale. « Mon nid »[1028], « paradis »[1029], « endroit chéri »[1030] – voici les termes qui reviennent sans cesse, dans leurs versions les plus diverses, dans sa correspondance. L'impression générale qui se dégage de la lecture des lettres de Tourguéniev datant de la période concernée est la suivante : bien installé dans son refuge badois, c'est toujours, semble-t-il, avec beaucoup de peine que l'écrivain quittait la ville lorsque, contraint par quelque nécessité, il devait se rendre à Paris, où Paulinette vécut jusqu'en 1865 en attendant d'être mariée, ou encore en Russie où les affaires familiales, économiques ou encore politiques l'appelaient de temps à autre.

L'établissement de Tourguéniev à Baden-Baden

Comment et par quel truchement Tourguéniev, ce véritable oiseau migrateur jusqu'alors, se retrouva-t-il installé de façon continue et durable dans la ville de Baden-Baden ? Qu'est-ce qui fit cesser – ou du moins ralentit – sa traversée continue des vastes étendues européennes, de cet espace se déroulant du district d'Orel en Russie à l'est, à l'Italie au sud, la France à l'ouest, sans oublier l'Allemagne et l'Angleterre ?

---

février-mars 1864, entre avril et novembre 1864, une partie de la fin de l'année 1864 et jusqu'à mois d'avril 1865, entre juillet 1865 et février 1867, entre avril 1867 et juin 1868, entre juillet et novembre 1868 ainsi que entre avril 1869 et février 1870 (d'après la chronologie des déplacements et des lieux de séjours de Tourguéniev établie par l'équipe des *Œuvres complètes* d'Ivan Tourguéniev : И.С.Тургенев, *Письма,* Том 1-18// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах,* Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989).

[1028] Lettre à E. Lambert, 26 mars (7 avril) 1864, Paris.

[1029] Lettre à P. Annenkov, 25 avril (7 mai) 1864, Baden-Baden.

[1030] Lettre à P. Viardot, 25 mars (6 avril) 1867, Moscou.

Tourguéniev découvrit Baden-Baden quelques années avant d'y poser ses bagages en 1863. La toute première visite de l'écrivain dans cette ville balnéaire remonte en effet à 1857, lorsque l'écrivain y passa trois jours, entre le 19 (31) juillet et le 21 juillet (2 août)[1031] : il s'agissait alors d'une simple visite touristique de courte durée dont l'écrivain ne laissa que peu de traces dans sa correspondance : il consacra ces quelques jours à parcourir la ville, y croisa son ami Iakov Polonski mais aussi Lev Tolstoï pris par la fièvre de jeu[1032] – un séjour bref et sans grande incidence sur le cours immédiat de la vie de l'écrivain, qui ignorait à l'époque que Baden-Baden accueillerait, quelque temps plus tard, plusieurs des années heureuses de sa vie.

Comme cela avait été le cas plus d'une fois par le passé, le facteur Viardot joua un rôle clé dans ce brusque changement de cadre et de style de vie. En effet, après une longue période de prise de distance, qui avait marqué la relation de Tourguéniev avec le couple franco-espagnol pendant les années 1850, les liens entre l'écrivain et les Viardot finirent par se resserrer. Il nous serait difficile d'indiquer avec précision ce qui fut à l'origine de ce rapprochement aussi soudain que fort ; d'ailleurs, aucun des biographes de Tourguéniev ne se hasarda, à notre connaissance, à expliquer de façon formelle ce changement d'attitude. Une chose est sûre : le contact fut rétabli vers la fin des années 1850, menant à une reprise progressive mais complète de cette relation et mettant un terme à dix ans de solitude affective pour l'écrivain.

Or, au moment où ce rapprochement s'opérait, les Viardot prirent la décision de s'installer à Baden-Baden. D'une part, leurs opinions politiques républicaines rendaient très difficile aux époux leur existence dans la France de Napoléon III[1033]. D'autre part, la carrière de chanteuse de Pauline Viardot était en train de décliner et le temps était venu pour elle de s'orienter vers une autre carrière, celle de professeur de chant et de compositeur. Pauline Viardot donna un concert d'adieu à Paris, au printemps 1864[1034] ; la même année, elle acquit une grande maison à Baden-Baden et toute la famille s'établit dans la ville balnéaire, où les Viardot avaient leurs habitudes depuis plusieurs années déjà.

Dans les années 1860, la ville de Baden-Baden connaissait un âge d'or marqué par l'ouverture de nouveaux thermes et le développement significatif de l'industrie du jeu, qui transformaient la ville en un lieu de villégiature privilégié pour l'Europe tout entière. Comme le fait remarquer Klaus Fisher dans son article consacré à la vie de Tourguéniev à la station

---

[1031] Klaus Fischer, « Dernières traces de Tourguéniev à Baden-Baden », *Cahiers de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1977, N°6, p. 23.
[1032] Lettre à V. Botkine, 23 juillet (4 août) 1857, Boulogne.
[1033] Le blogue du Musée Tourguéniev à Bougival : http://www.tourgueniev.fr/?page_id=23, consulté le 21 juin 2014 à 12h21.
[1034] И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, с. 117.

thermale : « À cette époque, Baden-Baden comptait 8 000 habitants et recevait, à chaque "saison" (d'avril à octobre), la visite d'une cinquantaine de milliers d'étrangers »[1035] dont beaucoup de têtes couronnées, ce qui lui valut le titre de capitale d'été de l'Europe. Les opportunités de signer des contrats avantageux ne manquaient donc pas pour Pauline, dans cette ville où les arts étaient à l'honneur, et la famille Viardot n'hésita pas à troquer sa vie dans une France hostile à leurs opinions libérales contre la position confortable et agréable qui l'attendait à Bade.

Ivan Tourguéniev, qui avait enfin réussi à renouer les liens avec ses amis franco-espagnols, n'envisageait plus sa vie sans eux ; ce fut donc sans hésiter qu'il suivit leur exemple. Il s'établit d'abord, en été 1863, avec sa fille Pauline et la gouvernante de celle-ci, dans une maison, sur la Schillerstrasse, chez Georg et Minna Anstett, où il loua le rez-de-chaussée[1036]. C'est à cette adresse qu'il résida lors de ses longs et fréquents séjours à Baden-Baden, jusqu'à la construction de sa maison en 1867. En avril 1863, la veille de son départ pour Baden-Baden, Tourguéniev écrivait à Gustave Flaubert, rencontré peu auparavant :

> Je quitte Paris dans huit jours pour aller m'établir à Bade. N'y viendriez-vous pas ? Il y a là des arbres comme je n'en ai vu nulle part – et tout en haut des montagnes. C'est vigoureux, jeune – et c'est poétique et gracieux en même temps. Cela fait beaucoup de bien aux yeux et à l'âme. Quand vous êtes assis au pied de l'un de ces géants, il vous semble que vous lui prenez un peu de sa sève – et c'est bon et bien utile.[1037]

Ces lignes signent, en quelque sorte, le début d'une histoire d'amour entre Tourguéniev et la ville de Baden-Baden, tout comme elles témoignent de l'aube d'une amitié qui liera les deux grands hommes de lettres que sont Tourguéniev et Flaubert. Au moment où l'écrivain russe rédigeait ces mots, cette amitié était encore à venir (il faudra en effet attendre le retour de Tourguéniev en France pour voir la relation Tourguéniev-Flaubert prendre toute son ampleur). L'attachement de Tourguéniev à Baden-Baden était quant à lui imminent, et pour cause : la ville thermale était sur le point d'offrir à l'écrivain quelques années de bonheur, marquant ainsi un autre contraste avec sa vie antérieure.

[1035] Klaus Fischer, *op. cit.*, p. 23.
[1036] *Ibid.*, p. 24.
[1037] Lettre à G. Flaubert, 6 (18) avril 1863, Paris.

Une vie de ravissement, une vie de famille

Dans une lettre du 3 (15) mai 1863 adressée par Tourguéniev à Louis Pomey, peintre, poète et traducteur français, nous lisons les lignes suivantes qui confirment que les attentes de l'écrivain concernant son séjour badois n'étaient pas vaines : « […] nous sommes ici en plein paradis : pays ravissant, temps ravissant, humeur ravissante, et j'ai trouvé un appartement ravissant où je compte bien vous donner une soirée ravissante »[1038]. D'emblée, Baden-Baden semble combler l'écrivain en tous points.

Avant tout, logée dans la vallée de l'Oos, la ville offrait un cadre de vie agréable et inspirant, conformément à la description fournie par Tourguéniev à Flaubert et citée ci-dessus. Baden-Baden avait de quoi séduire en lui l'amateur de la nature : un écran de verdure riche et bienfaisant et un climat agréable. Une année avant de venir s'établir à Bade, Tourguéniev mentionnait dans ses lettres les avantages de la vie à Bade, la magnificence de la nature environnante en premier lieu. « Здесь хорошо: зелено, солнечно, свежо и красиво»[1039], écrivait-il à son amie et correspondante Maria Markovitch (*alias* Marko Vovtchak). « Край чудесный, зелени пропасть, деревья старые, тенистые, изумрудным мохом покрытые, погода хорошая, виды красивые, добрые знакомые, здоровье в порядке – чего же более? »[1040], répète-t-il quelques jours plus tard dans une autre lettre adressée à son ami et poète Athanase Feth. Un an plus tard, la beauté de la région badoise continue à émerveiller Tourguéniev qui en vante les paysages et l'atmosphère dans la plupart de ses lettres. « Погода здесь у нас хорошая, воздух мягок и душист […] »[1041], écrit-il par exemple à Nikolaï Khanykov, géographe et ethnologue établi à Paris. Il faisait également la « promotion » de Bade auprès de Fedor Dostoïevski, à peu près au même moment : « Здесь легкий воздух и край прекрасный […] »[1042]. L'air de Baden-Baden, son cadre vert et ses sites naturels manquent invariablement à Tourguéniev à chaque fois que celui-ci quitte la ville pour quelque raison que ce soit : l'air de Paris, par exemple, lui semble étouffant[1043] comparé à celui de Bade, et même

[1038] Lettre à L. Pomey, 3 (15) mai 1863, Baden-Baden.
[1039] Lettre à M. Markovitch, 15 (27) août 1862, Baden-Baden : *Tout est bien ici : verdure, soleil, fraîcheur et beauté.*
[1040] Lettre à A. Feth, 18 (30) août 1862, Baden-Baden : *Une région merveilleuse, une campagne immense, des vieux arbres ombrageux couverts d'une mousse émeraude, il fait beau, les paysages sont jolis, les gens sont sympathiques, je me sens bien, que demander de plus ?*
[1041] Lettre à N. Khanykov, 7 (19) mai 1863, Baden-Baden : *Nous avons du beau temps, l'air est doux et parfumé* […].
[1042] Lettre à F. Dostoïevski, 13 (25) mai 1863, Baden-Baden : *Il fait doux et la région est magnifique* […].
[1043] Lettre à P. Viardot, 11 (23) novembre 1864, Paris.

la campagne de Spasskoïé, pourtant chère au cœur de l'écrivain, lui paraît moins accueillante[1044].

Deuxièmement, installé à Schillerstrasse, à deux pas de chez les Viardot, Tourguéniev peut désormais passer beaucoup de temps chez ses amis – ce qu'il fait du reste pour son plus grand plaisir. « Il est 7 heures ½ du soir, chère Madame Viardot », ainsi commence une des lettres que l'écrivain expédia à ses amis nouvellement retrouvés de Berlin, sur la route vers sa Russie natale : « […] dans ce moment vous êtes tous réunis au salon, vous faites de la musique, Viardot sommeille au coin du feu – les enfants dessinent – et moi, dont le cœur est aussi dans ce salon bien aimé, je me prépare à redormir encore un peu si c'est possible avant de me mettre en route pour Köninsberg »[1045]. Ces lignes trahissent la douce habitude prise par Tourguéniev de passer la plupart de ses soirées chez les Viardot et de partager leurs passe-temps familiaux en toute simplicité. Chez les Viardot, Tourguéniev participe aux diverses activités de la maison qui font partie des animations familiales traditionnelles : il assiste aux salons musicaux, chasse avec Louis… Aussi, lorsque, à partir de 1867, Pauline Viardot mit en place un théâtre amateur où se produisaient les élèves de son école de chant créée depuis peu, Tourguéniev prit une part active à l'organisation des spectacles. Il écrivait notamment des *libretti* pour les opéras comiques conçus par la cantatrice (*Trop de femmes*, *Krakamische ou le dernier sorcier*, *l'Ogre*[1046]) et n'hésitait pas à « mettre la main à la patte » à l'occasion, c'est-à-dire à endosser l'un des rôles et à monter sur la scène – expérience qu'il conta dans une lettre à Ludwig Pietsch[1047].

Constamment présent dans la maison des Viardot, Tourguéniev comptait désormais comme l'un des membres de cette grande famille. Dans les années 1860, Pauline et Louis étaient parents de quatre enfants déjà, dont trois filles – Louise, née en 1841, Claudie (1852) et Marianne (1854) – et un garçon, Paul Viardot, né en 1857. Ivan Tourguéniev aima les petits Viardot comme ses propres enfants et s'occupa d'eux avec un dévouement véritablement paternel. Les lettres de l'écrivain sont remplies de sollicitude envers ses jeunes protégés, qu'il s'agisse de leur éducation, de leur santé ou de leurs succès. Ainsi, dans une lettre datée de fin mars 1864, Tourguéniev, alors à Paris, s'enquiert de l'état de santé de Louise, sur le point de mettre au monde son premier enfant : « J'ai eu une inquiétude toute particulière, en me couchant hier vers 1 heure de la nuit : je ne serai pas étonné d'apprendre qu'à ce moment-là quelque

[1044] Lettre à V. Delessert, 5 (17) juillet 1865, Spasskoïé.
[1045] Lettre à P. Viardot, 2 (14) janvier 1864, Berlin.
[1046] И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, с. 129.
[1047] Lettre à L. Pietsch, 14 (26) octobre 1867, Baden-Baden.

chose de décisif se passait à Bade »[1048]. La relation de l'écrivain avec l'aînée des filles Viardot fut toujours complexe et difficile. Cependant, en tant que membre à part entière de la famille, Tourguéniev n'hésitait pas à mettre ces problèmes de côté lorsque d'autres priorités venaient s'imposer, comme ci-dessus : la santé de ses proches passe avant toute chose. S'il arrivait à la mère de la famille de s'absenter de la maison pour quelque raison professionnelle, l'écrivain ne manquait pas de faire le rapport de la situation, comme dans cette lettre du début de 1867 : « Marianne fait vraiment des progrès étonnants. Louise est plus indifférente que jamais envers son enfant […] »[1049] – détaillant les nouvelles, que celles-ci soient bonnes ou mauvaises.

Ces quelques petits exemples prouvent l'attention que Tourguéniev portait à travers ses lettres aux enfants Viardot, tout comme ils dévoilent le degré de familiarité de l'écrivain avec le couple. Ivan Greaves insiste particulièrement sur la façon dont Tourguéniev réussit à s'intégrer à la famille Viardot durant son séjour à Baden-Baden : « Он входит во все интересы семьи, в крупные события ее жизни и в обычную повседневность. Это – совсем его семья. Ее благо для него выше собственного »[1050]. N'ayant pas réussi à fonder sa propre famille, au terme de plusieurs années d'errances, Tourguéniev semble, à travers son existence badoise, trouver une sorte d'équilibre lui permettant de profiter de la vie sans se laisser ronger par des regrets. Greaves qualifie d'« idylle badoise »[1051] cette période de la vie de l'écrivain.

Ivan Tourguéniev et son château enchanté

Comblé par sa vie à Baden-Baden, Tourguéniev envisagea rapidement de s'y installer de manière définitive et de devenir propriétaire. Il s'agit là d'un fait significatif lorsqu'on sait que les endroits où Tourguéniev chercha à acquérir une maison ou une propriété se comptent sur les doigts d'une main. En juin 1864, Tourguéniev décida de sauter le pas : « Я купил себе здесь десятины полторы землицы – и намерен с нынешнего же года завести сад – а с будущей весны начать строиться »[1052], apprenons-nous dans une lettre adressée à Ivan Borissov, ami et correspondant de l'écrivain. Tourguéniev acheta un vaste terrain à quelques pas de la maison des Viardot où il fit construire une villa dans le style Louis XIII. Les travaux

[1048] Lettre à P. Viardot, 28 mars (9 avril) 1864, Paris.
[1049] Lettre à P. Viardot, 26 janvier (7 février) 1867, Baden-Baden.
[1050] И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, c. 125 : *Il s'implique dans tous les intérêts de la famille, dans les grands événements de sa vie et dans les détails du quotidien. C'est tout à fait sa famille. Son bien passe avant le sien.*
[1051] *Ibid.*, c. 133.
[1052] Lettre à I. Borissov, 5 (17) juin 1864, Baden-Baden : *Je me suis acheté un beau petit terrain ici et j'ai bien l'intention d'y commencer un parc dès cette année, avant d'y faire construire une demeure au printemps prochain.*

de construction durèrent plus d'un an ; les travaux d'aménagement demandèrent plus de temps encore. Les lettres de cette période (1864-1868) permettent non seulement de retracer l'historique des travaux, mais aussi de percevoir la fierté qu'éprouvait l'écrivain à l'idée de devenir l'heureux propriétaire d'une maison à Bade, comme ici, dans cette lettre au prince Troubetzkoï :

> Votre horizon ne doit être guère plus beau que celui que j'ai sous les yeux dans ce moment. – Cela met des bâtons dans les roues de ma bâtisse et de mon jardin : je ne puis cependant pas m'empêcher d'aller tous les jours sur mon *terrain* – et tout en pataugeant dans la boue à et dans la neige, de rêver à l'avenir – de mon étang, car moi aussi, j'ai un étang : je crois que c'est là une maladie inévitable de tout propriétaire qui construit. Mais mon eau vient d'une source – je ne suis pas obligé de la faire pomper. Qu'en dites-vous, mon prince ?[1053]

Projetée avec un plaisir apparent, construite dans l'espoir d'un établissement définitif et heureux dans ce pays qui semblait offrir toutes les satisfactions dont un homme peut rêver, cette maison n'apporta pourtant pas le bonheur souhaité à Tourguéniev : complètement dépouillé par son oncle Nikolaï Tourguéniev à qui l'écrivain avait confié, quelques années auparavant, la gestion de ses biens en Russie, Tourguéniev dut vendre à Louis Viardot son « château enchanté » – comme le baptisa son éditeur et ami Jules Hetzel. Une vente si urgente et rapide que Louis Viardot dit, dans une de ses lettres, qu'il acheta la villa Tourguéniev « en un quart d'heure »[1054].

C'était sans doute écrit, Tourguéniev ne devait pas rester à Baden-Baden longtemps, ni la famille Viardot d'ailleurs – la guerre franco-prussienne allait éclater, quelques années plus tard, apportant son lot de bouleversements socio-politiques et chassant toute la tribu Viardot-Tourguéniev du paradis badois. Mais au milieu des années 1860, la perspective de la guerre reste vague, Tourguéniev profite pleinement du confort de sa vie à Baden-Baden et baigne dans le bonheur presque familial.

Baden-Baden, ma patrie, mon nid ?

« […] je crois que j'ai définitivement pris racine à Bade »[1055], confessait Tourguéniev à sa correspondante Valentine Delessert, trois ans après son établissement dans la station thermale. Un aveu peu surprenant étant donné le contexte de bien-être général de la vie de

[1053] Lettre à A. Troubetzkoï, 16 (28) mars 1865, Baden-Baden.
[1054] Fischer Klaus, *op. cit.*, p. 26.
[1055] Lettre à V. Delessert, 2 (14) janvier 1866, Baden-Baden.

l'écrivain dans cette ville – une « douce et charmante vie »[1056], selon ses propres termes. Osant à peine croire au bonheur tranquille qu'il était en train de vivre (en particulier après les épreuves traversées durant les années précédentes – solitude, déceptions, sentiments de solitude et d'abandon, etc.), Tourguéniev évite, dans un premier temps, des termes trop forts pour parler de sa vie à Baden-Baden. La superstition pousse l'écrivain à user des qualificatifs affectueux mais prudemment modérés dans l'expression de ses sentiments au sujet de son nouveau domicile : un « bienheureux pays »[1057], « Bade chéri »[1058], « ma chère petite vallée »[1059]. Le temps passant, la vie de l'écrivain à Baden-Baden prenait des contours suffisamment précis et stables pour qu'il se permette, un an plus tard, de formuler des mots plus engageants à son propos. C'est en rentrant de Russie, un jour de printemps 1864, que pour la première fois, Tourguéniev se met à penser à cet endroit en termes de foyer – *son* foyer. Avouant, dans une lettre à la comtesse Elizabeth Lambert, que vivre à Bade est pour lui le comble de bonheur, l'écrivain s'interroge sur le pourquoi de cet effet : « Оттого ли, что мои требования стали меньше, оттого ли, что там мое настоящее гнездо, - только я замечаю, что с некоторого времени счастье дается мне гораздо легче […] »[1060] – un constat qui traduit une prise de conscience de son évolution. Deux mois plus tard, ces interrogations paraissent bien loin lorsque l'écrivain écrit à Ivan Borissov en juin de cette même année 1864 : « Пишу Вам из своего баденского гнездышка, которое так мне полюбилось, что заставляет изменить нашим «палестинам»[1061], ose-t-il notamment déclarer. Il est vrai que ces lignes sont adressées à un ami dont la bienveillance ne fait aucun doute pour Tourguéniev ; de plus, la formule diminutive – « баденское гнездышко» (« mon petit nid badois ») – atténue quelque peu l'expression. Appliqué à son nouveau foyer, le terme « nid » est sans doute celui qui revient le plus souvent dans les lettres de l'écrivain : « cher nid badois »[1062], « nid solide et durable »[1063], « nid douillet »[1064] - la fréquence de l'utilisation de ce mot précis, très récurrent par ailleurs dans le vocabulaire de l'écrivain pour parler de la famille et du foyer en général, augmente au fil du temps, menant progressivement vers une expression de plus en plus claire de ses

[1056] Lettre à P. Viardot, 4 (16) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.
[1057] Lettre à P. Viardot, 4 (16) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.
[1058] Lettre à P. Viardot, 6 (18) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.
[1059] Lettre à P. Viardot, 11 (23) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.
[1060] Lettre à E. Lambert, 26 mars (7 avril) 1864, Paris : *Est-ce parce que mes exigences sont moindres, est-ce parce que mon vrai nid s'y trouve, je remarque seulement que depuis quelque temps il m'est beaucoup plus facile d'être heureux* […].
[1061] Lettre à I. Borissov, 5 (17) juin 1864, Baden-Baden : *Je vous écris depuis mon petit nid de Bade, dont je me suis entiché au point d'être infidèle à nos « pénates ».*
[1062] Lettre à P. Annenkov, 12 (24) novembre 1864, Paris.
[1063] Lettre à I. Pavlov, 28 janvier (9 février) 1865, Paris.
[1064] Lettre à M. Hartmann, 18 (30) avril 1867, Baden-Baden.

sentiments. « […] Вы уже, вероятно, узнали о моем благополучном прибытии сюда, в мою родину или, по крайней мере, в мое гнездо […]»[1065], lance Tourguéniev à Annenkov, au printemps 1867. Presque promu au rang de patrie, le nid badois semble subir une évolution fulgurante dans le langage et donc dans l'esprit de l'écrivain. Une fois de plus, ces propos adressés à Annenkov, ami proche et homme de confiance de l'écrivain, Tourguéniev n'aurait jamais osé – pas encore en tout cas – les exprimer auprès de n'importe qui, après les accusations d'antipatriotisme qui s'étaient abattues sur lui à la suite de la publication de *Pères et fils*[1066]. Mais une année passera et Tourguéniev parlera sans retenue de Baden-Baden dans ses lettres, en qualifiant ce lieu de maison, de nid, de chez-soi sans craindre désormais les qu'en-dira-t-on éventuels. Ainsi, rentré de Russie en été 1868, l'écrivain fait le rapport à ses différents correspondants de son bon retour « chez lui » où il ne craint ni maladie, ni problèmes car tout est plus facile à surmonter lorsqu'on est entouré de ses proches. « […] я третьего дня вечером благополучно прибыл сюда, и хоть от трудов путешествия нога опять разболелась, так что я вчерашний день весь пролежал, но мне теперь горя мало, так как я у себя дома »[1067], écrit-il par exemple à Kichinski, son intendant d'époque. Il exprime la même pensée à son frère Nikolaï : « […] я снова, как приехал – свалился, однако теперь это меня беспокоит менее – так я дома »[1068].

C'est ainsi que, dans l'esprit de Tourguéniev, Baden-Baden passa de simple lieu de villégiature verdoyant et agréable au statut du nid, de presque patrie, de foyer où il est bon de rentrer et où l'écrivain semble se sentir à l'aise et en sécurité. Évidemment, au fur et à mesure que Tourguéniev s'appropriait cet endroit et tissait des liens avec lui, il avait aussi de plus en plus de mal à quitter son nouveau nid. Lorsqu'il était amené à s'éloigner de Bade, le nid et ses habitants – ses proches et ses amis – venaient à lui manquer.

Alors qu'il devait se rendre régulièrement à Paris, pour rendre visite à sa fille et organiser le mariage de celle-ci, Tourguéniev n'avait qu'une idée en tête, une fois arrivé à la capitale , retourner au plus vite dans la vallée de l'Oos, ce qu'il exprime régulièrement dans ses lettres, en particulier dans celles destinées aux Viardot. « Je m'étais si bien et si vite réhabitué à la vie de Bade, que je suis tout consterné de ne plus m'y trouver – et de devoir écrire des

[1065] Lettre à P. Annenkov, 10 (22) avril 1867, Baden-Baden : […] *vous avez sans doute déjà appris que j'étais bien arrivé ici, dans ma patrie ou, au moins, dans mon nid* […].
[1066] И.А. Семухина , «Автор – герой – читатель : право на свободу («Отцы и дети» И.С. Тургенева) // *Филологический класс*, 2012. №4 (30), с. 83.
[1067] Lettre à N. Kichinski, 14 (26) juillet 1868, Baden-Baden : […] *je suis bien arrivé ici il y a deux jours et, même si j'ai dû rester allongé toute la journée d'hier tellement le voyage fut douloureux pour mes jambes, je n'en ressens que peu de tristesse désormais car je suis à la maison.*
[1068] Lettre à N. Tourguéniev, 16 (26) juillet 1868, Baden-Baden : […] *je me suis à nouveau écroulé à mon arrivée, mais désormais je m'inquiète moins car je suis à la maison.*

lettres. – Espérons que cette fois-ci mon absence ne durera pas si longtemps »[1069], écrivait-il par exemple au printemps de 1864, déçu de ne pas avoir réussi à trouver pour sa fille un beau parti, ce qui signifiait, entre autres, que son séjour à Paris allait devoir se prolonger davantage. Plus tard, lorsque Pauline Tourguénieva sera mariée et que l'écrivain viendra lui rendre visite à son nouveau domicile à Rougemont, c'est de là qu'il expédiera ses messages de désespoir – celui de ne pas être à Bade. Il faut dire qu'à Rougemont, entouré de la famille Bruyère, si différente de la sienne[1070], Tourguéniev ne se sentait pas réellement à sa place, et l'envie de rentrer à Baden-Baden devenait presque un besoin physique pour lui : « Oh ! quand serai-je à Bade ! J'en ai des impatiences dans tous les membres »[1071], écrivait-il à Pauline Viardot.

Un nid douillet, le lieu de tous les bonheurs – Bade devient rapidement pour Tourguéniev ce champ gravitationnel qui exerce une force d'attraction sur chaque élément de sa vie. Plus encore, le Baden-Baden de Tourguéniev – sa maison, le foyer des Viardot et toute leur paisible existence – semble désormais constituer l'essence même de la vie pour lui. En dehors de ce petit point géographique, somme toute insignifiant comparé à l'étendue de l'espace parcouru par l'écrivain à travers l'Europe, la vie paraît perdre de sa force et de sa saveur. Plus Tourguéniev s'éloigne de cet endroit, qui donne désormais un sens à toute son existence, plus le monde lui semble fade et sans consistance, sa couleur et son goût se trouvant comme dilués par le vide des kilomètres parcourus dans la direction opposée à celle de Bade.

C'est donc surtout dans le lointain russe, alors que des milliers de kilomètres séparaient Tourguéniev de l'endroit devenu sa maison, qu'une nostalgie cuisante s'éveillait dans son cœur, presque une angoisse que l'écrivain formula dans une de ses lettres à Pauline Viardot, en 1868 : « J'écris tout ceci, et quand je pense à la distance énorme, infinie qui nous sépare, je sens que mon sang se glace »[1072]. Ce sentiment de vide, provoqué par la prise de conscience de la distance qui le sépare des siens, sera le fidèle compagnon de Tourguéniev durant presque chacune de ses excursions dans les pénates natales, faisant à chaque fois regretter à l'écrivain son départ, même si celui-ci était la plupart du temps forcé puisque ses obligations de propriétaire terrien l'appelaient sans cesse dans le pays des tsars.

Par exemple, lorsqu'au début de 1864, Tourguéniev se voit obligé de regagner la Russie pour témoigner devant le Sénat, dans le cadre de l'affaire dite des « propagandistes de

[1069] Lettre à P. Viardot, 12 (24) mars 1864, Paris.
[1070] Lettre à P. Viardot, 17 (29) mai 1866, Rougemont.
[1071] Lettre à P. Viardot, 17 (29) mai 1866, Rougemont.
[1072] Lettre à P. Viardot, 13 (25) juin 1868, Spasskoïé.

Londres »[1073], ce n'est pas tant la perspective de livrer son témoignage sur une question potentiellement délicate qui semble angoisser le plus l'écrivain que l'éloignement de ceux qui étaient devenus sa famille. « Je me fais l'effet d'un homme qui rêve »[1074], écrit-il à Pauline Viardot, tant la perspective d'une séparation lui semble peu réjouissante : « […] je ne puis m'habituer à l'idée que je suis déjà si loin de Bade – et les personnes et les objets passent devant moi, sans avoir l'air de me toucher »[1075]. Pourtant, lorsqu'il écrivait ces mots, Tourguéniev n'avait pas encore traversé la frontière, la lettre en question ayant été expédiée de Berlin. L'impression d'irréel le poursuit en Russie aussi, elle a un goût de déjà-vu pour l'écrivain, qui éprouvait les mêmes sensations à son retour en été 1850 – un déjà-vu angoissant, étant donné la tournure que les choses avaient prise à l'époque et la longue séparation qui s'en suivit : « […] l'impression de rêve […] ne cesse pas. Je sens bien que je ne serai heureux et content que quand je retournerai dans ce bienheureux pays, où j'ai lassé la meilleure partie de mon être »[1076]. Deux jours plus tard, alors qu'il s'apprête à expédier une lettre à ses amis badois, cette fois de la capitale russe, Tourguéniev doit de nouveau faire face à son irrésistible envie de se trouver à plusieurs centaines de kilomètres à l'ouest de Saint-Pétersbourg: « […] ma main, en mettant ce nom chéri de Bade en haut de la page, a trahi mes constantes pensées… Je ne suis que trop à St-Pétersbourg ! »[1077]. C'est ce qu'on appelle un lapsus révélateur : l'esprit de l'écrivain était bien loin de la capitale russe en ce début 1864. Heureusement, la délicate mission de Tourguéniev se conclut favorablement, et quelques semaines plus tard, l'écrivain se dépêcha de retourner à Baden.

Cette même situation se reproduisit de façon très systématique à chaque fois que Tourguéniev franchissait la frontière, prenant le cap vers l'est. Par exemple, alors qu'il parcourait les deux capitales russes, au printemps 1867, il expédia de la Russie des lettres noircies de plaintes sur la distance qui le séparait des « endroits chéris »[1078]. C'est bien sûr aux Viardot que la plupart de ces lamentations furent adressées :

[1073] Affaire des propagandistes de Londes (*Процесс 32-х*) est un des procès politiques majeurs des années 1860. L'affaire a été intstruite entre juillet 1862 et avril 1865. Plus de soixante-dix personnes ont été entendues lors de l'instruction, toutes accusées d'être en relation avec les propagandistes de Londres. Parmi elles, Ivan Tourguéniev qui, après avoir été interrogés par la Commission Sénatoriale en janvier 1864, fut lavé de tout soupçon aux yeux de la loi, mais pas à ceux de certains de ses collègues, dont Alexandre Herzen qui n'hésita pas à l'accuser de trahison (Françoise Flamant, *Chronologie (1857-1867)*// Ivan Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Volume II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. XX ; *Советская историческая энциклопедия,* под редакцией Е. М. Жукова, Москва, Советская энциклопедия, 1973—1982).
[1074] Lettre à P. Viardot, 2 (14) janvier 1864, Berlin.
[1075] Lettre à P. Viardot, 2 (14) janvier 1864, Berlin.
[1076] Lettre à P. Viardot, 4 (16) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.
[1077] Lettre à P. Viardot, 6 (18) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.
[1078] Lettre à P. Viardot, 25 mars (6 avril) 1867, Moscou.

> Je dois dire que je ne serai délivré de mes préoccupations que quand reverrai mon cher nid de là-bas… Cela ne sera pas de sitôt – hélas ![1079]

ou encore :

> Oh ! Mme Anstett, et Pégase et la gare d'Oos, quand vous reverrai-je ?[1080]

Et alors qu'il était bloqué à Moscou, cloué au lit après avoir pris froid en chemin, en essayant de rejoindre Orel, Tourguéniev poussa soupir de désespoir dans une lettre à son amie Pauline : « Quand je pense que si je n'avais pas cette excursion à Spasskoïé devant moi, rien ne s'opposerait à ce que je fusse à Bade dans quinze jours ! – C'est là seulement que je serai guéri… »[1081]. L'occasion de se rendre dans la maison de son enfance ne séduit visiblement plus Tourguéniev en ce printemps 1867, d'autant moins que le conflit de l'écrivain avec son oncle Nikolaï battait son plein à l'époque, et la perspective de devoir faire face au « Tartuffe des steppes »[1082] ne le réjouissait pas particulièrement. Résultat : ce voyage était vécu par Tourguéniev comme une charge, un devoir presque désagréable, qui ne faisait que l'éloigner de sa maison et de son nid : « Rien de nouveau depuis ce matin. – Le temps est exécrable, – toujours cette sale neige devant les yeux… Oh ! comment faire pour s'en aller ! »[1083]. Loin de cacher ses sentiments, Tourguéniev n'hésite pas à exprimer ces mêmes idées jusque dans ses lettres adressées à ses amis et connaissances russes, comme dans celle-ci, écrite à Mikhaïl Avdeïev : « [...] я еду завтра в Петербург, а оттуда – самым живым манером к себе в Баден, в милый Баден, о котором я охаю и вздыхаю – явно и тайно – каждый день »[1084]. Le statut de nid chéri était d'ores et déjà acquis à la ville pour Tourguéniev, en 1867.

Enfin, il est intéressant de constater la façon dont se modifie la représentation mentale de l'espace, chez Tourguéniev, durant cette période. Il est scindé à présent en deux parties distinctes : d'un côté, le nid badois et son univers douillet, et par extension, tout le territoire européen immédiat car donnant un accès plus facile et plus rapide à celui-ci, et de l'autre, les immenses étendues russes jadis natales et prenant de plus en plus souvent les allures d'un Ailleurs étranger.

[1079] Lettre à P. Viardot, 3 (15) mars 1867, Saint-Pétersbourg.
[1080] Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1867, Moscou.
[1081] Lettre à P. Viardot, 19 (31) mars 1867, Moscou.
[1082] Lettre à A. Feth, 26 juillet (7 août) 1867, Baden-Baden.
[1083] Lettre à P. Viardot, 19 (31) mars 1867, Moscou.
[1084] Lettre à M. Avdeïev, 30 mars (11 avril) 1867, Moscou : […] *je vais à Saint-Pétersbourg demain et de là je file au plus vite chez moi à Bade, mon cher Bade après lequel je soupire et auquel j'aspire, ouvertement et secrètement, chaque jour.*

Dans le propos de Tourguéniev, le premier endroit, le « ici » correspondant à « chez soi », apparaît vert, paisible et joyeux, tandis que le second lui semble terne et froid. Cette représentation transparaît dans plusieurs lettres de Tourguéniev de cette période, dont la plus caractéristique est celle adressée à Annenkov du 10 (22) avril 1867. De retour à Baden-Baden, l'écrivain s'empresse d'exprimer pour son ami le soulagement qu'il éprouve de se trouver enfin « chez lui » : « [...] перед окнами у меня так же зелено и золотисто, как в Москве было бело и тускло; солнце светит, сирень цветет, черные дрозды поют [...] »[1085]. Si les considérations de Tourguéniev se limitaient, dans la lettre en question, à cette seule phrase, on pourrait en conclure à une simple comparaison entre deux points géographiques bien éloignés l'un de l'autre et forcément très différents dans le déroulement des saisons. Cependant, les observations de l'écrivain à ce sujet ne s'arrêtent pas là puisque, dans la suite de cette même lettre, nous lisons un passage qui démontre à quel point cette idée de l'espace était claire dans l'esprit de Tourguéniev et prenait une tournure presque symbolique :

> Вы помните, какая метель была в самый день моего выезда из Петербурга? Всё было подавлено сугробами снега; за Псковом он стал исчезать, но до самой границы еще былинки зелени не было; около Кенигсберга что-то показалось, - всё сильнее и сильнее до самого Франкфурта; а к югу от Франкфурта уже пошла полная сияющая весна. [1086]

Le bien-aimé et accueillant Bade s'oppose ainsi, dans le propos de Tourguéniev, au froid et la solitude qui le guettent en Russie (« Ici – et depuis la frontière – nous sommes en plein hiver – blanc et froid – la neige partout – des traîneaux etc. etc. »[1087], expliquait-il un mois plus tôt, de Saint-Pétersbourg, à Pauline Viardot). Si on lit les lignes ci-dessus en tenant compte du contexte qui les a vus naître, on peut entrevoir la dimension métaphorique de cette considération. Bien sûr, à travers ce petit passage, Tourguéniev ne fait qu'exposer quelques observations concernant la progression du printemps et l'état d'épanouissement de la nature qu'il a eu l'occasion de constater tout au long de son voyage. Mais le contraste dont il parle dans ce passage correspond bien à sa vision globale de l'espace à l'époque : deux univers distincts comportant chacun une aura propre – Bade, désormais sa maison, un lieu beau et épanoui, et la Russie, devenue une terre étrangère froide et blanche – avec, au milieu, une frontière nettement tracée.

[1085] Lettre à P. Annenkov, 10 (22) avril 1867, Baden-Baden : […] *devant mes fenêtres il fait aussi vert et doré qu'il ne faisait blanc et lugubre à Moscou ; le soleil brille, les lilas sont en fleurs, les merles noirs chantent* [...].
[1086] Lettre à P. Annenkov, 10 (22) avril 1867, Baden-Baden : *Vous vous souvenez de la tempête de neige le jour de mon départ de Pétersbourg ? Des congères partout ; vers Pskov elle a commencé à fondre, mais il n'y eut pas la moindre trace de verdure avant la frontière ; près de Koenigsberg quelque chose a émergé, de plus en plus fort jusqu'à Francfort ; et au sud de Francfort tout le scintillement printanier était arrivé.*
[1087] Lettre à P. Viardot, 26 février (10 mars) 1867, Saint-Pétersbourg.

Les raisons de l'établissement de Tourguéniev à Bade : la partie émergée de l'iceberg

Le plaisir qu'éprouvait Tourguéniev à vivre à Baden-Baden ne fait pas de doute : ses lettres sont suffisamment explicites sur ce point, ainsi que nous venons de le voir. Devenu son nid le plus cher, mais aussi sa maison et même sa patrie, dans le sens cosmopolite du terme[1088], Baden-Baden semble réussir, en quelque sorte, à se substituer à la Russie dans le cœur de l'écrivain. Mais si ce sentiment prenait une forme si forte et nette dans son esprit, ce n'était pas uniquement grâce aux jours heureux qu'il y coulait et à sa vie confortable. Ce n'était pas non plus par simple désir de profiter des avantages – matériels et affectifs – dont il pouvait jouir à Baden-Baden que Tourguéniev s'installa à plusieurs milliers de kilomètres de la terre russe.

Parmi les contemporains de Tourguéniev, nombreux furent ceux qui lui reprochaient de s'être établi en Europe et de vivre dans l'ombre des Viardot. Particulièrement nombreux dans les années 1860, à l'apogée de la carrière littéraire de l'écrivain, ces reproches se reflétèrent jusque dans les lettres de l'écrivain, souvent obligé de justifier son choix auprès de ses correspondants. Ainsi, dans une lettre à Elizabeth Lambert de la fin avril 1863, nous pouvons lire les lignes suivantes : « Положа руку на сердце, я также не думаю, что живу за границей единственно из желания наслаждаться отелями и т.п. Обстоятельства до сих пор так сложились, что я в России могу проводить только 5 месяцев в году; а теперь и того хуже стало »[1089]. En rédigeant ces lignes, l'écrivain répondait à une réflexion faite par la comtesse à ce sujet dans une lettre, malheureusement perdue, envoyée par celle-ci en mars de la même année[1090]. Selon Henri Granjard, le commentateur de la correspondance entre Ivan Tourguéniev et Elizabeth Lambert, la comtesse était certes une grande dame de la cour mais surtout une personne profondément pieuse et patriote, et elle ne voyait pas d'un bon œil l'éloignement progressif de Tourguéniev de la Russie, ce qu'elle exprima régulièrement dans ses lettres à l'écrivain[1091] (« Грешно жить на чужой земле единственно для своего собственного удовольствия»[1092], écrivait-elle déjà en 1862 à Tourguéniev), obligeant celui-ci à se justifier fréquemment sur ce point. Elle n'était visiblement pas la seule à s'exprimer sur l'impertinence du choix de Tourguéniev de s'installer à l'étranger, l'écrivain se sentant régulièrement obligé

[1088] Raymond Chevallier, *op.cit.*, p. 5.
[1089] Lettre à E. Lambert, 27 avril (9 mai) 1863, Baden-Baden : *La main sur le cœur, je ne pense pas non plus que je vis à l'étranger par simple envie de profiter des hôtels etc. Les circonstances ont fait jusqu'à présent que je ne peux passer plus de 5 mois par an en Russie ; et c'est encore pire désormais.*
[1090] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, *op. cit.*, p. 178.
[1091] *Ibid.*, p. 23.
[1092] *Il est mal de vivre dans un autre pays si c'est uniquement pour son propre plaisir.*

de s'expliquer. « Я с Вами согласен: действительно плохо писателю долго не видеть отечества; [...] »[1093], lit-on par exemple dans l'une des lettres à Pavel Annenkov de cette période. Ou encore, dans celles adressées à Iakov Polonski, au printemps 1869 : « Я очень хорошо понимаю, что мое постоянное пребывание за границей вредит моей литературной деятельности – да так вредит, что, пожалуй, и совсем ее уничтожит: но и этого изменить нельзя »[1094] et à Mikhaïl Avdeïev, écrite l'année suivante : « А теперь скажу два слова и о самом себе. Никакого нет сомнения, что русский писатель, поселившийся в Бадене, тем самым осуждает свое писательство на скорый конец: я на этот счет не обманываюсь – но так как этого переделать нельзя – то и толковать об этом нечего »[1095].

Misère, déception, radicalisation… autant de raisons de vouloir quitter la Russie

En justifiant la décision qu'il avait prise, au début des années 1860, de s'établir à Baden-Baden, Tourguéniev évoque le plus souvent une raison en particulier – valable à ses yeux mais souvent incompréhensible pour ses amis : les solides attaches familiales qu'il avait tissées en Europe et en particulier à Baden-Baden. Les lettres où il évoque les raisons de son établissement dans la ville thermale sont cependant lourdes de non-dits car elles taisent une autre raison, pourtant essentielle, qui le poussa de prendre ses distances avec le pays de ses ancêtres : la profonde déception qu'il avait ressentie, au début des années 1860, face au développement général des mentalités dans la société russe, dans un contexte pourtant prometteur, porteur de l'espoir d'un avenir meilleur.

Il s'agit d'un facteur à ne pas négliger lorsqu'on examine les raisons qui avaient poussé Tourguéniev à s'établir à l'étranger ou quand on tâche de comprendre la relation difficile, complexe et changeante qu'il entretenait avec sa patrie, et qui fournit de précieuses indications sur l'évolution de son sentiment d'appartenance au fil des ans.

La déception de Tourguéniev face au développement de la situation politique et sociale en Russie était effectivement profonde. Henri Granjard compare cet état d'esprit de l'écrivain à la traumatisante désillusion qu'il avait connue lorsqu'il s'était rendu compte de l'échec de la

[1093] Lettre à P. Annenkov, 31 janvier (12 février) 1865, Paris : *Je suis d'accord avec vous : il est vraiment mauvais pour un écrivain de ne pas voir sa patrie pendant longtemps ;* [...].
[1094] Lettre à I. Polonski, 27 février (11 mars) 1869, Karlsruhe : *Je comprends très bien que mes séjours permanents à l'étranger nuisent à mon activité littéraire, voire l'anéantissent totalement : mais il est impossible de changer cela.*
[1095] Lettre à M. Avdeïev, 13 (25) janvier 1870, Baden-Baden : *Et maintenant deux mots à mon sujet. Il ne fait aucun doute que l'écrivain russe qui a pris ses quartiers à Bade condamne son activité littéraire à une fin prochaine ; je ne me voile pas la face à ce sujet mais, comme les choses sont irrémédiables, il ne sert à rien d'en discourir.*

révolution de 1848 : « Déçu encore une fois, il se replia sur lui-même, comme après 1848»[1096], dit notamment Granjard à ce sujet. Tourguéniev avait accueilli avec le plus grand enthousiasme l'avènement de la réforme paysanne, il suivit son application avec une bonne dose de scepticisme ensuite, conscient du fait que le décret tant attendu n'avait pas réussi à améliorer la situation des serfs[1097]. Toutes les autres transformations engagées par le gouvernement russe après le décret de 1861 ne suscitèrent pas non plus un enthousiasme franc et sincère de sa part. Pourtant, les mesures en question comportaient comme un parfum de liberté : les châtiments corporels furent supprimés en 1863, un système judiciaire plus libéral était en train d'être mis en place dès 1864, la modernisation des Universités russes fut engagée. Tourguéniev ne suivait qu'avec peu d'attention les progrès engagés par le système, soutient Granjard : « [...] toutes ces concessions à l'esprit nouveau, consenties à regret, n'atténuaient en rien le caractère autoritaire et despotique du régime »[1098], commente-t-il notamment, considérant que Tourguéniev n'avait pas confiance dans le régime, tout comme il se sentait profondément déçu par la réaction des paysans qui se montrèrent peu préparés, selon lui, à profiter pleinement de leur nouvelle condition. « Il faut là aussi du fumier, de l'engrais vivant », écrivait-il, en juin 1867, à Pauline Viardot, expliquant par là même que, pour qu'un réel changement puisse s'opérer dans les mentalités de la paysannerie, il fallait du temps et l'avènement d'une nouvelle génération de paysans, nés libres et ayant bénéficié d'un minimum d'éducation. En attendant, à chacun de ses retours en Russie, Tourguéniev ne pouvait que constater, affligé, la situation désastreuse de la campagne russe et de ses habitants.

> И что за вид представляет теперь Россия, эта, по уверениям всех, столь богатая земля! Крыши все раскрыты, заборы повалились, нигде не видать ни одного нового строения, за исключением кабаков, - лошади, коровы – мертвые, люди – испитые, - три ямщика едва могли поднять мой чемодан! Пыль стоит везде как облако – вокруг Петербурга всё горит – леса, дома, самая земля... Только и видишь людей, свящих на брюхе плашмя врастяжку, - бессилиле, вялость и не вылазная грязь и бедность везде. Картина невеселая – но верная.[1099]

[1096] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 322.
[1097] *Ibid.*, p. 332.
[1098] *Ibid*.
[1099] Lettre à N. Tourguéniev, 16 (26) juillet 1868, Baden-Baden : *Et comment apparaît désormais la Russie, cette terre si riche de l'avis de tous ! Des toits tout effondrés, des palissades détruites, aucune nouvelle construction à l'exception de cabarets, des vaches et des chevaux morts, des gens malingres, trois cochers qui sont à peine arrivés à soulever mon bagage ! De la poussière partout comme un nuage, tout est en feu autour de Saint-Pétersbourg, forêts, maisons, la terre elle-même… On ne voit que des gens avachis de tout leur long dans leur torpeur, impuissance, apathie, saleté rampante et pauvreté partout. L'image n'est pas réjouissante mais juste.*

C'est en ces termes que Tourguéniev livrait les impressions de son récent voyage au pays natal à son frère Nikolaï, en juillet 1868. Cette description de la situation de la campagne russe est tout à fait fidèle à celle que l'écrivain avait formulée un mois plus tôt, dans sa lettre à Pauline Viardot, alors qu'il se trouvait encore à Spasskoïé : « L'impression que me fait la Russie maintenant est désastreuse ; je ne sais si cela provient de la famine qu'on vient de traverser, mais il me semble que je n'ai jamais vu les habitations aussi misérables, aussi ruinées, les visages aussi hâves, tout aussi triste… des cabarets partout et une irrémédiable misère ! »[1100] Une grande réforme à moitié avortée – au vu de la situation dans laquelle elle avait plongé la plus grande partie de la paysannerie –, une misère omniprésente, la déchéance profonde des mentalités, voici ce que l'écrivain voyait lorsqu'il replongeait dans l'élément natal, une fois par an environ, contraint d'intervenir, de temps à autre, dans la gestion de ses avoirs en Russie.

À côté de la politique du gouvernement russe qui lui semblait ambiguë, à côté aussi de la misère matérielle et spirituelle qu'il constatait à chacune de ses excursions dans son pays natal, un autre fléau, non moins affligeant du point de vue de Tourguéniev, envahissait la société russe et contribuait à détourner l'écrivain de celle-ci. La libéralisation relative mais néanmoins manifeste des mœurs russes favorisa l'émergence de mouvements politiques radicaux. Tirant parti des remous occasionnés par la crise sociale, ceux-là déployaient avec succès leur rhétorique révolutionnaire populiste allant parfois jusqu'à l'extrémisme[1101]. Dans les années 1860, la tendance radicale gagna progressivement toutes les couches de la population russe, de l'*intelligentsia* jusqu'à la classe ouvrière, et prit des proportions dangereuses, l'attentat perpétré contre la personne du tsar Alexandre II, au printemps 1866, en étant la preuve et une manifestation directe[1102]. Cette radicalisation de l'opinion publique n'était évidemment pas du goût de Tourguéniev, opposé à toute forme de radicalisme politique. À chacun de ses retours en Russie, il constatait la progression inéluctable de ce mouvement et ne pouvait s'empêcher de s'y sentir étranger. Lui qui suivait de près, depuis plus de vingt ans, toutes les évolutions sociales, politiques et culturelles majeures de la société russe, avait désormais du mal à s'identifier aux tendances dominantes de son temps. Henri Granjard commente ainsi ce difficile rapport : « Tourguéniev ne se sentait plus chez lui dans une Russie où s'affrontaient terreur policière et terrorisme révolutionnaire »[1103]. Profondément déçu par la tournure des événements

[1100] Lettre à P. Viardot, 13 (25) juin 1868, Spasskoïé.
[1101] Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, *op. cit.*, p. 84.
[1102] *Ibid.*, p. 87.
[1103] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 337.

après la réforme de 1861, il « se fixe à Baden-Baden et déclare que sa patrie lui devient de plus en plus étrangère »[1104], conclut Granjard.

La prise de distance progressive avec la Russie

En effet, lorsqu'on parcourt les lettres que Tourguéniev expédia à ses différents amis, collègues et connaissances entre 1863 et 1870, on ne peut que constater à quel point il s'éloignait de son pays au fil des ans – processus dont il semble avoir été parfaitement conscient par ailleurs, à en juger par ses nombreux commentaires à ce sujet. En novembre 1864, Tourguéniev écrivait déjà à Athanase Feth : « Черкните в ответ строчки две: я хотя и очень – и телом и душой – отстал от России – но русские, старые друзья остались мне дороги по-прежнему »[1105]. Lorsqu'il adressait ces lignes à Feth en novembre 1864, cela faisait plus de deux ans que Tourguéniev n'était plus retourné en Russie, son dernier voyage dans ses pénates natales datant de l'été 1862, qu'il avait passé principalement dans son domaine à Spasskoïé à régler les derniers détails de la nouvelle organisation de son exploitation après la réforme paysanne. Les lignes ci-dessus traduisent le sentiment qui dominait alors chez Tourguéniev : l'écrivain semble conscient d'être en train de perdre son lien avec la réalité russe. Triste et un peu résigné, il tente de garder, autant que faire se peut, quelques derniers contacts avec la Russie, à travers sa correspondance avec des amis russes. « Ваши большие, милые и умные письма всегда досталяют мне истинное удовольствие: [...] от них веет таким родным – орловски-степным воздухом, что мне здесь, на чужбине, остается только благодарить да дышать поглубже »[1106], écrivait Tourguéniev à son ami et voisin Ivan Borissov, déjà en février 1863, un an et demi plus tôt. Entre 1863 et 1864, l'écrivain réitérera sa demande auprès de plusieurs de ses amis de lui écrire le plus souvent possible : Feth, Borissov, Botkine, Elizabeth Lambert…[1107]

Le ton des commentaires de Tourguéniev sur ce qui se passait en Russie changea cependant dès 1865. En été de cette année-là, l'écrivain effectua un voyage relativement rapide, entre fin mai et fin juin, en Russie : ce qu'il y vit et les changements qu'il y constata lui ouvrirent

[1104] *Ibid.*, p. 324.
[1105] Lettre à A. Feth, 20 novembre (2 décembre) 1864, Paris : *Écrivez-moi quelques lignes : même si je me suis éloigné, corps et âme, de la Russie, mes anciens amis russes restent toujours chers à mon cœur.*
[1106] Lettre à I. Borissov, 22 février (6 mars) 1863, Paris : *Vos lettres longues, douces et intelligentes me procurent toujours un véritable plaisir :* [...] *elles fleurent bon ce parfum familier de la steppe d'Orel dont moi, à l'étranger, je ne puis que me délecter avec reconnaissance et avidité.*
[1107] Lire les lettres de cette période, et notamment celle adressée à A. Feth, V. Botkine et I. Borissov le 26 juin (8 juillet) 1863 et celle à E. Lambert le 6 (18) juillet 1863, les deux de Baden-Baden.

les yeux sur le fossé qui s'était creusé, en trois ans d'absence dans son pays, entre l'état d'esprit général en Russie et sa propre vision de la situation et de ses perspectives. Il est symptomatique, d'ailleurs, que le voyage en question n'ait duré que cinq semaines : le temps de rejoindre le territoire russe, de faire un bref passage par les deux capitales, de passer quelque temps à Spasskoïé et de rentrer, dès que possible, à Baden-Baden. Ce séjour en Russie eut beau avoir été de courte durée, Tourguéniev disposa de suffisamment de temps pour constater à quel point la situation y avait changé en son absence. Il en fit un compte rendu éloquent à Valentine Delessert, dans une lettre du 5 (17) juillet 1865 :

> J'ai traversé la Russie trop vite pour pouvoir vous dire quelque chose de positif sur les changements qui s'y sont produits depuis trois ans et qui sont grands en effet : cela se voit moins à la surface. Ce n'est pas un éboulement… cela ne l'est pas encore : c'est un effondrement – un déplacement quelquefois imperceptible mais général des mœurs, des fortunes, de toutes les classes de la société.[1108]

L'écrivain s'attendait à constater quelques changements dans les mentalités de ses compatriotes : n'étant pas revenu en Russie depuis 1862, il était conscient d'avoir manqué une période importante dans la formation de la société russe de la nouvelle génération, celle d'après la réforme paysanne. Les lettres de Tourguéniev écrites peu de temps avant son départ sont marquées par un sentiment de culpabilité, d'avoir laissé le temps affaiblir ses liens avec le pays natal : « Россия мне стала чужда [...] »[1109], constatait tristement Tourguéniev dans une lettre à Madame Lambert, à la fin février 1865. Ou encore ici, dans cette lettre à Borissov, où l'écrivain exprime son sentiment plus explicitement encore : « Нечего греха таить: отрезанный я ломоть – и верно так тому и быть следовало – а по временам в сердце шевелится нечто вроде сожаления »[1110]. Mais lors de son court séjour en Russie en été 1865, Tourguéniev constata que la débâcle la plus totale régnait dans le pays ; il put également se rendre compte de la radicalisation des mouvements politiques tant de la part du gouvernement et que de celle des opposants au régime tsariste, des populistes et des radicaux. Cette expérience eut pour effet d'aggraver son incompréhension des processus en cours au sein de la société russe, de le détourner de son élément natal pour mieux le rapprocher de la réalité badoise. Quelques années plus tard, en janvier 1867, l'écrivain avouera à Avdeïev avoir la nette impression de ne plus ni connaître ni reconnaître la Russie, sa patrie, celle-ci lui paraissant désormais une entité nouvelle et étrangère : « [...] она мне представляется чем-то новым и

[1108] Lettre à V. Delessert, 5 (17) juin 1865, Spasskoïé.
[1109] Lettre à E. Lambert, 26 février (10 mars) 1865, Baden-Baden : *La Russie m'est devenue étrangère* [...].
[1110] Lettre à I. Borissov, 16 (28) mars 1865, Baden-Baden : *A quoi bon le cacher : je suis une feuille détachée, et ce n'est que trop logique, mais j'ai parfois comme un tremblement de regret dans le cœur.*

почти незнакомым [...] », dit-il plus exactement[1111]. Une année et demie plus tard, lorsque l'écrivain se rendra dans le Spasskoïé qui avait bercé son enfance, ce sentiment d'étrangeté atteindra son paroxysme : « Je vais me coucher avec une sensation bizarre… Je ne crois pas que je m'endorme de sitôt ; les vieux murs semblent me regarder comme un étranger, et je le suis en effet »[1112], lisons-nous dans une lettre du 13 (25) juin 1868 destinée à Pauline Viardot. Voici un aveu qui révèle l'état de rupture maximal de Tourguéniev avec son milieu natal.

L'écrivain fit pourtant tout ce qui était en son pouvoir pour garder le contact avec son pays, multipliant la correspondance avec son cercle de connaissances russes et tâchant de se rendre régulièrement en Russie : entre le 4 (16) janvier et le 21 février (4 mars) 1864, entre le 23 mai (4 juin) et le 29 juin (11 juillet) 1865, entre le 25 février (9 mars) et le 4 (16) avril 1867. Il s'agit de séjours relativement rares et courts, au bout du compte, destinés à régler quelques affaires urgentes en Russie mais aussi à permettre à l'écrivain de « sentir un peu l'odeur locale », selon sa très fréquente expression[1113].

L'issue de toutes ces excursions vers le territoire natal fut invariablement peu réconfortante pour Tourguéniev qui, d'une année à l'autre, sentait le fossé identitaire se creuser davantage. Tout en Russie lui paraissait de moins en moins familier et souvent déplaisant. Les salons mondains suscitaient en lui des sentiments mitigés, la mentalité de leurs habitués ne correspondant en rien à son propre état d'esprit : « Je vais peu dans le monde – je ne m'y plais guère. – Je trouve, surtout dans la partie féminine, un certain arrière-goût… peu à mon goût. Pardonnez-moi cet affreux jeu de mots »[1114], écrivit-il à ce sujet à Pauline Viardot en hiver 1864. Le mode de vie de ses pairs ne réussit pas à attirer sa sympathie : «Je reviens d'un grand bal paré [...]. C'était fort brillant. Beaucoup de belles toilettes et peu de belles personnes [...] pourtant, les cabrioles de quelques-uns des messieurs m'ont paru passablement sauvages. Ils avaient un peu l'air d'un tas de chevaux échappés – avec moins de naturel »[1115], racontait-t-il à son amie quelque temps plus tard. Les deux commentaires ci-dessus, aussi méprisants ou moqueurs que soient leur contenu et leur ton, ne sont pas vraiment étonnants de la part de Tourguéniev qui, tout homme du monde qu'il fût, s'était souvent montré peu indulgent envers ses pairs[1116]. Néanmoins, force est de constater que le train de vie et les habitudes des nobles

[1111] Lettre à P. Avdeïev, 25 janvier (6 février) 1867, Baden-Baden : [...] *elle m'apparaît comme quelque chose de nouveau et quasi inconnu* [...].
[1112] Lettre à P. Viardot, 13 (25) juin 1868, Spasskoïé.
[1113] Voir à ce sujet les lettres à I. Borissov, du 5 (17) juin 1864 et 8 (20) avril 1868, les deux expédiées de Baden-Baden, ou encore celle à P. Viardot du 15 (27) juin 1868 écrite à Spasskoïé.
[1114] Lettre à P. Viardot, 22 janvier (3 février) 1864, Saint-Pétersbourg.
[1115] Lettre à P. Viardot, 6 (18) février 1864, Saint-Pétersbourg.
[1116] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, *op. cit.*, p. 11.

n'étaient pas le seul aspect de la vie russe qui ne trouvât pas grâce à ses yeux. Plus haut, nous avons vu Tourguéniev s'indigner au sujet de la misère dans laquelle sombrait la classe la plus défavorisée de la Russie, c'est-à-dire la paysannerie[1117]. À en juger par ses lettres, l'écrivain éprouve une émotion très similaire, teintée d'étonnement et de mépris, à la découverte d'une nouvelle caste, fraîchement apparue au sein de la société russe, celle des parvenus, ainsi qu'en témoignent les lignes suivantes, tirées d'une autre lettre à Ivan Borissov :

> Россия, действительно – не та, что была десять лет тому назад; [...]. Быстрота, с которой вылетают на поверхность громадные, чуть не в год составленные богатства – изумительна: я знаю дурачков – да круглых, - которые по милости кстати выпрошенных концессий – вдруг нажили миллионы! [1118]

Issu d'une génération dont les préoccupations gravitaient autour des considérations d'ordre philosophique et esthétique, Tourguéniev n'arrive pas à se faire à l'idée que la société à laquelle il est censé s'identifier ait muté de façon aussi spectaculaire en si peu de temps. « Что мне Вам сказать о том колейдоскопе, который [...] вертится у меня перед глазами? »[1119], disait-il à Avdeïev un an plus tôt, à l'occasion de l'un de ses séjours en Russie :

> Надо было быть великим философом, чтобы резюмировать это в нескольких словах. Явно одно: от литературно-эстетического берега наше общество отстало – а к политическому еще не пристало.. тут и плыви по середине. Больше всего занимают теперь вопросы юридические и финансовые: даже воробьи на крышах чирикают о железных дорогах, и дельцы – умелые – большие деньги препровождают себе в карман. [1120]

Un nouvel ordre, inconnu de Tourguéniev, était en marche en Russie, ce pays aux allures d'État désormais étranger pour lui.

Même le monde des lettres russes, que Tourguéniev avait vu émerger et à la formation duquel il avait activement participé dans les années 1830-1850, lui semblait à présent bien différent et même hostile. Il faut dire que la tempête provoquée par *Père et fils* dans l'opinion

---

[1117] Lettres à N. Tourguéniev du 16 (26) juillet 1868 (Baden-Baden) et à P. Viardot, 13 (25) juin 1868 (Spasskoïé).
[1118] Lettre à I. Borissov, 16 (28) novembre 1868, Karlsruhe : *La Russie n'est vraiment plus ce qu'elle était il y a dix ans ;* [...]. *La vitesse à laquelle émergent des richesses colossales, parfois en à peine un an, est invraisemblable : je connais des parfaits idiots qui se sont tout à coup retrouvés riches à millions sur des concessions sollicitées gratuitement au bon moment !*
[1119] *Que pourrais-je vous dire sur ce caléidoscope qui me passe devant les yeux ?*
[1120] Lettre à M. Avdeïev, 30 mars (11 avril) 1867, Moscou : *Il faudrait être grand philosophe pour résumer cela en quelques mots. Une chose est claire : notre société s'est écartée de la rive littéraire et esthétique, sans toutefois encore s'amarrer à celle de la politique… elle est au milieu du gué. Ce sont les questions juridiques et financières qui prédominent désormais : même les moineaux sur les toits chantent les chemins de fer, et les brasseurs d'affaires, les finauds, s'en mettent plein les poches.*

publique et dans la critique russe au début des années 1860 ne l'aida pas à se sentir en phase avec ses collègues de plume, en particulier avec ceux de la nouvelle génération. Lorsque Tourguéniev se rendit en Russie en mai 1862, il fut surpris pas les réactions des uns et des autres. Non pas qu'il s'attendît à un succès retentissant de son œuvre. « Я ожидаю *неуспеха*, чтобы не сказать более [...] »[1121], écrivait-il à Dostoïevski peu avant la parution de *Pères et fils*. La pluie des critiques qui s'abattit sur lui ne le surprit donc pas mais leur contenu le stupéfia. Il lui sembla notamment qu'une majeure partie du public n'avait pas compris le roman. Arrivé en Russie, Tourguéniev dut faire face à des commentaires parfois surprenants et auxquels il n'était sans doute pas préparé. Il fit en ces termes le rapport au fidèle Annenkov de ses contacts avec les lecteurs et les critiques, en juin 1862 : « От иных комплиментов я бы рад был провалиться сквозь землю, иная брань мне была приятна»[1122]. Un mois plus tard, alors qu'il avait eu le temps de digérer sa surprise, les impressions demeurèrent les mêmes, à en juger par ces lignes écrites à Maria Markovitch : « [...] меня били руки, которые я бы хотел пожать – и ласкали руки другие, от которых я бы бежал за тридевять земель [...] »[1123]. On peut aisément comprendre l'étonnement de Tourguéniev : d'un côté, il savait son roman d'une actualité percutante. « Эта повесть попала в настоящий момент нашей жизни, словно масло на огонь; точно нарочно ее подогнали, как говорится, в самый раз»[1124], expliquait-il – à raison – dans ses lettres. En effet, avant *Pères et fils*, d'autres auteurs avaient tenté, par le passé, de représenter l'homme russe « nouveau » dans leurs œuvres, par exemple Pomialovski, avec *Un bonheur petit bourgeois* (*Мещанское счастье*) : mais le jeune écrivain n'avait pas mené sa mission de façon suffisamment convaincante[1125]. Bazarov tombait donc à point nommé, preuve de la clairvoyance de son auteur. Mais d'un autre côté, les réactions des différents cercles protagonistes de la société russe de l'époque surprirent totalement l'écrivain, qui en vint à se demander s'il vivait à la même heure qu'elle. Cette impression lui fit l'effet d'une dernière goutte qui fit déborder le vase : après d'âpres désaccords qui finirent par avoir raison de l'engagement de Tourguéniev auprès du *Contemporain*, après cet accueil plus que mitigé de *Pères et fils*, il éprouva le besoin de prendre ses distances non seulement avec la Russie mais aussi, plus spécifiquement, avec les cercles littéraires russes. La décision était risquée : elle

[1121] Lettre à F. Dostoïevski, 2 (14) mars 1862, Paris : *Je m'attends à un* insuccès*, dans le meilleur des cas* [...].
[1122] Lettre à P. Annenkov, 8 (20) juin 1862, Spasskoïé : *Je serais heureux de m'éclipser devant certains compliments, certaines invectives m'étaient agréables.*
[1123] Lettre à M. Markovitch, 10 (22) juillet 1862, Spasskoïé : [...] *je me suis fait frapper par des mains que je voulais serrer et caresser par des mains que j'aurais préféré envoyer au Diable* [...].
[1124] Lettre à P. Annenkov, 8 (20) juin 1862, Spasskoïé : *Cette nouvelle est tombée à pic dans notre vie, comme de l'huile sur le feu ; elle a été amenée comme par un fait exprès, vraiment au bon moment.*
[1125] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 313.

signifiait son éloignement progressif du terreau qui l'avait vu grandir et devenir un homme des lettres à part entière. En somme, c'est ce qui arriva. Les lettres de l'écrivain, en tout cas, font état de son incompréhension grandissante de la littérature russe et de la trajectoire qu'elle empruntait.

Tourguéniev expose régulièrement à ses correspondants, toutes origines confondues, sa vision du paysage littéraire russe contemporain. En janvier 1864, alors qu'il est de passage à Saint-Pétersbourg, Tourguéniev raconte ses impressions de la capitale après de longs mois d'absence, et ne manque pas de faire part à Pauline Viardot de son sentiment concernant l'état des lettres russes : « J'évite tout contact avec le monde littéraire ; ces messieurs sont des grelots : c'est petit, c'est vide et cela fait du bruit. – Je m'amuse à parcourir les revues et les journaux qui ont paru pendant mon absence : c'est une lecture peu édifiante. – Une pénurie de talent presque complète »[1126]. Non que cela fût la première fois que Tourguéniev formulait une critique aussi virulente vis-à-vis de ses collègues hommes de lettres russes. Cependant, d'un côté, ces « attaques » épistolaires de sa part furent particulièrement nombreuses durant cette période, et de l'autre, l'opinion négative qu'il semble s'être formée au sujet des cercles littéraires russes contemporains ne fit que se renforcer avec le temps. Un an plus tard, Tourguéniev écrivait, toujours à Pauline Viardot :

> Vous ne sauriez croire, chère Mme Viardot, dans quel piteux état se trouve la littérature russe à l'heure qu'il est ! J'ai parcouru une vingtaine de volumes (des revues), rien ! rien ! Des injures plates et sales, dites stupidement et l'écume à la bouche, des niaiseries, des inutilités, pas l'ombre d'un talent naissant, un vrai désert ! C'est à dégoûter à tout jamais du métier. Un homme qui se respecte ne peut pas se mêler à cette cohue, où il pleut des soufflets, distribués par des mains crottées.[1127]

Pauline Viardot n'était pas la seule auprès de qui Tourguéniev exprimait son opinion sur ce point. On retrouve des idées très similaires dans sa correspondance adressée à quelques compatriotes. En décembre 1865, il commentait sa vision du monde des lettres russes en ces termes à Pavel Annenkov : « В качестве старого литературщика мне, однако, жалко видеть весь этот фейервек вонючей грязи; мне чудится, как будто каждому из нас попала на лицо капля и запятнала нас »[1128]. Ou encore à Athanase Feth : « В нынешнем году я

[1126] Lettre à P. Viardot, 11 (23) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.
[1127] Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1865, Spasskoïé.
[1128] Lettre à P. Annenkov, 20 décembre 1865 (1 janvier 1866), Baden-Baden : *En qualité de vieux littérateur, j'ai malgré tout de la peine à voir tout ce feu d'artifice de saleté fétide ; il me semble que chacun d'entre nous en a reçu une goutte au visage et s'en trouve souillé.*

получаю журналы и вновь слежу за российской литературой: отрадного мало »[1129]. Ou encore, presqu'une année plus tard, à Avdeïev : « Я около трех лет не был в России (поездку в деревню в 1865-м году я не считаю), и она мне представляется чем-то новым и почти незнакомым. И в литературе тоже – я как чужой »[1130].

Les Russes de la « remarquable décennie », pour reprendre le terme de l'ouvrage homonyme d'Annenkov[1131], – celle qui berça la jeunesse de Tourguéniev – partaient à la redécouverte de leur identité culturelle propre, rêvaient de liberté et de grandeur pour leur pays et espéraient le faire évoluer vers un monde meilleur. La génération des années 1860, nourrie des bouleversements majeurs du début de la décennie, était celle de tous les extrêmes, et Tourguéniev avait du mal à accepter cette société dont le visage ne rappelait plus en rien celui du pays de sa jeunesse. L'extrémisme slavophile, le socialisme fantasmant, le terrorisme des masses ou encore le mercantilisme ambiant et la politique de terreur de l'État… L'enfant chéri des années 1840 ne pouvait adhérer à l'esprit de cette nouvelle époque. À chacune de ses visites en Russie, Tourguéniev réitérait les tentatives pour comprendre, bon gré, mal gré, ce nouveau pays. « [...] погружаюсь головою в волны давно мною уже покинутой русской жизни. Ничего: иные грязны, а все-таки я доволен [...] »[1132], écrivit-il, par un jour de juin 1870, à Annenkov. Observer et étudier ses semblables, tenter de comprendre leur mentalité et d'en anticiper l'évolution – tel fut le devoir de poète et de citoyen de Tourguéniev, la tâche qu'il n'abandonna jamais malgré le pénible sentiment d'étrangeté qui ne cessait de l'accompagner à chacune de ses visites en Russie, qu'il vivait la plupart du temps comme une contrainte, désormais. « [...] je me considère comme étant ici en quarantaine [...] »[1133], « [...] il me semble que je suis en prison [...] »[1134], « [...] je me sens comme une souris dans une souricière… »[1135] – la métaphore revient décidément bien souvent dans la correspondance de l'écrivain. On comprend mieux l'attachement de Tourguéniev envers sa vie à Baden-Baden – un sentiment qui n'avait rien de superficiel et dont les racines plongeaient bien plus profondément que la simple affection envers la famille Viardot ne pourrait le laisser supposer.

[1129] Lettre à A. Feth, 25 mars (6 avril) 1866, Baden-Baden : *Cette année, je reçois des magazines et je peux de nouveau suivre la littérature russe : peu de plaisir.*

[1130] Lettre à P. Avdeïev, 25 janvier (6 février) 1867, Baden-Baden : *Cela fait environ trois ans que je ne suis plus allé en Russie (je ne compte pas le séjour en automne 1865) et le pays me semble nouveau et quasi inconnu. En en littérature aussi je me retrouve comme un étranger.*

[1131] П.В. Анненков, « Замечательное десятилетие, 1838-1848 »// Анненков П.В., *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, 1928.

[1132] Lettre à P. Annenkov, 17 (27) juin 1870, Spasskoïé : [...] *je me replonge dans les vagues de la vie russe que j'avais abandonnée depuis longtemps. Ça va : certaines sont bien sales, mais je suis quand même satisfait* [...].

[1133] Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1865, Spasskoïé.

[1134] Lettre à P. Viardot, 23 марта (4 апреля) 1867, Moscou.

[1135] Lettre à P. Viardot, 1 (13) juillet 1868, Moscou.

Un jour, le 6 (18) avril 1863, dans une lettre au compositeur Vladimir Kachpérov, Tourguéniev formula l'idée suivante au sujet de la relation que chaque personne entretient avec sa terre natale : « Родина – как жена или мать: иногда жутко от нее приходится – но ведь не расстанешься с нею »[1136]. Le prétexte à cette phrase n'avait certes rien à voir avec la situation que Tourguéniev allait vivre par la suite[1137] – au printemps 1863, il ne pouvait d'ailleurs pas deviner la tournure que la vie allait prendre pour lui et pour la Russie. Il faut avouer cependant, que cette phrase prophétique caractérise bien la relation que l'écrivain entretenait avec son pays d'origine vers la fin des années 1860.

2. UN *STATU QUO* FRANCO-ALLEMAND : Les Autres épistolaires de Tourguéniev entre 1863 et 1870

Le radical changement dans le mode de vie de Tourguéniev au cours des années 1860 entraîna une évolution importante de son attitude vis-à-vis des différents acteurs qui définissaient son espace identitaire propre. Au milieu de la décennie précédente, Tourguéniev se montrait étonnamment proche des idées slavophiles et prônait un patriotisme franc mais modéré, considérant la Russie comme dépositaire d'un certain nombre de valeurs essentielles pour le développement de la nation jeune, donc porteuse d'avenir, qu'elle était. Dans le chapitre précédent, nous avons vu la manière dont cette optique influença certaines de ses œuvres majeures de la seconde moitié des années 1850, notamment le roman *Nid de gentilhomme* qui présente, entre autres choses, une apologie par l'écrivain des qualités de l'Homme russe, en opposition avec la perversité de la société européenne occidentale, et notamment française. Il faut dire que, dans un contexte de préparation de la réforme paysanne, son optimisme patriotique était d'actualité. Aussi, l'attitude critique qu'il adoptait au même moment vis-à-vis des représentants des autres nations européennes était à la fois logique et véhémente. La France et les Français suscitaient une réaction particulièrement épidermique chez Tourguéniev – en partie à cause de son installation « forcée » dans la capitale française durant cette période et en partie parce que ses opinions politiques antiroyalistes ne lui permettaient pas d'apprécier la France et ses habitants et ne faisaient que renforcer son antipathie envers eux.

[1136] Lettre à V. Kachpérov, 6 (18) avril 1863, Paris : *La patrie est comme une épouse ou une mère : on est parfois épouvanté mais on ne peut tout de même pas s'en séparer.*
[1137] Dans la lettre en question, Tourguéniev cherchait à consoler Kachpérov de l'échec de son opéra *Rienzi* en Italie : l'œuvre fut sifflé à Florence du simple fait de l'origine russe de son auteur.

Le contexte de vie de Tourguéniev était tout autre durant les années 1860, ainsi que nous venons de le voir. Revenant rarement et peu volontiers en Russie, il acceptait difficilement les changements qui s'opéraient dans la société russe. Lui qui, retenant son souffle, attendait l'avènement de la réforme paysanne, se montrait à présent déçu des suites de celle-ci et observait, sceptique, les mutations en cours dans la mentalité de ses compatriotes.

De quelle façon cette volte-face dans les opinions de Tourguéniev influença-t-elle sa vision de l'altérité ? Que changea-t-elle dans sa manière d'interagir avec les Autres ?

Si les remarques au sujet des Autres et de l'Ailleurs sont toujours présentes dans la correspondance de Tourguéniev, désormais résident permanent de l'Europe, leur nombre et leur ton diffèrent quelque peu de celles qu'il avait formulées par le passé.

Baden-Baden, l'Ailleurs le plus proche et familier

Tout d'abord, quelques mots sur l'appréciation des différents lieux géographiques que Tourguéniev fournit dans sa correspondance de 1863-1870. Bien qu'il ait relativement peu voyagé dans les années 1860 – par rapport à sa vie de nomade de la seconde moitié de la décennie précédente – ses lettres contiennent un certain nombre d'impressions sur les différents séjours qu'il put effectuer à travers le continent européen. Ainsi que nous l'avons vu un peu plus haut dans ce même chapitre, c'est surtout de sa vie à Baden-Baden que l'on y trouve le reflet. Aux yeux de Tourguéniev, la ville thermale était belle, verte et agréable à vivre, il y était entouré des personnes qu'il aimait et qui lui rendaient la pareille et, grâce à la chaleur du foyer Viardot, il ne se sentait plus jamais seul, ce qui représentait un changement de taille pour lui. Quelques paragraphes plus tôt, nous avons eu l'occasion de décrire la vie que Tourguéniev menait à Baden-Baden : une existence tellement réconfortante et qui lui offrait à tel point la stabilité matérielle et affective dont il avait besoin que l'écrivain ne tarda pas à envisager cette ville comme un lieu de résidence permanent, son « nid », sa « maison », sa nouvelle « patrie » de cosmopolite.

En dehors de Baden-Baden, Tourguéniev eut l'occasion, durant les années 1863-1870, de séjourner dans plusieurs autres villes allemandes dont Heidelberg, Dresde, Stuttgart, Karlsruhe ou encore Weimar. Ces différentes villes laissèrent peu de traces dans sa correspondance. Au sujet de Karlsruhe, par exemple, où il passa plusieurs mois en compagnie des Viardot, de la mi-novembre 1868 au février 1869, on trouve quelques commentaires, cependant peu diversifiés et qui se résument à une description de la tranquillité presque claustrale de la ville : « Карлсруэ – совершенный монастырь. Тишина такая на улицах, что

даже почтительное чувство навевается »[1138], « Carlsruhe me fait l'effet d'un cloître [...] »[1139], « [...] поселившись в монастыре, называемом Карлсруэ, для того, чтобы работать – обленился здесь, [...] как ящерица на солнце! »[1140] – c'est ainsi que Tourguéniev décrivait la ville et sa vie paisible dans ses lettres à différents amis durant ce séjour.

Installé durablement en Allemagne, Tourguéniev semble, à travers ses lettres, percevoir les lieux qu'il parcourt comme un espace familier. Aussi ne les aborde-t-il plus en voyageur curieux ou en visiteur de passage, avide de découvrir son lieu de séjour et d'en livrer les secrets à ses correspondants. Dans ses lettres, l'écrivain parle de tous ces endroits comme il parlerait de quelque ville de la Russie qu'il serait en train de découvrir pour la première fois, mais qui revêtirait néanmoins des allures bien familières pour lui. De ce point de vue, la faible quantité d'éléments que Tourguéniev fournit dans sa correspondance au sujet de ses séjours dans les villes allemandes peut être considérée comme la preuve indirecte du plus grand degré de familiarité qu'il ressent vis-à-vis d'elles. Seule la ville de Bade fait l'objet d'un grand nombre de commentaires, plus élogieux les uns que les autres, chez Tourguéniev. Néanmoins, il faut dire que la plupart de ces commentaires – le détail des différents aspects de sa vie dans la ville thermale, etc. – sont contenues dans ses lettres datant du tout début de son établissement à Baden-Baden : c'est en nouvel arrivant enthousiaste qu'il décrivait alors, ainsi que nous l'avons vu au début de ce chapitre, les différents avantages dont il jouissait durant son séjour. Une fois la fièvre des premiers instants passée, c'est plus calmement et en fournissant bien moins d'informations au sujet de la ville que l'écrivain l'évoque dans sa correspondance.

Ivan Tourguéniev et la ville de Paris : un vieil antagonisme, une nouvelle étape

Une autre cible fréquente des commentaires épistolaires de Tourguéniev, entre 1863 et 1870, est la ville de Paris. Le moins que l'on puisse dire est que l'écrivain entretenait une relation très difficile avec la capitale française durant les années 1850, le contexte de cette époque, du point de vue du parcours personnel de l'écrivain, n'étant guère favorable pour lui faire aimer, ou du moins apprécier Paris. Indisposition physique, solitude, nombreuses déceptions personnelles, politiques et philosophiques, etc. firent basculer l'histoire de la

[1138] Lettre à I. Borissov, 16 (28) novembre 1868, Karlsruhe : *Karlsruhe est un parfait monastère. Il y a un tel silence dans les rues qu'il en inspire un sentiment de déférence.*
[1139] Lettre à J. Hetzel, 17 (29) décembre 1868, Karlsruhe.
[1140] Lettre à N. Khanykov, 24 janvier (5 février) 1869, Karlsruhe : [...] *depuis que je me suis établi dans ce monastère dénommé Karlsruhe pour y travailler, je me suis laissé aller à la paresse,* [...] *comme un lézard au soleil.*

relation d'amour-haine qu'avait entretenue l'écrivain jusqu'alors avec Paris, du côté de l'antipathie.

« Hostilité », « animosité », « antipathie » sont les mots qui caractérisent le mieux son attitude vis-à-vis de Paris à la fin des années 1850, et qu'il conserva, globalement, durant la décennie suivante. Un tournant important marqua cependant la chronique de la difficile relation entre Tourguéniev et la capitale française. Établi principalement à Bade depuis 1863, il fut amené à séjourner, bien à contrecœur, à Paris, jusqu'au début de l'année 1865, lorsque Pauline Tourguénieva épousa Gaston Bruyère et que le jeune ménage s'installa à Rougemont, dans les environs de la capitale. En organisant ce mariage, Tourguéniev remplit une part importante de son devoir paternel, qui le libéra de l'obligation de revenir à Paris aussi régulièrement et fréquemment qu'auparavant.

Grâce à ce changement, les années 1860 marquèrent le début de sa réconciliation avec la ville de Paris – une réconciliation timide et toute relative, évidemment – ; on ne peut parler – pas encore, du moins – d'un changement d'attitude radical de la part de Tourguéniev vis-à-vis de la capitale française. En effet, sa correspondance abonde, presque tout autant que par le passé, en qualificatifs divers et variés pour décrire la ville : les expressions comme « ce charmant Paris », « cet étouffant Paris », etc. y reviennent régulièrement[1141]. Tout comme par le passé, Tourguéniev semble avoir du mal à supporter l'atmosphère de la capitale française et se plaint du bruit (« парижский гром и шум»[1142]) et du va-et-vient qui y règnent : « Ce tohu-bohu m'irrite »[1143], écrivit-il par exemple à Pauline Viardot en mars 1868. En outre, le climat de la capitale française trouve toujours aussi peu de grâce à ses yeux qu'auparavant. Lorsqu'il parle, dans sa lettre du 11 (23) novembre 1864, à Pauline Viardot des problèmes familiaux que connaissait la famille du peintre et poète Louis Pomey à l'époque, et notamment de la maladie d'une de ses filles, l'écrivain ne peut s'empêcher de se montrer sarcastique et d'imputer le mal à l'atmosphère malsaine de la capitale : « La petite Jeanne n'est pas bien non plus : [...] mais il faut attribuer cela à une foule de raisons – et puis elle est à Paris – pour le climat duquel j'ai décidément une antipathie très prononcée »[1144]. Paris la « Capoue »[1145] – la ville des plaisirs vulgaires et faciles, ou encore Paris la nouvelle « Babylone »[1146] – ne paraît ni plus aimée ni plus appréciée de Tourguéniev qu'auparavant. Il semble néanmoins en parler avec un peu moins

[1141] Par exemple, dans la lettre à P. Viardot du 18 (30) novembre 1863 expédiée de Paris, dans celle à L. Pomey du 30 mai (11 juin) 1864 de Baden-Baden, à P. Viardot du 11 (23) novembre 1864 de Paris, etc.
[1142] Lettre à P. Annenkov, 19 septembre (1 octobre) 1864, Baden-Baden : *Le Paris bruyant et tonitruant.*
[1143] Lettre à P. Viardot, 12 (24) mars 1868, Paris.
[1144] Lettre à P. Viardot, 11 (23) novembre 1864, Paris.
[1145] Lettre à V. Botkine, 29 septembre (11 octobre) 1866, Baden-Baden.
[1146] Lettre à P. Annenkov, 11 (23) mai 1867, Baden-Baden.

d'animosité, sans doute parce qu'elle n'est plus un lieu de résidence forcée pour lui et qu'il ne se sent plus pris en otage dans ses rues. Plus encore, alors que la septième Exposition universelle s'y tient entre avril et novembre 1867, c'est curieux et attentif que l'écrivain s'y rendit, deux ans après avoir fait ses adieux à la capitale française. Il fit en ces termes le rapport de son excursion à Ivan Borissov : « О выставке скажу Вам, что это вещь дивная, чудо из чудес – и нельзя не пожалеть о том, кто ее не увидит. Все удивительно, необычайно – и в то же время чрезвычайно занимательно и удобно устроено »[1147]. La ville en elle-même ne séduit pas l'auteur plus qu'auparavant, mais il semble prêt à reconnaître son potentiel culturel et à admirer ce que la capitale française peut offrir d'extraordinaire à ses visiteurs.

Enfin, l'une des lettres de Tourguéniev de cette période contient une note sur Paris qui jette la lumière sur son rapport à la ville à l'époque. En juin 1867, en réponse à la demande de son éditeur parisien Jules Hetzel, il cite quelques lignes rédigées de sa plume, selon ses dires, quelque temps plus tôt, dans lesquelles il tentait d'expliquer le secret de la popularité de Paris et d'analyser l'effet que, d'après lui, cette ville produisait sur les êtres humains. « Ce qui pousse les étrangers, les jeunes surtout, vers Paris, c'est [...] le secret désir d'y découvrir enfin le vrai mot de l'énigme humaine »[1148] – ainsi commence la réflexion de Tourguéniev. Bien entendu, continue-t-il, cette ville ne contribue pas – pas plus que toute autre cité sur la planète – à la meilleure compréhension de la nature humaine et elle ne dévoile pas non plus le sens secret de la vie. Mais l'horizon d'attente de tout homme qui se rend à Paris, à la recherche des réponses à ses questions, – que cette recherche soit consciente ou purement instinctive – est tellement élevé qu'après l'échec de son expérience, l'homme ne cherche plus à percer le mystère de l'univers : « [...] mais ne l'ayant pas trouvé là, on ne cherche plus ailleurs, et l'on se laisse aller au scepticisme, à l'indifférence, à la résignation ». Cela fait de Paris un lieu où les futures déceptions, qui mûrissent au plus profond de l'âme de chacun, prennent enfin forme et où les frustrations humaines se cristallisent et s'expriment clairement. Les habitants de la ville, considère Tourguéniev, portent en eux le sceau de ce processus : « Cette résignation, muette et comme honteuse d'elle-même, tout Parisien, le plus évaporée aussi bien que le plus important, la porte cachée au fond de son être, et elle en dit plus à qui sait entendre que les déclamations chagrines ou violentes des misanthropes ». Conscient du caractère subjectif de sa note, Tourguéniev fait remarquer à Hetzel, un peu plus loin dans la même lettre : « Je ne sais pas ce

[1147] Lettre à I. Borissov, 16 (28) juin 1867, Baden-Baden : *Quant à l'exposition, il s'agit d'une chose incroyable, la merveille des merveilles, qu'il serait regrettable de ne pas avoir vu. Tout y est étonnant, extraordinaire, à la fois extrêmement divertissant et bien organisé.*
[1148] Lettre à J. Hetzel, 17 (29) juin 1867, Baden-Baden.

que j'ai pêché là. Est-ce un poisson ou un crapaud – mais je vous l'envoie. [...] Il est possible que cette « observation » que j'ai faite ne soit pas vraie du tout [...] ». Toutes partiales qu'elles soient, ces quelques lignes expriment néanmoins la position très personnelle de l'écrivain vis-à-vis de Paris : le ressentiment qui lui reste envers la ville, mais aussi le regard qu'il pose sur elle et qui n'a rien d'indifférent, l'envie de comprendre l'engouement général que Paris suscite, en particulier chez les jeunes gens, ce qui traduit à son tour une démarche de recul de sa part, nécessaire pour procéder à ce genre d'analyse.

Les rigoureux et bons Allemands

Étant donné le rapprochement significatif à la culture occidentale d'Ivan Tourguéniev dans les années 1860, ainsi que sa prise de distance par rapport à son pays d'origine à cette période, on serait tenté de croire qu'ils s'accompagneraient nécessairement du perfectionnement de sa connaissance des Européens, ou au moins du peuple allemand qu'il côtoyait quotidiennement à l'époque. Ce fut très certainement le cas : à Baden-Baden, Tourguéniev menait une vie active, ce qui l'amenait à rencontrer un grand nombre de personnes de nationalités différentes, principalement allemande, et il est évident que sa vie quotidienne dans la ville thermale l'amenait à interagir de façon permanente avec son entourage. Tourguéniev louait un appartement dans une maison appartenant aux époux Anstett[1149], à qui il était très attaché et qu'il mentionne fréquemment dans ses lettres (« Oh ! Mme Anstett, et Pégase et la gare d'Oos, quand vous reverrai-je ? »[1150], écrit-il, par exemple, dans une lettre aux Viardot, en mars 1867) et avec qui il communiquait donc fréquemment. Il prenait une part active aux salons musicaux et autres événements organisés par Pauline Viardot, qui rassemblaient le beau-monde badois et des environs. Rien qu'à partir de ces deux éléments, et sans prendre en compte les menues tâches relatives à la vie quotidienne qui supposaient une prise de contact régulière avec les habitants locaux, il est aisé d'imaginer le degré d'intégration de l'écrivain dans la vie badoise.

Les lettres de Tourguéniev, qu'elles aient été expédiées de Baden-Baden ou d'ailleurs, ne témoignent cependant pas d'une meilleure connaissance des Allemands : lorsqu'il les mentionne, c'est dans l'esprit généralisant et stéréotypé dont il faisait preuve jusqu'alors dans sa correspondance à l'endroit des Allemands.

[1149] Klaus Fischer, *op. cit.*, p. 24.
[1150] Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1867, Moscou.

Dans les références faites aux Allemands de la correspondance, on constate qu'ils apparaissent en effet comme porteurs d'un certain nombre de traits bien précis, les mêmes qu'il leur relevait auparavant d'ailleurs. L'écrivain associe le caractère germanique avant tout à un sens de la rigueur : « Je serai exact comme un Prussien »[1151], promet-il par exemple à Jules Hetzel, dans une lettre qui date de la fin juillet 1867 et dans laquelle l'écrivain tente de convenir d'un rendez-vous avec son éditeur. Un trait dont les représentants germaniques font preuve, suivant Tourguéniev, dans tout ce qu'ils entreprennent : lorsqu'ils laissent s'exprimer leur amour inné de la discipline dans le domaine de l'art par exemple, cela donne des musiciens hors pair car leur rigueur bien allemande leur permet d'acquérir des connaissances théoriques solides, indispensables dans la pratique de leur métier dans les règles de l'art - comme c'est le cas du vieux Lemm de *Nid de gentilhomme* qui, sans être parvenu à devenir un grand musicien, pouvait tout de même faire valoir une excellente maîtrise de la théorie et de l'histoire de la musique. Lorsqu'en hiver 1864, de retour en Russie, Tourguéniev emporta dans ses bagages un recueil de romances écrites par Pauline Viardot dans l'intention de les faire découvrir au public russe, il eut toutes les peines du monde à trouver à Saint-Pétersbourg une interprète suffisamment qualifiée pour cet exercice jusqu'à ce qu'il rencontrât Julia Abasa, une chanteuse d'origine allemande dont il ne tarda pas à vanter les qualités dans une lettre à Athanase Feth : « Вчера я показал ей два первых напечатанных романса – и она их так пропела сразу и так аккомпанировала, что я растаял. Что значит настоящая, музыкальная, немецкая кровь! Эта и грамматику знает и в риторике сильна »[1152]. Les origines allemandes d'une personne semblent être souvent, aux yeux de Tourguéniev, un gage de la qualité de son travail, ou du moins de sa rigueur et de son zèle dans l'exécution de celui-ci. En voici un autre exemple. Dans les chapitres précédents, nous avons déjà pu examiner certains commentaires que l'écrivain faisait au sujet des origines allemandes d'Athanase Feth[1153]. En 1867, quand le poète se fit élire au poste du juge, Tourguéniev félicita sincèrement son ami, considérant que, de sang allemand, Feth était le candidat parfait pour cette fonction : « Ну, а с назначеньем в судьи поздравляю и Вас и наш край. И это поздравление мое серьёзно »[1154], – ainsi commencent ses congratulations, suivies d'une explication sur la haute opinion qu'il a de son origine : « В

[1151] Lettre à J. Hetzel, 30 juillet (11 août) 1867, Baden-Baden.
[1152] Lettre à A. Feth, 25 janvier (6 février) 1864, Saint-Pétersbourg : *Hier je lui ai montré les deux premières romances imprimées et elle les a immédiatement chantées et accompagnées si bien que j'en étais renversé. Voilà ce que c'est que le vrai sang musical allemand ! Elle connaît en plus la grammaire et est forte en rhétorique.*
[1153] « Une nature poétique, mais un Allemand, rigide et pas très intelligent [...] », écrivait Tourguéniev à son sujet à Pavel Annenkov le 30 mai (11 juin) 1853, par exemple.
[1154] Lettre à A. Feth, 26 juillet (7 août) 1867, Baden-Baden : *Et pour votre désignation au poste de juge, je vous félicite, vous et notre région. Et mon compliment est sérieux.*

Вас еще столько немецкой крови, что Вы наверное будете руководствоваться в Вашей дятельности ясным и честным здравым смыслом и положительной законностью [...] »[1155]. Parce que tout Allemand qui se respecte, considère Tourguéniev, est naturellement disposé à suivre les lois et les règles, cette qualité allant de pair avec son goût pour la discipline.

Ces quelques exemples, quoique non exhaustifs, permettent de constater que le point de vue global de l'écrivain sur les Allemands reste, tout comme par le passé, très positif malgré son côté stéréotypé et restrictif.

Tourguéniev et les Français : les prémices d'un futur dégel ?

En revanche, on ne peut guère en dire de même de sa vision des Français, tant celle-ci reste marquée par la vieille antipathie de l'écrivain envers eux. Ainsi qu'il l'avait fait à plusieurs reprises antérieurement, Tourguéniev continue de pointer, dans ses lettres, le manque de sincérité et d'authenticité chez les Français, notamment dans la pratique des arts. Faisant, comme à son habitude, un compte-rendu à Pauline Viardot sur la prestation de l'une des chanteuses vedettes, Mademoiselle Barbot, qu'il avait eu l'occasion d'écouter lors de son séjour à Saint-Pétersbourg, Tourguéniev souligne, malgré un certain talent de l'artiste, un manque de naturel dans sa façon de chanter et de jouer. Il dit notamment : « [...] c'est trop élégant quelquefois et trop français ; elle se donne beaucoup de peine et chante avec conscience »[1156] – une remarque qui va dans le sens des critiques que l'écrivain avait souvent formulées par le passé au sujet de la manière des Français dans la pratique des arts et notamment du manque de vérité qu'il constatait chez eux dans ce domaine.

En consultant la correspondance de Tourguéniev des années 1850, nous avons pu lire de très nombreux reproches de l'écrivain au sujet de la façon de procéder des Français, tous les domaines confondus. L'écrivain trouvait notamment qu'ils faisaient fréquemment preuve d'un manque de simplicité dans tout ce qu'ils entreprenaient. Dix ans plus tard, même après avoir pu étudier sous tous leurs aspects les habitudes et la manière de vivre françaises, Tourguéniev ne cesse de s'étonner de la complexité, pas toujours justifiée, de leurs pratiques. Ainsi, alors qu'il organisait le mariage de sa fille, Tourguéniev se trouva-t-il confronté à de nombreux obstacles administratifs dont certains s'expliquaient par la situation particulière (la naissance illégitime) de Pauline Tourguénieva, mais pas uniquement. « Я нахожусь в великих хлопотах

[1155] *Vous avez encore tellement de sang allemand que, dans votre fonction, vous ferez sans doute preuve de bon sens honnête et clairvoyant et rendrez une justice positive* [...].
[1156] Lettre à P. Viardot, 19 (31) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.

– выдать девушку замуж – это целая истори – чуть не целое уголовное дело во Франции [...] »[1157], expliquait-il à Borissov, à propos de la situation à laquelle il devait faire face. La plupart des autres lettres de l'écrivain de la même période font écho à cette impression, comme celle-ci, adressée à Annenkov : « [...] во Франции девушку отдавать замуж – это целая баталия [...] »[1158], s'exclame-t-il. La complexité de la procédure de la signature du contrat nuptial semble le surprendre par-dessus tout : « [...] чего только они в контракт не напихали – боже правый! »[1159]. La difficulté qui accompagnait tout le processus d'organisation d'un mariage en France, comparé à la procédure similaire en Russie, semble étonner Tourguéniev de façon générale.

Globalement, si l'on effectue une comparaison des commentaires que Tourguéniev émet au sujet des Français dans sa correspondance des années 1860, c'est-à-dire après son établissement à Baden-Baden, et des remarques qu'il avait formulées à leur sujet alors qu'il était contraint de vivre à Paris (ou en tout cas à y séjourner souvent et longuement), on peut dire que les attaques de la part de Tourguéniev vis-à-vis des Français sont bien moins fréquentes, et moins véhémentes dans l'ensemble, durant la période badoise. Pas encore totalement réconcilié avec la France et avec la mentalité française, il lui arrive encore, durant les années 1860, de soulever quelque trait négatif inhérent, de son point de vue, au caractère français. Il est intéressant de noter que l'écrivain utilise fréquemment aussi ce procédé pour exprimer une opinion positive au sujet d'une personne ou d'un phénomène : « ce n'est pas français » devient une sorte de compliment de sa part. Ainsi, en louant les mérites de son futur gendre auprès de Natalia Rachette, Tourguéniev dit-il à sa correspondante : « Нрав у него не французский – сериозный и простой »[1160]. Cette simple phrase, de la part de l'écrivain, investit le jeune homme de tout une panoplie de qualités qu'on ne trouve généralement pas, selon lui, chez les Français. Une opinion qui se trouve confirmée dans son autre lettre, écrite à son ami le traducteur allemand Friedrich Bodenstedt quelques mois plus tard : « [...] мой зять – весьма любезный, основательный и хороший человек; эти три качества – вместе взятые – встречаются у французов весьма редко »[1161]. Enfin, c'est en détournant de la même façon sa vision du caractère national français que Tourguéniev caractérise en novembre 1865 son ami

[1157] Lettre à I. Borissov, 28 janvier (9 février) 1865, Paris : *Je traverse les plus grandes tracasseries – je marie ma fille – c'est toute une histoire, quasi toute une instruction criminelle en France* [...].
[1158] Lettre à P. Annenkov, 31 janvier (12 février) 1865, Paris : [...] *marier sa fille en France, c'est toute une bataille* [...].
[1159] [...] *qu'est-ce qu'ils n'ont pas encore introduit dans le contrat, Dieu de droit !*
[1160] Lettre à N. Rachette, 6 (18) janvier 1865, Baden-Baden : *Il n'est pas de mœurs françaises, il est simple et sérieux.*
[1161] Lettre à F. Bodenstedt, 21 mars (2 avril) 1865, Baden-Baden : [...] *mon gendre est un être absolument aimable, bon et posé ; ces trois qualités mises ensemble sont extrêmement rares chez les Français.*

Louis Viardot, dans une lettre à un autre de ses correspondants allemands, Theodore Storm : « Мой друг Виардо вас сердечно кланяется. Вы в нем не ошиблись: во многих своих чертах он не француз »[1162] – une recommandation qui, venant de lui, se passe de commentaires.

L'absence d'attaques « frontales » et directes vis-à-vis des Français de la part de l'écrivain et la prédominance de l'utilisation détournée de références au caractère français, comme indiqué ci-dessus, ne sont que des signes précurseurs du changement d'attitude à venir, par rapport aux représentants de la nationalité française. Quelques premières mentions clairement positives à leur endroit sont également à signaler dans la correspondance des années 1860. À plusieurs reprises, Tourguéniev mentionne l'amour des Français pour leur langue nationale et leur attachement à sa pureté. En effet, à partir du début des années 1860, il commença à recevoir, de la part de certains de ses compatriotes, des requêtes demandant son concours dans la publication des traductions françaises des œuvres russes : une tâche qu'il acceptait avec beaucoup de réticence, car il connaissait le niveau d'exigence des éditeurs français sur la qualité de la traduction. Dans une lettre à Avdeïev du 18 (30) avril 1868, nous lisons les explications de Tourguéniev concernant la difficulté que représente une telle démarche : « Меня просили уговорить издателя Гетцеля напечатать даром отличный перевод «Князя Серебрянного», а он едва ли согласится. [...] перевод Ваш сделан русским и [...] написан тем московско-французским языком, который французам просто ужасен: приходится решительно всё переделывать, ибо мы, русские, и не подозреваем, какие они пуристы »[1163] – une explication qu'il réitérera quelques années plus tard au même correspondant (« [...] что же касается до переведенного на французский язык романа, то [...] нечего и представлять его на суд издателям в Париже: они безусловно и немедленно его отвергнут. Французская речь так, как она живет в русских устах, им особенно противна »[1164], faisant ainsi preuve d'une grande lucidité et d'une très bonne compréhension des nuances de fonctionnement de la mentalité française.

[1162] Lettre à T. Storm, 18 (30) novembre 1865, Baden-Baden : *Mon ami Viardot vous salue cordialement. Vous aviez raison à son sujet : à beaucoup d'égards, il n'est pas français.*
[1163] Lettre à M. Avdeïev, 18 (30) avril 1868, Baden-Baden : *On m'a demandé de persuader l'éditeur Hetzel d'imprimer gratuitement la magnifique traduction du « Prince d'argent », mais il serait étonnant qu'il accepte.* [...] *votre traduction est faite en français de Moscou, une abjection pour les Français : il faudra vraiment tout revoir car nous ne soupçonnons pas, nous les Russes, à quel point les Français sont puristes.*
[1164] Lettre à M. Avdeïev, 13 (25) janvier 1870, Baden-Baden : [...] *en ce qui concerne le roman traduit en français,* [...] *rien ne sert de le soumettre au jugement des éditeurs à Paris : ils le rejetteront immédiatement et catégoriquement. La manière dont les Russes manient la langue française les insupporte particulièrement.*

3. VUE DU CIEL, LA TERRE EST PLUS GRANDE : La question de l'altérité dans les œuvres de Tourguéniev entre 1863 et 1870

La vision de l'Autre, qu'il s'agisse d'une figure allemande ou française, paraît avoir subi peu de changement chez Tourguéniev durant la période examinée. Seules quelques évolutions somme toute mineures viennent rompre le *continuum* de l'image globalement peu nuancée et parfois – dans le cas des Français – peu reluisante de l'Autre, telle que celle-ci transparaît à la lecture des lettres de l'écrivain. Heureusement, sur le plan littéraire, Tourguéniev sut exploiter la diversité des univers culturels auxquels il avait accès à cette période de sa vie. Cet élargissement de l'horizon géographique et ethnographique littéraire passe chez lui, ainsi que nous allons l'examiner à présent, par une transgression des frontières du réel et une prise du recul par rapport aux différents pays, dans une tentative d'offrir (et de s'offrir) une vue plus globale, souvent vertigineuse, de espace géographique littéraire (et réel) européen.

Une œuvre abondante et diversifiée

Les années que Tourguéniev passa à Baden-Baden comptèrent certainement parmi les plus heureuses, ou en tout cas les plus apaisantes de sa vie ; elles furent remplies de certitudes, de passe-temps agréables, d'un relatif bien-être physique et moral. Peu habitué à ressentir autant de satisfactions à la fois, Tourguéniev semble au début se laisser vivre et mettre sa plume de côté… Le confort badois fait taire l'inspiration de Tourguéniev, les lettres de l'écrivain en témoignent, comme celle-ci, adressée à Vassili Botkine : « Я доволен своим пребыванием в Бадене : после жестокого приступа болезни, продожавшегося 6 недель, всё успокоилось - теперь (как бы не сглазить!) мне лучше, чем когда-либо. Хожу часто на охоту – а работаю весьма мало »[1165]. Ou encore celle-ci écrite à Athanase Feth en octobre 1863 :

> Обленился я, ожирел и отупел, совесть плохо прохватывать стала. Кроме того, я наслаждаюсь следующими благами жизни:
>
> 1) Здоров (вот уже третий месяц).
> 2) Хожу на охоту (бью фазанов!).
> 3) Не занимаюсь литературой (да и, по правде сказать, ничем).
> 4) Не читаю ничего русского...

[1165] Lettre à V. Botkine, 21 septembre (9 octobre) 1863, Baden-Baden : *Je suis satisfait de mon séjour à Baden : après une difficile période de rechute de près de 6 semaines, tout s'est calmé (touchons du bois !), et je me sens au mieux de ma forme. Je vais souvent chasser et je travaille vraiment très peu.*

Tout distrait l'écrivain de l'exercice de sa plume ; même le beau temps et l'éveil de la nature au printemps, particulièrement délectable à Bade, l'empêche de se concentrer : « Le printemps est radieux ici : aussi ne travaillé-je guère – ou plutôt ma paresse est enchantée de ce prétexte»[1167]. La période d'inactivité ne fut pas très longue cependant : le calme de Bade se révéla en fin de compte tout aussi propice à l'écriture qu'au repos. Plus d'une dizaine d'œuvres furent écrites par Tourguéniev entre 1863 et 1870 : récit, nouvelles, souvenirs et un roman, *Fumée.*

Lorsqu'on lit les œuvres d'Ivan Tourguéniev de cette période, dans l'ordre où elles virent le jour, on ne peut que s'étonner de la diversité des genres, des sujets, des tons qu'elles présentent. La chronologie de l'œuvre de cette période dévoile que, tout comme par le passé, l'écrivain travaillait de façon régulière, quoique par intermittences. Le début de son séjour badois fut marqué par l'écriture de trois récits très différents : « Apparitions », « Assez ! » et « Le Chien ».

« Apparitions », conçu par Tourguéniev dès 1855, écrit principalement au début des années 1860 et terminé à Baden-Baden en juin 1863[1168], fut qualifié par l'auteur lui-même de « fantaisie ». Il s'agit d'un récit fantastique qui relate les rencontres nocturnes du narrateur avec un spectre, l'apparition d'une jeune femme qui s'était éprise de lui et l'entraîne dans ses pérégrinations à travers l'espace et le temps.

En même temps qu'il terminait « Apparitions », Tourguéniev travaillait à un autre récit, « Assez ! », d'une facture également tout à fait inédite pour lui. Complété par le sous-titre *Extraits des notes d'un artiste décédé*, « Assez ! » est une œuvre philosophico-lyrique et l'un des écrits les plus personnels de Tourguéniev. À travers le carnet d'un homme, un artiste disparu ainsi que le précise le sous-titre du récit, le lecteur découvre la chronique morcelée de sa relation amoureuse et du déchirement émotionnel qui s'ensuivit.

[1166] Lettre à A. Feth, 1 (13) octobre 1863, Baden-Baden : *Je me laisse aller, j'engraisse au propre comme au figuré, et mon esprit d'à propos se dégrade. Je me délecte en outre des bienfaits suivants :*

1) *Je vais bien (depuis plus de deux mois)*
2) *je chasse (le tire le faisan !)*
3) *je ne fais pas de littérature (en vérité, je ne fais rien du tout)*
4) *je ne lis rien de russe…*

Comment, après tout cela, ne pas me vautrer dans un inextricable épicurisme ?

[1167] Lettre à V. Delessert, 2 (14) mai 1864, Baden-Baden.

[1168] А.П. Могилянский, Е.И. Кийко, «Комментарии: И.С.Тургенев. Призраки»// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том седьмой, *op.cit.*, с. 470.

« Le Chien » quant à lui fut imaginé par Tourguéniev à la fin des années 1850 et rédigé au printemps 1864. Il s'agit d'une autre nouvelle fantastique, très différente cependant d'« Apparitions », avant tout par un ancrage plus « réaliste » de l'histoire qui y est relatée. Porphyre, un ancien hussard, propriétaire terrien dans la région de Kalouga, est témoin d'un phénomène étrange : chaque soir au coucher, il croit entendre un chien remuer en dessous de son lit, et lorsqu'il consulte un sage pour connaître le sens de ces manifestations de l'étrange, celui-ci lui conseille de faire acquisition d'un chien, car, considère-t-il, il s'agit là d'un avertissement émanant des forces bienveillantes à Porphyre. Quelques années plus tard, le chien de Porphyre, appelé Trésor, sauve miraculeusement son maître au prix de sa vie : la prophétie se révèle juste en prouvant l'existence de surnaturel.

Après ce « triple tir » inédit et inhabituel pour le talent fondamentalement réaliste de l'écrivain, on serait tenté de croire que l'inspiration tourguénievienne prenait une direction différente de celle qu'elle avait suivie jusqu'alors – moins centrée sur la vie russe et moins ancrée dans celle-ci, teintée du fantastique en vogue au milieu du XIX^{e} siècle. Mais voilà qu'au début de l'année 1867, il publie le cinquième de ses romans, *Fumée*, qui s'inscrit davantage dans sa manière romanesque traditionnelle. *Fumée*, auquel l'écrivain travailla entre novembre 1865 et janvier 1867[1169], raconte l'histoire de l'amour passionnel de Litvinov pour Irina, son ancienne flamme, dame du monde belle et brillante ; c'est l'histoire d'une émotion destructrice (puisqu'elle ruine les espoirs du jeune homme de mener une vie de famille calme et rangée aux côtés de la vertueuse Tatiana) et qui se déploie à Baden-Baden. Loin d'être un simple roman d'amour, ainsi que ce très bref résumé pourrait le faire croire, *Fumée* présente une critique acerbe, de la part de Tourguéniev, de la société russe de son temps.

Le reste de la production littéraire tourguénievienne des années 1860 est composé de nouvelles : « L'Histoire du lieutenant Iergounov » (écrit entre 1866 et 1867), « Le Brigadier » (février-avril 1867), « L'Infortunée » (été 1868), « Étrange histoire » (juillet 1869), « Un roi Lear des steppes » (février 1869-mars 1870) et « Toc… toc… toc… ! » (août-septembre 1870). Il s'agit d'un ensemble d'œuvres assez variées soit dans leur tonalité (plus traditionnelle et réaliste pour « L'Histoire du lieutenant Iergounov », « Le Brigadier », « L'Infortunée » et « Un roi Lear des steppes », alors que « Étrange histoire » ou « Toc… toc… toc… ! » sont plus fantaisistes) soit quant à l'histoire ou la figure centrale qu'elles mettent en avant.

Une telle disparité de sujets et de styles pourrait faire croire, à première vue, à une absence d'approche cohérente, de visée unique dans la conception et/ou l'exécution de l'œuvre

[1169] Е.И. Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев. Дым »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том седьмой, *op.cit.*, с. 508.

de cette période. Il n'en est rien cependant ; cette diversité de l'écriture tourguénievienne traduit simplement, selon nous, les tentatives de l'écrivain de passer à l'étape suivante de sa création, une création plus en phase avec sa vie et ses opinions de l'époque. Il s'agit d'une expression forte des changements survenus dans sa façon d'envisager le monde et de s'y projeter lui-même. Ci-dessous, nous allons nous intéresser à une tendance très particulière, qui, pour la première fois depuis le début de la carrière littéraire de Tourguéniev, ressort avec force dans son écriture. Il s'agit de sa propension à chercher désormais son inspiration en dehors du réel et à s'ancrer dans l'imaginaire, le fantastique. Plus qu'un simple procédé de diversification de l'écriture, cette tendance se présente à nos eux, ainsi que nous allons le voir, comme une des façons d'exprimer la russité de l'écrivain.

Le souffle de l'étrange dans l'œuvre de Tourguéniev : une tendance pas si nouvelle

Dans son ouvrage inachevé intitulé *Tourguéniev* (*Тургенев*), Lev Chevtsov, homme de lettres et philosophe, s'arrête sur les particularités du talent réaliste de Tourguéniev et sur sa pertinence dans un contexte de formation de la littérature russe nationale, alors en pleine émergence : « Как известно, Тургенев был реалистом и с первых же произведений стремился возможно правдиво изобразить жизнь»[1170], dit notamment Chevtsov. Les débuts littéraires de l'écrivain s'inscrivaient chronologiquement dans le patrimoine pouchkinien et gogolien et il aurait été impensable, selon Chevtsov, pour le jeune auteur à l'aube de sa carrière littéraire qu'était Tourguéniev dans les années 1840, d'évoluer en dehors du terrain littéraire réaliste : « [...] после Пушкина, русскому писателю нельзя было слишком далеко уноситься от жизни»[1171], fait remarquer Chevtsov à ce sujet. Le commentaire de Chevtsov est bien entendu très pertinent globalement. Néanmoins, loin de se limiter à une écriture purement réaliste, Tourguéniev fut également auteur d'une œuvre à tonalité mystique d'envergure, les commencements de celle-ci étant datés par la plupart des experts de Tourguéniev, dont Youri Mann, du début des années 1860, avec la parution de la nouvelle « Apparitions » (1863), traditionnellement considérée comme la première de la série des œuvres appartenant au registre fantastique de l'écrivain[1172].

Il est vrai que, à les examiner de près, la majorité des œuvres de Tourguéniev qui virent le jour durant cette décennie sont marquées, à des degrés divers, par le « souffle de l'étrange ».

[1170] Cité d'après Ю.В. Манн, « Другой Тургенев»// Манн Ю.В., *Тургенев и другие*, *op.cit.*, с. 137 : *Comme on le sait, Tourgueniev était réaliste et il a tenté dès ses premières œuvres de représenter la vie le plus justement possible.*
[1171] *Ibid.* : [...] *après Pouchkine, l'écrivain russe ne pouvait pas s'écarter trop loin de la vie.*
[1172] *Ibid*.

D'abord il y eut « Apparitions », qui est non seulement le premier récit fantastique de Tourguéniev mais également celui où ce registre s'exprime de la manière la plus pure parmi ses œuvres des années 1860. Il comporte en effet un grand nombre d'attributs qui ne peuvent fonctionner qu'au sein d'un récit fantastique : un spectre vampire, la rencontre avec le surnaturel, des voyages dans l'espace et dans le temps, etc. Ensuite arriva la nouvelle « Le Chien », un autre récit intégrant l'étrange mais où cette thématique est exploitée de manière très différente de celle d'« Apparitions ». Le narrateur en charge de l'histoire racontée dans « Le Chien » annonce clairement ses intentions quant à l'objectif de son récit : prouver l'existence, en ce bas-monde, des choses dépassant l'entendement humain. Le contenu du récit se fonde sur les hallucinations auditives prémonitoires de Porphyre pour le mettre en garde d'un danger à venir. Un autre des récits de Tourguéniev, intitulé de façon très évocatrice « Étrange histoire », comporte un épisode de séance de spiritisme par l'hypnose pratiquée par le mystérieux Vassili sur le narrateur. L'épisode en question ne représente pas la scène centrale du récit, comme il ne constitue pas non plus un tournant majeur de celui-ci, mais l'atmosphère d'étrangeté que l'auteur fait régner dans le récit rapproche « Étrange histoire » des autres nouvelles fantastiques de l'écrivain. De ce point de vue, cette dernière nouvelle paraît très proche de « Toc… toc… toc… ! » qui ne relate pas réellement quelque événement de nature mystique mais dont le contenu est marqué par une peur profonde de l'étrange, dans lequel sont plongés les personnages du récit.

Même celles des œuvres de Tourguéniev des années 1860, que l'on peut difficilement qualifier de fantastiques, tant leur facture (sujet, manière d'exposer les faits, portraits des personnages, nature même du récit) est résolument réaliste, comportent presque invariablement quelque élément dérivé de la tendance mystique propre aux œuvres citées ci-dessus. Par exemple, « Assez ! », ce récit philosophique atypique, met en valeur, à travers l'exposition des émotions profondes et intimes du narrateur, le lien fusionnel qui unit l'Homme à la Nature et tâche de reproduire leur dialogue subjectif et mystérieux. Dans « L'Histoire du lieutenant Iergounov », alors que le personnage principal est en train de se faire manipuler, à son insu, par des malfaiteurs dans la maison de Madame Fritche, a la sensation d'être hypnotisé par la danse et le chant de la belle Colibri. Dans « L'Infortunée » et « Un roi Lear des steppes », l'élément mystique trouve sa place également, malgré le cadre relativement « banal » des deux nouvelles. Dans le chapitre XX de « L'Infortunée », le narrateur se sent saisi d'une impression étrange : envahi par un mauvais pressentiment, il supplie Foustov, l'amoureux de Suzanne, de se rendre chez cette dernière pour s'assurer de son bien-être ; son ami désobéit, embarrassé par l'heure bien trop tardive pour une visite, et lorsqu'il vient chez les Ratsch le lendemain matin, le

mauvais pressentiment s'avère avoir été juste : Suzanne s'était donnée la mort la veille, au moment même où les deux jeunes gens étaient en train de parler d'elle. Une autre prémonition se produit dans « Un roi Lear des steppes » où Maksim Kharlov, propriétaire foncier et véritable colosse, une force de la nature, fait un rêve prémonitoire lui annonçant sa mort : cet événement déclenche une réaction en chaîne et cause la tragédie relatée dans la nouvelle. Même dans *Fumée*, dont le contenu et le style sont aussi éloignés que possible du registre fantastique, un élément relatif au monde de l'étrange trouve sa place : dans le chapitre XV, alors que Litvinov se rend dans le salon d'Irina Ratmirova, il constate, parmi les convives de son amante, un « spirite blond et blême » qui tente de se livrer à un exercice de magnétisme sur une écrevisse – un épisode indubitablement comique mais dont la présence peut néanmoins surprendre dans un ouvrage comme *Fumée*.

Dès la publication d'« Apparitions », l'œuvre fantastique de Tourguéniev attira l'attention des critiques. Jusqu'à aujourd'hui, elle fit objet de maintes études qui tentèrent d'expliquer, chacune à leur façon, la genèse, la structure et la signification de cette œuvre par rapport à l'ensemble des écrits tourguénieviens. En 1929, dans un article introductif au volume des *Œuvres complètes* de l'écrivain rassemblant les récits fantastiques[1173], le critique littéraire Lev Poumpianski tenta de livrer une étude développée de la question. Il divisa en deux groupes toutes les œuvres de Tourguéniev ayant de près ou de loin un rapport avec le groupe des nouvelles « mystiques » : d'un côté, il rangea celles qui sont intégralement construites autour d'un événement d'origine surnaturelle, comme c'est le cas d'« Apparitions » et de « Le Chien », et d'un autre côté, il regroupa les œuvres dans lesquelles les faits en relation avec le surnaturel sont seulement périphériques, comme dans « L'Infortunée » et « Un roi Lear des steppes »[1174].

Cette division paraît pertinente, d'autant plus que le goût du fantastique continua de s'exprimer chez Tourguéniev tout au long du reste de sa carrière littéraire : la plupart des récits qu'il écrivit et fit paraître dans les années 1870 et au début des années 1880 furent rédigés dans la veine fantastique (« Un rêve » (1876), « Le Récit du père Alexis » (1877)) ou comportent simplement un élément d'ordre mystique (« Clara Militch » (1882), « Le Chant de l'amour triomphant » (1881), « Une Montre » (1875)).

Plus encore, l'approche de Poumpianski, telle que celle-ci est formulée dans l'article cité ci-dessus, offre un point de vue intéressant sur la totalité du patrimoine littéraire de Tourguéniev car, en examinant ses écrits des années précédentes sous l'angle suggéré, on saisit

[1173] Л.В. Пумпянский, « Группа "таинственных повестей". Вступительная статья » // И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений*, Москва, Ленинград, 1929. Т. VIII.
[1174] *Ibid.*, c. 19.

que la tendance « mystique » dans son œuvre est bien antérieure aux années 1860 : elle est présente dès ses tout premiers écrits. En d'autres termes, le mystique et le fantastique accompagnent l'écriture tourguénievienne depuis ses débuts littéraires. Dans son article « L'autre Tourguéniev » (« Другой Тургенев »)[1175], écrit en 1993, Youri Mann formule cette même idée comme suit: « [...] зародилась эта тендеция еще раньше, когда Тургенев имел репутацию писателя, никогда не покидающего почву действительности, так сказать, беспримерного реалиста»[1176].

Marquées à des degrés différents par la « touche mystique », les œuvres suivantes pourraient témoigner de la véracité des propos de Mann. Dans son tout premier écrit, le drame versifié *Steno* (1834), le personnage principal se trouve, au cours du deuxième acte, aux prises avec son propre démon qu'il peut voir et entendre, dans un élan de désespoir qui frise la folie. Dans *Paracha* (1843), un autre poème, à facture moins romantique que *Steno* et qui présage déjà la veine de l'école « naturelle » que Tourguéniev adoptera pour ses œuvres des années 1840, le récit se voit entrecoupé, lui aussi, par le rire du diable. Il ne s'agit bien entendu, que d'un clin d'œil de la part du jeune auteur au romantisme de sa jeunesse ; mais cet élément quelque peu insolite, pour le poème, tranche néanmoins avec le reste de l'œuvre et attire l'œil du lecteur par sa nature non réaliste. L'élément mystique s'exprime dans certaines autres œuvres de jeunesse de Tourguéniev à travers l'un des thèmes majeurs que l'écrivain développa dans la plupart de ses écrits en général, celui du rapport fusionnel, presque mystique, de l'Homme avec la Nature. Dans « Le Putois et Kalinytch » (1847), Tourguéniev dota son personnage Kalinytch d'un naturel idéaliste et rêveur (« Калиныч, напротив, принадлежал к числу идеалистов, романтиков, людей восторженных и мечтательных »[1177]), le disant proche de la nature et de ses mystères (« Калиныч стоял ближе к природе »[1178]) au point de savoir manipuler ses éléments les plus rebelles : « [...] он заговаривал кровь, испуг, бешенство, выгонял червей; пчелы ему дались, рука у него была легкая »[1179]. De la même proximité avec son milieu naturel fait preuve Cassien, de « Cassien de la Belle Métcha » (1850), un guérisseur amateur capable de soigner plusieurs maux avec les herbes récoltées dans la forêt, mais aussi pratiquant une forme de sorcellerie domestique : « Барин, а барин, — заговорил

[1175] Ю.В. Манн, « Другой Тургенев », *op. cit.*, с. 137-145.
[1176] *Ibid.*, с. 137 : [...] *cette tendance était née encore plus tôt, quand Tourgueniev avait la réputation d'un écrivain qui ne quittait jamais le terrain de la réalité, d'un incomparable réaliste, pour ainsi dire.*
[1177] *Kalinytch, au contraire, était une façon d'idéaliste, un romantique, un rêveur, un enthousiaste.*
[1178] *Kalinytch était plus près de la nature.*
[1179] *Il savait les paroles qui conjurent les hémorragies, qui guérissent de la peur, de la rage ou des vers ; ses abeilles prospéraient. Il avait la main heureuse* [...].

он, — ведь я виноват перед тобой; ведь это я тебе дичь-то всю отвел »[1180], avoue-t-il au chasseur, à la fin du récit. Bien plus tard après les *Mémoires d'un chasseur*, dans un récit qui aurait pu pourtant en faire partie, « Les Grands-Bois » (1857), l'écrivain se tournera de nouveau vers le thème de la relation fusionnelle et pleine de mystère entre la Nature et l'Homme, la plus complexe de ses créations. L'un des récits des *Mémoires d'un chasseur*, « Pré Béjine » (1850), est littéralement porté par l'élément mystique : c'est toute la mythologie russe ancienne, ou du moins certains de ses éléments les plus saillants – ondines, sylvain, domovoï, etc. – que l'on retrouve dans ce récit qui chante le côté mystique du caractère national russe. Le mysticisme est également présent dans le récit « Relique vivante » (1874) dont la figure centrale, l'infirme Loukéria, a des rêves étranges, des songes prémonitoires à dimension religieuse chrétienne. Après les *Mémoires d'un chasseur*, Tourguéniev continua à distiller l'élément mystique dans ses œuvres : l'impression de « déjà-vu » contribue à créer une atmosphère de l'étrange dans le récit « Trois rencontres » (1852), qui comporte également l'épisode de la mort dans des circonstances obscures du paysan Loukianytch, une figure un peu mystérieuse à la personnalité impénétrable et lunatique. Enfin, dans « Faust » (1856), récit tout à fait anodin du point de vue de son contenu ancré dans le réel, le lecteur est néanmoins surpris d'être plongé, dans la neuvième lettre composant le récit, dans le délire mystique de Véra qui se met soudainement à voir sa défunte mère – présage de sa propre mort pour les fautes commises dans l'amour.

Les exemples d'introduction d'éléments mystiques dans une trame de narration réaliste chez Tourguéniev sont donc nombreux. On notera également la façon très régulière dont ils sont distribués dans l'œuvre de l'écrivain. Lev Poumpianski fait remarquer au sujet de cette régularité des notes mystiques chez Tourguéniev : « Перед нами не случайная прихоть и не случайная ошибка »[1181]. En effet, il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une caractéristique récurrente de l'œuvre de Tourguéniev qui, depuis ses débuts littéraires, laissa s'exprimer, la plupart du temps à doses mesurées mais aussi, plus tard, tout à fait pleinement, son goût du mystère dans ses œuvres, qui trouve son explication dans plusieurs paramètres – civilisationnels et personnels – de sa vie.

[1180] *Barine, barine, me dit-il, j'ai des torts envers toi ; c'est moi qui ai fait éloigner tout le gibier.*
[1181] Л.В. Пумпянский, « Группа "таинственных повестей". Вступительная статья », *op. cit.*, с. 20 : *Ce n'est ni une lubie fortuite, ni une erreur fortuite que nous observons.*

L'Europe à l'heure de la passion pour le mystérieux

Essayons d'examiner à présent les origines de la propension manifeste de Tourguéniev pour l'élément mystique, celles-ci plongeant à la fois dans l'esprit de l'époque qui baigna son œuvre et dans le caractère national russe, naturellement enclin au mysticisme.

La jeunesse de Tourguéniev coïncida avec l'essor du romantisme en Europe et en Russie, une époque propice à l'épanouissement du registre fantastique. Au début du XIX[e] siècle, presque tous les auteurs romantiques se tournaient, peu ou prou, vers l'élément mystique[1182] : déjà les premiers romantiques allemands (les frères Schlegel, Novalis, Fichte, Schelling) se laissaient volontiers entraîner dans des mondes imaginaires qui devaient les mener vers la compréhension suprême de la réalité. Ils furent suivis de très près par Hoffmann dont l'œuvre synthétise tous les éléments propres au fantastique romantique (que ce soit à travers un roman gothique, un conte littéraire, un récit réaliste au fond fantastique, etc.). L'une des idoles littéraires de Tourguéniev, le *Faust* de Goethe, est empreinte également d'élément mystique : à travers un motif traditionnel de commerce avec le diable, Goethe développe le thème de la vanité de la recherche du sens de la vie en dehors de la vie terrestre. La littérature russe, nourrie au début du XIX[e] siècle par le modèle européen, n'échappa pas à la grande tendance mystique du romantisme : Pouchkine, à travers notamment son *Rouslan et Lioudmila* et son inspiration issue des contes populaires, Gogol (« Le Nez », « Viï », « Portrait », etc.) et leurs successeurs exploitèrent tous, à des degrés différents, l'élément mystique et créèrent dans la marge du fantastique. Il va de soi que Tourguéniev, qui avait grandi au milieu de tous ces chefs-d'œuvre littéraires, était réceptif à ces éléments. Comme le formule Poumpianski, dans son analyse citée ci-dessus : « Фантастическое у великих романтиков начала XIX века играло, конечно, большую роль в их литературной системе, но входило в нее свободно, само по себе, не как часть обязательного мировоззрения »[1183]. Ceci pourrait expliquer la présence très aléatoire et non systématique de l'élément mystique chez le jeune Tourguéniev.

La situation changea de façon radicale vers le milieu du siècle, lorsque l'Europe tout entière se mit à l'heure du fantastique. Dès 1848, les journaux européens étaient remplis de publications vantant les talents de médiums comme les sœurs Fox, trois Américaines pratiquant le spiritisme[1184], et faisant état d'une véritable épidémie des séances de tables tournantes, celles-

[1182] *Литературный энциклопедический словарь*, под общей редакцией В.М.Кожевникова и П.А.Николаева, Москва, «Советская энциклопедия», 1987, с. 462.
[1183] Пумпянский Л. В., « Группа "таинственных повестей". Вступительная статья », *op. cit.*, с. 21 : *Le fantastique a bien sûr joué un rôle important dans le système littéraire des grands romantiques du début du 19ème siècle, mais il s'y infiltrait librement, spontanément, non pas au titre d'une conception obligatoire du monde.*
[1184] *Ibid.*

là mêmes auxquelles fait référence le personnage principal d'« Apparitions », au début du récit («Черт бы побрал эти глупости с вертящимися столами! подумал я, только нервы расстраивать»)[1185]. L'élément mystique fait une entrée très remarquée dans le quotidien des Européens : « В 50-е годы во всей Европе произошло повальное распространение веры в сверхъестественные явления »[1186], avance dans son analyse Lev Poumpianski, qui explique la flambée du mysticisme qui gagna l'Europe au milieu du XIX^{e} siècle par une crise profonde que vivait la société européenne dans son ensemble ; celle-ci évoluait, d'après lui, dans une atmosphère de stagnation : « [...] душная, болезненно-неподвижная, нервно-обеспокоенная атмосфера эпохи, остановленной в своем социальном развитии, идеологическая фотография Европы в десятилетия реакции »[1187]. Les lettres du milieu du siècle furent également touchées par la déferlante mystique. Malgré l'émergence du réalisme dans la littérature européenne du milieu du XIX^{e} siècle, le fantastique trouva une place bien à part dans les lettres. Les nouvelles fantastiques de Théophile Gautier (« Mille et deux nuits » (1842), « Le Pied de momie » (1840), « L'Enfant aux souliers de pain » (1849), etc.), certaines œuvres de Charlotte Brontë qui comportent l'élément fantastique (*Villette* (1853)), les nouvelles fantastiques d'Edgar Poe sont les quelques exemples de la veine fantastique de la littérature européenne du milieu du siècle. À la différence du mysticisme romantique, le fantastique littéraire du milieu du siècle s'érigeait en un véritable programme où la foi en l'existence du surnaturel cherchait à s'exprimer, chez certains auteurs, à travers des prises de positions positivistes.

Le sol russe : un terreau favorable pour l'épanouissement du mystique

Phénomène d'ampleur européenne, le fantastique s'implanta dans le sol russe avec d'autant plus d'aisance que, ainsi que nous l'avons dit un peu plus haut, le caractère national russe porte en lui un penchant naturel pour le mysticisme, vestige de la foi païenne ancienne que plusieurs siècles du christianisme ne parvinrent pas à éradiquer dans la mentalité russe. En octobre 1873, alors que la société française était en train de s'éveiller, aux lendemains de la guerre franco-prussienne, aux subtilités de la culture russe, une série d'articles sur les différents

[1185] *Ibid.* : *Le diable soit de ces stupidités de tables tournantes ! pensais-je. Elles ne sont bonnes qu'à détraquer les nerfs…*
[1186] *Ibid.*, c. 22 : *Dans les années 1850, on observa dans toute l'Europe une diffusion généralisée de la croyance aux phénomènes surnaturels.*
[1187] *Ibid.*, c. 24 : [...] *l'atmosphère étouffante, pathologiquement impassible et nerveusement stressante d'une époque stoppée dans son développement social, une photographie idéologique de l'Europe dans les décennies de la réaction.*

aspects de la vie en Russie, signés par Anatole Leroy-Beaulieu, parut dans les pages de la *Revue des Deux Mondes*. Dans l'une de ses publications, celle consacrée aux particularités du caractère national russe en liaison avec les conditions géographiques et climatiques de la Russie, Leroy-Beaulieu mit en avant un phénomène, selon lui très répandu parmi les Russes, à savoir « l'esprit de vénération, le fatalisme, le mysticisme et la superstition »[1188]. « De tous ces sentiments, écrivait Leroy-Beaulieu, – la superstition est le plus commun. Générale dans les campagnes, elle revêt différents costumes et se montre sous forme de sorcellerie, sous forme païenne comme sous forme chrétienne ». Tourguéniev lui-même parle dans ses lettres, à travers quelques anecdotes dont il avait été témoin à différentes occasions de sa vie, du caractère obscurantiste de certaines pratiques chez les paysans russes. Ainsi, en juin 1862, écrivait-il de Spasskoïé à Pauline Viardot : « Une vieille paysanne est venue demander quelque remède pour sa fille dont la jambe est restée tordue après une violente attaque de haut mal, qu'elle a eue *au mois de mars*. Elle n'a pas pensé à venir plus tôt – mais elle lui a fait prendre de l'eau bénite. Il y aura de l'eau bénite dix mille ans après Voltaire ! »[1189]. Les superstitions populaires et la propension au mysticisme de la paysannerie russe trouvèrent leur reflet dans les nouvelles de Tourguéniev. Dans « Pré Béjine », ses petits paysans russes, en gardiennage de chevaux par une nuit d'été, échangent des récits des faits surnaturels en circulation dans leur milieu et parlent des recettes magiques censées protéger tout chrétien orthodoxe de l'emprise du mal. La douce Tatiana de « Moumou » est marquée d'un trait physique ne présageant rien de bon, selon les croyances populaires, pour l'avenir de la jeune femme : « Родинки на левой щеке почитаются на Руси худой приметой — предвещанием несчастной жизни... »[1190]. Les personnages de Tourguéniev croient souvent aux rêves prémonitoires – Kharlov dans « Un roi Lear des steppes » rêve d'un poulain noir, signe d'une mort prochaine, selon lui ; dans « Tchertopkhanov et Nédopiouskine », Vassilissa, la mère de Tchertopkhanov voit, dans l'un de ses songes peu avant sa mort, un homme blanc montant un ours, un très mauvais signe selon elle ; Vassili de « Le Brigadier » voit lui aussi une mort prochaine dans l'un de ses rêves.

Il faut dire que si Tourguéniev introduisait, dans ses œuvres, les différentes croyances et superstitions issues du peuple russe avec autant de facilité, c'est que non seulement il les connaissait très bien, pour avoir grandi au milieu des paysans-serfs de ses parents, mais également parce que, tout policé par l'éducation et la science qu'il était, il faisait parfois preuve

[1188] Anatole Leroy-Beaulieu, « L'Empire des tsars et les Russes », *Revue des Deux Mondes*, T.107, 15 octobre 1873, p. 887.
[1189] Lettre à P. Viardot, 13 (25) juin 1862, Spasskoïé.
[1190] *Elle avait des grains de beauté sur la joue gauche, signe de malheur d'après les croyances du peuple russe…*

de superstition lui aussi. Certaines lettres de l'écrivain sont suffisamment éloquentes sur ce point. Déjà en 1847, Tourguéniev demande dans une de ses lettres, de transmettre à Louis Viardot, un passionné de chasse, tout comme lui-même : « [...] je souhaite au grand chasseur… Halte-là ! je ne lui souhaite rien. Si lui, l'homme raisonnable par excellence, ne s'est pas laissé infecter par les superstitions de ma chère patrie – je ne suis pas Russe pour rien – moi et ne veux pas lui gâter son plaisir »[1191] – en bon Russe qu'il était, Tourguéniev croyait en l'effet néfaste que pouvait avoir un pronostic un peu trop positivement affirmatif concernant l'issue de n'importe quelle affaire. Aussi, à chaque fois qu'il anticipe, dans son commentaire, quelque chose qui lui tient particulièrement à cœur, il prend ses précautions : « À propos – il y a encore une chose dans vos lettres qui nous rend bien contents : c'est de voir que vous vous portez bien (je crache trois fois) »[1192], le fait de cracher trois fois par-dessus de son épaule gauche étant considéré, en Russie, comme un moyen sûr de conjurer le mauvais sort.

Dans son livre intitulé *Étrange Tourguéniev* (*Странный Тургенев*)[1193], Vladimir Toporov dresse un portrait de l'écrivain loin des opinions préconçues concernant son caractère et ses habitudes, profondément ancrées dans un passé familial complexe et une culture nationale pleine de superstitions et de préjugés. Il y parle notamment de l'imagination débordante de Tourguéniev, qui puisait sa force dans les légendes familiales et dans un cadre de vie très inspirant dans le domaine de Spasskoïé[1194], et se penche sur le côté irrationnel de sa personnalité, qui provenait de la conscience qu'avait celui-ci de l'interconnexion permanente des différents éléments constituant l'univers[1195]. Toporov fait également état, dans son livre, des différentes peurs que nourrissait Tourguéniev vis-à-vis de sa santé, par exemple – craintes qui n'étaient pas toujours justifiées et dont l'ampleur ne peut s'expliquer que par leur irrationalité profonde – sa peur du choléra ou celle de la maladie des reins qui avait jadis emporté son père. Et que dire de la conviction que Tourguéniev formula un jour, au sujet de la date supposée de sa propre mort, qui devait survenir, selon lui, en octobre 1881, date symétriquement opposée à celle de sa naissance[1196], si ce n'est que cette fausse certitude plongeait ses racines dans la superstition dont l'écrivain ne pouvait se défaire, au même titre que la plupart de ses personnages ; mieux – que le peuple russe tout entier ?

[1191] Lettres à P. Viardot, 30 décembre 1847 (11 janvier 1848), Paris.
[1192] Lettre à P. Viardot, 2 (14) décembre 1847, Paris.
[1193] Топоров В.Н., *Странный Тургенев* (четыре главы), Российский государственный гуманитарный университет, Институт высших гуманитарных исследований, Москва, 1998.
[1194] *Ibid.*, с. 23.
[1195] *Ibid.*, с. 35.
[1196] *Ibid.*, с. 43.

À la lumière des différents éléments exposés ci-dessus – le contexte socio-culturel très spécifique de l'époque qui vit naître et grandir l'écrivain, le terreau culturel qui nourrit son imagination et contribua à lui donner une tournure d'esprit très spécifique, etc. – on comprend mieux la présence récurrente de l'élément mystique chez Tourguéniev, et ce depuis ses toutes premières œuvres. Le fait que l'écrivain se tourna résolument vers l'élément mystique, dans ses écrits des années 1860, dévoile, selon nous, son aspiration de renouer avec sa russité dans les conditions de prise de distance avec son pays d'origine, caractéristiques de cette époque. Bien sûr, le contexte de l'engouement des Européens pour le mysticisme dans les années 1860, servit de catalyseur à l'expression de la veine fantastique chez Tourguéniev et l'encouragea en quelque sorte à exploiter cette tendance de manière aussi forte et résolue. Cependant, sans cette propension naturelle « génétique » pour le mystérieux, propre aux Russes depuis la nuit des temps, qui sait si cette tendance se serait exprimée aussi clairement.

Le rôle de Schopenhauer dans l'affirmation de la veine mystique chez Tourguéniev

Il est à noter cependant que les éléments appartenant au registre fantastique présents dans les écrits de Tourguéniev depuis le début de son œuvre n'y sont pas exposés de façon homogène. En effet, clairement mis en valeur à partir des années 1860 seulement, et plus précisément avec « Apparitions », cet aspect de l'écriture tourguénievienne se trouve quelque peu « gommé » dans les œuvres antérieures de l'écrivain.

Lev Poumpianski souligne, dans son article cité ci-dessus, la fréquente volonté de l'écrivain de neutraliser les éléments mystiques qu'il introduisait dans ses œuvres, en mettant en place, par exemple, en parallèle avec le fondement mystique et inexplicable d'un phénomène surnaturel, une explication plus rationnelle de l'événement : « Тургенев тщательно стушевывает таинственный характер явления, растворяет его в рассказе, обставляет рядом чужеродных элементов (например, комически-бытовых), вообще пользуется целым аппаратом средств для сплава таинственной части рассказа с нейтральным материалом» [1197]. Cette envie de gommer le mystère dans la narration est particulièrement caractéristique des nouvelles de jeunesse Tourguéniev – une démarche qui traduit peut-être le caractère non-assumé, du moins pas jusqu'au bout, de son mysticisme littéraire.

[1197] Л.В. Пумпянский, « Группа «таинственных повестей». Вступительная статья », *op. cit.*, с. 25 : *Tourgueniev efface soigneusement le caractère secret du phénomène, le dilue dans le récit, arrange des éléments hétérogènes côte à côte (par exemple le quotidien et le comique) et recourt globalement à tout un arsenal de moyens pour lier la partie secrète du récit à des éléments neutres.*

Comment pourrait-on expliquer alors le fait que ce fut précisément à partir des années 1860 que Tourguéniev finit par accepter l'élément fantastique dans ses œuvres et par chercher à le mettre en relief ? La réponse se cache dans l'engouement de l'écrivain, au début des années 1860, pour la philosophie de Schopenhauer dont les théories semblent avoir apporté une sorte de « base théorique » au vague mystique naturellement présent chez Tourguéniev. C'est à partir de 1862 que le nom du philosophe allemand apparaît, pour la première fois, dans la correspondance de Tourguéniev qui échangea quelques points de vue concernant les théories schopenhaueriennes avec son correspondant philosophique préféré, Alexandre Herzen[1198]. Les échanges épistolaires en question, ainsi que les témoignages de l'entourage de Tourguéniev à l'époque, dont par exemple Prosper Mérimée que l'écrivain avait un jour longuement entretenu des écrits de Schopenhauer, au début de 1863, confirment l'intérêt prononcé – sinon la véritable passion – que Tourguéniev semble avoir voué aux enseignements du philosophe au début des années 1860, à l'instar d'une grande partie de l'Europe pensante.

La plupart des experts de l'œuvre de Tourguéniev attribuent à l'influence de Schopenhauer la tonalité quelque peu pessimiste de certains de ses écrits de l'époque, et notamment celle du récit « Assez ! », l'un des plus sombres jamais rédigés par Tourguéniev, dont Ivan Borissov dit même, dans une de ses lettres à l'écrivain : «В Вашем „Довольно" многое я прочитал с больным чувством за Вас »[1199]. Henri Granjard justifie l'engouement de Tourguéniev pour les écrits de Schopenhauer par l'explication philosophique qu'il y trouvait du pessimisme latent qui l'envahissait de façon récurrente depuis les désillusions de 1848[1200]. Mais il semblerait que les théories schopenhaueriennes exercèrent bien d'autres influences sur la pensée et l'œuvre de Tourguéniev. L'impact général de la philosophie de Schopenhauer sur ses écrits fut largement étudié et décrit dans la littérature critique de ces dernières années[1201]. Dans le cadre de notre étude, nous ne chercherons pas à reproduire, fût-ce dans les grandes

[1198] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 325.

[1199] Cité d'après Г.Ф. Перминов, Н.Н. Мостовская, « Комментарии: И.С.Тургенев, Довольно! »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том седьмой, *op.cit.*, с. 489 : *Dans votre « Assez ! » j'ai lu beaucoup de choses en éprouvant de la compassion pour vous.*

[1200] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 326.

[1201] Nous renvoyons le lecteur désireux d'approfondir ce sujet, vers les ouvrages suivants permettant de faire un tour si pas exhaustif, du moins suffisamment représentatif de la question : Е.И. Кийко, «"Призраки", Реминисценции из Шопенгауэра »// *Тургеневский сборник*, *материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, Академия наук СССР, Институт русской литературы (Пушкинский дом), Издательство «Наука», Ленинградское отделение, Ленинград, 1967, с. 123-125 ; Henri Granjard, *Chapitre IX, Les années « soixante », Deuxième partie, La rupture avec Herzen : « Fumée »*// Granjard Henri, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p.325-331.

lignes, les analyses très détaillées menées à ce sujet par le passé, mais plutôt quelques aspects très concrets des théories du philosophe allemand relatifs à la question de l'identité.

Le premier de ces aspects est celui qui constitue la base même de l'enseignement de Schopenhauer qui, entre 1814 et 1818, le formule pour la première fois dans ce qu'il considérera comme son ouvrage majeur – *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Volker Spierling, l'un des commentateurs de l'œuvre schopenhauerienne, explique comme suit l'essence de ce livre : « "*Le monde est ma représentation*". Cette thèse ouvre le premier volume de l'œuvre principale de Schopenhauer. Elle dit essentiellement que, malgré toute l'objectivité dont la science est capable, nous ne connaissons finalement du monde que la manière dont il est *pour nous*, c'est-à-dire dans sa dépendance de la *conscience humaine* [...] »[1202]. Ce simple précepte transforme à son tour la compréhension des notions du temps et de l'espace dits idéaux. Selon Schopenhauer, le temps n'existe pas en soi, il n'est pas inhérent aux objets mais est le produit de la conscience du sujet connaissant. Plus tard, en 1851, dans *Parerga et paralipomena*, Schopenhauer précisera au sujet du concept de temps : « Le temps est un dispositif de notre cerveau qui sert à donner à l'existence foncièrement illusoire des choses et de nous-mêmes une apparence de réalité par l'intermédiaire de la durée »[1203], rendant ainsi les notions d'« avant » et d'« après » très relatives et n'ayant aucun rapport direct aux objets existants. La notion d'espace reçoit elle aussi une définition propre sous la plume de Schopenhauer. Un phénomène idéal, l'espace constitue un outil indispensable et obligatoire de notre représentation du monde, en dehors duquel celle-ci ne pourrait exister. Il est une fonction fondamentale de notre intellect mais qui, en même temps, en ce qui concerne ses propriétés concrètes lorsqu'il s'agit de se représenter un objet à travers lui, n'existe pas en dehors de notre conscience.

Une telle vision de l'univers suppose que le monde n'est pas une réalité objective, mais un produit de notre intellect. Elle ouvre la porte à bien des possibilités, y compris à une compréhension du temps et de l'espace qui n'ont rien à voir avec leur représentation traditionnelle, elle justifie l'existence des phénomènes dit surnaturels, comme la clairvoyance : puisqu'il n'y a ni « avant », ni « après » en rapport à chaque phénomène existant, rien n'empêche une connaissance d'un phénomène après sa réalisation, comme avant celle-ci[1204]. Les théories de Schopenhauer autorisent également une plus grande « liberté » dans la manipulation de l'espace.

[1202] Volker Spierling, *Arthur Schopenhauer*, *Un Abécédaire*, Édition du Rocher, 2004.
[1203] *Ibid.*
[1204] Л.В. Пумпянский, « Группа "таинственных повестей". Вступительная статья », *op. cit.*, с. 25.

La plupart des chercheurs (E.I. Kiïko, H. Granjard, etc.) voient dans l'engouement de Tourguéniev pour les idées schopenhaueriennes l'explication, du moins partielle, de la réorientation de son œuvre vers l'élément mystique. Si cette prise de position nous semble globalement compréhensible, nous n'y adhérons pas totalement non plus. Ainsi que souligné plus haut, notre lecture de l'émergence manifeste du mysticisme dans les écrits tourguénieviens de la période qui nous occupe ici, s'inscrit plutôt dans la vision globale de la recherche, de la part de l'écrivain, d'exprimer sa russité dans un contexte de vie que fut le sien à l'époque. Quant aux théories de Schopenhauer, leur rôle se présente un peu plus secondaire par rapport à cette cause identitaire sous-jacente mais néanmoins important : la vision très particulière du temps et de l'espace du philosophe allemand suggéra à Tourguéniev quelques procédés d'expression inédits et que celui-ci n'hésita pas à exploiter dans ses nouvelles.

La touche schopenhauerienne dans « Apparitions »

Plus haut, nous avons eu l'occasion de mentionner la façon dont les experts de l'œuvre tourguénievienne, et notamment Henri Granjard, expliquaient le ton volontiers pessimiste de certains de ces écrits (et plus précisément celui de « Assez ! ») par l'influence schopenhauerienne. Mais cette influence ne se limitait pas, selon nous, au seul ton mélancolique et à une représentation du monde noire chez l'écrivain à cette époque : il eut un rôle important à jouer jusque dans le choix de la forme et du contenu de certains des écrits de Tourguéniev de cette période, comme cela fut le cas des « Apparitions » dont la genèse confirme cette théorie.

La fantaisie « Apparitions », comme l'auteur la qualifia lui-même, fut publiée dans *L'Époque,* le magazine littéraire des frères Dostoïevski, en hiver 1864. Elle conte l'extraordinaire et quelque peu angoissante histoire d'un jeune homme, le narrateur, qui, par une nuit d'été, entre en contact avec un fantôme qui lui apparaît sous les traits d'une jeune femme appelée Ellis. Ni les origines ni la nature exactes d'Ellis ne sont dévoilées dans le récit. Le narrateur note simplement, au début de celui-ci, qu'il s'agissait d'une jeune femme visiblement non russe (« Это была женщина с маленьким нерусским лицом »[1205]). Il évoque également l'aspect étrangement familier de ses traits et l'effet curieux que produit sur lui tout contact avec elle : à chaque baiser qu'Ellis dépose sur lui, le narrateur a la sensation d'être piqué par quelques insecte ou encore une sangsue – une référence à l'origine vampirique de la femme-fantôme. Celle-ci ne semble pourtant pas vouloir de mal au jeune homme : « Я тебя

[1205] *C'était une femme avec un petit visage qui n'était pas russe.*

люблю »[1206], lui dit-elle, interrogée sur les raisons de son apparition dans la vie du jeune homme. Ce dernier, d'abord effrayé et intimidé par cette rencontre insolite, finit par céder à la curiosité et se laisse emporter par le fantôme. Il s'ensuit une série de promenades nocturnes que le jeune homme effectue en compagnie d'Ellis, capable de l'amener instantanément, par les airs, à n'importe quel point de la planète. Ensemble, ils parcourent d'abord les environs de la région natale du narrateur et survolent la forêt et le fleuve, ainsi que la petite ville voisine avec ses églises et ses toits en bois. Ensuite vient le tour de destinations plus éloignées : l'île de Wight, les alentours de Rome, le Lac Majeur, avant de s'envoler au-dessus de la Volga. Durant les nuits suivantes, les étranges voyageurs visitent – toujours par les airs – Paris, Schwetzingen, la Forêt Noire et Saint-Pétersbourg. Ellis est non seulement capable de se déplacer sans difficulté sur d'immenses distances mais aussi d'offrir à son « compagnon de route » la possibilité de faire un plongeon dans le passé : « Нынешняя ночь — великая ночь [...]. Теперь можно видеть, что бывает закрыто в другое время»[1207], annonce Ellis au deuxième rendez-vous, avant d'emmener le jeune homme voir les troupes de César puis celles du rebelle Stépan Razine. Ainsi se succèdent plusieurs nuits et jours. Les promenades nocturnes dévoilent au jeune homme, en plus des paysages les plus divers, les différents aspects de l'humanité. Au fil de ces voyages, le jeune homme perd de sa force vitale tandis qu'Ellis reprend un aspect plus humain et plus réel. Jusqu'au moment où le chemin d'Ellis et de son compagnon croise celui de la Mort, cette force « devant qui il n'y a pas de résistance » ; celle-ci met fin à l'improbable duo, emportant Ellis dans le néant.

L'une des grandes particularités d'« Apparitions » – mis à part son sujet résolument imaginaire et son rôle de premier récit fantastique à part entière de Tourguéniev – est que, plutôt que d'être centré sur une figure en particulier, comme c'est habituellement le cas dans les œuvres de Tourguéniev, cette nouvelle représente une galerie de prises de vue des différents endroits – sites naturels et villes – de l'Europe et de la Russie. Tourguéniev confirma cette démarche, originale pour lui – qui se laissait généralement inspirer dans l'élaboration de ses œuvres plutôt par une personne bien particulière, son physique ou sa personnalité hors norme – lors d'une conversation qu'il eut un jour avec le journaliste A. Polovtsev : « „Призраки" произошли случайно. У меня набрался ряд картин, эскизов, пейзажей »[1208] ; l'écrivain avoua, selon les souvenirs de Polovtsev, avoir cherché avant tout à les assembler au sein d'une

[1206] *Je t'aime.*
[1207] *Cette nuit est une grande nuit* [...]. *Maintenant on peut voir ce qui est caché dans un autre temps.*
[1208] Cité d'après А.П. Могилянский, Е.И. Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев, Призраки », *op. cit.*, с. 470 : *«Apparitions » est le fait du hasard. J'avais rassemblé une série d'images, d'esquisses, de paysages.*

seule et même œuvre. « Сперва я хотел сделать картинную галерею, по которой проходит художник, рассматривая отдельные картины, но выходило сухо. Поэтому я выбрал ту форму, в которой и появились „Призраки”»[1209], raconta ensuite Tourguéniev, dévoilant ainsi le cheminement qu'il avait dû suivre avant de donner à son travail la forme aboutie que nous lui connaissons aujourd'hui.

Qu'est-ce qui poussa l'écrivain à opter pour la mise en forme fantastique de sa nouvelle ? « Le résultat était mièvre»[1210], expliquait-il à Polovtsev. Peut-être, mais cet argument justifie plutôt le fait d'avoir renoncé à son idée initiale que le choix d'une narration à caractère fantastique. Même s'il n'existe aucune preuve formelle – témoignage d'un contemporain mis dans le secret de l'élaboration de la nouvelle ou quelque note du brouillon éclaircissant ce changement – tout porte à croire que le choix effectué par Tourguéniev, qui opta finalement pour le récit d'une aventure fantastique d'un jeune homme et d'une femme-fantôme, fut dû en partie – sinon entièrement – à l'intérêt soutenu que l'écrivain témoignait à l'égard des théories de Schopenhauer à l'époque du travail sur « Apparitions ». Dans la seconde moitié des années 1850, les écrits les plus connus du philosophe allemand avaient déjà été publiés et Tourguéniev les avait très certainement lus avant la fin de la décennie. De plus, en 1859, Schopenhauer fit paraître un autre de ses ouvrages, *Essai sur les apparitions et opuscules divers,* considéré comme mineur mais qui ne manqua pas d'attirer sur lui l'attention du grand public, tant son contenu se trouvait en phase avec les préoccupations de toute la société européenne à l'époque. Dans le traité en question, Schopenhauer tenta d'expliquer, à travers le prisme de ses théories habituelles, la possibilité de l'existence des apparitions et autres phénomènes paranormaux. Si la connaissance de cet ouvrage précis par Tourguéniev au moment de son travail sur « Apparitions » n'est pas un fait avéré, quoiqu'il reste probable, la référence de l'écrivain aux théories du philosophe allemand trouve une confirmation directe dans les brouillons du récit : « Следы чтения Шопенгауэра обнаруживаются и в рукописных материалах к «Призракам»[1211], notent à ce propos Moguilianski et Kiïko, dans leur commentaire à la nouvelle. « Так, среди заметок, сделанных Тургеневым в октябре 1861 г. на автографе первой редакции «фантазии» имеется запись: «Вид земли (Шопенгауэр)»[1212], en référence

[1209] *Ibid.* : *D'abord je voulais faire une galerie de peintures où déambulerait un artiste qui regardait l'une ou l'autre œuvre, mais le résultat était mièvre. C'est pourquoi j'ai pris l'option de cette forme pour faire apparaître « Apparitions ».*
[1210] *Ibid.*
[1211] *Ibid.*, с. 477 : *«Apparitions » est le fait du hasard. J'avais rassemblé une série d'images, d'esquisses, de paysages. D'abord je voulais faire une galerie de peintures où déambulerait un artiste qui regardait l'une ou l'autre œuvre, mais le résultat était mièvre. C'est pourquoi j'ai pris l'option de cette forme pour faire apparaître « Apparitions ».*
[1212] *Le panorama de la terre (Schopenhauer).*

au panorama pessimiste de la Russie et de la planète qui se découvre devant les yeux du narrateur à la fin du récit.

« Apparitions » : prendre de la hauteur pour mieux voir l'Europe

Si l'on fait abstraction, espace d'un instant, de la forme originale du récit « Apparitions » et qu'on l'envisage ainsi que Tourguéniev l'avait projeté initialement, c'est-à-dire comme un ensemble d'esquisses et de paysages réunis en un seul au sein du même récit, on se retrouve en face d'une galerie d'images – des prises de vues dynamiques et même panoramiques – que l'écrivain souhaitait mettre en valeur dans sa fiction. Un tableau intéressant se profile à la lecture de ces images littéraires, disposées dans le récit d'une façon bien réfléchie, symétrique et très symptomatique, et formant un ensemble cohérent.

C'est en octobre 1861, alors qu'il venait d'achever *Pères et fils*, que Tourguéniev reprit son travail sur « Apparitions » et définit les images qu'il projetait d'y faire figurer, dans un ordre bien précis d'après l'opinion de Moguilianski et Kïïko qui étudièrent les différents brouillons du récit[1213] :

1. Высоко наверху.
2. Над лесом.
3. Над рекой.
4. Уездный город.
5. Остр(ов) Уайт.
6. Пруд. Дома.
7. Понтийские болота.
8. Окрес(тности) Рима.
9. Лаго Маджиоре.
10. Волга.
11. Париж.
12. Швецинген.
13. Шварцвальд.
14. Петербург.
15. Общий вид России.

C'est dans ce même ordre que les images en question apparaissent dans le récit. De toute évidence, à ce stade de son travail, Tourguéniev se faisait déjà une idée très précise de l'ordre dans lequel il souhaitait les présenter au lecteur : en commençant par une prise de vue générale, quoique très localisée sur ce qui se découvre au simple coup d'œil de son personnage en train de vivre une première expérience de voyage par les airs et en terminant de même par une vue

[1213] Cité d'après А.П.Могилянский, Е.И.Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев, Призраки », *op. cit.*, с. 471 : *1. Au dans le ciel/ 2. Au-dessus de la forêt/ 3. Au-dessus du fleuve/ 4. La ville de province/ 5. L'île de White/ 6. L'étang. À la maison/ 7. Les marais pontins/ 8. Environs de Rome/ 9. Lac Majeur/ 10. Volga/ 11. Paris/ 12. Schwetzingen/ 13. La Forêt Noire/ 14. Saint-Pétersbourg/ 15. Vue panoramique sur la Russie.*

générale mais panoramique – cette fois de la Russie tout entière, à l'échelle quasi-planétaire, avec le recul suffisant, acquis au fil des pérégrinations nocturnes précédentes. Durant celles-ci, le jeune homme narrateur a parcouru dans les bras d'Ellis plusieurs sites russes, proches de chez lui – la forêt et le fleuve à proximité de sa maison, un étang bordant le jardin de celle-ci, une petite ville provinciale calme et endormie – ou éloignés, comme les majestueuses étendues de la Volga et la capitale russe, la Palmyre du Nord. Il se rend également dans plusieurs endroits emblématiques de l'Europe occidentale : les alentours de Rome, les côtes anglaises bordant l'île de Wight, le lac Majeur, Paris et les étendues allemandes, entre Schwetzingen et la Forêt Noire.

Lorsqu'on lit « Apparitions » avec toute l'attention que ce récit mérite, on s'aperçoit que l'écrivain prit le soin d'organiser la « découverte du monde » par son personnage de façon bien précise.

Ellis et son compagnon de vol effectuent, en tout, trois voyages nocturnes. Le premier d'entre eux est celui de la découverte : une sorte de « vol d'essai », le narrateur n'étant pas encore habitué à cet exercice (« Опусти меня на землю; мне дурно на этой высоте »[1214], demande-t-il à Ellis, après le premier vol). Les voyageurs survolent, durant cette première nuit, la forêt entourant la région natale du narrateur, ensuite le fleuve longeant cette même forêt. Puis ils passent au-dessus de N***, une ville de province de la région de X***. Ensuite, Ellis les transporte tous les deux sur le rive sud de l'île de Wight où la mer déchaînée s'abat avec rage sur le sombre rivage. Tandis qu'Ellis a l'air de prendre un certain plaisir à contempler la débâcle des éléments face au rocher de Black Gang, un endroit connu pour être un véritable cimetière pour navires : « - Что это? где мы? - На южном берегу острова Уайт, перед утесом Блакганг, где так часто разбиваются корабли, - промолвила Эллис, на этот раз особенно отчетливо и, как мне показалось, не без злорадства »[1215], le jeune homme, pris d'horreur à la vue de cet endroit sordide, supplie Ellis de l'amener loin de là. Voyant la frayeur qui saisit son « compagnon de route », la femme-fantôme s'empresse de le ramener au bord du petit étang près de sa maison, d'autant que le soleil est en train de se lever, mettant fin aux aventures nocturnes des deux personnages.

L'aller-retour entre la Russie et l'Angleterre, effectué par le narrateur en compagnie d'Ellis, est construit sur un contraste entre le calme et la sécurité éprouvé par le jeune homme malgré le caractère insolite de l'expérience dans son ensemble, au-dessus des paysages natals,

[1214] *Laisse-moi redescendre sur terre ; je me sens mal à cette hauteur.*
[1215] *Qu'est-ce ? Où sommes-nous ? – Sur la rive sud de l'île de White, devant le rocher Black Gang, où viennent se briser si souvent les navires », dit Ellis, cette fois-ci de façon particulièrement distincte et, à ce qu'il me sembla, non sans une joie mauvaise.*

et l'horreur que lui inspire la tempête sur l'île de Wight. L'antithèse entre « familier et rassurant » et « étranger et effrayant » se fait ressentir à tous les niveaux des descriptions assez détaillées et multidimensionnelles (les paysages de Tourguéniev parlent à l'œil mais sont aussi sonores, possèdent chacun leur parfum et surprennent souvent le toucher du narrateur). Les voyages d'Ellis et du narrateur ayant lieu exclusivement pendant la nuit, tous les paysages comportent une dimension quelque peu mystérieuse : ils sont baignés par la lumière de la lune, enveloppés dans du brouillard, etc. Ils suscitent chez le narrateur des associations insolites aussi : vue de haut, la forêt natale lui semble prendre les allures d'un animal endormi – « Он казался каким-то огромным, заснувшим зверем [...] »[1216]. Les éléments en présence sur les rives de l'île de Wight font penser à quelque bête eux aussi, mais plus mystérieux et redoutables : « Над головой тяжелые дымные тучи; они теснятся, они бегут, как стадо злобных чудовищ... а там, внизу, другое чудовище: разъяренное, именно разъяренное море... »[1217]. L'aspect visuel des objets étant relativement peu accessible pendant la nuit – seuls les vagues contours des objets, leur ombre et quelques reflets sur leur surface se détachent dans le noir –, les autres sens du narrateur ne tardent pas à prendre le relais de ses impressions. Là aussi, le contraste de leurs tonalités est saisissant. Les bruits de la forêt endormie russe sont doux et subtils : l'auteur parle du « large bruissement incessant », des « cris plaintifs » du lièvre et du sifflement aussi plaintif de la chouette qui parvenaient, par moments, jusqu'aux oreilles du jeune homme. Les bruits produits par la tempête sur l'île de Wight n'ont rien de doux en revanche, le hurlement de la mer est fait d'un mélange de sons brutaux – « [...] что-то похожее на вопли, на далекие пушечные выстрелы, на колокольный звон, раздирающий визг и скрежет прибрежных голышей, внезапный крик невидимой чайки [...] »[1218]. Le même contraste est observé concernant les odeurs, la forêt russe portant jusqu'aux narines du narrateur une odeur de champignons, de bourgeons et de livèches, tandis que le souffle de la tempête est comparé dans le texte à la « respiration glaçante de l'abîme en furie », immense, froide et terrifiante d'inconnu.

Cependant, malgré le caractère très tranché des deux descriptions, le rapport du narrateur au spectacle des paysages des deux côtés du continent – en Russie et au bord de l'Angleterre – n'est pas construit sur une simple opposition : le paysage russe, aussi calme et rassurant semble-t-il dans le récit, n'en est pas anodin pour autant. Ce n'est pas pour rien que la vue de la forêt

[1216] *Elle semblait une énorme bête endormie.*
[1217] *Au-dessus de ma tête il y avait de lourds nuages couleur fumée ; ils se pressaient, ils couraient comme un troupeau de monstres furieux… et là-bas, en bas, il y avait un autre monstre : une mer déchaînée, oui, déchaînée…*
[1218] [...] *quelque chose qui ressemblait à des clameurs à de lointains coups de canon, à une sonnerie de cloches, le bruit strident et le grincement déchirant des galets de la rive, le cri soudain d'une mouette invisible* [...].

endormie rappelle au jeune homme quelque bête sauvage. Plus encore, lorsque Ellis et son compagnon survolent le fleuve longeant la forêt, celui-là les accueille de ses vagues « sombres et comme méchantes », alors que son souffle surprend désagréablement le jeune homme (« Сырость неприязненно ударила мне в лицо [...] »[1219], précise à ce sujet le texte). Pour ce qui est de l'impression laissée au narrateur par la vue panoramique de la ville de province qu'ils survolent avant de quitter la Russie en direction de l'île de Wight, elle semble étrangement neutre. La ville endormie, la masse sombre et indéfinie des toits des maisons, la « tache noire » formée par le pont surplombant le fleuve, mais aussi le silence, le calme étrange sur lequel l'auteur insiste particulièrement : les nombreuses références à celui-ci (quatre en tout) ponctuent un court passage dédié à la description de la ville endormie («всё молчало, отягченное сном »[1220], « куполы и кресты, казалось, блестели безмолвным блеском »[1221], « безмолвно торчали высокие шесты колодцев возле круглых шапок ракит»[1222] et « белесоватое шоссе узкой стрелой безмолвно впивалось в один конец города и безмолвно выбегало из противоположного конца на сумрачный простор однообразных полей »[1223]). La vue de la ville russe endormie évoque la léthargie – morale, politique, spirituelle – de la société russe. En 1877, en travaillant sur *Terres vierges*, Tourguéniev fait écrire à Nejdanov, une des figures centrales du roman, un poème que celui-ci intitule « Sommeil » et dont les lignes évoquent curieusement le silence et le noir dans lequel la Russie est plongée :

Всё спит кругом: везде, в деревнях, в городах,
В телегах, на санях, днем, ночью, сидя, стоя...
Купец, чиновник спит; спит сторож на часах,
Под снежным холодом и на припеке зноя!
И подсудимый спит, и дрыхнет судия;
Мертво спят мужики: жнут, пашут — спят; молотят —
Спят тоже; спит отец, спит мать, спит вся семья...
Все спят! Спит тот, кто бьет, и тот, кого колотят!
Один царев кабак — тот не смыкает глаз:
И, штоф с очищенной всей пятерней сжимая,
Лбом в полюс упершись, а пятками в Кавказ,
Спит непробудным сном отчизна, Русь святая![1224]

[1219] *L'humidité me frappa avec hostilité au visage.*
[1220] *Tout était silencieux, alourdi par le sommeil.*
[1221] *Les coupoles et les croix elles-mêmes semblaient briller d'un éclat silencieux.*
[1222] *Les hautes perches des puits s'élevaient en silence à côté des bouquets ronds des saules.*
[1223] *Une route blanchâtre pénétrait en silence comme une étroite flèche dans l'une des extrémités de la ville et s'en échappait en silence de l'extrémité opposée vers l'espace sombre des champs monotones.*
[1224] *Tout dort alentour : partout, dans les villes, les villages,/ Les charrettes, les traîneaux, la nuit, le jour, assis, debout…/ Le marchand, le fonctionnaire dorment ; la sentintelle dort/ Sous le froid enneigé, sous le soleil brûlant !/*

Plus de dix ans plus tard après « Apparitions », il ose formuler cette idée de façon plus claire et sans passer par des allusions, en employant une métaphore beaucoup plus directe.

Malgré cette allusion plus que transparente à la torpeur de la société russe, la composition générale de la partie du récit racontant la première nuit de voyage d'Ellis et du narrateur (le calme de la forêt - la sombre sérénité du fleuve endormi et de ses occupants - le vague et le silence d'une ville de province russe - les hurlements de la tempête sur l'île de Wight - le calme et la douceur de l'aube au retour en Russie) crée la sensation d'un certain parti-pris de la part du narrateur vis-à-vis des différents endroits qu'il visite durant cette première nuit.

Le récit de la seconde promenade nocturne du narrateur en compagnie d'Ellis est construit quant à lui sur un parallèle entre le Vieux monde et la Russie. Ce deuxième voyage se déroule à un moment spécial, selon Ellis, c'est-à-dire par « une grande nuit » lorsqu'« on peut voir ce qui est caché dans un autre temps ». Cette fois-ci, le narrateur enhardi prend l'initiative et demande à sa compagne-fantôme de les amener en Italie. Celle-ci s'exécute et les voilà surplombant une plaine sans fin – les marais pontins – dans les alentours de la capitale italienne. L'air inhabituellement doux et chaud, l'aspect désertique de la plaine, l'odeur du souffre environnant indiquent au narrateur l'origine non russe de l'endroit. Lorsque les voyageurs s'approchent davantage de Rome, ils sont témoins d'un étonnant spectacle : émergeant de la nuit des temps, le fantôme de Jules César, noyé dans les acclamations de son armée, apparaît devant eux, provoquant un sentiment d'horreur intense chez le jeune homme : « На языке человеческом нету слов для выражения ужаса, который сжал мое сердце. Мне казалось, что раскрой эта голова свои глаза, разверзи свои губы — и я тотчас же умру »[1225], et il supplie sa compagne de l'amener loin de là. La façon dont Tourguéniev fait réagir son personnage à la vue du grand Romain est bien curieuse : de la part du grand passionné d'histoire antique qu'était l'écrivain, on aurait pu s'attendre à un autre dénouement de la situation : la curiosité ? l'étonnement ? l'admiration ? Pourtant, c'est bien de l'horreur que suscite la vue du dictateur romain chez le personnage, cette même horreur qu'il éprouvera également, un peu plus tard la même nuit, face à la perspective d'apercevoir un autre chef sanglant, un Russe cette fois : Stépan Razine. À travers ce parallèle de visions de grands personnages de l'histoire

---

Le prévenu dort et le juge someille ;/ Les paysans dorment d'un sommeil de mort : en moissonnant,/ En labourant, en battant le blé ; le père, et la mère,/ Et toute la famille… Celui qui bat et celui que l'on frappe dorment !/ Seul le cabaret du tsar ne ferme pas l'œil ;/ Et serrant dans sa poigne la bouteille d'alcool,/ Appuyant son frot au pôle et ses talons au Caucase,/ Elle dort à poings fermés, ma patrie, la sainte Russie !

[1225] *Il n'y a pas de mots dans une langue humaine pour exprimer l'horreur qui m'étreignit le cœur. Il me semblait que si cette tête ouvrait ses yeux, si ses lèvres se desserraient, je mourrais à l'instant.*

européenne et russe – deux chefs qui firent couler bien du sang sur leur passage – Tourguéniev exprime son refus d'accorder son admiration à des personnages historiques qui, pourtant, exercèrent une influence considérable sur leur époque et celles à venir. La tyrannie est universelle et intemporelle, elle est suffisamment présente à notre époque – semble dire l'auteur, à travers ces deux épisodes – nul besoin de faire ressusciter les fantômes sanglants du passé. « [...] я не хочу, я не могу, не надо мне Рима, грубого, грозного Рима... »[1226], murmure le jeune homme, qui sent le sang se glacer dans ses veines à la vue de César et de sa belliqueuse armée. De la même façon, au bruit du carnage commis par l'armée de Razine, il défaille, sous l'effet du trop-plein d'émotions, échappant ainsi au spectacle en tant que tel : « На меня пахнуло жаром близкого пламени, горькой гарью дыма — и в то же мгновенье что-то теплое, словно кровь, брызнуло мне в лицо и на руки... Дикий хохот грянул кругом... Я лишился чувств [...] »[1227]. Le thème du rejet de la tyrannie bâtie sur du sang revient dans la description de la physionomie de Paris, lorsque le couple survole certains des endroits emblématiques de la capitale française, la nuit suivante : « Минуя дворец, минуя церковь св. Роха, на ступенях которой первый Наполеон в первый раз пролил французскую кровь, мы остановились высоко над Италиянским бульваром, где третий Наполеон сделал то же самое и с тем же успехом »[1228], fait dire Tourguéniev au narrateur dans le chapitre concerné. Il ne nous reste plus qu'à nous étonner – mais à moitié seulement, à cause de l'autocensure évidente de la part de l'écrivain – que la description d'une autre capitale contenue dans le chapitre XXII du récit, celle de la Russie, ne comporte pas de référence à la tyrannie sanglante que des générations des tsars russes firent régner sur son pays.

Après l'épisode de la vision de l'armée romaine de Jules César, le fil de l'histoire se déplace vers le Lac Majeur où Ellis emmène son compagnon de route, au bord de l'évanouissement après les émotions fortes qu'il vient d'éprouver. « [...] первое мое впечатление было до того сладостно, что я мог только вздохнуть »[1229] – c'est ainsi que commence le tableau du spectacle qui se déploie sous le regard du narrateur alors qu'Ellis et lui survolent Lac Majeur. L'image du site naturel que l'auteur fournit est empreinte de douceur et de volupté – tous les éléments la composant, quel que soit le sens qu'ils visent, sont appelés à

[1226] [...] *je ne veux pas, je ne peux pas, je n'ai pas besoin de Rome, de la Rome brutale et terrible…*
[1227] *Je sentis la chaleur de flammes proches, l'odeur âcre de la fumée et au même instant quelque chose de chaud, comme du sang, me jaillit au visage et sur les mains… Des rires sauvages éclatèrent alentour… Je m'évanouis* [...].
[1228] *Dépassant le palais, dépassant l'église Saint-Roch sur les marches de laquelle le premier Napoléon versa pour la première fois le sang français, nous nous arrêtâmes haut dans l'air au-dessus du boulevard des Italiens, là où le troisième Napoléon fit la même chose et avec le même succès.*
[1229] [...] *ma première impression fut à ce point douce que je ne pus que soupirer.*

créer une sensation de bien-être : une lumière douce et argentée, mélangée au bleu-gris du brouillard, le reflet des étoiles dans les profondeurs du lac, le doux murmure du flux ; une odeur aussi, celle des orangers en fleurs, qui, telle une vague parfumée, enveloppe les sens du jeune homme, se mélangeant au chant, beau et mélodieux, d'une jeune femme dont la voix plane sur le lac : « Этот запах, эти звуки так и потянули меня вниз — и я начал спускаться... »[1230]. C'est un véritable déluge de sensations rappelant le bonheur de la vie et de l'amour qui s'abat sur le narrateur ; un spectacle divin mais néanmoins totalement étranger au jeune homme : « Очарованный звуками, красотою, блеском и благовонием ночи, потрясенный до глубины сердца зрелищем этого молодого, спокойного, светлого счастья, я позабыл совершенно о моей спутнице, забыл о том, каким странным образом я стал свидетелем этой столь отдаленной, столь чуждой мне жизни [...] »[1231]. Le chant de la jeune femme, magnifique et exotique, symbole de cette terre exotique et d'un bonheur désirable mais étranger, sert, sous la plume de l'écrivain, de fil magique et discret reliant les deux mondes – ce beau pays lointain plein de grâce et l'autre, où Ellis choisit de transporter son compagnon dans un excès de jalousie devant l'admiration de son compagnon de route envers la beauté et la jeunesse de la chanteuse. « Высокая нота, та же нота, всё звенела и не переставала звенеть, хотя я чувствовал совсем другой воздух, другой запах... »[1232] – en un instant le jeune narrateur se rendit compte du changement : un autre air, plus frais et plus vivifiant lui caresse le visage, et un parfum, composé cette fois du mélange des odeurs du foin, de la fumée et du chanvre, ainsi qu'un chant bien russe le surprennent par leur familiarité. De fait, Ellis et le jeune homme se trouvent désormais sur les rives de la Volga, et le paysage nocturne du grand fleuve n'a rien à envier à ce qu'ils viennent de contempler en Italie, l'aspect exotique en moins. La vallée de la Volga, faite de grands espaces, s'étale à l'infini devant les yeux des deux voyageurs et borde le lit, tout aussi infini, du majestueux cours d'eau. Le doux bruit des barques sur l'eau, le chant modulé provenant de l'une d'entre elle, accompagné du crépitement des grillons dans la plaine, respirent le calme et la sérénité – jusqu'à l'avènement de la vision de la troupe de Stépan Razine et de son sanglant vacarme.

Durant cette deuxième nuit de voyage à travers l'Europe, c'est sous leur aspect contradictoire que les deux pays – l'Italie et la Russie – se présentent au regard tantôt étonné,

[1230] *Cette odeur, ces sons m'entraînèrent en bas et je me mis à descendre…*
[1231] *Ensorcelé par les sons, la beauté, l'éclat et la senteur de la nuit, remué jusqu'au fond du cœur par le spectacle de ce bonheur jeune, tranquille, serein, j'oubliai complètement ma compagne, j'oubliai de quelle étrange façon j'étais devenu témoin d'une vie si éloignée, si étrangère…*
[1232] *La note aiguë, la même note résonnait toujours et ne cessait pas de résonner, bien que je sentisse un tout autre air, un tout autre parfum…*

tantôt ému, parfois horrifié du narrateur. Il voit le côté sombre des deux contrées, à travers deux épisodes parmi les plus sanglants de leurs histoires respectives – les exploits belliqueux du grand Romain et les massacres perpétrés par l'armée rebelle de Razine ; il admire les magnifiques paysages des deux pays, la volupté du Lac Majeur et les étendues majestueuses de la Volga et de sa vallée ; il apprécie les plaisirs si différents que ces deux endroits procurent. Cependant, à la fin de cette nuit, c'est chez lui qu'il demande à Ellis de le transporter : « Домой... домой!.. »[1233]. Ainsi se termine cette deuxième nuit de pérégrinations à travers l'Europe, les deux voyageurs ayant survolé et admiré, dans l'ordre : le calme désertique des marais des pontins, la terrifiante Rome, la douce beauté du Lac Majeur, le calme et l'immensité de la Volga, le site du massacre des propriétaires terriens par les troupes de Razine – vacillant ainsi sans cesse entre des émotions opposées.

La troisième et ultime nuit de voyage voit Ellis et son jeune compagnon traverser l'Europe occidentale presque tout entière, de Paris à Saint-Pétersbourg, en passant par les étendues de l'Allemagne, un trajet plein de symboles et de significations.

C'est à la demande du narrateur qu'Ellis les emmène tous deux dans la capitale française au début du voyage. Bien qu'il se fût déjà rendu à Paris par le passé, la ville surprend le jeune homme par son immensité diffuse ainsi que par le bruit qu'elle produisait : « [...] я увидел под собою громаду столпившихся зданий, полную блеска, движения, грохота... Я увидел Париж»[1234] – voilà les premières impressions de Paris vue d'en haut par le narrateur. La brillante capitale de l'Europe, pleine d'éclat et de vie – « [...] раззолоченные рестораны и кофейные горели огнями; омнибусы, кареты всех родов и видов сновали вдоль бульвара; всё так и кипело, так и сияло, всё, куда ни падал взор... »[1235] – ne suscite pourtant pas l'admiration du narrateur. Ellis et lui-même ont beau passer par les endroits les plus à la mode ou chargés d'histoire, ceux-là appellent des associations peu agréables dans l'esprit du jeune homme, qui pense, par exemple, aux bains de sang qu'avaient vus ces différents sites touristiques – l'église Saint-Roch, le boulevard des Italiens, etc. Les feux de la ville, le vacarme qui monte jusqu'au ciel d'où la contemplent les deux voyageurs, la foule bigarrée s'entassant sur les trottoirs – tout cela paraît lourd et repoussant au jeune homme, comparé à la pureté de la solitude céleste dans lequel il se trouve : « Но, странное дело! мне не захотелось покинуть

[1233] *À la maison… à la maison !...*
[1234] [...] *j'aperçu en dessous de moi une masse de bâtiments serrés, pleine d'éclat, de mouvement, de fracas… J'aperçu Paris.*
[1235] [...] *des restaurants et des cafés surchargés de dorures brillaient de mille feux ; des omnibus, des voitures de toute espèce et de toute apparence roulaient dans les deux sens le long du boulevard ; tout bouillonnait, tout brillait, tout, où que tombât le regard…*

мою чистую, темную, воздушную высь, не захотелось приблизиться к этому человеческому муравейнику »[1236]. Les vapeurs de la ville montant vers le ciel lui semblent néfastes – lourdes, brûlantes et puantes. Et puis, un son en particulier choque l'ouïe du narrateur : la voix d'une lorette, pareille à du cliquetis de barre de fer. Cette voix qui lui semble plus mordante que le dard d'un serpent, suscite instantanément, dans l'esprit du jeune homme, l'image de sa propriétaire : « Я тотчас представил себе каменное, скулистое, жадное, плоское парижское лицо, ростовщичьи глаза, белила, румяны, взбитые волосы и букет ярких поддельных цветов под остроконечной шляпой, выскребленные ногти вроде когтей, безобразный кринолин... »[1237]. Est-ce bien d'une lorette parisienne qu'il s'agit ? Ou bien est-ce la physionomie de Paris tout entier qui s'incarne dans la figure artificielle, cupide et vulgaire de la Parisienne ? Le dégoût que la vision suscitée par la voix de la « poupée vénale » est d'autant plus fort que celle-ci, se dit le narrateur, doit exercer une influence néfaste sur tout Russe qui la côtoyait : « Я представил себе, как он, конфузясь до грубости и насильственно картавя, старается подражать в манерах гарсонам Вефура, пищит, подслуживается, юлит — и чувство омерзения охватило меня... »[1238]. Ecœuré par ce qu'il voit dans cette ville de toutes les envies, aux yeux des voyageurs russes, et humilié par l'effet que ce lieu produit sur eux, le jeune homme ne souhaite plus qu'une chose : quitter cette prétendue capitale du monde au plus vite. « Неси меня прочь, Эллис, прошу тебя [...] »[1239], se met-il à supplier Ellis. Emmène-moi loin de la perversité de cette bruyante et vaine cité : « Прочь! прочь! прочь! »[1240].

On peut dire que le chapitre XIX des « Apparitions », celui-là même qui représente le tableau de la vie parisienne vue par Tourguéniev, est une véritable consécration de Paris comme cité de perdition, ainsi qu'on l'a souvent vue dans le reste de son œuvre – même si Paris n'est pas la seule cité représentée de manière aussi violemment négative dans « Apparitions ». La nuit blanche que le narrateur contemple en compagnie d'Ellis dans la capitale russe est enveloppée d'une aura à peine plus favorable.

« Больная ночь, больной день, больной город »[1241], voici le visage de Saint-Pétersbourg que la ville dévoile au regard du jeune narrateur. Ici, une nuit blême et morose

---

[1236] *Mais, chose étrange, je n'eus pas envie de quitter mes hauteurs aériennes, pures, sombres, je n'eus pas envie de m'approcher de cette fourmilière humaine.*
[1237] *Je me représentai aussitôt un visage parisien, tout de pierre, aux grosses pommettes, avides, plat, des yeux d'usurière, du blanc, du rouge, des cheveux bouffants et un bouquet criard de fleurs artificielles sous un chapeau pointu, des ongles taillées en griffes, une affreuse crinoline…*
[1238] *Je me le représentai, gêné jusqu'à la grossièreté et grasseyant au prix de gros efforts, s'efforçant d'imiter les manières des garçons de Véfour, piailler, faire l'obséquieux, s'agiter comme un toton et un sentiment de dégoût s'empara de moi…*
[1239] *Emmène-moi, Ellis, je t'en prie.*
[1240] *Loin d'ici, loin d'ici, loin d'ici !*
[1241] *La nuit maladive, le jour maladif, la ville maladive.*

accueille les voyageurs : des rues teintées de gris, des maisons aux murs écaillés, un assemblage de bâtiments incohérent et inutile : « [...] дома, с их впалыми окнами, яркими вывесками, железными навесами над крыльцами и дрянными овощными лавчонками; эти фронтоны, надписи, будки, колоды; золотая шапка Исаакия; ненужная пестрая биржа [...] »[1242]. Et puis, cette odeur – celle de « la poussière, de choux, de natte et d'écurie » - le parfum inimitable de la Palmyre du nord. L'atmosphère malsaine de la ville fait fuir Ellis et le narrateur, pressés de quitter le froid et la solitude de Saint-Pétersbourg.

Deux capitales, deux images si différentes – l'éclat et le chaos pour Paris, le vide et la grisaille pour Saint-Pétersbourg – et une seule et même sensation, la répulsion profonde, que les deux villes produisent sur le narrateur (et sur le lecteur), qui ne se sent à l'aise ni d'un côté ni de l'autre du continent européen. Tout au plus arrive-t-il à se sentir ému et émerveillé – non par la grandeur de Paris ni par celle de la capitale russe – mais par quelques autres lieux se situant entre les deux villes, et plus précisément dans la vallée du Rhin.

En quittant Paris pour la Russie, Ellis et le narrateur passent au-dessus de l'Allemagne, survolant d'abord des Jardins de Schwetzingen, avec leurs allées régulières baignées par le brouillard où seuls les rêves errent à cette heure tardive, mais surtout la Forêt Noire, ses montagnes couvertes d'une « forêt magnifique, vieille, puissante ». Ce n'est pas les premiers bois que les voyageurs rencontrent lors de leurs promenades aériennes : durant leur toute première sortie dans les airs, ils ont déjà eu l'occasion d'admirer une forêt endormie en Russie. La Forêt Noire est très différente cependant : son charme mystérieux ne manque pas de séduire le jeune narrateur qui ne cesse de se délecter de l'air environnant, doux et léger, et d'admirer les troncs et le feuillage des vieux arbres qu'il distingue facilement sous un ciel nocturne étonnamment clair, les chèvres sauvages qui se tiennent, gracieuses, dans les clairières, une ruine oubliée qui orne de ses créneaux ce lieu chargé d'histoire lui aussi, mais d'une histoire différente, emplie de magie. Car c'est bien la magie de ce lieu qu'on entend, se dit le narrateur, dans le murmure des arbres : « Мне чудятся другие звуки, длинные, томные, подобные звукам эоловой арфы... Вот она, страна легенд! »[1243]. Ce n'est pas sans regret que le jeune homme voit la légendaire forêt s'éloigner progressivement.

De Paris, lieu de débauche et capitale du monde enveloppée d'une aura de fausse grandeur, *via* un lieu véritablement majestueux et légendaire, la Forêt Noire et ses étendues

[1242] [...] *ces maisons, avec leurs fenêtres enfoncées dans les murs, leurs enseignes criardes, leurs auvents de fer au-dessus des perrons et leurs méchantes petites boutiques de légumes ; ces frontons, ces écriteaux, ces guérites, ces auges pour les chevaux ; le bonnet d'or de Saint-Isaac ; l'inutile Bourse bariolée* [...].
[1243] *Je crois entendre d'autres sons, longs, langoureux, semblables à ceux d'une harpe éolienne… Le voici, le pays de légendes !*

grandioses, jusqu'à Saint-Pétersbourg, une autre cité dont l'atmosphère malsaine n'est propice qu'à la solitude : tel est le dernier trajet qu'Ellis et le jeune narrateur parcourent ensemble.

Trois séries de voyages, chacun peuplé de visions inédites, de paysages contrastés et suscitant des émotions très diverses, positives comme dévastatrices. Le bilan général de ces expériences est loin d'être réconfortant : prenant de la hauteur, à la fin de la troisième nuit, le narrateur observe le panorama de la Russie (ils viennent de quitter Saint-Pétersbourg) qui s'étale juste en dessous de lui. Ce qu'il voit n'est guère rassurant : contemplant la terre, cet espace triste et infini, qui se déroule sous ses pieds, le narrateur se sent saisi d'une tristesse doublée d'indifférence, selon ses propres termes (« Грустно стало мне и как-то равнодушно скучно »[1244]). Ce n'est pas la vue de la Russie en tant que telle qui plonge le jeune homme dans cet état de mélancolie indifférente, mais bien la vision de la terre entière, qui comporte quelque chose de désespérant :

> Сама земля, эта плоская поверхность, которая расстилалась подо мною; весь земной шар с его населением, мгновенным, немощным, подавленным нуждою, горем, болезнями, прикованным к глыбе презренного праха; эта хрупкая, шероховатая кора, этот нарост на огненной песчинке нашей планеты, по которому проступила плесень, величаемая нами органическим, растительным царством; эти люди-мухи, в тысячу раз ничтожнее мух; их слепленные из грязи жилища, крохотные следы их мелкой, однообразной возни, их забавной борьбы с неизменяемым и неизбежным,— как это мне вдруг всё опротивело![1245]

Ces lignes, qui font écho aux idées de Schopenhauer sur l'absurdité de l'existence humaine, formulées par le philosophe allemand dans *Le Monde comme volonté et comme représentation*, viennent clore, en quelque sorte, le récit des pérégrinations du couple insolite : après viendra la rencontre avec la Mort, et la disparition d'Ellis...

Une portée symbolique pour « Apparitions » ?

Les contemporains de Tourguéniev furent surpris par la tonalité particulièrement pessimiste du récit et par sa forme inhabituelle et inédite pour l'écrivain. D'aucuns tentèrent

---

[1244] *Je ressentis de la tristesse et comme un ennui indifférent.*

[1245] *La terre elle-même, cette plate surface qui s'étendait au-dessous de moi ; le globe terrestre tout entier avec sa population, éphémère, chétive, écrasée par la misère, le chagrin, les maladies, clouée à une motte de poussière méprisable ; cette écorce friable, rugueuse, cette excroissance sur le grain de sable enflammé de notre planète sur laquelle est apparue une moisissure qui nous magnifions du nom de règne organique, végétal ; ces hommes mouches, mille fois plus méprisables que les mouches ; leurs demeures modelées dans de la boue, les traces microscopiques de leur agitation mesquine, monotone, de leur lutte comique l'immuable et l'inévitable, comme cela me fut soudain odieux !*

d'entrevoir une métaphore cachée dans l'œuvre et dans ses personnages. Tel Vassili Botkine, qui supposa l'un des premiers que le récit lui-même et la figure d'Ellis cachent une allégorie, une sorte de projection des sensations et des sentiments très personnels de l'auteur[1246]. Le critique littéraire Nikolaï Strakhov émit quant à lui la supposition, dans les pages des *Annales de la Patrie* en 1867, que sous les traits du personnage d'Ellis se cache la poésie même, qui transporte le poète d'un point du globe à un autre pour lui faire découvrir le monde[1247]. Dans une petite introduction dont il dota le texte d'« Apparitions » à sa publication en 1864, Tourguéniev mit pourtant en garde les lecteurs, leur demandant de ne pas chercher des idées cachées dans son œuvre : « [...] я решаюсь просить читателя [...] не искать в предлагаемой фантазии никакой аллегории или скрытого значенья, а просто видеть в ней ряд картин, связанных между собою довольно поверхностно»[1248]. Voici un avertissement qui invalide, en principe, toute interprétation parallèle d'« Apparitions ». Cependant, tous ceux qui cherchèrent un sens caché à cette histoire eurent-ils réellement tort ? Le fil de la narration qui relie les différents tableaux constituant le récit est-il réellement aussi superficiel et arbitraire que Tourguéniev le prétendait ?

Car il s'agit d'une œuvre très personnelle, peut-être même l'une des plus subjectives de l'écrivain. Avant tout, il n'est pas difficile de se rendre compte que, dans la description des différents lieux géographiques évoqués dans « Apparitions », l'écrivain se fonda sur son expérience personnelle : Paris, Rome, Saint-Pétersbourg, la Forêt Noire, le lac Majeur, etc. – l'écrivain se rendit dans tous les lieux décrits dans le récit à un moment ou à un autre de sa vie. Seule peut-être la description de la Volga échappe à cette règle : les experts considèrent que l'intégralité de l'épisode sur la Volga est inspirée des légendes familiales des Tourguéniev, l'un de ses ancêtres ayant péri dans les combats contre l'armée rebelle de Razine[1249]. Ensuite, d'autres indices viennent témoigner en faveur de la plus grande subjectivité d'« Apparitions » que ce que Tourguéniev voulut faire croire dans son introduction. Pavel Annenkov, le tout premier lecteur des « Apparitions », s'aperçut immédiatement du caractère très personnel du récit, ce dont il fit le commentaire dans une lettre écrite à Tourguéniev en septembre 1863 : « Нет никакого сомнения, что в теперешнее время никто не даст себе труда уразуметь этого *автобиографического* очерка »[1250]. Tourguéniev ne manqua pas de répondre à cette

[1246] А.П. Могилянский, Е.И. Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев, Призраки», *op. cit.*, с. 479.
[1247] *Ibid.*
[1248] [...] *Je me décide à demander au lecteur* [...] *de ne pas chercher d'allégorie ou de sens caché dans la fantaisie proposée, mais de simplement y voir une série de tableaux, liés entre eux assez superficiellement.*
[1249] Гутьяр Н.М., *op.cit.*, с. 7-8.
[1250] П.В. Анненков, « Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым », *op. cit.*, с. 141 : *Il ne fait aucun doute qu'à l'époque actuelle personne ne se donnera la peine de saisir le sens de cette étude* autobiographique.

remarque : « Что касается до фантазии, то я даже дрогнул, прочтя слово: „автобиография", и невольно подумал, что когда у доброго легавого пса нос чуток, то ни один тетерев от него не укроется, в какую бы он ни забился чащу »[1251], confirmant ainsi la dimension subjective de son récit. Or, si l'on appréhende le récit « Apparitions » comme étant une œuvre à tendance autobiographique, la façon dont l'écrivain disposa les tableaux et les différentes prises de vue, ainsi que celle dont il distribua les tonalités très changeantes qui les accompagnent, prend une signification toute particulière.

« Apparitions » met en scène trois survols de l'Europe nocturne, bien différents du point de vue de la « répartition des forces » qu'ils proposent, à travers le regard que le narrateur porte sur chaque lieu et sur chaque chose qui se présente à lui durant ces voyages.

La première nuit de pérégrinations aériennes est un aller-retour rapide entre l'Europe et la Russie. La majeure partie de ce voyage se déroule en Russie, autour de la maison du narrateur, la forêt et le fleuve entourant celle-ci et la ville de province la plus proche. Dans l'évocation de ses différents lieux, certains commentateurs virent la reproduction des endroits chers à Tourguéniev : ainsi, la description du jardin de la maison du personnage principal correspondrait parfaitement à celui de Spasskoïé[1252]. Ceci pourrait expliquer la tonalité principalement positive des descriptions de ces lieux. En outre, l'atmosphère calme et familière qui baigne tous ces endroits s'oppose de façon assez symbolique au caractère sauvage, déchaîné, confus et effrayant de la tempête au large de l'île de Wight, dont la description se trouve enchâssée dans les représentations de la maison natale du narrateur et/ou de ses environs. Si les trois voyages correspondent à la projection du rapport de l'écrivain envers l'Europe durant les différentes étapes de sa vie (dont la troisième, comme on le verra ci-dessous, est plus que suggestive sur ce point), ce premier voyage devrait illustrer une vision de l'Occident à l'opposé de la Russie, et plus exactement de la « petite patrie » de l'écrivain, celle qu'il avait à l'aube de sa vie.

Dans ce cas, le deuxième voyage, celui de la découverte parallèle de la Russie et de l'Italie par le narrateur, avec tout ce qu'ils comportent de merveilleux et d'effrayant, correspondrait à l'étape suivante de l'évolution du point de vue de l'écrivain sur le rapport entre la Russie et l'Occident. « [...] мы, русские, принадлежим и по языку и по породе к европейской семье, « genus Europaeum » – и, следовательно, по неизменным законам

[1251] Lettre à P. Annenkov, 28 septembre (10 octobre) 1863, Baden-Baden : *Quant à la fantaisie, j'ai même tressailli en lisant le mot : « autobiographie », et je n'ai pu m'empêcher de penser que quand un bon chien d'arrêt a senti la piste, aucun coq de bruyère ne peut plus lui échapper, peu importe son fourré.*
[1252] А.П. Могилянский, Е.И. Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев, Призраки», *op. cit.*, с. 476.

физиологии, должны идти по той же дороге »[1253], écrivait Tourguéniev à Alexandre Herzen, en octobre 1862, formulant ainsi clairement une opinion qu'il avait formée depuis bien longtemps déjà sur la proximité culturelle entre le peuple russe et ses voisins européens. D'une certaine façon, la découverte parallèle et interconnectée de deux espaces géographiques par le narrateur lors de la deuxième nuit de voyage peut être comprise comme une illustration imagée de ce même concept.

Enfin, le troisième survol de l'Europe par le couple fantastique est très représentatif du rapport de l'écrivain aux différents endroits parcourus par ses personnages au moment de l'écriture du récit. La vision de Paris comme lieu de perdition et de débauche, celui d'une impasse civilisationnelle par excellence, est sans aucun doute celle de Tourguéniev, qui avait du mal à tolérer la France en général et le régime de Napoléon III en particulier. Ce n'est d'ailleurs pas une coïncidence ni une erreur si le nom de l'empereur français se trouve mentionné dans le chapitre « parisien » du récit. L'atmosphère malsaine, dont l'auteur dote son tableau de Saint-Pétersbourg, est symptomatique elle aussi de l'opinion de l'écrivain sur le régime en place au début des années 1860. Il s'agit certes d'une description moins crue que celle de Paris mais tout aussi peu réjouissante et peu optimiste que dans le cas de la capitale française. « Partons de là! », demande le jeune homme à Ellis, pressé de quitter Saint-Pétersbourg ; « Loin de là ! », suppliait-il son étrange compagne lorsqu'ils étaient à Paris. Le trajet que les deux héros parcourent lors de cette dernière nuit de voyage, et la répartition des tonalités et des sympathies du narrateur vis-à-vis des différents endroits qu'il survolèrent – qu'est-ce donc, si ce n'est la projection du point de vue de l'auteur lui-même sur ces lieux ; une vision qui explicite, en quelque sorte, son choix de lieu de vie – loin du faste feint et hypocrite de Paris, loin du climat malsain qui règne en Russie, vers un seul endroit vigoureux et magique, la Forêt Noire, le Bade bien-aimé.

Dans cette perspective, on comprend mieux le dernier regard – triste, fatigué et déçu – que le narrateur jette sur les étendues – celles de la Russie et de la terre entière – qui se déploient en dessous de lui. Est-ce toujours le narrateur qui s'exprime, las de parcourir le monde dans les bras d'une femme-fantôme qui se nourrit de son énergie ? Ou s'agirait-il de la voix de l'auteur lui-même qui transperce, l'espace de quelques lignes, le tissu narratif ? Allant à l'encontre de la plupart des opinions ayant été formulées à ce sujet (et dont nous avons mentionné quelques-unes un peu plus haut dans ce chapitre), nous aurions tendance à considérer sérieusement cette

[1253] Lettre à A. Herzen, 27 octobre (8 novembre) 1862, Paris : [...] *nous, les Russes, appartenons et par la langue et par la souche à la famille européenne « genus Europaeum » ; par conséquent, selon les lois immuables de la physiologie, nous devons poursuivre ce même chemin.*

dernière possibilité. Mis dans le contexte de vie de Tourguéniev à l'époque où celui-ci travailla sur « Apparitions », ce récit, tel qu'interprété ci-dessus, offre un aperçu inédit de son état d'esprit : s'étant établi à Baden-Baden pour des raisons qui dépassent ses seuls choix personnels ainsi que nous l'avons vu, Tourguéniev projette, à travers l'expérience surnaturelle du narrateur, une vision plus globale, sur le plan géographique et historique, et plus en recul de l'Europe et de la Russie. L'évolution de la notion de l'Ailleurs telle qu'elle se présente dans « Apparitions » est symptomatique de ce point de vue. Si le regard que le narrateur porte sur les différents lieux qu'il parcourt est l'expression directe du sentiment de son créateur vis-à-vis de ces mêmes endroits, on peut dire alors que l'Ailleurs, cet opposé de « Ici », de « chez moi », est désormais partout, aux yeux de l'écrivain. La position même du narrateur dans l'espace, à chaque nouvelle découverte – « là, en dessous », « sous mes pieds », « en dessous de nous » – ne fait que souligner le recul qu'il prend vis-à-vis de ces endroits. Partout où Ellis l'emmène, le narrateur se sent soit mal à l'aise – à Paris, à Saint-Pétersbourg, sur l'île de Wight –, soit, malgré le bien-être évident que le lieu lui procure – comme c'est le cas sur le Lac Majeur – l'étrangeté du lieu est clairement mise en évidence (« [...] я стал свидетелем этой столь отдаленной, столь чуждой мне жизни [...])[1254]. Il reste, bien sûr, le cas de la maison du narrateur. « Домой!», demande le jeune homme à Ellis à plusieurs reprises, las des émotions qui accompagnent invariablement leurs voyages. Présente plus ou moins au début du récit – les références et les descriptions du domicile du narrateur sont presque toutes concentrées dans la première partie d'« Apparitions » –, l'image de la maison s'efface presque totalement au fil de la narration.

C'est un homme déraciné, un homme dépaysé qui transparaît dans « Apparitions ». Un cosmopolite en devenir peut-être, même si, pour l'heure, on est loin encore de l'état d'esprit d'un véritable citoyen du monde considérant le monde comme sa maison ou plantant le drapeau de la Patrie là où il se sent bien. Juste un homme déçu, quelque peu désorienté aussi, et qui tâche de prendre du recul par rapport aux différents endroits qui constituent son univers. Et que faire, dans ce cas, sinon prendre de la hauteur – dans les bras d'Ellis ou ceux de son imagination – pour observer la terre et mieux se rendre compte de la beauté ou de la laideur – naturelle et/ou morale – d'un lieu et d'une population ?

[1254] [...] *j'étais devenu témoin d'une vie si éloignée, si étrangère…*

De « Apparitions » à *Fumée* : même procédé pour un résultat sanglant

C'est comme une démarche comparable – devant permettre porter un jugement avec un maximum de recul – qu'il faut envisager, à notre sens, l'œuvre centrale de cette période, le roman *Fumée*. À cette différence près qu'ici, dans son élan de prise de distance révélatrice, ce n'est pas un ou plusieurs lieux géographiques que Tourguéniev a voulu examiner et juger, mais une société entière, celle qu'il connaissait sans doute le mieux – la société russe.

L'intrigue de *Fumée* est simple. Grigori Litvinov, un jeune homme d'une trentaine d'années, arrive à Baden-Baden où il doit séjourner durant quelque temps en attendant l'arrivée de sa fiancée Tatiana, une jeune fille simple, bonne et sincère, qui voyage en Europe en compagnie de sa tante. À Baden-Baden, Litvinov rencontre par hasard Irina, son ancienne flamme, à présent mariée à un général russe. Cette rencontre ravive des souvenirs chez les jeunes gens – un amour passé fort, sa fin douloureuse, Irina ayant préféré rompre les fiançailles dans l'espoir de trouver un parti plus prestigieux. Pourtant ici, à Bade, c'est bien Irina, lasse de sa vie de mondaine, qui cherche à renouer avec Litvinov. Celui-ci a du mal à résister à son ancien amour, restée tout aussi belle et séduisante qu'auparavant. Un triangle amoureux se forme – Irina, Litvinov qui se sent lâche et fautif par rapport à ses engagements et Tatiana qui, une fois arrivée à Baden-Baden, comprend tout et rend à Litvinov sa parole. Or Irina, qui avait promis à Litvinov de faire désormais sa vie avec lui, hésite à abandonner son confort et sa situation brillante. Une fois de plus, elle se joue des sentiments de son amant qui finit par repartir, bredouille, en Russie.

Il s'agit, à première vue, d'une histoire banale – un triangle amoureux classique avec, au centre, une femme calculatrice et perfide, un jeune amoureux naïf et faible, une jeune fiancée trompée, etc. Difficile d'imaginer, à la lumière de ce bref résumé, qu'une œuvre pareille eût pu susciter une critique acerbe de la part du public russe – bien plus sanglante que celle qui avait accompagné la publication de *Pères et fils*. Cela fut pourtant le cas. En mai 1867, Tourguéniev commentait la réaction du public à ce dernier ouvrage récemment publié dans une lettre à Alexandre Herzen : « Сколько мне известно, оно восстановило против меня в России людей религиозных, придворных, славянофилов и патриотов »[1255], et supposait, à juste titre, que son correspondant allait lui aussi jeter le blâme après avoir lu le roman. Quelques semaines plus tard, l'écrivain ajouta quelques autres traits à son observation précédente : « [...]

[1255] Lettre à A. Herzen, 5 (17) mai 1867, Baden-Baden : *À ma connaissance, ceci m'a valu en Russie l'opposition des religieux, des nobles, des slavophiles et des patriotes.*

меня ругают все — и красные, и белые, и сверху, и снизу, и сбоку — особенно сбоку »[1256]. Toute la correspondance de Tourguéniev datant du printemps 1867 est profondément marquée d'ailleurs par sa réaction aux critiques qu'il recevait, de part et d'autre, au sujet de son œuvre : « Судя по всем отзывам и письмам, меня пробирают за «Дым» не на живот, а на смерть во всех концах нашего пространного отечества. «Я оскорбил народное чувство – я лжец, клеветник – да я же не знаю вовсе России...» А мне все это – как с гуся вода »[1257], écrivait Tourguéniev par exemple à Annenkov, ou encore à Ivan Borissov : «Вам «Дым» не нравится – да и по всему заметно, что он никому не понравился в России, но я такой закоренелый грешник, что не только не каюсь – но даже упорствую [...] »[1258].

Si *Fumée* subit, à sa parution, un retour de flamme aussi violent de la part des lecteurs russes, c'est que Tourguéniev osa y dresser, depuis son refuge badois, un tableau satirique – un véritable pamphlet – de la société russe contemporaine. Plus haut dans ce même chapitre, nous avons déjà eu l'occasion d'expliquer à quel point – et pourquoi – Tourguéniev se sentit soudainement en rupture avec les processus socio-politiques en cours. Profondément affligé par la tournure décevante qu'avait prise la réforme paysanne de 1861, surpris par la régression de la libre pensée en Russie et par la radicalisation soudaine de l'opinion publique dont il ne comprenait pas – et refusait de comprendre d'ailleurs – les tendances volontiers extrémistes, constatant enfin, à chacun de ses retours dans son pays, l'aggravation de la misère intellectuelle et spirituelle qui touchait toutes les couches de la société russe, l'écrivain garda son opinion pour lui durant un long moment, ne sachant ce qu'il devait penser, en définitive, de tous ces changements en cours, et n'étant sans doute pas sûr de la légitimité de son jugement – lui qui vivait désormais en émigration – concernant l'évolution de la société russe. Mais voilà que *Fumée* parut, au printemps 1867, après être resté à l'état de chantier du 6 (18) novembre 1865 au 17 (29) janvier 1867[1259].

Projeté initialement comme une œuvre séparée[1260], l'histoire de Litvinov et d'Irina s'étoffa, avec le temps, d'une ligne thématique complémentaire et qui, dans le fond, n'avait rien à voir avec le récit des amours des jeunes gens. Cela devint possible grâce à la personnalité dont

---

[1256] Lettre à A. Herzen, 23 mai (4 juin) 1867, Baden-Baden : [...] *tout le monde me conspue, les rouges, les blancs, en haut, en bas et sur le côté, surtout sur le côté.*

[1257] Lettre à P. Annenkov, 11 (23) mai 1867, Baden-Baden : *Á en juger par toutes les critiques et les courriers, on me condamne pour « La Fumée » à mort aux quatre coins de notre patrie. « J'ai déshonoré le peuple, je suis un menteur, un calomniateur, je n'y connais rien à la Russie ». Tout cela me laisse de marbre.*

[1258] Lettre à I. Borissov, 16 (28) juin 1867, Baden-Baden : *« Fumée » ne vous plait pas et on voit bien partout qu'il n'a plu à personne en Russie, mais je suis un tel pécheur impénitent que, non seulement je ne me repens guère, mais que je m'obstine même.*

[1259] Е.И. Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев, Дым»// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том седьмой, *op.cit.*, с. 508.

[1260] *Ibid.*, с. 509.

Tourguéniev dota Litvinov : un jeune homme simple, honnête et intelligent quoiqu'un peu indécis dans sa vie personnelle et dans ses opinions politiques. En plongeant dans la vie badoise, Litvinov doit non seulement faire face à ses anciens attachements, mais également à des débats au sujet du chemin historique de la Russie, puisqu'il assiste aux rassemblements des représentants des différentes couches de la société russe présents à Baden-Baden, un lieu de villégiature très à la mode parmi les Russes. L'auteur plonge son personnage d'abord dans le cercle des patriotes slavophiles extrémistes mené par un certain Goubarev, un soi-disant prodige de la pensée progressiste, puis dans l'univers rétrograde des salons mondains de la haute société russe ; il lui fait côtoyer aussi Potouguine, occidentaliste convaincu mais un peu borné – une occasion pour l'écrivain d'exprimer de façon indirecte et néanmoins extrêmement claire sa vision de l'état des esprits en Russie.

Les images que Tourguéniev fait des représentants des différents milieux que Litvinov est amené à fréquenter dans son roman tiennent plus de la caricature que du portrait de groupe, l'écrivain ayant sollicité toute son expérience de narrateur (comme en témoignent de nombreuses ratures dans le brouillon des scènes concernées[1261]) pour trouver le ton exact dans ses descriptions des Russes dans le roman – tant comme personnages distincts que comme figures appartenant à un groupe idéologique précis.

Progressistes, révolutionnaires, rétrogrades – les visages de la Russie, entre le rire et les larmes

Tout d'abord, il y a les membres du cercle de Goubarev. Alors que Litvinov tâche de faire passer le temps en attendant l'arrivée de sa fiancée, il croise en pleine rue de Bade une connaissance moscovite, un certain Bambaïev. Celui-ci emmène Litvinov chez Goubarev – « lui-même, en personne ! » – une personnalité visiblement très connue parmi les jeunes esprits « progressistes » de la région mais dont l'éminence, dans le récit, se limite à sa capacité d'écouter, l'air pensif et les bras croisés, les discours enflammés et souvent décousus de ses camarades. Parmi les camarades en question, on aura du mal à trouver une figure qui ne frôle par la caricature. À part ce chef de file qui n'a pas la carrure de son titre, la bruyante assemblée de Goubarev compte les personnes suivantes : la fantasque Soukhantchikova, avide de cancans ; Pichtchalkine, le juge de paix idéal, consciencieux et borné («ограниченный, мало знающий и бездарный, но добросовестный, терпеливый и честный »[1262]) ; deux étudiants chétifs,

[1261] *Ibid.*, c. 514.
[1262] [...] *borné, assez ignorant et sans talent, mais consciencieux, patient et honnête* [...].

maladroits et sans consistance (« два жиденьких студента»[1263]), venus tout droit de Heidelberg ; Titus Bidassov, profiteur et fesse-mathieu qui viendra piller, plus tard, à plusieurs reprises et avec beaucoup d'insolence, les ressources de Litvinov ; Vorochilov, un ami de Bambaïev, prétendu intellectuel déversant sans cesse sur ses interlocuteurs des listes complètes de noms connus et inconnus, qu'ils aient ou non un rapport avec le sujet de la conversation ; Bambaïev lui-même, éternel enthousiaste s'extasiant sans cesse sur tout et sur tous ; enfin quelques partisans d'occasion de Goubarev – quelques petits officiers venus se frotter aux « personnes dangereuses » et un « petit Français », sale et misérable, à la réputation de gigolo et pique-assiette.

Mis à part les portraits très succincts et faits à coups de traits satiriques, l'ensemble des personnes formant le cercle de Goubarev se distingue également, chez Tourguéniev, par leur tendance à parler en l'air et à débiter des propos souvent insensés mais forts. Au milieu des discussions très houleuses allant bon train durant la soirée, Litvinov a d'ailleurs du mal à suivre la cadence : « Случалось не раз, что трое, четверо кричали вместе в течение десяти минут, и все были довольны и понимали »[1264]. D'autant que les discussions sont des plus variées, chacun parlant à qui mieux mieux. Voici, dans l'ordre, les sujets « abondants et variés » (« Беседа [...] отличалась [...] обилием и разнообразием предметов »[1265]) qui abordés durant cette veillée idéologique très bigarrée chez Goubarev : Soukhantchikova parle de Garibaldi, d'un propriétaire terrien puni par ses propres paysans, de Napoléon III, du travail féminin, du prolétariat, de quelques faits divers sordides et ridicules ; Pichtchalkine, en sa qualité de juge de paix, disserte brièvement de l'importance des nationalités, du rachat de la terre par les paysans, de sa haine pour tout ce qui est vulgaire ; Vorochilov déverse, d'un seul trait – « единым духом, чуть не захлебываясь »[1266] – les noms d'une vingtaine d'hommes de science et des arts russes mais surtout étrangers ; Bambaïev s'extasie devant la musique russe ; l'un des officiers présents se met à invectiver la littérature russe ; un autre, suite à cela, se met à déclamer de la poésie révolutionnaire ; Bindassov, quant à lui, appelle l'assistance à « casser les dents à tous ces filous ». L'auteur conclut la description de la scène de cette manière : « Дым от сигар стоял удушливый; всем было жарко и томно, все охрипли, у всех глаза посоловели, пот лил градом с каждого лица »[1267] – une véritable « tour de Babel » selon

[1263] [...] *deux petits étudiants débiles* [...].
[1264] *Il arrivait souvent que trois ou quatre criaient à la fois pendant dix minutes et tous étaient contents et comprenaient.*
[1265] *La conversation* [...] *se distingua par l'abondance et la diversité des sujets.*
[1266] [...] *d'un seul jet, à s'en étouffer.*
[1267] *La fumée des cigares était étouffantes ; tout le monde avait chaud et se sentait languissant, tout le monde était enroué, tout le monde avait les yeux troubles, la sueur coulait à grosses gouttes de chaque visage.*

l'expression de Patouguine, lui aussi présent, mais de façon silencieuse et effacée. Curieusement, parmi tous ces sujets très disparates, un thème revient sur le tapis systématiquement – celui de l'avenir de la Russie que les différents intervenants du cercle de Goubarev réussissent à insérer, bon gré, mal gré, chacun dans leur discours car leur statut d'esprits progressistes de la société russe suppose une préoccupation permanente quant au devenir de leur pays.

Le cercle mondain réuni chez Irina Ratmirova où Litvinov doit se rendre quelques jours plus tard pour honorer la promesse faite à son ancienne fiancée, n'ont rien à envier à la représentation faite par Tourguéniev du rassemblement original, pour ne pas dire plus, que constitue le groupe de Goubarev. Là aussi, les figures insolites ne manquent pas à l'appel : une très vieille dame ridiculement décolletée pour son âge, qui jouit malgré cela de la considération générale en sa qualité de dernière dame d'honneur de l'impératrice Catherine ; la comtesse Ch., baptisée par les mauvaises langues « l'impératrice des guêpes » ou encore la « méduse en bonnet », une dame prétentieuse et ne reconnaissant que des interlocuteurs étrangers ; le célèbre richard Finikov, au maintien hautain et à l'expression brutale (« бездушно-зверским выражением лица »[1268]) ; une autre comtesse appelée simplement Lise, visiblement intéressée par le spiritisme puisqu'un petit groupe d'adeptes de cette pratique se forme autour d'elle – un « spirit » américain et son homologue russe. Il y a aussi un génie de la musique autoproclamé, un prince Coco connu pour ses discours vides et enflammés en faveur du maintien de la propriété de la noblesse, une Mme X., femme jadis d'une grande beauté mais transformée en « дрянной сморчок, от которого отдавало постным маслом и выдохшимся ядом»[1269]. À cette brillante compagnie, il faut ajouter quelques jeunes généraux que Litvinov avait croisés en compagnie d'Irina, lors de sa promenade dans les montagnes, près du Vieux Château, quelques jours plus tôt : des personnes suffisantes et dont l'importance se montre en tout : « [...] в их сдержанной развязности, в миловидно-величавых улыбках, в напряженной рассеянности взгляда, в изнеженном подергивании плеч, покачивании стана и сгибании колен; она сказывалась в самом звуке голоса, как бы любезно и гадливо благодарящего подчиненную толпу »[1270], pour reprendre les termes utilisés pour qualifier l'attitude inimitable des militaires jeunes et importants, dont le mari d'Irina, Ratmirov, fait également partie. Les conversations de ces représentants du beau monde, de la « fine fleur » de la société russe, ainsi

[1268] *Une expression inhumaine et bestiale.*
[1269] *En une morille ratatinée qui répandait une odeur d'huile végétale et de poison éventé.*
[1270] [...] *dans leur désinvolture discrète, dans leurs sourires affables et imposants, dans la distraction tendue de leur regard, dans leur façon molle de hausser les épaules, de balancer la taille et de plier les genoux ; elle se montrait dans le son même de leur voix qui avait l'air de remercier des subordonnés avec amabilité et dégoût.*

que Tourguéniev les caractérise dans le tout premier chapitre du roman, ne sont pas très agitées en début de soirée, bien qu'elles portent sur des sujets tout aussi curieux et diversifiés que ceux qu'abordent les participants du cercle de Goubarev : ils parlent de spiritisme (il s'ensuit une séance d'hypnose ratée sur une écrevisse), des célébrités parisiennes, des nouveautés théâtrales en vogue, des principautés slaves et de la nécessité de promouvoir la religion chrétienne au-delà du Danube, des théories de Hume. Ensuite, quelques chansons badines sont entonnées, après quoi l'assistance se lance dans des considérations au sujet de la situation en Russie – un sujet décidément au centre de toutes les attentions. Ici, la « fine fleur » de la noblesse russe se révèle tout aussi incapable que les partisans de Goubarev de formuler la moindre phrase sensée et cohérente sur ce point – en tout cas, d'après la description que Tourguéniev en fait dans son roman :

> [...] князь Кокó, этот представитель и защитник дворянских интересов, вздумал излагать свои воззрения перед тем же самым спиритом [...]. Американская кровь заговорила в спирите: он начал спорить. Князь, как водится, тотчас принялся кричать во всю голову, вместо всяких доводов беспрестанно повторяя: « C'est absurde! cela n'a pas le sens commun! » Богач Фиников принялся говорить дерзости, не разбирая, к кому они относились; талмудист запищал, сама графиня Ш. задребезжала... Словом, поднялся почти такой же несуразный гвалт, как у Губарева [...][1271].

À cette discussion tumultueuse, Tourguéniev ne fait pas participer la totalité des personnes présentes chez Irina Ratmirova. Ainsi, les jeunes militaires, les collègues-généraux du maître de la maison, ne disent pas un mot sur la question et se montrent même mécontents de la tournure que la conversation était en train de prendre. On connaît néanmoins leur point de vue sur les changements en cours en Russie : quelques chapitres plus tôt, lors de l'épisode de la rencontre au Vieux Château, l'auteur leur donna l'occasion de s'exprimer sur ce point. Bien évidemment, leur optique était très différente de ce que Litvinov avait pu entendre, ou du moins comprendre, dans le cercle de Goubarev au milieu des discours décousus des jeunes patriotes slavophiles au sujet de l'avenir de la Russie. Les jeunes généraux russes auraient préféré, quant à eux, que le pays fît marche arrière et revînt jusqu'avant la réforme paysanne de 1861 – ce que l'un d'entre eux n'hésita pas à mentionner dans la conversation : « - "Воротитесь, воротитесь

[1271] [...] *le prince Coco, ce représentant et défenseur des intérêts de la noblesse, eut l'idée d'exposer ses opinions devant ce même spirit* [...]. *Le sang américain se réveilla chez le spirit : il se mit à discuter. Le prince, comme il se doit, se mit aussitôt à crier à pleine gorge, répétant sans cesse, en guise d'arguments : « C'est absurde ! cela n'a pas le sens commun ! » Le richard Finikov se mit à dire des insolences sans distinguer à qui elles s'adressaient ; le talmudiste se mit à piailler, la comtesse Ch. elle-même fit tinter sa voix… Bref, il y eut un tumulte presque aussi absurde que chez Goubarev.*

назад...". Вот что мы должны говорить. - Нельзя же, однако, совсем воротиться,— задумчиво заметил Ратмиров. Снисходительный генерал только осклабился. - Совсем; совсем назад, mon très cher. Чем дальше назад, тем лучше »[1272].

Deux cercles différents, deux univers adverses, deux portraits collectifs qui ne manquent pourtant pas de similitudes. Les membres du cercle de Goubarev ont beau être jeunes et « progressistes », leur propos est vide et leur devenir n'inspire pas l'optimisme. Leurs adversaires idéologiques, les représentants de la haute noblesse russe, que Litvinov côtoie d'abord au Vieux Château et ensuite chez les Ratmirov, avec leur éducation prétendument européenne et leurs opinions volontiers rétrogrades, ne semblent pas non plus en mesure de pourvoir à l'avenir de leur pays. Un autre point commun qui unit les deux groupes, du moins dans les pages de *Fumée*, c'est le côté caricatural du portrait que l'auteur en dresse. Dans son ouvrage maintes fois cité plus haut, Henri Granjard souligne l'intention visible de Tourguéniev de tourner en ridicule les représentants des deux camps : « La volonté de caricature est si nette que la satire perd en partie sa virulence. Les personnages sont des charges si évidentes qu'ils en deviennent invraisemblables »[1273]. Granjard trouve également que, même si les révolutionnaires de *Fumée* sont simplement grotesques, alors que les réactionnaires sont grotesques et odieux, les représentants des deux camps sont en fait des « parents proches ».

Parmi les participants à la « joute idéologique » mise en place par Tourguéniev dans *Fumée*, seule la figure de Potouguine échappe au ridicule. Sous les traits de Sozonte Potouguine se cache un occidentaliste convaincu et le porte-parole des opinions de l'auteur sur le passé, le présent et l'avenir de la Russie, selon la plupart des critiques. Dans la correspondance de Tourguéniev, nombreuses sont les lettres qui montrent l'attachement de l'écrivain pour ce personnage. Ainsi, dans une lettre à Herzen, l'écrivain formula sont point de vue sur Potouguine qui, bien évidemment, suscita l'incompréhension de la part du slavophile exilé : « Тебе наскучил Потугин, и ты сожалеешь, что я не выкинул половины его речей. Но представь: я нахожу, что он еще не довольно говорит [...] »[1274]. Ou encore plus clairement, à Annenkov : « Я, напротив, очень доволен появлению моего забитого Потугина, верующего

[1272] - *« Retournez, retournez en arrière… ». Voilà ce que nous devons dire. – On ne peut pourtant pas retourner complètement en arrière, remarqua Ratmirov d'un air pensif. Le général condescendant ne fit que découvrir les dents : - Si, complètement ; complètement en arrière, mon très cher. Le plus loin en arrière sera le mieux.*
[1273] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 359.
[1274] Lettre A. Herzen, 10 (22) mai 1867, Baden-Baden : *Potougine te lasse et tu déplores que je n'aie pas jeté la moitié de ses discours. Mais imagine : je trouve qu'il n'en dit pas encore assez* [...].

единственно в цивилизацию европейскую, в самый разгар этого всеславняского фаданго с кастаньетками [...] »[1275].

Fumée : un choix de lieu d'action bien pensé

Il est intéressant de noter la décision prise par l'écrivain de placer l'action de son roman à Baden-Baden et de représenter ainsi tous ces personnages hauts en couleur en dehors de leur élément culturel naturel – la Russie. Car, dans le fond, le sujet de *Fumée* ne comporte pas, à première vue, d'éléments nécessitant une mise en scène étrangère. Tourguéniev aurait pu décider d'un déroulement d'action un peu différent, du point de vue de son contexte : le retour de Litvinov en Russie, au lieu de Bade – par exemple à Saint-Pétersbourg, après quatre ans d'études à l'étranger, son séjour « forcé » dans la capitale russe en attendant l'arrivée de sa fiancée. Toutes les scènes relatives aux contacts de Litvinov avec le cercle révolutionnaire de Goubarev auraient pu se dérouler à Saint-Pétersbourg. Le voisinage de Heidelberg, célèbre pépinière des jeunes libres penseurs russes au milieu du XIX^{e} siècle, ainsi que la plus grande liberté que Baden-Baden, en tant que lieu de réunion, fournissait aux jeunes patriotes, sont bien sûr des arguments en faveur du choix original de Tourguéniev de ce cadre pour son roman. Mais ces deux éléments le justifient à peine. Quant aux plongeons que Litvinov effectue, tout au long de *Fumée*, dans l'univers de la haute noblesse russe, leur déroulement aurait même été facilité par le choix de Saint-Pétersbourg comme lieu d'action.

Et pourtant, c'est pour Baden-Baden que Tourguéniev opta. Pourquoi ?

D'un côté, ainsi que nous avons eu l'occasion de le mentionner plus haut, Tourguéniev s'interrogea souvent, dans sa retraite badoise, sur son devenir en tant qu'écrivain dont la mission principale était de conter la vie russe dans ses œuvres. « Я с Вами согласен: действительно плохо писателю долго не видеть отечества; [...] »[1276] ; « Я очень хорошо понимаю, что мое постоянное пребывание за границей вредит моей литературной деятельности [...] »[1277]; « Никакого нет сомнения, что русский писатель, поселившийся в Бадене, тем самым осуждает свое писательство на скорый конец: [...] »[1278], citions-nous plus haut, pour

[1275] Lettre à P. Annenkov, 23 mai (4 juin) 1867, Baden-Baden : *Au contraire, je suis très satisfait de l'apparition de mon pauvre Potougine, qui ne croit qu'à la civilisation européenne au beau milieu de ce fandango panslave avec castagnettes* [...].
[1276] Lettre à P. Annenkov, 31 janvier (12 février) 1865, Paris : *Je suis d'accord avec vous : il est vraiment nuisible à un écrivain de ne pas voir sa patrie pendant longtemps.*
[1277] Lettre à I. Polonski, 27 février (11 mars) 1869, Karlsruhe : *Je comprends très bien que me séjour permanent à l'étranger nuise à mon activité littéraire.*
[1278] Lettre à M. Avdeïev, 13 (25) janvier 1870, Baden-Baden : *Il ne fait aucun doute qu'en s'établissant à Bade un écrivain russe condamne automatiquement son activité littéraire à une fin prochaine* [...].

mettre en lumière les doutes qu'il exprima à ce propos dans ses différentes lettres. Cependant, on notera que ses remarques sont majoritairement postérieures à l'écriture du roman. Certes, Tourguéniev put éprouver des hésitations concernant sa capacité, en tant qu'écrivain vivant à l'étranger, à appréhender la réalité russe de manière suffisamment complète et adéquate. Mais ces mêmes doutes n'empêchèrent pas Tourguéniev d'écrire sur la Russie et sur les Russes par le passé – dans presque toutes ses œuvres des années précédant l'écriture de *Fumée*, l'action se déroule en Russie, à l'exception peut-être de « Assia », où le choix d'une petite ville allemande comme cadre se justifie par la situation délicate de l'héroïne et de son frère, liée à la naissance illégitime de la jeune fille, qui les force à fuir la société russe. Une deuxième exception possible est le récit « Apparitions » où la place accordée par l'auteur à la représentation de la Russie reste assez importante.

Un autre argument que l'on pourrait avancer, pour tenter d'expliquer le choix de Tourguéniev de Baden-Baden comme cadre de *Fumée* est la très bonne connaissance que l'écrivain avait acquise de l'environnement et de l'atmosphère de la ville thermale qu'il appréciait tant. Cet argument, quoique plus solide, à notre sens, que le précédent, ne nous semble pas justifier à lui seul une telle décision. En revanche, une troisième raison, un peu moins évidente à première vue, aurait pu appuyer la « candidature » de Baden-Baden en tant que lieu d'action pour *Fumée.*

Henri Granjard indique, dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, que l'élaboration de cette œuvre importante par Tourguéniev coïncide avec les discussions épistolaires très houleuses que l'écrivain menait à l'époque avec plusieurs protagonistes de la pensée russe de l'époque, et notamment avec Alexandre Herzen. En expliquant que la première liste de personnages établie par Tourguéniev date de la fin de 1862 et du début de 1863, Granjard insiste sur la signification particulière d'une telle chronologie : « La date est significative, considère-t-il. – À ce moment il pensait avoir rompu définitivement [...] avec Herzen qui continuait dans les dernières lettres de *Kontsy i natchala* la polémique engagée depuis le mois de mai. Le colloque direct étant désormais sans objet, le romancier voulut porter le débat devant le public »[1279]. Ainsi, Granjard relie directement l'idée du roman au désir de Tourguéniev d'exprimer enfin en public sa vision peu réjouissante de la société russe contemporaine. Arracher à leur contexte habituel les différentes figures dont il souhaitait dévoiler l'inconsistance au grand public permit à l'écrivain de mettre en relief de la plus efficace

[1279] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 353, 254.

des façons la fausseté de leurs opinions, la vanité de leur agitation et la faiblesse de leurs arguments respectifs.

Au début du roman, Litvinov reçoit une lettre de son père, qui lui fait part d'une sombre histoire d'envoûtement d'un des jeunes paysans se trouvant à son service. Le contenu insolite de cette lettre prend une tonalité étrange aux yeux de Litvinov qui la lit dans le calme de sa chambre à Bade : « Задумался Литвинов над этим документом; повеяло на него степною глушью, слепым мраком заплесневшей жизни, и чудно показалось ему, что он прочел это письмо именно в Бадене »[1280], dit explicitement le texte à ce sujet. Peut-être que, découvert dans quelque auberge russe perdue au milieu des steppes, le contenu de cette lettre aurait moins surpris Litvinov. Mais au sein de la vie civilisée de Bade, elle lui sembla un modèle de barbarie, symbole de l'obscurantisme de la paysannerie russe et même de toute la société de sa Russie natale. Le cadre badois sert ici d'un moyen efficace de mise en relief de ce détail. Dans un registre certes différent mais d'une manière tout de même similaire, le manque de fond, l'ignorance et le fantasque des révolutionnaires et des réactionnaires russes deviennent plus apparents dans le contexte civilisé de Baden-Baden, tout comme la superstition du père de Litvinov ressort avec force dans le calme de la chambre d'hôtel allemande.

Les Allemands et les Français : quelques figures perpétuant la tradition tourguénievienne

Les années 1860, nous l'avons vu plus haut, apportèrent quelques changements importants dans la vie d'Ivan Tourguéniev. L'écrivain transféra le cours essentiel de sa vie en Europe, en s'installant de façon durable – et dans son esprit, définitive – à Baden-Baden. Cette prise de décision fut facilitée par plusieurs facteurs : le rapprochement de Tourguéniev avec la famille Viardot, le cadre de vie agréable d'un pays au régime politique jugé acceptable par Tourguéniev, ainsi qu'un certain nombre d'évolutions d'ordre politique et social en cours en Russie, qui vivait l'une des étapes les plus complexes de son histoire. Les difficultés d'adaptation à de nouvelles conditions de vie en Russie n'effrayaient pas l'écrivain, habitué à vivre avec son temps. En revanche, il avait du mal à comprendre le changement des mentalités qui était en train de s'opérer au sein de la société russe, comme il n'entendait pas adhérer à la radicalisation de l'opinion publique en cours en Russie.

Bien entendu, un changement de vie aussi important n'était pas sans conséquence pour son parcours d'écrivain. Privé, la plupart du temps, du contact direct avec la vie russe, son objet

[1280] *Litvinov resta rêveur à la lecture de ce document ; c'était comme une bouffée venue du fin fond de la steppe, des ténèbres obscures d'une vie croupissante et il lui sembla étrange d'avoir lu cette lettre justement à Bade.*

de représentation de prédilection jusqu'alors et sa source d'inspiration principale, Tourguéniev fut fréquemment conduit à s'interroger, durant les années 1860, sur la voie à emprunter dans son travail d'écrivain. Un grand nombre de lettres de cette période portent l'empreinte des hésitations et des interrogations de l'écrivain sur ce point. En août 1864, Tourguéniev écrivit, par exemple, à Elizabeth Lambert, en réponse aux accusations que celle-ci avait formulées à son encontre dans l'un de ses précédents courriers, concernant son choix de s'établir à Bade :

> [...] нет никакой необходимости писателю непременно жить в своей родине и стараться улавливать водоизменения ее жизни – во всяком случае нет необходимости делать это постоянно; я довольно потрудился на этом поприще – и теперь, почему Вы знаете? может, я намерен приступить к сочинению, которое не будет иметь значения специально русского – а поставит себе цель более обширную?[1281]

Cette dernière réflexion traduit sans aucun doute un geste d'autodéfense de la part de l'écrivain. Souvent amené à se justifier devant ses compatriotes de son choix de vie, Tourguéniev ne cessait de diversifier les arguments en faveur de son installation en Allemagne. Cependant, son désir de prendre de la hauteur sur la réalité nationale, ou en tout cas de tenter d'examiner celle-ci du point de vue d'une échelle plus universelle, est manifeste, à en juger par ses écrits. Pour ce faire, l'écrivain choisit dans un premier temps d'écrire dans un registre fantastique, en vogue dans les lettres européennes du milieu du siècle. Son récit « Apparitions » symbolisa, en quelque sorte, la recherche de cette nouvelle approche, inédite pour l'écrivain, et dévoila une vision de l'Europe large et diversifiée, avec une Russie intégrée dans son espace géographique et culturel, conformément aux convictions de Tourguéniev sur ce point. La conception de l'Ailleurs s'élargit lui aussi dans ce récit, signant une modification significative quant au sentiment d'appartenance chez l'auteur et indiquant, de manière indirecte, la direction que prenait l'évolution de son identité culturelle.

Ces différents changements ne restèrent pas sans conséquence pour la représentation de la figure de l'Autre chez Tourguéniev. Et l'on peut dire en effet qu'elle s'élargit et se diversifia, sinon de façon très significative, du moins sensible.

Bien sûr, parmi les étrangers, toujours assez nombreux dans les œuvres de Tourguéniev de cette période, on compte un certain nombre de représentations désormais traditionnelles pour

[1281] Lettre à E. Lambert, 22 août (3 septembre) 1864, Baden-Baden : [...] *l'écrivain n'est pas du tout obligé de vivre directement dans sa patrie en tentant d'en capter les moindres soubresauts, en tout cas il n'est pas tenu de le faire constamment ; j'ai assez évolué dans ce champ d'action et désormais, allez savoir ? peut-être ai-je l'intention de me mettre à l'écriture de quelque chose qui n'aura pas de sens spécifiquement russe, mais qui aura à poursuivre un objectif plus large ?*

l'écrivain. Cela concerne notamment les figures allemandes et françaises parmi ses personnages.

Les premières non seulement sont peu nombreuses dans les œuvres de 1863-1870 mais elles s'inscrivent dans une vision très généralisée et stéréotypée, quoique globalement positive. L'expression la plus pure du caractère allemand dans les écrits de Tourguéniev de cette période figure dans le récit « L'Infortunée » sous les traits de Madame Éléonore, une Allemande pure, fille d'un charcutier et épouse d'Ivan Ratsch. Parmi les traits distinctifs dont Tourguéniev dote son personnage, on compte surtout l'amour extrême de la propreté de Madame Ratsch, une qualité allemande traditionnelle dans l'imaginaire tourguénievien : « [...] не только сама хозяйка казалась образцом чистоты, но и всё вокруг нее, всё в доме так и лоснилось, так и блистало; всё было выскребено, выглажено, вымыто мылом [...] »[1282] ; sa fécondité véritablement allemande – Madame Ratsch se trouve, dans le récit, à la tête d'une tribu de quatre enfants (sans compter ses beaux-enfants), tous les quatre ressemblant trait pour trait à leur Allemande de mère ; son patriotisme, qui prend cependant une forme insolite chez elle : Madame Ratsch déclare haut et fort son amour pour la Russie en raison de la situation qu'elle a pu acquérir dans ce pays, au point de donner à ses enfants des prénoms traditionnels russes. « Славянка она у меня, чёрт меня совсем возьми, хоть и германской крови! »[1283], se moque Monsieur Ratsch lorsqu'il évoque la russophilie de son épouse. Enfin, Madame Éléonore Ratsch a la larme facile, comme toute Allemande qui se respecte – selon les préceptes de Tourguéniev du moins, qui déjà à l'époque de « Jacques Passynkov », avait noté cette particularité qu'il trouvait aux femmes allemandes. On peut dire, à la lumière des éléments ci-dessus, que le portrait de Madame Ratsch rejoint en tout point les autres représentations traditionnelles des Allemands chez Tourguéniev.

Non moins « traditionnels » pour Tourguéniev sont les quelques portraits de Français que l'on trouve dans ses œuvres des années 1860. Relativement nombreuses, comparées à celles des Allemands, les images des figures françaises se caractérisent par leur relative insignifiance – aucune d'entre elles ne pourrait revendiquer une ampleur ne fût-ce que moyenne, comme celle que Tourguéniev créa de Madame Ratsch, par exemple ; Tourguéniev n'use pas plus que quelques phrases voire quelques mots pour caractériser chacune des figures françaises qu'il choisit d'introduire dans l'un ou l'autre de ses récits. En revanche, l'écrivain se montre très généreux dans la distribution des vices divers et variés dont il dote ses personnages français

[1282] [...] *non seulement la maîtresse de maison elle-même semblait un modèle de propreté, mais tout autour d'elle, tout dans la maison luisait et brillait incroyablement ; tout était gratté, poncé, lavé au savon* [...].
[1283] *C'est une vraie Slave, que le diable m'emporte, bien que de sang allemand.*

qui, qu'ils jouent un rôle de second ou même de troisième plan, sont porteurs d'un ou plusieurs défauts importants.

Ainsi, les Français de Tourguéniev sont souvent – tout comme par le passé – de mœurs médiocres voire détestables. Par exemple, le peu de prostituées que l'on trouve dans les œuvres de Tourguéniev sont invariablement d'origine française. Plus haut, lors de la lecture d'« Apparitions », nous avons pu examiner la figure d'une lorette parisienne dont Tourguéniev dresse un portrait très éloquent, plein de dégoût – un parfait reflet de sa propre haine de tout ce qui est français à cette époque. « Poupée vénale », « une voix semblable au dard d'un serpent », être avide, cupide et artificiel, « yeux d'usurière » – difficile de trouver, dans l'ensemble des écrits tourguénieviens, une description qui pourrait rivaliser avec cette image empreinte d'aversion envers l'une de ses figures. Des lorettes apparaissent dans d'autres écrits de cette période également – des mentions très brèves mais non moins éloquentes. Exemple : dans le passage qui ouvre *Fumée*, l'auteur s'évertue à décrire l'atmosphère de joyeuse détente qui règne dans la ville de Baden-Baden le 10 août 1862, jour où débuta l'histoire au centre du roman. Il parle de l'agréable temps dont peuvent jouir les visiteurs de la ville, des beaux paysages qui réjouissent leur vue, de l'« air de fête » qui se dégage des rues de la ville, avant d'apporter une dernière touche à l'ensemble : « Самые даже насурмленные, набеленные фигуры парижских лореток не нарушали общего впечатления ясного довольства и ликования [...] »[1284], regrettant seulement le bruit « de crécelle, sec et guttural » de la langue française qui résonne un peu partout dans la ville.

Dans *Fumée* également, deux autres Français sont mentionnés, l'espace de quelques phrases, dans deux portraits collectifs hauts en couleurs – nous l'avons vu plus haut – que Tourguéniev dresse de la nouvelle jeunesse « progressiste » russe d'un côté, et de la « fine fleur » de la noblesse réactionnaire de l'autre. Les deux figures françaises en question semblent, chacune à sa manière, parfaire le bouquet de visages qui constituent chaque groupe. Ainsi, parmi les membres bien hétéroclites du cercle révolutionnaire de Goubarev, le Français est un personnage pâle qui a du mal à susciter le respect du lecteur du fait de sa chétive constitution physique et morale : « [...] французик, так называемый п'ти жёном, грязненький, бедненький, глупенький... он славился между своими товарищами, коммивояжерами, тем, что в него влюблялись русские графини, сам же он больше помышлял о даровом

[1284] *Même les figures fardées de noir et de blanc des lorettes parisiennes ne détruisaient pas l'air général de contentement et d'allégresse manifestes* [...].

ужине ; [...] »[1285], c'est un simple parvenu et un pique-assiette. Le Français admis dans le cercle des nobles russes en séjour à Baden-Baden présente un aspect encore plus pitoyable que son concitoyen révolutionnaire, malgré son âge avancé et son statut d'homme de lettres : un bouffon chargé de divertir la noblesse russe de Bade, incapable d'entretenir une conversation, fût-elle la plus banale. Les « boutades éculées, de la plus parfaite impudence et la plus parfaite platitude » – tel est le qualificatif dont Tourguéniev gratifie les discours servis par cet « ex-littérateur français au talent tari depuis longtemps » et « au museau répugnant », dont la seule qualité, aux yeux de la noble foule qu'il divertit, est de ne pas être d'origine russe mais française.

Quel autre commentaire pourrait-on faire à lecture de ces quelques portraits, sinon que de toute évidence, durant les années 1860, Tourguéniev continua à faire preuve d'intolérance et d'incompréhension à l'endroit des Français, de leur culture sociale et de leur régime en dressant d'eux les portraits peu élogieux et même diffamatoires que l'on lit dans ses œuvres.

Même lorsque le gène français intervient – de façon directe ou simplement métaphorique – dans le caractère d'un personnage d'origine russe chez Tourguéniev, cela signifie toujours une aliénation désavantageuse de sa personnalité. Parmi les différents héros tourguénieviens de cette époque, on trouve deux personnages dans ce cas. Le premier est Ivan Koltovski, le parent naturel de Suzanne. Le texte précise que Monsieur Koltovski était « tout à fait français » : il avait vécu longuement à Paris, avant la Révolution, et était admis à la cour française. Ivan Koltovski, un « majestueux vieillard » amateur des lettres françaises, ne compte pas parmi les personnages les plus sordides de Tourguéniev. Intelligent, globalement honnête et civilisé, il ne suscite néanmoins pas la sympathie du lecteur : l'histoire que Suzanne conte dans sa lettre à Foustov dévoile les mœurs irrégulières de Koltovski. On y apprend notamment l'histoire de la naissance illégitime de Suzanne et en particulier le peu de chaleur dont Koltovski fait preuve vis-à-vis de la jeune enfant dont il se sait pourtant père. Bien sûr, ce n'est pas par méchanceté qu'il se montre distant face à « Suzon », comme il appelle sa fille dont il tint à faire sa lectrice personnelle ; mais sa nature « française » l'empêche, selon Tourguéniev, de ressentir les choses de façon plus profonde et encore moins d'en faire démonstration : «Да ведь вы мой отец!»[1286], veut lui crier Suzanne à chaque fois que le « majestueux vieillard » s'adresse à elle sur un ton protecteur mais froid. Le deuxième exemple figure dans *Fumée* : le jeune général

[1285] [...] *un petit Français, ce qu'on appelle un p'tit jeune homme, tout sale, tout méprisable, tout bête… il était célèbre parmi ses camardes, commis-voyageurs, parce que les comtesses russes s'amourachaient de lui, mais lui, pensait surtout à faire un dîner gratuit ;* [...].
[1286] *Vous êtes tout de même mon père !*

Ratmirov, l'époux de l'ambitieuse Irina, est présenté, dès le début de son apparition dans le roman, sous des traits peu sympathiques quoique brillants : lorsque Litvinov fait sa connaissance dans le chapitre X de *Fumée*, Ratmirov se présente à lui comme une personne extrêmement élégante et d'une politesse exquise, ce qui ne l'empêche pas de faire preuve d'une certaine condescendance et de froideur envers la connaissance russe d'origine roturière de sa femme. Plus loin dans le roman, alors que la relation amoureuse entre Litvinov et Irina est en train de prendre une tournure sérieuse, Tourguéniev croit indispensable de présenter un peu plus en détail le général Ratmirov au lecteur ; c'est là que nous découvrons la raison intrinsèque de la personnalité froide et hautaine du mari d'Irina, ce parfait homme du monde : du sang français coule dans ses veines, son père ayant été le fils illégitime d'un haut dignitaire russe et d'une jolie actrice française. Des origines coupables qui forcent tant le père de Ratmirov que Ratmirov lui-même à faire preuve d'inventivité et de ténacité pour réussir dans la vie. Un homme « [...] без нравственности, безо всяких сведений, но с репутацией дельца, с чутьем на людей и пониманьем обстоятельств [...] »[1287], Ratmirov, présenté ainsi par l'auteur, rend bien hommage à l'image spécifique qu'il se faisait de la nation française.

Les Autres sans identité culturelle fixe

À côté de ces représentations de l'Autre, auxquelles Tourguéniev avait habitué ses lecteurs jusqu'alors, une nouvelle catégorie de personnages étrangers fait son entrée dans l'univers créatif de l'écrivain durant les années 1860. Difficilement identifiables du point de leurs origines exactes, soit en raison d'absence d'éléments d'information sur cette question précise dans le récit, soit à cause de l'existence de plusieurs renseignements flous voire contradictoires, ces personnages forment une sorte de groupe de figures littéraires à identité culturelle vague. Deux traits distinctifs caractérisent ce groupe, nouveau dans l'ensemble des personnages de Tourguéniev : la grande variété de figures le composant ainsi que l'aura de négativité plus ou moins importante qui les accompagne dans le récit.

Le cas le plus représentatif de ce groupe est sans aucun doute le personnage de Monsieur Ratsch de « L'Infortunée ». Âgé d'une cinquantaine d'année, Monsieur Ratsch fut visiblement conçu par l'écrivain comme un personnage d'origine tchèque, ainsi qu'en témoigne l'extrait suivant d'une lettre écrite en décembre 1869 à Julian Schmidt, qui interrogeait l'auteur de « L'Infortunée » au sujet de la provenance exacte de son personnage : «Что касается Ратча в

[1287] [...] *sans avoir ni moralité no connaissances, mais avec la réputation d'un homme habile* [...].

„Несчастной“, то он ведь уже по одному имени чех [...] »[1288]. Quelques répliques de Ratsch au début du récit confirment cette information : « Спросите Александра Давыдыча, каково я на фаготе отличаюсь? Какой же я был бы в противном случае богемец, чех сиречь? Да, сударь, я чех, и родина моя — древняя Прага! »[1289], s'exclame notamment le prétendu Tchèque. Cependant, la façon dont Ratsch est présenté tout au long du récit ébranle quelque peu cette certitude. Par exemple, lorsque le narrateur se renseigne auprès de Foustov au sujet de Ratsch, qu'il vient de rencontrer pour la première fois, son ami hésite à lui confirmer ses origines (« - Да ведь он чех. - Не знаю; может быть. С женой он беседует по-немецки »[1290]). On comprend aisément les hésitations de Foustov sur ce point : Ratsch parle bien le russe – et même très bien, au point de susciter la remarque suivante à ce sujet de la part du narrateur : «Неужели он иностранец? Он так бойко говорит по-русски. [...] Так залихватски, с такими вывертами и закрутасами »[1291]. Il n'y a rien de très étonnant à cela par ailleurs, car dans le même passage, Foustov précise que cela fait une trentaine d'année que Monsieur Ratsch s'est installé en Russie. Il parle donc très bien le russe, mais un russe qui manque de naturel, fait remarquer le jeune homme, malgré les pirouettes linguistiques qu'il distribue sans cesse dans ses phrases : « А выражается он по-русски, точно, бойко. [...] Только очень уж ненатурально »[1292], considère Foustov, et il ajoute : « Они все так, эти обрусевшие немцы »[1293]. Il est vrai que, parmi les caractéristiques majeures dont Tourguéniev a doté ses personnages appartenant au groupe des Allemands russifiés, une trop bonne maîtrise du russe revient très fréquemment, comme ce fut le cas pour von Fonk dans *Célibataire*, par exemple. Un autre argument en faveur des origines germaniques de Ratsch est sa façon de se mettre à parler allemand à chaque fois qu'il se met en colère. « — И почему вы полагаете, - закричал он, весь еще багровый от кашля, - что мы желаем завербовать вас в наш лагерь? (Он выговорил Lager по-немецки) »[1294], lâche-t-il par exemple, lors d'une discussion plus qu'animée avec Suzanne, sa belle-fille, qui a le don de lui faire perdre rapidement son sang-froid. Ensuite, le fils de Ratsch, Victor, semble considérer son père comme un Allemand, à en juger par la réplique suivante : « Кожа у него, конечно, толстая, немецкая, да еще с русской

[1288] Lettre à J. Schmidt, 3 (15) décembre 1869, Baden-Baden : *En ce qui concerne Ratsch dans « L'infortunée », il est Tchèque, déjà rien qu'à son nom* [...].
[1289] *Demandez à Alexandre Davydytch comment je me défends au basson. Autrement, je ne serais pas originaire de Bohême, c'est-à-dire tchèque ?*
[1290] *- Mais il est tchèque ? – Je ne sais pas ; peut-être. Avec sa femme il parle allemand.*
[1291] *Se peut-il qu'il soit étranger ? Il parle russe avec tant de brio.* [...] *Si crânement, avec des tours si compliqués, alambiqués* [...].
[1292] *Effectivement il s'exprime en russe avec beaucoup de brio* [...] *seulement d'une manière très peu naturelle.*
[1293] *Ils sont tous comme ça, ces Allemands russifiés.*
[1294] *Et pourquoi supposez-vous, cria-t-il encore tout rouge d'avoir toussé, que nous désirons vous engager dans notre camp ? (Il prononça le mot « camp », Lager, à l'allemande).*

выделкой [...] »[1295]. Monsieur Ratsch parle donc un russe impeccable et bien trop sophistiqué pour être naturel, et il passe à la langue allemande lorsqu'il perd son calme. En outre, son langage alambiqué est sans cesse parsemé d'expressions étrangères, et notamment polonaises (« Нисколько нам это не нужно, бардзо дзенкуем! »[1296] ou encore « Прощения просим, мосьпáне, до зобачения! »[1297]).

Le parcours de Monsieur Ratsch, quoique présenté avec bon nombre de précisions dans le texte, n'apporte pas beaucoup plus de lumière sur les origines de ce personnage : né – peut-être – en Bohême sous le nom de Johan-Dietrich, et on sait peu de choses sur sa jeunesse. Le récit évoque la participation de Ratsch à la guerre de 1812, on sait également qu'il entra dans la vie de Suzanne après avoir épousé sa mère : alors qu'il remplissait la fonction de gérant auprès de Monsieur Koltovski, Ratsch accepte, en échange d'une rémunération, de rendre ce service à son maître. C'est un beau-père méchant (« Со мной он был жесток и груб »[1298]), et il le devient encore davantage après la mort de la mère de Suzanne. Il passe son temps à déverser sa haine contre elle, et n'hésite pas à fomenter des intrigues pour le simple plaisir de nuire à sa belle-fille. C'est grâce à sa perfidie et à son manque de principes moraux que Monsieur Ratsch avait acquis la position dans laquelle le narrateur le trouva au début du récit (il remplissait la fonction du conseiller de la cour et professeur au corps des cadets).

Le moins que l'on puisse dire est que la figure de Monsieur Ratsch est présentée dans la nouvelle sous un jour défavorable. Plus encore, son portait est construit de manière évolutive, de sorte que l'un après l'autre, les traits négatifs s'ajoutent en lui pour révéler, dans la deuxième partie du récit, un être monstrueux et calculateur. Lorsqu'il fait son entrée dans « L'Infortunée », Ratsch produit une impression mitigée sur le narrateur par sa présentation un peu confuse (« vétéran de l'an douze », « professeur de diverses matières », c'est-à-dire de mathématiques, de géographie, de statistique, de comptabilité en partie double, de musique…), ainsi que par son rire métallique. Au fil des chapitres, le portrait de Ratsch s'enrichit d'éléments complémentaires peu favorables, en particulier lorsque le narrateur se met à livrer le récit de ses visites dans la maison du « vétéran ». Très bavard et énergique à l'extrême, Ratsch suscite souvent, chez le narrateur, des associations « bestiales » : lorsque le prétendu Tchèque commence à jouer de la musique, le jeune homme lui trouve des expressions sauvages et même

[1295] *Il a la peau dure, évidemment, une peau allemande, et tannée à la russe en plus* [...].
[1296] *Nous n'en avons absolument pas besoin, grand merci, ajouta-t-il en polonais.*
[1297] *Bien le bonjour, messieurs, au revoir, dit-il en polonais.*
[1298] *Avec moi il était cruel et grossier.*

cruelles, comme si le fait de toucher à un instrument faisait ressortir la nature profonde de Ratsch :

> Игра г. Ратча также не могла доставить мне удовольствие; к тому ж его внезапно побагровевшее лицо со злобно вращавшимися белыми глазами приняло зловещее выражение: точно он собирался убить кого-то своим фаготом и заранее ругался и грозил, выпуская одну за другою удавленно-хриплые, грубые ноты.[1299]

Ou encore, un peu plus loin :

> Тру-ту-ту-ту-ту-у-у... — со внезапною яростью пробурчал фагот, выделывая окончательную фиоритуру. Я обернулся, увидал раздутую, как у удава, под оттопыренными ушами, красную шею г. Ратча, и очень он мне показался гадок.[1300]

Cette même impression se confirme lorsque le narrateur est témoin de la confrontation ouverte de Ratsch avec sa belle-fille Suzanne – une scène qui dévoile la nature exacte de leur relation, celle de la haine la plus profonde, et qui fait ressortir toute la méchanceté du conseiller de la cour : « Не без изумления слушал я Ратча. Желчь, желчь ядовитая так и закипала в каждом его слове... И давно же она накопилась! Она душила его »[1301].

Il s'avère que la personnalité mauvaise et obscure de Monsieur Ratsch est aussi clairement dessinée par Tourguéniev que les origines en sont floues et difficilement définissables.

Le portrait de Monsieur Ratsch est sans aucun doute le plus abouti dans la galerie des Autres sans identité culturelle fixe, et pour cause – il s'agit d'une des figures centrales du récit « L'Infortunée », d'un anti-héros s'opposant aux « bons » personnages, mettant en relief les différentes nuances de leur personnalité et jouant un rôle important dans l'évolution du canevas du récit. Les représentations de quelques autres personnages appartenant au même groupe que le Tchèque-Allemand russifié Ratsch sont moins bien développées malgré le rôle prépondérant qu'ils jouent parfois dans les œuvres de 1863-1870. Une chose reste inchangée cependant :

[1299] *Le jeu de M. Ratsch ne pouvait pas non plus me procurer de plaisir ; de plus son visage soudain empourpré, avec ses yeux blancs qui tournaient méchamment dans leurs orbites, prit une expression sinistre : il avait l'air de se disposer à tuer quelqu'un avec son basson, de jurer et de proférer des menaces en jouant l'une après l'autre des notes grossières, grinçantes et étouffées.*

[1300] *« Trou-tou-tou-tou-ou-ou… », gronda le basson avec une subite fureur en jouant la fioriture finale. Je me retournai, aperçu le cou rouge de M. Ratsch, gonflé comme celui d'un serpent-python, au-dessous de ses oreilles décollées et M. Ratsch me parut tout à fait répugnant.*

[1301] *Ce n'est pas sans étonnement que j'écoutais Ratsch. Le fiel, un fiel venimeux bouillonnait dans chacune de ses paroles… Et il s'était accumulé depuis longtemps ! Il l'étouffait.*

l'aura de négativité qui entoure tous ces personnages sans exception, même si celle-ci peut prendre des formes et atteindre des degrés très divers dans chacun des cas.

Parmi les figures franchement négatives, on compte notamment cet être étrange et énigmatique de la nouvelle « L'Histoire du lieutenant Iergounov », mi-jeune-femme, mi-enfant, appelée Colibri. Dotée d'une apparence exotique – longs cheveux noirs, teint hâlé, grands yeux noirs, habits étranges –, et parlant le russe avec un fort accent étranger (« Сюда, сюда, — промолвила немного сиплым голоском, нерусским, медлительным говором и с неверными ударениями «фигурка» и подалась назад шага на два »[1302]), Colibri se présente à Iergounov comme la sœur d'Emilia, la jeune femme courtisée par le lieutenant et dont le cas nous occupera quelques paragraphes plus loin. Les origines exactes de Colibri ne sont pas mentionnées dans le récit ; tout au plus pourrait-on supposer quelque provenance méditerranéenne, étant donné son physique un peu « typé », mais sans certitude sur la question. L'essentiel est que Colibri se révèle être, au final, une arnaqueuse faisant partie d'une véritable association de malfaiteurs, qui charme puis drogue Iergounov afin de permettre à ses complices de dépouiller le crédule lieutenant, avant de le laisser pour mort le long d'une route.

D'ailleurs, tous les autres complices de Colibri – Madame Fritche, Luigi, Émilia – présentent des caractéristiques similaires, en particulier les deux premiers, dont on sait, grâce à la lettre que la repentie Émilia expédie à Iergounov de Breslau, qu'ils étaient arrivés dans la ville de Nikolaïev de Bucarest. Les deux « grands criminels » (« большие преступники »), comme les qualifie Émilia, sont présentés dans le récit sous des traits bien suspects et repoussants. Madame Fritche, la prétendue tante d'Émilia, y est décrite comme une vieille femme au physique peu gracieux ; le texte précise à son sujet qu'il s'agit d'une « [...] старуха в красном платье, которая оказалась весьма неблагообразною жидовкой, с угрюмыми свиными глазками и седыми усами на одутловатой верхней губе »[1303]. Malgré ses origines juives déclarées, la nationalité de l'étrange tante d'Émilia reste quelque peu floue, puisque celle-ci parle russe mais surtout allemand. Quant à son portrait psychologique, son immoralité et ses inclinaisons criminelles ne font aucun doute, étant donné le comportement douteux qu'elle adopte dès le début du récit : messes basses avec le susmentionné Luigi, objets de valeur de provenance suspecte, etc. Le cas de Luigi est similaire : d'un côté, sa provenance est clairement définie dans le récit. Un soir, alors que Iergounov quitte la maison de Madame

[1302] *« Par ici, par ici », dit le « petit corps » d'une voix un peu rauque, avec une intonation lente, non russe, et une mauvaise accentuation, en reculant de deux ou trois pas.*
[1303] [...] *la vieille femme en robe rouge* [...] *c'était une juive peu avenante aux méchants petits yeux de truie, dont la lèvre supérieure renflée était ornée d'une moustache grise.*

Fritche, il croit apercevoir un homme au physique bien typé : « [...] человек невысокого роста и, обернувшись на миг в его сторону (ночь давно наступила, но луна светила довольно ярко), выставил цыганское худощавое лицо с черными густыми бровями и усами, черными глазами и крючковатым носом »[1304]. Les traits de Luigi semblent ne pas laisser de doute quant à ses origines. Mais de l'autre côté, son prénom – Luigi – est une version italienne de « Louis », et l'on sait également qu'avant de venir à Nikolaïevo, Luigi vivait en Roumanie. Bien sûr, tout ceci n'infirme pas nécessairement l'appartenance de Luigi à la population tzigane. Toujours est-il que les différents éléments que l'auteur fournit sur la sombre personne de Luigi sèment quelque peu le doute sur ses origines exactes. Son côté criminel ne fait aucun doute, en revanche : complice et probablement initiateur des machinations en cours dans la maison de Madame Fritche, Luigi est décrit dans la lettre d'Émilia comme un « ужасный субъект »[1305], « безбожный изверг »[1306] capable de commettre un meurtre prémédité et de sang-froid.

Enfin, le cas d'Émilia est un peu plus complexe, dans la mesure où Tourguéniev choisit de peindre ce personnage en demi-teintes : Émilia vit sous le toit de la crapuleuse Madame Fritche et se fait passer pour sa nièce ; elle fait tout pour séduire le lieutenant Iergounov, mais il s'avère qu'elle n'est pas impliquée dans l'agression ni le pillage : « [...] пожалуйста, когда вы будете вспоминать о вашей маленькой приятельнице Эмилии, не думайте о ней, как о черной преступнице! Вечный бог видит мое сердце. Я имею дурную нравственность [...] и я ветрена, но я не злодейка »[1307] – une confession qui résume bien la nature guère méchante mais étourdie de la jeune fille désorientée, dont les origines ne sont pas clairement définies dans le récit non plus. L'auteur fournit pourtant plusieurs éléments pouvant indiquer, peu ou prou, la provenance de la jeune femme. On sait qu'elle a les cheveux blonds (« ее белокурые волосы растрепались »[1308]) et qu'elle parle un russe peu correct (« Девушка [...] заговорила на не совсем чистом русском языке»[1309]). Lorsqu'elle rencontre Iergounov, la très volubile Émilia lui apprend qu'elle vient de Riga, ce qui aurait pu attester ses origines si la jeune femme n'avait pas ajouté que sa tante, Madame Fritche, vient elle aussi de Riga ; cela se révèle faux par la suite, tout comme le soi-disant lien de parenté qui les unissait – de quoi douter

[1304] [...] *un homme de petite taille le frôla au passage et, tournant un bref instant la tête de son côté (la nuit était depuis longtemps tombée, mais la lune brillait d'une clarté assez vive) laissa voir un maigre visage de tsigane aux sourcils et aux moustaches noirs et épais, aux yeux noirs et au nez crochu.*
[1305] *Un épouvantable sujet.*
[1306] *Ce monstre impie.*
[1307] [...] *s'il vous plaît, s'il vous arrive quelquefois de vous souvenir de votre petite amie Émilie, n'y pensez pas comme à une noire criminelle ! Dieu qui sait tout voit le fond de mon cœur. J'ai une mauvaise moralité* [...] *et je suis inconstante, mais je ne suis pas une scélérate.*
[1308] *Ses cheveux blonds étaient décoiffés.*
[1309] *La jeune fille* [...] *se mit à parler dans un russe légèrement incorrect.*

du récit initial de la belle Émilia. La jeune femme s'exprime principalement en allemand dans le récit, et cela semble être sa langue maternelle – Émilia décide de rédiger sa lettre de repentir à Iergounov dans cette langue, ce qu'elle explique dans le *post-scriptum* : « P. S. S. Я писала вам по-немецки; я иначе не могла выразить свои чувства [...] »[1310], – l'expression des sentiments étant plus facile en langue maternelle pour la plupart d'individus. Du reste la figure d'Émilia, bien que meilleure et plus naïve que les autres habitants de la maison de Madame Fritche, s'inscrit totalement dans le portrait-type d'un personnage tourguénievien sans identité culturelle fixe – un brin de mystère et un fond douteux. Ce schéma se confirme même lorsque le personnage en question n'est qu'un esprit sans corps, comme Ellis d'« Apparitions » : porteuse d'un prénom à consonance anglaise (« Эллис! Это английское имя! »[1311]), au visage non russe (« Это была женщина с маленьким нерусским лицом »[1312]) et dont le passé – celui qu'Ellis avait connu de son vivant – ne ressort pratiquement d'aucune façon pouvant dévoiler la provenance de la femme-fantôme. Le narrateur (et avec lui, le lecteur) ne parvient guère à obtenir, de la part d'Ellis, le moindre renseignement sur son passé ni sur son statut présent. N'étant pas vraiment une créature maléfique, Ellis ne peut cependant pas prétendre, dans le récit, au statut d'être bienfaisant, ce qui la rapproche définitivement du groupe des personnages à identité culturelle floue.

Prendre de la hauteur pour mieux apercevoir le monde

La vie de sédentaire et d'exilé volontaire, dans la relativement libre et verdoyante ville de Baden-Baden, représentait un changement de taille dans la vie de Tourguéniev. Loin d'être un choix égoïste et qui ne tenait compte que du confort de Bade et de la proximité des Viardot dont il pouvait profiter pleinement, l'installation de Tourguéniev en Allemagne, dans la vallée de l'Oos, résultait aussi en grande partie de son incompréhension désormais profonde des processus politiques, sociaux et intellectuels en cours en Russie, plongée dans la misère, l'opportunisme, l'extrémisme et la réaction du gouvernement.

Ce changement de vie eut plusieurs conséquences sur la vision de l'Autre chez Tourguéniev. D'abord, il reçut l'occasion de se familiariser davantage avec la vie européenne, cette fois dans de bonnes conditions, contrairement à ce que nous avions pu observer par le passé, comme durant les années 1856-1863, lorsque, plongé dans une crise identitaire profonde,

[1310] *P.S.S. J'ai écrit en allemand ; sinon, je n'aurais pas pu exprimer mes sentiments ; mais vous, écrivez-moi en russe.*
[1311] *Ellis ! C'est un nom anglais !*
[1312] *C'était une femme avec un petit visage qui n'était pas russe.*

il parcourait l'Europe et avait tendance à jeter un regard souvent quelque peu négatif sur ce qu'il voyait. Cette pénible époque étant désormais révolue, Tourguéniev s'adapte volontiers à présent en Allemagne comme dans l'espace européen. Même Paris, objet d'une vieille antipathie pourtant chez Tourguéniev, lui apparaît maintenant sous une lumière un peu moins négative (sans pour autant susciter son enthousiasme car, symbole de la perversité du régime de Napoléon III, cette ville continue à lui déplaire fortement). Cette vision plus apaisée de l'Europe se traduit dans une représentation des Autres dans ses lettres. Ainsi, par exemple, les Allemands y bénéficient d'un regard tout à fait favorable de sa part – droits, disciplinés, patriotes – quoi tout aussi stéréotypé que par le passé. Pour ce qui est des Français, Tourguéniev préfère de toute évidence ne pas s'étendre sur leur sujet dans ses lettres : seules quelques références parsemées dans la correspondance de l'écrivain évoquent le caractère français, qu'il considère toujours aussi mal.

L'œuvre de Tourguéniev de cette période jette une lumière supplémentaire sur sa vision de l'Europe à cette époque et permet d'en appréhender le détail. Fort de ses expériences passées – plusieurs changements de pays et donc de vie et des crises identitaires qui accompagnaient chacun des bouleversements de son existence – Tourguéniev semble vouloir jeter un coup d'œil plus global, plus universel et plus détaché sur le monde qui l'entoure. Son repli badois lui fournit une position confortable pour cela : libre de ses mouvements dans son pays d'accueil, Tourguéniev ose une nouvelle approche de la question. L'engouement de l'Europe entière pour le fantastique et pour les écrits de Schopenhauer faisant écho au mysticisme naturel de son âme de Slave lui fournissent des outils nécessaires pour exprimer et affirmer sa nouvelle position. C'est dans ce contexte que naît « Apparitions » dont le sujet fournit à Tourguéniev une plateforme métaphorique indispensable pour exprimer son désir de prendre de la hauteur pour entrevoir l'Europe et la Russie de façon inédite pour lui et totalement conforme à ses sentiments quelque peu cosmopolites de l'époque. Le récit « Apparitions » est une belle démonstration du regard que l'écrivain jette, à l'époque, à l'Est comme à l'Ouest de l'Europe qu'il observe désormais avec beaucoup de recul, un peu comme le jeune narrateur d'« Apparitions » regarde la terre du haut de son envol avec Ellis : la Russie et la léthargie de son peuple, les Français et leurs mœurs corrompus, les magiques étendues de l'Allemagne et de l'Italie…

Une fois ce point de vue « céleste » (plus détaché et plus objectif) expérimenté, Tourguéniev tente de concentrer son regard sur la Russie : il en résulte le roman *Fumée* et son saisissant tableau de la société russe déchirée par les tergiversations vaines des différentes forces idéologiques en présence alors en Russie – la jeunesse révolutionnaire, l'aristocratique rétrograde, etc. C'est une peinture extrêmement satirique et désabusée de la Russie qui se

présente aux yeux du lecteur, sorti de la plume d'un écrivain se sentant libre d'exprimer ses opinions de cosmopolite.

CHAPITRE VII : ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE : 1870-1883

1. IVAN TOURGUÉNIEV ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE : UNE VIE ENTRE DEUX PAYS

Durant les années 1860, Ivan Tourguéniev apprit à envisager le monde à travers un prisme quasi cosmopolite. À la fois proche et distant vis-à-vis de tous les endroits qui pouvaient prétendre au statut de terre d'accueil pour lui, il tâche de les envisager d'une manière plus globale et plus détachée. Ce n'est pas toujours simple cependant. Lorsqu'il pense à la Russie, il ne peut s'empêcher de constater amèrement à quel point son pays natal lui est devenu étranger, tant le chemin que la société russe empruntait dans son développement se trouvait en désaccord avec ses propres opinions et ses propres valeurs. Ce ressentiment trouva son expression dans les images sombres et froides de la Russie impériale qu'il dressa dans « Apparitions », par exemple, ou encore dans la satire mordante du patriotisme grandiloquent de ses compatriotes qu'il opèrera dans *Fumée*. L'Europe, quant à elle, prend la forme d'un espace que Tourguéniev apprivoise et qui lui devient familier, mais qui suscite toujours chez l'écrivain des positions variables : il exècre la France de Napoléon III mais se sent presque comme chez lui en Allemagne – ce qui se ressent dans les images de ces pays dans ses œuvres.

Tout semble clair à première vue. Cependant, nous aurions du mal à nous prononcer avec certitude sur le sentiment d'appartenance de Tourguéniev à cette époque. D'un côté, dans ses lettres, il qualifie Baden-Baden de « nid » et de « patrie », mais on ne peut s'empêcher de penser que cet attachement prenait source plutôt dans la vie heureuse qu'il y menait auprès de la famille Viardot (ce qui fut effectivement le cas finalement). Son dialogue avec la Russie semble, quant à lui, rompu. Sans renier ses racines, Tourguéniev a du mal à s'identifier à son pays natal, en proie en un chaos naissant. Un homme dépaysé – voici sans doute le terme qui définit le plus précisément l'état identitaire d'Ivan Tourguéniev à l'époque. Il n'est pas étonnant que son œuvre de cette même période fourmille, pour la première fois, de figures culturellement indéfinies et… d'une réputation sombre voire douteuse (Ivan Rascht, les malfaiteurs de la maison de Madame Fritche et même, dans un autre registre, Ellis). Doit-on y entrevoir quelque manifestation du sentiment de Tourguéniev vis-à-vis de sa propre situation ?

L'année 1870, qui ouvre la période que nous nous apprêtons à examiner, sera une année essentielle qui signera un changement radical dans la vie de l'écrivain. Emporté par les bouleversements qui marquèrent l'Europe tout entière au début de cette décennie, Tourguéniev

changera d'avis sur bien des points, et notamment ceux relatifs à sa vision de l'Autre européen ; il sera également amené à revoir son sentiment identitaire. Une fois la tempête de la guerre de 1870-1871 passée, Tourguéniev devra refaire sa vie ailleurs qu'à Baden-Baden et il échouera à Paris, ville tant de fois représentée dans ses œuvres comme la cité de tous les vices. Le bouleversement sera total. Dans quelle posture l'Autre se présentera-t-il désormais dans l'esprit de l'écrivain?

Le début de la guerre ou la fin du paradis

En juillet 1870, en rentrant de Russie où il avait passé quelques semaines, à Spasskoïé, Tourguéniev tombe en pleine mobilisation alors qu'il se trouve à Berlin. La guerre entre la France et la Prusse est déclarée le 19 juillet 1870, le poussant à se dépêcher pour rentrer chez lui. C'est juste à temps qu'il regagne Bade puisque à son arrivée, les communications sont interrompues[1313]. Durant plusieurs mois, Tourguéniev et les Viardot vivent quasiment en état de siège, affrontant une situation assez délicate en ville où ils se retrouvent parmi la poignée de Français vivant au beau milieu de l'état prussien, en plein conflit entre les deux pays. Sans revenus, sans soutien, la vie dans le bien-aimé Bade montrait à présent sa face cachée. Heureusement, la bonne réputation de la famille lui permet de vivre quelque temps à crédit. Il devient rapidement évident que mener une telle vie serait impossible à long terme. Henri Granjard commente le changement d'atmosphère qui accompagnait ses jours difficiles ; pour lui, l'attitude des habitants de la ville précipita sans aucun doute leur départ : « Du jour au lendemain, ces bourgeois débonnaires s'étaient mués en chauvins incivils. Les Viardot durent fuir devant de bruyantes manifestations d'hostilité »[1314]. Les dés sont ainsi jetés et la famille se met en route pour regagner d'autres endroits, plus sûrs et plus hospitaliers en ces temps de crise.

En octobre 1870, Pauline Viardot et les filles quittent Baden-Baden[1315] en direction de Londres où Pauline est certaine de pouvoir trouver du travail – quelques leçons de chants et des concerts. Les hommes – Louis et Paul Viardot, Tourguéniev – les rejoignent un mois plus tard.

C'est ainsi que se ferma la parenthèse badoise – les heureux habitants de la vallée de l'Oos durent fuir leur refuge pour ne plus vraiment y revenir. Il est vrai que Tourguéniev passa par Bade à plusieurs reprises après cela – d'abord, en février 1871, en partant en Russie, comme il le fit souvent par la suite d'ailleurs, et puis en novembre de cette même année, pour superviser

[1313] Lettre à N. Tourguéniev, 15 (27) juillet 1870, Baden-Baden.
[1314] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 382.
[1315] Le blogue du Musée Tourguéniev à Bougival : http://www.tourgueniev.fr/?page_id=23, consulté le 17 juillet 2014 à 10h52.

la vente de l'immobilier familial abandonné dans la ville thermale, etc. Cependant, plus jamais Tourguéniev et les Viardot ne reviendront à Baden-Baden où ils avaient coulé bien des jours heureux, pour renouveler cette expérience du passé.

Changement d'attitude de Tourguéniev envers l'Allemagne et la France : un autre bouleversement apporté par la guerre

Tourguéniev était opposé à la guerre en tant que telle : sa nature de pacifiste rejetait toute idée de violence. En revanche, il soutenait le bras de fer engagé par la Prusse contre la France. Un tant que germanophile convaincu, l'écrivain voyait dans l'état prussien l'incarnation de la civilisation et du progrès, alors que la France de Napoléon III se trouvait, à ses yeux, à l'opposé de cette définition. En 1867 déjà, Tourguéniev, qui suivait de près l'actualité internationale européenne, commentait en des termes suivants les rapports qui étaient en train de s'établir entre les deux états : « [...] Français et Prussiens pourraient bien en venir aux mains pendant le cours de l'été. [...] et voyez la bizarrerie : dans ce conflit – ce serait le Prussien qui représenterait le progrès, la civilisation et l'avenir – le Français – le fils du Français de 1830 – la routine et le passé ! »[1316]. La France impériale suscitait encore et toujours du mépris et de la haine chez l'écrivain à l'époque où la guerre commença et c'est donc avec un enthousiasme non-dissimulé qu'il accueillit la nouvelle de l'offensive prussienne, ce dont témoignent les quelques commentaires de la situation que l'on peut lire dans ses lettres de la période :

> Я с самого начала, вы знаете, был за них всей душою, ибо в одном бесповоротном падении наполеоновской системы вижу спасение цивилизации, возможность свободного развития свободных учреждений в Европе: оно было немыслимо, пока это безобразие не получило достойной кары.[1317]

ou encore :

> Даже вы, будучи немцем, не можете больше меня радоваться новому обороту дела. Так, значит, действительно, этому лицемерию, этой безнравственности конец![1318]

[1316] Lettre à P. Viardot, 28 mars (9 avril) 1867, Moscou.
[1317] Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : *Vous savez, dès le début, je les soutenais de toute mon âme, car ce n'est que dans la chute irrémédiable du système napoléonien que j'entrevois le salut de la civilisation, la libre émergence d'institutions libres en Europe : impensable tant que cette gabegie n'était pas dignement sanctionnée.*
[1318] Lettre à J. Schmidt, 16 (28) août 1870, Baden-Baden : *Même vous, étant allemand, vous ne pouvez-vous réjouir plus que moi de cette nouvelle tournure des choses. Donc, vraiment, c'est la fin de cette hypocrisie, de cette immoralité !*

L'enthousiasme de l'écrivain semble sans limite : la guerre en cours paraît soudain être une solution *ad hoc* pour l'éternel pacifiste qu'il paraissait être :

> Нужно ли Вам говорить, что я всей душой на стороне немцев. Это поистине война цивилизации с варварством – но не так, как это думают господа французы. С бонапартизмом должно быть покончено, чего бы это не стоило, если общественная нравственность, свобода и самостоятельность Европы вообще намерены иметь будущее.[1319]

Tourguéniev n'avait jamais apprécié le caractère national des Français, tel qu'il le voyait : ses lettres des années précédentes en fournissent une preuve plus qu'éloquente. Il n'est donc pas étonnant de le voir critiquer l'attitude des Français face aux événements, une attitude qu'il trouve marquée par l'ignorance et l'incapacité à prendre du recul par rapport à la situation en cours. Les lettres écrites par Tourguéniev à Pavel Annenkov durant cette période de Baden-Baden, dont l'ensemble fut regroupé par la suite sous le titre « Lettres sur la guerre franco-prussienne » (« Письма о франко-прусской войне »)[1320], accablent les Français, dont les défauts qu'il leur avait toujours constaté par le passé – caractère superficiel, ingorance, etc. – ressortent, selon lui, avec plus de force sur le fond dramatique de la guerre :

> Такого фанфаронства, таких клевет, такого крайнего незнания противника, такого невежества, наконец, как во французских газетах, я и вообразить себе не мог.[1321]

L'écrivain suivait les événements, d'abord la réaction à la déclaration de guerre puis le déroulement de la campagne militaire, par journaux interposés. Aussi, constatant les défaites de l'armée française et entrevoyant sans doute la perspective du renversement du régime de Napoléon III, ses sentiments balancent entre la satisfaction de voir la confirmation de son point de vue sur les vices français exacerbés par un long et odieux régime et une sorte d'horreur à la vue des premiers résultats de la défaite française :

> [...] подобная «трусость» - другого слова нет – трусость взглянуть, как говорится, черту в глаза, - указывает в одно и то же время и на ахиллесову пятку в самом характере народа и служит

[1319] Lettre à L. Friedländer, 29 août 1870, Baden-Baden : *Faut-il vous dire que je soutiens les Allemands de tout mon cœur. Il s'agit vraiment d'une guerre de la civilisation contre la barbarie, mais pas comme se l'imaginent ces messieurs les Français. Il faut en finir avec le bonapartisme, coûte que coûte, si la moralité publique, la liberté et l'indépendance de l'Europe ont encore l'intention d'avoir un avenir.*

[1320] М.Б. Рабинович, « Комментарии: И.С. Тургенев. Письма о франко-прусской войне »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах,* Том десятый, *op.cit.*, с. 565.

[1321] Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : *Je ne pouvais m'imaginer autant de fanfaronnade, de calomnies, de méconnaissance totale de l'adversaire et d'ignorance que dans les journaux français.*

одним из многочисленных симптомов того нравственного уровня, до которого унизило Францию двадцатилетнее правление второй империи.[1322]

С [...] нежеланием знать правду у себя дома соединяется еще большее нежелание, лень узнать, что происходит у других, у соседей. Это неинтересно для француза, да и что может быть интересного у чужих? И притом кому же неизвестно, что французы – «самый ученый, самый передовой народ на свете, представитель цивилизации и сражается за идеи»? В обыкновенное мирное время все это сходило с рук; но при теперешних грозных обстоятельствах это самомнение, это незнание, этот страх перед истиной, это отвращение к ней – страшными ударами обрушились на самих французов...[1323]

Tourguéniev est indigné par la décision adopté, en août 1870, par la Chambre des députés d'expulser tous les Allemands du pays ; il la condamne fermement, comme une manifestation barbare de l'ignorance des Français :

Подобного варварского нарушения международного права Европа не видела со времен первого Наполеона, велевшего арестовать всех англичан, находившихся на материке. Но та мера коснулась, в сущности, только отдельных нескольких личностей; на этот раз разорение грозит тысячам трудолюбивых и честных семейств, поселившихся во Франции в убеждении, что их приняло в свои недра государство цивилизованное.[1324]

Toutes ces considérations le mènent à la conclusion suivante, concernant la position de la France dans le conflit en cours : « [...] едва ли не настал и их черед получить такой же урок, какой получили пруссаки под Иеной, австрийцы под Садовой и – зачем таить правду – мы под Севатополем. Дай-то бог, чтоб они так же умели воспользоваться им [...]»[1325]. Ces propos de Tourguéniev se révélèrent prophétiques : mal préparés, mal commandés et inférieurs

[1322] Lettre à P. Annenkov, 28 août 1870, Baden-Baden : [...] *cette couardise – il n'y a pas d'autre mot – cette couardise de regarder, comme on dit, le diable en face, montre en même temps le talon d'Achille du caractère même de ce peuple et constitue un des nombreux symptômes du niveau de bassesse morale auquel les vingt ans de gouvernement du second Empire ont réduit la France.*

[1323] Lettre à P. Annenkov, 28 août 1870, Baden-Baden : [...] *ce désir d'ignorer la vérité chez eux s'additionne à un manque d'envie plus grand encore, une paresse, de savoir ce qui se passe chez les autres, leurs voisins. Ce n'est pas intéressant pour un Français, et que peut-il y avoir d'intéressant chez les autres ? Tout le monde sait bien que les Français « sont le peuple le plus avancé, le plus érudit de la terre, le représentant de la civilisation qui se bat pour des idées » ? En temps de paix habituel, on s'en accommodait; mais dans le climat menaçant actuel, cette fatuité, cette ignorance, cette peur voire ce rejet de la vérité, sont des coups terribles qui pleuvent sur les Français eux-mêmes…*

[1324] Lettre à P. Annenkov, 14 août 1870, Baden-Baden : *Une violation aussi barbare du droit international, l'Europe n'en avait plus vu depuis Napoléon premier, qui avait ordonné l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient sur le continent. Mais cette mesure n'avait touché, en réalité, que quelques personnes particulières ; cette fois, le saccage menace des milliers de familles honnêtes et travailleuses qui se sont établies en France en ayant la conviction d'être accueillie dans le nid d'un Etat civilisé.*

[1325] Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : [...] *ils sont à deux doigts de recevoir la même leçon que les Prussiens à Iena, les Autrichiens à Sadova et – pourquoi cacher la vérité – que nous à Sébastopol. Pourvu qu'ils puissent en profiter de même* [...].

en nombres, les Français subirent une défaite après l'autre, essuyant de lourdes pertes à chaque bataille. Après la défaite à Sedan, Napoléon III décide de se rendre, accompagné de trente-neuf de ses généraux.

Ce que Tourguéniev avait espéré pour la France finit par se produire, et c'est à ce moment que se produit l'impensable : en voyant la France vaincue, humiliée et écrasée, l'écrivain se met à compatir avec elle dans les épreuves qu'elle traverse. Après tout, le but avait été atteint, et le régime de Napoléon III, tant détesté par lui, était renversé. Que désirer de plus, si ce n'est la fin des combats ? Ceux-là ne cessent pourtant pas. Au fur et à mesure de la progression des événements, Tourguéniev se met à entrevoir les véritables motivations de la Prusse dans la guerre et s'aperçoit de la cupidité qui anime ses dirigeants. Dans une lettre à Iakov Polonski, Tourguéniev exprime sa déception :

> Падение гнусной империи Наполеона доставило мне великую радость: нравственное чувство во мне удовлетворилось – после такого долгого ожидания! Но я не скрываю от самого себя, что не всё впереди розового цвета – и завоевательная алчность, овладевшая всей Германией, не представляет особенно утешительного зрелища.[1326]

C'est à présent aux Allemands de surprendre l'écrivain : leur attitude de vainqueurs, leur patriotisme frisant le chauvinisme, leur avidité sont accablants et ne peuvent pas être au goût de cet idéaliste libérale dans l'âme. En octobre 1870, il écrit à son ami Paul Heyse ses lignes devenues célèbres : « А что думаете об этом Вы? Довольно ли Вам Эльзаса – или же Вы хотите и Лотарингией насладиться? Я начинаю понемногу приходить в смущение – и боюсь, что я уже не так хорошо понимаю прежде дорогих мне немцев»[1327]. Tourguéniev voulut croire jusqu'au bout que l'humeur conquérante des Allemands étaient un phénomène passager, et qu'ils finiraient par retrouver le droit chemin, comme toute nation civilisée qui se respecte :

> Я полагаю, что немцы поступают необдуманно, и что расчет их неверен. Во всяком случае, они уже сделали большую ошибку тем, что наполовину разрушили Страсбург [...]. Я полагаю, что можно найти такую форму мира, которая, надолго обеспечив спокойствие Германии, не поведет к унижению Франции [...]. Было бы достойно немцев – немцев-победителей – также отказаться

[1326] Lettre à I. Polonski, 6 (18) septembre 1870, Baden-Baden : *La chute de l'infâme empire napoléonien m'a comblé de joie : un sentiment de satisfaction morale m'a envahi, après une attente aussi longue ! Mais je dois bien avouer que tout n'est pas rose pour l'avenir, et la bellicosité qui s'est emparée de toute l'Allemagne ne laisse pas entrevoir de paysage particulièrement rassurant.*

[1327] Lettre à P. Heyse, 26 octobre 1870, Baden-Baden : *Et qu'en pensez-vous de votre côté ? Etes-vous satisfait de l'Alsace ou bien désirez-vous en plus la Lorraine ? Je commence à être un peu perplexe et j'ai peur de ne plus aussi bien comprendre ces Allemands qui m'étaient chers auparavant.*

> от Лотарингии и Эльзаса. [...] они могли бы удовлетвориться гордым сознанием, что [...] их рукою было низвергнуто в прах безнравственное безобразие бонапартизма.[1328]

Hélas, les espoirs de Tourguéniev étaient vains. « [...] il avait découvert que l'Allemagne était aussi le pays de Bismarck », dit à ce sujet Granjard, « coupable lui aussi, comme Napoléon III, de chauvinisme outrecuidant, d'esprit belliqueux, de crime contre la civilisation en un mot »[1329]. La déception de l'écrivain dut être à la hauteur de celle qu'il avait vécue en France, en 1848 ; cette découverte de la face caché de la nation allemande bouleversa sa représentation du monde occidental civilisé, et notamment sa vision des Allemands mais aussi des Français.

Durant plusieurs années, Tourguéniev avait considéré les Français comme une nation superficielle et arrogante. À présent, alors qu'elle avait lavé ses « péchés » au prix du sang de ses citoyens, au prix de ses terres et de sa fierté nationale, le regard de l'écrivain sur ce pays s'adoucit. Sans doute, s'aperçut-il que rien n'était parfait dans l'univers et que même les Allemands, pourtant ses préférés depuis toujours, n'étaient pas totalement innocents. Ses sympathies passent du côté de la France à présent, d'autant plus que l'écrivain compte beaucoup d'amis parmi les Français, à commencer par les Viardot. Les lettres de l'écrivain, datées de septembre 1870 – mai 1871, sont littéralement remplies de mots de compassion envers la nation française :

> А бедная, растерзанная Франция, что с нею будет? Ни одна страна не находилась в более отчаянном положении.[1330]

> А несчастная Франция всё топорщится, всё не хочет уступать... Страшно со стороны смотреть на эту жалкую, мучительную агонию.[1331]

> Ainsi l'Alsace, la Lorraine perdues, cinq milliards… Pauvre France ! Quel coup terrible et comment s'en relever ?[1332]

[1328] Lettre à P. Annenkov, 6 (18) septembre 1870, Baden-Baden : *Je pense que les Allemands agissent sans réfléchir et pour de mauvais calculs. En tout cas, ils ont déjà commis une erreur de taille en détruisant la moitié de Strasbourg* [...]. *J'estime que l'on peut trouver une formule de paix qui rassurerait l'Allemagne à long terme sans provoquer l'humiliation de la France* [...]. *Il serait digne des Allemands – les Allemands vainqueurs – de renoncer également à la Lorraine et l'Alsace.* [...] *ils pourraient se satisfaire de la fierté de savoir que, grâce à leur intervention,* [...] *le désordre immoral du bonapartisme a été réduit en cendres.*

[1329] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 383.

[1330] Lettre à P. Annenkov, 6 (18) septembre 1870, Baden-Baden : *Et cette pauvre France déchirée ? Que va-t-elle devenir ? Aucun autre pays n'a connu plus grand état de désolation.*

[1331] Lettre à I. Borissov, 16 (28) octobre 1870, Baden-Baden : *Et la France infortunée se hérisse de plus en plus, ne veut rien concéder… Il est terrible d'observer du dehors cette triste et douloureuse agonie.*

[1332] Lettre à P. Viardot, 14 (26) février 1871, Saint-Pétersbourg.

О бедная, несчастная Франция! В какую бездну она упала и как она выберется оттуда![1333]

Bien sûr, tout ceci ne signifie pas un retournement radical de son attitude envers la nation française. Il faudra du temps pour qu'il apprenne à connaître la France et ses habitants et à les apprécier. Pour l'heure, ce changement dans la manière de Tourguéniev d'appréhender les deux pays – l'Allemagne et la France - eut pour effet, d'un côté, un départ de Baden-Baden plus facile que ce qu'on aurait pu croire, et de l'autre – le fait que l'écrivain accepte plus facilement l'idée de s'installer en France après la débâcle de la guerre.

Londres – Paris – Bougival : le chemin vers la France

C'est vers l'Angleterre que les exilés badois se dirigent d'abord : impossible pour eux d'aller en France, tant la situation dans le pays reste incertaine après le renversement, en septembre 1870, de Napoléon III. La guerre est toujours en cours, Paris subit un siège long et éprouvant, du 18 septembre 1870 au 28 janvier 1871. L'instabilité économique et politique et l'insécurité règnent en France, et il aurait été insensé d'y revenir à un moment aussi critique. Ensuite ce fut la Commune de Paris, suivie de la Semaine sanglante et la répression des insurgés.

La famille Viardot, augmentée de Tourguéniev, ne put regagner la capitale française qu'en novembre 1871. Durant tout une année, ils durent faire face à la presque ruine que la guerre leur avait apportée. Pauline multipliait les cours de chant et dut accepter quelques engagements pour réparer la brèche financière. Tourguéniev ne fut pas en reste : entre février et mars, il passe quelques semaines en Russie pour essayer de réunir un peu d'argent, en faisant publier les romances de Pauline Viardot (à ses frais et en secret) et en vendant quelques-unes de ses propriétés mineures[1334]. Lui aussi a besoin d'argent – pour vivre, pour soutenir ses amis, mais aussi pour aider son gendre, Gaston Bruyère, dont l'entreprise est en train de faire faillite.

Demeurer en Angleterre plus que ce que la situation exigeait ne faisait pas partie des projets de Tourguéniev, ni de ceux des Viardot d'ailleurs. Tourguéniev ne se sentait pas très à l'aise dans ce pays qu'il aimait visiter, certes, mais qu'il avait du mal à envisager comme un lieu de résidence permanent. Les Viardot n'arrivaient à se faire non plus au pays.

[1333] Lettre à P. Viardot, 8 (20) mars 1871, Moscou : *O pauvre France infortunée ! Dans quel abîme est-elle tombée et comment va-t-elle s'en sortir !*

[1334] Françoise Flamant, Ivan TOURGUÉNIEV, *Romans et nouvelles complets*, textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Volume 3, *op.cit.*, p. XIII.

Lorsque la situation le permit, tout le monde déménagea donc à Paris où les Viardot acquièrent assez rapidement une maison. Tourguéniev s'y installe également, en louant deux petites chambres à l'étage du dessus.

Paris est très différent à présent. « Я […] теперь пока в Париже, который не похож на прежний Париж – хоть и не стал новым. Междоумочное положение – во всех отношениях »[1335], raconte Tourguéniev ses impressions de la capitale française à Milioutina. Ou encore à Iakov Polonski, le même jour : « я […] теперь вот – в новом (весьма, впрочем, поблекшем) Вавилоне »[1336].

L'établissement à Paris en novembre 1871 signa le début d'une nouvelle ère dans la vie de Tourguéniev, celle que l'écrivain vécut partagé entre deux pays, la France et la Russie.

La vie à Paris offrait beaucoup d'opportunités pour les nouveaux arrivés : possibilité de continuer à donner de cours de chants et d'organiser des salons musicaux pour Pauline Viardot, occasion de découvrir, plus de dix ans après une tentative avortée en 1856-1857, les horizons littéraires français pour Tourguéniev. A partir de 1871, les Viardot et Tourguéniev passeront la majeure partie de leur temps dans la capitale française, principalement en hiver.

Très rapidement, ils se mirent cependant à la recherche d'un endroit propice à les accueillir durant la saison estivale. On ignore la façon exacte dont Bougival s'imposa comme lieu de villégiature à la famille. Peut-être, fut-il suggéré par Tourguéniev qui connaissait le village depuis bien des années : son homonyme Nikolaï Tourguéniev, le décembriste exilé à Paris, possédait près de Bougival une propriété, "Le Vert Bois", où l'écrivain était venu dans les années 1860.

C'est entre mai et octobre 1873 que les Viardot passèrent leur premier été à Bougival où ils louèrent la maison de Madame Halgan, dite «La Garenne»[1337]. Tourguéniev y rejoignit la famille en juillet de cette même année, après une cure à Carlsbad : « Как видишь, я уже окончил мое карлсбадское лечение, и вот пятый день, как я поселился здесь в тихом пристанище вдали от всяких сует у старинных моих приятелей Виардо »[1338], écrivit-il à son frère au retour de la station balnéaire.

[1335] Lettre à M. Milioutina, 6 (18) décembre 1871, Paris : *Je* […] *suis pour le moment à Paris, qui ne ressemble pas au Paris d'avant, même s'il n'est pas nouveau. Une situation embrouillée à tous points de vue.*

[1336] Lettre à I. Polonski, 6 (18) décembre 1871, Paris : *Je* […] *suis pour le moment dans une nouvelle Babylone (totalement fanée, à dire vrai).*

[1337] Lettre à P. Bruère, 21 mai (2 juin) 1873, Paris.

[1338] Lettre à N. Tourguéniev, 20 juillet (1 août) 1873, Bougival : *Comme tu le vois, j'ai déjà terminé ma cure à Karlsbad et cela fait cinq jours que je me suis établi ici, loin de toutes les agitations, chez mes bons vieux amis Viardot.*

Le choix de ce lieu de villégiature est judicieux : à quelques kilomètres de Paris seulement, Bougival offrait à toute la maisonnée le calme et le repos dont avaient besoin les petits comme les plus grands. Deux ans plus tard, Tourguéniev fera la description suivante du village de Bougival dans une lettre à son frère Nicolaï : « Берег Сены, на котором находится Буживаль, славится своим хорошим воздухом (в Буживале никогда не было, напр., холеры), местоположение высокое, лесистое, защищенное от холодных ветров. Это в своем роде как Лесной корпус около Петербурга, только гораздо лучше Лесного »[1339].

Bougival semble avoir séduit ses visiteurs, qui y passèrent un séjour plein de ravissement qui transparaît dans toutes les lettres de Tourguéniev de cette période. Il ne cesse de vanter auprès de ses correspondants les avantages de l'endroit, une tranquillité absolue, un bon air, l'eau saine et savoureuse, cadre campagnard :

> Любезнейший Афанасий Афанасьевич, кончив – благополучно или нет, это покажет время – мое карлсбадское лечение, прибыл я на днях сюда – и живу теперь тихо и смирно, как таракан за печкой. Комнатка у меня уютная, воздух и вода здесь отличные – предстоит даже возможность хорошей охоты – чего больше нужно человеку? Ноги мои попаравились и не болят. Будем ждать дальнейшего и молить благославенных богов, да не позавидуют они бедному и тихому жительству устаревшего сметрного![1340]

> Здесь я живу с моими старинными друзьями очень тихо, и мирно, и смирно. Парк у нас большой, воздух чудный, вода (из 2-х ключей) отличная; пока – все здоровы и веселы.[1341]

> Я, действительно, выдержал почти шесть недель в Карсбаде, уже месяц, как вернулся сюда, и веду теперь растительно-животную жизнь на чистом воздухе, в полном уединении, с моими старыми друзьями Виардо […].[1342]

[1339] Lettre à N. Tourguéniev, 2 (14) mars 1875, Paris : *Le bord de Seine où se trouve Bougival est réputé pour son bon air (il n'y a jamais eu de choléra à Bougival, par exemple), l'endroit est surélevé, boisé et à l'abri des vents froids. C'est un peu le même genre que Lesnoïe près de Saint-Pétersbourg, mais en beaucoup mieux.*

[1340] Lettre à A. Feth, 20 juillet (1 août) 1873, Bougival : *Très cher Afanassi Afanassievitch, au terme de ma cure – le temps nous dira si elle fut bénéfique ou pas – à Karlsbad, je viens d'arriver ici et je vis désormais serein et apaisé, comme un cancrelat derrière son four. J'ai une petite chambre douillette, l'air et l'eau sont excellents, il y a même moyen de bien chasser, que désirer de plus ? Mes jambes vont mieux et ne me font plus souffrir. Nous attendrons la suite et prierons les divinités pour qu'elles accordent à un pauvre vieux mortel la clémence d'un pauvre et calme logis.*

[1341] Lettre à P. Annenkov, 30 juillet (11 août) 1873, Bougival : *Je vis ici avec mes vieux amis, très calmement, sereinement et en paix. Nous avons un grand parc, l'air est merveilleux, l'eau (de deux sources) est parfaite ; tout le monde est joyeux et en bonne santé.*

[1342] Lettre à J. Schmidt, 17 (29) août 1873, Bougival : *J'ai vraiment résisté près de six semaines à Karlsbad, voilà un mois que je suis rentré ici et je mène désormais une vie au grand air, telle une plante ou quelque animal, en parfaite harmonie avec les Viardot, mes vieux amis* […].

Promenades, lectures en famille, la musique, belle nature, air pur… L'expérience fut tellement concluante que, en octobre 1874, les amis achètent un vaste terrain à Bougival[1343]. Alexandre Zviguilsky raconte cet événement dans son article « Tourguéniev à Bougival » :

> […] le 25 octobre 1874, se présentaient à l'étude de Maître Sourdeau, Notaire à Bougival, Ivan Tourguéniev et le ménage Viardot. Le docteur Pierre Salomon Ségalas, de l'Académie de Médecine, vendait à Ivan Tourguéniev et à Pauline Viardot, née Garcia, un domaine de 8 hectares 21 ares 39 centiares sis sur la terre de La Chaussée et comprenant un jardin anglais, de la grille d'entrée jusqu'aux deux pavillons situés à droite et à gauche d'une habitation de maître construite à l'italienne, et, dans la partie supérieure, un parc planté de taillis.[1344]

Dans cet acte officiel, Tourguéniev figurait en tant qu'usufruitier à vie du domaine et Pauline Viardot était sa propriétaire. La propriété, appelée « Les Frênes », comprenait seulement la villa dans le style italien. Celle-ci fut destinée à accueillir les Viardot et leurs enfants. Tourguéniev, quant à lui, fit construire, à cinquante mètres de la villa, un chalet avec, au rez-de-chaussée, un salon de musique pour Pauline Viardot, au premier étage, un spacieux cabinet de travail qu'il souhaitait partager avec Claudie Viardot qui faisait de la peinture, et encore une autre pièce, en face du bureau, avec des fenêtres donnant sur un balcon. C'est dans cette pièce que Tourguéniev rendra son dernier souffle le 3 septembre 1883, entouré de sa famille de cœur.

« Les Frênes » abritèrent les jours de l'écrivain durant huit longues et heureuses années. « Вы пишите мне из нового места, любезнейший друг П.В. – из Цюриха – и я Вам пишу из нового места – а именно из моего только что отстроенного и омёблированного (правда, еще не вполне) дома. Пока еще несколько дико и томно; но всё это скоро обтерпится – и, пожалуй, даже за работу примусь. Вид из моих окон чудный, деревья всё еще зелены, подагра помалчивает […] »[1345].

Dans sa nouvelle maison, transformée en un temple dédié à l'art, Tourguéniev travaillait beaucoup et souvent, raconte Alexandre Zviguilsky dans « Tourguéniev à Bougival » : c'est ici que furent écrits, entièrement ou partiellement, *Terres vierges,* la majeure partie des *Poèmes en prose*, « Le Chant de l'amour triomphant », « Klara Militch ». À ses côtés, sa Claudie préférée

---

[1343] А. Звигильский, *Иван Тургенев и Франция*, Сборник статей, Перевод с французского, Москва, Русский путь, 2010, с. 17.

[1344] Alexandre Zviguilsky, « Tourguéniev à Bougival », *Cahiers de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et la France*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1981, N°5, p. 19.

[1345] Lettre à P. Annenkov, 18 (30) septembre 1875, Bougival : *Vous m'écrivez d'un nouvel endroit, très cher ami P.V, de Zürich, et moi je vous écris aussi d'un nouvel endroit, de ma demeure qui vient juste d'être achevée et meublée (enfin, par encore complètement). Il y fait encore un quelque peu sauvage et morne ; mais je m'y ferai bientôt et vais sans doute même me remettre au travail. J'ai une vue splendide de ma fenêtre, les arbres sont encore verts, la goutte est silencieuse* […].

faisait de la peinture – une occasion pour l'écrivain non seulement de passer autant de temps que possible avec elle mais de vivre un véritable échange d'idées, la communion de deux artistes[1346].

Ici, Tourguéniev connut une véritable vie de famille, plus encore qu'à Baden-Baden peut-être. Lorsqu'il ne travaillait pas, Tourguéniev s'employait à profiter du beau cadre qu'offrait la région, en faisant des promenades et en explorant les environs, le plus souvent en compagnie des « siens ». Tourguéniev participait à tous les loisirs des Viardot : lectures conjointes des nouveautés littéraires, improvisations musicales…[1347] Un jour, en octobre 1873, Tourguéniev écrivit à Claudie Viardot : « Bougival, c'est maintenant pour moi ce qu'est La Mecque pour les Musulmans […] »[1348], des mots formulés pour exprimer de façon un peu humoristique le désir qui animait Tourguéniev, alors en cure à Karlsbad, de rejoindre au plus vite les siens. À l'époque, il ne soupçonnait pas encore à quel point ses propos étaient prophétiques : durant le restant des années 1870 et jusqu'à la fin de sa vie, Bougival sera pour lui son nouveau nid, sa terre promise à lui.

Une vie à cheval entre deux pays

Tourguéniev passa la majeure partie du reste de sa vie en Europe. Plus précisément, sur les treize années qui lui restaient à vivre, entre 1870 et 1883, près de onze ans furent passé en Europe. Sur ces onze années, près de dix, au total, il passa en France, principalement à Paris mais aussi beaucoup à Bougival. Si l'on tient compte d'une telle chronologie des événements, on peut dire que, durant cette dernière et néanmoins très active étape de sa vie, Tourguéniev se partagea entre deux pays, passant beaucoup de temps dans cette France, qu'il apprenait enfin à connaître et à aimer, et la Russie. Même s'il passa, entre 1870 et 1883, moins de temps dans son pays natal, la Russie continua à constituer un de ses premiers centres d'intérêt et de préoccupation, malgré la prise de distance des années 1860.

Après avoir sillonné l'Europe tout entière durant des années, Tourguéniev s'installait en France et plongeait ses racines dans le sol de ce pays, qu'il avait exécré pourtant jadis. Ceci devint possible grâce au changement radical d'opinion qui s'était opéré dans l'esprit de l'écrivain durant la guerre franco-prussienne. Plus ouvert à présent à ce pays, l'écrivain semble s'être autorisé à l'apprécier. Malgré les nombreux et longs séjours qu'il avait pu effectuer dans

[1346] Alexandre Zviguilsky, « Tourguéniev à Bougival », *op. cit.*, p. 24-26.
[1347] *Ibid.*, p. 27.
[1348] Lettre à C. Viardot, 12 (24) juin 1873, Carlsbad.

la capitale française par le passé, aucun d'entre eux n'avait réussi à séduire le Russe, ni à lui constituer ne fût-ce qu'un semblant de vraie vie dans cette ville : il n'y était pas fait d'amis ni de bonnes connaissances, des conditions *sine qua non* pour se sentir à l'aise et entouré dans n'importe quel endroit du monde. La situation était tout autre à présent : pour la première fois, Tourguéniev semble se sentir à sa place en France parce qu'il est entouré de « sa famille », parce que le climat politique et social régnant dans le pays sorti des traumatismes de la guerre est très différent. Peut-être aussi parce que la France des années 1870 découvre en masse cet écrivain qui incarne, à ses yeux, son grand et étrange pays ; parce que, enfin, Tourguéniev se fit des amis parmi les Français.

Les années 1870 – l'apogée de la reconnaissance européenne de Tourguéniev

Dans son article « Réception de l'œuvre d'Ivan Tourguéniev en France et en Angleterre au XIX[e] siècle » (« Восприятие творчества И.С.Тургенева во Франции и Англии XIX века »), Alexeï Ochtchepkov formule l'idée selon laquelle Ivan Tourguéniev symbolisait, aux yeux du public européen, et plus précisément français et anglais, la littérature russe contemporaine : « Во второй половине XIX века именно И. С. Тургенев представлял «лицо» русской литературы во Франции и в Англии. Ни один русский писатель не вызывал столь пристального внимания критики, газет и журналов, не был переводим с такой регулярностью, как Тургенев. Можно утверждать, что серьезное освоение русской литературы во Франции и Англии началось с Тургенева »[1349]. En effet, lorsque Tourguéniev arriva en France, dans les années 1840, les Français connaissaient peu, voire pas du tout, la littérature russe. Seules quelques œuvres de Pouchkine avaient été traduites alors – *Rouslan et Lioudmila* par Dupré de Saint-Maur en 1823, et en 1834, *Coup de pistolet,* traduction anonyme[1350] - sans avoir réellement atteint le lecteur français. Largement inconnu, à l'époque, dans son propre pays mais grand passionné de littérature russe, Tourguéniev se mit rapidement à la besogne, en suscitant la traduction de quelques œuvres russes parmi les plus saillantes. C'est avec son concours que vit le jour la traduction de quelques nouvelles de Gogol réalisée officiellement par Louis Viardot mais effectuée en réalité par les deux hommes, Viardot ne

[1349] А.Р. Ощепков, « Восприятие творчества И.С.Тургенева во Франции и Англии XIX века »// *Знание. Понимание. Умение*, N°3, 2008, с. 41 : *Dans la deuxième moitié du 19ème siècle I.S. Tourgueniev représentait le « visage » de la littérature russe en France et en Angleterre. Aucun autre écrivain russe ne provoquait une attention aussi soutenue de la critique, des journaux et des magazines et n'était traduit avec autant de régularité que Tourgueniev. On peut affirmer que l'assimilation véritable de la littérature russe en France et en Angleterre a commencé à partir de Tourgueniev.*

[1350] Vladimir Boutchik, *Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français*, Paris, Orobitg, 1935.

parlant pas du tout le russe. Ensuite, toujours au milieu des années 1840, Prosper Mérimée commença son œuvre de traducteur en proposant une version de *Dame de pique* de Pouchkine. Voilà tout ce que le public français – parmi les amateurs des lettres exotiques, car tel était le statut de la littérature russe à l'époque en France – pouvaient prétendre de découvrir avant qu'Ivan Tourguéniev ne fît son entrée sur la scène littéraire d'abord russe, et ensuite européenne.

Il faut dire qu'à partir des années 1860, la renommée littéraire de Tourguéniev était en train de s'étendre de plus en plus à travers d'autres pays de l'Europe occidentale. En Allemagne, ses œuvres commencèrent à être traduites et éditées dès 1854, lorsque parurent ses *Mémoires d'un chasseur*[1351]. Mais c'est après la rencontre avec Friedrich von Bodenstedt, en 1861, qu'un plus large public allemand put découvrir l'univers littéraire tourguénievien. En 1863-1864, Friedrich von Bodenstedt fit paraître à Munich un double volume d'œuvres de Tourguéniev. Après cette édition, chaque nouvelle œuvre de Tourguéniev trouvait immédiatement un traducteur – von Bodenstedt, Moritz Hartmann, Ludwig Pietsch, entre autres – et un éditeur. L'Angleterre était en train de se mettre à la lecture de Tourguéniev dans les années 1870, elle aussi : ses œuvres y furent traduites par William Ralston (*Liza*, 1869) mais aussi par Charles Turner (*On the Eve*, 1877), suscitant un intérêt tout neuf pour l'écrivain – l'intérêt qui se transformera en une véritable passion dans les années 1880, après la mort de Tourguéniev[1352]. Mais c'est très certainement en France que sa reconnaissance littéraire était la plus importante dans les années 1870

La première œuvre de Tourguéniev ayant été traduite en France était bien entendu les *Mémoires d'un chasseur* dont Ernest Charrière proposa en 1854 une version française sous le titre *Mémoires d'un seigneur russe ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes*. La traduction de Charrière péchait par un très grand nombre d'inexactitudes qui en faisaient plutôt une interprétation libre de l'œuvre originale. Tourguéniev qualifia le résultat de « mystification littéraire », remplie de contre-sens, d'erreurs et de prises de liberté inconcevables[1353]. Quatre ans plus tard, en 1858, trois autres traductions de cette même œuvre virent le jour, dont une signée Louis Viardot (et donc effectuée en collaboration avec l'auteur) ; les deux autres furent réalisées par Henri Delaveau et Xavier Marmier. À partir

[1351] А.Г. Цейтлин, « Комментарии: И.С. Тургенев, Записки охотника », *op.cit.*, с. 422.
[1352] Ощепков А.Р., *op. cit.*, с. 42.
[1353] Lettres au rédacteur de « Journal de Saint-Pétersbourg », 7 (19) août 1854, Saint-Pétersbourg : la traduction de Charrière investissait les *Mémoires d'un chasseur* d'un sens presque ouvertement contestataire à l'endroit du régime russe ce qui obligea Tourguéniev, dont la situation était délicate depuis 1852, de publier cette lettre ouverte dont il profita pour dénoncer la piètre qualité de la traduction de Charrière.

de ce moment, toutes les œuvres que Tourguéniev faisait paraître en Russie étaient presque simultanément traduites en français et publiées dans les plus grandes revues parisiennes, en premier lieu *La Revue des Deux Mondes*[1354]. En plus des trois traducteurs cités ci-dessus – Viardot, Delaveau et Marmier – Tourguéniev fut traduit également en France, et entre autres, par Prosper Mérimée (*Père et fils*, 1863), Henri Durand-Gréville (*Terres vierges*, 1877), etc. En arrivant à Paris après la guerre franco-prussienne, Tourguéniev se découvrit une reconnaissance littéraire importante, qui ne fit que se renforcer durant toutes les années 1870. Si bien que, lors de la tenue, le 4 juillet 1878, d'un Congrès de littérature internationale à Paris, Tourguéniev fut invité à y assumer les fonctions du vice-président aux côté de Victor Hugo, le président –

Une grande intégration de Tourguéniev dans la vie européenne et en particulier française

Que ce soit l'effet de la célébrité littéraire de Tourguéniev qui se répandit sur la plus grande partie du continent européen durant les années 1870 ou le résultat des années de sa présence en Europe, qu'il avait parcourue durant les années précédentes, le cercle de ses amis et des connaissances européens s'élargit significativement.

Que Tourguéniev eût de nombreux contacts privilégiés parmi les Allemands n'est pas étonnant en soi : après les nombreux séjours que l'écrivain avait passés, avant 1870, dans le pays de Goethe, dont les sept dernières années à Baden-Baden, l'écrivain pouvait être fier de compter parmi ses amis et connaissances proches un grand nombre d'Allemands dont, entre autres, le poète et écrivain Paul Heyse, le nouvelliste Theodor Storm, le poète lyrique Eduard Mörike, le peintre Adolph von Menzel, le journaliste et historien littéraire Julian Schmidt, l'écrivain Theodor Fontane, le poète Georg Herwegh, l'homme de lettres Berthold Auerbach, l'écrivain et dessinateur Ludwig Pietsch, etc.[1355]

En Angleterre, que Tourguéniev avait commencé à découvrir dès 1847, alors qu'il s'était rendu, pour la première fois à Londres, l'écrivain avait eu le temps de faire beaucoup de rencontres, essentiellement parmi ses collègues hommes de lettres. L'écrivain et le traducteur déjà cité plus haut, Ralston, mais aussi Thomas Carlyle, l'homme politique Benjamin Disraeli, l'historien et l'écrivain Thomas Macaulay, le romancier Guillaume Thackeray, les poètes Monckton Milnes et Algernon Swinburne, l'universitaire Benjamin Jowett – voici la liste, non exhaustive elle aussi, des différentes personnes que Tourguéniev côtoyait lors de ses voyages

[1354] Ощепков А.Р., *op. cit.*, с. 41.
[1355] Ces informations furent puisées sur la page du projet « Tourguéniev et Allemagne » crée sur initiative de la Bibliothèque Tourguéniev à Moscou. Auteurs : Galina Mouratova et Lioudmila Petrach. http://nasledie.turgenev.ru/stat/tg/face8.htm, consulté le 19 juillet 2014, à 12h25.

en Angleterre. À mesure que grandissait sa réputation littéraire, les occasions de se rendre dans le Royaume se multipliaient. Dans les années 1870, ce n'était pas uniquement pour quelque visite privée que Tourguéniev se rendait en Angleterre : en 1871, il fut invité à prononcer un discours en l'honneur de Walter Scott dont le centenaire était alors célébré en Ecosse et, huit ans plus tard, il se rendit à Oxford – non plus à des fins touristiques, comme par le passé, mais pour se voir délivrer l'honorable grade de Docteur de droit général – pour la première fois dans l'histoire cette distinction était délivrée par les autorité de l'Université d'Oxford à un homme de lettres[1356].

Mais c'est très certainement en France que la situation de Tourguéniev changea de façon la plus spectaculaire. En arrivant à Paris en novembre 1871, Tourguéniev se trouvait, ainsi que nous l'avons vu plus haut, dans un état d'esprit très différent de ce qu'il avait pu expérimenter lors des années précédentes : beaucoup plus ouvert et plus tolérant. Il n'est pas étonnant que ce ne soit qu'à partir du moment de ce nouveau départ avec la France que Tourguéniev se mit à se faire des amis parmi les Français (sans compter les Viardot, bien entendu). Le cas le plus représentatif sur ce plan est celui de Gustave Flaubert, l'ami le plus cher de Tourguéniev pour les dix-sept ans à venir.

Les deux hommes de lettres se rencontrèrent en février 1863 à un des « dîners Magny », fondés une année plus tôt par un groupe d'écrivains et d'artistes dont le dessinateur Paul Gavarni, Sainte-Beuve et les frères Goncourt[1357]. Le lendemain de l'événement, Tourguéniev envoyait une lettre à Flaubert, la première d'une longue série : « Cher Monsieur »[1358] - c'est en ces termes que Tourguéniev s'adressait, le 17 février (1 mars) 1863, à celui qui allait devenir un de ses amis les plus proches, en lui envoyant un de ses ouvrages. « Chers Monsieur Flaubert »[1359], écrivait-il-lui une semaine plus tard, en réponse à un mot que l'auteur de *Madame Bovary* lui avait envoyé peu avant et dans lequel il lui exprimait son admiration devant la lecture qu'il venait d'effectuer : « Depuis longtemps, vous êtes pour moi un maître. Mais plus je vous étudie, et plus votre talent me tient en ébahissement »[1360]. Le début d'une longue et sincère relation fut ainsi établi. Il faudra cependant du temps pour que celle-ci puisse s'épanouir véritablement. « Mon cher confrère »[1361], s'adressait Tourguéniev à Flaubert en avril 1863.

[1356] К. Чуковский, « Тургенев в Оксфорде »// *Литературная Россия*, № 41, 1968.
[1357] Anne Martin-Fugier, « Convivialité masculine au XIXe siècle : les dîners Bixio et Magny », *Romantisme* 3/2007 (n° 137), p. 53.
[1358] Lettre à G. Flaubert, 17 février (1 mars) 1863, Paris.
[1359] Lettre à G. Flaubert, 7 (19) mars 1863, Paris.
[1360] Gustave Flaubert, *Correspondance*, Choix et présentation de Bernard Masson, Texte établi par Jean Bruneau, Gallimard, 1998, p. 446.
[1361] Lettre à G. Flaubert, 6 (18) avril 1863, Paris.

Cinq ans plus tard, alors que les deux hommes s'étaient un peu perdus de vue, Ivan Tourguéniev répondit à une lettre de Flaubert dans laquelle celui-ci exprimait son envie de reprendre contact : « Mon cher ami […] il y a peu d'hommes, de Français surtout, avec lesquels je me sente si tranquillement à mon aise et si éveillé en même temps »[1362], avoue Tourguéniev dans cette même lettre – un compliment suprême de la part de celui qui, en 1868, était encore un francophobe convaincu. « Mon cher ami » se maintiendra durant quelques années encore – une adresse cordiale mais qui manque encore de la familiarité de « Mon vieux Flaubert »[1363], de « mon bon vieux Flaubert »[1364] et « mon cher vieux »[1365] vers lesquels elle évoluera dans les années à venir, dans des lettres de plus en plus empreintes de chaleur et de confiance amicale.

Dix-sept ans d'une amitié « sans nuage », pour reprendre les termes d'Alexandre Zviguilsky à son propos[1366] - un terme parfait pour qualifier la relation entre les deux hommes de lettres. Initialement attirés l'un envers l'autre par un réciproque mouvement d'admiration littéraire, les deux écrivains partagèrent, durant ces nombreuses années, une sympathie profonde, un amour fraternel qui trouva son expression dans la correspondance des deux amis, dans les visites réciproques mais aussi dans une collaboration régulière des deux hommes : Tourguéniev traduisit plusieurs œuvres de Flaubert – deux des trois *Contes,* « Hérodias » et « La Légende de Saint Julien l'Hospitalier », en vue de leur publication en Russie, dans le *Messager de l'Europe* de Stassioulévitch. Flaubert participa, de son côté, à quelques travaux de rédaction en français suscités par son ami russe, en révisant parfois à sa demande quelques traductions. Lorsque, en 1879, *Guerre et paix* de Tolstoï fut traduit en français par la princesse Irina Paskévitcha et que la traductrice sollicita le concours de Tourguéniev dans l'édition de sa traduction en France, c'est à Flaubert qu'incomba la tâche de relecture du texte avant la parution.

L'amitié des deux hommes fut véritablement fusionnelle, et la disparition de Flaubert, en 1880 sera un coup dur pour Tourguéniev. « Je n'ai pas besoin de vous parler de mon chagrin : Flaubert a été l'un des hommes que j'ai le plus aimé au monde »[1367], écrira-i-il à Émile Zola à la mort de son grand ami, qu'il apprendra lors de son séjour en Russie, en pleine préparation à la cérémonie de l'inauguration de la statue à l'effigie de Pouchkine. « Ce n'est pas seulement

[1362] Lettre à G. Flaubert, 14 (26) mai 1868, Baden-Baden.
[1363] Lettre à G. Flaubert, 9 (21) mars 1872, Paris.
[1364] Lettre à G. Flaubert, 29 septembre (11 octobre) 1875, Bougival.
[1365] Lettre à G. Flaubert, 7 (19) mai 1877, Paris.
[1366] Alexandre Zviguilsky, « Introduction » à *Gustave Flaubert - Ivan Tourgueniev*, *Correspondance*, texte édité, préfacé et annoté par A. Zviguilsky, Paris, Flammarion, 1989, p. 14.
[1367] Lettre à E. Zola, 11 (23) mai 1880, Spasskoïé.

un grand talent qui s'en va, c'est un être d'élite, et un centre pour nous tous »[1368], ajoutera-t-il également. Après le départ de Flaubert, Tourguéniev fit tout pour honorer sa mémoire en tant qu'écrivain, un des plus brillants de son temps : il fonda un Comité en vue de récolter des fonds pour un monument à Flaubert et n'hésita pas à solliciter la participation des admirateurs russes de l'auteur de *Madame Bovary* à cette entreprise, au prix de critiques virulentes.

L'amitié d'Ivan Tourguéniev avec Flaubert était la plus forte parmi toutes ses nouvelles relations en France, mais elle n'était pas sa seule relation française amicale, durant les années 1870. Le 2 (14) avril 1874, eut lieu le premier dîner de cinq écrivains, dit le « Groupe des Cinq » ou comme ils s'appelaient encore – une idée d'Ivan Tourguéniev – le « Groupe des auteurs sifflés » : Tourguéniev, Zola, Edmond de Goncourt, Daudet et Flaubert – les cinq hommes de lettres ayant vécu un échec cuisant dans le domaine de la dramaturgie. Les écrivains se réunissaient tous les mois – dans la mesure du possible, bien sûr – d'abord au Café Riche, ensuite dans d'autres établissements similaires de Paris, pour partager un bon repas et une discussion amicale. Les hommes s'appréciaient mutuellement… tout en ayant parfois des avis assez tranchés les uns au sujets des autres.

Ivan Tourguéniev vécut une relation à part avec chacun d'entre eux. Alphonse Daudet, par exemple, s'était épris d'admiration pour les écrits de Tourguéniev dès sa jeunesse, lorsqu'il avait eu l'occasion de lire les *Récits d'un seigneur russe*, la version des *Mémoires d'un chasseur* proposée par Charrière[1369]. Plus tard, il se laissa inspirer par la prose tourguénievienne dans l'écriture de certaines des *Lettres de mon moulin*, et dédia à Tourguéniev un essai biographique rendant hommage au grand sens esthétique, à la capacité de son ami et maître russe de sentir la nature dans toute sa plénitude, ainsi qu'à son savoir-faire littéraire. Tourguéniev, quant à lui, aida Daudet à se faire publier en Russie : l'écrivain signa pas moins de vingt-sept correspondances dans le journal *Temps nouveau* entre 1878 et 1879[1370].

Émile Zola considérait lui aussi Tourguéniev comme son maître doublé d'un guide spirituel en quelque sorte : l'écrivain russe appuya la candidature de l'auteur de *La Faute de l'abbé Mouret* auprès de l'éditeur Stassioulévitch, ce qui fournit à Zola du travail au moment où sa réputation littéraire était encore à faire[1371].

[1368] Lettre à E. Zola, 11 (23) mai 1880, Spasskoïé.
[1369] Александр Звигильский, «Тургенев и французские писатели (по неизданной переписке)»// Звигильский Александр, *Иван Тургенев и Франция*, *op. cit.*, с. 118.
[1370] *Ibid.*, с. 117.
[1371] Le blogue du Musée Tourguéniev à Bougival : http://www.tourgueniev.fr/?page_id=30, consulté le 19 juillet 2014 à 19h20.

Un autre écrivain proche de Tourguéniev durant les années 1870 était sans aucun doute Guy de Maupassant. Plus jeune que la plupart des collègues de plume que l'écrivain russe fréquentait durant cette dernière étape parisienne de sa vie, Maupassant compte parmi ceux des écrivains sur lesquels Tourguéniev exerça l'influence la plus importante, comme le démontre Alexandre Zviguilsky dans son article « Influence de l'œuvre de Tourguéniev sur l'œuvre de Maupassant » (« Влияние творчества Тургенева на творчество Мопассана »)[1372]. C'est à la fin de l'année 1878 que Tourguéniev rencontra le futur auteur de « Boule de suif », jeune journaliste alors et protégé de Flaubert. Après avoir longuement côtoyé l'homme de lettres russe, Maupassant consacra plusieurs articles à Tourguéniev dont le premier fut publié dans *Le Gaulois* sous le titre « L'Inventeur du mot "nihilisme" » (1880), le billet dans lequel il réussit à retracer tout le parcours littéraire de Tourguéniev, en mettant les accents sur les points forts de son œuvre percutante, actuelle et objectivement engagée. Lorsque, encouragé par Flaubert, Maupassant se lança dans l'écriture littéraire et publia son premier récit, « Boule de suif », Tourguéniev était parmi ceux qui reconnurent et saluèrent chaleureusement le talent narratif du jeune auteur. Après la disparition de Gustave Flaubert, le mentor de Maupassant, Tourguéniev se chargea de le conseiller et de le guider, lorsque cela était nécessaire. Reconnaissant, Maupassant lui dédia son premier recueil *La Maison Tellier*, en 1881. Tourguéniev fit également beaucoup pour faire connaître les œuvres de Maupassant auprès du public russe : c'est grâce à sa recommandation que le récit « En famille » fut traduit et publié dans le journal de Stassioulévitch, mettant ainsi le début à l'exportation de l'œuvre de son jeune protégé vers l'Est, en Russie.

À ces quelques littérateurs, qui constituait l'entourage régulier de Tourguéniev dans les années 1870, il faut ajouter George Sand que Tourguéniev avait rencontrée en 1845 à Courtavenel, chez les Viardot[1373]. Après cette première entrevue, l'auteur de *Consuelo* et l'écrivain russe eurent peu de contacts jusqu'en 1870[1374], lorsqu'ils se revirent enfin. Tourguéniev rendit plusieurs visites à George Sand à Nohant dans les années 1870, parfois en compagnie des Viardot, parfois seul. Malgré une opinion mitigée sur ses œuvres, Tourguéniev nourrit pour elle un grand respect doublé d'une sympathie humaine indéniable. Michelet fit partie des contacts privilégiés de Tourguéniev à Paris lui aussi. Les deux hommes firent connaissance par l'intermédiaire de Louis Viardot et l'historien français sollicita son ami russe

[1372] Александр Звигильский, « Влияние творчества Тургенева на творчество Мопассана »// Звигильский Александр, *Иван Тургенев и Франция*, *op. cit.*, с. 183-197.
[1373] Александр Звигильский, « Полина Виардо и Тургенев в Ноане у Жорж Санд »// *Тургеневские чтения*, Составитель и научный редактор Е.Г. Петраш, №5, Москва, «Книжица», 2011, с. 82.
[1374] *Ibid*.

durant la rédaction de *L'Histoire du XIX^e siècle*, notamment[1375]. Hyppolyte Taine, Ernest Renan, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Edmond About – la liste des fréquentations de Tourguéniev dans les années 1870 est longue et les exemples ci-dessus, aussi représentatifs soient-ils, ne constituent pas la totalité du cercle d'amis et connaissances de Tourguéniev à Paris durant cette période. Ils permettent de comprendre au moins une chose : en s'installant à Paris dès novembre 1871, Tourguéniev ne se condamnait pas du tout à la vie de solitaire qu'il avait connue à la fin des années 1850, bien au contraire. Non seulement il était en permanence entouré de sa famille de cœur, mais il se fit beaucoup d'amis parmi ses collègues de plume – condition indispensable pour se sentir à sa place dans une grande ville étrangère comme Paris.

À la lumière de tous ces éléments, nous pouvons dire que l'intégration de Tourguéniev en France, dans les années 1870, fut un succès. Plus encore : certains de ses contemporains témoignent, dans leurs souvenirs se rapportant à cette période, du comportement quelque peu « français » de l'écrivain. En septembre 1883, dans ses *Mémoires*, Piotr Boborykine disait par exemple au sujet de Tourguéniev qu'au contact avec les Français, celui-ci se transformait en un Européen – bien plus que la plupart de ses compatriotes. « Это происходило главным образом оттого, что он употреблял новейший, несколько жаргонный парижский язык »[1376], sa maîtrise du français parlé lui conférant instantanément, selon Boborykine, une sorte d'aura très française. Journaliste et homme de lettres, Boborykine rencontra Tourguéniev à plusieurs reprises et il nota cette même particularité déjà du temps de la période badoise. Il lui trouva alors peu de choses en commun avec la population autochtone : « […] в баденской своей вилле Тургенев смотрел настоящим туристом, полуфранцузом, полурусским, ничего не имеющим общего с туземным населением и местностью […] »[1377]. Même ses amis et connaissances français, pour qui Tourguéniev était pourtant l'incarnation même de la Russie, ne fût-ce que du fait de son physique, l'adoptèrent sans peine comme un des leurs, l'éducation de l'écrivain et sa profonde connaissance de la culture européenne et de la mentalité française lui permettant de réduire le fossé qui les séparait dans la communication quotidienne. Lorsque, en 1880, Guy de Maupassant voulut dédier un article à son ami moscovite, qu'il côtoyait de près depuis quelque temps, il dut déployer un vaste argumentaire pour persuader celui-ci d'accéder à sa demande et de lui accorder cette faveur, Tourguéniev n'étant pas très friand de

[1375] Александр Звигильский, « Тургенев – советчик Мишле »// Звигильский Александр, *Иван Тургенев и Франция*, *op. cit.*, с. 233-446.
[1376] П.Д. Боборыкин, *Из «Воспоминаний», Тургенев дома и за границей*, *op.cit.*, с. 9 : *Cela était surtout dû au fait qu'il utilisait une langue parisienne très nouvelle, quelque peu jargonneuse.*
[1377] […] *Dans sa villa de Bade, Tourgueniev apparaissait comme un vrai touriste, moitié Français, moitié Russe, sans aucune relation avec la localité ou la population du coin* […].

publications biographiques à son sujet. « Vous êtes célèbre », tentait de le convaincre Maupassant dans sa lettre du 16 novembre 1880, et en plus « vous êtes presque un Français »[1378]. Après quelques hésitations, Tourguéniev donna son accord à Maupassant et c'est ainsi que l'article « L'Inventeur du mot "nihilisme" » parut le 21 novembre 1880, dans *Le Gaulois*, retraçant le parcours de « […] Ivan Tourgueneff, un Parisien bien connu chez nous […] »[1379].

Le long retour de Tourguéniev vers la Russie

Tourguéniev – un « presque Français », un « Parisien », ou tout du moins un Russe désormais bien intégré dans la vie de son pays accueil. Cette nouvelle situation, comment se répercute-t-elle sur son sentiment d'appartenance, dans un contexte de prise de distance par rapport à la Russie qui fut le sien durant les années 1860 ? Quelle est la relation entretient-il avec son pays natal à présent ? La réponse est : si pendant la majeure partie des années 1870, son rapport à la Russie reste difficile, Tourguéniev n'en entame pas moins un difficile retour vers ses racines durant cette même période. Sa réconciliation avec la patrie sera longue et demandera quelques efforts de sa part : Tourguéniev devra apprendre à mettre de côté le sentiment de rejet qui l'avait animé durant plusieurs années vis-à-vis du régime russe, à accepter la nouvelle mentalité qui s'était formé au sein de la société russe au lendemain de la réforme paysanne de 1861 et aussi à fermer les yeux, par moments, sur l'incompréhension générale qu'il rencontrerait dans l'opinion publique russe concernant ses choix littéraires et de vie. Le chemin vers la réconciliation sera, comme dit plus haut, prolongé mais finalement réussi. Voici, en quelques mots, le déroulement de ce processus que l'on pourrait diviser en plusieurs étapes distinctes dont chacune fut marquée par un pas de plus vers le rapprochement définitif de Tourguéniev de sa patrie.

D'abord, au début des années 1870, rien ne semble avoir changé dans les relations entre Tourguéniev et son pays natal par rapport à la décennie précédente. Tout comme auparavant, l'opinion publique et les milieux littéraires russes se montraient extrêmement critiques vis-à-vis de lui et de son œuvre. Les lecteurs russes n'arrivaient toujours pas à accepter les quatre vérités que l'écrivain leur avait jetées à la figure dans *Fumée*, à partir de Bade qui plus est. On le disait fini, on l'accusait d'avoir épuisé son talent dans le confort de l'Occident, on lui reprochait un manque de sentiment patriotique[1380]. De son côté Tourguéniev, habitué aux

[1378] Александр Звигильский, «Тургенев и французские писатели (по неизданной переписке)», *op. cit.*, с. 116.
[1379] Guy de Maupassant, « L'Inventeur du mot "nihilisme" » dans Guy de Maupassant, *Chroniques 1, 22 octobre 1876 – 23 février 1882*, Préface d'Hubert Juin, Union Générale d'Éditions, Paris, 1980, p. 101.
[1380] Е.И.Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев. Дым», *op. cit.*, с. 530-543.

critiques depuis *Pères et fils*, défendit bec et ongle la position prise dans le roman. L'incompréhension générale qu'il avait suscitée en Russie ne faisait pas bien sûr qu'accentuer le sentiment de rejet qui s'était formé depuis quelque temps dans son esprit. Lorsqu'il se rendait en Russie à présent, ce qui arriva entre février et avril 1871 ainsi qu'en mai-juin 1872, rien ne semblait pouvoir briser la glace : Tourguéniev vécut chacune de ces excursions dans le pays comme une contrainte alors, créée par une nécessité de travail ou encore pire – par un besoin d'ordre financier. « Je commence à me lasser de Pétersbourg. J'ai dû y rester pour prendre un peu l'air du pays ; maintenant il faut partir et pousser, talonner les affaires, pour revenir au plus vite ! »[1381], écrit-il à Pauline Viardot en février 1871, pressé de retrouver les siens à Londres et peinant à retrouver ses marques dans le pays : « […] la société ne me convient pas : il y règne une odeur d'huile de sacristie, qui m'écœure. Cela ne me convient pas et ne leur conviens pas. […] Il est évident que je ne me sentirai bien à mon aise et tranquille tout à fait que quand je serai de nouveau près de tout ce que j'aime au monde »[1382], rapporte-t-il quelques jours plus tard de Moscou. Bilan similaire lors du retour de l'écrivain dans les pénates natals l'année suivante : mêmes sensations, même accueil. « Признаюсь, нет большой охоты рассказывать даже то немногое, что я здесь видел и слышал. Кажется, все ползет по-старому […] »[1383], raconte-t-il à Annenkov cette fois. Seule peut-être la quiétude ancestrale de Spasskoïé parvient à ranimer son attachement envers le pays. « […] я ничего не знаю прелестнее наших орловских старых садов – и нигде на свете нет такого запаха и такой зелено-золотистой серости (вот Вам новое слово) под чуть-чуть лепечущими липами в этих узких и длинных аллеях, заросших шелковистой травкой и земляникой. Чудо! »[1384], lisons-nous dans la même lettre à Annenkov. Une fois de plus, le sentiment de la nature vient au secours de celui de la patrie. Mais voilà qu'une violente attaque de goutte survient, anéantissant le peu de bonnes impressions que l'écrivain semble s'être faites de son passage en Russie. Si bien qu'en 1873 Tourguéniev préféra se rendre à Carlsbad afin d'y soigner sa maladie, plutôt que d'aller en Russie.

Ensuite, entre 1874 et 1876, un premier et timide mouvement de rapprochement marquera la relation de Tourguéniev à la Russie. C'est pourtant sans grand enthousiasme que

[1381] Lettre à P. Viardot, 22 février (6 mars) 1871, Saint-Pétersbourg.
[1382] Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1871, Moscou.
[1383] Lettre à P. Annenkov, 14 (26) juin 1872, Moscou : *J'avoue ne pas avoir grande envie de raconter ne fût-ce que le peu de ce que j'ai vu et entendu ici. La routine, semble-t-il* […].
[1384] Lettre à P. Annenkov, 14 (26) juin 1872, Moscou : […] *je ne connais rien de plus délicieux que nos vieux parcs d'Orel, nulle part ailleurs il n'existe un tel parfum, une telle griseur (je vous offre ce nouveau mot) d'un vert scintillant sous les tilleuls qui frémissent à peine dans ces longues allées étroites, parsemées de fraisiers et d'herbes soyeuses. Une merveille !*

l'écrivain se mit en route pour le pays en avril 1874, après plus d'un an de pause pendant laquelle il ne cessa pas de suivre l'évolution des événements dans la « *cara patria* »[1385]. Ceux-là ne lui offraient malheureusement que peu de réconfort : « Я таки почитываю расейские газеты и журналы... вкусно, нечего сказать »[1386], avouait-il à Annenkov au printemps 1873, en commentant les publications russes relatives aux mesures de plus en plus drastiques prises par le gouvernement contre la montée du mouvement révolutionnaire. « Темное и не совсем даже понятное время наступает на Руси »[1387], écrivit-il quelques mois plus tard à Avdeïev. On peut imaginer l'état d'esprit dans lequel Tourguéniev se trouvait en retrouvant le chemin de la Russie natale en avril 1874. Son abondante correspondance d'alors montre le changement progressif qui s'opérait dans son esprit au fur et à mesure que son séjour avançait. D'abord nostalgique – comme toujours – du foyer des Viardot (« Il y a aujourd'hui dix jours que j'ai quitté Paris, c'est la 9me partie de l'absence qui s'est écoulée – patience – les autres 8 passeront aussi […] »[1388], écrit-il à peine arrivé en Russie), il se montre rapidement impatient de replonger dans l'atmosphère du pays pour accumuler des impressions qu'il transformerait en images littéraires par la suite : « Je vois beaucoup de monde, je fais des études à force, en haut, en bas, de tous côtés, je voudrais être comme une éponge pour pomper toute sorte de matériaux que je dégorgerai plus tard – je vous demande pardon de cette comparaison peu élégante »[1389]. Beaucoup de découvertes agréables attendaient Tourguéniev lors de ce séjour en Russie, à en juger par ses lettres : il y fait état d'une meilleure disposition des jeunes Russes vis-à-vis de sa personne (« La jeune génération a beaucoup plus de bienveillance pour moi […] »[1390]), raconte quelques innovations inattendues qu'il put découvrir, comme l'ouverture d'une colonie pour jeunes détenus, conçue d'après un modèle français, qu'il visita dans les environs de Saint-Pétersbourg[1391], rapporte sa découverte de quelques compositeurs russes dont Moussorgski : « C'est un peu wagnérien, mais beau et pénétrant. – Allons, allons, messieurs les Russes !! »[1392]. Ce séjour réconfortant devait couronner les bonnes impressions que Tourguéniev était en train de se constituer mais un nouvel accès de goutte particulièrement violent en décida autrement. Tourguéniev se trouva cloué au lit durant plusieurs semaines.

[1385] Lettre à L. Pietsch, 1 (13) juin 1874, Moscou.
[1386] Lettre à P. Annenkov, 23 mars (4 avril) 1873, Paris : *Je parcours les journaux et les magazines russes… je ne peux pas vous dire à quel point tout cela est délicieux*.
[1387] Lettre à M. Avdeïev, 19 (31) janvier 1874, Paris : *La Rus s'enfonce dans des temps sombres et que l'on ne comprend même pas tout à fait.*
[1388] Lettre à P. Viardot, 10 (22) mai 1874, Saint-Pétersbourg.
[1389] Lettre à P. Viardot, 15 (27) mai 1874, Saint-Pétersbourg.
[1390] Lettre à P. Viardot, 15 (27) mai 1874, Saint-Pétersbourg.
[1391] Lettre à P. Viardot, 21 mai (2 juin) 1874, Saint-Pétersbourg.
[1392] Lettre à P. Viardot, 22 mai (3 juin) 1874, Saint-Pétersbourg.

Incapable de disposer librement de lui-même et dans l'impossibilité de rejoindre sa famille à Paris, il se montre de nouveau implacable : si chacun de ses séjours en Russie doit être accompagné d'une telle « surprise », il préfère se passer desdits séjours. « Voilà trois fois de suite que j'ai la goutte en Russie au mois de juin. – Basta cosi. – Je ne reviendrai plus admirer les beautés de mon jardin. Que le diable l'emporte ! »[1393], écrivit-il en juin à Pauline Viardot, excédé par sa situation. Cette même conclusion revient dans la plupart de ses lettres, que celles-ci datent de son séjour en Russie ou qu'elles aient été expédiée après le retour de l'écrivain sur le continent européen, tous correspondants confondus : « Это в третий раз сряду родина моя меня так награждает. Вот и люби ее после этого! »[1394], « Ah, *cara patria* n'a pas été aimable envers moi – cela ne donne pas envie de lui dire : au revoir ! »[1395], « Рвение мое к родине эта штука несомненно охладила: три раза сряду приезжаю я сюда – и три раза уезжаю с подаргрой – и всякий раз в сильнейшей прогрессии »[1396], « Вот третий раз, как я приезжаю в Россию, и третий раз сряду, как она дарит меня таким приятным гостинцем. Результатом последнего ее знака внимания – мое твердое решение более не подвергаться ему, и потому я говорю и ей, и, разумеется, моей литературной деятельности окончательное «прости»[1397]. L'année suivante (1875) Tourguéniev ne retourna pas dans son pays, conformément à ses intentions. Durant cette même période, Tourguéniev continua à suivre l'évolution de la situation en Russie, tout en constatant – non sans regret – dans ses lettres la montée de la réaction : durcissement de la censure[1398], propagation de la théorie du panslavisme…

Il faudra attendre l'an 1876 et le début des tensions sur la scène internationale, à la suite de l'action militaire perpétrée par la Turquie à l'encontre des populations non-musulmanes dans la partie des Balkans sous son contrôle, pour voir s'amorcer une nouvelle étape dans le rapprochement de Tourguéniev vers son pays. L'intervention de la Russie dans le conflit, au nom de la défense des autres nations slaves, mobilisa toute l'opinion publique russe, dans un élan de patriotisme important. L'écrivain n'échappa pas non plus à ce mouvement général. Contraint de vivre loin de son pays à un moment grave de son histoire, sur le territoire d'un

[1393] Lettre à P. Viardot, 16 (28) juin 1874, Spasskoïé.
[1394] Lettre à I. Vrevskaïa, 16 (28) juin 1874, Spasskoïé : *C'est la troisième fois en suivant que la patrie me récompense ainsi. Allez l'aimer après cela !*
[1395] Lettre à C. Chamerot, 19 juin (1 juillet) 1874, Spasskoïé.
[1396] Lettre à I. Polonski, 16 (28) juillet 1874, Saint-Pétersbourg : *Ma ferveur pour la patrie s'est indubitablement refroidie : c'est la troisième fois que je reviens ici pour en repartir avec la goutte, et chaque fois un peu plus fort.*
[1397] Lettre à M. Avdeïev, 1 (13) août 1874, Carlsbad : *C'est la troisième fois que je reviens en Russie et la troisième fois en suivant qu'elle m'honore de ce sympathique cadeau. En réponse à ce dernier signe d'attention je présente ma ferme résolution de ne plus m'y soumettre, et voilà pourquoi je lui dis à elle et, évidemment, à mon activité littéraire « adieu » pour de bon.*
[1398] Lettre à M. Avdeïev, 30 décembre 1874 (11 janvier 1875), Paris.

pays ennemi qui plus est (la France, l'Angleterre et l'Allemagne ayant formé un bloc d'opposition à la Russie dans ce conflit), il se montre très soucieux par le déroulement des événements. « Здесь ходят самые страшные слухи о положении нашего войска в Бессарабии […].[…] если вы знаете что-нибудь верное, напишите. Мое патриотеческое чувство очень беспокоится »[1399], demande-t-il à Stassioulevitch déjà en décembre 1876, alors que la guerre n'était pas encore annoncée officiellement. « Очень мы все озабочены близостью и неизбежностью войны. Общественное мнение раздражается противу нас – и особенно Англия подливет масла в огонь. У каждого русского невольно сжимается сердце при мысли о будущем »[1400], dit-il quelques mois plus tard à un autre de ses correspondants. Et lorsque le conflit atteint son paroxysme, au moment du siège de Plevna, un sentiment de honte vient s'ajouter à ses inquiétudes pour le sort de ses compatriotes impliqués dans la guerre : « При теперешнем ужасном положении наших дел, […] русскому приличнее всего спрятаться в нору – если он не может оказать деятельную помощь своей родине. А что я могу сделать? »[1401], confesse-t-il dans une lettre à son frère Nikolaï, en septembre 1877. Ces différentes émotions, dont les lettres de l'écrivain sont littéralement remplies durant toute la période de la guerre (les exemples ci-dessus sont assez représentatifs de ce qu'on peut trouver dans sa correspondance de 1877-1878) montrent à quel point le sort de la Russie préoccupait Tourguéniev malgré son parti pris *a priori* défavorable ; l'éloignement géographique ne tuait pas le patriotisme du Russe.

Enfin, durant les dernières années de sa vie, on peut dire que l'écrivain revint presque totalement sur son opinion sur la Russie, même s'il faut d'emblée souligner le *statu quo* de celle-ci concernant la situation politique intérieure, que Tourguéniev ne trouva jamais totalement satisfaisante. A partir de 1879, le rapport qu'il entretenait avec ses compatriotes s'adoucit substantiellement. Ce changement fut en partie lié à l'accueil que Tourguéniev reçut lors de son voyage en Russie en février-mars 1879 : à Saint-Pétersbourg comme à Moscou, l'écrivain fut littéralement acclamé par ses lecteurs. Dans les deux capitales, des dîners en honneur de l'auteur des *Mémoires d'un chasseur* furent organisés, on le sollicita pour des conférences et des lectures publiques, il reçut des dizaines de visites de la part de ses

[1399] Lettre à M. Stassioulevitch, 18 (30) décembre 1876, Paris : *Les bruits les plus terribles courent ici au sujet de nos troupes en Bessarabie* […]. […] *si vous avez des informations fiables, écrivez-moi. Mon sentiment patriotique me donne bien du souci.*

[1400] Lettre à A. Golovine, 3 (15) avril 1877, Paris : *Nous sommes tous très préoccupés par l'approche inévitable de la guerre. L'opinion publique nous est hostile et l'Angleterre met particulièrement de l'huile sur le feu. Chaque Russe a le cœur serré malgré lui en pensant à l'avenir.*

[1401] Lettre à N. Tourguéniev, 5 (17) septembre 1877, Bougival : *Vu la tournure désastreuse des événements pour nous* […], *un Russe a surtout envie de se cacher dans son terrier s'il ne peut être d'aucune utilité pratique à sa patrie. Et que puis-je faire ?*

admirateurs. Plus qu'une question de gloire, que l'écrivain n'avait jamais recherché par ailleurs, cette simple reconnaissance de son travail fut comme un baume pour son cœur. « Этот возврат ко мне молодого поколения очень меня порадовал, но и взволновал порядком »[1402], racontait Tourguéniev à Toporov, son homme de confiance en Russie à l'époque. Le triomphe réservé pour lui en Russie fut inattendu pour l'écrivain. Son roman *Terres vierges* était sorti au début 1877, suscitant, comme d'habitude bien des polémiques, critiques et virulentes[1403]. La jeune génération s'y était cependant reconnue, ce qui valut à l'auteur du roman une grande reconnaissance à son passage en Russie. De retour à Paris, l'écrivain fit part, dans une lettre à Annenkov, de demandes de rester au pays, reçues de la part des jeunes qu'il avait rencontrés en grand nombre : « Как они просили меня в России вернуться туда, остаться там – конечно, не для того чтобы сделаться «вождем» (это не в моей натуре – да и не в данных условиях современности) – но центральным пунктом, знаменателем... »[1404]. Surpris et ému, Tourguéniev se rendait bien sûr compte de l'impossibilité de satisfaire à cette requête. Cependant, son cœur de vieux libéral reçut le message. L'homme de lettres et d'Etat Alexeï Koni, qui avait connu Tourguéniev précisément dans les années 1870, rapporta dans ses souvenirs ce moment remarquable dont il avait été témoin :

> Старые, односторонние, предвзятые и подчас продиктованные личным нерасположением и завистью нападки на автора «Отцов и детей» […] давно прекратились, и снова симпатии всего, что было лучшего в русском мыслящем обществе, обратились к нему. Особенно восторженно относилась к нему молодежь. Ему приходилось убеждаться в заслуженном внимании и теплом отношении общества почти на каждом шагу, и он сам с милой улыбкой внутреннего удовлетворения говорил, что русское общество *его простило*.[1405]

Le changement d'attitude du grand public envers son œuvre frappa Tourguéniev et ébranla sa résolution de terminer ses jours en Europe où il se sentait, sinon davantage chez lui, en tout cas

---

[1402] Lettre à A. Toporov, 20 février (4 mars) 1879, Moscou : *Ce retour vers moi de la jeune génération m'a beaucoup réjoui, mais également quelque peu ému.*

[1403] Н.Ф. Буданова, « Комментарии: И.С.Тургенев. Новь»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, Москва, Наука, 1980, с. 518-535.

[1404] Lettre à P. Annenkov, 12 (24) avril 1879, Paris : *Comme ils m'ont demandé en Russie de retourner là-bas et d'y rester, bien sûr pas pour y faire office de « dirigeant » (ce n'est dans ma nature et de toute façon pas d'actualité dans les circonstances), mais de point central, d'ancrage…*

[1405] А.Ф. Кони, « Из книги « На жизненном пути», И.С.Тургенев »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op.cit.*, с. 122 : *Les invectives à l'encontre de l'auteur de « Pères et enfants », dépassées, bornées, préconçues, dictées parfois par la frustration personnelle et la jalousie,* […] *avaient cessé depuis longtemps et il attirait à nouveau la sympathie de tout ce qu'il y avait de meilleur au sein de la société pensante russe. La jeunesse lui manifestait un enthousiasme particulier. Il put se convaincre de l'attention soutenue dont il faisait l'objet et de sa grande popularité à pratiquement chacun de ses pas, et il disait avec un sourire débonnaire de satisfaction intérieure que la société russe* lui avait pardonné.

mieux accepté qu'en Russie. À présent que les choses avaient changé, l'écrivain envisageait plus volontiers la perspective de passer un peu plus de temps dans son pays. Si bien que, au début de l'année suivante, en 1880, alors il se mettait en route pour la Russie, il ne planifiait plus son retour, préférant garder toutes les options ouvertes : « Я еду в Россию, не знаю нисколько, когда я оттуда вернусь »[1406], écrivait-il à Annenkov deux mois avant le départ, fermement décidé à s'attarder dans le pays avec lequel il s'était finalement réconcilié. Un mois plus tard, la résolution de Tourguéniev n'était pas entamée : « […] я в первый раз еду на родину, не размышляя вовсе о том, когда я сюда вернусь – да и не желаю скоро вернуться […]»[1407], disait-il à Tolstoï peu avant son départ. En 1880, Tourguéniev passa près de cinq mois en Russie. Il s'agit de son plus long séjour dans le pays depuis bien des années. Il en effectua un autre, tout aussi prolongé, l'année suivante, et profita ainsi pour la dernière fois – sans le savoir – de son domaine familial de Spasskoïé. Le chemin du retour de l'écrivain vers sa terre natale fut long et ponctué de bien des hésitations et des difficultés. Après de longues années d'éloignement, il finit par reprendre le chemin de la patrie. Cela se produisit au moment où son adaptation à la vie en Europe, en France, était la plus parfaite. Jamais auparavant, les deux pays, les deux continents, les deux cultures n'avaient pas été aussi proches de lui simultanément.

Tourguéniev et sa vie de passeur

En 1884, alors qu'il rédigeait ses souvenirs sur Tourguéniev, Pavel Annenkov nota dans l'introduction à « La Jeunesse d'Ivan Tourguéniev » (« Молодость И.С. Тургенева »)[1408] que son ami avait été le pionnier de l'expansion des lettres russes en Europe. Tourguéniev assuma ce rôle avec beaucoup de dignité et de modestie, souligne Annenkov, qui entretint un lien d'amitié très étroit avec lui durant plus de trente-cinq ans. Les plus grands esprits européens avaient beau lui adresser leurs éloges, l'écrivain russe les recevait invariablement avec beaucoup de reconnaissance et d'humilité. George Sand, Carlyle, Guizot, Gambetta, Taine, Lamartine, etc., sans parler des amis proches parmi les hommes de lettres français – Flaubert, Zola, Maupassant, Daudet, Renan -, avaient tous témoigné leur admiration et leur respect vis-à-vis de l'œuvre de Tourguéniev de son vivant. Beaucoup d'entre eux auraient souhaité, dit

[1406] Lettre à P. Annenkov, 13 (25) novembre 1879, Bougival : *Je pars en Russie et j'ignore complètement quand j'en reviendrai.*
[1407] Lettre à L. Tolstoï, 28 décembre 1879 (9 janvier 1880), Paris : […] *je retourne au pays pour la première fois, sans du tout me demander quand je reviendrai ici, et je ne désire pas non plus rentrer vite* […].
[1408] П.В. Анненков, « Вступление. Молодость И.С. Тургенева »// Анненков П.В., *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, с. 605-609.

Annenkov, voir l'écrivain russe endosser officiellement le titre d'homme de lettres européen mais Tourguéniev était bien trop modeste pour accepter un tel honneur. « Напрасно большинство знаменитостей европейского мира слали ему одна за другой свои приветы»[1409], explique Annenkov, rien ne pouvait le convaincre du rôle exceptionnel qui était le sien pourtant de bien des points de vue, y compris dans l'histoire des relations culturelles entre la Russie et l'Europe occidentale. Sans prêter plus d'attention qu'il n'en fallait aux ovations auxquelles il avait droit de part et d'autre du continent européen, Tourguéniev se contentait, poursuit Annenkov, de mener son existence comme il l'avait toujours fait, si bien que, sans le vouloir, vers la fin de sa vie, il finit remplir un rôle important dans les cercles littéraires des différents pays européens : « […] занял видное место перед тремя мирами – романским, германским и русским, которых знал одинаково хорошо […]»[1410]. Lorsque, au printemps 1879, Moritz Necheles publia son article « Ivan Turgenjew. Eine Portretstudie » dans *Literaturblatt*, Tourguéniev tint à remercier l'homme de lettres autrichien pour la fine analyse qu'il y avait faite de son parcours. Il profita de sa lettre pour expliquer à Necheles son point de vue sur la question : « Если бы мне понадобилось назвать истинную основу своей деятельности – я бы, пожалуй, сказал так: «Я писал потому, что мне самому это доставляло искреннюю радость». Свой народ, человеческая жизнь, человеческие лица – вот определяющие данные; писатель делает из них, что может... и что он не в состоянии сделать иначе »[1411]. Cette joie d'avoir chanté son pays dans ses œuvres fut doublée, pour l'écrivain, de la grande satisfaction d'avoir contribué à la diffusion des lettres et de la culture russe à l'étranger : « Считаю великим счастьем своей жизни, что я несколько приблизил свое отечество к восприятию европейской публики »[1412].

Tourguéniev fit en effet beaucoup pour la diffusion de la culture russe en Europe et en particulier en France. Il le fit à travers ses œuvres d'abord qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avaient été traduites en plusieurs langues au courant des années 1850-1870. Dans la seconde moitié du XIX[e], la plupart des Européens commencèrent leur initiation à la littérature russe avec un des écrits de Tourguéniev, qui dévoilaient chacun une des nombreuses facettes

[1409] *Ibid.*, c. 607 : *C'était en vain que la plupart des grands noms du monde européen lui envoyaient leurs salutations les uns après les autres.*
[1410] *Ibid.*, c. 608 : […] *a occupé une place en vue devant trois mondes, les monde roman, germanique et russe, qu'il connaissait tous aussi bien l'un que l'autre.*
[1411] Lettre à M. Necheles, 4 (16) avril 1879, Paris : *Si je devais nommer le vrai fondement de mon activité, je dirais sans doute ceci : « J'ai écrit parce que cela me procurait une véritable joie personnelle ». Mon peuple, la vie humaine, les visages humains, voilà mes données de base ; l'écrivain en fait ce qu'il peut…et ce qu'il n'est pas capable de faire autrement.*
[1412] *Je trouve que le grand bonheur de ma vie est d'avoir quelque peu rendu plus proche ma patrie dans la perception du public européen.*

de la vie russe : les coutumes des paysans, les mœurs de la petite noblesse de province, les légendes et les mythes russes traditionnels, sans oublier les paysages – les fameux paysages tourguénieviens, typiquement russes, invariablement présents dans chacune de ses œuvres. Et, comme dit Mikhaïl Alexeïev, un des premiers philologues russes à avoir étudié la contribution de Tourguéniev dans la diffusion des lettres russes en Occident : « Любое произведение художественного слова, если оно возбудило к себе интерес иностранного читателя, естественно влечет к себе интерес к другим проиведениям той же литературы. В этом смысле Тургенев действительно способствовал росту интереса и внимания к русской литературе вообще»[1413].

Amoureux des lettres russes, Tourguéniev commença à initier le public francophone aux œuvres de ses auteurs préférés dès que son pied foula le sol français, dans les années 1840. Avec l'aide de Louis Viardot, Tourguéniev traduisit alors certaines œuvres de Pouchkine et de Gogol, comme il aida plus tard Mérimée dans ses traductions de Lermontov. Conscient des limites qui lui imposait le français en sa qualité de langue acquise et non pas maternelle, et tenant pour point d'honneur de ne jamais écrire qu'en russe, sa langue naturelle, Tourguéniev n'hésita pas à collaborer avec ses collègues francophones dans le cadre de leurs travaux de traduction des œuvres russes en français, en mettant ses lumières linguistiques et philologiques à leur service. Lorsqu'il s'agit de transmettre en langue russe quelque œuvre française que Tourguéniev tenait particulièrement en estime, l'écrivain n'hésitait pas à se mettre à l'ouvrage non plus : ainsi, il traduisit personnellement certaines œuvres de Flaubert – (*Hérodias*, *La légende de Saint Julien l'hospitalier*) en vue de leur publication à Saint-Pétersbourg.

L'œuvre traductive de Tourguéniev, aussi intéressante soit-elle[1414], ne représente qu'une partie mineure de ses écrits malgré tout. En effet, ne s'attelant qu'exceptionnellement à une traduction, Tourguéniev joua bien plus souvent le rôle d'intermédiaire entre les différents acteurs des cercles littéraires russes et françaises (parfois même allemandes et anglaises), en sa qualité d'habitué des premiers comme des seconds. Par exemple, lorsqu'il fut question, à la fin des années 1870, de faire traduire en français *Capitaine Roukhnev* d'Alexeï Pissemski, c'est

[1413] М.Н. Алексеев, « Тургенев - пропагандист русской литературы на Западе »// *Труды Отдела новой русской литературы*/ Институт литературы (Пушкинский Дом) АН СССР, Отдел новой русской литературы, ответсвенный редактор Б.С. Мейлах, Москва, Ленинград, Изд-во АН СССР, 1948, с. 40 : *N'importe quelle œuvre littéraire, si elle a éveillé l'intérêt d'un lecteur étranger, va naturellement éveiller de l'intérêt pour d'autres œuvres de cette littérature. A cet égard, Tourgueniev est vraiment parvenu à susciter l'intérêt et l'attention de manière générale pour la littérature russe.*

[1414] Н.Г. Жекулин, «Тургенев - переводчик: вопросы теории и практики»// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы* / Москва, Санкт-Петербург, Альянс-Архео, 2009, с. 48-94.

Tourguéniev qui recommanda à l'écrivain les services de Victor Derély : « С г. Дерели я виделся уже три раза: мы проходили вместе с ним места в вашем романе, которые представляли ему затруднения. Он очень порядочный малый, французским языком владеет вполне, русский понимает, питает великое к вам уважение […] »[1415]. Tourguéniev se chargea ensuite de la révision de la traduction faite par Derély ainsi que de la publication du roman de Pissemski en France. C'est grâce aux recommandations de Tourguéniev que furent traduits et qu'ensuite parurent, d'abord en France et puis dans d'autres pays européens, les œuvres d'Ostrovski, qu'il mit en relation avec le traducteur Émile Duran-Gréville, et surtout la plupart des œuvres de Léon Tolstoï, à commencer par *Guerre et paix* dont Tourguéniev révisa personnellement la traduction réalisée par une Russe – la princesse Maria Paskevitch -, avant de se charger de la publicité de l'œuvre : « Я раздал их [экземпляры перевода «Войны»] здешним влиятельным критикам (между прочим Тэну, Абу и др). Должно надеятся, что они пойму всю силу и красоту Вашей эпопеи »[1416], tenait-il au courant Tolstoï à la fin de l'année 1879. Ce moment marqua le début de la reconnaissance européenne de Tolstoï.

Les collègues de plume français, allemands et anglais de Tourguéniev, connaissant l'ampleur de son érudition, n'hésitaient pas à s'adresser à lui lorsqu'ils avaient besoin de quelque information relative au monde russe. Ainsi, quand Jules Hetzel, le premier éditeur français de Tourguéniev, se préparait à faire paraître quelque œuvre portant sur la Russie ou ayant quelque trait à ce pays, il préférait vérifier la pertinence de son choix auprès de l'écrivain russe. Cela fut le cas notamment au milieu des 1870, lorsque Hetzel sollicita l'avis de Tourguéniev au sujet de *Michel Strogoff* de Jules Verne. L'écrivain lui livra ses impressions: « Le livre de Verne est invraisemblable – mais cela ne fait rien : il est amusant. L'invraisemblance est dans l'invasion de la Sibérie par le khan de Bokhara – de nos jours – c'est comme si je voulais représenter la France envahie par la Hollande »[1417], jugea-t-il notamment avant de mettre l'éditeur français en contact avec l'ambassadeur de Russie en France, le comte Orlov, qu'il connaissait très bien personnellement et qu'il estimait pouvoir être d'une grande aide pour Hetzel. Tourguéniev joua le rôle de « consultant culturel », souvent et volontiers : en 1872, il aida son traducteur anglais Ralston à se procurer les livres dont celui-

[1415] Lettre à A. Pissemski, 5 (17) mai 1879, Paris : *J'ai déjà rencontré trois fois M. Derély : nous avons parcouru ensemble les endroits de votre roman qui présentaient quelques difficultés pour lui. C'est une personne tout à fait posée, il maîtrise tout à fait la langue française, il comprend le russe et nourrit à votre égard un profond respect* […].

[1416] Lettre à L. Tolstoï, 28 décembre 1879 (9 janvier 1880), Paris : *Je les ai distribués* [*les exemplaires de la traduction de « Guerre et paix »*] *à des critiques influents du coin (entre autres à Taine, Aboue, etc.). Reste à espérer qu'ils comprendront toute la force et la beauté de votre épopée.*

[1417] Lettre à J. Hetzel, 11 (23) septembre 1875, Bougival.

ci avait besoin alors qu'il préparait un cycle de conférences sur l'histoire de la Russie ancienne ; lorsque, la même année, Michelet eut besoin de renseignements sur le déroulement de la campagne de Napoléon en Russie, c'est vers Tourguéniev qu'il se tourna en premier lieu *via* Louis Viardot, l'historien et l'écrivain russe ne se connaissant pas encore très bien à l'époque[1418]. Tourguéniev mit l'auteur de *L'Histoire du XIX^e^ siècle* en relation avec Sofia Kavélina, historienne russe et spécialiste du XVIII^e^ siècle.

Traducteur et consultant, Tourguéniev joua ainsi fréquemment le rôle d'intermédiaire entre les différents protagonistes du monde littéraire en Russie et en France. Tourguéniev mit Zola en relation avec d'autres hommes de lettres russes, comme Piotr Boborykine qui contribua largement à la diffusion de l'œuvre de l'écrivain français en Russie. En 1874, il mena des négociations avec Stassioulévitch en vue de faire publier *La Faute de l'abbé Mouret* de Zola dans *Messager de l'Europe*. Il recommanda également au rédacteur russe les services de Zola en tant que chroniqueur, fonction que ce dernier exerça durant cinq ans, profitant non seulement de l'appui de Tourguéniev mais aussi de ses conseils avisés quant aux sujets à développer dans ses chroniques, à l'adresse de lecteurs russes[1419]. Tourguéniev aida Stassioulévitch à trouver des collaborateurs non seulement en France mais aussi en Angleterre, il contribua largement à l'édition de certaines œuvres de ses amis Daudet et Maupassant en Russie. En 1872, c'est grâce à lui que *The Songs of the Russian People* de Ralston parût en Russie. En 1873, alors qu'Anatole Leroy-Beaulieu se rendait en Russie pour étudier l'histoire et la société russes, Tourguéniev n'hésita pas à recommander ce jeune écrivain « très distingué », selon ses propres termes[1420], à plusieurs de ses relations dont Tcherkasski et Stassioulévitch. En 1877, lorsqu'Émile Durant-Gréville préparait sa monographie sur les hommes de lettres russes pour la *Revue des Deux Mondes*, Tourguéniev le recommanda chaudement à l'attention de Dostoïevski, Ostrovski, Pissemski…

Les cas que nous venons de citer ne sont que quelques exemples des services qu'Ivan Tourguéniev rendit aux hommes de lettres russes et européens, avec un seul et même objectif : faire tout ce qui était en son pouvoir pour rapprocher la culture russe de l'Europe. On qualifia bien souvent Tourguéniev d'ambassadeur de la culture russe[1421] ou encore de propagateur des

[1418] Александр Звигильский, « Тургенев и французские писатели (по неизданной переписке) », *op. cit.*, с. 124.
[1419] Voir à ce sujet, par exemple, la lettre de Tourguéniev à Gustave Flaubert du 8 (20) mai 1877 (Paris) ou encore celle envoyée directement à Zola le 9 (21) juin 1877 de Saint-Pétersbourg.
[1420] Lettre à M. Stassioulévitch, 24 janvier (5 février) 1873, Paris.
[1421] Ю.И. Сохряков, «"Посол русского романа" (И.С. Тургенев)»// Ю.И. Сохряков, *Художественные открытия русских писателей : О мировом значении русской литературы: Кн. для учителя*, Москва Просвещение, 1990, с. 23-33.

lettres russes en France et en Europe[1422], on dit aussi fréquemment que son œuvre et ses activités littéraires servirent de trait d'union entre les deux cultures[1423]. En effet : Ivan Tourguéniev vivait à cheval entre deux aires culturelles distinctes, il parlait couramment plusieurs langues et possédait une connaissance exemplaire des lettres russes et européennes. Grâce à toutes ces qualités mais aussi à son réseau de relations très étendu dans les cercles littéraires européens, il devint, en particulier dans la deuxième partie de sa vie, un candidat de choix pour le rôle de passeur entre deux cultures.

Le terme « passeur » nous semble convenir particulièrement bien au cas de Tourguéniev. L'acception anthropologique – et relativement récente – de ce mot est formulée dans l'introduction au recueil d'articles réunis sous le titre *Figures du passeur* signé par Paul Carmignani de l'Université de Perpignan[1424]. Insistant sur une très grande variété de paradigmes que la figure de « passeur » peut offrir[1425], Carmignani dégage dans son introduction plusieurs paramètres inhérents à cette notion. Un « passeur » est celui qui effectue un acte de passage – ou un transfert, si l'on préfère - de quelque chose d'un lieu à l'autre. Ce transfert s'effectue de préférence dans les deux sens et comporte une dimension de franchissement des obstacles qui empêchent une circulation « naturelle » entre deux « bords ». Enfin, l'acte de passage comporte le plus souvent une dimension économique[1426]. Une telle définition correspond tout à fait à ce qu'Ivan Tourguéniev accomplit, en particulier durant les années 1870.

De façon enthousiaste et énergique, il contribua à la circulation du savoir civilisationnel, propre à la Russie d'un côté et à l'Europe, plus précisément la France, de l'autre. L'objet dont il assurait le passage – les lettres des pays concernés mais aussi d'autres éléments de leur culture – était spécifique et unique, on peut dire que l'acte de transfert s'effectuait généreusement et dans les deux sens. Il fallut, pour que le transfert en question pût avoir lieu, surmonter un obstacle – et de taille ! – celui de la méconnaissance mutuelle dont les Russes et les Européens faisaient systématiquement preuve les uns vis-à-vis des autres. Lorsque, en 1886, Eugène-Melchior de Voguë décida de réunir les différents articles qu'il avait dédiés, entre 1883 et 1886, à la littérature russe, en un seul volume intitulé *Le Roman russe*, il expliqua vouloir faire découvrir au lecteur français une vaste région « à peine explorée » et qui demeurait un mystère

[1422] М.Н. Алексеев, *op. cit.*, с. 268-307.
[1423] *Ibid.*, с. 269.
[1424] *Figures du passeur*, sous la direction de P. Carmignani, Equipe de recherches – V.E.C.T., Presses universitaires de Perpignan, 2002.
[1425] P. Carmignani, *Introduction*// *Figures du passeur*, sous la direction de P. Carmignani, Equipe de recherches – V.E.C.T., Presses universitaires de Perpignan, 2002, p. 8.
[1426] *Ibid.*, p. 12.

pour la plupart de ses compatriotes : « Ce grand pays muet vit comme ses fleuves gelés, en dessous, hors de la vue et de l'ouï […] », écrivit-il notamment, à l'ère de l'avènement de la russophilie en France. On peut dire que Tourguéniev était le pionnier et la cheville ouvrière de ce mouvement. Inversement, on aurait pu croire à une excellente connaissance de la culture de la France de la part des Russes qui vivaient depuis plus d'un siècle à l'heure française. Tourguéniev connaissait cependant les limites et le caractère parfois superficiel de cette prétendue « excellente connaissance ». Nous en voulons pour preuve les différents portraits que l'écrivain avait tenu à créer, dans ses œuvres, de Russes adeptes de la culture européenne à la sauce moscovite : c'est le cas de gentilhomme campagnard Poloutykine dans « Le Putois et Kalinytch », le couple Pérékatov dans « Un bretteur », une bonne partie des personnages de ses roman - Varvara Lavretski dans *Nid de gentilhomme*, les jeunes généraux russes dans *Fumée*, pour ne citer que ces quelques exemples parmi tant d'autres.

2. AINSI TOUT PASSE, AINSI TOUT CHANGE… : la vision de quelques nations européennes dans la correspondance de Tourguéniev (1870-1883)

Après quelques années d'un travail identitaire complexe qui marqua la vie de Tourguéniev dans les années 1860, alors qu'il vivait établi de façon durable à Baden-Baden et s'éloignait de plus en plus de la Russie, quelle relation entretint-il avec l'Autre à présent ? Les années 1870 apportèrent en effet quelques changements radicaux dans son existence : un départ assez brutal de Baden-Baden, une année de transition passé en Angleterre, un établissement plutôt réussi en France et, enfin, un long et lent retour vers son pays d'origine. La guerre franco-prussienne apporta son lot de bouleversements dans sa représentation du monde, ainsi que nous l'avons vu au début de ce chapitre : elle exerça un impact significatif sur sa façon d'envisager les deux pays, qui jouèrent toujours un rôle de première importance dans la définition de l'espace identitaire de l'écrivain – il s'agit de l'Allemagne et de la France. La guerre amena aussi Tourguéniev à côtoyer assez longuement le peuple anglais qui était resté jusqu'alors plutôt aux confins de son champ de vision. Toutes ces évolutions ne peuvent pas ne pas avoir bousculé la représentation des différents Autres européens chez Tourguéniev. Sa correspondance confirme le phénomène : plus loin, nous allons examiner trois figures majeures de l'altérité de cette période. Nous verrons la façon dont Tourguéniev appréhendait les Allemands alors qu'il était profondément déçu par l'attitude de la Prusse pendant la guerre 1870-1871, nous tâcherons

de comprendre si les Français, en tant que peuple, finirent par gagner les sympathies de l'écrivain après plusieurs années de disgrâce. Enfin, nous verrons la façon dont il envisageait les Anglais, un peuple pas comme les autres, selon lui, au terme d'un séjour d'une année qu'il effectua dans leur pays.

« Mes chers Allemands… » ? – la vision du peuple allemand chez Tourguéniev à l'issue de la guerre franco-prussienne

Au début de ce chapitre, nous avons eu l'occasion d'examiner la façon dont les très civilisés Allemands se transformèrent suivant Tourguéniev, au fur et à mesure de la progression de la campagne militaire de Bismarck, en un peuple chauvin aux velléités impérialistes. Au début de la confrontation franco-allemande, Tourguéniev, quoique dégoûté par la perspective de la guerre (« Безобразная, отвратительная эта война […] »[1427], « О крайнем безобразии этой войны распространяться не стану […] »[1428]), ne peut rester indifférent devant le coude à coude des Allemands dans cette épreuve. En faisant le rapport des événements en cours à son frère Nikolaï, Tourguéniev semble d'abord admiratif devant le patriotisme des Allemands réunis pour faire face à Napoléon III et tout ce qu'il incarne (c'est ce que Tourguéniev semble croire à ce moment-là en tout cas) : « Немцы все воодушевлены патриотизмом – и первым результатом наполеоновской выходки было объединение Германии»[1429]. Lorsque, contre toute attente, les troupes de Bismarck se montrent supérieures aux Français, Tourguéniev, aussi surpris que la plupart des Européens face aux succès des Allemands, paraît satisfait car de la réussite de la Prusse dépend, selon lui, l'état des libertés en France. Non que la Prusse fût, à ses yeux, un état tout à fait libéral, mais il se trouvait à l'opposé du régime de Napoléon III, jugé pervers et barbare. Ainsi, en août 1870, dans une lettre à Friedländer, Tourguéniev qualifie-t-il ainsi ce qui se passe : « Это поистине война цивилизации с варварством […] »[1430]. On comprend dès lors l'excitation et l'inquiétude avec lesquelles il suit la progression des troupes allemandes vers l'ouest. À la fin août, alors que l'issue de la guerre se dessinait clairement en faveur de la Prusse, il écrivait encore des lignes comme celle-ci, adressée à Pietsch : « Что касается меня – то я, как Вы, должно быть, знаете, совсем немец уже потому, что победа

[1427] Lettre à N. Tourguéniev, 15 (27) juillet 1870, Baden-Baden : *Cette guerre insensée, répugnante* […].
[1428] Lettre à M. Milioutina, 20 juillet (1 août) 1870, Baden-Baden : *Je ne vais pas m'étendre sur le côté extrêmement répugnant de cette guerre* […].
[1429] Lettre à N. Tourguéniev, 15 (27) juillet 1870, Baden-Baden : *Tous les Allemands sont pétris de patriotisme et la réunification de l'Allemagne fut le premier résultat de l'incartade napoléonienne.*
[1430] Lettre à L. Friedländer, 17 (29) août 1870, Baden-Baden : *Il s'agit véritablement d'une guerre de la civilisation contre la barbarie* […].

Франции была бы гибелью свободы – напрасно только вы сожгли Страсбург»[1431]. Dans ce mot à l'un de ses amis allemands les plus proches, Tourguéniev exprime, pour la première fois, ses réticences vis-à-vis des agissements des militaires prussiens. À partir du dépôt des armes par Napoléon III, ces réticences ne firent que s'aggraver. « Падение гнусной империи не изменило моих симпатий, но несколько переставило их. Теперь немцы являются завоевателями, а к завоевателям у меня сердце особенно не лежит»[1432], expliquait-il sa position à Pavel Annenkov. Lui qui espérait que la fin du régime napoléonien signerait aussi la fin des hostilités fut plus que déçu de la tournure que prenaient les événements, et un mois et demi plus tard, alors que la Prusse était en train d'engloutir l'Alsace et la Lorraine, Tourguéniev dit ces mots amers, dans une lettre à Paul Heyse : « […] боюсь, что я уже на так хорошо понимаю прежде дорогих мне немцев »[1433].

Pourtant, lorsqu'on parcourt les lettres que l'écrivain écrivit après 1871, alors que le conflit avait pris fin, et qu'il s'était installé, avec les Viardot, à Paris, on ne trouvera pas, dans sa correspondance, d'attaque véhémente contre les Allemands, à l'exemple des commentaires plus que critiques que l'écrivain pouvait formuler à l'encontre des Français durant les années 1850-1860. La seule critique régulière au sujet des Allemands, que l'on trouve dans les lettres de Tourguéniev des années 1870 concerne le don de narration très médiocre dont la nature gratifia les représentants de cette nation. Par exemple, en répondant au commentaire de Julian Schmidt concernant le roman *Kinder der Welt* de Paul Heyse paru peu de temps auparavant, Tourguéniev formule l'idée selon laquelle la tournure d'esprit des Allemands ne les prédispose pas au récit : « При всех огромных преимуществах немцев им не хватает дара рассказчиков; романские народы имеют его с давнего времени […]; мы, славяне, унаследовали кое-что подобное от Востока («1001 ночь», etc.) […]. Немцы слишком любят выставлять напоказ свои сюжеты в начале или во всяком случае дают сильный намек на это »[1434]. L'écrivain réitérera cette même idée trois ans plus tard, en commentant la nouvelle « Aquis submersus » de Theodor Storm, dans une lettre à Pietsch cette fois : tout en

[1431] Lettre à L. Pietsch, 28 août (9 septembre) 1870, Baden-Baden : *En ce qui me concerne, je suis, ainsi que vous devez le savoir, tout à fait Allemand, ne serait-ce que parce qu'une victoire française signifierait la mort de la liberté, mais incendier Strasbourg fut une erreur.*

[1432] Lettre à P. Annenkov, 3 (15) septembre 1870, Baden-Baden : *La chute de l'ignoble empire n'a pas modifié mes sympathies, mais les a quelque peu déplacées. Ce sont désormais les Allemands qui sont les envahisseurs, et mon cœur n'est pas très bien disposé envers les envahisseurs.*

[1433] Lettre à P. Heyse, 14 (26) octobre 1870, Baden-Baden : […] *je crains de ne plus comprendre aussi bien ces Allemands qui m'étaient chers auparavant.*

[1434] Lettre à J. Schmidt, 24 avril (6 mai) 1873, Paris : *Malgré toutes leurs énormes qualités, les Allemands n'ont pas assez de talent narratif ; les peuples romands en ont depuis longtemps* […] *; nous, les Slaves, avons eu quelque chose de similaire hérité de l'Est (« 1001 nuits » etc.)* […]. *Les Allemands aiment trop faire état de leurs sujets au départ ou, en tout cas, s'y réfèrent trop lourdement.*

reconnaissant les qualités poétiques de l'œuvre de Storm, Tourguéniev ne peut s'empêcher de relever les défauts narratifs de celle-ci. « Рассказ написан тонко и поэтично; […] »[1435], commence Tourguéniev son commentaire. « […] но, о боже мой, куда, напр., годится заставлять мальчика петь о рае и ангелах как раз перед тем, как утонуть! », s'exclame-i-il aussitôt, considérant que les auteurs allemands tombent systématiquement dans deux défauts récurrents dans leur prose : « Немцы, когда рассказывают, всегда совершают две ошибки: скверно мотивируют – и самым непростительными способом идеализируют действительность »[1436]. Persuadé de l'incapacité des auteurs allemands contemporains à s'inspirer de la poésie de la réalité telle qu'elle existe autour d'eux, Tourguéniev semble douter de leur aptitude à créer une œuvre sans tomber dans l'exagération et le superficiel : « Нет ; немцы могут завоевать весь мир; но рассказывать они разучились... да, по правде сказать, как следует никогда и не умели »[1437]. Ludwig Pietsch n'était visiblement pas d'accord avec cette opinion puisque, dans la lettre suivante, écrite en réponse à Pietsch, Tourguéniev insiste sur la véracité de sa vision des choses : « Даже если бы мальчик в рассказе Шторма и мог спеть такую песенку, он не должен был бы делать этого – ведь командует всё же автор […]. Немецкие писатели, избегайте указывать пальцем – как бы красив не был этот палец и каким бы легким ни было его движение »[1438]. Le degré d'intensité de ces commentaires critiques n'est pas très élevé. Certes, l'écrivain relève un défaut qui lui semble inhérent aux écrivains d'expression germanique en général, il exprime clairement et sincèrement son opinion dans quelques lettres adressées, dans chaque cas, à ces amis parmi les hommes de lettres allemands. La récurrence de ce commentaire dans les lettres de cette période indique qu'il s'agit d'une opinion bien formée et réfléchie de la part de l'écrivain. Mais à aucun moment l'expression de celle-ci dans ses lettres ne prend une tournure de critique véhémente. Lorsqu'on compare ces commentaires à l'opinion suivante que Tourguéniev avait eu l'occasion d'exprimer au sujet *Chansons des rues et des bois* de Victor Hugo, dix ans plus tôt (« […] В. Гюго, со всеми его отвратительными гримасами в « Chansons des rues et des bois ». То, что такая блевотина абсолютно дикой и пошлой грубости не была тотчас же с

[1435] Lettre à L. Pietsch, 16 (28) décembre 1876, Paris : *Le récit est écrit dans une langue fine et poétique ;* […] *mais, Bon Dieu, à quoi sert-il, par exemple, de pousser le gamin à chanter le paradis et les anges juste avant de se noyer !*

[1436] *Les Allemands, quand ils racontent, font toujours deux erreurs : ils motivent mal et idéalisent la réalité de la manière la plus inexcusable.*

[1437] *Non ; les Allemands peuvent conquérir le monde entier ; mais ils ont oublié comment on raconte… A dire vrai, ils n'ont jamais su le faire convenablement.*

[1438] *Même si le gamin dans le récit « La tempête » avait effectivement pu chanter cette chanson, il n'aurait pas dû le faire, c'est tout de même l'auteur qui décide* […]. *Ecrivains allemands, évitez de montrer du doigt, peu importe la beauté de ce doigt et la facilité de son mouvement.*

осуждением отброшена, характеризует всю нацию »[1439], avait écrit alors Tourguéniev à Theodor Storm), on comprend la différence entre une critique véhémente et subjective, issue presque de la haine, et une remarque certes critique mais formulée de façon constructive.

Cependant, la quasi-absence des attaques directes de la part de Tourguéniev contre les Allemands ne doit pas nous induire en erreur. Déçu de l'attitude de ses « Allemands préférés » lors de la guerre, dépité sans doute aussi par la naïveté dont il avait lui-même fait preuve concernant les véritables motivations de la Prusse dans cette guerre, il trouva un moyen bien à lui d'évacuer sa frustration d'idéaliste, en dressant un portrait bien critique des Allemands dans « Eaux printanières ».

Tourguéniev commença à travailler à cette nouvelle à la fin de l'été 1870 – la première mention connue de cette œuvre se trouve dans une lettres l'écrivain au critique anglais Ralston, écrite le 27 septembre (9 octobre) 1870[1440], en plein essor du sentiment antiallemand chez lui. La rédaction du récit avait été achevée à la fin de 1871, ce qui signifie que Tourguéniev travailla à « Eaux printanières » durant toute la période difficile qui accompagna la fin de l'année 1870 et toute l'année 1871 : la guerre, la défaite française, la Commune de Paris, la crise politique en France d'un côté, et de l'autre l'exil forcé de toute la famille à Londres et la dure adaptation à la nouvelle vie. Il n'est pas surprenant de constater que cette œuvre renferme quelques portraits assez déplaisants de personnages d'origine allemande. « Eaux printanières » met pourtant en scène un sujet tout à fait anodin quoique non dépourvu de suspens : Dimitri Sanine, gentilhomme russe vieillissant et solitaire, se souvient de l'histoire d'amour qu'il a vécue trente ans plus tôt, alors qu'il voyageait à travers l'Europe et notamment l'Allemagne. De passage à Francfort, il était tombé amoureux – et d'un amour réciproque – de Gemma, une jeune beauté italienne, au point de faire rompre les fiançailles de celle-ci et de se mettre à planifier son propre mariage avec la jeune fille, un être pur et admirable. En organisant leur union, bénie par la famille italienne de la belle, Sanine tombe entre les griffes de Maria Polozova, une Russe riche quoique d'origine modeste, l'épouse d'un ami d'enfance de Sanine et une croqueuse d'homme. Polozova décide de séduire le jeune et romantique Sanine, compromettant ainsi son mariage avec Gemma.

L'action de cette nouvelle se déroule en Allemagne, d'abord à Francfort où Sanine rencontre Gemma et tombe amoureux d'elle, et ensuite à Wiesbaden où le jeune homme suit

[1439] Lettre à T. Storm, 18 (30) novembre 1865, Baden-Baden : […] *V. Hugo, avec toutes ses répugnantes grimaces dans « Chansons des rues et des bois ». Qu'une telle vomissure de grossièreté absolument triviale et sauvage n'ait pas été condamnée au rejet sur le champ est révélateur de toute une nation.*

[1440] Л.В.Крестова, « Комментарии: И.С.Тургенев. Вешние воды»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том восьмой, Москва, Наука, 1981, с. 500.

son ami d'enfance, croisé à Francfort, et où il succombe aux charmes de son épouse Maria. Le récit est grandement inspiré de l'expérience personnelle de Tourguéniev, qui le confirma lui-même, dans ses lettres et ses conversations avec les différents amis[1441]. Le caractère hautement autobiographique de l'œuvre permit à l'auteur de fournir quelques descriptions très réalistes du cadre de la nouvelle – des villes de Francfort et de Wiesbaden et leurs alentours. Le choix de placer l'action de son œuvre en Allemagne avait fourni à son tour à Tourguéniev la possibilité de créer quelques figures allemandes qui durent supporter la plume mordante de l'écrivain russe, la plus saillante de toutes étant sans aucun doute la figure de *Herr* Karl Kluber, le fiancé allemand de Gemma.

Herr Kluber est pourtant présenté, dans le récit, comme un homme bien « comme il faut » et un bon parti en plus : jeune, grand, au visage des plus nobles. Il s'agit en tout cas de la première impression que Karl Kluber produit sur les gens, et c'est ainsi qu'il parut à Sanine lorsque celui-ci rencontrait pour la première fois son futur rival allemand. « Должно полагать, что в то время в целом Франкфурте ни в одном магазине не существовало такого вежливого, приличного, важного, любезного главного комми […]»[1442], précise l'auteur au sujet de son personnage. Sa toilette est impeccable, « à la hauteur de la dignité de son maintien », toute son apparence ne peut que susciter le respect et même une sorte d'admiration envers sa beauté sévère et son apprêtement très soigné. Cependant, tout en décrivant Kluber, l'auteur se laisse rapidement entraîner dans une ironie des plus subtiles : le côté très soigné, ou plutôt trop soigné, de l'Allemand trahit, selon lui, un mercanti de premier ordre. « В сверхъестественной его честности не могло быть ни малейшего сомнения: стоило только взглянуть на его туго накрахмаленные воротнички! », décrit le texte ce capitaliste de première heure, à la voix sûre d'elle-même, faite pour distribuer les ordres dans un magasin. Il est vrai que, toujours selon le récit, Monsieur Kluber non seulement est un jeune commerçant très prometteur, mais il considère aussi que rien au monde ne pourrait rivaliser avec le métier qu'il exerce : « Продавать сукно и бархат и надувать публику, брать с нее «Narren-, oder Russen-Preise» (дурацкие, или русские цены) — вот его идеал! »[1443], raconte le jeune Émile, frère de Gemma, les projets que son beau-frère fait pour son avenir. « У этого человека и белье и душевные качества — первого сорта! »[1444], voici le résumé que Tourguéniev fait, à la fin de la première description

[1441] *Ibid.*, c. 504.
[1442] *Il faut supposer qu'à cette époque il n'existait dans aucun magasin de toute la ville de Francfort de commis principal aussi poli, convenable, grave et aimable que M. Kluber.*
[1443] *Vendre du drap et du velour et relouer le public, lui prendre* Narren-, oder Russen-Preise *(des prix de fous, ou russes, voilà quel était son idéal !*
[1444] *Cet homme a du linge et des qualités morales de première qualité !*

de Kluber, de l'impression générale que son personnage allemand produit sur son entourage. Kluber sait parfaitement mettre en avant ses qualités. Produire une impression avantageuse est important pour lui. C'est une personne qui connaît sa propre valeur, aussi n'hésite-t-il pas à se montrer condescendant envers ceux qui ont moins de qualités à faire valoir. Il se montre par exemple hautain vis-à-vis de Gemma, sa fiancée, considérant leur futur mariage comme une affaire conclue. Gemma n'est d'ailleurs pas la seule à subir la condescendance presque naturelle de Kluber. « Но снисходительность не покидала его ни на один миг! Даже во время большой передобеденной прогулки по лесистым горам и долинам за Соденом; даже наслаждаясь красотами природы, он относился к ней, к этой самой природе, всё с тою же снисходительностью, […] »[1445]. Jamais auparavant Tourguéniev n'avait traité un de ses personnages allemands avec autant de mépris qu'il le fit avec Kluber. L'Allemand est pourtant présenté au lecteur comme porteur de tous les traits « bien allemands» dont Tourguéniev dote habituellement ses personnages parmi les représentants de la race germanique : très bien apprêté, bien élevé, ponctuel et rigoureux, il exerce même un métier pratique dans lequel il excelle d'ailleurs. Cependant, chacun de ces traits atteint chez Kluber, sous la plume tourguénievienne, une ampleur inédite et que l'écrivain pousse la plupart du temps jusqu'au ridicule. Si on ajoute à cela les différents défauts dont Tourguéniev affuble, tout au long du récit, son Allemand, on prend la mesure de la malveillance de l'auteur vis-à-vis de son personnage. Kluber ne fait pas seulement preuve d'une condescendance à toute épreuve et de l'incapacité de sentir les beautés de la nature, il apparaît aussi comme une personne faible (sinon comment expliquer son inaction face aux agresseurs de Gemma ?), narcissique et fier (c'est par fierté et l'excès de confiance en lui qu'il prend les sentiments de sa fiancée pour acquis), mauvais perdant et peut-être même malhonnête.

Le personnage de Kluber n'est pas le seul élément anti-allemand de la nouvelle. Le groupe des officiers allemands qui offensent Gemma lors de la promenade à Soden offre lui aussi quelques traits à ajouter au tableau désavantageux de l'Allemagne que Tourguéniev dresse dans son œuvre. Cousins germains des officiers allemands ivres dans *À la veille*, les militaires des « Eaux printanières » se montrent tout aussi dissipés et impolis que leurs prédécesseurs (il est à noter cependant que leur comportement lors du duel entre Sanine et l'offenseur de Gemma reste exemplaire). Tourguéniev trouve même le moyen de critiquer la nourriture allemande.

[1445] *Mais la condescendance ne le quittait pas un seul instant ! Même pendant la grande promenade qu'ils firent avant le déjeuner dans les montagnes boisées et les vallées derrière Soden ; même en jouissant des beautés de la nature, il se comportait avec elle, cette même nature, avec la même condescendance* […].

Voici la façon dont il décrit un dîner typiquement allemand que Monsieur Kluber et ses invités purent déguster lors de leur promenade à Soden :

> Кому не известно, чтó такое немецкий обед? Водянистый суп с шишковатыми клецками и корицей, разварная говядина, сухая, как пробка, с приросшим белым жиром, ослизлым картофелем, пухлой свеклой и жеваным хреном, посинелый угорь с капорцами и уксусом, жареное с вареньем и неизбежная «Mehlspeise», нечто вроде пудинга, с кисловатой красной подливкой; зато вино и пиво хоть куда! […] После обеда подали кофе, жидкий, рыжеватый, прямо немецкий кофе.[1446]

Voici une description d'un déjeuner à l'allemande qui rappelle fortement la description d'un dîner que Tourguéniev fait, dans une des lettres adressées à Claudie et Marianne Viardot, juste avant son retour de Carlsbad où il avait suivi sa cure devenue annuelle. Empressé de revoir toute la famille et de partager un bon repas en leur compagnie, Tourguéniev demande – sur un ton plaisanterie mais qui rappelle étrangement bien le passage des « Eaux printanières » ci-dessus : « Samedi prochain – j'arrive à Paris (le 26) – et je dîne à Bougivallio ! Faites-moi faire – une bonne soupe – car il n'y en a pas en Allemagne ; - un bon bouilli – car il n'y en a pas en Allemagne ; - et un bon poulet rôti – car il n'y en a pas en Allemagne ! Le dîner classique – quoi ! »[1447].

Si l'on cherchait à simplifier l'explication concernant la représentation de l'Allemagne par Tourguéniev dans « Eaux printanières », on pourrait dire que, mises à part les descriptions de la nature ainsi que de quelques villes, tous les autres éléments ayant trait, de près ou de loin, à l'Allemagne sont présentés par l'écrivain sous un jour très peu favorable. « Не буду отрицать того, что я имел известный зуб против Германии, когда писал «Вешние воды»[1448], avoua Tourguéniev son intention d'auteur une année après la publication de son ouvrage à Julian Schmidt. Conscient de l'image de l'Allemagne qu'il avait donnée dans sa nouvelle, Tourguéniev s'inquiétait – un peu – du sort de sa nouvelle création dans le pays de Bismarck : « […] как проглотят немецкие читатели г-на Клюбера и прочие неприятности, сказанные

[1446] *Qui ne sait ce qu'est un déjeuner allemand ? Une soupe aqueuse avec des boulettes de pâte bosselées et de la cannelle, du bœuf bouilli, sec comme du bouchon, couvert de graisse blanche, accompagné de pommes de terres visqueuses, de betterave bouffie et de raifort filandreux, de l'anguille bleuie avec des câpres et du vinaigre, du rôti avec de la confiture et l'inévitable Mehlspeise, sorte de pudding avec une sauce rouge et aigrelette ; en revanche, du vin et de la bière épatants !* […] *Après le déjeuner, on servit du café, un café liquide, roussâtre, un vrai café allemand.*

[1447] Lettre à C. et M. Viardot, 4 (16) juillet 1873, Carlsbad.

[1448] Lettre à J. Schmidt, 10 (22) janvier 1873, Paris : *Je ne nierai pas que j'avais la dent bien dure contre l'Allemagne quand j'ai écrit « Eaux printanières ».*

их расе? »[1449], s'interrogeait-il notamment en écrivant à Annenkov, en février 1872, alors que son récit venait de paraître en Russie, ce qui signifiait que la traduction de cette œuvre en allemand et sa publication en Allemagne étaient imminentes. Tourguéniev fut obligé de fournir quelques explications à ses amis, parmi les hommes de lettres allemands avec lesquels il correspondait régulièrement, en brandissant l'argument de « qui aime bien, châtie bien » : « Господи! Какими вы – все немцы – стали неженками обидчивыми, как старые девы, после ваших великих успехов! Вы не в состоянии перенести, что я в моей последней повести вас чуточку поцарапал? Но ведь моему родному народу – который я ведь, конечно, люблю – мне случалось наносить и не такие удары! »[1450], écrivit-il par exemple à Ludwig Pietsch, visiblement particulièrement touché et choqué par l'attaque littéraire de la part de son ami russe. C'est que, au moment où Tourguéniev écrivait ces lignes, son ressentiment envers l'Allemagne n'était plus. Après avoir évacué son animosité envers le pays en écrivant les « Eaux printanières », il semble avoir tourné la page. En expliquant sa démarche dans la lettre, citée ci-dessus, à Julian Schmidt, où il avoue avoir cherché à représenter les Allemands sous un mauvais jour dans son œuvre, l'écrivain explique également que l'animosité qu'il ressentait vis-à-vis de l'Allemagne lorsqu'il écrivait cette nouvelle était passagère et n'avait rien de la germanophobie tenace et viscérale dont certains de ses lecteurs l'avait accusé après la parution des « Eaux printanières ». « […] это – ничто в сравнении с той враждебностью, какую я не раз чувствовал против России и против Франции – вспомните строки в «Призраках»: там была ненависть. […] Ни один человек на свете не в состоянии разубедить меня в том, что искренно люблю Германию »[1451], affirme-t-il dans cette même lettre à Schmidt. Ceci expliquerait en tout cas l'absence de remarques particulièrement critiques et régulières vis-à-vis des Allemands dans la correspondance de Tourguéniev à partir de 1872, malgré le bouleversement que la guerre franco-prussienne avait opéré dans sa vision du monde.

[1449] Lettre à P. Annenkov, 11 (23) février 1872, Paris : […] *comment les lecteurs allemands avaleront ce M. Kluber et les autres désagréments dont leur race fait les frais du récit ?*

[1450] Lettre à L. Pietsch, 15 (27) juillet 1872, Saint-Valéry-sur-Somme : *Bon Dieu ! Comme vous êtes devenus, vous tous les Allemands, des espèces de vieilles vierges effarouchées, après toutes vos grandes victoires ! Vous n'arrivez pas à admettre que je vous égratigne un tout petit peu dans ma dernière nouvelle ? Mon peuple natal, que j'aime pourtant évidemment beaucoup, a eu à supporter des coups autrement plus terribles de ma part !*

[1451] Lettre à J. Schmidt, 10 (22) janvier 1873, Paris : […] *cela n'est rien à côté de la haine que j'ai ressenti à plus d'une reprise envers la Russie et la France, souvenez-vous des lignes dans « Apparitions » : là, il y avait la haine.* […] *Aucun être sur terre ne pourrait arriver à me dissuader du fait que j'aime sincèrement l'Allemagne.*

Les Français, un peuple charmant ?

Alors que, entre septembre 1870 et la fin de 1871, les Allemands subissaient les foudres de Tourguéniev à cause de l'impérialisme dont ils avaient fait preuve lors du conflit franco-prussien, les Français quant à eux étaient en train d'acquérir une aura toute neuve à ses yeux. Une nation anti-libérale[1452] avec un monstre hypocrite à sa tête (« лживость чудовища, сидящего на французском троне»[1453]), des fiers-à-bras ignorants et arrogants (« Такого фанфаронства, таких клевет, такого крайнего незнания противника, такого невежества […], я и вообразить себе не мог»[1454]) méritant une bonne leçon – voici les qualificatifs dont Tourguéniev affublait les Français au début de la guerre et jusqu'à la capitulation de Napoléon III et de ses généraux. Mais progressivement, avec la montée du nationalisme du côté des Allemands et l'augmentation du risque de désintégration de l'état français en tant qu'entité territoriale et politique européenne, le discours de l'écrivain concernant les Français change radicalement. La « pauvre France »[1455], une nation en pleine agonie, ses citoyens faisant preuve de courage en opposant une résistance aussi farouche que désespérée à l'envahisseur allemand[1456] - ce pays-là et ses habitants ne peuvent pas laisser indifférent Tourguéniev le libéral, Tourguéniev le pacifiste, Tourguéniev l'ami des Viardot. « Je pense à vous tous, et puis à tout ce qui se passe, à votre infortuné pays, à toutes les horreurs et les cruautés que font les hommes […] »[1457], écrit-il à Pauline Viardot de sa lointaine Moscou au printemps 1871. À partir de ce moment, et en particulier dès l'établissement de Tourguéniev et des Viardot à Paris en automne 1871, la vie politique française se retrouve régulièrement au centre des attentions de l'écrivain dans ses lettres. Il faut dire que l'histoire de la politique intérieure de la France avait de quoi offrir au vieux libéral russe bien de la matière : l'instauration pleine de rebondissements de la Troisième république, la joute politique entre les monarchistes et les républicains qui tint en haleine tout le pays durant un long moment – jusqu'à l'établissement officielle de la république parlementaire avec le vote de l'adoption de la Constitution en 1875 – tous ces événements trouvèrent leur reflet dans la correspondance de Tourguéniev, qui ne cache pas ses sympathies politiques dans les lettres adressées aux amis. L'écrivain salue les débuts de

[1452] Lettre à A. Jemtchoujnikov, 17 (29) juillet 1870, Baden-Baden.
[1453] Lettre à J. Schmidt, 19 (31) juillet 1870, Baden-Baden : *La fausseté du monstre qui est assis sur le trône de France.*
[1454] Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : *Je ne pouvais m'imaginer* […] *une telle fanfaronnade, de telles calomnies, une aussi mauvaise connaissance de l'ennemi et autant d'ignorance*.
[1455] Lettre à I. Borissov, 16 (28) octobre 1870, Baden-Baden,
[1456] Lettre à N. Tourguéniev, 24 novembre (6 décembre) 1870, Londres.
[1457] Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1871, Moscou.

l'établissement du régime républicain, comme ici, dans une lettre à Annenkov qu'il essaye de persuader de venir passer l'hiver en France : « Франция догадалась, что республика – самая смирная и смиренная форма правления – республика à la Thiers – и ухватилась за нее и руками и ногами. Приезжайте – отличную мы проживем зиму! »[1458]. Il déplore la dérive monarchiste du nouveau régime républicain à l'élection de Mac Mahon à la présidence en 1873 – le sentiment dont il fait part dans plusieurs de ses lettres d'ailleurs :

> Eh bien, cher ami, depuis hier soir vous avez la dictature militaire. Vous êtes, comme on l'a dit, Macmahonnien. Il m'avait toujours semblé qu'être tout simplement Français valait mieux ; mais je peux me tromper.[1459]
>
> О, какой дюжей, дюжинной, пошлой, уской, деревянной, железной республике мы идем навстречу! А республика останется; только такая, какую даже покойный Николай Павлович одобрил бы. Подтянутая, солдатская, форменная республика.[1460]
>
> Здесь нас совсем поработили – а дальше будет еще хуже. Мы взяли курс на совершенно тупую, узкую, пошлую, казарменную, железную и деревянную республику.[1461]

Tourguéniev saluera, plus tard, l'arrivée au pouvoir de Léon Gambetta qu'il considérait comme un des hommes politiques les plus brillants de son époque. « Здесь, как будто, вскоре установится умеренная республика. Она приобрела выдающегося вождя, энергичного деятеля в лице Гамбетты. Кто бы мог этого ожидать от адвоката-воздухоплавателя? Во всяком случае он величайший французский государственный деятель нашего времени»[1462], s'exprimera-t-il à ce sujet en janvier 1876, dans une lettre à Friedländer.

C'est avec un intérêt sincère que Tourguéniev suit les événements en France tout au long des années 1870 : établi à Paris depuis l'automne 1871, il se trouve forcément concerné par la façon dont les choses se mettaient en place à l'intérieur de son pays d'accueil. Au fur et à mesure de son intégration dans la vie du pays, ainsi que nous l'avons observé plus haut, son

---

[1458] Lettre à P. Annenkov, 7 (19) juillet 1872, Saint-Valéry-sur-Somme : *La France a compris qu'une république pacifique et modérée à la Thiers soit sa meilleure forme de gouvernement, et y a foncé à toute allure. Venez, nous passerons un hiver merveilleux !*

[1459] Lettre à G. Flaubert, 7 (19) novembre 1873, Paris.

[1460] Lettre à P. Annenkov, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris : *Ô, quelle république vigoureuse, ordinaire, triviale, étroite, raide et inflexible allons-nous trouver là ! Mais la république restera ; telle que même feu le tsar Nicolas I^er^ l'aurait approuvée. Une république en uniforme, resserrée et militaire.*

[1461] Lettre à L. Pietsch, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris : *Ici nous avons été complètement asservis et ce sera encore pire à l'avenir. Nous nous sommes embarqués dans une république totalement idiote, étroite, triviale, militaire, raide et inflexible.*

[1462] Lettre à L. Friedländer, 15 (28) janvier 1876, Paris : *On dirait que nous avons affaire ici à une république modérée. Elle s'est choisi un dirigeant brillant et un militant énergique en la personne de Gambetta. Qui aurait pu s'attendre à cela de la part d'un avocat-aérostier ? En tout cas, c'est l'homme d'état français le plus grand de notre temps.*

implication devient plus forte et plus personnelle. À ce propos, il est intéressant de noter la distribution des pronoms possessifs – très variable en fonction des correspondants – dans les lettres de l'écrivain, lorsque celui-ci se met à parler des événements en cours en France. Ainsi, en contant à Pauline Viardot, en juillet 1873, la réaction de l'opinion publique concernant le cap religieux pris par le gouvernement de Mac Mahon, Tourguéniev dit ce qui suit : « […] en ma qualité d'ami de Français et de la France, je me vois souvent dans le cas de rougir de ce qu'il se passe *chez vous* maintenant […] »[1463]. Tourguéniev écrit à Viardot de Carlsbad, ce qui pourrait expliquer l'usage de la deuxième personne du pluriel ; on pourrait en conclure que la forme du pronom exprime ainsi une distance géographique et non pas identitaire. Cependant, quelque mois plus tard, l'écrivain expédie de Paris les lignes suivantes à Flaubert : « Eh bien, cher ami, depuis hier soir *vous avez*[1464] la dictature militaire »[1465]. Ceci confirme que la forme de la deuxième personne du pluriel que Tourguéniev utilise pour commenter ces différents événements traduit plutôt la distinction qu'il fait entre lui, étranger vivant en France, et ses amis français, citoyens du pays directement concernés par les événements. En revanche, lorsqu'il s'adresse à ses amis et connaissances d'origine non-française, c'est le « nous » qu'il adopte immédiatement, se rangeant ainsi du côté des Français : « О, какой дюжей, дюжинной, пошлой, уской, деревянной, железной республике *мы идем* навстречу! »[1466], avons-nous relevé plus haut, dans une lettre à Annenkov ou encore dans celle adressée à Pietsch, déjà citée ci-dessus, elle aussi : « *Мы* взяли курс на совершенно тупую, узкую, пошлую, казарменную, железную и деревянную республику»[1467]. Malgré les rebondissements souvent décevants et nonobstant les travers du régime nouvellement établi en France, Tourguéniev, vieux libéral et républicain modéré dans l'âme, salue la direction adoptée par l'état français et ne peut que tenir en estime le peuple qui se bat pour sa liberté, qui exprime sa volonté d'exister au sein d'une structure étatique moderne et ouverte, quoique parfois un peu chaotique. La situation en France, fût-elle extrêmement fluctuante et par moments difficile, devait faire contraste, à ses yeux, avec ce qui se passait, au même moment, en Russie qui vivait alors à l'heure de la réaction la plus violente. Au point de faire dire à l'écrivain, dans une lettre à son collègue de plume Mikhaïl Saltykov, en février 1876 : « […] я давно с такой бодростью не глядел вперед и все-таки больше надеюсь на Францию, чем на Россию, где с каждым

[1463] Lettre à P. Viardot, 22 juin (4 juillet) 1873, Carlsbad. Je souligne (O. G.).
[1464] Je souligne (O.G.).
[1465] Lettre à G. Flaubert, 7 (19) novembre 1873, Paris.
[1466] Lettre à P. Annenkov, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris.
[1467] Lettre à L. Pietsch, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris.

днем более и более расплывается какой-то мерзкий кисель»[1468]. Il est à noter également que, de façon générale, les préoccupations concernant l'évolution de la situation en France vont fréquemment de pair, en particulier dans la correspondance de la seconde moitié des années 1870, avec celles relatives à la Russie - ses affaires intérieures et ses relations avec le reste des nations européennes, très tendue à cette époque, à la veille de la guerre russo-turque de 1876-1878 et *a fortiori*, lors de celle-ci. Ceci montre l'intérêt particulièrement soutenu de l'écrivain envers la vie politique française comme russe, du point de vue du contexte pan-européen.

À en juger par les commentaires politiques que l'écrivain formule dans ses lettres des années 1870 et du début des 1880, la cote de la popularité de la France augmente progressivement et inexorablement chez lui, en particulier par rapport aux années 1850 et 1860. Mais qu'en est-il du jugement du caractère national français vu par Tourguéniev ? L'opinion de l'écrivain là-dessus suivit-elle la même courbe ascendante dans son esprit au fil des années ? Ou bien conserva-t-il la même petite opinion des habitants de la France jusqu'à la fin de ses jours ?

« Complexe » est sans aucun doute le terme qui qualifie le mieux le rapport de l'écrivain au Français durant cette période. Ni ouvertement négatif comme quelques années à peine plus tôt, ni tout à fait positif dans la durée, il n'est pas neutre non plus. Malgré l'enthousiasme constaté à l'endroit des transformations politiques que la France vivait à partir de 1870, Tourguéniev ne semble pas avoir fondamentalement changé son opinion concernant le caractère national des habitants de la république. Sa compréhension de leur nature ne peut cependant pas être jugée superficielle ni outrancièrement subjective à présent, contrairement à ce que nous avions pu observer durant les décennies précédentes en tout cas : tout au long des années 1870, Tourguéniev fit preuve de beaucoup de compassion vis-à-vis des Français ce qui enlève, *a priori*, toute suspicion d'esprit chicanier de sa part.

D'un côté, tout comme par le passé, il pratique – occasionnellement – des attaques épistolaires à l'encontre les Français. Par exemple, à en juger par certains de ses commentaires à leur sujet, il continue à entrevoir chez eux un certain nombre de défauts. Par exemple, Tourguéniev semble concevoir les Français comme une nation focalisée sur elle-même. « Французы слишком равнодушны ко всему, что не ихнее; […] »[1469], écrit-il à un correspondant inconnu en août 1876. Il s'agit d'une opinion que l'écrivain avait fréquemment

[1468] Lettre à M. Saltykov, 14 (26) février 1876, Paris : […] *cela fait longtemps que je n'ai plus regardé l'avenir avec une telle témérité et j'ai malgré tout plus d'espoir en la France qu'en la Russie, qui s'enfonce chaque jour un peu plus dans une espèce d'immonde marasme.*

[1469] Lettre à une personne inconnue, 17 (29) août 1876, Paris : *Les Français sont trop indifférents à tout ce qui leur est étranger ;* […].

exprimée par le passé, comme dans une lettre à Annenkov, à qui il envoie quelques lignes, en réponse à des commentaires faits précédemment par son ami : « […] то, что Вы говорите о неспособности французов понимать не своё и о их невежестве, до сих пор совершенно верно […] »[1470]. L'égoïsme national des Français et leur tendance à ignorer ce qui se passe autour d'eux s'explique par une sorte de sentiment de supériorité qui habite bien fréquemment les représentants de la nation française, selon l'écrivain. En février 1877, alors qu'il était en train d'essayer de promouvoir la traduction de *La Fille du capitaine* de Pouchkine réalisée par Viardot, il fit parvenir un exemplaire de ce livre à plusieurs hommes de lettres dont Maximilien Perrin qui, apparemment, n'avait pas répondu à l'écrivain - ce que celui-ci jugea d'une extrême impolitesse de sa part. On ignore la raison qui avait empêché le littérateur français de réagir à l'envoi en question, toujours est-il que ce geste valut cette remarque désobligeante à l'adresse de la nation française tout entière : « […] когда любезные французы не считают нужным церемониться, они легко становятся грубыми, особенно с нашим братом русским »[1471], commenta-t-il pour le comte Sollogoub, témoignant, une fois de plus, d'une grande capacité de généralisation.

On peut dire que la correspondance de Tourguéniev de la période 1870-1883 est parsemée de petites piques contre le caractère français, que l'écrivain distribue en moindre quantité qu'auparavant cependant et sans y engager ses émotions. Ainsi, à en croire ses lettres, Tourguéniev considérait que les mariages en France se faisaient trop vite, sans prendre le temps de considérer véritablement l'union des deux jeunes gens. Il faisait remarquer ce détail déjà au début des années 1860, à l'occasion de la préparation du mariage de sa fille Pauline : ne souhaitant justement pas marier Pauline trop rapidement, à la mode française, il se plaignait alors de la rapidité de ce processus en France, selon ses observations[1472]. Et voilà que, en 1873, alors qu'il parle du mariage imminent de Claudie Viardot – sa chère Didie -, l'écrivain fait le commentaire suivant au sujet de cette future union : « Будущего мужа Диди зовут Жорж Шамро – это чудесная, молодая, благородная, деятельная натура натура – иначе бы я никогда не дал бы своего согласия […]. Сближение началось уже давно (во Франции это редкость!) […] »[1473]. Ces deux remarques très similaires étant faites avec dix ans d'intervalle,

[1470] Lettre à P. Annenkov, 5 (17) octobre 1872, Paris : […] *ce que vous dites sur l'incapacité des Français à comprendre ce qui leur est étranger, sur leur ignorance, reste à ce jour tout à fait juste* […].
[1471] Lettre à V. Sollogoub, 10 (22) février 1877, Paris : […] *quand ces aimables Français ne jugent pas nécessaire de faire des cérémonies, ils deviennent facilement grossiers, en particulier avec nous autres les Russes.*
[1472] « Je ne désire pas marier ma fille à la manière française, c'est-à-dire tête baissée », écrivait alors Tourguéniev à Vassili Botkine (Lettre à V. Botkine, 12 (24) avril 1862, Paris).
[1473] Lettre à L. Pietsch, 24 décembre 1873 (5 janvier 1874), Paris : *Le futur époux de Didi s'appelle Georges Chamrot ; une personne d'une nature merveilleuse, jeune, noble et énergique, jamais je n'aurais donné mon accord autrement* […].

on peut parler d'une opinion récurrente de Tourguéniev sur la question. La pratique des mariages faits à la va vite, selon Tourguéniev, s'inscrit parfaitement dans la vision du caractère français en générale de l'écrivain : une nation quelque peu irréfléchie et pour laquelle le bon sens ne fait pas partie des principes fondamentaux. « […] в делах людских меньше всего действует логика – особенно между народом, который, подобно французскому, руководящемуся воображением »[1474], écrivait Tourguéniev à son frère Nikolaï en 1870. Voici une opinion qui confirme notre thèse.

La nation française lui semble parfois égocentrique à l'esprit léger et quelque peu superficielle, manquant de rigueur. Un exemple : dans une lettre à Sergueï Poltoratski, Tourguéniev émet son opinion sur l'ouvrage d'Etienne-Gabriel Peignot intitulé *Abrégé de l'histoire de France* que le bibliographe russe lui demandait de lui faire parvenir. Dans sa lettre, Tourguéniev notifie à Poltoratski l'envoi du livre demandé et ne manque pas de livrer son opinion sur l'ouvrage en question qui, selon lui, pèche par de nombreuses erreurs et imprécisions : « Дряннее и небрежнее я не видывал труда. Не говоря уже о том, что чуть не каждое слово – ошибка. […] Пошлая работишка пошляка французика! Ничего не может быть презрительнее неаккуратного и недобросовестного библиографического труда »[1475], conclut-il son verdict ; l'écrivain, tout en critiquant un ouvrage concret d'un auteur tout à fait concret, n'hésite pas à attribuer les défauts du travail, fût-ce en partie, au caractère superficiel et peu rigoureux des Français en général.

Mais de l'autre côté, les jugements de Tourguéniev sur la France et les Français ne sont pas exclusivement critiques. Les lettres de l'écrivain se rapportant à la guerre franco-prussienne, et plus précisément à la seconde phase de celle-ci (après la capitulation du gouvernement de Napoléon III en septembre 1870), comportaient déjà une sorte d'admiration cachée envers la fermeté et le patriotisme dont faisaient preuve les Français dans cette épreuve douloureuse. La façon dont les Français se battirent, par la suite, pour l'instauration de la République ne laissa pas indifférent non plus Tourguéniev, qui, à travers les différents commentaires épistolaires, témoigna de son soutien et de sa sympathie envers les partisans de la République, notamment envers Gambetta, en formulant son inquiétude lorsque ceux-ci subissaient un échec dans les tractations avec les monarchistes, mais aussi en saluant leur courage et leur ténacité. Parfois, Tourguéniev semble entrevoir ces mêmes qualités chez les Français en général. Ainsi, alors

[1474] Lettre à N. Tourguéniev, 24 novembre (6 décembre) 1870, Londres : […] *la logique n'est pas ce qui caractérise le plus les affaires humaines, surtout pour le peuple qui, comme celui de France, est dirigé par l'imagination.*
[1475] Lettre à S. Poltoratski, 10 (22) octobre 1872, Paris : *Je n'ai jamais vu travail plus déplorable et plus négligé. Et cela sans considérer qu'il y a une erreur à peu près à chaque mot* […]. *Un écrit trivial d'un petit tâcheron français ! Il n'y a rien de plus lamentable qu'un travail bibliographique imprécis et peu scrupuleux.*

qu'il effectuait un voyage en Russie au printemps 1874, l'écrivain tint à assister à une série de procès en cour d'assises dont l'un semble l'avoir marqué tout particulièrement. Il en fit rapport dans sa lettre à Pauline Viardot, le 17 (29) mai 1874 :

> Jeudi. - Toute la journée de 10h du matin jusqu'à 6 heures passée à la Cour d'assises. Deux vols et un viol. Le jury déclare tout le monde non coupable. – Pourtant le viol (et d'une jeune fille innocente encore !) était absolument prouvé. – Impression fort pénible, types et physionomies très intéressantes – surtout la pauvre victime. – (Le séducteur, hideux, vieux, affreux, horrible !) – Comparaison entre elle et une Française à sa place. La Française aurait bondi d'indignation – ou sangloté à chaudes larmes ; - la Russe – comme un mouton qui ne peut pas se révolter.[1476]

Il s'agit d'une comparaison intéressante, qui met en relief le sens de la dignité propre aux Français, aux hommes comme, visiblement, aux femmes, ainsi que leur sens de la justice et leur capacité à exprimer leur point de vue sans crainte de représailles. L'absence de résignation servile face au sort lui apparaît comme le signe d'une relation à son pays bien différente du fatalisme russe.

Ainsi on peut effectivement dire que le ton des lettres, où l'écrivain évoque sa vie en France et ses relations françaises, « se réchauffe » progressivement au cours des années 1870, si bien que, au début de la décennie suivante, et plus exactement le 14 juillet 1880, nous pouvons lire quelques lignes remplies d'une franche sympathie envers le Français : à l'occasion de la Fête nationale Tourguéniev qui faisait le rapport à Stassioulévitch des festivités dont il avait été témoin et participant, ne cache pas ses sentiments à son correspondant. La goutte ayant lâché son emprise, il se dit réjoui d'avoir pu participer aux célébrations : « […] в торжественный день 14-го июля я мог довольно удовлетворительно ходить по улицам Парижа – и любоваться не столько зрелищем тысячи флагов, гирлянд, иллюминация и пр., сколько самими парижанами; что за милый, любезный и веселый народ! Это был замечательный день для республики »[1477]. Une remarque qui scelle une attitude d'amitié envers ce peuple, jadis tant haïs par lui et témoigne de la nouvelle ère dans l'histoire des relations entre Tourguéniev et la France.

[1476] Lettre à P. Viardot, 17 (29) mai 1874, Saint-Pétersbourg.
[1477] […] *en cette journée solennelle du 14 juillet, j'ai pu me promener assez bien dans les rues de Paris et y admirer le spectacle non seulement des milliers de de drapeaux, guirlandes et illuminations, mais surtout des Parisiens eux-mêmes ; quel peuple doux, aimable et joyeux ! C'était une journée merveilleuse pour la république.*

Les Anglais, un peuple grand et… ennuyeux

Pour rappel, la première véritable découverte de la vie anglaise par Tourguéniev eut lieu, ainsi que nous l'avons vu dans un des chapitres précédents (« Chapitre VI : Sous le signe de la nostalgie »), à la fin des années 1850, alors qu'il eut enfin l'occasion de passer un peu plus de temps en Angleterre : entre 1856 et 1863, l'écrivain séjourna plusieurs semaines à Londres, se rendit à l'Île de Wight, à Ventnor. Ses différents séjours changèrent la vision que Tourguéniev s'était formée précédemment au sujet des Anglais et de leur mode de vie : lui, qui croyait les représentants de la nation anglaise inintéressants, se rendit alors compte de leur originalité qu'il apprécia à sa juste valeur, il aima leur attachement aux traditions et il se rendit compte que les différentes qualités dont les Anglais étaient dépositaires – selon son opinion – en tant que nation, faisaient d'eux le peuple le plus grand et le plus ingénieux de l'Europe.

Ensuite, durant le restant de la décennie 1860, Tourguéniev voyagea relativement peu, préférant passer le plus de temps possible dans sa retraite badoise, et il ne se mettait en route qu'en cas de nécessité, lorsqu'il fallait se rendre en Russie pour quelque affaire de gestion de ses biens, pour régler l'un ou l'autre détail lié à son activité littéraire, ou lorsque son devoir paternel l'appelait en France, à Paris puis à Rougemont. En conséquence, la correspondance de Tourguéniev à cette période ne comporte aucune mention spéciale des Anglais ou d'Angleterre. On aurait pu supposer que, lorsque, en 1870, bannis de Baden-Baden par la guerre, Tourguéniev et les Viardot s'installèrent, durant presque une année entière, à Londres, c'est avec une attente positive, issues de ses bonnes impressions des séjours passés, que l'écrivain abordera la perspective de vie en Angleterre. Ce ne fut pas tout à fait le cas cependant. Le séjour anglais ne ravissait pas vraiment l'écrivain, à en juger par sa correspondance. Le ton des lettres expédiées juste après son arrivée à Londres, en novembre 1870, est un peu froid et morose. « Я, как видите, в Англии. Мы приехали сюда в воскресение (море было прегадкое) »[1478], écrivit Tourguéniev à Natalia Rachette, à peine arrivé : « Здесь холодно, сыро – везде воняет каменным углем. […] успел уже получить порядочный кашель »[1479], donnant l'impression de ne pas du tout être ravi de se trouver en Angleterre. Il est vrai que le déménagement se fit dans un contexte difficile : la famille dut littéralement fuir le petit paradis de Bade après que celui-ci eut perdu son côté paradisiaque, sur fond de la guerre et d'humeurs anti-françaises. Ce départ signait la fin d'une période heureuse pour tout le monde; elle annonçait une vie de

[1478] *Comme vous le voyez, je suis en Angleterre. Nous sommes arrivés dimanche (la mer était très agitée).*
[1479] Lettre à N. Rachette, 3 (15) novembre 1870, Londres : *Il fait froid et humide ici, et ça pue le charbon partout.* […] *je suis déjà fameusement enrhumé.*

vagabonds, pleine de soucis d'argents. De plus Tourguéniev, sensible au temps qu'il fait, ne devait pas trouver le climat de l'Angleterre, particulièrement humide durant la saison hivernale, tout à fait à son goût. Le mécontentement dont l'écrivain fait preuve dans cette lettre, première envoyé pendant l'exil londonien, persiste. Arrivé au printemps, Tourguéniev ne semble pas apprécier davantage son séjour et il n'hésite pas à annoncer clairement son sentiment, comme dans cette lettre adressée à Gustave Flaubert : « Je suis en Angleterre – non pour le plaisir d'y être – mais parce que mes amis, à peu près ruinés par cette guerre, y sont venus pour tâcher de gagner quelque argent »[1480]. Mais à la différence de ce qu'il avait pu ressentir au sujet de l'Angleterre quelque quatre mois plus tôt, Tourguéniev semble avoir pris la peine d'analyser son déplaisir et de s'expliquer ses réticences. « Les Anglais ont du bon pourtant […] », continue-t-il son récit à Flaubert, mais le mode de vie des Anglais à l'époque victorienne lui semble trop rigide : « […] ils mènent tous […] une vie très dure. Il faut s'y faire – comme à leur climat », conclut-il, n'ayant pas d'autre choix que de se résigner à supporter les aléas du climat britannique – au sens propre comme au figuré. Cependant, Tourguéniev n'était pas un grand voyageur pour rien : s'il y a une chose qu'il avait apprise à travers les différentes pérégrinations qu'il avait été amené à effectuer durant sa vie, c'est qu'il ne fallait jamais laisser passer une occasion pour étudier les mœurs d'un peuple, même si ceux-ci semblent *a priori* peu plaisants et surtout si le séjour s'annonce long. « Я наблюдаю, сколько могу, английскую жизнь: она суховата, но интересна »[1481], lisons-nous dans une lettre à Avdeïev, vers la fin du printemps 1871. Les mœurs que l'écrivain trouve sèches et froides semblent présenter malgré tout de l'intérêt pour lui, à moins qu'il ne tente seulement de s'en persuader à défaut de pouvoir changer les choses : « Здесь мне живется не дурно: ни весело, ни скучно – а более прилично »[1482], écrivait-il par exemple à Feth, quelques jours plus tôt, ou encore, toujours au même correspondant : « Жизнь английская не весела, но любопытна »[1483]. Qu'est-ce que Tourguéniev reproche exactement aux Anglais – à part leur sens exacerbé des convenances et un côté un peu froid ?

Nous ne trouverons pas, dans la correspondance de l'écrivain de cette période, de reproches directs comme cela avait été le cas durant les mois passés en France à la fin des années 1850. Certes, il considère que les Anglais sont dépourvus du sens esthétique, ainsi qu'il

[1480] Lettre à G. Flaubert, 24 avril (6 mai) 1871, Londres.
[1481] Lettre à M. Avdeïev, 10 (22) mai 1871, Londres : *J'observe la vie anglaise de mon mieux : elle est plutôt sèche, mais intéressante.*
[1482] Lettre à A. Feth, 30 avril (12 mai) 1871, Londres : *Je ne vis pas trop mal ici : ce n'est ni joyeux ni ennuyeux, mais plutôt convenable.*
[1483] Lettre à A. Feth, 2 (14) juillet 1871, Londres : *La vie anglaise n'est guère joyeuse, mais curieuse.*

le formule dans une lettre à Pietsch : « Неопровержимая аксиома: «Ни один англичанин не имеет ни малейшего понятия о том, что такое искусство. Его изначальная природа искони антихудожественна»[1484]. Tourguéniev note bien que, lorsqu'il annonce cela, il ne parle ni de poésie, ni des lettres en général – l'admirateur de Byron et de Shakespeare, qu'il était, n'aurait pas osé prétendre l'inverse par ailleurs. Cependant, l'accusation formulée par l'écrivain dans la lettre ci-dessus adressée à son ami historien de l'art Ludwig Pietsch, est très sérieuse à ses yeux – mélomane et, bientôt, amateur de l'art plastique. Autre réflexion qu'il formule au sujet des Anglais, c'est la méconnaissance totale qu'il leur constate concernant la Russie, sa culture et ses lettres. L'écrivain s'en persuada en août 1871, alors qu'il prenait part, à Edinbourg, à la fête de commémoration de Charles Dickens, disparu un an plus tôt.

> Был недавно в Шотландии – присутствовал в Эдинбурге на юбилее Вальтера Скотта – даже произнес спич (весьма короткий и наизусть заученный; сбился раз, чем заслужил рукоплескания); впрочем, слыл – во всех газетах – за Mr Torqunoff, a distinguiched novelist; англичане вовсе не интересуются ни Россией, ни русской литературой […].[1485]

Les Anglais, en train d'expérimenter la plus grande industrialisation de leur histoire, n'ont que peu d'intérêt, fait remarquer Tourguéniev, pour la culture d'un pays lointain comme la Russie ; leurs faibles besoins esthétiques, dont l'écrivain faisait état quelques mois plus tôt, ne les poussent pas à autant de curiosité intellectuelle, conclut-il. Les lettres russes commencèrent à pénétrer l'Angleterre seulement dans les années 1870[1486], au moment où Tourguéniev était en train de constater la méconnaissance de la culture russe par les habitants du pays, y compris les intellectuels. Ses œuvres furent par ailleurs les premières, dans l'ensemble du patrimoine littéraire russe, à avoir été traduites et publiées en Angleterre. La présence de l'écrivain dans le pays durant cette même période et sa participation active aux différents événements culturels et littéraires du pays, comme la fête de commémoration de Dickens mentionnée ci-dessus, contribua certainement à faire avancer le processus de découverte des lettres russes par les Anglais. En attendant une plus grande ouverture de l'Angleterre vis-à-vis de la culture russe, Tourguéniev semble se sentir un peu comme dans un désert, dans ce pays dont les habitants ont l'esprit pragmatique et s'intéressent plus à la politique qu'à la culture (« […] англичане вовсе

[1484] Lettre à L. Pietsch, 28 mai (9 juin) 1871, Londres : *Axiome irréfutable : « Aucun Anglais n'a la moindre idée de ce qu'est l'art. Sa nature même est, par essence, antiartistique ».*
[1485] Lettre à A. Feth, 16 (28) août 1871, Baden-Baden : *Je suis allé récemment en Ecosse, où j'ai assisté à Edimbourg à une cérémonie pour Walter Scott et y ai même prononcé un speech (très court et appris par cœur ; j'ai perdu le fil à un moment, ce qui m'a valu des applaudissements) ; au fait, dans tous les journaux, je passais pour un certain Mr Torqunoff, un distinguiched novelist ; les Anglais n'ont aucun intérêt ni pour la Russie, ni pour la littérature russe* […].
[1486] Ощепков А.Р., *op. cit.*, с. 42.

не интересуются ни Россией, ни русской литературой (русское правительство – это дело другое, особенно русская дипломатия […] »[1487], conclut-il sa lettre à Feth).

Londres ne semble susciter aucune émotion particulièrement plaisante chez Tourguéniev à l'époque : cette cité est trop grande et trop étrangère alors pour lui qui écrit à Ivan Borissov, par une journée de printemps 1871 : « Виардо на несколько дней уехали погостить к друзьям на берег моря. Таким образом я очутился вдруг почти один в этом страшеннейшем городище »[1488]. À côté de cela, la nature du pays, et plus exactement la campagne écossaise, séduit l'amateur de la nature chez l'écrivain. « Нигде в мире нет такого воздуха, как в северной Шотландии; дышать им – наслаждение »[1489], écrivit Tourguéniev à Feth, en été 1871; impression qui trouvera sa confirmation dans une lettre que Tourguéniev expédia à Pauline Viardot depuis Pitlochry, à la même période : « […] un pays magnifique – des bois, des montagnes, une rivière torrentueuse, une belle maison, un air excellent, etc., etc. »[1490].

Dans le « Chapitre VI : Sous le signe de la nostalgie » de ce travail, nous avons vu la façon dont le caractère forcé d'un séjour pouvait influencer la vision des choses chez Tourguéniev qui, à la fin des années 1850 par exemple, faisait preuve de bien peu de tolérance vis-à-vis des Français et de la ville de Paris, où il séjournait tout à fait à contrecœur. On peut supposer que le fait d'être *obligé* de demeurer durant un temps indéterminé en Angleterre (« Et puis – où aller ? »[1491], s'interrogeait-il dans une lettre à Flaubert, pourtant plusieurs mois après son installation dans le pays) porta préjudice à sa façon d'appréhender l'Angleterre et ses habitants.

On n'est donc pas étonné de constater que l'écrivain ne s'attarda pas davantage en Angleterre : en automne 1871, il suivit les Viardot qui déménageaient en France, à Paris, où le régime impérial tant méprisé par eux auparavant était supplanté par une république – une république bien imparfaite, certes, mais un régime par définition plus libéral et plus démocratique. Les années passeront, Tourguéniev aura d'autres occasions de revenir en Grande-Bretagne. Il le fera très volontiers lorsqu'il ira chasser en Écosse, dans la seconde partie des années 1870. Il reviendra dans une Angleterre admiratrice de son œuvre : le grade de

[1487] […] *les Anglais ne s'intéressent ni à la Russie ni à la littérature russe (le gouvernement russe, c'est autre chose, surtout la diplomatie russe* […]*).*
[1488] Lettre à I. Borissov, 2 (14) avril 1871, Londres : *Les Viardot sont partis vivre pour quelques jours chez des amis à la côte. Voilà pourquoi je me suis tout à coup retrouvé presque seul dans ces vieilles pierres terriblement effrayantes.*
[1489] Lettre à A. Feth, 16 (28) août 1871, Baden-Baden : *L'air de l'Ecosse est unique au monde ; le respirer est un vrai délice.*
[1490] Lettre à P. Viardot, 30 juillet (11 août) 1871, Pitlochry.
[1491] Lettre à G. Flaubert, 24 avril (6 mai) 1871, Londres.

Docteur du droit commun accordé à Tourguéniev par l'Université d'Oxford, à la fin de la décennie, en est une preuve directe. Cependant, malgré les plaisirs et les honneurs que Tourguéniev y trouvera, il aura du mal à s'adapter dans le pays dont le climat, les mœurs, les institutions lui paraîtrons à jamais étrangers : « Чудесно, дико, величественно, глупо – всё вместе; а главное – совсем нам чуждо »[1492], dira-t-il notamment à Feth, après avoir visité les villes de Cambridge et d'Oxford en automne 1878. Une rive étrangère, au point de conclure, dans une lettre à Annenkov cette fois : « […] англичане несомненно великий и оригинальный народ […] – но вынес оттуда то чувство, что жить на почве этого «пышного острова» - ни-ни! не хотел бы – хоть и не могу не нахвалиться ласковостью приема »[1493], scellant ainsi son attitude, globalement positive mais néanmoins bien distante vis-à-vis de l'Angleterre.

3. L'OMNIPRÉSENTE ALTÉRITÉ

Une écriture difficile

Lorsqu'on lit les lettres de Tourguéniev écrites entre 1870 et 1883, on est frappé par les plaintes récurrentes qu'il y formule concernant le manque d'inspiration dans son travail littéraire ainsi que par les doutes qu'il exprime quant à son avenir d'écrivain. Déjà en mai 1871, installé provisoirement à Londres, il explique son silence littéraire à Maria Milioutina : « Поверьте: когда я говорю, что «охладел к своему делу», я не жантильничаю и не хандрю; я просто сознаю факт. […] Голос остался – да петь нечего. […] А петь нечего – потому что живу вне России; а не жить вне России я по обстоятельствам – всесильным – не могу... »[1494]. Vivant dans l'incertitude la plus totale concernant l'organisation future de sa vie, Tourguéniev ne se sent pas particulièrement inspiré : « Работа моя совсем замерла; да и не хочется писать »[1495], écrit-il, au même moment, à Mikhaïl Avdeïev. Il s'agit d'un état

[1492] Lettre à A. Feth, 31 octobre (12 novembre) 1878, Paris *Merveilleux, sauvage, majestueux, bête, tout cela à la fois ; et surtout, cela nous est totalement étranger.*
[1493] Lettre à P. Annenkov, 25 octobre (6 novembre) 1878, Paris : […] *les Anglais sont indubitablement un peuple grand et original* […], *j'ai pourtant la sensation que vivre sur cette « île fastueuse », nenni je ne le voudrais pas !, et je ne saurais pourtant trop louer la douceur de son accueil.*
[1494] Lettre à M. Milioutina, 5 (17) mai 1871, Londres : *Croyez-moi : quand je dis que « j'ai perdu l'intérêt pour mon travail », je ne fais pas des manières et je ne broie pas du noir ; je constate simplement le fait.* […] *La voix demeure, mais il n'y a rien à chanter.* […] *Et il n'y a rien à chanter parce que je vis en dehors de la Russie ; et, pour des raisons impérieuses, je ne peux pas vivre en dehors de la Russie…*
[1495] *Mon travail s'est éteint tout à fait ; et je n'ai pas envie d'écrire.*

d'esprit compréhensible, compte tenu de la situation qui fût la sienne à l'époque. Mais plus tard aussi – et tout au long des années 1870 – Tourguéniev exprimera à plusieurs de ses correspondants son incapacité d'écrire sur la Russie et les Russes, comme il l'avait fait tout au long de sa carrière d'écrivain, avant tout du fait de son établissement définitif à l'étranger. Ces complaintes, régulièrement distribuées à travers sa correspondance, constituent, comme nous l'avons dit, un leitmotiv récurrent. En mars 1873, Tourguéniev fait part, à Pissemski, de sa faible productivité littéraire : « Что же касается до литературы, тут я, голубчик мой, совсем швах; нельзя, решительно нельзя писать русские вещи, рисовать русскую жизнь, пребывая за границей […] »[1496]. À la fin de cette même année 1873, il dit peiner à trouver l'inspiration pour pouvoir contribuer à une nouvelle édition soutenue par son ami Polonski : « Готового нет ничего, мозги высохли, и ничего из них не выжмешь. Придется покопаться в старых бумагах »[1497]. Quelques années plus tard, alors que, à la parution des *Terres vierges*, Tourguéniev se faisait assaillir par des reproches d'avoir osé représenter la vie russe en vivant à l'étranger, il se défendit comme il pouvait face à ses accusateurs. Dans une lettre à Julia Vrevskaïa, il dit par exemple : « Действительно, живя вдали от России, невозможно вполне верно и живо передать то, что составляет самую ее суть. А потому я твердо решил больше не писательствовать – имя мое не появится ни в одном журнале – в этом Вы можете быть уверены »[1498]; dans une autre, écrite à Stassioulévitch : «Нет! Нельзя пытаться вытащить самую суть России наружу, живя почти постоянно вдали от нее. Я взял на себя работу не по силам. […] В судьбе каждого из русских несколько выдающихся писателей была трагическая сторона; моя – абсентеизм, причины которого было бы долго разыскивать – но влияние которого неотразимо высказалось в этом последнем – именно последнем произведении »[1499] - pour ne citer que ces deux extraits. Un an plus tard, alors que, quelque peu découragé par les critiques acerbes qu'il avait essuyé à la sortie de *Terres vierges* et décidé, ainsi que nous venons de le voir, de faire une pause dans ses

[1496] Lettre à A. Pissemski, 17 (29) mars 1873, Paris : *En ce qui concerne la littérature, mon très cher, je suis une vraie loque ; impossible, vraiment impossible d'écrire des choses russes, de décrire la vie russe, en séjournant à l'étranger* […].

[1497] Lettre à I. Polonski, 18 (30) décembre 1873, Paris : *Il n'y a rien de prêt, j'ai le cerveau à sec, impossible d'y puiser quoi que ce soit. Il faudra aller creuser dans la vieille paperasse.*

[1498] Lettre à I. Vrevskaïa, 5 (17) mars 1877, Paris : *En vérité, en vivant loin de la Russie, il est impossible d'en transmettre la substantifique moelle de manière tout à fait fidèle et vivante. C'est pourquoi j'ai résolument décidé de ne plus rien scribouiller – mon nom n'apparaîtra dans aucun magazine – vous pouvez en être certaine.*

[1499] Lettre à M. Stassioulévitch, 7 (19) mars 1877, Paris : *Non ! Inutile de tenter de saisir l'essence même de la Russie de l'extérieur, en vivant quasi constamment éloigné de celle-ci. Je me suis engagé dans un travail au-dessus de mes forces.* […] *Il y a toujours eu un côté tragique dans le destin de chaque écrivain russe quelque peu éminent ; le mien, c'est l'absentéisme, dont il serait long d'expliquer les motifs, mais dont l'influence se ressent irrésistiblement dans cette dernière œuvre, précisément cette dernière.*

publications en Russie, Tourguéniev commença à recevoir de la part de ses amis et admirateurs, des appels à reprendre la plume, il se montre réticent quant à sa capacité de produire une œuvre authentique et pertinente du fait d'avoir trop peu de contacts avec la vie russe : « Письма, подобные Вашему, могли бы поколебать мою решимость оставить литературные занятия. Но я перестаю писать не потому, что критика со мной обходится строго – а потому, что, живя почти постоянно за границей, я лишен возможности прилежных и пристальных наблюдений над русской жизнью, которая, к тому же, усложняется с каждым годом »[1500] - une remarque qui revient dans plusieurs des lettres de l'écrivain par la suite[1501]. Ivan Tourguéniev qui avait toujours écrit en se fondant sur des nombreuses et minutieuses observations de la vie russe, se sentait de toute évidence, hésitant à faire parler sa plume. Ses liens avec la Russie s'étaient desserrés, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et il se rendait beaucoup moins souvent dans son pays natal que par le passé. La distance – géographique et morale – qui le séparait de la Russie à présent, enlevait toute légitimité, lui semblait-il, à sa parole d'écrivain. En réalité, qu'il voulût l'admettre ou non, après plusieurs années qu'il avait passé à essayer de se persuader de son détachement de son pays d'origine, son sentiment d'appartenance était une fois de plus ébranlé, d'où son impression récurrente d'avoir consommé tout le talent qui lui avait été imparti.

Les sources d'inspirations diversifiées et éloignées de la vie contemporaine

Malgré les doutes qui semblent avoir habité Tourguéniev concernant l'épuisement supposé de son inspiration, on ne peut pas dire que les années 1870 eussent été improductives pour lui. Bien au contraire, elles furent marquées par une activité littéraire relativement soutenue et tous-azimut : collaborations à des traductions, démarches de promotion des œuvres de ses collègues hommes des lettres russes et français, mais également écriture littéraire, peut-être moins intense que par le passé mais néanmoins considérable. Entre 1870 et 1883, Tourguéniev écrivit plusieurs récits et nouvelles (« Eaux printanières », « Pounine et Babourine », « La Montre », « Un rêve », « Le récit du père Alexis », « Vieux portraits », « Un

[1500] Lettre à Kh. Altchevskaïa, 18 (30) mars 1878, Paris : *Des lettres comme la vôtre pourraient faire vaciller ma décision d'abandonner mes activités littéraires. Mais je cesse d'écrire non pas parce que la critique est sévère à mon endroit, mais parce que, vivant quasi constamment à l'étranger, je suis privé de toute possibilité d'observations attentives et perspicaces de la vie russe, une vie qui, de surcroît, se complexifie d'année en année.*
[1501] Lettre à I. Polonski du 17 (29) апреля 1878, Paris ; celle à L. Tolstoï du 15 (27) novembre 1878, Paris ; celle à P. Annenkov du 27 août (8 septembre) 1879, Bougival, etc.

désespéré », « Le Chant de l'amour triomphant », « Clara Militch »), un grand roman dit à thèse, *Terres vierges*, et un grand nombre de poèmes en prose.

Lorsqu'on examine les œuvres qui constituent l'ensemble des écrits de Tourguéniev de l'époque, on ne peut s'empêcher de remarquer la diversité des inspirations qui les caractérisent. D'un côté, il y a des récits à facture résolument réaliste, qui parlent bien de la vie russe et dont l'écrivain puisa le contenu avant tout dans ses propres souvenirs, le plus souvent lointains. C'est le cas des « Eaux printanières » (1871) qui s'inspire d'un épisode de la jeunesse de l'écrivain dont celui-là fit part, plus tard, dans une conversation avec Friedrich Friedländer[1502]: alors qu'il était de passage à Francfort, en mai 1840, Tourguéniev fit une rencontre inopinée, dans des circonstances très proches de celles où Sanine fait connaissance avec Gemma dans « Eaux printanières », avec une belle jeune femme. Le souvenir de cet événement servit de point de départ pour le récit. Parmi d'autres œuvres dont Tourguéniev puisa le canevas dans son propre vécu se trouve « Pounine et Babourine » (1874) qui est fondé sur ses souvenirs d'enfances : sa vie à Spasskoïé-Loutovinovo, la gestion du domaine par sa mère Varvara, dont les traits se laissent deviner dans la figure de la grand-mère du narrateur, etc. Le caractère essentiellement autobiographique de « Vieux portraits » (1880) a été souligné à maintes reprises par les biographes de l'écrivain (Goutiar dans « Les ancêtres de I.S.Tourguéniev »[1503]) et quelques-uns de ses contemporains, témoins des récits de Tourguéniev à ce sujet (comme Loukanina et Lavrentieva)[1504]. Quant à « Un désespéré » (1881), Tourguéniev n'avait jamais caché avoir raconté, dans cet écrit, à travers la figure de Micha Poltnev, l'histoire de son propre cousin Mikhaïl Tourguéniev, personnage central du récit. Il faut ajouter au groupe des récits réalistes de cette période quelques écrits que l'écrivain acheva également dans les années 1870 mais qui appartiennent, du point de vue thématique, aux *Mémoires d'un chasseur* et que nous avons examinés dans un des chapitres précédents (« Chapitre IV : Âme russe vue de loin »), en même temps que les autres nouvelles appartenant à ce même cycle – il s'agit de « La Fin de Tchertopkhanov » et « Relique vivante ».

À côté de ces récits réalistes, il y a un groupe de nouvelles qui s'inscrivent dans le registre fantastico-mystique et qui exploitent l'imaginaire de l'écrivain. Les quatre œuvres qui appartiennent à l'ensemble des écrits fantastiques de Tourguéniev sont très différentes par leur sujet, leur style et leur facture. Leur seul point commun consiste dans le fait d'avoir été

[1502] Л.В. Крестова, « Комментарии: И.С. Тургенев. Вешние воды», *op. cit.*, с. 504.
[1503] Гутьяр Н.М., *op. cit.*, с. 12.
[1504] Л.Н. Назарова, « Комментарии: И.С. Тургенев. Старые портреты»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том десятый, *op.cit.*, с. 393.

construites autour d'un événement d'origine surnaturelle ou mystique. « Le Récit du père Alexis » (1877) raconte l'histoire d'un pope officiant dans une petite église provinciale et dont le fils bien-aimé et très pieux dépérit, victime d'hallucinations auditives et visuelles : au cours des études qui doivent faire de lui un prêtre, comme son père, le jeune homme se met à voir et à entendre le diable, qui le détourne d'abord de sa destination et de sa foi, puis de la société et de sa famille, avant de causer sa mort. Dans le récit « Un rêve » (1876), Tourguéniev raconte le cas d'un jeune homme qui, à travers un rêve prémonitoire, découvre la sombre et véritable histoire de sa propre naissance. « Le Chant de l'amour triomphant » (1881) se présente à son tour sous la forme d'une nouvelle féerique ou un conte où deux amis – Fabio et Muzio – tombent amoureux de la même jeune fille, Valéria. Celle-ci choisit d'épouser Fabio ; Muzio décide de s'éloigner et quitte l'Italie pour aller parcourir les pays de l'Orient. Quelques années plus tard, lorsqu'il revient, apparemment délivré de son amour envers Valéria, on comprend que, durant son voyage, il s'est initié à la magie noire pour hanter les nuits de la belle et ainsi tenter de la reconquérir. « Clara Militch » (1882), enfin, est l'histoire d'un jeune homme appelé Aratov qui tombe amoureux d'une jeune actrice après la mort de celle-ci.

Et puis, il y a aussi les poèmes en prose, une série d'œuvres subjectives et qui explorent la vie intérieure de Tourguéniev qui commença à les écrire, selon toute vraisemblance, à partir de juillet 1877[1505]. Il s'agissait, à l'époque, de quelques morceaux prosaïques, une sorte d'ébauches devant servir pour des œuvres projetées et jamais rédigées, et que Stassioulévitch persuada Tourguéniev à faire paraître, en 1882, en un seul volume sous le titre de *Poèmes en prose*[1506].

Le fait que l'écrivain s'adressa principalement à ces trois sources d'inspirations bien précises – les souvenirs des temps passés, l'imaginaire, les mouvements de son âme – dévoile à quel point, confondu dans sa russité et coupé de son univers d'origine, il se sentait peu en confiance pour parler de la Russie contemporaine. Lui qui, par le passé chercha toujours, dans des circonstances similaires d'une absence prolongée de la Russie (à la fin des années 1840 et celle des années 1850), à renouer avec le monde russe par l'écriture, semble ne plus oser se lancer dans le même schéma relevant d'une stratégie identitaire. Dans ce contexte, l'unique l'œuvre de cette période résolument tournée vers la représentation de la vie russe contemporaine – le roman *Terres vierges*, constitue une valeur toute particulière : si Tourguéniev finit par se

[1505] Л.Н. Назарова, « Комментарии : Примечания. Стихотворения в прозе »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том десятый, *op.cit.*, с. 444.
[1506] *Ibid.*, с. 443.

lancer dans ce projet, c'est qu'il tenait à y formuler quelques idées de la plus grande importance à ses yeux, au sujet des Russes.

Les avantages d'une vie d'exilé : un point de vue plus global sur le monde

Au milieu de ses doutes d'écrivain, Tourguéniev ne cessa jamais de suivre le cours des événements politiques, sociaux et littéraires dans son pays : ses lettres comportent un grand nombre de ses considérations là-dessus où il exprime sa vision de la vie russe moderne telle qu'elle se présentait à son regard depuis son éloignement européen. Cette position de recul lui offrait d'ailleurs une perspective sans doute différente de celle de certains de ses compatriotes qui, vivant dans le pays, se laissaient parfois aveugler par les mouvements d'idées à l'époque. Concernant les années 1870, c'est surtout l'omniprésence de la slavophilie et son impact sur le discours national dominant, que celui-ci soit politique ou littéraire, semble indisposer Tourguéniev dont le propos épistolaire est ponctué d'attaques à l'encontre des idées slavophiles. Par exemple, alors que, en 1875, il découvre le roman *Anna Karenine* de Tolstoï, qu'il considérait pourtant comme le meilleur des romanciers russes de son temps, il trouve cette œuvre contaminée par l'atmosphère de slavophilisme extrême régnant alors en Russie. « Талант – из ряду вон – но в «Анне Корениной» он, как говорят здесь, a fait fausse route: влияние Москвы, славянофильского дворянства, старых православных дев, собственного уединения и отсутсвие настоящей художнической свободы! »[1507], écrivit Tourguéniev à Souvorine à la sortie de la première partie du roman de Tolstoï en 1875 ; il exprime la même idée dans une lettre à la baronne Vrevskaïa, un an plus tard : « Я еще не читал продолжения «Анны Корениной»; но вижу с сожаленьем, куда весь этот роман поворачивает. Как ни велик талант Л. Толстого, а не выдраться ему из московского болота, куда он влез. Православие, дворянство, славянофильство, сплетни, Арбат, Катков, Антонина Блудова, невежество, самомнение, барские привычки, офицерство, вражда ко всему чужому, кислые щи и отсутствие мыла – хаос, одним словом! […] »[1508]. Et n'est-ce pas Tourguéniev qui porta un jugement sévère sur le discours panslaviste de Dostoïevski prononcé par celui-ci à

[1507] Lettre à A. Souvorine, 1 (13) avril 1875, Paris : *Le talent est exceptionnel mais dans « Anna Karénine » il a fait fausse route, comme on dit ici : c'est l'influence de Moscou, de la noblesse slavophile, des vieilles vierges orthodoxes, de son propre isolement, ainsi que l'absence de véritable liberté artistique !*

[1508] Lettre à I. Vrevskaïa, 10 (22) mars 1876§ Paris : *Je n'ai pas encore lu la suite d'Anna Karenine, mais j'observe avec dépit la tournure que prend le roman. Aussi grand soit le talent de Tolstoï, il n'arrive pas à se dépêtrer du marais moscovite où il est embourbé. L'orthodoxie, la noblesse, la slavophilie, les ramages, l'Arbat, Katkov, Antonina Bloudnova, l'ignorance, la fatuité, les airs affectés, le corps des officiers, la haine de tout ce qui est étranger, la soupe à la choucroute et l'absence de savon, bref c'est le chaos !*

la fête de l'inauguration du monument à Pouchkine ; n'est-ce pas lui qui se moqua de la rhétorique populiste de son rival et opposé idéologique sur le surhomme russe et sa grande prédestination dans le concert des nations européennes ? L'écrivain formula son opinion là-dessus dans une lettre à Stassioulévitch, peu de temps après l'événement :

> Эта очень умная, блестящая и хитроискусная, при всей своей страстности, речь всецало покоится на фальши, но фальши крайне прятной для русского самолюбия. Алеко Пушкина чисто байроновская фигура – а вовсе не тип современного русского скитальца; характеристика Татьяны очень тонка – но ужели же одни русские жены пребывают верны своим старым мужьям? А главное: «Мы скажем последние слова Европе, мы ее ей же подарим – потому что Пушкин гениально воссоздал Шекспира, Гете и др.»? Но ведь он их воссоздал, а не создал – и мы точно так же не создадим новую Европу – как он не создал Шекспира и др. И к чему этот всечеловек, которому так неистово хлопала публика? Да быть им вовсе и не желательно: лучше быть оригинальным русским человеком, чем этим безличным всечеловеком. Опять всё та же гордыня под личиною смирения.[1509]

Bien sûr, d'aucuns pourraient brandir l'argument de la jalousie qui avait pu animer le propos de Tourguéniev lorsque celui-ci s'exprima, auprès des différents correspondants, à ce sujet. Cette opinion s'inscrit cependant de façon tout à fait harmonieuse dans la position que Tourguéniev affichait depuis bien longtemps, et qu'il exprima à de nombreuses reprises, au sujet de la place de la Russie en Europe et quant à l'extrémisme dont faisaient preuve certains slavophiles. Dans une lettre à Feth, en 1873, l'écrivain formula très clairement sa position sur la question : « Ко всему славянофильствующему я чувствую положительное физическое отвращение […]. Нет, западник я – и неисправимый; от одного упоминания о том, что «наш брат русак, однако...» и т.п., у меня под ложечкой сосет – и внутренность щек наливается кислой водой тошноты »[1510]. Tourguéniev avait vécu une période de sympathie relative envers les préceptes de slavophilie dans les années 1850 -1856 : alors qu'il demeurait

[1509] Lettre à M. Stassioulévitch, 13 (25) juin 1880, Spasskoïé : *Ce discours est très intelligent, brillant, séduisant, mais malgré sa passion il repose entièrement sur quelque chose de faux, un mensonge extrêmement flatteur pour la vanité des Russes. Le Aleko de Pouchkine est une figure purement byronienne, qui n'a rien à voir avec le type du vagabond russe contemporain ; le descriptif de Tatiana est très subtil, mais n'y a-t-il que les épouses russes pour être fidèles à leurs vieux maris ? Et surtout : « Nous laisserons le dernier mot à l'Europe, nous le lui offrirons, parce que Pouchkine a recréé avec génie Shakespeare, Goethe et les autres » ? Mais il ne les a pas créés, il les a recréés, tout comme nous n'allons pas non plus créer une nouvelle Europe, il n'a pas créé Shakespeare et les autres. A quoi rime cet homme universel qui fut si frénétiquement applaudi par le public ? Il n'est pas du tout souhaitable d'en être un : mieux vaut être un homme russe original que cet impersonnel homme universel. Toujours cette même fierté sous le masque de la résignation.*

[1510] Lettre à A. Feth, 21 août (2 septembre) 1873, Bougival : *Je ressens une répulsion positivement physique à tout ce qui a trait au monde slavophile* […]. *Non, je suis un occidentaliste, qui plus est impénitent ; la simple évocation de « notre frère russe, russak, cependant.. » etc. me donne des hauts le cœur et des sécrétions buccales d'acide nauséeux au niveau des joues.*

de façon permanente en Russie, il s'était lié d'amitié avec la famille Aksakov dont il appréciait les membres – le père et les fils – pour leur intelligence et leur humanité ; cela l'avait sensibilisé, à son tour, à leur point de vue sur les chemins historiques de la Russie, l'essence de la nation russe et la destinée de celle-ci. Mais très rapidement, l'écrivain s'était rendu compte de la différence qui subsistait entre sa propre position et celle des slavophiles, malgré le respect qu'il nourrissait envers les Aksakov et les membres de leur cercle d'alors. Depuis, l'occidentalisme de Tourguéniev ne cessa de s'affirmer, ainsi qu'en témoigne l'extrait de sa lettre à Feth ci-dessus. Établi en Europe, Tourguéniev ressentait souvent avec douleur son éloignement de la patrie mais il se rendait compte des avantages de sa situation, qui lui procurait davantage de liberté et de recul. De son repli européen, profondément concerné par l'évolution qu'empruntait la société russe, outré par le discours slavophile qui semblait dominer les esprits de ses compatriotes, il commence à élaborer un roman, *Terres vierges*, dans lequel il livrera un nouveau panorama de la société russe moderne et formulera sa vision du type d'Homme russe nouveau, la figure sans cesse changeante qu'il s'était employé à représenter dans tous ses écrits romanesques précédents – signe infaillible de l'exploration identitaire chez Tourguéniev.

À la recherche d'Homme russe nouveau, loin des idées traditionnelles et plus près de l'action

La tâche n'était pas simple cependant. La Russie et la société russe changeaient constamment en cette deuxième moitié du XIX^{e} siècle : affranchissement des paysans, industrialisation massive du pays, naissance d'une société civile avec la création des « zemstvos »[1511], éveil de l'intelligentsia à la question de la justice sociale, montée du populisme, émergence du terrorisme « professionnel » dans les cercles de la jeunesse révolutionnaire[1512], etc. À chacun de ses retours au pays, Tourguéniev voyait la face de la société changée. « […] я лишен возможности прилежных и пристальных наблюдений над русской жизнью, которая, к тому же, усложняется с каждым годом »[1513], écrivit-il dans une de ses lettres citées ci-dessus. L'écrivain était en effet conscient de sa méconnaissance des couches sociales nouvelles, telle la classe ouvrière, issue pour la plupart de la paysannerie. Dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Henri Granjard évoque le sentiment qu'avait Tourguéniev face à ces nouveaux Russes, les ouvriers, dont il ne comprenait pas

[1511] Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, *op. cit.*, p. 74.
[1512] *Ibid.*, p. 84.
[1513] Lettre à Kh. Altchevskaïa, 18 (30) mars 1878, Paris : *Je suis privé des observations attentives et soutenues de la vie russe, une vie qui devient de surcroît de plus en plus complexe d'année en année.*

forcément le mode de penser du fait de sa méconnaissance totale du monde de l'industrie russe dans les années 1870 : c'est pour cela, soutient Granjard, que Tourguéniev évite soigneusement de parler de la mentalité des ouvriers dans les chapitres de *Terres vierges* qui évoquent la fabrique de Solomine[1514]. Les paysans russes des années 1870 sont un mystère pour lui également, dit Granjard. Affranchie du servage, la classe paysanne était en train de muter, et les rapports des paysans avec leurs anciens maîtres n'était plus le même, forcément. À chacun de ses retours en Russie, Tourguéniev sentait le fossé se creuser entre lui, pourtant un bon *barine* autrefois, et ses anciens serfs, et il n'était plus du tout certain de les comprendre aussi bien qu'auparavant[1515].

Conscient de ses lacunes en termes de connaissances des couches sociales traditionnelles russes, dans sa recherche d'Homme russe nouveau, Tourguéniev décide de concentrer son attention sur un phénomène inédit, à peine naissant, dans la vie de la société russe : la jeunesse révolutionnaire. C'est dans ce groupe social nouveau pour la Russie qu'il espérait trouver un ou plusieurs types de personnes capables de renverser l'ordre préconçu et de formuler un autre avenir pour la Russie. De plus, parler de la jeunesse lui tenait particulièrement à cœur. Après s'être attiré, avec *Pères et fils* et puis *Fumée*, les foudres des jeunes progressistes, il souhaitait s'exprimer à leur sujet et livrer, à travers le roman, la vision qu'il s'était faite d'eux au fil des dernières années : une jeunesse passionnée, idéaliste, poursuivant des idéaux parfois utopiques mais néanmoins belle et pleine d'avenir. La phrase suivante, tirée d'une lettre que Tourguéniev adressa à Mikhaïl Saltykov, au début de 1876, alors qu'il entamait une phase finale de son travail sur le roman, éclaire bien cette intention : « […] мне и не хотелось бы исчезнуть с лица земли, не кончив моего большого романа, который, сколько мне кажется, разъяснил бы многие недоумения и самого меня поставил бы так и там — как и где мне следует стоять »[1516].

Alors qu'il connaissait moins bien, à présent, le paysan russe et qu'il ignorait tout – ou presque – de la classe ouvrière et de ses aspirations, Tourguéniev avait acquis une bonne connaissance du milieu des jeunes socialistes populistes russes, ainsi que l'explique Henri Granjard : « L'auteur était beaucoup plus proche d'eux que des autres couches sociales. Il retrouve chez eux ses personnages favoris et le milieu qu'il a bien connu à l'étranger comme en Russie. C'est à partir de leur personnalité et de leurs idées qu'il juge la société de son

[1514] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 389.
[1515] *Ibid.*, p. 392.
[1516] Lettre à M. Saltykov, 3 (15) janvier 1876, Paris : […] *et je ne voudrais pas quitter la terre sans avoir terminé mon grand roman qui, de mon point de vue, éclaircira de nombreux malentendus et pourra me placer moi-même à l'endroit et à la manière où il convient que je me tienne.*

temps »[1517]. Plusieurs faits parlent en faveur de cette bonne connaissance des milieux révolutionnaires russes de Tourguéniev dans les années 1870. Observateur attentif de l'actualité, Tourguéniev commença à s'intéresser de bonne heure à la personnalité de ces jeunes révolutionnaires populistes, alors que leur formation en tant que force d'action sociale n'en était encore à ses balbutiements au début des années 1870. Ancien camarade de classe de Mikhaïl Bakounine, Tourguéniev s'intéressait de près à l'évolution des théories de celui-ci, comme à celles des autres idéologues du mouvement socialiste russe – Lavrov, Mikhaïlovski, Tkatchev[1518]. Il lisait régulièrement la littérature de propagande qui, éditée à l'étranger, lui était facilement accessible. Tourguéniev avait connu Lavrov, exilé à Paris dès 1870[1519], et il était resté régulièrement en contact avec lui durant dix ans. La capitale française étant à l'époque le refuge favori de beaucoup d'acteurs majeurs du mouvement socialiste russe, et Tourguéniev y fréquenta également Alexandre Onéguine, le fils naturel de Joukovski et qui avait servi de prototype à la figure de Nejdanov, mais aussi Guérman Lopatine et le prince Kropotkine, deux figures bien connues dans les milieux révolutionnaires russes. L'écrivain entretint une correspondance avec certains sympathisants du mouvement socialiste russe : Filosofova, Loukanina et bien d'autres, souvent restés anonymes. Beaucoup d'entre eux sollicitaient l'aide de l'auteur de *Pères et fils*, le créateur de Bazarov : une recommandation auprès d'un éditeur, un appui dans une affaire personnelle ou politique pas trop engageante[1520]. Tourguéniev intervenait lorsque sa situation le lui permettait car, même s'il n'adhérait pas du tout à leurs idées et encore moins à leurs méthodes, il éprouvait de la sympathie envers ces jeunes engagés pour leur patrie. C'est le portrait de cette jeunesse engagée, un peu idéaliste et digne de sympathie, que Tourguéniev dresse dans son dernier roman. Le travail fut long : des premiers projets mis sur papier dès 1870, à la publication en 1877[1521], il fallut plusieurs années à l'écrivain pour consciencieusement étudier les différentes figures qu'il représentait dans son roman[1522].

[1517] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 394.
[1518] *Ibid*.
[1519] *Ibid.*, p. 401.
[1520] *Ibid.*, p. 402-405.
[1521] Н.Ф. Буданова, « Комментарии: И.С. Тургенев. Новь», *op. cit.*, с. 478.
[1522] Lettre à S. Kavélina, 21 décembre 1872 (2 janvier 1873), Paris.

Les jeunes révolutionnaires russes chez Tourguéniev : un cercle diversifié

Terres vierges est construit autour de l'histoire personnelle d'Alexeï Nejdanov, fils naturel du prince G. : un jeune homme intelligent, étudiant à l'Université de Saint-Pétersbourg et participant au mouvement socialiste populiste dont les membres aspirent à préparer une future révolution. Pour les besoins de son organisation, mais aussi pour gagner un peu d'argent et s'éloigner quelque temps de ses camarades révolutionnaires, Nejdanov s'engage auprès de Sipiaguine, haut fonctionnaire et homme d'état, durant les mois d'été, en qualité de professeur de langue russe et d'histoire pour le fils de celui-ci. Il s'établit dans la maison de campagne des Sipiaguine près de la ville S* où les autres membres de son mouvement affluent également en vue d'y contribuer à la préparation d'un soulèvement de masse : ils tentent d'aller vers le peuple, pour parler aux paysans et aux ouvriers et rallier ces derniers à leur cause. Dans la maison des Sipiaguine, Nejdanov fait connaissance de Marianne, la nièce et pupille du fonctionnaire, fille d'un général déchu et exilé en Sibérie, une jeune femme intelligente, passionnée et rebelle. Marianne a du mal à supporter sa situation dans la maison de son oncle. Très rapidement, les jeunes gens se sentent proches l'un de l'autre : en effet, bien des points communs dans leur parcours les rapprochent. Nejdanov dévoile à Marianne sa mission et elle se joint volontiers à lui, désirant contribuer, elle aussi, à la justice sociale. Les jeunes gens se déclarent mutuellement leur flamme et fuient ensemble de la maison de leurs bienfaiteurs. Ils s'installent clandestinement dans l'usine d'un commerçant moscovite gérée par Solomine, un homme d'origine simple, à l'esprit pratique, sympathisant des idées prônées par les révolutionnaires mais prudent et pragmatique dans son approche de la question. Maintenant qu'ils ont échappé à la tutelle des Sipiaguine, Marianne et surtout Nejdanov peuvent commencer leur action. Le jeune homme effectue alors une série de sorties dans le peuple, habillé en roturier. Très vite, Nejdanov est déçu : la mission se révèle plus difficile que prévu, il se sent déguisé et pas à sa place. L'accueil de ces moujiks, qu'il est censé sauver de leur condition, est rude : les paysans se moquent de lui ou alors l'ignorent. Découragé, Nejdanov finit par se rendre compte de l'impossibilité pour lui de remplir sa mission, pour la simple raison qu'il ne croit plus ni en celle-ci ni aux idées du mouvement qu'il s'était pourtant engagé à prôner et défendre. Impuissant et désespéré, il se donne la mort au moment même où les événements démarrent véritablement et une action de masse, la première en son genre quoiqu'au final avortée, a lieu dans les environs de Moscou. Avant de mourir, il donne sa bénédiction à sa fiancée Marianne, dont il est conscient de ne pas mériter l'admiration et l'amour, et à Solomine ; les jeunes gens semblent en effet avoir sympathisé et se convenir mutuellement. Solomine et Marianne

prennent la fuite pour échapper aux poursuites policières et pour construire ensemble un meilleur avenir.

Terres vierges met en scène tout un ensemble de figures de socialistes populistes de genres et de caractères différents et dont le degré de conviction, quant à la cause qu'ils servent, varie dans chaque cas précis. Au sommet de l'organisation se trouve Vassiliï Nikolaïevitch, une figure énigmatique qui n'apparaît dans le récit qu'à travers les mentions de ses partisans, parmi les autres personnages du roman. Vassiliï Nikolaïevitch communique par lettres avec les membres de son mouvement – ces lettres sont lues telles des missives sacrées - afin de leur fournir des instructions concernant les différentes missions qui leur sont assignées. La figure « immatérielle » de Vassiliï Nikolaïevitch est inspirée de la personne de Sergueï Netchaïev, révolutionnaire et adepte du terrorisme, un des initiateurs principaux du mouvement socialiste extrême et l'auteur du fondamental *Catéchisme révolutionnaire*.

Parmi les adeptes de l'action révolutionnaire dirigée par Vassiliï Nikolaïevitch, on compte plusieurs figures, des personnages de second plan dans le roman, forts et sincèrement attachées à la cause révolutionnaire. Ce sont avant tout Pimène Ostrodoumov et Fekla Machourina, deux personnages qui incarnent le même type ; ils se ressemblent beaucoup d'ailleurs et sont inséparables dans le roman. À peu près du même âge (Ostrodoumov a vingt-sept ans, et Machourina en a trente), ces deux héros figurent souvent côte à côte dans le récit : un certain nombre de phrases du roman commence par l'évocation de leurs deux noms de famille : « И Машурина и Остродумов, как только увидали эту головку, оба выразили на лицах своих нечто вроде снисходительного презрения […]»[1523], « Остродумов и Машурина оба разом приподняли головы »[1524], « Машурина и Остродумов одобряли его улыбкой, взором, иногда коротким восклицанием; […]»[1525], etc. Dès le début du récit, Tourguéniev tint à souligner leur ressemblance : « В обоих курильщиках было нечто общее, хотя чертами лица они не походили друг на друга »[1526], dit notamment le texte à leur sujet. Ce « quelque chose en commun » ne se limite pas à des traits de leur apparence – habits peu soignés, grosses lèvres, grandes dents ; les deux jeunes militants révolutionnaires respirent également le courage, le goût de l'effort et l'honnêteté. Ostrodoumov et Machourina lisent religieusement toutes les instructions de leur chef qui leur parviennent, ils suivent ces

[1523] *Dès que Machourina et Ostrodoumov aperçurent cette tête, leurs visages à tous deux exprimèrent une sorte de mépris indulgent* […].
[1524] *Ostrodoumov et Machourina relevèrent la tête tous les deux en même temps.*
[1525] *Machourina et Ostrodoumov l'approuvaient du sourire, du regard, parfois par une brève exclamation ;* […].
[1526] *Les deux fumeurs avaient quelque chose en commun, bien qu'ils ne se ressemblaient pas par les traits du visage.*

instructions à la lettre sans se poser de questions, faisant preuve d'un dévouement total à la cause – avantage de leur nature un peu bornée quoique honnête et sincère.

Une autre personne, intrépide et totalement dévouée à la cause socialiste, est Sergueï Markélov. Frère de la très artificielle Valentina Sipiaguina, Markélov ne partage pas avec elle l'esprit calculateur qui la caractérise. Honnête, droit, fort, doté d'un sens de justice exacerbé – il n'avait pas hésité à partager ses terres avec ses anciens paysans lors de l'émancipation – Markélov possède *a priori* toutes les qualités pour réussir sa mission au sein du mouvement car, en plus d'être révolutionnaire, il est également un véritable démocrate dans l'âme. Markélov échoue cependant : chaque geste de sa personnalité un peu trop passionnée s'inscrit dans l'extrême. Résultat : lors d'une de ses missions de propagande, le jeune homme se fait attraper par des paysans qui ne se montrent pas sensibles à ses discours enflammés et à ses appels à se rebeller contre l'injustice sociale. Enfermé dans la bulle de ses propres croyances, Markélov ne connaît pas réellement le public auquel il s'adresse. « Прежний их помещик, по их словам, был барин простой, только чудаковатый; […] И мудрен тоже бывает — не поймешь его, хоть ты что! — а добре добр! »[1527], disent de lui ses anciens serfs, qui à leur tour ne comprennent pas leur *barine*.

Parmi les enthousiastes des droits du peuple qui apparaissent dans *Terres vierges*, on compte également le personnage de Kissliakov, un jeune propagandiste presque fou dont la présence dans le roman est aussi « immatérielle » que celle de Vassiliï Nikolaïevitch : le jeune Kissliakov parcoure les vastes étendues russes en prêchant sa foi et il intervient donc dans le récit exclusivement à travers ses lettres, celles que Markélov confie à Nejdanov, exemples de la foi inébranlable et de l'énergie sans faille dont tous les membres du mouvement, selon lui, devraient faire preuve dans la poursuite de leur mission. « […] какие письма этот человек пишет, какие письма!!. Я вам покажу... Вы удивитесь! просто — огонь! И какая деятельность! Раз пять или шесть всю Россию вдоль и поперек проскакал... и с каждой станции письмо в десять — двенадцать страниц!! »[1528], ainsi Markélov vante-t-il les mérites du grand révolutionnaire Kissliakov, âgé de vingt-deux ans, qui affirme dans ses lettres avoir résolu, entre autres, les problèmes de la vie et de la science. Kissliakov est une figure caricaturale qui incarne l'enthousiasme révolutionnaire poussé à outrance, au détriment du bon sens, même si sa fougue et son abnégation sont bien sincères.

[1527] *D'après eux, leur anciens maître était un homme « pas fier », mais un peu bizarre ;* […]. *Et il était savant, on ne comprenait rien à ce qu'il disait, mais fort bonhomme !*

[1528] […] *mais quelles lettres écrit cet homme, quelles lettres ! Je vous les montrerai… Vous en serez étonné ! C'est du feu ! Et quelle activité ! Il a parcouru toute la Russie de long en large cinq ou six fois… et à chaque station, il écrit une lettre de dix ou douze pages !*

À côté de ces authentiques et loyaux défenseurs de la justice sociale, on compte également quelques parvenus : des personnages qui participent au mouvement révolutionnaire par simple goût du risque ou guidés par un calcul. Tel est le cas de Sila Pakline, le « Méphistophélès russe », ainsi que le qualifie Nejdanov au début du roman : d'un physique frêle, maladif et peu avenant, d'une intelligence rare et d'un esprit cynique, Pakline rejoint le mouvement socialiste par intérêt purement intellectuel. Ses camarades sentent son manque de dévouement sincère, aussi n'est-il pas vraiment accepté : Pakline est fréquemment amené à faire face à la méfiance de ses amis les révolutionnaires. Il n'a rien d'un militant sincère et dévoué à la cause, dans le fond, c'est un beau parleur et un lâche par nature. Un autre phraseur se joint aux partisans du mouvement de Vassili Nikolaïévitch au cours du récit : le commerçant et vieux croyant Golouchkine, qui représente la figure la plus extrême de l'arrivisme révolutionnaire car les raisons qui le poussent à s'engager dans cette voie n'ont rien d'altruiste : « Жажда популярности была его главною страстью: […] ! Эта же самая страсть, победившая в нем прирожденную скупость, бросила его, как он не без самодовольства выражался, в оппозицию (прежде он говорил просто «в позицию», но потом его научили) — свела его с нигилистами […]»[1529]. Golouchkine se présente ainsi comme le type d'une personne bête, vaniteuse, lâche et vide de toute conviction.

Un meneur fantomatique, deux militants dévoués mais irréfléchis, un démocrate révolutionnaire passionné, un partisan socialiste excité et fier-à-bras, un sympathisant des idées révolutionnaires sceptique et beau parleur, un niais parvenu – le moins que l'on puisse dire est que l'ensemble de révolutionnaires de *Terres vierges* est très diversifié.

Trois figures se détachent particulièrement sur ce fond général bariolé : Alexeï Nejdanov, Vassili Solomine et Marianne Sinetskaïa. Ces trois personnages constituent le noyau du roman, celui-là même qui avait conditionné son écriture.

Un romantique du réalisme, une nouvelle incarnation de l'« homme de trop »

L'idée du roman était partie d'un constat. En correspondant avec Alexandre Onéguine, un jeune ami de son éditeur anglais Ralston et son cadet de vingt-sept ans, Tourguéniev se rendit compte d'une réalité simple mais surprenante : alors qu'il croyait les « hommes de trop », phénomène qui touchait spécifiquement la génération des années 1840, et donc la sienne, éteint

[1529] *La soif de la popularité était sa passion principale* […]. *C'était cette passion, ayant vaincu son avarice innée, qui l'avait jeté, comme il disait non sans contentement, dans l'opposition (avant il disait simplement « dans la position » mais ensuite on lui avait appris à rectifier), qui l'avait lié avec les nihilistes* […].

depuis bien longtemps, il comprit que la jeunesse des années 1870 péchait elle aussi, par moments, par une mélancolie inexplicable. « Я полагал, что «самоистребительский» тип особенно был развит между *нашим* поколением; но вижу, что он и теперь не перевелся»[1530], observa Tourguéniev auprès de son jeune ami, qui ne cessait se plaindre au fil de ses lettres d'une mélancolie noire l'empêchant d'agir et de mener à bien ses projets. Au bout de quelques lettres échangées avec Onéguine, et sur le fond de l'émergence d'une toute nouvelle classe de jeunes Russes engagés dans une lutte idéaliste mais légitime contre l'injustice sociale, Tourguéniev formule, pour la première fois en juillet 1870[1531], le concept principal qu'il souhaite développer dans son nouveau roman : « Мелькнула мысль нового романа. Вот она: есть *романтики реализма*, они тоскуют о реальном и стремятся к нему, как прежние романтики к идеалу. Они ищут в реальном не поэзии – эта им смешна – но нечто великое и значительное, а это вздор : настоящая жизнь прозаична, и должна быть такою»[1532]. Ces « romantiques du réalisme », dit ensuite Tourguéniev dans la même note, sont des êtres torturés et leurs écorchures leur pèsent car elles les rendent inaptes à la vie et à leur mission. Et pourtant, ils sont nécessaires à la Russie car, malgré leur infirmité spirituelle, ils portent le message d'un changement proche et nécessaire. C'est dans cette optique que naquit le personnage de Nejdanov, un « romantique du réalisme » russe inspiré d'Onéguine.

Alexeï Nejdanov est une figure bien complexe. Jeune homme de vingt-trois ans, il est le fils naturel d'un prince Galytsine[1533] (ou le prince G., selon la dernière version du roman). Sa naissance illégitime ainsi que la totalité de son histoire personnelle ont doté Nejdanov d'une personnalité tissée de contradictions. Il a un physique fin et même raffiné : « […] всё в нем изобличало породу: маленькие уши, руки, ноги, несколько мелкие, но тонкие черты лица, нежная кожа, пушистые волосы, самый голос, слегка картавый, но приятный »[1534]. Son caractère est empreint d'une certaine distinction également : d'un naturel nerveux et pétri d'amour-propre, Nejdanov est trop capricieux dans ses goûts et trop susceptible dans ses réactions pour n'être qu'un simple bourgeois. D'apparence et de nature profondément aristocratique, Nejdanov s'efforce de paraître différent : « Опрятный до щепетильности,

---

[1530] Lettre à A. Onéguine, 1 (13) mars 1870, Weimar : *J'imaginais que le type « autodestructeur » était particulièrement développé dans notre génération ; mais je vois qu'il est bien là encore aujourd'hui.*

[1531] Mazon André, « L'élaboration d'un roman de Turgenev : Terres vierges », *Revue des études slaves*, Tome 5, fascicule 1-2, 1925. p. 86.

[1532] *Ibid*., p. 87 : *L'idée d'un nouveau roman a jailli. La voici : il s'agit des* romantiques du réalisme*, ils se languissent du réel et tendent vers lui, comme les anciens romantiques vers l'idéal. Dans le réel, ce n'est pas la poésie qu'ils cherchent - peu leur chaut - mais quelque chose de grand, de significatif, or ce sont des balivernes : la vraie vie est prosaïque et se doit de l'être.*

[1533] *Ibid.,* p. 92.

[1534] […] *tout en lui dénonçait la race : les oreilles, les mains, les pieds petits, les traits de visage un peu menus, mais fins, la peau tendre, les cheveux duveteux, la voix elle-même, un peu grasseyante, mais agréable.*

брезгливый до гадливости, он силился быть циничным и грубым на словах; идеалист по натуре, страстный и целомудренный, смелый и робкий в одно и то же время, он, как позорного порока, стыдился и этой робости своей и своего целомудрия и считал долгом смеяться над идеалами »[1535]. Esthète dans l'âme (il écrit des poèmes en cachette), il prétend dédaigner les arts jusqu'à reprocher à son père décédé de l'avoir poussé à faire des études philologiques. Rejeté par sa famille princière, il rejoint les nihilistes dont il n'assume pas jusqu'au bout les idées, ni les méthodes, ni le milieu, mais il n'ose ni l'avouer ni même *se* l'avouer. Nejdanov vit en contradiction constante avec lui-même, tiraillé entre sa nature et ses convictions.

« Одна из первых ассоциаций, которая возникает в «Нови» (1877) в сфере Нежданова, - ассоциация с Гамлетом »[1536], considère Youri Mann dans un de ses articles dédiés à l'œuvre tourguénievienne. En effet, Tourguéniev lui-même tint visiblement à établir cette association : c'est à deux reprises que Pakline s'adresse à Nejdanov en le qualifiant d'Hamlet russe, d'abord au début du roman : « Что с тобой, Алексей Дмитриевич, российский Гамлет? »[1537], et ensuite un peu plus loin lorsque les deux hommes se croisent dans la ville de S* : « Алексис! Друг! Российский Гамлет! »[1538]. Nejdanov semble lui-même se voir à travers le prisme de ce type psychologique immortalisé sous les traits du personnage shakespearien : « О Гамлет, Гамлет, датский принц, как выйти из твоей тени? Как перестать подражать тебе во всем, даже в позорном наслаждении самобичевания? »[1539], se murmure-t-il à lui-même, plongé dans un état de réflexion des plus profonds, comme cela lui arrive de temps en temps. « Тем самым все содержание «Нови» довольно решительно включается в поле излюбленной Тургеневым антитезы Гамлета и Дон-Кихота»[1540], considère, à juste titre, Youri Mann ; mais Nejdanov n'est pas simplement un Hamlet comme les autres, ce type psychologique permettant plusieurs solutions différentes : il est différent de Roudine, par exemple. Celui-là vivait parfaitement conscient des défis à relever comme de sa propre incapacité à agir véritablement. Nejdanov, quant à lui, est un homme d'action, mais un

---

[1535] *Propre jusqu'à la manie, délicat jusqu'au dégoût, il s'efforçait d'être cynique et grossier en paroles ; idéaliste par nature, passionné et chaste, audacieux et timide en même temps, il avait honte, comme d'un vice infamant, de cette timidité et de cette chasteté et considérait de son devoir de se moquer de idéaux.*

[1536] Ю.В. Манн, « Новые тенденции романной поэтики »// Манн Ю.В., *Тургенев и другие*, *op. cit.*, с. 96 : *Une des premières associations qui apparaît dans « Terres Vierges» (1877) est celle entre Niejdanov et Hamlet.*

[1537] *Qu'as-tu, Alexis Dmitriévitch, Hamlet russe ?*

[1538] *Alexis ! Ami ! Hamlet russe ?*

[1539] *Ô Hamlet, Hamlet, prince de Danemark, comment sortir de ton ombre ? Comment cesser de t'imiter en tout, même dans la honteuse délectation de l'autoflagellation ?*

[1540] Манн Ю.В., « Новые тенденции романной поэтики », *op. cit.*, с. 97 : *Par cela même tout le contenu de « Terres Vierges » rentre de manière assez claire dans le champ de l'antithèse Hamlet-Don Quichotte qu'affectionnait Tourguéniev.*

homme d'action qui doute et qui analyse impitoyablement et sans la moindre complaisance chacun de ses propres gestes. Nejdanov agit sans cesse jusqu'à ce que, face à la dissonance existant entre ses faits et gestes et l'idéal vers lequel il tend, il finit par s'avouer vaincu et désillusionné. «Я другого выхода не нашел. Я не умел *опроститься:* оставалось вычеркнуть себя совсем»[1541], écrit Nejdanov dans sa dernière lettre, rédigée avant de se donner la mort. Le « romantique du réalisme » n'a pas sa place dans l'avenir qui appartient, lui, à une personne d'une tout autre nature.

L'Homme russe nouveau : origine simple et greffe anglaise

Si la première partie de *Terres vierges* est construite essentiellement autour du personnage de Nejdanov, la seconde partie du roman est dominée par la figure de Solomine. Une telle composition n'est pas fortuite : ainsi qu'en témoignent les brouillons qui s'étaient conservé jusqu'à nos jours, le personnage de Vassili Solomine avait été conçu par l'écrivain dès le début de son travail, en pendant à la personnalité complexe du « romantique du réalisme » Nejdanov. « В противоположность этому Онегину[1542] надо поставить настоящего практика на американский лад, который также спокойно делает свое дело, как мужик пашет и сеет; можно подумать, что он хлопочет только о своем желудке, о своем *bien-être*, и счесть его за дельного эгоиста; только наблюдательный глаз может видеть в нем струю социальную, гуманную, общечеловеческую […] »[1543], tel fut le plan initial de Tourguéniev concernant ce deuxième personnage central du roman. D'emblée, un détail bien particulier attire l'œil : à la complexité de la nature aristocratique et contradictoire de Nejdanov, un Russe du type hamlétique, Tourguéniev avait dès le début prévu d'opposer la nature simple et terre-à-terre de Solomine – à un caractère purement (et même traditionnellement, du point de vue de l'œuvre de l'écrivain) russe, une figure culturellement mixte (« […] надо поставить настоящего практика на американский лад […] »[1544]) mais qui, du fait de cette mixité, gagne en simplicité plutôt que de s'alourdir d'autres traits complémentaires et potentiellement contradictoires. Ce projet fut formulé par Tourguéniev en juillet 1870 et, en l'espace des six ans durant lesquels l'écrivain mûrit son œuvre, il subit quelques transformations. Plus exactement,

[1541] *Je n'ai pas trouvé d'autre issue. Je ne savais pas* me simplifier *; il ne restait qu'à se supprimer tout à fait.*
[1542] Alexandre Onéguine, prototype de Nejdanov.
[1543] Mazon André, *op.cit.,* p. 87 : *A cet Onéguine il faut opposer un homme possédant le sens pratique, un peu à la mode américaine, qui remplit sa tâche de la même manière, comme le moujik qui sème et qui laboure ; on peut penser qu'il ne se soucie que de son estomac, de son bien-être et le considérer comme un égoïste fini ; seul un œil exercé peut y voir un courant social, humain, humaniste* […].
[1544] […] *il faut opposer un homme possédant le sens pratique, un peu à la mode américaine* […].

l'élément américain dont Tourguéniev avait prévu de doter la personnalité de Solomine, fut remplacé par une influence anglaise nette mais modérée. Ce changement est sans doute dû à la meilleure connaissance du peuple anglais que l'écrivain put acquérir, entre juillet 1870 et à une nouvelle phase de travail, en février 1872[1545], selon André Mazon. Importante dans sa substance – car la différence entre l'élément américain et l'anglais est de taille – cette transformation ne change rien à l'intention de l'auteur qui, en 1870 comme durant les six années qui virent la rédaction de *Terres vierges*, ne changea pas d'avis concernant la nécessité d'enrichir la personnalité de Solomine d'un élément étranger capable de le doter d'un esprit pratique et une capacité d'innover et de se renouveler. Lorsque l'on lit le roman en prêtant une attention toute particulière à la figure de Solomine, on se rend compte que Tourguéniev a particulièrement tenu à souligner une certaine altérité de son personnage, puisqu'il insiste sur ce point à la fois dans la description de son physique (« На первый взгляд Соломин производил впечатление чухонца или, скорее, шведа »[1546]) et dans l'exposé de son histoire personnelle : Solomine, d'origine ecclésiastique – c'est-à-dire simple -, a fait des études de mécanique et a travaillé pendant longtemps pour un Anglais : «[…] попал на завод к англичанину, который полюбил его как сына и дал ему средства съездить в Манчестер, где он пробыл два года и выучился английскому языку »[1547]. L'attachement de Solomine à certaines valeurs acquises durant son séjour de deux ans en Angleterre est régulièrement mis en avant dans le roman. Solomine parle anglais – le fait est souligné à l'occasion de plusieurs scènes. Dans la fabrique qu'il gère pour le compte d'un commerçant, il instaure un ordre à l'anglaise : « На фабрику московского купца он попал недавно и хотя с подчиненных взыскивал, — потому что в Англии на эти порядки насмотрелся, — но пользовался их расположением: свой, дескать, человек! »[1548], précise le texte à ce sujet. Dans les moments difficiles, il préfère s'en tenir à la sagesse du peuple anglais plutôt que russe : « Англичане говорят: «Never say die». Хорошая поговорка. Лучше русской: «Пришла беда, растворяй ворота!» Заранее горевать нечего»[1549], ainsi explique-t-il sa préférence philosophique à Marianne, lorsque la menace des poursuites policières ne devient que trop réelle pour les jeunes révolutionnaires. Un homme fort et pragmatique comme Solomine ne peut pas, en effet, préférer baisser les bras face à une situation

[1545] Mazon André, *op. cit.,* p. 86.
[1546] *À première vue, Solomine donnait l'impression d'un Finnois ou, plutôt, d'un Suédois.*
[1547] […] *il était entré dans une usine où le directeur, un Anglais, s'était mis à l'aimer comme un fils et lui avait donné la possiblité d'aller à Manchester, où il avait passé deux années et avait appris l'anglais.*
[1548] *Il était entré dans la fabrique du marchand moscovite depuis peu et bien qu'il fût exigent avec ses subordonnés, car il avait toujours vu cet ordre de choses en Angleterre, il jouissait de leur sympathie : il était des nôtres, disaient-ils.*
[1549] *Les Anglais disent : Never say die. C'est un bon dicton. Il est meilleur que le proverbe russe : « Un malheur ne vient jamais seul ! ». Ce n'est pas la peine de se désoler à l'avance.*

désespérée. Le proverbe anglais lui sied dès lors comme un gant. Enfin, Solomine s'approprie également quelques habitudes bien anglaises dans sa vie de tous les jours, comme celle de demander la permission d'entrer dans une pièce : « И точно: за дверью раздался голос Соломина. - Можно войти? - Войдите, войдите! — закричала Марианна. - Это у меня английская привычка, — сказал, входя, Соломин »[1550].

Il est à noter que Solomine n'est pas le seul, dans *Terres vierges*, à avoir adopté quelques gestes bien anglais. Sipiaguine, pourtant le simple opposé de Solomine, possède aussi quelques habitudes anglaises. Cependant, contrairement à ce dernier, l'homme d'Etat se contente, dans le roman, d'imiter quelques signes superficiels : Sipiaguine porte des favoris à la façon anglaise (« длинные, на английский манер висячие бакены »[1551]) ; sous l'impulsion de sa femme, il se coiffe à l'anglaise (« Сипягин принялся причесывать свою голову на английский фасон, в две щетки […] »[1552]). Solomine, quant à lui, en sa qualité d'homme pratique et simple, semble avoir puisé dans les profondeurs du caractère anglais pour y exploiter ce qui lui paraît être le plus utile et le plus judicieux.

Nejdanov *vs* Solomine : un antagonisme tout en symboles

Un certain nombre de traits dont Tourguéniev dota son personnage Solomine, un Homme nouveau, ce Russe à l'anglaise, opposent celui-ci à son « autre » Nejdanov, son compatriote essentiellement russe. Tous les deux campent un type particulier de révolutionnaire russe. Alexeï Nejdanov, nous l'avons vu plus haut, est clairement engagé pour la cause socialiste, même si les motivations de son engagement ne sont pas toujours très claires pour le lecteur. Solomine est un révolutionnaire russe, lui aussi : « У него своя религия – торжество низшего класса, в котором он хочет участвовать. Русский революционер»[1553], précise à ce sujet la note de l'écrivain de 1870. Les aspirations des deux personnages sont donc proches et c'est sans doute bien la seule chose qui les unisse, hormi sympathie réciproque qu'ils nourrissent l'un envers l'autre dès leur première rencontre : alors que Solomine est invité à prendre connaissance du dernier message du grand meneur du mouvement, Nejdanov observe son visage – son teint hâlé, ses cheveux en bataille, son visage concentré : « Всё это, бог ведает

[1550] *En effet, on entendit la voix de Solomine derrière la porte. – On peut entrer ? – Entrez, entrez ! cria Marianne. –C'est une habitude anglaise que j'ai, dit Solomine en entrant.*
[1551] […] *longs favoris tombants, à l'anglaise*.
[1552] *Sipiaguine se mit à se brosser les cheveux à la manière anglaise, c'est-à-dire avec deux brosses.*
[1553] Mazon André, *op. cit.,* p. 86 : *Il a sa propre religion, le triomphe de la basse classe auquel il veut participer. Le révolutionnaire russe.*

почему, нравилось Нежданову »[1554], conclut le narrateur. De son côté, Solomine est explicite dans ses sentiments amicaux envers Nejdanov : « […] *вам* я не могу отказать. […] потому, что я полюбил вас »[1555], déclare Solomine à Nejdanov pour expliquer son consentement d'avoir accepté sa demande de s'attarder davantage dans la maison des Sipiaguine où il a été invité à dîner.

Quant au reste, tout semble opposer les deux personnages. Nejdanov a les traits fins, distingués et aristocratiques, tandis que le physique de Solomine est plus brutal et plus simple : « Он был высокого роста, белобрыс, сухопар, плечист; лицо имел длинное, желтое, нос короткий и широкий, глаза очень небольшие, зеленоватые, […] »[1556]. Nejdanov doute sans cesse de lui ; Solomine ne semble jamais douter de ses actes. Son regard est calme et posé (« взгляд спокойный ») et il inspire autour de lui une sorte de respect et de confiance qui constituent sans aucun doute un de ses traits les plus saillants. « Уравновешенный характер, […] вот что; обстоятельный, свежий, […], крупный человек; спокойная, крепкая сила; знает, что ему нужно, и себе доверяет — и возбуждает доверие; тревоги нет... и равновесие! равновесие!.. Вот это главное; именно, чего у меня нет »[1557] - c'est en ces termes que Nejdanov décrit à Marianne son *alter ego* amélioré. Homme charismatique et excellent spécialiste, Solomine jouit d'un respect sans limite auprès de tout le monde, même parmi les ouvriers, ce qui ne l'empêche pas de gérer la fabrique dont il a la charge d'une main de maître, calme et posé. Enfin, un autre trait distinctif de Solomine comparé à Nejdanov consiste dans son approche de la cause socialiste. Nejdanov ne fait que ressentir confusément le sens de l'action du mouvement auquel il appartient ; il s'efforce pourtant de l'appréhender mais n'y arrive pas vraiment tout au long du roman. C'est pour cela que chaque action qu'il entreprend tourne au ridicule : ses habits de conspirateur lui semblent être un déguisement, il sent la fausseté et le manque de conviction de son propos lorsqu'il aborde les paysans, etc. Solomine, lui, est naturellement proche des idées socialistes : d'origine simple, il comprend les aspirations, les craintes et les besoins du peuple. Il comprend la nature et la mentalité des paysans. C'est pour cela que, tout en soutenant l'initiative des membres du cercle de Vassili Nikolaïévitch, il ne partage pas nécessairement leur approche et reste en retrait, non pas par

[1554] *Tout cela, Dieu sait pourquoi, plaisait à Niéjdanov.*
[1555] […] *à vous, je ne peux pas refuser.* […] *parce que vous me plaisez beaucoup.*
[1556] *Il était grand, blond, sec, il avait de larges épaules ; il avait le visage long et jaune, le nez court et large, les yeux très petits, verdâtres* […].
[1557] *Un caractère équilibré,* […] *voilà la raison ; c'est un homme sérieux, qui a de la fraîcheur* […], *de l'épaisseur ; c'est une force tranquille, solide ; il sait ce qu'il lui faut, il a confiance en lui-même et il inspire confiance ; il n'est pas angoissé… et son équilibre !.. C'est là l'essentiel ; justement ce qui me manque.*

lâcheté mais par conviction qu'il faut agir différemment : instruire le peuple et ainsi le préparer au changement à venir sans quoi toute action sera, selon lui, insensée et vouée à l'échec.

Celui qui définit le mieux l'essence de la personnalité de Solomine ainsi que la signification de ce type de personnes pour toute la société russe, est Sila Pakline qui, à la fin du roman, se livre à un long monologue philosophique devant Machourina, rencontrée par hasard dans les rues de Saint-Pétersbourg. Après lui avoir fait part des nouvelles de tous les participants au drame qui clôt le récit de *Terres vierges* – emprisonnement de Markélov à la suite d'une accusation d'agitations des masses, mort de Nejdanov, etc. – Pakline parle à son ancienne camarade d'armes de Solomine et de la vie que celui-ci menait à Perm, en compagnie de Marianne. « А знаете ли, что я вам доложу? Такие, как он — они-то вот и суть настоящие»[1558], commence sa tirade Pakline. « Их сразу не раскусишь, а они — настоящие, поверьте; и будущее им принадлежит »[1559]. Au terme de son discours, Pakline lance l'idée selon laquelle l'avenir de la Russie sera fait avec et à travers les personnes comme Solomine – ou est-ce l'auteur qui s'exprime à travers la tirade de ce Méphistophélès russe ? – c'est-à-dire, les personnes simples, intelligentes, solides physiquement et psychologiquement. Et bien sûr, ce sont les personnes issues du peuple, comme Solomine, insiste Pakline : « […] крепкие, серые, одноцветные, народные люди. Теперь только таких и нужно! »[1560]. C'est en cela aussi que Solomine, homme de l'avenir, se différencie de Nejdanov, le « romantique du réalisme », l'homme du passé ou – au mieux – celui du présent, mais en aucun cas celui qui va construire la nouvelle Russie.

Marianne, une femme russe nouvelle

La note préparatoire du roman de 1870 mentionne également une figure féminine placée entre ces deux hommes – Nejdanov et Solomine. « Не назвать ли мне ее Марианной?»[1561], s'interroge l'écrivain dès son premier brouillon[1562]. D'aucun seraient tentés de croire que Tourguéniev a puisé l'idée du prénom de son héroïne dans la famille Viardot : la troisième fille de Pauline et Louis Viardot se prénommait effectivement Marianne. Lidia Nélidova, femme écrivain et contemporaine de Tourguéniev, affirme par exemple, dans ses mémoires sur Tourguéniev, que celui-ci avait appelé l'héroïne principale de *Terres vierges* en l'honneur de

[1558] *Mais savez-vous ce que je vais vous dire ? Les hommes comme lui, ce sont eux qui sont les hommes réels.*
[1559] *On ne les comprend pas tout de suite, mais ce sont les hommes réels.*
[1560] […] *des hommes du peuple, d'une seule couleur, gris, solides. Maintenant, seuls ceux-là sont nécessaires.*
[1561] *Ne l'appellerais-je pas Marianne ?*
[1562] André Mazon, *op. cit.,* p. 86.

Marianne, la fille des Viardot que, selon ses dires, il préférait : « Героиня ее была названа в честь Марианны Виардо »[1563], déclare la mémorialiste. Les affirmations de Nélidova n'inspirent pas tout à fait confiance cependant. Premièrement, formulée comme ci-dessus, cette théorie semble davantage traduire les suppositions de Nélidova elle-même plutôt que le témoignage de Tourguéniev sur cette question. De plus, Nélidova n'est pas précise sur un autre fait qui a trait aux relations de Tourguéniev avec les enfants Viardot, qu'il aimait tous mais dont sa préférée restait tout de même Claudie et non pas Marianne – de quoi compromettre la fiabilité des affirmations de la femme écrivain.

Plus digne de foi sur ce point nous paraît le témoignage de Natalia Ostrovskaïa dont les souvenirs sur les hommes de lettres de son temps, y compris sur Tourguéniev, sont reconnus parmi les plus exacts[1564]. Dans ses *Souvenirs sur I.S. Tourguéniev*, Ostrovskaïa se remémore la conversation qu'elle avait eue avec Tourguéniev au sujet du prénom de l'héroïne de son nouveau roman : « Я хочу назвать ее Марианной »[1565], aurait-il déclaré à ce sujet. « Но ведь это имя не русское »[1566], s'étonna alors son interlocutrice. « Она будет польского происхождения »[1567], expliqua alors Tourguéniev. Marianne Sinevskaïa de *Terres vierges* possède effectivement, selon l'intention de l'auteur, des origines polonaises – un quart pour être plus précis puisque son père est « à moitié Polonais ». Voilà qui explique la consonance un peu « exotique », pour l'oreille russe, de ce prénom.

Quel personnage se cache donc sous le prénom de Marianne ? « […] тип девушки тоже несколько изломанной, «нигилистки», но страстной и хорошей […] »[1568], nota l'écrivain à son propos dans la même note de 1870. Marianne est une nihiliste passionnée et authentique, qui avait acquis ses convictions au terme d'une vie très difficile : à vingt-deux ans, elle était orpheline et vivait dans la maison de Sipiaguine en qualité de pupille, haïe par Valentina Sipiaguina et à peine tolérée par l'époux de celle-ci, son oncle. Marianne a perdu ses parents dans des circonstances gênantes : son père, ancien général, avait été inculpé d'un vol important au préjudice de l'Etat. Il avait été jugé et exilé en Sibérie. Gracié quelque temps plus tard, il était revenu à Saint-Pétersbourg et était mort dans la misère. Sa femme, la mère de Marianne, n'avait pas supporté cette dernière épreuve et était morte peu après son époux. Recueillie dans

[1563] *Le nom de l'héroïne a été choisi en honneur à Marianne Viardot.*
[1564] *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах.* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op.cit.*, с. 440.
[1565] *Je veux l'appeler Marianne.*
[1566] *Mais ce n'est pas un prénom russe.*
[1567] *Elle sera d'origine polonaise.*
[1568] André Mazon, *op. cit.,* p. 86 : […] *le type de jeune fille également quelque peu torturée, « nihiliste », mais bonne et passionnée* […].

la maison de son oncle, Marianne avait en dégoût de vivre dans une situation dépendante. D'une beauté discrète, surtout comparée à sa tante Sipiaguina qu'elle déteste tant, Marianne était néanmoins une assez jolie jeune femme : grand yeux gris, nez aquilin, regard audacieux. Tout son être respirait l'énergie dont elle fait preuve dans tout ce qu'elle fait : « Но от всего ее существа веяло чем-то сильным и смелым, чем-то стремительным и страстным»[1569]. La figure de Marianne était visiblement particulièrement précieuse pour Tourguéniev. Pavel Annenkov, ami de longue date de l'écrivain, ressentit dès la première lecture du nouveau roman l'attention avec laquelle son ami avait travaillé ce personnage : « […] тип Марианны почти что *абсолютного* достоинства и совершентва»[1570], écrivit-il au sujet de Marianne dans son tout premier commentaire du roman. Henri Granjard expliqua, quant à lui, l'attachement profond de Tourguéniev envers la figure de Marianne, dans laquelle il a tenté de réunir les différents traits qu'il pouvait observer chez les jeunes femmes nihilistes, telle Madame Enhelhardt, une des collaboratrices de Stassioulévitch, arrêtée en 1870 pour raison politique[1571] : « Lui, qui avait toujours eu le respect de la femme, avait aussi toujours admiré qu'elle pût, d'un seul coup d'aile, retrouver par l'amour l'harmonie intérieure que cherchaient en vain les « héros », incapables d'oublier leur égoïsme d'Hamlets dégénérés. Qu'elles donnent maintenant, si faibles et si frêles qu'elles soient, des leçons d'énergie au sexe fort, l'émeut profondément »[1572]. Figure incarnant une image collective, Marianne représente un type de femme fondamentalement nouveau dans la société russe des années 1870, aspirant à la liberté (c'est le trait dont Tourguéniev dote spécifiquement son personnage dans le roman d'ailleurs : « […] она рвалась на волю всеми силами неподатливой души […] »[1573]), faisant preuve de beaucoup de courage et d'honnêteté intellectuelle.

Néjdanov, Marianne, Solomine – un *trio* symbolique

Le roman *Terres vierges* est construit autour du triangle Néjdanov, Marianne et Solomine. Ainsi que le faire remarquer Henri Granjard dans sa monographie, parmi la multitude de visages que Tourguéniev présente dans sa dernière œuvre romanesque, seuls Solomine et Marianne peuvent passer, sous sa plume, pour des « hommes nouveaux », les personnes de

[1569] *Mais il émanait de tout son être quelque chose de fort et d'audacieux, quelque chose d'impétueux et de passionné.*
[1570] П.В. Анненков, *Письма к Тургеневу*, Книга 2 : 1875-1883, *op.cit.*, с. 41 : […] *le type de Marianne est proche de la perfection et de la dignité absolue.*
[1571] André Mazon, *op. cit.,* p. 88.
[1572] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 408.
[1573] […] *elle aspirait à la liberté de toutes les forces de son âme intraitable* […].

l'avenir. « Il est significatif que Néjdanov […] disparaisse pour que Marianne puisse s'unir à Solomine, le roturier seul capable de créer un avenir meilleur »[1574], souligne également Granjard. Il est vrai que le dernier geste de Néjdanov, donnant sa bénédiction au nouveau couple et mettant personnellement la main de Marianne dans celle de Solomine (« Дайте оба... друг другу... руки — при мне... Поскорее... дайте... »[1575]), apparaît comme hautement symbolique dans ce contexte.

Réunis de la sorte, Marianne et Solomine partent ensemble, appelés à construire l'avenir, à engendrer un monde nouveau – *Новь* (*Terres vierges*). Lui, un homme simple, pratique, cultivé, une nature russe savamment enrichie et comme fortifiée par l'élément anglais, et elle, forte, énergique, passionnée, sincère et cultivée, elle aussi : une parfaite compagne et génitrice d'un monde nouveau – et avec une touche d'étrangeté, reflétée à travers son prénom, à consonance un peu inhabituelle pour une Russe et ses origines russo-polonaises.

La démarche de Tourguéniev et sa volonté d'avoir cherché à doter ses deux personnages que l'on sait aujourd'hui centraux du roman, d'une touche de l'altérité fait réfléchir : sa conception de l'Homme russe nouveau apparaît soudain sous un jour inédit. Tourguéniev pensait-il que, pour pouvoir évoluer vers un avenir meilleur, la société russe avait besoin d'un sang nouveau, d'une greffe d'élément étranger qui, sans pourtant dénaturer la russité profonde de ces personnes porteuses d'avenir, les doterait de qualités complémentaires nécessaires pour mener à bien leur mission ? Lui, occidentaliste convaincu et assumé, vivant en permanence à l'étranger et baignant dans plusieurs cultures différentes, avait sans doute du mal à appréhender sa propre identité culturelle, mais il connaissait en revanche la valeur qu'un mélange de cultures bien fait pouvait comporter. Se lançant, dans *Terres vierges*, dans l'exploration des types russes existants, en vue de déterminer et d'indiquer la ou les personnalité(s) appelée(s) à construire une Russie nouvelle, Tourguéniev semble non seulement avoir tenté de rétablir un lien avec la société qui l'avait vu naître, mais il paraît aussi se projeter, d'une certaine façon, dans les figures de ses protagonistes pour y trouver peut-être une réponse à ses questionnements identitaires.

Un laboratoire expérimental

La place réservée par Ivan Tourguéniev à la représentation de l'altérité, dans ses œuvres des années 1870 et du début des années 1880, est tout à fait spéciale. Plus haut dans ce chapitre, nous avons examiné la façon dont l'écrivain, vivant en Europe et donc éloigné de la Russie, son

[1574] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 427.
[1575] *Donnez vos mains… l'un à l'autre – devant moi… Dépêchez-vous… donnez…*

objet de prédilection de toujours, se mit à puiser l'inspiration ailleurs que dans les observations directes de la vie russe auxquelles il n'avait plus d'accès ou en tout cas un accès très limité. Se tournant tantôt vers ses souvenirs d'enfance et de jeunesse (« Eaux printanières », « Pounine et Babourine », « Vieux portraits », etc.), tantôt vers son imagination débordante (« Un Rêve », « Le Chant de l'amour triomphant », etc.), parfois même puisant la matière de représentation dans ses propres émotions (*Poèmes en prose*), on peut dire que Tourguéniev écrivit, durant cette période, une prose plus subjective qu'auparavant. Seul peut-être *Terres vierges* fait figure d'exception dans cet ensemble d'écrits plus ou moins personnels des années 1870-1883. Le côté « réfléchi » du roman déplut d'ailleurs à certains lecteurs, de l'époque mais aussi de nos jours. Ainsi André Mazon, dans le préambule à son article sur genèse de *Terres vierges*, n'hésite-t-il pas à critiquer l'intention de théoriser sensible dans le roman et qui nuit, selon lui, à l'ensemble : « L'auteur y apparaît visiblement obsédé par le souci d'écrire une œuvre qui ait une portée sociale : son sens de la réalité, à l'ordinaire si sûr et si fin, en a été comme diminué »[1576], dit notamment le chercheur. On peut soutenir – ou non – cette affirmation, mais une chose est certaine : *Terres vierges* est ce qu'on appelle un roman à thèse, très différent de tous les autres écrits de Tourguéniev de cette même période.

Un autre trait distinctif de cette prose très hétéroclite est son caractère expérimental. En effet, durant la dernière décennie de sa vie, Tourguéniev se livra volontiers à une série d'expérimentations littéraires, tous registres confondus. Certains de ses récits réalistes non seulement s'inspiraient de quelque souvenir d'enfance et d'adolescence mais servaient également de laboratoire de préparation à l'écriture de *Terres vierges.* C'est le cas de « Pounine et Babourine » par exemple qui, outre présenter le tableau d'un domaine provincial noble, fut également une tentative, de la part de Tourguéniev, de peindre quelques types bien particuliers : un démocrate naturel convaincu se cache derrière les traits de Babourine et une libérale, future consœur de Marianne, pour l'heure un peu perdue, y est représentée sous les traits de Mousa. Dans un autre récit, « La Montre », Tourguéniev tenta de raconter l'enfance d'un futur nihiliste, Davyd. Granjard qui s'intéressa aux expérimentations littéraires de Tourguéniev de cette période, précise à ce sujet : « L'action de *La Montre* se passe en 1801, à Riazan, dans un milieu petit-bourgeois, mais Tourguéniev a […] manifestement songé aux révolutionnaires de son temps, en dessinant le portrait de Davyd […]»[1577]. Ces études préparatoires devaient très certainement lui permettre à de mieux maîtriser l'écriture de son futur roman, en chantier depuis 1870. D'ailleurs, bien concentré sur son objectif, Tourguéniev n'accorda que très peu, voire pas

[1576] André Mazon, *op. cit.,* p. 85.
[1577] Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 417.

du tout de place à la représentation de l'Autre dans ces deux œuvres préparatoires. Deux mentions des étrangers s'y sont miraculeusement logées cependant : dans « Pounine et Babourine », lors de la scène de la rencontre du jeune narrateur avec Pounine, ce dernier, alors qu'il apprend que l'éducation de son jeune interlocuteur avait été confiée à une gouvernante française, une certaine Mademoiselle Friquet, ne peut s'empêcher de s'exprimer sur la xénophilie néfaste des nobles campagnards russes : « Ох, дворянчики, дворянчики! полюбились вам иностранчики! От российского вы отклонилися, — на чужое преклонилися, к иноземцам обратилися...»[1578]. Dans « La Montre », il n'existe pas de personnage d'origine française, même simplement mentionné par quelque autre protagoniste de la nouvelle. On y trouve, en revanche, une référence très stéréotypée à la mentalité française. Lorsque le père du narrateur tâche de mettre de l'ordre dans sa maison, mise sens dessus dessous par les enfants, il formule sa demande comme suit : « Прекратятся ли, наконец, эти дурачества, или нет? Где это мы живем? В российском государстве или во французской республике? »[1579] - une utilisation du référent culturel devenue presque traditionnelle pour Tourguéniev.

« Un rêve », l'expérience de l'étrange

Un autre type d'expérimentation littéraire émerge, chez Tourguéniev, avec l'écriture des récits fantastiques « Un rêve » et « Le Chant de l'amour triomphant » où la représentation de l'altérité occupe une place très importante voire prépondérante. La lecture de ses deux récits, l'analyse des formes et des figures de l'altérité que l'auteur y exploite prouvent que s'il se tournait, dans son écriture, vers l'imaginaire, ce n'était pas dicté par la seule manque d'inspiration tant déploré par l'écrivain dans ses lettres. Il s'agit en effet de l'expression de sa vision du monde plus riche, plus diversifiée, marquée d'un sceau de multi culturalité qui lui était propre vers la fin de sa vie. Les deux récits cités ci-dessus - « Un rêve » et « Le Chant de l'amour triomphant » - présentent un échantillon suffisamment frappant de la manière, très flexible, avec laquelle Tourguéniev arrivait à manipuler les codes culturels dans ses écrits.

Pour commencer, quelques mots au sujet de « Un rêve », le premier des deux écrits fantastiques expérimentaux. En commentant, dans une lettre à Ralston, le récit « Un rêve », Tourguéniev explique les visées purement expérimentales de son œuvre : « […] in writing this

[1578] *Nobliaux, gentils nobliaux, les étrangers vous plaisent trop ! La Russie vous avez répudiée, l'étranger vous avez salué, les gens d'ailleurs vous avez appelés…*
[1579] *Est-ce que ces idioties vont enfin finir, oui ou non ? Où vivons-nous ? Dans l'État russe ou dans la république française ?*

small sketch, […] I have tried to solve a physiological riddle – wich I know to a certain extent from my own experience »[1580]. Les commentateurs du récit considèrent que l'«énigme physiologique » dont parle Tourguéniev, est la force de ce qu'on qualifie d'« appel de sang »[1581], qui s'expriment dans le récit sous forme d'un rêve prémonitoire annonçant au narrateur une rencontre étrange avec son père naturel, un être bien étrange lui aussi.

Sans nous intéresser spécifiquement et en profondeur à l'expression de l'étrange chez Tourguéniev, un côté spécifique, et qui est directement lié à notre objet de recherche, doit être souligné au sujet du récit « Un rêve », où il prit soin de gommer tout détail relatif au lieu de l'action et à l'identité culturelle de ses protagonistes. Ainsi, la seule indication sur le lieu où se déroule le récit conté par le narrateur, concerne la localisation de la ville sur le bord d'une mer : « Я жил тогда с моей матушкой в небольшом приморском городе »[1582]. Une autre remarque concernant la ville en question vient compléter la première : « Наступил июнь месяц. Город, в котором мы жили с матушкой, об эту пору оживлялся необыкновенно. Множество кораблей прибывало в пристань, множество новых лиц появлялось на улицах »[1583]. Ce détail n'apporte pas d'information sur l'endroit et le lecteur doit se contenter de comprendre qu'il s'agit sans doute de quelque port ou ville balnéaire. On apprend également qui ne s'agit pas de la ville natale du narrateur puisque celui-ci fait remarquer, alors qu'il entretient une conversation avec l'homme qui se révélera par la suite être son père : « Я узнал, что он мой соотечественник […] »[1584], ce qui sous-entend que lui aussi n'est pas originaire de la ville en question ni même du pays où il se trouve. Quelques rares détails indirects permettent ainsi de se faire une idée – très vague, certes – de l'endroit qui accueillit l'étrange histoire relatée dans « Un rêve » – quelque pays européen sans doute car il ne s'agit ni de la Russie ni de l'Amérique ni d'un pays d'Orient. Même chose peut être formulée au sujet de la nationalité des personnages, restée totalement vague elle aussi. Plus encore, l'époque qui voit se dérouler toute l'histoire reste indéfinissable : seul le langage du narrateur, stylistiquement plutôt neutre et qui n'est pas marqué par quelque sceau d'historicité, indique que l'action a lieu à une époque peu reculée. Certains commentateurs des récits fantastiques de Tourguéniev considèrent que la décision de l'auteur de renoncer, dans sa narration, à tout repère spatio-temporel précis avait été dictée par le caractère expérimental de l'écrit, où il s'agit de démontrer la force des liens du sang, la

[1580] Lettre à W. Ralston, 10 (22) janvier 1877, Paris.
[1581] Г.Ф. Перминов, « Комментарии: И.С.Тургенев, Сон»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том девятый, *op.cit.*, с. 465.
[1582] *Je vivais alors avec ma mère dans une petite ville au bord de la mer.*
[1583] *Le mois de juin arriva. La ville dans laquelle nous vivions, ma mère et moi, s'animait extraordinairement à cette époque. Quantité de bateaux entraient au port, quantité de nouveaux visages apparaissaient dans les rues.*
[1584] *J'appris que c'était un compatriote.*

question de nationalité n'ayant pas d'importance. Dans ces conditions, toute description de cadre ou toute référence culturelle devenaient inutiles[1585]. La raison d'un tel procédé est un peu différente, à notre sens. Tourguéniev avait toujours accordé une très grande attention au choix du cadre pour ses œuvres et il nous est difficile d'imaginer que, dans le cas de « Un rêve », ce procédé n'ait pas un objectif plus précis. Puisque le choix du cadre comme de la nationalité des personnages est mineur, il aurait pu porter sur n'importe quel endroit de la terre. La démarche intentionnelle de gommer, autant que faire se peut, toute référence géographique, nationale et culturelle, traduit une intention bien précise : focaliser l'attention du lecteur ailleurs, sur la force presque mystique qu'un « appel de sang » peut exercer, selon la théorie défendue pas l'écrivain. De plus, en optant pour un cadre intentionnellement indéfini, il arrive à renforcer d'une certaine façon l'impression de mystère et à nourrir de ce fait l'angoisse chez le lecteur.

« Le Chant de l'amour triomphant » et l'expérience de l'altérité multiple

À l'opposé de la solution expérimentale de Tourguéniev d'acculturer presque totalement son récit, se trouve la nouvelle « Le Chant de l'amour triomphant », écrit quelque temps après « Un rêve », et où l'époque, le cadre et l'appartenance culturelle des personnages principaux sont clairement définis puisque Tourguéniev avait décidé de s'y livrer à une expérimentation littéraire d'un tout autre genre, stylistique cette fois, mais qui eut des répercussions directes sur l'aura identitaire de son œuvre. Le fait qu'il s'agisse bel et bien d'une expérience littéraire ne fait aucun doute : Tourguéniev dota son récit d'une épigraphe qui le met clairement en lumière : «Wage Du zu irren und zu träumen!» (*Ose te tromper et rêver !*), une phrase tiré du poème *Thekla* de Schiller. « Le Chant de l'amour triomphant » se présente comme un pastiche, celui d'un ancien manuscrit italien (le récit commence avec la phrase «Вот что я вычитал в одной старинной итальянской рукописи […] ») qui raconte une histoire ayant eu lieu en 1542 – ainsi que c'est indiqué au commencement du récit – dans le goût de la Renaissance et qui comporte des éléments mystiques. S'étant fixé un objectif aussi précis, Tourguéniev tenait visiblement à la pureté stylistique de son œuvre, puisqu'il insiste particulièrement auprès de Stassioulévitch sur ce point : « Надо, чтобы тон был выдержан до малейших подробностей»[1586]. En effet, non seulement l'écrivain plaça ses personnages dans un cadre

[1585] Л.М. Долотова, Л.Н. Сарбаш, « Примечания, Поздние повести Тургенева »// И.С. Тургенев, *Собрание сочинений, Том восьмой, Повести и рассказы, 1870-1883, Стихотворения в прозе*, Москва, «Художественная литература», 1878, с. 486.
[1586] Lettre à M. Stassioulévitch, 11 (23) septembre 1881, Bougival : *Il faut que le ton soit tenu jusque dans les moindres détails.*

correspondant – la ville de Ferrare, qui au milieu du XVI[e] siècle – le moment de l'action de la nouvelle – se trouvait au sommet de la prospérité. À part ces renseignements très concrets, nous ne trouverons pas dans la nouvelle, de référence directe au lieu de l'action, telle qu'une description de tel ou tel endroit, etc. Cette circonstance peut être liée au genre du récit – un pastiche – censé reproduire une histoire contenue dans un manuscrit italien ancien. Or, un tel document pourrait très bien ne pas comporter ce genre de développements descriptifs.

Quant aux personnages, leurs origines italiennes ne transparaissent pas beaucoup plus : leurs prénoms – Fabio, Muzio, Valéria – ainsi que, peut-être, une toute petite remarque concernant le changement d'attitude notable dans le comportement de Muzio lorsque celui-ci revient de son voyage en Orient : « […] голос Муция стал глуше и ровнее; движения рук, всего тела утратили развязность, свойственную итальянскому племени ». Cependant, Tourguéniev réussit à créer une atmosphère bien particulière, « italianisante de Renaissance », dans son récit : un ton calme et serein, l'omniprésence des arts et un voile de mystère couvrent le tout.

Par ailleurs, on peut dire que la représentation de l'altérité dans « Le Chant de l'amour triomphant » est double : non seulement celui-ci évoque l'atmosphère exotique de l'Italie à l'époque de la Renaissance ainsi que quelques-uns de ses habitants, mais il comprend également un élément exotique à deux titres – par rapport à l'Italie de l'époque et pour le lecteur russe contemporain de Tourguéniev – celui qui a trait au monde de l'Orient que Muzio fit entrer dans le récit dès son retour à Ferrare. Dans le récit, après son départ de la ville, Muzio parcourt un grand nombre de pays orientaux, notamment l'Inde, la Perse, l'Arabie, la Chine. À son retour, il a de quoi entretenir ses amis :

> Он говорил о виденных им далеких странах, заоблачных горах, безводных пустынях, о реках, подобных морям; говорил о громадных зданиях и храмах, о тысячелетних деревьях, о радужных цветах и птицах; называл посещенные им города и народы […]. Весь Восток был знаком Муцию: он проехал Персию, Аравию, где кони благороднее и красивее всех других живых существ, проник в самую глубь Индии, где род людской подобен величественным растениям, достиг границ Китая и Тибета, где живой бог, по имени Далай-Лама, обитает на земле во образе безмолвного человека с узкими глазами.[1587]

[1587] *Il parla des pays lointains qu'il avait vus, montagnes cachées par les nuages, déserts arides, fleuves pareils à des murs ; il parla d'édifices et de temples gigantesques, d'arbres âgés de milliers d'années, de fleurs et d'oiseaux aux couleurs chatoyantes ; il nomma les villes et les peuples qu'il avait visités* […]. *Tout l'Orient lui était familier : il avait parcouru la Perse, l'Arabie, où les chevaux sont plus racés et plus beaux que toutes les autres créatures vivantes, il s'était enfoncé jusqu'au cœur de l'Inde, où la race humaine est pareille à une végétation grandiose, il avait atteint les frontières de la Chine et du Tibet, où un dieu vivant nommé Dalaï-Lama séjourne ici-bas sous l'apparence d'un homme taciturne aux yeux bridés.*

Les récits de Muzio paraissent bien exotiques et fascinants à Fabio et sa jeune épouse : « […] чем-то сказочным веяло от одних их имен […] »[1588], « Чудны были его рассказы! Как очарованные, слушали его и Фабий и Валерия »[1589], précise le récit. Les différents objets – des tapis orientaux, des habits exotiques, des bijoux peu communs – que le jeune homme apporte en Italie de son voyage ont le même effet sur eux. De plus Muzio ne revient pas seul du voyage : il arrive à Ferrare accompagné d'un domestique, un Malais muet, un être aussi mystérieux qu'agile et de plus doté d'un pouvoir surnaturel de ressusciter les morts, ainsi que le lecteur le découvre plus loin dans le récit. Larissa Konkina, auteur de « Le Rôle artistique des oppositions dans le récit d'Ivan Tourguéniev "Le Chant de l'amour triomphant" » (« Художественная роль оппозиций в повести И.С. Тургенева "Песнь торжествующей любви" »), considère que la création d'un espace culturel parallèle à celui dans lequel se déroule l'action principale de la nouvelle contribue à renforcer l'accent mystique dans celle-ci : « Введение в повествование восточной экзотики, создающей оппозицию «свой мир – чужой мир», вносит в повесть психолгические мотировки странных состояний героев […]»[1590], dit-elle à ce sujet notamment. Les étranges objets que manipule l'étrange serviteur asiatique de Muzio, le vin exotique parfumé, les sons étranges du violon indien et les airs inhabituels que Muzio interprète à ses amis (« Муций сыграл […] несколько заунывных, по его словам, народных песен, странных и даже диких для итальянского уха […] »[1591]) contribuent en effet à créer une atmosphère étrange et servent de brèche par laquelle l'élément mystérieux fait son entrée dans la trame du récit.

Un exotisme maléfique

On peut dire que la collection des nationalités est plus riche dans les œuvres de Tourguéniev des années 1870-1883 que dans celles écrites avant cela. On vient de mentionner le serviteur malaisien, mystérieux, muet et très débrouillard de Muzio de « Le Chant de l'amour triomphant ». Ce n'est pas le seul personnage d'une nationalité « originale », c'est-à-dire peu

[1588] […] *leurs seuls noms dégageaient un charme féerique* […].
[1589] *Merveilleux étaient ses récits ! Fabio l'écoutait, envoûté, ainsi que Valeria.*
[1590] Л.С. Конкина, « Художественная роль оппозиций в повести И.С. Тургенева "Песнь торжествующей любви"»// *И.С. Тургенев : вчера, сегодня, завтра. Классическое наследие в изменяющейся России*, Материалы международной научной конференции, посвященной 190-летию со дня рождения и 125-летию со дня смерти писателя, Выпуск 1, Орел, 2008, с. 62 : *L'introduction de cet exotisme oriental dans la narration, qui crée une opposition « monde propre – monde de l'autrui », apporte à la nouvelle les traits psychologiques des étranges états des héros* […].
[1591] *Muzio joua* […] *quelques chants populaires, mélancoliques à l'en croire, plutôt étranges, en fait, et même sauvages, pour une oreille italienne* […].

répandue chez Tourguéniev de façon générale. L'écrivain dota effectivement certains de ses protagonistes d'assistants d'origine exotique, vaguement inquiétants, à l'image du Malais muet de « Le Chant de l'amour triomphant ». Ainsi, le mystérieux père « nocturne » du narrateur de « Un rêve » a à son service un Noir de grande taille enveloppé d'une cape, tout aussi étrange que son maître et probablement aussi maléfique que lui. Les deux assistants – malais de « Chant » et noir de « Un rêve » ont pour point commun d'être dévoué à leur maîtres, du moins en apparence, et de se montrer extrêmement débrouillard lorsque c'est nécessaire. De ce point de vue, et dans un registre un peu différent, un personnage de Tourguéniev des années 1870, peut être rangé dans cette même catégorie de figures : il s'agit du bras droit de Solomine de *Terres vierges*, le dénommé Pavel, qui ne comporte rien de très exotique *a priori* et encore moins de mystique mais qui jouit, parmi les différents personnages du roman, de la réputation d'un grand débrouillard lui aussi : « Этот Павел какой-то удивительный […]. Всё-то он знает, так тебя глазами насквозь и нижет; […] ! Сам услуживает, а сам всё подсмеивается »[1592], raconte Nejdanov sa rencontre avec Solomine à Marianne, dans le chapitre XXIX. « […] там был один... голова, говорят, бедовая! Павлом его звали... »[1593], résume Sila Pakline, à la fin du roman, au sujet de ce même personnage. Tourguéniev créa effectivement, sous les traits de Pavel, un homme débrouillard, omniprésent, malin et… il le dota d'un physique clairement non-russe : « Его сопровождал человек лет сорока, в простой чуйке, с чрезвычайно подвижным цыганским лицом и черными как смоль, пронзительными глазами, которыми он, как только вошел, так разом и окинул Нежданова»[1594].

D'autres personnages de cette période ont des nationalités moins traditionnelles que celles exploitées jusqu'alors dans ses œuvres. Presque toujours, l'image de ces personnages est ambiguë : c'est le cas de cette princesse géorgienne dont le salon reçoit régulièrement Kupfer, ami d'Aratov, de « Clara Militch » : « […] грузинская вдова, личность неопределенная, даже подозрительная […] »[1595], comme le définit explicitement le texte. La quelque peu étrange Clara Militch elle-même qui, après son décès, viendra hanter l'imagination d'Aratov, ne lui était-elle pas apparue, lorsqu'il l'avait aperçue pour la première fois, sous les traits qui lui faisaient penser à une gitane ou une juive : « […] лицо не то цыганского, не то еврейского

[1592] *Ce Paul est tout à fait étonnant.* […] *Il sait tout, il te traverse des yeux de part en part ;* […]. *Il est sérviable et en même temps il se moque.*
[1593] *Il y en avait un…une tête dégourdie, à ce qu'on dit. Il s'appelait Paul…*
[1594] *Il était accompagné d'un homme d'une quarantaine d'année, vêtu d'un grossier manteau de drap, avec un visage de tsigane, extraordinairement mobile, et des yeux perçans, nois comme le jais, dont il examina Nejdanov d'un seul coup d'œil dès qu'il fut entré…*
[1595] […] *une certaine princesse, géorgienne et veuve, à la personnalité équivoque pour ne pas dire suspecte.*

типа […] »[1596] ? Clara Militch, Katia Milovidova de son vrai nom, était en réalité une Russe, d'après le récit. Ses traits « originaux » sont sans doute le moyen de souligner l'étrangeté de sa personne et à créer une aura de mystère autour d'elle.

Les Autres européens : quelques figures minoritaires et une importante majorité italienne

Les représentations des Autres européens, dans les œuvres de Tourguéniev de cette période, sont assez peu nombreuses par rapport au passé. Ainsi, ni dans ses nouvelles, qu'elles soient réalistes ou fantastiques, on ne trouvera pas un seul Anglais, par exemple, même sous forme d'une simple mention. On ne peut pas dire pourtant que l'Angleterre soit totalement absente de la prose de 1870-1883 : ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'œuvre centrale de cette période, *Terres vierges*, comporte une référence forte en symboles à la culture anglaise grâce au personnage de Solomine, homme russe d'avenir, dont le comportement et la mentalité sont empreints de quelques nuances bien anglaises.

Les Français, pourtant les participants réguliers, quoique généralement de second plan, du récit tourguénievien, n'apparaissent pratiquement pas dans les dernières œuvres. Mis à part la très brève mention faite, dans « Pounine et Babourine », d'une gouvernante française, ainsi qu'une rapide référence à la mauvaise organisation propre au caractère français dans « La Montre » (les deux citées plus haut), aucun élément évoquant la France ne se trouve dans les récits et le roman des années 1870-1883.

Seules deux nations européennes eurent droit, de la part de Tourguéniev, à un peu plus d'attention de sa part dans ses œuvres durant cette période : les Allemands et les Italiens, deux portraits collectifs et bien détaillés apparaissant dans « Eaux printanières ». Concernant le premier cas, celui des Allemands, nous avons eu l'occasion de le développer un peu plus haut, à propos de la correspondance de l'écrivain. La représentation extrêmement négative qu'il donne des Allemands dans « Eaux printanières » est directement liée, on l'a vu, à l'actualité de cette période et elle est le fruit de sa désillusion à la suite de la guerre de 1870 : bornés, moins bien élevés qu'ils ne le prétendent, stricts et rigoureux à l'extrême, et donc rigides dans leur comportement – voici, pour rappel et en quelques mots, l'image des Allemands telle qu'elle se dégage de la lecture de « Eaux printanières ».

[1596] […] *un type juif ou tsigane* […].

Du point de vue de l'ampleur de leur présence dans les œuvres de 1870-1883, les Italiens sont, après les Russes, bien sûr, la nation la plus citée – de façon développée – de toutes. Tourguéniev créa, dans « Le Chant de l'amour triomphant », une image d'Italie de l'époque de la Renaissance – une vision quelque peu exotique et féerique, une voluptueuse parenthèse dans un monde douloureusement réaliste. Mais « Le Chant de l'amour triomphant » fut écrit par l'écrivain entre 1879 et 1881. Dix ans plus tôt, dans « Eaux printanières », Tourguéniev fit une représentation très différente, bien ancrée dans le réel, haute en couleurs et pleine de tendresse, des Italiens. L'action de la presque totalité de la première moitié de ce récit se déroule dans la proximité immédiate de la famille Roselli, établie à Francfort depuis plusieurs années déjà. Le père de famille, Giovanni Battista Roselli, décédé au moment du récit, a quitté la Vicenza natale au début du siècle, poussé par la réaction qui était en train d'envahir l'Italie. Républicain convaincu, Monsieur Roselli ne supporte pas l'oppression des libertés dans son pays et s'installe en Allemagne, à Frankfort, pour y ouvrir une pâtisserie italienne. La famille Roselli dont Dimitri Sanine fait la connaissance, de passage à Frankfort, en 1840, est composée, au moment de la narration, de quatre personnes : Madame Roselli, sa fille Gemma, son fils Emilio et Pantaleone, un vieux domestique et le quasi-membre du clan.

Les brouillons du récit suggèrent que, initialement, ce n'était pas une famille italienne qui devait accueillir l'histoire d'amour entre Sanine et Gemma (quelque aurait été son prénom dans ce cas), mais juive. Plus haut, nous avons mentionné le caractère autobiographique de ce récit ; le choix de la nationalité juive pour ses personnages avait été dicté précisément par les faits tels que le jeune Tourguéniev les avait vécu en 1840, lorsque, de passage par Francfort, il rencontra une belle jeune femme au physique méditerranéen – une Juive[1597]. Cependant, en travaillant sur « Eaux printanières », Tourguéniev décida de faire de ces personnages des Italiens. Les raisons d'une telle décision furent certainement nombreuses. D'un côté, le foyer chaleureux d'une famille italienne en plein Francfort faisait certainement un meilleur contraste avec la raideur et même la froideur des Allemands que Tourguéniev avait l'intention de représenter dans son récit. De l'autre côté, comme le fait remarquer Ivan Greaves dans son écrit *Tourguéniev et Italie* (*Тургенев и Италия*)[1598], au moment où Tourguéniev écrivait « Eaux printanières », l'Italie était en train de vivre un des moments majeurs de son histoire : plongée dans des guerres civiles incessantes, elle allait vers une progressive et douloureuse réunification. Les exploits du peuple italien attirèrent fréquemment, durant toute la décennie précédente, les regards admiratifs de bien des Européens dont Ivan Tourguéniev. De plus, celui-

[1597] Л.В. Крестова, « Комментарии: И.С.Тургенев. Вешние воды», *op. cit.*, с. 504.
[1598] И.М. Гревс, *Тургенев и Италия : (Культурно-исторический этюд)*, Ленинград, Брокгауз-Ефрон, 1925.

ci avait toujours été un grand amateur de l'Italie qu'il associait, dès son jeune âge, à la grandeur des Romains et de leur civilisation. Depuis 1840 lorsque Tourguéniev s'était rendu sur la péninsule pour la première fois de sa vie, c'est avec joie qu'il y retournait, souvent pour se changer les idées et pour oublier, l'espace d'un plus ou moins long séjour, quelque triste réalité de sa vie, comme par exemple à la fin des années 1850, lorsque malade et las de sa solitude parisienne, il passa quelque temps à Rome. C'est sans doute pour toutes ces raisons que Tourguéniev plaça, dans son œuvre de 1870-1871, toute une famille italienne dont il y fit un portrait beau et même touchant.

Gemma Roselli, la malheureuse fiancée abandonnée, est représentée dans le récit comme une jeune fille d'une beauté exceptionnelle, physique (« Санин не тотчас последовал за девушкой — и как бы уперся на месте: он в жизни не видывал подобной красавицы»[1599] ou encore « Когда же она […] возводила кверху глаза — ему казалось, что нет такого неба, которое не разверзлось бы перед таким взором »[1600]) mais également morale. Tout comme Sanine ne peut rester indifférent à son charme, la fierté, l'intelligence, la gentillesse et l'esprit indépendant de Gemma ne peuvent échapper au lecteur. Gemma est une jeune fille italienne pure, bonne et passionnée, tout comme son jeune frère, Emilio, dont la noblesse de cœur est soulignée à plusieurs reprises dans le récit, parfois même, à la fin du récit, au détriment du personnage principal qui n'est pourtant pas une mauvaise personne dans l'absolu : «Но боже мой! Вон там, на углу улицы, недалеко от выезда из города […] ? Неужели Эмилио? Да, это он, тот восторженный, преданный мальчик! Давно ли его юное сердце благоговело перед своим героем, идеалом, а теперь его бледное красивое […] пышет злобой и презрением; […] »[1601]. D'une nature noble, naïve, ouverte et sincère, Emilio est également un grand patriote, à l'instar de son défunt père. Plus tard, alors que Sanine se mettra à la recherche de la famille Roselli, une lettre de Gemma lui apprendra que le jeune Emilio est mort pour la liberté de l'Italie, en s'engageant dans les rangs des militants de Garibaldi.

Le reste de la famille Roselli est peint par Tourguéniev dans des tons tout aussi purs. Madame Leone, belle femme, bonne mère de famille et protectrice ; le vieux Pantaleone, chanteur d'opéra à la retraite, serviteur dévoué – ou plutôt ami fidèle – de la famille Roselli, un

[1599] *Sanine ne suivit pas tout de suite la jeune fille et sembla figé sur place, non point qu'il ne voulût obéir, mais simplement parce qu'il était trop stupéfait : il n'avait jamais vu de sa vie une telle beauté.*
[1600] *Et quand elle élevait les yeux* […], *il lui semblait qu'il n'y avait pas de cieux qui ne se fussent ouverts devant un tel regard.*
[1601] *Mais mon Dieu ! Là, au coin de la rue, non loin de la sortie de la ville […] ? Serait-ce Emilio ? Oui, c'est lui, ce garçon enthousiaste, dévoué ! Y a-t-il longtemps que son jeune cœur vénérait son héros, son idéal, et maintenant son visage brûle de haine et de mépris* […].

homme au cœur noble et passionné, lui aussi ; enfin le père de famille défunt Giovanni Battista Roselli, dont le pur et bon souvenir plane sans cesse sur les pensées des membres de sa tribu. Sous les traits de ses personnages, membre de la famille Roselli, Tourguéniev représenta des Italiens de son temps, du meilleur point de vue : honnêteté, noblesse de cœur, loyauté – voici les valeurs principales qui semblent déterminer le comportement de ces Italiens tourguénieviens. C'est en comprenant que Monsieur Kluber, son fiancé, ne possède pas ces qualités que Gemma décide de rompre son engagement envers lui. Lorsque Sanine sollicite Pantaleone pour lui demander d'être son témoin lors du duel qui l'oppose à l'officier allemand qui avait offensé, un jour plus tôt, la belle Gemma, le vieux serviteur semble littéralement déchiré entre une noble colère, qui le pousse d'accéder à la demande du Russe, et le sens du devoir lui imposant la réserve dans cette affaire parce que la réputation de sa jeune maîtresse y est engagée. Quant à Emilio, son cœur noble et passionné lui fera apprécier l'attitude de Sanine face à l'offenseur de sa sœur.

Il serait cependant erroné de croire que Tourguéniev ne décrive que les bons côtés de ses personnages italiens, dans « Eaux printanières ». Bien au contraire, il ne cache rien au regard du lecteur, cherchant à l'aider à se représenter l'atmosphère de la maison des Roselli, les gestes et les attitudes typiquement italiens des membres de cette famille. Presque tout le chapitre IV, par exemple, n'est que la transcription des répliques de tous les membres de la famille Roselli, qui s'abattent, telle une avalanche, sur leur hôte russe ; celui-ci parvient à peine à placer un mot dans la conversation car les Italiens sont bien évidement très bavard, selon Tourguéniev. Ils sont également émotifs à l'extrême : il suffit pour s'en assurer de relire le passage où Gemma annonce son intention de rompre ses fiançailles avec Monsieur Kluber : « Если бы Джемма объявила, что привела с собою холеру или самую смерть, фрау Леноре, должно полагать, не могла бы с бóльшим отчаянием принять это известие. Она немедленно села в угол, лицом к стене, — и залилась слезами, почти заголосила, ни дать ни взять русская крестьянка над гробом мужа или сына »[1602]. Le chagrin de Madame Leone est si grand à ce moment-là et elle l'exprime avec tant d'effusion que Sanine, dont la mère de Gemma vient solliciter l'aide pour essayer de dissuader sa fille, ne peut que céder à sa demande : « Санин потерялся. Ему в первый раз в жизни приходилось иметь дело с загоревшейся итальянскою кровью»[1603], ainsi s'expliquerait l'apparente faiblesse du personnage, qui

[1602] *Si Gemma avait déclaré qu'elle amenait avec elle le choléra ou la mort elle-même, Frau Lenore n'aurait sans doute pu prendre cette nouvelle avec un désesoir plus grand. Elle s'assit aussitôt dans un coin, la face tournée contre le mur et fondit en larmes, poussa presque des lamentations, exactement comme une paysanne russe sur le cercueil de son mari ou de son fils.*

[1603] *Sanine ne sut que faire. C'était la première fois de sa vie qu'il avait affaire au sans italien bouillonnant.*

accepte une mission allant à l'encontre de ses sentiments pour Gemma. Les Italiens de Tourguéniev sont également inclins à l'exagération : c'est ainsi que l'histoire finalement anodine du duel de Sanine se transforme, dans le récit de Pantaleone, en quelque glorieuse épopée : « Поведение Санина во время поединка наполняло его восторгом. Он величал его героем — и слышать не хотел его увещаний и даже просьб. Он сравнивал его с монументом из мрамора или бронзы — со статуей командора в «Дон-Жуане»! »[1604]. Beaucoup d'autres détails – petits et grands, positifs et négatifs – au sujet de la mentalité et des habitudes des Italiens sont évoqués dans « Eaux printanières ». Ils sont littéralement parsemés à travers le récit : la promptitude à tutoyer son interlocuteur, la curiosité naturelle, la gestuelle et les mimiques expressives, le mépris des conventions, etc. On pourrait penser que l'écrivain a créé ce portrait collectif de la famille Roselli à partir des stéréotypes établis dans la conscience européenne au sujet de la nation italienne. Cependant, l'image de chaque membre de la famille est si soignée et à la fois extrêmement vivante, que l'on pourrait difficilement soupçonner l'écrivain d'avoir imaginé ses personnages auxquels, à travers son récit, il témoigne une grande sympathie et compassion.

Vers la conception d'une russité renouvelée

La vie de Tourguéniev entre 1870 et 1883 fut marquée, une fois de plus, par quelques bouleversements majeurs dont le principal consiste sans aucun doute en un changement de cadre de vie aussi brutal que radical. En cause : l'avènement de la guerre franco-prussienne qui fut à l'origine du départ presque forcé de toute la famille de Baden-Baden. Tourguéniev, qui se voyait terminer ses jours dans la ville thermale, se vit soudainement obligé de plier bagages pour aller s'établir, avec les Viardot, d'abord à Londres et ensuite en France. Ainsi, de façon assez inattendue étant donné l'attitude négative dont l'écrivain faisait preuve vis-à-vis de la capitale française auparavant, Paris et Bougival devinrent sa seconde patrie. Le régime napoléonien étant déchu, la république s'installa en France, une république certes fragile mais qui fournissait des conditions suffisamment satisfaisantes pour un établissement à long terme en France.

Un autre bouleversement important apporté par la guerre consistait en un changement fondamental du regard que Tourguéniev portait sur les nations européennes, et plus

[1604] *La conduite de Sanine pendant le duel l'emplissait d'enthousiasme. Il l'appelait un héros et ne voulait pas entendre ses objurgations et ses prières. Il le comparait à un monument en marbre ou de bronze, à la statue du Commandeur de Don Juan.*

spécifiquement allemande et française. Profondément déçu par l'attitude impérialiste du régime de Bismarck durant la guerre, l'écrivain finit par se montrer hostile vis-à-vis des Allemands auxquels il avait voué jusqu'alors ses sympathies particulières. Il lui fallut un peu de temps par la suite pour prendre son parti du fait que toute guerre était d'abord une campagne de conquête d'une nation contre une autre et pour « pardonner » les Allemands. Après avoir déversé sa haine – très temporaire, selon ses propres aveux – à l'encontre de cette Allemagne impérialiste et nationaliste dans « Eaux printanières », Tourguéniev revint sur ses sentiments : malgré ces quelques travers, le pays de Goethe demeura jusqu'à la fin de ses jours, un de ses pays préférés.

Heureusement pour la France, le changement positif d'attitude de Tourguéniev à son égard à la suite des événements militaires de 1870-1871, fut d'une plus longue durée. Les très nombreuses épreuves auxquelles les Français durent faire face au début des années 1870 suscitèrent la sympathie de l'écrivain. Établi et bien intégré en France, Tourguéniev semble à présent beaucoup plus heureux qu'auparavant. Il faut dire ce n'est plus seul qu'il y vit, entre Paris et Bougival, mais entouré de sa famille de cœur dont il est plus proche que jamais.

Entre 1870 et 1883, Tourguéniev vécut principalement en France, en tâchant de se rendre régulièrement en Russie. Plus haut, nous avons souligné à quel point sa vie était désormais partagée entre ces deux pays. Des deux côtés de la frontière, il possédait un domicile qui lui était particulièrement cher : la propriété de Bougival en France et le domaine Spasskoïé, en Russie. Dans les deux pays, Tourguéniev jouissait d'une réputation solide d'écrivain, les années 1870 étant marquées par l'apogée de sa reconnaissance littéraire non seulement dans son pays natal, mais aussi en Europe et tout particulièrement en France. Sa position d'un homme de lettres vivant et travaillant entre deux pays, lui permit d'ailleurs d'assumer fréquemment le rôle de passeur de cultures dont l'importance pour le développement des relations littéraires entre Russie et France est comparable à la contribution dans l'évolution des lettres russes.

Tous ces faits « extérieurs », quoique tout à faits exacts, créent une vision quelque peu idyllique de la situation de l'écrivain et suscitent des interrogations concernant l'évolution du sentiment d'appartenance chez Tourguéniev. Durant les années précédentes, nous avons pu observer le fréquent déchirement qu'il vivait, confronté à des situations de vie qui l'arrachaient soit à son pays natal, soit aux personnes qu'il affectionnait le plus au monde, les deux n'appartenant malheureusement pas au même pays. Qu'en est-il à présent et comment vivait-il sa situation d'entre deux pays ?

À en juger par ses lettres et par sa bonne intégration à la vie française, on peut déduire que Tourguéniev avait effectivement réussi le défi de faire la paix avec la France. Cependant, aussi satisfaisante que fût sa vie dans ce pays, ce n'était pas son pays natal, et malgré ses

différents efforts dans ce sens, il ne parvint jamais à faire le peuple français sien. Il apprit à le connaître et à l'apprécier, certes, mais restait conscient de sa différence par rapport aux Français.

Pour ce qui est de la Russie, la situation fut bien plus complexe encore. Au début des années 1870, Tourguéniev semble vivre une relation avec son pays dans le sillage de ses humeurs de la décennie précédente. Se sentant toujours en rupture par rapport à la nouvelle société russe, il se montre résigné à vivre en homme sans patrie et se rend de moins en moins en Russie. Son œuvre indique cependant à quel point cette situation était pénible. D'un côté, nous voyons Tourguéniev passer la décennie à chercher à diversifier son écriture, en puisant son inspiration ailleurs que dans ses observations sur la vie russe dont il est pour ainsi dire privé à présent. L'expérience est réussie d'ailleurs : ses différents écrits, que ceux-ci soient réalistes ou fantastiques, dévoilent l'univers culturellement riche de l'écrivain. Mais de l'autre côté, les années 1870 sont aussi marquées par l'élaboration de *Terres vierges* qui exprime le travail identitaire intense auquel il se consacre. Centré sur la recherche de l'Homme russe nouveau, capable de faire face à la vie russe moderne, cette élaboration s'inscrit dans le mouvement d'une tentative de projection de soi-même dans la réalité culturelle russe qui lui est difficilement accessible à présent. Trois figures symboliques ressortent de cette recherche littéraire exprimant les interrogations identitaires de l'écrivain qu'est *Terres vierges* : Néjdanov, l'homme du passé, l'« homme de trop », le descendant de Roudine, de Tchoulkatourine, etc. ; Solomine, l'homme d'avenir – simple, fiable, confiant ; et enfin, Marianne – une autre personne d'avenir, une femme dont la personnalité droite et entière est naturellement programmée pour œuvrer pour un monde meilleur. L'équation proposée par le roman semble simple : Néjdanov, « homme de trop », alourdi par son tempérament sujet à une autoanalyse permanente (héritage d'une russité d'un autre âge), ne se montre pas à la hauteur de la mission qu'il s'était choisie et se donne la mort, laissant la place au bonheur futur de Solomine et de Marianne, seules personnes dans le roman réellement faites pour construire une Russie nouvelle, une Russie civilisée, une Russie juste. Un élément de taille attire l'attention cependant : ce couple dont le profil convient si parfaitement au rôle qui lui semble désormais assigné est le seul aussi, parmi les révolutionnaires dépeints dans *Terres vierges*, dont la russité n'est pas absolue. Solomine, quoique parfaitement Russe de naissance, puise certains traits de son comportement dans le caractère anglais qu'il avait pu étudier en profondeur lors d'un séjour à Manchester. Marianne la rebelle, quant à elle, a des origines polonaises… Homme de plusieurs cultures, Tourguéniev formule, dans *Terres vierges*, sa propre conception de l'avenir russe, à travers le prisme d'une russité enrichie et formée loin des travers traditionnels du caractère russe.

CONCLUSION

L'identité culturelle personnelle est le résultat de la rencontre de plusieurs identités culturelles collectives au sein d'une seule et même personne. Il s'agit d'une combinaison unique, qui ne cesse d'évoluer tout au long de la vie de chaque individu, ce qui constitue le trait distinctif de l'identité culturelle appliquée à une personne, comparée à l'identité culturelle collective. Du point de vue de cette définition, déterminer de façon formelle l'identité culturelle d'une personne concrète semble être une entreprise assez ardue au départ, et la seule réponse raisonnable à la question « Quelle est l'identité culturelle de l'écrivain Ivan Tourguéniev ? » paraît être « Cela dépend de chaque époque concrète de sa vie que nous examinons ». L'identité culturelle personnelle, un phénomène à la fois complexe et changeant, peut effectivement sembler échapper, par moments, à une définition nette et précise. Celle de Tourguéniev paraît évidemment difficile à cerner, elle aussi, dans sa globalité, tant sa vision du monde ne cessa d'évoluer tout au long de la vie, au gré des bouleversements que l'écrivain était amené à vivre : au fil de notre analyse, nous l'avons vu traverser tous les stades imaginables de l'évolution de son sentiment identitaire, tantôt solidement ancré dans la russité, tantôt hésitant entre les différentes dominantes de son être culturel, tantôt en rejet de la culture de l'un ou l'autre pays d'accueil ou même de celle de son pays d'origine, etc. La mission n'est pas impossible cependant et, à bien y regarder, quelques certitudes, issues de la masse des informations disponibles sur la vie et l'œuvre de Tourguéniev, viennent consolider le terrain apparemment vague dans lequel s'opère tout diagnostic identitaire en général.

La mixité identitaire originelle

L'être humain naît au sein d'une culture, selon Tzvetan Todorov[1605], ce qui signifie que, à la naissance, chacun d'entre nous reçoit, en héritage de la collectivité qui accueille notre venue au monde, tout une panoplie d'outils – une langue et la vision du monde qu'elle véhicule, des pratiques et habitudes spirituelles, intellectuelles et affectives, etc. – qui détermine notre premier horizon culturel et sert de base à une future, longue et complexe évolution de notre être culturel.

[1605] Todorov Tzvetan, *op. cit.*, p. 84.

On peut dire que le contexte de vie qui avait baigné les jeunes années de Tourguéniev prépara son cheminement identitaire complexe à venir. La génération à laquelle il appartenait, celle née aux lendemains de la guerre de 1812, était élevée encore « à l'ancienne », un peu dans l'esprit de la fin du siècle précédent, même si l'éducation dont elle bénéficiait était plus tournée vers la découverte de la russité que celle qu'avaient reçue leurs pères. L'élément étranger y était toujours prépondérant en tant qu'une partie intégrante de l'identité collective des nobles russes de l'époque.

Le parcours scolaire et universitaire de Tourguéniev est un parfait exemple d'une éducation pensée dans l'air du temps et qui, par ses tendances résolument européennes, était vouée à entraîner une certaine aliénation culturelle initiale de son être – dans l'air du temps elle aussi. Personne ne pouvait prévoir, à l'époque où il suivait, enfant, le chemin de sa première construction identitaire culturellement mixte, que l'esprit européen qui dominait celle-ci allait bientôt entrer en contradiction avec l'évolution empruntée par la société russe à partir des années 1830. Arrivée à l'ère de la modernité, la Russie était effectivement sur le point de se mettre à la recherche de son identité propre, et ce processus ne cessa de prendre de l'ampleur tout au long du XIX^{e} siècle, suscitant bien des interrogations au sein de la Russie pensante. Le fossé apparu entre les nouvelles exigences identitaires de la société, résolument tournée vers la russité, et le caractère européen de son élite sociale, sera rapidement manifeste et soulèvera des questions fondamentales concernant la spécificité du peuple russe en tant qu'entité nationale à part entière, sa place dans le concert des nations européennes, la valeur de sa culture comparée à celle de l'Europe, le meilleur chemin à emprunter pour continuer à s'affirmer en tant que peuple et en tant que nation. Tous ces questionnements, d'une importance vitale désormais pour les Russes, se retrouveront au cœur du débat qui opposera, dès les années 1840, les occidentaux aux slavophiles et auquel Tourguéniev prendra une part active, lui aussi.

Malgré une éducation orchestrée dans la meilleure tradition de l'époque, Ivan Tourguéniev ne grandit pas totalement coupé du monde russe non plus. Bien au contraire, même : entouré, dès l'enfance, des paysans serfs du domaine de Spasskoïé, il s'initia de bonne heure à leur univers authentiquement russe qui constituait un bon contrepoids aux enseignements européens que lui inculquaient, dans leur salle de cours, ses précepteurs allemands, suisses ou encore français. De plus, le programme de cours prévoyait aussi l'étude de la langue russe et de sa littérature – l'initiative venait du père de la famille, qui faisait partie de ces anciens militaires russes ayant découvert leurs lacunes identitaires lors de leur passage en Europe durant la campagne antinapoléonienne. Mais la composante européenne de son instruction restait très importante et Tourguéniev grandit dans la conviction que la source du

savoir véritable se trouvait en Europe, cet Ailleurs magnifié par les œuvres romantiques qu'il lisait dans l'enfance, ainsi qu'il l'avoua par la suite, dans *Souvenirs de littérature et de vie*[1606], – un doux égarement dont il se rendit compte bien assez tôt. Mais avant que cela n'arrive, c'est armé d'une vision du monde culturellement mixte, celle de toute sa génération, que Tourguéniev se lançait dans la vie. Ce n'est qu'au commencement des années 1840, à la suite de son expérience de vie en Allemagne alors qu'il commença à se défaire de sa vision idéalisée de l'Europe, qu'il commença à se rendre compte du décalage entre sa propre manière d'être et de penser, telle que celle-ci s'était formé au gré de son parcours éducatif et personnel jusqu'alors, et l'esprit russe de l'époque.

Un grain de sable dans le vent de l'Histoire

Si, après avoir terminé le cursus à l'Université de Berlin et être rentré de l'Allemagne, Tourguéniev avait fait sa vie en Russie, son identité culturelle aurait peut-être pris, malgré tout, une trajectoire différente dans son développement, plus simple et moins torturée. Mais son existence avait été faite de changements fréquents et radicaux de cadre de vie, qui s'effectuaient souvent sous l'impulsion de quelque événement extérieur et indépendant de sa volonté.

Pour commencer, dans la mesure où sa vie de famille en Russie était pour ainsi dire inexistante, rien ne le retenait vraiment dans le pays. Plus encore, par moments, l'absence d'un nid solide le poussait à partir ailleurs, à la recherche du bonheur – et de soi-même. Par exemple, c'est en partie pour échapper au spectacle de la dérive qui s'emparait alors de ce qui restait de la famille Tourguéniev (et aussi pour tenter de construire une relation avec Pauline Viardot en France) que nous l'avons vu quitter la Russie en 1847. C'est aussi parce qu'aucune attache familiale ne le retenait dans le pays et qu'en France, en revanche, sa fille, fût-elle mal aimée, grandissait seule depuis plusieurs années, qu'en 1856, il partit de la Russie, à contrecœur cette fois. C'est aussi dans l'absence de liens affectifs solides que Tourguéniev réussit à se distancer de la Russie dans les années1860, lorsque son rapport avec le pays natal devint compliqué alors qu'une vie heureuse et presque familiale l'attendait à Baden-Baden.

L'absence d'attaches familiales en Russie fût donc un facteur important, quoiqu'indirect, de non-ancrage de l'identité culturelle de Tourguéniev dans la réalité russe, une raison sous-jacente de son établissement progressif en Europe avec toutes les conséquences qui en découlent. Cependant, ce n'était pas elle qui fut responsable de la fluctuation continuelle,

[1606] И.С.Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op.cit.*, с. 240.

d'un extrême à un autre, de son sentiment identitaire. D'autres éléments extérieurs vinrent y apporter leur contribution décisive.

Lorsque l'on jette un regard global sur le parcours de l'écrivain, on ne peut qu'être frappé par la violence des retombées des événements historiques majeurs qui ponctuèrent le XIX^{e} siècle russe et européen, sur l'évolution de son identité culturelle. Tout au long de la vie de Tourguéniev, l'Histoire ne cessa de définir les tournants majeurs de son existence et de moduler sans cesse son sentiment d'appartenance. En 1848, nous avons vu la Révolution française et ses travers briser sa foi en la possibilité de l'existence d'un monde juste, libre et équilibré et lui faire revoir son intention de s'installer durablement en France et de renoncer ainsi à son pays : déçu par la nouvelle République, Tourguéniev rentra alors chez lui au lieu de tenter d'assumer cette difficile décision jusqu'au bout. Quelques années plus tard, entre 1853 et 1856, la guerre de Crimée réveillait avec force le sentiment patriotique de Tourguéniev, enfoui jusqu'alors sous sa haine du régime de Nicolas I^{er}, faisant cette fois pencher sa balance identitaire du côté russe. Les épreuves de cette guerre, humiliante pour la Russie, ainsi que les promesses du nouveau régime, celui d'Alexandre II, entretinrent sa flamme patriotique durant plusieurs années et rendirent difficile le séjour de Tourguéniev en Europe, entre 1856 et 1863, où il était forcé de séjourner pour remplir son devoir paternel. L'ardent désir de se trouver en Russie, où tant de changements importants se préparaient en son absence, était une des raisons pour lesquelles la vie en Europe, et plus particulièrement en France, ne parvenaient pas à trouver quelque grâce à ses yeux (à l'exception peut-être de l'Italie et son *aura* antique). Un autre exemple : alors que, au début des années 1860, l'échec de la politique du gouvernement d'Alexandre II plongeait la Russie dans un état de misère matérielle et, le plus important pour Tourguéniev, spirituelle et intellectuelle et donnait l'impulsion à l'éclosion de l'extrémisme au sein des cercles pensants de la société, Tourguéniev réagit en se coupant presque entièrement du pays dont il ne partageait plus les valeurs; aussi, poussé par ce nouveau renversement dans l'histoire sociale russe, s'installa-t-il dans la vallée de l'Oos, décidé à faire sa vie là-bas, autour des valeurs européennes. Enfin, alors qu'il avait réussi à plonger ses racines dans le sol badois, un autre cataclysme historique – la guerre de 1870-1871 et les bouleversements qu'elle entraîna dans l'Europe entière – vint, une fois de plus, lui arracher les quelques certitudes identitaires nouvellement acquises et renverser, une nouvelle fois, son sentiment d'appartenance.

Tourguéniev et la Russie : un rapport complexe

Étant donné le caractère européen de son éducation, le contexte familial très spécial qui fut celui de Tourguéniev ainsi que ses fréquents changements de cadre de vie, on ne s'étonne guère de constater que la relation qu'il entretint avec ses racines ait été pour le moins complexe. On ne pourrait pourtant pas accuser des sentiments antipatriotiques un écrivain qui consacra sa vie à parler de la Russie dans ses œuvres, à y chanter, souvent, la russité dans toutes ses incarnations (pour s'en convaincre, il suffit de relire « Le Putois et Kalinytch », « La Forêt et la steppe », *Le Nid de gentilhomme*, « Relique vivante », etc.), à faire connaître la culture russe en Europe. En outre, la participation assidue de Tourguéniev au débat, public et privé, sur le chemin historique de la Russie[1607], dans lequel il ne cessa d'afficher son point de vue résolument occidentaliste, la plupart du temps, sur la question, prouve son implication dans la question de l'avenir de son pays, preuve indirecte de son sens patriotique. Mais si les opinions de Tourguéniev sur l'occidentalisme et le slavophilisme nous éclairent sur sa position – philosophique ou autre – concernant la Russie, elles ne nous rapprochent pas de la compréhension de ses sentiments les plus intimes concernant sa patrie et il serait erroné, nous semble-t-il, de prétendre que le rapport de Tourguéniev à la Russie n'était fait que de certitudes positives car plusieurs moments de crise vinrent remettre en question, à des moments différents de sa vie, son sens patriotique.

Premier exemple : lorsque, âgé de vingt ans à peine, Tourguéniev partait parfaire son éducation à Berlin, c'est de façon consciente et assumée qu'il s'éloignait du terreau natal, ainsi qu'il le dévoila par la suite dans « En guise d'introduction », qui précède ses *Souvenirs de littérature et de vie*, en 1868 (« […] *я* другого пути перед собой не видел »[1608]) : cette démarche devait lui permettre de prendre du recul vis-à-vis de la réalité russe pour mieux cerner les défis auxquels elle devait faire face à l'époque. En proie, déjà alors, à des sentiments mitigés concernant la Russie et son système social et politique, il passera le restant de sa vie à s'interroger sur sa situation et son avenir.

Deuxième exemple. Dix ans plus tard, en 1848, alors qu'il effectuait un long séjour en France, Tourguéniev hésitait à s'établir définitivement en Europe[1609], d'un côté parce qu'il cherchait à fuir ses problèmes familiaux, mais aussi pour s'éloigner de la Russie, du régime

[1607] Алексашина И.В., «О западничестве Тургенева»// *Молодые тургеневеды о Тургеневе : материалы конференции [17-19 нояб. 2005 г., Библиотека-читальня им. И.С. Тургенева, Москва],* составители И.А. Беляева, Е.Г. Петраш, научный редактор И.А. Беляева, Москва, Экон-Информ, 2006, с. 78-92 .
[1608] И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op.cit.*, с. 240 : […] *en ce qui me concerne, je ne voyais pas d'autre issue.*
[1609] *Ibid.*, с. 241.

répressif de Nicolas Ier, pour se distancer de l'immoral système de servage alors toujours en place dans le pays. D'ailleurs, ainsi que nous avons pu l'observer dans le « Chapitre IV : Le Retour au bercail », de retour au pays natal en été 1850, il mit un long moment avant d'y retrouver ses marques : durant près d'un an, ses lettres faisaient état de sa nostalgie vis-à-vis de sa famille de cœur restée en France, du sentiment de l'étrange qui ne cessait de s'emparer de lui, de sa découverte de la Russie comme s'il s'agissait d'un pays totalement inconnu et étranger pour lui. Particulièrement présents dans la correspondance de 1850-1851, tous ces sentiments et impressions resurgirent régulièrement par la suite, lorsque l'écrivain revenait en Russie après un énième séjour à l'étranger. Sergueï Tolstoï, l'un des fils de l'auteur de *Guerre et Paix*, se rappelait plus tard, dans ses souvenirs sur Tourguéniev, avoir été témoin d'une explication de l'écrivain à ce sujet, lors d'un des passages de ce dernier à Iasnaïa Poliana, à la fin des années 1870 : « Кто-то спросил Ивана Сергеевича, не кажется ли ему все русское странным после долгого отсутствия из России. Он ответил, что многое его поражает в первые дни, но что он скоро опять привыкает ко всему русскому, родному »[1610]. Davantage habitué aux changements réguliers du pays et de culture, Tourguéniev apparaissait alors moins soumis à l'emprise de ses émotions. Ce qui ne signifie pas qu'il n'éprouva aucun choc culturel à ses retours au pays plus tard.

Troisième exemple. Dans les années 1860, Tourguéniev vécut une autre période d'éloignement vis-à-vis de la Russie, la prise de distance sans doute la plus significative de toute son existence : établi alors à Baden-Baden, il avait réduit au minimum ses contacts avec son pays natal. En cause : la profonde déception qu'il éprouvait face à l'évolution de la situation à l'intérieur de la Russie, et notamment l'échec du déroulement de la réforme paysanne de 1861, la politique ambiguë, entre réforme et réaction, menée par le gouvernement russe dans les années 1860, la radicalisation de l'opinion publique et l'émergence de mouvements radicaux en Russie. Même le domaine littéraire russe n'offrait plus de satisfaction aux yeux de l'écrivain. À chacun de ses retours au pays, Tourguéniev ne faisait que constater l'inexorable dégradation du climat politique, social, intellectuel et spirituel en Russie, dont il se sentait de plus en plus étranger. Cette dernière prise de distance par rapport à la Russie perdura jusqu'à la fin des années 1870 environ, lorsque l'écrivain se sentit prêt à entamer une phase de réconciliation avec

[1610] Толстой С.Л., *Тургенев в Ясной Поляне// И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Издательство Художественная литература, Москва, 1969, Том второй, с. 339 : *Quelqu'un demanda à Ivan Sergeïevitch s'il n'avait pas l'impression de trouver tout ce qui était russe étrange après une aussi longue absence de Russie. Il répondit qu'il était sidéré par beaucoup de choses les premiers jours mais qu'il se réhabituait rapidement à toute cette russité natale.*

la patrie : il vint à bout de ses anciennes rancunes vis-à-vis des Russes, apprit à connaître la nouvelle réalité russe et à y entrevoir à nouveau les graines d'un futur développement prometteur ; enfin, il se réconcilia avec le lectorat russe.

Dans ce contexte, il est évidemment difficile de parler de quelque sentiment patriotique clairement formulé et inébranlable. Tourguéniev était-il un Russe patriote ? Certes, mais pas tout à fait dans le sens civique de ce terme. Son patriotisme à lui semble être le plus souvent fondé sur le sentiment de la patrie, une notion relevant du domaine de l'affectif et puisant ses sources dans les souvenirs de l'enfance et de la jeunesse passée au sein de la nature. C'est pour cela que tout retour vers la Russie – un retour véritable et effectif, et non pas seulement physique – passait souvent pour lui par la contemplation de la nature natale, comme cela fut par exemple le cas en 1850 alors que, après trois ans d'absence, Tourguéniev avait du mal à trouver ses marques dans le pays : le sentiment de la nature et celui de la patrie étaient intimement liés chez lui. « Кто мне растолкует то отрадное чувство, которое всякий раз овладевает мною, когда я с высоты Висельной горы открываю Мценск? В этом зрелище нет ничего особенно пленительного – а мне весело. Это и есть чувство родины »[1611], écrivait-il à ce sujet à Ivan Borissov, à la fin de 1860 – un aveu qui jette de la lumière sur la manière dont les deux notions étaient liées dans son esprit.

Les multiples faces de l'Autre comme reflet de l'identité culturelle de Tourguéniev

À côté de cette relation plus que complexe que Tourguéniev entretint avec son pays – et donc avec ses racines – tout au long de sa vie, son rapport à l'Autre se révéla fréquemment d'une grande complexité lui aussi, nous fournissant des éléments complémentaires indispensables pour une vision plus détaillées de l'évolution de son identité culturelle. La notion de l'altérité, ainsi que nous l'avons définie dans l'introduction à ce travail, se trouve effectivement au cœur même du concept de l'identité. Toute tentative d'étudier cette dernière en dehors de la question de l'Autre se présente dès lors comme peu pertinente. C'est dans cette optique précise que nous avons conduit notre analyse ci-dessus. Or, la notion de l'altérité est aussi diversifiée et dynamique que celle de l'identité culturelle : « Incarnation de la diversité humaine, l'autre est pluriel »[1612], écrivait Denise Jodelet que nous avons citée au début de notre

[1611] Lettre à I. Borissov, 11 (21) décembre 1861, Paris : *Qui pourrait m'expliquer la joie que j'éprouve à chaque fois lorsque le panorama de Mtsensk à partir du mont Visselnaïa ? Ce spectacle qui n'a pourtant rien de charmant me remplit de bonheur. C'est cela, le sentiment de la patrie.*
[1612] Denise Jodelet, *op.cit.*, p. 23.

enquête ; d'où la nécessité d'identifier les différentes faces que l'Autre revêtait le plus souvent sous la plume de l'écrivain, dans ses œuvres comme dans ses lettres.

Les figures de l'altérité semblent s'organiser en plusieurs niveaux différents chez Tourguéniev, du plus proche vers le plus éloigné, chacun d'entre eux étant marqué par un rapport *étranger/familier* différent.

Le premier niveau de l'altérité est un espace réservé à l'Autrui sous les traits duquel, dans le cas de Tourguéniev, se cachent les Russes, le groupe ethnique auquel l'écrivain appartient dès sa naissance et avec lequel il partage un certain nombre de similitudes culturelles (langue maternelle, certaines pratiques de tous les jours, une vision du monde caractéristique, etc.). Il va de soi que l'Homme russe, cet Autrui aux yeux de l'écrivain, est très présent dans son œuvre qui renferme tout une galerie de portraits littéraires entièrement dédiée à la vie russe où se côtoient : des paysans opprimés et des serfs débrouillards, les gens du peuple proches de la nature et des nobles « dérussifiés », des jeunes femmes russes pétries de foi (quelle que soit la nature de celle-ci) et des matrones provinciales maniérées, des fonctionnaires réactionnaires et des révolutionnaires dans leurs différentes incarnations, etc. À travers tous ces personnages, dont il semble périlleux de tenter de proposer la liste exhaustive, transparaissent autant d'incarnations de la figure de l'Autrui chez Tourguéniev – la version de l'Autre la plus proche du *soi* culturel de l'écrivain, malgré toutes les éventuelles différences qui pouvaient les opposer.

Les Autres familiers

Le deuxième niveau de l'altérité est partagé, quoiqu'en proportions inégales selon les périodes, entre les Allemands (Allemands « pure souche » et Allemands russifiés) dont l'élément culturel avait le plus d'influence sur la formation de l'identité culturelle de l'écrivain durant la première moitié de sa vie, et les Français, longtemps restés en retrait (ce qui n'annule aucunement l'impact de la culture française sur sa personnalité) mais qui firent leur entrée définitive dans son espace identitaire durant les années 1870.

Les Allemands, ces Autres familiers par excellence

Les Allemands contribuèrent à façonner l'espace identitaire d'Ivan Tourguéniev dès sa prime enfance. Ayant appris la langue allemande de bonne heure, il s'initia aux monuments littéraires de la culture germanique au moins au même moment et au même titre qu'à ceux de la littérature russe. Les différentes lectures des œuvres littéraires allemandes, dont certaines

demeurèrent ses préférées tout au long de sa vie (Goethe, Schiller, etc.), déterminèrent à long terme ses prédilections sur les plans culturel et civilisationnel. En 1869, alors qu'il rédigeait une introduction pour l'édition de ses *Pères et fils* en allemand, Tourguéniev formula cette idée ainsi : « Я слишком многим обязан Германии, чтобы не любить и не чтить ее как мое второе отечество »[1613]. Il s'agit d'une confession qui en dit long sur la relation qu'il avait entretenue avec cette nation ainsi que sur son appréciation de la culture allemande.

Tourguéniev forma une image des Allemands assez tôt, et l'on s'aperçoit que cette vision du caractère allemand demeura quasiment inchangée durant toute sa vie : un peuple discipliné, rigoureux dans toutes ses entreprises, doté de l'esprit de famille et patriote. Loin d'avoir une représentation idéalisée des Allemands, Tourguéniev se formula également les défauts qui leur sont inhérents d'après lui, comme par exemple le pédantisme.

Le précepteur Adam Shaaf de *Un Mois à la campagne*, le jeune régisseur M. Gottlieb von der Kock de « La Mort », le général allemand de « Le Juif », Winterkeller, sa nièce Fräulein Frederike et le fiancé de celle-ci, Monsieur Kniftus, de « Jacques Passynkov », le vieux Lemm de *Nid de gentilhomme*, la dame de compagnie Zoé Müller de *À la veille*, Madame Éléonore Ratsch de « L'Infortunée », Monsieur Kluber de « Eaux printanières » – les personnages allemands[1614] de Tourguéniev partagent, en plus de leurs origines, un certain nombre de traits, malgré quelques différences liées à leur âge, leur profession ou encore à leur statut social. Physiquement, les Allemands tourguénieviens se ressemblent tous quelque peu : ils sont souvent blonds, grands (ou possèdent en tout cas une belle prestance), bien apprêtés. Leurs portraits psychologiques comportent également des similitudes puisque l'écrivain les rendit très impliqués et attentifs dans l'accomplissement de leur devoir professionnel et rigoureux dans leurs gestes de tous les jours. Ceux d'entre eux qui vivent en Russie (c'est le cas de tous ces personnages à l'exception de Monsieur Kluber) parlent assez mal le russe. Tous ces personnages sont secondaires et servent à mettre en relief quelque protagoniste d'origine russe (Monsieur Kluber *vs* Dimitri Sanine, Zoé Muller *vs* Elena, etc.). Les Allemands tourguénieviens sont tous des figures assez originales et même quelque peu exotiques, dans leur pédantisme et leur attachement à l'ordre, en comparaison du côté passionné et irréfléchi dont l'auteur dote fréquemment ses personnages d'origine russe. À travers ces différentes figures, Tourguéniev

[1613] *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах,* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Издательство Художественная литература, Москва, 1969, Том второй, с. 431 : *Je suis trop redevable à l'Allemagne pour ne pas aimer ce pays et pour ne pas le considérer en tant que ma seconde patrie.*

[1614] Nous ne citons que ceux d'entre eux qui eurent droit à une attention particulière de la part de l'auteur qui en fournit une description relativement détaillée dans ses œuvres.

fait preuve d'une représentation relativement stéréotypée et neutre des Allemands : aucun de ces personnages ne pourrait prétendre à un rôle résolument positif, tout comme aucun d'entre eux ne fait l'objet d'une description franchement antipathique. La seule exception à cette règle est la figure de Monsieur Kluber des « Eaux printanières » qui, malgré ses traits typiquement allemands (ceux du schéma tourguénievien du moins), apparaît dans le récit sous un jour très défavorable : le résultat de la « vengeance littéraire » de la part de Tourguéniev, rebuté par la politique impérialiste de la Prusse envers la France durant la guerre de 1870-1871 – l'épisode qui marqua la seule parenthèse noire dans l'histoire de la relation de l'écrivain russe avec l'Allemagne qui, somme toute, fut une histoire d'amour.

Les Allemands russifiés, ces Autres perfides

On ne pourrait pas en dire autant des Allemands d'une autre espèce qui peuplent en nombre les écrits de Tourguéniev : il s'agit des Allemands russifiés, que l'écrivain montre quasi invariablement sous le jour le plus défavorable. Radion von Fonk de la pièce *Célibataire*, Monsieur Chtoppel de « Tchertopkhanov et Nedopiouskin », Madame Kuntze de « L'Auberge de grand chemin », dans une certaine mesure – le couple Ratsch de « L'Infortunée », Kupfer de « Clara Militch » – toutes ces figures représentent autant d'exemples de personnages négatifs parmi les Allemands russifiés tourguénieviens qui présentent tous des caractéristiques peu louables : von Fonk est un parvenu et froid calculateur, Monsieur Chtoppel est grossier et méchant, Madame Kuntze n'hésite pas à commettre une trahison par intérêt. Pour ce qui est du couple Ratsch de « L'Infortunée », les époux causent la mort de leur belle-fille, Kupfer de « Clara Militch », quant à lui, quoique pas méchant, est quelque peu opportuniste.

La répartition des sympathies et des antipathies entre ces deux groupes des Autres est assez intéressante, en particulier compte tenu des traditions de la représentation des Allemands en général dans les lettres russes à l'époque. Comme le fait remarquer Elizaveta Fomina dans son article « L'évolution des figures allemandes dans les œuvres d'Ivan Tourguéniev dans le contexte de la création d'un mythe national russe » (« Эволюция немецких образов в произведениях И. С. Тургенева в контексте русского национального мифотворчества »), les personnages d'origine allemande étaient très récurrents dans la prose russe de la première moitié du XIX^{e} siècle[1615]. Ce phénomène était lié au rapport que l'opinion publique russe

[1615] Фомина Е., *Эволюция немецких образов в произведениях И. С. Тургенева в контексте русского национального мифотворчества*// *«Идеологическая география» Российской империи: пространство, границы, обитатели*, коллективная монография под руководством Л. Киселевой, Тарту, 2012, с. 374.

entretenait avec les représentants de la nation allemande au même moment. D'abord, à la sortie des guerres napoléoniennes, les Allemands qui peuplaient en nombre la Russie depuis près d'un siècle[1616] bénéficièrent, durant quelque temps, d'une *aura* positive auprès de la population. Mais très rapidement, dès les années 1820, sur le fond d'une prise de conscience progressive par les Russes de leur authenticité culturelle, la situation s'inverse et marque la fin définitive de la germanophilie au sein de la société russe. Les Allemands installés en Russie deviennent l'objet de toutes les suspicions, leur loyauté envers l'Empire russe est remise en question à plusieurs reprises tout au long du XIX^{e} siècle, en particulier aux moments où les intérêts de la Russie et de la Prusse entrent en conflit (comme, par exemple, dans tout ce qui touchait à la Pologne, en particulier dans la seconde moitié du siècle). Il n'est donc pas étonnant de voir les personnages d'origine allemande inonder les lettres russes de l'époque[1617]. Décrits au début, dans les œuvres littéraires des années 1820, de façon essentiellement ironique (par exemple chez Gogol, dans « La Perspective Nevski », mais aussi, avant lui, chez Pouchkine, notamment dans *Les Récits du feu Ivan Pétrovitch Belkine*), ils font l'objet, deux décennies plus tard, de représentations franchement négatives, selon Fomina : « В 1840-е гг., наряду с романтической, порой ироничной, трактовкой этого образа, появляются резко негативные персонажи – своеобразный отклик на проблему немцев у власти »[1618], en particulier sous la plume des auteurs slavophiles qui voyaient dans la germanophilie une menace à l'authenticité de la culture russe. Youri Samarine (*Lettres de Riga*), Ivan Gontcharov (*Oblomov*), pour ne citer qu'eux, contribuèrent, chacun à leur façon, à la formation de l'image littéraire négative des Allemands. Plus tard, Fedor Dostoïevski et Alexandre Herzen traiteront également cette même question dans le registre négatif (par exemple, dans *Les notes de l'hiver sur les impressions de l'été* et dans *Crimes et châtiment*, pour le premier, et *Les Allemands de la Russie et les Russes de l'Allemagne*, pour le second).

Dans ce contexte, l'approche adoptée par Tourguéniev dans le traitement de la question allemande se distingue quelque peu de celle de ses collègues hommes de lettres russes. Disciple et grand admirateur de Gogol et de Pouchkine d'un côté, Tourguéniev était très certainement au fait de la tendance qui se profilait, dans les lettres russes, à représenter les Allemands de manière tendancieuse, voire ironique, en tout cas négative. Mais, de l'autre côté, Tourguéniev

[1616] Pierre le Grand menait une politique visant à favoriser l'immigration européenne, et notamment allemande dans le pays ; les successeurs de l'empereur continuèrent dans cette lancée si bien que, tout au long du XVIII^{e} siècle, les Allemands étaient fortement présents dans toutes les sphères touchant aux sciences et à la culture, mais surtout dans la politique.

[1617] Фомина Е., *op.cit.*, с. 377.

[1618] *Ibid.*, с. 378 : *Dans les années 1840, à côté de l'interprétation romantique, voire ironique, de ce phénomène, on voit apparaître des personnages négatifs, une sorte d'écho original au problème des Allemands au pouvoir*.

connaissait la valeur de la culture allemande et considérait le peuple allemand comme dépositaire d'un patrimoine culturel exceptionnel et synonyme de civilisation. À ce titre, il ne pouvait sans doute pas totalement adhérer à la tendance slavophile prompte à dénigrer l'apport allemand dans le développement de la culture européenne en général et russe plus particulièrement. Ceci explique la scission qui s'opéra – qu'il s'agisse d'une façon consciente de procéder ou d'une démarche purement instinctive de la part de l'écrivain – dans la représentation des personnages allemands dans ses œuvres : les Allemands « pure souche » comme représentants tout à fait convenables de leur nation d'un côté, et de l'autre, les Allemands russifiés, des êtres dotés d'une personnalité culturellement confuse, ni plus tout à fait Allemands, ni dépositaires des valeurs russes ancestrales non plus, et à ce titre peu recommandables.

Les Français, ces Autres mal aimés

Les Français représentent un cas complexe dans l'ensemble des figures de l'altérité présentes dans les lettres et les œuvres de Tourguéniev. Il s'agit des Autres qui font partie de la catégorie des Autres familiers de l'écrivain mais avec qui celui-ci entretint un rapport pour le moins difficile tout au long de sa vie.

La France et sa culture furent partie du paysage identitaire de Tourguéniev depuis son enfance sous forme de référent culturel omniprésent. L'écrivain semble s'être fait de bonne heure une image relativement négative des Français et – voudrions-nous ajouter – sans raison valable apparente. En 1839, Tourguéniev adressait à son ami Timofeï Granovski une lettre qui contient, à notre connaissance, le premier jugement sur le caractère irréfléchi des Français en général : « […] у французов, напротив, всякий зародыш мысли тотчас переходит в дело и слово […] »[1619]. Deux choses sont à souligner quant à ce premier commentaire : premièrement, Tourguéniev l'avait émis à l'âge de vingt-et-un ans, alors que son cercle de connaissances françaises était encore relativement réduit et ne devait dépasser que quelques fréquentations peu intimes. Ceci ne l'empêche pas cependant de se montrer assez catégorique dans son jugement. Nous observons ensuite que cette opinion émise en 1839 à l'endroit du caractère français, supposé léger et irréfléchi, va servir de *leitmotiv* durant toute l'histoire des relations entre l'écrivain et la nation française.

[1619] Lettre à T. Granovski, 8 (20) juin 1839, Berlin : […] *chez les Français, en revanche, tout germe de pensée se transforme instantanément en acte et en parole* […].

Si l'attitude négative de Tourguéniev vis-à-vis des représentants de la France semble évidente, les origines de celle-ci le sont beaucoup moins : sans doute faut-il les imputer à la tendance générale, observée au sein de la société russe de l'époque, de développer une opinion critique sur la nation française comme contrepoids à la francophilie qui avait baigné la Russie tout au long du XVIII[e] siècle et jusqu'à la guerre de 1812. Ainsi que l'explique Oksana Trisno, dans son article intitulé « Les spécificités de l'image de la France dans la littérature russe de la fin du XVIII[e] siècle et de la première moitié du XIX[e] siècle : de la dérision au sérieux » (« Специфика образа Франции в русской литературе конца XVIII – первой половины XIX века : от смехового контекста к серьезному ») dédié à l'évolution de l'image de la France en Russie entre le XVIII[e] et le XIX[e] siècles, ce mouvement critique survint au moment où la Russie se mit à prendre conscience de sa propre authenticité en tant que nation[1620]. Au fur et à mesure que cette prise de conscience prenait forme, la France, qui avait servi de modèle culturel puissant pour les Russes jusqu'alors, prenait lentement mais sûrement l'apparence d'un « anti-modèle », ou comme le dit Trisno dans son article, d'un « antimonde » - une entité symbolique incarnant le contraire de l'idéal national et du système de valeurs que cet idéal véhicule. « […] Франция с точки зрения русской культуры оказывается воплощенным «антимиром»[1621], dit-elle, avant de préciser plus loin : « «Антимир» […] можно определить как мир перевернутых понятий и ценностей, мир «со спутанной знаковой системой». При этом […] антимир противопоставляется не реально существующему миру, а его идеальному варианту […]»[1622]. Ce processus n'avait rien de soudain, selon l'auteur : il prit du temps avant de gagner de l'ampleur et explique la tendance aux jugements dénigrants vis-à-vis de la France, de ses habitants, de leurs mœurs et de leur culture, que l'on observe dans le patrimoine littéraire et épistolaire russe de cette époque. En cours depuis le début du siècle, ce processus pourrait expliquer l'opinion peu favorable que le jeune Tourguéniev semble s'être forgé de bonne heure au sujet des Français, ce qui justifie à son tour le manque d'envie, dont l'écrivain fit preuve lors de son premier voyage indépendant en Europe entre 1838 et 1841, de se rendre au pays des Lumières. Il lui faudra effectivement attendre de rencontrer Pauline et Louis Viardot en 1843 pour enfin avoir une raison de visiter la France, en 1845.

[1620] Тризно О.А., *Специфика образа Франции в русской литературе конца XVIII – первой половины XIX в.: от смехового контекста к серьезному*// *Вестник Томского государственного университета,* 2013, № 375, с. 43.

[1621] *Ibid.*, с. 43 : […] *la France, du point de vue de la culture russe, apparaît comme « l'antimonde incarné ».*

[1622] *Ibid.* : *On peut définir « l'antimonde »* […] *comme un monde de valeurs et de concepts inversés, un monde « avec un système sémiologique décousu ». Par ailleurs, l'antimonde n'est pas opposé au monde existant dans la réalité, mais à sa variante idéale* […].

On peut dire que la quasi-totalité de l'histoire des relations entre Tourguéniev et la France est celle de l'escalade progressive de son ressentiment envers les Français, et ce malgré ses nombreuses tentatives pour accepter le mode de vie et les mœurs françaises qu'il ne trouvait que rarement à son goût, ainsi que nous l'avons souligné à plusieurs reprises durant notre analyse. La plupart des contacts, directs ou indirects, que Tourguéniev eut avec la France, apportèrent déception, amertume et d'autres sentiments peu propices à l'établissement d'un rapport sain et véritablement amical vis-à-vis de ce pays. En 1848, la révolution que l'écrivain put observer de près porte un coup de grâce au restant de ses illusions concernant la possibilité d'existence d'un monde juste et démocratique. Ensuite, cela fut la guerre de Crimée, dans laquelle la Russie et la France se confrontèrent en tant que rivales, et l'issue désastreuse de celle-ci pour l'Empire russe. Les historiens désignent fréquemment cette guerre comme le point de démarrage de la véritable construction identitaire nationale pour la Russie, tant les sentiments patriotiques qui s'emparèrent alors de toute la population russe furent forts à l'époque[1623]. Ainsi que les lettres de l'écrivain l'ont démontré, Tourguéniev vécut lui-aussi à l'heure du patriotisme russe durant cette période, ce qui ne fit que renforcer son sentiment de rejet vis-à-vis de la France, alors qu'il dut y séjourner, de manière presque forcée, à la fin des années 1850. Enfin, le dernier argument contre la France, aux yeux de Tourguéniev, était le régime impérial de Napoléon III, qui représentait pour lui l'anti-modèle d'un ordre démocratique et civilisé – une opinion que l'écrivain partageait avec les Viardot qui ne faisaient pas un mystère de leurs opinions républicaines. C'est en grande partie pour fuir ce régime, tant méprisé par eux, que les Viardot quittèrent Paris au début des années 1860 ; Tourguéniev n'hésita pas à les suivre dans cet exil d'opinion. L'antipathie tourguénievienne envers la France perdura tout au long des années 1860, lorsque fut écrit le récit « Apparitions » où l'image de Paris de Napoléon III en dit plus sur les sentiments de Tourguéniev sur la question que tous ses courriers de l'époque réunis.

De manière générale, on peut dire que les personnages français sont relativement nombreux dans ses œuvres : Mlle Bienaimé dans la pièce *Le fil rompt où il est mince*, Boursier, domestique de Vassili Loutchinov dans « Trois portraits », Monsieur Popelin des « Eaux tranquilles », Mlle Boncourt, la gouvernante française de Natalia dans *Roudine*, la frivole Mademoiselle Julie et ses tout aussi frivoles compagnons du Château-des-Fleurs dans « Deux amis », le rusé et perfide Monsieur Courtin de Vaucelles, l'écervelée Mademoiselle Moreau,

[1623] Maiorova Olga, *A Shifting Vision of the Nation: Constructs of Russianness in the Aftermath of the Crimean War*// Maiorova Olga, *From the Shadow of Empire. Defining the Russian Nation through Cultural Mythology 1855-1870*, University of Wisconsin Press, 2010, p. 26-53.

chargée de l'éducation de Lisa Kalitina et Justine, la servante parisienne de Varvara Lavretski dans *Nid de gentilhomme*, la lorette parisienne dans « Apparitions ». Cette liste de figures françaises de Tourguéniev, quoique non exhaustive, est représentative de la vision générale des Français par l'écrivain. Qu'il s'agisse de personnages masculins ou féminins, que ceux-ci soient jeunes ou vieux, qu'ils jouent un rôle secondaire ou pas, les Français littéraires de Tourguéniev constituent un cercle de personnages extrêmement homogène et totalement fondé sur le stéréotype national que l'écrivain s'était formé de bonne heure au sujet de la nation dont il s'agit : personnes dépourvues d'intelligence naturelle, superficielles, coquilles vides aux mœurs souvent médiocres et – dans les pires des cas – malhonnêtes de surcroît. Il s'agit d'une image récurrente et qui ne souffre pas d'exception : on aurait effectivement du mal à trouver un personnage positif parmi les figures françaises de Tourguéniev.

Heureusement, la vie pleine de rebondissements de Tourguéniev prit un nouveau tournant en 1870 avec l'éclatement de la guerre franco-prussienne et la chute du régime de Napoléon III qu'elle entraîna. À la suite de ces bouleversements, Tourguéniev changea du tout au tout ses préférences en matière de nations européennes : les velléités impérialistes des Allemands durant la guerre firent « tomber en disgrâce » ces derniers, alors que les Français, débarrassés de leur monarque et auréolés de souffrances, gagnèrent les sympathies de l'écrivain. Il s'agit d'un renversement de représentation capital qui influença le reste du cours de sa vie, qu'il passa installé, à partir de 1871, à Paris – le comble du paradoxe pour celui qui considérait la capitale française, peu de temps auparavant, comme la Babylone des temps modernes, une cité des plaisirs futiles et vains. Contre toute attente, il réussit haut la main le défi de l'intégration dans la vie française : il fut admis au sein même des cercles littéraires français, au même titre que, dans le milieu des lettres russes, il apprit enfin à connaître et apprécier les Français et leur mode de vie. Grand amis de Flaubert, familier des cercles littéraires françaises, Tourguéniev fut considéré en France comme un « presque Français », pour reprendre le terme de Maupassant dont il était le mentor, mais un Français un peu exotique. Par certains de ses compatriotes, notamment Petr Boborykine qui s'exprima à ce sujet dans ses souvenirs[1624], Tourguéniev était vu comme un mi-Français et mi-Russe. Le travail de rapprochement culturel de la France et de la Russie que Tourguéniev effectua durant les années 1870 et le début des années 1880 fut remarquable, et sa portée peut être comparée à celle de la contribution au

[1624] П.Д.Боборыкин, « Из «Воспоминаний», Тургенев дома и за границей »// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах.* Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, Издательство Художественная литература, Москва, 1969, с. 9.

développement des lettres russes par l'écrivain. Il s'agit, à nos yeux, d'une preuve supplémentaire de l'acceptation de la vie et de la culture françaises de la part de l'écrivain.

L'historique complexe du rapport de Tourguéniev à la France nous dévoile l'évolution de l'image des Français aux yeux de l'écrivain : de l'Autre familier et néanmoins totalement étranger à celui de figure proche et amicale.

Les Autres étrangers

La périphérie de l'espace identitaire de Tourguéniev se constitua quant à elle en opposition à un autre groupe d'Autres, dont l'essence conserva une part de mystère pour l'écrivain tout au long de sa vie car leur connaissance de sa part ne dépassa jamais la limite du superficiel.

Les Italiens, ces Autres sublimés

C'est le cas notamment des Italiens qui, à travers une figure quelque peu idéalisée en tant qu'« Autres » héritiers d'une grande civilisation antique, contribuèrent à façonner l'identité culturelle de Tourguéniev dans son adolescence. Il est tout à fait symptomatique que, lors de la rédaction de sa toute première œuvre *Steno*, le poète débutant Ivan Tourguéniev ait choisi de placer l'action de son drame en vers à Rome, au pied du Colisée, et de mettre en scène des Italiens, un peuple dont il n'avait à l'époque pas grande connaissance. Il en résulta un ensemble de figures culturellement floues et remplies de traits fondés sur des représentations abstraites et purement « théoriques » du caractère national italien – des personnages nés au croisement de l'idéal antique, vu par Tourguéniev à ce moment-là, et des représentations issues du romantisme byronien. Lorsque, en 1840, le jeune écrivain se rendit pour la première fois en Italie, il tomba définitivement sous le charme du pays mais se montra quelque peu déçu par ses habitants, dont le comportement tranchait avec ses représentations idéalisées[1625]. Est-ce la raison pour laquelle les Italiens restèrent absents dans l'éventail pourtant multiculturel des personnages de Tourguéniev durant de nombreuses années ? Tout comme du fait que Tourguéniev parle peu, dans ses lettres, des habitants de la péninsule, alors que les mentions de l'Italie, de ses beautés naturelles et architecturales et de sa vie politique y sont légion ? Ce n'est qu'à partir des années 1870 que les Italiens firent leur entrée dans l'imaginaire littéraire de Tourguéniev qui, d'abord

[1625] Lettre à T. Granovski, 18 (30) mai 1840, Berlin.

dans les « Eaux printanières », attribue une place de première importance à quelques personnages d'origine italienne, la famille Roselli – quelques figures chaleureuses, attachantes, honnêtes et patriotes. Ce changement doit être attribué au respect que Tourguéniev apprit à nourrir envers les Italiens qui, tout au long du XIX^{e} siècle, furent poussés à mener une lutte acharnée pour défendre leur liberté et leur indépendance.

Les Anglais, ces Autres modèles

Ivan Tourguéniev apprit l'anglais dès son jeune âge, presque au même titre que le français et l'allemand, mais il pratiqua cette langue beaucoup moins souvent par la suite. Cette connaissance de la langue anglaise lui permit d'accéder au patrimoine littéraire anglais dont certains auteurs, et plus particulièrement Shakespeare, devinrent rapidement ses idoles littéraires et le restèrent jusqu'à la fin de sa vie. La découverte des Anglais en tant que peuple se fit assez tardivement pour Tourguéniev. Lorsque, à la fin des années 1850, il effectua, pour la première fois, quelques séjours prolongés en Angleterre (ses quelques rapides passages outre-Manche, dix ans plus tôt, n'entreront pas en compte car trop brefs), il avoua dans ses lettres avoir fait une découverte surprenante à propos de la nation anglaise, qu'il croyait sans grand intérêt auparavant : « […] c'est vraiment un grand peuple »[1626], finit-il par conclure alors. À partir de ce moment, l'image des Anglais reste assez stable chez Tourguéniev. Il les voit comme une nation originale, inventive, qui possède un système de stéréotypes comportementaux propre (basé sur le sens des convenances, etc.) et qui peut paraître quelque peu rigide par moments. En ce qui concerne la présence des Anglais dans l'ensemble des personnages de Tourguéniev, on peut dire qu'elle est quasi inexistante et importante à la fois. « Quasi inexistante » car les figures anglaises sont extrêmement rares dans ses œuvres ; on n'y voit guère que cette famille, dans *Fumée*, scandalisée par le comportement quelque peu exubérant de Bambaïev dans le restaurant – un des rares exemples de la présence anglaise directe dans les œuvres de l'écrivain. « Importante » toutefois car, quelques années après *Fumée*, l'écrivain attribua un rôle clé à l'élément anglais en créant le personnage de Solomine dans *Terres vierges,* un homme d'avenir russe porteur d'une « greffe » anglaise : bon sens, résistance à toute épreuve, pertinence en toute circonstance.

[1626] Lettre à P. Annenkov, 27 juin (9 juillet) 1857, Sinzig.

Ci-dessus, nous avons tenté de synthétiser, autant que faire se peut, quelques figures de l'altérité importantes présentes dans les lettres et les œuvres de Tourguéniev et qui se laissent regrouper dans une des catégories identifiées : les Autres familiers, mieux connus de l'écrivain et mieux compris par lui d'un côté, et de l'autre, les Autres étrangers, dont les représentations restent superficielles chez lui malgré leur nombre relatif. Bien entendu, une telle approche n'englobe pas la totalité des figures étrangères qui apparaissent à un moment ou un autre dans les écrits épistolaires et littéraires tourguénieviens. Tout au long de sa vie, l'écrivain voyageait beaucoup et côtoyait en permanence des personnes de nationalités différentes. On peut dire que, d'une façon générale, la multiculturalité était une réalité de tous les jours pour lui ; elle se refléta en partie dans sa correspondance, mais surtout dans ses œuvres qui font intervenir quantité de personnages d'origines très variées. En plus des nations énumérées ci-dessus, les récits et les romans de Tourguéniev laissent apparaître par moments et très brièvement quelques figures originales du point de vue de leur provenance culturelle (qui va généralement de pair avec un comportement peu commun) : le prétendu homme de lettres grec Sozomenos de *Célibataire*, Monsieur Ratsch de « L'Infortunée » dont les origines sont aussi floues que la nature de ses occupations, Madame Frietche et sa bande dans « L'Histoire du lieutenant Iergounov », le serviteur muet malais de « Le Chant de l'amour triomphant », le mystérieux Noir de « Un rêve », la princesse géorgienne maniérée de « Clara Militch », Ellis d'« Apparitions »… Ces personnages, ainsi qu'une kyrielle d'autres du même genre, forment un groupe d'Autres bien à part, souvent mystérieux, parfois malveillants, quelquefois simplement grotesques, mais toujours éloignés et méconnus – une sorte de nébuleuse aux confins de l'espace identitaire de Tourguéniev.

Considéré dans son ensemble, ce tableau de l'altérité dévoile la complexité de l'espace identitaire de Tourguéniev. Si sa russité ne fait aucun doute, elle n'est qu'une des composantes de son identité culturelle. Initialement « enrichie » d'éléments européens, la partie russe de l'identité culturelle de Tourguéniev partagea de bonne heure les devants de la scène avec d'autres cultures européennes, du fait des nombreux voyages et séjours de l'écrivain à l'étranger. Durant la première partie de sa vie, l'élément allemand occupa une des positions prédominantes dans la formation de son identité culturelle. Mais progressivement, l'élément culturel français s'imposa avec force en laissant une trace non négligeable sur la personnalité culturelle de l'écrivain.

Une évolution identitaire ponctuée de crises

Le problème est que, à en juger par ses différents écrits, Tourguéniev semble avoir eu parfois du mal à assumer son identité culturelle multiple et dont le contour devenait de plus en plus accidenté au fil du temps. Continuellement tiraillé, d'une décennie à l'autre voire, parfois, d'une année à une autre, dans son sentiment d'appartenance, Tourguéniev se montre quelquefois en difficulté d'assumer ses incertitudes identitaires, ce qui se traduisait chez lui par des fréquentes crises d'appartenance, ces états identitaires intermédiaires ou indécis. En 1848, de séjour en France, le ton de ses lettres trahit une perplexité née d'une situation impossible : lui qui, un an plus tôt, avait quitté la Russie pour échapper au régime répressif de Nicolas I^{er}, a du mal à se projeter dans l'avenir face à une république malbâtie et il se sent forcé de choisir entre deux maux – de quoi être perturbé dans ses pensées et dans ses sentiments. De retour en Russie, en 1850, il a du mal à se réadapter dans un état autoritaire et ne cesse de s'envoler, par la pensée, vers la France où il avait laissé ses amis les plus proches alors, tout en s'interrogeant sur ce qui prime, en question d'appartenance, du droit du sol et des liens du cœur. À la fin des années 1850, c'est en Europe, au contraire, qu'il a du mal à s'adapter, lui qui réussit à effectuer tout un travail de reconstruction identitaire au milieu de la décennie et à se sentir enfin en phase avec la Russie, jusqu'à ce que, au début des 1860, il ne fasse de nouveau un grand écart identitaire, fuyant les travers du régime tsariste russe, celui d'Alexandre II cette fois, et s'installant en Allemagne, son rejet de la nouvelle société russe fièrement affiché.

Lorsque l'on lit les lettres de Tourguéniev, on ne peut s'empêcher de penser que, dans le fond, rares furent les moments de sa vie où il assuma réellement son identité culturelle mixte, qui devenait avec le temps de plus en plus complexe et mélangée. Seule peut-être, la fin de sa vie fut marquée par une sorte d'équilibre identitaire, lorsque, à partir de 1879, Tourguéniev réussit à se réconcilier avec la Russie. Solidement installé en France mais rentrant de nouveau volontiers dans son pays natal, il semble enfin en harmonie avec son statut d'habitant de deux pays à la fois. C'est en tout cas ce qui ressort d'une lettre écrite à Maria Savina en été 1881 où l'écrivain, de séjour en Russie, formule assez clairement ce sentiment : « Что же касается до меня, то я хотя телесно еще здесь – но мысленно уже там – и чувствую уже французскую шкурку, нарастающую под отстающей русской. Весной, полагаю, произойдет обратный

процесс »[1627]. Un oiseau migrateur, avons-nous qualifié Tourguéniev dans le « Chapitre V : Sous le signe de la nostalgie » - à juste titre visiblement, compte tenu de sa propre métaphore.

Écrire pour réparer les brèches et renouer les liens

Cette sensation de l'harmonie dans le sentiment d'appartenance ne s'étant installée que durant quelques dernières années de la vie de Tourguéniev, le reste du temps, c'est continuellement tiraillé par des sentiments contradictoires qu'il traversait la vie et vivait fréquemment ses incertitudes identitaires tel un état de souffrance.

Dans l'introduction au recueil *Stratégies identitaires*, Carmel Camilleri explique que, placé dans un contexte où son sentiment d'appartenance est mis à mal, chaque individu déploie ses propres procédures visant à réparer l'inconfort de sa situation identitaire. Ces procédures, qu'elles soient définies explicitement ou qu'elles se situent au niveau de l'inconscient, varient en fonction de chaque personne et des objectifs que cette personne se formule (consciemment ou pas)[1628].

Sans tomber dans une analyse détaillée des stratégies identitaires déployées par Tourguéniev dans sa situation précise – une telle approche relèverait d'un autre domaine – nous mentionnerons ici un moyen en particulier qu'il semble avoir trouvé pour parer à son mal-être identitaire : l'écriture. Vivant sa russité de façon un peu confuse et incertaine par moments, doutant sans cesse de sa propre appartenance, ce n'est pas par hasard si, encore et encore, Tourguéniev revenait, dans ses œuvres, pourtant si différentes d'une période à une autre, aux mêmes lignes thématiques. C'est le cas, par exemple, des images de la nature russe dont les représentations sont légion dans ses récits et dans ses romans. Le sentiment de la patrie passait souvent par la communion avec la nature natale chez Tourguéniev, avons-nous vu un peu plus haut, ce qui explique aussi que, dans ses œuvres, c'est avant tout à travers le paysage qu'il rétablissait le lien avec son pays. Nous voulons pour preuve de cette fonction spéciale du paysage tourguénievien l'aveu fait par l'écrivain lui-même, dans une note autobiographique qu'il rédigea dans une de ses lettres à Piotr Polevoï en 1873. Tourguéniev y parle, notamment, de l'intention qu'il avait, en 1848, de rester en France, il précise à ce sujet ce qui suit : « Грустное чувство, которое им невольно овладело при мысли об этом решении,

[1627] Lettre à M. Savina, 19 (31) août 1881, Spasskoïé : *En ce qui me concerne, je suis déjà en pensées là-bas, même si je suis corporellement encore ici, et je sens déjà la pelure française pousser sous la russe qui se décolle. Au printemps, j'imagine que ce sera le processus inverse.*
[1628] Carmel Camilleri, Joseph Kastersztein, *et al.*, *Stratégies identitaires,* Paris, PUF, 1990, p. 24.

отразилось на написанных им тогда «Записках охотника» - особенно заметно оно в описаниях и картинах природы, которую Тургенев не полагал увидеть более »[1629]. Il est plus que probable que les paysages des récits des *Mémoires d'un chasseur* n'étaient pas les seuls que Tourguéniev avaient créés pour communier, l'espace de quelques lignes, avec la nature de son pays.

C'est également dans le but de renouer avec la russité et de tenter de reformuler son Soi culturel changeant et échappant à une définition claire, qu'il partait inlassablement, dans ses écrits, à la recherche d'un type d'homme russe bien particulier qu'il ne cessa d'investir d'une part de sa propre personnalité. André Kolossov, l'inconnu de « Hamlet du district de Chtchigry », Tchoukaltourine, Viazovnine, Roudine, Passynkov, Néjdanov, etc. : les « hommes de trop » de Tourguéniev, ces êtres brillants ce qui ne les empêche pas être perdus et en inadéquation constante avec la société, ne trouvant pas leur place au sein de celle-ci, malheureux dans leur vie personnelle – que sont toutes des figures sinon des projections de la part de Tourguéniev de son désarroi identitaire, une tentative pour en comprendre l'origine ? Il est symptomatique de constater également que, dans la deuxième moitié de sa vie, l'écrivain s'employa à élaborer une autre figure, très différente de l'« homme de trop » et à la fois s'inscrivant dans sa continuité car censée reprendre le relais de celui-ci. Il s'agit de l'homme d'avenir, annoncé par les personnages d'Insarov et de Bazarov, mais dont la représentation la plus pure se dévoile sous les traits de Solomine de *Terres vierges*. Ce changement dévoile les progrès du travail identitaire chez Tourguéniev à partir des années 1860 : toujours dans la projection de son être dans la réalité russe, mais plus positif et plus vivifiant.

Cosmopolite avant l'heure

Le cas d'Ivan Tourguéniev fournit un exemple frappant de la manière dont le destin d'un homme façonne la part la plus intime de sa personnalité – son identité, y compris la partie culturelle de celle-ci. Produit de la Russie, alors l'enfant spirituel de l'Europe occidentale du début du XIX^{e} siècle, et résultat de l'histoire riche et fluctuante de son époque, l'identité culturelle de l'écrivain suivit, dans son développement, la courbe sans cesse changeante de sa vie.

[1629] Lettre à P. Polevoï, 17 (29) octobre 1873, Paris : *La tristesse qui l'a envahi malgré lui lorsqu'il avait pris cette décision se répercuta sur les* Mémoires d'un chasseur *qu'il écrivait alors ; ce sentiment se fait particulièrement sentir dans les tableaux et les descriptions de la nature que Tourguéniev n'espérait plus revoir alors.*

L'identité se trouve au cœur de notre être, c'est pourquoi l'appréhender et apprendre à l'assumer constitue l'enjeu vital de l'existence de chacun. Aussi, tout au long de notre enquête, avons-nous vu Tourguéniev souvent aux prises avec sa propre identité culturelle. À l'heure où la société russe tout entière se mettait à la poursuite de la russité, il eut souvent du mal à vivre son appartenance à plusieurs cultures à la fois. Présente, au sein de sa personnalité, depuis l'enfance, celle-ci ne fit pourtant que se renforcer avec le temps. Il lui fallut du temps – presque toute une vie – pour apprendre à accepter son statut unique d'un homme aux multiples appartenances, un type de personnalité extrêmement courant dans notre monde d'aujourd'hui fait de sociétés multiculturelles, mais sans doute beaucoup moins fréquent au XIX^{e} siècle. Individu pluriculturel, précurseur de la modernité métissée, passeur de cultures vivant à cheval entre deux mondes, Ivan Tourguéniev faisait indéniablement partie des premiers cosmopolites russes.

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES D'IVAN TOURGUÉNIEV :

Сочинения, части I-VIII, Москва, братья Салаевы, 1874.

Полное собрание сочинений И.С. Тургенева, Посмертное издание, тт. I-X, Петербург, И. Глазунов, изд. 2-е., Петербург, 1884 (изд. 1-е 1883 г.)

Стихотворения, Петербург, 1885, издание 2-е, просмотренное и дополненное, С. Н. Кривенко, Петербруг, 1891.

Полное собрание сочинений, тт. I-XII, Петербург, А. Ф. Маркс, 1898.

Сочинения, тт. I-XII, под редакцией К. Халабаева, Б. Эйхенбаума, Москва-Ленинград, Госиздат, 1928-1934.

Стихотворения в прозе, редакция Б. В. Томашевского, Москва-Ленинград, «Academia», 1931.

Литературные и житейские воспоминания, Редакция, комментарий и статья А. Островского, Вступительная статья А. Бескиной, Л. Цырлина, Ленинград, «Издательство писателей в Ленинграде», 1934.

Собрание сочинений в двенадцати томах, редакционная коллегия М.П. Алексеев, Г.А. Бялый, Москва, «Художественная литература», 1979.

Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах. Письма в восемнадцати томах, Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989.

Ivan TOURGUÉNIEV, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981.

LITTÉRATURE EN FRANÇAIS :

Etienne BALIBAR, « Identité culturelle, identité nationale », *Quaderni*, N°22, Hiver 1994, *Exclusion-Integration : la communication interculturelle*, p. 53-65.

Nicole BARRY, *Pauline Viardot,* Paris, Flammarion, 1990.

Jean BASTAIRE, *Eloge des Patries, Anthologie critique,* Editions Universitaires, 1991.

Henri BÉNAC, *Guide des idées littéraires, Édition revue et augmentée par B. Réauté et M. Laskar*, Hachette, 1988.

Wladimir BERELOWITCH, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, Gallimard, Découverte, 2005.

Wladimir BERELOWITCH, « La France dans le "Grand Tour" des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Vol. 34, N°1-2, janvier-juin 1993, p. 193-209.

Jean BESSIÈRE, *La Patrie à rebours, les écrivains américains de la génération perdue et la France (1917-1935), Exil et création littéraire*, 2 volumes, Université de Lille III, 1978.

Boris BOGDANOV, «Spasskoïé-Loutovinovo, laboratoire de création de I.S. Tourguéniev», *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1983, N°7, p. 9-17.

Boris BOGDANOV, « Le père d'Ivan Tourguéniev, pour le bicentenaire de sa naissance », Traduit du russe par François Fachez, *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1994, p. 217-226.

Vladimir BOUTCHIK, *Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français*, Paris, Orobitg, 1935.

Paul BOURGET, *Essais de psychologie contemporaine,* Tom II, Paris, Librairie Plon, 1920.

Alexandre BOURMEYSTER, *L'Idée russe entre Lumières et spiritualité sous le règne de Nicolas Ier*, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, 2001.

Peter BRANG, « Tourguéniev et l'Allemagne »*, Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1983, N°7, p. 73-82.

Roger BRUBAKER, Frédéric JUNQUA, « Au-delà de l'« identité », *Actes de recherche en sciences sociales*, Volume 139, septembre 2001, p. 66-85.

Michel CADOT, *La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Collection *L'histoire sans frontières*, dirigée par François Furet et Denis Richet, Fayard, 1967.

Carmel CAMILLERI, Joseph KASTERSZTEIN, *et al.*, *Stratégies identitaires,* Paris, PUF, 1990.

Vito CAROFIGLIO, « Pour une sémantique de père et de patrie chez Rousseau et Marat », *Mots*, N°5, octobre 1982, p. 51-67.

Jean-Michel CHAPOULIE, « La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 18, n°3/2002, mis en ligne le 12 octobre 2004, consulté le 23 août 2014. URL : http://remi.revues.org/1600

Denis CHEVALLIER, Alain MOREL, « Identité culturelle et appartenance régionale », *Terrain*, 5/1985, 3-5, mis en ligne le 23 juillet 2007, consulté le 06 juin 2013. URL : http://terrain.revue.org/2878; DOI : 10.4000/terrain.2872

Raymond CHEVALLIER, *La Patrie*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

Patrick COLIN, « Identité et altérité », *Cahiers de Gestalt-thérapie*, 1/2001 (n° 9), p. 52-62.

Michaël CONFINO, « Histoire et psychologie : à propos de la noblesse russe au XVIIIe siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations,* N. 6, 1967, p. 1163-1205.

Marc CRÉPON, *Les géographies de l'esprit,* Bibliothèque philosophique Payot, 1996.

Jean DE VIGUERIE, *Les deux patries, Essai historique sur l'idée de la patrie en France*, éd. Dominique Martin Morin, 1998.

Anne-Marie DROUIN-HANS, « Identité », *Télémaque*, 2006/1, N°29, p. 17-26.

Marcelle EHRHARD, *La littérature russe*, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, Paris, 1979.

Carole FERRET, « L'Identité, une question de définition », *Cahiers d'Asie Centrale* (en ligne), 19-20/2011, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 08 octobre 2012. URL : /index1516.html

Figures du passeur, sous la direction de P. Carmignani, Equipe de recherches – V.E.C.T., Presses universitaires de Perpignan, 2002.

Klaus FISCHER, « Dernières traces de Tourguéniev à Baden-Baden », *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1977, N°6, p. 23-27.

Gustave FLAUBERT, *Correspondance*, Choix et présentation de Bernard Masson, Texte établi par Jean Bruneau, Gallimard, 1998.

Henri GRANJARD, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, Deuxième édition, 1966.

Henri GRANJARD, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1960.

Pierre HALEN, « Reprendre » la notion d'identité culturelle avec deux essayistes francophones : Hélé Béji et Amin Maalouf dans Interférences culturelles et écriture littéraire », *Actes du Colloque organisé au siège de l'Académie du 7 au 9 janvier 2002, Carthage,* Académie tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts "Beït al-Hikma", 2003, p. 97-115.

Catherine HALPERN, « Faut-il en finir avec l'identité ? », *Sciences humaines*, N°121, juillet 2004, p. 12-16.

Emile HENNEQUIN, *Ecrivains francisés, Dickens – Heine – Tourguenieff – Poe – Dostoïewski – Tolstoï*, Paris, Perrin et Cie, Libraires-Editeurs, 1889.

Identités, acculturation et altérité, sous la direction de Colette Sabatier, Anna Malewska et Fabienne Tanon, L'Harmattant, Paris, 2002.

Denise JODELET, « Formes et figures de l'altérité », *L'Autre : regards psychosociaux*, sous la direction de Margarita Sanchez-Mazas et Laurent Licata, Les Presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 2005, p. 23-47.

Jean-Claude KOUFMANN, *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*, Armand Colin/ SEJER, 2004.

Ronan LE COADIC, « Faut-il jeter l'identité aux orties ? », *Identités et société de Plougastel à Okinawa*, sous la direction de Le Coadic Ronan, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 41-66.

Gérard-George LEMAIRE, *Histoire du Salon de peinture*, Paris, Klincksieck, 2004

Anatole LEROY-BEAULIEU, « L'Empire des tsars et les Russes », *Revue des Deux Mondes*, T.107, 15 octobre 1873.

Jean-Louis LE RUN, « Identité, altérité, histoire », *Enfance&Psy*, 2010/1, N°46, p. 6-9.

Olga MAIOROVA, *From the Shadow of Empire. Defining the Russian Nation through Cultural Mythology 1855-1870*, University of Wisconsin Press, 2010.

Anne MARTIN-FUGIER, « Convivialité masculine au XIXe siècle : les dîners Bixio et Magny », *Romantisme* 3/2007 (n° 137), p. 49-59.

André MAZON, « L'élaboration d'un roman de Turgenev : Terres vierges », *Revue des études slaves*, Tome 5, fascicule 1-2, 1925. pp. 85-112.

Nadine NATOV, « L'image de l'Allemagne dans les œuvres de Tourguéniev », *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et l'Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1977, N°7, p. 83-100.

Marie-Pierre REY, *Le Dilemme russe, La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine,* Flammarion, Paris, 2002.

Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1990.

Vladislav RJEOUTSKI, « La langue française en Russie au siècle des Lumières : éléments pour une histoire sociale », *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières*, Études réunies par U. Haskins-Gonthier et A. Sandrier, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 101-126.

Alain ROUCOULES, « Introduction » à Joyce Aïn, *Identité*, ERES « Hors collection », 2009, p. 11-13.

Irène SOKOLOGORSKY, « La France et le français dans la culture russe », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2000, N°52, p. 13-21.

Tzvetan TODOROV, *La peur des barbares, Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2008.

Transversalité de l'altérité, *Comment peut-on être socio-anthropologue aujourd'hui ?*, sous la direction de Flaurent Gaudez, L'Harmattant, Paris, 2013.

Stéphane VACHON, « Champfleury-Sand, Du réalisme. Correspondance », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 84, p. 105-106.

Bertrand VERGELY, « L'Enjeu vital de l'identité », *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 2010/2, N°132, p. 75-94.

Geneviève VINSONNEAU, *L'Identité culturelle*, Paris, Armand Colin, 2002.

Geneviève VINSONNEAU, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefour de l'éducation*, 2002/4, N°14, p. 2-20.

Eugène VIOLLET-LE-DUC, « Du style gothique au XIX^{e} siècle », *Annales archéologiques*, t.IV, 1846, p. 325-353.

Emmanuel WAEGMANS, *Histoire de la littérature russe*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2003.

Alexandre ZVIGUILSKY, « Tourguéniev à Bougival », *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et la France*, sous la direction de A. Zviguilsky, Paris, 1981, N°5, p. 19-27.

Alexandre ZVIGUILSKY, « Introduction », *Gustave Flaubert - Ivan Tourguéniev*, *Correspondance*, texte édité, préfacé et annoté par A. Zviguilsky, Paris, Flammarion, 1989, p. 13-69.

Alexandre ZVIGUILSKY, « Correspondance Ivan Tourguéniev - Louis Viardot, Sous le sceau de la fraternité », *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, sous la direction de A. Zviguilsky, Association des amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Paris, N°24, 2000.

Tamara ZVIGUILSKY, « Varvara Pétrovna Loutovinova (1788-1850), mère de l'écrivain », *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, *Tourguéniev et la France*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1977, N°4, p. 43-70.

LITTÉRATURE EN RUSSE :

АЛЕКСАНДРОВА Л.М., «Годы становления (И.С.Тургенев в Московском университете) »// *Тургеневский ежегодник 2003 года* : [сб. ст.], Орел, ООО Издат. дом "ОРЛИК", 2005, с. 57-59.

АЛЕКСЕЕВ М.Н., «Тургенев - пропагандист русской литературы на Западе»// *Русская литература и ее мировое значение,* ответственные редакторы В.Н. Баскаков, Н.С. Никитина, Ленинград, Наука. Ленинградское отделение, 1989, с. 268-307.

АННЕНКОВ П.В., *Литературные воспоминания*, предисловие Н.Пиксанова, вступительная статья, редакция и примечания Б.М.Эйхенбаума, «ACADEMIA», Ленинград, 1928.

АННЕНКОВ П.В., *Письма к Тургеневу*, под редакцией Н.Н Мостовской и Н.Г.Жекулина, Санкт-Петербург, «Наука», 2005.

АННЕНКОВ П.В., « Две зимы в провинции и деревне. С генваря 1849 по август 1851 года » // Анненков П.В., *Литературные воспоминания*, Государственное издательство художественной литературы, Москва, 1960.

АННЕНКОВ П.В., «Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым (1856-1862)» // П.В. Анненков, *Литературные воспоминания* : *[О Н.В. Гоголе, И.С. Тургеневе, А.Ф. Писемском],* вступ. ст. В.И. Кулешов, Москва, Правда, 1989, с. 379-458.

БАХВАЛОВА Т.В., « Своеобразие портретных характеристик в «Записках охотника» И.С.Тургенева »// *Спасский вестник,* отв. ред. Е.Н.Левина, Выпуск 12, Тула, 2005, с. 79-86.

БЕЛИНСКИЙ В.Г., *Собрание сочинений в трех томах*, ред. Ф.М. Головенченко, Т. II, Москва, «Художественная литература», 1948.

БОГДАНОВ Б.В., « В.П. Лутовинова – мать писателя »// *Спасский вестник*, отв. ред. В.А. Громов, Гос. мемориальный и природный музей-заповедник И.С. Тургенева "Спасское-Лутовиново", Орел, 1993, с. 9-29.

БОГДАНОВ Б.В., « Учеба И.С.Тургенева в Берлинском университете » // *Тургеневский сборник*, Выпуск 2, *К 185-летию со дня рождения И.С.Тургенева*, Тургеневское общество, Москва, 2004, с. 77-86.

БОГДАНОВ Б.В., « Татьяна Бакунина и Иван Тургенев »// *Спасский вестник*, отв. ред. Громов В.А., Государственный мемориальный и природный музей-заповедник И.С.Тургенева «Спасское-Лутовиново», Орел, 1992.

БРОДСКИЙ Н.Л., « “Премухинский роман” в жизни и творчестве Тургенева, Письмо Т.А.Бакуниной к И.С.Тургеневу » // *И.С.Тургенев*, Сборник статей, Москва-Петербург, Государственное издательство, 1923, с. 107-121.

БЯЛЫЙ Г.А., МУРАТОВ А.Б., *Тургенев в Петербурге*, Лениздат, Ленинград, 1970.

БЯЛЫЙ Г.А., КЛЕМАН М.К., « Тургенев » // Бялый Г.А., Клеман М.К., *История русской литературы, в 10 т.,* Том VIII, часть 1, АН СССР, Институт русской литературы (Пушкинский дом), Москва, Издательство АН СССР, 1956, с. 316-399.

ГЕНЕРАЛОВА Н.П., « Тургеневский Петербург: перекресток судьбы » // *И.С.Тургенев: вчера, сегодня, завтра. Классическое наследие в изменяющейся России*, выпуск 2, 2008, с. 3-5.

ГИТЛИЦ Е.А., « К вопросу о формировании "новой манеры" И.С.Тургенева » // *Известия АН СССР*, серия литературы и языка, вып.6, 1968, с. 489-601.

ГОНЧАРОВ И.А., *Собрание сочинений*, Москва, 1955.

ГРЕВС И.М., *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо,* Издательство Университетское, Минск, 1993.

ГРЕВС И.М., « Тургенев и Петербург »// *Тургенев и Италия: культурно-исторический этюд*, 1925, с. 105-114.

ГРИГОРЬЕВ А.А., « И. С. Тургенев и его деятельность. По поводу романа "Дворянское гнездо" »// Григорьев А.А., *Апология почвенничества*, Составление и комментарии А. В. Белова, Москва, Институт русской цивилизации, 2008.

ГРИГОРЬЕВ А., « Реализм и идеализм в нашей литературе (По поводу нового издания сочинений Писемского и Тургенева*)* »// А. Григорьев, *Сочинения в двух томах, Том второй. Статьи. Письма*, Москва, "Художественная литература", 1990.

ГРОМОВ В.А., « "Спасское и Россия в творчестве Тургенева" - неизданная работа историка и летературоведа И.М. Гревса »// *Спасский вестник*, 1992, с. 73-79.

ГРОМОВ В.А., « Из воспоминаний крестьян о Тургеневе » // *Тургеневский сборник: материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, Т. 2, Издательство «Наука», Ленинградское отделение, Ленинград, 1966, с. 289-299.

ГРОССМАН Л., « Последняя поэма Тургенева » // Гроссман Л., *Собрание сочинений в пяти томах,* Том III. *Тургенев. Этюды о Тургеневе. Театр Тургенева,* Кн-во "Современные проблемы" Н. А. Столляр. Москва, 1928.

ГРОССМАН Л., *Театр Тургенева*, Петербург, Брокгауз-Ефрон, 1924.

ГУТЬЯР Н.М., *Иван Сергеевич Тургенев*, Юрьев, Тип. К. Маттисена, 1907.

ДАНИЛЕСКИЙ Р.Ю., ТИМЕ Г.А., « Германия в повестях "Ася" и "Вешние воды"»// *И.С.Тургенев. Вопросы биографии и творчества,* ред. Алексеев М.П., Наука, Ленинградское отделение, Ленинград, 1982, с. 80-95.

ДОСТОЕВСКИЙ Ф.М., *Собрание сочинений в 15 томах*, т. 15, Санкт-Петербург, Наука, 1996.

ЖЕКУЛИН Н.Г., «Тургенев - переводчик: вопросы теории и практики» // *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*/ Москва, Санкт-Петербург, Альянс-Архео, 2009, с. 48-94.

ЗАБОРОВА Р.Б., « Тургенев и его дядя Н.Н.Тургенев » // *Тургеневский сборник: материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, Т. 3, Издательство «Наука», Ленинградское отделение, Ленинград, 1967, с. 221-234.

ЗВИГИЛЬСКИЙ Александр, *Иван Тургенев и Франция*, Сборник статей, Перевод с французского, Русский путь, Москва, 2010.

Иван Сергеевич Тургенев и Москва, Сборник статей, Сост. Т.Е. Коробкина, Г.Н. Муратова, Русский путь, Москва, 2009.

Из парижского архива И.С. Тургенева, гл. ред. И.И. Анисимов, в двух книгах, Издательство «Наука», Москва, 1964.

ИСТОМИН К. К., « "Старая манера" Тургенева (1834—1855 гг.): Опыт психологии творчества. I—IV » // *Известия Отделения русского языка и словесности Императорской Академии наук,* Санкт-Петербург, 1913, Т. XVIII, Кн. 2, с. 294-347.

История русской литературы XIX века, под редакцией проф. Ф.М. Головенченко и проф. С.М. Петрова, Том I, Государственное учебно-педагогическое издательство министерства просвещения РСФСР, Москва, 1960.

КЛЕМАН М.К., « Отец Тургенева в письмах к сыновьям » // *Тургеневский сборник* : [Статьи, воспоминания, неизданные письма] / Кол.авт. Тургеневское о-во ; ред. А.Ф. Кони, Пб. : Кооп. изд-во литераторов и ученых, 1921, с.131-145.

КЛОЧИХИНА М.М., *Переход И.С.Тургенева к "новой манере" в свете литературной борьбы начала 50-х годов XIX века*, Калининский педагог.инст., 1970, с.63-79.

КЛОЧКОВА Е.И., « Тема «И.С. Тургнев и Германия» в работе партнерского клуба "Орел-Оффенбах" » // *Тургеневский ежегодник 2002 года*, составитель Балыкова Л.А., Орел, 2003, с. 171-175.

КЛЮЧЕВСКИЙ В.О., « Евгений Онегин и его предки »// Ключевский В.О., *Сочинения в восьми томах,* Том XII, *Исследования. Рецензии. Речи. (1866-1890)*, Москва, Издательство социально-экономической литературы, 1959.

КНАБЕ Г.С., « Тургенев, античное наследие и истина либерализма »// *Вопросы литературы*: Журнал критики и литературоведения/ Институт мировой литературы им. А.М. Горького РАН, N 1, 2005, с. 84-110.

КОЖУРИН Ю.Ф., « Чувство родины и патриотизм в социокультурной динамике человека »// *Гуманитарий*, N°6, изд. ООО-ИнСтИтуть, 2006, с. 16-22.

КОЗИНА О., «Приметы и суеверия как категория наблюдения-анализа в традиционной русской культуре»// *Аналитика культурологии*, 2009. №14.

КОЛОНТАЕВА В.Н., «Воспоминания о селе Спасском»// *Исторический вестник*, 1885, №10.

КОНКИНА Л.С., « Художественная роль оппозиций в повести И.С. Тургенева "Песнь торжествующей любви" »// *И.С. Тургенев : вчера, сегодня, завтра. Классическое наследие в изменяющейся России*, Материалы международной научной конференции, посвященной 190-летию со дня рождения и 125-летию со дня смерти писателя, Выпуск 1, Орел, 2008, с. 59-64.

КРЕСТОВА Л.В., « Т.А.Бакунина и Тургенев » // *Тургенев и его время*, Коллектив авторов под ред. Бродской Н.Л., Тургеневская комиссия Общества любителей российской словесности, Москва, Госиздат, 1923, с. 31-51.

КУЛЕШОВ В.И., « О смене "манер" в "малой" прозе И.С. Тургенева » // Кулешов В.И., *Этюды о русских писателях : (Исследования и характеристики)*, Москва, Изд-во Московского университета, 1982, с.132-161.

ЛЕБЕДЕВ Ю.В., « Поиски "новой манеры" в повестях "Муму" и "Постоялый двор" » // Ю.В. Лебедев, *Судьбы России в творческом наследии И.С. Тургенева, Ф.И. Тютчева,*

Н.С. Лескова : в помощь учителю, Орловский гос. университет, Орловский обл. институт усовершенствования учителей. Каф. историко-культурного наследия, Орел, ООО Издат. Дом "ОРЛИК", 2007, с. 53-58.

ЛЕБЕДЕВ Ю.В., « Преходящее и вечное в художественном мировоззрении И.С.Тургенева »// *И.С. Тургенев: мировоззрение и творчество. Проблемы изучения*, Межвузовский сборник научных трудов, Орел, 1991.

ЛЕБЕДЕВ Ю. В., *«Записки охотника» И. С. Тургенева: Пособие для учителя*, Москва, Просвещение, 1977

ЛЕВИНА Е.Н., « Из записной книжки В.П.Тургеневой »// *Спасский вестник*, №7, Орел, 2001, с. 90-98.

ЛЕВИНА Е.Н., « Автобиографические мотивы в цикле рассказов «Записки охотника» И.С.Тургенева («Гамлет Щигровского уезда») »// *Спасский вестник*, №12, Орел, 2005, с. 247-257.

Литературный энциклопедический словарь, под общей редакцией В.М. Кожевникова и П.А. Николаева, Москва, «Советская энциклопедия», 1987.

ЛОТМАН Л. М., « И. С. Тургенев » // *История русской литературы: В 4 томах*, АН СССР, Институт русской литературы (Пушкин. Дом), Ленинград, Наука, Ленинградское отделение, 1980—1983, Т. 3. *Расцвет реализма*, 1982, с. 120-159.

ЛОТМАН Ю.М. *Беседы о русской культуре. Быт и традиции русского дворянства (XVIII - начало XIX века),* «Исскуство – СПБ», Санкт-Петербург, 2008.

ЛУКИНА В.А., *Творческая история «Записок охотника» И.С.Тургенева*, Диссертация на соискание степени кандидата филологических наук, научный руководитель д.ф.н. Н.П.Генералова, РАН, Институт русской литературы (Пушкинский дом), Санкт-Петербург, 2006.

МАНН Ю. В., « Натуральная школа: [Русская литература первой половины XIX в.] »// *История всемирной литературы: В 8 томах* / АН СССР, Ин-т мировой лит. им. А. М. Горького, Москва, Наука, 1989, с. 384—396.

МАНН Ю.В., *Тургенев и другие*, Российский государственный гуманитарный университет, Москва, 2008.

МАРКОВИЧ В.М., « "Русский европеец" в прозе Тургенева 1850-х годов » // *Избранные работы* / В.М. Маркович . – СПб. : Ломоносовъ, 2008 . – с. 261-276 .

Московский университет в судьбе русских писателей и журналистов. Воспомининания, дневники, письма, статьи, речи, под редакцией Б.И. Есина и др., Издательство «ВК», Москва, 2005.

МУРАВЬЕВА О.С., *Как воспитывали русского дворянина*, Логос, Москва, 2000.

МУРАТОВ А.Б., « Н. А. Добролюбов и разрыв И. С. Тургенева с журналом "Современник" » // Муратов А. Б., *В мире Добролюбова. Сборник статей*, Москва, "Советский писатель", 1989.

НЕДЗВЕДСКИЙ В.А., « Стихотворение И.С.Тургенева «Русский язык» и нынешняя лингвокультурная ситуация в России » // *Тургеневские чтения*, Том 4, составитель и научный руководитель Е.Г.Петраш, Москва, Русский путь, 2009, с. 9-27.

НИКОЛЬСКИЙ С.А., *О русском мировоззрении*, Человек, N°4, 2007, с. 32-43.

ОБОЛЕНСКАЯ С.В., *Германия и немцы глазами русских (XIX век)*, Москва, РАН, Институт всеобщей истории, 2000.

Утако ОНОДЕРА, « Из истории частного образования в России »// *Наука и техника в Якутии*, №1 (16), 2009, с. 78-81.

ОЩЕПКОВ А.Р., « Восприятие творчества И.С.Тургенева во Франции и Англии XIX века »// *Знание. Понимание. Умение*, N°3, 2008, с. 41-46.

ОЩЕПКОВ А.Р., ТРЫКОВ В.П., « Русский концентр во французском литературном сознании XIX века » // *Знание. Понимание. Умение*, N°2, 2010, с. 146-151.

ПЕРОВА А.И., НИ Е.А., « Пансион И.И.Вейденгаммера/ »/ *Тургеневский сборник*, вып. 1: *К 180-летию со дня рождения И. С. Тургенева.*, сост. В. А. Сергеев, Русский путь, Москва, 1998, с. 6-12.

Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844), Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009, с. 500-585.

ПУМПЯНСКИЙ Л.В., *Классическая традиция. Собрание трудов по истории русской литературы*, Москва, Языки русской культуры, 2000.

РАСТОПЧИН Ф.В., *Ох, французы!*, Составление, вступительная статья и примечания Г.Д. Овчинникова, Москва, 1992.

Мария Санчес Пуиг (María Sánchez Puig), « Славянофильские веяния в романе И.С. Тургенева "Дворянское гнездо" »// Eslavística Complutense, февраль 2007, №7, с. 43-50.

СЕМУХИНА И.А., «Автор – герой – читатель : право на свободу («Отцы и дети» И.С. Тургенева) // *Филологический класс*, 2012. №4 (30), с. 83-87.

СЕМЧУК А., « Современник конца 1840-х и начала 1850-х годов и т.н. литература факта » // Cahiers du monde russe et soviétique, Vol. 28 N°2, 1987, p.145-153.

СОКОЛОВ В.М., *Российская ментальность и исторические пути отечества.* Москва, Издательство РАГС, 2007.

СОЛОДОВНИК В.И., *Три литературные судьбы. Место встречи – Париж : (И.С. Тургенев, Г. Джеймс, С. Моэм)*, Московский государственный областной университет, Москва, 2009.

СОХРЯКОВ Ю.И., «"Посол русского романа" (И.С. Тургенев)» // Ю.И. Сохряков, *Художественные открытия русских писателей : О мировом значении русской литературы: Кн. для учителя*, Москва Просвещение, 1990, с. 23-33.

СТАРЧЕНКО Н.Н., « На родине Хоря и Калиныча » // *Спасский вестник*, 1992, с. 203-211.

СТЕПАНОВ Ю., *Константы: словарь русской культуры,* Издание 3-е, исправленное и дополненное, «Академический Проект», Москва, 2004.

ТИХОНОВ И.Л., *Петербургский университет в XIX веке*, на сайте *Виртуальная прогулка по Императорскому Санкт-Петербургскому университету конца XIX века (по материалам Музея истории СПбГУ)*, http://virtualtrip.museums.spbu.ru/content/spbu_1.html, consulté le 12 décembre 2012, à 12h31.

ТОМАН И.Б., « И.С.Тургенев и немецкая культура » // *Тургеневский сборник*, Выпуск 1, *К 180-летию со дня рождения И.С.Тургенева*, Тургеневское общество, Русский путь, Москва, 1998.

ТОПОРОВ В.Н., *Странный Тургенев* (четыре главы), Российский государственный гуманитарный университет, Институт высших гуманитарных исследований, Москва, 1998.

ТРИЗНО О.А., « Специфика образа Франции в русской литературе конца XVIII – первой половины XIX в. : от смехового контекста к серьезному »// *Вестник Томского государственного университета,* 2013, №375, с. 42-45.

Тургенев без глянца, составитель П.Фокин, Санкт-Петербург, ТИД Амфора, 2009.

И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах. Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Издательство Художественная литература, Москва, 1969.

И.С. Тургенев и общество любителей российской словесности, Ответственный редактор член-корреспондент РАН Ю.Л.Воротников, Составитель к.ф.н. Р.Н.Клейменова, AKADEMIA, Москва, 2009.

УСПЕНСКАЯ Н., *Античные рецепции в творчестве И. С. Тургенева как одна из форм диалога культур*// *Материалы секционных заседаний XI Международных Лихачевских научных чтений*. Секция 2. Диалоги культур. [Электронный ресурс]. Режим доступа: http://www.lihachev.ru/chten/7115/7228/7230.htm (дата обращения 11.07.2011).

ФЕТ А.А., *Воспоминания*, сост. А. Тархова, Правда, Москва, 1983.

ФОМИНА Е., « Эволюция немецких образов в произведениях И. С. Тургенева в контексте русского национального мифотворчества » // *«Идеологическая география» Российской империи: пространство, границы, обитатели*, коллективная монография под руководством Л. Киселевой, Тарту, 2012.

ФРИДМАН Н.В., *Поэмы Тургенева и пушкинская традиция*, Изд. АН СССР, Серия «Литература и язык», 1869, т. XXVIII, выпуск 3.

ХМЕЛЕВСКАЯ Е.М., « Рукопись “Стено”»// *Тургеневский сборник, Материалы к полному собранию сочинений и писем И.С.Тургенева*, под редакцией М.П.Алексеева,

Академия наук СССР, Институт русской литературы (Пушкинский дом), Издательство «Наука», Москва-Ленинград, Том I, 1964, с. 9-15.

ЧЕРНОВ Н.М., « Спасское-Лутовиново – колыбель материнского рода »// Чернов Н.М., *Дворянские гнезда вокруг Тургенева: очерки поместной и культурной жизни прошлых столетий в провинции*, 2003, с. 106-111.

ЧЕРНОВ Н.М., *И.С. Тургенев в Москве*, Граль, Москва, 1999.

ЧЕРНОВ Н.М., « Петербургская юность Ивана Тургенева (1834-1838) » // *Спасский вестник*, редактор-составитель Е.Н.Левина, выпуск 6, 1992, с. 32-42.

ЧЕРНОВ Н.М., « Тургеневы в чужих краях в 1822-23 годах »// *Спасский вестник*, редактор-составитель Е.Н.Левина, Орел, 2001, с. 80-90.

ЧЕРНОВ Н.М., « Тургенев в Куртавнеле » // *Спасский вестник*, редактор-составитель Е.Н.Левина, Тула, 2005, с. 257-254.

ЧЕРНОВ Н.М., *Провинциальный Тургенев*, Центрполиграф, Москва, 2003.

ЧЕРНЫШЕВСКИЙ Н.Г., « Русский человек на rendez-vous, Размышления по прочтении повести г. Тургенева "Ася" » // Н. Г. Чернышевский, Собрание сочинений в пяти томах, Том 3: Литературная критика, Москва, "Правда", 1974.

ЧУКОВСКИЙ К., « Тургенев в Оксфорде »// *Литературная Россия*, № 41, 1968.

ШВЕЦОВА Т.В., « Поэма И.С.Тургенева «Стено»: от Байрона к Шекспиру » // *Спасский вестник*, №12, редактор-составитель Е.Н.Левина, Тула, 2005, с. 29-36.

ЭРБСЛЁ Г., « Баден-Баден – идеальный тургеневский город » // *Тургеневский ежегодник 2003 года*, ред.-сост. Л.А. Балыкова, Л.В. Дмитрюхина, Орел, ООО Издат. Дом "ОРЛИК", 2005, с 141-150 .